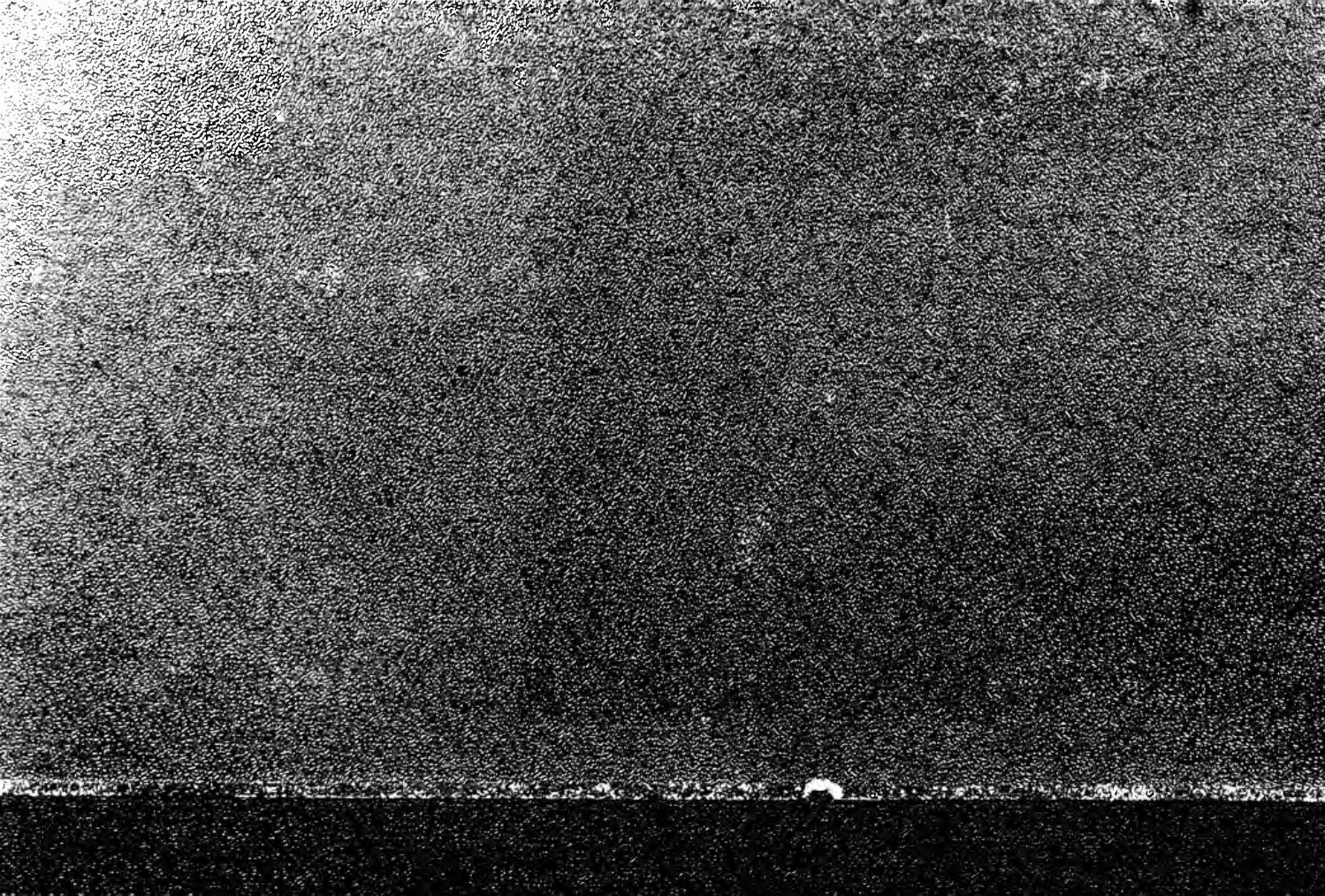
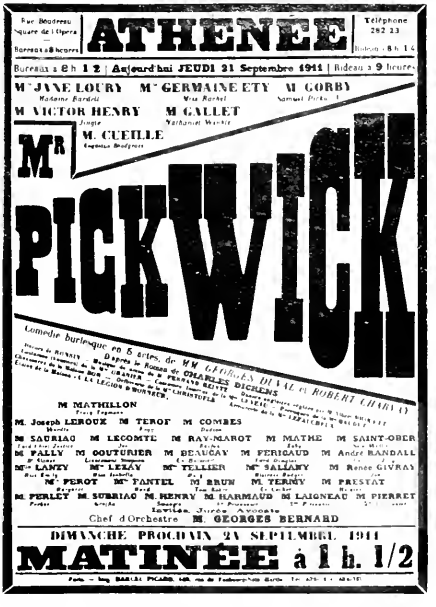


7e Année. — 190. 21 Octobre 1911

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Copyright by Georges Duval and Robert Charvay, 1911.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel* : France, 30 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Monsieur Pickwick, au théâtre de l'Athénée.

La curiosité sympathique, avec laquelle on a d'abord attendu, puis accueilli les représentations de *Monsieur Pickwick* à l'Athénée, était composée d'éléments qu'il n'est pas sans intérêt de dégager.

Le roman de Dickens avait laissé, dans l'esprit de tous ceux qui l'avaient lu, une impression particulièrement agréable ; on se souvenait, avec une émotion secrète et un sourire qui s'avoue, du bon bourgeois londonien à qui ses défauts et qualités mêlés — sa vanité et sa serviabilité, sa générosité et sa naïveté, avaient assuré tant d'amis et tant de jaloux, — et valu tant d'aventures sans éclat mais originales toujours et toujours amusantes. Et ceux qui n'avaient point lu ce roman en avaient entendu parler comme d'une des œuvres capitales de la littérature anglaise du siècle dernier, possédant un personnage typique tenant à la fois de Joseph Prudhomme et de Don Quichotte, mais présenté avec une vérité d'observation et doué d'une intensité de vie qui lui permettaient de faire figure à côté de ces illustres créations d'Henry Monnier et de Cervantès.

D'autre part Charles Dickens, quoique ayant fait peu de théâtre, avait tous les dons indispensables à l'homme de théâtre. Il avait également l'art d'émouvoir et de faire rire ; l'intuition du détail utile à mettre en valeur ; le dialogue facile et vif ; ses romans sont abondamment dialogués et ses dialogues sont pleins de répliques « parlantes ». Mais, précisément, de tous ses romans, *Monsieur Pickwick* paraissait le moins destiné à une transposition scénique. C'est moins un roman qu'une série de récits que ne relie aucune intrigue, où fourmillent les personnages et les épisodes les plus divers, excessivement britanniques par le ton et par l'esprit, par « l'humour ».

Toutes choses d'ailleurs qui ne pouvaient qu'ajouter à l'attrait d'un tel spectacle et qui accroissent indubitablement l'intérêt de cette publication. La comédie burlesque que voici nous présente les personnages les plus notoires du roman de Dickens, et dans les scènes les plus caractéristiques. MM. Georges Duval et Robert Charvay ont même employé, le plus souvent possible, le dialogue original. Nous pouvons donc ici faire la connaissance de M. Pickwick, ou nous retrouver quelques instants en sa délectable compagnie, sans nous astreindre à relire les huit cent vingt-cinq compactes pages — dont certaines, il faut l'avouer, un peu fastidieuses — des deux volumes du roman.

***

MM. Georges Duval et Robert Charvay connaissent admirablement l'un et l'autre la langue anglaise ; M. Georges Duval est même l'un des traducteurs les plus autorisés de l'œuvre de Shakespeare ; mais il est aussi un auteur comique apprécié, puisqu'on lui doit les livrets d'opérettes célèbres telles que *les Petits Michu* et *Véronique*, que M. André Messager mit en musique, et des vaudevilles comme *Des Mousquetaires au couvent*, *le Coup de pouce* et *le Voyage autour du monde*, en collaboration avec M. Maurice Hennequin, et des comédies telles que *le Chant du Cygne*, en collaboration avec M. Xavier Roux. Et M. Robert Charvay ne lui cède en rien sur ce point, puisqu'il est l'auteur de ces légendaires succès : *l'Enfant du Miracle*, et *Mademoiselle Josette ma femme*, en collaboration avec M. Paul Gavault. Ils étaient donc, entre tous et mieux que tous, en mesure de tirer de ce fameux roman anglais la comédie, et la comédie burlesque qui permit aux spectateurs français de connaître enfin M. Pickwick.

L'idée leur en vint il y a trois ans environ ; jusqu'alors, *Monsieur Pickwick* n'avait inspiré que des sketches, des opérettes, comme *Pickwick*, *Le quadrille* ; mais aucune pièce n'avait été faite...

« Nous nous mîmes au travail, Georges Duval et moi — a répliqué M. Robert Charvay à un collaborateur de *Paris-Journal* — et ce ne fut pas une mince besogne. Songez que le roman comporte trois cent soixante personnages, tous typiques, et qu'un collaborateur de Dickens s'est amusé à calculer que l'œuvre du romancier anglais pouvait donner lieu à cinquante-six situations de théâtre. Nous n'en avons utilisé que quatorze ou quinze...

» La pièce fut longue à écrire. Dickens fit son roman à peu près sans ordre ; il était alors jeune journaliste parlementaire, et il écrivait en grande hâte à la lueur d'une petite bougie. De sorte que le roman est peu scénique ; nous avons dû en sacrifier certaines parties, nous efforçant d'en retenir seulement les passages essentiels, réunissant plusieurs chapitres en une seule parfois... Enfin, vous aurez une idée de la lourde tâche que nous avons entreprise, quand je vous aurai dit que mon ami Georges Duval et moi avons refait notre pièce cinq fois...

» Nous en avons soumis le manuscrit à M. Jean Coquelin et à M. Gémier. La pièce intéressait beaucoup le directeur du Théâtre Antoine, mais il me fit remarquer qu'il n'avait pas, dans sa troupe, les éléments voulus pour jouer *Monsieur Pickwick*. Nous nous demandâmes où nous pourrions porter la pièce. L'Athénée avait joué le *Chant du Cygne*, de Georges Duval et Xavier Roux ; [illegible] *L'Enfant du Miracle* [illegible] M. Gabriel [illegible], la direction de l'Athénée [illegible] précieux concours [illegible] mise en répétition... »

Ces répétitions furent longues et minutieuses. Les auteurs, comme le directeur, tenaient à ce que les décors et les costumes évoquent avec exactitude et avec art les [illegible] décrits par la plume [illegible] Dickens. Ils y sont absolument parvenus.

***

La presse a été vivement intéressée par cette comédie burlesque ; les critiques [illegible] frappés par ses particularités ; que cette pièce [illegible] difficile à tirer du roman, qu'elle avait été mise en scène avec une ingéniosité professionnelle et un goût artistique qui valent la peine d'être signalés.

Un illustre auteur dramatique, M. Georges de Porto-Riche, fit précisément pour cette pièce, ses débuts de critique dramatique, dans le *Matin*. M. de Porto-Riche [illegible] ce spectacle est une heureuse transition entre les pièces [illegible] de la saison d'été et les pièces plus particulièrement [illegible] que nous attendons :

« Les mésaventures du Joseph Prudhomme [illegible] sont innombrables ; [illegible] les auteurs, avec une adresse et un [illegible], coupant ici, soudant là, inventant un peu partout, [illegible] de la conception [illegible] Boz [illegible] comédie [illegible], très burlesque et [illegible].

» Et, de même que le roman de Charles Dickens dut en partie son triomphe à la collaboration de [illegible] caricaturistes, de même, la comédie de MM. Duval et Charvay doit quelque chose à la mise en scène, aux décors, à la musique, aux danses, aux costumes qui [illegible] et embellissent [illegible] des illustrateurs, chaque exploit de ses personnages [illegible]. »

M. [illegible] déclare de même, dans [illegible], que [illegible], MM. Duval et Charvay l'ont développé avec le comique le plus [illegible], en [illegible] les épisodes savoureux du roman :

« Et tous les personnages vont et viennent, jouent, [illegible], chantent, dans d'adorables décors, et nous emmènent [illegible] avec les rires les plus sonores, le plus vif succès. »

M. Joseph Galtier [illegible] dans *Le Temps* [illegible] qu'une telle pièce [illegible], et même avec

MONSIEUR PICKWICK

COMÉDIE BURLESQUE EN CINQ ACTES

par

GEORGES DUVAL et ROBERT CHARVAY

(Musique de scène par F. HEINTZ)

d'après le roman de **CHARLES DICKENS**

représentée pour la première fois, le 21 septembre 1911, sur la scène du théâtre de l'Athénée.

M. ROBERT CHARVAY. *Phot. Dornac.* M. GEORGES DUVAL

PERSONNAGES

Samuel Pickwick	MM. GORBY.	*Mme Bardell*	Mmes JANE LOURY.	*Sam Weller*	MM. SAINT-OBER.
Jingle	V. HENRY.	*Rachel*	GERM. ETY.	*Dr Slammer*	PALLY.
Nathaniel Winkle	GALLET.	*Emily*	LANZY.	*Lieut. Simpson*	COUTURIER.
Augustus Snodgrass	CUEILLE.	*Isabella*	LEZAY.	*Un Huissier*	BEAUÇAY.
Tracy Tupman	MATHILLON.	*Mary*	TELLIER.	*Le Chef du jury*	RANDALL.
Wardle	J. LERCUX.	*Mrs Budger*	SALIANY.	*Lord Douglas*	PÉRICAUD.
Fogg	TEROF.	*Jane*	GIVRAY.	*Perker*	PERLET.
Dodson	COMBES.	*Margaret*	PEROT	*Groffin*	SUBRIAC.
Lord Chief Justice	SAURIAC.	*Maud*	FANTEL.	*Smangle*	HENRIOT.
Joé	LECOMTE.			*1er Prisonnier*	HARMAUD.
Buzfuz	RAY MAROT.	*Tom Rocker*	MM. BRUN.	*2e Prisonnier*	LAIGNEAU.
Toby	MATHÉ.	*Le cocher*	TERMY.	*3e Prisonnier*	PIERRET.

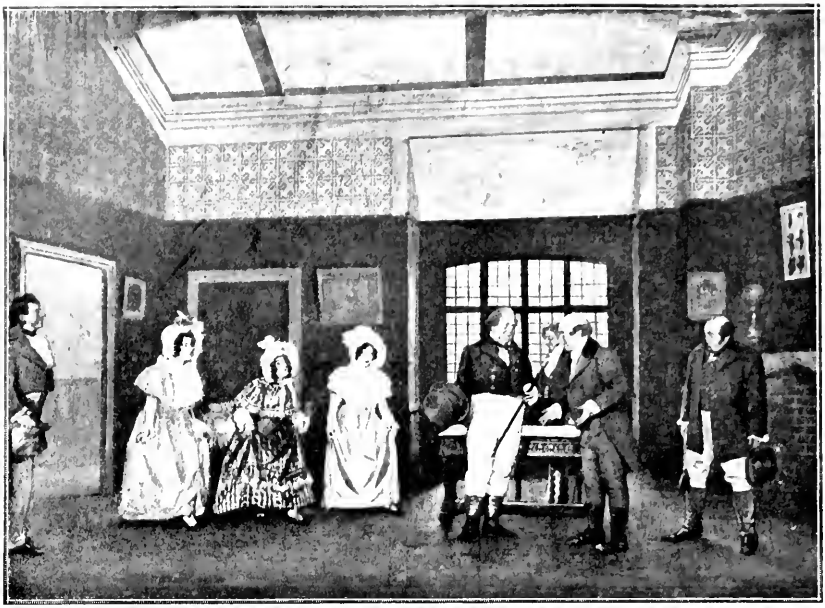
Avocats. — Jurés. — Invités.

Pour la mise en scène très importante, et compliquée, s'adresser au metteur général de l'*Athénée*.

Une partition musicale a été spécialement composée par M. F. Heintz pour Monsieur Pickwick.
La pièce peut être jouée avec ou sans cette partition qui comporte : au deuxième acte, des airs de danse exécutés pendant le bal qui a lieu à l'auberge du Taureau ; au troisième acte, un finale chanté et dansé ; au cinquième acte, l'hymne pickwickien.

DÉCORS DE RONSIN. — PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES DE G. LARCHER. — PORTRAITS DE WALERY

Copyright by Georges Duval and Robert Charvay, 1911.



Tupman. Emily. Rachel. Isabella. Wardle Pickwick Winkle.

SCÈNE IV. — Pickwick : « *Laissez-moi d'abord vous présenter mes compagnons de voyage*

MONSIEUR PICKWICK

ACTE PREMIER

Un cabinet de travail dans l'appartement meublé qu'habite M. Pickwick, au premier étage d'une maison de Goswell street (Londres). Au fond, fenêtre à guillotine donnant sur la rue. Portes au fond et latérales. Aux murs, gravures, plans, cartes géographiques; une mappemonde. Ameublement confortable, mais simple (année 1831).

Scène première

Mme BARDELL, DODSON, FOGG

Au lever du rideau, Mme Bardell termine le ménage du cabinet de travail de M. Pickwick.

Mme BARDELL, seule. — Pas un grain de poussière!... M. Pickwick peut se vanter d'avoir, grâce à moi, le cabinet de travail le mieux tenu de toute l'Angleterre!... (On frappe à la porte.) Entrez!... (Entrent Dodson et Fogg. Dodson est gros, court. Fogg long et fluet. Ils sont engagés dans des habits noirs rapés. Tous deux personnifient la basse chicane.) Messieurs Dodson et Fogg, mes hommes d'affaires!... Messieurs...

DODSON. — Nous avons d'abord frappé chez vous...

FOGG. — En bas...

DODSON. — La petite bonne nous a dit que vous étiez...

FOGG. — En haut...

DODSON. — Chez votre locataire...

FOGG. — Pickwick...

Mme BARDELL. — Il est sorti pour le moment... Asseyez-vous donc... messieurs... Vous m'apportez ma petite rente annuelle?

DODSON. — Précisément... Miss Bardell, nous vous devons... cent livres...

FOGG. — Sept shillings...

DODSON. — Desquels il y a lieu de déduire...

FOGG. — Honoraires...

DODSON. — Soit : vingt-cinq livres trois shillings...

FOGG. — Huit pence...

DODSON. — Ce qui fait qu'il nous reste à vous remettre...

FOGG. — Honnêtement...

DODSON. — Soixante-quinze livres trois shillings...

FOGG. — Quatre pence...

DODSON et FOGG, ensemble. — Somme dérisoire!...

Mme BARDELL. — Hélas! messieurs, c'est bien la vérité... Mais que voulez-vous?... Comme principale locataire de cette modeste maison meublée...

DODSON. — Sise Goswell street...

FOGG. — London...

Mme BARDELL. — Je fais tout ce que je peux!...

1. Les passages entre astérisques peuvent être supprimés à la représentation.

mais les loyers baissent... les bons locataires se font rares...

DODSON. — Erreur, madame Bardell... grave erreur!... Vous ne faites pas tout ce que vous pourriez... Si Fogg et moi...

FOGG. — Moi et Dodson...

DODSON. — ...nous étions à votre place... nos revenus ne tarderaient pas à être...

FOGG. — Décuplés...

Mme BARDELL. — Par exemple!... Je serais curieuse de savoir...

DODSON. — Simple!...

FOGG. — Limpide!

DODSON. — Parmi vos locataires, il en est un...

FOGG. — Riche...

DODSON. — Très!... situation en vue... président fondateur d'un club qui porte son nom...

FOGG. — Pickwick-Club...

Mme BARDELL. — Dont il préside, du reste, en ce moment même, une séance... Alors?

DODSON. — Vous lui servez de gouvernante fidèle...

Mme BARDELL. — Depuis trois années...

DODSON. — Or, M. Pickwick a cinquante ans...

FOGG. — Au moins...

DODSON. — Vous en comptez quarante...

FOGG. — Au plus...

DODSON. — Vous êtes veuve... Il est, lui...

FOGG. — Célibataire...

DODSON et FOGG, ensemble. — E-pou-sez-le!...

Mme BARDELL. — Eh là!... Eh là!... comme vous y allez!... Certes, M. Pickwick est encore bien...

FOGG. — Très bien...

Mme BARDELL, à part, avec un soupir. — Trop bien! (Haut.) Il représente un parti... un parti superbe!... Mais... c'est un savant, doublé d'un philosophe, et, malgré mes soins, mes attentions, ma sollicitude... malgré ce qui me reste d'appas... il appartient corps et âme à la science, et ne fait guère attention à moi...

DODSON. — Ame simple!...

FOGG. — Veuve naïve!...

Mme BARDELL. — Je vous assure...

DODSON. — Tarare!... Vivant sans cesse auprès de lui, dans l'intimité la plus...

FOGG. — Stricte...

Mme BARDELL. — Et la plus respectable... Je le jure!...

DODSON. — Précisément... voilà...

FOGG. — Le hic!

DODSON. — Une femme intelligente...

FOGG. — Désirable...

DODSON. — Après s'être rendue...

FOGG. — Nécessaire...

DODSON. — Devrait facilement savoir se rendre...

FOGG. — Indispensable...

DODSON. — De là au mariage, il n'y a...

FOGG. — Qu'un cheveu...

DODSON. — Un véritable...

FOGG. — Saut de puce...

DODSON et FOGG, ensemble. — Voilà!

DODSON. — Il suffirait pour cela que vous écoutassiez...

FOGG. — Nos conseils...

DODSON. — En échange desquels nous ne vous demanderons que...

FOGG. — Vingt-cinq pour cent...

DODSON. — Sur la dot! Une fois devenue madame Pickwick... c'est mathématique, vos revenus gonflent...

FOGG. — Nos honoraires aussi.

DODSON. — Notre zèle pour vous...

FOGG. — Se double...

DODSON. — Notre dévouement...

FOGG. — Se triple...

DODSON. — Et voilà...

FOGG. — Ce qu'il fallait...

DODSON et FOGG. — Démontrer!...

Mme BARDELL, rêveuse. — J'y songerai...

DODSON. — Sur ce... prenez votre argent, nous gardons...

FOGG. — Le nôtre...

DODSON. — Nous n'avons plus rien à nous dire...

DODSON et FOGG. — Ser-vi-teurs!

DODSON, à la porte. — Notre étude est à deux pas, si vous avez besoin d'un conseil... un signe...

FOGG. — Et nous voici!

FOGG et DODSON. — *God by!*

Ils sortent.

Scène II

Mme BARDELL, PICKWICK

Mme BARDELL. — M'appeler Mme Pickwick!... Réaliser le rêve de ma vie!... Oh! oh!... (Paraît Pickwick.) Lui!

PICKWICK. — En sortant du club, j'ai pris les devants... Dans une minute, mes amis Winkle, Tupman et Snodgrass seront ici...

Mme BARDELL, débarrassant Pickwick de sa canne et de son chapeau. — Et cette séance?

PICKWICK. — Superbe!... Chaude, mais superbe!... On a voté les résolutions les plus graves... Plus que jamais, l'Angleterre aura l'œil sur moi!...

Mme BARDELL, à part. — Qu'il est beau!...

PICKWICK. — Mais j'entends ces messieurs... (Il ouvre la porte.) Entrez... entrez... mes braves compagnons d'armes.

Scène III

LES MÊMES, WINKLE, SNODGRASS, TUPMAN

Pickwick, cinquante ans environ. Prudhomme anglais. Habit de couleur à pans, gilet blanc, pantalon collant, guêtres noires, lunettes d'or, boutons *idem*. Snodgrass, poète romantique, est enveloppé d'un manteau bleu fourré de peau de chien. Tupman, court et ventru. Winkle, allure de sportsman : veste de chasse verte, étroit pantalon de drap gris, guêtres.

WINKLE, SNODGRASS et TUPMAN, entrant. — Bonjour, madame Bardell!...

Mme BARDELL. — Votre servante, messieurs!...

PICKWICK, à Mme Bardell. — Madame Bardell, veuillez nous laisser. (A ses amis.) Mes chers amis, mettez-vous à votre aise... et prêtez-moi une oreille attentive...

LES TROIS AMIS. — Parlez!

PICKWICK. — Messieurs, le moment est venu de résumer d'un mot cette inoubliable séance du Pickwick-Club dont — constatons-le modestement — nous avons été les héros!...

LES TROIS AMIS. — C'est vrai!... Grâce à vous!... Bravo!

PICKWICK. — Merci, mes amis, merci!... Donc, sur mon initiative, à la suite d'un vote unanime, une société correspondante du Pickwick-Club, branche filiale d'études et de voyages, se trouve pour l'avenir constituée... Ses membres!... Nous quatre et c'est assez!... Son but?... il est grandiose!...

LES TROIS AMIS. — Oui! Oui!...

PICKWICK, [illegible] — Il s'agit dorénavant pour nous, grâce à nos voyages, nos études et nos rapports, d'apporter une contribution nouvelle au stock de connaissances qui constituent d'ores et déjà le trésor de l'humanité.

LES TROIS AMIS. — Bravo!...

PICKWICK. — Il s'agit pour nous d'explorer les environs, les faubourgs et la banlieue de Londres... il s'agit de sonder à fond ces peuplades encore mal connues qui campent autour de la capitale... Il s'agit enfin de porter, dans un rayon de plusieurs miles... que dis-je!... de plusieurs lieues... de porter haut et ferme, à nos risques et périls, le flambeau de la civilisation, le microscope de l'observation scientifique, le drapeau de l'humanité et du Pickwick-Club!...

LES TROIS AMIS. — Hurrah!...

PICKWICK. — Noble mission, messieurs; mais mission dangereuse!... Interrogez les voyageurs... consultez les explorateurs... que répondent-ils?... Partout, sur les grand'routes, le désordre règne... les cochers sont démoralisés... les diligences versent... les chevaux s'emballent... les bateaux chavirent... les locomotives font explosion...

LES TROIS AMIS. — Oui!...

PICKWICK. — Mais ce sombre tableau des dangers qu'offrent les voyages d'exploration n'est pas pour nous émouvoir... ni pour nous enchaîner lâchement à nos paisibles foyers...

LES TROIS AMIS. — Non!... Non!...

PICKWICK. — Je salue ce noble enthousiasme!... Donc, voilà qui est entendu... *Alea jacta est*...

WINKLE, se levant, la main tendue. — *Alea*...

SNODGRASS, même jeu. — *Jacta*...

TUPMAN, même jeu. — *Est!*...

PIKWICK. — Nous allons partir, et, dans notre héroïque phalange, chacun de nous assumera sa spécialité... Winkle, à vous les sports et les exercices physiques...

WINKLE, prenant des attitudes sportives. — Oui... Oui!... La chasse... pan!... pan!... La pêche... ffffttt... ffffttt!... Le cheval!... hop!... hop!... billard... tennis... escrime... boxe!...

PICKWICK. — Assez !... Assez !... Winkle... Ne vous fatiguez pas prématurément... Vous, Snodgrass, vous êtes poète...

SNODGRASS. — De naissance... comme Ovide... A trois ans, je faisais des vers à ma nourrice... A dix ans, je caressais Fodelette... A quinze... je composais...

Il tire un manuscrit de sa poche.

PICKWICK. — Ça suffit!... Rentrez ça!... Quelle mine d'inspiration ne vous offrira pas le voyage!... Tupman... le sondage de l'âme féminine a toujours eu pour vous un attrait particulier...

TUPMAN. — Je l'avoue... L'amour est le but de ma vie... j'aime!... j'adore la femme!... les femmes... toutes les femmes!...

PICKWICK. — En cours de route, vous vous livrerez à des études comparatives!... Quant à moi, mes amis, vous me connaissez... Mes travaux sur la découverte des sources de la Tamise, ainsi que mes « Considérations morales et philosophiques sur l'appendice des têtards », m'ont déjà valu — sans fausse modestie — une flatteuse notoriété dans l'univers savant...

TOUS. — Oui... oui!...

PICKWICK. — Eh bien!... j'entends, dès demain, élargir le champ de mes recherches... observer sur une plus vaste échelle... et mériter mieux encore, s'il est possible, l'estime de l'humanité...

TOUS. — Bravo!...

PICKWICK. — Inaugurant nos investigations, j'ai l'intention de faire, pour l'embouchure de la Tamise, ce que j'ai fait jadis, en sens contraire, pour ses sources lointaines... le programme vous sourit-il?

TOUS. — Parfaitement...

PICKWICK, le doigt sur une carte géographique. — Dès ce soir, donc, la société correspondante du Pickwick-Club inaugurera ses voyages d'études, et nous mettrons, tout d'abord, le cap sur Rochester...

WINKLE. — Où ça, Rochester?

PICKWICK. — Là-bas... vers l'est... à une dizaine de lieues d'ici...

TOUS, héroïquement. — Bien!...

PICKWICK, ému. — Messieurs, mes chers compagnons... Vous vous attendiez à votre mission... Vos préparatifs sont-ils terminés?

TOUS. — Oui... oui...

PICKWICK, solennel. — Les miens aussi!... Alors, gentlemen, je n'ai plus qu'un mot à vous dire: A la grâce de Dieu!...

La main levée vers le ciel.

TOUS, même jeu. — A la grâce de Dieu!

Scène IV

LES MÊMES, Mme BARDELL, puis WARDLE, RACHEL, EMILY, ISABELLA

Wardle, vieux gentleman, habit bleu à boutons d'or, culotte de velours, bottes à revers. Rachel, quarante ans, toilette prétentieuse. Emily, Isabella, dix-huit et dix-neuf ans. Jolies. Plumes et écharpes.

Mme BARDELL. — Je vous annonce une surprise!... M. Wardle, sa sœur et ses deux filles.

PICKWICK. — Qu'ils soient les bienvenus!...

WARDLE, entrant, les mains tendues. — Mon brave ami... nous assistions, ces dames et moi, à la séance du Pickwick-Club... Quel succès!

PICKWICK, modestement. — Triomphal!... Mais laissez-moi d'abord vous présenter mes compagnons de voyage, mes collaborateurs... mes disciples. (Présentant.) Messieurs Nathaniel Winkle, Tracy Tupman, Augustus Snodgrass... mon vieil ami, monsieur Wardle... Miss Rachel, sa sœur... Misses Emily et Isabella... ses adorables filles...

TUPMAN. — Miss Rachel... J'ai souvenance que dans une circonstance identique, mais diamétralement inverse, Juliette Capulet murmurait à l'oreille de sa nourrice: « Va t'informer si Roméo est marié... Si oui... que mon tombeau soit mon lit nuptial!... »

RACHEL, minaudant. — Oh! monsieur Tupman...

SNODGRASS. — Miss Emily... je fus jusqu'à ce jour un humble poète dénué de muse... A partir de cet instant... je l'ai trouvée...

EMILY. — Oh! vous me comblez!...

WINKLE. — Miss Isabella... En ma qualité de rude sportsman, je ne possède, hélas! ni l'érudition littéraire de Tupman, ni les métaphores poétiques de Snodgrass... Je vous dirai simplement... tout d'une pièce: Vous êtes en pleine forme!...

ISABELLA. — Que de délicatesse!...

WARDLE. — Parfait!... Bref, nous venons vous féliciter et vous faire nos adieux... Vous allez loin?

PICKWICK. — Jusqu'à Rochester...

WARDLE, souriant. — Ah! bon!... vous y serez demain...

PICKWICK. — Peut-être ?... Sait-on jamais !...

WARDLE. — Bast !... La route est bonne...

PICKWICK. — Elle ne le serait pas... que nous serions prêts à toutes les éventualités... La conquête de la science comporte des devoirs... et au besoin des sacrifices...

WARDLE. — Evidemment... Et ensuite ?...

PICKWICK. — Ensuite ?...avec l'aide de Dieu, nous pousserons au delà !...

WARDLE. — Je suis un peu plus rassuré sur votre compte... Et vous partez ?

PICKWICK. — Tout à l'heure !... Quand on brave le danger, il faut l'attaquer de front... sans se donner le temps de réfléchir.

WARDLE. — Ça vaut mieux, en effet... Mais dites-moi, le petit domaine de Manor-Farm, que j'habite, est à deux pas de Rochester... Je serais heureux, le cas échéant, de vous y offrir l'hospitalité...

PICKWICK. — Nous l'acceptons, mon cher Wardle, nous l'acceptons... autant, du moins, que peuvent le faire des êtres humains exposés à tous les hasards d'une vie d'aventures ! (Changeant de ton.) Le thé doit être prêt. Entrons dans la salle à manger. Le thé demande à être bu bouillant...

WARDLE. — Certes... Le thé froid ne valut jamais rien.

Tous passent dans la salle à manger. Emily demeure la dernière. Elle va sortir au moment où Mme Bardell revient, tenant un plateau chargé d'une théière, de tasses, etc.

EMILY. — Ne vous donnez pas la peine, je servirai moi-même. Chez mon père, cela rentre dans mes attributions.

Mme BARDELL, lui passant le plateau. — Vous êtes tout à fait aimable.

Elle sort. Au moment où Emily, le plateau à la main, va pour passer dans la salle à manger, Snodgrass paraît.

Scène V

EMILY, SNODGRASS, puis ISABELLA

SNODGRASS. — Miss Emily, débarrassez-vous un instant de ce plateau et veuillez m'écouter. Et surtout ne vous étonnez pas de la spontanéité du sentiment qui m'oppresse. Je suis poète...

EMILY. — Poète !

SNODGRASS. — J'ai sur moi un poème qui ne me quitte jamais...

EMILY. — Vous me le lirez ?

SNODGRASS. — Pas aujourd'hui, hélas ! Il me faudrait des heures et des heures... et mon temps est compté.

EMILY. — Vous m'en enverrez un exemplaire !

SNODGRASS. — Il est inédit ! Je ne travaille que pour la postérité. Mais, puisque le ciel m'accorde cet instant d'entretien, donnez-moi l'autorisation de vous dédier quelques vers improvisés...

EMILY. — A moi ?

SNODGRASS. — A vous, miss Emily ! Tenez, il n'y a pas une demi-heure que je vous connais, et déjà je sens que les hémistiches se pressent, que les rimes bouillonnent... Ecoutez !

Déclamant.

Permettez-moi, mademoiselle,
En cette adorable occasion,
De vous dire avec conviction :
Vous êtes belle, belle...
Tout comme une hirondelle !

EMILY. — Que c'est beau !

SNODGRASS. — Attendez la fin...

O muse, à tes yeux vers
Heureux, je te les sers,
Et je te les dédie
O ma douce Emily !

EMILY. — C'est divin !

SNODGRASS. — Merci... Oh ! j'en ai fait encore de meilleurs.

ISABELLA, entrant et appelant. — Madame Bardell ?... (A Emily.) C'est toi qui sers le thé et tu ne viens pas ?

SNODGRASS, faisant mine de prendre le plateau. — Je voulais éviter cette peine à votre sœur...

ISABELLA. — Passez devant. C'est moi qui servirai...

Snodgrass et Emily passent dans la salle à manger. Au moment où Isabella s'apprête à les suivre, le plateau dans la main, paraît Winkle.

Scène VI

ISABELLA, WINKLE, puis RACHEL

WINKLE. — M. Pickwick s'impatiente...

ISABELLA. — Je viens...

WINKLE, l'arrêtant. — Une minute, une seule. (Il lui prend le plateau des mains.) Miss Isabella, il m'a suffi d'échanger quelques paroles avec vous pour constater à quel point nos caractères sympathisent. Vous aimez les sports ?

ISABELLA. — A la folie... Et vous ?

WINKLE. — Avec rage. Ma réputation est d'ailleurs établie. Oh ! comme tireur, je suis sans rival.

ISABELLA. — Ah !

WINKLE. — A chaque coup, mon gibier s'abat... sauf une seule fois et dans des circonstances particulièrement émouvantes...

ISABELLA. — Lesquelles ?

WINKLE. — Je faisais la traversée d'Irlande. Je me promenais sur le pont du bateau, j'aperçois un phoque... J'envoie chercher mon fusil. Le phoque suivait toujours... Je le vise... déjà mon doigt appuyait sur la gâchette. Le coup allait partir... Alors... l'amphibie se dresse à moitié hors de l'eau, me fixe et, d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent : « Papa ! » s'écria-t-il...

ISABELLA. — Il parlait ?

WINKLE. — Il était apprivoisé !

ISABELLA. — Oh !

WINKLE. — Je lui ai laissé la vie... l'esprit de famille l'emportant sur la passion du chasseur !... Voulez-vous m'autoriser à vous envoyer mon premier gibier, en souvenir d'une rencontre que je n'oublierai jamais ?

ISABELLA. — Certainement, monsieur Winkle.

WINKLE. — Que saint Hubert nous protège !

RACHEL, entrant et appelant. — Madame Bardell ?... C'est vous, Isabella, qui vous chargez d'apporter le thé et vous nous faites ainsi attendre ?

WINKLE. — J'expliquais à votre nièce...

RACHEL, prenant le plateau des mains d'Isabella. — Cela suffit !... Je m'en charge... passez...

Winkle et Isabella rentrent dans la salle à manger. Rachel s'apprête à les suivre quand paraît Tupman.

Scène VII

RACHEL, TUPMAN

TUPMAN. — M. Pickwick attend toujours... il commence à être furieux...

RACHEL. — Mes nièces sont des pécores. Je vais...

TUPMAN, l'arrêtant. — Miss Rachel, laissez-moi profiter de l'occasion qui s'offre pour vous faire un aveu. (Il lui prend le plateau de mains.)

RACHEL. — Monsieur Tupman, ne me regardez pas ainsi! Je suis volontiers impressionnable!

TUPMAN. — Et moi donc! Miss Rachel, savez-vous ce que c'est qu'un coup de foudre?

RACHEL, baissant les yeux. — J'en ai entendu parler...

TUPMAN. — J'en ai reçu un tout à l'heure!

RACHEL. — Grands dieux!

TUPMAN. — En vous voyant, rose épanouie, sous un ciel de printemps...

RACHEL. — Vous allez me rendre folle!

TUPMAN. — Tant mieux!

RACHEL. — Ne criez pas si fort! Mon frère est d'une sévérité décourageante!

TUPMAN. — Il veille sur un trésor!

RACHEL. — Il s'attache sans cesse à mes pas...

TUPMAN. — Le dragon des Hespérides!

RACHEL. — Me surveille, me réprimande! Et puis, le monde est si méchant!...

TUPMAN. — Laissons parler le monde...

RACHEL. — Les hommes si trompeurs!...

TUPMAN. — J'en sais un qui ne changera jamais! qui serait heureux de dévouer sa vie entière à votre bonheur! qui ne veut plus vivre que par vos yeux, ne respirer que dans votre sourire...

RACHEL. — Ciel!

TUPMAN. — Miss Rachel, connaissez-vous l'amour?

RACHEL. — L'amour?

TUPMAN. — Je vois que vous ne le connaissez pas. Eh bien, regardez. Vous le voyez ici...

RACHEL. — Où est-il?

TUPMAN. — Devant vous. Incarné dans un homme, et cet homme c'est moi! Oh! Rachel, je suis l'amour, l'amour!

RACHEL. — Épargnez-moi! J'ai des économies de tendresses et il est des émotions auxquelles peuvent succomber les âmes délicates et les cœurs sensibles, des fleurs qu'il suffit de frôler pour qu'elles s'effeuillent...

Elle se laisse tomber dans ses bras.

TUPMAN. — Je n'insisterai donc pas! Dites-moi seulement un de ces mots qui consolent et rassurent...

RACHEL. — Espoir!

TUPMAN. — Merci!

Scène VIII

LES MÊMES, EMILY, ISABELLA, puis PICKWICK, WARDLE, SNODGRASS et WINKLE

EMILY et ISABELLA, sur le seuil de la porte. Ensemble. — Tante Rachel, on vous attend!

PICKWICK, entrant, suivi des autres. — Ce thé ne viendra donc jamais?

RACHEL. — Je l'apportais...

PICKWICK. — Il est froid! C'est la première fois que Mme Bardell manque à ses devoirs de ménagère. Excusez-moi, mes amis. (Appelant.) Madame Bardell!

WARDLE. — Mais non, mais non. Inutile. D'autant plus que le temps nous presse et qu'il nous faut partir. D'ailleurs, il est plutôt l'heure du dîner que celle du thé... Allons!... Allons!... (A Pickwick.) Tout cela ira très bien... Au revoir, donc... et bon voyage...

PICKWICK, ému. — Wardle!... Mon vieux Wardle! Embrassez-moi!

WARDLE. — Bien volontiers!... (Ils s'embrassent. Les voyageurs baisent la main des dames.) Mais... ne vous frappez pas!...

PICKWICK. — Je saurai me mettre à la hauteur des circonstances!...

WARDLE. — A la bonne heure!... Allons, mesdemoiselles... Rachel!

Ils sortent.

PICKWICK. — L'heure s'avance!... allez chercher vos bagages... et rendez-vous ici dans une demi-heure.

Winkle, Snodgrass, Tupman sortent.

Scène IX

PICKWICK, Mme BARDELL

PICKWICK. — Oh!... les braves gens!...

Mme BARDELL, entre bouleversée et se laisse tomber dans un fauteuil. — Seigneur tout-puissant!

PICKWICK. — Qu'avez-vous, madame Bardell!

Mme BARDELL. — J'ai tout entendu... Vous partez?

PICKWICK, résolu. — Oui...

Mme BARDELL. — Sans moi?

PICKWICK. — Assurément!... Au milieu de toutes nos aventures, dans notre vie vagabonde, que voudriez-vous que nous fissions d'une faible femme?

Mme BARDELL. — Vous en feriez une compagne pleine de vigilance...

PICKWICK. — Je connais votre dévouement...

Mme BARDELL. — Et qui sait?... peut-être, hélas!... une garde-malade...

PICKWICK, sursautant. — Plaît-il?

Mme BARDELL. — Eh oui!... monsieur Pickwick... réfléchissez donc!... Partir en voyage, vous... vous si délicat, si douillet, si habitué au bien-être d'un intérieur paisible et confortable...

PICKWICK, ébranlé légèrement. — Je descendrai dans de bons hôtels...

Mme BARDELL. — Des soins mercenaires!... Fi donc!... Laissez-moi vous suivre...

PICKWICK. — Impossible!...

Mme BARDELL. — Je vous en conjure!...

PICKWICK. — Impossible! vous dis-je... Je me dois à l'humanité... et au Pickwick-Club!

Mme BARDELL. — Oh! cœur de roc!...

Elle pleurniche et se mouche bruyamment.

PICKWICK, à part. — Ces larmes m'amollissent... (Haut, énergiquement.) Il faut en finir!... Madame Bardell, allez chercher la valise que j'ai préparée moi-même et apportez-moi mon manteau... mon neuf...

Mme BARDELL. — Vous allez bien l'abîmer!...

Elle sort pour rentrer de suite avec le manteau.

PICKWICK, s'équipant. — Mon télescope... Mon mémorandum, mes lunettes de rechange...

Mme BARDELL. — Vos mitaines...

Elle lui passe son manteau.

PICKWICK, ouvrant la fenêtre à guillotine. — Parfait, je suis équipé! En face de moi, la rue Goswell... à mes pieds, la rue Goswell!... à ma droite... encore la rue Goswell!... à ma gauche... toujours la rue Goswell!... Ah!... combien nombreux sont les philosophes à vues étroites qui se contentent d'examiner la surface des choses sans chercher jamais à en étudier les mystères cachés!...

Mme BARDELL, à part. — Comme il s'exprime bien!

PICKWICK. — A l'instar de ces observateurs superficiels, je pourrais, moi aussi, m'en tenir à contempler indéfiniment la rue Goswell sans tenter aucun

effort pour pénétrer dans les contrées inexplorées qui l'environnent!... Mais non, non... Ce serait faire faillite à mon apostolat!... Adieu, rue Goswell... rue Goswell... adieu!

Il ferme la fenêtre.

Mme BARDELL, pleurant. — C'est affreux!...

PICKWICK. — Mon chapeau!

Mme BARDELL. — Oh!... (Elle sanglote.) Et vous resterez longtemps dehors?

PICKWICK. — L'avenir vous le dira...

Mme BARDELL. — Vous m'écrirez de temps en temps, monsieur Pickwick?

PICKWICK. — Oui, madame Bardell! Je vous le promets... En dehors de mes rapports officiels au Pickwick-Club, je vous écrirai...

Scène X

LES MÊMES, WINKLE, SNODGRASS, TUPMAN

WINKLE. — La voiture est en bas avec les bagages...

PICKWICK. — Je suis prêt... Adieu, madame Bardell... En avant!

Il brandit son parapluie et se met en marche.

Mme BARDELL, s'effondrant sur une chaise. — Que le Seigneur vous conduise! (Snodgrass, Tupman et Winkle suivent M. Pickwick. Mme Bardell, à la fenêtre, agitant son mouchoir.) Ils montent dans la voiture, je les vois... Au revoir... Au revoir!...

La porte de gauche s'ouvre. Paraissent Dodson et Fogg.

Scène XI

Mme BARDELL, DODSON, FOGG

Mme BARDELL, avec un grand soupir. — Il est parti!

DODSON. — Il est parti?

Mme BARDELL. — Oui... Que faire?

DODSON. — A la première occasion... sous un prétexte...

FOGG. — Quelconque...

FOGG et DODSON. — Rejoignez-le...

DODSON. — A la seconde occasion... sous un autre prétexte...

FOGG. — Quelconque...

FOGG et DODSON. — Re-rejoignez-le...

DODSON. — Soyez femme!... c'est-à-dire persévérante...

FOGG. — Entêtée...

DODSON. — Au besoin, n'hésitez pas... faites-vous compromettre...

Pickwick en manteau de voyage.

FOGG. — A fond!...

Mme BARDELL. — Oh!

DODSON. — La loi anglaise est implacable... de deux choses l'une...

FOGG. — Le mariage...

DODSON. — Ou l'indemnité.

Mme BARDELL. — Je n'en veux pas!

DODSON. — Alors, le mariage!...

FOGG. — Compris?

DODSON. — C'est dix shillings...

FOGG. — Six pence....

Mme BARDELL. — Vous les mettrez sur ma note...

DODSON et FOGG. — *All right! God by!*

Ils saluent et sortent.

Scène XII

Mme BARDELL, seule.

Mme BARDELL, après un long temps, avec émotion. — Le mariage!... Le mariage!...

RIDEAU

Winkle.

Snodgrass

Tupman

LES TROIS FIDÈLES PICKWICKIENS

Le cocher. Winkle. Jingle. Pickwick. Tupman.

Scène IV. Jingle : « *Ça lui servira de pourboire* ! »

ACTE II

La cour de l'hôtel du Taureau, à Rochester. Au fond, grande porte cochère. A gauche, vaste salle séparée de la susdite cour par des vitrages. Au fond, à droite, escalier de bois conduisant aux chambres donnant sur un couloir-balcon praticable. A droite, les communs. Dans la cour sont disposées çà et là des tables et des chaises. Au lever du rideau, il est dix heures du soir; la scène est faiblement éclairée par quelques lanternes. A la porte et aux fenêtres de la salle de bal sont accrochés des lampions allumés.

Scène première

SAM, puis MARY

Sam est un grand garçon dégingandé. Gilet rayé orné de boutons de verre bleu et dont les manches sont de calicot noir. Culotte de gros drap et guêtres; autour de son cou s'enroule un mouchoir rouge... Sur sa tête, un vieux chapeau blanc mis sur le côté; il a devant lui une rangée de bottes qu'il est en train de nettoyer. Quand elles sont cirées, il les contemple avec un air d'évidente satisfaction.

MARY, paraissant sur le couloir praticable du balcon. — Sam?

SAM. Allô! Mary?

MARY. Le numéro « vingt-deux » réclame ses bottes...

SAM. Demandez donc au numéro vingt-deux s'il les veut *illico*, ses bottes, ou s'il aime mieux attendre qu'elles soient cirées?

MARY. Pas de bêtises, Sam. Dans une heure va s'ouvrir ici, à l'hôtel du Taureau, le bal que la ville de Rochester donne au bénéfice des pauvres; il est bien naturel que les voyageurs veuillent danser avec des chaussures propres... (*Elle regardant en souriant.*) N'est-ce pas, mon petit Sam?

SAM. — Enjôleuse! Si vous me regardez avec ces yeux-là, je lâche la besogne et je vous embrasse.

MARY. — Chut! Sam! Ne soyez pas si *shocking*.

SAM. — C'est bon!... c'est bon!... Hein, Mary, lorgnez-moi ces bottes! C't'impressionnant!... Onze paires!... Plus... un soulier qui appartient au numéro « six ».

MARY. — Un seul soulier?

SAM. — Le numéro six a une jambe de bois! Quant à votre numéro vingt-deux, je demande un peu ce qu'il a fait de spécial dans la vie pour vouloir grimper sur le dos des autres... Non, non! Chacun son tour, comme disait le bourreau de Londres à des clients pressés qu'il allait pendre: « Désolé de vous faire attendre, gentlemen... je vais être à vous dans un instant... »

Rire de dilligence.

Scène II

LES MÊMES, TOBY

TOBY, courant à droite. — Allons, allons! la diligence de Londres! Chand! chand! Vous autres.. au devant des voyageurs! Mary! Sam!

MARY, [illegible] J'y cours, monsieur Toby. (Elle sort.)

SAM. — On y va, patron!

Il se place au fond, près de la porte-cochère.

Scène III

TOBY, TUPMAN, SNODGRASS, WINKLE, puis FRED, LISBETH et DES INVITÉS

WINKLE, à la main une valise qu'il donne à Sam, entrant. — L'hôtel du Taureau?

TOBY. — C'est moi, monsieur, pour vous servir.

TUPMAN. — N'est-il pas arrivé chez vous un voyageur du nom de Pickwick?

TOBY. — Pas encore, monsieur.

TUPMAN, même jeu. — Nous avons rendez-vous avec lui ici-même à dix heures précises. (Tirant sa montre.) Il est dix heures trois minutes.

SNODGRASS, même jeu. — Notre président a préféré une voiture à la diligence afin d'étudier plus à l'aise les mœurs et les monuments du pays. Il a dû s'attarder à prendre des notes. Vous avez des chambres?

TOBY. — Certainement, monsieur.

TUPMAN. — Faites-en préparer quatre.

TOBY. — Sam... les bagages.

WINKLE, lorgnant les lampions. — Votre hôtel a un air de fête?

TOBY. — On y dansera tout à l'heure... un bal par souscription.

TUPMAN. — Ah! ah! Dans votre ville de Rochester, l'élément féminin est-il aimablement représenté?

TOBY. — Magnifiquement, monsieur. Le comté de Kent a toujours été célèbre par ses perches à houblon et par ses femmes.

TUPMAN. — Les femmes suffisent.

TOBY, criant. — Fred, Lisbeth, allumez partout.

Sam et Mary montent les valises aux chambres respectives donnant sur le balcon-couloir. Durant la scène qui suit, la salle de bal s'éclaire. A travers les vitres, on voit les préparatifs d'un bal. On allume peu à peu les lampions. Bruit de voiture.

WINKLE. — Ecoutez!

SNODGRASS. — Une voiture!

TUPMAN, regardant au fond. — C'est notre président!

Scène IV

LES MÊMES, PICKWICK, UN COCHER, puis SAM, puis MARY, puis JINGLE

PICKWICK, entrant, suivi d'un cocher. — Bonjour, messieurs, bonjour... Oh! les voyages!... Quelle mine d'études passionnantes pour qui sait voir et se rendre compte!... Nous avons mis près de deux mois pour gagner Rochester... « Deux mois! s'écrieraient des ignorants, deux mois!... alors que cinq heures pourraient suffire! » D'accord, messieurs!... mais mon mémorandum est plein de notes d'une valeur inappréciable...

WINKLE. — Nous n'en doutons pas, mon cher président.

PICKWICK. — Ma méthode d'investigations est infaillible... Je serais heureux de vous en fournir un exemple... Tenez... (S'adressant au cocher.) Cabman... mon ami, quel âge a donc votre cheval?

LE COCHER, [illegible] — Ma [illegible]?

PICKWICK. — Si vous préférez. Quel âge?

LE COCHER. — Quarante-deux ans...

PICKWICK, tirant un carnet. — Quoi?

WINKLE, SNODGRASS, TUPMAN. — Etrange!... Se défiant!... Incroyable!

PICKWICK. — Exceptionnel!... (Écrivant.) Et combien de temps, à son âge, cette bête reste-t-elle hors de l'écurie?

LE COCHER. — Deux ou trois semaines d'affilée...

PICKWICK. — Trois semaines!

LE COCHER. — Facile à comprendre... Sitôt qu'on l'ôte des brancards, cette bête, elle se tiche par terre... Au lieu que, solidement attelée, les rênes tendues courtes... on lui colle au derrière une bonne paire de roues bien graissées... Si peu que la jument bouge, les roues se mettent à tourner... elles la poussent... hue donc!... Alors, faut bien que la bête marche... peut pas faire autrement!

PICKWICK, prenant des notes. — Voilà un cas véritablement curieux!

LE COCHER, à part un temps. — Ah! mais... il commence par m'embêter, ce vieux-là! (Haut.) Dites donc, seriez pas de la police, vous?

PICKWICK, stupéfait. — De la police?... Moi?...

LE COCHER. — Dame! Pourquoi que vous prenez mon numéro?

PICKWICK, à part. — Ame simple! (Haut.) Je prends des notes.

LE COCHER, se montant peu à peu. — C'est la même chose. Tenez, vous êtes un tas de mouchards!

TOUS. — Des mouchards!

LE COCHER. — Vous m'avez tiré les vers du nez tout le long de la route!... Vous avez ici trois témoins tout prêts à déposer contre moi. Mais vous me le paierez...

WINKLE. — Drôle!

LE COCHER, lançant un coup de pied à Winkle. — A vous!

TUPMAN. — Coquin!

LE COCHER. — T'en veux, toi? Vlan!

SNODGRASS. — Assassin!

LE COCHER. — Empoche ça!

PICKWICK. — A moi!... A nous!... Police! Police!

SAM, descendant l'escalier. — Ce cabman va détériorer nos clients!

MARY, du haut de l'escalier. — Sam, je vous en supplie!

Mêlée générale. M. Pickwick est atteint à l'œil. Le cocher va avoir le dessus quand Jingle, qui, depuis quelques moments surveillait la scène au fond, s'élance, sépare le cocher de ses adversaires et lui envoie un formidable atout. Le cocher tombe.

JINGLE, très calme. — Ça lui servira de pourboire!

(Jingle s'approche lentement du cocher à terre, tire de sa poche une vieille montre en cuivre et fait le simulacre de compter les secondes.) *One... two... three... four... five...* et cætera... *Knocked out!...*

Il soulève le cocher, et, d'un formidable coup de pied dans les reins, le jette au delà de la porte cochère.

Scène V

LES MÊMES, JINGLE

Taille moyenne, corps mince, jambes longues. Il est vêtu d'un vieil habit à queue de morue vert, dont les manches lui descendent à pine aux poignets, et si étroit que, boutonné, le dos en craque. Autour

de son cou est un col noir ne laissant pas voir de linge. Son pantalon, luisant, est raccommodé de toutes parts et tendu par des sous-pieds sur des souliers rapiécés. Il porte un chapeau à bords retroussés, crasseux, de chaque côté desquels tombent des boucles noires. Un seul gant défraichi. La physionomie traîtant la misère, l'aplomb et l'impudence.

JINGLE, pendant que Toby entraine le cocher au dehors. Des verres pour tout le monde, grogs au whisky, brûlants et corsés! (MARY sort. A PICKWICK que l'émotion rend muet.) Voyons!... œil endommagé!... Garçon!

SAM, sur le balcon. — Voilà!

JINGLE. — Un bifteck cru pour l'œil de monsieur!

SAM. — Tout de suite!

Il sort.

PICKWICK. — Un bifteck?

JINGLE. — Pour votre œil! Remède infaillible... A défaut de bifteck, un bec de gaz ferait l'affaire. Excellent aussi, mais moins pratique. (MARY apporte les grogs et sort.) Plutôt gênant de rester au milieu de la rue une demi-heure, l'œil collé sur un bec de gaz? On se fait remarquer. (A SAM qui revient avec un bifteck.) Crève de soif! Aux vôtres, messieurs! et... à l'œil!

Les pickwickiens boivent.

PICKWICK, à Jingle, qui s'apprête à lui placer le bifteck sur l'œil. — Je vous demanderai la permission de ne point faire usage de votre médicament... Ça va mieux...

JINGLE. — Liberté! *Libertas!* (A SAM.) Mettez ça de côté pour moi... avec quelques pommes de terre...

PICKWICK. — Je tiens, monsieur, à connaître le nom de celui qui nous a si bravement secourus.

JINGLE, prenant une attitude théâtrale. — Alfred Jingle, comédien du King's théâtre et autres lieux... très remarqué dans *Hamlet*...

PICKWICK, avec admiration. — *Hamlet!*... Shakespeare!...

JINGLE, à part. — Deuxième fossoyeur!...

PICKWICK, à SAM. — Je vous dois aussi des remerciements, mon ami... Votre nom?

SAM. — Sam!

PICKWICK, lui tendant un shilling. — Je m'en souviendrai également!

SAM, s'inclinant. — Je n'ai cédé qu'au besoin de faire justice, comme disait le juge en condamnant un innocent...

PICKWICK. — Quant à moi, monsieur, sachez que j'ai nom Pickwick... Samuel Pickwick...

JINGLE. — Votre santé!

Il choque son verre à celui de Pickwick.

PICKWICK. — Président du club des pickwickiens!

JINGLE. — Jolie profession!... Santé du club! (Il choque à nouveau son verre.) Philosophe?

PICKWICK. — Modeste observateur de la nature humaine.

JINGLE. — Moi aussi!

PICKWICK, présentant. — Mon ami, monsieur Snodgrass.

SNODGRASS, s'inclinant. — Poète!

JINGLE. — Moi aussi! Poème de dix mille vers... Révolution de Juillet... France... sur place, l'an dernier.

SNODGRASS. — Dix mille vers!

PICKWICK. — C'est énorme!

JINGLE, se livrant à une pantomime expressive. — Pas un de moins!... Parole d'honneur... Traversais Paris. Tambours, barricades, coups de feu... Pif! paf! pan! Pour faire comme tout le monde, je prends un fusil, j'ajuste un Suisse... pan!... Il tombe... Inspiration! J'entre chez un marchand de vins... demande de quoi écrire... Vlan! mille vers!

Il boit.

SNODGRASS. — Quelle facilité... quelle facilité!...

JINGLE. — Proverbiale! de sors. Pan! Autre Suisse à bas... Rentre chez le marchand de vins. Vlan! mille autres vers...

SNODGRASS. — Inouï!... inouï!

JINGLE. — Je ressors, bref... Pif! pan! Dix mille vers... l'un dans l'autre... total: dix Suisses!...

WINKLE. — Joli coup de fusil!

JINGLE. — Chasseur?

WINKLE. — Plume et poil!

JINGLE. — Moi aussi!... adore les chiens.

PICKWICK. — C'est homme est universel!

JINGLE. — Jamais entendu parler de Ture?

WINKLE. — Je l'avoue.

JINGLE. — Tant pis! Chien phénomène!... intelligence surprenante. (A SAM.) D'autres grogs! (SAM sort.) Un jour, à la chasse... siffle Ture. Vient pas. Ressiffle... Rien. ..Etrange! Ture en arrêt... écriteau... inscription... *Ordre aux gardes-chasses d'abattre tout chien pénétrant dans l'enclos!* Ture avait compris!

SNODGRASS. — C'est inouï!

WINKLE. — Fameuse bête!

JINGLE. — Incomparable!

PICKWICK. — Vous me permettez de prendre note d'une intelligence canine aussi singulière?

JINGLE. — Vous en prie. (A SAM qui a rapporté des grogs.) Posez ça là... Aux vôtres!

WINKLE. — Et à Ture!

Ils boivent. Les danseurs et les danseuses commencent à traverser la scène et à entrer au bal.

TUPMAN, avisant une dame qui passe. — Ravissante...

JINGLE. — Moi aussi! mais rien à côté des Espagnoles.

TUPMAN. — Ah! vous connaissez l'Espagne?

JINGLE, pantomime. — Moi! Don Bolero Fizzig, grand d'Espagne!... une fille unique, Dona Christina... me vit, m'aima... fatal!... Don Bolero, hostile à notre union... Christina avale un flacon d'acide prussique... Flonp!

Il se laisse tomber dans les bras de WINKLE.

PICKWICK. — Grand Dieu!

JINGLE, se relevant d'un bond. — Attendez!... Pompe stomacale dans ma valise... précaution utile en voyage... pompe et la sauve. Bolero inflexible. (Tirant de sa poche un mouchoir de batiste en loques.) Christina s'étiole, meurt!... Bolero disparaît. Aussitôt la fontaine de la grande place s'arrête... plus d'eau!

Il essuie ses larmes.

PICKWICK. — La fontaine?... Je ne saisis pas!

TUPMAN. — Moi non plus?

WINKLE. — Ni moi?

SNODGRASS. — Et moi pas davantage.

JINGLE. — Attendez! ouvriers arrivent... sondages... dans le gros tuyau... Quoi?

TOUS. — Quoi?

PICKWICK. — Un têtard?...

JINGLE. — Non!... Don Bolero avec testament en ma faveur dans la botte droite... Délicatesse... ai refusé succession!... (Stupéfaction générale.) Messieurs... un toast à la regrettée Christina!

PICKWICK. — A Christina! (Ils boivent.) Me permettez-vous de coucher par écrit ce petit roman?...

JINGLE. — Cent autres à votre service! Aux

vôtres! (Il trinque encore avec les pickwickiens.) Et vous allez?...

PICKWICK. — Droit devant nous; au hasard des aventures, décidés à ne nous reposer qu'à la Noël!

JINGLE. — Aimable époque!

PICKWICK. — Chez un vieil ami, M. Wardle, riche propriétaire du comté de Kent. Vous le connaissez, peut-être?

JINGLE, souriant. — Pas encore!... mais je serai enchanté de faire sa connaissance.

PICKWICK. — Puis, nous reprendrons notre essor! Sur ce, je vous demanderai la permission d'aller me reposer, d'autant plus que nous repartons demain au petit jour...

JINGLE. — A votre aise!

WINCKLE. — Je solliciterai la même autorisation.

SNODGRASS. — Moi aussi! Vous venez, Tupman?

TUPMAN. — Ne vous occupez pas de moi, je vous rejoindrai...

SAM, sur le balcon, descendant. — Ces messieurs ont les numéros cinq, sept, neuf et onze.

Il indique l'escalier.

WINKLE, en montant. — Je regrette de n'avoir pas connu son chien!

SNODGRASS, même jeu.— J'aimerais lire son poème!

TUPMAN. — Infortunée Christina!

SAM, à Pickwick qui titube légèrement. — Eh bien, un brin de roulis, governor?

PICKWICK. — Ce sont les grogs ou l'émotion... La tête me tourne un peu...

SAM. — Appuyez-vous sur mon bras. Ferme, là...

PICKWICK. — Sam, vous êtes une providence!

SAM. — Une providence! A six shillings par semaine et nourri, monsieur, pour vous servir... je suis à louer pour ce prix-là.

PICKWICK, sur l'escalier. — Par ma foi, je ne dis pas non. Nous en recauserons pendant que vous m'enlèverez mes guêtres...

SAM. — Comme il vous plaira, governor.

Pickwick et lui disparaissent dans l'une des chambres donnant sur le balcon.

Scène VI

JINGLE, TUPMAN, DOCTEUR SLAMMER, UNE DAME et le LIEUTENANT SIMPSON

La cour est illuminée. Va-et-vient des invités des deux sexes qui entrent au bal. Dans la salle du bal, un orchestre invisible joue. Sur les vitres, se profilent des silhouettes de danseurs.

JINGLE, regardant la sortie de Pickwick. — Excellent Pickwick! la tête peu solide pour un philosophe!

Il boit.

DOCTEUR SLAMMER, entrant, une dame à son bras. — Chère madame Budger... le 97e régiment de ligne tout entier est fier de vous offrir son bras, ce soir, en ma personne...

Mme BUDGER, minaudant. — J'aime tant les militaires!

DOCTEUR SLAMMER. — Ils vous le rendent, chère madame... Ils vous le rendent!...

TUPMAN, à Jingle. — L'exquise créature!

JINGLE, la reluquant. — Apparence cossue!

DOCTEUR SLAMMER, à Simpson qui sort du bal. — Le lieutenant Simpson... *hallow!...* (Présentant.) Lieutenant Simpson, du 97e. Mistress Budger...

SIMPSON, saluant. — Madame! (A Slammer.) Je vais chercher un éventail pour ma danseuse et je rentre au bal...

DOCTEUR SLAMMER. — Nous nous y retrouverons!

Le docteur Slammer et Mme Budger entrent au bal. Simpson sort.

Scène VII

TUPMAN, JINGLE

TUPMAN. — Vision trop tôt évanouie! (A Jingle.) Peut-on assister à ce bal?

JINGLE. — Formalité très simple! Une demi-guinée à l'entrée...

TUPMAN, résolument. — Je vous invite...

JINGLE. — Très obligé, mais... (Montrant sa tenue négligée.) Satanés bagages en retard... Quatorze costumes dans mes malles et... rien à me mettre... pour le moment... Paradoxal, hein?

TUPMAN. — Attendez! M. Pickwick a dans sa valise son uniforme tout neuf de président du Pickwick-Club. Voilà votre affaire...

JINGLE. — Le vieux philosophe se prêtera-t-il?

TUPMAN. — Il dort!... J'entre sans bruit dans sa chambre... j'emprunte son habit... je vous le prête... et le remets dans sa valise avant le lever du jour... ni vu ni connu...

JINGLE. — Soit!

TUPMAN. — Je vole et je reviens!

Il monte l'escalier des chambres.

JINGLE.— Je bois à l'heureuse issue de votre expédition!

TUPMAN, lui jetant l'habit de Pickwick. — Voilà l'habit!...

JINGLE, le recevant. — *All right!...*

TUPMAN. — Il vous sera probablement un peu large.

Il lui jette un oreiller.

JINGLE, ôtant son habit. — Bast!... Le mien est trop étroit. Compensation... Equilibre... Juste milieu!...

Jingle se place l'oreiller sur le ventre et boutonne l'habit de Pickwick par-dessus.

TUPMAN. — Vous êtes superbe! Entrons au bal et si nous retrouvons notre délicieuse apparition...

JINGLE. — Enlèvement!...

Ils entrent au bal.

Scène VIII

SAM, MARY, puis Mme BARDELL

SAM, paraît au haut de l'escalier. Tout en descendant: — Enlevez l'écriteau! adjugé! c'est posé! Me voilà désormais attaché au service exclusif d'un vieux gentleman célibataire! Douze guinées par an... deux livrées... et une seule paire de bottines à cirer par jour. C'est la grande vie!

MARY, pleurnichant. — Et moi, qu'est-ce que je deviendrai?

SAM. — Le temps de faire fortune et je t'épouse...

MARY. — Vrai?

SAM. — Parole d'honneur!

MARY. — *All right!*

Ils esquissent un pas de gigue.

Mme BARDELL, entrant par le fond. — Garçon!

SAM. — Madame?

Mme BARDELL. — C'est bien ici qu'est descendu M. Pickwick, de Londres?

SAM. — Ici même... mais il dort et a bien recom-

mandé qu'on ne le réveillât pas... comme disait la sentinelle en prenant la garde!...

Mme BARDELL. — Qu'à cela ne tienne et pourvu que je le voie avant son départ... J'attendrai... Faites-moi préparer une chambre.

Scène IX

Mme BARDELL, DOCTEUR SLAMMER, puis SAM

Bruit de voix confuses dans la salle de bal. La porte s'ouvre avec fracas. Jingle et Tupman, riant et très gais, apparaissent, traversent la scène en courant et sortent précipitamment. Presque aussitôt apparaît le docteur Slammer à la porte du bal.

DOCTEUR SLAMMER, suivi d'un petit groupe de danseurs. — Drôle! Coquin! Paltoquet!... Où est-il passé, le polisson?

Mme BARDELL. — Qu'y a-t-il?

DOCTEUR SLAMMER, écumant. — Il y a qu'un chien galeux s'est permis de pincer la taille de ma danseuse, madame...

Mme BARDELL. — Oh!

DOCTEUR SLAMMER. — J'ai voulu l'empoigner pour lui couper les oreilles... il m'a glissé dans les mains comme une anguille; mais il ne m'échappera pas. De son habit ridicule j'ai pu arracher ce bouton qui servira de pièce à conviction...

Mme BARDELL, examinant le bouton. — Ciel... ce bouton!

DOCTEUR SLAMMER, reprenant le bouton. — Ce n'est pas un bouton ordinaire. Il est en cuivre... gravé de deux lettres: S. P.

Mme BARDELL, à part. — Samuel Pickwick!

DOCTEUR SLAMMER. — Avec une couronne de lauriers, et cette inscription bizarre: « Sciences et grogs chauds. »

Mme BARDELL. — La devise du Pickwick-Club!

DOCTEUR SLAMMER. — Simpson! Où est Simpson? Il me faut le lieutenant Simpson!

Il sort, furieux, par la même porte que Simpson antérieurement.

Mme BARDELL, à Sam qui rentre. — Mon ami, courez à la chambre de M. Pickwick et dites-lui de descendre immédiatement.

SAM. — Mais, madame...

Mme BARDELL. — Ajoutez qu'il y va de son honneur, de sa vie, peut-être.

SAM. — Oh! Alors. Très pressé, comme disait ma tante, le soir de ses noces...

Il grimpe l'escalier en courant.

Scène X

Mme BARDELL, seule.

Mme BARDELL. — MM. Dodson et Fogg ont décidément bien fait de m'engager à rejoindre M. Pickwick... Quel imbroglio! Ce domestique prétend que mon locataire dort paisiblement dans sa chambre; d'autre part, ce fou furieux affirme avoir arraché à l'habit d'un danseur un bouton qui appartient incontestablement à M. Pickwick... qui croire?

Scène XI

Mme BARDELL, PICKWICK, SAM, puis SIMPSON

PICKWICK, paraissant au balcon, en veston de chambre et bonnet de nuit. — Madame Bardell?... Vous ici?... Par quel hasard, à Rochester?

Mme BARDELL, très émue. — Vous aviez oublié vos pantoufles... Je vous les apporte... et je vous sauve.

PICKWICK. — Vous me sauvez?

Il descend, suivi de Sam.

Mme BARDELL. — Un tigre altéré de sang est à votre poursuite...

PICKWICK, tremblant d'effroi. — Un tigre?

Mme BARDELL. — Il a juré de vous tirer les oreilles!

Paraît Simpson.

SAM, à part. — Un tigre savant!

PICKWICK. — Mes oreilles!

SIMPSON, à part. — C'est notre homme! (Haut.) Reconnaissez-vous ce bouton?

PICKWICK. — Il est à moi... mais...

SIMPSON. — Le docteur Slammer, du 97e, l'a arraché de sa propre main à votre propre habit... pendant le bal... alors que vous pinciez la taille de sa danseuse.

PICKWICK. — Moi?

SIMPSON. — Veuillez donc vous trouver ici au lever du soleil... On se battra au pistolet, dans les fossés du fort. (S'inclinant.) Je vous salue.

PICKWICK. — Je rêve!... C'est un cauchemar!

Mme BARDELL. — Que vous disais-je?... Ah! monsieur Pickwick... monsieur Pickwick... penser que vous... vous... oh! *shocking... shocking!*

PICKWICK, à Sam. — Allez réveiller la chambrière!...

SAM, se précipitant. — Il va bien, le gouverneur!

PICKWICK, à Mme Bardell. — Tout cela est fantastique... je n'ai jamais pincé de taille... jamais! je le jure sur l'appendice sacré des têtards!...

Mme BARDELL. — Mais ce bouton?

PICKWICK. — Ce bouton?... Cet homme?... Où? Quand? Comment? Comment? Quand? Où l'a-t-il arraché? Oh! ma tête! ma tête!...

Scène XII

PICKWICK, Mme BARDELL, WINKLE

WINKLE, sortant de sa chambre, sur le balcon. — Vous me demandez, mon cher président... (Apercevant Mme Bardell.) Madame Bardell ici?

Mme BARDELL. — Monsieur Winkle, venez vite!... (Winkle descend.) Si vous saviez...

PICKWICK. — J'ai une affaire d'honneur!...

WINKLE. — Bravo! A quel propos?

PICKWICK. — Je l'ignore!

WINKLE. — Bien! Avec qui?

PICKWICK. — Je ne sais pas!

WINKLE. — Parfait!

PICKWICK. — Voulez-vous être mon témoin?

WINKLE. — Avec plaisir!...

Mme BARDELL, effrayée. — Oh!...

PICKWICK, grave. — Winkle!... la mission que je vous confie est délicate... les conséquences peuvent en être... terribles...

WINKLE, avec désinvolture. — Peuh!

PICKWICK. — La rencontre doit avoir lieu au pistolet.

WINKLE. — Tant mieux!... J'ai précisément dans ma valise une paire de pistolets excellents. Ils ne me quittent jamais. Voulez-vous les voir?

Mme BARDELL. — Oh!

PICKWICK. — Non, merci... c'est inutile... tout à fait inutile...

WINKLE. — Cependant...

PICKWICK. — Vous me les montrerez plus tard... beaucoup plus tard... au dernier moment... si c'est absolument indispensable...

WINKLE. — Comme il vous plaira...

PICKWICK. — Ecoutez-moi bien, Winkle!... Il ne s'agit pas de me trahir auprès des autorités locales... Il ne s'agit pas d'aller sur-le-champ quérir des constables pour empêcher ce duel... et s'assurer préventivement de ma personne... de celle de mon adversaire...

Mme BARDELL, intentionnellement. — Ce à quoi pourrait songer d'abord un excellent ami comme vous...

WINKLE, serrant la main de Pickwick. — Ne craignez rien...

PICKWICK. — N'ayez pas cette imprudence... Winkle!

Mme BARDELL. — Parce que... alors... la rencontre n'aurait pas lieu...

WINKLE, solennel. — Je vous garderai le secret... sur mon honneur!...

PICKWICK, vivement. — Non!... non!... N'engagez pas votre honneur...

WINKLE. — Si... si...

Mme BARDELL. — Au nom du ciel, ne l'engagez pas!

PICKWICK. — Ne l'engagez pas! car si votre conscience vous criait de tout dévoiler, je ne pourrais pas, malgré tout, vous en vouloir...

WINKLE. — Vous auriez tort, car je suis homme de sport et sais quel est, en pareil cas, le devoir strict d'un témoin...

Mme BARDELL, à part. — Dieu! qu'il est bête!

PICKWICK, la voix tremblante. — Au cas où je succomberais...

WINKLE. — Oui...

PICKWICK. — Vous trouverez dans mon portefeuille... une lettre pour le vice-président du Pickwick-Club...

Mme BARDELL, en larmes. — C'est affreux!

WINKLE. — Je la lui remettrai en mains propres. (Tendant la main.) Donnez-la-moi...

PICKWICK, protestant. — Pas encore!... J'arrive à la conclusion la plus pénible... Que mon adversaire périsse ou que je meure...

WINKLE. — Oui!

PICKWICK. — Alors... Winkle, vous serez jugé comme complice d'un assassinat avec préméditation...

Mme BARDELL. — Ce sera pour vous la déportation...

PICWICK. — A vie, peut-être...

WINKLE, héroïque. — Pour la noble cause de l'amitié, je suis prêt à courir tous les risques!...

Mme BARDELL, à part. — Quel idiot!...

PICKWICK. — Merci!... (Férocement.) et à charge de revanche...

WINKLE, riant. — Ah! j'espère bien que non!...

Mme BARDELL, apercevant le lieutenant Simpson qui entre. — Le lieutenant!...

PICKWICK. — Déjà!...

WINKLE. — Enfin!...

Durant cette scène et les suivantes, les danseurs ont quitté peu à peu la salle de danse et se sont dispersés dans l'hôtel. Le jour se lève. Les lumières s'éteignent.

Scène XIII

LES MÊMES, SIMPSON, DOCTEUR SLAMMER, puis SAM

SIMPSON, s'avançant. — Le jour est levé...

DOCTEUR SLAMMER. — Et l'instant est venu de régler notre petite affaire... Où est mon adversaire?

WINKLE, désignant Pickwick. — Mais, le voici...

DOCTEUR SLAMMER, considérant Pickwick. — Ça?... On se fiche de moi!... J'ai eu affaire à un échalas et on me présente une barrique!... Ce n'est pas vous qui courtisiez cette nuit Mrs. Budger en habit bleu barbeau à boutons d'or?

PICKWICK. — Il paraît que si...

DOCTEUR SLAMMER. — Je vois ce que c'est!... On croit me donner le change... Monsieur est probablement un bretteur à gages?

PICKWICK. — Moi?

DOCTEUR SLAMMER, apercevant Jingle qui sort avec Tupman de la salle de danse. — La preuve en est que voici mon drôle!

Scène XIV

LES MÊMES, JINGLE, TUPMAN

PICKWICK. — Jingle!

JINGLE, toujours revêtu de l'habit de Pickwick. — Présent!

Il titube légèrement. Tupman, beaucoup plus gris, s'écroule sur une chaise.

Mme BARDELL. — Il est ivre!

DOCTEUR SLAMMER, s'élançant sur Jingle. — Misérable!

SIMPSON, l'arrêtant. — Docteur, je reconnais l'individu... C'est un comédien ambulant qui joue demain dans la pièce montée par les officiers du 52e sur le théâtre de Rochester... Je l'ai vu répéter hier décemment, vous ne pouvez pas pousser les choses plus loin.

JINGLE. — Et voilà!

TUPMAN, somnolent. — Et voilà!

DOCTEUR SLAMMER. — Eu effet! (A Pickwick.) Monsieur... c'était donc une méprise... J'ajouterai que le meilleur moyen d'en éviter le retour serait d'apporter à l'avenir plus de soin dans le choix de vos relations. Salut!

SIMPSON. — Salut!

Ils sortent en riant.

Scène XV

LES MÊMES, moins DOCTEUR SLAMMER et SIMPSON, puis SAM

Mme BARDELL. — Enfin, je comprends!...

PICKWICK. — Moi aussi!... En tout cas, voilà un officier qui peut se vanter de l'avoir échappé belle...

WINKLE. — Fichtre oui!

Mme BARDELL. — Vous avez été superbe... héroïque!

PICKWICK, flatté. — Vraiment?... Alors... (A Jingle.) Je vous pardonne, Jingle...

JINGLE. — Enchanté, *old man!*... vais restituer votre pelure...

Il sort à droite.

TUPMAN, qui s'est endormi sur sa chaise, se réveillant. — Et Voilà! (Il se lève.)

PICKWICK. — Un instant! (Tirant sa montre.) La diligence ne va pas tarder à partir... Tupman, Winkle... allez boucler vos valises... (A Sam qui vient d'entrer.) Réveillez M. Snodgrass, apportez-moi mon habit de voyage et apprêtez-vous à me suivre.

SAM. — Oui, governor.

WINKLE, serrant la main de Pickwick. — Je regrette!... ce sera pour une autre fois.

PICKWICK, à part. — C'est curieux le sang-froid et la désinvolture avec lesquels on envisage une affaire d'honneur quand on n'y joue pas le rôle principal!...

Tupman, Jingle, Winkle et Sam montent l'escalier.

Scène XVI

PICKWICK, Mme BARDELL

PICKWICK, à Mme Bardell. — Madame Bardell, je désirerais avoir avec vous quelques instants d'entretien.

Mme BARDELL. — Je suis à vos ordres, monsieur Pickwick.

PICKWICK, à part. — Elle est un peu ombrageuse et jalouse... Comment va-t-elle prendre l'entrée de Sam à mon service? (Haut.) Eh bien, voici... Estimez-vous que, dans la vie courante, la dépense d'entretien soit beaucoup plus forte pour deux que pour un?

Mme BARDELL, à part. — Mon Dieu!... (Haut.) Ma foi, monsieur, cela dépend du numéro deux... Si ce numéro deux est une personne soigneuse... économe...

PICKWICK. — Très exact; mais la personne que j'ai en vue possède, à mon avis, ces qualités... Eh bien, qu'en dites-vous?

Mme BARDELL. — Je dis... je dis que vous êtes bien bon d'avoir pensé à ma solitude... (A part.) Dodson et Fogg avaient raison!...

PICKWICK. — En effet!... Quand je serai à Londres, vous aurez toujours ainsi quelqu'un pour vous tenir compagnie... dans la cuisine...

Mme BARDELL, très émue. — Ah! que je vais être heureuse!... Oh! cher et excellent homme!

PICKWICK. — Hein?

Mme BARDELL. — Oh! mon tendre ami.

Elle se jette dans les bras de Pickwick.

PICKWICK. — Bonté divine!... Madame Bardell, ma bonne dame... calmez-vous!... laissez-moi!... Elle est folle!... Quelle situation! Si quelqu'un venait...

Mme BARDELL. — Et qu'importe... Qu'ils viennent!... qu'ils viennent tous... cher... cher homme... chère âme!... ah!

Elle se trouve mal dans les bras de Pickwick.

PICKWICK. — Dieu tout-puissant!... (Criant.) A moi! à moi!

Scène XVII

LES MÊMES, WINKLE, TUPMAN, SNODGRASS, JINGLE, SAM, TOBY, MARY

Aux cris de Pickwick, Winkle, Snodgrass, Tupman, apparaissent sur le balcon, sortant de leurs chambres respectives et descendent vivement l'escalier. Toby et Mary entrent par la droite et par la gauche, puis Jingle et Sam.

SNODGRASS. — Oh!

TUPMAN. — Ciel!

WINKLE. — *Hallow!*

JINGLE. — *Hurrah!*

PICKWICK, tenant Mme Bardell toujours évanouie dans ses bras. — C'est inouï... inouï! Je causais paisiblement avec cette dame lorsqu'elle est tombée tout à coup dans l'étrange paroxysme où vous la voyez. C'est inouï!

TOUS. — Inouï!

Sam paraît sur le balcon. Son de trompe.

TOBY. — La diligence pour Chatam... Messieurs les voyageurs, en voiture!...

PICKWICK. — Cette situation ne saurait se prolonger. (A Winkle.) Winkle, mon ami! (Il lui passe Mme Bardell évanouie.) Je ne veux pas manquer le coche!

WINKLE, même jeu. — Moi non plus!... Snodgrass!...

SNODGRASS, même jeu. — Moi non plus!... Tupman!...

TUPMAN, même jeu. — Moi non plus!... Jingle!...

JINGLE, tranquillement assis. — Donnez ça... moi, je reste!...

Nouveau son de trompe.

TOUS. — En route!

Les voyageurs se dirigent vers la porte cochère. Sam, en passant, embrasse Mary. Tous sortent avec Toby.

Scène XVIII

JINGLE, Mme BARDELL

JINGLE, avec, dans ses bras, Mme Bardell; de sa main droite libre, il prend sur une table une bouteille de whisky et humecte les lèvres de Mme Bardell. — Pauvre chère petite colombe effarouchée!

Il lève la bouteille et boit longuement.

Mme Bardell.

Winkle Isabelle. Wardle Emily Mme Bardell. Pickwick.

Scène XI — Wardle : *Et maintenant, dansons!*

ACTE III

Chez M. Wardle, à Manor-Farm (comté de Kent). Grande pièce dont les fenêtres à petits carreaux donnent sur un paysage de neige. Moitié hall, moitié salle à manger. Vaste cheminée où brûlent d'énormes bûches. Portes au fond et latérales. Murs décorés de selles, brides, fouets de chasse, cravaches, fusils, cors de chasse, têtes de cerfs, de sangliers, etc... Vieux canapé. Au milieu, large table de chêne massif, au-dessus de laquelle pend un gros bouquet de gui, à graines blanches. Meubles rustiques et anciens. Jour de Noël.

Scène première

RACHEL, EMILY, ISABELLA

Au lever du rideau, Emily et Isabella finissent de décorer la pièce avec des branches d'arbres et des fleurs d'hiver. Devant la cheminée, Rachel, rêveuse, est assise près du foyer. On entend au lointain un cantique de Noël.

EMILY. — J'aime ces vieux cantiques de Noël!

ISABELLA, à la fenêtre. — La procession s'éloigne dans la neige, vers l'église...

EMILY. — Tante Rachel... à quoi pensez-vous?

RACHEL, rêveuse. — A rien! (Emily et Isabella étouffent un petit rire.) Pourquoi ces sourires, mesdemoiselles?

ISABELLA. — La joie d'un jour de fête... C'est Noël! Noël!

Elle gambade et claque des mains.

EMILY, même jeu. — Dire que ce soir d'aimables amis viendront ici célébrer Christmas, s'asseoir à notre table, savourer notre plum-pudding...

ISABELLA. — Danser sous le bouquet de gui!

EMILY. — Et que, parmi les invités de papa, se trouvera le poétique M. Snodgrass... Oh!

ISABELLA. — L'intrépide M. Winkle... Oh!

RACHEL. — Et ce parfait gentleman, M. Tupman... Oh! (Sévèrement.) Mesdemoiselles, ces démonstrations d'allégresse sont absolument déplacées... Je vous rappelle à la décence...

Scène II

LES MÊMES, Mme BARDELL

Mme BARDELL, toilette extravagante. — Vos hôtes ne sont pas encore arrivés?

RACHEL. — Nous les attendons d'un moment à l'autre.

EMILY et ISABELLA. — Quelle toilette! Quelle élégance!

Mme BARDELL, saluant d'une révérence de cour. — Pour vous faire honneur ainsi qu'à M. Wardle... Sur mon indiscrète insistance, il a si aimablement consenti à ce que je vinsse passer la journée de Noël avec nos amis!

RACHEL. — Vous êtes si dévouée à ce cher M. Pickwick!

Mme BARDELL. — Dire que depuis Rochester, il y a trois longs mois, je ne l'ai plus revu.

RACHEL. — Il a dû vous écrire?

Mme BARDELL. — Deux fois seulement, mais en des termes dont je n'oublierai jamais la délicieuse intimité... Dans sa première lettre, croyant repasser par Londres, il me dit de lui préparer des « côtelettes sauce tomate! » le plat que je lui confectionnai le premier jour qu'il s'installa chez moi.

RACHEL. — Délicat souvenir!

Mme BARDELL. — Dans la seconde... en réponse à une missive où je lui recommandais de ne pas s'enrhumer, il me prie de me rassurer et termine par une charmante allusion à la « bassinoire » avec quoi j'avais coutume de réchauffer son lit.

Elle s'essuie les yeux avec émotion.

RACHEL. — Très gentil, vraiment!

Mme BARDELL. — Vous comprenez mon impatience?

EMILY. — On nous préviendra aussitôt qu'on les verra poindre...

ISABELLA, remontant. — Je vais m'en assurer...

RACHEL. — Non!... non!... restez!... (Appelant.) Joe! Joe!

Scène III

LES MÊMES, JOE

JOE, gros garçon joufflu, la bouche pleine. — On m'a appelé?

RACHEL. — On le dirait... Vous mangez encore?

JOE. — Je finis...

RACHEL. — Vous avez commencé ce matin à votre réveil!

JOE. — Je mange lentement pour mieux digérer... Ça fait que, digérant vite, j'ai toujours faim... Alors...

RACHEL. — Alors, vous mangez vingt fois ce que vous valez...

JOE. — Voilà!

RACHEL. — Vous allez courir au bout du parc...

JOE, avec effroi. — Courir?...

RACHEL. — Vous surveillerez l'arrivée de votre maître qui est allé au-devant des voyageurs...

JOE, commençant à sommeiller. — Bien!

RACHEL. — Aussitôt que vous apercevrez ces messieurs, vous reviendrez en toute hâte nous prévenir... Allez!

Elle remonte, puis se dirige à gauche comme à la poursuite de Joe.

EMILY et ISABELLA, montrant du doigt, Joe qui dort à moitié assis sur la table. — Ma tante!...

RACHEL, criant. — Joe! Joe!

JOE, réveillé en sursaut. — Hein?

RACHEL. — Vous dormez, maintenant?

JOE. — Moi?

RACHEL. — Vous!

JOE. — Quand je mange, j'ai des somnolences...

RACHEL. — Et comme vous mangez toujours, vous dormez du matin au soir!

JOE. — Voilà! je dors aussi la nuit... Il ne m'en faut pas plus...

RACHEL. — Eh bien, je vous conseille de changer de méthode, aujourd'hui, du moins, que nous attendons du monde! allez! (Joe ne bouge pas.) Joe!

JOE, luttant contre le sommeil. — Oui, on y va...

Il sort en trébuchant.

RACHEL. — Ce garçon est un phénomène!

Mme BARDELL, à la fenêtre. — Les voici!

RACHEL, s'ajustant devant la glace. — Mon bonnet!...

EMILY, même jeu. — Mon fichu!...

ISABELLA, même jeu. — Ma coiffure!...

Mme BARDELL, à part. — Mon cœur!...

WARDLE, entrant au fond. — Voici nos hôtes!...

RACHEL, à Mme Bardell. — Dissimulez-vous derrière moi... Il est entendu avec mon frère que votre présence ici doit être pour M. Pickwick une bonne surprise!

Scène IV

LES MÊMES, moins JOE, plus PICKWICK, WINKLE, SNODGRASS, WARDLE, puis deux bonnes, JANE et MAUD, puis SAM.

PICKWICK, il est ainsi que ses amis dans un état déplorable, habits déchirés, boue, poussière, etc. — Je vous salue, mesdemoiselles...

SNODGRASS, serrant la main d'Isabella. — *How do you do?*

WINKLE, serrant la main d'Emily. — *How do you do?*

TUPMAN, serrant la main de Rachel. — *How do you do?*

WARDLE. — Joli tableau! (Il écarte Rachel qui cache Mme Bardell derrière elle.) Ce n'est pas tout!... Voyez!

Mme BARDELL, se montrant tout à coup. — Conçoit!

PICKWICK, sursautant. — Mme Bardell! (A part.) Encore!

WARDLE. — Avouez, Pickwick, que vous ne vous attendiez pas à cet aimable coup de théâtre?

PICKWICK. — Non! ma foi non! (A part.) Quel crampon!

Mme BARDELL. — J'étais si inquiète de vous! (Examinant Pickwick.) Mais dans quel état vous voilà!

RACHEL, à Tupman. — Vous êtes en lambeaux!

EMILY, à Winkle. — Couvert de boue!

ISABELLA, à Snodgrass. — Souillé de poussière!

RACHEL, appelant à la porte. — Jane! Maud!... Des brosses, de l'eau, du savon, du fil, des aiguilles! Vite! vite! vite!

Mme BARDELL. — Pour l'amour de Dieu qu'est-il arrivé?

WARDLE. — Bast! rien de grave...

Les deux bonnes entrent apportant le nécessaire. Jusqu'à la fin de la scène les pickwickiens réparent le désordre de leur toilette aidés par Mme Bardell, Rachel, Emily, Isabella, qui brossent, recousent, etc.

PICKWICK, ironique. — C'est bien simple!... M. Winkle, en sa qualité d'homme de cheval, conduisait notre cabriolet...

WINKLE. — Méthode d'Oxford...

PICKWICK. — En entrant dans le village, son quadrupède témoigna d'abord d'une étrange inclination à pénétrer à reculons dans la devanture d'un café, puis, en arrivant à la grille du parc, il nous a délicatement déposés dans le fossé...

WINKLE. — J'ai tourné un peu court, je l'avoue.

PICKWICK. — Si court en effet que la voiture est en miettes et, tandis que nous nous relevions, le cheval a pris le galop du côté de son écurie, de sorte que nous avons dû faire une lieue et demie à pied!... Nous en sommes quittes heureusement pour des égratignures.

WINKLE, protestant. — J'ai pourtant dompté des chevaux autrement fougueux!

Mme BARDELL. — Le mal sera bientôt réparé!

RACHEL. — Dans un instant, il n'y paraîtra plus!

EMILY. — Voilà qui est fait!

ISABELLA. — Plus un atome de poussière...

WARDLE. — Ils sont beaux comme des astres!

RACHEL, (Jane) et Maud. — Remportez tout cela!

Les servantes sortent en emportant bassines, serviettes, etc.

WARDLE. — Et maintenant... Vous avez peut-être besoin de repos? Après trois mois de voyage...

PICKWICK. — Cousaerés à parcourir quinze lieues de pays...

WARDLE. — Vous avez dû en avoir de ces aventures?

PICKWICK. — Par centaines... Vous lirez, du reste, mes « mémoires »!

WARDLE. — Avec un intérêt très vif. Vous êtes infatigables...

PICKWICK. — Bast! Nous nous reposerons à table!...

WARDLE. — Soit!... En attendant le dîner, quelle distraction puis-je vous offrir? Le parc fourmille de corneilles... voulez-vous tirer quelques coups de fusils?

PICKWICK. — Volontiers...

WINKLE. — Le noble sport de la chasse! (Il décroche un fusil ainsi que Snodgrass et Tupman.) Taïaut! Taïaut! Ce n'est pas moi qui vous déroberai à un sport quelconque!

PICKWICK, sévèrement. — Un moment, Winkle... si vous tenez votre fusil comme ça... je refuse nettement de vous accompagner...

WINKLE. — Comment voulez-vous que je le tienne?

PICKWICK. — Le canon en bas... le chien baissé.

WINKLE, tenant son fusil par le canon, la crosse en l'air. — Ça a l'air bien peu chasseur!

PICKWICK. — Je m'en fiche!... Je n'ai pas envie d'être fusillé par snobisme!

WINKLE. — Bien... bien... ne vous fâchez pas!

WARDLE. — En chasse!

RACHEL. — Soyez prudents, messieurs!

EMILY, ISABELLA, Mme BARDELL. — Oh! oui... oui...

SAM, entrant chargé de valises et de couvertures. — Salut la société... comme disait le moutard en venant au monde!

PICKWICK, le présentant. — Sam, mon domestique...

WARDLE. — Bonjour, mon garçon... Ces dames vous diront où porter ces bagages... En chasse!

Les hommes sortent, moins Sam.

RACHEL. — Mon ami, prenez à gauche... vous trouverez un escalier. Au premier étage, vous déposez ces valises sur le palier...

SAM. — Compris!

RACHEL. — Et nous, mesdemoiselles, allons jeter un dernier coup d'œil à la cuisine... Vous venez, madame Bardell?

Mme BARDELL. — Je vous suis...

Elles sortent.

Scène V

SAM, puis JOE

SAM. — A gauche... un escalier... premier étage. Il n'y a pas à s'y tromper, comme disait le mathématicien en comptant jusqu'à... *un*!

Il va pour sortir.

JOE, entrant la bouche pleine. — Tiens, un domestique! Vous êtes peut-être au service de ceux qu'attend mon maître?

SAM. — Et qui sont arrivés depuis trois quarts d'heure... Oui...

JOE. — Possible!... je les guettais à la grille en mangeant un morceau... le sommeil m'a empoigné.

SAM. — Ça arrive, mon camarade.

JOE. — Tout le temps... Vous avez faim?

SAM. — Ma foi non... on a dîné en route.

JOE. — Ce n'est pas une raison. Où sont les patrons?

SAM. — A tirer des corneilles...

JOE. — Drôle d'idée... Ça se mange pas... ça!... Voulez-vous vous reposer?

SAM, très vite. — Mille grâces!

JOE. — Ni faim, ni sommeil... C'est curieux! asseyez-vous... alors... et causons...

SAM. — Il faut que j'aille porter ces bagages.

JOE. — Vous savez où?

SAM. — Oui.

JOE. — Alors, allez-y... pendant que je finirai mon pâté...

SAM. — Bon appétit... jeune boa constrictor... (Coup de feu au dehors.) Diable! voilà M. Winkle qui fait des siennes!

Il sort à gauche.

JOE. — On n'est pas tranquille ici... Je vas m'étendre dans l'écurie.

Il sort au fond.

Scène VI

TUPMAN, Mme BARDELL, RACHEL, EMILY, ISABELLA

TUPMAN, accourant. — Au secours! au secours!

Mme BARDELL, et LES DAMES, très émues. — Qu'y a-t-il? Un accident?

EMILY. — M. Winkle?

ISABELLA. — M. Snodgrass?

RACHEL. — Parlez! parlez!

TUPMAN. — Je suis hors d'haleine! A la façon dont Winkle tenait son fusil, nous avions de la méfiance...

EMILY. — Lui... un chasseur émérite!

TUPMAN. — Passe une corneille... Winkle ajuste, piff!... rien... Il avait oublié la capsule... Passe une autre corneille... Winkle vise, pan! Un cri!...

RACHEL. — L'oiseau?

TUPMAN. — Non! M. Pickwick!

Mme BARDELL. — Il avait reçu la charge?

TUPMAN. — En plein!

Mme BARDELL. — C'est affreux!

EMILY. — Pauvre M. Snodgrass!

ISABELLA. — M. Winkle doit être désolé!

RACHEL. — La blessure est grave?

TUPMAN. — Cuisante, seulement! Dieu merci!

Scène VII

LES MÊMES, PICKWICK, WARDLE, WINKLE, SNODGRASS, SAM

PICKWICK, appuyé sur Wardle et Sam. — Aïe! Aïe!

SAM, approchant un fauteuil. — Asseyez-vous, monsieur.

PICKWICK. — Impossible!... Impossible!...Wardle... éloignez les dames.

LES DAMES, protestant. — Mais...

PICKWICK. — Je l'exige!

WARDLE, avec autorité. — Allons, mesdemoiselles, allons!

WINKLE, un peu penaud. — Mon cher Pickwick...

PICKWICK. [illegible] Je désire rester seul... monsieur!

RACHEL, EMILY et LA BELLE [illegible]

WINKLE, *éloignant.* — On m'avait donné un bien mauvais fusil!...

Mme BARDELL, *encore ému.* — Moi... Je suis veuve... et je reste...

PICKWICK, *protestant.* — Madame Bardell...

Mme BARDELL. — Je reste! et c'est moi qui vous passerai!...

PICKWICK. — Sous aucun prétexte!... Madame Bardell, vous ignorez...

Mme BARDELL. — Je sais tout... mon cœur me l'a dit!

PICKWICK. — Mais alors?...

Mme BARDELL. — Alors?... Le dévouement ne connaît pas la pudeur...

PICKWICK. — A aucun prix, je... Aïe!

WARDLE. — Elle a raison, mon ami. Mme Bardell est mieux indiquée que nous pour cette délicate besogne...

Mme BARDELL, écartant Sam qui soutient Pickwick. Retirez-vous, Sam... Allons! monsieur Pickwick... appuyez-vous solidement sur mon bras.

PICKWICK. — Je cède!... (Il sort à moitié porté par Sam et Mme Bardell.) Doucement!... ça cuit!... Aïe!... Aïe!...

SAM, d'un ton consolant. — Que voulez-vous? monsieur... Toute médaille a son revers.

Mme BARDELL, sévèrement. — Sam!...

Ils sortent tous, la nuit tombe.

Scène VIII

JINGLE, puis RACHEL

Toute cette scène qui tient de la pantomime doit être soigneusement réglée et jouée avec beaucoup de fantaisie.

JINGLE, paraissant au fond et entr'ouvrant la porte. — Manor-Farm!... C'est ici!... (Regardant autour de lui.) Oh!... Oh! Confortable!... Véritable english home! (Reniflant.) Délicieux parfums!... Runsteck!... plum-pudding!... fleurs!... Bon souper, bon gîte... peut-être le reste!... (Tout en sifflant il allume les flambeaux, bâte du tabac dans une pipe, la bourre avec du tabac pris d'un pot sur la table et fume. Sur la table, également, il prend une bouteille, un verre, se verse une large rasade, puis il s'étend dans un fauteuil les pieds sur la cheminée.) Personne! Patience!... Attendons!...

Il fredonne.

Home, home, I'm glad are are at home!

RACHEL, entre, portant une nappe et des serviettes. (*Elle voit*)... (Apercevant Jingle.) Lui!

JINGLE, se levant et se retournant vivement. — Elle!...

RACHEL. — Mon comédien!...

JINGLE. — La dame de l'avant-scène!...

RACHEL. — Qui vous a conduit ici?

JINGLE, d'une voix tragique. — Le doigt de Dieu!...

RACHEL. — Chut... Plus bas!... Il faut que je mette le couvert.

JINGLE. — Mettons-le ensemble!... La nappe... passez-moi la nappe!... Après une séparation aussi douloureuse, enfin je vous retrouve! Vous!... c'est vous? la mystérieuse inconnue qui, un soir, au théâtre de Chatam, m'avez envoyé des fleurs...

RACHEL. — Vous étiez si beau!

JINGLE. — Je jouais Hamlet!

Il a disposé lentement la nappe.

RACHEL. — Il est superbe!

JINGLE. — [illegible] Les assiettes!... C'est vous qui, après le spectacle, m'avez accordé un rendez-vous!

RACHEL. — J'étais folle!

JINGLE. — Les assiettes?...

RACHEL, montrant le buffet. — Là! Prenez.

JINGLE, disposant les assiettes. — C'est vous qui, (Changeant de ton.) Combien sommes-nous?

RACHEL. — Neuf...

Elle va chercher des fourchettes et des couteaux.

JINGLE. — Avec moi... dix!... Vous consolâtes, alors, à me suivre... pour partager ma modeste existence...

RACHEL. — Songe d'une nuit d'été!

JINGLE, arrêtant une assiette. — La lune brillait!... Rayons argentés!... la cloche du monastère tintait minuit... Ah! je me souviens... Vous retournâtes à l'hôtel chercher vos bijoux imprudemment oubliés... et jamais, plus jamais vous ne reparûtes!...

Il s'affaisse sur la table, désespéré.

RACHEL. — Le remords!...

JINGLE, relevé subitement. — Ah!... Ah!... Ah!... (Changeant de ton.) Les verres?

RACHEL. — Là!...

Elle va chercher les verres et les dispose sur la table.

JINGLE. — Et vous ne vous demandâtes pas, cruelle que vous fûtes, si j'en mourrais!... Ce soir-là... Ma vie fut brisée... (Il laisse tomber un gobelet d'étain.) comme ce cristal...

RACHEL. — Ça porte bonheur!

JINGLE. — Tu l'as dit, ange, puisque je te retrouve! (Il court à elle.) Et tu m'appartiendras!...

RACHEL, portant deux carafes. — Je ne suis pas libre!...

JINGLE, la débarrassant. — Au diable, les obstacles!... (Il la saisit dans ses bras.) Tu seras à moi!

RACHEL. — Pitié!...

JINGLE. — Il ne s'agit pas ici d'amours passagères... d'une vulgaire fantaisie des sens... (Changeant de ton.) Le vin... nous oublions le vin...

RACHEL. — Dans l'armoire... en bas...

JINGLE, examinant les bouteilles. — Bordeaux?... Bien... Bourgogne?... Parfait... Champagne?... Hurrah!... (Les mains pleines de bouteilles.) Rachel, voulez-vous être ma femme?

RACHEL. — Sa femme!

JINGLE, posant les bouteilles sur la table dans le rythme de la phrase. — Écoutez!... Ce soir... à la fin du souper... à l'heure de l'orgie... drapez-vous dans un manteau... venez me rejoindre...

RACHEL. — A quel moment?

JINGLE. — Quand je n'aurai plus soif!

RACHEL. — A quoi le verrai-je?

JINGLE. — Quand j'aurai sifflé ma dernière bouteille...

RACHEL. — Comment saurai-je que c'est la dernière?

JINGLE. — Quand je sifflerai en son honneur!... (Il siffle un air connu.) Alors... ô Rachel... nous nous envolons incognito.

RACHEL. — Un enlèvement!

JINGLE. — Oui, c'est plus romanesque! Vos bijoux! Surtout, cette fois... N'oubliez pas vos bijoux!... A Londres... licence de mariage... pasteur spécial... cérémonie... conjungo!... et alors, ô Rachel, des siècles d'amour... un océan de passion... convenu?... signé?... *ready*?...

RACHEL. — Yes!...

JINGLE, la saisissant dans ses bras. — O délices!...

RACHEL. — O extase!

Coup de cloche du dîner.

JINGLE. — On vient!...

Ils se séparent vivement.

JINGLE et RACHEL, ensemble. — Le couvert est mis!...

Rachel sort sur l'entrée de Wardle.

Scène IX

JINGLE, WARDLE, EMILY, ISABELLA

WARDLE. — La cloche du dîner!... (Apercevant Jingle.) Monsieur?

JINGLE, s'inclinant. — Monsieur Wardle, je suppose...

WARDLE. — En effet...

JINGLE. — Enchanté... ami de Pickwick.

WARDLE. — N'en dites pas plus long, monsieur... Les amis de Pickwick sont mes amis. Vous êtes le bienvenu à Manor-Farm. J'espère que vous me ferez l'honneur et le plaisir d'être mon hôte aussi longtemps qu'il vous plaira...

JINGLE, s'inclinant. — Confus!...

WARDLE. — Pas du tout... pas du tout!... Avez-vous des bagages?

JINGLE, tirant de sa poche un minuscule paquet suspendu à une ficelle. — Strict nécessaire!... discrétion... comprenez?...

WARDLE. — Parfaitement!... (A part.) Il est délicat. (Haut.) Mes deux filles... Emily, Isabella.

Elles entrent à ce moment portant chacune une lampe.

JINGLE, galamment. — Le printemps cet hiver habite Manor-Farm!...

EMILY. — Charmant!...

ISABELLA. — Fort gracieux!

Scène X

LES MÊMES, PICKWICK, Mme BARDELL, SNODGRASS, WINKLE, TUPMAN, RACHEL

PICKWICK, entrant au bras de Mme Bardell qui porte un énorme rond de caoutchouc destiné à M. Pickwick quand il s'assoira. — Mais c'est Jingle!

Mme BARDELL. — L'homme de Rochester!

JINGLE. — Lui-même!... Bonne santé?... confortable?

PICKWICK. — Tout à fait, maintenant.

WARDLE. — Vous ne souffrez plus?

PICKWICK. — Du tout... Grâce aux doigts de fée de Mme Bardell, je pourrai encore goûter la joie de m'asseoir à votre foyer...

WARDLE. — Assis ou debout, vous savez, Pickwick, que vous y serez toujours le bienvenu.

PICKWICK. — Je le sais, Wardle, et vous en remercie. (A Jingle.) Jingle... par quel hasard?

JINGLE. — Pas d'hasard!... Noël!... Manor-Farm, Wardle!... vieil ami!... Me suis rappelé votre invitation...

PICKWICK. — Mon invitation?

Mme BARDELL, à Pickwick, bas. — Vous avez invité ce monsieur?

JINGLE. — Eh oui!... Hôtel du Taureau... Rochester... Damné cocher... Bataille... Bal... Duel... Grogs... Toast, etc... Souvenez-vous!...

PICKWICK. — Oui... oui... en effet. (A Mme Bardell.) Les émotions successives... J'ai dû l'inviter sans m'en apercevoir.

JINGLE. — Fidèle au rendez-vous... Toujours exact... Hallow!... (Entrant Winkle, Tupman et Snodgrass.) Winkle!... Tupman!... Snodgrass!... joyeux compagnons!... Hip... hip... hurrah! (S'inclinant cérémonieusement devant Rachel.) Madame...

RACHEL. — Monsieur...

Second coup de cloche du dîner.

WARDLE. — Allons!... Allons!... Les présentations sont terminées et le second coup du dîner sonne... A table!... à table!... et que chacun s'installe à sa fantaisie.

TOUS. — A table!... à table!...

Scène XI

LES MÊMES, puis SAM, JOE, MAUD, JANE

Les convives sont rangés autour de la table.

WARDLE, se levant. — Mes amis... mes chers amis... Soyez les bienvenus!... Autour de la table hospitalière de Manor-Farm vous voici joyeusement réunis en ce jour de Noël, de même qu'il y a deux mille ans, près de l'humble râtelier de l'étable de Bethléem, se trouvaient amicalement rassemblés l'âne, le bœuf, et quelques modestes animaux de basse-cour!...

TOUS. — Hip... hip... hurrah!...

SAM, imitant l'âne. — Hi han!... hi!... han!...

JINGLE, imitant le bœuf. — B e e e û û û û!...

TUPMAN, le coq. — Cocorico!

SNODGRASS, le canard. — Coin...coin!

WINKLE, le chien. — Ouah!... Ouah!... Ouah!...

Allégresse générale.

WARDLE. — Suivez leur exemple!... Mangez, buvez, réjouissez-vous!... C'est la grâce que je vous souhaite...

TOUS. — Bravo!

PICKWICK, se levant. — Mesdames, messieurs... au nom du Pickwick-Club, je lève mon verre à notre excellent ami Wardle le roi des amphitryons et à son admirable famille!

TOUS. — Bravo!

TUPMAN, regardant Rachel. — Je bois à l'amour!...

TOUS. — Bravo!

WINKLE. — Je bois aux sports!...

Un froid glacial.

SNODGRASS. — Je bois à la poésie!

TOUS. — Bravo!

JINGLE. — Aux femmes en général!... (Il vide son verre.) En particulier à la dame de mes pensées!... (Il vide un autre verre.) Faites comme moi...

TOUS. — Bravo!

Enthousiasme général.

WARDLE, se levant. — Qu'on apporte le snap dragon!...

Joe apporte le snap dragon, immense bol de punch flambant où nagent noisettes et raisins. Le jeu consiste à retirer les grains sans trop se brûler les doigts. Tous les convives, sauf Pickwick et Mme Bardell, y prennent part.

TUPMAN, bas, à Rachel. — Vous ne me dites rien, que vous ai-je fait, divine?

RACHEL, même jeu. — Soyez prudent, on nous surveille... une jeune fille est si vite compromise.

Mme BARDELL, bas, à Pickwick. — Monsieur Pickwick...

PICKWICK. — Madame Bardell...

Mme BARDELL. — Comme vous êtes froid avec moi!

PICKWICK. — Froid?... moi?... votre pansement est gravé là... dans mon cœur...

SNODGRASS, à Emily.

Afin de seconder le poète en délire
Elle accorda sa main, il accorda sa lyre!

Mme BARDELL, minaudant. — Jamais je n'eusse consenti à vous panser dans des régions semblables si...

PICKWICK. — Si?

Mme BARDELL. — Si je ne m'étais souvenu de la scène définitive de l'auberge du Taureau!

Acclamations et rires des convives.

WINKLE, à Isabella. — Oui... J'ai remporté tous les prix de sports à Cambridge!...

PICKWICK, se levant ainsi que Mme Bardell et descendant à l'avant-scène. — Vous disiez?

Mme BARDELL. — Jamais je n'oublierai cette nuit où vous m'avez fait de si séduisantes propositions...

PICKWICK. — Hein?

Mme BARDELL. — C'es projets d'avenir prochain... de vie intime à deux...

PICKWICK. — Jamais je ne vous ai dit un mot de ça!...

Mme BARDELL. — Comment?... Vous ne m'avez pas promis le mariage?

PICKWICK. — Jamais...

Mme BARDELL. — Vous ne m'avez pas prise tendrement dans vos bras devant témoins?...

PICKWICK. — C'est-à-dire que vous y êtes tombée... à mon corps défendant.

Mme BARDELL. — Alors, toutes vos tendres paroles?

PICKWICK. — Mais sapristi... je ne vous ai jamais parlé que de l'engagement de Sam, mon domestique!...

Mme BARDELL. — O honte!... Par respect pour moi-même... je ne m'évanouirai pas... Mais je sais ce qui me reste à faire. (Il lui prend la main.) Ne me touchez pas! ne me touchez pas!... vipère... serpent à lunettes!...

Elle remonte.

PICKWICK. — Oh! les femmes!... les femmes!...

Mme BARDELL. — A boire!... à boire!...

Elle vide un verre de champagne.

PICKWICK. — Mais elle va se griser!

Mme BARDELL. — Encore! Encore!

A ce moment on entend sonner au lointain les cloches de Noël. Tous les convives se levent, font silence et puis commencent à chanter : « Christmas! Christmas! » etc. Mme Bardell entonne une chanson à boire reprise en chœur par tous les convives.

WARDLE. — Et maintenant, dansons!... Et suivant le vieil usage, n'oubliez pas de passer sous le gui!...

L'orchestre joue. Danses. Les couples passent successivement sous le gui et les jeunes gens embrassent les jeunes filles. Danse générale. Au tomber du rideau on pousse Mme Bardell dans les bras de Pickwick. Autour d'eux tourne une ronde échevelée. Tableau. (Voir la mise en scène détaillée.)

RIDEAU

ACTE IV

Le tribunal de Common-Pleas, à Londres.

Scène première

WARDLE, JOE, UN HUISSIER
EMILY, ISABELLA

WARDLE, entrant, avec ses deux filles suivies de Joe. — Venez, mesdemoiselles... (A l'huissier.) C'est bien ici le tribunal des Common-Pleas?

L'HUISSIER. — Oui, monsieur.

WARDLE. — Où doit être jugée l'affaire Pickwick?

L'HUISSIER, consultant le rôle. — Oui, monsieur. Rupture de promesse de mariage. Une dame Bardell réclame de ce chef à un sieur Pickwick deux mille livres sterling de dommages-intérêts...

WARDLE. — Merci...

EMILY. — Pauvre M. Pickwick!

ISABELLA. — Somme énorme!

WARDLE, à Joe qui s'est assis et sommeille. — Joe!... Eh bien, Joe, j'espère que vous n'allez pas dormir dans l'enceinte de la justice?

JOE, se réveillant et se frottant les yeux. — J'essaierai, monsieur...

Scène II

LES MÊMES, WINKLE, TUPMAN, SNODGRASS

WINKLE, entrant avec Tupman et Snodgrass. — Ah! ce cher monsieur Wardle!

Shake hand général.

WARDLE. — Je suis arrivé ce matin même, à Londres... avec mes filles... désireux de donner à mon vieil ami Pickwick cette preuve de sympathie...

SNODGRASS. — Quelle aventure!

TUPMAN. — Oh! les femmes!... (Prenant Wardle à part.) Oserai-je vous demander des nouvelles de votre sœur Rachel?

WARDLE. — Ne m'en parlez pas! Après sa fuite avec cet intrigant de Jingle, nous nous sommes mis, Pickwick et moi, à la poursuite des tourtereaux. J'ai retrouvé ma sœur dans une chambre d'hôtel à Londres... Quant à Jingle, qui avait réussi à se procurer une licence de mariage...

TUPMAN. — Le coquin!

WARDLE. — Il a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu. Rentré en possession de ma sœur...

TUPMAN. — Intacte?

WARDLE. — Oui!... Je l'embarquai aussitôt pour Manor-Farm où elle est sous bonne garde... Elle ne nous échappera plus...

TUPMAN. — Mais Jingle a gardé la licence de mariage...

WARDLE. — Hélas!

TUPMAN. — Alors, miss Rachel est engagée! Quelle situation!

WARDLE. — Jusqu'au jour où nous retrouverons ce misérable...

Scène III

LES MÊMES, PICKWICK, SAM, PERKER

WARDLE, apercevant Pickwick. — Hallo... Pickwick!

PICKWICK. — Hallo! Wardle et vous, mes amis... Quelle joie de vous retrouver en ce jour d'épreuve! (Présentant.) Mon avoué, monsieur Perker...

Saluts, poignées de main.

WARDLE. — Votre affaire, Pickwick, doit être imperdable?...

PICKWICK. — Imperdable, en effet!...

PERKER, a la main un gros sac bleu contenant des dossiers. — Imperdable, en principe... évidemment, mais en fait... (Il prend une prise.)

WARDLE. — Eh! quoi?

PERKER. — Ces satanés Dodson et Fogg, les avoués de Mme Bardell, sont si retors, si diaboliquement malins!... Mais monsieur Pickwick est buté... Il ne veut à aucun prix entendre parler de transactions.

PICKWICK. — Une transaction!... Moi?...

PERKER. — Calmez-vous, mon cher client... Ah! voici Me Buzfuz, l'éminent avocat de votre adversaire...

Scène IV

LES MÊMES, BUZFUZ

BUZFUZ, suivi d'un groupe d'hommes de basoche, à Perker. — Bonjour, Perker... Jolie matinée!

PERKER. — Très jolie... très jolie...

Ils se serrent la main.

PICKWICK. — Comment! Cet avocat a l'audace de vous adresser la parole, à vous, mon avoué?

PERKER, souriant. — Ce sont les mœurs du Palais...

PICKWICK. — Mœurs écœurantes, si vous me permettez de vous donner mon opinion.

PERKER. — Allons, allons, monsieur Pickwick... ne vous échauffez pas...

Durant la scène, le public a pris place dans la salle.

Scène V

LES MÊMES, LE JUGE, GROFFIN, LES JURÉS, LES TÉMOINS

L'HUISSIER. — Silence! Messieurs les témoins, levez-vous...

Tous se lèvent.

L'HUISSIER, annonçant. — Lord chief justice...

PERKER, à Pickwick. — Votre juge...

LE JUGE, s'avance gravement, salue le Barreau et s'installe. — L'audience est ouverte. Introduisez... MM. les jurés... Faites sortir les témoins.

Sur l'indication de l'huissier, Winkle, Tupman, Snodgrass et Sam sortent. Les jurés sont introduits.

L'HUISSIER. — Milord, le jury est installé...

* LE JUGE. — Est-il au complet?

L'HUISSIER. — Mylord, il manque un juré.

LE JUGE. — Appelez-en un autre...

L'HUISSIER, à la porte, appelant. — Groffin!... Thomas Groffin!

GROFFIN, entrant. — Voilà!

LE JUGE. — Prêtez serment.

GROFFIN. — Je demande pardon à la Cour... il m'est impossible de siéger.

LE JUGE. — Et pourquoi ça, monsieur?

GROFFIN. — Je suis apothicaire, mylord... et je n'ai pas d'assistant dans ma boutique...

LE JUGE. — Vous devriez en avoir un!

GROFFIN. — Mes moyens ne me le permettent pas...

LE JUGE. — Ils devraient vous le permettre!...

GROFFIN. — Assurément... si je prospérais comme je le mérite...

PICKWICK. — Le sort a de ces injustices!

LE JUGE, à Pickwick. — Taisez-vous, défendeur!... Nous n'avons pas de temps à perdre. (A l'huissier.) Faites prêter serment à ce gentleman.

GROFFIN. — Soit!... Il y aura mort d'homme avant que le jugement soit rendu, voilà tout.

PICKWICK. — C'est épouvantable!

LE JUGE. — Je vous ai déjà dit de vous taire, vous. (L'huissier présente la Bible à Groffin qui marmotte quelques mots inintelligibles.) Voyons, est-ce fini?

L'HUISSIER. — Oui, milord...

GROFFIN, prenant place parmi les jurés. — Je voulais seulement faire observer que ma pharmacie n'est gardée que par un galopin de douze ans, très gentil, ma foi, mais qui a une tendance fâcheuse à confondre l'ipécacuanha avec l'acide prussique... C'est tout, mylord...

LE JUGE. — Ça n'a aucune importance pour nous.

GROFFIN. — Soit!

PICKWICK. — Mais ça en a pour ses clients!...

LE JUGE. — Défendeur, vous allez me mettre dans l'obligation de prendre contre vous les mesures les plus sévères! *

Scène VI

LES MÊMES, moins les témoins, DODSON, FOGG, Mme BARDELL

LE JUGE. — Introduisez la plaignante.

L'HUISSIER, appelant. — Veuve Bardell!...

Mme Bardell apparaît dans un état d'accablement pitoyable, soutenue d'un côté par Dodson, de l'autre par Fogg. Mouvement sympathique dans le public.

Mme BARDELL, faiblement. — Où suis-je?

DODSON. — Au milieu d'amis...

FOGG. — Dévoués...

Mme BARDELL, comme dans un rêve. — Ne me quittez pas... jamais!... Je suis si seule... si abandonnée...

PICKWICK. — Comédie!

DODSON. — Cette comédie, monsieur, vous coûtera...

FOGG. — Cher!

PICKWICK. — Pas un centime!...

DODSON. — Nous verrons cela, monsieur...

FOGG. — Illico!...

LE JUGE. — C'est monsieur Pickwick qui trouble l'audience?...

Mme BARDELL. — Tout tourne!... Tout tourne!... Ah! mon Dieu!...

DODSON, tirant un flacon. — Respirez!...

FOGG. — Fort!...

Mme BARDELL. — Merci!... Ah!...

Emotion générale.

PERKER, bas à Pickwick. — Très forts, Dodson et Fogg... Mise en scène de premier ordre!...

PICKWICK. — Cabotins!...

LE JUGE. — L'audience est ouverte!... Procédons...

Bruit.

L'HUISSIER. — Silence!... Silence!... (A Joe qui

(*) Ce passage entre astérisques peut être coupé, au besoin.

Joe. — On ne mange pas ici... Donnez-moi ça, mon garçon...

Joe. — Au moins peut-on dormir?

L'Huissier, ironique. — On n'a jamais pu empêcher cela dans une salle d'audience...

Joe ferme les yeux.

Le Juge. — L'avocat de la plaignante?

Buzfuz. — Moi, milord...

Le Juge. — Vous avez des témoins à faire entendre?

Buzfuz. — S'il plaît à Votre Honneur...

Le Juge. — Appelez le premier témoin...

Scène VII

Les mêmes, WINKLE

L'Huissier, appelant. — Winkle!... Nathaniel Winkle!

Winkle. — Présent!...

Il est introduit au box des témoins.

Le Juge. — Ne vous tournez pas vers le défendeur... Regardez le jury...

Buzfuz. — Et maintenant, monsieur, auriez-vous l'extrême obligeance de faire connaître votre nom à Sa Seigneurie et au jury?

Winkle, très ému. — Winkle...

Le Juge. — Votre nom de baptême?

Pickwick. — Nathaniel...

Le Juge. — Je ne vous interroge pas, je m'adresse au témoin: Daniel... pas d'autre prénom?

Winkle. — Nathaniel...

Le Juge. — Nathaniel Daniel ou Daniel Nathaniel?

Winkle. — Nathaniel seulement...

Le Juge, sévèrement. — Alors, pourquoi monsieur Pickwick a-t-il dit: Daniel?

Pickwick. — Je ne l'ai pas dit.

Le Juge, même jeu. — Vous l'avez dit!... Pourquoi aurais-je écrit Daniel dans mes notes, si vous ne l'aviez pas dit?... Ah çà! prétendriez-vous, par hasard, en imposer à la justice?

Bruit.

Pickwick. — Je vous répète...

Le Juge. — Taisez-vous... (A Winkle, sévère.) Profession?

Winkle. — Homme de sports...

Le Juge. — Vous dites?

Winkle. — Homme de sports... sportsman...

Le Juge. — Oui... vous ne faites rien!... Vous êtes un ami intime de M. Pickwick?

Winkle. — Pickwick et moi...

Pickwick. — Nous nous connaissons depuis...

Buzfuz. — On ne vous parle pas... (A Winkle.) Êtes-vous, oui ou non, l'ami intime du défendeur?

Winkle. — M. Pickwick vient de vous dire...

Buzfuz. — Voulez-vous oui ou non répondre?

Le Juge. — Si vous ne répondez pas, je vais prendre des mesures de rigueur!...

Buzfuz. — Allons... oui ou non?

Winkle, affolé. — Oui!...

Buzfuz. — Ah! vous l'êtes!... Pourquoi ne pas le dire du premier coup?... Vous connaissez peut-être aussi la plaignante, n'est-il pas vrai?...

Pickwick. — Il la connaît sans la connaître...

Buzfuz. — Monsieur Pickwick, qu'entendez-vous par ce distinguo?

Pickwick. — J'entends que M. Winkle s'est plusieurs fois rencontré avec elle, mais que...

Buzfuz. — Ça suffit... Combien de fois?

Winkle. — Combien de fois?

Le Juge. — Laissez répondre le défendeur, puisqu'il y tient absolument. (A Pickwick.) Combien de fois?

Pickwick. — Ma foi!

Le Juge. — Vingt fois?

Pickwick. — Plus, certainement...

Buzfuz. — Cent fois?

Pickwick. — Moins, certainement...

Le Juge. — Cinquante fois?

Pickwick, protestant. — Oh! cinquante fois...

Buzfuz. — Plus de cinquante fois?... moins de cinquante fois?... Précisez...

Pickwick. — C'est bien difficile...

Le Juge. — Voulez-vous préciser! sinon...

Pickwick, affolé. — Quarante-huit fois... pour faire un compte rond...

Buzfuz. — Enfin! (Il s'essuie le front.) Je savais bien que M. Pickwick y viendrait. (A Winkle.) Donc vous reconnaissez avoir vu la plaignante quarante-huit fois, ni plus ni moins... Voilà qui est acquis...

Le Juge. — J'en prends bonne note... Vous entendez, monsieur?...

Winkle. — Oui, milord...

Le Juge. — Maintenant, monsieur, dites ce que vous savez... (Un temps.) Dites ce que vous savez...

Winkle, hésitant. — Oui...

Le Juge. — Eh bien? Adressez-vous au jury...

Un temps.

Winkle. — Oui...

Le Juge. — Eh bien!... (Un temps.) Eh bien!...

Winkle, après de vains efforts pour s'exprimer. — Voilà!...

Il s'arrête.

Le Juge. — C'est intolérable!...

Buzfuz. — En présence de l'hébétement du témoin, je renonce à son audition... (Bruit.) Voulez-vous, mylord, en faire appeler un autre?...

Le Juge. — Appelez le second témoin...

L'Huissier, appelant. — Tracy Tupman...

Scène VIII

Les mêmes, TUPMAN

Le Juge. — Votre nom?

Tupman. — Tracy Tupman...

Le Juge. — Profession?

Tupman, dans les nuages. — Amoureux!...

Le Juge. — Plaît-il?

Tupman. — Pardon!... Je suis sous l'empire d'une obsession...

Le Juge. — Je vous engage à la chasser, monsieur!...

Buzfuz. — Monsieur Tupman, avez-vous souvenance d'avoir été, il y a quelques mois, au cours d'une certaine nuit, dans la cour d'une certaine auberge, le témoin d'une certaine scène, d'une certaine nature?...

Tupman. — Quelle nature?

Buzfuz. — C'est à vous de le dire... Veuillez faire savoir à messieurs les jurés ce que vous vîtes en cette occasion...

Tupman. — Messieurs les jurés, je dois déclarer tout d'abord que le beau sexe n'a pas de plus fervent admirateur que moi...

Le Juge. — Voilà qui est parfaitement indifférent à messieurs les jurés... Continuez...

TUPMAN. — Pardon, milord!... Donc, ce soir-là, à l'auberge du Taureau, à Rochester, l'honorable monsieur Pickwick, mon éminent ami, tenait la plaignante dans ses bras... Il avait les mains autour de sa taille... Elle paraissait évanouie...

Mme BARDELL. — Je l'étais...

PICKWICK. — Permettez...

LE JUGE. — Taisez-vous!...

BUZFUZ. — Le défendeur disait-il quelque chose?

TUPMAN. — Il disait: « C'est inconcevable!... » (S'oubliant.) Oui, c'est inconcevable que Rachel... que Mme Bardell...

PICKWICK. — Messieurs...

LE JUGE. — Défendeur, la patience a des bornes!

PICKWICK. — C'est mon opinion...

Bruit.

L'HUISSIER. — Silence!

LE JUGE. — Qui est-ce qui ronfle?

WARDLE, se levant. — Mon domestique, milord!...

LE JUGE. — Qui êtes-vous pour prendre la parole?

WARDLE. — Un ami de Pickwick...

LE JUGE. — Je ne vous en fais pas mon compliment.

WARDLE. — Permettez!...

LE JUGE. — Je ne permets rien... (A l'huissier.) Réveillez ce garçon...

L'huissier secoue Joe.

JOE, se réveillant, ahuri. — On est déjà arrivé?

L'HUISSIER. — On ne ronfle pas ici!

BUZFUZ. — Encore une question... Après avoir serré la demanderesse dans ses bras, qu'a fait le défendeur?

Mme BARDELL, avec un sanglot. — Il m'a plantée là!...

PICKWICK. — La diligence allait partir...

BUZFUZ, solennel. — Quand un gentleman a l'honneur de tenir dans ses bras une faible femme évanouie, il ne se préoccupe généralement pas de savoir s'il manquera ou ne manquera pas le coche!...

PICKWICK. — Philosophe...

LE JUGE. — Assez!...

PICKWICK. — Explorateur...

LE JUGE, à Pickwick. — Je vais vous faire empoigner... (A Tupman.) Allez vous asseoir!... Allez vous asseoir... (A l'huissier.) Appelez le troisième témoin.

L'HUISSIER, appelant. — Snodgrass... Augustus Snodgrass.

Scène IX

LES MÊMES, SNODGRASS

LE JUGE. — Votre nom?

SNODGRASS. — Snodgrass... Augustus...

LE JUGE. — Profession?

SNODGRASS. — Poète!...

Rire des jurés.

LE JUGE. — Vous appelez ça une profession?

SNODGRASS. — En l'an 399 avant Jésus-Christ...

LE JUGE. — Hein?

SNODGRASS. — Au temps de Platon...

LE JUGE. — Nous n'avons que faire de savoir ce qui se passait au temps de Platon... (Snodgrass envoie un baiser vers Isabella.) Adressez-vous au jury...

Snodgrass se retourne et, continuant son geste, adresse un baiser au jury. Rires.

PERKER. — Voulez-vous me permettre, milord, de poser une question au témoin?

LE JUGE. — Est-ce bien utile?

PERKER. — Je le crois, milord...

LE JUGE. — Faites donc, mais vite...

PERKER. — Merci, milord. (A Snodgrass.) Il semble bien, monsieur Snodgrass, que monsieur Pickwick ne soit plus un tout jeune homme?

SNODGRASS. — Oh! il est assez âgé pour être mon père...

PERKER. — Parfait!... Avez-vous jamais remarqué dans l'attitude de monsieur Pickwick envers une représentante quelconque du sexe féminin, rien qui parût le moins du monde suspect ou équivoque?

SNODGRASS, avec force. — Jamais!... (Hésitant.) Sauf peut-être une fois... et encore!... dans une circonstance futile et, j'en suis sûr, facilement explicable...

BUZFUZ. — Ah! ah!

PERKER, vivement. — Ça suffit!... vous pouvez quitter la barre...

BUZFUZ. — Pardon!... un instant... Monsieur Snodgrass aura-t-il la bonté de nous dire en quelle circonstance futile ce gentleman, qui est assez âgé pour être son père, s'est comporté d'une manière équivoque et suspecte envers une femme?

LE JUGE. — Vous entendez?

SNODGRASS. — Milord... je désirerais me taire!

LE JUGE. — C'est possible, mais il faut parler!...

SNODGRASS. — Alors! mon Dieu, voici... Ce même soir, à l'auberge du Taureau, monsieur Pickwick fut... provoqué en duel par un officier.

BUZFUZ. — Pour quel motif?

SNODGRASS, souriant. — On l'accusait d'avoir pincé la taille d'une dame...

LE JUGE. — Encore?

BUZFUZ. — C'est un monomane!

PICKWICK. — Calomnie! C'était faux...

WINKLE. — Oui... puisque...

TUPMAN. — L'affaire...

SNODGRASS. — ...n'a pas eu de suite...

WARDLE. — C'est trop fort! (Bruit.)

LE JUGE. — Encore une interruption et je fais évacuer la salle...

BUZFUZ. — Messieurs les jurés apprécieront.

LE JUGE, à Snodgrass. — Retirez-vous. (A l'huissier.) * Le quatrième témoin...

L'HUISSIER, appelant. — Sam Weller!

Scène X

LES MÊMES, SAM

SAM, grimpe lestement à la tribune, pose son chapeau à terre, croise ses bras sur la barre et sourit à la cour. — Présent!

LE JUGE. — Votre nom?

SAM. — Sam Weller.

LE JUGE, écrivant. — Weller... avec un V ou un W?...

SAM. — A votre choix, milord, ça n'a aucune importance...

LE JUGE. — Bien...

BUZFUZ. — Et maintenant, Weller?

SAM. — Et maintenant, monsieur...

BUZFUZ. — Vous êtes, si je ne me trompe, au service de monsieur Pickwick?

SAM. — Un très bon service...

BUZFUZ, ironique. — Pas grand'chose à faire, beaucoup à gagner?

* (*) Ce passage entre astérisques peut être coupé, au besoin.

SAM. — Pas mal à gagner... comme disait le soldat condamné à cinquante coups de fouet...

Rires.

L'HUISSIER. — Silence!

BUZFUZ. — Le soir même du jour où vous fûtes engagé par monsieur Pickwick, est-il survenu un incident digne de remarque?

SAM. — Ah! oui, monsieur...

BUZFUZ. — Eh bien, dites...

SAM. — Ce soir-là... monsieur Pickwick m'a avancé une guinée sur mes gages... et c'était, pour moi, un incident très remarquable en ce temps-là!...

Rires.

LE JUGE. — Je vous engage à prendre garde!...

SAM. — C'est tout juste ce que m'a dit mon maître en me donnant la guinée... et j'en ai eu soin, milord, bien soin...

Rires.

L'HUISSIER. — Silence!

BUZFUZ. — Est-ce que vous prétendriez, Weller, n'avoir rien vu de l'évanouissement de la plaignante dans les bras du défendeur?

SAM. — Dame!... A ce moment-là, j'étais au premier étage, en haut de l'escalier, dans une chambre donnant sur la cour, et la porte était fermée...

BUZFUZ. — Attention, Weller!... vous étiez dans une chambre et n'avez rien vu de ce qui se passait dans la cour! Oui ou non, avez-vous des yeux?

SAM. — J'en ai et c'est justement pour ça... si j'avais été des télescopes à vapeur extra, brevetés pour grossir cent millions de fois, j'aurais peut-être pu voir dans la cour, à travers la porte et les escaliers... mais, de simples yeux, vous comprenez... ça a des bornes!

BUZFUZ. — Cela suffit... La stupidité du témoin est impénétrable...

LE JUGE. — Retirez-vous...

SAM. — Merci, messieurs...

Il salue et quitte la barre des témoins.

LE JUGE. — Y a-t-il d'autres témoins?

BUZFUZ. — Non, milord.

LE JUGE. — La parole est à maître Buzfuz, l'avocat de la plaignante...

L'HUISSIER. — Silence!

BUZFUZ. — Milord, messieurs, je serai bref. L'excellence de ma cause permet que je n'abuse pas de votre patience. Les faits reprochés au sieur Pickwick sont évidents. Vous les connaissez... Une seule observation: ma cliente est veuve. Feu Mr Bardell, après avoir joui pendant de longues années de l'estime et de la confiance de son souverain, en qualité de gardien vigilant des revenus royaux (il était donnier de seconde classe), feu Mr Bardell, dis-je, a quitté définitivement son poste et cette vallée de larmes...

SAM. — Le pauvre homme!... On lui a cassé une pinte sur la tête dans un public-house!

L'HUISSIER. — Silence!

BUZFUZ. — C'est donc à la justice, à la justice seule, qu'il appartient désormais de prendre la défense d'une veuve sans appui; et c'est avec sécurité que je confie ma cause à l'intelligence, à l'esprit d'équité, à la sympathie, à la conscience, au cœur, à la grandeur d'âme d'un jury composé des plus éminents citoyens de ce pays!...

Ronflement sonore.

LE JUGE. — Comment, on ronfle encore! Expulsez l'impudent...

WARDLE. — Ce n'est plus mon domestique!...

JOE. — Non, ce n'est pas moi!...

LE JUGE. — Qui que ce soit...

L'HUISSIER, secouant Grofin. — C'est l'un des jurés... l'apothicaire, Mr Groffin...

JOE, se levant et s'approchant de Grofin. — On ne dort pas ici, monsieur!

LE JUGE, à Joe. — Allez vous asseoir...

WARDLE. — Le sommeil est une opinion!...

LE JUGE, sévèrement. — Précisément!... Je rappelle à messieurs les jurés que toute marque d'approbation ou de désapprobation leur est interdite... L'avocat de la défense...

PICKWICK, se levant. — Je n'ai pas d'avocat, milord...

LE JUGE. — Comment? Vous n'avez pas d'avocat? On trouve toujours un avocat...

PICKWICK. — Milord... J'ai une si absolue confiance dans l'excellence de ma cause que je n'ai pas voulu de défenseur. J'aurais considéré la constitution d'un avocat comme une injure à la perspicacité de la justice... Je me défendrai moi-même...

WARDLE. — Bravo!

L'HUISSIER. — Silence!

LE JUGE, ironique. — A votre aise!... Vous avez la parole...

PICKWICK. — Milord, messieurs... Il y a trois ans environ mes regards furent attirés, dans Goswell stret, par un écriteau portant cette inscription manuscrite: *Appartement de garçon à louer en garni...*

LE JUGE. — « A louer en garni... » le garçon ou l'appartement?

PICKWICK. — L'appartement...

L'HUISSIER. — Silence!

LE JUGE. — Cela a son poids... continuez...

PICKWICK. — *...s'adresser au rez-de-chaussée à Mme veuve Bardell...*

LE JUGE. — Bien!...

PICKWICK. — J'entre, je visite et je m'installe...

LE JUGE. — Comme ça... sans plus de façons?

PICKWICK. — J'avais rempli les formalités d'usage.

Mme Bardell éclate en sanglots.

DODSON, à mi-voix. — Très bien!

FOGG, à mi-voix. — Parfait!...

PICKWICK. — L'accusation veut bien reconnaître que, pendant deux ans, je fus un locataire modèle...

Mme BARDELL. — Irréprochable!

PICKWICK. — Et maintenant elle me fait un grief de m'absenter plus ou moins souvent, de revenir, de repartir... En un mot on me reproche mes voyages... Mes voyages!... Or, messieurs les jurés, je suis président du Pickwick-Club...

LE JUGE. — Nous savons...

PICKWICK. — Philosophe, explorateur...

LE JUGE. — Passez...

PICKWICK. — Célèbre par mes travaux...

LE JUGE. — Cela est sans intérêt... Assez!... Au cours de ces voyages, vous avez écrit?...

PICKWICK. — Des mémoires...

LE JUGE. — Et des lettres?...

PICKWICK. — Et des lettres.

BUZFUZ. — Voilà le point!...

PICKWICK. — J'y arrive... Ces lettres sont au nombre de deux... La première est datée de Gonaway, midi. En voici la copie: *Chère mistress B...*

BUZFUZ. — B...?

LE JUGE. — Pourquoi B... au lieu de Bardell?

PICKWICK. — J'étais pressé...

LE JUGE. — Vous étiez pressé... Maître Buzfuz,

Le juge. Pickwick. Mme Bardell. Buzfuz.

Buzfuz : « *La « bassinoire...» ce prototype de l'ustensile domestique...*

n'y aurait-il pas lieu, à votre avis, de prononcer le huis clos?

BUZFUZ. — Peut-être, milord...

Bruit.

L'HUISSIER. — Silence!

LE JUGE, à Pickwick. — Enfin, pour le moment, poursuivez...

PICKWICK. — *Chère mistress B... Côtelettes de mouton sauce tomates. Votre Pickwick.*

BUZFUZ, éclatant. — Grands dieux! Par quels vils artifices le bonheur d'une femme sensible et confiante sera-t-il exposé à être jamais détruit!...

PICKWICK. — Plaît-il?

LE JUGE. — Continuez!...

PICKWICK. — La seconde lettre...

LE JUGE. — La date?

PICKWICK. — Elle n'en porte pas...

BUZFUZ. — Ce qui, par là même, est déjà suspect...

PICKWICK. — *Chère mistress B...*

BUZFUZ. — Toujours B...

PICKWICK. — J'étais toujours pressé... *La voiture est en retard... Ne vous tourmentez pas au sujet de la bassinoire...*

BUZFUZ. — Un moment!... Messieurs les jurés, remarquez, je vous en conjure, la valeur de ce mot: « bassinoire... » Pourquoi, je vous prie, madame Bardell est-elle si chaleureusement invitée à ne pas se tourmenter pour la bassinoire? Quand donc la paix d'un ménage a-t-elle été troublée par une « bassinoire... », la « bassinoire... », ce prototype de l'ustensile domestique, ingénu, familial et inoffensif?... Pourquoi?...

Il brandit une bassinoire jusqu'alors dissimulée à côté de lui.

PICKWICK. — Cela saute aux yeux!...

BUZFUZ. — Pourquoi? Parce que ce substantif sert ici de couvercle à un feu qui couve; parce qu'il est l'équivalent de quelque expression caressante, de quelque promesse fallacieuse... le tout déguisé sous un système de correspondance énigmatique, artificieusement imaginée par Pickwick, dans le dessein inavouable de préparer plus tard sa trahison!

SAM. — Tout ça dans une bassinoire?

PICKWICK. — C'est idiot!...

LE JUGE, sévèrement. — Défendeur!...

BUZFUZ. — Cette injure ne m'atteint pas, milord, et m'incite, au contraire, à soulever un incident plus grave...

LE JUGE. — J'allais y arriver... (A Pickwick.) Vous avez été blessé à Manor-Farm?

PICKWICK. — Légèrement...

WINKLE. — Par moi... Je m'en accuse!...

LE JUGE, à Winkle. — On ne vous demande rien.

L'HUISSIER. — Silence!

LE JUGE, à Pickwick. — Où avez-vous été blessé?

PICKWICK. — Dans le dos...

LE JUGE. — Précisez!... Précisez!...

PICKWICK, hésitant. — Plus bas que les reins, plus haut que les cuisses...

LE JUGE. — Qui vous a pansé?...

PICKWICK. — L'accusation...

Mme Bardell se cache pudiquement la figure.

LE JUGE. — Soit... Donc, pour appeler les choses par leur nom, le défendeur a montré son derrière à la plaignante!...

Bruit.

L'HUISSIER. — Silence!...

PICKWICK. — Je m'y refusais... Elle a insisté...

Mme BARDELL. — Par pure humanité...

LE JUGE, à Mme Bardell. — La blessure était-elle réelle ou simulée?

BUZFUZ. — N'était-ce pas là un méchant prétexte pour provoquer des intimités regrettables?

Mme BARDELL. — Non... non... je le jure!...

LE JUGE. — Le tribunal et messieurs les jurés pourraient peut-être élucider la question par un examen privé en chambre du conseil?

PICKWICK, avec roi. — Je proteste!.. Malgré ma déférence pour les lois de mon pays, je ne consentirai pas à exhiber de semblables pièces à conviction... Une telle procédure était admissible à Athènes; elle est intempestive en Angleterre et jamais monsieur Pickwick ne condescendra au rôle de Phryné!...

TOUS. — Bravo!

PERKER, bas à Pickwick. — Qu'est-ce que ça peut vous faire?

Pickwick prend une pose de noblesse et de défi à la fois. Applaudissements. Protestations, tapage.

LE JUGE. — L'incident est clos!... Messieurs les jurés, vous avez suivi avec attention les phases diverses de cette audience. Un point d'interrogation s'en dégage. Si madame Bardell a raison, monsieur Pickwick a tort. Si monsieur Pickwick est dans son droit, j'estime que madame Bardell n'est pas dans le sien. Inspirez-vous de ces deux vérités et mettez-vous d'accord... Un dernier mot... Il est cinq heures moins dix et à cinq heures précises tout Anglais respectable prend généralement son thé. Huissier, conduisez messieurs les jurés dans la chambre de leur délibération... L'audience est suspendue.

Il se lève et sort. L'huissier fait sortir les jurés.

Scène XI

LES MÊMES, moins LE JUGE, LES JURÉS

WARDLE, à Pickwick. — Mon cher Pickwick, vous avez été superbe...

TOUS. — Etonnant!... Prodigieux!...

Mme BARDELL, timidement. — Monsieur Pickwick?...

PICKWICK, de très haut. — Madame...

Mme BARDELL. — Si à cette heure il ne dépendait que de moi...

DODSON, l'interrompant. — Mais cela dépend de Dodson...

FOGG. — Et de Fogg!...

PICKWICK, aux deux agents d'affaires. — Messieurs, vos manœuvres sont abjectes...

DODSON. — Parfait!...

PICKWICK. — Répugnantes...

FOGG. — Bravo!...

PICKWICK. — Ignobles!...

DODSON. — De mieux...

FOGG. — ...en mieux!...

DODSON, à l'huissier. — Vous avez bien entendu?

FOGG. — Tout!

DODSON. — Voilà des injures qui vont singulièrement corser...

FOGG. — ...nos honoraires...

PICKWICK, exaspéré. — Coquins!... Escrocs!... Fripons!...

PARKER. — Calmez-vous!...

SAM, entrant à Pickwick. — Venez, monsieur, venez.. Très amusant de jouer au volant, mais pas quand on est le volant, et les hommes de loi... les raquettes.. Ce jeu-là revient trop cher!...

Scène XII

LES MÊMES, plus LES JURÉS et LE JUGE

L'HUISSIER, rentrée des jurés. — Silence!... Silence!... Reprenez vos places, messieurs les jurés... Levez-vous... (Ouvrant une porte.) Lord chief justice!.. Silence!...

LE JUGE, reprenant son siège. — L'audience est reprise. Vous êtes d'accord, messieurs les jurés?

LE CHEF DU JURY. — Oui, milord.

LE JUGE. — Décidez-vous en faveur de la plaignante ou du défendeur?

LE CHEF DU JURY. — En faveur de la plaignante, milord.

LE JUGE. — Avec quels dommages et intérêts?

LE CHEF DU JURY. — Mille livres sterling...

Bruit.

L'HUISSIER. — Silence!

PERKER, à Pickwick. — Je vous l'avais bien dit!...

LE JUGE. — L'audience est levée...

WARDLE. — C'est abominable!

WINKLE, SNODGRASS, TUPMAN, SAM. — C'est indigne!

ISABELLA et EMILY. — Affreux!

DODSON et FOGG. — Bonne journée!

Mme BARDELL. — On a été trop sévère!

DODSON et FOGG, riant. — Trop sévère!...

PICKWICK. — Mes amis, plutôt que de céder à cette machination infâme, plutôt que d'abandonner un penny, un seul penny à ces coquins... j'aimerais mieux, entendez-vous, renoncer à la fois à la fortune, à la liberté, à la vie, à mes droits de citoyen anglais...

SAM. — Bravo! governor!

TOUS. — Bravo!

PICKWICK. — J'aimerais mieux donner ma démission de président perpétuel du Pickwick-Club...

LES TROIS PICKWICKIENS. — Pas ça!... Pas ça!...

TOUS. — Bravo!

PICKWICK. — Et si, victime d'une procédure inqualifiable, il me faut pourrir jusqu'à la fin de mes jours sur la paille humide des cachots, à la fois héros et martyr, j'en appellerai à la vieille Angleterre!...

TOUS. — Bravo! hip! hip! hip! hurrah!

Les pickwickiens portent M. Pickwick en triomphe.

RIDEAU

Pickwick. Miss Rachel. Jingle.

SCÈNE VIII — Pickwick. « Que vois-je! »

ACTE V

La prison de la Flotte (the Fleet-prison de Londres), prison pour dettes. Le bar-room de la prison. Grande pièce **pittoresquement** *aménagée, tables, hauts tabourets, chaises, etc... Gravures sportives et inscriptions bizarres aux murailles.*

Scène première

1er PRISONNIER, 2e PRISONNIER, 3e PRISONNIER, MARGARET, servante de bar, puis TOM ROCKER.

Au lever du rideau, les trois prisonniers, accoudés au bar, s'apprêtent à boire, servis par la bar maid. Tenue négligée, mais laissant deviner d'anciennes élégances.

1er PRISONNIER, consultant sa montre. — Dix heures du matin! Gentlemen, je vide ce premier verre aux hôtes distingués qu'abrite la prison de la Flotte, ce modèle des prisons pour dettes!

Il boit.

2e PRISONNIER, même jeu. — Aux syndics de faillite de la vieille Angleterre!

3e PRISONNIER, même jeu. — Aux huissiers et aux records de sa Très Gracieuse Majesté!...

1er PRISONNIER. — Sans oublier ces dames, prisonnières comme nous et qu'une administration trop ombrageuse a cru devoir loger dans un pavillon à part...

TOUS. — Bravo!

Entre Rocker.

1er PRISONNIER. — A Tom Rocker, la perle des geôliers!

TOUS. — A Tom Rocker!

ROCKER, grognon. — * Un peu moins de tapage, s'il vous plaît.

1er PRISONNIER. — Allô, Tom... une pinte de porter?

ROCKER. — Non!

2e PRISONNIER. — Une pinte de stout?

ROCKER. — Non!

3e PRISONNIER. — Un verre de whisky?

ROCKER. — Non!

1er PRISONNIER. — Oh! Oh! gentlemen!... Tom refuse de boire!

2e PRISONNIER. — Par Jupiter! Tom est malade!

3e PRISONNIER. — Tom!... il y a quelque chose de pourri dans ton royaume?...

ROCKER. — Il y a que je suis un imbécile et que ma faiblesse envers vous m'a fourré dans de jolis draps!

1er PRISONNIER. — Quel est ce mystère?

ROCKER. — Que le directeur fasse un appel!... qu'il survienne un inspecteur, et je ne ferai pas de vieux os ici... (Geignant.) Ma prison... ma chère prison!...

2e PRISONNIER. — Explique-toi!

---

* Ce passage entre astériques peut être supprimé, au besoin. En ce cas, la réplique de Rocker est : « Merci, mes enfants! »

ROCKER, tragiquement. — Le numéro vingt s'est évadé!...

3e PRISONNIER. — Le baronnet Sir Peter Smangle!

ROCKER. — Lui-même!... Qui se serait méfié de lui? Il n'y avait pas de prisonnier plus soumis, plus docile... Voilà dix-sept ans qu'il est enfermé!... Il était destiné à terminer son existence ici bien confortablement... Damnation!

1er PRISONNIER, lui tendant un verre. — Bois, Tom... ça te remettra d'aplomb!

ROCKER, buvant. — Je n'en ai guère envie...

Il boit goulument.

2e PRISONNIER. — Pauvre Tom! Heureusement qu'il n'a pas soif!...

ROCKER. — Hier soir, nous bavardions gentiment, comme deux vieux camarades, Sir Peter et moi: « Rocker, qu'il me dit tout à coup, tu as lu la *Gazette!* — Non, que je fais, pourquoi? — On annonce pour aujourd'hui l'ouverture d'un café-chantant à cinq cents pas de la prison... Il y a dix-sept ans que je n'ai assisté à une première... Laisse-moi y aller et, foi d'honnête homme, je serai rentré avant le couvre-feu! » Sir Peter, que je dis, je me fie à vous, vous êtes trop honnête homme pour mettre un vieil ami dans l'embarras... Pour sûr, mon garçon, qu'il fait... » Bref, il me serre la main et le voilà parti... (*Avec un sanglot.*) Il n'est pas revenu...

Scène II

LES MÊMES, SMANGLE

SMANGLE, paraissant. — Sir Peter Smangle n'a qu'une parole!...

ROCKER. — Ah! Lui!... Vous!... Par le Lord tout-puissant, que vous est-il arrivé?

SMANGLE. — Bast! C'est bien simple... L'ancien viveur hier soir a repris le dessus... J'ai offert du champagne et me suis oublié entre les bras des grâces... Ce n'est que ce matin, en me réveillant, que j'ai songé à toi, Rocker de mon cœur!

ROCKER. — Oh!

SMANGLE. — J'ajoute que j'ai très mal à la tête!... Je ne supporte plus la fête, messieurs... Si jamais on me repince à franchir ces grilles de mon plein gré... je veux payer mes créanciers!...

ROCKER. — Ah! Dans quelles transes m'avez-vous mis! Fourrez-vous bien cela dans la cervelle... Si jamais la fantaisie vous reprenait de ressortir un soir et de ne pas rentrer à l'heure, aussi vrai que je m'appelle Tom, je vous fermerai la porte au nez et pour toujours...

SMANGLE. — Rocker, tu ne ferais pas ça!

ROCKER. — Alors... Vous verriez ce que vous deviendriez! La liberté ne va pas à tout le monde, votre honneur!

1er PRISONNIER. — Allons, j'offre une tournée générale en l'honneur du baronnet prodigue.

TOUS. — Bravo!

Ils boivent.

Scène III

LES MÊMES, SAM

1er PRISONNIER. — Ah! voici le domestique de notre nouveau collègue...

SMANGLE. — Ce brave M. Pickwick!... Plutôt que de payer une amende qu'il juge inique, il a préféré se laisser enfermer dans cette prison pour un temps indéfini!...

2e PRISONNIER. — Quel soufflet pour la justice, messieurs!

ROCKER, à Sam. — Votre patron va bien?

SAM. — Très bien, merci.

SMANGLE. — Il se fait au régime?

SAM. — Ah! Messieurs, mon maître est un philosophe! Jamais une récrimination... jamais une plainte... Il s'est fait installer un joli petit entresol qui donne sur la rue. Il dévore ses quatre repas par jour... Quand ses rhumatismes le taquinent, il les soigne avec des grogs au whisky bien chauds, et le reste du temps il rédige ses « Mémoires »...

SMANGLE. — La vie d'un sage!... Gentlemen, saluons!

SAM. — Je viens précisément commander son déjeuner. (*A Rocker.*) Saumon fumé, œufs au jambon, poulet froid, pudding... une pinte de porter...

ROCKER. — C'est tout?

SAM. — C'est tout!

ROCKER. — Ce sera prêt dans dix minutes. Faudra-t-il le lui monter?

SAM. — Non... Mon maître préfère, ce matin, déjeuner ici.

ROCKER. — Parfait!

SAM. — Serviteur! (*Il sort.*)

MARGARET. — Le whist de ces messieurs est préparé...

SMANGLE. — Bravo!...

2e PRISONNIER. — J'ai une revanche à prendre!

Les trois prisonniers et Smangle s'installent à la table du whist, tout en chantant:

For he is a jolly good fellow
Which nobody can deny!

Scène IV

LES MÊMES, PICKWICK, SAM, DOUGLAS

PICKWICK, entrant avec SAM. — Salut, messieurs...

TOUS. — Bonjour, monsieur Pickwick.

PICKWICK. — Mon déjeuner est-il prêt?

ROCKER. — Oui, monsieur... là... sur cette table, près de la fenêtre qui donne sur le jeu de paume...

SAM. — Vous y serez aussi confortablement, monsieur, qu'un membre du parlement sur la terrasse de Westminster!

DOUGLAS, aux whistiers. — Gentlemen... ne préférez-vous pas venir jouer dans mes appartements une partie de Pharaon arrosée de champagne?... je vous l'offre...

TOUS. — Bravo! Hurrah!

DOUGLAS. — Monsieur Pickwick nous fera-t-il le plaisir d'être des nôtres?

PICKWICK, à table. — Mille grâces, milord... Les cartes et moi...

DOUGLAS. — Bon, bon!... je n'insiste pas... Rocker, faites monter les bouteilles... et quant à nous, messieurs, une joyeuse sortie à l'Écossaise!...

Ils se prennent bras dessus bras dessous et sortent en dansant et en chantant. Rocker les suit.

Scène V

PICKWICK, SAM, puis WINKLE, SNODGRASS, TUPMAN

PICKWICK, à table. — La gaieté de ces pauvres

prisonniers m'a réjoui le cœur!... (Il tend son assiette.) Encore un peu de saumon... Ils supportent allègrement les misères de la captivité!...

SAM, lui versant à boire. — Simple affaire d'habitude, monsieur, comme disait le mari en flanquant une raclée à sa femme...

PICKWICK, après avoir bu. — Porter délicieux!... Il est certain qu'avec un peu de philosophie la nature humaine triomphe de toutes les épreuves.

Paraissent au fond WINKLE, SNODGRASS et TUPMAN.

WINKLE et SNODGRASS. — Allô! Allô!

PICKWICK. — Vous, mes chers amis!...

TUPMAN, lugubre. — Salut, monsieur Pickwick...

PICKWICK. — Quelle joie de vous revoir!... il me semble qu'un rayon de soleil perce tout à coup les ténèbres de cette prison!...

WINKLE. — Nous venons vous apprendre une bonne nouvelle...

SNODGRASS. — Deux exquises nouvelles...

PICKWICK. — Parlez!... parlez!...

WINKLE. — Voici!... Vous saviez les projets de mariage ébauchés à Manor-Farm entre miss Isabella et moi?

SNODGRASS. — Entre miss Emily et votre serviteur?...

PICKWICK. — Certes!...

SNODGRASS. — Eh bien!... Notre rêve devient une réalité... La chrysalide se mue en papillon... Le bourgeon évolue...

PICKWICK. — Plaît-il?

WINKLE. — Snodgrass veut dire, mon cher président, que les bans sont publiés, les formalités préliminaires accomplies et que la double cérémonie doit avoir lieu aujourd'hui même... dans une heure...

PICKWICK. — Qu'entends-je?

SNODGRASS. — Et nous n'avons pas voulu, comme de juste, conduire à l'autel des douces fiancées...

WINKLE. — Sans vous avoir serré les mains au préalable...

SNODGRASS. — Sans vous avoir demandé votre bénédiction!...

PICKWICK. — Mes enfants... mes chers enfants... je suis ému... profondément touché... (Affectueux serrement de main.) Eh! mais... et vous, Tupman?...

TUPMAN, tristement assis, à part. — Oh! moi... victime de l'amour... je ne connais qu'un autel... hélas!... l'autel du sacrifice!...

PICKWICK. — Comment? Miss Rachel ne réside-t-elle pas paisiblement à Manor-Farm... depuis le jour où Wardle et moi l'avons arrachée à ce coquin de Jingle?

TUPMAN. — En effet, mais ce coquin de Jingle a disparu, vous le savez... Et depuis, il demeure introuvable...

PICKWICK. — Eh bien!

TUPMAN. — Eh bien?... Ce misérable a toujours entre les mains la licence de mariage et l'engagement légal où miss Rachel a apposé sa signature... Dans ces conditions...

PICKWICK. — Oui... oui, je comprends!... il n'y a qu'à attendre... Mais ne désespérez pas, Tupman... tout s'arrange dans la vie!...

TUPMAN. — Qui a dit cela?

PICKWICK. — Shakespeare!... Un jour ou l'autre, nous retrouverons Jingle...

TUPMAN. — Le ciel vous entende!...

PICKWICK, à Winkle et à Snodgrass. — Et vos charmantes fiancées... où devez-vous les rejoindre?

WINKLE. — Ici même...

SNODGRASS. — Elles nous attendent au parloir...

TUPMAN, lugubre. — Miss Rachel aussi!

WINKLE. — Quant à M. Wardle, il avait, nous a-t-il dit, une démarche urgente à faire. Il doit nous retrouver ici même dans une heure...

PICKWICK. — Comment! Comment! Ces jeunes filles sont au parloir et vous ne le disiez pas!... Sam, allez immédiatement chercher ces demoiselles...

Sam sort.

WINKLE. — Mais le règlement de la prison!

PICKWICK. — La prison de la Flotte n'est pas une prison comme les autres... Elle n'a rien d'un couvent de bénédictins... On y reçoit qui bon vous semble... gentlemen et dames...

SNODGRASS, à part. — C'est le paradis de Mahomet!

Scène VI

LES MÊMES, SAM, EMILY, ISABELLA, RACHEL

Sam ouvre la porte du fond et introduit les dames.

EMILY, ISABELLA, RACHEL. — Bonjour... bonjour... monsieur Pickwick!

PICKWICK. — Bonjour, mes chères enfants... Sont-elles jolies ainsi!... Ah! je ne résiste pas!... Vous permettez? (Il les embrasse.) Mon cachot s'illumine... Il semble qu'on m'apporte un bouquet de fleurs!... (Bas à Rachel.) Miss Rachel, ayez confiance...

RACHEL, même jeu. — C'est bien long d'attendre... M. Tupman maigrit de jour en jour...

PICKWICK, considérant Tupman. — Mais non... mais non... vous vous illusionnez...

EMILY. — C'est très gentil, ici!

ISABELLA. — Très pittoresque!

Emily, tout en furetant, s'est approchée de la table où déjeunait Pickwick.

EMILY. — Oh! le beau pudding!

ISABELLA. — Comme il a l'air appétissant!

EMILY, gentiment, à Pickwick. — Peut-on goûter?

ISABELLA. — Tu es indiscrète, gourmande...

PICKWICK. — Mais non... mais non... pas le moins du monde. Sam, servez ces demoiselles.

Sam s'empresse ainsi que Snodgrass et Winkle.

EMILY. — C'est délicieux!... Jamais, chez papa, on n'a confectionné un meilleur pudding...

ISABELLA. — Et comme c'est amusant de faire la dînette dans une prison!...

EMILY. — Ça paraît bien meilleur!...

ISABELLA. — Oh! oui!... (Elle s'adresse à Rachel.) En voulez-vous un peu, ma tante?

RACHEL. — Non... non... mesdemoiselles... je n'ai pas le cœur au pudding, moi...

EMILY et ISABELLA. — Tant pis... tant pis!...

EMILY. — Il est exquis, ce gâteau!

PICKWICK. — Et maintenant voulez-vous visiter ma geôle? je vous ferai faire le tour du prisonnier... Oui, vous jetterez un coup d'œil sur la bibliothèque, le billard, la salle de concert et le jeu de paume...

EMILY et ISABELLA, sautant de joie. — Oui... oui... bravo!... Oh! que c'est amusant!

RACHEL. — Monsieur Pickwick, je vous demanderai la permission de retourner au parloir... La joie très légitime de mes nièces me transperce le cœur... Dans ma situation...

PICKWICK. — Je comprends!...

RACHEL. — Leurs effusions...

PICKWICK. — Oui... oui... faites comme il vous plaira!... (Aux autres.) Je vous montre le chemin...

TUPMAN, à Rachel. — O ma Rachel!

RACHEL, à part. — O mon Tracy!

SNODGRASS, à part. — Vous venez, Tupman...

TUPMAN. — Je vous suis... (Étouffant un sanglot.) Oh!

WINKLE, à Snodgrass. — Il est assommant!

RACHEL, s'approche de la table et intercepte au passage un mot qu'elle adresse à Jingle, tout en soupirant. — Oh! non! je n'ai pas le cœur au pudding!...

Scène VII

RACHEL, JINGLE

RACHEL, voyant apparaître Jingle. — Jingle?...

JINGLE, toute la scène doit être jouée par lui dans un entremêlé de parodie héroï-comique. — Rachel! ma Rachel... sois bénie... ô ange... je savais bien que tu viendrais, un jour, sécher les larmes de l'inconsolable captif!...

RACHEL, avec fureur. — Misérable!...

JINGLE, étonné. — Plaît-il?

RACHEL. — Infâme!

JINGLE. — Grands dieux!... Elle est folle... comme Ophélie!...

RACHEL. — Non... non... je ne suis pas folle!

JINGLE. — Alors... pourquoi ne tombes-tu pas dans mes bras?

RACHEL. — Ah! c'est trop d'audace!... Ciel, tu l'entends! je vivais calme et pure... Il parut et je succombai à sa fatale beauté.

JINGLE. — Elle seule fut coupable...

RACHEL. — Taisez-vous!... Sans forces pour la lutte, j'abandonnai mes parents, mon foyer... je le suivis jusqu'à Londres, à l'hôtel du Cerf blanc.

JINGLE. — Mes intentions étaient pures...

RACHEL. — Irrémédiablement compromise aux yeux du monde, je consentis à apposer ma signature au bas d'une promesse de mariage.

JINGLE. — Tout cela fut très correct...

RACHEL. — Alors, c'est alors que, sous prétexte d'aller vous procurer une licence de mariage, vous quittâtes l'hôtel où, vierge, confiante et veuve désolée à la fois, je vous ai attendu vainement une nuit tout entière. Vous n'avez jamais reparu...

JINGLE. — Parbleu!

RACHEL. — Pourquoi ce lâche abandon, traître, pourquoi?

JINGLE. — Elle le demande! tu ne sais donc pas quelle foudre, ce jour-là, m'est tombée sur la tête?

RACHEL. — Comment le saurais-je?

JINGLE. — C'est juste! Le *Times* n'en a pas parlé... Écoute donc, ô Rachel... je venais de quitter les *doctor's commons*... J'avais la licence de mariage dans ma poche... que dis-je?... sur mon cœur... Tout à coup des sbires m'environnent, des poings s'abattent, on me jette dans une voiture...

RACHEL. — La vengeance de mon frère?

JINGLE. — Non... l'impatience de mes créanciers.

RACHEL. — Vous aviez des dettes?

JINGLE. — Plutôt!

RACHEL. — Il fallait me prévenir...

JINGLE. — C'eût été peu délicat... et puis, je n'ai pas eu le temps!... Dix minutes plus tard, j'étais enfermé entre ces murs infranchissables.

* RACHEL. — Vous pouviez m'écrire.

(*) Passage entre astérisques à supprimer au besoin.

JINGLE. — Naïve enfant!... Par l'indiscrétion d'un géôlier, je te savais à Manor-Farm, surveillée, espionnée... sans communication possible avec moi...

RACHEL. — En effet...

JINGLE. — Alors... seul, abandonné... depuis six mois, j'ai souffert en silence... dans les ténèbres du tombeau...

RACHEL. — C'est affreux!

JINGLE. — Une étoile pourtant scintillait dans la nuit!... Oui... j'étais soutenu par une espérance... celle de te revoir un jour, de te presser sur ma large poitrine, d'utiliser notre licence de mariage, de t'appeler ma femme, enfin...

RACHEL. — Oh!...*

JINGLE. — Mais au diable le passé, vive l'avenir, tu es à moi!...

RACHEL. — Non... non!

JINGLE. — Comment, non?

RACHEL. — C'est impossible!

JINGLE. — Et pourquoi?

RACHEL, pudique. — J'aime...

JINGLE. — Enfer!

RACHEL. — Et je suis aimée...

JINGLE. — Damnation!

RACHEL. — Après votre abandon... apparent, un homme s'est rencontré sur ma route qui m'a consolée, réconfortée, pardonnée...

JINGLE. — C'est homme, quel est-il? Son nom? Je veux son nom!

RACHEL. — Tracy Tupman.

JINGLE. — Évidemment!... l'ingrat! un homme à qui je dois dix livres!... N'empêche qu'un de nous est de trop sur le sol de l'Angleterre... L'un de nous doit disparaître... à jamais!

RACHEL. — Oh! non... pas ça... pas ça... Pitié!

JINGLE, la prenant dans ses bras. — O ma Juliette!

Scène VIII

LES MÊMES, PICKWICK

PICKWICK. — Que vois-je?

JINGLE. — Hallô! Pickwick!

RACHEL. — Oh!

PICKWICK. — Miss Rachel, veuillez retourner au parloir, j'ai deux mots à dire à monsieur Jingle...

JINGLE. — Au revoir...

RACHEL. — Adieu! (Elle sort.)

Scène IX

JINGLE, PICKWICK

PICKWICK. — Comment êtes-vous ici?

JINGLE. — Coffré depuis six mois... parce que je ne paye pas ce que je dois... Et vous?

PICKWICK. — Depuis deux semaines, parce que je ne dois pas ce que l'on veut que je paye...

JINGLE. — Ce qui revient exactement au même.

PICKWICK. — Comment ne vous ai-je pas encore rencontré?

JINGLE. — Le bar m'est défendu... pas par ordonnance du médecin... par économie.

PICKWICK. — Soit!... mais le temps presse... J'irai droit au fait... De vous à moi, Jingle, nous savons très bien, tous les deux, ce qui vous a déterminé à enlever miss Rachel...

JINGLE, héroï-comique. — L'amour...

PICKWICK. — ...de son argent! Ne protestez pas, c'est inutile... Or, de l'argent, elle en a très peu...

Plus tard, il est vrai, au décès de sa tante, une charmante vieille dame...

JINGLE, faisant la grimace. — Vieille?

PICKWICK. — Oui... Elle est assez vieille et elle appartient à une vieille famille, vieille dans toute l'acception du mot. Les Wardle, en effet, se sont établis dans le comté de Kent à l'époque où Jules César envahit la Grande-Bretagne. Depuis lors, on ne cite qu'un seul Wardle — un seul — qui n'ait pas vécu jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, et encore ce Wardle-là fut-il décapité sous Henri VIII... Or, la vieille tante n'a que soixante-treize ans...

JINGLE. — Aïe!... Soit!... J'attendrai...

PICKWICK. — Vous êtes intelligent, Jingle... Eh bien, n'estimez-vous pas que cinquante guinées comptant et le célibat vaudraient beaucoup mieux pour vous que miss Rachel et ses espérances lointaines?

JINGLE, faisant la moue. — Cinquante guinées... Peuh! pas assez de moitié...

PICKWICK. — La somme est ronde, Jingle!... Avec cinquante guinées on fait bien des choses...

JINGLE. — On en fait bien plus avec cent cinquante!

PICKWICK. — Allons... allons... ne perdons pas notre temps à couper un cheveu en quatre... Mettons quatre-vingt guinées...

JINGLE. — Impossible...

PICKWICK. — Dites votre chiffre...

JINGLE, réfléchissant. — L'aventure a été coûteuse!... Chaise de poste... neuf livres; licence... trois; ça fait douze... fleurs... quatorze livres... Ajoutez le manque à ma parole d'honneur... la perte de la dame...

PICKWICK. — Oh! oh! ne comptons pas ça!...

JINGLE. — Bref... cent trente guinées...

PICKWICK. — Cent...

JINGLE. — Cent vingt... c'est mon dernier mot... Et, à ce prix-là, j'y perds encore!

PICKWICK. — Allons!... Soit!... Les voici... La licence?

JINGLE, tirant la licence de sa poche. — La voilà!

PICKWICK. — Bon...

JINGLE, cynique. — Changez les nom... Enlevez Jingle... Remplacez par Tupman... et ça fera l'affaire!...

PICKWICK. — Jingle!... je ne vous ferai pas de morale... la misère est mauvaise conseillère...

JINGLE. — Ma foi! depuis trois jours, j'ai vécu d'une paire de bottes et rongé un parapluie à manche d'ivoire... c'est plutôt coriace!

PICKWICK. — Cet argent mal acquis...

JINGLE. — Soyez tranquille!... j'en ferai bon usage... Je vais au greffe payer mes dettes et dégager mes gants... Au revoir, et sans rancune...

Il sort en esquissant un pas de gigue.

PICKWICK. — Ouf! Bonne opération, en somme... (Après réflexion.) Mais je crois, en vérité, que la prison n'est pas toujours l'école de la vertu... Peut-être qu'en fondant un établissement modèle où les prisonniers seraient en liberté??...

Il sort.

Scène X

ROCKER, Mme BARDELL

ROCKER, entre, chargé de volumineux bagages parmi les quels une cage [illegible] et un bassinoire. — Suivez-moi, madame...

Mme BARDELL... — L'horrible odeur de whisky et de tabac!

ROCKER. — C'est ici comme qui dirait le club des gentlemen...

Mme BARDELL. — Où allez-vous me loger?

ROCKER. — Dans le pavillon réservé aux dames. Attendez-moi ici quelques instants. Le temps de vous inscrire sur le registre des prisonniers et de vous choisir une bonne chambre.

Mme BARDELL. — Faites bien attention à mes bagages. Veillez surtout à cette bassinoire...

ROCKER. — Un souvenir?

Mme BARDELL. — Un symbole! (A part.) Celui des jours heureux! (Rocker va pour sortir.) Monsieur Rocker?

ROCKER. — Madame?

Mme BARDELL. — Parmi vos prisonniers, vous avez bien un M. Pickwick?

ROCKER. — Oui, certes. Vous le connaissez?

Mme BARDELL, avec un soupir. — Des pieds à la tête!... Comment va-t-il?

ROCKER. — Très bien!

Mme BARDELL. — Comment supporte-t-il le règlement sévère de cette prison?

ROCKER. — La prison de la Flotte est la plus confortable du royaume... Mais, tenez?

Mme BARDELL. — Quoi donc?

ROCKER. — Vous pouvez l'apercevoir d'ici... Ce gros monsieur, là, près du jeu de paume... qui agite en l'air son chapeau...

Mme BARDELL, regardant par la fenêtre. — C'est lui... lui... Oh! mon Dieu!

ROCKER. — Faut-il l'appeler?

Mme BARDELL. — Non!... oui!... je vous en prie...

ROCKER, à la fenêtre. — Eh! là! Monsieur Pickwick... Eh! là!

PICKWICK, à la cantonade. — Allô!

ROCKER. — On vous demande... oui, tout de suite... (A Mme Bardell.) Le voici qui vient...

Mme BARDELL. — Merci.

ROCKER. — Je vous laisse, mistress... à tout à l'heure... (Soulevant la cage et s'adressant à l'oiseau.) Une prison dans une prison. Eh! mon camarade!...

Il sort avec les bagages.

Scène XI

Mme BARDELL, puis PICKWICK

Mme BARDELL. — Je vais le revoir... Ah! quelle émotion! Silence, mon cœur...

PICKWICK. — On me demande?

ROCKER, à la porte. — Oui, monsieur, on vous attend...

PICKWICK, apercevant Mme Bardell. — Vous... jusqu'ici?

Mme BARDELL, suppliante. — Monsieur Pickwick!

PICKWICK, un gros cigare à la bouche. — Quelle arrière-pensée vous amène dans ce lieu de misère et de désespoir? Répondez!...

Mme BARDELL. — Monsieur Pickwick!

PICKWICK. — Vous venez jouir de votre triomphe. Vous venez vous repaître de la vue de votre victime

grelottant sur la paille humide des cachots! Répondez!...

Mme Bardell. — Monsieur Pickwick... je viens expier ma faute et implorer votre pardon!...

Pickwick. — Plaît-il?

Mme Bardell. — Les apparences sont contre moi, je le reconnais...

Pickwick. — Vous m'avez fait un procès abominable pour m'extorquer mille livres sterling!...

Mme Bardell. — Monsieur Pickwick, je le jure sur la tête de feu M. Bardell, ce sont mes deux avoués, ces misérables Dodson et Fogg, qui, seuls, ont manigancé contre vous cette affreuse conspiration...

Pickwick. — Vous les avez écoutés!...

Mme Bardell. — C'est ma faute, ma très grande faute!... Mais après le procès, quand je vous ai vu calme, héroïque, préférer la captivité à toute conciliation amiable, j'ai compris!... Une idée lumineuse a flamboyé dans ma cervelle...

Pickwick. — Quelle idée?

Mme Bardell. — Non seulement j'ai renoncé par écrit à toute indemnité venant de vous, mais je me suis reconnue responsable à l'égard de Dodson et Fogg de tous les frais du procès que vous refusiez de régler... Alors...

Pickwick. — Alors?

Mme Bardell. — Ces deux requins m'ont inexorablement poursuivie... mes revenus de Goswell street sont saisis... et désormais, moi aussi, je suis captive avec vous, auprès de vous... dans la même prison... pour dettes...

Pickwick, étonné. — Vous avez fait cela!

Mme Bardell. — Avec joie!... mais... enlevez votre habit...

Pickwick, se défendant. — Mon habit? A quel propos?...

Mme Bardell. — Là... ce bouton... décousu...

Pickwick. — En effet!

Mme Bardell. — Ah! monsieur Pickwick... vous... si soigné... si correct... autrefois... Oh! (Elle tire de sa poche fil et aiguille et, tout en parlant, recoud le bouton.) Ainsi donc, puisque nous voici tous deux prisonniers, accordez-moi une grâce...

Pickwick. — Une grâce!

Mme Bardell. — Laissez-moi reprendre, auprès de vous, mes anciennes fonctions!... Laissez-moi veiller à votre confort... préparer vos grogs... faire votre bon lit... sans oublier la bassinoire! Voilà votre bouton recousu...

Pickwick, ému. — Madame Bardell, vous êtes une bonne créature!... je le vois... Vous avez été plus victime que coupable... Je vous pardonne et j'oublie...

Mme Bardell. — Monsieur Pickwick... Oh! homme excellent, merci... merci... Ah!

Elle va pour se jeter à ses...

Pickwick, effrayé. — Madame Bardell!...

Mme Bardell, s'arrêtant. — Non, non... n'ayez pas peur... On ne me verra plus jamais dans vos bras... hélas!

Pickwick. — A la bonne heure!

Scène XII

PICKWICK, WARDLE, JOE, puis WINKLE, SNODGRASS, TUPMAN, EMILY, ISABELLA, RACHEL.

Wardle, entrant accompagné de Joe, qui va immédiatement s'installer derrière le bar et marque. — Pickwick!

Pickwick. — Mon vieil ami!

Puis Winkle, Snodgrass, Tupman, Emily, Isabella, Rachel.

Wardle. — Mon brave Pickwick... prenez votre canne... votre chapeau et venez...

Pickwick. — Hélas, Wardle, je suis prisonnier...

Wardle. — Vous ne l'êtes plus... que diable! je sors de chez Dodson et Fogg où j'ai appris le beau geste de Mme Bardell...

Tous. — Mme Bardell!...

Pickwick. — Je vous conterai son dévouement...

Wardle. — Bref, j'ai réglé tous les frais... (Entrent Rachel et Rocker.) Mme Bardell et vous, vous êtes libres.

Pickwick. — Mon bon ami, pour ma part, je ne puis accepter...

Wardle. — Allons! Allons!... ces jeunes gens se marient à la condition expresse que vous soyez leur témoin...

Tous, sauf Tupman et Rachel. — Monsieur Pickwick! Monsieur Pickwick!...

Pickwick, attendri. — Allons, soit!... Je cède... mais, moi aussi, j'impose une condition... Miss Rachel, Tupman... Voici la licence de mariage que détenait Jingle...

Rachel. — Il vous l'a donnée?

Pickwick. — Le coquin me l'a vendue...

Rachel. — Vendue!... Oh!

Tupman. — Combien?

Pickwick. — Cent vingt guinées...

Rachel, faisant la moue. — Ce n'est pas cher!

Tupman. — Elle est à moi... enfin!

Scène XIII

Les mêmes, plus Rocker, le Vice-Président et une Délégation du Pickwick-Club, les Prisonniers, Sam. (*)

Rocker, annonçant. — Une délégation du Pickwick-Club! (Entre un cortège conduit par le vice-président du Club et suivi des prisonniers portant des bouquets, Sam.)

Pickwick. — Mes amis... mes disciples...

Le Vice-Président, arborant une bannière. — Illustre et vénéré président... j'ai l'honneur et la joie de vous remettre cette bannière symbolique comme un témoignage indélébile de l'admiration du Pickwick-Club!

Tous. — Vive Pickwick!...

Pickwick. — Mes amis... l'émotion m'étrangle... Cette bannière ne me quittera jamais!... Mes voyages sont terminés, mais le souvenir de nos travaux, j'en suis certain, traversera les âges!...

Tous. — Vive Pickwick!... Hip! Hip! **Hurrah!**

Tous entonnent l'hymne pickwickien.

(*) Cette dernière scène comporte une mise en scène importante.

RIDEAU

une comédie burlesque, que des rapports lointains :

« Il y manque une intrigue, une action précise qui se développe. C'est une suite de tableaux qui servent d'illustrations aux aventures de M. Pickwick, mais c'est une suite pittoresque et amusante. Elle a été composée avec soin, avec un goût judicieux et une grande connaissance de la « couleur » anglaise. Très habilement, les auteurs ont choisi dans les traverses variées de M. Pickwick — et Dieu sait si elles sont nombreuses ! — celles qui ont le plus de chance de plaire au public français. C'est pourquoi l'Athénée nous a offert, dans l'encadrement de son théâtre, de pimpantes estampes, ou plutôt des gravures anglaises en couleurs qui réjouissent notre œil. Les décors, les costumes, dans le style anglais des environs de 1840 — la publication des *Pickwick Papers* commença en 1836 — mettent leur note vive et gaie dans ce spectacle agréable. »

M. Félix Duquesnel observe, dans le *Gaulois*, qu'évidemment lorsque Dickens écrivait son roman, il n'avait aucune visée de théâtre :

« Son roman n'est pas de ceux dont on dit : « Tiens, il y a une pièce dans » ce roman-là ! » Mais on pouvait être tenté par la variété des personnages, leur grouillement, le détail de leur caractère fouillé à souhait, original, d'une observation aiguë. Et je comprends que des auteurs dramatiques aient saisi l'occasion. Je trouve même que ceux-ci ont eu raison de tenter l'aventure et de former une suite de tableaux, sans avoir la prétention d'une action régulière, mais dont la découpure très amusante, très bien faite, donne l'impression d'une série de ces dessins coloriés des caricaturistes anglais, qui provoquent un rire qui n'est pas brutal, et conserve toujours une sensation de sympathie. »

M. Adolphe Aderer, dans le *Petit Parisien*, convient que c'était une tâche singulièrement difficile que de transformer en une pièce destinée à un théâtre français, le célèbre roman anglais de Charles Dickens :

« MM. Georges Duval et Robert Charvay ont montré beaucoup d'ingéniosité : l'accueil excellent fait à leur ouvrage les a récompensés de leurs intelligents efforts. »

M. Léon Blum, dans *Comœdia*, qualifie cette pièce de « vaudeville de caractères » :

« C'est une sorte de vaudeville à travers lequel s'agitent des personnages de comédie, un « vaudeville de caractères » si je puis dire, mais cette forme de théâtre si familière au public anglais, ne sera pas pour déplaire aux spectateurs parisiens. »

M. Nozière, qui est un fervent admirateur du Pickwick anglais, reconnait aussi, dans l'*Intransigeant*, que la tâche que s'était assignée les adaptateurs était très difficile :

« Il était relativement aisé d'extraire du roman une pièce en une vingtaine de tableaux pour le Châtelet. C'est, en effet, un récit de voyage, et chacun sait que le voyage est le thème cher et presque nécessaire aux auteurs du Châtelet. On aurait trouvé dans l'ouvrage de Dickens des prétextes à tableaux pittoresques et à divertissements... Mais MM. Georges Duval et Robert Charvay n'ont point travaillé pour une scène machinée. Ils n'ont point eu le dessein de nous présenter une longue suite de tableaux rapides. Ils ont estimé sans doute que l'esprit de Dickens se perdrait dans un tel spectacle. Ils n'ont écrit que cinq actes et ont dû négliger un grand nombre d'aventures. Leur comédie n'a pas et ne peut avoir l'abondance qui caractérise le roman de Dickens. Nous ne sommes pas éblouis, étourdis, comme dans le livre, par les multiples incidents. Ils ont voulu donner à leur œuvre une certaine unité et ils ont modifié le récit de Dickens afin de réunir, dans chacun de leurs actes, tous les personnages. »

M. Robert de Flers analyse ainsi dans le *Figaro*, les difficultés de cette tâche.

« Sujet essentiellement local, national, mœurs excessivement britanniques, personnages trop divers réunis par un lien artificiel ; absence de progression dans l'action, et d'évolution dans les caractères, tels sont quelques-uns des écueils à travers lesquels MM. Duval et Charvay ont dû conduire leurs cinq actes. Ils y ont fréquemment réussi, — et leur mérite n'est pas médiocre. »

M. Henry Bidou s'applique également, dans les *Débats*, à définir ce que les auteurs de la pièce ont pris au roman, ce qu'ils y ont ajouté, ce qu'ils en ont retranché, et les modifications d'événements, les déplacements de temps et de lieux auxquels ils se sont livrés ; il constate que parfois le grossissement de la scène a altéré, chargé l'esprit si fin de Dickens ; et pourtant, ajoute-t-il, « le dialogue a été le plus souvent transcrit. Le roman abonde en conversations qui ont passé à la scène sans qu'un mot y fût changé, et dont la vivacité, la couleur, sont charmantes ».

On a beaucoup prononcé, à propos des romans de Dickens en général, et plus particulièrement à propos de *Monsieur Pickwick*, le mot « humour ». Qu'est-ce que l'humour britannique ? Voltaire a essayé de le définir : « Cette locution, explique-t-il, désigne la plaisanterie, les saillies qui échappent, sans qu'ils s'en doutent, aux hommes de là-bas. Ils croient qu'ils possèdent seuls ce caractère et que les autres peuples n'ont pas un terme exact qui l'exprime. Pourtant ce mot est un vieux mot de notre langue... »

Ce vieux mot est « humeur ». Et M. Adolphe Brisson fait remarquer, dans le *Temps*, que le mot « humeur », dans le sens français, à l'origine, signifie verve capricieuse innée, non soumise à des règles :

« Les Anglais se l'approprient et y ajoutent une nuance d'amertume, de la [illegible] ont [illegible] [illegible] l'Ho[illegible] et chez S[illegible]. Bien [illegible] [illegible] relut. L'humour [illegible] [illegible] plus âpre [illegible] [illegible] le morbide [illegible] [illegible] [illegible] qui tout le [illegible] avec une [illegible] corde tout [illegible] méditent et [illegible] un vaste [illegible] médics [illegible] ridicule [illegible]

« Cet [illegible] l'égoïsme mais [illegible] la dureté, à la sécheresse [illegible] tique. Et c'est le cas d'un [illegible] nombre d'humoristes [illegible] bonhomie [illegible] c'est le cas de Dickens. Il [illegible] l'humanité [illegible] les [illegible] de *Comme il vous plaira* [illegible] Il s'en divertit. Il l'examine à la loupe ; chaque [illegible] sur lequel il tire un œil [illegible] curieux. [illegible] et le défaut de sa manière, qui est le rapetissement [illegible] des êtres et des objets. Presque pas de vues d'ensemble. Des détails. Tous ses personnages sont marqués de signes extérieurs rivés à leur personne [illegible] ties qui font que, du premier coup et à distance, on les reconnait. [illegible] toupet de Snodgrass, [illegible] de Jingle, le [illegible] de Winkle, le couvre-chef de Pickwick. Ainsi le verbe [illegible] Weller, qui ne saurait articuler une phrase sans y glisser un proverbe [illegible] exemple. [illegible] aux [illegible] satiriques du roman [illegible] un je ne sais quoi [illegible] une allure [illegible] [illegible] lasse assez vite. L'ingéniosité des adaptateurs [illegible] éviter cet écueil. »

Et l'habileté de MM. Georges Duval et Robert Charvay, conclut M. Adolphe Brisson, est d'[illegible] remarquable.

*
* *

Inutile d'insister, après ce que nous venons d'indiquer, sur le soin et sur l'art avec lesquels ces cinq actes ont été présentés [illegible] l'Athénée. On a parlé d'estampes anglaises. Ce sont en effet des estampes d'une couleur et d'une vie extraordinaires ; car, dans des décors [illegible] exacts et vêtus de costumes de coupe et de tonalités si classiquement britanniques, tous les interprètes s'agitent avec un [illegible], une humour qui vont croissant jusqu'à la chute du rideau. Il faut louer particulièrement M. Gorby, débonnaire et bedonnant Pickwick, M. Victor Henry, d'une surprenante fantaisie [illegible], M. [illegible] let, sportsman [illegible] M. Joseph Leroux, [illegible] Mlle Leroux, [illegible] maine Ety, [illegible] jouent et, quand il [illegible] tout agréablement.

[illegible]

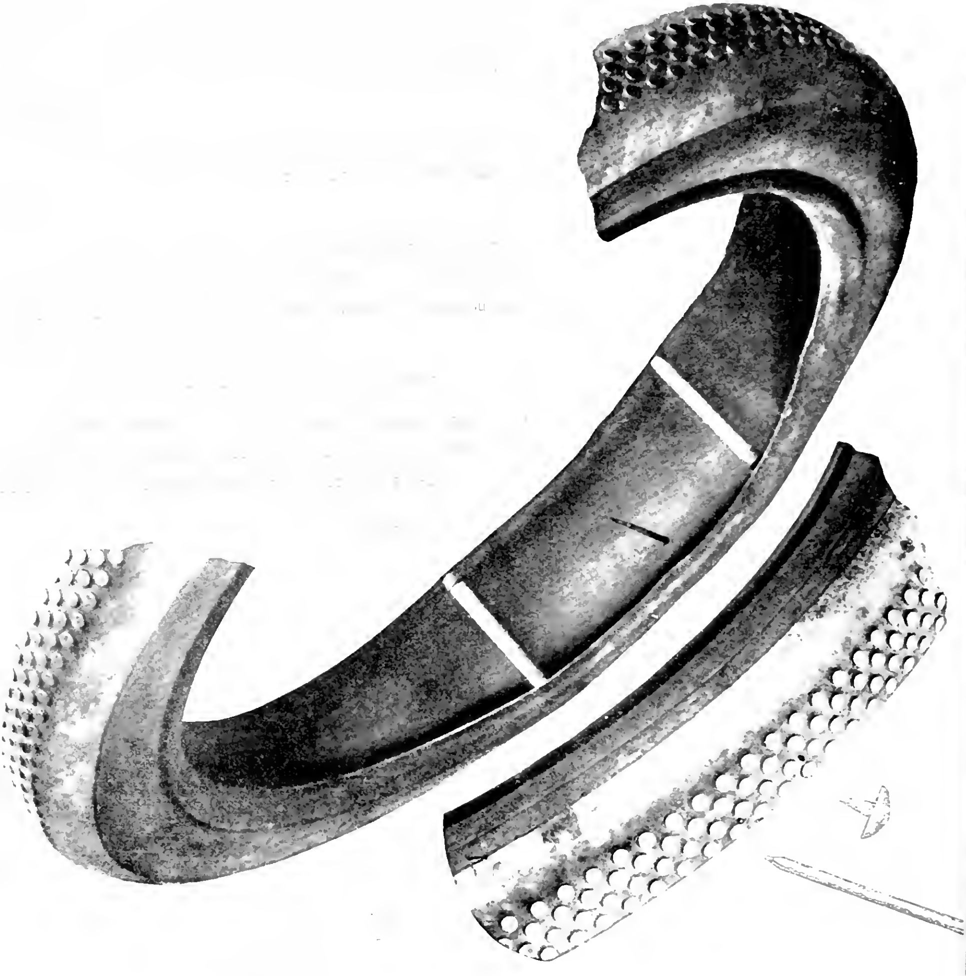
TARTUFE

ou la multiplication des... pannes.

de Poitiers,

de Michelin " !

un *clou sans tête* de



LE
CŒUR DISPOSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

FRANCIS DE CROISSET

Représentée pour la première fois au théâtre de l'Athénée, le 22 février 1912.

A ROBERT DE FLERS
et
GASTON DE CAILLAVET

M. FRANCIS DE CROISSET
Photo-Electra.

PERSONNAGES

Robert Levaltier, 25 ans	MM.	ANDRÉ BRULÉ.	
Baron Houzier, 35 ans		ANDRÉ DUBOSC.	
Paraineaux		GUYON FILS.	
Fabrize, 50 ans		HARRY-EAUR.	
Miran-Charville, 55 ans		LUCIEN CAZALIS.	
Bourgeot, 60 ans		CALLET.	
Marquis de Sauveterre		CUEILLE.	
Prince Huber d'Aretenstein		LECOQ.	
Baron de Cowray		MATHÉ.	
Vicomte de Drossais		BORDERIE.	
Patard		TALLIER.	
Marquis de Charny		SAURIAC.	
Hélène Miran-Charville, 24 ans	Mmes	YVONNE DE BRAY.	
Mme Flory		MARIE LAURE.	
Mme Miran-Charville		JEANNE LOURY.	
Jacqueline d'Aretenstein		FRÉMEAUX.	
Mme de Valente		FARGYL.	
Marquise d'Erquemont		CHARLIER.	
Princesse d'Humières		BORETTI.	
Julie		ZORN.	
Irma		VEGA.	
Ducray	MM.	ARWELD.	
Georgie Houzier		LE PETIT LULU.	

PHOTOGRAPHIES LARCHER

Copyright by Francis de Croisset, 1912.

Mme Flory. Mme Miran-Charville. Jacqueline. Hélène. Robert. Bourgeot.

SCÈNE XIX. — Hélène : « *Encore un nouveau jeune homme... qui est celui-là ?* »

LE CŒUR DISPOSE

ACTE PREMIER

La terrasse du château des Miran-Charville (aux environs de Reims). Deux heures de l'après-midi. Plein soleil. A gauche, l'amorce du château avec deux grandes portes vitrées donnant sur les salons. A droite, au fond, la perspective du parc, avec ses allées en contre-bas, et, au troisième plan, l'escalier de la terrasse accédant au parc. A droite, premier plan, guéridon et fauteuils de jardin. Au fond à droite, table servie pour le café. Au deuxième plan, à gauche, un grand fauteuil de jardin.

Scène première

Mme FLORY, MIRAN-CHARVILLE, HOUZIER, PARAINEAUX, FALOIZE, Mme MIRAN-CHARVILLE sur la terrasse.

Mme FLORY. — Le fait est qu'il a de la chance, mon gendre, d'avoir eu un père qui a travaillé... s'il avait dû faire sa fortune lui-même, je ne sais pas où il en serait aujourd'hui!

FALOIZE. — Aujourd'hui, il serait garde-chasse!

Mme MIRAN-CHARVILLE, qui causait dans le salon le billard au fond avec Sauveterre, Drossais, Mme de Valende et la baronne d'Humiège, arrive dans la pergola sur ces derniers mots. Elle tient à la main un chapeau de jardin.

Dites donc, vous, c'est mon mari, vous savez! (Paraissent Miran-Charville, Houzier, Paraineaux, Faloize, saluent, en passant, Mme Miran-Charville et Mme Flory. Elle continue.) Comment me trouvez-vous sous ce chapeau?

FALOIZE. — Trop jeune! Méfiez-vous! le jour où vous aurez brusquement votre âge, cela vous causera une telle surprise... vous en mourrez!

Mme FLORY. — Mais il est à ta fille, ce chapeau-là!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Oui. Hélène a emporté deux de mes chapeaux en voyage. Celui-ci est commode pour le jardin.

Mme FLORY. — Mes bonnets aussi sont commodes et tu ne coifferais pas mes bonnets.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ça ne se porte plus!

Mme FLORY. — Si je l'écoutais, je me ferais oxygéner les cheveux.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ça ne t'irait pas plus mal!

Mme FLORY. — Je suis d'un temps où il y avait encore de vieilles dames. Enfin, regardez-la, Faloize! A-t-elle l'air d'avoir deux grandes filles dont l'une a déjà un bébé d'un an? Est-ce que c'est une tête de grand'mère, ça?...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Les couturiers n'en fabriquent plus...

(Cependant elle a servi la tisane, le café, etc.)

Mme FLORY. — Je me demande comment la coquetterie ne t'a pas perdue!

FALOIZE. — Elle l'a sauvée. Votre fille n'a jamais eu qu'un flirt!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Hein?

Mme FLORY. — Son mari, j'espère!

FALOIZE. — Son miroir. Enfin... Vous êtes une bonne maman. Vous avez eu deux enfants.

Repassent Miran Charville, Houzier, Paraineaux. Paraineaux salue.

Mme FLORY, agacée. Est-ce qu'il va me saluer longtemps comme ça?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Qui?

Mme FLORY. — Ce monsieur Paraineaux qu'a amené ici le baron Houzier. Paraineaux, qui est-ce, d'ailleurs?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Un financier. Le directeur de la Banque russo-persane.

FALOIZE. — Comment peut-on être persane? Et il va loger ici, ce monsieur Paraineaux?

Mme FLORY. — Non. Il habite le bastion du Roy, chez Houzier.

FALOIZE. — Le bastion du Roy! Fichtre! Ils sont donc riches, M. et Mme Houzier?

Mme FLORY. — Où prenez-vous une madame Houzier?... Ce pauvre homme, il y a six ans qu'il est veuf!

FALOIZE. — Il est veuf, bravo!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Vous tombez toujours des nues. Vous le connaissiez pourtant, Houzier. Nous ne voyons que lui l'été.

FALOIZE. — Mais moi, c'est la première fois que je viens ici au mois d'août, et c'est la dernière... on ne parle que de chasse! C'est mortel! Enfin, heureusement que votre fille Hélène, ma chère élève, arrive ce soir!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Votre chère élève! A-t-on idée d'une fille du monde qui a envie de faire de la sculpture... Une belle inspiration que j'ai eue de vous la confier il y a dix ans... Enfin...

FALOIZE. — Au fait... puisque Houzier est veuf, il doit faire la cour à Hélène, lui aussi...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Vous êtes fou! Houzier ne songe pas à se remarier. C'est à peine si Hélène le connaît! Elle est comme vous, Hélène, elle n'est jamais ici l'été. Mademoiselle le passe à Florence... c'est encore vous qui lui avez mis ça dans la tête.

FALOIZE. — Si Houzier ne vient pas pour Hélène, pourquoi vient-il, alors?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Quelle concierge! Il vient pour Alfred. Il lui fait faire des placements avantageux, des affaires.

FALOIZE. — Des affaires? comme si vous n'étiez pas tous déjà trop riches!

Mme FLORY. — On a beau être trop riche, on n'a jamais assez d'argent!

Scène II

LES MÊMES, plus GEORGIE

GEORGIE, entrant. — Madame... Vous n'avez pas vu Houzier?

Mme FLORY. — C'est ton père que tu appelles comme ça?

GEORGIE. — Oui, ça l'amuse... On est des amis...

Mme FLORY. — Il est par là...

GEORGIE. — Hé!... Houzier... Houzier... un télégramme pour toi... Tiens.

Il jette le télégramme au-dessus de la balustrade.

HOUZIER, plus bas, de la terrasse. — Merci, camarade! (Houzier, Paraineaux et Maraud apparaissent.)

GEORGIE. — Voulez-vous que je fasse la jeune fille de la maison? Ils pleurent après leur café, au billard.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Mon Dieu! c'est vrai... va porter cette tasse à M. de Sauveterre et demande-lui s'il veut un verre de liqueur.

GEORGIE. — M. de Sauveterre, c'est le gros là-bas qui digère?

Mme FLORY. — Mon enfant, après déjeuner, nous digérons tous. Du moins, il faut l'espérer.

GEORGIE. — Oh! évidemment.

FALOIZE. — Le gros qui digère, c'est le vicomte de Drossais. Il ne boit que de la camomille.

GEORGIE. — Ça ne le grisera pas. (Sort Georgie.)

Scène III

LES MÊMES, moins GEORGIE

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Le gros qui digère! Ce petit est élevé...

FALOIZE. — Et gaffeur! Il s'agit d'un des prétendants que vous destinez aux vingt ans de notre petite Hélène!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ah! Faloize! Vous n'allez pas monter la tête à Hélène dès qu'elle arrivera. D'abord, elle n'a plus vingt ans! Elle en a vingt-trois. Et quand je dis vingt-quatre, elle en a tout près de vingt-six!

FALOIZE. — Dans cinq minutes, elle aura votre âge.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Voici trois ans qu'elle refuse les partis les plus brillants. Elle ne pense qu'à son art, qu'à votre maudite sculpture!

FALOIZE. — Ça vaut bien le piano!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Elle a pris, par votre faute, une indépendance, des libertés...

FALOIZE. — Votre fille a du talent. Indignez-vous, vous êtes dans votre rôle de mère!

Mme FLORY. — Moi je l'adore, c'est simple!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Je l'aime autant que vous deux. Je suis plus clairvoyante. Qu'est-ce qu'elle fait dans le grand-duché de Luxembourg? Le buste du valet de ferme, sous prétexte qu'il a la tête d'un empereur romain. Voici huit jours qu'elle devrait être ici.

Mme FLORY. — Elle est chez sa sœur, voyons.

FALOIZE. — Chez votre fille aînée, qui est princesse d'Aretenstein, qui est altesse sérénissime, qui est... qui est...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Qui est tout ça. Ça ne l'empêche pas d'être heureuse.

FALOIZE. — Ça y contribue peut-être!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Je t'assure, maman, je me fais des soucis.

FALOIZE. — Faut pas, c'est mauvais pour le teint.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Vous m'agacez. (A sa mère.) Enfin, heureusement que mon gendre, qui est l'ami de Drossais, a dû faire son éloge à Hélène. Quant à Sauveterre, il se recommande de lui-même. (A Faloize.) Au fait... vous ne l'avez pas encore débiné, Sauveterre, ça m'étonne!

FALOIZE. — Non, je le trouve assez agréable!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Vous répéteriez cela devant Hélène?

FALOIZE. — Je m'y engage. Mais quant à votre Drossais...

Mme Flory. — Il ne me déplaît pas à moi. Il a toujours un mot gentil. Par exemple, il n'est pas beau!

Mme Miran-Charville. — Est-ce que mon mari était beau? Ça ne m'a pas empêchée d'être heureuse!

Faloize. — Vous, vous ne faisiez pas de la sculpture. Tenez, le voilà, votre Drossais, il rapporte sa camomille. Entre Mme d'Humiège et Mme de Valende, il a l'air, entre deux roses... d'un potiron. D'ailleurs, il a une façon de zozoyer qui est navrante.

Mme Miran-Charville. — Ne recommencez pas à le taquiner!

Scène IV

Les mêmes, plus Drossais, Mme d'Humiège, Mme de Valende, puis Sauveterre, Mme d'Erqueline, Patard.

Drossais. — Exquise votre camomille, madame Flory. Et dire qu'il y a des gens assez ignorants pour préférer le café!

Mme d'Humiège. — Moi, par exemple.

Mme de Valende. — Et moi.

Faloize. — Et Voltaire!

Drossais. — Voltaire n'avait pas goûté la camomille de Mme Flory!

Mme Flory, à sa fille. — Qu'est-ce que tu veux, moi, je le trouve aimable.

Mme d'Humiège. — A quelle heure arrivent la princesse et Hélène?

Mlle Miran-Charville. — A quatre heures, du moins, nous l'espérons, car, vous savez, en automobile...

Drossais. — Je l'avoue, je suis impatient de revoir Mme Hélène. On ne la rencontre plus. Elle ne doit pas aimer le bal.

Faloize. — Ce sont les danseurs qui l'ennuient.

Drossais. — Vous êtes dur pour nous, mon cher maître. Mais je sais que Mlle Hélène a mieux à faire et qu'elle sculpte très gentiment.

Faloize. — Elle ne sculpte pas gentiment; elle sculpte.

Drossais. — J'ignorais qu'elle fût déjà de première force!

Faloize. — Elle n'est pas de première force, moi non plus d'ailleurs.

Drossais. — Mais...

Faloize. — Michel-Ange était de première force. Rodin, aujourd'hui, est de première force. Un homme de première force, c'est très rare, même chez une femme. Vous connaissez beaucoup d'hommes de première force?

Mme Miran-Charville. — Voyons, Faloize!

Faloize. — Quoi, nous bavardons, monsieur et moi. Hélène fera un jour une œuvre *très honorable* et pleine de talent. Ce ne sera pas de première force, mais ce sera déjà bien joli.

Mme Miran-Charville. — Et d'ailleurs parfaitement inutile.

Faloize. — Pourquoi? Parce qu'elle est riche? Mais dans votre milieu les femmes cultivées et ardentes et elles sont légion aujourd'hui, ont besoin d'occupations comme leurs maris.

Mme d'Humiège. — Et même à défaut de leurs maris.

Faloize. — Si nos soins du foyer leur suffisaient, il y aurait moins d'adultères en France, qui est pourtant le pays où il y a le plus d'honnêtes femmes.

Mme de Valende. — Comme c'est vrai.

Faloize. — Oh! je ne me suis permis à cette allusion.

Mme de Valende. — Vous auriez pu.

Mme Flory. — Dans ma jeunesse, on nous recommandait la religion.

Faloize. — Car enfin..., un exemple. Quelle est votre occupation à vous, cher monsieur? Vous ne faites rien.

Drossais. — Mais...

Mme Miran-Charville. — Faloize...

Faloize. — Bravo, je ne vous blâme pas. Vous êtes un dilettante, il en faut. Pourtant, voyez même dans votre monde, comme le dilettantisme a passé de mode. Tenez..., vous connaissez le jeune Patard, le voisin de campagne de ces dames? un de vos rivaux.

Mme Flory. — Faloize!

Faloize. — C'était un oisif, un fêtard, un parfait crétin.

Mme Miran-Charville. — Faloize!

Faloize. — J'ai dit: c'était. Maintenant, je l'estime. Il fait de l'aéroplane. Eh bien, c'est très crâne, et, ce qui est charmant, c'est qu'il ne s'en doute pas. Il fait ça comme il faisait la fête pour passer le temps. Mais le jour où, dans un concours, par esprit d'émulation, par brusque vertige de gloire, on tout simplement par sport, il aura tenté un effort plus audacieux et qu'un coup de vent l'abattra, moi, le vieux Faloize, qui ai pourtant toute ma vie vécu pour l'art, je suivrai son convoi et je serai bouleversé... et je me dirai: Voilà comment un jeune Français, qui a commencé par vivre comme un inutile et un fêtard, est tombé comme un héros. Faites donc de l'aéroplane, cher monsieur.

Drossais. — Mais, mon cher maître... véritablement... vous avez l'air de me faire entendre...

Faloize. — Je plaisantais... n'inquiétez pas votre famille.

Mme Miran-Charville, à Faloize. — Vous êtes odieux.

Sauveterre, entrant. — Mesdames, je vous annonce deux aviateurs: Gaston Patard, d'abord.

Mme Flory. — Quand on parle du loup...

Sauveterre. — Et sa sœur, Mme d'Erqueline.

Mme Flory. — Mon Dieu! elle l'a accompagné. Quelle folie!

Sauveterre. — Ils réparent le désordre de leurs chevelures. Mais on descend du ciel comme on peut.

Mme d'Erqueline, entrant. — Vous ne savez pas combien c'est amusant. (A Mme Flory.) Bonjour, madame. (A Mmes d'Humiège.) Bonjour, chérie.

Mme d'Humiège. — Est-ce si amusant que ça?

Mme d'Erqueline. — C'est inoubliable. Ça vous donne le vertige. Des crampes d'estomac... on a... le mal de mer... on meurt de peur... inoubliable!..

Patard. — Nous avons voulu atterrir brillamment dans votre parc. Vos arbres en ont décidé autrement.

Mme d'Erqueline. — Nous avons dû faire un kilomètre à pied. Je me suis même tournée la cheville... c'est inoubliable.

Faloize. — Jeune homme, j'ai plaisir à vous serrer la main, vous êtes très crâne.

Mme d'Erqueline. — Eh bien, et moi?

Faloize. — Trop.

Mme Flory. — Oh! comme votre arrivée eût amusé ma petite-fille.

Patard. — Mais ça l'a amusée, sans doute. Il m'a

semblé voir une robe blanche et entendre un léger cri.

Mme D'ERQUELINE. — Hélène, certainement.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Oh! non, elle n'est pas ici, elle n'arrive qu'à quatre heures.

PATARD. — Ah! ah! bon!... Ah!... j'avais cru...

Mme D'HUMIÈGE. — Pas de chance, hein?

SAUVETERRE, à Patard. — L'entrée est ratée, mon vieux. Faudra trouver autre chose.

Mme DE VALENDE. — C'est à recommencer.

PATARD. — Vous m'embêtez.

Faloize sort.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Elle est folle, cette petite, de faire de l'aéroplane... moi, je mourrais de peur. Quand j'ai des talons trop hauts, j'ai le vertige.

Mme FLORY. — Eh!... eh!... l'aéroplane... moi, j'en ferais bien!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Eh bien, tu pourrais recommander cela à Hélène.

Mme FLORY. — Hélène... je le lui défends...

PARAINEAUX, entrant par la terrasse avec Miran-Charville et Houzier. — Ah! monsieur Miran-Charville, c'est trop cher. Je n'ai pas votre fortune, moi. On voit bien que vous n'avez pas gagné votre argent vous-même...

MIRAN-CHARVILLE. — Il est peut-être plus difficile de le conserver.

Mme MIRAN-CHARVILLE, à Houzier. — Mon cher Houzier, vous dînez avec nous, ce soir, si... si... vous nous avez déjà fait faux bond pour le déjeuner.

HOUZIER. — J'ai une excuse. Monsieur est mon hôte depuis hier. (Présentant.) Monsieur Cyprien Paraineaux, directeur de la Banque russo-persane.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Monsieur...

MIRAN-CHARVILLE, présentant à Mme Flory. — Monsieur Paraineaux.

PARAINEAUX. — Directeur de la Banque russo-persane.

Mme FLORY. — Charmée, monsieur.

PARAINEAUX. — Vous avez un château magnifique, madame.

Mme FLORY. — C'est un joli endroit, n'est-ce pas?... J'y suis née... mes parents y sont morts... c'est plein de souvenirs pour moi...

PARAINEAUX. — Vous avez l'eau chaude et l'eau froide?

Mme FLORY. — Comment?

PARAINEAUX. — Calorifère... électricité?

Mme FLORY. — Ah! oui... oui... nous avons tout ça.

PARAINEAUX. — C'est le rêve... Le confort moderne dans de l'ancien. L'ancien, c'est beau, c'est recherché... Votre tapisserie du grand salon vaut quatre-vingt mille francs comme un sou.

Mme FLORY. — Vraiment, monsieur?

PARAINEAUX. — Quant à vos fauteuils du hall, croyez-en un vieux connaisseur, ne les laissez pas partir à moins de cinq mille pièce.

Mme FLORY. — Je vous sais gré de ce renseignement.

PARAINEAUX. — Magnifique château. Combien d'hectares?

Mme FLORY. — Cinq cents, monsieur.

PARAINEAUX. — Vous vendrez ça comme vous voudrez.

Mme FLORY. — Je vous remercie, monsieur. (A Houzier.) Je viens de causer cinq minutes avec votre ami, et je suis sûre qu'il sait déjà combien j'ai de mètres d'étoffe dans ma jupe. (Elle sort.)

HOUZIER. — Paraineaux... Fais donc attention.

PARAINEAUX. — A quoi?

HOUZIER. — A ta manie de mettre un prix sur tout. Tu as l'air d'un commissaire-priseur. Dès que tu regardes un objet, tu t'empresses de l'estimer.

PARAINEAUX. — Je l'estime à sa valeur. Dis donc, tu crois que pour notre affaire ça marchera?

HOUZIER. — Et ne cligne donc pas de l'œil comme ça.

PARAINEAUX. — Moi, je cligne de l'œil? Je ne m'en rends pas compte.

HOUZIER. — C'est encore plus grave.

PARAINEAUX. — Alors, pour notre affaire...

HOUZIER. — Et perds donc l'habitude de dire notre affaire. Ça a failli t'échapper tout à l'heure devant Miran-Charville.

PARAINEAUX. — C'est assez naturel, c'est notre affaire à tous deux. Nous sommes de compte à demi.

HOUZIER. — Évidemment, nous sommes de compte à demi, sans ça t'aurais-je présenté ici? Mais, vis-à-vis de tous, mon rôle se borne là. Tu es un ami. Je te présente ici comme ami. Voilà tout. Je reste dans la coulisse.

PARAINEAUX. — Comme toujours c'est moi qui tire les marrons du feu; à toi l'estime... à toi la sympathie, à moi tous les embêtements.

HOUZIER. — Dans notre intérêt commun, il faut que l'un de nous deux reste insoupçonnable.

PARAINEAUX. — Toi, bien entendu.

HOUZIER. — Naturellement.

PARAINEAUX. — Ah! parbleu, je ne veux pas me comparer avec toi. Tu inspires confiance à tout le monde. C'est un don. Moi, dès qu'on m'aperçoit, on se méfie... Je me demande pourquoi.

HOUZIER. — Je viens de te le dire. Et puis... Je ne sais pas... rien que ta façon de t'habiller.

PARAINEAUX. — Tout ce que j'ai sur moi vient de Londres.

HOUZIER. — Pas ta rosette.

PARAINEAUX. — C'est le grand cordon persan, c'est très rare.

HOUZIER. — C'est trop rare.

PARAINEAUX. — J'aimerais mieux la Légion d'honneur... mais nul n'est prophète dans son pays... Dis-moi, c'est à Bourgeot, le vieux secrétaire, que nous aurons affaire.

HOUZIER. — Non. Malheureusement, il s'en va. On en attend un autre. Je n'aime pas ça.

PARAINEAUX. — Je voudrais que l'affaire fût conclue, je suis impatient.

HOUZIER. — Ne le laisse pas voir. N'aie pas l'air trop malin. D'ailleurs, j'ai pris les devants. J'ai rassuré Miran-Charville. Je lui ai dit que tu étais un peu poire...

PARAINEAUX. — Je voudrais en avoir l'air. C'est une force. Dis-moi donc...

MIRAN-CHARVILLE, entrant avec Faloize. — Faloize... le bouton de vénerie de Henri III, hein? C'est une trouvaille. C'est Drossais qui me l'a donné. Qu'en dis-tu, toi qui es un grand artiste?

FALOIZE, ajustant son pince-nez. — On s'est fichu de toi. Ce bouton est gravé par un cochon. (A Drossais.) Sous Henri III on ne gravait pas comme ça, cher monsieur. (A Miran-Charville.) Tiens, voilà un petit porte-bonheur qui date, lui, de François Ier... Voilà qui est gravé... Tiens, regarde-moi ça!

MIRAN-CHARVILLE. — Oh! merci... c'est trop.

FALOIZE. — Ah! mais non... je n'ai pas dit garde-le... j'ai dit: regarde-le... ces cadeaux-là ne

ont plus de mon âge... (A Drossais.) Je ne me marie pas, moi, monsieur.

DROSSAIS. — Il me paiera ça, le sculpteur.

MIRAN-CHARVILLE. — Je persiste à le trouver très gentil. Je ne voudrais pas vous en priver.

FALOIZE. — Dites donc... Sauveterre... elle va bien?

SAUVETERRE. — Qui ça, mon cher maître?

FALOIZE. — Votre petite amie.

SAUVETERRE. — Chut!

FALOIZE. — Vous êtes brouillés?

SAUVETERRE. — Je l'adore.

FALOIZE. — Alors, qu'est-ce que vous fichez ici?

SAUVETERRE. — Vous ne le répéterez pas?

FALOIZE. — Non, non, allez!

SAUVETERRE. — Eh bien... voilà. Ma famille veut absolument que je me marie. Elle n'est de bonne humeur que quand elle me croit à la poursuite d'une héritière, dans un château où généralement je me barbe. Ce n'est qu'alors qu'elle me donne de la galette.

FALOIZE. — Ah! ah!

SAUVETERRE. — En ce moment elle me couvre d'or, afin que j'achète des petits cadeaux pour Mme Miran-Charville, pour Mme Flory, pour Mlle Hélène; je les achète bien, seulement...

FALOIZE. — Seulement, vous les envoyez à votre petite amie.

SAUVETERRE. — Voilà.

FALOIZE. — Parfait. Vous êtes un type. Vous me plaisez. Je dirai du bien de vous.

SAUVETERRE. — N'en dites pas trop... un malheur est si vite arrivé, je pourrais avoir des chances...

FALOIZE. — Ne craignez pas ça.

UN VALET. — Les automobiles sont avancées.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Vous venez, Faloize?

FALOIZE. — Jamais de la vie.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Houzier? Nous reviendrons pour le goûter.

MIRAN-CHARVILLE. — Non, non, je le garde. Je vous garde. J'ai peur d'être roulé.

HOUZIER. — L'affaire est excellente et Paraineaux n'est pas si malin.

MIRAN-CHARVILLE. — Un homme d'affaires qui n'est pas malin est toujours plus malin qu'un homme du monde. Vous présent, nous serons deux contre un.

Cependant tous sont sortis, sauf Miran-Charville, Faloize, Houzier, Paraineaux.

Scène V

MIRAN-CHARVILLE, HOUZIER, FALOIZE, PARAINEAUX, puis BOURGEOT

MIRAN-CHARVILLE, à un valet. — Appelez-moi M. Bourgeot. (A Houzier.) Nous serons trois.

FALOIZE, qui a déplié un journal. — Tiens, ce brave Bourgeot, je croyais que tu ne l'avais plus.

MIRAN-CHARVILLE. — Hélas! C'est demain qu'il part! Le modèle des secrétaires, je l'avais depuis trente-cinq ans. Je comptais le garder toujours. Et voilà-t-il pas que cet animal hérite... Ah! cet héritage, quelle huile!

FALOIZE. — Tu ne penses qu'à lui.

PARAINEAUX. — Etait-ce un homme d'affaires?

MIRAN-CHARVILLE. — C'était un homme scrupuleux.

FALOIZE. — Il y a là une contradiction.

PARAINEAUX. — On peut être un homme d'affaires et être un homme scrupuleux.

FALOIZE. — A la condition de ne pas réussir.

PARAINEAUX. — Charmant! charmant! (A Miran-Charville.) Voulez-vous me présenter à monsieur?

MIRAN-CHARVILLE. — Monsieur Paraineaux... Monsieur Faloize... notre grand sculpteur.

PARAINEAUX. — Cher maître. Je suis un financier, mais j'aime les Beaux-Arts.

FALOIZE. — On n'est pas parfait.

Bourgeot entre.

MIRAN-CHARVILLE. — Eh bien! Bourgeot, vos malles sont faites?

BOURGEOT. — Hélas! oui, monsieur. Hélas! oui. J'ai mis en ordre tous les dossiers. Tout est à jour. Bonjour, monsieur le baron.

HOUZIER, à Paraineaux. — Paraineaux, je te présente monsieur Bourgeot... un honnête homme.

PARAINEAUX. — Monsieur, je vous félicite.

BOURGEOT. — Vous plaisantez, monsieur, c'est chose naturelle.

PARAINEAUX. — Evidemment.

FALOIZE. — Vous allez m'empêcher de lire mon journal. Je vous laisse.

MIRAN-CHARVILLE. — Heureux homme! Tu n'as pas de soucis de fortune, toi!

FALOIZE. — Je suis un modeste, je me contente d'avoir des ennuis d'argent. (Il sort.)

Scène VI

MIRAN-CHARVILLE, HOUZIER, BOURGEOT, PARAINEAUX

MIRAN-CHARVILLE. — Mon bon Bourgeot, je profite de ce que vous êtes encore là... Voici monsieur Paraineaux qui est acquéreur de mes terres d'Algérie, mes terres d'Azi-Zelma.

PARAINEAUX. — Oui, j'ai admiré ces forêts là-bas, il y a un mois, au cours d'un voyage en auto. J'y veux exploiter des coupes de bois.

BOURGEOT. — Ah! les coupes de bois... c'est ce que j'ai toujours conseillé à monsieur Miran-Charville. Il y a une fortune à gagner.

PARAINEAUX. — J'offre à votre patron un prix idiot, inespéré. Des terrains qui, de son propre aveu, ont coûté à monsieur son père cinq cent mille francs. Des chasses où il ne chasse jamais. Eh bien, savez-vous ce que j'en offre? J'en offre sept cent mille francs.

HOUZIER. — Pardon, Paraineaux, tu en as offert sept cent cinquante mille.

MIRAN-CHARVILLE, à Houzier. — Merci.

PARAINEAUX. — De quoi te mêles-tu, cher ami. Sept cent mille.

HOUZIER. — Paraineaux, je suis témoin, soyons justes. Tu as été jusqu'à sept cent cinquante mille. (Geste de protestation de Paraineaux, à Miran-Charville.) Ne cédez pas!

PARAINEAUX. — Sept cent mille francs!

MIRAN-CHARVILLE. — Ça m'embête... si encore vous comptiez chasser là-bas... mais pour exploiter des coupes de bois.

PARAINEAUX. — Ah! là... alors... je ne vous comprends plus.

BOURGEOT. — Mon patron a trop bon cœur. Il est une chose que M. Miran-Charville n'a pas osé vous dire, messieurs. Il y a là des fermiers, des gardes... que M. Miran-Charville fait vivre. Azi-

Zelma vendu, il y aura quatre-vingts personnes sur le pavé.

HOUZIER. — Comment! C'était à cause de ça! Ah! voilà un scrupule respectable. Ah! Paraineaux, c'est que tu ne sais pas à quel nomme tu as affaire!...

PARAINEAUX. — A un sentimental. Si, je vous, à un sentimental. Soit! Le sentiment avant tout... Je viens d'acheter avec deux amis un moor en Ecosse... oui, un moor pour grouse... quatre cents hectares... j'emploie une partie de votre personnel et j'indemnise l'autre partie. Seulement, dans ces conditions, je ne vous achète plus ces terrains que le prix qu'ils ont coûté à votre père, cinq cent mille francs, pas un sou de plus, et j'y perds.

BOURGEOT. — Oh! oh!

MIRAN-CHARVILLE. — Mais!...

PARAINEAUX. — Voyons! Je ne peux pas tout à la fois me mettre quatre-vingts personnes sur les bras, vous faire cadeau de deux cent mille francs et vous débarrasser de terrains qui vous encombrent...

HOUZIER. — Qui l'encombrent?... Où prends-tu ça?

MIRAN-CHARVILLE, à Houzier. — Mais oui!

PARAINEAUX. — Ça crève les yeux.

BOURGEOT. — Il faudrait trouver une solution élégante.

Ils continuent à discuter et parlent tous ensemble.

PARAINEAUX. — Quatre-vingts personnes, les charges, les impôts... J'ai beau ne pas être un père de famille... Avez-vous ici les comptes d'Aïn-Zelma?

BOURGEOT. — Tout cela est chez le notaire d'Alger. Mais, en écrivant aujourd'hui, on pourrait avoir les dossiers dans huit jours.

HOUZIER. — Oh! tu as tout le temps, n'est-ce pas, Paraineaux?

PARAINEAUX. — Certainement, je ne suis pas pressé, moi. Je ne suis pas impatient. Vous pourriez écrire tout de suite.

HOUZIER, bas, à Miran-Charville. — Vous obtiendrez six cent mille.

MIRAN-CHARVILLE, même jeu. — Je vous remercie.

HOUZIER, même jeu. — Seulement, faites revenir les dossiers d'urgence.

MIRAN-CHARVILLE, même jeu. — Entendu. J'ai peur maintenant qu'il ne veuille plus acheter.

HOUZIER. — Retenez-le à dîner. Vous échangerez une promesse de principe. (Haut, à Paraineaux.) Eh bien, Paraineaux, nous allons laisser M. Miran-Charville.

MIRAN-CHARVILLE. — Oui... (A Paraineaux.) Vous dînerez bien avec nous, ce soir, monsieur Paraineaux?

PARAINEAUX. — Je n'aime pas me faire prier, j'accepte. (Sortant avec Houzier.) Ça va! Ça va!

Houzier s'écarte précipitamment. Ils sortent chacun de leur côté.

Scène VII

BOURGEOT, MIRAN-CHARVILLE

MIRAN-CHARVILLE. — Que dites-vous de tout ça?

BOURGEOT. — Ce n'est pas mauvais.

MIRAN-CHARVILLE. — Dites donc... vous le connaissiez, ce monsieur Paraineaux?

BOURGEOT. — De nom. C'est un financier.

MIRAN-CHARVILLE. — Naturellement. Mais quelle réputation a-t-il?

BOURGEOT. — Changeante.

MIRAN-CHARVILLE. — Oui, mais enfin, il est solvable?

BOURGEOT. — On le dit très riche.

MIRAN-CHARVILLE. — Alors, tout va bien. D'ailleurs Houzier me l'a présenté. C'est la meilleure des garanties. Par exemple, je tiens à ce que, sur l'acte de vente, il soit bien stipulé que le personnel... Au reste, ça ne vous regarde plus. Ça regarde votre successeur. Que le diable l'emporte celui-là et votre héritage avec!

BOURGEOT. — Oh!

MIRAN-CHARVILLE. — Dieu que c'est embêtant de changer de secrétaire. C'est pis qu'un déménagement.

BOURGEOT. — Je suis enchanté de céder la place à un garçon jeune. Il connaît la vie moderne, celui-là.

MIRAN-CHARVILLE. — Il est honnête?

BOURGEOT. — Vous avez confiance en moi? Vous pouvez avoir la même confiance en lui. C'est le fils de mon vieil ami Jacques Levaltier, le médecin. Nous sommes même parents, oui, ce garçon est mon neveu à la mode de Bretagne. C'est lui qui, depuis la mort de son père, fait vivre sa mère et sa sœur. Il a été dans un ministère; il y a deux ans, il a passé six mois en Amérique. Il vient de travailler dix mois dans une grande banque à Oran, enfin, je vous en réponds.

MIRAN-CHARVILLE. — Alors, vraiment sérieux?

BOURGEOT. — Oh!

MIRAN-CHARVILLE. — Actif?

BOURGEOT. — Comme moi-même.

MIRAN-CHARVILLE. — Intelligent?

BOURGEOT. — Trop.

MIRAN-CHARVILLE. — Qu'appelez-vous trop?

BOURGEOT. — Plus que moi.

MIRAN-CHARVILLE. — Dites donc... il n'est pas trop audacieux?

BOURGEOT. — La prudence même. Je ne lui connais qu'un petit défaut: il aime la littérature. Pas d'une façon inquiétante, mais il a fait dans le temps un petit livre — je vous dis tout — sur les chiens.

MIRAN-CHARVILLE. — Sur les chiens? Mais bravo... les chiens de chasse?

BOURGEOT. — Non. Les chiens... pêle-mêle.

MIRAN-CHARVILLE. — Ça prouve qu'il n'y connaît rien... et comme façons?

BOURGEOT. — Distingué et timide.

MIRAN-CHARVILLE. — C'est la bonne note pour un secrétaire.

BOURGEOT. — Et joli garçon.

MIRAN-CHARVILLE. — Tant pis!

BOURGEOT. — Mais il ne s'en doute pas.

MIRAN-CHARVILLE. — Tant mieux.

UN VALET, entrant. — Le nouveau secrétaire est arrivé, monsieur, depuis dix minutes.

MIRAN-CHARVILLE. — Ah!... Eh bien, qu'il entre... Apportez du porto et des biscuits. Nous allons faire connaissance tout de suite. (Le valet sort.) Il vient de voyager et puis ça le mettra à l'aise, ce garçon.

Scène VIII

LES MÊMES, plus ROBERT

BOURGEOT, à Robert qui vient d'entrer. — Je suis heureux de pouvoir te présenter tout de suite à M. Miran-Charville.

MIRAN-CHARVILLE. — Soyez le bienvenu. Bour-

cot m'a fait de vous de grands éloges. Je ne doute pas que vous les justifiez.

ROBERT. — Bourgeot a pour moi trop d'indulgence. Je n'espère pas le remplacer. Mes ambitions se bornent à ce que ma présence ne vous fasse pas trop regretter son départ.

MIRAN-CHARVILLE, à Bourgeot. — Il me plaît.

BOURGEOT. — Je vous l'avais dit.

On apporte le porto.

MIRAN-CHARVILLE. — En attendant qu'on vous apprête votre chambre, bavardez ici. Voici du porto. Ça ne fait jamais de mal, surtout celui-là. Ensuite Bourgeot vous mettra au courant de mes affaires.

ROBERT. — Vraiment, je suis confus.

MIRAN-CHARVILLE. — Il me plaît, il me plaît, il me plaît. (Il sort.)

Scène IX

BOURGEOT, ROBERT

BOURGEOT. — Je suis content, mon petit. Tu t'es présenté d'une manière respectueuse, déférente. Tu n'as pas été trop intimidé?

ROBERT. — Je ne suis pas timide. Il y a trois ans que nous n'avons causé, Bourgeot.

BOURGEOT. — On te traitera, ici, moins en secrétaire qu'en ami. C'est ce que j'ai écrit à ta mère. Elle va bien, ta maman?

ROBERT. — Oui, merci.

BOURGEOT. — Ta sœur ne se marie toujours pas?

ROBERT. — Elle n'en a pas les moyens.

BOURGEOT. — Moi, je suis ravi de te voir ici. D'abord, parce que la place est excellente. Ensuite, parce que je me faisais un peu vieux. Il y a beaucoup à travailler, et puis, un tas d'affaires. Enfin, je suis d'une autre époque. Je suis né... tiens!... l'année qu'on a mis ce porto-là en bouteille, en 52. (Il boit.) Fameux vin. Le patron en est fier.

ROBERT. — Ah! il est de 52...

BOURGEOT. — Oui. Moi aussi. Tu seras ici comme un coq en pâte. Ce sont des gens épatants, tu sais, les Miran-Charville. Et, tiens, il faut que je te fasse faire leur connaissance. C'est indispensable. D'abord le patron, que je te le dise tout de suite: les affaires, il a horreur qu'on lui en parle.

ROBERT. — Ça va être commode.

BOURGEOT. — C'est un sens qui lui échappe. Pourtant il a un certain instinct.

ROBERT. — L'instinct de la conservation.

BOURGEOT. — Quoi!... C'est ici qu'il passe le plus gros de l'année. Mme Miran-Charville préfère Paris. C'est un ménage très uni. Mlle Hélène...

ROBERT. — ...a vingt-deux ans, fait de la sculpture, lit beaucoup, un bas-bleu que je vois d'ici, hautaine, arrogante, faisant sonner son argent.

BOURGEOT. — Ah!

ROBERT. — L'autre, Jacqueline, a épousé le prince d'Aretenstein, qui tire aux pigeons, joue au polo et bridge. La princesse est ravie d'être princesse, et c'est tout le caractère de sa maman. Il y a aussi Mme Flory, Mme Flory... Enfin... ça va bien, je te remercie de tes renseignements.

BOURGEOT. — Comment diable sais-tu tout ça?

ROBERT. — Comme, depuis trois mois, je me doutais que j'allais entrer ici, j'ai voulu savoir où j'allais. Je sais.

BOURGEOT. — Tu ne perds pas de temps. Alors, ça te contente?

ROBERT. — Ça va.

BOURGEOT. — Pour toi, c'est inespéré. Quel métier as-tu fait jusqu'ici?

ROBERT. — Un peu de tout.

BOURGEOT. — Tu n'as pas gagné grand'chose?

ROBERT. — Je gagnais pas mal à Oran, au Comptoir algérien des ventes et locations. Et puis, Oran, quel pays!...

BOURGEOT. — Et qu'as-tu gagné à ton laboratoire de chimie? Et quand tu as été secrétaire de Dugery, un socialiste, et de Marville, un bonapartiste, qu'est-ce qu'elles t'ont rapporté ces deux places-là?

ROBERT. — Des relations. Si je n'avais pas eu d'opinion, j'aurais pu faire une magnifique carrière dans la politique.

BOURGEOT. — Tu as des opinions?

ROBERT. — Oui.

BOURGEOT. — Politiques?

ROBERT. — Une. Je veux être riche.

BOURGEOT. — Eh bien, mon petit... ici... tu peux certainement t'être mis... de côté... je ne sais pas, moi... de vingt à vingt-cinq mille francs dans dix ans.

ROBERT. — Mon vieux Bourgeot, je t'adore.

BOURGEOT. — Comment?

ROBERT. — Non, mais tu n'as pas cru sérieusement que j'ai digéré cinq langues, appris la comptabilité, la chimie, la banque, la politique, le droit, l'Amérique, l'Algérie, que j'ai été mêlé à toutes les affaires industrielles, que j'ai mangé de la vache enragée, tu n'as pas cru que j'ai fait tout cela pour avoir dans dix ans...

BOURGEOT. — Alors, mon garçon, prends ton chapeau et va-t'en. Cette place est bien payée. Tu auras les cinq cents francs par mois que j'avais. Mais c'est tout.

ROBERT. — Oui... Mais je ne borne pas là mes ambitions.

BOURGEOT. — Mais tu m'agaces à la fin, qu'espères-tu?

ROBERT. — Tout! Et puis le reste et puis tout, quoi! enfin ce qui s'appelle tout.

BOURGEOT. — Tout quoi? Imbécile!

ROBERT. — Regarde-moi. Comment me trouves-tu?

BOURGEOT. — Quoi?

ROBERT. — Physiquement?

BOURGEOT. — Pfff! gentil!

ROBERT. — Tu n'y connais rien. Je suis très laid ou très épatant, je ne suis pas gentil. Et au moral, comment me trouves-tu?

BOURGEOT. — D'une prétention...

ROBERT. — Clairvoyante. Je sais ce que je vaux. C'est très rare, tu sais. Presque tous les hommes s'en font accroire ou ne s'estiment pas à leur juste valeur. Moi, je sais exactement que je suis un garçon de tout premier ordre.

BOURGEOT. — Et quand veux-tu être riche, s'il te plaît?

ROBERT. — Je ne sais pas, mais je suis pressé.

BOURGEOT. — Et par quel moyen?

ROBERT. — Je ne sais pas, mais je trouverai. En tous cas, comme je n'ai rien, même pas de quoi commencer une petite affaire, je ne peux donc en faire qu'une grosse.

BOURGEOT. — Laquelle?

ROBERT. — Je ne sais pas non plus. Ce que je sais, c'est que j'arrive dans une mine d'or. Il y a mille choses à faire. Je n'ai que l'embarras du choix.

je suis de ma génération, moi. Nous ne sommes pas comme vous autres, mon vieux Bourgeot. Nous voulons aboutir et aboutir vite. Pas d'attendrissement, pas de sentiments, pas de rêves : de l'action, de la précision, de l'audace et du sang-froid.

BOURGEOT. — Des mots. Un exemple?

ROBERT. — Est-ce que je sais. Mille exemples... Tiens... Miran-Charville... c'est un crétin.

BOURGEOT. — Ah!... Permets...

ROBERT. — Si. Je ne le lui dirai pas, mais c'est un crétin... Eh bien, voilà, je deviens son bras droit, son ami... son confident... son associé.

BOURGEOT. — Son associé. Il ne fait pas d'affaires.

ROBERT. — Il en fera. On bien à table... à dîner... car tout ce qu'il y a d'influent à Paris doit défiler ici, je dîne à côté d'un ministre, d'un député ou du directeur du *Matin*.

BOURGEOT. — Pourquoi du *Matin?*

ROBERT. — Mon voisin s'étonne; comment! ce jeune homme qui s'exprime si bien, si avisé... si érudit... vous ne l'occupez que comme un secrétaire...? Mais il vaut mieux que ça... Confiez-le-moi. Prêtez-le-moi... donnez-le-moi. Et en route pour la fortune. (*Il boit une gorgée.*)

BOURGEOT. — Non! C'est fou.

ROBERT. — Fou? Alors ce n'est pas un ministre, c'est sa femme. Tiens, j'aime mieux ça. C'est la femme d'un ministre. Elle est laide, oui, plutôt laide, ce me gêne moins. Je la salue, elle me remarque. Elle me présente à son mari, le financier.

BOURGEOT. — Tiens... ce n'est plus un ministre?

ROBERT. — C'est tout ce que tu voudras. Le lendemain, il me tutoie; huit jours après, je lui prouve que son affaire de coton peut lui rapporter dix fois davantage.

BOURGEOT. — Alors, il est dans les cotons?

ROBERT. — Mais qu'est-ce que ça peut te faire? oui, non... tu t'arrêtes à des détails. Enfin, tu devines le reste. Ma sœur a une dot, ma mère habite un château, j'enlève des danseuses en aéroplane, je fonde un hôpital, je prête de l'argent à la Banque de France et je t'offre une voiture au mois. Ah! Bourgeot, la belle histoire.

BOURGEOT. — Tu es complètement fou.

ROBERT. — Tu veux que je sois sérieux? Je ne suis ici que pour ça.

BOURGEOT. — Pour te lancer dans les cotons?

ROBERT. — Dans les cotons ou dans autre chose. Qu'est-ce qu'une place de secrétaire comme celle-ci? un tremplin... fie-toi à moi, j'ai du jarret. Ah! Bourgeot! Quel bond!

BOURGEOT. — J'aime mieux hausser les épaules. Tu te crois, j'en suis sûr, un esprit fort, un cœur sec... un tempérament féroce. J'ai connu ton père, je t'ai connu tout petit. Tu te vantes. Je te concède une chose. Tu es un arriviste, ce n'est pas très reluisant.

ROBERT. — Un arriviste? Sais-tu ce que c'est : c'est un homme qui a conscience de sa valeur.

BOURGEOT. — Tu n'es qu'un gosse.

ROBERT. — Bourgeot, tu es de 52.

BOURGEOT. — Et puis, ce qui me console, c'est que tout ce que tu me racontes est chimérique.

ROBERT. — Oui, mon vieux!

BOURGEOT. — D'ailleurs, il y a loin de la théorie à la pratique. Et tiens, pour tes débuts, tu as la veine de pouvoir te faire bien noter. Il s'agit d'un traité assez délicat, un projet de vente, que tu auras à préparer. Il y a une clause compliquée... tout un personnel à caser... au fait, toi qui arrives de ce pays-là... tu connais peut-être... il s'agit d'Azi-Zelma.

ROBERT. — Hein!... Allons donc... c'est à Miran-Charville, Azi-Zelma?

BOURGEOT. — Oui... des chasses superbes, mais...

ROBERT. — Pardon... pardon... il vend Azi-Zelma? Combien lui achète-t-on ça?

BOURGEOT, satisfait. — Cinq cent mille francs...

ROBERT. — Cinq cent...

BOURGEOT. — Oui, cinq cent mille francs...

ROBERT. — Et qui est l'acquéreur?

BOURGEOT. — M. Paraineaux... tu ne connais pas...

ROBERT. — C'est ce qui te trompe.

BOURGEOT. — Tu le connais?...

ROBERT. — De nom... Cinq cent mille francs... Ah! Bourgeot, si j'étais ficelle!

BOURGEOT. — Qu'est-ce que tu dis?

ROBERT. — Rien... Est-ce qu'il est ici, M. Paraineaux?

BOURGEOT. — Il habite à côté, chez le baron Houzier. C'est le baron qui l'a présenté ici.

ROBERT. — Houzier! Qu'est-ce que le baron Houzier?

BOURGEOT. — Un homme du monde.

Scène X

LES MÊMES, puis MIRAN-CHARVILLE

MIRAN-CHARVILLE. — Ne vous dérangez pas... je sors et vous avez à causer... (*A Bourgeot.*) Seulement, lisez donc ça... c'est insupportable... Encore le tramway de Reims. On veut faire passer le tramway par mes champs. On me propose une indemnité. On me demande de fixer un chiffre... c'est insupportable, la sixième lettre en un mois!

BOURGEOT. — Ne vous inquiétez pas... (*A Robert.*) Je t'expliquerai, tu répondras.

ROBERT. — Volontiers... je connais la question.

BOURGEOT. — Il n'y a pas de question. L'affaire ne se fera jamais.

MIRAN-CHARVILLE. — C'est mon avis.

ROBERT. — L'affaire est faite.

BOURGEOT et MIRAN-CHARVILLE. — Hein?

ROBERT. — La banque Levallois a constitué sa société au capital de cinq millions.

MIRAN-CHARVILLE, *à Robert.* — Hein? tiens! tiens! alors, nous étudierons ça. (*A Bourgeot et avec reproche.*) Déjà si renseigné, vous aviez raison, il est remarquable.

BOURGEOT, *vexé.* — Enfin... oui... il est intelligent.

UN VALET. — On demande monsieur Bourgeot au téléphone. C'est de la part de l'avoué de Reims.

BOURGEOT. — Ah! oui, je lui avais demandé un détail technique. Il était sorti. (*A Robert.*) Monte dans mon bureau. Nous avons à travailler. (*Il sort.*)

MIRAN-CHARVILLE. — Sacré Bourgeot!... Il est un peu jaloux.

ROBERT, *allant pour sortir.* — Vous m'excuserez, monsieur?

MIRAN-CHARVILLE. — Allez! allez!

ROBERT. — J'allais oublier de vous remercier pour ce porto que vous avez eu la bonté de m'offrir.

MIRAN-CHARVILLE. — Il est bon, hé?

ROBERT. — Fameux... Rien qu'au parfum, je me suis dit : voilà un porto qui est de 52.

MIRAN-CHARVILLE. — Ah! non!... cette bouteille-

... est de 68... c'est mon porto blanc qui est de 52... lui-là...

ROBERT. — Je vois que je ne suis qu'un pro-fane... (*Souriant.*) Quel animal que ce Bourgeot!

Entre HOUZIER.

Scène XI

HOUZIER, MIRAN-CHARVILLE

HOUZIER, *entrant.* — Je vous serre la main. Il faut que je rentre. A quelle heure le dîner, ce soir?

MIRAN-CHARVILLE. — Huit heures!... Vous avez vu?... C'est mon nouveau secrétaire...

HOUZIER. — Ah! ce petit jeune homme! Eh bien?

MIRAN-CHARVILLE. — Remarquable! Et d'une sobriété!... Il ne s'y connaît pas en vins... mais remarquable!

HOUZIER. — Vraiment?

MIRAN-CHARVILLE. — Un exemple: c'est lui qui, à propos du tramway de Reims, vient de nous apprendre, à Bourgeot et à moi...

HOUZIER. — Que la banque Levallois a constitué sa société au capital de cinq millions.

MIRAN-CHARVILLE. — Comment! vous savez ça aussi, vous?

HOUZIER. — Et je ne me suis pas donné grand mal. Tenez, le *Moniteur de Reims* de ce matin...

MIRAN-CHARVILLE. — Ah! ce Bourgeot est inexcusable...

HOUZIER. — Et, probablement, ce petit secrétaire... Comment l'appelez-vous?

MIRAN-CHARVILLE. — Levaltier.

HOUZIER. — Ce petit Levaltier a essayé de vous épater avec sa nouvelle.

MIRAN-CHARVILLE. — Précisément.

HOUZIER, *riant.* — C'est assez roublard. C'est très roublard.

MIRAN-CHARVILLE. — Trop... Je me méfie! J'ai plus besoin de vos conseils que jamais!

HOUZIER. — Tout à votre disposition... A tout à l'heure... (*Il sort.*)

Scène XII

MIRAN-CHARVILLE, DUCRAY, puis HÉLÈNE

DUCRAY. — Ces dames sont rentrées, le thé est servi dans le hall.

MIRAN-CHARVILLE. — Oui, ça m'est égal...

DUCRAY. — Et le prince et la princesse sont arrivés ainsi que Mme Hélène...

MIRAN-CHARVILLE. — Mais dites-moi ça! (*Il se lève.*)

HÉLÈNE, *la tête à la porte, n'osant pas paraître en scène, en montrant sa tête au dessus de la boiserie.* — Psst! Eh! ah!

MIRAN-CHARVILLE. — Hein? toi?

HÉLÈNE. — Chut!

MIRAN-CHARVILLE. — J'allais te retrouver dans le hall.

HÉLÈNE. — J'ai coupé au hall. C'était plein de cousins. (*Elle entre.*)

MIRAN-CHARVILLE. — Tu n'es pas trop fatiguée?

HÉLÈNE. — Comment veux-tu?... Nous avons couru à Réthel.

MIRAN-CHARVILLE. — A côté d'ici?

HÉLÈNE. — A trente kilomètres, même pas. Jacqueline, hier au soir, a déclaré qu'elle était ébouillée. Ce matin, elle s'est levée à midi. Le temps de déjeuner, de commander son régime, d'oublier une ombrelle et le thermos, de retourner les chercher, de s'apercevoir qu'ils étaient dans la voiture et nous voilà. Où est bonne maman?

MIRAN-CHARVILLE. — Dans le hall, probablement. Tu n'as pas vu ta mère?

HÉLÈNE. — Elle m'a déjà présenté deux jeunes gens. En ce moment, elle est dans les bras du prince Hubert, son gendre.

MIRAN-CHARVILLE. — Pas trop éreinté, Hubert?

HÉLÈNE. — Non. Préoccupé.

MIRAN-CHARVILLE. — De quoi?

HÉLÈNE. — De rien. Mais il cherche, il pense.

MIRAN-CHARVILLE. — Ce n'est pourtant pas un penseur.

HÉLÈNE. — Non. C'est un pensif.

MIRAN-CHARVILLE. — Tu as vu Faloize?

HÉLÈNE. — Il est ici? Quel bonheur! non, mais j'en ai vu d'autres: j'ai vu Drossais, qui m'a remis ses violettes; Sauveterre, qui m'a tourné un compliment; Patard, qui m'a proposé de m'emmener en aéroplane. Et je ne suis ici que depuis cinq minutes.

IRMA, *entrant.* — Mademoiselle n'a pas aperçu le petit sac vert de la princesse?

HÉLÈNE. — Tu vois, ça y est!

Scène XIII

LES MÊMES, HUBERT, puis Mme FLORY, FALOIZE, Mme MIRAN-CHARVILLE, JACQUELINE.

HUBERT, *entrant.* — Bonjour, beau-père... Hélène, votre mère vous réclame dans le hall pour servir le thé.

HÉLÈNE. — Ah! mais non, par exemple!

MIRAN-CHARVILLE, *à Hubert.* — Cher ami, le petit sac vert de votre femme.

HUBERT. — Ah! voilà!

IRMA. — Le prince doit avoir aussi le petit peigne, la boîte à poudre, le flacon de sels...

HUBERT. — Je n'ai rien du tout. (*Il fouille ses poches.*) Si... le collier du chien... Mais elle ne m'a pas confié autre chose... Ah! si, les clefs.

IRMA. — Ah! mon Dieu! Celle de la boîte à bijoux!... La princesse avait déjà téléphoné à Réthel.

Elle sort.

HUBERT. — Vous ne savez pas ce que c'est que de voyager avec Jacqueline...

MIRAN-CHARVILLE. — Avec Jacqueline, non... mais avec sa mère.

Mme FLORY, *entrant suivie de Faloize.* — Ah! la mâtine!... J'étais sûre de la trouver ici.

HÉLÈNE. — Bonne maman, que je suis contente.

Elle l'embrasse.

Mme FLORY. — Tu m'as manqué, va! Quatre semaines! Laisse-moi te regarder... Une vraie Flory! Tu n'as pas changé.

HÉLÈNE. — Dame! En quatre semaines...

Mme FLORY. — Je m'attends toujours à ce que tu aies grandi.

HÉLÈNE. — J'ai passé l'âge.

FALOIZE. — Et moi, sacrebleu! Et moi? On ne m'embrasse pas, moi?

HÉLÈNE. — Faloize! mon bon Faloize! J'ai travaillé. Tu seras content. Nous déblaierons tout ça après dîner; je passe la soirée avec toi.

Mme MIRAN-CHARVILLE, *entrant avec Jacqueline.* — Non, n'y compte pas.

FALOIZE. — Voilà la police.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Tu me feras le plaisir de t'occuper d'abord de ces jeunes gens qui t'attendent depuis huit jours, et qui ne sont au château que pour toi.

JACQUELINE, qui a embrassé son père. Et qui sont tous debout dans le hall devant un samovar. Ils sont six.

HUBERT. En comptant mon ami Drossais.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Et Sauveterre, que Faloize lui-même trouve exquis. Il nous le déclarait tout à l'heure. (A Faloize.) N'est-ce pas?

FALOIZE. — Je devais être de bonne humeur.

Hélène rit.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ah! Faloize! D'ailleurs, il ne s'agit pas de ça. Qu'est-ce qu'ils pensent de nous dans le hall, en regardant fumer le samovar?

HÉLÈNE. — Ils pensent que j'ai quatre cent mille francs de rente.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ils pensent aussi que nous ne savons pas recevoir. Hubert, excusez-nous. Organisez un jeu quelconque... une partie de billard. Nous avons à causer avec Hélène...

HUBERT. — Oui... (Fausse sortie.) Vous tenez essentiellement à une partie de billard?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Non. Pourquoi?

HUBERT. — Parce que, si ça vous est égal, j'aimerais mieux organiser un bridge.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Pourquoi?

HUBERT. — Parce que j'aime mieux le bridge.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Je vous en prie.

FALOIZE. — C'est un conseil de famille... Sauve qui peut!

HÉLÈNE. — Lâche!

Scène XIV

LES MÊMES, moins HUBERT et FALOIZE

MIRAN-CHARVILLE. — Je reste, car je tiens à te donner mon avis. Ma petite Hélène, voilà: marie-toi le plus tôt possible.

HÉLÈNE. — Comment? Toi aussi, papa?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Bien, Alfred.

MIRAN-CHARVILLE. — Le plus tôt possible. Et cela pour deux raisons. La première, c'est que, maintenant, malgré ta fortune, tu cours encore des chances d'être épousée pour toi-même. Dans quelques années, tu auras beau être jolie, tu seras déjà une vieille fille.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Très bien, Alfred.

MIRAN-CHARVILLE. — La deuxième, c'est que, plus tu attendras, moins tu seras apte au mariage. Tu es très indépendante, trop, au gré de ta mère, qui, sans doute, a raison.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Si j'ai raison!

MIRAN-CHARVILLE. — Tu as déjà un caractère très net, des goûts précis, des habitudes. N'attends pas d'avoir des manies.

HÉLÈNE. — Oh! papa!

MIRAN-CHARVILLE. — Ta mère en a bien, et elle s'est mariée à dix-neuf ans.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Dites donc, Alfred.

MIRAN-CHARVILLE. — Donc, marie-toi. Nous ne sommes pas en Angleterre où les vieilles filles ont un troisième sexe et forment presque un parti politique. Epouse de préférence un grand nom, ça fera plaisir à ta sœur, à ton beau-frère et à ta mère.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — C'est-à-dire...

MIRAN-CHARVILLE. — Mais surtout, épouse un brave homme qui soit sain.

Mme FLORY. — Et gai.

MIRAN-CHARVILLE. — Quant à l'intelligence, c'est un détail. Vois comme ta sœur est heureuse.

JACQUELINE. — Comment? Mais Hubert...

MIRAN-CHARVILLE. — Hubert est sain. Moi aussi, je suis sain. Un dernier mot: au moment de te décider, n'oublie pas de demander conseil à ta mère et à ta sœur.

Mme MIRAN-CHARVILLE et JACQUELINE. — Merci.

MIRAN-CHARVILLE. — Mais n'écoute que ta grand'mère.

JACQUELINE. — Oh!

MIRAN-CHARVILLE. — Et, maintenant, je vais voir mes perdreaux. Je n'ai jamais tant parlé de ma vie.

Il sort.

Scène XV

Mme FLORY, Mme MIRAN-CHARVILLE, JACQUELINE, HÉLÈNE, puis GEORGE

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ton père s'exprime sans nuances. Mais tu vois qu'il est de notre avis. Comment, tu fumes maintenant?

HÉLÈNE. — Je fais comme Jacqueline.

JACQUELINE. — Je ne fumais pas étant jeune fille.

HÉLÈNE. — Je n'en suis qu'à la cigarette.

Mme MIRAN-CHARVILLE, à Mme FLORY. — Je t'assure, maman, elle devient impossible!

Mme FLORY. — Laisse-moi lui parler. Hélène, ne fais pas la mauvaise tête. Viens ici. Pourquoi ne veux-tu pas te marier?

HÉLÈNE. — Voulez-vous que je sois franche?

Mme FLORY. — Oui, dis-moi tout.

HÉLÈNE. — Eh bien, voilà: je ne crois pas que je sois normale.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Hein? Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu dis?

Mme FLORY. — Laisse-la donc!

HÉLÈNE. — Oh! je ne suis pas une détraquée... mais je ne suis pas comme les autres...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Qu'appelles-tu les autres?

HÉLÈNE. — Jacqueline, vous, quand vous aviez mon âge, grand'mère quand elle avait vingt ans, un jeune homme, ça vous troublait.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Non.

Mme FLORY. — Si.

HÉLÈNE. — En tous cas, ça troublait Jacqueline.. Quand tu rentrais du bal, tu avais tous les soirs un nouveau béguin.

JACQUELINE. — Tu exagères.

HÉLÈNE. — Combien de fois as-tu cru être amoureuse?

JACQUELINE. — Enfantillage!

HÉLÈNE. — Indication. Eh bien, moi, non, ça n'a toujours été égal... Je n'ai jamais regardé... mais là, ce qui s'appelle regarder un homme.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Naturellement, tu es une jeune fille. Qu'appelles-tu regarder un homme?

HÉLÈNE. — Baisser les yeux. Non. Ils ont le même habit, la même moustache, le même sourire, enfin, qu'est-ce que vous voulez... je ne comprends pas...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Quoi? Qu'est-ce que tu ne comprends pas?

HÉLÈNE. — L'amour!

Mme FLORY. — Petite fille!

HÉLÈNE. — Non, grand'mère!

Mme FLORY. — Va toujours...

HÉLÈNE. — Vous vous trompez. Je n'ai plus dix-huit ans. J'ai réfléchi, pensé, observé. Eh bien, savez-vous à quelle conclusion j'en suis arrivée?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ça va être joli, tes conclusions.

HÉLÈNE. — Du tout! Ce sont les vôtres. Je me suis dit: « Puisque, de seize à vingt trois ans, je n'ai jamais éprouvé même l'ombre d'un emballement pour un jeune homme, ce n'est plus la peine d'attendre. L'inspiration ne viendra plus. » Il ne me reste donc plus que deux solutions: ou coiffer Sainte-Catherine...

Mme FLORY. — Je voudrais voir ça, par exemple.

HÉLÈNE. — Ou en finir tout de suite pour avoir la paix... la paix et des enfants, car j'aimerais ça des enfants...

Mme FLORY. — Embrasse-moi, ça, c'est normal.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Mais alors... alors... tu es disposée à te marier?

HÉLÈNE. — Oui.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — C'est vrai?

HÉLÈNE. — Oui, mais à deux conditions.

Mme FLORY. — Je les accepte.

HÉLÈNE. — Mon mari me laissera faire de la sculpture.

Mme FLORY. — Oui... oui...

HÉLÈNE. — Et, comme ils sont trop, ce n'est pas moi qui choisirai le monsieur!

Mme FLORY. — Non... non...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Comment, non, non?

Mme FLORY. — Oui... au fait... Comment, non?

HÉLÈNE. — Eh bien, ce sera vous, grand'mère, Jacqueline, papa. Vous le mettrez aux voix, si vous voulez. Moi, j'accepte le monsieur les yeux fermés.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Eh bien, moi, je te prends au mot. Ils sont six. Il n'y en a que deux qui comptent. Epouse Drossais.

JACQUELINE. — Très bien. Il sera dur.

Mme FLORY. — Epouse Drossais! Epouse Drossais! C'est vite dit! Il a beau aimer la camomille, comme petit-fils, il ne m'emballe pas. Sauveterre a bien des avantages.

HÉLÈNE. — Allons, bon! Comment voulez-vous que je me décide?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Décide-toi entre Drossais et Sauveterre, sinon nous n'en sortirons jamais. Ils sont très bien tous les deux, choisis.

Mme FLORY. — Oui.

Entre Georgie. Elles se lèvent.

GEORGIE. — Camarade n'est pas là?

HÉLÈNE. — Ah! qui est-ce, ce petit-là?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Tu ne le connais pas? C'est Georgie, le petit garçon d'Honzier.

GEORGIE, *à Jacqueline et à Hélène.* — Bonjour, madame... Bonjour, madame.

Mme FLORY, *à Hélène.* — Je vais t'envoyer Sauveterre.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Et moi Drossais.

HÉLÈNE, *à Georgie.* — Mais c'est un amour. Quel âge as-tu, mon petit?

GEORGIE. — Sept ans, madame.

Mme FLORY. — Tu restes là, Hélène?

HÉLÈNE, *à Georgie.* — Quels beaux cheveux tu as... *(A Mme Flory.)* Oui... oui... je reste là. *(A Georgie.)* Veux-tu que je fasse ton buste?

GEORGIE. — Oh! chic!

HÉLÈNE, *voyant que Mme Flory va pour sortir.* — Grand'mère, à ma place, lequel des deux choisirais-tu?

Mme FLORY. — Ah! ma chérie, tu nous embêtes!

Elle sort [illegible] Mme Miran-Charville et [illegible]

HÉLÈNE. — Tes cheveux sont trop longs.

GEORGIE. — Tout à l'heure, vous admiriez mes cheveux...

HÉLÈNE. — Qui t'a habillé, ce matin?

GEORGIE. — C'est camarade.

HÉLÈNE. — Qui ça?

GEORGIE. — Camarade, c'est papa... je l'appelle comme ça... on est une paire d'amis...

HÉLÈNE, *riant.* — Eh bien, camarade t'a mal mis ta collerette. Elle ne va pas, d'ailleurs... Comment! Et tu ronges tes ongles?

GEORGIE. — Des fois, madame.

HÉLÈNE. — Tu n'es pas honteux? Qu'est-ce que ta maman dit de ça... Elle ne te gronde pas, ta maman?... Non?...

GEORGIE. — Je n'ai plus ma maman.

HÉLÈNE. — Oh! mon pauvre chéri! *(Elle l'embrasse.)*

Scène XVI

LES MÊMES, *puis* DROSSAIS, *puis* SAUVETERRE

DROSSAIS, *entrant.* — Mademoiselle, quelle surprise flatteuse!... *(Hélène le regarde.)* Il paraît que vous avez envie de causer avec moi.

HÉLÈNE. — C'est maman qui vous a dit ça?

DROSSAIS. — Elle m'a dit: « Ma fille veut vous voir. » C'est ravissant. Mais, est-ce une idée qui vous est venue sans qu'on vous la souffle? C'est une idée de vous, ça?

HÉLÈNE. — Ma mère a dû vous dire que oui.

DROSSAIS. — Elle m'a dit que oui. Mais, depuis que je vous regarde, je ne sais pas pourquoi, j'ai peine à le croire.

HÉLÈNE. — Vous êtes trop modeste.

DROSSAIS. — Ah! mademoiselle, c'est ravissant.

SAUVETERRE, *entrant.* — Ah! on m'affirme une chose qui tient du prodige. Il paraît que vous désirez me voir.

DROSSAIS. — Comment! l'autre aussi!

HÉLÈNE. — C'est aussi maman qui vous envoie?

SAUVETERRE. — Non, c'est madame votre grand'mère. Mais je crois que je vous dérange.

HÉLÈNE. — Du tout.

SAUVETERRE. — Si... si... Oh! ce n'est pas que vous devez vous amuser beaucoup avec Drossais.

DROSSAIS. — Dis donc! toi!

SAUVETERRE. — Mais j'estime que je vous gêne.

HÉLÈNE. — Non, vous êtes là tous les deux, restez là tous les deux. *(Elle les regarde.)* D'ailleurs, au fond, j'aime mieux ça.

SAUVETERRE. — C'est comme vous voudrez... Qu'est-ce que vous avez? vous avez l'air de nous comparer.

HÉLÈNE. — Oui... j'ai quatre questions à vous poser... à tous les deux.

DROSSAIS. — Ça en fait huit.

HÉLÈNE. — Non. Ce sont les mêmes.

SAUVETERRE. — Et pourquoi ces questions?

HÉLÈNE. — Oh!... mon Dieu... Par acquit de conscience.

DROSSAIS. — Je ne comprends pas.

HÉLÈNE. — Ça ne fait rien. *(Riant.)* Non, je ne pourrai jamais, ce n'est pas la peine.

DUCRAY, entrant. — Le prince d'Aretenstein fait demander à ces messieurs s'ils veulent faire un tour de plaine?

SAUVETERRE. — Mais...

HÉLÈNE. — Allez... allez... je vous ai assez questionné...

SAUVETERRE. — Eh bien, vous n'êtes pas curieuse... (Il se lève. Au valet.) Dites que nous venons.

DROSSAIS, à Hélène, bas. — Après dîner... accordez-moi cinq minutes, mais sans Sauveterre. Il est agaçant. Vous voulez bien?

HÉLÈNE. — Certainement.

DROSSAIS. — Merci.

SAUVETERRE. — Accordez-lui quelques minutes ce soir. Ça lui fera tant de plaisir.

HÉLÈNE. — Tiens! je croyais que vous le trouviez assommant.

SAUVETERRE. — Un sinistre raseur... mais je crois qu'il vous aime.

HÉLÈNE. — Vous en avez de bonnes! (Ils sortent.) Il est agaçant! C'est un raseur! Oh! Ils ont raison tous les deux. Georgie, puisque la vérité sort de la bouche des enfants, lequel préfères-tu de ces deux messieurs?

GEORGIE. — J'aime mieux papa.

Et comme Houzier entre, Georgie court à lui.

Scène XVII

LES MÊMES, HOUZIER

HOUZIER, entrant. — Ah! tu es là, garnement! Je suis revenu de la maison pour te chercher. Je parie, mademoiselle, que vous ne m'auriez pas reconnu?

HÉLÈNE. — Oh! si... Mais c'est vrai... il y a au moins quatre ans que nous ne nous étions vus...

HOUZIER. — Quatre ans... Il y a cinq ans... Vous n'avez pas changé du tout... Il y a longtemps que ce garnement-là vous ennuie?

HÉLÈNE. — Nous avons parlé de vous. C'est touchant de voir à quel point il vous aime.

HOUZIER. — Et moi aussi, je l'aime... je l'aime beaucoup trop... et tu ne le mérites pas toujours.

GEORGIE. — Toi non plus, camarade...

HOUZIER. — Hein? Qu'est-ce que c'est?

GEORGIE. — Papa, la demoiselle va faire mon buste.

HOUZIER. — Au fait, c'est vrai, il paraît que vous avez fait des progrès surprenants... Georgie, regarde la jolie main de la dame, c'est une main qui travaille. Tu vois que ça n'empêche rien. (A Hélène.) Il faut dire ça de temps en temps aux enfants!.. (Haut.) Alors, vous consentez à copier cette frimousselà?

HÉLÈNE. — Il est si joli!...

HOUZIER. — Il est joli quand il est sage. (A Georgie.) Si tu travailles bien... de six à sept... je te permettrai de mettre ton petit smoking. Tu auras l'air d'un homme.

HÉLÈNE. — Il m'a dit que c'est vous qui l'habillez.

HOUZIER. — Oui... oui... je suis tout à la fois son valet de chambre, sa gouvernante, son précepteur et son camarade, par-dessus le marché...

GEORGIE. — La demoiselle trouve que mes cheveux sont trop longs.

HÉLÈNE. — Oui... je me suis permis...

GEORGIE. — Et que je ronge mes ongles... la demoiselle m'a grondé...

HOUZIER. — Vous avez bien fait...

HÉLÈNE. — Je suis confuse, je...

GEORGIE. — Et puis, ma collerette ne va pas... la demoiselle m'a dit ça aussi... bon! vilain valet de chambre!...

HOUZIER. — Toi, ça va être la gifle! Va travailler dans le jardin!

GEORGIE (A Hélène.) — Vous voulez m'habiller ce soir?

HOUZIER. — Veux-tu t'en aller!...

Sort Georgie.

Scène XVIII

HOUZIER, HELENE

HÉLÈNE. — Je suis désolée... je n'ai pas dit tout cela d'une manière aussi...

HOUZIER. — Allez! allez! Ne vous excusez pas!... Je m'y connais évidemment mieux en affaires. J'ai une gouvernante qui s'occupe de lui, mais, en ce moment, elle est en congé. Enfin, tout ça ne remplace pas sa maman...

HÉLÈNE. — Vous ne songez pas à vous remarier?

HOUZIER. — A quel propos me dites-vous ça?

HÉLÈNE. — A propos de Georgie...

HOUZIER. — Epouser une jeune fille, à mon âge! Je suis trop vieux...

HÉLÈNE. — Vous avez trente-quatre ans...

HOUZIER. — Comment diable savez-vous ça?

HÉLÈNE, riant — Par votre camarade... Mais il n'y a pas que les jeunes filles... il y a les jeunes veuves...

HOUZIER. — Oui, évidemment... mais non...

HÉLÈNE. — Est-ce qu'elle est bien, au moins, cette gouvernante?

HOUZIER. — C'est une Anglaise... oui.

HÉLÈNE. — Les Anglaises sont très soigneuses et très propres. Elle est depuis longtemps chez vous?

HOUZIER. — Depuis la mort de ma femme... Vous aimez les enfants, mademoiselle?

HÉLÈNE. — Je les adore... Ce pauvre petit... J'ai peur de lui avoir fait de la peine... J'ignorais qu'il eût perdu sa maman... Je lui en ai parlé... Il a baissé la tête avec un petit air désemparé... Vous m'excuserez de vous dire tout ça?...

HOUZIER. — Ce sont des choses auxquelles je pense de temps en temps...

HÉLÈNE. — Il faut y penser tout le temps...

HOUZIER. — Bah! Dans deux ans, mon garçon ira au collège... et ce sera un petit bonhomme qui poussera, solide, comme son père... Vous savez qu'il parle très bien anglais...

GEORGIE, revenant. — Camarade, j'ai trouvé cette pomme... tu crois qu'elle est mûre?

HOUZIER. — Oui... (Georgie va pour la manger.) Attends... pomme... Comment dit-on ça, en anglais?

GEORGIE. — Ça se bouffe comme en français...

Il la croque.

HOUZIER. — Et voilà!... Croyez-vous que c'est désolant!... Viens... Il est temps de t'habiller... A tout à l'heure, mademoiselle.

HÉLÈNE. — A tout à l'heure...

Scène XIX

HELENE, puis Mme FLORY, Mme MIRAN-CHARVILLE, JACQUELINE, puis BOURGEOT et ROBERT.

HÉLÈNE. — Eh bien, voilà des gens qui me plaisent.

Mme Flory, *entrant*. — Tu es seule, ma petite fille ?

Hélène. — Grand'mère, il y en a un qui me plaît beaucoup.

Mme Flory. — Ah ! Eh bien, j'en étais sûre ! (*A* Mme Miran-Charville *entrant avec Jacqueline*.) Il y en a un qui lui plaît !

Mme Miran-Charville. — Il y en a un qui lui plaît ! Qui ?

Jacqueline. — Il y en a un qui lui plaît ! C'est Drossais.

Mme Flory. — Oui, Sauveterre ou Drossais.

Hélène. — Ah ! non... Ces deux-là à aucun prix !

Mme Miran-Charville. — Comment ?

Mme Flory. — De qui parles-tu, alors ?

Hélène. — D'un troisième !

Mme Flory *et* Jacqueline. — Un troisième ?

Hélène. — Par exemple, il est un peu jeune...

Mme Flory. — Ça ne fait rien.

Hélène. — Il n'a que sept ans !

Mme Flory, Mme Miran-Charville, Jacqueline. — Hein ?

Hélène. — C'est Georgie !

Les trois Femmes. — Oh !

Le Valet, *entrant*. — Mme la baronne de Vrécourt fait demander si madame reçoit ?

Mme Miran-Charville. — Elle est seule ?

Le Valet. — Avec M. le baron Roger, son fils...

Hélène. — Encore un prétendant !...

Mme Miran-Charville. — Oui, j'arrive ! (*A Hélène.*) Tu vas me faire le plaisir de venir avec moi...

Elles vont pour sortir. Entrent Bourgeot et Robert.

Hélène. — Encore un nouveau jeune homme qui est celui-là ?

Mme Miran-Charville. — Ça, ce n'est rien du tout, c'est le nouveau secrétaire..

RIDEAU

ACTE II

La bibliothèque du château. Dix heures du matin. Des boiseries claires du dix-huitième avec des rayons de livres courant tout autour de la pièce. Au premier plan à droite, un escalier praticable conduisant à la galerie bibliothèque sur laquelle donne la chambre d'Hélène. Deux portes au fond sous la galerie, dont l'une, à droite, donnant sur le cabinet du secrétaire. A droite, premier plan, porte donnant sur les appartements intérieurs. A gauche, deuxième plan, grande porte vitrée s'ouvrant sur le parc. Au milieu de la pièce, bureau élégant, banquette devant le bureau et sièges divers. A gauche, un grand canapé et un guéridon.

Scène première

ROBERT, Mme FLORY, *puis un instant* DUCRAY

Robert assis à sa table, Mme Flory assise en face, des livres de comptes.

Mme Flory, *sonnant*. — Le jardinier me vole, hein ! comme dans un bois ?

Robert. — Comme dans un parc !

Entre Ducray.

Mme Flory. — Dites à Louis de m'apporter son livre.

Ducray. — Le chef est sorti, mais si madame veut que je fasse chercher son livre.

Mme Flory. — Oui... Ah ! Ducray... c'est bien aujourd'hui qu'arrive M. Bourgeot ?

Ducray. — Oui, madame, probablement au train de midi.

Mme Flory. — Faites préparer la chambre du troisième. (*Sort Ducray.*) Ce brave Bourgeot... Tenez, quand je l'ennuyais de tous ces détails, lui ronchonnait. Vous, au contraire, vous vous exécutez de bonne grâce.

Robert. — J'aimerais mieux évidemment m'occuper d'affaires plus sérieuses.

Mme Flory. — Ah ! dame... pour les affaires sérieuses, c'est M. Houzier que mon gendre consulte.

Robert. — Ça me fait des loisirs.

Mme Flory. — Il plaît à beaucoup de monde ici, M. Houzier. Il a même su apprivoiser ma chère petite sauvage d'Hélène. C'est un homme très fort, n'est-ce pas ?

Robert. — On le dit, madame.

Ducray, *rentrant*. — Voici le livre du chef.

Mme Flory. — Merci. (*Sort Ducray.*) Excusez-moi de vous demander d'y jeter un coup d'œil.

Robert. — Mais pas du tout, madame... trop heureux...

Mme Flory. — Le chef est honnête, ses livres ne varient jamais. La côtelette coûte cinquante centimes, la poularde quatorze francs, voilà ses deux axiomes.

Robert, *qui feuillette le livre*. — Eh bien, votre chef est plus honnête encore que vous ne pensiez. Je vois ici : *poularde, huit francs*, et *côtelette, trente centimes*.

Mme Flory. — C'est bien la première fois, par exemple.

Robert. — Mais le fousi est cher.

Mme Flory. — Le fousi ! Comment épelez-vous cette herbe-là ?

Robert. — Je lis : *F, o, u, s, i, dix francs. Fousi, vingt francs.* (*Il remet le livre à* Mme Flory.)

Mme Flory. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Sonnez, je vous prie. (*Robert sonne.*) Oh !... mais ce n'est pas de la main de Louis, ce livre-là. (*A Ducray qui entre.*) Qui a écrit le compte de la cuisine ?

Ducray. — C'est Berthe, madame, la fille de cuisine.. Louis s'était brûlé le doigt, il dictait à Berthe.

Mme Flory. — Ah ! merci ! (*Sort Ducray.*) Berthe est une fille stupide... elle aura mal orthographié.. Pourquoi riez-vous ?

Robert. — Dame ! c'est clair. Louis dictait : « Côtelettes, deux francs, fous-y deux francs cinquante. »

Mme Flory. — Eh bien ?

Robert. — Eh bien, fous-y est une abréviation de fous-lui-z'y... fous deux francs cinquante à la patronne au lieu de deux francs ; poularde, sept francs cinquante, fous-y quatorze francs.

Mme Flory, *après avoir jeté sur le livre un coup d'œil*. — Ça, c'est trop fort, et employer le mot fous-y en parlant de moi... Quand je pense que le premier de l'an je leur serre la main à tous. Non, c'est trop ! (*Sonnant.*) Berthe ! Appelez-moi Berthe !

Scène II

ROBERT, puis BOURGEOT, puis HÉLÈNE

BOURGEOT, entrant. Il a son pardessus et son chapeau. — Bonjour, mon petit.

ROBERT. — Bourgeot! Toi! On ne t'attendait qu'à midi. Quel train as-tu donc pris?

BOURGEOT. — Un express hier soir. J'ai couché à Reims. J'étais impatient. J'avais hâte d'être ici.

ROBERT. — Le patron a besoin de toi pour des comptes de fermage que nous ne retrouvons plus.

BOURGEOT. — Des comptes de fermage?

ROBERT. — Mais qu'est-ce que tu as? Tu es changé? Tu as une mine superbe, mais tu as l'air mélancolique.

BOURGEOT. — C'est ce que tout le monde me dit depuis un mois. Depuis que j'ai hérité. N'hérite jamais, mon petit, n'hérite jamais!

ROBERT. — Tu as des soucis?

BOURGEOT. — Je voudrais bien. Mais je n'ai plus rien à faire! Ah! mon enfant, tu ne sais pas combien je m'embête.

ROBERT. — Mon pauvre vieux.

BOURGEOT. — Aussi, quelle joie de contempler à nouveau ma bibliothèque, de revoir cette brave table de travail devant laquelle le patron m'engueulait. Ah! j'en ai entendu ici depuis trente-cinq ans: « Bourgeot, vous êtes un imbécile; Bourgeot, vous êtes une brute... » C'était le bon temps... Au fait, qu'est-ce que tu faisais là, c'est intéressant?

ROBERT. — C'est passionnant!... Les comptes de la cuisine.

BOURGEOT. — Veinard! (Il s'assied.) Eh bien, où en es-tu, toi? As-tu fait la conquête du directeur du *Matin*? Tutoies-tu un ministre? Es-tu devenu le bras droit du patron?

ROBERT. — Attends, il n'y a qu'un mois!

BOURGEOT. — Ah! je croyais qu'en un mois la jeune génération... Enfin, pour l'instant tu alignes des chiffres avec Mme Flory. T'entends-tu bien, au moins, avec Mme Flory?

ROBERT. — C'est la seule personne sympathique de la maison, car tous les autres...

BOURGEOT. — Comment! mais...

ROBERT. — Allons donc! Le patron est un pur innocent, Mme Miran-Charville une tête sans cervelle, la princesse une snob, le prince un dégénéré, et quant à Mlle Hélène... Ah! celle-là...

BOURGEOT. — Mlle Hélène, tu es fou, mais elle est charmante, intelligente, cultivée et très jolie.

ROBERT. — Jolie! Comme c'est malin, ce n'est pas de sa faute. Evidemment, elle est jolie, mais sèche, suffisante, arrogante, insolente, et cette manière de vous parler, de vous toiser, de vous mépriser... et cette prétention... et cette protection... Ah! qu'elle est antipathique!

BOURGEOT. — Ce qui me plaît chez toi, c'est l'indulgence.

Sonnerie de téléphone.

ROBERT. — Ah! cent sous que c'est le baron Houzier! Allô! Oui, de la part de M. le baron Houzier... que le baron Houzier va venir tout de suite... bien, je ferai la commission... (Raccrochant l'récepteur.) Ah! leur baron Houzier, c'est Tartufe installé chez Orgon. Il s'est absenté quinze jours, pendant lesquels son petit garçon est tombé malade. Mlle Hélène a fait du zèle, a soigné le petit. J'allait voir avec quelle exagération! Depuis ce temps-là, elle ne jure plus que par Houzier. Le patron aussi, et puis tout le monde. Et pourtant... Enfin, patience!...

BOURGEOT. — Ah çà! tu m'énerves à la fin!

ROBERT. — Hein?

BOURGEOT. — Tu es même devenu très embêtant, tu sais. J'arrive ici heureux, ravi, et toi tu... Ah! non... tu es embêtant!

HÉLÈNE, entrant. — Vous n'avez pas vu le baron Houzier, monsieur?

ROBERT. — Il vient de faire téléphoner, mademoiselle. Il sera ici dans un quart d'heure.

HÉLÈNE. — Ah! Bourgeot!... Je suis contente de vous revoir.

BOURGEOT. — C'est moi... mademoiselle... qui suis touché... d'être reçu ici en ami.

HÉLÈNE. — Oui, Bourgeot, en véritable ami... et même... comme papa va à Paris cet après-midi... vous serez peut-être libre.

BOURGEOT. — Sûrement, pourquoi?

HÉLÈNE. — Parce que j'ai un tas de courses à Reims... des corvées. Est-ce que je peux vous charger?

BOURGEOT. — Si vous pouvez m'en charger? Une journée occupée! Mais avec reconnaissance, mademoiselle. (Sortant, et à Robert.) Je vais dire à Saturnin d'atteler *Walkyrie*.

Il sort. Robert s'est levé pour sortir.

HÉLÈNE. — Monsieur Levaltier, M. Faloize me réclame un livre depuis deux jours. Vous avez peut-être mis beaucoup d'ordre dans la bibliothèque, mais, pour ma part, je vous l'avoue, je préférais le désordre auquel j'étais habituée.

ROBERT. — Je suis désolé. Et que sera-ce, mademoiselle, quand la bibliothèque sera tout à fait en ordre?... Mais de quel livre s'agit-il?

HÉLÈNE. — C'est que justement ça ne vous dira rien... C'est un volume de l'Histoire de l'Art où se trouve le Christ de Lorenzo.

ROBERT. — Lorenzo de Piétri de Vechietta.

HÉLÈNE. — Ah! oui.

ROBERT. — Le Christ ressuscité alors... dont l'original se trouve à l'hôpital de la Scala, à Sienne... c'est là, dans le tome IV. J'admirais encore cette gravure, hier matin. (Il lui remet le livre.)

HÉLÈNE. — Ah!... c'est vrai... en effet... Vous avez donc été en Italie, vous connaissez Sienne?

ROBERT. — Oh! mademoiselle, voyager est un privilège. La lecture est le voyage de ceux qui ne peuvent prendre le train.

DUCRAY, entrant. — Le piqueur est là avec *Fox* et le poney de M. Georgie, mais il dit que *Fox* boite un peu.

HÉLÈNE. — Non, ça se passera sur la route dès qu'il sera échauffé. Portez ce livre à M. Faloize.

Sort Ducray.

ROBERT. — Si je puis me permettre de vous donner un respectueux conseil, mademoiselle, c'est de ne pas monter *Fox* ce matin.

HÉLÈNE. — Hein?

ROBERT. — Hier, comme vous rentriez avec M. le baron Houzier... son trot m'a surpris, il a le tendon forcé... et le jarret est enflé.

HÉLÈNE. — Monsieur Levaltier, vous vous connaissez peut-être en affaires, peut-être même en art... Mais pour les chevaux, non, excusez-moi... vous exagérez...

ROBERT. — Je n'ai rien dit, mademoiselle.

Il sort.

Scène III

HÉLÈNE, MME FLORY

Mme FLORY, entrant. — Bonjour, ma petite fille... le cuisinier se moquait de nous. J'ai flanqué Berthe à la porte.

HÉLÈNE. — Mais le cuisinier, alors?

Mme FLORY. — Je le garde. Sa cuisine est trop bonne. Seulement, j'ai fait un exemple. (Elle l'embrasse.) Hélène, embrasse Mme Flory. C'est le baron Houzier qui l'accompagne?

HÉLÈNE. — Non... son fils... Georgie... sur le poney... n'ayez pas peur!... nous irons au pas!

Mme FLORY. — Tu ne trouves pas que tu sors beaucoup avec Houzier depuis un mois?

HÉLÈNE. — Quel mal y a-t-il? Houzier s'occupe de moi, il ne me fait pas la cour... c'est le rêve. D'ailleurs, ce n'est pas pour lui, c'est pour Georgie. Ce petit-là, je l'adore. Quand je pense qu'il a été si malade!

Mme FLORY. — Oh! si malade.

HÉLÈNE. — Il avait quarante degrés... C'aurait pu être n'importe quoi... une scarlatine, une typhoïde!...

Mme FLORY. — Des coliques, de petites coliques.

HÉLÈNE. — Il était si gentil dans son petit lit. Je m'amusais à le faire rire. Ah! les petits, c'est amusant!

Mme FLORY. — Quelle enfant! Tu joues encore à la poupée!...

HÉLÈNE. — Ah! bonne maman... j'ai vingt-quatre ans, l'âge où beaucoup de femmes sont mères. C'est enfantillage, c'est de la maternité.

Mme FLORY. — Comme tu as dit ça, tu n'es pas triste?

HÉLÈNE. — Non, grand'mère, pourquoi?

Scène IV

LES MÊMES, HOUZIER et GEORGIE

HOUZIER, entrant. — Voici votre centaure.

GEORGIE. — Bonjour, ma tante Hélène... Bonjour, madame...

Mme FLORY. — Bonjour, mon enfant.

HÉLÈNE. — Est-il beau! Tourne-toi un peu... Et quelle mine! C'est mon ouvrage, ça. Il n'avait pas cette mine-là, il y a quinze jours.

HOUZIER. — Aussi nous vous aimons bien tous les deux. Ceci c'est de la part de Georgie.

HÉLÈNE. — Oh! oh!... la ravissante cravache... Oh! Et mes initiales!

HOUZIER. — Avant-hier, vous aviez cassé la vôtre, j'ai pensé...

HÉLÈNE, à Houzier. — Vous ne savez quoi inventer pour me faire plaisir... (A Georgie, l'embrassant.) Merci, mon chéri. Viens, Georgie. Bonne-maman... (Tendant la main à Houzier.) A tout à l'heure!...

HOUZIER. — A tout à l'heure... vous êtes ravissante comme ça!

HÉLÈNE. — Allons, allons!

Mme FLORY, remontant, à Hélène. — Soyez prudents surtout... pour l'amour de Dieu, soyez prudents! (A Houzier.) Ah! oui, j'ai peur quand elle monte à cheval.

HOUZIER. — Elle monte si bien.

Mme FLORY. — Oui, oui...

HOUZIER. — Votre petite fille est exquise, madame Flory.

Mme FLORY. — A qui le dites-vous, monsieur! Moi, je l'adore! On parle de l'amour des mères. Il n'y a que les grand'mères qui savent aimer.

HOUZIER. — Et jolie, et intelligente... et bonne... et du talent avec ça! Ah! madame Flory... si je n'étais pas un barbon. Vous me trouvez un barbon, madame Flory?

Mme FLORY. — Je vous dirais que vous avez l'air d'avoir vingt-cinq ans. A mon âge, quel plaisir ça pourrait-il vous faire?

HOUZIER. — Ah! vingt-cinq ans... ma foi non... mais, fichtre, je n'en ai pas quarante... J'ai trente-quatre ans, une belle fortune... une situation... et une santé... une santé dont la jeunesse d'aujourd'hui a perdu la recette. Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela, madame Flory.

Mme FLORY. — Mon Dieu, monsieur, moi non plus... vous m'excusez, n'est-ce pas? D'ailleurs, vous allez voir mon gendre et je pense qu'il vous retiendra à déjeuner.

HOUZIER. — J'espère que ça ne vous ennuie pas.

Mme FLORY. — Tout le monde ici a grand plaisir à vous voir.

HOUZIER. — Même vous, madame Flory.

Mme FLORY. — A mon âge, fatalement, on est un peu réfractaire... mais ma petite-fille vous aime beaucoup. C'est le plus sûr moyen de me plaire.

Elle sort. Cependant Robert est entré.

Scène V

HOUZIER, ROBERT, puis MIRAN-CHARVILLE

HOUZIER, se frottant joyeusement les mains. — Ah!... Monsieur Levaltier, déjà des papiers à la main... déjà au travail. A la bonne heure, j'aime les jeunes gens actifs, moi, courageux, laborieux. C'est ce que je disais hier encore à votre patron. Je lui disais: « Vous avez là un véritable collaborateur... » C'est mon avis... une ponctualité... une réflexion... une méthode... Je me demande ce que ferait votre patron s'il ne vous avait pas sous la main.

ROBERT. — Il vous consulterait, monsieur, c'est ce qu'il fait d'ailleurs.

HOUZIER. — Et vous m'en voulez, hein? Si, si, c'est tout naturel... Mais comme vous avez tort, vous devriez être ravi, au contraire, car vous pouvez compter sur moi dans la mesure de mes moyens. Oh! Ils ne sont pas encore considérables... mais on ne sait jamais, hein?... Enfin, nous nous comprenons...

ROBERT. — Oui.

MIRAN-CHARVILLE, entrant. — Ah! vous voilà, mon bon ami, vous n'êtes donc pas monté à cheval, ce matin, avec Hélène... (A Robert.) Je vous appellerai tout à l'heure...

Sort Robert.

HOUZIER. — C'est Georgie qui m'a remplacé... et, ma foi, je suis un peu jaloux de mon fils.

MIRAN-CHARVILLE. — Oui-dà...

HOUZIER. — Ami, que vous avez une charmante fille.

MIRAN-CHARVILLE. — Ah! vous avez remarqué ça, vous?

HOUZIER. — Ma parole. Si je n'étais pas un barbon. Vous ne me trouvez pas trop un barbon?

MIRAN-CHARVILLE. — Sacristi !... un barbon... vous avez...

HOUZIER. — Trente-quatre ans.

MIRAN-CHARVILLE. — Qu'est-ce que je dirais, moi qui en ai... enfin qui n'ai plus quarante ans.

HOUZIER. — Vous !... laissez donc... Quand vous allez faire une fugue à Paris, comme tout à l'heure... vous partez avec l'âme d'une jeune homme... Est-ce vrai?

MIRAN-CHARVILLE. — C'est vrai, quand je pars, mais quand je reviens...

HOUZIER. — Vous plaisantez... vous paraissez...

MIRAN-CHARVILLE. — Non, je ne me fais pas d'illusions... Dans trois ans, dans quatre ans... je ne serai plus aimé pour moi-même... Ah! si nous parlions un peu affaire... et, tenez... Vous avez un don précieux, vous savez... Avec vous... les affaires... ça devient gai...

HOUZIER. — Il suffit d'être de bonne humeur. Et vous êtes de bonne humeur.

MIRAN-CHARVILLE. — Parce que vous êtes là... Ah! je ne vous parle pas des charbonnages... c'est fait... de mes chemins de fer mexicains... mes actions ont remonté... je vous remercie... Ah! vous avez un flair...

HOUZIER. — L'habitude...

MIRAN-CHARVILLE. — Seulement, j'ai reçu... où l'ai-je donc fourré?... un télégramme de Paraîneaux.

HOUZIER. — Ah!...

MIRAN-CHARVILLE. — Il m'annonce sa visite pour tout à l'heure.

HOUZIER. — C'est indiscret. Vous partez pour Paris, cela va vous gêner.

MIRAN-CHARVILLE. — Du tout... du tout... (Il montre le télégramme.) Onze heures. Paraîneaux sera ici à onze heures, et je ne pars qu'à deux heures quarante.

HOUZIER. — En ce cas...

MIRAN-CHARVILLE. — Nous allons pouvoir régler cette affaire dans la matinée. (Il sonne au petit téléphone.) Je n'ai que trop tardé. Paraîneaux est votre ami et les amis de nos amis... (Au téléphone.) Monsieur Levaltier, apportez-moi le contrat d'Azi-Zelma. Il est préparé, n'est-ce pas? Comment! pas encore. Je vous en ai parlé il y a trois semaines et le baron Houzier, il y a dix jours, vous l'a réclamé devant moi... Des objections? Du moment que le baron Houzier et moi n'en avons pas trouvé, c'est qu'il n'y en a pas. M. Paraîneaux arrive ici à onze heures, que le contrat soit prêt... Apportez-moi les lettres à signer. (Il raccroche le récepteur.) Ce petit secrétaire... C'est Bourgeot qui me l'a indiqué. Je ne lui ferai pas mon compliment.

HOUZIER. — Le fait est que, cette mauvaise volonté à rédiger un acte de vente si avantageux pour vous... hein? Je n'aime pas beaucoup ça.

MIRAN-CHARVILLE. — Ni moi. C'est louche. Tenez, il a une manie. En m'apportant mon courrier, il me dit toujours: « Voici les lettres, il n'y a qu'à signer... » Eh bien, vous allez voir si je vais signer à la légère, vous allez voir ça.

ROBERT, entrant avec des lettres. — Monsieur, voici le courrier. Il n'y a plus qu'à signer.

MIRAN-CHARVILLE, à Houzier. — Vous voyez. (A Robert.) Il n'y a plus qu'à signer... vraiment? (Coup d'œil d'intelligence à Houzier.) Mais je ne donne pas ma signature à la légère, moi. Et qu'est-ce que cette lettre-là, d'abord?

ROBERT. — L'indemnité que je vous propose de demander au sujet du tramway de Reims.

MIRAN-CHARVILLE. — Eh bien... mais c'est sérieux, ça!... C'est très délicat... (A Houzier.) Vous n'avez pas l'air de vous en douter, mon garçon. (A Houzier.) Cher ami...

HOUZIER. — Oui.

MIRAN-CHARVILLE. [illegible] — Qu'est-ce qu'il faut répondre?

HOUZIER, à mi-voix. — Mon Dieu... ça peut aller...

MIRAN-CHARVILLE, à Robert. — Monsieur Levaltier, à la réflexion, ça peut aller. (Il signe. A Robert qui lui a remis une lettre.) Bigre, voilà bien des lettres. (A Houzier.) Cher ami... voyez donc ça... vous voulez bien?

HOUZIER. — Très volontiers.

MIRAN-CHARVILLE. — Vous êtes charmant, je vais voir mes chiens. (A Robert.) Et préparez le contrat, n'est-ce pas? Pour onze heures. Je suis mécontent, au bout d'un mois, c'est trop tôt... (Fausse sortie.) Je suis mécontent, je suis mécontent.

Scène VI

ROBERT, HOUZIER

HOUZIER, tout en feuilletant les lettres. — Le patron vous a un peu attrapé et par ma faute... Oh! très indirectement... Vous ne m'en voulez pas?

ROBERT. — Du tout, monsieur.

HOUZIER, lui remettant le paquet de lettres. — Ça va bien... ça va bien... D'ailleurs, soyez tranquille, j'arrangerai ça. Sapristi, on a bien le droit d'oublier quelque chose. Vous avez oublié de rédiger ce contrat... ce n'est pas un crime... car votre excuse de tout à l'heure... « J'ai des objections », ça ne tenait pas debout...

ROBERT. — Mon Dieu!...

HOUZIER. — Parbleu! C'est évident. Azi-Zelma est une affaire merveilleuse. Votre patron lui-même l'a compris... Oh! je l'adore, c'est un homme exquis; mais, entre nous, avouons qu'il a besoin de vous, hein?... de nous... (Robert, qui a fini son travail de lettres, se lève.) Ah!... Vous allez préparer le contrat?

ROBERT. — Excusez-moi... Je vais ranger ces livres.

HOUZIER. — Vous allez vous faire attraper.

ROBERT. — Le contrat sera prêt pour onze heures, ne vous inquiétez pas, monsieur.

HOUZIER. — Oh! jeune homme, si j'étais inquiet, ce serait pour vous.

Scène VII

LES MÊMES, plus HELENE et GEORGIE

GEORGIE, entrant. — Camarade, camarade... c'est pas de chance, mon poney allait très bien... mais c'est le cheval de tante Hélène qui ne marchait pas.

HOUZIER. — Il ne vous est rien arrivé, j'espère?

HÉLÈNE. — Rien du tout... Seulement, figurez-vous que ce pauvre Fox... (Apercevant Robert.) Je vous dirai ça, c'est sans intérêt.

GEORGIE, à Robert. — Le cheval de tante Hélène a boité tout le temps.

HÉLÈNE. — Va! va!... Miss Anny t'attend.

GEORGIE. — Si c'est pas malheureux, un petit poney qui galope si bien... et un grand cheval qui boite.

HÉLÈNE. — Allons... va rejoindre miss Anny.

Sort Georgie.

Scène VIII

LES MÊMES, puis GEORGIE, puis DUCRAY

Robert, qui range la bibliothèque, va et vient, portant des livres, entre la bibliothèque et le petit cabinet attenant.

HÉLÈNE. — Je dois reconnaître, monsieur Levaltier, que vous aviez raison.

ROBERT. — Simple hasard.

Cependant Ducray a apporté un plateau servi

HÉLÈNE. — Posez ça là. (A Houzier.) Vous avez déjeuné?

HOUZIER. — Ma foi non, et même je vais rentrer chez moi, car je meurs de faim

HÉLÈNE. — Voilà une idée!... Qu'est-ce que vous prenez?... du thé?... du chocolat?

HOUZIER. — Je suis confus... du cacao.

HÉLÈNE. — Du cacao... quelle horreur!... enfin, ça vous regarde... (A Ducray.) Du cacao!... (Ducray va pour sortir.) Ah! Ducray! (A Ducray, à mi-voix.) Vous avez retrouvé ma photographie qui était sur le bureau?

DUCRAY. — Non, mademoiselle.

HÉLÈNE. — Ce n'est pas mon père qui l'a emportée?

DUCRAY. — Non, mademoiselle, je l'ai demandé à monsieur.

HÉLÈNE. — C'est bien. (Sort Ducray.)

HOUZIER. — Ça va être amusant de prendre un petit déjeuner avec vous.

Cependant Robert, qui est entré du petit cabinet, laisse tomber un livre

HÉLÈNE. — Vous m'avez fait peur.

ROBERT. — Je suis au désespoir, mademoiselle.

HÉLÈNE, à Houzier. — Je ne vous attends pas... J'ai une faim d'ogre. Cette promenade m'a creusée.

Robert frappe à plusieurs reprises deux livres l'un contre l'autre comme pour en faire tomber la poussière.

HOUZIER. — Georgie a été sage?

HÉLÈNE. — Un amour... (Robert frappe encore deux livres.) Oh! Monsieur Levaltier! (Robert, qui n'a pas entendu, met ses gants, des gants clairs.) Monsieur Levaltier!... Monsieur Levaltier!... (Robert se retourne.) Vous allez sortir, je crois?

ROBERT. — Non! Pourquoi, mademoiselle?

HÉLÈNE. — Vous mettez vos gants.

ROBERT. — C'est à cause des livres qui sont pleins de poussière.

Il frappe encore deux livres

HÉLÈNE. — Monsieur Levaltier, soyez assez aimable pour travailler dans le petit cabinet. Vous avez certainement autre chose à faire.

HOUZIER. — Quand cela ne serait qu'un petit contrat à rédiger, hein, jeune homme?

ROBERT. — Je vous remercie de me le rappeler, monsieur, j'aurais pu l'oublier. (Il sort.)

Scène IX

HOUZIER, HÉLÈNE, puis GEORGIE

HOUZIER. — Ce petit secrétaire... Il n'a pas l'air franc.

HÉLÈNE. — Il est bizarre, en tout cas... Cette peur d'abîmer ses mains. Un secrétaire devrait plutôt avoir peur d'abîmer ses gants.

HOUZIER. — Il est d'une prétention. Votre père me consulte... ça le vexe!

HÉLÈNE. — Le fait est que papa ne peut plus se passer de vous. Le jour où vous rentrerez à Paris, il sera tout désemparé.

HOUZIER. — Il ne sera pas le seul... Il y a... (Il cherche le regarder.) Il y a Georgie... Le gâtez-vous assez, ce petit. Sous prétexte qu'il a été malade, vous lui passez tous ses caprices.

HÉLÈNE. — Quand il sera parti, moi aussi je vais être bien seule.

Ducray apporte le cacao et le pose sur une petite table en face de celle d'Hélène.

HOUZIER. — Merci. (Sort Ducray.) Est-ce bizarre, tout de même! Voici cinq automnes que je suis votre voisin... C'est à peine si nous nous étions adressé la parole. Et, maintenant, je ne suis plus occupé que de vous.

HÉLÈNE. — Je vous ai mis deux morceaux de sucre.

HOUZIER. — Merci... C'est vrai!... Me promener avec vous, vous regarder faire le buste de Georgie. (Hélène verse à Houzier du cacao.) Vous regarder verser du cacao.

HÉLÈNE, riant. — Oh!

HOUZIER. — Voilà ma vie depuis un mois... Ma parole... je ne serais pas veuf avec ce grand garçon... je pourrais me croire amoureux!

HÉLÈNE. — Dieu merci, vous ne l'êtes pas.

HOUZIER. — Dieu merci?

HÉLÈNE. — Songez donc! Un homme qui ne pense pas à m'épouser! Quel repos! Quelle rareté! Vous ne savez pas à quel point ça me change.

HOUZIER. — Entre nous, vos prétendants ne vous gênent guère... Drossais éconduit il y a dix jours, Patard le lendemain. Enfin il vous reste sauveterre.

HÉLÈNE. — Pas pour longtemps. Il part demain. Ça va être une déclaration de la dernière heure. Hier au soir, j'ai bien cru que ça y était. Il m'a regardée avec des yeux blancs, a poussé un soupir... et brusquement a changé d'avis... Je ne perdrai rien pour attendre. Mais je vais bien le recevoir, un noctambule, un fêtard, un joueur. (Geste de Houzier.) Ah! c'est vous qui me l'avez dit.

HOUZIER. — Le mariage change tellement un homme.

HÉLÈNE. — Ce n'est plus un mariage, alors, c'est une cure.

HOUZIER. — Je regrette de vous avoir raconté tout cela, mais que voulez-vous? C'est mon défaut, je suis trop sincère. Quand je vois tous ces jeunes gens qui ne vous aiment pas, qui ne songent qu'à faire une affaire... Eh bien, c'est plus fort que moi, ça me révolte.

HÉLÈNE. — Ah! mon pauvre Houzier, et vous n'avez rien vu... Tenez, il y a quelques jours, par lassitude, par veulerie, pour en finir, j'étais sur le point d'accepter l'un des trois. Oui, Drossais, Patard, Sauveterre, au hasard. Je sens si bien que, finalement, je serai roulée. Alors, à quoi bon lutter? Il y a une telle conspiration autour de moi. Ah! je suis parfois découragée.

HOUZIER. — Allons! allons! il y a de braves gens tout de même. Je suis votre ami, moi, votre grand ami.

HÉLÈNE. — Ça a commencé si tôt! Mes petites camarades m'enviaient, mais leurs parents me flagornaient pour arriver à mon père. Je ne comptais pas encore, on se servait de moi! Plus tard, on a vu poindre ma dot, je n'étais qu'une enfant, et c'était à qui me volerait ma première émotion. Et après,

ah! après, les prétendants, quelle mente! Tenez, l'un d'eux comptait si bien m'épouser qu'il avait pris date, oui... pour régler ses dettes. Quand je l'eus congédié, il est devenu pâle, si pâle, qu'un moment j'ai eu un remords; j'ai cru qu'il m'aimait. Heureusement, il m'a dit: « Je vous en supplie, laissez croire pendant quelques jours que ça se fera, que j'aie le temps de m'arranger avec mes créanciers... » Je crois que je suis devenue aussi pâle que lui... Ah! on a beau être prévenue, ça cause une impression... Eh bien, je ne lui en veux pas trop.

HOUZIER. — Ah!...

HÉLÈNE. — Non, c'est, avant vous, le seul homme sincère que j'aie rencontré... Ah!... n'est-ce pas?... J'ai raison d'avoir confiance en vous... si vous me trompiez, vous aussi...

HOUZIER. — Oh! ce n'est pas bien.

HÉLÈNE. — Je suis nerveuse. Excusez-moi.

HOUZIER. — Mais oui... mais oui...

HÉLÈNE. — Voyez-vous, Houzier, je ne peux pas épouser quelqu'un de pauvre, je suis trop riche. Il me faudrait rencontrer un homme ayant quelque fortune qui ne songerait pas à se marier, mais qui y penserait en me voyant. Je n'ambitionne pas qu'il m'aime, mais que je lui plaise et qu'il me soit sympathique... ce n'est pourtant pas un idéal bien romanesque.

HOUZIER. — Encore faudrait-il le connaître... vivre un peu avec lui.

HÉLÈNE. — Ça, évidemment.

HOUZIER. — Et, comme vous êtes jolie, intelligente, exquise... Allons, allons, vous le savez, fatalement cet homme-là tomberait amoureux de vous. Il vous le dirait et ça gâterait tout, car vous n'en croiriez pas un mot.

HÉLÈNE. — Ça dépend!

HOUZIER. — Ah!

HÉLÈNE. — Oui, ça dépend!

HOUZIER. — Eh bien... écoutez, Hélène.

HÉLÈNE. — Non, Houzier, non.

HOUZIER. — Mais...

HÉLÈNE. — Pas encore.

HOUZIER. — Ah!

HÉLÈNE. — Non, je sais que cet homme-là existe... Je le crois vraiment sincère, mais tout ce qu'il pourra me dire ne me touchera jamais autant que son silence, qui m'a émue, dont je suis très reconnaissante.

HOUZIER. — Alors...

GEORGIE, entrant. — Tante Hélène... regardez les belles fleurs, c'est pour vous... Je vous les ai cueillies. (Il les lui remet.) Vous ne m'embrassez pas?

HÉLÈNE, elle l'embrasse. — Mon chéri.

HOUZIER. — Alors... alors, Hélène.

HÉLÈNE. — Peut-être...

HOUZIER. — Ah! Hélène... (Il lui baise la main.)

GEORGIE. — Vous voulez que je cueille d'autres fleurs?

HOUZIER, prend Georgie dans ses bras. — Oui... un gros bouquet... toutes les fleurs que tu pourras... C'est un beau jour, un grand jour, Georgie.

GEORGIE. — Pourquoi, camarade?

HÉLÈNE, faisant signe à Houzier de se taire. — Pour rien... Va cueillir des fleurs... Va! (Sort Georgie.)

Scène X

LES MÊMES, moins GEORGIE

HOUZIER. — C'eût été si bon, si beau à lui dire.

HÉLÈNE. — Pas encore. Je veux être franche avec vous. Il ne faut pas qu'il y ait entre nous d'équivoques. Je sens que je vous aimerai beaucoup... mais je... c'est difficile à dire... je ne vous aime pas.

HOUZIER. — Mais, je le sais bien.

HÉLÈNE. — Ah!

HOUZIER. — Je ne me fais pas d'illusions, allez! Ce n'est pas par amour que, jeune et jolie comme vous l'êtes, vous pourriez m'épouser. De la confiance, de l'estime, un peu de tendresse, voilà ce que je peux inspirer... et puis, il y a Georgie. C'est ça, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Oui, c'est ça, Houzier.

HOUZIER. — Eh bien, j'aurais deux enfants à gâter au lieu d'un. Je me rendais bien compte qu'un mariage entre nous ne pourrait jamais être qu'un mariage d'amis... d'amis très tendres. C'est ça, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Oui, je suis contente, Houzier, c'est ça... j'aurais souffert d'une passion que je n'aurais pas pu partager. Une petite chose souvent vous inquiète, c'est une indication... un malaise.

HOUZIER. — Quoi donc?

HÉLÈNE. — Cette photo qui était sur le bureau... cette photo... de moi avec mon chien.

HOUZIER. — Eh bien?

HÉLÈNE. — Eh bien, la prendre pour que je remarque qu'elle avait disparu... c'était si collégien, si maladroit... Ça vous ressemblait si peu... ou alors forcément ce petit calcul... (Houzier la regarde, étonné.) Ce n'est pas vous qui l'avez prise?

HOUZIER. — Mais non!

HÉLÈNE. — Oh! je vous demande pardon. C'est Sauveterre, naturellement. Vous ne m'en voulez pas?

HOUZIER. — Je vous adore.

HÉLÈNE. — Ah! Houzier...

HOUZIER. — Je vous aime... (Petit mouvement d'Hélène.) Je vous aime de tout mon cœur.

HÉLÈNE. — Ça vous va tellement mieux... Et, maintenant, allez dire bonjour à ma grand'mère, ne lui dites rien, puisqu'il n'y a encore rien... (Geste de Houzier.) rien du tout... Mais soyez gentil pour elle... Faites-lui un peu la cour.

HOUZIER. — Vous y tenez? C'est que je n'ai pas l'air de lui être très sympathique.

HÉLÈNE. — C'est bien pour ça.

HOUZIER. — Vous êtes exquise.

Scène XI

LES MÊMES, FALOIZE

FALOIZE, entrant. — Eh bien, il y a une demi-heure que je t'attends dans l'atelier, je la trouve mauvaise.

HÉLÈNE, l'embrassant. — Je n'ai pas la tête au travail.

FALOIZE. — Tant pis. Tu es en pleine forme. Le buste du petit Georgie n'est pas mal du tout.

HOUZIER. — Pas mal. Dites que c'est un pur chef-d'œuvre.

FALOIZE. — Monsieur... Quand moi je dis qu'un morceau de sculpture n'est pas mal, je fais à l'auteur un plus grand compliment que quand, vous, vous dites que c'est un chef-d'œuvre.

HOUZIER. — Justement, cher maître, je...

FALOIZE. — Et puis, ne m'appelez pas cher maître. Ça me vieillit. A vingt-cinq ans, on ne m'appelait pas cher maître, et j'avais bougrement plus de talent qu'aujourd'hui.

HOUZIER. Mais.

HÉLÈNE. Ne faites pas attention. Allez voir grand'mère.

HOUZIER. A tout à l'heure. (Il sort.)

Scène XII

HÉLÈNE, FALOIZE, puis SAUVETERRE

HÉLÈNE. Faloize, je suis très fâchée.

FALOIZE. — Il me déplaît, ce coco là.

HÉLÈNE. Il me plaît à moi. Il faudra bien qu'il te plaise.

FALOIZE. Il a l'air bon garçon. J'ai horreur de ça. J'ai été roulé trois fois dans ma vie... et chaque fois ç'a été par un bon garçon. Je ne suis pas très au courant des choses et des gens de la finance, mais il a couru de drôles de bruits sur ce monsieur.

HÉLÈNE. Si c'était vrai, est-ce que papa serait son ami?

FALOIZE. Enfin, ce profil d'Henri IV à la manque...

HÉLÈNE. Faloize! assez!

SAUVETERRE, entrant. Je ne vous dérange pas, mademoiselle?

HÉLÈNE. — Ah! Sauveterre... vous tombez bien.

SAUVETERRE, à Faloize. — Bonjour, cher monsieur.

FALOIZE, à part. — Il pourrait m'appeler cher maître.

SAUVETERRE. Ce que j'ai à vous demander, mademoiselle, est très délicat. Sans doute, il eût été plus correct que je m'adresse à madame votre mère.

HÉLÈNE. — Mon petit Sauveterre, je veux vous épargner des paroles inutiles... Vous êtes charmant, spirituel, bien né... vous avez tort, par exemple, de cliquer des photographies. A part ça, vous avez tout pour vous. Mais quant à vous épouser, ça, jamais.

SAUVETERRE. Mais, mademoiselle, je vous assure...

HÉLÈNE. — Et mon refus n'a rien qui puisse vous blesser... qui vous soit personnel. Vous arrivez trop tard. Je suis fiancée.

FALOIZE. Pas bête, ça!

SAUVETERRE. Mais, mademoiselle, c'est désolant... Laissez-moi au moins... il n'est pas possible que...

HÉLÈNE. Si, mon petit Sauveterre... C'est possible, je suis fiancée.

FALOIZE, à Hélène. Tu insistes trop.

HÉLÈNE, continuant à Faloize. — Et avec Houzier, si tu veux tout savoir.

FALOIZE. — Tu as tort de lui dire ça.

HÉLÈNE. — Pourquoi? C'est parfaitement vrai.

FALOIZE. Il suffirait que monsieur le répète... Ce serait très désobligeant pour toi.

SAUVETERRE. Mademoiselle peut compter sur ma discrétion.

HÉLÈNE. — Mais tu es absurde, Faloize, c'est vrai.

FALOIZE. Que tu es fiancée à Houzier... à Houzier!

HÉLÈNE. — Je suis fâchée qu'il te déplaise, mais je te l'ai dit, il me plaît à moi.

FALOIZE. Ce veuf! Cette savonnette!

HÉLÈNE. Faloize!

FALOIZE. Cet odieux bon garçon. Ce feu d'artifice pour quatorze juillet!

HÉLÈNE. Ah! Faloize, en voilà assez, à la fin!

FALOIZE. Je te laisse. Je finirais par m'emporter... Ah! monsieur... Dieu sait que je n'étais pas déjà chaud pour vous, mais vous refuser pour prendre Houzier, eh bien, je vous trouve délicieux.

SAUVETERRE. — Vous êtes trop bon, monsieur...

FALOIZE, à Hélène. Mais je vais raconter ça à ta grand'mère, tu entends... Nous verrons ce que dira ta grand'mère.

Scène XIII

HÉLÈNE, SAUVETERRE

SAUVETERRE. — Il ne reste à vous présenter mes respectueuses félicitations, mademoiselle.

HÉLÈNE. Ce Faloize... vraiment! (A Sauveterre.) Merci, vous ne m'en voulez pas trop?

SAUVETERRE. — C'est-à-dire que c'est désolant... je suis désolé, car...

HÉLÈNE. — Moi aussi, mais que voulez-vous.

SAUVETERRE. — Si vous aviez voulu m'écouter...

HÉLÈNE. — A quoi bon?

SAUVETERRE. — Nous aurions évité un cruel malentendu.

HÉLÈNE. — Il n'y a pas de malentendu, mon petit Sauveterre.

SAUVETERRE. — Mais si. Je ne venais pas du tout vous demander en mariage...

HÉLÈNE. — Mais qu'est-ce que vous veniez me demander, alors?

SAUVETERRE. — Demander à madame votre mère si ça ne la dérangerait pas que je reste quelques jours de plus au château. Oui, pour deux raisons: la dernière, c'est que j'étais attendu chez mon frère, dans l'Eure, et on me confirme ce matin que mon petit neveu a la coqueluche... (Il lui montre une lettre.) Et, justement, j'ai la gorge si sensible...

HÉLÈNE. — Ça, par exemple!

SAUVETERRE. Et la première, la vraie, celle là, c'est que je ne voudrais pas m'en aller avant le quinze. Ma famille tient à ce que je reste ici, oui, pour vous, et, si je partais, elle serait capable de ne pas me donner ma galette, et justement en ce moment... Un malentendu désolant...

HÉLÈNE. — Mais, voyons... voyons... avant de partir vous comptiez bien pourtant me demander en mariage?

SAUVETERRE. C'est-à-dire... que certainement... avec plaisir... je serais toujours trop heureux... Et d'ailleurs, c'est ce que je comptais faire. Seulement, n'est-ce pas...

HÉLÈNE. — C'est trop tard. Vous avez toutes les chances.

SAUVETERRE. — Je suis content. Oh! pardon.

HÉLÈNE, riant. — Eh bien, restez ici le temps que vous voudrez.

SAUVETERRE. — J'ai peur que maintenant ce ne soit un peu gênant.

HÉLÈNE. — Pour qui?

SAUVETERRE. — Pour... Au fait, vous avez raison... Je vous remercie.

HÉLÈNE. — Alors, dites donc, vous êtes sûr que ce n'est pas vous qui l'avez prise?

SAUVETERRE. — Quoi donc?

HÉLÈNE. Eh bien, ma photographie.

SAUVETERRE. — Oh! non! mais si vous voulez la mienne, je vous dois bien ça.

HÉLÈNE. Ah! vous êtes un type.

Il sort. Cependant est entré Robert. Il tient des papiers à la main et les dépose sur le bureau.

Scène XIV

HELENE, ROBERT

Hélène réfléchit une seconde, puis va pour sortir.

ROBERT. — Mademoiselle, voici votre photographie.

HÉLÈNE. — Allons donc! c'est vous! où l'avez-vous trouvée?

ROBERT. — Je ne l'ai pas trouvée.

HÉLÈNE. — Comment?

ROBERT. — Je l'avais prise.

HÉLÈNE. — Prise!

ROBERT. — Oui.

HÉLÈNE. — Mais de quel droit? Pourquoi?

ROBERT. — Mon Dieu, je croyais que ça n'avait pas une grande importance, j'ai peut-être eu tort.

HÉLÈNE. — Il me semble...

ROBERT. — Le chien était si joli, j'ai voulu faire un agrandissement du chien.

HÉLÈNE. — Vous dites?

ROBERT.— Oui, vous ne savez pas, vous naturellement; mais j'ai consacré aux colleys quelques pages dans le temps, alors...

HÉLÈNE. — Jolie excuse.

ROBERT. — Oh! ce n'est pas une excuse, mademoiselle, voici une épreuve.

HÉLÈNE. — Ah!

ROBERT. — Vous remarquerez que je n'ai photographié que le chien.

HÉLÈNE. — Oui, oui.

ROBERT. — Malheureusement, mon agrandissement est raté, je ne vous l'offre pas... mais voici mon livre. (Lui offrant le livre.) Je vous en prie... c'est un cadeau modeste. (Hélène le prend machinalement et veut le rejeter sur la table.) C'est tout de même un exemplaire sur hollande.

HÉLÈNE. — Ah! en effet...

ROBERT. — J'ai toujours tant aimé les chiens... Vous, mademoiselle, vous les aimez comme des choses de luxe. Mais quand on n'est pas riche, et qu'on vit un peu seul, allez!... ce sont des compagnons. Veus voyez le chien de cette gravure... c'était le mien... oui... vous vous dites qu'il est moins beau que le vôtre.

HÉLÈNE. — Mais non... non... je...

ROBERT. — Si... c'est tout naturel. Pourtant, un de mes amis, qui était millionnaire, a tout fait pour l'avoir, celui-là... tout... Il a même fait le nécessaire... il me l'a acheté. Moi, n'est-ce pas, je m'en suis séparé, car c'est à peine si je pouvais le nourrir, mon cabot. Chez mon ami, je savais que, deux fois par jour, il croquerait des cuisses de poulet, mangerait des pâtées succulentes. Eh bien, mademoiselle, deux jours après il me revenait. Ça, voyez-vous, je n'ai jamais pu l'oublier. Depuis, je ne peux plus regarder un chien sans être un peu ému... c'est peut-être bête... c'est comme ça... alors, n'est-ce pas, ça vous explique... (Soupirant.) Enfin, voilà votre chien.

HÉLÈNE. — Oh! maintenant, gardez-le.

ROBERT. — Non, non... (Mouvement d'Hélène : il n'y aurait eu que lui, n'est-ce pas... A moins que cette photo, vous m'autorisiez...

HÉLÈNE. — Quoi donc?

ROBERT. — A la découper.

HÉLÈNE. — Oh!...

ROBERT. — Ça vous ennuie peut-être?

HÉLÈNE. — Mais du tout.

ROBERT. — Merci. (Il découpe la photo.) C'est bien un colley gris, n'est-ce pas?

HÉLÈNE. — Comment?... oui.

ROBERT. — Vous l'avez toujours?

HÉLÈNE. — Il est mort.

ROBERT. — Ah!... à la suite de quoi?

HÉLÈNE. — D'une indigestion.

ROBERT. — D'une indigestion!... Ah! on voit mieux le chien, maintenant! (Il lui remet une moitié de la photographie.) Voici. (Il va pour sortir.) Ah! mademoiselle...

HÉLÈNE. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

ROBERT. — Nous avons fait une erreur... C'est moi qui ai votre photo et c'est vous qui emportez mon chien.

HÉLÈNE. — Ah! ah!... oui... voilà.

Il sort.

Scène XV

HELENE, puis JACQUELINE, HUBERT, Mme MIRAN-CHARVILLE, MIRAN-CHARVILLE, Mme FLORY, FALOIZE, puis PARAINEAUX, HOUZIER, BOURGEOT, ROBERT.

JACQUELINE, entrant. — Eh bien... je n'en reviens pas... laisse-moi t'embrasser, d'abord.

HÉLÈNE. — Tu sais déjà?

JACQUELINE. — Si, je sais déjà!... Mais tout le monde le sait.

HÉLÈNE. — Comment!... mais non... c'est beaucoup trop tôt.

JACQUELINE. — Mais tu es folle!... Tu l'as dit à Sauveterre qui a félicité maman, à Faloize qui, en ce moment, fait une scène chez grand'mère. C'est officiel, tout ce qu'il y a de plus officiel... Ils vont tous arriver t'embrasser... Qu'est-ce que tu as?

HÉLÈNE. — Rien... Mais, jusqu'à présent, je ne croyais pas que c'était arrivé.

JACQUELINE. — Ah çà! tu ne vas pas dire non, maintenant.

HÉLÈNE. — Oh! sois tranquille... Je suis très contente, mais où est Georgie?

JACQUELINE. — Dans le parc, je suppose.

HÉLÈNE. — Ça me fera plaisir de le lui annoncer à lui... Tu as vu maman?

JACQUELINE. — Oui... Elle a dit: « Ce n'est pas le mariage rêvé, mais, enfin, c'est un mariage. » Quant à papa, il pleure... oui... de joie... Seulement, mon mari est dans tous ses états. Il a juré...

HÉLÈNE. — Hubert?

JACQUELINE. — C'est la première fois depuis son invalidation.

HUBERT, entrant. — Préférer un baron qui date du Second Empire à Sauveterre, une maison qui date de l'an mil... Hélène, vous êtes une anarchiste.

JACQUELINE. — Si Houzier la rend heureuse, voyons!

HUBERT. — Heureuse! une baronne Houzier... mais elle passera après tout le monde! C'est toute une existence de bout de table! (A Mme Miran-Charville qui entre.) Quel mariage!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Médiocre, maintenant, mais, avec notre fortune, dans un an, ce sera un mariage très chic. Je suis contente. Votre groupe, au cercle, est toujours très influent; vous présenterez Houzier et vous le ferez recevoir.

TOUS. — Oui.

HUBERT. — Impossible!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Pourquoi? Houzier a

fait une partie de sa fortune lui-même. C'est un garçon de valeur.

HUBERT. — Justement, il n'a aucune chance; le groupe dont j'ai l'honneur de faire partie se fiche absolument du mérite personnel. Nous, nous avons encore des traditions.

Mme MIRAN-CHARVILLE, à Hélène, l'embrassant. — Ma chérie. Je suis très contente.

MIRAN-CHARVILLE, entrant. — Et moi ravi... (A Hubert.) Enfin, nous aurons un gendre intelligent.

HUBERT. — Ah! pardon... permettez...

JACQUELINE. — Papa!

MIRAN-CHARVILLE. — Laissez-moi achever... Intelligent en affaires, car c'est lamentable d'être toujours à la merci d'une petit secrétaire plus ou moins...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Prenez garde! on entend tout de la galerie.

MIRAN-CHARVILLE. — Il n'y a personne... Plus ou moins... je retrouverai le mot tout à l'heure.

Mme FLORY, entrant avec FALOIZE. — Petite cachottière...

HÉLÈNE. — Bonne-maman... Vous l'avez vu...

Mme FLORY. — Oui, oui... mon impression est meilleure, bien meilleure. (L'embrassant.) Ah! ma chérie, si seulement j'étais sûre qu'il allait te rendre heureuse.

HUBERT. — Heureuse!... Une baronne Houzier!

Mme FLORY, à FALOIZE. — Dites-lui un mot gentil, voyons, qui rachète.

FALOIZE, à Mme Flory. — Oui... (A Hélène.) Hélène, je ne demande qu'à revenir sur ma déplorable impression.

Mme FLORY. — Oh!

MIRAN-CHARVILLE. — Et Lucien, dans tout ça... Hélène... Jacqueline... Où est donc Lucien?

Mme MIRAN-CHARVILLE, à Hélène. — Qui ça?

MIRAN-CHARVILLE. — Eh bien, Lucien Houzier. Il s'appelle Lucien.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Vous l'appelez déjà Lucien?

MIRAN-CHARVILLE. — Il faut bien que quelqu'un commence.

DUCRAY, entrant. — M. Paraineaux est là, monsieur.

MIRAN-CHARVILLE. — Bravo... qu'il entre... (Sort Ducray.) Nous allons lui annoncer cette bonne nouvelle... (Entre Paraineaux.) Vous tombez dans une fête de famille, mon cher Paraineaux.

PARAINEAUX. — Ah! vraiment... (Saluant.) Madame... Mesdames... Messieurs...

MIRAN-CHARVILLE. — Vous arrivez pour présenter vos félicitations.

PARAINEAUX. — A qui?

MIRAN-CHARVILLE. — A ma fille, d'abord.

PARAINEAUX. — Mademoiselle...

MIRAN-CHARVILLE. — Et à votre ami le baron Houzier.

PARAINEAUX. — Comment?

MIRAN-CHARVILLE. — Mon futur gendre.

PARAINEAUX. — Hein?

MIRAN-CHARVILLE. — Que voilà d'ailleurs.

PARAINEAUX. — Allons donc!

MIRAN-CHARVILLE, allant à Houzier. — N'est-ce pas, mon cher... mon cher... et puis, quoi, je le dis: mon cher Lucien.

HOUZIER. — Je suis ému. (A Mme Miran-Charville.) Je suis bien ému.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Je tâcherai de ne pas être à vos yeux la belle-mère... la dangereuse belle-mère.

HOUZIER. — Oh! madame... craignez plutôt d'être l'autre danger.

FALOIZE. — C'est d'un goût, ça!

PARAINEAUX. — Mes félicitations. Tu as de la chance... Toujours heureux en affaires... heu! enfin, toujours heureux. (A Miran-Charville.) Je suis confus, monsieur. Pour parler de notre contrat, j'arrive vraiment à un bien mauvais... à un trop heureux moment.

MIRAN-CHARVILLE. — Du tout, du tout, je vais passer la journée à Paris. Mais je peux m'absenter, maintenant, les affaires, cela regarde mon futur gendre. (Il lui pose la main sur l'épaule.)

PARAINEAUX. — Ah!

FALOIZE. — C'est lui qui se marie, ma parole!

MIRAN-CHARVILLE. — Voyons ce contrat.

FALOIZE. — Alors, là, vrai, tu exagères...

MIRAN-CHARVILLE. — Qu'est-ce que tu as, toi... je parle d'un contrat de vente... (Appelant.) Bourgeot!... Ah! je dis toujours Bourgeot!... M. Levaltier... (Entre Bourgeot.) Ah! Eh bien, Bourgeot, ma fille se marie.

BOURGEOT. — Je le sais, monsieur, tout le monde le sait, quel grand jour! Je suis respectueusement enchanté.

MIRAN-CHARVILLE. — Moi aussi. Quant à votre remplaçant, je ne vous fais pas mon compliment.

BOURGEOT. — Ah!

MIRAN-CHARVILLE. — Il déplaît à tout le monde... je suis désolé d'avoir à vous le dire, je vous regrette.

BOURGEOT. — Mademoiselle Hélène, mes vœux respectueux. Monsieur le baron Houzier, mes respectueuses félicitations.

ROBERT, entrant. (A Miran-Charville.) — Il est onze heures, monsieur, voici le contrat.

MIRAN-CHARVILLE. — Ce n'est pas trop tôt. Posez-le là, nous allons l'examiner dans un instant.

BOURGEOT, à Robert. — Tu aurais dû féliciter, voyons.

ROBERT. — Qui?

BOURGEOT. — Tout le monde... Les Miran-Charville, le baron Houzier... Mademoiselle Hélène.

ROBERT. — Mademoiselle Hélène, pourquoi?

BOURGEOT. — Elle se marie.

ROBERT. — Ah!

BOURGEOT. — Avec le baron Houzier. Qu'est-ce que tu as?

ROBERT. — Rien.

BOURGEOT. — Tu ne félicites pas?

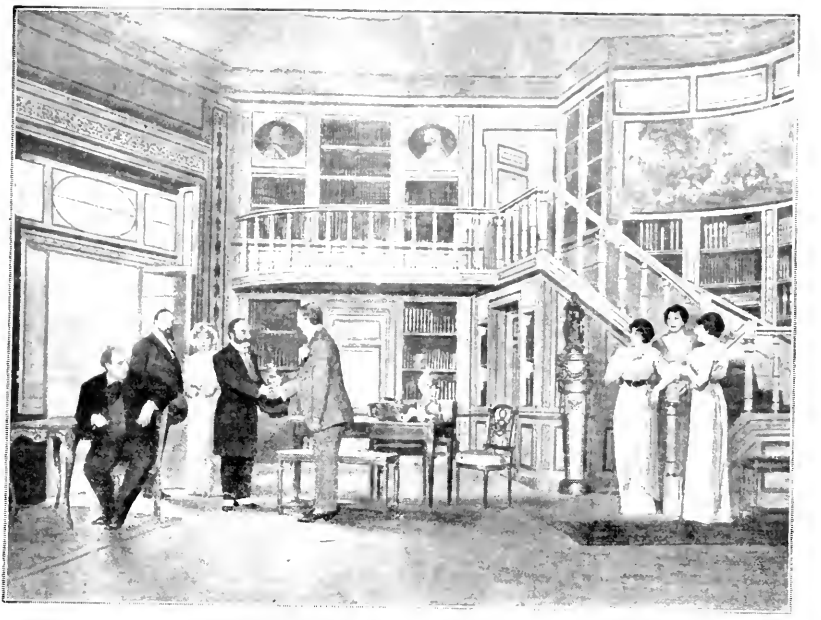
ROBERT. — Non.

BOURGEOT. — Mal élevé!

MIRAN-CHARVILLE, à Bourgeot. — Je vous regrette.

BOURGEOT, à Robert. — Je te fais mes compliments. (Cependant les femmes, Houzier, Miran-Charville, etc., se sont dirigés vers la terrasse à gauche, par la porte vitrée du bureau. Robert, dans un coin de la scène, paraît réfléchir. Bourgeot le rejoint.) Toi qui étais venu pour tout conquérir. Tu as réussi; au bout d'un mois, plus personne ne peut te souffrir. Voilà où ça mène les ministres et les directeurs de journaux. Tu aurais mieux fait d'essayer de comprendre ce que c'est que ton emploi. Tiens! un jour pareil, le jour où se marie la fille de la maison, est-ce que tu devrais faire cette figure? Non, mais, regarde-toi. Tu m'écoutes?...

ROBERT. — Oui... va toujours.



Faloize, Houzier, Mme F[illegible], Paraineaux, Miran-Charville. Hélène, Mme Miran-Charville, Jacque.

SCÈNE XV. — Miran-Charville. « Vous [illegible] la fête de famille [illegible] Paraineaux. »

BOURGEOT. — Ah! tu crois que c'est commode d'être secrétaire, tu crois qu'on s'improvise secrétaire, mais c'est très compliqué, très délicat... Il faut être très intelligent. Oui, tu as connu des députés de l'extrême-gauche, des chimistes, des célibataires, des gens qui n'avaient pas de cuisine. Mais un vrai secrétaire, dans une vraie famille, ça... ça, c'est difficile. Tu m'écoutes?

ROBERT. — Je bois tes paroles.

BOURGEOT. — Eh bien, un conseil, le dernier. Le baron Houzier va être tout-puissant ici, tâche de te concilier ses bonnes grâces.

ROBERT. — Fie-toi à moi.

BOURGEOT. — Ah! mauvaise tête, je suis là à essayer de te tirer du guêpier où tu t'es fourré et tu rages.

ROBERT. — Quelle erreur... J'ai tout mon sang-froid, au contraire, et ce ne sera pas long. Sois tranquille, le baron Houzier m'appréciera.

MIRAN-CHARVILLE. — Moi, il va falloir que je m'apprête pour aller à Paris. (Brouhaha, les dames Faloize, Hubert, se dirigent vers la sortie.) Monsieur Paraineaux, le contrat est là, examinez si les termes vous en conviennent. Je signe.

ROBERT. — Mais, monsieur, il y a des points importants que j'ai laissés en blanc... et qu'il faudra discuter.

MIRAN-CHARVILLE. — Vous les solutionnerez avec ces messieurs.

ROBERT. — Je voudrais vous faire part d'abord de ces quelques objections.

MIRAN-CHARVILLE. — Inutile. Je laisse à Lucien le soin de remplir les blancs. (Il signe.)

ROBERT. — Dans votre intérêt, je crois que...

MIRAN-CHARVILLE. — Mon intérêt... croyez-vous donc que le baron Houzier n'en a cure, de mon intérêt? Hein! Lucien? Des objections intéressantes... Nous les aurions prévues, vous ou moi. Lucien, je m'en rapporte absolument à vous. (Sortant avec Bourgeot.) Il est agaçant.

BOURGEOT. — Il est un peu agaçant, mais c'est jeune.

MIRAN-CHARVILLE. — Je vous regrette. Je ne l'aurais jamais cru. (Ils sortent.)

ROBERT. — Messieurs, je vous demande pardon. J'emporte le contrat cinq minutes, le temps d'en prendre copie. (Il rentre dans le petit cabinet.)

Scène XVI

HOUZIER, PARAINEAUX

PARAINEAUX. — Bravo! mon vieux, bravo, tu es très fort.

HOUZIER, modeste. — Oh!

PARAINEAUX. — Si. La fille de Miran-Charville et jolie avec ça. Quelle dot?

HOUZIER. — Quatre cent mille.

PARAINEAUX. — De rente?

HOUZIER. — Cela va de soi.

PARAINEAUX. — Tu es très fort. Avoir mené de front deux affaires pareilles... car l'autre est aussi belle, tu sais. Tiens, tu liras ça. (Il lui remet un papier.) C'est de Ginard, notre ingénieur. Il estime que nous pouvons gagner un million par an.

HOUZIER. — La tête de Miran-Charville quand il saura ça!

PARAINEAUX. — Qu'est-ce que tu risques?

HOUZIER. — Tu es bon, toi!... Tu n'épouses pas Lille.

PARAINEAUX. — Eh bien, pour lui, je l'aurai roulé, voilà tout. Vous vous plaindrez ensemble et vous me traiterez de fripouille. Je t'entends d'ici. Ah! voilà deux belles affaires dans le sac... car je vais signer, hein!

HOUZIER. — Oui, oui... seulement...

PARAINEAUX. — Seulement, quoi?

HOUZIER. — Je ne sais pas si ce que nous faisons là est très délicat.

PARAINEAUX. — Bon, dis donc! tu le savais avant... et puis, délicat... une affaire, ça n'est jamais délicat.

HOUZIER. — N'empêche que tout ça n'est pas correct!...

PARAINEAUX. — Ah!... ah!

HOUZIER. — Et au moment de te laisser signer...

PARAINEAUX. — Oui... oui... je commence à comprendre pourquoi tu as mis tout ce temps à me faire revenir. Je te devine... c'est clair... tu te dis: « Mirail-Charville va être mon beau-père, donc ses terrains vont être à moi; si je les exploitais sans ce bon Paraineaux, hé! hé!... c'est cinq cent mille francs de plus qui, tous les ans, tomberaient dans la caisse de la famille. »

HOUZIER. — Mais non... qu'est-ce que tu vas chercher là, mon Dieu...

PARAINEAUX. — Mais oui, c'est très humain... j'en ferais autant... Et tu te dis aussi, pourquoi lui faire un pareil cadeau!... Cette affaire, c'est moi qui l'ai découverte, qui l'ai apportée à Paraineaux sur un plat d'argent. Alors...

HOUZIER. — Pour ça, oui, mets-toi à ma place.

PARAINEAUX. — Je m'y mets, mon fils. Seulement, il y a une chose que tu ne te dis pas, et tu as tort.

HOUZIER. — Laquelle?

PARAINEAUX. — Tu ne te dis pas: « Paraineaux, c'est un vieux camarade qui a fait pour nous deux plus d'une affaire un peu... Il y en a même dans le tas... on ne choisit pas toujours... pour lesquelles on pourrait le... (Fait le geste.) Et si on bouclait ce bon Paraineaux, hé, hé! il y aurait des chances pour que l'honorable, l'estimé, l'inattaquable baron Houzier connût les douceurs d'une petite villégiature. »

HOUZIER. — Mais...

PARAINEAUX. — Voilà ce que tu ne te dis pas, et tu as tort, car si tout cela se savait — et, crois-moi, ça peut se savoir — ton mariage serait fichu.

HOUZIER. — Paraineaux!

PARAINEAUX. — Heureusement, tout cela, je me le dis pour toi, je me mets à ta place... comme tu dis... Aussi je suis bien calme. Quand même tu y songerais — ce qui ne serait pas bien — tu ne peux pas me lâcher.

HOUZIER. — Mais qui y songe!

PARAINEAUX. — Personne, c'est impossible.

HOUZIER. — Impossible, non, mais pas délicat.

PARAINEAUX. — Très bien.

HOUZIER. — Indigne de moi.

PARAINEAUX. — A la bonne heure!

HOUZIER. — Et...

PARAINEAUX. — Maladroit.

HOUZIER. — Admettons. Mais puisqu'il n'en est pas question.

PARAINEAUX. — Aussi, je suis tranquille. Alors... je vais signer pour nous deux?

HOUZIER. — Bien sûr. Seulement, je te préviens, vis-à-vis du petit secrétaire, je vais représenter Mirail-Charville, j'aurai un rôle à jouer.

PARAINEAUX. — Bien entendu.

HOUZIER. — Je ferai semblant de défendre ses intérêts.

PARAINEAUX. — C'est ton devoir.

HOUZIER. — Même contre nous?

PARAINEAUX. — Oui, mais ne va pas trop loin, hein?

HOUZIER. — Sois tranquille. Et si le petit secrétaire se permet de faire du zèle, eh bien, compte sur moi, ça ne sera pas long, je le sacquerai.

PARAINEAUX, lui tendant les mains. — Ah!... mon vieil Houzier!

HOUZIER, lui serrant les mains. — Ah! mon vieux Paraineaux.

Scène XVII

LES MÊMES, plus ROBERT

ROBERT. — Je vous demande pardon, messieurs, je suis tout à vous.

HOUZIER. — Eh bien, Paraineaux, voici ce fameux contrat. Nous as-tu assez embêtés pour qu'on te le donne! Ça y est, tu n'as plus qu'à signer.

PARAINEAUX. — Minute! Je ne signe jamais un contrat sans l'avoir lu et relu.

ROBERT. — Voici une copie.

PARAINEAUX. — Merci. (Il lit.) Vous permettez.

HOUZIER. — Je viens de mater M. Paraineaux, j'ai fini par l'amener à vous donner cinq cent cinquante mille francs et à prendre tout le personnel à sa charge... C'est un petit travail dont je ne suis pas mécontent.

ROBERT, à Houzier. — Monsieur le baron... (Houzier et Robert s'écartent.) Je suis très ennuyé.

HOUZIER. — Ah! oui, c'est vrai! Vos fameuses objections, voyons-les.

PARAINEAUX. — Des objections encore, mais vous m'avez pourtant assez serré. Je suis roulé, moi, dans cette affaire-là.

ROBERT. — Ça m'étonnerait de votre part, monsieur Paraineaux.

HOUZIER. — Ça arrive aux plus malins..

ROBERT. — Il y a autre chose. C'est assez difficile à dire. Et mes réserves!

PARAINEAUX, qui a lu le contrat. — Allons, sortez-les, vos réserves, bien qu'avec un contrat pareil, s'il y a quelqu'un qui devrait en faire, et de pommées... c'est moi.

ROBERT. — Monsieur Paraineaux, avez-vous entendu parler du petit domaine de Bouzi-Agra?

HOUZIER. — Bouzi-Agra?

PARAINEAUX. — Bouzi-Agra?

HOUZIER. — Tu connais ça?

ROBERT. — Il touche la frontière tunisienne.

PARAINEAUX. — Qui touche? Il est à sept kilomètres.

ROBERT. — Je vois que vous en avez entendu parler. Eh bien, ce domaine a été vendu pour rien à un certain M. Dumiage, qui a découvert, oh! par hasard, mul ne peut suspecter sa bonne foi, une carrière de marbre. M. Dumiage est, aujourd'hui, vingt fois millionnaire.

PARAINEAUX. — C'est un veinard.. Mais je ne vois pas...

ROBERT. — Si. On a souvent des surprises dans

ces sacrées terres d'Algérie. Supposez qu'Azi-Zelma...

HOUZIER. — Ah! là... je vous ferai encore un joli petit pari, mon petit Levaltier. Vous ne trouverez pas ça de marbre dans Azi-Zelma.

ROBERT. — Bien sûr, mais...

PARAINEAUX. — Quoi! une mine de diamants, hein?

ROBERT. — Je ne dis pas ça, mais...

PARAINEAUX. — Je vois... je vois... une mine de chocolat.

ROBERT. — Vous êtes spirituel, monsieur Paraineaux.

PARAINEAUX. — J'aime à rire. Et, ma foi, tenez, assez blagué. Passez-moi donc la plume, jeune homme. Je signe. C'est une folie. Bah! ce qui me console, c'est que ça n'est pas la dernière.

Il prend la plume. Houzier et Paraineaux sont d'un côté de la table, Robert de l'autre côté. Au moment où Paraineaux va pour signer, Robert, brusquement, pose les mains sur le contrat et redresse la tête.

ROBERT. — Un instant.

PARAINEAUX. — Encore!

HOUZIER, *à Robert.* — Vous allez finir par le lasser.

ROBERT. — Ça m'étonnerait. Vous allez être de mon avis, monsieur Houzier. J'ai eu tort de ne pas vous parler franchement tout de suite. J'ai voulu ménager monsieur Paraineaux, qui est votre ami.

PARAINEAUX. — Me ménager?

HOUZIER. — Qu'est-ce que ça veut dire?

ROBERT. — Ça veut dire que si monsieur Paraineaux tient tant à Azi-Zelma, ce n'est pas pour les chênes-lièges... ce n'est pas pour le gibier... ce n'est pas pour le personnel...

PARAINEAUX. — Pourquoi est-ce donc, monsieur?

HOUZIER. — Oui, pourquoi?

ROBERT. — N'auriez-vous pas, par hasard, entendu parler de certains gisements de phosphates?

HOUZIER. — Des gisements de phosphates à Azi-Zelma?

ROBERT. — A Azi-Zelma.

HOUZIER. — Vous plaisantez?

PARAINEAUX. — Monsieur veut rire! des gisements de phosphates à Azi-Zelma?

ROBERT. — A Azi-Zelma.

PARAINEAUX. — Mais s'il y en avait, monsieur, ça se saurait.

ROBERT. — Mais ça se sait, monsieur, ça se sait même très bien au Comptoir Algérien des ventes et locations où j'étais il y a six mois encore... Ça se sait même si bien que...

HOUZIER. — Ce n'est pas croyable, ça, voyons, ce n'est pas croyable!

PARAINEAUX. — Des inventions! de pures inventions! Ainsi, moi, j'en aurais entendu parler, n'est-ce pas?

HOUZIER. — Et tu me l'aurais dit.

PARAINEAUX. — Il n'est pas difficile de voir, à mon air stupéfait, que c'est la première nouvelle.

ROBERT. — Il vous faut des preuves, monsieur Paraineaux?

PARAINEAUX. — Dame!

HOUZIER. — Ah! si j'avais des preuves, Paraineaux. Alors, là!

ROBERT. — C'est facile... Il y a six mois, monsieur Paraineaux, que je connais votre affaire.

PARAINEAUX, *riant.* — Six mois, fumiste! Avant moi, alors!

ROBERT. — En même temps... j'ai tout appris par votre ingénieur... sauf les noms, il m'avait tout raconté... Depuis, il a mis les points sur les *i*. Nous sommes même encore en correspondance. Ça vous fait rire?

PARAINEAUX. — Tiens! Gimard n'est en Algérie que depuis trois mois.

ROBERT. — Oh! oui... mais je vous parle de l'autre, de celui qui était... comment dire... trop scrupuleux... et que sans doute vous avez préféré semer à cause de ça... René Duprais...

PARAINEAUX. — Ha... ha...

ROBERT. — Oui, vous riez moins.

HOUZIER. — Et moi je ne ris pas. Qu'est-ce que ça signifie, ça, Paraineaux?

PARAINEAUX, *à Houzier.* — Hein?

ROBERT. — Il m'a communiqué des preuves.

PARAINEAUX. — Le chameau!

ROBERT. — Oui, j'ai un petit dossier... tenez... voici même quelques lettres de vous... Voulez-vous en voir une?

PARAINEAUX. — Ça... Ah! mon jeune enfant! C'est mon écriture, ça?

ROBERT. — Non, c'est la mienne... je ne promène pas ainsi vos autographes... ils sont trop précieux!

HOUZIER. — Si monsieur a des documents, il est certain qu'il faudra tenir compte de son avis, il faudra en tenir compte. C'est très fâcheux! Ah! que c'est fâcheux... Ce ne peut être qu'un malentendu... Expliquez-vous... (*Il s'éloigne.*)

PARAINEAUX, *à Robert.* — Allons, cartes sur table. Qu'est-ce que vous voulez? Combien?

ROBERT. — Oh! monsieur Paraineaux...

PARAINEAUX. — Allons... allons... un chiffre, mais raisonnable... n'abusez pas.

ROBERT. — Oh! pour qui me prenez-vous?

PARAINEAUX. — Mais pour un homme d'affaires. (*Il tire de son portefeuille une liasse de billets de banque et, lentement, à regret, consultant du regard Robert qui reste impassible, pose l'un après l'autre dix billets de mille francs sur le bureau.*) Voilà dix mille. (*Robert hausse les épaules.*) Ce n'est pas assez?

ROBERT. — C'est trop.

PARAINEAUX. — Trop?... Ah! c'est facile... (*Il reprend avec le même jeu que précédemment les billets de banque un par un, mais Robert, d'un coup de crayon, fait voler les billets à travers la pièce. Paraineaux se précipitant sur les billets.*) Alors vous refusez?

ROBERT. — Il me semble...

PARAINEAUX. — Jeune homme, vous n'êtes pas malin. (*A Houzier.*) Rien à faire. Fous-le à la porte.

HOUZIER. — Comme c'est commode, maintenant. (*A Robert.*) Alors, ce petit malentendu? Il subsiste? Ça ne peut pas s'arranger?

ROBERT. — Oh! pas de la façon dont M. Paraineaux l'imagine.

HOUZIER. — Alors?

ROBERT. — Alors, c'est très simple. Il n'y a qu'à ajouter une clause au contrat: au cas où l'on découvrirait des gisements de phosphates, M. Muran-Charville touchera tant sur les bénéfices.

HOUZIER. — Très bien... Très bien... Voilà parlé.

PARAINEAUX, *bas.* — Culot! (*Haut.*) Alors vous trouvez indispensable que M. Muran-Charville ait une petite part sur les bénéfices?

ROBERT. — Sa petite part? Pourquoi? Sa part! Qu'est-ce que vous penseriez de la moitié?

PARAINEAUX. — Vous vous fichez de moi. La moitié! Mais qu'est-ce que diraient mes actionnaires?

J'ai charge d'âmes, moi, monsieur. J'aime bien mieux vous donner deux pour cent à vous que la moitié à Miran-Charville.

HOUZIER. — Voyons, Paraineaux, je suis là.

PARAINEAUX. — Laisse-moi parler avec monsieur. S'il n'était pas un enfant, il accepterait tout de suite.

ROBERT. — Je suis un enfant!

PARAINEAUX. — Terrible!

ROBERT. — Alors, j'inscris cette petite clause. (*Il écrit.*) *Au cas où l'on découvrirait... M. Miran Charville... touchera...*

PARAINEAUX. — Un dixième.

ROBERT. — Oh!

HOUZIER. — Oh! Paraineaux!

PARAINEAUX. — Alors combien?

ROBERT. — Monsieur Houzier, vous qui allez être de la famille... proposez un chiffre.

PARAINEAUX. — Au fait, c'est vrai... Eh bien, le monsieur de la famille, combien?

Silence de Houzier, impressionné.

ROBERT, *à Houzier.* — Un tiers?

PARAINEAUX. — Vous voulez ma mort, vous.

ROBERT. — Je ne veux pas la mort du pêcheur, même en eau trouble. (*A Houzier.*) Un tiers!

HOUZIER. — Le tiers, ça me paraît raisonnable...

PARAINEAUX. — Ah! ça te paraît raisonnable...

HOUZIER, *avec un long regard à Paraineaux.* — Oui! raisonnable.

PARAINEAUX. — Messieurs, vous vous entendez pour m'étrangler. Enfin... je me suis juré de ne repartir que mon traité en poche. Je signe. Ce n'est fichtre pas encore cette affaire qui m'enrichira... mais puisque mon vieil ami me lâche. (*A Robert.*) Ce traité. Donnez!

ROBERT. — Un instant.

HOUZIER. — Non, en voilà assez. Je représente ici M. Miran-Charville. Donnez le contrat. (*A Paraineaux.*) Et toi, signe.

ROBERT. — Non, un instant.

HOUZIER. — Ah ça!...

ROBERT. — Comment comptez-vous signer?

PARAINEAUX. — Hein? mais Paraineaux... et Cie, voilà une question.

ROBERT. — Hé! hé! vous auriez pu mettre les points sur les *i*.

PARAINEAUX. — Comment?

ROBERT. — Et faire une allusion discrète à M. Houzier.

HOUZIER. — Qu'est-ce que ça signifie? Qu'est-ce que vous vous permettez d'insinuer?

ROBERT. — Je n'insinue rien, j'affirme. Paraineaux et Cie, c'est Houzier et Paraineaux.

HOUZIER. — Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est que cette sotte calomnie?

PARAINEAUX. — Ah! pardon!

HOUZIER. — Petit larbin!

PARAINEAUX. — Un peu de calme.

HOUZIER. — Si ça me plaît. Monsieur n'a pas de lettres de moi pour faire la preuve.

ROBERT. — C'est exact.

HOUZIER. — Ah!

ROBERT. — Elles sont toutes de M. Paraineaux.

HOUZIER. — Parbleu!

ROBERT. — Mais il n'y est question que de vous.

HOUZIER. — Imbécile!

ROBERT. — Je savais bien que vous finiriez par m'écouter. Messieurs, je ne demande pas mieux que de vous laisser coucher, mais, dans une affaire, il faut que tout le monde trouve son compte. La petite clause que j'ai introduite couche tout. Et cela est juste. Les terrains sont à M. Miran-Charville, les phosphates aussi. Mais, sans vous, il n'en aurait sans doute jamais tiré parti. Alors...

PARAINEAUX. — On signe...

ROBERT. — Oui, mais à une condition. Oh! vous allez pousser les hauts cris, monsieur Houzier, mais, si vous acceptiez, et vous devriez accepter, et vous accepterez... eh bien, je vous remettrais mon dossier, et même je m'engagerais volontiers à oublier pour toujours les choses pénibles que vous m'avez forcé de vous dire.

HOUZIER. — Au fait, je vous en prie! Vous mettez ma patience...

ROBERT. — Eh bien, voilà... Il s'agit de votre mariage...

HOUZIER. — Vous dites?

ROBERT. — C'est un mariage absurde.

PARAINEAUX. — Assez drôle.

ROBERT. — Il est urgent que vous y renonciez.

HOUZIER. — Hein?... Ah ça!... mais, ah ça! de quoi vous mêlez-vous?

ROBERT. — De votre mariage. Renoncez-y de vous-même. Ça vaudra mieux.

HOUZIER. — Ah! prenez garde!

PARAINEAUX. — N'envenime pas... n'envenime pas.

HOUZIER. — Insolent!

PARAINEAUX. — Messieurs... restons dans l'aménité.

HOUZIER. — Tu m'embêtes.

ROBERT. — Avouez tout de même que si M. Miran-Charville prenait connaissance de la littérature de M. Paraineaux, ça pourrait singulièrement modifier ses sentiments à votre égard.

PARAINEAUX. — Nous sortons de la question.

HOUZIER. — Du chantage, maintenant? Ah! je ne sais pas ce qui me retient, mon petit monsieur...

ROBERT. — Mon grand monsieur, qu'est-ce que vous voulez?... je me suis mis cela dans la tête et je n'en démordrai pas... Vous n'épouserez pas Mlle Miran-Charville.

HOUZIER. — Et peut-on savoir pourquoi?... Ah! non... je serais curieux! Mais c'est clair, pardi... et facile à deviner. La fille du patron, c'est tentant... Mais oui, c'est ça. Ah! c'est admirable!

ROBERT. — Ah! la, la! vous n'y êtes pas, monsieur Houzier! La fille du patron!... Ah! non, ce n'est pas pour elle. Une petite personne sans cœur, revêche, désagréable, qui m'a toujours traité du haut de sa grandeur, qui ne doit avoir ni charité... ni bonté... Ah! non, ce n'est pas pour elle!

HOUZIER. — Vraiment!

ROBERT, *parlant sur les exclamations d'Houzier.* — Oui... Oh! je suis aussi étonné que vous... C'est une chose qui me coûtera peut-être ma place, je n'ai aucune raison de la faire, et vous-même... à la rigueur... oui... je vous comprends... Mais que voulez-vous... c'est une saleté... Si je vous avais laissé faire ce mariage-là, j'aurais eu l'impression d'avoir été complice d'une saleté... Eh bien, non!

PARAINEAUX. — Il a raison, ce garçon!

HOUZIER. — Il y a une jeune fille que j'aime...

ROBERT. — C'est pas vrai!

HOUZIER. — Et qui m'aime!

ROBERT. — Elle ne vous connaît pas.

HOUZIER. — Et vous avez la folie!... Mais je ne chanterai pas, mon petit monsieur, j'aime mieux tout casser... (*A Paraineaux.*) j'aime mieux ta ruine...

PARAINEAUX. — Eh là! Eh là!

HOUZIER. — Et la mienne! Non, je ne chanterai pas.

ROBERT. — Ce n'est pas une raison pour crier. Est-ce que je crie? Soyez donc de sang-froid et réfléchissez. Si vous n'acceptez pas tout de suite ce que je vous propose, je vous donne ma parole que je prie Mlle Hélène de venir et que je la mets au courant de tout. Votre mariage sera rompu tout de même, vous n'en doutez pas, et en plus l'affaire sera ratée. Et j'en serai désolé pour ce pauvre monsieur Paraineaux qui n'est vraiment pour rien dans tout ceci et qui aura été votre victime.

PARAINEAUX. — Pour changer.

HOUZIER. — Je vous en défie.

ROBERT. — Vous avez tort.

Il va pour sonner.

PARAINEAUX. — Fichtre! Ah! mais non, pas de blague!... tu vas céder.

HOUZIER. — Est-ce que tu es fou?

PARAINEAUX. — Eh! mon fils, tu m'oublies un peu trop dans tout cela; c'est très joli, ton mariage, tu n'étais pas venu ici pour te marier. J'ai une affaire merveilleuse, j'y tiens.

HOUZIER. — Tant pis... je regrette.

PARAINEAUX. — Tiens, parbleu, commode! Dans celle-ci, part à deux, et même depuis la clause, part à trois. Dans l'autre, tu es tout seul, tricheur!

HOUZIER. — La paix!

ROBERT. — Alors, cher monsieur Houzier, je sonne?

PARAINEAUX. — Mais, monsieur, ne l'excitez pas. Vous êtes là à l'exciter!

HOUZIER. — Se laisser bâillonner comme cela... et par ce... non, ça, non! jamais! plutôt...

PARAINEAUX. — Ah! mais, en voilà assez, à la fin, pour qui poses-tu?... tu es criblé de dettes.

HOUZIER. — Hein?... Ah! ça... qu'est-ce qui te prend?... Ça n'est pas vrai!

PARAINEAUX. — Ne crâne donc pas, si dans six mois nous ne faisons pas de l'argent liquide avec notre affaire, tu sais ce qui nous pend au nez...

HOUZIER. — Mais veux-tu te taire!

PARAINEAUX. — Non, je ne me tairai pas. Tu n'as plus qu'une chose à faire maintenant, mettre les pouces, céder!

HOUZIER. — Jamais!

PARAINEAUX. — Mais cette jeune fille, tu t'en fiches, n.. de D...!... tu n'as jamais aimé cette petite... tu n'as jamais eu de cœur; ta première femme a été malheureuse comme les pierres, car vous ne savez pas tout, monsieur Levaltier...

HOUZIER. — Ah! tais-toi, ou...

PARAINEAUX. — Acceptes-tu?

HOUZIER. — Vous me paierez ça tous les deux...

PARAINEAUX. — Tu acceptes?

HOUZIER. — Ah! tonnerre... Et quand je le voudrais... le moyen!

ROBERT. — Oh! mais, monsieur Houzier... comptez sur moi pour vous tirer galamment de ce mauvais pas.

HOUZIER. — Trop aimable!

ROBERT. — Je viens de vous apprendre l'existence de ces gisements de phosphates... Par un scrupule qui ne surprendra personne, vous retardez votre mariage pour aller sur place vous assurer vous-même de la chose... vous voyez, je vous ai même ménagé une sortie. Et dire que vous ne m'en serez jamais reconnaissant.

PARAINEAUX. — Eh bien, tu entends ce que te dit ce brave garçon? Eh bien?

HOUZIER. — Signe... et au diable.

Il sort.

PARAINEAUX. — Ah! ça été dur! Elles deviennent difficiles, les affaires! (Il signe.) Voilà. Mes lettres, maintenant! votre petit dossier!

ROBERT. — Quand les fiançailles de M. Houzier seront officiellement rompues.

PARAINEAUX. — Eh bien, jeune homme, vous irez loin!

ROBERT. — Vous irez plus loin que moi, monsieur, à moins qu'on ne vous arrête en route.

PARAINEAUX. — Si ça avait dû m'arriver, mon petit, à mon âge ça serait déjà fait.

Il sort.

Scène XVIII

ROBERT, HELENE

ROBERT, seul. — Ça y est!... ouf!... ça y est! (Il déchire les papiers dont il venait de se servir, tire de sa poche une enveloppe, l'examine, et dit:) Ça, ce sont les bonnes...

Pendant tout ce temps-là, Hélène est descendue. Robert se retourne et l'aperçoit dans la pièce.

ROBERT, apercevant Hélène. — Ah!

Il remet vivement les lettres dans sa poche.

HÉLÈNE. — J'ai tout entendu... Ma chambre donne là sur la galerie.

ROBERT. — Ah!

HÉLÈNE. — Vous ne le saviez pas?

ROBERT. — Si, maintenant je me rappelle... mais je vous avoue que je n'y pensais plus...

HÉLÈNE, à elle-même. — C'est abominable! Ah! ce Houzier, ces mots, cette voix que je croyais connaître, mon Dieu... mon Dieu... que c'est laid!

ROBERT. — Mademoiselle...

HÉLÈNE. — Que c'est laid... Pauvre petit Georgie!

ROBERT. — Mademoiselle, je suis désolé...

HÉLÈNE. — Oh! non, je vous en prie... Je n'en reviens pas... Mais enfin, si j'avais aimé M. Houzier... Je ne l'aime pas, mais c'est une chance. De votre propre autorité, vous disposez de moi, de mon existence... je n'en reviens pas.

ROBERT. — Mais, mademoiselle, si vous estimez que j'ai eu tort, il est encore temps de retenir M. Houzier.

HÉLÈNE. — D'ailleurs, il y a une chose que je voudrais bien savoir, par exemple! Pourquoi avez-vous fait tout ça?... Dans quel but?... Quel est votre intérêt?

ROBERT. — Comment?

HÉLÈNE. — Vous n'êtes dans la maison que depuis un mois. Ce n'est pas par dévouement... à la famille... Bourgeot aurait agi, ainsi, je trouverais cela tout naturel. Mais vous, vous ne nous connaissez pas... alors, pourquoi?

ROBERT. — Parce qu'il y a des gens propres, mademoiselle.

HÉLÈNE. — En tous cas, ça n'est pas par sympathie pour moi. Oh! non. Je suis fixée sur votre opinion. Alors, pourquoi?

ROBERT. — Vous ne voulez pas m'entendre, je vous l'ai déjà dit.

HÉLÈNE. — Par probité, par désintéressement, non, je n'y crois pas.

ROBERT. — Mais, mademoiselle, je n'accepte pas que vous me parliez sur ce ton-là!

HÉLÈNE. — Vous dites?

ROBERT. — Libre à vous de ne voir partout que des sentiments intéressés, mais je vous interdis de me les prêter.

HÉLÈNE. — Mais, monsieur...

ROBERT. — Vous êtes une jeune fille. Vous avez vingt ans. Vous ne croyez plus à rien à l'âge où on devrait croire à tout... c'est lamentable, mais c'est votre droit... D'ailleurs, tous les luxes vous sont permis, à vous.

HÉLÈNE. — Oh!

ROBERT. — Mais ces sentiments qui vous paraissent ridicules, c'est mon luxe à moi, j'y tiens. Et, tenez, voulez-vous que je vous le dise, vous êtes millionnaire, vous êtes un des plus grands partis de France; moi, je ne suis qu'un secrétaire et je n'ai pas le sou. Eh bien! le plus pauvre de nous deux, c'est encore vous, mademoiselle, je vous plains de tout mon cœur.

HÉLÈNE. — Oh! mais, jamais personne n'a osé me parler de cette façon!

ROBERT. — A moi non plus, mademoiselle... Et, d'ailleurs, puisque vous me prêtez je ne sais quels calculs, puisque vous semblez regretter le départ diplomatique de M. Houzier... et qu'il paraît que je me suis mêlé de choses qui ne me regardaient pas, eh bien, rien ne s'est passé... M. Houzier a toujours été un parfait honnête homme, il n'y avait contre lui d'autres preuves que celles que j'avais réunies... les voici... Disposez-en... Vous avez votre destinée entre les mains. Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il sort.)

HÉLÈNE. — Oh!... Oh!... Oh!... (Elle pleure.)

RIDEAU

ACTE III

Un salon du château. Le soir. Au fond, une large baie donnant sur le parc. A droite, au deuxième plan, une grande porte à deux battants donnant sur la salle à manger et, au premier plan, une petite porte accolant aux appartements. A gauche, porte au premier plan et porte au deuxième plan. A droite, entre les deux portes, un guéridon ancien. A droite, également, une table élégante entre deux fauteuils. A gauche, canapé, fauteuils, guéridon et chaises. Meubles divers, chiffonnier, etc...

Scène première

Au lever du rideau entrent silencieusement: Mme FLORY, au bras de FALOIZE; Mme DE VALENDE, au bras de PATARD; Mme D'ERQUELINE, au bras de CHARNY; la baronne D'HUMIEGE, au bras de M. COUVRAY; JACQUELINE, au bras de SAUVETERRE; HÉLÈNE, au bras du PRINCE; Mme MIRAN-CHARVILLE, au bras de HUBERT; puis ROBERT. On s'incline, on s'assied.

Mme DE VALENDE, à Patard qui s'incline. — Ils sont gais!

PATARD. — Effroyable!

Mme D'HUMIÈGE, à M. de Couvray. — Quel dîner!

COUVRAY. — La morgue.

Mme D'ERQUELINE. — Ils ont l'air d'avoir perdu quelqu'un.

CHARNY. — Je ne sais pas, mais ils m'ont vu.

Tout le monde s'assied. Silence.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Quelle heure est-il?

Mme FLORY. — Neuf heures vingt.

Mme D'ERQUELINE. — Neuf heures vingt-cinq.

FALOIZE. — Neuf heures et demie.

Mme DE VALENDE. — Non... dix heures moins dix.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Enfin... près de onze heures. Et Alfred n'est pas là... Et, ce matin, il m'a télégraphié de Paris: « Arriverai pour dîner: attendez-moi. », ce qui fait que nous nous sommes mis à table à huit heures et demie, et sans Alfred, naturellement.

Mme FLORY. — Il a pu avoir un incident de route... il est parti en auto... (Bas.) Ne l'énerve donc pas comme ça!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Il aurait pu prendre le train. La nouvelle que je lui annonçais était pourtant assez grave, n'est-ce pas, Hélène?... Aussi, je vous fais mes excuses, il était bon, le dîner...

SAUVETERRE. — Pour ma part, madame, je l'ai trouvé excellent.

TOUS. — Excellent.

PATARD. — Le faisan était merveilleux.

Mme D'HUMIÈGE. — La timbale aussi.

FALOIZE. — Et comme l'entremets était remarquable, qu'est-ce qu'il vous faut?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — C'est possible. J'ai la migraine. Je n'ai touché à rien.

FALOIZE. — Vous avez repris deux fois du foie gras.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — J'ai l'impression parfois que je m'en vais.

FALOIZE. — Vous vous en allez avec du foie gras.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Ah! Faloize!... ce n'est pas le moment de faire de l'esprit. (Cependant on a apporté une table avec du café, des liqueurs, etc...) Eh bien, Hélène, tu es là les bras ballants... sers-nous le café...

SAUVETERRE. — Je vais vous aider, mademoiselle.

PATARD. — Moi aussi.

COUVRAY. — Moi aussi.

CHARNY. — Moi aussi.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Du tout, messieurs, du tout... Monsieur Levaltier, aidez donc ma fille. Vous nous rendrez encore bien ce service-là... après tout ceux que, paraît-il, vous nous rendez depuis hier soir.

HÉLÈNE. — Maman...

ROBERT. — Je ne comprends pas, madame.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Si ça peut vous consoler, monsieur, moi non plus.

Mme D'ERQUELINE. — Il y a de l'orage.

PATARD. — Tant mieux, ça sera peut-être drôle.

Mme D'HUMIÈGE. — Ça nous changera.

DUCRAY, entrant. — Deux télégrammes pour madame.

FALOIZE. — Ah! c'est peut-être d'Alfred.

JACQUELINE. — Oui, ça doit être de papa.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Non... des félicitations... Hélène... on te félicite de tes fiançailles...

Mme FLORY, bas. — Tu es agaçante, tu sais.

FALOIZE. — Et l'autre?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — De Bourgeot... Il dit que toutes nos courses à Reims sont faites et qu'il arrivera à dix heures. Voilà un secrétaire charmant... pas mystérieux, pas compliqué et qui ne se mêle que de ce qui le regarde...

HÉLÈNE. — Maman...

ROBERT. — Madame, à tort ou à raison, je vois que ma présence vous irrite... permettez-moi de me retirer.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Je vous en prie, monsieur... mais ne vous absentez pas... mon mari sera certainement pressé de vous voir.

ROBERT. — Moi aussi, madame.

Robert sort.

HÉLÈNE. — Oh!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Où vas-tu?

HÉLÈNE. — Dans ma chambre, j'ai la migraine.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Pas tant que moi, je te prie de rester.

Mme D'ERQUELINE. — Orage en plein.

Mme DE VALENDE, à Sauveterre. — Enfin, ça devient amusant.

SAUVETERRE. — Mieux vaut tard...

Mme FLORY, bas à Mme Miran-Charville. — Tu es folle, tu sais... devant des étrangers...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Qu'est-ce que tu veux... j'éclate.

FALOIZE, bas à Jacqueline. — Il faut trouver une sortie, ça va mal.

JACQUELINE, à Faloize, bas. — Oui... (Haut, à Mme de Valende.) Vous n'avez pas encore essayé les nouveaux fauteuils de la terrasse, chère amie, on y est assis admirablement.

Mme DE VALENDE. — Oh! nous sommes très bien ici. N'est-ce pas?

Mme D'ERQUELINE. — Oh! très bien!

FALOIZE. — Non, non, c'est une excellente idée. Il fait trop chaud ici.

Mme D'HUMIÈGE. — Je ne trouve pas.

SAUVETERRE. — Et puis je crois que nos cigares incommodent Mme Miran-Charville.

Mme D'ERQUELINE, à Sauveterre. — C'est malin!

HUBERT. — Oui, je crois, allons sur la terrasse.

Mme DE VALENDE. — Tant pis, ç'allait être amusant...

FALOIZE. — Bon petit cœur.

Ils sortent.

Scène II

Mme FLORY, Mme MIRAN-CHARVILLE, HÉLÈNE

HÉLÈNE. — Maman, vous n'aviez pas le droit de parler ainsi à M. Levaltier, c'est inconcevable.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Inconcevable, vraiment! Alors, tu trouves plus concevable d'attendre vingt-quatre ans pour te fiancer, de rester fiancée vingt-quatre heures et de refuser, après ça, toute explication à ta mère.

Mme FLORY. — Ecoute... tout de même, cette pauvre petite...

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Cette pauvre petite, comme tu dis, me doit une explication. Enfin, hier, qu'est-ce qui s'est passé?... Pourquoi t'es-tu enfermée dans la bibliothèque? Je suis ta mère, j'ai droit à une explication. Je veux mon explication.

HÉLÈNE. — Je regrette, maman, je ne puis pas vous dire.

Mme FLORY. — Ecoute, ma mignonne.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Je t'en prie, maman. Alors, petite malheureuse, tu n'as rien à reprocher à ce monsieur, il n'a aucun tort?

HÉLÈNE. — Ah! si.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Mais sapristi... alors... parle... dis-les.

HÉLÈNE. — Je ne peux pas. Je dois voir M. Houzier tout à l'heure... J'aime à croire qu'il trouvera lui-même une raison, qui justifie ma conduite.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Soit! Attendons. On a beau avoir des nerfs et une migraine... Attendons. Mais tout ça ne m'explique pas le rôle qu'a joué en tout ceci M. Levaltier... (Silence d'Hélène.) car voilà qui est inconcevable... un secrétaire! Mais, bonté divine, qu'est-ce qu'il avait à voir là-dedans... Eh bien!... non... tu es butée... c'est comme ça depuis hier au soir... (A sa mère.) Crois-tu que, si on ne souffrait pas autant de la tête, ça ne serait pas à se la casser contre les murs!... (A Hélène.) Ah! tu nous mets dans de jolis draps... petite bécasse!...

HÉLÈNE. — Merci, maman.

Elle sort.

Scène III

LES MÊMES, moins HELENE

Mme FLORY. — Tu es folle, n'est-ce pas?

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Quoi?

Mme FLORY. — Tu devrais la consoler, la plaindre et tu la terrorises!

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Mais...

Mme FLORY. — Ah! tu es bien une mère, toi! Ce n'est pas une grand'mère qui la traiterait ainsi. Mais si tu m'avais laissé faire, elle m'aurait déjà tout dit.

Mme MIRAN-CHARVILLE. — Allons donc!

Mme FLORY. — Il n'y a pas de allons donc!... Mais, toi, tu n'as jamais su lui parler. Oh! tu ne la comprends pas, tu es bien toujours la même, tu te laisses aller à ton premier mouvement et il n'est jamais bon. Tu n'as jamais eu de cervelle ni de cœur... Petite bécasse!

Mme MIRAN-CHARVILLE, se levant. — Merci, maman.

Elle sort.

Scène IV

FALOIZE, Mme FLORY

FALOIZE, entrant. — Eh bien, ça ne va pas?

Mme FLORY. — Ah! Faloize!... quelle histoire! Je suis bouleversée... et vous?

FALOIZE. — Non, je trouve tout ça très heureux.

Mme FLORY. — Hein?

FALOIZE. — Mais, naturellement. La gaffe, ça n'est pas la rupture... la gaffe, ç'a été les fiançailles. Et voilà bien la logique des familles. C'est maintenant que vous êtes désespérée.

Mme FLORY. — Impossible de tirer un mot de cette petite... Pourquoi ne parle-t-elle pas?

FALOIZE. — Parce qu'elle aurait trop à dire et qu'elle a un cœur charmant.

Mme FLORY. — Et Levaltier?

FALOIZE. — Il ne dira rien non plus.

Mme FLORY. — Mais qui dira quelque chose?

FALOIZE. — Honzier... et encore ce n'est pas sûr.

Mme FLORY. — Alors... nous ne saurons jamais rien.

FALOIZE. — Si! si! nous saurons tout!

Mme FLORY. — Ah!

FALOIZE. — Mais plus tard... au moment où ça ne nous intéressera plus du tout.

Mme FLORY. — Pourvu que mon gendre n'arrive pas trop en colère... Je me demande ce qu'il va dire.

FALOIZE. — N'essayons pas de le prévoir, car il dira à coup sûr une chose à laquelle ni vous ni moi n'aurions jamais pensé.

UNE FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle demande madame.

Mme FLORY. — Oui... elle pleure, je suis sûre.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Elle sanglote, madame.

Mme FLORY. — Ah! pauvre petite! J'y vais.

JULIO, entrant. — Madame fait demander à Mme Flory de venir tout de suite. Madame pleure.

Mme FLORY. — Pauvre fille... c'est bien. (Sort Julio.) Je vais voir ma petite-fille.

FALOIZE. — Et votre fille?

Mme FLORY. — Après...

Scène V

MIRAN-CHARVILLE, FALOIZE

MIRAN-CHARVILLE, entrant. — Ah! mon ami, quel voyage! J'ai crevé trois fois, je crève de froid, et je suis crevé.

FALOIZE. — Tu n'as pas l'air trop furieux.

MIRAN-CHARVILLE. — Furieux, si... contre Levaltier, mais, pour le reste, je suis bien tranquille, je vais tout arranger.

FALOIZE. — Allons donc!

MIRAN-CHARVILLE. — Ah! ce petit Levaltier fait du zèle. Eh bien, je vais commencer par le flanquer à la porte...

FALOIZE. — Ah! pourquoi?

MIRAN-CHARVILLE. — Parce que c'est de sa faute tout ce malentendu, car il ne peut y avoir qu'un simple malentendu.

FALOIZE. — Ah! tu crois?

MIRAN-CHARVILLE. — J'en suis sûr.

FALOIZE. — Eh bien! bravo... Tu as déjà tout compris, toi.

MIRAN-CHARVILLE. — Ça t'étonne?

FALOIZE. — Non, je l'aurais parié. Seulement, tu as de la veine.

MIRAN-CHARVILLE, à Ducray. — Priez M. Levaltier de descendre. (Sort Ducray.) Sais-tu où est ma fille?

FALOIZE. — Elle pleure.

MIRAN-CHARVILLE. — Et ma femme?

FALOIZE. — Elle pleure.

MIRAN-CHARVILLE. — Et ma belle-mère?

FALOIZE. — Elle doit pleurer aussi.

MIRAN-CHARVILLE. — Il était urgent que je revienne.

FALOIZE. — Je serais tout de même curieux de connaître ce que tu as compris.

MIRAN-CHARVILLE. — C'est simple, lis ça.

FALOIZE. — La dépêche de ta femme?

MIRAN-CHARVILLE. — Non, une autre... du secrétaire... Fais attention, c'est une pièce à conviction, lis.

FALOIZE, lisant. — *Affaire Ez-Zahan conclue. Honneau vous informe qu'il a obtenu clause non prévue et extrêmement avantageuse pour vous. Sentiments dévoués.* Alors?

MIRAN-CHARVILLE. — Tu ne comprends pas que Levaltier a roulé Paraîneaux?

FALOIZE. — Ah!...

MIRAN-CHARVILLE. — Paraîneaux qu'Honzier m'avait recommandé, qui est un ami intime d'Honzier. Lucien a cru que Levaltier agissait d'après mes ordres. Il a dit à Paraîneaux de céder. Mais un tel procédé de la part de son futur beau-père... Il a été pensé... surpris... choqué... froissé... meurtri... Il a pris son chapeau et il est parti.

FALOIZE. — Tu as trouvé ça, toi.

MIRAN-CHARVILLE. — Oui... qu'en dis-tu?

FALOIZE. — Je dis que c'est idiot.

MIRAN-CHARVILLE. — Idiot! Eh bien, je te prie de rester. Tu vas voir si c'est idiot.

Scène VI

MIRAN-CHARVILLE, FALOIZE, ROBERT, puis BOURGEOT

MIRAN-CHARVILLE. — Monsieur Levaltier, je suis on ne peut plus mécontent, ça ne vous étonne pas, je pense?

ROBERT. — Mon Dieu, monsieur, depuis hier soir, je ne m'étonne plus de rien.

MIRAN-CHARVILLE. — Souffrez que je m'étonne, moi, monsieur. Car, enfin, c'est extraordinaire... je pars... la maison était joyeuse... ma fille était fiancée. J'avais un ami qui me donnait des conseils précieux, mes valeurs mexicaines viennent encore de monter; Mme Miran-Charville était gaie; ma fille était heureuse; ma belle-mère riait. Je reviens, ma fille n'est plus fiancée; mon ami M. Honzier est parti, ma fille pleure, ma femme pleure, ma belle-mère ne rit plus. Tout le monde est sens dessus dessous. Et tout ça, sous prétexte que vous m'avez fait faire une bonne affaire... Mais je me moque de votre affaire, moi, monsieur, je vais plus loin... je m'en fous. Quand on est le secrétaire d'un homme riche, aussi riche que moi, on ne marchande pas, on n'agiote pas, on ne brocante pas, on ne carotte pas. De quel droit me brouillez-vous avec mes meilleurs amis? Qui vous a demandé d'ajouter une clause au contrat? Qui vous a permis de me faire passer pour un liardeur? (Un temps.) Et d'abord, avant tout. (Il s'assied.) Qu'est-ce qui s'est passé?

ROBERT. — Ce que vous venez de dire, monsieur... à peu de chose près...

MIRAN-CHARVILLE. — Ah!... (Regard à Faloize.) Donc vous avez marchandé.

ROBERT. — Oui, monsieur.

MIRAN-CHARVILLE, à Faloize. — Tu vois. (A Robert.) La discussion a été violente.

ROBERT. — C'est vrai, monsieur.

MIRAN-CHARVILLE, à Faloize. — Tu vois. (A Robert.) Et c'est en mon nom que vous vous êtes permis d'élever la voix?

ROBERT. — C'est exact.

MIRAN-CHARVILLE, à Faloize. — Tu vois. (A Robert.) Et cette clause nouvelle concerne quoi, monsieur?

ROBERT. — Des gisements de phosphates...

MIRAN-CHARVILLE. — De phosphates... c'est ravissant!... Et cette nouvelle affaire peut rapporter?

ROBERT. — Trois cent mille francs par an.

MIRAN-CHARVILLE. — Trois cents... vous avez osé! des terres qui ne valent même pas ça. (Il sonne.) Mais ça n'est plus une affaire, ça, monsieur, c'est de l'usure. Mais ça ne se passera pas comme ça. (A Ducray.) Bourgeot, M. Bourgeot, tout de suite. (Sort Ducray.) Non, ça ne se passera pas comme ça! Vous pouvez vous chercher une autre situation, mon garçon.

ROBERT. — Bien, monsieur.

MIRAN-CHARVILLE, à Bourgeot qui entre. — Bourgeot, vous rentrez à mon service.

BOURGEOT. — Moi, monsieur!...

MIRAN-CHARVILLE. — Oui, vous, et d'ailleurs ça ne vous gênera pas beaucoup, je ne vous ai jamais tant vu que depuis que vous l'avez quitté. Et puis, pas de discussion, je vous augmente. Très joli, votre héritage... Très joli, d'avoir un neveu à placer... (A Robert.) Je vous prie de m'écouter, monsieur. (A Bourgeot, continuant.) Mais ce n'est pas une raison pour me mettre dans le pétrin et pour m'y laisser.

BOURGEOT. — Mais, monsieur...

MIRAN-CHARVILLE. — Vous, au moins, ne me brouillez pas avec mes amis, vous ne m'avez jamais fait faire une bonne affaire, vous, au moins... et même, je vais vous dire une chose...

JULIE, entrant. — Madame demande monsieur...

MIRAN-CHARVILLE. — Tout de suite. (Sort Julie.) Venez avec moi, je n'ai pas fini... (Passant devant Faloize.) Eh bien, tu vois, est-ce un malentendu, oui ou non?

FALOIZE. — Oh! oui.

MIRAN-CHARVILLE. — Parbleu... (Fausse sortie. A Robert.) et attendez ici mes instructions. Bourgeot va redescendre.

Sortent Bourgeot et Miran-Charville.

Scène VII

FALOIZE, ROBERT

FALOIZE. — Eh bien... il n'a pas l'air de vous gober beaucoup, le patron, hein?

ROBERT. — Oh!

FALOIZE. — Ni sa famille non plus... c'est effrayant, ce que j'entends dire du mal de vous. Depuis hier et par tout le monde, vous n'êtes plus bon à jeter aux chiens... vous savez...

ROBERT. — Oh! monsieur... l'opinion des autres...

FALOIZE. — Mademoiselle Miran-Charville vous déteste.

ROBERT. — Ah!

FALOIZE. — Eh bien, mon petit, (Se levant.) pour en être arrivé là, pour avoir su en aussi peu de temps déplaire à autant de monde, il faut que vous ayez fait quelque chose de rudement propre... de rudement bien... de rudement épatant. Oui, je vous regardais tout à l'heure, vous n'avez pas trouvé une excuse. Vous ne vous êtes même pas défendu. Eh bien, quand on manque à ce point-là d'alibis, on est bougrement innocent... Tout ça est très gentil un peu absurde. C'est sûrement très crâne, tu jeune... Donne-moi la main, mon petit. Et compte sur moi. (Entrée de Bourgeot.) Eh bien, Bourgeot, qu'est-ce que vous dites de ce jeune homme?

BOURGEOT. — Ah! monsieur Faloize, c'est la jeunesse d'aujourd'hui.

FALOIZE. — Eh! oui... vous avez de la peine à nous comprendre.

Il sort.

Scène VIII

ROBERT, BOURGEOT

BOURGEOT. — Je suis effondré. Le patron exige que, dans quarante-huit heures, tu sois parti.

ROBERT. — Bien.

BOURGEOT. — Qu'est-ce que tu vas devenir?

ROBERT. — T'inquiète pas.

BOURGEOT. — Je vais donc reprendre mon collier de misère. Je ne jouirai jamais de mon héritage, c'était écrit.

ROBERT. — Ah! non, je t'en prie. Tu es ravi.

BOURGEOT. — Tu crois... ingrat.

ROBERT. — Non. (Il vient à Bourgeot.) Pardon, Bourgeot... je ne le crois pas. Mais ne te frappe pas; ailleurs, je réussirai.

BOURGEOT. — Entêté! tu n'es qu'un entêté... Tu vas recommencer à appliquer ailleurs tes théories, n'est-ce pas?

ROBERT. — Commencer, tu veux dire.

BOURGEOT. —Tu vois pourtant où elles mènent. Tu voulais faire fortune et tu es fichu à la porte! et tu n'es pas convaincu.

ROBERT. — Non. Car sais-tu pourquoi on me met à la porte?

BOURGEOT. — Parce que tu as appliqué tes théories.

ROBERT. — Parce que j'ai appliqué les tiennes.

BOURGEOT. — Hein?

ROBERT. — Ah! Bourgeot, je te croyais idiot.

BOURGEOT. — Dis donc, toi!

ROBERT. — Ah! ne te fâche pas. Je suis bien plus idiot que toi.

BOURGEOT. — Comment?

ROBERT. — Tu te rappelles, Bourgeot, la femme du ministre?

BOURGEOT. — Oui, oui...

ROBERT. — Tu te rappelles? Elle n'était pas jolie, elle était même plutôt laide... elle me remarquait... elle me souriait.

BOURGEOT. — Et elle te présentait à son mari... le marchand de coton.

ROBERT. — Oui... Eh bien... Bourgeot, une heure après t'avoir dit ça, je la rencontrais.

BOURGEOT. — La femme du ministre?

ROBERT. — Non... Ce n'était pas la femme du ministre. Elle n'était la femme de personne, c'était une jeune fille... une jeune fille, Bourgeot, et pas laide, hélas! ravissante, un peu hautaine, peut-être, un peu impérieuse... mais qui s'ignorait encore elle-même, meilleure qu'elle ne voulait le paraître, très tendre au fond, j'en suis sûr, enfin, quoi, elle ne sait pas encore... une jeune fille.

BOURGEOT. — Eh bien?

ROBERT. — Eh bien! Je ne t'avais pas tout dit, Bourgeot. J'avais une arrière-pensée en arrivant ici... Oh! je ne me l'avouais même pas à moi-même... mais je me disais pourtant: pourquoi pas, au fond? pourquoi pas? Pourquoi ne m'aimerait-elle pas? pourquoi ne me préférerait-elle pas à tous ces coureurs de dot qu'elle connaît?

BOURGEOT. — Ah! ça, mais tu parles de mademoiselle...

ROBERT. — Ne la nomme pas, c'est inutile. Et je me disais: je les vaux bien, je suis plus hardi, plus fort, et j'ajoutais, oui, je te l'avoue, moins scrupuleux.

BOURGEOT. — Mais, ah ça! mon pet[illegible]

ROBERT. — Ne te fâche donc pas, [illegible] ce n'était.

BOURGEOT. — Tant mieux, c'était [illegible] vilain petit arriviste.

ROBERT. — Il y a longtemps que [illegible] anglais, tu ne te rappelles plus.

BOURGEOT. — [illegible] Anglais, mon cœur.

ROBERT. — [illegible] Vous-là, Bourgeot, [illegible] faut le matin, où se croit très fort, où se dit: j'ai tout arrangé, tout décidé, tout arrêté, mon plan [illegible] fait. Je vais tout conquérir, tout emporter, faire ma fortune, et puis, tout à coup, alors qu'on avait tout combiné, il se passe, Bourgeot, quelque chose qu'on n'avait pas prévu... Ça se passe dans vos nerfs, dans votre cœur, ça vous arrête, ça vous étonne, ça vous paralyse... Quoi! Qu'est-ce que c'est? une émotion? une sincérité inattendue?... Oui, c'est ça, mais non, c'est plus troublant que ça, on, ce doit être un écho intérieur. Eh! bien, c'est peut-être, je trouve ce que c'est. C'est la réaction mystérieuse dans notre cœur des événements que notre intelligence seule avait conçus... Et alors, plan, ambition, idées arrêtées, tout est [illegible] mon vieux Bourgeot! La preuve? Regarde-moi: je me croyais maître de mes paroles, de mes gestes... sais-tu ce qui m'est arrivé? Il m'est arrivé que quand cette petite fille, qu'elle me regarde et qu'elle me parle... je...

HÉLÈNE, [illegible] — Ah! je croyais que c'était [illegible] qu'on avait introduit le baron Houzier.

ROBERT. — Non, mademoiselle, non.

HÉLÈNE. — Je lui avais fait demander de m'attendre, dans cette pièce, alors, je m'excuse...

ROBERT. — Comment donc, mademoiselle, je suis encore à vos ordres...

HÉLÈNE. — Oh! monsieur.

ROBERT. — Mais si... mais si... [illegible] Viens, toi.

BOURGEOT, [illegible] — Quel ton! Tu es fou!

ROBERT. — Eh bien, tu vois... voilà ce qui m'est arrivé.

Scène IX

HÉLÈNE, HOUZIER, [illegible] GEORGIE, ROBERT

HÉLÈNE, seule, téléphonant [illegible]

HOUZIER, [illegible] — Mademoiselle, j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait comprendre que vous n'ignoriez rien. De moi-même, je ne serais pas venu vous revoir. Je n'ai pas l'habitude d'expliquer, de justifier ma conduite. Je devrais, sans doute; mais, n'est-ce pas, ce serait inutile.

HÉLÈNE. — Oui, monsieur. Il m'est moi-même très pénible... mais cette dernière entrevue était nécessaire. Voici... Mais, asseyez-vous.

HOUZIER, [illegible] — Oh!

HÉLÈNE. — Si, si, asseyez-vous. Voici... tous les miens sont très anxieux que je leur donne la raison de notre rupture. Or, eux ne savent rien, et ne sauront rien. Alors, j'ai voulu que nous nous mettions d'accord sur la raison... sur le prétexte qu'il conviendrait de leur donner.

HOUZIER. — Mademoiselle, je suis touché... je...

HÉLÈNE. — Ne me remerciez pas... Ce que je fais, je vous est utile, sans doute, mais je n'ai pas pensé [illegible] vous... ma dignité me le commandait... alors!

HOUZIER. — Mon Dieu... ce serait facile... mais... Vous me demandez de vous fournir un prétexte [illegible] entre les mains des [illegible] pleures.

HÉLÈNE. — [illegible] je les ai [illegible] Il me les a remises.

HOUZIER. — [illegible] Oh! osé...

HÉLÈNE. — [illegible] Ce que m'a dicté appris. Je sais je vous l'ai écrit, j'ai mis tout entendu... M. Levaltier avait contre vous une arme, il s'en est dessaisi. C'est, en tout cas, d'un ennemi généreux.

HOUZIER. — Oh! mademoiselle, la générosité de [illegible] pour monsieur...

HÉLÈNE. — D'ailleurs, je n'ai pas lu ces lettres... Alors, monsieur, quel prétexte?

HOUZIER. — Mademoiselle... vous m'embarrassez.

HÉLÈNE. — Non... Je vous en prie.

HOUZIER. — Eh bien... un homme peut toujours invoquer certains liens... certains engagements... je n'ai pas osé vous en parler... vous les avez découverts... vous avez été très légitimement froissée... Est-ce que cela vous convient?

HÉLÈNE. — Bien, monsieur, c'est entendu.

HOUZIER, [illegible] — Et, maintenant, laissez-moi vous dire... mon petit Georgie est là... dans le jardin. Oui, vous m'avez prié de venir, alors je m'étais permis de l'amener. Il ne sait rien. Il sait que nous partons, voilà tout, mais les enfants, n'est-ce pas, ont un instinct si éveillé, si déconcertant... il a du chagrin. Est-ce qu'il peut entrer une minute vous dire adieu?

HÉLÈNE. — Oui... certainement. [illegible] vers la [illegible] Un instant. Je tiens d'abord à vous remettre...

Elle [illegible] regarde [illegible]

HOUZIER. — C'est ...

HÉLÈNE. — Oui, tout ce que M. Levaltier avait réuni contre vous.

HOUZIER. — Oh! Mademoiselle...

HÉLÈNE. — Vous pouvez faire venir Georgie.

Houzier [illegible] la [illegible] du [illegible] Georgie.

GEORGIE. — Tante Hélène, tante Hélène...

Il pleure.

HÉLÈNE, [illegible] — Mon chéri...

GEORGIE. — Je vous aimais tant... Il y avait de si jolis poneys...

HÉLÈNE. — Nous nous reverrons. Tu viendras me voir à Paris avec miss Anny.

Au moment où Houzier et Georgie [illegible] pour sortir, entre Robert.

GEORGIE. — Oh! Monsieur Robert, monsieur Robert!

Il [illegible] pour l'embrasser.

HOUZIER. — Ah! non, non.

GEORGIE. — Papa.

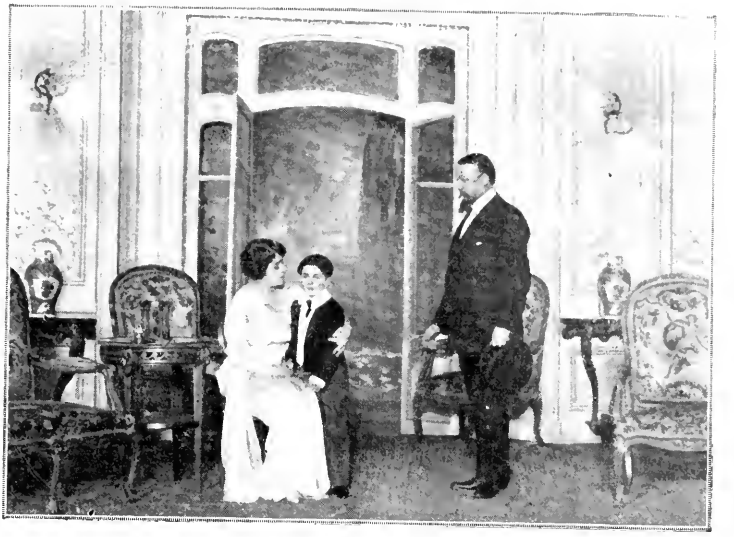
HOUZIER. — Va m'attendre dans l'auto, va. [illegible] Georgie. A Hélène.) J'allais partir sans vous dire une chose essentielle, n'ayez pas trop confiance en monsieur Levaltier.

ROBERT, [illegible] — Non, non, continuez!

HOUZIER. — Il a fait depuis hier un certain nombre de beaux gestes. Tout cela peut paraître très admirable, très noble. Tout cela, c'est... c'est très adroit.

HÉLÈNE. — Ah! monsieur Houzier... quand, grâce à monsieur Levaltier, j'ai pu vous remettre tout à l'heure... c'est indigne!

HOUZIER. — Ah! Mademoiselle, j'ai l'habitude de voir clair dans le jeu des gens, mon métier m'y oblige. Toute sa conduite n'est pas très désinté-



Hélène Georgie. Houzier
SCÈNE IX — Hélène « *Nous nous revertons* »

ressée, et je vous dis ça sans aucune acrimonie contre monsieur, je ne lui en veux plus. Ce n'est pas à lui que je pense, c'est à vous. Eh bien, je suis sûr, je jure que monsieur n'a eu qu'une idée en venant ici, idée impossible... mais évidente, se faire aimer de vous et vous épouser.

HÉLÈNE. — Monsieur Houzier, je vous prie de vous retirer.

HOUZIER. — Oui, monsieur Levaltier a déjà plus réussi que je ne pensais. Enfin, je vous aurai prévenue, mademoiselle.

Houzier remonte. Robert va à lui.

HÉLÈNE, effrayée. — Monsieur Levaltier, qu'allez-vous faire?

ROBERT. — Oh! ne craignez rien. (*A Houzier.*) Monsieur, si je vous souffletais, je vous donnerais trop raison. Vous ne manqueriez pas de dire que c'est un dernier calcul, et que je n'ai fait ce geste-là, qui pourtant me soulagerait, que pour compromettre mademoiselle Miran-Charville. J'aurai donc de la patience jusqu'au bout... Seulement.. j'espère avoir le plaisir de vous rencontrer bientôt. En d'autres circonstances, cela me sera particulièrement agréable.

HOUZIER. — Le plaisir sera partagé, monsieur.

Il sort.

Scène X

ROBERT, HELENE

HÉLÈNE. — Oh! ne vous fâchez plus. Cela n'en vaut pas la peine. Oser prétendre que vous avez voulu m'épouser... (*Robert, énervé bouscule des papiers.*) Vous!... (*Robert, même jeu.*) C'est grotesque!... (*Robert même jeu.*) D'ailleurs, je tiens à vous le dire: je ne crois pas un mot de toutes ces inventions absurdes.

ROBERT. — Eh bien, vous avez tort, mademoiselle.

HÉLÈNE. — Vous dites?

ROBERT. — Je dis que j'ai voulu vous épouser.

HÉLÈNE. — Vous?

ROBERT. — Et je ne vous aimais pas... et je ne vous connaissais même pas...

HÉLÈNE. — Oh!

ROBERT. — Et cette idée ne me paraissait ni impossible, ni saugrenue, ni invraisemblable.

HÉLÈNE. — Ah!

ROBERT. — Ah! tant pis, je vais partir, je vous dis tout. Oui, Houzier a raison, oui, je voulais faire fortune, oui, j'avais besoin d'un champ d'activité plus vaste, d'un levier, j'avais besoin d'argent. Tout ça n'est pas très joli, mais quoi: je ne suis pas né pour être secrétaire, je vaux mieux que ça. Du moins, c'est ce que je me disais. Et je me disais pourquoi ne réussirais-je pas? Je suis pauvre, mais j'ai en moi mille choses... mille élans... de l'ardeur, de la tendresse, de la passion... de la vie. Cette richesse-là en vaut bien une autre.

HÉLÈNE. — Oh!

ROBERT. — J'étais décidé à employer tous les moyens, même les plus usés... jusqu'à faire des vers... pour votre beauté, votre beauté brune.

HÉLÈNE. — Brune, pourquoi?

ROBERT. — Je vous voyais brune. C'est bien mon droit.

HÉLÈNE. — C'est inouï.

ROBERT. — Et, à la fin, vous étiez conquise, éperdue, vaincue... Oh! mais oui, mais oui... oui. Seulement, tout ça, je ne l'ai pas fait.

HÉLÈNE. — Pourquoi?

ROBERT. — Pourquoi... pourquoi... parce que... parce que... Parce que j'ai changé d'avis, parce qu'au dernier moment ça ne m'a pas plu, et puis, parce que ça me regarde et que ça ne vous regarde pas.

HÉLÈNE. — Oh! c'est trop fort!

Robert. — Oui... non... vous êtes étonnée... irritée... mais ce qui vous irrite ce n'est pas le calcul que j'ai fait... mais non... c'est que ce soit un secrétaire qui ait osé le faire. Un secrétaire, quelqu'un aux gages... presque un domestique... et il a osé!... Eh bien, oui, j'ai osé.

Hélène. — Seulement, vous ne l'avez pas fait...

Robert. — Oh! j'ai été assez bête. Pourtant ce n'est pas faute que tout n'y ait poussé ici. A chaque minute, j'ai senti votre dédain, et, à tout propos, votre antipathie. Et Dieu sait! pourtant, si je me tenais en place... si je m'efforçais. J'en arrivais à vérifier les livres de cuisine! Ah! oui! je regrette. Et ce ne fut pas du bien de vous le dire, de tout vous dire. Au moins, maintenant, vous aurez une raison de me mépriser, de me détester, vous aurez enfin une bonne raison.

Hélène. — Vous croyez? Mais j'aurai une raison de plus, voilà tout. Alors, vous vous imaginez que vous étiez réservé, modeste, sympathique, mais vous étiez odieux, tout simplement.

Robert. — Ah...

Hélène. — Vous saviez tout, vous donniez votre avis sur tout. Sur les chevaux, sur Vechietta, sur les chiens, sur les affaires et même sur la cuisine, vous l'avez dit. Vous étiez universel, encyclopédique. Pic de la Mirandole.

Robert. — Mais...

Hélène. — Et vous vous effaciez, dites-vous? Mais vous ne vous rendez pas compte. C'est inouï, la place que vous teniez... Mais rien que depuis vingt-quatre heures, ce que vous avez fait est insupportable. Vous avez rompu mes fiançailles, brouillé papa avec son meilleur ami.

Robert. — Oh!

Hélène. — Vous avez bien fait, mais c'est insupportable. Vous, qui venez d'arriver, qui avez vingt-cinq ans, qui n'existez pas, mais, depuis hier, il n'est plus question que de vous. Mais on ne parle que de vous. Ma vie est changée à cause de vous... Mais je ne peux plus faire autrement que de penser à vous... Mais vous êtes obsédant... vous m'obsédez... vous m'obsédez...

Elle pleure.

Robert. — Oh! mais, mademoiselle?

Hélène, se reprenant et se redressant. — Et en revanche... vous voulez ma sympathie, mais la sympathie cela s'obtient, cela se mérite. Qu'est-ce que vous avez fait pour obtenir la mienne? Vous étiez désagréable, vos réponses étaient brusques, vous preniez ma photographie... c'était pour mon chien! Et puis revêche, j'étais revêche... vous l'avez dit à Parainceaux... Et vous croyez que je vais me pâmer, maintenant, parce que vous avez refusé les deux pour cent qu'il vous offrait! Mais j'aurais mille fois préféré que vous les acceptiez.

Robert. — C'eût été du joli!

Hélène. — Toutes les femmes me comprendront. Et c'est après tout ça que vous vous plaignez de ne pas avoir conquis ma sympathie! Pourquoi pas mon amitié, pendant que vous y êtes!

Robert. — Votre amitié! Ah! non, mademoiselle, vous me l'auriez offerte que je n'en aurais pas voulu.

Hélène. — Vous ne risquiez rien.

Robert. — L'amitié n'est possible qu'entre égaux. Il y a longtemps qu'on a dit que les princes n'ont pas d'amis; les riches modernes, mademoiselle, sont nos princes. Nous, il n'y avait rien de possible, il n'y avait rien de commun, il ne pouvait rien y avoir entre nous.

Hélène. — C'était à moi de vous le dire.

Scène XI

Les mêmes, Faloize, puis Miran-Charville

Faloize, entrant. — Eh bien! Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a?

Hélène. — Il y a qu'Houzier sort d'ici. Il a dit pour se venger que monsieur Levallier ne l'avait démasqué que par calcul, qu'en entrant chez nous il n'avait eu qu'un but: m'épouser. Et comme, révoltée, j'accusais Houzier de mensonge, savez-vous ce qu'a répondu monsieur?

Robert. — Mademoiselle, je vous en prie.

Hélène. — Il m'a répondu: « Tout cela est vrai. Je n'étais entré ici que pour ça. » C'est trop fort.

Faloize, allant à Robert et lui serrant la main. — Je vous aime beaucoup, mon ami.

Hélène. — Oh!

Faloize. — Vous êtes très bien. Vous êtes même un peu trop bien. Il faudra vous méfier de ça dans la vie.

Hélène. — Ah! alors, vous trouvez que...

Faloize. — Tais-toi donc! Il y a des moments où tu me rappelles ta mère.

Hélène. — Faloize!

Faloize. — Mais c'est vrai, ça. Ça me fait rager, à la fin. Tout le monde l'attrape, ce garçon. Plus il est chic, plus on tape dessus.

Hélène. — Mais, Faloize, moi, je...

Faloize. — Toi comme les autres. Et tu as moins d'excuses que les autres, après l'aveu qu'il vient de te faire. Rien ne l'y obligeait. Fichtre! Pour avouer qu'on ne s'est pas conduit comme un honnête homme, il faut être rudement honnête, tu sais. Demande donc à Parainceaux de l'avouer ça, et même à Houzier. (A Robert.) Ne vous en allez pas, mon petit. Vous entendez assez de choses désagréables pour avoir le droit d'écouter un compliment. Seulement, je ne comprends pas... je cherche... pourquoi vous agissez ainsi avec autant de maladresse. Je ne vous demande pas le secret que vous avez dans la tête ou dans le cœur, mais je ne m'explique pas pourquoi vous vous faites volontairement tant de tort. En somme, il n'y a aucune raison. Enfin, à la rigueur, il y en aurait bien une... Il n'y en a même qu'une... oui, enfin... j'en vois une... Hem... je vous ai dérangés, vous étiez en train de vous expliquer tous les deux... Eh bien... continuez. Moi, je vais bavarder un peu avec ton père.

Hélène. — Mais non. Je n'ai plus rien à dire à monsieur.

Robert. — Et moi plus rien à dire à mademoiselle.

Faloize. — Mais ne croyez pas ça, vous n'avez pas fini, il faut tout vous dire. Vous vous détestez. Dites-vous toute votre haine. Ne vous ménagez pas. Il n'y a rien de tel qu'une bonne explication. Plus d'arrière-pensée. Allez-y! Allez-y! (Il va pour sortir. Entre Miran Charville. A Miran Charville.) Ah! je te cherchais... Viens donc.

Robert. — Non. Pardon... monsieur... un mot: vous m'avez demandé de retarder mon départ de quarante-huit heures... Eh bien... pour des raisons...

pour beaucoup de raisons, je vous prie de m'autoriser à partir dès ce soir.

HÉLÈNE. — Oh!

MIRAN-CHARVILLE. — Avec plaisir... Bravo!

HÉLÈNE. — Comment! tu exiges que ton secrétaire reste encore quarante-huit heures... Et quand, au lieu de t'obéir, il te déclare: « Je pars tout de suite », tu le félicites, tu lui dis: « Bravo! »

FALOIZE, à Miran-Charville. — Le fait est, cher ami...

MIRAN-CHARVILLE. — Le fait est qu'à la réflexion, monsieur, c'est inouï. Et l'ordre, monsieur, l'ordre dans tous mes dossiers. Croyez-vous que Bourgeot va s'y retrouver, maintenant? Il vous a mis au courant quand vous êtes entré, remettez-le au courant au moment de sortir... Vous vous en irez dans huit jours... dans trois... enfin, à mon heure.

HÉLÈNE. — Très bien, papa.

ROBERT. — Mademoiselle, je ne vous comprends pas... Puisque les sentiments que j'inspire ici...

HÉLÈNE. — Les sentiments... les sentiments... mais vous déplacez tout le temps la question, n'est-ce pas, papa? Mais il ne s'agit pas de sentiments, n'est-ce pas, Faloize? Vous pourriez penser à votre charge, à vos devoirs, à votre fonction... c'est une situation importante que vous avez ici. N'est-ce pas, Faloize? Du sentiment... est-ce que je fais du sentiment, moi?

ROBERT. — Mais, mademoiselle...

FALOIZE. — Ecoute ta fille, elle est pleine de bon sens.

MIRAN-CHARVILLE. — Tu crois? Bon. (A Robert.) Je refuse, monsieur.

ROBERT. — Mais..

HÉLÈNE. — Naturellement, tu refuses. Et encore, tu sais, laisser partir monsieur au bout de quarante-huit heures, je le trouve bien bon.

ROBERT. — Vraiment, mademoiselle, vous y mettez une animosité...

HÉLÈNE. — Mais, vraiment, monsieur, vous n'avez pas l'air de vous douter de ce qu'est un secrétaire... Ça compte!... C'est un collaborateur, c'est considérable!... Un secrétaire ne peut pas s'en aller comme ça. C'est ce qu'il y a de plus important dans la maison après mon père.

ROBERT. — Ah!

MIRAN-CHARVILLE. — Tu vas un peu loin.

FALOIZE. — Mais non, mais non.

HÉLÈNE. — Mais, papa, regarde Bourgeot, il a mis six mois à s'en aller et pourtant, lui, il avait hérité; c'était un motif; mais vous, monsieur, vous n'avez pas hérité? Quel motif invoquez-vous? Les sentiments? Mais on ne fait pas d'affaires avec du sentiment.

MIRAN-CHARVILLE, à Faloize. — Là, elle a raison.

FALOIZE. — Mais oui, elle est remarquable.

HÉLÈNE. — Enfin... Qu'est-ce que vous diriez si papa s'était conduit comme ça avec vous?... si, brusquement, il vous avait renvoyé aujourd'hui?...

MIRAN-CHARVILLE. — Comment?... Mais, précisément...

FALOIZE. — Tais-toi! Ecoute ta fille.

HÉLÈNE. — Vous auriez dit à papa: « Ça ne se fait pas. Pour venir chez vous, j'ai quitté une place lucrative. Vous me causez un préjudice grave. »

MIRAN-CHARVILLE. — Mais...

HÉLÈNE. — Très grave. (A Miran-Charville.) Et si tu n'avais pas cédé, papa, monsieur plaidait. On nous condamnait à payer une indemnité colossale, ou alors à le garder six mois. La jurisprudence, c'est six mois... n'est-ce pas, Faloize?

FALOIZE. — Sans parler des mois de voyage...

HÉLÈNE. — Eh bien, la réciproque est vraie, monsieur, vous nous devez un an.

MIRAN-CHARVILLE. — Un an, ça me paraît beaucoup.

HÉLÈNE. — Beaucoup?... Qu'est-ce que Bourgeot t'a rapporté depuis trente-cinq ans? Rien, n'est-ce pas? Et tu trouves qu'un an, c'est beaucoup pour M. Levaltier qui t'a rapporté en un seul jour trois cent mille francs?

FALOIZE. — Par an.

MIRAN-CHARVILLE. — C'est ce que je lui reproche, car M. Paraineaux...

HÉLÈNE. — Mais Paraineaux est un filou! Il voulait te le voler. Demande à Faloize.

FALOIZE. — Ah! ça, c'est vrai.

MIRAN-CHARVILLE. — Ah!...

HÉLÈNE, continuant. — Eh bien, qui t'a défendu? Ce n'est pas Houzier, ton soi disant ami. Non, c'est M. Levaltier, et avec quelle éloquence... des qualités de premier ordre. Ah! je t'ai entendu parler d'affaires avec Bourgeot... il y a une rude différence.

MIRAN-CHARVILLE. — Dis donc... dis donc...

FALOIZE. — Ne l'interrompts pas.

HÉLÈNE. — Mais trois cents mille francs par an, mais sais-tu ce que ça te rapporterait en dix ans?

MIRAN-CHARVILLE, à Faloize. — Quelle femme d'affaires!

HÉLÈNE. — C'est bien simple: (Calculant et écrivant.) trois et trois, six, et trois, treize.

FALOIZE. — Non, tout de même, neuf.

HÉLÈNE. — Oui, neuf. Mais au bout de vingt ans... ça t'aurait tout de même rapporté (Calculant et écrivant.) trois cents multipliés par vingt.. sept millions au moins... Tu dois à M. Levaltier huit millions...

MIRAN-CHARVILLE. — Ah! pardon... Ah! mais, pardon.

ROBERT. — Je ne vous les réclame pas, monsieur.

MIRAN-CHARVILLE. — Tu comprends ces chiffres-là, toi?

FALOIZE. — Oui. Ce sont même les seuls que j'aie jamais compris. Ils ont quelque chose de pimpant. Ce ne sont pas des chiffres ordinaires.

HÉLÈNE. — Huit millions... Tu n'as pas l'air de te rendre compte de ce que c'est, papa.

MIRAN-CHARVILLE. — Si, je commence. Mais, monsieur, je suis mécontent. Pourquoi ne m'avez-vous pas expliqué tout ça? J'aurais compris.

ROBERT. — Mais, monsieur, je vous ai remis le contrat. Je croyais que vous l'aviez lu.

MIRAN-CHARVILLE. — Un contrat! Pour qui me prenez-vous? Est-ce que je lis jamais un contrat, moi, monsieur! Enfin, je sais ce qui me reste à faire. Pas de discussion... je vous augmente.

HÉLÈNE. — Mais, par jour...

FALOIZE. — Ah! non, ma chérie, non. D'ailleurs, tu nous a convaincus, n'est-ce pas?

MIRAN-CHARVILLE. — Parfaitement, j'ai tout compris... et je résume.

FALOIZE. — Tu as tort.

MIRAN-CHARVILLE. — Monsieur s'est trompé. Il m'a fait gagner au détriment d'un très galant homme, M. Paraineaux, trois cent mille francs. Je dois une indemnité à M. Paraineaux... Je dois des excuses à Houzier, mais, à monsieur, je dois une

[illegible] comptes, ma[illegible]

[illegible] ca.

[illegible] ous, monsieur?

Rob[illegible] Mo[illegible]

Hél[illegible] [illegible] aimer?

Rob[illegible] Oui, mademoiselle.

Hél[illegible] Alors, vous restez?

Rob[illegible] Non, mademoiselle.

Hél[illegible] Ah! j'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu tout à l'heure.

Robert. — C'est vrai... mais...

Hélène. — Alors, pourquoi partez-vous?

Robert. — Parce que... parce que j'ai un secret, mademoiselle.

Hélène. — Je ne vous le demande pas.

Robert. — Je ne pourrai pas vous le dire.

Hélène. — Dans ces conditions, il vaut mieux nous quitter tout de suite.

Robert. — Le plus tôt sera le mieux.

Hélène. — C'est mon avis. Tout de même, je garderai de vous un singulier souvenir.

Robert. — Moi aussi, mademoiselle.

Hélène. — Alors, adieu, monsieur.

Robert. — Adieu, mademoiselle. (Ils se serrent la main, se regardent et, brusquement s'embrassent.) Hélène!

Hélène. — Robert!

Scène XII

Les mêmes, Mme Flory, Mme Miran-Charville, Bourgeot

[illegible] Mme Flory, Mme Miran-Charville sont entrés [illegible] Faloize et Miran-Charville [illegible] Mme Miran-Charville se re[illegible] de Robert.

Mme Miran-Charville. — Oh! Alfred, c'est effrayant!

Mme Flory. — Oh! regardez-les.

Miran-Charville. — Hein!...

Hélène. — Mon Dieu!

Robert. — Monsieur, je n'ai plus qu'une chose à faire, je reconnais qu'elle est insensée: j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Miran-Charville. — Je vous fous à la porte.

Bourgeot. — Ça devait arriver.

Hélène, à Robert, lui tendant la main. — A bientôt, Robert.

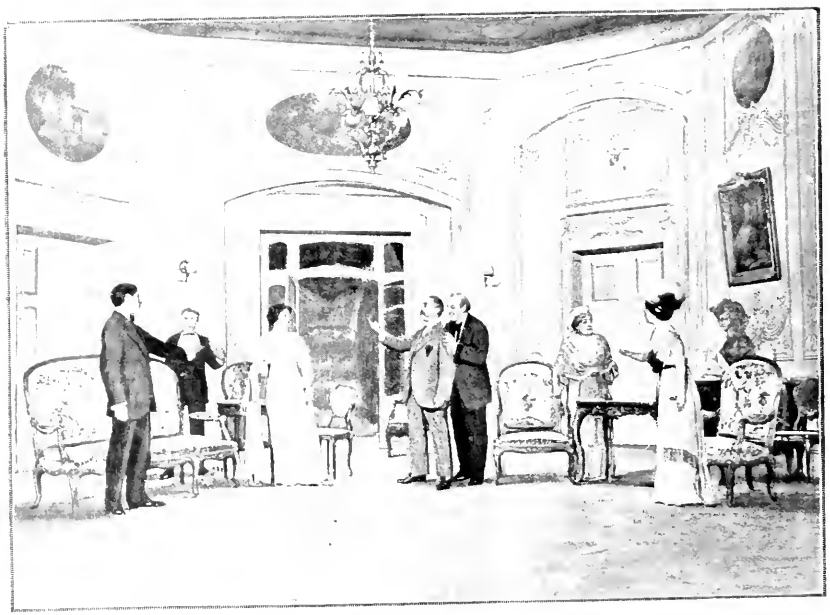
Tous. — Hein!

Robert, sortant, à Hélène. — Je reviendrai.

Miran-Charville. — Je vous le défends. C'est un peu fort!

Faloize. — Le cœur dispose

RIDEAU



[illegible] B[illegible] [illegible]ène. Miran-Charville. Faloize. Mme Flory. Mme Miran-Charville.

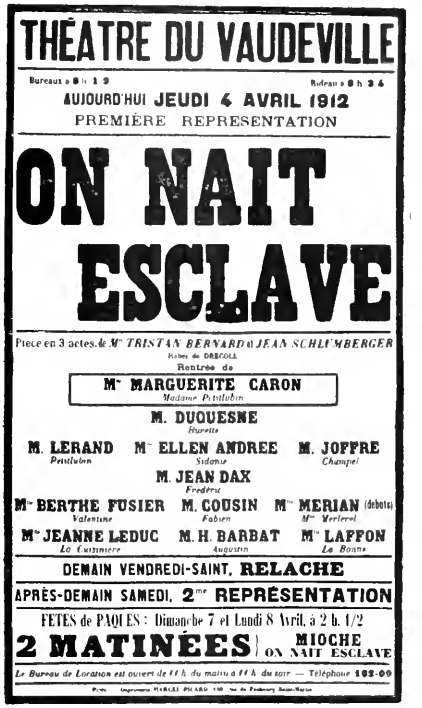
Scène XII. — Robert. — *J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.*

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS



Copyright by Tristan Bernard and Jean Schlumberger, 1912.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel* : FRANCE, 30 francs; ÉTRANGER, 48 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

On naît esclave, au théâtre du Vaudeville.

La collaboration de MM. Tristan Bernard et Jean Schlumberger unit deux auteurs dont l'un a donné à la collection de *L'Illustration Théâtrale* un nombre déjà respectable de pièces, avec *Sa Sœur*, *Monsieur Codomat*, *les Jumeaux de Brighton*, *le Poulailler*, *le Petit Café*, *le Danseur inconnu*, *le Costaud des Épinettes*, *l'Accord parfait*, tandis que le second n'y figurait avec aucun ouvrage.

M. Jean Schlumberger a pourtant débuté, vers 1902, aux environs de la vingt-cinquième année, avec un volume, *Poèmes des temples et des tombeaux*, aux pensées subtiles exprimées en rythmes souples, presque fluides ; il publia, en 1904, un roman : *le Mur de verre*, où s'avérait avec complaisance un don d'analyse, à la fois psychologique et physiologique, d'analyse minutieuse, froidement impitoyable ; et il a depuis donné une suite de romans, *Heureux qui comme Ulysse*... et *l'Inquiète Paternité*, qui confirment ce talent à l'étrange et savoureuse originalité.

Un de nos confrères du *Gil Blas*, M. René Chavance, est allé, avant la première, demander quelques détails sur la genèse de la pièce que voici à M. Tristan Bernard qui lui répondit :

« Un acte que m'avait montré Jean Schlumberger m'inspira le développement d'une pièce en trois actes. Je lui proposai de la faire avec lui et nous eûmes bientôt mis sur pied *On naît esclave*. »

Après quoi, M. Tristan Bernard expliqua ainsi la signification de son titre :

« Ce n'est pas la condition qui crée l'esclavage, mais le caractère, et tel qui semble le maître dans une maison est en réalité un serviteur si la nature l'a créé pour obéir. Voilà ce que nous avons voulu dire.

« L'action met donc en présence des maîtres et des domestiques, et l'amour n'y joue aucun rôle, ce qui constitue peut-être une originalité. Dois-je affirmer toutefois que la cohabitation crée entre les êtres de solides attaches sentimentales qui peuvent presque en tenir lieu. La pièce est traitée sur le ton comique, la donnée nous semblait avoir une signification assez générale pour qu'elle fût représentée à la Comédie-Française. Nous l'avons donc portée à l'administrateur de cette grande maison. Mais nous n'eûmes point le loisir de faire les démarches nécessaires pour obtenir, chez Molière, un tour de lecture.

« Nous décidâmes, mon collaborateur et moi, de renoncer à ce théâtre subventionné et d'attendre une occasion pour faire représenter ailleurs notre comédie... »

Cette occasion ne tarda pas à [illegible]tre, [illegible] et la presse [illegible] s'est réjouie.

* * *

M. Robert de Flers considère, dans le *Figaro*, que de la comédie de MM. Tristan Bernard et Schlumberger, toute remplie de traits amusants, d'épisodes pittoresques, d'observations aiguës et quotidiennes, se dégagent en outre plusieurs vérités, qui, pour être extrêmement réjouissantes, ne manquent point de sens philosophique :

« C'est ainsi qu'en écoutant les trois actes de cette pièce nous avons estimé, avec les auteurs, que notre servitude ou notre indépendance dépend beaucoup plus du caractère de chacun de nous que de sa condition sociale. « On naît esclave » comme « on naît maître », et il arrive fort bien que les esclaves naissent maîtres, tandis que les maîtres naissent esclaves.

« Ces trois actes contiennent une forte, piquante et profonde satire des rapports entre maîtres et domestiques. »

M. Guy Launay (Léon Blum) observe aussi, dans le *Matin*, que les trois actes, comiques et profonds, que M. Tristan Bernard a écrits en collaboration avec M. Jean Schlumberger illustrent un certain nombre de vérités familières et graves :

« ...Qu'il y a plusieurs façons d'être esclave, qu'on peut l'être par son caractère comme par sa condition, mais que la tendance à l'esclavage est congénitale, qu'on aime sa servitude et que, si un événement la rompt, l'ennui et le malaise succèdent vite à la joie précaire de la délivrance... »

M. Henri Bidou, du *Journal des Débats*, estime que ces trois actes sont un miroir de la vie ordinaire :

« Nul ne représente mieux que M. Tristan Bernard, avec une grâce plus fine, les choses accoutumées. Peintre excellent des indécis, il n'est pas moins heureux à montrer en silhouette quelque type baroque. Il fait jouer ces caractères qui se heurtent et, sans passions, sans violence, il compose le théâtre le plus vrai. *On naît esclave* est le portrait des maîtres et de leurs domestiques.

« L'agrément de cette peinture est dans la vérité de chaque mot et de chaque figure, vérité si fine qu'elle apparaît dans la charge comme la ressemblance éclate dans une caricature. Cette exactitude ne va pas sans quelque longueur. Mais tout à coup un personnage épisodique apparaît, maîtresse de piano, maître d'hôtel, cousin d'Amiens, et il est si plaisant, si directement copié, si cocasse et si simple à la fois, qu'on éclate de rire. »

M. François de Nion remarque, dans *l'Écho de Paris*, qu'on pourrait raconter la pièce en quelques lignes :

« Mais ce qu'on ne saurait exprimer ainsi, c'est l'esprit, le bon sens — cette expression la meilleure de l'esprit — la vérité simple, avec lesquels sont observés les caractères, les dialogues, les mœurs. »

Et M. Joseph Galtier écrit dans *Excelsior* :

« Le dialogue de ce petit ouvrage est entièrement fait de phrases entendues, de ces phrases que l'on répète mille fois par mois, qui n'ont l'air de rien dans la vie, mais qui, au théâtre, apparaissent comme la trame même, trame misérablement médiocre et mesquine mais toute puissante de notre vie.

« D'autres ont cherché dans la vie cet élément fugitif et sublime : *le tragique quotidien*. MM. Trisan Bernard et Jean Schlumberger veulent dégager cet autre élément permanent et banal : le ridicule quotidien. Ils ne sauraient le mettre dans des sujets nouveaux : ils ne peuvent — comme ils font avec bonhomie, une bonhomie parfois un peu lente — que recueillir les propos de toutes les heures. Cela est amusant sans méchanceté. »

M. Adolphe Brisson remarque avec à propos, dans le *Temps*, que nous n'avons pas une seule grande pièce sur les domestiques :

« Molière campe, il est vrai, au premier plan, ses valets et ses suivantes. Mascarille, Scapin mènent tambour battant l'intrigue de *l'Étourdi* et des *Fourberies*. Dorine unit Marianne et Valère ; Toinette fait enrager le bonhomme Argan. Le Dubois de Marivaux conduit par des moyens savants son jeune maître au mariage. Figaro prépare la Révolution française. De nos jours il n'est pas un vaudeville où ne défile le minois de l'élégante femme de chambre — future cocotte — et de la petite bonne à tout faire. Mme de Girardin a peint sous les traits du vieux Noël la fidélité. Sous ceux de M. Vatel, Augier et Sandeau ont symbolisé la majesté de l' « artiste culinaire » gonflé de son importance et fier de son nom. Assez souvent nos humoristes — et particulièrement M. Max Maurey — ont raillé la triponnerie des chauffeurs qui poussent à la dépense, l'avidité des cuisinières expertes à faire danser l'anse du panier. Mais ce ne sont là qu'épigrammes légères et que figures épisodiques, vues d'un peu haut, du dehors et non du dedans. Nul auteur n'a observé attentivement les mœurs de la domesticité et n'en a tiré la matière d'une étude spéciale. *Les Sonnettes*, de Meilhac et Halévy, *En visite*, de Henri Lavedan, sont de spirituelles esquisses. Dans *la Meute*, voilà presque quinze ans, M. Abel Hermant ayant reproduit au naturel sur la scène les propos des laquais et des cochers de la « haute », ce tableau déchaîna un effroyable tumulte, éveilla les susceptibilités du prince de Sagan et donna lieu à un duel qui passionna tout Paris. Or, depuis ce temps, Dorine et Scapin ont

(La suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

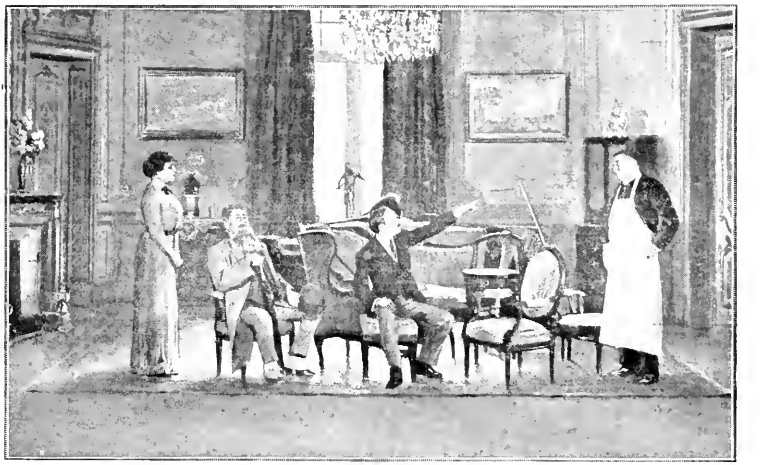
ON NAÎT ESCLAVE

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

TRISTAN BERNARD et JEAN SCHLUMBERGER

Représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville, le 4 avril 1912.



Mme Petit-Lubin. Frédéric. Petit-Lubin. Champel.

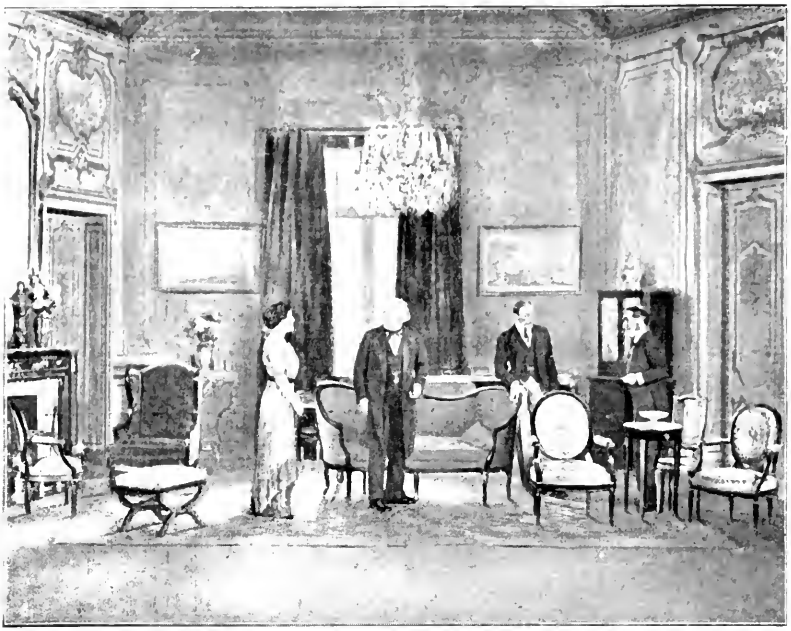
ACTE I, SCÈNE VI. — Petit-Lubin : « *Je vous le dis, vous pouvez vous chercher une autre place !* »

PERSONNAGES

Champel	MM. JOFFRE.	*Sidonie*	Mmes ELLEN ANDRÉE.
Petit-Lubin	LÉRAND.	*Mme Petit-Lubin*	MARGUERITE CARON
L'Oncle Burette	DUQUESNE.	*Valentine*	FUSIER.
Frédéric Albartel	JEAN DAX.	*Mlle Merlerel*	MERIAN.
Fabien	COUSIN.	*Une Cuisinière*	LEDUC.
Augustin	H. BARBAT.	*La Bonne*	LAFFON.

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Tristan Bernard and Jean Schlumberger, 1912.



Mme Petit-Lubin — L'oncle Burette — Petit-Lubin — Fabre

ACTE II, SCÈNE V. — L'oncle Burette. — *Je vous laisse à ce jour de l'indépendance.*

ON NAIT ESCLAVE

ACTE PREMIER

La scène représente un salon dans l'appartement des Petit-Lubin. Ameublement riche et plutôt sévère.

Scène première

VALENTINE, FRÉDÉRIC, CHAMPEL

VALENTINE, introduisant Frédéric. — Si monsieur veut attendre ici. Monsieur et madame ne sont pas rentrés. Je crois qu'ils sont à une messe de mariage.

CHAMPEL, qui était en train de ranger des livres sur une table. — Vous n'en savez rien, Valentine. Monsieur et madame ne vous ont pas dit où ils allaient.

FRÉDÉRIC. — Je suis le cousin de M. Petit-Lubin et il n'y a aucun inconvénient à me dire où ils sont. (Champel jette un regard de bien examen du côté de Frédéric et continue à ranger et à épousseter les livres sans rien répondre.) Est-ce que monsieur et madame seront longs à rentrer?

CHAMPEL. — Je n'en sais rien, monsieur.

FRÉDÉRIC. (La femme de chambre.) — Vous ne savez pas s'ils doivent rentrer bientôt?

CHAMPEL. — La femme de chambre n'en sait pas plus long que moi. Monsieur et madame ne nous ont donné aucune instruction.

FRÉDÉRIC. — Est-ce que monsieur et madame rentrent généralement vers six heures?

CHAMPEL. — Nous n'en savons rien, monsieur.

FRÉDÉRIC. — C'est curieux que vous ne sachiez pas les habitudes de vos maîtres.

CHAMPEL. — Il est possible que monsieur trouve cela curieux. Mais c'est comme cela! Monsieur me permettra de dire que nous ne sommes pas ici pour raconter ce que font nos maîtres, mais pour nous en tenir aux instructions qu'ils nous donnent. Si monsieur m'avait dit en sortant: « Je rentrerai à six heures », je le dirais à monsieur.

FRÉDÉRIC. — Mais, enfin, je ne suis pas un visiteur ordinaire, je suis leur cousin d'Amiens. (Champel ne répond rien.) Vous aurez l'obligeance de leur dire que leur cousin, monsieur Albartel, est venu les voir cet après-midi. (Champel ne répondant rien, il se tourne du côté de Valentine.) Vous entendez, mademoiselle?

VALENTINE. — Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC. — Il est trois heures moins le quart, je reviendrai à la fin de la journée.

Il sort après avoir jeté un regard de mépris à Champel qui continue flegmatiquement à épousseter les livres.

CHAMPEL, seul un instant, pendant que Valentine est allée reconduire Frédéric. — Compte sur moi que je

vais l'annoncer à monsieur. (A Valentine qui rentre.) Vous entendez, Valentine, pas un mot à monsieur de la visite de ce type-là?

VALENTINE. — Mais si c'est son cousin?

CHAMPEL. — Des cousins comme ça, on n'en a pas besoin dans la maison.

VALENTINE. — Vous le connaissez?

CHAMPEL. — C'est un marchand de caoutchouc. Il est venu une fois ou deux. Enfin, je l'ai assez vu. Je vous réponds que, si ça ne dépend que de moi, ce client-là ne mettra pas souvent les pieds ici.

VALENTINE. — Mais si monsieur et madame demandent s'il est venu du monde?

CHAMPEL. — Vous répondrez que vous n'avez vu personne.

VALENTINE. — Mais que dira le type, quand il saura qu'on ne l'a pas annoncé?

CHAMPEL. — Il verra le cas que l'on fait de lui.

VALENTINE, allant vers la porte de l'antichambre. — Voilà votre femme qui demande après vous.

SIDONIE, apparaissant à la porte. — Champel!

CHAMPEL. — Madame la cuisinière, qui est-ce qui t'a permis de venir dans le salon?

SIDONIE. — On apporte un paquet pour monsieur. Il faut que tu viennes le recevoir. Tu sais, c'est de chez ce brocanteur de la rue de Seine...

CHAMPEL. — Encore une saleté d'antiquité qu'il est encore allé payer des prix fous! Tu vas voir un peu comment je vais les recevoir. (A Valentine.) Ma fille, passez donc le chiffon sur les livres, par là.

Il lui montre une petite bibliothèque tournante, puis il sort.

Scène II

SIDONIE, VALENTINE

SIDONIE. — Eh bien, commencez-vous à vous faire à la maison?

VALENTINE. — Oh! ben! Comment voulez-vous autrement? Les maîtres m'ont fait tout de suite bon effet. Mais, dites donc... comme notre monsieur est doux! Il est encore plus doux que madame...

SIDONIE. — C'est un homme qui n'a jamais eu de misère dans sa vie et qui a toujours trouvé son pain tout cuit. Je ne sais pas pourquoi qu'il serait méchant. Il est l'enfant unique de son papa qui lui a laissé plus d'un million. La famille est tout ce qu'il y a de bien. L'oncle de notre monsieur est de l'Institut.

VALENTINE. — Pensez donc!

SIDONIE. — Vous dites: « Pensez donc! », et vous ne savez pas seulement ce que c'est que l'Institut.

VALENTINE. — Je connais un marchand de marrons qui y a été pendant trois semaines.

SIDONIE. — Qu'est-ce que vous me racontez là?

VALENTINE. — Eh bien, oui. C'est un endroit où c'est qu'on va quand on a été mordu.

SIDONIE. — Ce n'est pas celui-là. Dans celui que je vous parle, il n'est pas question de Pasteur, ni de rien de ça. L'Institut en question, c'est l'Institut de France, comme on dit. C'est là que l'on voit réunis ensemble les plus savants de toute la terre, les plus vieux instituteurs. D'où vient le nom d'Institut.

VALENTINE. — Et l'on en voit beaucoup ici de ces messieurs de là-bas?

SIDONIE. — On en voit des tas. Et quand ça se met à causer à table, que me dit mon mari, ça vaut de payer sa place. Ils sont capables de vous sortir pendant des heures et des heures des paroles à n'y rien comprendre.

VALENTINE, pénétrée. — Ça doit être bien joli.

SIDONIE. — Et vous me direz: je n'y comprends rien, et ça n'est pas étonnant puisque je n'ai pas d'instruction. Mais des rois, ma fille, des rois! Quand il rapplique un roi à Paris, la première chose qu'on y fait, c'est de l'amener dans l'Institut en question. On le fait asseoir au beau milieu sur un fauteuil et ils se mettent tous à parler, à tant parler que le roi n'y comprend pas plus que vous.

VALENTINE. — A la longue, tout de même, ça doit être fatigant. Il ne vient pas d'autres personnes ici?

SIDONIE. — Si, des députés, des ministres. Le père de madame était un député dans son temps. Maintenant qu'il est mort, on l'a remplacé. Mais les députés, ils ont continué de rappliquer dîner ici. Les députés, les ministres, c'est moins savant que ces messieurs que je disais, de l'Institut; mais pour parler, ça parle encore davantage!

VALENTINE. — Ce qu'y doit s'en dire! Mais n'y a-t-il pas aussi des dames?

SIDONIE. — Si fait, et de la belle. Il vient aussi des comtes et des messieurs nobles. Monsieur et madame ont un château proche de Limoges. C'est comme ça qu'ils connaissent des nobles. Les nobles, ils parlent moins, mais, que me dit Champel, ils se rattrapent sur les cigares.

VALENTINE. — Notre monsieur à nous, c'est aussi un grand savant?

SIDONIE. — Oh! mais non! seulement il a travaillé pour. C'est un homme bien doux, bien élevé, plutôt que malin. Il a fait des études et des études pour arriver à l'Institut, pour faire comme son oncle Burette, qui, lui, est un sujet numéro un! Seulement, monsieur y arrivera tout de même parce qu'il donne des grands dîners. Il régale les vieux savants. Il paraît, je me suis laissé dire que celui qui est riche et qui achète des objets d'art, avec des protections, il peut quand même être nommé de cet Institut. Alors ici les grands dîners et les achats d'antiquités, ça marche ferme. Mon mari en est assez furieux, des antiquités, parce que, lui, il est pour la propreté. (Elle montre une aiguière en vieux Rouen.) Regardez un peu ce machin-là; il y a des cheveux, il y a des ébréchures. Je ne voudrais pas manger dedans à l'office... Et les poignées de cette commode! Il paraît que c'est perdu quand on les astique... N'empêche que quand on peut y passer un coup de torchon, on s'empresse de le faire, parce que c'est trop honteux pour les domestiques.

VALENTINE. — Et la petite fille, leur petite demoiselle, est-ce qu'elle est bien maligne?

SIDONIE. — On ne peut pas dire encore. C'est une petite fille que j'ai pour ainsi dire vue venir au monde. Elle va sur ses onze ans...

VALENTINE. — Il y a longtemps que vous êtes ici?

SIDONIE. — Il y a dix ans. Mon mari, lui, n'y est que depuis sept ans, quand il m'a mariée. Il est venu dans la maison ici en quittant de chez un vieux maître qui était décédé, et qui a laissé sa fortune à des œuvres. Sa famille était même assez furieuse, parce qu'on disait que c'était Champel qui lui avait monté la tête... Des bêtises, quoi!... qui étaient pourtant vraies! En tout cas, ce n'était pas pour son intérêt que mon Champel avait fait ça, puisque le vieux, en tout et pour tout, lui a laissé un viager de quinze cents.

VALENTINE. C'est encore gentil!

SIDONIE. Oui, avec ce que j'ai de mon côté, on se retirerait si on voulait.

VALENTINE. Alors il y a sept ans que M. Champel est maître d'hôtel ici?

SIDONIE. Et que ça marche un peu! Par moments même, je trouve qu'il est un peu trop sec avec les maîtres. « Tu es trop sec, que j'lui dis. Pense à tes affaires, qu'i répond. Les observations à mon mari, il ne faut pas lui y en faire.

Scène III

LES MÊMES, PETIT-LUBIN, puis CHAMPEL, puis Mme PETIT-LUBIN

PETIT-LUBIN, à Valentine. Valentine, madame est rentrée. Elle vous demande. (Pendant que Valentine sort, à Sidonie.) Où est Champel?... Est-ce qu'on a apporté une statuette pour moi?

SIDONIE. Ça doit être tout justement ce que l'on a apporté tout à l'heure. Champel est allé à la cuisine pour le recevoir. Mais c'est lui. Il va renseigner monsieur.

Elle va vers la porte pour sortir au moment où Champel entre dans la pièce.

PETIT-LUBIN. — Dites donc, Champel, on a apporté une statuette?

CHAMPEL. — Je l'ai mise dans le bureau à monsieur.

PETIT-LUBIN, d'un ton qu'il veut rendre dégagé. — C'est une statuette italienne du quinzième. Elle a une très grande valeur. (Champel ne répond rien.) Elle fera très bien sur la cheminée de ce salon! (Champel, qui rangeait la pelle et les pincettes, se tourne du côté de Petit-Lubin et lui lance un regard. Puis il se détourne à nouveau du côté de la cheminée.) Vous entendez, Champel? Vous aurez l'obligeance de l'apporter ici, et vous la mettrez à la place de ce bronze que vous porterez dans mon cabinet.

CHAMPEL, sans se retourner. — Si monsieur désire que cette statue soit transportée ici, il pourra s'en occuper lui-même. Je ne suis pas à même de me charger d'objets si susceptibles. Et puis il faudra dire à la femme de chambre de s'occuper à l'avenir du nettoyage du salon, parce que je ne peux pas prendre la responsabilité de machins aussi cassants.

PETIT-LUBIN. — La femme de chambre n'est pas capable de tenir ce salon en ordre.

CHAMPEL. — Ce n'est pas sorcier.

PETIT-LUBIN. — Je ne sais pas si c'est sorcier ou pas sorcier. Mais vous me ferez plaisir de continuer à vous occuper du salon. Si vous craignez de casser la statuette, vous ne l'essnierez pas, voilà tout.

CHAMPEL, en sortant, à demi-voix. — Je ne toucherai à rien du tout. Comme ça, je ne risquerai de rien casser, et ça sera plus vite fait.

Il sort.

PETIT-LUBIN. Champel! (Mais Champel a feint de ne rien entendre.) Il est impossible, cet homme-là! (A Mme Petit-Lubin qui entre.) Champel vient de me refuser carrément de transporter ici ma petite statue, de sorte qu'il faut que je la porte moi-même. M. Champel prétend que cette statuette est trop fragile.

Mme PETIT-LUBIN. Ne fais pas d'histoire avec ça et va la chercher toi-même. A ta place, je ne lui en parlerais même pas.

PETIT-LUBIN. Oh! je ne lui dirai plus rien. Mais ce qu'il y a de terrible avec cet homme-là, c'est que lorsqu'on lui adresse la plus petite observation, il vous fait la tête et boude pendant deux jours.

Mme PETIT-LUBIN. Ah! ça! il est difficile... Il faut lui reconnaître ça... Je dois arrêter avec lui le menu de demain soir. J'en suis effrayée d'avance.

PETIT-LUBIN. Ne le contrarie pas pour des riens.

Mme PETIT-LUBIN. Le voilà!

PETIT-LUBIN, d'un ton détaché, à Mme Petit-Lubin. — C'était assez bien ces chœurs, tout à l'heure, à l'église.

Mme PETIT-LUBIN. Oui. C'était même émouvant. (A Champel qui, après avoir traversé la pièce, s'apprête à sortir.) Restez, Champel... J'ai besoin de vous parler pour le menu.

Petit-Lubin sort comme un homme assez désireux de quitter la place.

Scène IV

Mme PETIT-LUBIN, CHAMPEL

Mme PETIT-LUBIN. Nous avons du monde à dîner demain soir.

CHAMPEL, d'un air étonné. Demain soir?

Mme PETIT-LUBIN. Demain soir...

CHAMPEL. — Et c'est maintenant que madame me le dit?

Mme PETIT-LUBIN. — Je ne peux vraiment vous le dire avant de le savoir. Le dîner devait avoir lieu lundi prochain. Et c'est notre oncle Burette qui nous a priés de l'avancer parce qu'il doit représenter l'Institut à un congrès de savants belges à Namur... (D'un ton amical, un peu forcé.) Dites donc, Champel, nous avons mangé l'autre jour chez M. de Filbert quelque chose de pas mauvais: c'est un plat italien qui s'appelle des canelonis. C'est une espèce de hachis dans de la pâte...

CHAMPEL. — Je sais ce que c'est que ce que madame veut dire. C'est un plat d'auberge qui se mange dans les petits restaurants de Marseille.

Mme PETIT-LUBIN. — Est-ce que votre femme saura nous en faire?

CHAMPEL. — Ma femme en fera pour à déjeuner le jour que madame voudra. Mais tant qu'à faire des canelonis un jour de grand dîner, il ne faut pas compter sur Sidonie pour ça. Voyez-vous servir des canelonis ici, un jour de grand dîner, avec M. Joseph Burette à la table!...

Mme PETIT-LUBIN. — Il aimera beaucoup ça.

CHAMPEL. — La question n'est pas que M. Burette en mange ou n'en mange pas. La question, c'est que monsieur et madame et leur maître d'hôtel auront l'air de je ne sais pas quoi, de servir un plat d'auberge un jour que leur oncle de l'Institut vient dîner chez monsieur et madame.

Mme PETIT-LUBIN. — Mais alors, si nous ne faisons pas de canelonis, nous allons retomber dans l'éternel menu que vous me faites chaque fois: truite saumonée, filet de bœuf ou de chevreuil, petits pois, aspic de foie gras et une glace.

CHAMPEL. — Eh bien, madame, si tout cela est de la meilleure qualité, qu'est-ce que madame veut de plus?

Mme PETIT-LUBIN. — Les gens vont dire que c'est toujours la même chose.

CHAMPEL. — Ils diront plutôt que c'est une table sérieuse. Et ceux qui ne comprendront pas ça, tant

pis pour eux. S'ils veulent manger des choses extraordinaires, il ne manque pas de restaurants sur les boulevards.

Mme PETIT-LUBIN. — Enfin, tâchez de me faire un menu un peu nouveau et que ça ne soit pas toujours la même chose.

CHAMPEL. — C'est mon affaire de veiller à ce que le dîner soit bon. Ce n'est pas mon affaire d'inventer des plats. Si madame n'est pas satisfaite, elle n'a qu'à s'adresser à quelqu'un d'autre.

Mme PETIT-LUBIN. — Vous êtes toujours à nous menacer de vous en aller. Je finirai par vous prendre au mot.

CHAMPEL. Quand il plaira à madame.

Madame hausse les épaules et sort furieuse. Reste seul, Champel se met à chantonner jusqu'à l'entrée de Petit-Lubin. A ce moment il chante plus en sourdine. Petit-Lubin tient dans ses bras la statuette qu'il porte avec de grandes précautions. Il la pose sur la cheminée à côté du bronze qu'il recule. Puis il pousse doucement la statuette pour la mettre au milieu. A Champel.

PETIT-LUBIN. — Vous aurez l'obligeance de porter ce bronze dans mon bureau.

Il jette un regard aussi ferme que possible à Champel qui ne s'est pas détourné, et sort dignement. Champel continue sa besogne pendant quelques instants. Puis il donne un coup de torchon rapide sur un meuble, va négligemment à la cheminée, examine pendant quelques instants la statuette. Il la prend avec précaution et va la porter dans une petite armoire du salon non vitrée, dont il referme la porte. Il retourne à la cheminée et repousse tranquillement le bronze au milieu.

Scène V

CHAMPEL, VALENTINE, puis Mlle MERLEREL, puis PETIT-LUBIN

CHAMPEL, va à la porte du fond. — Valentine!

VALENTINE. — Qu'est-ce que c'est?

CHAMPEL. — Nous allons faire le salon à fond.

VALENTINE. — A cette heure-ci!

CHAMPEL. — Il faut bien, puisque monsieur et madame reçoivent demain soir.

VALENTINE. — Oh! justement, monsieur, tout à l'heure, était en train de ronchonner après vous. Il disait à madame: « Crois-tu!... Crois-tu!... J'ai été obligé d'aller moi-même.... moi-même!... mettre la statue sur la cheminée. M. Champel ne veut pas y toucher! »

CHAMPEL. — Qu'est-ce qu'il va dire, alors? Oui, qu'est-ce qu'il va dire quand il verra que je l'ai ôtée de la cheminée, sa chère statue?

VALENTINE. — Oh! j'aime autant ne pas être là!

CHAMPEL. — Vous émouvez pas. S'il dit quelque chose, on lui dira qu'on voulait faire le salon à fond. Demain je trouverai autre chose. Mais ce que je ne veux pas, c'est que cette statue soye sur la cheminée. On me coupera plutôt les bras, mais je l'enlèverai de là jusqu'à la gauche. Je m'en vas descendre chercher le concierge, qu'il nous prête la main pour faire ce salon. Car il est tard et nous ne serons pas trop de trois.

VALENTINE. — Mais on pourrait le faire demain.

CHAMPEL. — Demain j'ai mon dîner à m'occuper.

VALENTINE. — Mais si monsieur et madame attendent du monde aujourd'hui?

CHAMPEL. — Ils recevront leur monde où c'est qu'ils voudront. Il ne manque pas de place dans le restant de l'appartement. Oh! mais vous allez tâcher de fermer un peu et de garder vos observations. Bougez pas d'ici, je reviens. Tenez, on a sonné. Allez ouvrir. Je veux voir qui c'est avant que de descendre. (Valentine, qui s'est dépêchée d'aller ouvrir, revient avec Mlle Merlerel. Champel, comme à lui-même.) Oh! c'est la maîtresse de piano...

Mlle MERLEREL. — Allez dire à Mlle Elvire que je suis là.

CHAMPEL. — Mademoiselle est dans sa chambre. Elle attend pour sa leçon.

Mlle MERLEREL. Est-on venu accorder le piano d'études?

CHAMPEL. — Je n'ai vu personne. S'il était venu quelqu'un... Je n'ai pas bougé d'ici.

Mlle MERLEREL. — Alors nous allons prendre la leçon sur ce piano-ci.

CHAMPEL. — Oh! je ne crois pas...

Mlle MERLEREL. — Vous ne croyez pas?

CHAMPEL. — Je ne crois pas que vous pourrez rester au salon, vu que je vais le faire à fond.

Mlle MERLEREL. — Eh bien, mon ami, vous attendrez une demi-heure pour vous y mettre.

CHAMPEL. — Pensez-vous. A cette heure-ci! Monsieur et madame reçoivent demain... Et puis, mademoiselle, je n'ai pas d'explications à vous fournir: j'ai mon service à faire, je m'en vais chercher le concierge pour m'aider. (Il sort.)

Mlle MERLEREL, à Valentine. — Faites-moi le plaisir de dire à mademoiselle que je suis ici. (Elle va au piano qu'elle ouvre.) Nous verrons bien qui aura raison de moi ou de cet insolent. (A Valentine.) Je ne suis pas la première venue. Mon père était commissaire de la marine et je suis la petite nièce de l'amiral Roquebrun. Tenez, ma fille, vous êtes convenable, vous. (Lui tendant une bonbonnière.) prenez une pastille de menthe et vous irez prévenir mademoiselle... Ce sont de vraies pastilles de menthe que l'on me rapporte d'Angleterre.

Valentine met la pastille de menthe dans sa bouche, et va pour sortir. Avant de sortir, on la voit à la dérobée retirer la pastille, et la jeter dans la cheminée. Elle sort. Mlle Merlerel s'assoit au piano et joue quelques mesures irritées.

CHAMPEL, entrant avec le concierge. — Ouvrez donc les fenêtres, Augustin.

Mlle MERLEREL. — Vous allez ouvrir les fenêtres en cette saison?

CHAMPEL. — Je ne peux pas changer la saison. Et comme il faut que je fasse mon salon, il faut tout de même un peu que ma poussière s'en aille.

Mlle MERLEREL. — Vous allez me faire le plaisir d'attendre.

CHAMPEL. — Je regrette beaucoup, mademoiselle, de ne pas pouvoir vous faire ce plaisir-là.

Mlle MERLEREL. — Je vais me plaindre à vos maîtres!

CHAMPEL, complaisamment. — Monsieur doit être dans son bureau, et madame dans sa chambre.

Mlle MERLEREL, fermant brusquement le piano. — Vous aurez de mes nouvelles.

CHAMPEL. — Ça me fera toujours plaisir.

Mlle Merlerel sort irritée.

AUGUSTIN. — Elle va vous faire disputer.

CHAMPEL, en déplaçant des meubles. — C'est une pie... S'il y avait du mérite à dire son fait à une femme.

Ça a longtemps que je l'aurais remis, et mieux du reste... Augustin, on va faire un nettoyage rapide. Comme c'est l'après-midi, et qu'on ne peut pas secouer les tapis par les fenêtres, on va se contenter d'y passer le balai mécanique.

AUGUSTIN. — On ne bat pas un peu les meubles?

CHAMPEL. — Non, ils ont été battus il n'y a pas longtemps.

PETIT-LUBIN, entrant avec Mlle Merlerel. — Qu'est-ce que j'apprends? Que vous ne voulez pas laisser Mlle Merlerel donner sa leçon de piano?

CHAMPEL. — J'ai observé à mademoiselle que je faisais le salon à fond. Conséquemment je suis obligé d'ouvrir les fenêtres. Je ne pense pas que, par cette saison, Mlle Elvire puisse travailler les fenêtres ouvertes.

PETIT-LUBIN. — Mlle Merlerel vous avait prié d'attendre qu'elle ait fini de donner sa leçon.

CHAMPEL. — Et de faire le salon à la nuit? Très bien!... Augustin, voulez-vous avoir l'obligeance de fermer les fenêtres?

Il s'apprête à sortir quand Petit-Lubin s'arrête devant la cheminée.

PETIT-LUBIN. — Champel!

CHAMPEL. — Monsieur?

PETIT-LUBIN. — Qu'est devenue ma petite statue?

CHAMPEL. — Elle est à la disposition de monsieur dans l'armoire.

PETIT-LUBIN. — Qui est-ce qui s'est permis de l'enlever de là?

CHAMPEL. — Bien, monsieur. Une autre fois que je mettrai le salon en l'air pour le faire à fond, je laisserai tous les objets, même les plus susceptibles, à leur place...

PETIT-LUBIN. — En attendant, vous allez me faire le plaisir de remettre cette statue là où vous l'avez trouvée.

CHAMPEL. — Que monsieur m'excuse, mais je ne me permettrai plus d'y toucher.

PETIT-LUBIN. — Vous y avez bien touché pour l'enlever d'ici.

CHAMPEL. — Oui, mais je n'y toucherai plus.

Il sort avec Augustin. Petit-Lubin, accablé, tombe assis dans un fauteuil.

Mlle MERLEREL. — Vraiment, ce garçon est inouï.

PETIT-LUBIN, *se montant peu à peu.* — Oh! ça ne pourra pas durer. Vous voyez que j'y mets toute la patience possible. Mais c'est qu'il a ouvert les fenêtres exprès pour vous vexer! Croiriez-vous que sur ma table je n'ai pas le droit de laisser un livre ouvert? Champel le ferme et me le remet en place. Les heures que j'ai perdues à retrouver ma page!...

Mlle MERLEREL. — Oui, à votre place, il y a longtemps... Est-ce que je vais pouvoir donner la leçon?

PETIT-LUBIN. — Eh bien, il a ouvert les fenêtres. Il ferait froid à rester au piano. Ce sera pour la prochaine fois.

Mlle MERLEREL. — Je ne... je voulais... j'avais l'intention de vous dire... Je ne pourrai pas venir pendant une semaine. Je vais à Cherbourg, au mariage d'une petite cousine, l'arrière-petite-fille, précisément, de l'amiral Roquebrun. (*Rêveuse.*) Un jeune couple charmant. Ils ont quarante ans à eux deux.

PETIT-LUBIN, *hochant la tête sans écouter.* — Charmant! Charmant!

Mlle MERLEREL. — Mais si vous désirez que j'abrège mon absence...

PETIT-LUBIN. — Non, non, n'abrégez rien...

Mlle MERLEREL. — Au revoir, monsieur Petit-Lubin!

PETIT-LUBIN. — Au revoir, au revoir...

Au moment où Mlle Merlerel se dispose à sortir, Frédéric entre avec Valentine. Frédéric s'efface pour laisser passer Mlle Merlerel qui lui fait un salut distingué.

Scène VI

PETIT-LUBIN, FRÉDÉRIC, VALENTINE, puis CHAMPEL, puis Mme PETIT-LUBIN

PETIT-LUBIN, *d'un ton gentil et étonné.* — Frédéric!

FRÉDÉRIC. — On ne t'avait pas annoncé ma visite?

PETIT-LUBIN. — Personne ne m'a rien dit. (*A Valentine.*) Je vous ai demandé si personne n'était venu. Vous m'avez dit que vous n'aviez vu personne... Et Champel m'a fait la même réponse.

FRÉDÉRIC. — J'avais pourtant dit à cette demoiselle et à ton domestique...

PETIT-LUBIN, *à Valentine.* — Et vous ne m'avez rien dit?

VALENTINE. — Champel avait dit qu'il s'en chargerait...

PETIT-LUBIN. — Bien, bien!... Eh bien, la mesure est comble, ma fille! vous pourrez dire de ma part à Champel qu'il n'a qu'à se chercher une place, pour lui et sa femme. Et vous me ferez le plaisir d'en faire autant.

VALENTINE. — Eh bien, merci, je suis renvoyée pour ça, moi!

PETIT-LUBIN. — Vous, à la rigueur, je peux vous garder.

VALENTINE. — Je vous remercie, monsieur, je ne serai pas embarrassée de me replacer. Monsieur peut me préparer mes certificats. En voilà un bazar!

Elle sort.

PETIT-LUBIN. — Je te demande pardon de te faire assister à ces scènes.

FRÉDÉRIC. — C'est moi qui suis navré d'être cause du départ de tes domestiques.

PETIT-LUBIN. — Sois tranquille, cette mesure de rigueur était nécessaire et j'avais déjà trop tardé. D'ailleurs ça n'a aucune importance. Dis-moi ce qui me vaut le plaisir de te voir?

FRÉDÉRIC. — Eh bien, mon vieux, je fonde une succursale à Paris!

PETIT-LUBIN. — Ah! vraiment... Mais, dis donc, quand tu es venu tout à l'heure, tu leur avais bien dit qui tu étais?

FRÉDÉRIC. — Oui, que j'étais ton cousin, ton cousin d'Amiens.

PETIT-LUBIN. — Et ils ne m'ont rien dit! C'est trop fort!

FRÉDÉRIC. — Depuis longtemps mes clients de Paris m'assuraient que lorsqu'ils avaient besoin d'une commande pressée, dans les douze heures, ils étaient forcés de s'adresser à un concurrent qui se trouvait sur place.

PETIT-LUBIN. — Ils ne m'ont rien dit! Je crois que j'ai bien fait de me débarrasser également de la femme de chambre. Tu comprends, elle avait subi son mauvais contact, elle était perdue.

FRÉDÉRIC. — Oui, mais ne te tourmente pas de la façon dont ils m'ont reçu...

PETIT-LUBIN. — Oh! s'il n'y avait que ça... (*Se reprenant.*) Ç'aurait été suffisant d'ailleurs... Si tu savais ce qu'ils m'ont fait! Mais va toujours...

FRÉDÉRIC. — J'ai alors constitué ma petite société, de façon à pouvoir passer la main quand ça me ferait plaisir.

PETIT-LUBIN. — Oui, oui... Figure-toi que j'avais acheté une statuette italienne du quinzième, une pure merveille. Il l'a enlevée de la cheminée pour la reléguer dans une armoire... Et puis des vexations de toutes sortes! notamment avec la maîtresse de piano! Et puis une tyrannie, vis-à-vis de ma pauvre femme qui ne peut organiser un dîner à sa guise! Ah, sapristi! Ce dîner... Il va falloir donner contre-ordre à nos invités. Car il s'en ira tout de suite... Mais je te raconte des histoires... Dis-moi plutôt tes affaires à toi. Quand te décides-tu à venir installer une maison à Paris?...

FRÉDÉRIC. — Mais c'est décidé. Je viens de te le dire. C'est ce qui m'amène à Paris.

PETIT-LUBIN. — Eh bien, c'est une excellente idée, c'est une idée remarquable. Ainsi, quand tes clients ont besoin d'avoir tout de suite des marchandises, au lieu d'aller, faute de temps, dans une maison rivale, ils te trouveront là tout près.

FRÉDÉRIC. — Eh bien, oui, c'est ce que je te disais.

PETIT-LUBIN. — Mais est-ce que ça ne va pas être un peu gros pour toi tout seul?

FRÉDÉRIC. — Oui, c'est pour ça que je te dis que j'organise une petite société.

PETIT-LUBIN. — C'est une excellente idée. Tu n'as pas besoin de moi pour ça?

FRÉDÉRIC. — Je te remercie. Mais tout est arrangé.

PETIT-LUBIN. — Parfait! Parfait!

FRÉDÉRIC. — Tu vas me voir plus souvent maintenant.

PETIT-LUBIN. — Enchanté!... (*On frappe.*) Qu'est-ce que c'est?

CHAMPEL, entrant. — La femme de chambre m'a fait la commission de monsieur. Monsieur a, paraît-il, l'intention de se priver de nos services?

PETIT-LUBIN. — C'est vous qui m'y forcez. Si vous aviez voulu changer un peu de conduite, nous aurions pu continuer.

CHAMPEL. — Oh! c'est inutile, monsieur. Je ne suis pas venu ici pour savoir si monsieur avait changé d'avis, mais pour m'entendre dire par monsieur ce que monsieur a bien voulu confier à la femme de chambre.

PETIT-LUBIN, s'emportant. — Eh bien, je vous le dis, vous pouvez vous chercher une autre place.

CHAMPEL. — C'est mon affaire, et monsieur n'a pas à savoir si je cherche à me replacer.

PETIT-LUBIN. — Tant mieux pour vous si vous n'en avez pas besoin... En tout cas, vous pouvez compter sur un bon certificat.

CHAMPEL. — Monsieur peut le garder. Du moment que monsieur me renvoie, c'est qu'il n'est pas content de moi. Il est inutile de mettre sur un papier qu'il est satisfait de mes services. Tout ce que je demande à monsieur c'est de me remettre mon dû, c'est-à-dire une semaine sur le mois et, naturellement, mes huit jours.

PETIT-LUBIN. — Je vous donnerai le mois complet.

CHAMPEL. — Je remercie monsieur. Je n'ai pas besoin que monsieur me fasse cadeau d'une semaine de gages après sept ans de services. Je prendrai mon dû et voilà tout. Monsieur sera bien aimable de préparer mon compte et celui de Sidonie. D'ailleurs, je servirai le dîner ce soir.

PETIT-LUBIN. — Je vous remercie. Nous irons dîner au restaurant.

CHAMPEL. — C'est comme monsieur voudra. Monsieur veut-il que je finisse le salon?

PETIT-LUBIN, hors de lui. — Ne touchez à rien!

CHAMPEL. — C'est bien. Monsieur le finira lui-même. Adieu, monsieur.

PETIT-LUBIN. — Adieu, Champel. (*Exit Champel.*) Eh bien, voilà une affaire faite. Je suis délivré de ce tyran. (*A Mme Petit-Lubin qui entre.*) Je viens de renvoyer Champel.

Mme PETIT-LUBIN. — Tu as fait ça?

PETIT-LUBIN. — J'ai fait ça. Et ç'a a été beaucoup plus facile que je n'aurais cru.

FRÉDÉRIC. — Georges a été très énergique... Bonjour, ma cousine.

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! bonjour, Frédéric! Quelle surprise! Vous voilà à Paris?

FRÉDÉRIC. — Oui, et je n'y viens plus en passant, ainsi que je le disais à Georges. J'ai pris une grande résolution, je fonde une succursale!

Mme PETIT-LUBIN. — Ah! très bien, très bien! (*A Petit Lubin.*) Eh bien, et Sidonie s'en va aussi?

PETIT-LUBIN. — Naturellement.

Mme PETIT-LUBIN. — Mais quand ça?

PETIT-LUBIN. — Tout de suite.

Mme PETIT-LUBIN. — Où allons-nous dîner?

PETIT-LUBIN. — Au restaurant.

Mme PETIT-LUBIN. — Bravo, bravo! Frédéric va venir avec nous et nous célébrerons notre émancipation... Alors, mon cousin, vous nous disiez que vous vous installiez à Paris?

FRÉDÉRIC. — Oui, oui! J'ai réuni quelques amis là-bas. Nous avons mis notre affaire en société.

Mme PETIT-LUBIN. — Parfait! Parfait! (*A son mari.*) Dis donc, et la femme de chambre?

PETIT-LUBIN. — Elle s'en va aussi. Elle était déjà abîmée par eux.

Mme PETIT-LUBIN. — Ça va être dur les premiers jours. Mais on s'arrangera. L'important est d'être libres.

PETIT-LUBIN. — Attends...

Mme PETIT-LUBIN. — Qu'est-ce que tu vas faire? (*Sans mot dire, il va au petit meuble et prend la statue qu'il place sur la cheminée.*) Maintenant, mon cousin, vous allez me raconter toutes vos grandes affaires. Asseyons-nous.

Ils s'assoient.

FRÉDÉRIC. — Eh bien, depuis longtemps, mes clients de Paris...

Mme PETIT-LUBIN, sursautant. — Et notre dîner de demain soir?

PETIT-LUBIN. — Eh bien, on le remet.

Mme PETIT-LUBIN. — Il faudrait envoyer tout de suite des pneumatiques!

PETIT-LUBIN. — Allons dans mon bureau!

Mme PETIT-LUBIN. — Vite, vite!

Ils se dirigent vers la porte de gauche.

FRÉDÉRIC. — Ils sont évidemment très occupés de leurs histoires...

ACTE II

Même décor qu'à l'acte précédent.

Scène première

M. et Mme PETIT-LUBIN, puis UNE FEMME DE CHAMBRE

Au lever du rideau, Petit-Lubin est seul en scène, en contemplation devant la cheminée où se trouve la statuette.

Mme PETIT-LUBIN, entrant. — Enfin, c'est monté, depuis une semaine, enfin, oui, ça fait aujourd'hui une semaine, — depuis une semaine que Champel nous a quittés, chaque fois que j'entre ici, je te trouve en contemplation devant cette statuette. Est-ce pour bien jouir de ton triomphe? Tu dois en avoir assez...

PETIT-LUBIN. — Non, ce n'est pas pour jouir de mon triomphe. C'est parce que je me demande si, en fin de compte, je n'ai pas tort de la laisser sur cette cheminée.

Mme PETIT-LUBIN. — Alors, quoi, Champel avait raison de ne pas vouloir l'y mettre?

PETIT-LUBIN. — Il n'est pas question de ça. Champel ne savait pas pourquoi il valait mieux ne pas la mettre ici. Il s'y opposait par entêtement, peut-être bien parce que ça ne s'astiquait pas... Mais, vraiment, il n'est pas prouvé que cette statue soit bien à sa place sur cette cheminée.

Mme PETIT-LUBIN. — Tu m'as dit que l'oncle Burette l'avait vue chez le marchand et qu'il la trouvait admirable.

PETIT-LUBIN. — Je le sais bien qu'elle est admirable. Mais on dirait plutôt une pièce de musée, et nous avons l'air d'en faire parade, en la plaçant ainsi, en évidence. Et en même temps, il y a un manque de respect un peu choquant vis-à-vis de cette œuvre d'art, à la laisser ainsi, si fragile, exposée à mille possibilités d'accident... Ce sont, tu vois, des raisons un peu subtiles pour être venues à l'esprit de Champel.

Mme PETIT-LUBIN. — Il ne manquait pas de subtilité.

PETIT-LUBIN. — Oui, mais tout de même...

Mme PETIT-LUBIN. — Il avait souvent l'instinct de ce qui était convenable, discret, et de ce qui ne l'était pas. C'est une chose qui manque un peu à notre nouveau maître d'hôtel, qui, au point de vue du caractère, est bien l'opposé de Champel. C'est l'homme le plus doux, le plus docile, le plus déférent. Et puis, je le crois très honnête.

PETIT-LUBIN. — Champel l'était aussi.

Mme PETIT-LUBIN. — Oui...

PETIT-LUBIN. — Comment, oui...?

Mme PETIT-LUBIN. — Hé bien, je suis stupéfaite de constater, depuis son départ, la baisse de prix des poulets, des fruits et de tout ce qu'il était chargé d'acheter. Je ne sais pas ce que ça durera, et je fais bien attention de ne pas m'étonner. Mais ce qu'achète le nouveau maître d'hôtel est par comparaison d'un bon marché extraordinaire...

PETIT-LUBIN. — Ça me fait un peu de peine, ce que tu me dis là.

Mme PETIT-LUBIN. — A moi aussi, ça m'a fait de la peine.

PETIT-LUBIN. — Oui, tout de même, ça m'ennuie de m'être trompé sur le compte de ce garçon, qui avait ses défauts, ses grands défauts, mais en qui j'avais du moins une confiance absolue.

Mme PETIT-LUBIN. — Je suis comme toi, je crois que j'aurais préféré ne pas m'être aperçue de ça... C'est tellement nécessaire de vivre avec des gens en qui on ait confiance... Justement, je voulais te montrer les certificats d'une cuisinière qui s'est présentée ce matin.

PETIT-LUBIN. — Une inconnue... C'est effrayant d'avoir affaire à des inconnus...

Mme PETIT-LUBIN. — Tiens, il est trois heures, je suis sûre que cette fille doit être à la cuisine. Elle a dit qu'elle reviendrait vers ces heures-ci.

PETIT-LUBIN. — Mais qu'est-ce que dit ta cuisinière actuelle si elle voit que tu cherches quelqu'un d'autre?

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! elle sait bien qu'elle ne doit pas rester, puisqu'elle-même demande à être libérée et qu'elle n'a accepté de faire la cuisine ici que pendant quelques jours. Elle est sujette à des migraines et ne supporte pas le feu du fourneau.

Elle sonne.

PETIT-LUBIN. — Pourquoi sonnes-tu?

Mme PETIT-LUBIN. — Pour faire venir cette fille, si elle est là.

PETIT-LUBIN. — Oh! écoute! je n'ai aucune des qualités qu'il faut pour interroger une femme, pour scruter sa physionomie et la vérité de ses paroles.

Mme PETIT-LUBIN. — Mais moi non plus, je ne m'en sens pas capable. Aussi ai-je besoin que tu m'aides. Il y a toujours un tas de petites choses à interpréter dans les certificats. (Elle tire des certificats de sa poche.) Des réticences ou des oublis... Pourquoi, dans celui-ci, ne parle-t-on pas de l'honnêteté? Et là, il n'est pas question de la conduite...

PETIT-LUBIN. — C'est l'incertitude.

Mme PETIT-LUBIN, à une femme de chambre qui entre. — Voulez-vous voir si cette fille qui est venue ce matin est à la cuisine? Et vous lui direz de venir ici. (Exit la femme de chambre.) Je suis encore bien heureuse d'avoir trouvé cette petite femme de chambre, qui était restée trois ans chez ma tante Adèle. Elle l'avait quittée pour s'établir couturière.

PETIT-LUBIN. — Tu en es contente?

Mme PETIT-LUBIN. — Oui. Elle n'a pas beaucoup de tête, par exemple. Et elle coud très mal.

PETIT-LUBIN. — Heureusement.

Mme PETIT-LUBIN. — Pourquoi, heureusement?

PETIT-LUBIN. — Parce que, si elle cousait mieux, elle serait peut-être restée couturière, et tu ne l'aurais pas eue comme femme de chambre.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant, suivie d'une cuisinière. — Voilà cette demoiselle, madame.

Elle fait entrer la cuisinière et sort.

Scène II

M. et Mme PETIT-LUBIN, UNE CUISINIÈRE

Mme PETIT-LUBIN. — Entrez, ma fille, asseyez-vous.

La Cuisinière. — Oh! madame, je suis aussi bien debout.

Mme Petit-Lubin. — Pourquoi avez-vous quitté votre place?

La Cuisinière. — Oh! madame, pour rien, si vous voulez... des raisons qu'on a eues avec madame. C'étaient des gens qui ne manquaient pas de fortune, mais ils étaient plutôt un peu désordres... toujours des retards pour payer... Alors, dans le ménage, j'avançais toujours de l'argent, si bien que le moment venu de faire les comptes, madame trouvait toujours plus d'arriéré qu'elle s'y attendait. De là, disputes sur disputes. Un jour, elle a fini par m'insulter. Il a bien fallu que je lui réponde. J'ai retiré mon tablier le plus poliment que j'ai pu et j'ai laissé ça là.

Mme Petit-Lubin. — On peut s'adresser à vos maîtres pour avoir des renseignements?

La Cuisinière. — Oh! parfaitement; ils habitent Londres du moment. Je donnerai leur adresse à madame... Mais, du reste, je crois qu'elle est sur le papier que j'ai remis à madame.

Mme Petit-Lubin. — Et vous êtes restée combien de temps dans cette maison?

La Cuisinière. — Un peu plus d'un an, madame.

Mme Petit-Lubin. — De septembre à mai, ça ne fait que huit mois.

La Cuisinière. — Ah! j'aurais pourtant cru que c'était plus longtemps.

Mme Petit-Lubin. — Et avant cette place?

La Cuisinière. — J'étais à Périgueux, madame, chez un avoué. Madame peut aussi écrire à Périgueux si elle veut.

Mme Petit-Lubin. — Et depuis le mois de mai, qu'est-ce que vous avez fait?

La Cuisinière. — J'étais dans mon pays, madame, pour me reposer.

Mme Petit-Lubin. — Vous étiez malade?

La Cuisinière. — Non, madame, j'étais fatiguée. Puis, c'était le moment où les gens sont en vacances, je ne voulais pas encore voyager.

Mme Petit-Lubin. — Eh bien, ma fille, on vous écrira. Vous pouvez vous retirer.

La Cuisinière. — Monsieur, madame. (Elle sort.)

Scène III

M. et Mme PETIT-LUBIN

Petit-Lubin. — Eh bien?

Mme Petit-Lubin. — Eh bien, tu vois, il faut écrire à Londres, et ces gens, par lettre, ne nous diront pas la vérité. Il y a eu des contestations pour l'argent du ménage, dit cette fille; il est possible qu'elle ait pris les devants pour prévenir les accusations de ses anciens maîtres.

Petit-Lubin. — Et l'avoué de Périgueux!

Mme Petit-Lubin. — Il est probable qu'il ne mentira pas dans une lettre, mais il ne nous dira pas toute la vérité.

Petit-Lubin. — Et puis, ces quelques mois qu'elle a passés dans son pays...

Mme Petit-Lubin. — On pourrait écrire au maire?

Petit-Lubin. — Il ne dira rien qui l'empêchera de se replacer.

Mme Petit-Lubin. — Tout cela est bien fatigant! Et puis, que signifient les renseignements? Nous en aurions donné d'excellents sur la moralité de Champel. Tu m'apprends qu'il faisait danser l'anse du panier... Tout cela est bien fatigant!

Scène IV

Les mêmes, LA BONNE, L'ONCLE BURETTE

La Bonne. — Monsieur, madame, c'est l'oncle de madame.

Petit-Lubin. — L'oncle Burette! Mais faites donc entrer.

Mme Petit-Lubin. — Nous allons demander conseil à notre oncle: c'est la sagesse même.

Petit-Lubin. — Nous sommes entourés de tellement d'incertitude que la sagesse même ne nous sera pas d'un grand secours.

Mme Petit-Lubin. — Un conseil de l'oncle Burette, c'est toujours bon à prendre.

L'oncle entre.

Scène V

Les mêmes, L'ONCLE BURETTE

L'Oncle Burette. — Bonjour, mes amis!

Petit-Lubin. — Mon oncle!

Mme Petit-Lubin. — Mon oncle!

L'Oncle Burette. — Comment cela va-t-il?

Mme Petit-Lubin. — Oh! nous sommes comme des gens bien ennuyés. Nous cherchons une cuisinière... Cela n'a l'air de rien. Mais c'est plus grave qu'on ne pense.

L'Oncle Burette. — Eh bien, et qu'est devenue la femme de Champel?

Petit-Lubin. — Elle a quitté la maison, comme Champel, d'ailleurs.

L'Oncle Burette. — Comment, Champel n'est plus ici?

Petit-Lubin. — Depuis huit jours.

L'Oncle Burette. — Oh! mais j'aurais dû me douter de quelque chose. Quand j'arrivais, toujours au bas de l'escalier, votre domestique se précipitait pour m'enlever mes galoches... Aujourd'hui, sur le palier, je me suis aperçu que je les avais encore.

Mme Petit-Lubin. — Oh! je sais bien, mon oncle, vous le trouviez très bien. Il était d'ailleurs parfait avec vous. Lui qui était si désagréable avec les invités, il parlait toujours de vous avec une vénération, un respect... enfin, le respect et la vénération qu'il fallait... Et puis, il voulait toujours qu'on aille vous inviter aux grands dîners... Quand il n'était pas satisfait des autres convives, il nous disait : « Monsieur, madame, ne vont pas inviter M. Burette avec ces gens-là. »

L'Oncle Burette, souriant. — Oui, oui, il est fort possible que je me sois laissé influencer par la bonne opinion qu'il avait de moi, et peut-être est-ce mon indulgence qui me fait discerner chez lui des qualités que vous n'apercevez pas... J'ai toujours tenu à être bienveillant dans la vie, parce que j'ai remarqué que c'était la meilleure façon d'être clairvoyant...

Mme Petit-Lubin. — Ecoutez, mon oncle, si vous aviez vécu avec lui, si vous aviez été témoin de son insolence, de son arrogance, de sa tyrannie, vous l'auriez peut-être jugé autrement. Et nous ne vous avons pas dit le plus grave...

PETIT-LUBIN. — Inutile de parler de lui, puisque cet homme est parti...

Mme PETIT-LUBIN. — Si, il faut que notre oncle sache... Champel, nous l'avons appris, était un mal honnête homme...

L'ONCLE BURETTE. — Qu'est-ce qu'il a fait?

Mme PETIT-LUBIN. — Depuis qu'il est parti, j'ai regardé d'un peu près les dépenses de la cuisine, et j'ai découvert qu'il marquait, par exemple, les poulets et les fruits beaucoup plus cher qu'il ne les payait réellement.

L'ONCLE BURETTE. — Oui, enfin, il faisait danser l'anse du panier.

PETIT-LUBIN. — Et de penser que cet homme, qui avait ses défauts, mais en qui nous avions toute confiance, nous volait ainsi...

L'ONCLE BURETTE. — Tout de suite les grands mots, « vous volait, vous volait! » En majorant les denrées qu'il achetait pour votre compte, Champel ne pensait certainement pas qu'il vous volait... Vous estimez, vous, que c'était un vol, parce que vous en étiez la victime. Il ne pensait pas que c'en était un, parce qu'il en était le bénéficiaire. Il faut se placer un peu au point de vue des gens.

Mme PETIT-LUBIN. — Comment, oncle Burette, c'est vous qui justifiez l'anse du panier?

L'ONCLE BURETTE. — Je ne fais que vous expliquer les raisons de Champel; ce qui vous affecte le plus dans votre découverte, ce n'est pas, je le vois, d'avoir subi un préjudice, c'est de vous être trompés sur le compte de cet homme que vous croyiez honnête. Alors, il vous semble qu'il vous a trahis. C'est bien, n'est-ce pas, votre sentiment?

Mme PETIT-LUBIN. — Tout à fait.

L'ONCLE BURETTE. — Eh bien, dites-vous que votre domestique, votre compagnon de foyer, se justifiait lui-même à ses propres yeux. Il ne faut pas être trop difficile dans la vie, et n'exiger autour de soi que de parfaites honnêtes gens; c'est déjà beaucoup d'avoir affaire à des gens qui, en leur âme et conscience, se croient à peu près honnêtes. Est-ce que Champel vous a jamais pris quelque chose de ce que vous possédez?

PETIT-LUBIN. — Je ne crois pas... Ainsi la comptabilité de la cave était parfaitement en règle. Et pourtant, je ne la vérifiais guère. Seulement, j'ai jeté les yeux dessus avant de passer la consigne au nouveau domestique. Je suis sûr que Champel, en dix ans, n'a pas soustrait une bouteille de vin.

L'ONCLE BURETTE. — Il ne faut donc pas dire que cet homme était un voleur, parce qu'il prenait, sur les objets qu'il était chargé d'acheter, une commission.

PETIT-LUBIN. — Il la prenait sans nous la demander.

Mme PETIT-LUBIN. — Nous ne la lui aurions pas accordée.

L'ONCLE BURETTE. — Et il était peut-être juste de la lui donner. Combien recevait-il de gages?

PETIT-LUBIN. — Il n'avait pas à se plaindre...

L'ONCLE BURETTE. — Je le pense bien. Mais les gages que vous lui donnez payaient son service. L'industrie, l'habileté qu'il mettait en œuvre pour acheter au plus juste prix des denrées de bonne qualité, il fallait bien qu'elles eussent leur récompense... Enfin, si vous donniez à cet homme une centaine de francs non seulement pour vous servir, mais encore pour vous économiser deux ou trois cents francs par mois, c'était de votre part une espèce d'exploitation.

Mme PETIT-LUBIN. — Cependant, mon oncle, si j'étais allée au marché moi-même...

L'ONCLE BURETTE. — Mais vous n'allez pas au marché. Et ensuite vous auriez payé beaucoup plus cher que lui. Vous êtes des maîtres, et des gens riches. On vous aurait « salés », comme ils disent. Et puis, vous ne vous y connaissez pas... Il faut que tout se paie... Non, mes amis, ne chargez pas votre Champel de péchés, parce que vous avez dû vous séparer de lui. Et surtout, ne vous dites pas, comme tout à l'heure: Quel être affreux, quel bandit a couché pendant sept ans sous notre toit!

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! il n'y a pas besoin de le charger de péchés! Il n'y a qu'à se souvenir de tous ses défauts. Alors on éprouve, à être débarrassé de lui, un bien-être, un soulagement...

L'ONCLE BURETTE. — Très bien, très bien, tâchez de vous y faire, à ce bien-être-là.

Mme PETIT-LUBIN. — Si vous saviez quelle satisfaction c'est de pouvoir agir à sa guise! (A la bonne qui entre.) Qu'est-ce qu'il y a?

LA BONNE. — C'est le maître d'hôtel, qui attend madame pour les ordres du dîner de demain.

Mme PETIT-LUBIN, à la bonne. — Oui, je vais le voir. (Sort la bonne. A Burette.) Ainsi tenez, mon oncle, pour le dîner, je vais enfin pouvoir commander des plats à mon idée, et sortir de l'éternel programme: poisson, filet jardinière, foie gras, glace et petits fours.

L'ONCLE BURETTE. — Georges fait-il quelques pas avec moi?

PETIT-LUBIN. — Bien volontiers, mon oncle...

L'ONCLE BURETTE. — Au revoir, ma nièce, à demain soir.

Mme PETIT-LUBIN. — A demain, mon oncle...

L'ONCLE BURETTE. — Je vous laisse aux joies de l'indépendance.

Ils sortent par la droite et croisent Fabien, le maître d'hôtel, que l'oncle Burette contemple un instant d'un regard critique et un peu goguenard.

Scène VI

Mme PETIT-LUBIN, FABIEN

Mme PETIT-LUBIN. — Fabien, vous savez qu'il y a du monde à dîner demain?

FABIEN. — Oui, madame, et c'est pour cela que je viens prendre les ordres de madame.

Mme PETIT-LUBIN. — Nous avons exactement quinze invités. Avec monsieur, mademoiselle et moi, ça fera dix-huit personnes... Avez-vous quelque idée de ce qu'on pourrait faire pour le dîner? Moi, en tout cas, j'ai une petite idée. Que penseriez-vous de faire un plat de canelonis?

FABIEN. — Des canelonis?

Mme PETIT-LUBIN. — Vous ne savez pas ce que c'est?

FABIEN. — C'est-à-dire que je crois savoir. Mais, pour le moment, je ne vois pas très bien. Si madame me précisait...

Mme PETIT-LUBIN. — Nous en avons mangé, il y a quinze jours, chez des amis, et nous avons trouvé cela très bon. C'est une sorte de viande hachée et roulée dans de la pâte. C'est un plat italien.

FABIEN. — Hé bien, oui, madame, on fera des canelonis.

Mme PETIT-LUBIN. — Mais ce n'est peut-être pas un plat pour un grand dîner?

FABIEN. — Pourquoi donc ça, madame?

Mme PETIT-LUBIN. — Vous trouvez qu'on peut servir des canelonis dans un grand dîner?

FABIEN. — Mais oui, bien sûr, madame.

Mme PETIT-LUBIN. — Oui... oui... Et vous dites: bien sûr, bien sûr... Je n'en suis pas si sûre que vous... Ecoutez... remettons les canelonis à plus tard... Nous les essaierons à un déjeuner. Avez-vous quelque chose d'autre à me proposer, quelque chose qui sorte un peu de l'ordinaire?

FABIEN. — Il y avait un plat qui faisait grand effet dans la maison où j'étais... C'est un cochon de lait entier, que l'on sert avec des petits oiseaux tout autour, pigeons ou cailles, ça dépend: si l'on sert un cochon de lait, on met plutôt des pigeons, et si l'on sert un marcassin, autrement dit un petit sanglier, on mettra plutôt des cailles... Gibier avec gibier...

Mme PETIT-LUBIN. — Oui... oui... c'est peut-être une idée. Je me souviens d'avoir mangé un plat pareil... Voyons, où était-ce donc? Mais c'est peut-être un peu excentrique. Ecoutez, on va le noter, pour une autre fois... Je trouve cela très bien, mais je serais à me demander toute la journée jusqu'à demain soir: est-ce que je n'ai pas tort d'avoir commandé un petit marcassin? Tâchez donc de me trouver autre chose...

FABIEN. — L'année dernière, et cette année aussi, par le fait, c'était une mode... On a beaucoup parlé du filet de chameau...

Mme PETIT-LUBIN, vivement. — Oh! non, pas de filet de chameau ici!... Oh! non! Oh! non... Réflexion faite, il vaudra peut-être mieux cette fois-ci ne pas trop innover... Un turbot après le potage, un rôti... un aspic de foie gras...

FABIEN. — C'est très bien, cela!

Mme PETIT-LUBIN. — Une glace et des petits fours.

FABIEN. — Mais, madame, ça sera parfait!

Mme PETIT-LUBIN. — Ça manquera d'imprévu.

FABIEN. — Oui, mais c'est encore ces dîners-là qui donnent le plus de satisfaction...

Mme PETIT-LUBIN, rêveuse. — Oui... peut-être. (En sortant.) S'il vous vient cependant une autre idée d'ici ce soir, vous pouvez me la soumettre.

Fabien salue et se retire au moment où entre Mlle Merlerel.

Scène VII

Mme PETIT-LUBIN, Mlle MERLEREL

Mme PETIT-LUBIN. — Ah! voici mademoiselle Merlerel!

Mlle MERLEREL. — Oui, madame, de retour de la noce. L'arrière-petite-fille de l'amiral Roquebrun...

Mme PETIT-LUBIN. — Oui, je sais, vous m'avez raconté cela...

Mlle MERLEREL. — Un mariage superbe, madame: deux contre-amiraux, deux capitaines de vaisseau, un commissaire de la marine, un mécanicien en chef...

Mme PETIT-LUBIN. — Vous nous raconterez tout cela, mademoiselle Merlerel... Je vais vous envoyer votre élève...

Mlle MERLEREL. — Et qu'est-ce que j'ai appris, madame? Vous avez fait maison nette?

Mme PETIT-LUBIN. — Oui, oui...

Mlle MERLEREL. — Quelle bonne idée vous avez eue là! Personne dans votre entourage ne comprenait votre patience... Enfin, c'était la table de tout le monde, les amis, les fournisseurs, votre ouvrière en journée...

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! oui, nous étions bien ridicules, n'est-ce pas?

Mlle MERLEREL. — On ne comprenait pas, voilà, on ne comprenait pas.

Mme PETIT-LUBIN. — Ecoutez, mademoiselle Merlerel, il ne faut pas juger les gens aussi vite. Mon mari et moi, nous ne sommes tout de même pas des jobards. Et si nous étions attachés à Champel, c'est qu'à côté de ses défauts, qui étaient visibles pour tout le monde, et que je ne veux pas discuter, il avait des qualités extrêmement rares et que tout le monde n'était pas en état d'apprécier. Ainsi, mon oncle, M. Burette, rendait parfaitement justice aux très sérieuses qualités de Champel. Et M. Burette, vous ne le considérez pas comme le premier venu, je pense, bien qu'il n'appartienne pas à la marine... Je vais vous envoyer votre élève.

Elle sort. Fabien rentre en portant des lettres sur un plateau.

Scène VIII

Mlle MERLEREL, FABIEN

Mlle MERLEREL. — Vous êtes le nouveau maître d'hôtel?

FABIEN. — Oui, mademoiselle.

Mlle MERLEREL. — J'espère que vous saurez mieux vous maintenir dans la maison que le garçon que vous avez remplacé.

FABIEN. — Il paraît qu'il n'était pas commode?

Mlle MERLEREL. — C'était un homme insupportable... Et d'une maladresse... Il avait affaire à des gens qui sont de bonnes pâtes. Il avait une attitude avec eux!... C'était scandaleux! Et une façon de parler aux personnes qui venaient ici! Mais, enfin, ses patrons laissaient passer tout cela... jusqu'au jour où il s'est permis de me manquer à moi. Alors, n'est-ce pas, monsieur et madame n'ont pas pu tolérer cela! J'aurais plaidé moi-même en sa faveur qu'ils ne m'eussent pas écoutée. Ce n'est pas seulement parce que je suis une artiste, n'est-ce pas? qui sort un peu de l'ordinaire, mais monsieur et madame connaissent de nom ma famille... Ils savent à qui je suis apparentée... (Rapidement et comme en passant.) Je suis la petite-nièce de l'amiral Roquebrun... Alors, n'est-ce pas, aussitôt que M. et Mme Petit-Lubin ont appris que l'on m'avait manqué de respect, ils ont été dans tous leurs états! Ainsi, mon ami, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'être aussi doux et prévenant pour les gens qui viennent ici que votre prédécesseur était brutal et grossier...

FABIEN. — Oh! mademoiselle n'a pas besoin de me dire...

Mlle MERLEREL. — Faites-en tout de même votre profit et vous m'en remercierez...

FABIEN. — Certainement, je remercie bien mademoiselle de la bienveillante attention...

Mlle MERLEREL, fouillant dans son réticule. — Tenez, je vais vous donner... Aimez-vous les pastilles de menthe?... (Elle lui tend une bonbonnière.)

FABIEN. — Merci bien, mademoiselle.

Il prend une pastille qu'il met dans sa bouche. Comme Mlle Merlerel tourne le dos, il enlève la pastille de sa bouche et la jette à la dérobée dans la cheminée.

Mlle MERLEREL. — Ce sont d'excellentes pastilles de menthe qu'une de mes amies me rapporte d'Angleterre. Mais il faut les sucer, il ne faut pas les croquer. Je parie que vous l'avez croquée et que vous ne l'avez déjà plus dans la bouche... Attendez.

Elle tire nouveau sa boîte et lui offre une autre pastille.

FABIEN. — Le pastille contre les dents... Excusez-moi, mademoiselle, j'ai à faire par là. (Il sort.)

Scène IX

Mlle MERLEREL, M. et Mme PETIT-LUBIN, puis FABIEN

Mme PETIT-LUBIN, entrant. — Mademoiselle Merlerel, la petite n'est pas encore de retour de son cours. La leçon, ce sera donc pour la prochaine fois.

Mlle MERLEREL. — Bien, bien, madame, bien, bien. Au plaisir de vous revoir.

Mme PETIT-LUBIN. — Au revoir... Au revoir...

Mlle MERLEREL. — J'avais pour le mariage une robe de très bon goût, et figurez-vous qu'un amateur de Cherbourg m'a fait ma photographie. Je vous l'apporterai la prochaine fois.

Mme PETIT-LUBIN. — N'y manquez pas... Au revoir, mademoiselle Merlerel.

Exit Mlle Merlerel. Mme Petit-Lubin met en ordre quelques babelots.

PETIT-LUBIN, entre précipitamment par la porte où l'on a vu disparaître Mlle Merlerel. Il court à la cheminée et y crache une pastille de menthe. S'essuyant la bouche avec son mouchoir. — J'ai rencontré la maîtresse de piano...

Mme PETIT-LUBIN. — Elle est plus bavarde que jamais. Et elle se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas. Elle me félicite d'avoir renvoyé Champel. Comme j'ai besoin de ses félicitations!

PETIT-LUBIN. — Je viens de recevoir un télégramme de notre cher cousin Frédéric. Il arrive tout à l'heure d'Amiens, pour la troisième fois depuis huit jours. Est-ce qu'il va prendre l'habitude de venir nous voir chaque fois qu'il débarque d'Amiens, comme s'il arrivait en diligence du fin fond de l'Auvergne? Que diable! Amiens n'est qu'à une heure et demie de Paris. C'est presque la banlieue. Sous prétexte que nous ne venions jamais le voir, il se figure qu'Amiens est très loin de nous.

Mme PETIT-LUBIN. — Tu le trouves amusant, toi?

PETIT-LUBIN. — Et toi?

Mme PETIT-LUBIN. — C'est-à-dire que je suis incapable de l'écouter... Oh! quand il raconte son histoire de constitution de société!...

PETIT-LUBIN. — Il ne vous fait grâce d'aucune de ses démarches. Toutes les visites aux amis d'Amiens qui ont marché, comme il dit, dans l'affaire!

Mme PETIT-LUBIN. — Et il va venir tout à l'heure!

PETIT-LUBIN. — Il faudra dire que nous ne dînons pas ici. Quand il dîne, il ne s'en va plus. On en a jusqu'à minuit. Et je ne suis pas de force à le supporter aujourd'hui. J'ai déjà reçu pas mal de monde ce matin. Champel éconduisait les gens d'une façon un peu trop radicale. Le nouveau maître d'hôtel, lui, laisse entrer tout le monde.

Mme PETIT-LUBIN. — Du temps de Champel, la maison était comme une forteresse.

PETIT-LUBIN. — Et, maintenant, elle ressemble un peu à un moulin. (On frappe à la porte.)

Mme PETIT-LUBIN. — Entrez!

FABIEN. — Monsieur, c'est un monsieur qui voudrait voir monsieur.

PETIT-LUBIN. — Vous avez dit que je ne recevais pas?

FABIEN. — Ce monsieur paraissait tellement désireux de voir monsieur...

PETIT-LUBIN. — Qui est-ce? (Fabien tend une carte. Lisant.) Oh! c'est un homme terrible. Soupel, éditeur de l'Annuaire des Amis du seizième siècle. Il y en a un autre qui édite l'Annuaire des Amis du quinzième. J'attends celui du dix-septième et ceux des deux suivants. Enfin, je vais me débarrasser de celui-ci. C'est un terrible bavard.

FABIEN. — Il y a là aussi un monsieur pour madame. C'est un monsieur qui a voyagé dans l'Inde et qui voudrait montrer des étoffes à madame.

Mme PETIT-LUBIN. — Mais je ne veux rien acheter.

FABIEN. — C'est un monsieur très bien mis et très aimable. Il a dit qu'il attendrait madame, que madame n'aurait besoin de rien acheter, mais qu'il tenait absolument que madame voie ses étoffes. Il y en a quatre grands ballots. Il a avec lui deux commissionnaires qui sont en train de les déballer dans la galerie, dans l'office et dans la salle à manger.

Mme PETIT-LUBIN. — Allons, allons, il faut, je le vois, que je le renvoie moi-même. (On sonne.) Encore quelqu'un!

Elle sort.

FABIEN, joyeusement. — Encore quelqu'un!

Scène X

FABIEN, FRÉDÉRIC, puis M. et Mme PETIT-LUBIN

FABIEN, courant à la porte. — Ah! monsieur Frédéric!

FRÉDÉRIC. — Bonjour, mon garçon! C'est encore moi!

FABIEN. — Personne ne s'en plaint, monsieur Frédéric!

FRÉDÉRIC. — C'est il y a trois jours que je suis venu.

FABIEN. — Oui, le lendemain de mon entrée ici. (Silence.) Et vous nous faites le plaisir de dîner ici, monsieur Frédéric?

FRÉDÉRIC. — Monsieur et madame dînent à la maison?

FABIEN. — Parfaitement, monsieur Frédéric. Il y a même, je crois, un dîner qui vous plaira.

FRÉDÉRIC. — Oh! moi, le dîner, je n'y fais pas attention. L'important, c'est de passer quelques heures à causer avec mon cousin et ma cousine... Dites donc, mon garçon, j'arrive du train et je suis dans un état déplorable...

FABIEN. — Vous allez trouver là tout ce qu'il vous faut pour votre toilette, monsieur Frédéric: eau chaude, eau froide, le peigne et la brosse de monsieur.

FRÉDÉRIC, entrant à droite. — Parfait, parfait!

Fabien le suit, en laissant la porte entr'ouverte. Au bout d'un moment, entre Petit-Lubin, et sa femme, l'instant d'après, par une autre porte.

PETIT-LUBIN. — Eh bien, cet homme ne voulait plus s'en aller. Et j'ai été obligé de lui donner une souscription de cinquante francs pour son album qui n'a aucune espèce d'intérêt.

Mme PETIT-LUBIN. — Et moi, je viens d'acheter un affreux tapis à un voyageur qui arrive des Indes et qui sans cela serait resté ici trois jours avec des hommes qui avaient des figures d'assassins.

FABIEN, entrant. — Ah! monsieur, madame, monsieur Frédéric est là! Il est en train de se nettoyer dans le cabinet de toilette de monsieur. Et ce qu'il en avait besoin! Il avait voyagé les fenêtres ouvertes tout près de la locomotive. Je vais à la cave pour monter du bon vin.

PETIT-LUBIN. — Mais ni madame ni moi nous n'en buvons.

FABIEN. — Mais, monsieur Frédéric!

Mme PETIT-LUBIN. — Il ne dîne pas ici!

FABIEN, joyeusement. — Mais si, madame!

PETIT-LUBIN. — Comment? Il s'est invité?

FABIEN. — Mais non, madame, c'est moi qui lui ai dit que monsieur et madame comptaient bien sur lui.

Mme PETIT-LUBIN, hors d'elle. — Vous lui avez dit?... (A ce moment entre Frédéric. Changeant de ton.) Bonjour, Frédéric!

FRÉDÉRIC. — Bonjour, mes bons amis. C'est moi qui viens bavarder avec vous.

PETIT-LUBIN. — Bonne idée.

FABIEN, triomphant. — Je vais à la cave!

Il sort.

FRÉDÉRIC, s'asseyant. — J'en étais resté, l'autre jour, à ma visite à ce banquier d'Abbeville. Mais je vais reprendre du commencement, parce qu'il y a un point que j'ai oublié de mettre en lumière, et qui est très important pour saisir la genèse de l'affaire. Lorsque j'ai fondé ma petite société...

Petit-Lubin et sa femme s'assoient, accablés.

RIDEAU

ACTE III

La scène représente une petite salle à manger très modeste dans une maison de Bois-Colombes.

Scène première

VALENTINE, SIDONIE

VALENTINE. — Alors vous êtes installés ici depuis quelques jours?

SIDONIE. — Oui, j'avais eu un petit héritage, et nous avons trouvé cela à louer dans de très bonnes conditions. Mon mari a sa petite rente du vieux monsieur chez qui il avait été placé avant d'entrer chez M. Petit-Lubin. Alors, comme ça, on est bien tranquilles, et on n'a pour ainsi dire aucun souci.

VALENTINE. — Et qu'est-ce que fait M. Champel?

SIDONIE. — Eh bien, il fait le rentier.. Il se promène. A ce moment, il est à la gare; nous avons fait venir du vin en petite vitesse, voilà de ça trois, quatre jour. Ce vin est pour arriver d'un moment à l'autre. Alors, mon mari va à la petite vitesse voir si le vin est en gare. C'est toujours une occupation. Une fois le vin chez nous, on le mettra en bouteilles. Après on trouvera bien autre chose.

VALENTINE. — Du jardinage?

SIDONIE. — Non, Champel ne veut pas jardiner. Il dit que c'est trop ingrat. N'est-ce pas? On était dans une maison où il vous passait par les mains des fruits magnifiques, et les plus beaux légumes. Alors, de penser que l'on va se mettre en sueur pour faire sortir une pauvre petite salade, ça n'est pas encourageant.

VALENTINE. — Lui qui aimait tant astiquer, il a tout de même des meubles à faire reluire.

SIDONIE. — Eh bien, croiriez-vous que ça ne l'intéresse pas? Non, les meubles qui sont à lui, qu'il me dit, il lui semble qu'ils sont moins à lui que les meubles de M. Petit-Lubin, parce que, les meubles de M. Petit-Lubin, il en avait la garde et la responsabilité.

VALENTINE. — C'est tout de même un changement de vie.

SIDONIE. — Il n'y a qu'à s'y habituer. Comme il dit, aussitôt qu'il sera pour s'ennuyer, il n'aura qu'à se répéter: je suis mon maître, je suis mon maître, je suis mon maître! Il aime tellement être son maître, mon monsieur Champel. Ainsi des gens d'ici, des gens comme il faut, un marchand de literie et un régisseur de propriété, sont venus le trouver l'autre jour pour lui demander s'il voulait être porté sur la liste du conseil municipal. Oh! si vous aviez entendu ce qu'il leur a dit, poliment s'entend, mais il n'a pas mâché ses mots! « J'ai toujours tâché d'en faire à ma tête, qu'il a dit, et ce n'est pas aujourd'hui que je veux me mettre au service des électeurs. » Et puis mon mari sait ce que c'est que la politique. Chez M. Petit-Lubin, il y a eu jusqu'à deux et trois ministres à dîner. Mon mari ne perdait pas une de leurs paroles. « Eh bien, qu'il me disait, il y a de ces personnages qui sont tout à fait malins et instruits, et tu te dis: Pas étonnant qu'ils soient arrivés à leur situation! Et puis, après ça, tu entendras parler un autre ministre, et tu te diras: Qu'est-ce que c'est donc que cette nullité? Alors, tu feras cette réflexion que c'est comme si on les aurait tirés au sort. »

VALENTINE. — Dites donc, il faut que je vous quitte. Voici l'heure de mon train.

SIDONIE. — Oh! comme vous êtes pressée?

VALENTINE. — Je vous ai expliqué... je reviendrai une autre fois, je reviendrai bientôt.

SIDONIE. — A bientôt, donc!

Elles s'embrassent. Valentine sortie, Sidonie vaque à des soins du ménage. Champel entre l'instant d'après.

Scène II

SIDONIE, CHAMPEL

SIDONIE. — Tiens, y a la petite Valentine qui sort d'ici.

CHAMPEL. — T'aurais bien pu la retenir.

SIDONIE. — Elle n'a pas pu, elle est placée à Saint-Germain, et elle est venue nous voir entre deux trains. (Champel s'assoit en silence auprès de la fenêtre.) Le vin n'est pas arrivé?

CHAMPEL, au bout d'un moment. — Pas encore.

SIDONIE. — Tu y retourneras ce soir?

CHAMPEL, après un temps. — Non, le chef de la petite vitesse m'a dit que l'état mutile et qu'il n'arriverait plus de train de marchandises avant demain.

SIDONIE. — Ce matin, tiens, il y avait des ouvriers qui ont commencé à paver la rue de Gennevilliers. Va donc les regarder travailler...

CHAMPEL. — Oh! si tu crois qu'ils y sont! J'y ai passé en revenant. Ils ne sont déjà plus au chantier. Et ils n'y reviendront pas cet après-midi!

SIDONIE. — Il n'y a pas de pêcheurs à la ligne au bord de l'eau?

CHAMPEL. — Non, je crois que la pêche n'est pas ouverte. Oh! puis laisse-moi tranquille! Tu m'embêtes à vouloir me distraire. Si tu continues comme ça, je vais me dire: « Est-ce que je m'ennuie? » et je finirai par m'ennuyer. Je te répète que je suis bien tranquille, qu'on ne peut pas être mieux que je suis et que je serais un fou si je n'étais pas content de mon existence.

Silence.

SIDONIE. — Tu ne lis pas ton journal?

CHAMPEL. — Je l'ai déjà lu d'un bout à l'autre avant le déjeuner.

SIDONIE, après un temps. — Ce qu'on pourrait faire à partir d'aujourd'hui, ce serait de goûter vers les quatre heures, ça comperait l'après-midi en deux.

CHAMPEL. — Ça nous ferait deux morceaux d'après-midi au lieu d'un. Et puis on n'aurait plus faim pour le dîner. Il faudrait se mettre à table plus tard.

SIDONIE. — Eh bien, ça ne ferait pas mal. Comme ça on ne serait pas obligés de se coucher à si bonne heure.

CHAMPEL. — Oh! autant se coucher quand vient le soir!

SIDONIE. — C'est que, quand on se couche à si bonne heure, on ne dort pas très bien la nuit.

CHAMPEL. — C'est qu'on était habitués à veiller davantage. Le tout est de s'y mettre. Une fois qu'on sera bien habitués à se coucher à huit heures, on dormira son tour de cadran.

SIDONIE. — Y a la fruitière d'à côté qui m'a demandé pourquoi qu'on ne va pas chez eux le soir.

CHAMPEL. — Tu leur as pas répondu qu'ils m'embêtaient! Vraiment, j'aime encore mieux m'abrutir tout seul qu'avec ces gens-là.

SIDONIE, après un temps. — Sais-tu de quoi que j'ai envie? C'est que tu m'achètes deux serins dans une cage.

CHAMPEL. — Ça fait des saletés.

SIDONIE. — Tant mieux! On les nettoie.

CHAMPEL, après un temps. — Je m'en vais tout de même aller faire un petit tour. (Il va jusqu'à la porte, après avoir pris son chapeau. Au moment où il va sortir on entend le bruit d'une auto qui s'arrête devant la maison. Il revient tout comme auprès de Sidonie.) Sais-tu qui vient de s'arrêter devant la porte? Monsieur et madame!

SIDONIE. — Qu'est-ce qu'ils nous veulent?

CHAMPEL. — C'est vrai. Ils étaient restés sans se préoccuper de nous, et les voilà maintenant qui rappliquent.

SIDONIE. — C'est de la curiosité.

CHAMPEL. — Je n'aime pas beaucoup ça.

SIDONIE, allant à la porte. — Bonjour, monsieur, madame. Si monsieur et madame veulent se donner la peine d'entrer...

Scène III

LES MÊMES, Mme et Mme PETIT-LUBIN

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! mais c'est très gentil, chez vous!

CHAMPEL. — Madame veut plaisanter. C'est ce que c'est. Pour nous, c'est très suffisant. On est tranquilles et l'on n'en demande pas davantage.

PETIT-LUBIN. — Champel, je voulais vous demander... c'est le but de ma visite... où donc avez-vous mis, ou plutôt où donc ai-je mis les clefs du petit meuble de la bibliothèque. Ça m'est complètement sorti de la tête. Je voulais vous écrire un mot. Et, tout à l'heure, en passant avec mon auto à Asnières, je me suis dit: « Mais nous sommes tout à côté de chez eux. Profitons-en pour leur faire une petite visite. » Je vois avec plaisir que vous êtes très bien.

CHAMPEL. — C'est simple, monsieur, madame. Mais c'est un vrai petit paradis. C'est à ce point que je me pince dix ou douze fois par jour pour voir si je suis encore en vie.

SIDONIE. — Le pays est vraiment très agréable.

CHAMPEL. — C'est la campagne, et ce n'est pas trop la campagne. Il y a des distractions, la gare, la pêche, les paveurs... Oh! ce sont des choses qui n'amuseraient pas monsieur.

PETIT-LUBIN. — Si, si, je serais très bien l'homme de la campagne.

CHAMPEL. — Ce n'est pas que le temps passe vite ou qu'il passe doucement, on ne s'en occupe pas, du temps. On n'est pas pressés d'arriver à demain, parce qu'on sait que ce sera pareil à aujourd'hui. On ne sait jamais le jour que l'on est. Il n'y a que du dimanche que l'on s'aperçoive à cause de la foule. C'est le jour le moins agréable. Le dimanche, Sidonie et moi, nous irons visiter les monuments de Paris. C'est vraiment une honte que je ne connaisse pas la Sainte-Chapelle.

Mme PETIT-LUBIN. — Eh bien, quand vous viendrez à Paris, un dimanche ou un autre jour, ne manquez pas de venir nous voir.

CHAMPEL. — Avec plaisir, monsieur, madame; on ira vous dire un petit bonjour... Et vous vous arrangez bien avec vos nouveaux domestiques?

Mme PETIT-LUBIN. — Oui... oui...

PETIT-LUBIN. — Pas trop mal. Ils n'ont pas encore la pratique.

CHAMPEL. — Ça viendra, ça viendra...

Mme PETIT-LUBIN. — Nous avons eu un dîner avant-hier.

CHAMPEL. — Ah!... Et ça s'est bien passé?

Mme PETIT-LUBIN. — Assez bien... (Timidement.) Nous avons fait une petite innovation...

CHAMPEL, indulgent. — Qu'est-ce que c'était?

Mme PETIT-LUBIN. — Des langoustines... C'est un peu risqué pour un grand dîner...

CHAMPEL. — Non, ça peut très bien se servir... Ça dépend un peu de qui monsieur et madame avaient à dîner...

Mme PETIT-LUBIN. — M. et Mme de Briac... M. et Mme Chancin... Mme de Trigueville.

CHAMPEL. — On pouvait servir de la langouste... M. Burette n'en était pas?

PETIT-LUBIN. — Non, il n'en était pas.

CHAMPEL. — Je pensais... Et qu'est-ce que monsieur leur a fait servir comme vin?

PETIT-LUBIN. — Eh bien, du Clos-Vougeot du dernier envoi.

CHAMPEL. — Bon. Pas de Léoville, au moins?

PETIT-LUBIN. — Non, non, pas de Léoville.

CHAMPEL. — Monsieur n'a plus que cent bouteilles de Léoville, faut que monsieur les garde comme la prunelle de ses yeux. Car monsieur n'en retrouvera plus comme celui-là. Si j'étais de monsieur, il n'en paraîtrait plus sur la table aux grands dîners. C'est du gâchage. Les gens causent. Ils ne pensent pas à ce qu'on leur met dans leur verre. La plupart n'y connaissent rien, et boivent ça comme n'importe quoi... Des dames, ça fait pitié, laissent remplir leur verre sans y faire attention, pour en boire la moitié d'une goutte. Son Léoville, monsieur devrait le conserver pour les petits déjeuners à deux et à trois, avec de vraies fines bouches au moins capables d'apprécier, et qui sachent un peu ce que c'est que ce grand vin-là.

PETIT-LUBIN. — Vous avez absolument raison. L'autre soir, Émilien, non Fabien... je ne sais même plus son nom... enfin la personne qui vous a remplacé... eh bien, il avait monté pour ce dîner trois bouteilles de Léoville. Je les lui ai fait redescendre à la cave.

CHAMPEL. — Qu'est-ce que monsieur veut? Il ne savait pas...

Mme PETIT-LUBIN. — C'est un garçon qui fait ce qu'il peut.

CHAMPEL. — Eh bien, oui... Où a-t-il servi?

PETIT-LUBIN. — Chez le comte de...

Mme PETIT-LUBIN. — De Kervedec.

CHAMPEL. — Je ne connais pas... Mais, enfin, sans savoir au juste ce qu'il vaut pour le moment, ce maître d'hôtel, sûr et certain qu'il se fera avec monsieur et madame. La tenue d'une maison ne dépend pas seulement des domestiques. Monsieur et madame savent bien ce que c'est que de tenir une maison.

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! pas tant que ça, allez!

CHAMPEL. — Laissez donc. Je sais bien ce que je dis. Du temps que j'étais avec vous, monsieur et madame n'avaient à s'occuper de rien. Alors ils n'avaient pas besoin de sortir leurs capacités. Mais, sans même que vous vous en doutiez, monsieur, madame, je dis et je maintiens qu'il n'y a pas beaucoup de personnes comme vous pour tenir une maison. Aussi, je suis bien tranquille, votre nouveau maître d'hôtel, il se fera.

PETIT-LUBIN. — Espérons-le. (Silence.) Je crois qu'il est temps de rentrer.

CHAMPEL. — Rien ne vous presse, monsieur, madame. Et moi, ce que j'ai à faire peut fort bien se remettre à demain.

PETIT-LUBIN. — Je suis enchanté de vous avoir revus, et d'avoir constaté que vous étiez contents de votre sort.

CHAMPEL. — Et moi, je ne suis pas fâché de savoir que monsieur et madame ne sont pas mal tombés avec leurs nouveaux domestiques.

PETIT-LUBIN. — Eh bien, au revoir, Champel. La vérité est qu'on s'était séparés un peu brusquement. Il était utile de se revoir pour bien constater qu'on s'était quittés en bons termes.

CHAMPEL. — Quand on a vécu si longtemps ensemble!

Silence.

Mme PETIT-LUBIN. — Eh bien, au revoir...

SIDONIE. — Au revoir, monsieur, madame...

CHAMPEL. — Je veux dire une chose et je suis certain que Sidonie ne me contredira pas. Si des fois, monsieur, madame, se trouvaient embarrassés deux ou trois jours, soit qu'ils changent de personnel ou bien qu'ils aient leur monde malade ou forcé de s'absenter, eh bien, ça nous fera toujours plaisir, Sidonie et moi, d'obliger monsieur, madame, en venant faire le remplacement.

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! je vous remercie, Champel...

PETIT-LUBIN. — Nous sommes très touchés...

Mme PETIT-LUBIN. — Oui, nous sommes très touchés.

CHAMPEL. — Je dis ça. Mais j'espère bien pour monsieur, madame, que ce ne sera pas de sitôt et qu'ils ne se trouveront pas dans l'embarras.

PETIT-LUBIN. — Hé! On ne peut pas savoir.

Mme PETIT-LUBIN. — Ça pourrait être plutôt que nous ne supposons. Je n'ai pas idée que nous continuerons très longtemps avec ce nouveau maître d'hôtel.

CHAMPEL. — S'il a de la bonne volonté.

Mme PETIT-LUBIN. — Mais il n'a pas d'idée. L'idée lui manquera toujours.

PETIT-LUBIN. — Véritablement, Champel, si d'ici, mettons trois jours, j'étais obligé de me séparer de ce garçon...

CHAMPEL. — Oh! ce n'est pas moi qui voudrais le priver de sa place...

Mme PETIT-LUBIN, vivement. — Son patron, paraît-il, ne demande qu'à le reprendre. Il devait partir en voyage, mais ça ne s'est pas fait.

CHAMPEL. — Si c'est comme ça, je suis à la disposition de monsieur et madame.

SIDONIE. — Et moi aussi, comme de juste.

Mme PETIT-LUBIN. — Oh! vous, Sidonie, vous ne ferez pas mal de donner quelques conseils à notre cuisinière. Elle prétend qu'elle voudrait être lingère parce que le fourneau lui donne la migraine. Je crois plutôt qu'elle ne se sent pas très brillante comme cordon bleu.

CHAMPEL. — Quand donc madame, monsieur, désirent-ils qu'on vienne?

PETIT-LUBIN. — Eh bien, dans trois jours.

Mme PETIT-LUBIN. — Ou après-demain...

PETIT-LUBIN. — Demain!

CHAMPEL. — Sidonie?

SIDONIE. — Ça peut aller pour demain.

PETIT-LUBIN. — Seulement, dame, si ça se prolongeait plus de deux ou trois jours...

CHAMPEL. — Oh! bien pour ce que l'on a à faire, on n'est pas à un jour, ni même à une semaine près.

SIDONIE. — On ne trouvera jamais le temps long chez monsieur, madame...

CHAMPEL. — Parce qu'ici on est certainement infiniment heureux, mais pour dire qu'on ne s'ennuie jamais,... oui, quelquefois, on s'ennuie.

SIDONIE. — Oui, n'est-ce pas, à notre âge, de changer ses habitudes...

CHAMPEL, sentencieux. — Jamais on ne devrait changer ses habitudes...

PETIT-LUBIN. — Eh bien, si vous ne trouvez pas le temps long chez nous, nous ne nous presserons pas de chercher de nouveaux domestiques.

Mme PETIT-LUBIN. — Vous resterez autant que ça vous fera plaisir... et même, si ça vous dit de ne plus vous en aller du tout.

Silence.

PETIT-LUBIN. — Au fait...

Sidonie.

CHAMPEL. — Ah! ça, c'est plus grave.

SIDONIE. — C'est plus grave.

CHAMPEL. — C'est grave, mais je ne vois pas qu'est-ce qui empêcherait.

SIDONIE. — La maison que nous avons louée ici.

CHAMPEL. — Oh! bien ça, on ne serait pas embarrassés de la sous-louer.

PETIT-LUBIN. — Et, si vous perdiez un terme ou deux, je vous indemniserais très volontiers.

CHAMPEL. — Oh! non, pour ça, non, monsieur n'aurait pas à nous indemniser...

PETIT-LUBIN. — Enfin ce serait à voir.

CHAMPEL. — Sûr et certain que ça ne nous aura pas fait de mal de s'être quittés. On a réfléchi l'un sur l'autre. On a pu se dire, moi du moins, je l'ai pensé, que je n'avais peut-être pas toujours raison, qu'il ne fallait pas se montrer si entier. Moi, je veux peut-être un peu trop en faire à ma tête. Dorénavant monsieur et madame auront beaucoup moins à me reprocher cela.

PETIT-LUBIN. — Restez donc comme vous êtes, Champel, et n'essayez pas de vous refaire. Je vous assure que je comprends mieux votre caractère, je le supporterai mieux maintenant.

CHAMPEL. — Je vous dis, monsieur, que je changerai.

PETIT-LUBIN. — Je vous dis, Champel, que je saurai mieux vous prendre.

Mme PETIT-LUBIN. — Alors demain on vous fait chercher en auto. Nous avons un nouveau chauffeur.

PETIT-LUBIN. — Et justement à ce propos un petit changement... Il mange à la cuisine au lieu de se nourrir lui-même.

CHAMPEL. — Il mange à la cuisine? (*Reprenant son ancien ton.*) Ah! non, monsieur, il ne faut pas qu'il mange chez nous.

PETIT-LUBIN. — Oui, mais, comme ça, je l'ai davantage sous la main.

CHAMPEL. — Oui, mais moi, je l'ai plus sur le dos.

PETIT-LUBIN. — Que voulez-vous? C'est convenu comme ça avec lui. Il faudra tâcher de vous en arranger.

CHAMPEL. — Monsieur dira ce qu'il voudra. Je n'en veux pas dans ma cuisine.

Mme PETIT-LUBIN, *à monsieur.* — Voilà que ça recommence.

PETIT-LUBIN. — Eh bien, oui.

Mme PETIT-LUBIN. — Au fond, cette fois, il a peut-être raison.

PETIT-LUBIN. — Tu crois?

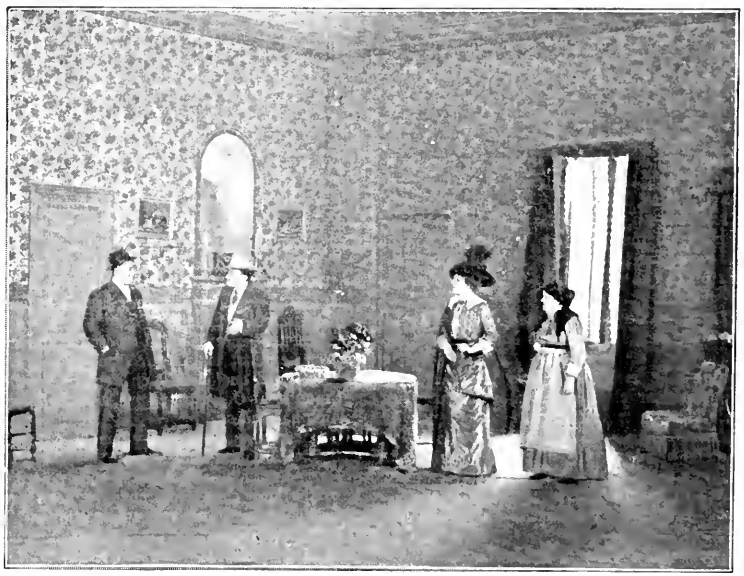
Mme PETIT-LUBIN. — Oui, va.

PETIT-LUBIN. — Ecoutez, Champel, je parlerai au chauffeur... Et, décidément, je lui changerai ses conditions. Que voulez-vous, c'est lui qui m'avait demandé...

CHAMPEL. — Oh! il devait savoir ce qu'il faisait et avoir une idée de derrière la tête dont il faut se méfier.. Il voulait abuser de la gentillesse de monsieur... Mais maintenant ça va changer. Il y aura quelqu'un chez vous et à qui il pourra parler.

SIDONIE. — Il y aura quelqu'un chez vous, et monsieur et madame pourront dormir tranquilles.

RIDEAU



Champel Petit-Lubin. Mme Petit-Lubin. Sidonie.

Petit-Lubin *Je comprends mieux vot e caractere, je le supporterai mieux maintenant.* »

achevé de s'émanciper ; ils tendent à briser leurs chaînes ; ils veulent s'élever dans la hiérarchie sociale. Ceux qui servent commencent à traiter en égaux ceux qui sont servis. Ils se défendent, fondent des ligues, modifient l'étiquette qui les désignait ; ils ont remplacé *domestiques* par *gens de maison*. Cela sonne mieux à l'oreille. Ils disent « gens de maison » comme on dit gens d'épée, gens de robe, gens de lettres. Ils se considèrent comme des fonctionnaires salariés ; dès que leur tâche est finie, ils entendent jouir pleinement de leur liberté. Ils repoussent toute subordination amicale, toute tutelle ; ils ne peuvent souffrir qu'on les protège. Ils vendent leur travail ; on leur en remet le prix. Les contractants se maintiennent sur le terrain des affaires. Donnant, donnant. Et, s'il plaît à l'une des deux parties de rompre le marché, la séparation s'accomplit dans l'indifférence. Le sentiment n'a rien à voir en ces combinaisons d'intérêt. L'indépendance de la domesticité s'affirme sous mille formes. Il fut une époque — ô jours de notre enfance ! — où les servantes portaient des bonnets tuyautés qui constituaient leur livrée professionnelle. Le bonnet s'est envolé par-dessus les moulins. Je me souviens de l'indignation de ma mère-quand, pour la première fois, sa bonne lui demanda la permission de sortir *en cheveux*. Maintenant ces demoiselles ne sortent plus en cheveux, mais en chapeau. Et, lorsqu'elles vont au théâtre le dimanche ou se promènent au bras d'un pseudo-cousin, on a peine à discerner leur condition. Et quoi ! ces mains finement gantées lavent la vaisselle ! Est-ce croyable ? Que nous sommes loin des mitaines noires et des pattes rougeaudes de la pauvre Scolastique, humble camériste de M. l'abbé Fulerand ! Enfin Marinette et Gros-René thésaurisent, font valoir leurs capitaux — ou se les font subtiliser — lisent les journaux financiers, spéculent à la Bourse, surveillent les tirages. Ils ne témoignent un reste de respect aux « classes dirigeantes » que parce qu'ils ne désespèrent pas d'y pénétrer. Ils rêvent d'appartenir à une élite. Au fond, ce sont des bourgeois. »

Ainsi donc, continue M. Adolphe Brisson, ce monde qui est là, à côté de nous, étroitement mêlé au nôtre, est inexploré :

« Nous connaissons mal les serviteurs qui ne nous présentent que des faces hypocritement serviles, glacialement déférentes ou doucereusement familières. Ils participent à notre vie et ils ont la leur que nous soupçonnons à peine. Leur existence est double, protocolaire et cachée... Vaste champ d'étude pour l'observateur psychologue... Je conçois que M. Tristan Bernard y ait égaré sa lâcheté. Il a pris comme compagnon de route l'ironique et clairvoyant Jean Schlumberger. Ils auraient pu rapporter de ce voyage une farce au gros sel — au sel de cuisine — ou une satire, ou un drame ; ils sont demeurés sur le terrain de la comédie, s'appliquant à noter de petits travers, de petits abus, de petites manies, de petites ruses, et les petits calculs égoïstes, et les petites manœuvres machiavéliques, et les petites routines dont est tissé le destin de l'humanité moyenne... Vous savez que l'auteur du *Danseur inconnu* aime à examiner les choses à la loupe et qu'il est par excellence l'homme du détail. »

M. J. Ernest-Charles, dans *l'Opinion*, exprime d'abord sa surprise :

« Qui l'eût dit, qui l'eût cru que M. Jean Schlumberger, l'écrivain délicat, raffiné, quintessencié, dont on se plaisait à suivre la pensée nuancée, écrirait, avec la collaboration de Tristan Bernard, une comédie de mœurs et que cette comédie gaie, joyeuse même, aurait le ton d'un vaudeville. Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? Ceux seulement qui se rendent compte que chaque écrivain est un être double et qui se souviennent du violon d'Ingres, ceux aussi qui savent le prestige du théâtre et que les favoris d'une petite élite intellectuelle ténorisent aristocratique peuvent aspirer isolément dans le secret de leur cœur à conquérir les suffrages de la grande foule bourgeoise et populaire et attacher autant de prix peut-être à ces suffrages-ci qu'à cette faveur-là. »

M. Ernest-Charles conclut :

« Du moins le fait est singulier et la tentative n'est point malheureuse... L'œuvre est amusante et elle donne, un peu longuement sans doute, une sage leçon... »

M. G. de Pawlowski déclare, dans *Comœdia*, qu'il serait injuste de dire que le *sujet* de cette pièce comportait au plus un acte et que les auteurs ont eu le tort de délayer cet acte inlassablement :

« Il faut bien, en effet, l'affirmer en toutes circonstances : une œuvre d'art ne vaut point par la complication de son scénario, mais par l'intelligence du développement. L'exemple des classiques est là pour nous le prouver. Une comédie digne de ce nom réduit son scénario à quelques explications brèves, à quelques résumés qui peuvent même s'adresser directement au public. Ce qui nous intéresse, c'est le *développement littéraire* de l'ouvrage, et l'on peut même soutenir ce paradoxe que plus le sujet est insignifiant et plus un littérateur digne de ce nom se trouve à l'aise pour exploiter avec ingéniosité les ressources et développer les inventions de son esprit. »

M. de Pawlowski convient d'ailleurs que le sujet de *On naît esclave* pourra dérouter par sa simplicité les spectateurs qui viennent au théâtre pour éprouver de fortes émotions :

« Il a permis, on le devine, à Tristan Bernard de développer en toute liberté les ressources inépuisables de son humour, et, pour ceux qui aiment infiniment à entendre parler Tristan Bernard, ce sera une joie que de l'écouter, pendant trois actes, sans être gêné par aucune pièce. »

M. Paul Souday, dans l'*Eclair*, enregistre ce fait que la comédie de MM. Tristan Bernard et Jean Schlumberger, « très spirituelle et très gaie », a fait beaucoup rire :

« Le thème n'en a pas une haute envolée philosophique, mais il est assurément de ceux qui tiennent le plus de place dans la vie quotidienne et dans les propos de nombreuses maîtresses de maison, qui ne le rendent pas toujours extrêmement divertissant. MM. Tristan Bernard et Jean Schlumberger ont su renouveler ce débat un peu épuisé et en tirer trois actes joyeux et fins. »

M. Nozière (*l'Intransigeant*) trouve que cette comédie rappelle les scènes de la vie bourgeoise qu'a écrites Henri Monnier :

« Elle est d'une observation très juste. Les auteurs ne s'abandonnent pas à une fantaisie éperdue. Ils examinent la réalité minutieusement ; ils notent avec soin, et l'exactitude crée le comique. Ce n'est point, comme pourrait le faire croire le titre, une pièce d'une ample philosophie. MM. Tristan Bernard et Jean Schlumberger n'ont point étudié l'asservissement de l'humanité. Ils ont seulement expliqué que les maîtres sont les esclaves de leurs domestiques et que les domestiques sont les esclaves de leur profession. C'est une toute petite thèse. »

M. Nozière croit que cette comédie plaira aux femmes : « Elles adorent, dit-il, les histoires de domestiques. »

C'est aussi à Henri Monnier qu'a pensé M. Félix Duquesnel, du *Gaulois* :

« *On naît esclave* est une petite, toute petite comédie de situation, sorte de succession de scènes bourgeoises qui m'ont rappelé la manière d'Henri Monnier. C'est amusant, parfois de franc comique, et ça se déroule entre caricatures. »

***

Les deux auteurs ont, avant et après les représentations de leur pièce, hautement proclamé la joie que leur avait procurée l'interprétation du Vaudeville. Et ce fut, en effet, la perfection dans la diversité.

M. Joffre, dont se manifestent à chaque création nouvelle les qualités incontestables de grand comédien, a donné au personnage de Champel, avec une ampleur magistrale, l'autorité, la roublardise apparente et la suffisance du maître d'hôtel effectivement né « pour être maître » ; tandis que M. Lérand, avec une voix fragile et des gestes inquiets et tâtillonnants, figurait à merveille le bourgeois que le sort fit naître riche mais dont le caractère était tout naturellement fait pour l'état d'esclavage. M. Jean Dax a composé une silhouette originale et fort caractéristique de raseur encombrant ; M. Duquesne un portrait que l'on sentait ressemblant de vieux savant philosophe et bénévole. Et l'interprétation féminine, beaucoup moins importante d'ailleurs, fut bonne aussi avec Mmes Marguerite Caron, Ellen Andrée, Berthe Fusier.

GASTON SORELTS.

Le directeur : René Baschet

Imprimerie de *L'Illustration*, 13, r. S.-Georges, Paris. — Imp.-gérant : A. Chabrier.

LA FLAMBÉE

« *Dans un grenier, qu'on est mal en été !* »

Le ***soleil*** attaque le caoutchouc et lui enlève toute élasticité ; cette action chimique, due surtout aux radiations violettes et ultra-violettes du spectre, est particulièrement dangereuse pour les pneus ***au repos.***

Nous avons vu des enveloppes neuves devenues dures et cassantes comme du bois pour être restées pendant deux mois exposées au soleil, dans une vitrine.

Voici une chambre qui est morte de la même façon.

Elle a passé tout un été pendue dans un grenier, près d'une lucarne. Elle y prenait régulièrement un ***bain de soleil*** aux heures les plus chaudes de la journée, et ce Soleil dont la Vougne appelle la clarté sur la tête de Miarka enfant, ce "*Soleil qui flambe et qui brûle*", l'a si bien brûlée et flambée, qu'il a fait de la souple chambre à air un débris cassant et inutilisable.

MORALITÉ. — Nous lisons à la page 74 du *Guide Michelin 1912* :

" Les pneus démontés doivent être conservés dans un ***endroit obscur et frais,*** sans être humide..... "

MICHELIN

PAUL HERVIEU

Portrait par Léon Bonnat.

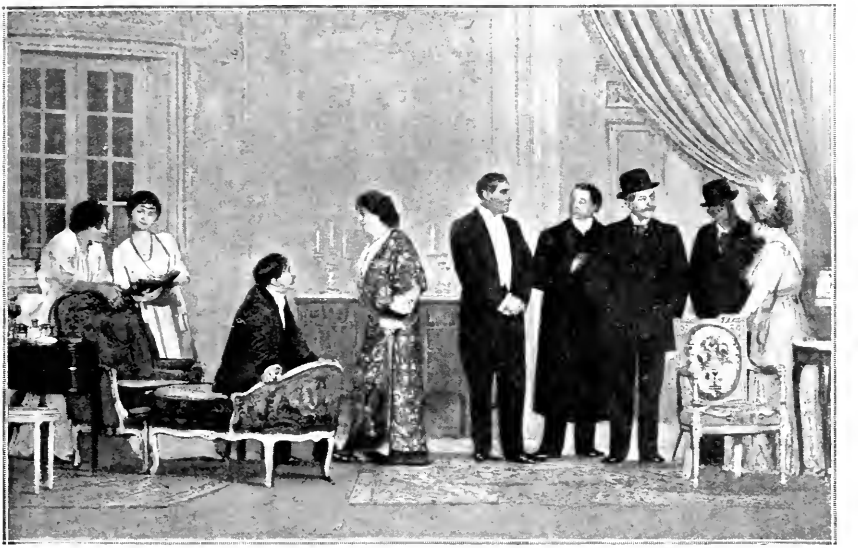
BAGATELLE

COMEDIE EN TROIS ACTES

par

PAUL HERVIEU

Représentée pour la première fois, le 28 octobre 1912, à la Comédie-Française.



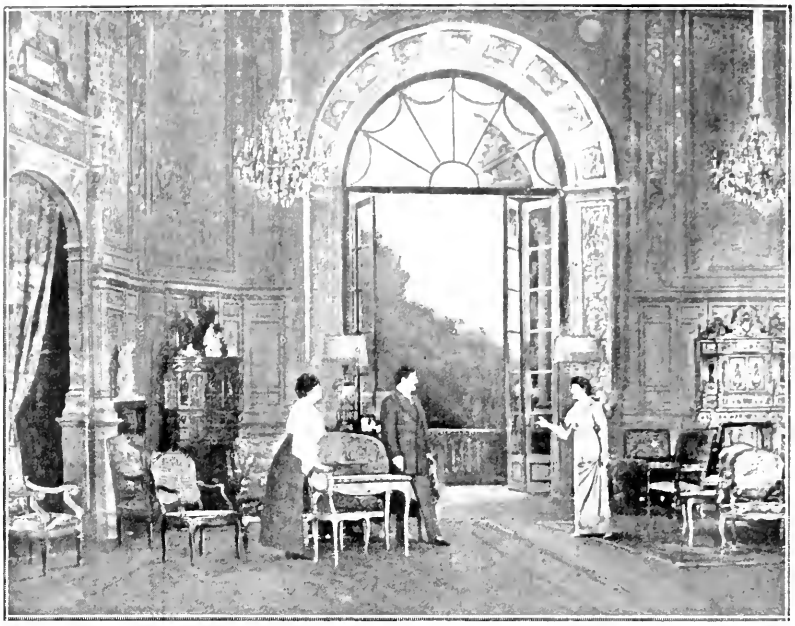
Mlle Cerny. Mlle Géniat. M. A. Lambert. Mme Bartet. M. Grand. M. Truffier. M. P. Hervieu. M. Claretie. Mme Pierson.

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE, PENDANT UNE RÉPÉTITION DE « BAGATELLE ».

PERSONNAGES

Gilbert de Raon	MM. ALBERT LAMBERT.	*Florence de Raon*	Mlles BARTET.
Jincour	GEORGE GRAND.	*Mme Orlonia*	PIERSON.
Galéard	PAUL NUMA.	*Raymonde*	LECONTE.
Chambrès	GEORGES LE ROY.	*Micheline des Nismes*	BERTHE CERNY.
Vureuil	LÉON BERNARD.	*Mlle Andrée*	GÉNIAT.
Sarsy	JEAN WORMS.	*Edwige*	MAILLE.
	Un Domestique	M. CHAIZE	

Copyright by Paul Hervieu, [illegible]. Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.



Micheline. Gilbert. Florence.

SCÈNE XVI. — Florence. — *Voici la situation, je dois succéder à Micheline dans sa chambre.* »

BAGATELLE

ACTE PREMIER

Un salon de château. Au fond, grande baie donnant sur la terrasse avec vue du parc. Au deuxième plan, à droite, porte du vestibule. A gauche, porte d'un hall. Au premier plan, à droite, entrée d'un petit salon qui n'a point de porte. C'est l'après-midi, au mois d'août.

Scène première

Mme ORLONIA, UN DOMESTIQUE

Au lever du rideau, Mme Orlonia, assise devant une table, écrire, ferme une suite d'enveloppes. Le domestique, sortant acquitté d'un essuyage, revient du petit salon.

Mme ORLONIA. — Vous profitez de ce que je regarde rarement dans ce petit salon pour en faire un nid à poussière. Vous avez vu toute celle que vous aviez laissée sur le bureau?

LE DOMESTIQUE. — Il n'en restait pas tant que ça!

Mme ORLONIA. — Réclamez-vous qu'on vous en ait pris? C'est moi, avec mon doigt.

LE DOMESTIQUE. — Je demande pardon à Madame.

Mme ORLONIA. — Bon! bon!... Rappelez à Mlle Andrée que j'ai besoin d'elle.

LE DOMESTIQUE. — La voici.

Le domestique sort.

Scène II

Mme ORLONIA, Mlle ANDRÉE

Mme ORLONIA. — Ah! mon enfant, j'ai à vous charger de quelques courses au village.

Mlle ANDRÉE. — Bien, madame.

Mme ORLONIA. — Vous déposerez à la mairie cette enveloppe. C'est la dot de la rosière que l'on marie dimanche... Vous porterez cette autre somme à M. le curé: je la lui ai annoncée pour le paroissien et la paroissienne qu'il a décidés à régulariser leur union... Je me sers de vous, chère petite, pour toute chose, sauf pour votre emploi officiel. Ça ne vous désoblige pas?

Mlle ANDRÉE. — Je suis trop heureuse, madame, d'être à vos ordres!

Mme ORLONIA. — Il a suffi naguère que l'on me signale votre triste situation pour que je me charge de vous... Mais qu'est-ce qui vous faisait vous proposer comme lectrice!

Mlle ANDRÉE. — Je ne pouvais m'attribuer que cette aptitude.

Mme Orlonia. — Il est impossible de l'avoir moins! Vous êtes assurément intelligente. Vous avez même de la répartie...

Mlle Andrée. — Oh! madame!

Mme Orlonia. — Si! si!... Depuis que mon vieil ami Vureuil est ici, je vous ai entendue le rembarrer à merveille... Vous vous exprimez naturellement bien. Comment ne lisez-vous pas de même?

Mlle Andrée. — On m'a fait travailler la diction.

Mme Orlonia. — Oui; feu votre tante qui jouait le répertoire en province... Que voulez-vous? Votre façon de lire me plonge instantanément dans un sommeil cataleptique. J'aurais peur que l'on m'enterre vivante.

Mlle Andrée. — Tout ces soirs-ci, Mme des Nismes a désiré que je lui fasse la lecture.

Mme Orlonia. — Pour l'endormir.

Mlle Andrée. — Non. Elle est attentive.

Mme Orlonia. — Vous avez affaire à une personne qui dort les yeux ouverts. C'est un cas, que je serais curieuse de contrôler.

Mlle Andrée. — Mme des Nismes sera partie demain.

Mme Orlonia. — Il faudrait, effectivement, que je me dépêche... D'ailleurs, passons aux soins du moment: vous prendrez à la poste des mandats conformément à cette liste. (Elle parcourt le texte d'une feuille volante avant de s'en dessaisir.) Je profite d'une rentrée d'argent pour justifier le titre de bienfaitrice que l'on a tenu à me décerner dans une kyrielle d'œuvres: sociétés de secours, asiles, crèches... Il y en a! il y en a!... Même, il y en a qui m'ébouriffent un peu: « L'Amicale des Bonnes à tout faire », « La Maternelle du Vice précoce »... Plus loin, cette association-ci qui s'appelle: « La Coopérative du Repeuplement »... J'en distingue le but, mieux que les méthodes. Mais en voilà une autre qui me semble travailler pour le contraire: « La Prévoyante des Familles déjà trop nombreuses »... Hum!... Enfin, ce sont de si braves gens qui m'ont fourrée dans ceci et dans cela!... Et puis, la chair est faible, et c'est toujours compatir à ce qui l'intéresse... J'avais une dernière commission à vous donner?... Ah! oui! faites encore ce petit envoi de ma part, mademoiselle Andrée: c'est le trimestre de votre bébé.

Mlle Andrée, très émue. — Madame!... Une si prévenante bonté!... Tant d'indulgence!... Je ne mérite pas...

Mme Orlonia. — Calmez-vous, petite!... Auprès de moi, on a souvent pleuré de ces choses-là; mais je n'oblige pas à en rougir. Vous vous lamenterez de ne pas être une sainte lorsque les hommes seront des saints... Vous avez été crédule. Vous êtes une fille charmante qui profiterez de l'expérience. Ce sera de bonne guerre... Allons! il est quatre heures et demie. Faites prévenir au golf et au tennis que le thé va être servi. N'oubliez pas de goûter vous-même avant de sortir...

Mlle Andrée. — Merci, madame. (Elle sort.)

Mme Orlonia, à Raymonde qui entre. — Je me trempe les mains dans l'eau, et je reviens.

Un signe d'assentiment lui répond; et elle sort.

Scène III

RAYMONDE, puis VUREUIL

Vureuil. — Qu'avez-vous à chercher dans ce salon?...

Raymonde. — Mes gants... mon sac... N'importe quoi...

Vureuil. — C'est-à-dire que vous vous sauvez de moi?

Raymonde. — En quelque sorte.

Vureuil. — Pourquoi, jolie Raymonde?

Raymonde. — Parce que vous me poursuivez.

Vureuil. — Avez-vous peur que je vous compromette aux yeux de notre châtelaine?

Raymonde. — Oui, Vureuil, oui.

Vureuil. — Vous ne pouvez pas articuler cela sans rire. Vous savez bien que Mme Orlonia favorise les douces inclinations?...

Raymonde. — Comme beaucoup de femmes de son âge, elle se plaît à manigancer des mariages.

Vureuil. — Elle a une prédilection, c'est vrai, pour le bon motif.

Raymonde. — Nous sommes d'accord.

Vureuil. — Oui, mais, en face du mauvais motif, un attendrissement la désarme. Sa franchise d'instinct, sa belle santé, son cœur ami de la nature sympathisent avec ce que j'appellerai tout court: le motif.

Raymonde, marquant que l'expression porte bien son sens. — Oui.

Vureuil. — Même à l'exclusion de tout droit conjugal, l'idée qu'il y a sacrifice au petit dieu la fait palpiter de bienveillance. Ses sévérités, si elle en a, seraient plutôt contre le flirt, le marivaudage, la coquetterie à froid, l'intrigue sans... motif.

Raymonde. — Mme Orlonia, j'imagine, a été fort galante?

Vureuil. — La brave créature a été inattaquable dans ses trois mariages, dans ses trois veuvages...

Raymonde. — Elle aura eu motif... suffisant.

Vureuil. — Pour en revenir à vous, il est donc avéré que notre hôtesse ne vous inquiète pas. Votre vrai est à chasser l'aurochs dans les monts Karpathes. Et je ne distingue, en ce château, personne à qui vous deviez compte de vos actions...

Raymonde. — Vous avez ouvert une enquête?

Vureuil. — Les deux jeunes hommes font la cour à Mme des Nismes qui, du reste, n'est pas pour eux. Jincour vient d'arriver, mais pas à votre intention. Quant à Sarsy...

Raymonde, vivement. — Ne me parlez pas de cet individu!

Vureuil. — Tiens! Tiens!

Raymonde. — Mais non! mais non!

Vureuil. — En tout cas, il se consacre visiblement à une autre que vous.

Raymonde. — Je n'y ai même pas fait attention.

Vureuil. — Vis-à-vis de vous, je suis par conséquent le seul ici qui prétende...

Raymonde. — A quoi, Vureuil?

Vureuil. — Je voudrais vous associer dans un hommage avec moi au pur dix-huitième siècle.

Raymonde. — On connaît votre marotte. Laissez-moi tranquille.

Vureuil. — C'était le temps où j'aurais dû vivre!

Raymonde. — Mais oui. Vous auriez laissé des mémoires qui vous rendraient amusant aujourd'hui.

Vureuil. — Ah! l'époque délicieuse!... Un rapide accord et un souriant adieu! De fugitives faveurs! Une reconnaissance éternellement légère.

Raymonde. — Mais on n'a jamais attiré les femmes en faisant miroiter à leurs yeux que ça ne durera pas. Il a fallu, de tout temps, leur raconter le contraire... Vous l'ignorez?... A votre âge?

Vureuil. — A mon âge, j'évite précisément ce qui sied à de plus jeunes. Jadis, j'ai pratiqué le

sérieusement que nous nous embarquions. Elle et moi, pour on ne savait combien d'années, mais, au moins, pour toujours... En vieillissant, j'ai considéré ce que j'aurais de déplaisant à me promettre pour longtemps encore. Est-ce que je voudrais faire songer au Vureuil que je serai peut être l'an prochain?

RAYMONDE. — Et votre tactique vous procure, dans le monde, des accueils favorables?

VUREUIL. — Sans cela, je ne m'occuperais plus qu'à mes orchidées ou à mes tendres porcelaines de Sèvres. C'est attrayant aussi.

RAYMONDE. — Comment une femme, d'un certain rang social, peut-elle être d'une facilité qui vous autorise tant à la mépriser!

VUREUIL. — Je proteste énergiquement! Je n'ai pas un souvenir, en ce genre, qui ne soit respectueusement affectionné.

RAYMONDE. — Il va de soi que vous autres, messieurs, vous trouviez votre compte dans des aventures aussi peu sentimentales. Vous êtes tellement plus matériels que nous!... Mais je m'étonne que cela puisse tenter mes pareilles.

VUREUIL. — Ah! les chères mignonnes!... Elles qui sont la grâce et l'imprévoyance, que n'ont-elles pas des ailes pour planer au-dessus des difficultés de la vie!... J'en ai vu perdre leurs belles couleurs parce que d'insolentes réclamations les relançaient. Pas moyen d'avouer sa gêne au mari, sans qu'il fulmine. Et si l'on a même un grand ami, ce serait profaner les choses du cœur que de recourir à lui... Mais vis-à-vis de moi!... avec un admirateur aussi discret que moi!...

RAYMONDE, avec sécheresse, et se levant. — Pour qui me prenez-vous?

VUREUIL, innocemment. — Qu'y a-t-il?

RAYMONDE. — Vous me faites entrevoir une perspective où l'on est payée!...

VUREUIL, avec indignation. — Quelle horreur!... Ne me redites jamais cet affreux mot!

RAYMONDE, déjà dominée par la vigueur de la protestation. — Mais cependant?...

VUREUIL. — Vous interprétez avec une injustice! Ah çà! riche comme je suis, j'ai une mission, j'ai mes devoirs! Si je m'adjugeais du bonheur auprès d'une femme qui, elle, aurait une dette en souffrance, mais je serais un monstre!... Vous vous êtes représenté que je pourrais avoir un tel égoïsme?... Vous m'en avez cru capable?... Ah! c'est mal à vous!... J'en suis affligé, blessé!...

RAYMONDE, contrite. — Je n'ai pas voulu vous fâcher. Ne vous faites pas de chagrin.

VUREUIL. — On ne se doute pas de la fortune que j'ai. Elle me pèse. (Mélancoliquement.) Je touche des revenus à ne savoir qu'en faire!

RAYMONDE, compatissante. — Pauvre Vureuil!

VUREUIL. — Non, mais je dis que je suis le véritable obligé quand cette surabondance de biens peut me servir à dérider un jeune front, ou encore pour ajouter un rayonnement à quelque joli visage.

RAYMONDE. — J'ai été vive à votre égard... Je reconnais que, visiblement, vous avez beaucoup de bonté.

VUREUIL. — C'est qu'aussi le luxe de la personne féminine, le raffinement des toilettes, je leur rends une espèce de culte. L'envie de s'embellir est une inspiration devant laquelle je tombe à genoux. Et c'est dans de pareils principes chez moi que vous auriez découvert une offense! une proposition louche!

RAYMONDE. — Assurément, les choses présentées ainsi...

VUREUIL. — Mais qu'est-ce que vous aviez compris?

RAYMONDE. — Cela m'avait fait l'effet d'une offre d'argent.

VUREUIL, se levant vivement. — Oh!... Oh!... Est-il permis!...

Scène IV

LES MÊMES, Mme ORLONIA

Mme ORLONIA. — J'ai un télégramme à lire. Mais j'ai égaré mon face-à-main.

VUREUIL. — Je vous le cherche.

RAYMONDE. — Est-ce que M. et Mme de Raon ne devaient pas être amenés par le train que l'on a entendu tout à l'heure?

Mme ORLONIA. — Non: c'est seulement leur bagage avec une femme de chambre. La fâcheuse réputation de nos lignes de chemins de fer leur a fait craindre du retard. (A Vureuil qui lui a offert le face-à-main.) Merci... Ils voyagent en automobile.

VUREUIL. — Bravo! De cette manière, on ne dépend ni de l'État, ni de rien.

Mme ORLONIA, ayant lu le télégramme. — Ils ont une panne.

VUREUIL, collé. — Ah!... Oui!... Mais ça, contre qui voulez-vous qu'on crie?

Mme ORLONIA. — D'après l'heure, et l'endroit où ils étaient, leur arrivée est prochaine.

RAYMONDE, désignant de nouveaux personnages. — En attendant, voici nos deux plus brillantes raquettes.

Scène V

LES MÊMES, EDWIGE, SARSY

Mme ORLONIA. — Ah! Edwige!... Venez vite causer avec moi.

EDWIGE. — Avec plaisir, madame.

Elles prennent place toutes deux au premier plan. Les autres, au fond.

Mme ORLONIA. — M'annoncez-vous enfin vos fiançailles?

EDWIGE. — Non.

Mme ORLONIA. — Est-ce que Sarsy ne vient pas de vous renouveler sa demande?

EDWIGE. — Il n'y a pas manqué.

Mme ORLONIA. — Vous m'avez confié qu'il vous plaisait?

EDWIGE. — J'ai infiniment de goût pour lui.

Mme ORLONIA. — Qu'est-ce qui vous arrête?... Sous tous les rapports, l'union est bien assortie.

EDWIGE. — Qui sait!

Mme ORLONIA. — Quelle est cette réticence?

EDWIGE. — J'aurais un embarras à m'expliquer.

Mme ORLONIA. — Avec moi?

EDWIGE. — Même avec vous, chère madame.

Mme ORLONIA. — Ne me sentez-vous pas une sollicitude bien encourageante?

EDWIGE. — Mon Dieu, si! madame... Vous êtes maternelle.

Mme ORLONIA. — Par conséquent, dépêchez-vous de parler?

EDWIGE. — Peut-être avez-vous le souvenir du grief qui m'a fait obtenir l'annulation de mon mariage?

Mme ORLONIA. — Ah! certes, pauvre petite!... Défaut de consommation?

EDWIGE. — Oui.

Mme ORLONIA. — Pauvre! pauvre petite!

EDWIGE. — J'en suis demeurée universellement méfiante.

Mme ORLONIA. — C'est excessif! C'est fou!

EDWIGE. — C'est un état nerveux, oui.

Mme ORLONIA. — Voyons, Edwige?... (Indiquant SARSY.) Ce beau garçon! Ce bel homme!

EDWIGE. — L'autre était tout aussi imposant.

Mme ORLONIA. — Votre sérieux m'interloque!... Que voulez-vous que je réponde!

EDWIGE. — Mais, par exemple, si vous aviez connu à celui-ci quelque liaison?

Mme ORLONIA. — Ce serait péremptoire... J'essaie de me rappeler... Je ne parviens à reconstituer quoi que ce soit... Je n'ai été mise au courant de rien.

EDWIGE. — Vous voyez?

Mme ORLONIA. — Tout ce que j'en peux conclure, c'est que SARSY serait un homme discret...

EDWIGE. — Ou bien que j'ai, cette fois, un avertissement de l'instinct.

Mme ORLONIA. — Vous extravaguez, j'en jurerais! Ça n'est pas raisonnable... A mon avis, du moins... En vérité, vous auriez bientôt fait de me communiquer votre phobie. Je ne sais plus où j'en suis.

SARSY, s'étant approché. — Je pensais trouver ici les RAON?

Mme ORLONIA, distraitement. — Leur auto a eu un défaut de consommation.

SARSY. — Quoi?

Mme ORLONIA, se ressaisissant. — Je veux dire qu'ils ont été retardés... Mais, les uns et les autres, allez toujours prendre votre thé.

VUREUIL. — Vous nous accompagnez, chère amie?

Mme ORLONIA. — Non. Je m'abstiens. J'ai, du reste, à m'entretenir un peu avec SARSY.

SARSY. — Bien volontiers.

VUREUIL, à RAYMONDE et à EDWIGE. — Passez, mesdames.

EDWIGE, à RAYMONDE. — Venez-vous?

RAYMONDE. — Mais oui.

Vureuil, Edwige, Raymonde sortent.

Scène VI

Mme ORLONIA, SARSY

Mme ORLONIA. — EDWIGE m'a confié vos projets à son égard.

SARSY. — Ses intentions à elle, vous les a-t-elle aussi confiées?

Mme ORLONIA. — Elle différera sa réponse définitive jusqu'à ce qu'elle ait une idée bien exacte de votre... personnalité, de votre caractère... en général...

SARSY. — C'est parfait.

Mme ORLONIA. — Quoi? Vous ne regimbez pas contre les délais?... Mais vous êtes un prétendant d'une espèce exceptionnelle!

SARSY. — Vous me faites là un mérite, madame dont je suis confus...

Mme ORLONIA, suggestive. — Quelquefois, je sais la liquidation d'une vie de garçon a besoin elle-même d'un peu de temps; la brusquerie doit être évitée... Un reste d'attache traîne encore...

SARSY, sentencieusement. — On a de ça un tas d'exemples!

Mme ORLONIA. — N'est-ce pas, mon ami?... Vous ne risqueriez donc nullement de vous nuire, en me confessant si ce cas est le vôtre?

SARSY. — Moi, madame! Oh! non! Pas le moins du monde!

Mme ORLONIA, un peu déçue. — Soit!... Je m'étais permis une conjoncture... L'intérêt que je porte à ma petite amie EDWIGE me fait étudier les conditions dans lesquelles vous aborderiez le mariage?

SARSY. — J'y apporterai un sentiment très... très recueilli.

Mme ORLONIA. — C'est déjà ça.

SARSY. — Mon but est de me créer un intérieur.

Mme ORLONIA, vivement. — Une famille?

SARSY. — Oh!... Les enfants!...

Mme ORLONIA, s'effarant. — Vous n'en souhaitez pas?

SARSY. — J'ai mes idées là-dessus.

Mme ORLONIA. — Ah!... voyons?... (Un domestique qui vient survenu.) Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. — M. et Mme de RAON sont arrivés.

Mme ORLONIA. — Faites entrer.

Le domestique sort.

SARSY. — Je vous laisse recevoir.

Mme ORLONIA. — Nous reprendrons. (SARSY sort. A elle-même:) C'est effrayant!

Scène VII

Mme ORLONIA, FLORENCE

FLORENCE. — Bonjour, madame.

Mme ORLONIA. — Enfin, vous voici!... Mais où est votre mari?

FLORENCE. — GILBERT est allé garer la voiture pour examiner ce qu'elle a dans le ventre.

Mme ORLONIA. — Venez, cependant, vous restaurer.

FLORENCE. — J'ai employé à cela notre arrêt... Et aussi à me faire brosser. Mais il s'en faut de beaucoup que je sois présentable.

Mme ORLONIA. — Vous êtes très bien ainsi jusqu'à l'heure de vous rhabiller. Laissez-moi vous dire tout de suite mon contentement de vous avoir. Vous vous étiez constamment dérobée à mes instances...

FLORENCE. — Une série d'empêchements...

Mme ORLONIA. — Ta, ta, ta!... Je m'y étais mal prise, sans doute. Mais, littéralement, nous en sommes encore à faire connaissance. Nous n'avons jamais échangé que des formules de politesse.

FLORENCE. — Cela m'a suffi pour démêler en vous tout une jeunesse de sentiments.

Mme ORLONIA. — Mon âme n'a pas trop vieilli, en effet, parce que je vis au milieu de clairs visages et de cœurs chauds. J'attire peu chez moi les gens de ma génération. Ils guetteraient mes rhumatismes pour soulagement de leurs propres infirmités. Je me fais un cercle dans lequel il n'est personne qui ne me paraisse être aimé, ou aimant, ou tout au moins aimable.

FLORENCE. — Ces conditions à remplir rendent bien flatteur d'être au nombre de vos invités. Nous vous en remercions, mon mari et moi.

Mme ORLONIA, en sainte-nitouche. — Je m'étais promis de faire rencontrer votre ménage avec quelques intimes.

FLORENCE. — Que d'attentions!

Mme ORLONIA, avec le regard scrutateur. — Pour l'instant, JINCOUR est là-haut à prendre possession de son logis. Il a débarqué juste une heure avant vous... Mais je présume que je ne vous apprends rien?

FLORENCE. — JINCOUR avait prévenu mon mari.

Mme ORLONIA, bénévole. — Parfaitement!... Et

Mme des Nismes va re enir du golf. Mais elle nous quitte demain. C'est une fatalité: à l'heure où je lui communiquais la nouvelle que vous seriez des nôtres, une obligation de départ s'est imposée à elle.

FLORENCE. — Madeleine m'en a écrit tous ses regrets. Et c'est pour passer un moment avec elle que nous vous avons demandé la permission d'avancer d'un jour notre arrivée. Je n'osais pas songer à cet expédient. C'est mon mari qui m'a persuadée que vous ne m'en tiendriez pas indûment...

Mme ORLONIA, un soupçon pincé sur les lèvres. — Comment donc!... Votre premier séjour chez moi, avec M. de Baon, débute ainsi sous les auspices pour vous de votre amie la meilleure, et, pour lui, de son meilleur ami.

FLORENCE, surtout des choses à penser. — Madame, je vous prie de croire que, Gilbert et moi, nous sommes venus en considération de votre personne, avant tout.

Mme ORLONIA, modestement sceptique. — Je ne m'exagère pas l'agrément que je serais à moi seule... Toute ma prétention est de réunir ceux qui se plairont ensemble.

FLORENCE, avec insistance. — Je me plais partout où mon mari est avec moi. Et je ne crois pas me vanter en ajoutant qu'il se plaît partout où je suis.

Mme ORLONIA, bon de contester. — Vous me dites les choses que j'adore le plus! Ce serait mon rêve d'héberger des bonheurs exclusivement conjugaux. Je voudrais que ma maison en fût emplie!... Mais, dans trop de mariages, le feu sacré finit prématurément de crépiter. Et moi, j'aime que l'on s'aime, un peu, beaucoup, passionnément, comme le destin en décide, au gré de la marguerite. Alors je souscris à bien des contrats qui ne sont signés que de la main gauche. Et je m'en tiens à faire surtout la distinction chez les êtres entre les bons et les méchants. Ceux qui sont acerbes, vindicatifs, malfaisants, m'inspirent une répulsion insurmontable. Mais les tendresses, je ne peux pas leur en vouloir d'être illégitimes. Une douce sensibilité, j'en excuse les excès...

FLORENCE, d'un ton qui en finisse clairement. — Je vais vous paraître un peu province. Mais aussi, tant que Gilbert a suivi la carrière militaire, nous avons vécu dans de modestes garnisons. Je n'en ai pas rapporté cette largeur de vues que vous avez l'obligeance de m'exposer. En tout cas, voici douze ans que nous sommes unis, dans un accord inaltérable. Actuellement encore, soit que j'aie mon mari auprès de moi, soit qu'il m'ait quittée pour une heure ou pour une journée, j'éprouve, par sa présence, par son absence, toujours la même petite fièvre, le cher frisson qui me fait sentir qu'il est là, qu'il s'en va, qu'il revient...

Mme ORLONIA, gagnée, ravie. — Mais cette ardeur que vous avez, c'est exquis. Je vais raffoler de vous!... Il serait toutefois bien surprenant que, depuis votre retour dans la vie mondaine de Paris, les uns ou les autres n'aient pas cherché un peu à vous courtiser?

FLORENCE. — On n'esquive pas toujours des phrases trop flatteuses.

Mme ORLONIA. — Vous en souriez? Vous laissez dire!

FLORENCE. — Jusqu'à un certain point!... Vous savez qu'il y a des femmes qui s'évanouissent pour avoir cru entendre craquer les dents d'une souris dans la pièce où elles sont. Moi, je ne supporte pas bien ces regards, ces paroles, ces gestes de compliments qui font l'effet de vouloir vous courir sur la peau.

Mme ORLONIA, légèrement soucieuse. — Oui, oui!... Voici ce que j'appréhende: vous allez être en présence d'hommes qui ont pour carrière, pour toute occupation, d'être galants...

FLORENCE. — Ah! oui... La mode à présent est d'avoir, en tout, des spécialistes.

Mme ORLONIA. — Je veillerai, de mon mieux, à ce que l'on ne vous obsède point. Mais, pour une phrase qui serait un peu risquée, vous n'allez pas infliger, à tel ou tel de mes hôtes, une de ces semonces qui glacent les quelques jours d'une vie en commun. Promettez-moi de tenir en bride vos susceptibilités!

FLORENCE. — Elles ont commencé de s'aguerrir, madame, depuis que j'ai l'honneur de vous écouter. (Apercevant un nouveau venu.) Ah! Jincour!

Scène VIII

Mme ORLONIA, FLORENCE, JINCOUR

JINCOUR, entrant. — Vous êtes là, chère amie!

FLORENCE. — Comme vous voyez.

JINCOUR. — Je ne vous demande pas où est Gilbert. Je l'ai aperçu, de ma fenêtre, s'hypnotisant en face de son moteur.

Mme ORLONIA, à Florence. — Trouvez bon, je vous prie, que j'aille jeter un dernier coup d'œil à votre installation.

FLORENCE. — Ne dois-je pas vous accompagner?

Mme ORLONIA. — Attendez que je vous envoie chercher.

FLORENCE. — Bien. (Mme Orlonia sort.)

Scène IX

FLORENCE, JINCOUR

JINCOUR. — Qu'est-ce qu'il y a?

FLORENCE. — Je suis un peu étourdie.

JINCOUR. — Par le vent de la route?

FLORENCE. — Par les propos de Mme Orlonia.

JINCOUR. — N'étiez-vous pas avertie à son sujet?

FLORENCE. — Mon mari aura craint d'augmenter ma réserve instinctive envers une vieille amie de ses parents, pour laquelle il a toujours eu des égards. Gilbert m'avait représenté Mme Orlonia comme une excellente dame, ayant le goût de la réception, mais, en même temps, adonnée aux œuvres de bienfaisance...

JINCOUR. — Et alors?

FLORENCE. — Sa bienfaisance me paraît s'étendre à des œuvres!...

JINCOUR. — Sans doute. Mais vous pouviez être prévenue par les surnoms significatifs dont cette demeure est gratifiée.

FLORENCE. — Je n'en connais qu'un. Et celui-là, jadis, a été, par ailleurs, d'usage royal.

JINCOUR. — Allez-y?

FLORENCE. — Bagatelle.

JINCOUR. — Ajoutez une syllabe: nous sommes, dit-on, au château de *la* bagatelle. Vous saisissez la nuance?

FLORENCE. — Elle est assez vive.

JINCOUR. — Cela m'amuse de vous voir, vous, l'Amazone des Préjugés, dans cette atmosphère de réalisme, sous ce régime de la juste mesure, où la bagatelle est traitée en bagatelle.

FLORENCE. — Je me fâcherais de votre persiflage, si je n'avais une gratitude à vous exprimer.

JINCOUR. — De quoi donc ?

FLORENCE. — De ce que vous avez fait pour mon mari.

JINCOUR. — Je ne me remémore pas ?...

FLORENCE. — Au lendemain de ce concours sportif, pour l'organisation duquel Gilbert vous avait aidé, on vous a fait déjeuner avec le ministre.

JINCOUR. — Effectivement.

FLORENCE. — Celui-ci vous annonça son intention de vous décorer.

JINCOUR. — Je n'en disconviens pas.

FLORENCE. — Vos instances ont alors obtenu que votre ami fût nommé à votre place.

JINCOUR. — Mais...

FLORENCE. — Ne contestez pas : un assistant m'a rapporté cette scène si gentille de votre part.

JINCOUR. — Je savais que Gilbert, depuis sa démission de l'armée, gardait un regret de l'injustice qui l'avait privé d'avoir la croix en s'en allant. J'ai été ravi de contribuer à cette petite réparation.

FLORENCE. — Il ne se doute pas du rôle que vous avez joué. Je vous ai réservé de le lui apprendre vous-même.

JINCOUR. — Je m'en garderai bien, chère amie ! Si Gilbert était renseigné, il se ferait peut-être un scrupule d'avoir été substitué à moi. Pour ma propre satisfaction, je veux que rien ne se mêle de gâter la sienne.

FLORENCE. — Vraiment ! votre conduite dans toute cette affaire me touche beaucoup.

JINCOUR, lui baisant la main. — Cela ne vous empêchera pas de me répéter que je suis le plus faux des amis.

FLORENCE, en bonne humeur. — Devant la preuve que votre affection pour Gilbert a de ces délicatesses, je suis abasourdie... Je ne me représente pas comment vous êtes le même homme qui se réjouirait de le tromper, qui s'ingénie à me pervertir.

JINCOUR. — Votre erreur est de poser en principe que l'amitié pour le mari serait inconciliable avec l'amour pour la femme. Vous ne regardez donc jamais autour de vous ?

FLORENCE. — Il m'échappe qu'un ami puisse vouloir déshonorer son ami, le précipiter dans les catastrophes...

JINCOUR. — Voilà bien votre imagination, toujours au galop ! Et ces idées toutes faites avec lesquelles on a théâtralisé le plus naturel élan de la sympathie humaine !... En avant la légende ! les causes célèbres ! Clytemnestre, n'est-ce pas ?... L'arsenic dans les breuvages de l'époux !...

FLORENCE, dans un rire cordial. — Grand fou !

JINCOUR. — Eh bien, acceptez ceci comme un fruit savoureux de l'observation : la plupart du temps, une femme continue d'aimer mieux son mari que son amant.

FLORENCE. — Vos paradoxes me feraient bondir !

JINCOUR. — Si fait !... Par la multiplicité des liens, par la communauté d'intérêts, par une certaine intervention de la conscience, enfin, grâce à toutes les forces de l'ordre constitué, oui, très fréquemment, le mari est préféré. Dans la moyenne des cas, je vois la compagne se remettre mieux quand ce n'est pas du mari qu'elle devient veuve, mais de l'autre.

FLORENCE. — Alors, à quel propos cet autre ? D'où vient la turpitude ? Qu'est-ce qui détermine-rait ? Qu'est-ce qui explique ?

JINCOUR. — C'est que l'existence conjugale, à la longue, prend quotidiennement l'aspect d'une morne côte à gravir. Un renfort survenant redonne la bonne ardeur à vivre qui s'était fatalement atténuée. Car il y a impossibilité qu'un couple se maintienne au degré initial.

FLORENCE. — Je connais un ménage dont la température n'a pas varié.

JINCOUR. — Allons donc !... Le soleil lui-même se refroidit !

FLORENCE. — Qu'est-ce qui dit ça ?

JINCOUR. — La terre.

FLORENCE. — C'est une pérouuelle ! Il fait trop froid ! Il fait trop chaud ! Toujours elle est à se plaindre du thermomètre.

JINCOUR. — Et vous, ne vous plaignez-vous pas que votre mari ait le goût de la chasse, le goût du club, le goût des courses ?...

FLORENCE. — Nullement.

JINCOUR. — Ne vous en êtes-vous jamais plainte ?

FLORENCE. — Oh ! très modérément... naguère...

JINCOUR. — Ces goûts de votre mari sont-ils en décroissance ?

FLORENCE, suppliant. — Non... non...

JINCOUR. — Sont-ils en progrès ?

FLORENCE. — Ce n'est pas bien sensible.

JINCOUR. — Si vous les contrariez moins, tandis qu'ils augmentent un peu, faites vous-même la déduction.

FLORENCE. — A quoi cela vous avancerait-il de me démontrer que Gilbert et moi nous ne serions plus aussi attachés l'un à l'autre. Je vous en voudrais mortellement !

JINCOUR. — Mais vous commenceriez à comprendre d'où je tire une petite espérance.

FLORENCE, s'impatientant. — Votre état d'esprit me suffoque !... Je reconnais qu'il vous est commun avec beaucoup d'hommes qui, sur le reste, sont également des types de loyauté scrupuleuse, d'élégance morale. Vous et vos pareils, vous ne manqueriez pas, pour tout l'or du monde, au précepte de ne mentir aucunement. Vous jugez le mensonge comme un acte crapuleux, excepté si c'est envers un mari !... Avec celui-là, vous acceptez de mettre dans vos relations journalières n'importe quelle hypocrisie, des simagrées de filou, des ruses de laquais...

JINCOUR. — Autant déblatérer contre la guerre : les meilleures gens du monde en temps de paix sont prêts à tout commettre, par le fer et par le feu, dès la déclaration des hostilités. Les choses de l'amour sont pareillement restées en dehors de la civilisation.

FLORENCE. — Voyons, Jincour, ça fait douze ans que vous m'avez été présenté, quand je devenais la femme de Gilbert. Nous avons été, pendant une durée infinie, d'excellents camarades, sans une équivoque de votre part, sans une velléité répréhensible. Et, soudain, depuis quelques mois, vous avez adopté une autre attitude. Ce n'est pourtant pas après tant d'années que l'amour se déclare !

JINCOUR. — A vous entendre, le coup de foudre serait nécessaire ? Et il doit se produire immédiatement, ou jamais ?... Encore un préjugé, charmante amie ! Apprenez que le sentiment amoureux se fait jour quand il veut, et aussi bien à travers le temps perdu. Il suffit d'un incident, d'une sensation fortuite. Tenez : je connais un garçon élevé près de sa cousine. Il passa toute la première partie de sa carrière à n'y pas faire attention. Dans sa trente-cinquième année, il en tomba subitement amoureux fou, par suite d'une simple erreur de cabine aux

bains de mer... le trouble dans lequel il tremla!... Le cri qu'elle avait eu pour tout vêtement!... C'était un homme esclavagé.

FLORENCE, [illegible] Un cas pareil! Je crois bien! Il lui devait de l'épouser!

JINCOUR. Elle était mariée. Il a réparé dans la mesure du possible: il est son amant.

FLORENCE. Mais vous n'avez à vous réclamer, vous, d'aucun prétexte analogue.

JINCOUR. Ce fut un soir, où nous n'étions que tous les trois, chez vous... Vos convives mondaines de l'après-midi vous avaient imprimé une lassitude négligente. Vous vous étiez jetée dans une robe de chambre et sur un divan: je vous revois prendre la pose idéale de la Danaïde qui maintient son amphore. Vous aviez enguirlandé votre tête de vos bras nus...

FLORENCE. S'il vous plaît! Pas de mots qui déshabillent!

JINCOUR. Je soulignais, en passant, comme quoi la femme d'un ami a le privilège de provoquer les tentations, par les façons cordiales qu'elle a de se gêner peu au fumoir, en trio. Un monsieur avec lequel on n'échange que des billets de faire part et des coups de chapeau, sa femme vous laisse indéfiniment tranquille: on n'a pas, de sa part, ces aperçus qui rapprochent de l'alcôve... Bref, à cette date-là, j'ai conçu la pensée, la frénésie, que le sourire, dont vous étiez languissamment parée, fût un jour cueilli par mes lèvres...

FLORENCE. — Je vous ordonne de vous taire. Je rougis pour vous que vous en soyez venu à m'exposer ce caprice accidentel, ce libertinage maladif...

JINCOUR. — Dans votre enfance, vous vous émerveilliez du conte qu'un beau prince se mourût de désir, rien qu'à contempler la pantoufle de Cendrillon. Tous les médecins légistes vous répondront que le dépravé incontestable, c'était ce fils de roi. Je suis, moi, dans la saine tradition de l'homme adulte.

FLORENCE, fâchée décidément. Votre cynisme, votre ironie cavalière vous ont probablement valu le gage que l'on réussissait ainsi auprès d'autres femmes. Sachez qu'en vous départant, à mon égard, de la réserve qui m'était due, vous aviez tout juste une seule chance de me sembler excusable. Il vous aurait fallu pouvoir invoquer ce qu'il y a parfois de supérieur dans la passion la plus coupable: une lutte affreuse contre soi-même... une adoration sans avenir... Enfin, un état de noblesse dans lequel l'âme parle plus haut que les appétits!... J'aurais été tout autant rebelle à vos intentions; mais je ne serais pas offensée de la même façon. Je ne me sentirais pas aussi froissée, salie...

JINCOUR. Oh! chère amie!...

FLORENCE. — Ceci est dit, une fois pour toutes. Ce genre d'entretien que vous n'aviez jamais poussé si loin, si vous vous permettiez d'y revenir, je m'engage à vous le faire regretter.

JINCOUR. Qu'est-ce que vous feriez?

FLORENCE. Oh! Ça ne traînerait pas!... Gilbert est toujours à entamer votre éloge. Au premier mot, cette fois-là, je lui saute au cou...

JINCOUR, toujours l'effroi Et vous l'étranglez?

FLORENCE. Je l'embrasserai avec une tendresse profonde, en l'appelant: « Grosse bête! »

JINCOUR. Et puis?

FLORENCE. Oui, l'embarras m'arriverait aussitôt!... Vous y avez compté!... C'est évident que j'hésiterais à faire souffrir mon mari dans sa candeur d'honnête homme, dans son aveuglement sur vous!...

JINCOUR. Vous voyez donc que votre menace ne tient pas?... Et, d'ailleurs, des propos trop légers méritent que vous ne les preniez que légèrement. Les mieux ont roulé sur un sujet qui est, par définition, l'échange des fantaisies. Et j'en devise dans une résidence dont nous rappelions, tout à l'heure, la dénomination de frivolité.

FLORENCE. On ne badine pas avec la bagatelle! Je souhaite que vous l'apprenniez, un jour, à vos dépens. Ce serait joliment bien fait pour vous (A Mme de Nîmes qui entre.) Ah! Micheline!

Scène X

LES MÊMES, MICHELINE, GALÉARD, CHAMBRÈS, venant tous trois du golf

MICHELINE. — Te voilà!... Quelle joie!

Les deux femmes se jettent dans les bras l'une de l'autre.

FLORENCE. Il y a un siècle que l'on ne s'était embrassées!

MICHELINE. Il y a près de huit jours! (Désignant les jeunes gens entrés avec elle.) Tu connais Galéard? Chambrès?

FLORENCE. — De nom.

GALÉARD. — Nous vous avons été présentés, madame, à la revue du club. A nous deux, nous étions l'éléphant.

FLORENCE. — Ah! oui!

GALÉARD. — C'était moi qui faisais le train de devant.

FLORENCE, lui tendant une main qu'il baise. — Mes compliments. (A Chambrès, de même.) Je ne vous félicite pas moins.

CHAMBRÈS, non sans modestie. — Oh!... mon rôle!...

FLORENCE, avec une gravité qui rend justice au mérite. — Si! Si!

MICHELINE. — Dis-moi, chérie?

FLORENCE. — Quoi, chérie?

JINCOUR. Nous faisons place à vos épanchements.

MICHELINE. Que l'un de vous m'apporte à boire une chose fraîche, quand j'aurai moins chaud. Dans quelques minutes.

CHAMBRÈS. — Ce sera fait.

GALÉARD. Oui. (Les hommes sortent.)

Scène XI

FLORENCE, MICHELINE

FLORENCE. Quelle déception que ton séjour prenne fin déjà!

MICHELINE, d'un air très convaincu. — On compte absolument sur moi, là-bas.

FLORENCE. — Tu m'as envoyé, sur ce déplacement imprévu, des explications si entortillées!... Elles m'ont paru, figure-toi, n'être que des prétextes?

MICHELINE, prudemment. Qu'as-tu donc pensé?

FLORENCE. — Que peut-être, on te réclamait, à l'improviste, pour une entrevue, une perspective de mariage...

MICHELINE, allégée. — Il n'est pas question de ça.

FLORENCE. — Il me semblait bien aussi que tu m'en aurais parlé. N'est-ce pas, tu me racontes tout?

MICHELINE. — Certainement.

FLORENCE. Je suis hantée littéralement par le désir que tu refasses ta vie.

MICHELINE. — Débarrasse-toi de ça.

FLORENCE. — Depuis longtemps déjà, tu devrais avoir bien remplacé le mauvais mari que tu as perdu! A ton âge, une femme ne reste pas seule! Tu te prives de bonheur, et tu encourras la médisance. Pas plus tard qu'hier, j'en causais avec Gilbert...

MICHELINE, attentive. — Qu'est-ce que tu lui disais?

FLORENCE. — Je lui disais que ton humeur s'assombrit, que tes allures se modifient...

MICHELINE. — Mais non!

FLORENCE. — Mais si!

MICHELINE. — Où prends-tu ça?

FLORENCE. — Tu es dans une agitation perpétuelle. A Paris, tu nous as subitement tiré ta révérence. Tu reprends ta course au moment où nous débarquons près de toi... J'ai fait remarquer à Gilbert que ce qu'il te faudrait, c'est un bel amour dans le cœur.

MICHELINE. — Qu'est-ce qu'il a répondu?

FLORENCE. — Il considère que tu n'es pas une femme comme les autres.

MICHELINE. — Qu'entend-il par là?

FLORENCE. — Comme de juste, tu ne t'es jamais confiée à lui aussi intimement qu'à moi. Il ne saurait t'apprécier avec autant d'exactitude.

MICHELINE. — Que croit-il de moi?

FLORENCE. — C'est entre nous?

MICHELINE. — Assurément!... Va donc?

FLORENCE. — Eh bien, il pense que tu possèdes plus de sagesse que de sensibilité.

MICHELINE. — Ah!

FLORENCE. — Il ne croit pas que tu ressentes un grand besoin d'aimer... C'est drôle, hein?

MICHELINE, pas amusée du tout. — Très drôle!

FLORENCE. — Je me souvenais, pendant ce temps-là, de certaines conversations que tu as eues avec moi.

MICHELINE. — Lesquelles?

FLORENCE. — Nous avons parfois bavardé fort librement. Et, pour ta part, tu t'exprimais en femme vertueuse, mais passionnée, très!

MICHELINE, vivement. — Tu l'as dit à Gilbert?

FLORENCE. — Je ne me le serais pas permis. Ne crains rien.

MICHELINE, d'un air malgré elle renfrogné. — Que craindrais-je?... Je ne pose pas pour être ce que je ne suis pas. Il serait normal, en somme, de ne point passer pour être autre que ce que l'on est. Puisque vous discutiez à mon sujet, tu aurais fort bien pu...

FLORENCE. — J'ai respecté tes confidences. C'eût valait mieux, convien-s-en?

MICHELINE. — Si tu veux?... Les apparences que j'ai, j'en dois prendre mon parti.

Scène X

LES MÊMES, GALEARD, puis UN VALET DE PIED

GALÉARD. — Voici le rafraîchissement commandé.

MICHELINE. — Je vous remercie.

Elle boit au chalumeau d'un grand verre.

LE VALET DE PIED, entrant. — Madame prie madame de Raon de vouloir bien venir donner un avis pour les chambres.

FLORENCE. — Je vous suis. (Le valet de pied se retire.) A bientôt, chérie?

MICHELINE. — Oui, chérie. (Florence sort.)

Scène XIII

MICHELINE, GALEARD

GALÉARD. — Chambrès s'absorbe dans la confection pour vous d'un lemon-squash. Il y met tout son génie et tout son cœur.

MICHELINE. — Prévenez-le que je n'ai plus soif.

GALÉARD. — Je me suis promis de vous voir l'accueillir avec le dégoût de la satiété.

MICHELINE. — Vous perdez votre peine, l'un et l'autre, à faire les rivaux auprès de moi.

GALÉARD. — Je devine en vous une si admirable nature...

MICHELINE. — Moi! Cher monsieur!... Je suis une pimbêche, une poupée de bois!...

GALÉARD. — Quelle farce!

MICHELINE. — Je n'en suis pas plus fière que ça. Mais c'est ainsi que l'on me juge, quand, paraît-il, on me connaît bien. (A Gilbert de Raon qui entre.) Eh! mais! c'est vous!

Scène XIV

LES MÊMES, GILBERT

GILBERT, à Micheline. — Enchanté que l'on se retrouve...

MICHELINE. — Moi aussi.

GALÉARD. — Bonjour, Raon.

GILBERT. — Bonjour, Galéard.

MICHELINE, remettant son verre à Galéard. — Ayez l'obligeance d'enlever ça.

GALÉARD. — Oui. (A Gilbert.) Chambrès va se faire un plaisir de vous apporter le breuvage qu'il prépare.

GILBERT. — Ne l'envoyez pas. J'irai.

GALÉARD. — A votre gré. (Il sort.)

Scène XV

MICHELINE, GILBERT

GILBERT. — Est-ce que vous persistez dans votre décision de partir?

MICHELINE. — Je dois être à destination, demain soir. Je m'y suis formellement engagée.

GILBERT, indiquant l'entrée du petit salon. — Il n'y a personne par là?

MICHELINE. — On n'y va jamais... (Gilbert a été, d'un coup d'œil, explorer.) Ça ne communique avec rien.

GILBERT. — Alors, répondez?... Vous avez brusquement émigré ici lorsqu'il n'était pas question que je m'y rende. J'arrange les choses pour vous rejoindre. Et je constate aussitôt votre parti pris de ne plus rester jamais là où je suis.

MICHELINE. — Je persévérerai, de même, aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

GILBERT. — Ainsi, rien ne vous fait hésiter dans vos mesures de rigueur? Vous n'avez plus trace de cette grande amitié à laquelle je croyais tant!

MICHELINE. — Vous me demandez actuellement beaucoup plus que de l'amitié. Et c'est mal à tous les égards... D'abord, liée comme je le suis avec votre femme, pourrais-je accepter de trahir sa confiance, son affection?

GILBERT, avec dépit. — Cette pensée ne vous arrêterait guère si vous étiez le moins du monde amoureuse!

MICHELINE, piquée au vif. — Vous n'avez pas le droit de décréter que je n'ai aucune notion du devoir. Vous êtes aussi téméraire dans vos appréciations que dans vos actes. Et ce n'est pas peu dire!... Rappelez-vous comment vous vous êtes comporté!

GILBERT, indulgent pour lui-même. — Oui, j'ai été audacieux, imprudent... Mais vous m'avez repoussé;

c'était suffisant. Vous ne puissiez trop en me privant de votre présence, complètement.

MICHELINE. — Je suis la première à souffrir de cette interruption dans notre intimité. Elle m'était chère, croyez-le bien, tout autant vis-à-vis de vous que vis-à-vis de Florence. Quand vous aurez rendu possible de renouer paisiblement nos relations, j'en aurai un bonheur profond. Pour l'instant, je n'ai que cette prière à vous adresser : dépêchez-vous de redevenir raisonnable.

GILBERT, *vaguement ironique*. — Vous faites appel à ma raison! Vous chargez ma raison du soin que je renonce à vous!

MICHELINE. — Je ne vois pas ce que j'ai, en cela, exprimé de si ridicule?

GILBERT. — Ah çà! le frisson inconnu que je me promettais de vous? l'attrait de mystère que vous me représentez? Supposez-vous que c'est la conversation avec ma femme qui me les remplacera?... Vous plaisantez!... Mais je vais avoir besoin de faire des folies, de me procurer quelque distraction échevelée...

MICHELINE, *mutinée*. — Vous allez chercher une maîtresse! Vous allez immédiatement courir après une autre femme que moi?... L'amour, dont vous me protestiez, n'avait pas plus de consistance que ça?... Fort bien!... Me voilà fixée sur votre compte. Vous vous êtes fait dans mon esprit un tort immense.

GILBERT. — Vous aviez en tête de ne jamais vouloir de moi... Qu'est-ce que j'ai perdu?

MICHELINE. — Par ma conduite envers vous, je me félicitais de servir ma pauvre amie. C'est uniquement pour elle que je m'afflige du résultat auquel j'ai abouti.

GILBERT. — Puisque vous formiez le souhait que je reste fidèle à mon foyer, il vous fallait prendre le parti de le fréquenter comme auparavant. Sous la violence de mes embrassements il vous fallait montrer un trouble quelconque, une palpitation, un peu d'angoisse. J'en aurais eu, moi, une illusion heureuse. Et peut-être bien que, sans m'accorder ensuite rien de plus caractéristique, vous m'attachiez à ne rêver que de vous, par un sentiment d'attente, de patience, d'espoir! Oui, vous étiez à même, par ces façons-là, de me retenir, entre ma femme et vous, indéfiniment.

MICHELINE. — Pouvais-je deviner que ce fût le bon moyen!... (*Nerveusement.*) Mais du moment que vous êtes en quête de n'importe quelle femme, vous ne serez pas bredouille en ce château. Dès à présent, ou bien dans les arrivages de la semaine, vous trouverez ce qui est bien digne de vous.

GILBERT. — Faute de grives...

MICHELINE. — Oui, certes! Vous vous contenterez d'un autre oiseau! (*Sautant sur n'importe quel argument qui lui passe par la tête.*) Il y a cependant un détail auquel vous devriez réfléchir: non seulement vous avez en Florence une compagne exquise, mais vous êtes considéré comme ayant aussi en moi une amie véritable, une amie pas tout à fait ordinaire, enfin, presque plus qu'une amie... Et même qui sait si, au sujet de vous et de moi, l'on s'abstient de jaser?...

GILBERT. — Comment cela, jaser? Que voulez-vous que l'on prétende?...

MICHELINE. — Ce ne serait déjà pas si bête, puisque s'il ne tenait qu'à vous?... C'est à moitié vrai, en somme!...

GILBERT. — Mais ça ne rime à rien!

MICHELINE, *lancée, à corps perdu, dans ses raisonnements féminins.* — Je dis que la femme capable de prendre un homme aussi affectueusement entouré que vous l'êtes... je dis que détourner un homme qui passe sans doute pour être doublement aimé, et qui est, en apparence si totalement engagé, je dis que celle qui tera cela commettra quelque chose d'assez abject, de très laid... Je n'hésite pas à vous déclarer que cette femme-là ne pourra être qu'une grue.

GILBERT, *s'en allant vers la cheminée.* — Au cas où j'improviserais une conquête, je ne me flatte pas d'y rencontrer l'équivalent de votre prestige, de vos allures morales ou physiques. Mais la personne compensera peut-être les charmes en moins par plus de dispositions que vous à l'émotivité!

MICHELINE. — Ah! mais, j'en ai assez de cette légende sur moi, dans laquelle vous vous complaisez! On a vite fait avec vous de passer pour n'avoir ni cœur ni sens. Qu'est-ce que vous en savez?

GILBERT, *présentement, tapant, exact.* — Le jour qui a marqué la rupture de nos bons rapports, le jour où mes bras vous saisissaient, je ne me suis pas dissimulé que je risquais tout pour jouer ma chance de vous émouvoir. Je vous étreignais, je vous adjurais de me céder, je vous couvrais de baisers!... Pas une minute, votre regard n'a chaviré! Pas un muscle de votre visage n'a tressailli!

MICHELINE, *hors d'elle.* — Vous ne comprenez donc pas que j'ai redouté, au contraire, d'amener le pire en vous révélant le désordre où j'étais.

GILBERT. — Que dites-vous?

MICHELINE. — Eh bien, oui! je suis aussi faible qu'une autre, aussi aimante!... Tandis que vous me serriez contre vous, si j'avait duré une seconde de plus, je ne réponds pas de ce qu'il allait advenir de moi!

GILBERT. — Micheline, est-ce maintenant que vous êtes sincère?

MICHELINE. — Vous voyez bien que je parle, parce que je ne sais plus me taire. L'énervement est plus fort que ma volonté... Pourquoi, depuis la scène que nous avons eue, depuis cette lutte corps à corps, pourquoi me suis-je sauvée devant vous?

GILBERT. — C'était de vous-même que vous aviez peur?

MICHELINE. — J'avais senti que mon respect des droits de votre femme serait dorénavant une trop fragile barrière entre vous et moi...

GILBERT. — Vous m'aimez donc?

MICHELINE, *évitant de répondre.* — J'ai pris la fuite. Je vais la reprendre encore, parce que je serais à la merci d'une défaillance, d'un incident nouveau.

GILBERT, *plein de désir, et se rapprochant.* — Oh! Micheline!...

MICHELINE, *qui voit arriver Florence par la gauche.* — Prenez garde!

Scène XVI

LES MÊMES, FLORENCE

FLORENCE, *à Gilbert.* — J'étais à votre recherche...

GILBERT. — Je venais d'entrer.

FLORENCE, *à Gilbert.* — Voici la situation: je dois succéder à Micheline dans sa chambre, qui est la mieux exposée, la mieux meublée... (*A Micheline.*) Puisque l'on a renoncé à te retenir!

MICHELINE. — Oh! oui! Je n'ai pas un jour de plus à rester.

FLORENCE, *à Gilbert.* — On vous offre bien une chambre voisine de celle que je vais occuper pour cette nuit seulement. Mais il vous est loisible aussi

de vous loger, tout de suite, dans l'aile du château où j'irai demain prendre la place de notre amie...

MICHELINE. — Il sera temps quand je ne serai plus là?

GILBERT, en protestation. — Ah! je préfère ne pas avoir à déménager!

FLORENCE. — J'étais de cet avis.

MICHELINE. — Ça m'est égal, moi.

GILBERT. — Je vais rendre réponse.

FLORENCE, à Gilbert. — C'est ça. Faites porter vos affaires du côté où je vous rejoindrai (en tournant vers Micheline.) après ton départ, vilaine!...

MICHELINE. — Je suis forcée... Il faut!...

Gilbert est sorti par la gauche.

Scène XVII

MICHELINE, FLORENCE

FLORENCE. — Tu vas me dire, chérie, si l'on fait de la grande toilette ici, pour le dîner?

MICHELINE. — Passablement.

FLORENCE. — Par exemple, quelle robe vas-tu mettre?

MICHELINE. — Oui... Causons de ça. Toi, chérie, quelles robes as-tu apportées?

FLORENCE. — Moi, chérie, comme robes, j'ai d'abord, ma robe bleue, tu sais bien...

Le rideau a fini de tomber, pendant que les âmes des deux femmes communient en ces questions.

RIDEAU

ACTE II

Même décor, aux lumières, après le dîner.

Scène première

Formant, à gauche, un groupe où l'on prend le café : EDWIGE, RAYMONDE, SARSY, CHAMBRES, Mlle ANDRÉE offre le sucre). Au fond, MICHELINE et VUREUIL. A droite, au premier plan, tasse en main, GILBERT, JINCOUR. Puis, Mme ORLONIA.

GILBERT. — Tu sais, mon vieux Jincour, que, maintenant, je suis délivré de mes névralgies. Mon vieux, c'est grâce à toi.

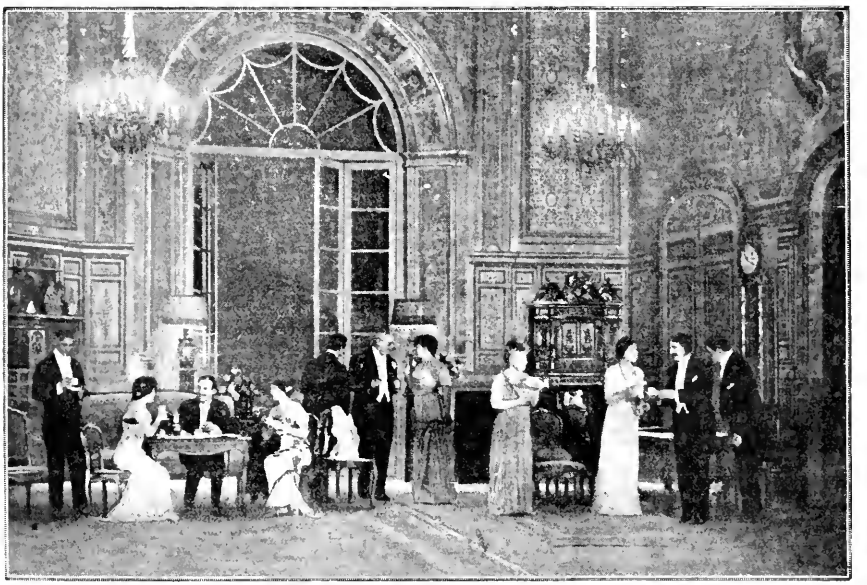
JINCOUR. — Mon intervention a été modeste.

GILBERT. — Mon vieux, j'avais rabroué Florence quand elle me conseillait de me soigner. C'est toi qui m'as traîné chez ce médecin par la peau du cou. C'est à la force de ton affection que je dois d'être guéri. Des amis comme toi, il n'y en a pas beaucoup!

JINCOUR, affectueusement. — Mais si! mon vieux, nous sommes des tas.

Mme ORLONIA, venant du dehors. — Quel beau soir!... (A Gilbert.) Votre femme demeure sur la terrasse en décolleté.

GILBERT. — La température y est la même que dans les salons.



Chambres. Raymonde. Sarsy. Edwige. Gallard. Vureuil. Micheline. Mme Orlonia. Mlle Andrée. Gilbert. Jincour.

Mme ORLONIA, à Jincour. — Votre emménagement a-t-il trouvé tout en état?

JINCOUR. — Admirablement.

Mme ORLONIA, à Gilbert. — Chez vous aussi?

GILBERT. — On est comblé de vos prévenances : parfumerie, tabac d'Orient, timbres-poste, cachets d'antipyrine...

JINCOUR. — J'ai même, sur mon étagère, un de ces assortiments de livres que sont seules à fournir les vieilles bibliothèques de châteaux.

Mme ORLONIA. — Oui, des publications que leur vogue a fait successivement entrer là, et qui continuent à y dormir dans une bizarre promiscuité.

JINCOUR. — Ainsi, j'ai présentement à ma disposition : *Rocambole*, *Clarisse Harlowe*...

Mme ORLONIA. — Ah! la pauvre fille!... Elle s'est trop défendue!

JINCOUR. — J'ai encore *les Mémoires de Lacenaire*... du *Walter Scott*... *Estelle et Nemorin*...

Mme ORLONIA. — Oh! des bergers et des bergères qui se donnaient des rendez-vous pour déguster des laitages!... C'est devenu fade.

GILBERT, à Jincour. — Tu me prêteras *les Mémoires de Lacenaire*.

JINCOUR. — Justement, je ne me réservais que ça!

Mme ORLONIA. — Je l'aurais prédit : les récits d'amour vieillissent, hélas!... Le crime, lui, ne se démode jamais. (Elle continue de s'entretenir avec ses deux interlocuteurs.)

EDWIGE, se faisant entendre dans le groupe de gauche. — Puisqu'on en est aux livres, j'aimerais à remettre la main sur un gros volume que j'avais commencé ici, l'autre année.

RAYMONDE. — Moi, je voudrais bien savoir où j'ai perdu ma boîte à poudre?...

SARSY, empressé. — Dans la salle à manger, sans doute.

RAYMONDE. — Voyez-y, je vous prie... demandez...

EDWIGE, à Raymonde qui hoche la tête comme si elle écoutait. — L'ouvrage en question se passe dans le Paris d'autrefois...

RAYMONDE, toujours à son affaire. — A moins que je ne l'aie oubliée dehors?... (Elle sort par la terrasse.)

EDWIGE. — Chambrès, vous qui lisez tous les feuilletons, aidez-moi à retrouver le titre : ce sont les malheurs d'une petite bohémienne?... qui a une chèvre?

CHAMBRÈS. — Attendez! J'y suis : elle est toquée d'un bossu?

EDWIGE. — Non : d'un capitaine du roi.

CHAMBRÈS. — Oui, je revois les personnages... C'est un écrit de... de...? Ah! on ne connaît que lui!... Notre hôtesse va nous rafraîchir la mémoire.

Mme ORLONIA, indiquant le hall à Gilbert et à Jincour. — Prenez les devants. Je vous envoie du monde pour le bridge.

GILBERT, évasivement. — Mais...

JINCOUR, de même que son ami. — Pour ma part...

Mme ORLONIA. — On n'y est pas rivé. On se remplace. On fait ce qu'on veut.

GILBERT et JINCOUR. — Fort bien... très bien!

Ils gagnent le hall.

Mme ORLONIA. — Venez-vous, Chambrès?

CHAMBRÈS. — A vos ordres, madame... Mais rappelez-nous d'abord quelle est cette sombre histoire parisienne, aux environs du moyen âge?... Où il y a le pire des mauvais prêtres?

Mme ORLONIA, sans hésitation. — Fulbert!

CHAMBRÈS. — Non! Une histoire inventée? un roman!

Mme ORLONIA. — Notre-Dame de Paris?

CHAMBRÈS, de loin à Edwige, en renseignement à Edwige. — Voilà! (Il sort par la terrasse.)

EDWIGE. — Oui! le beau Phœbus! Il m'avait électrisée! Un homme, pour qu'on l'adore, doit être un de ces conquérants de femmes!

Mme ORLONIA. — Il en existe encore, ma belle!... Qui sait même s'il n'en existe pas un de plus que vous ne le croyez. Ne broyons pas du noir! (Voulant l'acheminer vers le hall.) Allez toujours cartonner un peu.

EDWIGE. — Oh! non, madame! Je suis trop mazette. (Elle gagne la terrasse.)

Mme ORLONIA, à Micheline et à Vureuil. — Et vous autres?

MICHELINE, se dégageant de Vureuil. — Si vous avez besoin de moi...

VUREUIL, à Micheline qu'il suit. — Cela n'avait aucune importance, au dix-huitième siècle...

MICHELINE, s'esquivant. — On y a fini par trop perdre la tête.

Elle fait le geste du couperet et gagne le hall.

Mme ORLONIA, impérativement. — Vureuil?

Scène II

Mme ORLONIA, VUREUIL

VUREUIL. — Quoi, chère amie?

Mme ORLONIA. — Que faisiez-vous entendre à celle-là?

VUREUIL. — Mes petites variations sur le thème éternel.

Mme ORLONIA. — Ah çà! mon vieil ami, pensez-vous vraiment que vous serez encore aimé?

VUREUIL. — Moi?... Oh! non, je n'en ai plus la moindre chance... Mais des concessions restent possibles à obtenir qui ont avec l'amour l'analogie principale.

Mme ORLONIA. — Eh bien, je vous invite à ne pas obséder Mme de Raon.

VUREUIL. — Je sais vivre.

Mme ORLONIA. — Oui, oui!... Vous êtes un vieux papillon qui, de femme en femme, avez la façon légère pour consulter les essences et diversifier les tentatives. Mais, je vous le répète, laissez tranquille Mme de Raon. Elle est bien au-dessus de vos entreprises.

VUREUIL. — On a toujours le devoir d'essayer.

Mme ORLONIA. — La peste soit de vous! Je vous emmène au jeu. (A Raymonde qui revient de la terrasse.) Vous nous suivez?

RAYMONDE, vers la porte de la salle à manger. — J'ai à relancer Sarsy qui s'était chargé d'une perquisition.

Mme ORLONIA, voyant celui-ci entrer. — Il arrive.

Elle passe avec Vureuil dans le hall.

Scène III

RAYMONDE, SARSY

SARSY. — L'objet était introuvable... sous un coin de tapis. (Il lui remet une boîte à poudre dont elle fera usage pendant la durée de la scène.)

RAYMONDE. — Merci... (Voyant qu'il se dirige vers le hall.) Vous faites fausse route. (Indiquant la terrasse.) Elle est par là.

SARSY. — Elle qui?

RAYMONDE. — Edwige.

SARSY. — A quel propos me dites-vous ça?

RAYMONDE. — Vous venez de vous déranger pour moi. Je vous communique un renseignement. Les petits services entretiennent l'amitié.

SARSY. — Ah! s'il se pouvait que j'eusse retrouvé quelque sympathie en vous!

RAYMONDE. — Que vous importe?

SARSY. — Je serais affranchi de cette anxiété qui me prend chaque fois que vous êtes à causer avec Edwige.

RAYMONDE. — Que redoutez-vous?

SARSY. — J'ai conscience d'avoir mérité votre rancune. Vous seriez en droit de me desservir dans vos propos.

RAYMONDE. — Je me dispense de jamais faire allusion à vous.

SARSY. — Je ne souhaite pas plus, de votre part.

RAYMONDE. — Si vous y teniez, pourtant, je pourrais avoir l'élégance de chanter vos louanges à Edwige?

SARSY. — Dispensez-vous-en. Au point où j'en suis avec elle, il ne faut plus qu'un rien pour la décider...

RAYMONDE. — Et vous préférez que je ne sois pour rien dans ce rien?

SARSY. — A cause du passé, ni vous ni moi ne devons avoir à sentir qu'une part vous reviendrait dans la conclusion de mon mariage.

RAYMONDE. — Ainsi, c'est bien le mariage que vous avez en vue? le solennel mariage?

SARSY. — Il ne peut pas s'agir d'autre chose.

RAYMONDE. — Oui, avec Edwige! avec une femme comme Edwige !... Vous m'avez laissé le plaisir d'ajouter ça moi-même.

SARSY. — On ne peut lui demander que de l'épouser, puisqu'elle est libre, elle.

RAYMONDE. — J'aurais eu, moi aussi, mes moyens de divorcer.

SARSY. — Vous ne me l'avez pas offert.

RAYMONDE. — Oh! vous avez fort bien su avec moi vous offrir, vous-même, ce qui vous semblait bon!

SARSY. — Voyons, Raymonde, j'ai eu le grand tort de vous être infidèle. Mais, depuis lors, bien des mois ont passé sur votre indignation première. Vous n'allez pas me refaire une querelle?

RAYMONDE. — Moi, mon cher!... Je suis toute en sourire. Pour un peu, j'irais jusqu'à me préoccuper de l'état de votre cœur. Seriez-vous inconsolable si ce mariage ratait?

SARSY. — Quelle supposition!

RAYMONDE. — C'est le hasard de l'entretien qui vient de me la suggérer.

SARSY. — Je ne veux pas songer une minute à cela... J'ai résolu de me ranger... Je rencontre un parti charmant. J'y suis très attaché.

RAYMONDE. — A vous entendre, ce ne serait donc pas la mort pour vous que d'être blackboulé.

SARSY. — J'en aurais la plus grande déception.

RAYMONDE. — Bien sûr!... (Décidant pour lui.) Mais ça ne dépasserait pas ce qu'en fait de rupture je sais pouvoir être supporté.

SARSY. — J'éprouverais assurément...

RAYMONDE, de même. — Oui, oui, vous enrageriez!... Vous seriez vexé comme un dindon!

SARSY. — C'est à dire que...

RAYMONDE, absolument péremptoire. — Non! non! je suis fixée : vous êtes dans l'état d'esprit que je souhaitais.

SARSY. — Mais pourquoi?

RAYMONDE, telle qu'une prophète. — Vous allez trouver que je suis trop bonne fille...

SARSY. — Faites que j'apprécie...

RAYMONDE. — Eh bien, un tel imprévu subsiste dans les mariages les plus près de se conclure!... Si vous m'aviez montré qu'un de ces contretemps, toujours possibles, déterminerait en vous un immense chagrin, je m'en serais tourmentée, je vous jure!

SARSY, attendri. — Ma chère Raymonde!

RAYMONDE. — Si! J'en aurais été moins à mon aise, dans le souvenir que je vous garde.

SARSY. — Votre sollicitude me confond. Je suis touché, je suis heureux de vos sentiments.

RAYMONDE. — Ne m'en remerciez pas. Ils sont des plus naturels.

CHAMBRÈS, venant du hall et allant à la terrasse. — Sarsy, vous allez avoir à remplacer Raon.

SARSY. — J'y vais. (Chambrès sort.) En signe de réconciliation voulez-vous me donner vos mains à baiser?

RAYMONDE. — Je viens d'y mettre de la poudre.

SARSY. — Je ne poserai que le bout des lèvres?

RAYMONDE, lui tendant la main. — Sur les ongles.

SARSY, s'éloignant. — Au revoir, bonne amie.

RAYMONDE. — A bientôt, mon bon.

Sarsy a gagné le hall.

Scène IV

RAYMONDE, EDWIGE

EDWIGE, venant de la terrasse. — Vous aviez un grand tête-à-tête avec Sarsy?

RAYMONDE. — Nous parlions de vous.

EDWIGE. — Ah bah!... C'est à mon sujet que vos doigts ont passé dans ses moustaches?

RAYMONDE. — Oh! mais!... Vous avez exercé une véritable surveillance!

EDWIGE. — Malgré soi, on est attentive aux faits et gestes d'un homme par qui l'on est demandée en mariage.

RAYMONDE. — Si vous jugiez Sarsy à sa vraie valeur, vous renonceriez tout de suite à être jalouse de lui.

EDWIGE. — Voulez-vous dire qu'il soit... sans conséquence?

RAYMONDE. — N'essayez pas de m'interroger.

EDWIGE. — Pourtant, si vous avez un avis qui m'éclairerait sur mon prétendant, vous ne seriez guère charitable de vous taire.

RAYMONDE. — Vous me poussez à des divulgations que je désirerais éviter...

EDWIGE. — Que savez-vous de la conduite de Sarsy à l'égard des femmes?

RAYMONDE. — Elle ne lui fait pas honneur.

EDWIGE. — Ah!

RAYMONDE. — Quand je vous objectais qu'avec lui, se mettre en frais de jalousie est un luxe inutile, je voulais dire qu'il est d'un tempérament indomptable...

EDWIGE. — Que m'apprenez-vous?

RAYMONDE. — Il a été d'une infâme ingratitude envers une femme que je connais.

EDWIGE. — Il était son amant?

RAYMONDE. — Oui.

EDWIGE. — Vous en êtes sûre?

RAYMONDE. — Je vous en réponds.

EDWIGE. — Et il l'a trompée?

RAYMONDE. — Elle a découvert, un beau jour, que Sarsy lui partageait ses faveurs non seulement avec

une précédente liaison, mais encore avec une rivale nouvelle!

EDWIGE, s'empaillant la [illegible] Oh!... Oh!...

RAYMONDE, de [illegible] C'est un satyre.

EDWIGE. Dans quelle erreur j'étais sur son compte! Vous ne vous doutez pas du service que vous me rendez!

RAYMONDE. Je me suis acquittée de ce que je devais. J'en ai moi-même un soulagement.

EDWIGE. Mes hésitations sont bien terminées.

RAYMONDE. Bravo!... Mais ne me vendez pas! N'ayons pas l'air de conspirer. Esquivons-nous.

EDWIGE. Oui! (Elle gagne le hall.)

RAYMONDE. Trois à la fois!

EDWIGE, se retournant, du seul. J'en suis bleue!

RAYMONDE, avec trois doigts levés. Trois! (Edwige étant sortie, elle se passe et repasse la houppette sur le visage, avec l'expression d'être assez contente d'elle même. A Gilbert, qui vient du hall.) Vous cherchez votre femme?

GILBERT. Mme Orlonia veut lui savoir une écharpe sur les épaules.

RAYMONDE, ayant déjà gagné la baie du fond. — Voici Mme de Raon. (Elle sort.)

Scène V

GILBERT, FLORENCE

GILBERT, à Florence, qui vient de la terrasse. — Ah! Bien! vous rentrez?

FLORENCE. — Jamais je ne prendrai sur moi de séjourner une semaine entière dans ce milieu-ci!

GILBERT. — Qu'est-ce à dire?

FLORENCE. — Je vous accorde que notre châtelaine est bien apparentée, de bonne allure. Je ne l'accuse d'avoir aucune vilenie dans l'âme. Nous savons que des ménages parfaitement situés nous ont précédés chez elle, nous y succéderont. Mais avant d'avoir débarqué ici, j'étais sans la moindre notion que l'existence fût envisagée avec tant de dévergondage, par des gens qui ont l'air comme il faut.

GILBERT. — Vous croyez-vous transplantée dans une île encore non découverte?... Certes, il y a, par ailleurs, beaucoup de salons où l'on est austère, collet monté, vétilleux; les mœurs y ont un tout autre caractère que celui dont vous êtes si étonnée. Mais quoi? Chez Mme Orlonia, vous êtes toujours dans une certaine région de la mondanité, sur un point quelconque de la partie du monde à laquelle, vous et moi, nous appartenons.

FLORENCE. — D'après la manière que les hommes y ont de témoigner leurs intentions sur la personne des femmes, j'aurais plutôt supposé que tant de netteté, tant de promptitude n'étaient en usage qu'au delà des frontières mondaines: dans les skatings, Moulin-Rouge, Folies-Bergère...

GILBERT. — J'imagine, chère amie, que vous vous êtes exagéré l'audace de certains empressements?...

FLORENCE. Je préfère vous répondre que cela m'a surtout fait apprécier combien vous êtes différent, vous qui vivez uniquement pour votre femme, vous qui ne vous occupez que de la femme à laquelle vous avez droit.

GILBERT. — Allons, Florence, laissez-moi hors de cause!

FLORENCE. Pour ça, non! Je tiens à ce que vous soyez fier d'être si supérieur à ces individus-là!

GILBERT. Vous me feriez rougir!

FLORENCE. — Comment ne s'avisent-ils pas, tous ces malheureux! que la véritable destinée consiste à être un cher mari comme vous... A la rigueur encore, et d'une manière moins légitime, ils pourraient faire leur bonheur dans quelque attachement fidèle... Mais j'ai déjà eu le temps de les apercevoir, tour à tour, cambrant le jarret devant Micheline, devant cette Raymonde, ou cette appétissante Edwige, se mettant à la disposition de n'importe laquelle, ou de moi également, en raison de cela seul que je suis là aussi... Ce n'est plus être des hommes que de s'offrir ainsi: ce sont des cocottes!

GILBERT. — Mais, à la fin, qu'est-ce que vous appelez s'offrir?

FLORENCE. — Vous souvient-il que nous ayons soupé, dans un petit restaurant, l'année dernière, à mi-retour du théâtre, avec Micheline, Jincour, et pas mal de compagnons?

GILBERT. Où voulez-vous en venir?

FLORENCE. — Au sortir de là, comme vous étiez descendu le premier pour faire avancer la voiture, une demoiselle, qui se promenait, eut le temps de vous adresser la parole. Je vous persécutai ensuite jusqu'à ce que vous ayez bien voulu me répéter ce qu'elle vous avait dit. Si les termes vous sont restés comme à moi dans la mémoire, voilà ce que j'appelle: s'offrir!

GILBERT. Ce n'est pas à vous que l'on a, maintenant, fait entendre rien de pareil?

FLORENCE. C'est à moi-même.

GILBERT. Vous prétendez que quelqu'un vient d'être assez goujat...?

FLORENCE. — Quelqu'un m'a demandé de lui faire visite quand il aura réintégré son domicile parisien. Il m'en a vanté les tentures « modern-staïle » qui siéraient si bien à la nuance de mes cheveux. L'appartement est au midi; il y fait bon. N'est-ce pas la textuelle garantie que vous avait donnée votre demoiselle?

GILBERT, se mordant la lèvre. — Qui vous a parlé de la sorte?

FLORENCE. — Un tentateur qui n'a point de fausse modestie. A l'en croire, aucune visiteuse n'est sortie jamais de chez lui sans lui certifier qu'il était l'homme de Paris... le plus agréable.

GILBERT. — Nommez-le-moi?

FLORENCE. — Pour que vous fassiez une algarade? Merci bien!

GILBERT. — Je vous promets de ne point provoquer d'explication avec le personnage. Mais j'aurai, du moins, sur lui l'opinion qui convient. (Désignant Vureuil que la présence du mari détourne de s'arrêter, et qui, du hall à la terrasse, traverse la scène.) Il a tiqué. Serait-ce lui?

FLORENCE, en toute candeur. — Non pas! Celui-là, le peu qu'il m'a dit fleurait bon l'ancien régime. J'ai l'impression que c'est le seul de la maison qui ait des principes.

GILBERT. — Ces propos dénoncent surtout quelque interlocuteur à qui montait la fumée du bourgogne? On vous les a glissés, sans doute, pendant le dîner?

FLORENCE. — Admettons... J'aurais eu un scrupule à vous faire hésiter entre mes deux voisins si, en cela, je compromettais un innocent. Mais, sinon dans la forme, j'ai eu à constater qu'ils se valaient au fond.

GILBERT. Attendez que je revoie la table: à votre droite, vous aviez Chambrès... Un bon camarade de club... Je ne l'accuse pas.

FLORENCE. — Moi non plus.

GILBERT. — Qui aviez-vous à votre gauche ?... Vous aviez ?... vous aviez ?...

Scène VI

LES MÊMES, GALÉARD, puis CHAMBRÈS.

GALÉARD, venant de la terrasse puiser dans une boîte pour fumeurs, et s'adressant à Chambrès encore dehors. — Une cigarette ?

GILBERT, à Florence. — Vous aviez Galéard... (Riant jaune.) Lui aussi est de mon club !

Chambrès a rejoint Galéard, et tous deux, dans le fond, allument des cigarettes.

FLORENCE, à Gilbert. — Ce n'est ni Galéard ni Chambrès. C'est l'un ou l'autre de ces collègues excellents. Mettez que j'aie eu affaire à l'âme commune qu'il y a sur ces quatre jambes-là.

GALÉARD, à Gilbert. — Mon cher, les étoiles filantes font, ce soir, un feu d'artifice épatant.

GILBERT, sèchement. — Je m'en fiche !

CHAMBRÈS, désignant Galéard. — Nous étions tous les deux à nous dire que nous n'en avions jamais autant vu.

GILBERT. — Vous vous êtes mis à deux pour trouver ça ?

GALÉARD, à Florence. — Est-ce qu'il a quelque chose contre nous ?

FLORENCE, riant. — Vous êtes tombés sur une querelle de ménage.

CHAMBRÈS. — Oh ! alors !...

FLORENCE. — Ça va être fini.

GALÉARD. — Nous nous éclipsons.

Chambrès et Galéard gagnent le hall.

Scène VII

GILBERT, FLORENCE

FLORENCE. — Comme c'est drôle cette envie que l'on aurait parfois de taquiner ce que l'on adore jusqu'à l'en faire crier !... Cela m'enchante que vous soyez furibond de cette histoire. Je ne me lasserais pas de vous voir rouler ces yeux jaloux.

GILBERT. — La jalousie n'est pas en cause. Je sais bien que, corps et âme, vous me seriez toujours admirablement dévouée... Mais mon amour-propre est piqué au vif. Je ne supporte pas qu'un homme conçoive le projet de s'en prendre à celle qui porte mon nom.

FLORENCE. — Quel dommage que vous ne soyez pas curieux de m'interroger sur la manière dont j'ai reçu les avances qui m'étaient faites !

GILBERT. — La question ne se pose pas. Vous aurez vertement répondu ?

FLORENCE. — Ma foi ! non.

GILBERT. — Ah bah ! Vous avez parlementé ?

FLORENCE. — Du moment que vous m'aviez amenée dans un domaine où la chasse à la femme est ouverte en toute saison, il ne m'appartenait plus de me gendarmer. Je vous devais bien de me mettre au ton des relations que vous me procuriez. Je me suis interdit les attitudes qui auraient pu vous faire considérer, pauvre chéri ! comme atteint en mariage à une lourde bête...

GILBERT. — Vous ne risquerez jamais de passer pour telle. Mais vous avez eu l'intelligence beaucoup trop élastique, si vous vous êtes prêtée au dialogue quand il en fut à ce degré-là !

FLORENCE. — J'ai usé d'un stratagème qui me paraissait efficace pour décontenancer l'assaillant. Je lui ai fait imaginer qu'à la table où nous étions, j'étais déjà pourvue d'un amant...

GILBERT. — Vous n'avez pas eu l'aberration de prétendre cette chose !

FLORENCE. — Votre camarade de club me témoignait d'une si piètre estime pour la corporation des maris ! Il traitait l'affection conjugale avec tant de dédain !... Vous venez d'invoquer votre amour-propre. Chacun a le sien : j'ai tenu à ne point passer pour une déshéritée de la vie.

GILBERT. — Vous n'avez pas fait accroire que vous étiez une farceuse ?... que j'étais un serin ?... Florence ! vous n'avez pas fait ça ?

FLORENCE. — Mon interlocuteur m'ayant prise au mot, au demi-mot, je le vis jeter un regard circulaire sur les convives pour deviner lequel était votre adjoint...

GILBERT. — Vous seriez à battre !

FLORENCE. — Moi, prévenante, je lui ai désigné celui qui faisait vis-à-vis à la maîtresse de maison.

GILBERT. — Mais c'est là que j'étais !

FLORENCE. — On me l'objecta, de même. Je ne répliquai que par un sourire de béatitude ; ce qui signifiait que vous êtes mon mari pour tout le monde, et que, pour moi, tu es mon amant.

Elle lui jette un baiser sur le coin.

GILBERT. — Voyons, Florence !

FLORENCE. — C'était pas mal, hein ?

GILBERT. — J'aurais mauvaise grâce à vous en gronder. Mais, avec d'impudents personnages, ne recommencez pas à plaisanter de la sorte.

FLORENCE. — Préservez-moi d'en être mise au défi, une fois de plus.

GILBERT. — Vous ne voudriez pas que je me constitue votre garde du corps ?... Nous serions grotesques... Mais j'ai ici un autre moi-même...

FLORENCE. — Ah ! non ! Ne me placez pas sous la protection de Jincour !

GILBERT. — Qu'avez-vous à protester si vivement ?

FLORENCE. — Ce besoin que vous avez, tout de suite, de recourir à votre ami !...

GILBERT. — Lui aussi, à l'occasion, s'adresse immédiatement à moi.

FLORENCE. — Oh ! Il lui arrive pourtant de savoir se passer de vous.

GILBERT. — Quand cela ?

FLORENCE. — Je vous ai vu des plus mortifiés naguère, qu'il ne vous ait pas pris pour témoin d'un duel. Il a même négligé de vous dire pourquoi il s'était battu.

GILBERT. — Vous tombez mal en lui faisant ces reproches. J'ai, par la suite, appris très indirectement que j'étais la cause initiale du coup d'épée qu'il a reçu.

FLORENCE. — Vous ?... En quelle manière ?... Et comment m'avez-vous laissée dans une ignorance où vous n'étiez plus ?

GILBERT. — L'affaire se rattachait à une séance de baccara. Je n'aurais pas dû y jouer, d'après une parole que je vous avais à peu près donnée. En égard à cette particularité, je préférais ne revenir sur rien de tout cela. Mais, puisque mon silence vous a fait méconnaître Jincour, je me vois dans l'obligation de lui rendre justice.

FLORENCE. — C'est à votre sujet qu'il s'est battu ?

GILBERT. — J'avais été favorisé de la chance. Et, comme vous m'attendiez, je m'étais précipitamment retiré de la partie. Quelqu'un m'imputa d'avoir fait Charlemagne. Mon ami, pour me blanchir de si

peu de chose, fut insistant jusqu'à s'attirer une impertinence. Les résultats vous sont connus : un centimètre plus haut ou plus bas, le fer n'était pas arrêté par une côte. Et alors !... Je n'y saurais penser !... Par dessus le marché, si ce n'avait dépendu que de Jinconr, j'aurais toujours ignoré ce trait d'amitié... Ceci dit, songez vous encore à l'attaquer ?

FLORENCE. — Ces gages d'affection-là, je ne conteste pas que Jinconr en puisse être coutumier à votre égard.

GILBERT. — A la bonne heure.

FLORENCE. — Évidemment, c'est un ami d'une espèce comme cela.

GILBERT. — Ne touchez jamais au sentiment que j'ai pour lui, si vous ne voulez pas me faire beaucoup de peine.

FLORENCE. — Je ne veux vous faire aucune peine... Le seul point qui m'importe au monde, c'est que vous soyez content.

GILBERT. — Voilà qui est gentil !... Et maintenant vous allez rejoindre la compagnie ?

FLORENCE. — Pas tout de suite. Je suis prévenue que la correspondance du château est portée à la gare dans la soirée. Je voudrais répondre à des lettres que l'on m'a remises, aujourd'hui, à l'instant où nous montions en auto.

GILBERT, désignant une table du salon. — Vous allez écrire là ?

FLORENCE. — Pourquoi pas ?

GILBERT. — Très bien. (Ayant été vers le fond prendre une cigarette.) J'aperçois Jinconr sur l'autre perron. Je vais lui recommander de se consacrer à vous, lorsque vous aurez fini. (Il sort par la baie du fond.)

FLORENCE, seule, s'installant à la table. — Pauvre Gilbert !

Scène VIII

FLORENCE, VUREUIL

VUREUIL, venant de la terrasse. — Enfin, madame, je vais donc pouvoir, à mon tour, vous accaparer un peu ?

FLORENCE. — Je regrette que ce ne soit pas le moment, mais je tiens à ne pas manquer la dernière levée.

VUREUIL. — Oh ! nous en sommes loin ! (Il a consulté l'heure.) Je vous quitterai à temps pour qu'il vous reste tous les délais désirables.

FLORENCE. — S'il en est ainsi, je vous charge bien volontiers de renouveler pour moi l'atmosphère des conversations. On m'a littéralement écœurée.

VUREUIL. — J'entends ça d'ici !... Ah ! les jeunes hommes !... J'aurais l'air d'en être envieux, si je les critiquais. Aussi, je m'en abstiens, systématiquement... Mais ces petits bellâtres ! ces petits clampins ! qui considèrent que leur vingt-cinq ans ont privilège exclusif auprès des femmes !... et qui ne leur diraient seulement pas merci !... Non, croyez-moi, le véritable précepte m'a été donné par une mondaine, d'une grande élévation d'esprit : « Mon cher, me confiait-elle, un caprice n'a de dignité qu'avec un homme d'un certain âge... »

FLORENCE, à part. — Patatras !

VUREUIL. — Et même la connaissance déjà longue de la vie ne suffit pas pour apprécier, autant qu'il se doit, les délicatesses féminines... toutes ces raretés qui se devinent chez une personne telle que vous !...

FLORENCE, à part. — Vie !

VUREUIL. — Il y faut quelqu'un dont le goût se soit affiné dans la recherche des objets précieux, dans le choix des jolies choses.

FLORENCE. — Vous êtes collectionneur, monsieur Vureuil ?

VUREUIL. — J'aime la Régence, les bibelots Pompadour, Fragonard et Boucher...

FLORENCE. — Je supposais bien que vous n'étiez pas « moderne stule » mais sans savoir comment vous entendiez le style ancien...

VUREUIL. — Chez moi, de belles armes viennent comme à un musée qui leur inspire des élégances. Elles veulent bien me dire que... par les sélections où je me plais... par les sensibilités de mon dilettantisme... Enfin, l'on ne s'en va guère sans m'assurer que vraiment... que...

FLORENCE. — Que vous êtes l'homme de Paris le plus agréable ?

VUREUIL. — Je me défendais de citer cela, moi-même...

FLORENCE. — C'est un titre qui se porte beaucoup.

VUREUIL. — Combien j'aimerais espérer la faveur, un jour, de votre visite.

FLORENCE. — Je ferai part de votre invitation à mon mari.

VUREUIL, contrarié. — Ah ! vous lui... vous allez lui en parler ?

FLORENCE, obligeamment. — Je vous le promets... Maintenant, laissez-moi à mes occupations.

VUREUIL. — Vous ai-je fâchée ?

FLORENCE. — Aucunement.

VUREUIL. — Je ne voudrais cependant pas qu'il pût y avoir, avec M. de Raon, une interprétation malencontreuse de mes paroles ?

FLORENCE, plus obligeamment encore. — Je les lui rapporterai textuellement.

VUREUIL. — Permettez, toutefois...

Scène IX

LES MÊMES, Mme ORLONIA

Mme ORLONIA, venant du hall. — Ah ! Vureuil !... On a réclamé la règle du jeu à Mlle Andrée ; elle n'arrive pas ! Mais vous faites autorité en la matière...

VUREUIL. — Je suis à causer...

FLORENCE, à Vureuil. — Pardon ! Je vous ai rendu votre liberté.

Mme ORLONIA. — Allons, Vureuil !... Vous empêcherez qu'une contestation s'éternise par là. Dépêchez-vous.

VUREUIL, obtempérant. — Je m'exécute. (A Florence.) Mais je tiens à bien établir... Je reviens.

Il sort par la gauche.

Scène X

FLORENCE, Mme ORLONIA

Mme ORLONIA. — Il vous agaçait ?

FLORENCE. — Et surtout il menace d'un retour offensif. (Prenant en mains ses papiers.) Je ne l'attends pas.

Mme ORLONIA. — Ce n'est pas à vous de quitter la place.

FLORENCE. — Néanmoins, je file.

Elle veut gagner la porte du vestibule.

Mme ORLONIA, s'y opposant et la dirigeant vers le fond du salon. — Alors, passez là.

FLORENCE. — Vous croyez ?

Mme ORLONIA. — Mais oui. Je me charge que Vureuil ne vous y découvre pas... (Restée seule en scène et, du seuil, s'adressant toujours à Florence.) Oui, là, derrière ce grand bureau... (Marquant d'un geste que la fugitive s'est bien dissimulée.) C'est parfait!

LA VOIX DE FLORENCE, du fond du petit salon. — Bon!

Scène XI

Mme ORLONIA, EDWIGE, venant du hall, encapuchonnée de dentelle.

Mme ORLONIA. — Vous sortez?

EDWIGE. — Je vais faire un tour dans le parc.

Mme ORLONIA. — Toute seule?

EDWIGE. — Sarsy m'accompagne. Je vous raconterai prochainement du nouveau.

Mme ORLONIA. — Ah! bah!... (Edwige s'en va par la terrasse. A elle-même.) Qu'est-ce qui se passe?

Scène XII

Mme ORLONIA, SARSY

SARSY, venant du hall. — Je rattrape Edwige.

Mme ORLONIA, l'arrêtant. — C'est vous qui avez inventé cette promenade?

SARSY. — Non, c'est elle.

Mme ORLONIA. — Je lui ai trouvé un air singulièrement résolu.

SARSY. — N'est-ce pas?... Je crois en être au moment où je vais savoir si je serai, ou non, son mari.

Mme ORLONIA. — Oh!... Je lui connais de telles hésitations!... Qu'est-ce qui pourrait?...

SARSY, indiquant qu'Edwige le réclame. — Je m'entends appeler. J'y cours. (Il sort.)

Mme ORLONIA, à elle-même. — Je suis dans un émoi!

Scène XIII

Mme ORLONIA, VUREUIL

VUREUIL, revenant du hall. — Qu'est devenue Mme de Raon?

Mme ORLONIA. — Elle a préféré faire son courrier chez elle.

VUREUIL. — Ah!

Mme ORLONIA. — Moi, j'étais en route pour conférer sur les menus de demain, avec le chef. Venez m'aider?

VUREUIL, ayant aperçu Mlle Andrée, qui, entrée par la droite, vient d'extraire deux opuscules d'un tiroir de table. — Je vous suis, chère amie. Je jette un coup d'œil sur le traité de jeu que votre bibliothécaire a fini par retrouver.

Mme ORLONIA. — Mais apportez-moi vite votre collaboration.

VUREUIL. — Oui, chère amie, tout de suite.

Mme Orlonia est sortie par la droite.

Scène XIV

VUREUIL, Mlle ANDREE

Mlle ANDRÉE, présentant les plaquettes. — Voilà, monsieur Vureuil! Choisissez l'exemplaire que vous voudrez.

VUREUIL, s'étant exécuté. — Merci!... Ne disparaissez pas déjà, mademoiselle Andrée! C'est si rare de vous avoir près de soi.

Mlle ANDRÉE. — Je ne me sens guère à ma place dans ce salon. Et, là où je me tiens, vous n'êtes pas à la vôtre.

VUREUIL. — Et dites-moi un peu, mademoiselle Andrée: aujourd'hui, comme hier, vous restez dans les mêmes idées sur le chapitre de l'amour?

Mlle ANDRÉE. — Oui, monsieur Vureuil.

VUREUIL. — Vous n'aurez pas, un jour, la tentation d'en inspirer? Vous résisterez perpétuellement à la curiosité de savoir ce que c'est?

Mlle ANDRÉE, avec une mélancolie intérieure. — On m'a enseigné que les hommes cessaient vite d'aimer.

VUREUIL. — C'est possible. Mais les femmes sont changeantes aussi.

Mlle ANDRÉE, avec une amertume cachée. — Elles risquent davantage que ce soit elles qui portent, toutes seules, le poids du souvenir.

VUREUIL. — Prenez garde d'être trop raisonnense, mademoiselle Andrée. Vous aurez avant l'âge l'humeur d'une vieille fille.

Mlle ANDRÉE. — Je ferai compensation avec ceux qui, chaque année, s'attribuent un an de moins, monsieur Vureuil.

VUREUIL. — Oui, oui, je comprends!... Eh bien, concilions la sécurité de votre vertu avec l'agrément que j'ai à vous contempler: je vous retiens pour intendante, à la date où je serai en enfance.

Mlle ANDRÉE. — On verra la chose.

VUREUIL. — Ah!... C'est une promesse?

Mlle ANDRÉE. — Non, monsieur Vureuil: une prophétie.

VUREUIL, demeurant enjoué. — Mademoiselle Andrée, vous êtes avec moi d'une impertinence qui me dégoûterait de vous demander jamais en mariage.

Mlle ANDRÉE. — Il est imprudent de se prononcer ainsi, monsieur Vureuil. Est-ce qu'on peut savoir!

VUREUIL, à moitié pensif. — Il arrive parfois, c'est exact, qu'un ancien viveur de mon espèce se laisse prendre, finalement, à l'attrait de la jeune fille, à un appétit de pureté...

Mlle ANDRÉE. — Ma foi! le plus digne couronnement qui soit dû à une carrière telle que la vôtre...

VUREUIL. — Quel serait-il?

Mlle ANDRÉE, énigmatique. — Ce sera peut-être d'épouser quelque jeune fille comme j'en suis une.

VUREUIL, agacé. — Dites donc! Voilà une phrase qui m'a l'air plutôt aimable?

Mlle ANDRÉE. — Vous croyez?

VUREUIL. — Vous m'impressionnez drôlement!...

Mlle ANDRÉE, riant et s'éloignant. — Veillez sur vous!

VUREUIL, voulant la retenir. — Ecoutez encore?

Scène XV

LES MÊMES, MICHELINE

Mlle ANDRÉE, allant à Micheline qui vient du hall. — Vous plaît-il, madame, que j'aille ce soir vous faire une dernière lecture du livre commencé?

MICHELINE. — Comment donc, mademoiselle! J'y compte tout à fait!

VUREUIL. — Que lisez-vous?

Mlle ANDRÉE. — Un roman qui a eu un succès fou! On en a tiré, la même année, quatorze pièces de théâtre.

MICHELINE. — Il y a quatre-vingt-dix ans!

Mlle ANDRÉE, à Micheline. — Alors, à l'heure habituelle?

MICHELINE. — N'y manquez pas... Et merci d'avance.

Mlle ANDRÉE. — Oh! madame!

Elle sort par la gauche, en décochant à Vureuil une œillade assassine.

Scène XVI

VUREUIL, MICHELINE

VUREUIL. — Elle est captivante!

MICHELINE. — Pas en tant que lectrice! Ah! Dieu non!

VUREUIL. — Mais vous me semblez?...

MICHELINE. — Oui, pour la rassurer sur sa raison d'être ici!... Une compassion pour son amour-propre!... Je me voyais la seule à vouloir me dévouer.

VUREUIL. — En tout cas, c'est une hermine. Dans toute la blancheur du mot, ceci c'est la vierge.

MICHELINE. — Ah!... Cela vous est prouvé?

VUREUIL, forçant sa modestie pour se déclarer compétent. — Les femmes, voyez-vous, un vieux routier comme moi finit par s'y connaître.

Scène XVII

LES MÊMES, GILBERT

GILBERT. — Florence n'est plus là?

VUREUIL. — Mme de Raon est allée écrire dans sa chambre.

MICHELINE, assise près du petit salon où est Florence. — Elle a pris, pour ça, la peine de se retirer là-haut?

GILBERT. — Il lui sera survenu ici quelque raseur.

VUREUIL, en homme qui aurait constaté le fait s'il s'était produit. — Non; j'étais là.

MICHELINE, attablement. — Cela tranche la question.

VUREUIL. — Au surplus, Mme Orlonia m'attend. Excusez-moi. (Il sort par la droite.)

Scène XVIII

MICHELINE, GILBERT

GILBERT. — Ah! cet aveu que vous me faisiez là, lorsque Florence nous a interrompus, j'en ai gardé des palpitations, une fièvre aiguë!

MICHELINE. — Et moi donc! Touchez ma main?

GILBERT. — Il va de soi que vous n'allez plus partir demain matin?

MICHELINE. — Oh! si!... J'ai persuadé Florence qu'une obligation inévitable m'appelait. Je ne puis, à présent, me contredire sans l'étonner singulièrement. A l'idée que mon revirement lui inspire peut-être des réflexions, je n'aurais plus un instant de repos.

GILBERT. — Vous aimez mieux vous octroyer une autre villégiature, tout tranquillement?

MICHELINE. — Non, méchant! je ne serai pas tranquille. Je penserai à vous sans trêve, comme j'ai désormais de l'effarement à y penser... et de la griserie!

GILBERT. — Dites-moi, au moins, que je suis autorisé, pour bientôt, à tous les espoirs! Dites-moi que vous me promettez tout?

MICHELINE. — Mais vous, m'avez-vous seulement dit si vous cherchiez un attachement? ou rien qu'une bonne fortune? Faudrait-il que j'aie répondu « oui » sans que je sache à quoi?

GILBERT. — Je serais bien téméraire d'annoncer ce que les circonstances peuvent nous réserver. Vous-même, combien de temps tiendrez-vous à moi? Qui de nous deux se donnera des torts?... Je suis violemment épris de vous, ça, je vous le jure!... Mais les prédictions dans lesquelles me lancer seraient tout juste aussi foudroyées que l'avenir dévoilé par la cartomancie.

MICHELINE, [illegible] superbement pâlotte. — Les cartes témoigneraient peut-être que vous avez déjà trompé votre femme avec la dame de trèfle.

GILBERT. — A qui pensez-vous?

MICHELINE. — A une brune, évidemment.

GILBERT, haussant les épaules. — Je n'y suis pas.

MICHELINE. — Elle réside maintenant à l'étranger. Elle a été l'amie intime de Florence... Votre bon Jincour vous avait cédé l'entresol où vous la rencontriez.

GILBERT. — D'où sortez-vous ces potins-là?

MICHELINE. — Une femme de chambre, que j'avais autrefois, me les a faits, en me coiffant.

GILBERT. — Je hausse les épaules.

MICHELINE. — Vous aviez été reconnu à ma table par un maître d'hôtel extra, qui était concierge de l'immeuble où, vous-même, alliez en extra.

GILBERT, ne pouvant plus rire. — L'aventure que vous me rappelez s'était offerte. Je me suis borné à ne point la laisser perdre... Ne comparez pas!... Vous me représentez, vous, des semaines et des mois d'obsession. J'en ai été poussé à de brutales initiatives. Je vous ai relancée ici avec un désir acharné, qui n'a pas eu en moi de précédent, qui va jusqu'à la déraison...

MICHELINE. — Citez donc un peu ce que vous feriez pour moi de déraisonnable?... Le jour où votre femme apprendrait que nous la trahissons, vous me balayeriez aussitôt de votre existence, ainsi que je l'aurais, d'ailleurs, rudement mérité!... Est-ce vrai?

GILBERT. — Ne faites pas de cauchemars, les yeux grands ouverts!... N'usez pas, sur des périls imaginaires, la nervosité qu'aujourd'hui enfin vous m'avez permis d'entrevoir en vous... Cette nervosité voluptueuse, d'autant plus adorable qu'elle est si cachée!

MICHELINE. — Dites-moi des douceurs, oui, ça vaudra mieux. Faites-moi des compliments!... Vous n'avez pas encore remarqué ma robe?

GILBERT. — Mais si!

MICHELINE. — C'est la première fois que je la porte. Je comptais l'étrenner ailleurs. Mais, par une superstition, j'ai voulu consacrer une toilette neuve à la date qui avait fait apparaître tant de nouveauté dans ma vie.

GILBERT. — Je vous en rends mille grâces. Mais hélas! tout n'est déjà pas si changé, pourtant!... Vous m'aviez échappé. Vous allez recommencer à disparaître!

MICHELINE. — Je crains bien de vous laisser, cette fois, la sensation que, le jour où vous l'exigerez, je ne saurai plus me défendre d'être votre maîtresse.

GILBERT, avec une brusque hardiesse. — S'il en est ainsi, ne retardez pas mon bonheur.

MICHELINE. — Que signifie?

GILBERT. — Ne vous éloignez pas de cette maison sans m'avoir appartenu!

MICHELINE, chaste. — Vous divaguez?

GILBERT. — Pour votre dernière nuit sous ce toit, acceptez que je la passe avec vous?

MICHELINE. — Oh! comment osez-vous y penser!

GILBERT. — Pensez-y vous-même; et vous reconnaîtrez que c'est bien facile.

MICHELINE. — Oh! non!... Pas si vite!... Soyez plus patient!

GILBERT, s'obstinant. — Vous parlez d'un délai, comme entre deux futurs qui auraient réciproquement à faire connaissance. Mais, vous et moi, Micheline, après une si longue fréquentation quotidienne, nous n'avons plus, l'un envers l'autre, que l'ignorance de ne s'être pas encore possédés.

MICHELINE. — Songez donc que, dans peu de moments, je vais avoir à embrasser Florence en lui disant bonsoir. Et, la prochaine matinée, je la retrouverai pour lui souhaiter le bonjour, pour l'embrasser davantage en ce que je lui ferai des adieux. Serait-ce possible que mes premiers baisers de Judas pour elle, je les aie sans plus d'espacement avec d'autres baisers!

GILBERT. — Même en atermoyant, vous ne supprimeriez pas ce que la situation aurait de pénible au début... Mais ça ne vous ressemblerait pas, Micheline, de vous arrêter à un puéril détail de circonstance, vous, si crâne! avec la branche et l'abatage que vous avez!... Quand une femme comme vous a déclaré qu'elle se donnerait, tout est dit de sa part, elle ne tergiverse plus: elle saisit l'occasion.

MICHELINE, dont la résistance diminue. — Cette occasion-ci me ferait trop peur.

GILBERT. — J'habite sur le même corridor que vous. Quand, de droite et de gauche, on sera au repos, je viendrai à pas de loup.

MICHELINE. — Mais la proximité de tous ces autres!... Moi qui rêverais d'un refuge bien lointain où nous serions des inconnus pour le voisinage! Oh! un asile à nous, que j'appellerais notre « chez nous »!... Je vous en prie, Gilbert, attendons d'avoir un nid caché dans les enchevêtrements de Paris!

GILBERT. — Oui, le petit logement pour les rendez-vous, de cinq à sept!... Mais nos entrevues y seront écourtées continuellement, par des obligations que vous aurez, et aussi par mes manques de liberté! Quoi! nous avons actuellement, par miracle, une nuit!... Cette possibilité de la nuit, nous pouvons craindre qu'elle ne revienne jamais!... Oh! ne faites pas perdre ce qui s'offre ainsi à nous! J'en serais inconsolable!

MICHELINE, avec de la détresse. — Vous m'en détesteriez?

GILBERT. — Un peu.

MICHELINE. — Et même beaucoup, je le distingue bien! Malgré vous peut-être, vous avez une sévérité dans le regard, dans l'accent...

GILBERT. — Ce n'est pas de l'irritation. C'est de l'anxiété... Je frémis que vous ne compreniez pas ce qu'il y a de si tendre, au contraire, dans mon envie que nous ayons eu la Nuit, pour devenir amants?

MICHELINE. — Ah! si je pouvais croire que je vous en serais plus chère!

GILBERT. — Nos amours s'exalteront dans le souvenir d'avoir eu un commencement si favorisé. Votre départ n'aura plus, demain, la cruauté d'une séparation. Il ne fera pas que, désormais, vous sortiez de mes sens; et, dans les vôtres, vous m'emporterez!

MICHELINE. — Je ne sais plus! Je n'ai plus de volonté!

GILBERT. — Moi, je veux que vous consentiez! Je veux et je supplie! Ne me repoussez pas! Dites oui? Dites un peu? Dites?

MICHELINE, dans un souffle, la bouche près de la bouche. — Oui!

GILBERT. — Ah! que je vous aime!

MICHELINE. — Je tremble déjà!

GILBERT. — Mais non, amour!... Organisons bien tout.

MICHELINE. — Quelle heure est-il?

GILBERT. — Onze heures moins dix.

MICHELINE. — D'après l'usage, on regagnera bientôt les appartements...

GILBERT. — Je sais où est le vôtre. Quand nous avons été appelés par la cloche du dîner, je vous ai vue, de loin, en sortir, dans ces beaux ateliers.

MICHELINE. — J'habite juste au-dessus de ce salon.

GILBERT, de même. — Oui.

MICHELINE. — Retenez que ma porte est la seule qui soit sur le palier même du premier étage.

GILBERT, de même. — Bien!

MICHELINE. — En face d'elle, une veilleuse descend du plafond, une veilleuse en cristal rouge.

GILBERT. — Voilà de quoi vous retrouver vite.

MICHELINE. — J'allais oublier que la lectrice me gratifiera d'une audition, comme à son ordinaire, après que j'ai pris le temps de revêtir un déshabillé.

GILBERT. — Alléguez une migraine pour la décommander.

MICHELINE. — Je viens de lui confirmer que je l'attendais. Je n'ai pas envie de l'ébahir et qu'elle se mette aux aguets.

GILBERT. — Etes-vous timorée!

MICHELINE. — Je trouverai tout de même moyen d'abréger un peu la séance.

GILBERT. — J'attendrai que l'on soit rentré chacun chez soi depuis toute une grande heure.

MICHELINE. — Oh! pour le moins!... Disons que vous viendrez à minuit et demi.

GILBERT. — A minuit et demi... Je t'adore!

MICHELINE, se dégageant, et à Jincour qui vient du hall. — On se retire?

Scène XIX

LES MÊMES, JINCOUR

JINCOUR. — On va boire des sirops. On fait des comptes. (A Gilbert.) Tu dois deux louis...

GILBERT. — Je les apporte.

JINCOUR. — Inutile. Les différences ne se règlent qu'à la veille du départ.

MICHELINE. — C'est mon cas. Je cours m'acquitter. (Elle sort à gauche.)

Scène XX

GILBERT, JINCOUR

GILBERT. — Je perdais cinquante-quatre francs lorsque j'ai cessé de jouer. Comment ai-je rattrapé quatorze francs en ne touchant plus aux cartes?

JINCOUR. — Nous sommes en présence d'un prodige.

GILBERT. — Ou d'une erreur de comptabilité?

JINCOUR. — Ce serait plus banal.

GILBERT. — Allons voir à rectifier.

JINCOUR. — Oh! ça non! Pas moi!... Avec les chiffres, je fais de la méningite!

Gilbert sort à gauche.

Scène XXI

JINCOUR, FLORENCE

FLORENCE, surgissant du petit salon, avec une figure décomposée. — Oh!... Oh!

JINCOUR. — Qu'est-ce que vous avez?

FLORENCE. — On m'a fait mal, effroyablement!

JINCOUR. — Vos pauvres yeux sont tout ronges?

FLORENCE. — Je ne pleure plus. Il ne me reste que de la haine.

JINCOUR. — Contre qui?

FLORENCE. — J'ai surpris la conversation entre Micheline et mon mari.

JINCOUR. — Vous étiez cachée là?

FLORENCE. — Je n'avais pas prémédité. Je ne soupçonnais rien... J'ai cru devenir folle!

JINCOUR. — Qu'est-ce qu'ils ont dit?

FLORENCE. — Des choses qui m'auraient fait bondir, hurler, si je n'avais pas été sans un sou dans la gorge, bras et jambes cassés!... D'ailleurs, on se tairait plutôt, par soif de savoir, savoir plus, savoir du pire encore!

JINCOUR. — Mais enfin!

FLORENCE. — Ils s'aiment!

JINCOUR. — Vous voulez dire qu'ils ont flirté?

FLORENCE. — Je les ai entendus fixer, à cette nuit, leur premier rendez-vous, dans l'alcôve de Micheline.

JINCOUR. — Diantre!

FLORENCE. — Vous ne trouvez plus que ce soit négligeable!

JINCOUR, sincèrement ajpitoyé. — Tel que je connais Gilbert, je vous assure que son cœur n'est pas détaché de vous... Mais non! je vous l'atteste!... L'entraînement auquel il cédait, et dont vous voici prévenue à temps, n'a pu être dans sa pensée qu'une faute passagère, une frasque...

FLORENCE. — Vous faites valoir que j'ai un mari coureur! Pour un peu, vous le vanteriez d'être infidèle aux autres comme à moi!

JINCOUR. — Vous travestissez!

FLORENCE. — Allons donc!... Après cette maîtresse-là, vous ne doutez pas qu'il en prendra une nouvelle, de même qu'il en avait une auparavant.

JINCOUR. — C'est faux!

FLORENCE. — Menteur!

JINCOUR. — Jusqu'à ce jour, vous n'avez eu à lui reprocher rien.

FLORENCE. — Menteur!

JINCOUR. — Rien que je sache.

FLORENCE. — Menteur! Menteur!

JINCOUR. — Mais que prétendez-vous?

FLORENCE. — Lorsque Gilbert a été l'amant déjà d'une amie à moi, vous étiez dans le secret. Pour le domicile qu'ils ont eu, c'est vous qui leur aviez transmis ou procuré une location.

JINCOUR. — D'où tirez-vous cette légende?

FLORENCE. — Elle était avec le reste, dans ce que les deux complices ont déballé.

JINCOUR. — Que le diable les emporte!... Mais comprenez que mon intimité avec Gilbert me mettait à sa merci. Je n'ai pu esquiver d'être complaisant.

FLORENCE. — Je vous excère pour la sournoiserie qu'il y avait, de votre part, à me courtiser, sachant que mon mari était débauché. Vous escomptiez perfidement que ses négligences me feraient, un jour, tomber dans vos bras!

JINCOUR, de très bonne foi. — A l'instant même, je m'efforçais tour à tour de nier les torts de Gilbert, et de les amoindrir ensuite dans votre jugement. Si l'exaspération ne vous rendait pas inique, vous reconnaîtriez que, jamais, je n'ai eu un mot pour le desservir à mon avantage. Je me serais plutôt coupé la langue avec les dents.

FLORENCE. — Sans dénoncer en rien Gilbert, votre intimité avec moi aussi aurait pu vous conduire à me mettre un tant soit peu en garde, vis-à-vis de Micheline...

JINCOUR. — Oh! voyons!

FLORENCE. — Pendant que vous étiez tantôt à me protester d'une sympathie plus que chaude, vous auriez mieux fait de me préparer à des déboires, adroitement, avec toutes les discrétions que vous auriez voulu... [illegible] Ah! la vache! Comme ça, je ne viendrais pas de recevoir, à l'improviste, ce coup d'assassin!

JINCOUR, naturellement. — Je vous ai répété sur tous les tons que ces choses-là sont des peccadilles. Si vous m'en aviez cru, vous ne vous sentiriez pas actuellement assassinée, comme vous dites...

FLORENCE. — Je vous défends de me narguer!

JINCOUR. — A aucun prix, je ne le veux. Mais c'est vous qui vous obstinez à voir textuellement un crime dans les licences extra-conjugales. Comment se ferait-il alors que les épouses trahies, que les maris trompés, soient une cause d'amusement pour les peuples civilisés? Si la pitié dont jouissent toutes les victimes est refusée aux victimes de cette catégorie, c'est qu'il n'y a donc crime qu'à leurs propres yeux. C'est qu'elles semblent des victimes pour rire.

FLORENCE. — Je ne serai pas risible.

JINCOUR. — Quel projet avez-vous?

FLORENCE. — D'abord, exécuter Micheline.

JINCOUR, très inquiet. — Surveillez bien vos actes!

FLORENCE. — Il faut que je lui jette mon mépris au visage. J'aurais peut-être un soulagement à la gifler!

JINCOUR. — Oh! Vous n'allez pas faire un éclat?

FLORENCE. — Je n'attends pour ça que la présence de tout le monde.

JINCOUR. — Non! non!... Votre intérêt même commande que vous ne placiez pas votre mari dans une situation impossible, grotesque pour lui.

FLORENCE. — Justement!... Je veux qu'à son tour il ne sache pas quoi devenir! Je veux qu'il soit sur des charbons ardents!

JINCOUR. — Vous risquez de l'attacher à votre rivale, par solidarité envers elle, par rancune contre vous!

FLORENCE. — Je ne m'arrête à aucune considération... Je ne songe qu'à me venger!

JINCOUR. — Se venger! La vengeance!... (Du ton qui dit que la possibilité n'en manque jamais.) Une femme a toujours une vengeance prête!

FLORENCE. — Ah! ma foi! la révolte me fait presque regretter d'être la femme que je suis.

Leurs regards se sont croisés. Un temps.

JINCOUR, chez qui la tentation apparaît. — On a transporté hors d'elle-même la femme que vous êtes, la femme que vous étiez. Considérez votre situation avec des sentiments nouveaux. Puisque vous avez découvert que votre mari n'en était pas à sa première infidélité, vous aurez beau déchaîner la guerre, ça ne fera que du vilain. Vous n'en recouvrerez pas des serments intacts, ni vos illusions excessives, enfantines... Prenez donc le parti de vous maîtriser. Détournez votre esprit de ceux qui ont résolu de vous oublier, cette nuit.

FLORENCE. — Vous supposez que je laisserais les choses tranquillement s'accomplir entre eux? Mais, pendant ce temps-là, je me consumerais de rage! J'agoniserais de douleur!

JINCOUR, enjôleur. — Pour votre orgueil qui se lamente, pour vos croyances que l'on a déchiquetées, mon admiration peut être bienfaisante. Il y aurait des paroles assez douces pour vous fleurir la résignation, si vous m'autorisiez à venir bientôt vous les murmurer tout bas...

FLORENCE, révoltée. — Quoi!... Sans que vous m'inspiriez une ombre d'amour, vous ne répugneriez pas à ce que l'exaspération me livre à vous?... C'est hideux! Les hommes sont infâmes!

JINCOUR, en humble réplique. — Voulez-vous que je vous réponde quel est l'espoir piteux qui vous traverse, par moment, la cervelle?... C'est celui d'une scène conjugale immédiate que suivrait peut-être une réconciliation bâclée dans toutes les rancœurs. De façon vague, sans vous l'avouer, vous concevez que l'époux, prêt à partir allègrement pour l'école buissonnière, pourrait soudain être reconduit par quelque providence à son très sage devoir. Eh oui! qui sait, n'est-ce pas? Pourquoi non?

FLORENCE. — Et quand même j'entreverrais ça?

JINCOUR. — Nous en déduirions que l'âme des deux sexes, pareillement, sait se contenter de certains à peu près.

FLORENCE. — Mais moi! mon mari revenant à moi! ce serait renouer mes droits, ma destinée, les loques de mon ancien bonheur... Vous n'êtes, vous, que le vice!... Non! voyez-vous! pour votre obstination à vouloir profiter de ma misère morale, je me demande! je me demande! ce que vous ne mériteriez pas!

JINCOUR. — En vous dissuadant d'un scandale qui retomberait sur vous, c'est toujours un point où j'ai la certitude que je vous donne un bon avis. Et je ne supporte pas que vous persistiez, là-dessus. Nous en avons terminé avec ce projet-là, hein?

FLORENCE, excédée. — Je suis lasse de vous! Je suis lasse de tout! Je ne discute plus!

JINCOUR. — Quant aux autres conseils, dites-moi si je cherche à vous enivrer de grands mots?... Non pas! (Revenu à son naturel sourire.) Je n'ai qu'un scepticisme cordial, nullement machiavélique. Vous me retrouvez tel que vous me connaissez: voyant la vie à la légère, et empressé auprès de vous, incorrigiblement... (Dans un murmure de sensualité.) avec le frisson aussi d'un espoir subit... d'un désir fou.

FLORENCE, détournée de lui. — Parlez dans le vide tant qu'il vous plaira!

JINCOUR, la pressant de paroles. — Votre bonheur, je vous déclare qu'il ne m'appartient pas de le refaire. Je ne vous offre pas de rendre, à votre cœur, sa plénitude de santé. Mais je puis être l'apaisement, la morphine, une sorte de rêve enveloppant... Tenez, je mets dans mes plans si peu de fourberie que je vous préviens de ce que je vais tenter: Primo, découvrir où l'on vous a logée.

FLORENCE, redressant la tête. — Vous ne le savez pas?

JINCOUR. — Depuis les quelques heures que je suis ici, je n'ai eu le loisir de reconnaître que ma propre installation. En ce qui concerne la vôtre, il m'est seulement parvenu que vous n'habitiez pas du même côté que votre mari. Ça m'a été dit par vous ou par lui: je n'y attachai pas d'importance, à ce moment-là. Mais, lorsque l'on va remonter chez soi, je suivrai, tout au moins des yeux, votre itinéraire...

FLORENCE, concevant son idée. — Et puis?

JINCOUR. — Si vous n'êtes plus insurgée contre le sens commun, si vous avez conclu à ce que les deux autres se passent une fantaisie dont vous ne feriez qu'ajourner la date, si vous vous êtes bien retirée chez vous, en tête-à-tête avec vos pensées...

FLORENCE. — Alors, qu'arrivera-t-il?

JINCOUR. — Ça vous regarde de vous retrancher, ou non, à double tour. Vous êtes dès maintenant avertie que je me rendrai, nuitamment, vers votre chambre, dont je me serai précisé la situation.

FLORENCE, dans une ironie provocante. — Oh! ne vous astreignez pas à un espionnage pour ça. Je ne me cache pas de vous. Je demeure juste au-dessus de ce salon. Au palier du premier étage, il n'y a qu'une porte: c'est la mienne. En face d'elle, on voit une veilleuse rouge.

JINCOUR. — Vous me bravez, oui!... Je n'en inserais pas moins les renseignements. J'en ferai mon profit, lorsque le château sera couché!

FLORENCE, avec le même accent de provocation. — D'après ce que j'ai appris, avant une heure du matin, vous vous exposeriez à vous croiser, peut-être, avec mon mari, dans sa marche à l'étoile.

JINCOUR. — Défiez-moi toujours!... A une heure du matin seulement, je tenterai d'ouvrir la porte de votre chambre.

FLORENCE, dangereuse. — En vérité? Vous ferez cela?

JINCOUR. — Vous avez beau dire, vous sentirez que, dans cette maison-ci, à cette minute-là, je serai le seul pour qui vous existiez, le seul qui soit à vivre pour vous... Si vos réflexions vous ont menée à vouloir des heures d'oubli et de vertige, si vous avez compris que ma tendre passion peut vous être consolante, vous me l'aurez d'avance exprimé en ne vous enfermant pas. La poignée de la serrure m'aura mis votre réponse dans la main.

FLORENCE, le poussant au piège. — Eh bien, courez le risque!

JINCOUR, plein d'espoir. — Oh! vous avez pris une mine de petit loup féroce?...

FLORENCE. — Peut-être que je souris à la vengeance?

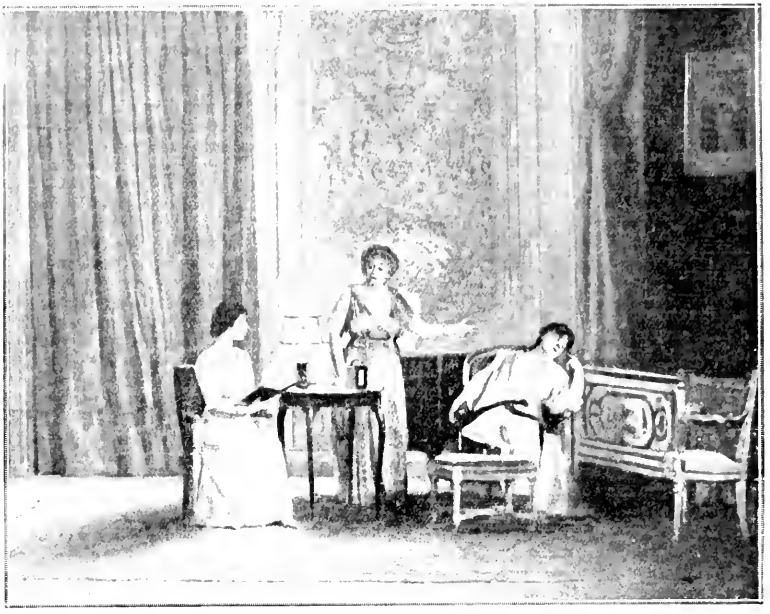
JINCOUR, triomphant. — Mais allons donc!... Vous ne pouviez choisir que d'être spirituelle!

FLORENCE. — Attendons pour savoir.

RIDEAU

Mlle Berthe Cerny (Micheline).
D'après un portrait de M. J. Cayron.

Mme Bartet (Florence).
Phot. A. Bert.



Mlle Andrée — Mme Orlonia — Micheline

Mlle Andrée. — *Oh!... c'est la première fois!* »

ACTE III

Une chambre à coucher. Au fond, porte d'entrée, dont la voussure est assez profonde pour que l'on puisse tenir librement entre les battants et la portière, lorsque celle-ci est déployée. A gauche, une fenêtre, et petite porte vitrée d'un cabinet de toilette. A droite, lit s'effaçant dans une alcôve.

Scène première

Mlle ANDRÉE, MICHELINE, puis Mme ORLONIA

Tandis que le rideau se lève, on entend Mlle Andrée qui poursuit sa lecture avec cet art qui n'appartient qu'à elle. Elle est assise vis-à-vis de Micheline qui, en souple déshabillé, est allongée sur une chaise longue.

Mlle ANDRÉE, lisant. — *Ecbert, blessé, a été transporté au monastère où commandent ses farouches soldats. La comtesse Imberg a cessé de vivre. Sa mule épouvantée par les flammes du Pic Terrible...* (Elle a tourné la page.) *Ciel! où suis-je, dit la jeune vierge...* (Relisant pour relier ce passage à ce qui précède.) *Ciel! où suis-je, dit la jeune vierge...* (Feuilletant les pages en arrière.) Oh! pardon! j'avais tourné deux feuillets à la fois.

MICHELINE. — Sacrifions ce qui a manqué, mademoiselle, c'est bien comme ça.

Mlle ANDRÉE, se privant donc de retourner en arrière. — *Ciel! où suis-je, dit la jeune vierge...*

MICHELINE, l'interrompant. — Je vous ai dit que c'était bien comme ça. Ma pensée était que nous devions en rester là... Vous êtes certainement lasse.

Mlle ANDRÉE, dans la vaillance professionnelle. — Pas du tout, madame! J'ai plus de résistance! D'ailleurs, vous ne m'avez jamais si vite congédiée.

MICHELINE, se défendant d'avoir aucune hâte. — Je ne vous congédie pas. N'ayez point cette idée!

Mlle ANDRÉE, tenace. — Il serait tellement regrettable de ne pas aller jusqu'au bout de ce chapitre.

MICHELINE. — Oh! Ça nous entraînerait trop loin!

Mlle ANDRÉE, feuilletant avec célérité une kyrielle de pages. — Mais non.

MICHELINE. — Alors, sautez des passages.

Mlle ANDRÉE, s'y résignant. — Ce sera bien dommage!

MICHELINE. — Enfin, je m'en remets donc à vous. Mais j'ai fait beaucoup de golf aujourd'hui. Quand vous verrez la fatigue me prendre, vous vous arrêterez.

Mlle ANDRÉE. — Merci, madame, de prolonger un peu. J'ai tant de plaisir à m'appliquer pour vous. (Reprenant la lecture.) *Ciel! où suis-je? dit la jeune vierge. — Sous l'ossuaire, répond l'homme du Mont Sauvage; et je suis Charles le Téméraire. Il dit. Et jetant son noir manteau, le solitaire, revêtu de l'armure du conquérant, apparaît au milieu du vaste sépulcre, comme sur un trône de cadavres; et, sous les catacombes du crime, il semble un archange foudroyé, tombé du palais de la gloire au fond de l'antre des tortures. — Charles le Téméraire! répète avec un accent déchirant la malheureuse Elodie! Oui, reprend-il avec une sorte de rage, oui, je suis*

l'implacable Bourguignon... Le Ciel... le Ciel lui-même m'a ordonné de ne vous révéler mon nom que sous cette grotte infernale... Il dit. Presque inanimé, l'infortuné est tombé sous l'effroyable ossuaire; et son front demeure imprimé sur la cendre de ses victimes. — Charles, s'écrie Elodie, hors d'elle-même, Charles, relevez-vous! — Qui m'appelle? dit-il... (La lectrice aperçoit Mme Orlonia qui, entrée sans bruit, lui indique Micheline dans l'attitude d'un sommeil simulé.) Oh! (Avec consternation.) C'est la première fois!

MICHELINE, se redressant. — Vous, chère madame!... Qu'est-ce qui peut me valoir la surprise de votre visite?

Mme ORLONIA. — J'avais une gageure avec Mlle Andrée...

MICHELINE. — Ah!... Est-il possible?... Je vous reçois sans doute drôlement... Je suis tout ébaubie!

Mme ORLONIA. — Parbleu! Vous dormiez à poings fermés!

Mlle ANDRÉE. — Oh! madame des Nismes peut certifier que c'est sans précédent... que c'est une fatalité...

Mme ORLONIA. — Ne bataillez pas, ma bonne petite. La preuve est acquise: vos lectures sont somnifères. Quand vous avez un livre entre les mains, par les sons que vous en tirez, cela devient un accordéon.

Mlle ANDRÉE, implorant le témoignage de Micheline. — Madame? S'il vous plaît?

MICHELINE, à Mme Orlonia. — Oui, tous les torts sont de mon côté... Je me suis surmenée cet après-midi; et, ce soir, je me suis trouvée incapable de veiller... (Consultant l'heure.) Savez-vous bien qu'il est minuit et quart!... (Tendant la main à Mlle Andrée.) Ne m'en veuillez pas, mademoiselle, et au revoir!

Mme ORLONIA, à Micheline. — Je m'étais attardée, toute seule, dans le salon, afin d'y souhaiter le bonsoir à Edwige et à Sarsy lorsque leur vagabondage dans le parc aurait une fin. A bout de patience, je viens d'envoyer les avertir qu'on les attendait pour ajuster le dernier volet. (A Mlle Andrée.) Voyez donc vers ma chambre si le retour des enfants prodigues n'y est pas signalé?

MICHELINE, vivement. — Elle va vous donner le bras pour vous remmener. Il y a quelques petites marches; et c'est faiblement éclairé.

Mme ORLONIA. — Excellente idée! (A Mlle Andrée.) Dès que l'on sera là pour moi, venez me prendre.

MICHELINE, révoltée, à part. — Oh!

Mlle ANDRÉE. — Bien, madame! (Elle sort.)

Scène II

MICHELINE, Mme ORLONIA, puis Mlle ANDRÉE

Mme ORLONIA, dans la méditation. — L'éventualité du mariage entre ces deux jeunes gens pose, devant moi, un des problèmes les plus angoissants que j'aie jamais rencontrés!...

MICHELINE, à part. — Elle s'assied!!!

Mme ORLONIA. — Dois-je prêter une signification heureuse à ce que leur absence s'est tant prolongée?... Quelle tournure aura prise leur entretien?

MICHELINE, aux expédients. — Je vous sens si obsédée! Je voudrais faire que vous alliez tout de suite à leur rencontre...

Mme ORLONIA. — Si ce n'était pas violer littéralement un secret de confession, je vous raconterais tout ce qui est en train de me trotter par la cervelle!

MICHELINE, ébauchant toujours le geste de la retraite. — Oh! non, chère madame, ne me communiquez aucune chose qu'ensuite vous aimeriez mieux avoir gardée pour vous. Je me tiens debout, exprès pour vous détourner de confidences dont je ne veux pas. Dérobez-vous plutôt à toute tentation...

Mme ORLONIA, entièrement à ses idées. — Du moins, mon faible pour les idylles est bien connu. Je ne vous tairai pas ce que j'éprouve à la supposition que, dans l'instant où nous sommes, là, tout près de nous, il s'est peut-être fait une idylle presque inespérée... Cela me révolutionne! Cela m'exalte!... Je suis si participante!... Pour un peu, je pleurnicherais!

MICHELINE. — Chère madame, ne demeurez pas dans cet énervement. Permettez que je vous mène moi-même au-devant des nouvelles. (Efflanquée de la porte qui s'ouvre.) Qui va là? (Voyant que c'est Mlle Andrée, avec soulagement.) Ah! c'est vous! (Expéditive, à Mme Orlonia.) Elle vient vous chercher.

Mlle ANDRÉE, à Mme Orlonia. — On me suit, pour parler à madame.

Mme ORLONIA. — Qui ça? (Apercevant Edwige.) Vous, ma belle!

MICHELINE, exaspérée, à part. — Ah! ceci!!!

Scène III

LES MÊMES, EDWIGE

EDWIGE, à Mme Orlonia. — Je n'aurais pas pu m'endormir sans vous avoir annoncé qu'entre Sarsy et moi les paroles étaient échangées.

Mme ORLONIA, lui étreignant les mains. — Oh! chère petite amie! Chère petite amie! (L'emmenant à part, au premier plan.) Mais ce tourment que vous aviez?

EDWIGE. — J'en ai été affranchie.

Mme ORLONIA, dans l'infini de sa conjecture. — Ah!

EDWIGE, à Mme Orlonia. — Il faut que je vous explique....

Mme ORLONIA, à Edwige. — Non, non, ne me racontez rien!

EDWIGE. — Mais, pourtant...

Mme ORLONIA, dans un envolement de rêve. — J'imaginerai.

MICHELINE, à Mlle Andrée. — On va reconduire Mme Orlonia. Allez toujours vous coucher. (Elle la fait sortir; et, revenant du fond, à Edwige.) Vous excuserez que je remette à bientôt de vous féliciter avec plus d'effusion. Pour le moment, je ne suis pas en état.

EDWIGE. — Seriez-vous souffrante?

MICHELINE. — Oh! pas le moins du monde! Il n'y a point à se préoccuper de moi!

Mme ORLONIA. — Vous êtes cependant toute pâle?

MICHELINE. — J'ai tout simplement que je tombe de sommeil.

Mme ORLONIA. — En effet, je l'avais bien vu!... Et puis, je m'étais si enivrée dans mes réflexions!... Je suis confuse de n'avoir pas eu égard...

MICHELINE. — Je n'en vais que mieux me rendormir.

Mme ORLONIA, trottant vers la porte. — En route, Edwige!

EDWIGE, à Micheline. — Bonne nuit!

MICHELINE. — Merci.

Mme ORLONIA, sortant. — A demain!

Edwige sort à sa suite, accompagnée jusqu'au seuil par Micheline.

Scène IV

MICHELINE, seule

[illegible] Il ouvrent la [illegible] [illegible].

MICHELINE. — Oh! minuit et demi! (Elle va au [illegible]. Elle [illegible] la fenêtre, l'ouvre et [illegible] Gilbert [illegible]. Après avoir poussé le verrou, détaché la portière, il s'approche d'elle et la surprend.) Ah!... Comment êtes-vous ici?

Scène V

MICHELINE, GILBERT

GILBERT. — C'est l'heure convenue. Il m'a semblé que ça mettait un siècle avant de sonner.

MICHELINE. — Parlons-en!... Un peu plus tôt, vous tombiez sur Mlle Andrée, Mme Orlonia, Edwige, une peuplade! qui était autour de moi!

GILBERT. — Eh bien, elles ont déguerpi. C'est tout ce que nous avions à leur demander. Ne considérons plus que la joie d'être nous deux.

MICHELINE, le repoussant. — Vous êtes cause que j'ai enduré un supplice! Je suis furieuse contre vous!

GILBERT. — Laissez-moi reconquérir votre indulgence!

MICHELINE. — Non! non!... Je ne comprends même pas que vous ayez eu l'inconvenance de venir!

GILBERT. — Oh! Micheline, vous m'y avez autorisé si bien!... avec un regard si grand... sans bornes!

MICHELINE. — C'était une victoire suffisante pour un début, que vous ayez obtenu la permission, sans déjà vouloir en profiter. Il eût été noble à vous de ne goûter aujourd'hui que cette satisfaction morale.

GILBERT. — Vous n'avez pas pensé que je resterais chez moi, après l'ardeur que j'avais mise à m'annoncer chez vous?

MICHELINE. — J'aurais jugé ça très chic!

GILBERT. — Allons donc! Mais, vous-même, vous m'attendiez formellement. Telle que vous étiez là, voyons! vous étiez à m'attendre!

MICHELINE. — Qui vous dit que je ne méditais pas de vous renvoyer immédiatement?

GILBERT. — Ah! ça non! Micheline!... La déception pour moi serait, à présent, quelque chose d'innommable! Vous ne m'infligerez pas... Humainement, vous n'avez plus le droit! ça ne vous est plus possible!

MICHELINE. — J'aurais, certes, mieux fait de commencer par ne pas admettre... Mais, pendant qu'il est encore temps de me raviser, je vous assure que nous ne devons pas...

GILBERT. — Quelles girouettes que les femmes!... Tout votre but est que l'on vous aime malgré vous!

MICHELINE, se débattant. — Ça non! n'essayez pas!... Je vous défends!

GILBERT, l'ayant enlacée. — Tu es un cher amour!

MICHELINE, de même. — Lâchez-moi!... Partez!

GILBERT. — Tu es ma toute chérie!

MICHELINE, de même. — Gilbert! je vous conjure!

GILBERT. — Je t'adore!

MICHELINE. — Non, jamais!... Jamais!... Jamais!... (Au comble de la sincérité, tout en s'abandonnant.) C'est si mal!...

GILBERT, détourné par une alerte. — On a frappé!

On frappe de nouveau.

MICHELINE. — Oui.

On entend prononcer des mots.

GILBERT. — On appelle!

Le nom de Gilbert se perçoit maintenant.

MICHELINE, revenant effarée d'avoir écouté contre la portière. — C'est votre femme! (Gilbert va vers le cabinet de toilette à porte vitrée, rideaux bas.) Vous ne seriez pas caché. (Il va vers la fenêtre. Elle s'interpose.) Non! vous ne sauterez pas!

GILBERT. — Alors, payons d'audace: recevons-la!

MICHELINE. — Oh!

GILBERT, ayant brossé à l'épaule la poudre de son vêtement. — Sans ça, elle réveillerait le château!

Florence, en effet, continue de frapper, d'interpeller.

MICHELINE. — Mais il y a que nous nous étions enfermés?

GILBERT. — Elle ne s'en est peut-être pas assurée. On lui soutiendrait qu'elle a fait erreur. (La poussant vers la fenêtre demeurée ouverte.) Ayez cette cigarette aux lèvres. (Il lui donne du feu.) Nous devisions, accoudés là...

MICHELINE, pantelante. — Bien!

GILBERT. — Et de l'enjouement! du bagout! Soyez un moulin à paroles!

MICHELINE. — Je tâcherai.

GILBERT. — Vous y êtes?

MICHELINE, accotée à la fenêtre. — Oui.

Gilbert va soulever la portière et ouvrir.

Scène VI

LES MÊMES, FLORENCE

GILBERT. — Vous voilà!

MICHELINE. — C'est toi!

FLORENCE, impénétrable. — Me voilà. C'est moi.

MICHELINE. — On sonne ici le couvre-feu de si bonne heure que nous avons prolongé la soirée, entre voisins.

GILBERT. — Vous comprenez?

FLORENCE. — J'avais bien idée que je vous trouverais tous les deux.

GILBERT. — Alors, que faisiez-vous, au lieu de venir aussi bavarder?... Vous griffonniez? vous rangiez?

MICHELINE. — Et comment n'es-tu pas entrée tout droit? Tu n'avais qu'à ouvrir toi-même. Pourquoi cette cérémonie?

FLORENCE. — Que de questions! Ce double interrogatoire m'interloque... Offrez-moi, au moins, de m'asseoir. Vous m'avez assez longtemps laissée me morfondre.

GILBERT. — Vous n'avez frappé qu'une fois?

FLORENCE. — Vous croyez?

MICHELINE. — Nous n'avons entendu qu'à l'instant.

GILBERT, indiquant la portière. — La tenture amortissait. (Indiquant la fenêtre.) D'autre part, nous étions penchés sur cette balustrade.

FLORENCE. — Vous étiez très absorbés.

MICHELINE. — Oh! c'est-à-dire que... non, mais croirais-tu?... Chaque soir, autour du château, des hiboux sont à rôder. J'ai la méthode pour les mettre en voix. Et je régalais Gilbert d'une audition.

GILBERT, faisant de la bonne humeur. — Il ne faut pas être exigeant, à la campagne, sur le programme des concerts ni sur le choix des artistes.

FLORENCE. — Bien sûr!... N'interrompez pas pour moi.

MICHELINE. — Quoi? tu voudrais?

FLORENCE. — Sinon, je sentirais que je suis un trouble-fête.

GILBERT. — Oh! Florence! que dites-vous là!

FLORENCE. — Nous avons devant nous un peu de temps. (A Micheline.) Je réclame que tu continues. J'exige.

MICHELINE. — Je dois t'avertir que ce n'est pas d'un intérêt énorme...

FLORENCE. — J'en jugerai.

MICHELINE. — Il faut d'abord se représenter l'individu à qui l'on s'adresse: ses oreilles en pointe, son nez en corne, ses ronds yeux jaunes... Lui invisible dans le noir. Et soi, en personne de ce monde, dans l'éclairage de la vie humaine. Il en résulte, tu comprends, sur l'imagination, un petit chatouillement.

FLORENCE. — Allons, c'est bien!... Va!

MICHELINE, à la ténèbre. — Ah! seulement, ne me fais pas rire!... (Tout en s'y efforçant elle-même.) Ne ris pas!

FLORENCE. — Je n'y songe point.

MICHELINE. — Alors, je tâche de me distinguer. (Lançant dans l'espace cet appel.) *Hou!... Hou!...* (Se retournant vers la chambre.) C'est ainsi que se demande la communication. Il n'y a plus qu'à avoir de la patience.

GILBERT. — On est au téléphone.

De loin, un hibou répond.

MICHELINE, à Florence. — Tu as entendu? Le pacte est formé. N'est-ce pas? On éprouve, à fleur de peau, une sorte de rien?

FLORENCE. — A te dire vrai, pour le moment, je n'ai pas besoin de me chercher des sensations dans l'au delà. J'en trouverais suffisamment entre ces quatre murs.

MICHELINE. — Lesquelles?

FLORENCE. — Oh! bien! Supposons que je ne connaisse pas votre parfaite vertu, à l'un et à l'autre...

GILBERT. — Qu'est-ce qu'il résulterait?

FLORENCE. — Dans cette chambre de femme où je suis introduite, je rencontre un homme qui, pour y être à cette heure-ci, n'a pas des raisons excellentes...

MICHELINE. — Oh!

GILBERT. — Les raisons de ma présence? Mais c'est que notre châtelaine avait violenté mes habitudes en nous envoyant tous, comme des collégiens, au dortoir... Je n'avais aucune envie de dormir, une fois mon logis réintégré... Je ne savais que devenir?... On a jacassé dans le couloir...

MICHELINE. — Oui, Mme Orlonia, Edwige, sortaient de chez moi: c'est facile à contrôler!

GILBERT. — J'ai passé la tête... J'ai aperçu Micheline sur le pas de sa porte... La grande camaraderie autorisant... Le voisinage suggérant une flânerie... Les voilà, mes raisons! Voilà tout! Voilà!

MICHELINE. — Tu déclarais, en arrivant, avoir prévu que tu rencontrerais Gilbert en ma compagnie. Tu t'étais donc dit ce même genre de choses?

FLORENCE. — Cela n'empêcherait pas une impression inattendue, en face de cette couverture faite...

MICHELINE, jetant sa cigarette. — Plaît-il?

GILBERT. — Quoi?

FLORENCE. — Il m'a sauté aux yeux que vous n'aviez plus d'autre obstacle entre vous deux (A Gilbert.) que votre fidélité de mari...

GILBERT. — Eh bien?

FLORENCE, à Micheline. — Ou ton honnêteté de femme!

MICHELINE. — Ça suffirait, je présume?

GILBERT, à Florence. — Chère amie, vous dépassez le ton du badinage...

MICHELINE. — Qu'est-ce que tu as dans la cervelle? On ne sait pas à quoi tu t'exerces! En vérité, tu crées à plaisir un malaise!... (Elle va à la fenêtre, revient, de tout près. Dans un sursaut.) Ah!... que veut il aussi, celui-là? (Elle a saisi un battant de la croisée pour s'y cacher.)

FLORENCE. — Il suit son idée.

MICHELINE, s'interrompant. — Quoi?

FLORENCE. — Il avait dû se croire invité ici, à quelque diablesse de soirée.

GILBERT, à Micheline, et lui traversant le battant près duquel il se trouve. — Oui, fermez... (A Florence, plus bas.) J'ai vu le moment où nous allions être quatre!

FLORENCE, avec un obligeant sourire. — Je n'ai pas cessé de m'y attendre.

GILBERT, à Florence. — Comment?

Il court sur son visage l'air penaud des questions demeurant sans réponse.

MICHELINE, se retournant vers Florence. — Tu as terminé tes mauvaises plaisanteries?

FLORENCE. — Mon Dieu! Je devrais repousser le soupçon que vous seriez d'accord pour me tromper...

MICHELINE. — Comment peux-tu articuler cela?

GILBERT. — C'en est trop!

FLORENCE, imperturbable. — Il faudrait que vous fussiez, n'est-ce pas, des criminels d'une espèce bien lâche?

MICHELINE. — Est-ce que tu vas continuer ainsi!

FLORENCE. — Je me suis tellement désarmée, tellement aveuglée, dans mon amour pour lui, dans mon amitié pour toi.

MICHELINE. — Les sentiments que tu dis, penses-tu que l'on ne te les rende pas?

GILBERT. — J'ai mérité, il me semble, que vous ne doutiez pas de moi!

FLORENCE, laissant paraître un peu de son frémissement intérieur. — Jusqu'à ce jour, Gilbert, je vous ai considéré, parmi les autres maris, comme un des rares ayant l'âme sans duplicité, comme un des seuls gardant à votre femme une pureté de corps...

GILBERT. — Dans votre façon de parler, je n'ai pas encore démêlé si, oui ou non, vous m'accusiez?

MICHELINE. — Oh! elle a un accès de jalousie insensée, c'est évident! (A Florence.) Exprime-toi carrément, pour que l'on sache où l'on va, pour que l'on se donne la peine de te démontrer...

FLORENCE. — Si une autre que toi me prenait mon mari, elle aurait peut-être l'excuse d'ignorer quelle en serait ma douleur!... Mais toi qui as eu mes confidences, le spectacle de ma vie intime...

MICHELINE. — Par conséquent, tu vois donc bien que, pour ma part... En vérité, l'offense que tu me fais!...

GILBERT. — Trêve à tout cela!... Vous vous expliquerez sur le néant de cette querelle, à tête reposée. (A Florence.) Je vous emmène.

FLORENCE, impérieusement. — Laissez!

MICHELINE. — Oui, réglons ça!

GILBERT. — A votre guise!

Il s'écarte en haussant les épaules.

FLORENCE. — Je te disais que, toi, tu es en situation de te répéter que, si mon mari était détourné de moi, je n'aurais plus de courage à rien, ni santé, ni raison d'être en ce monde...

MICHELINE. — Florence... je t'en prie!

FLORENCE, obsédante. — Toi, tu es avertie, comme pas une, que j'en pourrais pleurer jusqu'à la mort, si mon mari était ton amant?

MICHELINE. — Oh!

GILBERT, s'interposant. — Allons! Allons!

FLORENCE. — Tu sais bien cela, toi! Tu le sais, tu le sais? tu le sais!

MICHELINE, qui écoute. — Tais-toi, Florence! Veux-tu te taire!...

GILBERT, à Florence. — Voyons, chère amie!

MICHELINE, à Florence. — Réfléchis un peu. Chaque mot que tu prononces est la meilleure preuve que je ne me prêterais pas à une trahison aussi monstrueuse!... Si j'en étais capable, que serais-je?... Y songes-tu?... Mais, voyons, je serais la dernière des misérables!

FLORENCE. — Exactement. Tu l'auras spécifié toi-même, (Sur le ton qui traduit.) Ça me brûlait la langue de te le dire, depuis que tu as promis à Gilbert d'être à lui.

GILBERT. — Vous divaguez.

MICHELINE. — Où as-tu pris ça!

FLORENCE. — Derrière le bureau où j'écrivais, dans le salon proche de vous, tandis que vous concertiez l'emploi de votre nuit.

MICHELINE, atterré. — Ah!

GILBERT, éperdu. — Vous étiez là!

FLORENCE. — Je n'ai perdu aucune de vos paroles. (Gilbert se tait, dans un geste désespéré.)

MICHELINE. — Alors, tu es témoin que je me défendais? Que je n'aurais pas voulu?

FLORENCE. — Tu estimais plus poétique, je te le concède, de remettre jusqu'au jour où vous seriez dans vos meubles.

MICHELINE. — Flétris-moi, oui! Accable-moi, comme je l'ai encouru!... Tu n'as eu à constater que ma défaillance. Tu ne sais pas un mot des luttes que j'ai supportées, en y restant forte, dans mon respect de tes droits, dans mon amitié pour toi...

GILBERT. — Le vrai coupable, c'est moi!... je suis le grand coupable!

FLORENCE, comme à elle-même. — Ainsi, en prêtant l'oreille à un dialogue qui ne savait pas être écouté, quelques minutes m'ont appris plus de réalité que tout ce qui m'a été enseigné, affirmé, juré, rabâché, depuis que je suis au monde!... Toi, ma très chère amie, à qui je me fiais tant!...

MICHELINE, se tordant les mains. — Florence!... Oh! Florence!

FLORENCE. — Vous, mon mari, dont j'étais si passionnément sûre!...

GILBERT. — C'a été, de ma part, une folie!

FLORENCE. — Non! Une coutume! (Désignant Micheline.) La devancière de celle-ci dans mon amitié était votre maîtresse!... Je n'étais entourée que d'infamies!... Personne en qui se reposer! Rien sur quoi compter!... Quel désert que la vie! Quel néant! quel dégoût!

MICHELINE. — Je suis criminelle d'intention, inexcusablement. Mais je ne peux pas te sembler tout à fait aussi odieuse que si tu lisais en moi le crime accompli. Accorde-moi seulement cette différence de degré?... pas plus que ça?... ce tout petit peu...?

FLORENCE. — Est-ce que j'en suis à ces détails! Que m'importe!... Tu as cessé pour moi d'exister! Je ne t'apercevrais plus!

MICHELINE. — Non, Florence! ne sois pas impitoyable! Me voici malheureuse autant qu'on peut l'être!... Regarde que je suis à tes genoux?...

FLORENCE, la repoussant. — Ne me touche pas!... Éloigne-toi de moi! (Elle s'écarte.)

MICHELINE, les yeux ouverts sur sa situation. — Oh! l'horreur!... L'abjection!...

Elle se relève, s'éloigne en gémissant.

GILBERT, à Florence. — Dans mon indignité, je n'ose pas vous parler... implorer votre miséricorde...

FLORENCE. — Rien ne presse: nos comptes ne sont pas encore totalement établis... Eh oui! je ne me suis pas contenue sans cause, depuis bientôt deux heures que je suis instruite de vos agissements... Qu'est-ce qui m'aura aidé à feindre d'abord avec vous, et même à rire du bout des dents?... Vous m'aviez suppliciée dans mes sensibilités les plus chères, j'étais devenue enragée. Je n'allais positivement savoir que mordre et hurler, quand on a bien voulu me conseiller des représailles courtoises...

GILBERT. — Vous dites?

FLORENCE. — Je dis que, me voyant pantelante et déchaînée par la perspective de votre nuit à vous autres, je dis qu'un bon apôtre s'est offert à me donner, pendant ce temps-là, de la distraction.

GILBERT. — Vous n'avez pas souffleté?

FLORENCE. — Vous êtes magnifique!... Mais quoi donc? j'avais votre exemple: chacun avec sa chacune. Vous n'avez pas à répliquer.

GILBERT. — Quels que soient mes torts, vous ne me réduirez pas au silence quand mon honneur même est mis en question. Je veux des éclaircissements.

FLORENCE. — Vous aviez fixé à minuit et demi votre rendez-vous. Il va être l'heure que j'ai indiquée pour le mien.

GILBERT, respirant. — Vous m'en prévenez: merci. Ce n'est plus sérieux, si même ce n'était pas tout simplement inventé.

FLORENCE. — Vous allez bien voir... (L'invitant à s'asseoir.) Prenez place.

GILBERT. — Que signifie?

FLORENCE. — Mon consolateur est persuadé que j'ai, pour chambre, celle-ci.

GILBERT. — Tous les habitants du château étaient à même de savoir par qui elle est occupée.

FLORENCE. — Sauf un nouvel arrivé d'aujourd'hui.

GILBERT, cherchant. — Il n'y a eu que nous et Jincour.

FLORENCE. — D'accord.

GILBERT. — Jincour, vous dis-je?

FLORENCE. — J'ai entendu.

GILBERT, obstiné. — Jincour?

FLORENCE. — Oui, Jincour! Votre excellent Jincour, qui est encore pour vous aussi insoupçonnable que l'était Micheline pour moi! A votre tour, de vous sentir passer, dans la gorge, le goût immonde des confiances crevées, des amitiés pourries!

GILBERT, se débattant contre l'invitation à douter de son ami. — Vous ne ferez pas que j'attribue à Jincour le projet... la tentative de...! Je repousse du pied cette idée-là!

FLORENCE. — Cependant, si, quand il va être une heure du matin, alors que la personne logée ici doit vraisemblablement être au lit?... Si, dans quatre ou cinq minutes?... si, à point nommé, Jincour furtivement est là-contre, entre-bâillant lui-même, entrant sans avertir?... Si, après tout cela, vous gardez un doute sur ses intentions?... Ah! bien! sauf votre respect, vous serez fameusement jobard!

GILBERT, se révoltant encore contre le tourment. — Lui, Jincour! Lui!... Il aurait conspiré ça? Ah! non! non! non! non!

FLORENCE. — Pas si haut! Vous l'effaroucheriez!

MICHELINE, qui s'est rapprochée. — Autant que tu me permettes d'intervenir, n'assume pas que, dans de pareilles conditions, ces deux hommes soient mis

en présence!... Laisse-moi prévenir les événements: je vais au-devant de ce qui menace.

FLORENCE, s'y opposant. — Allons donc! Mon mari ne se lancera pas dans des injures qui t'éclabousseraient la première, s'il chamaillait son ami à lui, pour avoir eu la même traîtrise que toi, mon amie à moi!

MICHELINE, avec soumission. — Fais tes volontés!... Je suis sans réponse. Je ne peux que courber la tête... (Elle s'efface, sur la gauche.)

FLORENCE. — Eh bien, ton complice n'a pas à prendre de plus haut les choses!... (A Gilbert.) Je vous défie de trouver, contre Jincour, une récrimination qui, de votre bouche, ne soit pas lamentablement comique, moi vous regardant (Désignant Micheline.) et cette autre là vous écoutant.

GILBERT. — Vous avez réussi à m'inspirer l'angoisse de savoir... Si vous avez dit vrai, une fois que je saurai... oui, quoi y faire? Et à quoi bon?... Effectivement, ça n'ira pas plus loin!... Mais que ça en finisse donc!...

Il s'achemine vers l'entrée, où il prête l'oreille.

FLORENCE. — Quant à celui qui va nous rejoindre, lui non plus n'aura pas volé que je voie la figure qu'il fera!

GILBERT. — Chut!

Il fait des signes qui, successivement, expriment que, derrière la portière, on tourne le bouton de la porte, que l'on referme sur soi.

Scène VII

LE MÊMES, JINCOUR

JINCOUR, ayant soulevé la portière, et s'arrêtant, sidéré. — Euh!

GILBERT. — Toi?

JINCOUR. — Oui... je...

FLORENCE, en sarcasme. — Entrez donc!

GILBERT. — Tu étais annoncé.

JINCOUR. — Chez qui suis-je?

MICHELINE. — Chez moi.

JINCOUR. — Ah!

GILBERT. — Tu croyais venir chez ma femme?

JINCOUR. — Que dis-tu?

FLORENCE. — J'ai tout raconté.

GILBERT, que le regard de Jincour interroge et implore. — Oui!

JINCOUR, à Florence. — Quoi?... Vous avez...?

FLORENCE. — Ne vous agitez pas! Mon mari va reconnaître qu'en matière de loyauté, vous et lui, vous faites bien la paire. Vous pouvez vous donner la main.

JINCOUR, ne trouvant pas ses phrases. — Je suis en face de mon aberration!... Je sais, Gilbert, que je ne suis pas défendable. Je n'aurais qu'à fuir tes yeux. Et, malgré moi, je reste... J'essaie... Je cherche...

GILBERT, à Jincour. — Non, rien! (La gorge serrée, à Florence.) Soyez satisfaite: votre vengeance a bien porté! (D'une main, il s'appuie à un meuble; il porte l'autre à ses yeux.)

FLORENCE. — C'est sur lui que vous trouvez enfin des larmes!

GILBERT. — Je pleure qu'il ait voulu attenter à vous. Je pleure que ce soit lui; mais parce que c'était vous!

JINCOUR, dans un désespoir égal. — Gilbert, je suis prêt à toutes les expiations... Que veux-tu que je fasse de moi? Tu vas en décider dans les seuls mots que nous puissions encore échanger.

GILBERT. — Je ne te parle plus.

JINCOUR. — Un dernier mot! Si! J'attendrai. J'attends. (Il s'efface, au fond.)

GILBERT, convulsivement, à Florence. — Par sa faute, après la mienne, tout me frappe en même temps!... J'ai l'âme entièrement déchirée!... Ce que j'éprouve est intolérable!... C'est... c'est...

Les sanglots l'empêchent de continuer.

FLORENCE, ayant une seconde de pitié. — Ah!

JINCOUR, à Florence, de loin. — Vous aviez bien des droits! Mais aviez-vous celui dont vous vous êtes servie?

FLORENCE. — Je pense que oui... (Les sanglots de Gilbert continuent.) Il se peut que non?... Je ne sais plus!

GILBERT, allant à Florence. — Dans ces minutes récentes où j'étais pris au piège, je ne vous ai, bien sûr, montré que l'instinct d'échapper... Tandis que j'affectais la légèreté, puis l'indignation, pour dominer vos ironies et bientôt vos attaques, je ne voyais que le mortel péril de notre ménage. Je voulais à tout prix le sauvegarder...

FLORENCE, douloureusement. — Pour ce que vous en avez fait!

GILBERT. — Certes, j'ai été atroce d'imprévoyance! Mais l'idée ne m'est pas apparue, je vous le jure, que je vous exposais à souffrir: j'en aurais été pétrifié.

FLORENCE. — Ça, je ne conteste pas... Dans vos pourparlers avec elle, tout ce que j'en ai surpris n'était pas uniformément horrible. J'ai distingué, en effet, qu'il ne s'agissait pas de m'abandonner, de me torturer.

GILBERT. — Si peu que je vaille, j'ai du moins pour vous une tendresse infinie. Du moment que vous seriez malheureuse, je n'aurais plus que malheur à vivre... Etre volontairement cause que vous ayez de la peine, je ne pourrais pas! Jamais il ne me serait possible de vous faire du mal, ayant conscience que je vous en fais!

FLORENCE. — Je sais bien que vous n'êtes pas méchant à mon égard... La méchanceté jaillit plutôt, je le confesse, des cœurs gonflés d'amour comme le mien!

GILBERT. — Vous faites allusion à la blessure que vous m'avez rendue: je n'ai pas à m'en plaindre. Comment juger mauvais que vous ayez arraché le masque à cette amitié-là!

JINCOUR, intervenant. — La seule chose que je puisse dire...

GILBERT, avec une morne lassitude. — Abstiens-toi!... va-t'en!

JINCOUR. — Ce que je peux dire ressemble tant aux atténuations que tu te cherches: c'est également si misérable, qu'à ce titre tu permettras, tu dois permettre...

GILBERT. — Qu'est-ce que ça fera!

JINCOUR. — Je n'ai pas de but!... Je regarde stupidement ce grand nombre d'années où j'ai eu, de très bonne foi, la fierté que mes sentiments pour toi étaient épurés de tous les égoïsmes... Ne rien calculer quand tu étais en cause. Discerner en moi-même que, pour te rendre service, j'aurais risqué n'importe quel intérêt et aussi bien ma peau: ce sont là des ardeurs sincères que, de longue date, je me suis constamment connues... Mais l'égoïsme que l'on a, au fond des sens, est donc le plus vivace, le plus diabo-

liquement enraciné!... Quant à moi, du moins, je ne m'en vois guéri que dans cette épreuve-ci, au fer rouge!... Quelle que soit ma honte, ce qui m'accable plus que tout, c'est le gémissement que je viens de te coûter: il retentira perpétuellement en moi, comme ayant été l'agonie de ton amitié. Ce sera mon châtiment dans l'affection que je ne cesserai pas de te garder... Me jeter à l'eau pour toi, j'y serai prêt dans l'avenir, ainsi que je l'eusse fait dans le passé... Cela, Gilbert, réponds-moi uniquement que tu l'as toujours cru? que tu le croiras encore?

GILBERT, oppressé. — Oui.

JINCOUR. — Merci! C'est tout... J'expliquerai ma fuite d'ici par un motif de santé. Tu n'auras pas à me revoir demain... Adieu!

GILBERT, suffoquant. — Adieu!

Dans une hésitation éperdue, il s'est levé. Il a semblé sur le point de rappeler Jincour. Et, s'étant ressaisi, il a un instant d'hébétude.

Scène VIII

MICHELINE, GILBERT, FLORENCE

MICHELINE, à Florence, amèrement. — Ta revanche est maintenant complète sur les trois coupables... Et cela est juste!... La vertu, qui a toujours raison, triomphe, implacablement.

FLORENCE, très troublée. — Je ne me dissimule pas combien j'ai rendu le mal pour le mal... A présent, c'est moi que je juge!

GILBERT, revenant à Florence. — Je vous adresse la plus poignante question. Je suis un malheureux d'avoir porté atteinte au sentiment trop beau que vous aviez pour moi. J'ai gaspillé le meilleur des biens... Si vous sentiez pourtant que, par ma conduite future, j'aurais encore moyen de vous reconquérir, donnez-moi cet espoir à emporter?

FLORENCE. — J'ignore... Je m'interroge... Je sais que c'est effrayant comme on oublie!... Lorsque j'étais jeune fille, au lit de mort de ma mère, pour la suivre aussitôt, j'absorbai le contenu d'une fiole restée là... Et puis, comme on rapprend bien à se contenter de la vie!... Oui, c'est effrayant que l'on ait parfois des premiers élans si farouches, puisque l'on peut, étonnamment vite, s'apprivoiser avec son sort!

GILBERT. — Je ne vous demandais pas d'en prononcer davantage... Vis-à-vis de vous, j'ai la perspective de réparer!... Quant au malfaiteur que je ne rachèterai pas d'avoir été (Montrant Micheline.) vis-à-vis d'elle, la parole n'appartient qu'à vous. Puissiez-vous en user généreusement!

Il sort.

Scène IX

MICHELINE, FLORENCE

MICHELINE, pour qui rien ne compte plus. — Ta générosité! Que pourrait-elle pour moi?... Même ton absolu pardon, qu'est-ce que j'en ferais?... Au point où nous en sommes, pourquoi n'irions-nous pas jusqu'au fond du vrai? Je n'ai pas perdu seulement ton amitié! Mon rendez-vous de ce soir, je ne veux pas que ton mépris le confonde avec une de ces équipées familières aux femmes qui s'amusent. Ce qui s'était emparé de moi, c'était de l'amour, comprends-tu?... C'est contre mon propre amour que je me suis débattue longtemps. J'aimais ton mari!... Je l'aime!

FLORENCE. — Je n'ai pas à entendre ça!

Elle esquisse une retraite.

MICHELINE, la retenant. — Je te le dis pour que tu saisisses comme quoi, le voudrais-tu de tout ton cœur, tu serais impuissante à me soulager!... Quelle horrible chose dorénavant! Toi, moi, quand les hasards nous feront nous rencontrer, tes regards se chargeront de méfiance ou de défi; je te jetterai le coup d'œil d'une voleuse qui fut arrêtée à temps, et qui s'en retourne à sa solitude, où elle expie, inconsolable.

FLORENCE, avec une sorte de compassion. — Une époque arrivera qui pourrait nous faire distinguer que les choses irréparablement graves, ici-bas, sont les déchéances de la vieillesse... le départ, pour l'autre monde, de soi-même ou de ce qui nous est plus cher que nous!... Lorsque nous en serons là, qui sait si nos pauvres visages, désormais flétris, ne retrouveront pas une douceur à échanger le baiser de paix?... Qui sait si les batailles d'aujourd'hui n'auront pas pris pour nom suprême celui qui court sur ces murailles?... Bagatelle! (Ce disant, elle gagnait la porte.)

MICHELINE, dans un infini de tristesse. — A ce jour-là, Florence!

FLORENCE, avec un sanglot, pareillement, au prononcé du petit nom de la ci-devant amie. — Peut-être, oui, Micheline!

RIDEAU

M[illegible] — Florence — Jincour — Gilbert.

[illegible] — Mon mari va reconnaître qu'en matière de loyauté vous et lui vous faites bien la paire

8e Année. — 224. 16 Novembre 1912

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Marcel Gerbidon, 1912.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique. Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date. Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 30 francs; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Une affaire d'or, au Théâtre Antoine.

Dans une de ces « excellentes » avant-premières « du *Figaro*, M. Régis Gignoux nous a conté l'histoire d'*Une affaire d'or*, et cette histoire est l'histoire même de M. Gerbidon, cette pièce étant adroite, aimable et blonde, comme son auteur :

« M. Marcel Gerbidon est à cet âge plein et tentateur où l'on n'est plus un jeune homme et pas encore un homme jeune. Il dirige d'importantes cultures en Touraine, avec d'heureux loisirs qu'il consacre à la société parisienne. Curieux et aimant à imaginer, il lui arriva un jour de s'attarder sur une recette dont les développements l'amusaient. Rencontrant M. Pierre Veber, qui est de ses amis, il lui offrit son invention, comme il lui eut offert un cigare :

« — Je crois, mon cher Veber, que c'est un bon sujet ; avec votre talent, vous ferez une excellente pièce.

« — Mais, faites-la vous-même, mon cher Gerbidon, faites-la vous-même. C'est toujours mieux et, je vous connais, vous vous en tirerez très bien.

« Ainsi, M. Marcel Gerbidon commença d'écrire pour le théâtre ; ainsi, M. Pierre Veber assume d'un cœur léger et valeureux des responsabilités. Nous devons le féliciter publiquement. Notre art dramatique se meurt d'être nourri par des cuisiniers trop diplômés en cuisine dramatique. Cela n'est point une plaisanterie. En ce moment, le noble sport de la boxe risque d'être trop pratiqué par des professionnels qui ne se dépensent pas toujours à fond dans des combats réglés à l'avance pour des bourses à partager, des revanches à ménager ; il a besoin des championnats d'amateurs pour conserver son style et son indépendance. De même l'art dramatique est affaibli par les auteurs, qui semblent convenir de n'user entre eux que des artifices du métier afin de se partager équitablement le public. Or, le public va au match de boxe, espérant trouver un combat acharné ; il n'assiste qu'à une exhibition régulière et ne se fâche pas ; mais il aimerait, de temps en temps, du « beau sport » et, peu à peu, il délaisse le ring. De même, au théâtre, les spectateurs accourent à l'annonce d'un spectacle nouveau et n'assistent qu'à un nouveau spectacle, très officiel, assurément, qui satisfait à toutes les traditions. Mais, comme ils goûteraient, de temps en temps, un nouvel auteur, téméraire et ingénu, — enfin maladroit, mais sincère !

« Donc, M. Marcel Gerbidon commença d'écrire pour le théâtre et apporta sa première pièce à son ami Pierre Veber. Cette première pièce était mauvaise. Cependant, M. Marcel Gerbidon ne se retira pas en Touraine. Il se piqua au jeu ; il décida de s'entraîner et fit jouer quelques petits actes dans des petits théâtres. »

Ce fut d'abord *Mongeval*, au Grand-Guignol, le 20 novembre 1905 ; puis *le Chercheur d'Amourville*, au théâtre des Deux Masques, le 30 mars 1906 ; *les Impies* (deux actes), huit jours après au théâtre des Bouffes, par les soins de « Escholiers » ; *le Vantage de la vie Parfaite*, le mois suivant, encore au Grand Guignol ; *Flossie* (deux actes), à la Comédie-Royale, le 22 avril 1907. Toutes ces pièces portaient les marques d'une fine observation et révélaient tantôt nettement les contradictions que l'homme — et la femme n'hésitent pas à apporter dans l'exposé théorique et l'exercice pratique de la morale.

Puis M. Gerbidon s'attaqua à une nouvelle pièce et, cette fois, à une véritable grande pièce :

« Il avait été très intéressé par des études sur la société américaine et particulièrement sur le monde de milliardaires, — nous explique M. Régis Gignoux. Débarquant de prendre un transatlantique, il écrivit, avec sa curiosité et son amusement, trois actes qu'il intitula *Une affaire d'or* et il déposa son manuscrit au Théâtre Antoine, sans songer à épingler sur la couverture quelques détails biographiques ni des cartes de recommandation. Mais la pièce avait amusé M. Gémier, un rôle avait plu à Mme Andrée Mégard. M. Marcel Gerbidon recevait un traité. L'exécution de ce traité fut retardée par le terrible accident qui retint trop longtemps la grande artiste éloignée du théâtre. M. Marcel Gerbidon ne regrette pas d'avoir attendu puisqu'il a la bonne fortune de connaître tout de même les espérances et les angoisses de la première répétition générale.

« Et voilà comment le théâtre compte un nouvel auteur, un auteur sans doctrine, sans théorie, qui n'a uniquement souci d'intéresser et de plaire. Son œuvre n'a aucune prétention didactique ; elle ne présente aucune thèse ; toutefois, une leçon se dégage de l'action tour à tour comique et sentimentale, une moralité s'impose qui a cette force paradoxale des proverbes : ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. »

***

Le public, au soir de la répétition générale, avait éclaté dès le premier acte en applaudissements chaleureux qui se prolongèrent sans trop faiblir jusqu'à la chute finale du rideau. La presse, le lendemain, loua vivement le talent dramatique de l'auteur, admira la verve, l'éclat, l'originalité du premier acte, en jugeant que les deux autres actes, quoique encore fort intéressants, n'étaient pas absolument du même ton.

A la veille de cette répétition générale, M. Régis Gignoux nous avait donné dans le *Figaro* les intéressants détails qu'on vient de lire sur l'auteur et sur son œuvre ; le lendemain, dans le même journal, M. Robert de Flers nous donnait ainsi son opinion sur l'une et sur l'autre :

« Si *Une affaire d'or* a trouvé un aussi bon accueil auprès du public, c'est que cette comédie révèle, chez son auteur, une remarquable entente de la scène, le don si rare de se faire écouter, comprendre, et d'exprimer sous une forme véhémente ou pittoresque des rêves qui ne sont point toujours parfaitement originaux.

« J'ai remarqué aussi, et c'est là un signe auquel on reconnaît aisément un véritable auteur dramatique, la façon franche, directe, rapide, avec laquelle M. Marcel Gerbidon attaque ses scènes, ainsi que le soin qu'il met à préparer de fort loin les situations qui lui paraissent les plus difficiles à faire accepter. M. Gerbidon sait parfaitement entourer ses auditeurs de prudence et d'adresse. Nous pouvons parler de lui des pièces tout à fait réussies. »

M. René-Marc Ferry enregistre aussi dans la *Liberté* que cette pièce a reçu du public le plus sympathique accueil :

« Si le sujet n'y est point parfaitement défini, si parfois elle semble hésiter et s'égarer, elle offre, très visibles et très nettes, d'appréciables qualités d'auteur dramatique, une façon directe et franche d'aborder les situations, le sens du dialogue et le juste ton du théâtre. Une autre fois, le dessein de l'auteur sera moins incertain et plus suivi, son ambition plus restreinte et moins confuse, mais il a fait la preuve qu'il était doué et ses débuts présentent une heureuse promesse.

« Mais, d'abord, ne la prenons pas, cette pièce, pour une étude des mœurs américaines, dans le monde de la finance ou dans le quartier plus étroit des milliardaires. Bien que vous y voyiez le banquier Patrick Hutchinson, John Gibbs et le vieux Timothy Gibbs, son père, et qu'elle se passe à New-York, ne la prenez même point comme spécifiquement, si l'on ose dire, américaine. Ne pensez pas non plus qu'elle porte à la scène, avec les personnages de John Gibbs et de la charmante Germaine Lesage, le conflit de deux races. Il n'est point difficile de supposer en France des situations analogues et l'entrée dans un monde de financiers d'une petite bourgeoise scrupuleuse, d'esprit droit et net, de longue habitude d'honnêteté, comme est Germaine, lui ménageât les mêmes surprises et les mêmes inquiétudes. Quelques expressions seraient çà et là supprimées et l'on descendrait des milliards aux millions. Mais l'excès de la richesse y produirait les mêmes effets. Le cadre choisi par M. Marcel Gerbidon est seulement plus nouveau et plus piquant, mais la vraie différence entre Germaine et son mari n'est pas tant

(Voir la suite à la page 1re colonne.)

UNE AFFAIRE D'OR

COMEDIE EN TROIS ACTES

par

MARCEL GERBIDON

Représentée pour la première fois, le 15 octobre 1912, au Théâtre Antoine.

A MADAME ANDRÉE MÉGARD
A FIRMIN GÉMIER

AVEC RECONNAISSANCE
M. G.

Phot. H. Manuel.

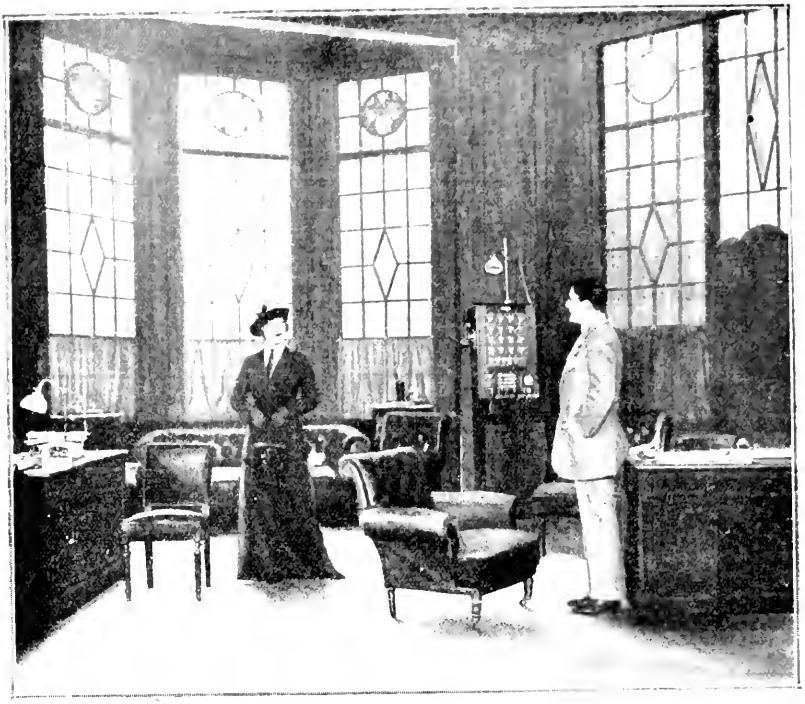
M. MARCEL GERBIDON.

PERSONNAGES

Timothy Gibbs	MM. GÉMIER.
John Gibbs	ESCOFFIER.
Patrick Hutchinson	BACQUÉ.
Docteur Hambury	CLASIS.
Jim	VALLÉE.
Sam Royce	REUSY.
William Halton	TOULOUT.
Seymour	DUMONT.
Germaine Lesage	Mmes ANDRÉE MÉGARD.
Cynthia	DERMOZ.
Emma Nelson	J. FUSIER.
Donald Gibbs	Petite FROMET.

PHOTOGRAPHIE DE SCÈNES PAR G. LARCHER

Copyright by Marcel Gerbidon, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.



Scène VIII. — Gibbs [illegible]

UNE AFFAIRE D'OR

ACTE PREMIER

Le bureau des secrétaires de Patrick Hutchinson, à la banque Hutchinson, à New York. Cartonniers. Papiers. Téléphones. A droite, ce bureau de John Gibbs. A gauche, le bureau de Sam Rolfe. A gauche, en pan coupé, porte donnant sur le dehors. A droite, devant, plus loin, porte donnant sur le bureau des dactylographes. A droite, premier plan, porte du bureau de Hutchinson.

Scène première

SAM, JIM, JOHN

SAM, [illegible] — Bonjour, Jim.

JIM. — Bonjour, monsieur Sam.

SAM. — Beau temps, aujourd'hui.

JIM. — Oh! oui, monsieur Sam, très beau.

SAM. — Gibbs n'est pas encore arrivé?

JIM. — [illegible] Non, pas encore. Ah! dame, lui, il a tout New York à traverser pour venir à la banque! [illegible] Mais il ne va pas tarder, il est neuf heures.

SAM, [illegible] Vous avez l'air bien agité.

JIM. — C'est que j'ai peur d'oublier quelque chose. M. Gibbs est si dur pour ce service! Il dit que je suis trop vieux pour être garçon de bureau. Trop vieux!... Ce n'est pas ma faute.

SAM. — Ne vous inquiétez pas. Il n'est pas de très bonne humeur depuis quelque temps; mais, au fond, il n'est pas si méchant que cela.

JOHN, [illegible] Ah! ça, Jim, pourquoi n'êtes-vous pas à votre place, dans le corridor?

JIM. — Monsieur, je... je rangeais les papiers.

JOHN. — Neuf heures cinq. Vous devez avoir fini. La banque est ouverte au public depuis cinq minutes. Si quelqu'un se présentait pour me parler, qui est-ce qui l'introduirait? Prenez garde. Vous savez ce que je vous ai dit: à la première négligence, le renvoi.

JIM. — Oui, monsieur Gibbs.

SAM. — Vous êtes nerveux, aujourd'hui.

JOHN. — Il y a de quoi! (A Jim qui est près de sortir.) Et rappelez-vous: ne laisser entrer ici qui que ce soit sans une lettre d'introduction... qui que ce soit... sauf, bien entendu, les femmes qui se présenteraient comme dactylographes. Où est mon courrier personnel?

JIM, se précipitant. — Ici, monsieur.

JOHN. — Bien. (Jim sort. John regarde fiévreusement les adresses.) Rien encore!

SAM. — Bonjour, John.

JOHN. — Ah! oui, bonjour. Excusez-moi, cher ami, je suis un peu préoccupé. Vous allez bien?

SAM. — Un peu de migraine.

JOHN, sans l'entendre. — Tant mieux. (Regardant à nouveau ses lettres.) Enfin, c'est inouï! Voilà bien trois mois que mon père m'a écrit au sujet de cette affaire des mines d'or?

SAM. — Au moins.

JOHN. — Il me demandait des fonds, je les lui ai envoyés, et, depuis ce temps-là, aucune nouvelle.

SAM. — Et vous ne savez toujours pas ce qu'était cette affaire.

JOHN. — Non.

SAM. — Vous avez envoyé les fonds sans même savoir si elle était bonne.

JOHN. — Elle était bonne, du moment que mon père la faisait. C'est un homme extraordinaire que mon père! Ce vieux paysan qui n'a jamais quitté ses champs est cent fois plus malin que l'homme d'affaires le plus rusé de New-York. Si vous le connaissiez... Vous savez comment il a gagné son premier argent?

SAM. — Non.

JOHN. — Je ne vous ai pas raconté cela?... Il y a trente ans, mon père, très pauvre, habitait le Canada, à deux cents lieues au nord de Québec. C'était un endroit désert, mais où les fermiers commençaient à venir acheter des terres; des malins, qui avaient prévu la chose, s'étaient fait concéder par l'Etat, à très bas prix, des terres qu'ils lotissaient et revendaient fort cher; mon père, lui, avait quatre-vingts dollars, pas un de plus; pour ce prix, il se fit concéder un lac.

SAM. — Un lac? Pourquoi faire?

JOHN. — Tout le monde se moquait de lui: « Un lac! quel imbécile!... » L'hiver vient, le lac gèle, se couvre d'une épaisse couche de glace et de neige; mon père fabrique de grands piquets et en jalonne la neige, des acquéreurs se présentent, mon père leur vend des lots pour dix mille dollars, empoche l'argent et disparaît. Quand les acheteurs sont revenus au printemps, ils ont trouvé leurs piquets voguant au gré de la brise. N'est-ce pas admirable?

SAM, évasif. — Oui.. La justice n'a rien dit?

JOHN. — Il n'y en avait plus: l'année précédente, le juge s'était sauvé en enlevant le bétail de ses voisins... Ah! mon père a fait dans sa vie des choses bien extraordinaires. Aussi, quand j'ai reçu sa dépêche: *Affaire de mines d'or superbe. Envoie vite vingt mille dollars*, je me suis dit: « Pour que mon père, après onze ans de silence, m'envoie un pareil télégramme, il s'agit de quelque chose de très sérieux, et notre fortune est au bout. » J'étais dans un état fou!

SAM. — Je me rappelle. Vous pleuriez presque de rage à l'idée de manquer l'affaire.

JOHN. — Oui. Ah! sans vous!.. Voyez-vous, Sam, je n'oublierai jamais le moment où vous m'avez dit: « Je veux que vous tentiez la fortune, ces vingt mille dollars je vous les prête. » Ah! mon ami!... et sans intérêt encore!

SAM. — Ce n'était pas une spéculation; c'était un service que je vous rendais. Vous en auriez fait autant pour moi.

JOHN. — Sans intérêt? Je ne crois pas... tout de même... sans intérêt... Et pourtant, si mon père s'était trompé? Si l'affaire manquait? Qu'est-ce que je deviendrais vis-à-vis de vous, moi qui n'ai que mes appointements?

SAM. — Vous auriez plus de peine à me rembourser, et cela durerait plus longtemps, voilà tout.

JOHN. — Quel ami vous êtes! Si je fais fortune, c'est bien à vous que je le devrai, et je serais un fameux drôle si je l'oubliais. Ah! faire fortune! Voyez-vous, Sam, cela me hante: j'y pense le jour, j'en rêve la nuit. C'est si bête d'être pauvre! J'ai la tête qui craque d'idées, de projets; je vois passer sans cesse à portée de ma main des affaires splendides, et puis pas d'argent! Je tourne sans cesse dans le même cercle vicieux: pour avoir des affaires, il faut de l'argent, et pour avoir de l'argent, il faut des affaires. Depuis des années, je suis dans ce trou, dont je ne peux pas sortir; c'est vous qui m'en aurez tiré, mon vieux.

SAM. — Et je me demande parfois si j'ai bien fait. C'est une chose si terrible et si dangereuse que la richesse! Qui sait si vous n'aurez pas vécu ici les meilleures années de votre vie? Vous êtes le premier secrétaire d'un des plus gros banquiers de New-York, vous êtes un personnage dans la maison, et cela sans souci, sans responsabilité.

JOHN. — Mais je ne demande que cela d'avoir des soucis et des responsabilités. Brasser des capitaux, lancer des affaires, remuer des fortunes, devenir un millionnaire, un multi-millionnaire...

SAM, ironique. — Un milliardaire!

JOHN. — Pourquoi pas? Il y en a qui sont partis de plus bas que moi.

SAM. — Evidemment.

JOHN. — Alors, vous, cela ne vous tenterait pas?

SAM. — Ma foi, non, le métier est trop dur.

JOHN. — Tenez, vous n'êtes pas digne d'être Américain.

SAM. — C'est que je le suis depuis trop peu de temps. Il n'y a que cinq ans que je suis arrivé de la pauvre Irlande avec la petite fortune que j'avais gagnée là-bas; je suis très bien ici, je suis secrétaire en deuxième, je serai secrétaire en premier quand vous serez parti vers des destinées plus hautes, je fais des économies, j'ai déjà triplé mon capital, je me retirerai dans dix ans et je serai très heureux.

JOHN. — Je vous plains.

SAM. — Pourquoi?

JOHN. — Parce que vous n'avez pas d'idéal.

SAM. — Si, mais mon idéal, à moi, c'est le bonheur, tout simplement: mon idéal, c'est une vie tranquille, à l'abri des coups du sort; mon idéal...

Scène II

JOHN, SAM, EMMA

EMMA, entrant par la gauche. — Bonjour, monsieur John. Bonjour, Sam.

SAM, gardant la main d'Emma dans la [illegible] et continuant sa phrase. — ... Mon idéal, à moi, c'est d'épouser dans peu de mois, n'est-ce pas, Emma?

EMMA. — Dans peu de mois.

SAM. — ... Ma compatriote Emma Nelson, dactylographe à la banque Hutchinson et la plus charmante fille que la vieille Irlande ait envoyée dans la jeune Amérique.

EMMA. — Mon idéal à moi, c'est d'épouser dans très peu de mois, n'est-ce pas, Sam?

SAM. — Dans très peu de mois...

EMMA. — ... Mon compatriote Sam Royce, secrétaire à la banque Hutchinson, et le plus méchant diable que l'Irlande ait déchaîné sur l'Amérique.

SAM. — Chère Emma! Un baiser, dites?... Un léger baiser de fiancé?

EMMA, montrant John. — Oh!...

SAM, l'attirant vers lui. — John ne compte pas; c'est comme si on s'embrassait devant un cartonnier.

JOHN, haussant les épaules. — Quel enfantillage!

EMMA. — Oh! vous l'entendez, Sam? L'amour, un enfantillage!

SAM. — Oui, Emma, croyez-vous? Un enfantillage, l'amour!

JOHN, les imitant. — L'amour! l'amour! Vous êtes comme deux pigeons dans une cage.

EMMA. — Eh bien, mais... les pigeons, je trouve cela charmant, moi.

JOHN. — Moi je trouve cela ridicule.

EMMA. — Merci.

JOHN. — Oh! pardon, je n'ai pas voulu... je voulais dire: risible... (Sam et Emma rient.) Non, c'est encore trop... je voulais dire...

SAM. — Grotesque.

JOHN. — Ce n'est pas bien de vous moquer de moi. Quand je parle à une femme, je dis toujours des sottises, parce que je ne sais pas bien leur parler. Je n'ai pas appris cela. Les affaires, oui. La Bourse, la banque, les chemins de fer, oui. Les femmes, non. Je sens que je ne dis pas ce qu'il faut dire. Il faut m'excuser.

EMMA. — Nous vous excusons, et, pour vous le prouver, nous vous demanderons, Sam et moi, d'être garçon d'honneur à notre mariage. N'est-ce pas, Sam?

SAM. — Certainement.

JOHN. — Il y aura une demoiselle d'honneur, avec moi?

SAM. — Evidemment.

JOHN. — Alors, j'aime mieux pas.

Sam et Emma rient.

EMMA. — Assez causé. J'ai double travail en ce moment et je n'ai pas de temps à perdre. (A John.) Puisque vous avez renvoyé votre dactylographe, il faut bien que je fasse la besogne de deux. Vous n'en avez pas arrêté une?

JOHN. — Pas encore. Il s'en est présenté une hier soir, mais elle était impossible.

EMMA. — Tâchez d'en trouver une agréable: comme elle sera dans le même bureau que moi...

JOHN. — Soyez tranquille. Je ne prendrai que quelqu'un de très bien.

EMMA. — Vous avez préparé les lettres que j'ai à dactylographier?

JOHN. — Oui. Je les ai séparées en deux paquets; celui qui est à droite... Tenez, je vais y aller avec vous, ce sera plus simple.

Tous deux sortent à droite, deuxième plan.

Scène III

SAM, puis TIMOTHY, puis JOHN

Sam est à son bureau de gauche, il travaille. On entend [illegible] commencement.

TIMOTHY, [illegible]. — Vouloir m'empêcher d'entrer! Vous êtes un stupide vieux. Une lettre d'introduction!... Je vous ferai voir, moi, ce que c'est qu'un citoyen de la libre Amérique! (A Sam.) Avez-vous jamais vu une aussi misérable vieille bête?

SAM. — Mais...

TIMOTHY. — Allons, embrassez-moi.

SAM. — Mais... monsieur...

TIMOTHY. — « Monsieur! » vous ne me reconnaissez donc pas?

SAM. — J'avoue...

TIMOTHY. — Est-il possible que onze ans m'aient changé à ce point que vous ne reconnaissiez pas votre vieux père? Est-ce que vous ne seriez pas John Gibbs?

SAM. — Je le regrette, mais...

TIMOTHY, lui serrant les mains. — Oh! mille pardons, monsieur!

SAM. — Il n'y a pas d'offense.

TIMOTHY. — Je le crois, parbleu, bien; c'est honorable pour vous, vous savez, d'être pris pour le fils de Timothy Gibbs.

SAM. — Je n'en doute pas.

TIMOTHY. — Et vous avez raison. Si vous en doutiez, je vous apprendrais comment je m'appelle, moi!

SAM. — Vous me l'avez dit.

TIMOTHY. — Je vous le redirais. (Entre John par la droite, deuxième plan.) Ah! cette fois, c'est bien lui, c'est mon John. Allons, venez... (A Sam.) C'est bien lui?

SAM. — Vous pouvez y aller.

JOHN. — Mon père! Comment allez-vous?... Vous n'avez pas vieilli. Et ma mère?

TIMOTHY. — Votre mère va bien. Elle s'est cassé une jambe il y a quatre ans et elle s'est enfoncé trois côtes l'an dernier, mais tout ça est remis. Elle va très bien.

JOHN. — Et mes sept frères?

TIMOTHY. — Vos sept?... Ah! oui, c'est vrai, vous ne savez pas; depuis votre départ... n'est-ce pas, dans le Nebraska on a du temps... le soir venu, on ne sait trop quoi faire... bref, vous avez cinq frères de plus, mon garçon.

JOHN. — Tant mieux. Alors nous sommes treize?...

SAM. — Mauvais nombre!

TIMOTHY. — J'y ai paré. Dans deux mois ils seront quatorze.

SAM. — Bigre!

TIMOTHY. — Voilà comme nous sommes, dans l'Ouest.

JOHN. — Mais l'affaire?

TIMOTHY. — Quelle affaire?

JOHN. — L'affaire d'or dont vous m'avez parlé. Elle marche?

TIMOTHY. — Parbleu! sans ça je ne serais pas ici.

JOHN. — Je vous ai écrit trois fois, vous ne m'avez pas répondu. J'étais dans un état!...

TIMOTHY. — Je n'aime pas écrire. Mais je vais vous expliquer la chose.

JOHN. — Enfin!... mais vous ne pouvez pas rester ici, mon père.

TIMOTHY. — Pourquoi?

JOHN. — Parce que vous êtes ici dans mon bureau, et qu'à côté est celui de M. Patrick Hutchinson, le banquier chez qui je suis employé.

TIMOTHY. — Et après?

JOHN. — Personne ne doit entrer ici. C'est la consigne.

SAM. — Je me demande même comment Jim vous a laissé arriver.

TIMOTHY. — Jim? C'est ce vieux qui était à la porte? Il la bouchait. Je l'ai boxé. Il s'est assis dans le seau à charbon. Voilà comme nous sommes dans l'Ouest.

JOHN. — C'est très bien, mon père; mais, ici, nous sommes dans l'Est, et si M. Hutchinson entrait...

TIMOTHY. — Si M. Hutchinson entrait, je lui apprendrais comment je m'appelle. Un libre citoyen américain est partout chez lui. (Il crache par terre.) Je suis ici, j'y resterai.

Il s'assied.

JOHN. — En ce cas, mon père, dépêchez-vous.

TIMOTHY. — Je ne me dépêcherai pas, j'irai aussi lentement que je voudrai. (Geste de John.) Suffit... Laissez-moi parler. Voici pourquoi je vous ai télégraphié il y a trois mois.

JOHN, à Sam qui veut se retirer. — Restez, Sam, je vous en prie. Monsieur Sam Royce, mon père, a de la fortune et moi je n'en ai pas. Il m'a prêté les vingt mille dollars que vous m'aviez demandés.

TIMOTHY, contrarié. — Ah? Alors, nous sommes trois sur l'affaire?

JOHN. — Non. Monsieur Royce est un très ancien et très excellent ami à moi. Il a voulu me rendre service — un service inestimable — et il m'a prêté cet argent sans intérêt.

TIMOTHY. — Sans intérêt?

JOHN. — Oui, mon père.

TIMOTHY, bas, à John. — Il est un peu...?

Il se frappe le front.

JOHN. — Mais non, mon père.

TIMOTHY. — Ah? (A Sam.) Monsieur, j'ai vu bien des choses dans ma vie, mais jamais de cette force-là! Vous avez étonné Timothy Gibbs, monsieur, et on ne l'étonne pas aisément. Voulez-vous me donner les mains?

SAM. — Volontiers.

TIMOTHY. — Vous êtes un bon jeune homme... Voici l'affaire.

Il crache par terre.

JOHN. — Mon père, vous crachez...

TIMOTHY. — Eh bien, quoi? Depuis quand un citoyen américain n'a-t-il plus le droit de cracher?

JOHN. — Mais... sur le tapis...

TIMOTHY. — Je crache où je me trouve. Croyez-vous que je vais retourner dans le Nebraska chaque fois que j'aurai envie de cracher? Ne m'interrompez plus. Voici l'affaire... Vous vous rappelez, au nord de la Vieille Fontaine... (A Sam.) La Vieille Fontaine c'est une de mes fermes... (A John.) Vous vous rappelez ces terrains incultes qu'on appelle « les Tuffes mortes »? Jamais je n'ai pu rien y faire venir: il n'y a que le chiendent qui y pousse, et encore, bien maigrement. Ces terres-là, ça vaut bien, tout compris, cinq mille dollars.

JOHN. — Oh! cinq mille!

TIMOTHY. — Mettons cinq cents. Eh bien, mon garçon, j'ai eu une idée qui va me permettre de les vendre... je ne sais pas, moi... deux cents... deux cent cinquante... peut-être trois cent mille dollars.

JOHN. — Trois cent mille dollars!

SAM. — Un million et demi de francs!

JOHN. — Vous êtes fou!... Oh! pardon, mon père.

TIMOTHY. — De rien, mon garçon. Mais, soyez tranquille, le vieux Timothy a toute sa tête et elle est encore bonne. J'ai fait des affaires plus difficiles, celle-là est d'une simplicité enfantine, seulement il fallait y penser. Il y a quelques mois, des prospecteurs sont venus dans la région où sont mes fermes, à la recherche de champs d'or. S'ils en trouvaient un, ils faisaient venir des savants pour vérifier, et on écrivait un rapport. Moi, je me suis dit: « Des prospecteurs, des savants, tout ça c'est des gens à lunettes, ça n'y voit pas clair. » Alors, je vous ai envoyé la dépêche; avec votre argent, avec l'argent de monsieur. (Montrant Sam.) J'ai acheté de l'or; j'ai mis des pépites dans quelques endroits, j'ai jeté un peu de poudre d'or dans les sables d'un ruisseau, et puis j'ai attendu. Ils sont venus. Ils sont venus sous prétexte d'acheter des terres à pâturages; j'ai pris mon air innocent, et je les ai dirigés sans en avoir l'air sur les endroits que j'avais truffés. Si vous aviez vu leurs têtes! Ils en étaient pâles! Ils n'ont rien dit devant moi, naturellement, mais ils se regardaient... Je dois dire que c'était bien réussi; j'ai été chercheur d'or, dans mon temps, et puis mineur... j'ai fait un peu de tout... vous savez, dans la vie...

JOHN. — Oui, oui. Ensuite?

TIMOTHY. — Ensuite, ils ont fait venir les savants... trois savants... vilaines figures... ils n'ont rien dit non plus, mais ils ouvraient de tels yeux, qu'un moment j'ai eu peur... Je me suis dit: « J'en ai trop mis. » Mais non, ça a passé. Ils ont dû faire un rapport!... Qu'est-ce que vous dites de cela?

JOHN. — Admirable!

TIMOTHY, à Sam. — Et vous, vous ne dites rien?

SAM. — Si, si, je trouve cela...

TIMOTHY. — Quoi? dites!

SAM. — Vous allez vous moquer de moi.

TIMOTHY. — Mais non.

SAM. — Eh bien, je ne trouve pas cela très correct.

TIMOTHY, stupéfait. — Pas correct?

JOHN, stupéfait. — Pas correct?

TIMOTHY. — Je n'avais pas pensé à cela.

JOHN. — Monsieur Royce, mon père, a des idées un peu particulières.

TIMOTHY. — Eh oui... Eh oui... c'est très bien, cela... très bien... (A Sam.) Voulez-vous me donner les mains? Vous êtes un bon jeune homme. Vous regrettez votre argent, dites?

SAM. — Oh! non. Seulement... si j'avais su... j'aurais conseillé à John...

TIMOTHY. — Oui... enfin, c'est fait.

JOHN. — Avez-vous un acquéreur, au moins?

TIMOTHY. — Sûrement. J'ai reçu il y a six jours une lettre qui me demandait de venir à New-York et de passer chez M. Patrick Hutchinson.

SAM. — Le patron?

TIMOTHY. — Lui-même.

JOHN. — Diable!

TIMOTHY. — Pourquoi « diable »?

JOHN. — C'est que Hutchinson est un homme très habile et que vous ne le roulerez pas aisément.

TIMOTHY. — Quel [illegible]
JOHN. — Trente-cinq [illegible]
TIMOTHY. — C'est encore un bien [illegible] regard, et je m'en suis vaincu [illegible]!
JOHN. — C'est vrai, il faudra jouer serré.
TIMOTHY. — Nous verrons bien. J'ai rendez-vous avec lui dans une heure.
JOHN. — Vous ne l'avez jamais vu?
TIMOTHY. — Jamais.
JOHN. — Et il ne sait pas que vous êtes mon père?
TIMOTHY. — Bien entendu.
JIM, qui est [illegible] — Voici M. Hutchinson qui vient par ici.
TIMOTHY, voyant Jim. — Comment? C'est encore ce sacré imbécile?
Jim sort à gauche.
JOHN, entraînant son père à droite. — Par ici, mon père, vous pourrez sortir sans être vu.
TIMOTHY. — Comment? Sans être vu?
JOHN. — Il nous est défendu de recevoir personne ici.
TIMOTHY. — Mais, je veux voir M. Hutchinson, moi.
JOHN. — Il vaut mieux qu'il ne vous voie pas avec moi avant l'affaire. Il pourrait se méfier...
TIMOTHY. — C'est vrai. (A John.) Allez devant, garçon, je vous suis. (A Sam, en sortant.) Vous êtes un bon jeune homme.
Ils sortent à droite, deuxième plan.

Scène IV

PATRICK, JIM, SAM, puis JOHN, puis EMMA

Patrick entre rapidement, suivi de Jim. Il garde son chapeau sur la tête. John rentre de droite immédiatement.

PATRICK, à Sam. — Les télégrammes. (Sam les lui apporte depuis Patrick les parcourt très vite, remarque qu'il n'a vu ni, s'il est sans importance, il le laisse tomber à terre où Jim le ramasse et va le jeter dans une corbeille à papiers, s'il est important, il le donne à Sam, qui le garde dans sa main droite si la réponse est « oui », dans sa main gauche si c'est « non »; si c'est « à revoir », il le donne à John qui va le porter sur le bureau.) Répondez: Non. — Non. — Oui. — Sans importance. — Oui. — Oui. — A revoir. — Oui. — A revoir. — Oui. — A revoir. — Non. — Sans importance. — Non. — Non. — A revoir. — Oui. C'est tout?
SAM. — Oui, monsieur.
PATRICK. — Mes lettres?
JOHN. — Sur votre bureau.
PATRICK. — Bien. (Il donne son chapeau et sa canne à Jim et le regarde.) Vous avez un bleu sur la figure. Vous vous êtes battu?
JIM. — Je me suis cogné.
PATRICK, à John. — Vous avez arrêté une dactylographe?
JOHN. — Non, monsieur, pas encore.
PATRICK, à Sam. — La vôtre est là?
SAM. — Oui, monsieur. (Mademoiselle Emma, qui est entrée à la porte de droite deuxième plan.) Mademoiselle Emma, voulez-vous venir un instant?
PATRICK. — Fermez [illegible] Voici des lettres. J'ai noté en marge les réponses. A dactylographier.
EMMA. — Bien, monsieur.
PATRICK. — Très pressé.
EMMA. — Bien, monsieur.
PATRICK. — Il y a une lettre à écrire en français. Sans vous la traduire.
SAM. — Oui, monsieur.
[illegible]

Scène V

PATRICK, JOHN

PATRICK. — Ah! John, j'ai à vous parler. Je vais conclure ce matin une affaire intéressante. Il faut que je vous mette au courant, vous allez comprendre pourquoi. J'ai eu connaissance, il y a un mois, d'un rapport signé des trois premiers savants de New-York, et indiquant l'existence dans le Nebraska de mines d'or d'une richesse tout à fait exceptionnelle. Ces mines se trouvent sur les terres d'un vieux paysan qui est, paraît-il, complètement stupide et qui ignore absolument la valeur de son terrain. Il s'appelle Gibbs. J'ai retenu son nom parce que c'est le même que le vôtre.
JOHN. — Tiens....
PATRICK. — Oui, c'est un nom très commun en Amérique; il s'appelle Gibbs... attendez donc... un prénom bizarre... (Il cherche dans ses papiers.) Je l'ai inscrit pour me le rappeler... attendez... ah!... Timothy... Timothy Gibbs... J'ai rendez-vous avec lui, dans une heure, et j'ai fait dire, en bas, que, quand il se présentera, on le fasse entrer ici.
JOHN. — Dans mon bureau?
PATRICK. — Oui, j'aime mieux traiter l'affaire chez vous, votre bureau est bien moins luxueux que le mien; il me demandera moins cher. En outre, je voudrais, avant de me le faire voir, que vous le travailliez un peu.
JOHN. — Pourquoi?
PATRICK. — Mais... toujours pour payer moins cher.
JOHN. — Pourquoi?
PATRICK. — Comment? « Pourquoi? »
JOHN. — Oui. Combien l'affaire peut-elle rapporter?
PATRICK. — Des millions et des millions de dollars.
JOHN. — Combien les terres du vieux Gibbs peuvent-elles coûter?
PATRICK. — Quatre à cinq cents dollars.
JOHN. — Eh bien, qu'est-ce que cela peut vous faire de les payer cent dollars de plus ou de moins?
PATRICK. — Mon cher, vous n'êtes pas un artiste. Songez que c'est une affaire exceptionnelle et que, demain, tout New-York en parlera. Ne le croyez-vous pas?
JOHN. — J'en suis sûr.
PATRICK. — Eh bien, alors... Plus le prix d'achat sera petit, plus le bénéfice sera saisissant, invraisemblable, inouï. Pour pouvoir dire que j'ai payé les mines du Nebraska trois cents dollars, j'en donnerais mille, j'en donnerais dix mille. Vous allez me travailler le bonhomme, on lui offrira trois cents dollars, il cédera à quatre cents; et, dans huit jours, qui est-ce qui passera pour le plus rusé malin de l'Amérique?
JOHN. — Vous.
PATRICK. — Oui, moi. J'ai préparé un brouillon pour l'acte de vente. Relisez-le pour voir s'il n'y

pas quelque omission et copiez-le en double vous-même.

JOHN. — Bien, monsieur.

PATRICK. — Je suis très content de vos services, John. Vous êtes un secrétaire intelligent, dévoué. Je veux aider votre fortune.

JOHN. — Vous êtes bien bon, monsieur.

PATRICK. — Vous avez quelques économies?

JOHN. — Très peu.

PATRICK. — Combien? dix mille dollars?

JOHN. — Oh! non, cinq mille à peine.

PATRICK. — Je veux qu'ils vous rapportent un intérêt colossal. Je vais émettre des actions des mines d'or du Nébraska à cinq cents dollars. Je vous en réserve dix.

JOHN. — Oh! monsieur...

PATRICK. — Quoi?

JOHN. — C'est que....

PATRICK. — Vous avez des doutes sur l'affaire?

JOHN. — Oh! non! Oh! non!

PATRICK, le faisant asseoir. — Tenez, mettez-vous là et signez-moi un chèque de cinq mille dollars. Cette affaire-là, John, ce sera le commencement de votre fortune.

JOHN. — Mais, je l'espère bien, monsieur.

JIM, entrant de gauche avec un plateau et une carte. Monsieur, c'est une dame qui voudrait vous parler.

PATRICK. — C'est probablement pour John. (Regardant la carte.) Ah! non... Cynthia... (A Jim.) Faites entrer dans mon bureau.

JIM. — C'est qu'il y a déjà quelqu'un.

PATRICK. — Qui?

JIM. — M. Blackstone.

PATRICK. — Ah! oui... eh bien, faites entrer ici... (Jim sort. A John.) Voulez-vous me laisser un instant?... Eh bien, et mon chèque?

JOHN. — Ah! c'est vrai... j'oubliais.

Il le lui donne et sort à droite, deuxième plan.

Scène VI

PATRICK, CYNTHIA, SEYMOUR

CYNTHIA. — Vous avez un moment à m'accorder?

PATRICK. — Oui, un moment. J'ai vu mes télégrammes, et je...

Il s'arrête en voyant Seymour.

CYNTHIA. — Ah! c'est vrai, vous ne connaissez pas... monsieur Seymour, monsieur Hutchinson. (Les hommes se saluent.) Tous les matins, monsieur Seymour me donne une leçon. Il est le champion du golf pour la Pensylvanie et l'Etat de New-York. (Les hommes se serrent la main.) Je viens vous demander un service.

PATRICK. — Je vous écoute.

Il va s'asseoir au bureau de droite et Cynthia près de lui.

CYNTHIA. — Voici: je viens de faire un petit héritage de quelques milliers de dollars... (Apercevant Seymour debout.) Vous pouvez vous asseoir, monsieur Seymour... (Seymour s'assied à gauche, tout seul, face au public.) et cet héritage, je voudrais le placer en valeurs sûres qui rapportent beaucoup. Voulez-vous vous en charger?

PATRICK. — C'est entendu.

CYNTHIA. — Merci.

Elle va pour se lever.

PATRICK. — Un instant. J'ai justement aujourd'hui quelques minutes, et je peux si rarement vous dire deux mots.

CYNTHIA. — C'est vrai. On est si occupé! Hier, j'ai fait dix-sept visites, j'ai été à trois thés, j'ai visité quatre expositions; le soir, j'ai assisté à un très grand dîner et j'ai passé dans cinq soirées dansantes.

PATRICK. — Vous n'avez guère eu le temps de penser à moi?

CYNTHIA. — Si, pendant de petits moments. J'ai vu plusieurs de mes flirts. Je les ai comparés à vous. C'est toujours vous qui tenez la corde.

PATRICK. — Alors, quand puis-je espérer que....?

CYNTHIA. — Que...? (Patrick lui montre Seymour.) Oh! vous pouvez parler, monsieur Seymour a des bras magnifiques, mais un tout petit cerveau, et il ne comprend qu'imparfaitement ce qu'il entend.

PATRICK. — Il est convenu que nous nous épouserons, Cynthia.

CYNTHIA. — C'est convenu, Patrick.

PATRICK. — Quand?

CYNTHIA. — Vous savez ce que je vous ai dit. Je suis une femme à succès de New-York. Si je cessais de l'être, que deviendrais-je? Rien. Je ne suis que rien. Je mourrais de honte. Aussi je veux rester une femme à succès. Mais, pour me mettre en valeur il me faut une grosse, une très grosse fortune. N'est-ce pas votre avis?

PATRICK. — C'est mon avis.

CYNTHIA. — J'ai réfléchi, j'ai calculé. Je ne peux pas épouser moins qu'un milliardaire. En êtes-vous un?

PATRICK. — Pas encore, mais cela ne tardera pas, j'espère.

CYNTHIA. — Hâtez-vous. Je vous aime, Patrick.

PATRICK. — Moi aussi, Cynthia.

CYNTHIA. — Je vous aime; mais, si un autre de mes flirts arrivait avant vous à m'offrir la somme, je devrais l'épouser. J'aurais regret, mais je devrais. N'est-ce pas votre avis?

PATRICK. — C'est mon avis. Vous m'avez permis, la dernière fois, de vous embrasser sur le front. Voulez-vous encore cette fois?

CYNTHIA. — Je veux bien. Vous dites que vous serez bientôt milliardaire?

PATRICK. — Bientôt, grâce à une affaire que je vais conclure tout à l'heure.

CYNTHIA. — Vous pouvez m'embrasser sur les yeux. (Patrick s'arrête en regardant Seymour.) Ah! oui.

PATRICK. — Il ne comprend pas, mais il voit.

CYNTHIA. — Monsieur Seymour, voulez-vous regarder le tableau des valeurs, sur le mur?

Seymour se retourne. Patrick embrasse Cynthia.

PATRICK. — Merci, Cynthia.

CYNTHIA. — Il n'y a pas de quoi, Patrick.

PATRICK. — Oh! si. Oh! si. Bien des jeunes gens voudraient être en ce moment à ma place.

CYNTHIA. — Et beaucoup de gens pas jeunes aussi.

PATRICK. — Vous n'avez jamais donné vos yeux à personne, dites?

CYNTHIA. — A personne. C'est la première fois.

PATRICK, très calme. — Cela vous a plu?

CYNTHIA, très calme. — Oui, c'est excitant. C'est très bon le matin, avant de jouer au golf. Je suis sûre que je vais très bien jouer.

PATRICK. — Quand vous aurez une partie difficile, je suis tout à votre disposition.

CYNTHIA. — Merci. Et, maintenant, je vous laisse. Il faut que vous travailliez pour...

PATRICK. — Pour...?

CYNTHIA. — Pour devenir un milliardaire.

PATRICK. — Ah! oui.

CYNTHIA. — Pensez à moi en travaillant, et si... (A Seymour.) Monsieur Seymour, vous avez assez vu le tableau, vous pouvez vous retourner. (Seymour se retourne.) Qu'est-ce que je disais? Je ne sais plus. Ça ne fait rien. Au revoir. Je reviendrai dans peu de jours... vous savez... pour le petit placement. Travaillez beaucoup. Au revoir.

PATRICK. — Au revoir, Cynthia. (Elle sort. A Seymour.) Monsieur, très heureux d'avoir fait votre connaissance.

Seymour ouvre la bouche pour répondre.

CYNTHIA, du dehors. — Eh bien, monsieur Seymour, venez-vous?

Seymour sort précipitamment.

PATRICK, reste seul, va à son bureau, entre à droite premier plan en disant. — Pardonnez-moi, monsieur Blackstone, de vous avoir fait attendre...

Scène VII

GERMAINE, JIM

JIM. — Par ici, mademoiselle. Monsieur, c'est... Ah! il n'y a personne. Il faut que vous attendiez.

GERMAINE. — Ne pouvez-vous pas aller prévenir M. Hutchinson qu'il y a quelqu'un pour la place de secrétaire?

JIM. — Déranger M. Hutchinson! Déranger M. Hutchinson!

GERMAINE, riant. — Bien, bien, je ne croyais pas avoir dit quelque chose de choquant.

JIM. — Déranger M. Hutchinson!

GERMAINE. — Ou son secrétaire.

JIM. — Son secrétaire? Oh! non!

GERMAINE. — Vous en avez peur?

JIM. — Peur? Moi? Pourquoi en aurais-je peur? Quelquefois il me gronde, il fait la grosse voix, mais c'est pour rire. Il ne voudrait pas me renvoyer, bien sûr. Il sait bien que, s'il me renvoyait, je ne pourrais pas me placer ailleurs, je suis trop vieux. Et alors, qui est-ce qui nourrirait les petites?

GERMAINE. — Vous avez des enfants?

JIM. — Quatre. Quatre filles. La plus jeune vous ressemble. Elle est moins jolie, mais elle vous ressemble. Elle s'appelle Gladys.

GERMAINE. — Elle ne travaille pas encore?

JIM. — Oh! non, elle est trop jeune: quinze ans, pensez donc! Elle a le temps de souffrir. Je suis là pour ça, moi. Je suis encore solide, vous savez.

GERMAINE. — Vous êtes un brave homme. Mais, j'y pense... je vous ai dérangé... Je vous ai fait perdre votre temps. (Elle fouille dans son petit sac.)

JIM. — Qu'est-ce que vous faites? Voulez-vous bien garder vos petites économies?

GERMAINE, lui tendant une pièce blanche. — Ce sera pour Gladys.

JIM, la repoussant. — Vous avez dit ça gentiment. Je le raconterai à Gladys, ça lui fera plaisir. Il n'y a pas tant de bonnes gens dans ce sacré New-York.

Scène VIII

GERMAINE, JOHN, puis JIM

John vient de droite, deuxième plan.

GERMAINE, allant à lui. — Monsieur Hutchinson, je suppose?

JOHN. — Vous vous trompez, je ne suis pas M. Hutchinson.

GERMAINE. — Oh! pardon, monsieur.

JOHN. — Vous désirez?...

GERMAINE. — Je viens pour une place de dactylographe.

JOHN. — Ah! oui, je sais. Attendez un instant. (Il va s'asseoir à droite premier plan.)

GERMAINE. — Monsieur... (John s'assied.) Monsieur... Je vous demande pardon... je ne voudrais pas vous déranger.

JOHN. — Dites...

GERMAINE. — Je voudrais savoir quel homme c'est que M. Hutchinson.

JOHN. — Oh! c'est un homme splendide!

GERMAINE. — Il est vraiment si beau?

JOHN. — Qui vous parle de beauté? Voilà bien les femmes: tout de suite elles pensent à cela. La beauté n'est rien chez un homme. Patrick Hutchinson, il y a vingt ans, était un misérable petit employé de bottes et il gagnait difficilement deux ou trois dollars par semaine. Aujourd'hui, il est un des plus gros banquiers de New-York, demain ce sera un de nos milliardaires. Et il est devenu cela tout seul, par la seule force de son intelligence et de sa volonté. Voilà pourquoi je dis que Patrick Hutchinson est un homme splendide.

GERMAINE. — Ah! bien! Pour vous, être « splendide », c'est gagner beaucoup d'argent?

JOHN. — Sans doute.

GERMAINE. — C'est un point de vue.

JOHN. — Ce n'est pas le vôtre?

GERMAINE. — Oh! mon opinion à moi a si peu d'importance!

JOHN, se remettant à chercher. — Evidemment.

GERMAINE, en soupirant. — Evidemment.

JOHN. — D'ailleurs, la personne de M. Hutchinson est sans importance pour vous. Ce n'est pas lui, c'est moi qui ai besoin d'une dactylographe. (Il ne peut pas trouver le papier qu'il cherchait, va frapper à la porte au premier plan à droite, disparaît et revient aussitôt. Assis à son bureau à droite.) Alors, vous venez pour être dactylographe?

GERMAINE. — Oui, monsieur.

JOHN. — Vous connaissez le métier?

GERMAINE. — Oui, monsieur.

JOHN. — Vous avez des papiers?

GERMAINE. — Oui, monsieur.

JOHN. — Voyons. Qu'est-ce que vous cherchez?

GERMAINE. — Je suis venue à pied et j'habite très loin.

JOHN. — Vous voulez vous asseoir? Vous pouvez... Ah! ah! vous vous appelez Lesage?

GERMAINE. — Germaine Lesage.

JOHN. — Française?

GERMAINE. — Oui, monsieur.

JOHN. — Tant pis, je n'aime pas beaucoup les Françaises. (Germaine se lève.) Où allez-vous?

GERMAINE. — Je croyais que c'était un congé.

JOHN. — Mais non. Vous êtes susceptible?

GERMAINE. — Dans certains cas, oui.

JOHN. — Je n'aime pas beaucoup les personnes susceptibles. C'est un défaut.

GERMAINE. — Quelquefois. Quelquefois c'est une qualité.

JOHN. — Rasseyez-vous. Vous connaissez plusieurs langues?

GERMAINE. — Oui.

JOHN. — Lesquelles?

GERMAINE. — L'anglais et le français, naturellement... et puis l'allemand et l'italien.

JOHN. — L'allemand et l'italien, vraiment? (Prenant une lettre.) Voici une lettre allemande, voulez-vous la traduire?

GERMAINE. — *Monsieur, je vous prierai de déposer à la banque Schumann la somme de quatre vingt mille marks, reliquat de la couverture que...*

JOHN. — Bien. (Prenant une autre lettre.) Une lettre italienne, à présent.

GERMAINE, lisant. — *Monsieur, je vais repartir après demain pour Gênes; je voudrais auparavant vous voir un instant pour causer de l'affaire...*

JOHN. — Très bien.

GERMAINE, avec un sourire aimable. — Vous voyez, monsieur, qu'on peut être Française et savoir cependant quelques petites choses.

JOHN. — J'ai dit que je n'aimais pas les Françaises parce qu'elles sont coquettes et qu'elles pensent à l'amour au lieu de travailler. Vous, mademoiselle Lesage, vous êtes coquette. Vous venez à l'instant de m'adresser un sourire très engageant. Je dois vous prévenir d'ailleurs qu'ici vous perdrez votre temps: j'ai pour principe de ne jamais courtiser les femmes que j'emploie.

GERMAINE. — Je vous remercie de me rassurer.

JOHN, piqué au vif, se levant. — C'est de l'ironie? Si c'en est, dites-le.

GERMAINE, se levant. — Mais je le dis.

JOHN, se promenant de long en large. — Nous n'aimons pas cela, en Amérique, je vous préviens. Nous n'avons pas d'esprit. (Vague protestation de Germaine.) Non, je vous dis, nous n'en avons pas. L'esprit, l'ironie, c'est du temps perdu; ce sont encore des défauts français. (En passant près d'une table il aperçoit un paquet et l'ouvre.) Qu'est-ce que c'est que cela? De la charcuterie?... Ah çà!... (Il sonne.) Oh! mais... je commence à en avoir assez.

JIM, entrant. — Monsieur?

JOHN. — Qu'est-ce que c'est que cela?

JIM. — Oh! monsieur, je vous demande pardon... C'est à moi...

JOHN. — A vous? Alors, vous mangez dans mon bureau?

JIM. — Monsieur, le restaurant est si cher...

JOHN. — Ah! vraiment? Alors, vous ne pourriez pas manger dans le corridor?

JIM. — Il y a des courants d'air, monsieur... alors, hier... j'étais souffrant... je me suis permis... je ne le ferai plus.

JOHN. — Vous ne le ferez plus, en effet. Vous n'êtes plus à mon service.

JIM. — Ah! monsieur... C'est une si petite faute!... Ce n'est pas moi qui suis cause si vous êtes en colère.

JOHN. — Passez à la caisse, on vous réglera votre compte.

JIM. — Monsieur, je suis trop vieux... mes quatre petites filles...

JOHN. — Je ne répète jamais deux fois un ordre.

GERMAINE. — Monsieur...

JOHN. — Oh! mademoiselle... mêlez-vous de ce qui vous regarde. (Jim sort.) Et, maintenant, terminons notre affaire.

GERMAINE. — C'est inutile.

JOHN. — Mais si, mais si. Vos vivacités de tout à l'heure ne m'ont pas déplu. Je n'aime pas beaucoup les personnes résignées. Et puis, cette petite exécution m'a détendu les nerfs... D'ailleurs, vous êtes intelligente, vous me convenez parfaitement. Je peux vous offrir...

GERMAINE. — Non, monsieur, c'est inutile.

JOHN. — Voyons, je ne comprends pas. Vous venez de très loin, vous me l'avez dit, pour me demander une place, je vous l'accorde, et vous faites des difficultés avant même de connaître mes offres. Qu'est-ce qui peut empêcher notre accord, puisque, je le répète, vous me convenez?

GERMAINE, très douce. — Mais... la question de savoir si vous, vous me convenez, à moi.

JOHN, stupéfait. — Ah! La question est là?

GERMAINE. — Elle est là!

JOHN. — Et, à cette question, vous répondez?

GERMAINE. — Je réponds: non.

JOHN, furieux. — Mademoiselle!

GERMAINE, très calme. — Monsieur?

JOHN, se contenant. — Pourrais-je savoir pourquoi je n'ai pas eu le bonheur de vous plaire?

GERMAINE. — A quoi bon?

JOHN. — J'y tiens.

GERMAINE. — Vous avez tort.

JOHN. — J'y tiens.

GERMAINE. — Eh bien, j'ai été choquée par le ton avec lequel vous m'avez parlé et j'ai été révoltée par la façon dont vous avez traité ce vieux.

JOHN. — Jim?

GERMAINE. — Jim, peut-être; je ne sais pas comment il s'appelle.

JOHN. — Vous ne le connaissez pas? Alors, pourquoi le défendez-vous?

GERMAINE. — Parce qu'il est faible, que vous êtes fort, et que le devoir des forts est de venir en aide aux faibles.

JOHN. — Oh! oh! Vous êtes socialiste?

GERMAINE. — Je n'en sais rien; je ne sais même pas au juste ce que cela veut dire. Si c'est être socialiste que d'avoir pitié des petits et des vieux, oui, je suis socialiste.

JOHN. — Vous êtes très belle quand vous vous emportez.

GERMAINE. — Vous dites?

JOHN. — Je dis...

GERMAINE. — Je dis, moi, que je n'aime pas beaucoup les personnes familières, et que, quand l'inférieur à qui l'on s'adresse est une femme, on doit la respecter deux fois.

JOHN. — Vous êtes outrageuse! Tout à l'heure, vous avez été choquée quand je vous ai prévenue que je ne vous courtiserais pas, et, à présent, vous vous révoltez devant un compliment.

GERMAINE. — Quand une femme est dans ma situation, c'est également manquer de tact que de lui dire une grossièreté ou de lui faire un compliment.

JOHN. — Diable! Cela devient très difficile!

GERMAINE. — Trop difficile pour vous, et c'est justement pour cela que je ne veux pas être sous vos ordres.

JOHN. — A votre aise, mademoiselle... à votre aise!... (Jeu de scène muet. Germaine remet fiévreusement ses papiers dans un petit sac, tandis que John se promène nerveusement en attendant qu'elle ait fini. On sent que Germaine fait de gros efforts pour ne pas pleurer; elle sort son mouchoir, s'essuie les yeux, puis elle se raidit, va vers la sortie, mais s'arrête, étourdie et chancelle.) Qu'est-ce que vous avez?

GERMAINE. — Rien, cela va se passer.

(Elle s'a[illegible] malgré [illegible] vienne.)

JOHN. — Ne pleurez pas, mademoiselle... Ne pleurez pas... J'ai horreur de voir pleurer...

GERMAINE. — Laissez-moi... laissez-moi seule un instant... Si vous n'étiez pas là, je ne pleurerais pas.

JOHN. — Ce n'est cependant pas ma faute.

GERMAINE. — Oh! si, c'est votre faute! Vous m'avez reçue avec une rudesse... une inhumanité... J'ai pourtant droit à un peu de pitié, j'en ai besoin, justement parce que je suis une pauvre fille.

JOHN. — Je n'ai pas été rude ni inhumain. Je vous ai reçue comme je reçois tout le monde, les femmes comme les hommes... peut-être les femmes surtout, parce que je ne sais pas leur parler. Mais je vous assure que je ne suis pas méchant... Ne pleurez plus... je déteste cela... Je ne sais pas quoi dire, quoi faire... ça m'agace... ça me gêne... Je vous en prie, mademoiselle Lesage, ne pleurez plus.

GERMAINE, pleurant plus fort. — Alors, ne me parlez pas gentiment, parce que ça me fait pleurer plus fort.

JOHN. — Ah! que c'est ennuyeux!... Et puis, j'ai à travailler, moi.

GERMAINE. — Excusez-moi, monsieur, j'ai eu un moment de découragement. C'est absurde. Mais je suis seule à New-York, sans famille, sans amis. Je ne suis arrivée que depuis deux mois, et il faut que je gagne mon pain. Et alors, cet accueil que je trouve partout... cet accueil brutal fait par votre force à ma faiblesse... C'est la troisième place qu'on me refuse depuis deux jours.

JOHN. — C'est que vous avez une façon de les demander, aussi...

GERMAINE. — Oui, je suis trop fière, je sais, on me l'a déjà reproché. Je m'en corrigerai peut-être.

JOHN. — Je ne crois pas.

GERMAINE. — Je vous ai dit des choses très désagréables, n'est-ce pas?

JOHN. — Très.

GERMAINE. — Excusez-moi.

JOHN. — Mais... certainement. D'ailleurs elles n'étaient pas toutes fausses, j'en ferai mon profit. Ainsi, pour Jim, vous avez eu raison, j'ai été trop dur, je le garderai.

GERMAINE. — Oh! monsieur, c'est très bien de... (Elle va vers lui la main tendue, puis s'arrête net.) Oh! pardon. Vous aviez raison, je suis incorrigible.

JOHN. — Vous êtes un caractère, mademoiselle Lesage. J'aime cela.

GERMAINE, près de lui. — C'est vrai que vous n'avez pas l'air méchant, je vous ai peut-être mal jugé.

JOHN. — Vous nous jugez tous mal. Voyez-vous, vous êtes arrivée ici avec vos idées de là-bas, vos idées de chevalerie, de galanterie; vous avez cru que, parce que vous êtes une femme, toutes les portes allaient s'ouvrir et tous les gens s'incliner devant vous. Vous allez souffrir.

GERMAINE. — J'ai commencé. La vie est rude chez vous.

JOHN. — De quoi vivez-vous?

GERMAINE. — Je donne des leçons.

JOHN. — De français?

GERMAINE. — De français.

JOHN. — Vous en avez beaucoup?

GERMAINE. — J'en ai une.

JOHN. — Vous ne devez pas avoir beaucoup d'argent? (Geste de Germaine.) Moi non plus, mais j'en ai un peu. On pourrait peut-être s'arranger.

GERMAINE. — Mais, monsieur...!

JOHN. — Je vous le prêterais à un intérêt très faible.

GERMAINE. — A un intérêt...?

JOHN. — Ici, j'en tire 6, 7 0/0; à vous je prendrais 5 0/0. (Germaine éclate de rire.) Qu'est-ce qui vous fait rire?

GERMAINE. — Rien.

JOHN. — Si... Dites... dites-moi franchement.

GERMAINE. — C'est l'idée de prêter de l'argent à une femme avec un intérêt... un petit intérêt... j'étais déjà révoltée parce que je croyais que vous me faisiez une offre pas honnête.

JOHN. — La galanterie, toujours! Ah! que vous êtes Française! Vous êtes d'une race bien différente de la nôtre.

GERMAINE. — C'est vrai, et cela m'effraie... Mais je cause... et vous avez à travailler.

JOHN. — Oui, mais... Si vous voulez rester encore un moment.

GERMAINE. — Merci, il faut que je rentre chez moi. Au revoir, monsieur.

JOHN. — Vous avez tort de refuser d'entrer ici. Il y a de braves gens et vous n'en trouverez pas partout. Il y a Sam, un excellent garçon, pas très fort en affaires, mais très honnête; il y a Emma, sa fiancée, une Irlandaise, presque votre compatriote... il y a... moi, mais moi, je... j'aurais peu de rapports avec vous... très peu... vous ne me verriez que quelques minutes par jour... juste les besoins du service... Je ne dis pas que vous seriez très heureuse, mais vous seriez peut-être moins malheureuse qu'ailleurs. Vous ne voulez pas?

GERMAINE. — Si.

JOHN. — Alors, c'est entendu?

GERMAINE. — C'est entendu. Quels seront mes appointements?

JOHN. — Cent dollars par mois.

GERMAINE. — Quand dois-je entrer en fonctions?

JOHN. — Demain matin.

GERMAINE. — A quelle heure?

JOHN. — A neuf heures.

GERMAINE. — A neuf heures, demain, je serai là. (Saluant.) Monsieur. (Elle sort.)

JOHN, seul. — Ah! ces Françaises! (Il sonne. Jim paraît.) Jim, j'ai réfléchi: je vous garde à mon service.

JIM. — Oh! monsieur!...

JOHN. — Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est la personne qui sort d'ici et qui a intercédé pour vous... Allez.

JIM. — Monsieur, il y a là quelqu'un qui vous attend depuis un moment, ce vieux paysan qui est déjà venu tout à l'heure.

JOHN. — Ah! oui... oui... faites entrer.

Scène IX

TIMOTHY, JOHN

TIMOTHY, introduit par Jim. — Bonjour, monsieur. M. Hutchinson n'est pas ici?

JOHN. — Il est occupé; asseyez-vous, monsieur, je vous prie.

TIMOTHY. — Merci, monsieur. (Jim sort.) Eh bien? Comment va l'affaire?

JOHN. — Très bien. (Montrant le bureau de Patrick.) Il parle déjà d'émettre des actions des mines d'or du Nebraska. Il m'en a fait souscrire dix... toutes mes économies.

TIMOTHY. — C'est drôle.

JOHN. — Oui, si vous réussissez.

TIMOTHY. — Je réussirai... Il vous a parlé de moi?

JOHN. — Oui.

TIMOTHY. — Qu'est-ce qu'il en a dit?

JOHN. — Mais... que...

TIMOTHY. — Allez donc!

JOHN. — Que vous étiez un vieux paysan complètement stupide.

TIMOTHY. — Très bien.

JOHN. — Et il m'a chargé de vous travailler.

TIMOTHY. — Pourquoi faire?

JOHN. — Pour payer moins cher: il vous offrira trois cents dollars et vous céderez à quatre cents.

TIMOTHY. — Ah! Ah!

JOHN. — Il m'a fait copier en double un acte de vente.

TIMOTHY. — Ah! voyons...

Il l'examine.

JOHN. — Vous ne craignez pas que la justice n'aille mettre le nez dans vos affaires?

TIMOTHY. — La justice? Pourquoi?

JOHN. — Dame... cette histoire de champs d'or truqués...

TIMOTHY. — Où ça des champs d'or? Je n'en ai jamais entendu parler, moi: ni lui non plus: il n'en dit rien dans son acte de vente. Et alors sur quoi pourrait-il m'attaquer? Il a envie de m'acheter un champ, cet homme: je le lui vends; s'il croit y trouver de l'or sans me le dire, c'est lui la fripouille. Ah! un détail; il y a bien une maison de banque rivale de la banque Hutchinson?

JOHN. — Il y en a plusieurs.

TIMOTHY. — Celle qu'il jalouse le plus?

JOHN. — La banque Mayeliffe.

TIMOTHY. — Bon. Vous avez bien ici des lettres avec en-tête de la banque Mayeliffe?

JOHN. — Des centaines.

TIMOTHY. — Faites-en voir une... Bon... Vous avez bien des ciseaux, ici?

JOHN. — Certainement.

TIMOTHY. — Faites voir... Bon... coupez l'entête avec vos ciseaux... rien que l'entête... bien... et donnez-le-moi. Merci.

JOHN. — Qu'est-ce que vous en ferez?

TIMOTHY. — Trop long à expliquer. Vous verrez... Et, maintenant, vous avez eu le temps de me travailler... Si vous alliez le chercher, votre malin? On causerait.

JOHN. — J'y vais.

Scène X

JOHN, TIMOTHY, PATRICK

JOHN, allant ouvrir la porte de droite, premier plan. — Monsieur... monsieur Hutchinson... l'homme est là.

PATRICK, bas. — Vous lui avez parlé?

JOHN, bas. — Oui, monsieur.

PATRICK, bas. — Cédera-t-il à trois cents dollars?

JOHN, bas. — Je ne sais pas, on ne peut rien en tirer.

PATRICK, bas. — Laissez-moi faire... (A John qui veut se retirer.) Non, non, restez. (Haut.) Bonjour, monsieur Gibbs. Comment allez-vous? Asseyez-vous donc. (Silence de Timothy.) J'avais à vous proposer une affaire... oh! une toute petite affaire... Aussi cela va être conclu en une minute. D'ailleurs, je suis très pressé. (Silence de Timothy.) Je profite de votre passage ici pour vous en parler, cela ne valait pas la peine de se déranger, ni pour vous, ni surtout pour moi; mais, puisque vous passez par New-York... (Silence de Timothy.) Vous passez par New-York, n'est-ce pas?

TIMOTHY, l'air stupide. — Par New-York?... Ah! oui... par New-York.

PATRICK. — Vous habitez le Nebraska, je crois?

TIMOTHY. — Le Nebraska?... Ah! oui!... le Nebraska.

PATRICK. — Et vous avez des champs d'or qui s'appellent les Tuffes mortes?

TIMOTHY. — Les Tuffes mortes?... Ah! oui... oui... les Tuffes mortes.

PATRICK, à John. — Il est complètement idiot.

JOHN. — Complètement.

PATRICK. — Vous voulez vendre ces Tuffes mortes?

TIMOTHY. — Je veux... c'est-à-dire... je veux... sans vouloir.

PATRICK. — Enfin, vous voulez bien?

TIMOTHY. — Moi, je veux ce qu'on veut.

PATRICK. — Qu'est-ce que vous cherchez sur la table?

TIMOTHY. — C'est que j'ai soif.

PATRICK. — Qu'est-ce que vous voulez prendre?

TIMOTHY. — Ce que vous voudrez.

PATRICK. — Mais, moi, ça m'est égal.

TIMOTHY. — Moi aussi.

PATRICK. — Whisky?

TIMOTHY. — Whisky.

PATRICK, à Jim qui est entré. — Whisky... Donc, mon bon monsieur Gibbs, vous voulez vendre vos Tuffes mortes?

TIMOTHY. — Je veux...

PATRICK. — ....sans vouloir, vous l'avez déjà dit, mais...

TIMOTHY. — Est-ce que vous voudriez les acheter?

PATRICK. — Oh! mon Dieu!... je voudrais...

TIMOTHY. — ... sans vouloir... c'est comme moi.

PATRICK. — C'est cela; mais, tout de même, on pourrait peut-être s'entendre?

TIMOTHY. — Pourquoi donc pas?

Jim entre.

PATRICK. — Un peu de whisky?

TIMOTHY. — Volontiers; c'est ça vos verres?

PATRICK. — Oui.

TIMOTHY. — Ils ne sont pas grands.

PATRICK. — Oh! mais il y en a d'autres. (Il fait signe à Jim qui apporte le verre d'un « verre d'eau » qui se trouvait sur un meuble.) Un peu de whisky!

TIMOTHY. — Une larme. (Prenant son verre.) Que Dieu vous assiste! Fameux, votre whisky!

PATRICK. — N'est ce pas?

TIMOTHY. — J'en ai cependant bu d'aussi bon, une fois, c'était en 1885... non... en 1884... non, je dis bien, en 1885... Je m'en souviens, c'était l'année où j'ai perdu quinze vaches.

JOHN. — Dépêchez-vous, monsieur Gibbs, monsieur Hutchinson est un peu pressé.

TIMOTHY, [illegible] Ah! très bien. Je m'en réjouis.

PATRICK. — Non, non, rasseyez-vous. Mais finissons. Ces Tuffes mortes, je ne les ai pas vues, moi, mais on m'a dit que c'étaient des terres très médiocres.

TIMOTHY. — C'est bien modique.

PATRICK. — Il n'y pousse guère que du chiendent.

TIMOTHY. — Et encore...

PATRICK. — Puisque vous reconnaissez vous-même le peu de valeur de ces terres, nous nous en tiendrons très bien.

TIMOTHY. — Pourquoi donc pas?

PATRICK. — Voyons, combien estimez-vous vos Tuffes mortes?

TIMOTHY. — Oh! dame... vous savez... il y en a qui vous diraient ci... il y en a qui vous diraient ça... moi, j'aime mieux y aller tout droit et vous parler tout franc, à mon habitude... eh bien, je vous dirai: « Je ne sais pas. »

PATRICK. — Vous avez bien une idée?

TIMOTHY. — Pour une idée, oui, j'ai bien une idée.

JOHN. — Ah! Voyons?

TIMOTHY, prenant son verre. — Que Dieu vous assiste! Portez-vous de la Hanelle!

PATRICK, surpris. — Mais... non.

TIMOTHY. — Vous avez tort. Moi, j'avais des rhumatismes... oh! mais des rhumatismes! Vous voyez ce bras-là? Il y a des jours où je ne pouvais pas le lever... Eh bien, en 1876... non, attendez... en 1877... c'est ça... en 1877... Je m'en souviens, c'était l'année où j'ai perdu mon beau-père...

PATRICK. — Excusez-moi, monsieur Gibbs, mais il va falloir que je vous quitte. Voyons, en deux mots, combien estimez-vous vos Tuffes mortes?

TIMOTHY. — A vous, je ne veux pas vous les faire cher. Attendez... (Il compte sur ses doigts.) 150... 200... 250... 300... oui... 300... (Patrick échange un regard de triomphe avec John.) ...Vous voulez tout le morceau?

PATRICK. — Evidemment.

TIMOTHY. — Eh bien, pour vous, ce sera trois cent mille dollars.

PATRICK. — Hein?

JOHN. — Quoi?

PATRICK. — Vous dites?

JOHN. — Répétez un peu.

TIMOTHY. — Trois cent mille dollars.

JOHN. — Vous êtes fou!

PATRICK. — C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

TIMOTHY, voulant prendre son verre. — Dieu vous assiste!

PATRICK, lui arrêtant le bras. — Ah! non! ah! non! parlons sérieusement.

TIMOTHY. — Vous ne voulez pas?

PATRICK. — Vous pouvez le dire.

TIMOTHY. — Combien donc que vous voulez me donner?

PATRICK. — Trois cents dollars.

TIMOTHY. — Ah! trois cents dollars?

PATRICK. — Oui.

TIMOTHY. — Oui... oui... (Prenant son verre.) Que Dieu vous assiste! (Il boit.) Il n'y a pas à dire, c'est une belle ville que New-York.

PATRICK. — Ah! non! Finissons-en. Sommes-nous d'accord, oui ou non?

TIMOTHY. — Si vous voulez.

PATRICK. — Nous sommes d'accord?

TIMOTHY. — Si vous voulez.

PATRICK. — A trois cents dollars?

TIMOTHY. — A trois cent mille.

PATRICK. — Oh! c'est trop fort à la fin!

JOHN. — Un terrain qui ne vaut rien.

PATRICK. — Vous l'avez dit vous-même.

JOHN. — Qui est bien modique.

PATRICK. — Où il ne pousse même pas de chiendent.

TIMOTHY. — Oui, mais, il y a ma sœur.

PATRICK. — Votre sœur?

TIMOTHY. — Vous ne l'avez pas connue, ma sœur Margaret? Une gaillarde, monsieur! Elle vous giflait un charretier qu'elle lui en démantibulait la mâchoire...

PATRICK. — Mais, je ne vois pas ce que votre sœur...

TIMOTHY. — Je l'ai perdue en 1871, mon pauvre monsieur... que Dieu ait sa pauvre petite âme! (Il essuie ses yeux.) elle est enterrée là, dans les Tuffes mortes, pauvre chère créature... et alors, en achetant les Tuffes mortes, vous achèterez aussi ma pauvre sœur... ça, voyez-vous, c'est sans prix.

PATRICK. — Ah çà! monsieur Gibbs, je commence à me demander si vous vous moquez de nous?

JOHN. — Oui, vous vous moquez de M. Hutchinson.

TIMOTHY. — Moi? oh! si on peut dire!... Moi, un paysan, me moquer d'un monsieur en redingote.

PATRICK. — Enfin, écoutez: je suis disposé à faire une folie; oui, j'ai envie de cette terre; je vous la paierai dix fois ce qu'elle vaut. Je vous offre trois mille dollars, mais pas un de plus.

TIMOTHY, se levant. — Au revoir, monsieur Hutchinson.

PATRICK. — Au revoir, monsieur Gibbs.

JOHN, à Patrick. — Vous le laissez partir?

PATRICK. — Oui. Ah! ma foi, ce serait trop bête. Et puis... une affaire de perdue, dix de retrouvées.

TIMOTHY, redescendant, après avoir fouillé dans ses poches. — Je vous demande pardon, monsieur, mais, je ne suis qu'un pauvre paysan, moi, je ne sais pas lire. Pourriez-vous me dire l'adresse qui est écrite là-dessus?

PATRICK, lisant. — *Banque Mayeliffe!* Comment? La banque Mayeliffe vous a écrit?

TIMOTHY. — Faut croire!

PATRICK. — Pourquoi faire?

TIMOTHY. — Je ne sais pas.

PATRICK. — Enfin, de quoi vous parle-t-elle?

TIMOTHY. — Des Tuffes mortes; je ne sais pas ce qu'ils ont tous après ce bout de terrain-là.

JOHN, bas, à Patrick. — Comment? Mayeliffe est sur l'affaire?

PATRICK, bas. — Il veut nous la souffler, c'est sûr. (Haut.) Un instant, monsieur Gibbs, un instant! que diable! Ne vous sauvez pas si vite!

TIMOTHY. — C'est que je suis pressé.

PATRICK et JOHN, le ramenant. — Mais non! mais non!

JOHN. — Vous n'avez même pas fini votre verre.

PATRICK. — Voyons, monsieur Gibbs, dites-moi votre dernier prix.

TIMOTHY. — Trois cent mille.

PATRICK. — Ce n'est pas sérieux. Ecoutez-moi. (Timothy sort de sa poche un affreux brûle-gueule et commence à bourrer. Patrick, regardant, jette un coup d'œil à John qui

va chercher une boîte de cigares.) Vous savez très bien vous-même que les Tuffes mortes valent mille fois moins. Finissons donc ces enfantillages... Un cigare! Ils sont de premier choix, vous savez!

TIMOTHY, acceptant. — Merci, ce sera pour après le dîner.

Il le met dans sa poche et allume son bout garni.

PATRICK. — Je vais bien vous étonner, que voulez-vous, je suis très riche, je peux bien me payer une fantaisie, même insensée; je vous offre cent cinquante mille dollars.

TIMOTHY. — Trois cent mille.

JOHN, à qui Patrick a fait un signe. — Voyons, monsieur Gibbs, c'est une aubaine inespérée pour vous, Monsieur Hutchinson, j'en suis sûr, ira jusqu'à... (Patrick lui montre deux doigts.) deux cent mille dollars.

TIMOTHY. — Trois cent mille.

PATRICK. — J'irai jusqu'à deux cent cinquante mille.

TIMOTHY. — Trois cent mille.

PATRICK. — Non!

TIMOTHY. — Si vous voulez. Au revoir, monsieur Hutchinson.

PATRICK. — Au revoir, monsieur Gibbs.

TIMOTHY, fouillant dans ses poches. — C'est cette adresse que vous ne m'avez pas donnée.

JOHN. — Oh! laisser cette affaire-là à Maycliffe!

PATRICK, irrésolu. — Ah!

JOHN. — Et à trois cent mille, le bénéfice est encore énorme.

TIMOTHY, apportant l'acte à Patrick. — Ah! voici le papier.

PATRICK, le déchirant. — Eh bien, soit, je vous donne trois cent mille dollars.

TIMOTHY, impassible. — Si vous voulez.

PATRICK. — J'ai préparé un acte de vente. Nous allons le signer.

TIMOTHY. — Si vous voulez.

PATRICK. — Vous allez le lire... Ah! non, au fait, vous ne savez pas lire.

TIMOTHY. — Ça ne fait rien, j'ai confiance en vous.

PATRICK, s'asseyant. — Très bien, je vais vous faire un chèque de trois cent mille dollars.

TIMOTHY. — Si vous voulez.

PATRICK, à John. — Vous avez copié en double l'acte de vente? Il est bien en règle?

JOHN. — Oui, monsieur.

PATRICK. — Donnez. (Il tend le chèque à Timothy qui le serre soigneusement dans son portefeuille, puis signe les deux copies et passe la plume à Timothy.) Mais comment allez-vous faire? Vous ne savez pas écrire?

TIMOTHY. — Vous inquiétez pas.

Il signe une copie et la donne à Patrick.

PATRICK. — Ah çà! mais vous avez une écriture superbe?

TIMOTHY. — Je vais vous dire, je ne sais pas lire, mais je sais écrire. (Il signe l'autre copie et la serre dans son portefeuille.) Voilà une affaire complètement réglée, n'est-ce pas?

PATRICK. — Complètement.

TIMOTHY. — Je peux toucher l'argent tout de suite?

PATRICK. — Tout de suite. Vous n'avez qu'à passer à la caisse. Jim va vous y mener.

TIMOTHY. — Oh! John m'y mènera bien. Allons, John, mon garçon, venez avec moi.

PATRICK. — « Mon garçon »! Vous vous connaissez donc?

TIMOTHY. — Si nous nous connaissons! Ah! ah! ah! Elle est bien bonne! C'est mon fils.

PATRICK, à John. — Vous ne me l'aviez pas dit.

JOHN. — Vous ne me l'aviez pas demandé.

PATRICK. — Ah çà! est-ce que vous auriez voulu me rouler, par hasard? Mais non... c'est impossible... j'ai là des échantillons... des rapports... (Patrick et Timothy se regardent fixement un long moment; Timothy s'est redressé, sa figure a complètement perdu l'expression idiote qu'il a eue pendant toute la scène.) Vous, vous avez truqué vos champs.

TIMOTHY. — Truqué?

PATRICK. — Il n'y a pas d'or dans les Tuffes-mortes.

TIMOTHY. — Vous croyiez donc qu'il y en avait?

PATRICK. — Je devine... vous avez voulu me tromper et me vendre comme champs d'or des terres sans valeur. Savez-vous comment cela s'appelle, monsieur Gibbs?

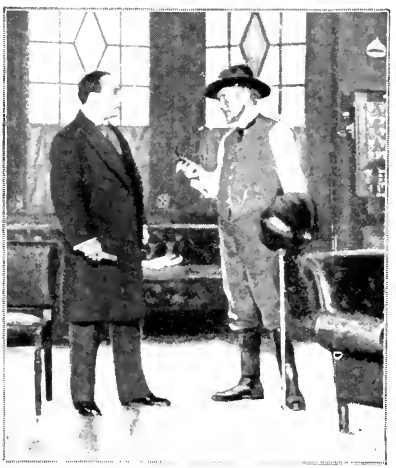
TIMOTHY. — Vous avez voulu me tromper et m'acheter des champs d'or comme terres sans valeur. Savez-vous comment cela s'appelle, monsieur Hutchinson?

PATRICK. — Ah! Ah! Vous n'êtes pas si sot que tout à l'heure, il paraît? Mes compliments, vous jouez très bien la comédie. Mais vous avez eu tort de vous attaquer à moi. J'ai l'habitude de duper, mais pas d'être dupe.

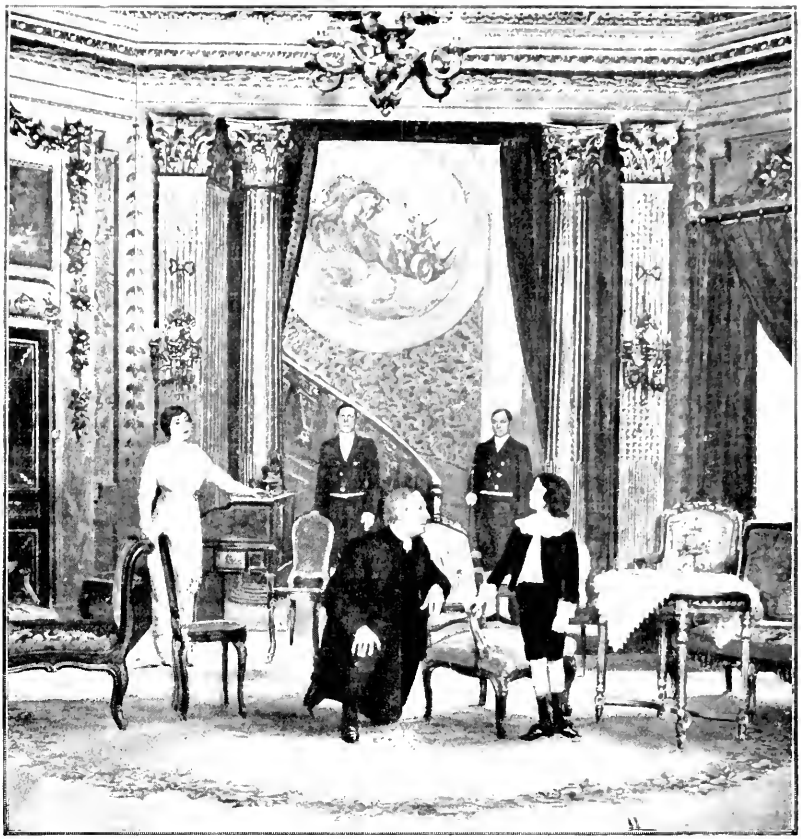
TIMOTHY. — Vraiment?

PATRICK. — J'en ai roulé de plus malins que vous. Prenez garde, je suis bien fin, monsieur Gibbs.

TIMOTHY. — Et moi, monsieur Hutchinson, je le suis encore plus que vous, parce que, moi, je ne le dis pas! (Il sort avec John, laissant Patrick stupéfait.)



Patrick M. Bacqué. Timothy M. Gemier



Germaine Jim. Donald

Scène VII. — Donald : « *Depuis quand les fils de milliardaires jouent-ils avec les fils de pauvres?* »

ACTE II

Douze ans après. — Un salon très luxueux, trop luxueux, dans l'hôtel du milliardaire John Gibbs. Au fond, fenêtre. A droite, deuxième plan, porte d'entrée. A gauche, deuxième plan, porte donnant sur le cabinet de travail de John. A gauche, premier plan, porte donnant sur la salle à manger.

Scène première

GERMAINE, PATRICK, CYNTHIA, entrant de gauche, premier plan.

Germaine. — Encore une fois je vous fais toutes mes excuses.

Patrick. — Mais non, mais non, chère madame, c'est tout simple, au contraire.

Germaine. — Vous inviter à déjeuner et ne pas venir!

Cynthia. — Oh! Patrick a fait de même bien souvent.

Patrick. — Et cela ne nous a pas empêchés de nous mettre à table.

Germaine, à Cynthia. — Une tasse de café?

Cynthia. — Je veux bien.

Germaine, à Patrick. — Et vous?

Patrick. — Oh! non, merci, jamais de café, cela m'est défendu.

Germaine. — Un verre de liqueurs, alors?

Patrick. — Jamais de liqueurs! Cela m'est encore plus défendu...

Germaine. — Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident!

Patrick. — Mais non. Gibbs aura été retenu par une affaire. Depuis quelque temps, je le trouve nerveux, préoccupé, il doit méditer quelque gros coup. Ah! il est malin! J'en sais quelque chose.

Germaine. — J'espère qu'il ne vous a jamais fait de tort?

Patrick. — Il m'a joué un de ces tours, il y a douze ans, à ses débuts...

GERMAINE. — A vous?

PATRICK. — Il vous a bien raconté cela? le fameux coup des mines d'or du Nebraska, qui a commencé sa colossale fortune?

GERMAINE. — Non, jamais. John ne parle peu de ses affaires.

CYNTHIA. — Il a raison. Nous sommes faites pour dépenser l'argent que nous gagnent les hommes, peu importe comment ils le gagnent.

GERMAINE, à Patrick. — Vous n'en voulez pas, au moins, à John?

PATRICK. — Oh! C'est trop vieux... douze ans... J'ai oublié. D'ailleurs, cela ne m'a pas empêché de faire ma fortune, et, maintenant, nos intérêts sont liés: Gibbs fait le trust des laines, moi, j'ai accaparé les chemins de fer du Nord-Ouest. Il a besoin de mes wagons, j'ai besoin de ses laines, nous nous entendons très bien...

GERMAINE. — Il n'arrive toujours pas!... Ah! si, je vois son auto. C'est lui. Ah çà! qu'est-ce qu'il y a eu? Toutes les vitres sont brisées... J'étais sûre qu'il y avait eu un accident!...

Scène II

JOHN, GERMAINE, PATRICK, CYNTHIA, puis JIM, puis DONALD

GERMAINE. — Ah! enfin, vous voilà!... Qu'est-ce qui est arrivé?...

JOHN. — Oui, je suis un peu en retard... J'ai été retenu par Mappleson. Bonjour, Hutchinson... Madame...

PATRICK. — Il va toujours bien, Mappleson?

JOHN. — Très bien, il est très en forme.

PATRICK. — Oui, il vaut à l'heure actuelle huit millions de dollars.

GERMAINE. — Mais pourquoi l'auto est-elle abîmée?

JOHN. — Oh! rien du tout... Charlie est un maladroit; il a tourné trop court et a buté sur une échoppe.

GERMAINE. — Ah! j'ai eu peur... Vous savez que vous aviez invité M. et Mme Hutchinson à déjeuner?

JOHN. — Oui. Eh bien?

GERMAINE. — Vous ne vous excusez pas?

JOHN. — Ils savent bien que, si je ne suis pas arrivé à l'heure, c'est que je ne pouvais pas faire autrement. N'est-ce pas, madame?

CYNTHIA. — Certainement. C'est arrivé bien souvent à Patrick.

GERMAINE. — Mais vous êtes blessé! Vous avez du sang au cou!

JOHN. — Vous croyez? Un éclat de vitre, sans doute. Ce n'est rien.

GERMAINE. — Mais si, il faut le laver. Je vais chercher ce qu'il faut. (Aux Hutchinson.) Vous permettez? (Elle sort.)

PATRICK. — Qu'est-ce qu'il y a eu?

JOHN. — Presque rien. Toujours des histoires d'ouvriers. J'ai été à l'usine ce matin, les hommes criaient, les femmes braillaient... Ils disent que, si les salaires baissent toujours, c'est ma faute.

PATRICK. — Ils ont raison.

JOHN. — Chacun son intérêt. Alors, toujours la même histoire: « envoi d'une délégation, plaintes. Ils sont exténués de travail, ils crèvent de faim, un enfant mort hier », etc., etc. Vous connaissez ça. J'ai haussé les épaules, ils ont élevé la voix, je les ai fait jeter à la porte. Mais, dehors, la foule m'attendait, ils ont voulu empêcher mon auto de passer, ils lançaient des pierres. J'ai dû donner le coup de sifflet: mes policemen privés m'ont dégagé.

PATRICK. — A coups de revolver?

JOHN. — Oui.

PATRICK. — Ils ont touché?

JOHN. — Je crois, j'ai vu des gens tomber.

PATRICK. — Mauvaise affaire!

JOHN. — Pour qui?

PATRICK. — Pour vous. Si la justice...

JOHN. — Voyons, Hutchinson, ne dites donc pas de bêtises!... (Germaine rentre.) Ma femme!...

GERMAINE. — Asseyez-vous là!

Elle le panse.

JOHN. — Avez-vous bien déjeuné, au moins, madame.

CYNTHIA. — Très bien!

JOHN, à Patrick. — Et vous?

PATRICK. — Oh! moi, vous savez... avec mon estomac, je ne peux prendre que des purées de légumes cuits sans beurre, avec un peu de pain rassis.

JOHN. — On vous permet encore les légumes, à vous?... Vous avez de la chance!... Moi, à force de manger au galop à des heures impossibles, je me suis si bien détraqué que mes médecins ne me permettent en ce moment que le lait... absolument que le lait... sans sucre... avec un cachet d'une drogue quelconque dont j'ignore les propriétés... eux aussi d'ailleurs.

PATRICK. — Vos repas ne vous coûtent pas cher.

JOHN. — Plus cher que vous ne pensez. Je bois par jour cinq à six litres de lait, et mon lait me revient à huit dollars le litre.

CYNTHIA. — Huit dollars! Un litre de lait, huit dollars! Oh! que c'est excitant! Comment faites-vous pour le payer si cher?

JOHN. — Voici: le lait de New-York, je ne sais pas d'où il vient, je m'en méfie, je n'en veux pas. Alors, je fais venir le mien du Nebraska, de chez mon père, Timothy Gibbs, vous savez?

PATRICK. — Oui, oui, je sais...

JOHN. — Il a gagné des sommes énormes depuis douze ans, depuis l'affaire des fameuses mines d'or.

PATRICK. — Oui, oui.

JOHN. — Ah! oui, j'oubliais que vous en étiez... Eh bien, mon père emploie tout l'argent qu'il gagne à agrandir sa propriété. Là-bas, dans l'Ouest, il a un territoire colossal, des troupeaux innombrables, des moutons surtout: il me vend ses laines; il essaie même de me rouler; quelquefois, je me laisse faire; ça lui fait tant de plaisir! Je ne voudrais pas vous sembler ridicule, mais j'aime beaucoup mon père, Hutchinson.

PATRICK. — Tous les sentiments sont dans la nature, Gibbs.

CYNTHIA. — Mais le lait?

JOHN. — Ah! oui. Eh bien, j'ai, là-bas, six vaches nourries spécialement pour moi, dont le lait est tiré à mon intention; tous les matins on m'expédie ce lait du Nebraska dans un wagon spécial à réfrigérant qui me l'apporte à toute vitesse; il est alors à l'état de glaçon; dès son arrivée, on l'introduit dans une étuve spéciale qui le réchauffe graduellement, puis dans un autoclave spécial qui le stérilise, puis

taine température fixée par les médecins... Et alors, je le bois.

CYNTHIA. — Oh! si je pouvais en avoir seulement un litre par jour.

JOHN. — Je vous en ferai porter deux tous les matins.

CYNTHIA. — Je vous remercie, mais alors je vous le paierai dix dollars... si... je veux... je vous en prie... Je boirai le lait le plus cher de New York.

GERMAINE. — Croyez-moi, chère madame, n'en faites rien.

CYNTHIA. — Pourquoi?

GERMAINE. — Je suis forcée de vous dévoiler la vérité. J'espère que John ne m'en voudra pas. Le fameux lait spécial, une fois qu'il est décongelé, tourne aussitôt. C'est une infection; alors, on le jette et je fais acheter du lait ordinaire que mon mari boit avec respect.

CYNTHIA. — Oh! moi, je crois que je boirais quand même du lait si cher. Vous, vous n'êtes pas poétique. Envoyez-m'en tout de même.

JOHN. — Vous êtes une vraie femme de milliardaire, madame Hutchinson. Je vous en enverrai demain matin.

GERMAINE. — Non, John, n'insistez pas.

JOHN. — Je ne comprends rien à cette mauvaise grâce.

GERMAINE. — C'est que... c'est que je n'ai pas tout dit... Quand votre père est venu à New-York, il y a dix mois, je lui ai raconté toute l'histoire. Alors, dans le wagon spécial à réfrigérant, depuis ce temps-là, il envoie de l'eau.

JOHN, riant. — Ah! par exemple; ça, c'est trop fort. Et le plus drôle, c'est qu'il me fait payer tout de même les dollars, et qu'il me relance quand je suis en retard.

PATRICK, riant. — Ça, c'est vraiment bien.

JOHN. — Et vous voulez que je n'adore pas cet homme-là?...

PATRICK, tirant sa montre. — Deux heures. Cher ami, nous allons être obligés de vous quitter.

CYNTHIA. — Mais auparavant, ne pourrions-nous pas voir votre fils, le jeune Donald?

JOHN. — Certainement.

Il sonne.

CYNTHIA, à Germaine. — Quel âge a-t-il, maintenant?

GERMAINE. — Il va avoir neuf ans.

JOHN, au domestique qui paraît. — Allez dire à Jim de venir... (Le domestique sort. A Patrick.) Qu'est-ce que vous regardez là, cher ami?... C'est ma dernière acquisition. C'est un Meissonier.

PATRICK. — Je le connais, je l'ai aussi.

JIM, entrant. — Monsieur m'a demandé?

JOHN. — Oui, allez jusqu'à l'appartement de M. Donald, vous direz à son premier valet de chambre de vous le confier pour quelques instants.

JIM. — Bien, monsieur.

Il sort.

CYNTHIA. — Oh! quel vieux domestique! Chaque fois que je le vois... Quel âge a-t-il?

JOHN. — Je ne sais pas, moi; environ soixante-dix ans.

CYNTHIA. — Soixante dix ans!... Oh! que c'est excitant d'avoir un aussi vieux domestique! Patrick, il faut que vous m'en trouviez un pareil, vous m'entendez? Je veux avoir le plus vieux domestique de dans un refroidisseur spécial où il reste à une cer- New York.

PATRICK. — C'est entendu, chère amie...

La porte [illegible] s'ouvre à deux battants. Jim se place [illegible] le domestique à gauche. Le domestique annonce : « Monsieur Donald Gibbs ». Entre Donald, [illegible] tatigué, un peu vieillot [illegible] fatale.

JOHN. — Donald, allez saluer M. et Mme Hutchinson qui veulent vous voir.

DONALD, s'inclinant devant Patrick. — Monsieur... (Allant baiser la main de Cynthia.) Madame, je suis très heureux de vous présenter mes hommages.

CYNTHIA. — Oh! mais il est charmant!

PATRICK. — C'est un vrai petit homme.

CYNTHIA. — Comme vous avez un joli col de dentelles.

DONALD. — N'est-ce pas?... C'est papa qui me l'a donné pour mon jour de naissance. Il a coûté trois cent vingt dollars.

GERMAINE. — Donald, je t'ai déjà défendu de parler d'argent.

DONALD. — Mais, maman, de quoi voulez-vous que je parle?

GERMAINE. — Tes professeurs te parlent pourtant d'autre chose?

DONALD. — Oui, mais ils m'embêtent.

GERMAINE. — Donald!...

DONALD. — M. Woolmann m'a encore grondé ce matin.

JOHN. — Grondé? J'avais défendu à vos professeurs de vous gronder.

GERMAINE. — Qu'est-ce que tu avais fait? (Donald se tait.) Qu'est-ce que tu avais fait?

DONALD. — Je n'avais pas su ma leçon.

JOHN. — Woolmann est une brute; je lui parlerai ce soir.

GERMAINE. — Mon ami...

JOHN. — Laissez cela; si nous avions eu une fille, vous vous en seriez occupée; mais un garçon, c'est moi que cela regarde. D'abord, il n'a pas besoin de tant travailler, puisqu'il sera riche.

GERMAINE. — John, je vous en prie... pas devant lui.

DONALD. — Dites, papa, vous le renverrez, le méchant M. Woolmann?

CYNTHIA. — Il est charmant!

PATRICK. — Vous devez en être fier?

JOHN. — Il est très intelligent. (A Jim.) Jim, ramenez M. Donald dans son appartement. Vous préviendrez le chauffeur de M. Donald qu'il sortira dans son automobile fermée, de trois heures à quatre heures; il pourra marcher dix minutes à pied; mais vous direz à son valet de pied d'empêcher les autres enfants de l'approcher...

DONALD. — Oh! papa, je voudrais tant jouer un peu avec eux!

JOHN. — Depuis quand avez-vous vu le fils d'un milliardaire jouer avec des fils de pauvres?... Allez!.. (Donald sort.) Je tiens à ce que mon fils soit très bien élevé.

PATRICK. — Vous avez raison. Il faut garder ses distances.

JOHN. — Donald joue toujours seul. Je veux qu'il ait l'orgueil de son rang. (Un domestique entre et parle bas à John.) Oui, oui, qu'il entre. (Aux Hutchinson.) Vous permettez que je le reçoive? C'est William Halton, mon secrétaire.

CYNTHIA. — Ne vous gênez pas. D'ailleurs, il faut que nous vous quittions.

PATRICK. — Vous êtes content de Halton?

JOHN. — Très content. C'est un aide très sûr et très discret. Il ira loin.

PATRICK. — Combien vaut-il?

JOHN. — Deux cent mille dollars; mais il est très jeune, il n'a pas trente ans.

PATRICK. — Oui, pour son âge, c'est bien. Au revoir, Gibbs... Madame...

CYNTHIA. — Au revoir, chère madame.

Ils sortent.

Scène III

GERMAINE, JOHN, WILLIAM

JOHN. — Eh bien?... (Légère hésitation de William.) Vous pouvez parler devant ma femme; elle est discrète.

WILLIAM. — Cela va ennuyer Mme Gibbs.

JOHN. — Non. Elle n'écoutera pas. Elle n'entend rien aux affaires. Attendez! Hutchinson est bien parti, au moins? (Il va entr'ouvrir la porte de droite, puis redescend.) Pauvre Hutchinson! Il fera une drôle de figure dans six mois!...

GERMAINE. — Pourquoi?

JOHN. — Parce que je l'aurai ruiné.

GERMAINE. — Ruiné? Comment cela?

JOHN. — Trop long à expliquer. Ah! ça m'amusera de le voir sauter, celui-là!

GERMAINE. — Vous le haïssez donc?

JOHN. — Moi, non, mais lui me déteste. Il ne m'a jamais pardonné le coup des mines d'or du Nebraska. Deux fois déjà, il a essayé de me couler, il faut absolument que l'un de nous deux y reste.

GERMAINE. — Oh! ces affaires! Quelle abominable chose!

JOHN. — Et alors?... Quelles nouvelles, Halton?

WILLIAM. — J'ai vu Hatmaker, ce matin; son agent, Jameson, est revenu hier, il a parcouru l'Arkansas dans le plus grand secret et a fait des traités à son nom, pour six mois, avec toutes les mines de la région; il a promesse pour cette période de dix-sept millions de tonnes de charbon.

JOHN. — Bien. A un prix possible?

WILLIAM. — Assez élevé, malheureusement.

JOHN. — Combien?

WILLIAM. — Onze dollars la tonne pour février, onze et demi pour mars; douze pour avril, et ainsi de suite; un demi-dollar d'augmentation par mois.

JOHN. — Diable! Cela fait quinze dollars pour décembre!

WILLIAM. — Il a bien fallu; les directeurs ne voulaient pas s'engager pour si longtemps.

GERMAINE. — Comment? Quinze dollars? Mais, actuellement, je ne paie le charbon, moi, que douze dollars, rendu à New-York.

JOHN. — Vous savez le prix du charbon?

GERMAINE. — Bien entendu, pour mes comptes.

WILLIAM. — Madame Gibbs tient des comptes?

JOHN. — Oui, c'est admirable, n'est-ce pas?... (A Germaine.) Rassurez-vous, chère amie. Le jour où je paierai le charbon quinze dollars, je le revendrai vingt. (A William.) Aucune indiscrétion à craindre, n'est-ce pas?

WILLIAM. — Aucune, Hatmaker lui-même ne sait pas pour qui je fais acheter, et Jameson est encore plus loin de s'en douter.

JOHN. — Bien. Je vous remercie, Halton, je n'ai plus besoin de vous.

William sort.

Scène IV

GERMAINE, JOHN

GERMAINE. — Enfin, le voilà parti!

JOHN. — Il vous ennuyait?

GERMAINE. — Non, mais j'avais hâte d'être seule avec vous; cela m'arrive si rarement! Toujours du monde! Et vous êtes parti ce matin avant mon réveil. Vous n'avez même pas pu m'embrasser aujourd'hui.

JOHN, l'embrassant. — Chère Germaine!

GERMAINE, câline. — Vous m'aimez bien?

JOHN. — Oui.

GERMAINE. — C'est sûr? sûr?

JOHN. — Mais oui. Vous le savez.

GERMAINE. — Vous auriez mieux aimé une femme comme Cynthia?

JOHN. — Non.

GERMAINE. — Si. Vous lui avez dit tout à l'heure: « Vous êtes une vraie femme de milliardaire. » Cela m'a fait de la peine. Vous savez que je vaux beaucoup, beaucoup mieux que Cynthia?

JOHN. — J'en suis convaincu.

GERMAINE. — Pas assez. (Un silence.) Pourquoi avez-vous dit cela à Cynthia? Je ne suis donc pas, moi, une vraie femme de milliardaire?

JOHN. — Vous ne savez pas dépenser l'argent. Vous vivez modestement, d'une vie tranquille, effacée. Les journaux devraient parler de vous, citer les mots de Mme Gibbs, les robes de Mme Gibbs, les excentricités de Mme Gibbs.

GERMAINE. — Vous avez raison. Je tâcherai de ressembler à Cynthia.

JOHN. — Toujours Cynthia! Vous n'êtes pas jalouse, je suppose?

GERMAINE. — Oh! mon pauvre ami! Je sais trop bien que la femme ne compte pas assez dans votre vie pour que vous me trompiez! Et puis, quand vous le voudriez, vous ne pourriez pas, vous n'avez pas le temps.

JOHN. — Justement. J'ai toujours été pour vous un mari sûr et fidèle.

GERMAINE. — Oui, certainement.

JOHN. — Alors?

GERMAINE. — Alors... rien... Je me rappelle... Je me rappelle mon enfance, là-bas, en France... mon père était médecin dans une petite ville du Berri... il rentrait le soir, pour dîner... il était gai... il riait en mangeant... après le dîner, on mettait mon petit lit dans la salle à manger parce qu'il y faisait chaud et qu'on n'avait qu'un feu... on n'était pas riche... père et mère s'approchaient de la cheminée; on baissait l'abat-jour pour que je sois dans l'ombre, et ils parlaient bas pour ne pas m'éveiller... quelquefois, cependant, j'ouvrais les yeux et je voyais leurs deux têtes penchées vers le feu qui s'éteignait peu à peu... Ils causaient... de quoi?... de la journée, du lendemain, de rien, de ces mille riens qui font les heures légères entre des êtres qui se sont aimés et estimés longtemps... Parfois, ils sentaient mon regard sur eux... d'un même mouvement, leurs figures amies se retournaient vers moi et ils me souriaient... Nous ne causons jamais comme eux et jamais vous ne souriez en me regardant.

JOHN. — Voyons, Germaine, raidissez-vous... Vous n'êtes plus une enfant, et nous avons tous deux passé l'âge des puérilités. Moi aussi, j'ai été heureux quand j'étais petit, dans la ferme de mes parents, quoiqu'ils ne m'aient jamais souri... Oui, j'ai été très heureux, mais je n'y pense plus... Je ne pense jamais au passé.

GERMAINE. — Comme, par certains côtés, nous sommes loin l'un de l'autre! Nous sommes de deux races si différentes! Cela me faisait peur, vous vous en souvenez?... J'ai longtemps hésité à devenir votre femme, je me sentais séparée de vous par tant d'habitudes, d'idées, de sentiments!... C'est effrayant, ce que vous venez de dire: « Je ne pense jamais au passé. »

JOHN. — Le passé est si peu de chose pour nous autres Américains, quelques années...

GERMAINE. — Pour nous, ce sont des siècles; nous sommes les très vieux héritiers d'une très vieille race... Je me fais parfois, John, l'effet de votre aïeule, de l'aïeule d'un enfant très jeune, très turbulent et un peu fatigant. Alors, vous n'êtes jamais las de toujours vouloir!

JOHN. — Si, parfois. Il y a de durs moments, c'est certain, des moments où, malgré soi, la fatigue vous terrasse, la tête devient lourde et le corps pesant... On voudrait se reposer... Et puis, la vie vous pousse, les affaires... C'est beau, vous savez, les affaires... les grandes affaires!... Une femme ne peut pas comprendre... mais, je vous jure que c'est beau!... Et alors, qu'importe la peine, si on est royalement payé? Et je le suis! Ah! on ne peut pas dire que j'ai manqué ma vie, moi!

GERMAINE. — Non, vous, on ne peut pas dire que vous l'avez manquée.

UN DOMESTIQUE, *à droite.* — Monsieur...

JOHN. — Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

LE DOMESTIQUE. — C'est monsieur le père de monsieur qui vient voir monsieur.

JOHN. — Mon père! Faites-le entrer, parbleu!

Scène V

GERMAINE, JOHN, TIMOTHY, puis JIM

JOHN. — Ah! mon père, bonjour.

GERMAINE. — Bonjour, mon cher père.

TIMOTHY. — Bonjour, mes enfants, bonjour.

GERMAINE. — Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu!

JOHN. — Il y a un siècle!

TIMOTHY. — Il y a trois mois.

GERMAINE. — Tout le monde va bien chez vous?

TIMOTHY. — Très bien; mes vœux sont superbes... Et j'ai acheté un lot de génisses!...

JOHN. — Oui... mais, ma mère?

TIMOTHY. — Votre mère va bien aussi. Depuis que je ne vous ai vus, j'ai acheté trois fermes.

JOHN. — Encore?

TIMOTHY. — Qu'est-ce que vous voulez? Moi, j'achète des champs, il n'y a que ça qui m'amuse.

GERMAINE. — Mais vous allez devenir un des plus gros propriétaires de l'Amérique!

TIMOTHY. — Oui, oui, j'ai une belle terre!

JOHN. — Je vais faire préparer votre chambre.

TIMOTHY. — Oh! pour peu de jours. Dans vos vilaines villes, moi, je ne peux pas vivre, il n'y a pas d'air! Tandis que dans une étable... ça, ça s'appelle respirer.

GERMAINE. — Comme vous avez raison.

TIMOTHY. — Eh! quoi, ma bru, vous êtes si campagnarde? C'est bien, cela, c'est très bien. Alors, amenez-moi votre mari, il y a six ans qu'il n'est venu nous voir... N'est-ce pas? Votre mère trouve ça bien long.

JOHN. — Qu'elle vienne à New-York, nous nous verrons.

TIMOTHY. — Oh! cela, vous ne l'y déciderez jamais, surtout maintenant, elle est trop vieille, elle est comme moi.

GERMAINE. — Vous, mon cher père? Vous êtes toujours aussi jeune.

TIMOTHY. — Oh! non... oh! non! Je vieillis, je le sens bien... Et la terre devient trop grande pour moi, là-bas; je le sens bien, je me fatigue.

GERMAINE. — Vos enfants ne vous aident donc pas?

TIMOTHY. — Non. Tous les grands sont partis; il ne me reste que les plus jeunes, qui s'en iront comme les autres... Et alors, quand je ne pourrai plus, bientôt, qu'est-ce que deviendra la terre?

JOHN. — Attendez un peu. Quand je me retirerai des affaires, j'irai vous aider, moi.

TIMOTHY. — Farceur!

JOHN. — Non, réellement; quand j'ai le temps de réfléchir, pendant une ou deux minutes par an, je pense à là-bas; j'en parlais encore tout à l'heure avec Germaine; n'est-ce pas, Germaine?

TIMOTHY. — Farceur! Vous pensez à vous retirer des affaires, vous?

JOHN. — Ah! non, pas maintenant, mais plus tard, quand...

TIMOTHY. — Oui, quand les poules auront des dents!... Je vous connais, mon garçon, vous mourrez à la peine, dans votre bureau, devant un téléphone... Suffit, ne disons plus de bêtises... Est-ce que je ne pourrais pas voir mon petit-fils?

JOHN, *sonnant.* — Mais si, je vais le faire demander. Il n'est pas encore sorti, justement... (*Au domestique qui paraît.*) Dites à Jim de venir.

GERMAINE. — Donald sera bien heureux de vous voir, il vous aime beaucoup, vous savez?... Très souvent, il nous parle de son grand-père.

TIMOTHY. — Moi aussi, je l'aime bien, ce petit... Il a dû grandir depuis six mois?

GERMAINE. — Oh! oui, beaucoup... trop, même, cela m'inquiète...

JOHN. — Mais non, mais non, il va très bien...

GERMAINE. — Je voudrais le faire voir par un médecin... par Hambury, par exemple...

JOHN. — Oh! non, pas celui-là!...

GERMAINE. — C'est un si bon médecin d'enfants...

JOHN. — Je ne veux pas le voir ici. Un mauvais drôle!... un socialiste, qui nous déteste, nous autres milliardaires. Il a fait contre nous, il y a un mois, un article plein de haine... Pas celui-là!... (*A Jim qui a paru à droite.*) Jim, vous allez...

TIMOTHY. — Eh! mais, c'est le vieux Jim. Et ça va toujours, vieux Jim?

JIM. — Toujours, monsieur.

TIMOTHY. — Sans rancune, hein?

JIM. — Oh! monsieur...

JOHN. — Jim, vous allez chercher M. Donald et vous l'amènerez ici.

JIM. — Bien, monsieur.

Il sort.

TIMOTHY. — Fichtre! que de respect!... Monsieur

Donald! De mon temps, on se contentait de respecter son père; mais, on a fait des progrès depuis, on en est à respecter son fils!

JOHN. — Donald n'est pas un enfant ordinaire, mon père, il aura un jour une fortune que lui enviera un fils de roi.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — Monsieur Donald Gibbs!

Même cérémonial que tout à l'heure.

Scène VI

GERMAINE, JOHN, TIMOTHY, DONALD

DONALD. — Oh! grand-père, que je suis content de vous voir!

TIMOTHY. — Et moi aussi, mon petit. Regardez-moi. Hum! hum! Il m'a l'air un peu pâlot... (Il le palpe comme un poulet.) Et puis des petits os... des petits os...

JOHN. — Je ne sais pas pourquoi vous dites cela. Il est très robuste, au contraire. N'est-ce pas, Donald, que vous êtes solide?

DONALD, toussant légèrement. — Oui, mon père.

GERMAINE. — Je suis sûre que tu as pris froid!

JOHN. — Mais non, mais non!... s'il tousse, c'est que...

TIMOTHY. — C'est qu'il se porte bien, c'est évident. Hein, Poulot, vous aimez la campagne, dites?

DONALD. — La campagne?

TIMOTHY. — Oui, la campagne. Vous savez bien ce que c'est que la campagne?

DONALD. — Oh! oui, j'en ai entendu parler...

TIMOTHY. — Voyons, vous avez bien vu des arbres?

DONALD. — Oh! oui, souvent, dans les avenues... Il y en a chez vous, des arbres, dites, grand-père?

TIMOTHY. — Bien sûr!...

DONALD. — Et puis des bêtes?... Il y a des bêtes aussi?

TIMOTHY. — Beaucoup.

DONALD. — Oh! que ça doit être amusant! Des vaches, dites?

TIMOTHY. — Oui.

DONALD. — Et puis des canards?

TIMOTHY. — Oui.

DONALD. — Est-ce que c'est méchant, les canards?

TIMOTHY. — Mais non! mais non! Ah çà! qu'est-ce qu'on lui apprend donc, à ce petit?

JOHN. — Bien des choses. Il est déjà très fort en histoire.

TIMOTHY. — En histoire! En histoire!... (A Germaine.) Et vous supportez ces choses-là, vous, ma bru?

GERMAINE. — Je dois les supporter... John ne veut pas que je m'occupe de son éducation

DONALD. — Dites, grand-père, est-ce qu'il y a des enfants, chez vous?

TIMOTHY. — Mais oui, il y a en ce moment tous les enfants de ton oncle James, et ceux de ta tante Julia, et ceux de ta tante Gertie, et quelques-uns de ta tante Edna.

DONALD. — Combien ça fait d'enfants, tout ça?

TIMOTHY. — Dix-sept.

DONALD. — Dix-sept! Et ils jouent ensemble?

TIMOTHY. — Toute la journée.

DONALD. — Oh! grand-père, je voudrais tant aller chez vous.

TIMOTHY. — Mais, certainement, mon pintadon, qu'il faut que vous veniez chez moi; vous jouerez, vous rirez, vous courrez, vous deviendrez un gros petit gars, au lieu d'avoir l'air d'une petite fille malade.

GERMAINE. — Oh! oui, mon cher père, emmenez-le!

JOHN. — Je ne veux pas que Donald me quitte.

GERMAINE. — Pourquoi?

TIMOTHY. — Oui, pourquoi?

JOHN. — S'il lui arrivait malheur... Songez que tout l'avenir de notre maison repose sur lui, que nous n'avons que lui.

TIMOTHY. — Ça, mon garçon, c'est de votre faute.

JOHN. — Nous ne devons pas désirer beaucoup d'enfants, surtout à présent; les médecins disent que les enfants des milliardaires sont tous des dégénérés.

GERMAINE. — Alors, moi, j'aimerais mieux moins de milliards et plus d'enfants.

TIMOTHY. — John, mon cher garçon, je ne vous prends certes pas pour une bête, mais il y a des jours où je me demande si votre femme n'a pas, dans son bon sens, plus de raison que vous dans toutes vos combinaisons.

JOHN. — J'apprécie beaucoup l'intelligence de Germaine.

TIMOTHY. — Et vous avez raison... Avec tout ça, mes enfants, j'ai une faim de loup, vous savez?...

GERMAINE, sonnant. — Comment! est-il possible que vous n'ayez pas déjeuné?

TIMOTHY. — Oh! si, vous ne voudriez pas!... J'ai déjeuné en wagon, mais il y a plus de deux heures, et j'ai encore faim.

GERMAINE. — On va vous servir quelque chose, mon cher père... (A Jim qui est entré.) Jim, faites servir dans la salle à manger.

JOHN. — Et puis vous reviendrez ici attendre que l'automobile de monsieur Donald soit prête, il va être l'heure. Vous resterez avec lui. Voulez-vous passer dans la salle à manger, mon père?

TIMOTHY. — Mais, certainement. (A Germaine.) Vous venez avec moi?

GERMAINE. — Je vais vous installer.

JOHN. — Et, moi, je vais en profiter pour boire un verre de lait... de votre lait, mon père.

TIMOTHY, au moment d'entrer, se retournant. — Ah! à propos de mon lait... je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire... Je vous en envoie depuis un an et demi, c'est très bien, mais vous ne vous doutez pas, vous qui vivez dans les villes, de ce qui se passe dans le Nebraska; vous ne savez pas que les fourrages sont rares, très rares, cette année; vous ne savez pas que les vachers sont hors de prix!... tout renchérit, mon garçon. Aussi, je vais être obligé d'augmenter le prix de votre lait.

JOHN, à Germaine. — Et on ne veut pas que j'adore cet homme-là!

TIMOTHY. — Qu'est-ce que vous dites?

GERMAINE. — Il me dit que c'est une affaire convenue, mon cher père.

Tous trois entrent à gauche, premier plan.

Scène VII

DONALD, JIM, puis GERMAINE

DONALD, assis dans un grand fauteuil, les pieds sur la table. — Jim!

JIM, debout devant lui. — Monsieur Donald?

DONALD. — N'est-ce pas qu'il est très gentil, grand-père?

JIM. — Très gentil.

DONALD. — Pourquoi il seul comme ça?

JIM. — Qu'est-ce qu'il seul?

DONALD. — Je ne sais pas au juste, mais je me figure qu'il seul la campagne. Vous ne croyez pas?

JIM. — Peut-être.

DONALD. — Vous savez, il y a des bêtes chez lui... des vaches... et puis des canards... N'est-ce pas que vous croyiez, vous, que les canards étaient méchants?

JIM. — Bien sûr.

DONALD. — Ah çà! qu'est-ce qu'on vous apprend donc?... Ils ne sont pas méchants du tout.

JIM. — Ah?

DONALD. — Vous savez, il y a aussi des enfants chez lui.

JIM. — Chez qui?

DONALD. — Chez grand-père; il y en a dix-sept. Pourquoi est-ce que papa, il n'en a qu'un?

JIM. — Ça, monsieur Donald, je ne sais pas.

DONALD. — Mais si, vous devez savoir, puisque vous êtes vieux. Dites pourquoi?

JIM. — C'est des choses qui ne sont pas de votre âge.

DONALD. — Vous en avez, vous, des enfants?

JIM. — Oui; et puis des petits-enfants.

DONALD. — Combien?

JIM. — Neuf.

DONALD. — Ils sont à vous?

JIM. — Non, à mes filles.

DONALD. — Mais elles vous les prêtent quelquefois?

JIM. — Souvent: tous les dimanches.

Germaine est sortie de gauche, sans être vue de Donald ni de Jim, elle s'arrête pour écouter leur conversation.

DONALD. — Neuf!... Qu'est-ce que vous faites de tant d'enfants que ça?

JIM. — Je les fais joner.

DONALD. — Mais ils n'ont pas de joujoux, puisque vous n'avez pas d'argent pour en acheter.

JIM. — On n'a pas besoin de joujoux pour s'amuser; ils jouent entre eux, ils courent, ils se cachent; et puis, ils ont les chaises, les tabourets, des ficelles...

DONALD. — Et ils s'amusent?

JIM. — Beaucoup.

DONALD. — Dites donc, Jim?

JIM. — Monsieur Donald...?

DONALD. — Pourquoi donc que tous les enfants qu'il y a chez grand-père, et puis chez vous, et puis dans la rue, et puis partout, ils jouent toujours ensemble?

JIM. — Parce que c'est de leur âge.

DONALD. — Alors, moi, pourquoi est-ce que je joue toujours tout seul?

JIM. — Parce que vous êtes trop riche.

DONALD. — Ah!... Dites donc, Jim?

JIM. — Monsieur Donald?

DONALD. — Quand ils jouent, vos enfants, est-ce qu'ils rient?

JIM. — Tout le temps.

DONALD. — Et vous, est-ce que vous riez aussi?

JIM. — Mais, bien sûr.

DONALD. — Pourquoi donc que papa, il ne rit jamais?

JIM. — Parce qu'il est trop riche.

DONALD. — Ah!... C'est donc mal d'être riche?

JIM. — Écoutez, monsieur Donald, ça me fait trop de chagrin de vous voir vivre, comme ça, tout seul et tout triste. Ça n'est pas naturel, à votre âge. Si vous voulez, un jour... mais vous ne le direz pas à votre papa, surtout... il me chasserait... un jour je vous mènerai chez moi, et je vous ferai jouer avec mes petits enfants.

DONALD. — Depuis quand les fils de milliardaires jouent-ils avec les fils de pauvres?

LE DOMESTIQUE, annonçant. — L'automobile de monsieur Donald Gibbs est avancée.

Donald sort, sans doute, tandis qu'un domestique, incliné très bas, lui tend son chapeau et sa canne.

JIM, le regardant sortir. — Pauvre petit!

GERMAINE. — Ah! oui... Pauvre petit!

JIM. — Oh! madame... Vous avez entendu?

GERMAINE. — Tout.

JIM. — Pardonnez-moi, madame.

GERMAINE. — Vous pardonner, Jim... à vous qui venez de donner à mon fils la plus belle, la plus haute leçon qu'il pût recevoir: la pitié!... Hélas! il n'a pas compris. Et, quand vous avez risqué votre place pour lui donner un peu de joie, il n'a trouvé à vous répondre que des paroles blessantes!... En son nom, Jim, c'est moi qui vous demande pardon.

Elle lui tend la main.

JIM, très ému. — Oh! madame... madame!...

Il lui baise la main.

UN DOMESTIQUE, annonçant. — Monsieur le docteur Hambury. (Qui sort à gauche.)

Scène VIII

GERMAINE, LE DOCTEUR HAMBURY

GERMAINE. — Ah! docteur, que je suis contente de vous voir!

HAMBURY, bâillant. — Cela m'étonne, madame, et j'ai été bien surpris en recevant votre lettre. En général, ce n'est pas dans les palais de la cinquième avenue que je suis appelé.

GERMAINE. — Oui, mon mari ne voulait pas vous faire venir; il dit que vous laissez les milliardaires. Mais, peu m'importe à moi, je sais que vous soignez admirablement les enfants, je veux que vous voyiez le mien; il n'est pas encore parti, je vais...

HAMBURY. — Inutile; j'ai déjà trop de malades. Mes visites me faisaient passer devant chez vous, je suis entré pour vous dire que je ne pouvais pas m'occuper de votre enfant.

GERMAINE. — Vous ne refuserez pas de le voir une fois?

HAMBURY. — Il sortait quand j'entrais, je l'ai vu.

GERMAINE. — Pas assez pour savoir ce qu'il a.

HAMBURY. — Ce qu'il a?... Croyez-vous que j'aie besoin de l'examiner pour vous le dire?... Ce qu'il a?... Il a qu'il est fils de milliardaire.

GERMAINE. — Ce n'est pas une maladie.

HAMBURY. — Vous croyez?... Pourquoi donc, alors, les milliardaires n'ont-ils pas d'enfants ou n'en ont-ils qu'un?... Pourquoi cet enfant est-il toujours un dégénéré?

GERMAINE. — Vous êtes cruel, monsieur.

HAMBURY. — Ah! ah!... Vous ne me retenez plus, maintenant. Vous êtes bien étonnée d'entendre dire la vérité. Vous avez tout, l'argent, la puissance, le bonheur; si vous aviez aussi des enfants sains et

solides, ce serait trop beau et ce serait injuste!... Vous faites trop de mal autour de vous, il faut que vous payiez cela, il faut que nous ayons notre revanche, nous, les malheureux. Eh bien, notre revanche, ce sont vos enfants.

GERMAINE. — Assez, monsieur, je vous prie. Puisque vous ne vouliez pas soigner mon fils, il était inutile de venir ici; mais, vous avez tenu à pénétrer chez moi pour dire son fait à une milliardaire... vous vous êtes trompé en vous adressant à moi. L'argent, je le hais, vous entendez? je le hais autant que vous, plus que vous peut-être, parce que c'est lui qui est la cause de tous mes chagrins. L'argent, il a fait entrer ici tant de soucis et si peu de joies!... Vous me reprochez ma fortune, à moi?... Ah! mon pauvre monsieur, si vous saviez...

HAMBURY. — Excusez-moi, madame, je... j'ignorais... de tels sentiments sont si rares.

GERMAINE. — Oui, évidemment, vous ne pouviez pas deviner... c'est une bien lourde charge qu'une grosse fortune, monsieur Hambury! Et il y a des jours, beaucoup de jours, où je plie sous le fardeau.

HAMBURY. — Déposez-le!

GERMAINE. — Ah! si cela ne dépendait que de moi... Vous ne me croyez pas sincère, n'est-ce pas?

HAMBURY. — Si... J'ai été un peu ridicule... tout à l'heure, n'est-ce pas?

GERMAINE. — Un peu.

HAMBURY. — Je vous ai froissée?

GERMAINE. — Non, cela ne m'atteignait pas. Je ne suis pas une milliardaire, moi... mais je suis une mère et vous m'avez fait souffrir.

HAMBURY. — Pardonnez-moi.

GERMAINE. — Vous êtes tout à fait sans haine, à présent?

HAMBURY. — Tout à fait.

GERMAINE. — Ce que vous avez dit sur les enfants des milliardaires, ce n'était pas vrai... n'est-ce pas, docteur?

HAMBURY. — Si.

GERMAINE. — Ah?... Mais, ce n'est pas vrai pour mon fils! ce n'est pas un fils de riches, lui! Quand je l'ai eu, nous étions relativement pauvres, mon mari et moi. Et alors, l'hérédité ne pèse pas sur lui.

HAMBURY. — Il y a le milieu. Croyez-moi, madame, mes confrères vous flattent, sans doute, parce que vous êtes très riche et que vous les payez très cher... moi, j'ai le droit d'être sincère, parce que je ne veux rien de vous. Je vous le répète: un enfant élevé ici, dans cette atmosphère anormale, excessive, ne peut pas vivre... et il vaut mieux qu'il ne vive pas... Il serait, trop jeune, en butte aux mauvaises tentations; il serait, trop jeune, une proie facile pour les filles et les escrocs; et alors, quelles sottises, quelles folies ne ferait-il pas? Un bon riche, ça se voit rarement; un bon fils de riche, ça ne se voit jamais!

GERMAINE. — Oui, le milieu!... c'est vrai. Mais, si on le sortait de ce milieu, il pourrait encore faire un solide et brave enfant... n'est-ce pas, docteur?...

HAMBURY. — Peut-être, en le faisant vivre hors de New-York, hors des villes, à la campagne... Quel âge a-t-il?

GERMAINE. — Neuf ans.

HAMBURY. — Il faudrait se hâter... A la campagne, madame, à la campagne!

GERMAINE. — Je vous remercie!

HAMBURY. — Madame...

Il va pour sortir.

GERMAINE. — Docteur! Je voudrais... je ne voudrais pas que vous partiez sans... je veux vous offrir...

HAMBURY. — Non, madame...

GERMAINE. — J'ai justement là un chèque que mon mari m'a remis hier... un chèque de mille dollars.

HAMBURY. — C'est trop.

GERMAINE. — Ce serait pour vos pauvres.

HAMBURY. — C'est trop peu!

Il sort.

Scène IX

GERMAINE, SAM, EMMA

Germaine se dirige vers la porte de gauche, premier plan; à ce moment, la porte de la gauche, deuxième plan, s'ouvre.

EMMA. — Vous êtes seule?

GERMAINE, joyeuse. — Emma! Et Sam!... Quelle bonne surprise!

SAM. — On nous a dit que vous étiez occupée; alors, nous avons attendu dans le bureau de John.

GERMAINE. — Entrez, entrez, mes bons amis... J'ai toujours tant de joie quand vous venez. Cela fait tant de plaisir de voir des gens heureux!

EMMA. — Qu'est-ce que vous avez, ma chérie?

SAM. — Vous êtes nerveuse?

GERMAINE. — Un peu... ce n'est rien. Tous vos enfants vont bien?

SAM. — Admirablement.

EMMA. — Figurez-vous que Vera a gagné trois livres en cinq mois.

GERMAINE. — Elle doit être superbe?

EMMA. — Oui, c'est un beau bébé.

GERMAINE. — Vous savez que vous m'avez promis de me l'amener un jour.

EMMA. — Aujourd'hui, c'était impossible... nous avons fait une trop longue course, nous avons passé par la huitième avenue.

GERMAINE. — Oh! quelle promenade!... Pourquoi avez-vous été si loin?

EMMA. — Parce que... (Avec embarras.) Dites-le, Sam.

SAM. — Non, non... dites-le, vous.

EMMA. — C'est un tel enfantillage... figurez-vous que j'ai une petite bourse, à moi toute seule, pour acheter des choses pas raisonnables. J'ai envie en ce moment d'une superbe garniture de cheminée qui est en vente chez Withney... une vraie folie; aussi, je ne veux pas que Sam me la donne... trois cents dollars; seulement je n'en ai que deux cent cinquante... Alors, en attendant de l'acheter, de temps en temps, Sam et moi, on va la voir à la devanture de Whitney.

GERMAINE. — Voulez-vous me faire un gros plaisir? Permettez-moi de vous l'offrir. Je vais téléphoner à Whitney dans le bureau de mon mari, et, à votre retour, vous trouverez la garniture chez vous.

SAM, vivement. — Non, non, je vous en prie...

EMMA. — Vous êtes bien gentille, mais, j'aime mieux pas.

GERMAINE. — Pourquoi?

EMMA. — Parce que ce serait trop simple... ça ne me ferait plus plaisir. Ce qui est bon, voyez-vous, ce n'est pas d'avoir les choses, c'est de les désirer. (Geste de Germaine.) Je vous ai fait de la peine?

GERMAINE. — Non, seulement, ce que vous venez de dire répond si bien à mes pensées en ce moment

que votre phrase m'a touchée au cœur... Si vous savi ez quelle lassitude vous laissent les soucis accumulés avant d'être formés! Désirer... ce doit être si bon! Je vous envie profondément, ma chérie... et c'est vous qui avez raison: gardez votre désir.

SAM. — Je regrette, Germaine, de vous trouver aujourd'hui dans une disposition d'esprit un peu triste, car nous étions venus vous dire des choses peu propres à vous égayer. J'hésitais à vous en parler, mais Emma trouve que je dois parler.

EMMA. — Oui, Sam, vous devez lui dire.

GERMAINE. — Quoi donc?

SAM. — Voici: votre mari vous parle-t-il quelquefois de ses affaires?

GERMAINE. — Rarement.

SAM. — Il conduit ses opérations avec une audace et une hardiesse inouïes; mais, son procédé habituel, c'est de créer une baisse des salaires qui force des milliers d'ouvriers à souffrir de la faim pendant des semaines et des mois, et chacune de ses affaires ruine des quantités d'individus et finit par des suicides, de nombreux suicides. Or, tel que je le connais, il ne va pas s'arrêter, il va faire de nouvelles opérations.

GERMAINE. — Oui, en ce moment il en prépare une très importante, sur... Mais non, ce sont des secrets, je ne dois pas les dire, même à vous.

SAM. — Vous avez raison. Mais, vous comprenez qu'ainsi John a excité des haines féroces. Des milliers d'individus veulent ardemment sa mort. Il est obligé de se faire suivre sans cesse, dans la rue, par deux policemen gigantesques. Et, le dimanche, à l'église, il s'adosse toujours à un pilier, pour n'être pas frappé par derrière.

GERMAINE. — C'est effrayant!... J'ignorais tout cela.

SAM. — Aujourd'hui encore, il a failli être écharpé; il a été blessé légèrement.

GERMAINE. — Oui, un chauffeur maladroit qui l'a heurté à un tournant.

SAM. — Non pas, mais une révolte d'ouvriers exaspérés par une baisse factice des salaires; hier, un enfant est mort de faim, disent-ils.

GERMAINE. — Quelle horreur!

SAM. — Ils lui ont jeté des pierres; il a dû faire tirer dans le tas. Il y a eu plusieurs tués, dont une femme.

GERMAINE. — Non, Sam, non... c'est impossible!

SAM. — Alors, je suis venu vous parler; si vous avez de l'influence sur lui, servez-vous-en, il est temps; tâchez de l'arrêter. Je vous assure qu'il joue là un jeu dangereux, très dangereux; il y va de sa vie. Nous avons cru qu'il était de notre devoir, à nous, vos vieux amis, de vous prévenir.

EMMA. — N'est-ce pas que nous avons bien fait?

GERMAINE. — Vous avez très bien fait... et je vous remercie.

SAM. — Ne le jugez pas trop mal, Germaine; voyez-vous, on ne peut pas juger un homme comme lui, un homme de combat taillé pour la lutte et la conquête, comme on ferait d'un petit bourgeois timide.

GERMAINE. — Vous avez raison; aussi, je ne le juge pas. C'est mon mari, c'est l'homme qui m'a promis fidélité et affection... et qui a tenu largement sa promesse; il n'a pas le même idéal que moi, mais, au fond c'est un honnête homme. C'est votre avis aussi, n'est-ce pas?

EMMA. — Sûrement.

GERMAINE. — Sam... Sûrement!?

SAM. — La preuve, c'est que je suis resté son ami.

GERMAINE. — Et cependant, ce que vous venez de me dire me fait penser à certaines choses que je n'avais pas comprises jusqu'ici. Promettez-moi de me répondre en toute sincérité?

SAM. — Je vous le promets!

GERMAINE. — Plusieurs fois John a voulu vous intéresser à ses affaires, vous avez toujours refusé. Pourquoi?

SAM. — Je ne veux pas gagner d'argent de cette façon. Comme vous, je n'ai pas le même idéal que John; je désapprouve sa richesse; l'affection que j'ai pour l'homme, je la refuse au milliardaire, et c'est pourquoi je n'ai jamais fait et ne ferai jamais d'affaires avec lui.

GERMAINE. — Sam, je suis fière pour mon mari que vous lui ayez gardé votre affection. Vous m'avez parlé aujourd'hui comme un véritable ami et vous m'avez appris des choses que j'aurais dû savoir depuis longtemps. Vous avez raison, il faut agir.

Entrent John et Timothy.

Scène X

GERMAINE, SAM, EMMA, JOHN, TIMOTHY

JOHN, *à* SAM. — Tiens! vous voilà?... Bonjour, Sam. On ne m'avait pas dit que vous étiez là! (*A* EMMA.) Bonjour, madame. (*A* TIMOTHY.) Mon père, je ne sais pas si vous vous connaissez.

TIMOTHY. — Eh! parbleu, oui, je connais monsieur! Il y a douze ans de cela... mais je me souviens bien du jour où je l'ai vu; il vous a rendu là un fier service.

SAM. — Oh! ne parlons pas de cela.

TIMOTHY. — Parlons-en, au contraire. Sans vous, John ne serait sans doute jamais devenu milliardaire, et c'eût été dommage.

SAM. — Croyez-vous?

TIMOTHY. — Sûrement; car, sans cela, je n'aurais jamais pu acheter toutes mes fermes.

SAM. — C'est vrai.

TIMOTHY. — Aussi, il faudra que vous veniez me voir dans le Nebraska.

SAM. — Certainement.

TIMOTHY. — Vous et puis madame Royce.

EMMA. — Vous êtes bien aimable, monsieur Gibbs.

TIMOTHY. — Il ne faut pas me dire: « Vous êtes bien aimable, monsieur Gibbs... » Il faut me dire: « Oui » et venir.

EMMA. — C'est promis.

TIMOTHY. — Allons, je me sauve!... A ce soir, John!...

JOHN. — A ce soir!...

TIMOTHY. — Dans quelle direction allez-vous?

SAM. — A la deuxième avenue.

TIMOTHY. — C'est aussi mon chemin; allons-y ensemble.

GERMAINE, *bas, à* SAM. — Merci!

Timothy, Sam et Emma sortent.

Scène XI

GERMAINE *et* JOHN

GERMAINE. — John!

JOHN, *près d'entrer dans son cabinet.* — Quoi?

GERMAINE. — Restez un peu.

JOHN. — J'ai beaucoup à travailler.

GERMAINE. — Vous pouvez bien attendre un instant. Pour une fois que nous pouvons causer seul à seule...

JOHN. — Nous avons déjà causé tout à l'heure, et, à présent, c'est le tour des affaires.

GERMAINE. — C'est d'affaires que je veux vous parler.

JOHN. — Vous?... Je vous écoute...

GERMAINE. — Comment trouvez-vous votre père?

JOHN. — Très bien!

GERMAINE. — Ah!

JOHN. — Vous pas?

GERMAINE. — Non... je le trouve fatigué, vieilli.

JOHN. — Lui?... Il est plus solide que ses taureaux.

GERMAINE, dubitative. — Heu!... C'est une grosse exploitation qu'il a dans le Nebraska?

JOHN. — Énorme! une des plus considérables des Etats-Unis.

GERMAINE. — Il y a de quoi occuper toute l'activité d'un homme jeune encore et entreprenant?

JOHN. — Certes!

GERMAINE. — Et cet homme pourrait y gagner sa vie?

JOHN. — Oh! c'est une affaire admirable; on peut y gagner beaucoup d'argent, pas colossalement, mais beaucoup; bien plus, en tout cas, que n'en gagne mon père.

GERMAINE. — Ah! on pourrait mieux faire que lui?

JOHN. — Oui.

GERMAINE. — Comment faudrait-il s'y prendre?

JOHN. — Il faudrait d'abord... Mais, pourquoi me demandez-vous tout cela? Vous pensez donc à quelqu'un pour le remplacer?

GERMAINE. — Oui.

JOHN. — A qui?

GERMAINE. — Qu'est-ce que vous diriez, si je vous proposais d'aller tous les trois: Donald, vous et moi, nous installer dans le Nébraska?... Vous dirigeriez les fermes de votre père, vous y trouveriez un emploi sain et intelligent de votre activité; je suis sûre que nous serions tous très heureux.

JOHN. — Je ne pense pas que vous parliez sérieusement.

GERMAINE. — Je parle très sérieusement.

JOHN. — A quoi pensez-vous?... A quel propos irais-je quitter toutes mes affaires, ces affaires qui sont ma vie, ma raison d'être?... Quelle étrange idée vous avez eue là!

GERMAINE. — Pas si étrange, vous en parliez vous-même à votre père tout à l'heure.

JOHN. — Oh! j'en parlais en l'air... et puis, pour plus tard... beaucoup plus tard.

GERMAINE. — Alors, écoutez! Nous sommes tous un peu fatigués, vous tout le premier; nous avons besoin d'air: allons passer quelques mois chez vos parents, voulez-vous?

JOHN. — Absolument impossible!

GERMAINE. — Quoi! pas même cela?

JOHN. — Je ne peux pas quitter New-York en ce moment.

GERMAINE. — Pourquoi?

JOHN. — Parce que j'ai à m'occuper d'une affaire.

GERMAINE. — Soit! Mais, vous m'avez dit vous-même qu'on pouvait s'en occuper de loin, par le télégraphe et le téléphone...

JOHN. — D'une affaire ordinaire, oui; de celle-là, non.

GERMAINE. — Ce n'est donc pas une affaire ordinaire?

JOHN. — Ah! non, par exemple!... C'est peut-être le coup le plus énorme qui ait été encore tenté en Amérique.

GERMAINE. — Vous m'effrayez!

JOHN. — Il ne faut pas s'effrayer; c'est un coup certain.

GERMAINE. — Sur le charbon?

JOHN. — Oui.

GERMAINE. — Singulière affaire! qui consiste à le payer plus cher qu'il ne vaut.

JOHN. — Qu'importe, si je le revends le double de ce que je l'ai payé.

GERMAINE. — C'est impossible!

JOHN. — Écoutez-moi et vous allez être vous-même frappée de la simplicité de mon idée. J'ai, à l'heure actuelle, acheté le quart de la production du charbon des Etats-Unis pour six mois; dans un mois, j'aurai acheté les trois autres quarts, si bien que je posséderai, pendant une demi-année, tout le charbon américain.

GERMAINE. — Cela ne se peut pas, aucune fortune n'y suffirait.

JOHN. — La mienne y a suffi.

GERMAINE. — Alors, vous l'avez engagée tout entière?

JOHN. — Presque tout entière. Et personne au monde ne s'en doute, sauf Halton que j'ai dû mettre dans le secret, parce qu'il me fallait un intermédiaire; mais celui-là est sûr. Les marchés ont été passés par des individus qui ne me connaissent pas et qui ne se connaissent pas entre eux; je n'ai d'ailleurs jamais spéculé sur le charbon et personne ne se méfie de moi. Nul ne sait que le trust du charbon est fait. Dans un mois, quand l'opération commencera à jouer, ceux qui auront besoin de charbon devront s'adresser à qui?... A moi, et à moi seul, puisque je serai le seul détenteur; et, alors, comprenez-vous maintenant pourquoi cela m'est égal, s'il vaut dix dollars à présent, de le payer onze, douze, treize dollars?... Je le revendrai quinze, vingt dollars, plus si je le veux... et tous devront passer par ma volonté. Je leur ferai à tous mes conditions... et elles seront dures!... Les compagnies de chemins de fer, les compagnies de navigation, les compagnies d'électricité, je les tiendrai toutes; j'aurai dans mes mains, dans ces deux mains que voici, toute la force américaine et je vous réponds que je saurai m'en servir. Il y a de pauvres petits milliardaires qui sont tout fiers de se dire les rois du pétrole, du fer ou du blé; moi, je serai leur roi à tous, je serai le roi de la force.

GERMAINE. — Et cela ruinera Patrick Hutchinson?...

JOHN. — Oui.

GERMAINE. — Lui seul sera ruiné?

JOHN. — Oh! non, le coup ruinera des quantités de gens.

GERMAINE. — Des directeurs?

JOHN. — Et des porteurs d'actions.

GERMAINE. — Ces porteurs, qui sont-ils?

JOHN. — Je n'en sais rien.

GERMAINE. — Des gens riches?

JOHN. — Des gens riches, des gens moins riches, des gens pas riches... un peu de tout.

GERMAINE. — Les malheureux!... Il y en a qui tomberont dans la misère?

JOHN. — Evidemment.

GERMAINE. — Il y en a qui se tueront, peut-être?

JOHN. — Probablement.

GERMAINE. — C'est affreux!

JOHN, indifférent. — Oui.

GERMAINE. — Comment pouvez-vous parler de cela tranquillement?

JOHN. — Ce sont les affaires.

GERMAINE. — Mon Dieu, que de ruines... et pour si peu de choses!...

JOHN. — Si peu de choses?... Savez-vous que, si je peux faire monter le charbon au cours que je veux atteindre, et que j'atteindrai, j'aurai doublé, vous entendez?... j'aurai doublé ma fortune.

GERMAINE. — Non!

JOHN. — Si. Et, alors, je serai l'homme le plus riche de la terre... Comprenez-vous ce que ces mots représentent?... L'homme le plus riche de la terre!

GERMAINE. — Que le ciel nous préserve de ce malheur!... Alors, vous n'avez pas assez d'argent? Vous n'en êtes pas saturé, rassasié, gorgé jusqu'à l'écœurement? Il vous en faut encore... et toujours encore? et toujours encore...?

JOHN. — Qu'est-ce que vous avez? Devenez-vous folle?

GERMAINE. — Vous ne sentez donc pas qu'on étouffe, ici?... Vous pouvez respirer, vous?... Moi, il me semble que tout cet argent me pèse sur la poitrine, c'est une obsession; on ne pense qu'à cela, ici, on ne cause que de cela. Il ne vient pas un homme chez vous qui ne parle d'argent, de dollars, comme vous dites. Les murs de cette maison ne répètent qu'un mot: « Dollar, dollar, dollar!... » Ah! ce que je l'aurai entendu, ce mot-là, dans ma vie!... Et voilà que vous voulez en entasser encore davantage!... Ecoutez-moi, John... Cette affaire, vous l'avez commencée, commencée seulement; vous pouvez vous en retirer. Eh bien, depuis douze ans que nous sommes mariés, je ne vous ai jamais rien demandé de sérieux, je ne refusez pas ma première prière. Renoncez à cette affaire-là, voulez-vous?

JOHN. — Jamais de la vie!... Qu'est-ce que c'est que ce caprice?

GERMAINE. — Vous êtes déjà exécré par tant de gens!... Aujourd'hui encore, vous avez été blessé.

JOHN. — Un accident de voiture!...

GERMAINE. — Non; des furieux qui vous ont jeté des pierres, en attendant de vous tirer des coups de revolver... Ne dites pas non!... Et vous allez encore exciter des haines, d'innombrables haines!

JOHN. — Tant mieux, j'en ai besoin; sans le danger, je ne me sens pas vivre.

GERMAINE. — Mais, moi, j'ai peur pour vous. Vous ne sortirez pas sans que je sois dans l'angoisse; je me dirai sans cesse: « On va le ramener blessé, mort, peut-être! » Renoncez-y, John!

JOHN. — Comment! Je peux gagner d'un seul coup une fortune colossale et je la refuserais?...

GERMAINE. — Puisqu'elle ne peut vous servir à rien, qu'est-ce que vous en ferez?... Ferez-vous trente repas par jour?... Aurez-vous cent maisons et mille domestiques?... Vous n'aimez pas vous faire servir, vous n'avez pas le temps de voyager et vous ne pouvez pas manger. Au fond, vous êtes un brave homme, avec des goûts très simples. Alors, à quoi bon?...

JOHN. — C'est singulier que vous ne compreniez pas cela!... Evidemment, cet argent me sera inutile; mais vous ne sentez donc pas quelle jouissance aiguë, incessante, on éprouve à se dire: « Je suis le maître du monde! »

GERMAINE. — Vous, le maître?... Mon pauvre ami!... Mais vous n'êtes qu'un esclave, l'esclave de votre fortune. Mais regardez-vous vivre!... Vous passez vos jours dans l'inquiétude, vous êtes à votre bureau avant que vos employés ne soient levés; vous y êtes encore quand ils sont rentrés chez eux et qu'ils sont au coin du feu, avec leurs femmes et leurs petits enfants. Vous êtes toujours l'oreille tendue vers le téléphone; vous ne dormez plus... vous menez une vie dont un manœuvre ne voudrait pas. Oh! c'est vrai, vous avez entassé de prodigieux moyens de jouir... pour quoi faire? Quand vous rentrez chez vous, le soir, exténué, le cerveau encore tendu jusqu'à la souffrance, vous n'avez même plus l'esprit assez libre pour savourer la minute qui passe et regarder simplement devant vous en jouissant de la douceur de vivre...

JOHN. — J'en jouirai plus tard.

GERMAINE. — Plus tard!... Quand vous serez vieux et usé, n'est-ce pas?...

JOHN. — Si ce n'est pas moi, c'est Donald qui en jouira.

GERMAINE. — Oui, s'il est encore vivant... Mais, vous ne voulez donc pas le voir? Mais, vous ne l'avez donc jamais regardé?... Nous, encore, nous sommes forts; nous pouvons vivre dans cette atmosphère étouffante, mais lui, il y dépérit: son corps et son âme s'y étiolent lentement. Tout à l'heure, j'ai entendu une chose atroce: un de vos domestiques qui le plaignait... il avait pitié de lui, vous entendez, John, il avait pitié de lui... Et il avait raison, cet homme! A côté de ces amas d'or inutiles, votre fils est plus pauvre que les pauvres!... J'y ai été, moi, chez les misérenx... vous ne l'avez pas su... vous ne l'auriez pas voulu. Mais, j'y vais souvent, pour que ma fortune serve au moins à quelqu'un. Eh bien, partout, dans les taudis de New-York, j'ai vu des hommes et des femmes qui pleuraient, et des enfants qui riaient... Oui, ces enfants étaient couverts de haillons et de vermine... ils ne mangeaient pas tous les jours à leur faim, mais ils riaient... Nous, nous avons réussi — à force d'argent — à créer cette chose monstrueuse: un enfant qui ne rit pas. Eh bien, cela, voyez-vous, je ne peux pas le supporter!... Je veux que mon enfant rie, qu'il rie comme les petits pauvres!...

JOHN. — Soit: Donald ira passer un mois chez son grand-père.

GERMAINE. — C'est insuffisant! Ce qu'il faut, c'est l'arracher définitivement à cette vie, en nous y arrachant nous-mêmes. Ce qu'il faut, c'est que vous renonciez...

JOHN. — Non, non et non!... Inutile d'insister. Vous me faites rire, vraiment... vous parlez de ces choses comme une femme qui croit qu'on fonde une fortune avec des scrupules et des timidités de petites filles... Ah! non, ce n'est pas comme cela que ça se passe. Quand on veut arriver, il faut retrousser ses manches et se jeter dans la mêlée, les deux poings en avant, et taper, taper, taper... Et, surtout, il ne faut pas reculer, jamais reculer, entendez-vous?... Un moment d'arrêt et on est perdu... la bande est sur vous et vous passe dessus; mais, c'est là qu'est

le plaisir: les sentir tous sur vous... les crocs dehors, prêts à mordre... et les prendre à la gorge et les forcer à changer leurs grimaces en sourires: « Comment vous remercier, monsieur Gibbs?... Vous êtes trop bon, monsieur Gibbs!... » Et vous dites que je ne jouis pas de la vie!... Mais, vous êtes une femme, vous ne pouvez pas comprendre. N'importe quel homme me comprendrait.

GERMAINE. — En êtes-vous certain?... Voulez-vous que nous fassions l'expérience?... Voulez-vous que nous consultions un ami sûr, intelligent... Sam, par exemple?...

JOHN. — Sam?... Jamais!... vous m'entendez, Germaine? Jamais! ne dites pas un seul mot de cette affaire à Sam!

GERMAINE. — Très bien, mon ami... je ne lui en parlerai pas.

JOHN. — Vous êtes une femme sérieuse et je peux avoir une absolue confiance en vous, n'est-ce pas?

GERMAINE. — Mais oui.

JOHN. — Vous me donnez votre parole?

GERMAINE. — Je vous la donne; mais, pourquoi cette inquiétude?... Vous pouvez avoir confiance en Sam comme en moi, je suppose?...

JOHN. — Vous ne savez donc pas que Sam a toute sa fortune chez Patrick Hutchinson?

GERMAINE. — Comment, toute sa fortune?... Mais, il va être ruiné?

JOHN. — Comme les autres.

GERMAINE. — Il faut le prévenir?

JOHN. — Mais non!... Vous ne comprenez donc rien?... Je viens de vous dire que mes projets ne peuvent réussir que par le secret absolu et que personne ne doit en savoir un mot, personne, surtout lui. Il retirerait tous ses fonds de chez Hutchinson; Hutchinson, qui sait qu'il est mon ami, flairerait un danger de mon côté, chercherait, trouverait peut-être...

GERMAINE. — Voyons... voyons... comme vous dites, je ne comprends rien. Vous allez ruiner Sam?

JOHN. — Encore une fois, comme les autres!...

GERMAINE. — Vous savez qu'il a une femme et six enfants?...

JOHN. — Evidemment, je le sais.

GERMAINE. — Vous savez que c'est votre seul ami, qu'il vous a rendu autrefois un service capital, que vous lui devez tout et que vous avez juré de ne jamais l'oublier?

JOHN. — Je ne l'oublie pas. S'il perd cent mille dollars, qu'est-ce que cela fait? puisque, le lendemain, je puis lui faire gagner cent cinquante, deux cent mille dollars!

GERMAINE. — Ah! il y avait longtemps qu'on n'avait pas parlé de dollars!... Alors, vous croyez que tout s'arrange avec de l'argent?... Détrompez-vous, Sam n'acceptera rien de vous.

JOHN. — Pourquoi?

GERMAINE. — C'est son idée.

JOHN. — Comment le savez-vous?

GERMAINE. — Il me l'a dit.

JOHN. — Alors, tant pis pour lui!... Je ne fais pas de sentimentalité en ce moment, je fais des affaires. Pensez-vous que je vais arrêter la plus admirable des opérations devant les scrupules niais de Sam Royce?

GERMAINE. — Non, John, ce n'est pas vous qui parlez ainsi... c'est impossible!... Que vous soyez implacable en affaires, évidemment, c'est forcé... Vous voyez, je comprends les choses. Mais, cela, la ruine de Sam, d'Emma, de leurs enfants, de nos meilleurs amis, de nos plus dévoués, cela, non, vous ne le ferez pas, parce que alors ce serait une action basse, une action laide, une action indigne de vous... Vous ne le ferez pas, n'est-ce pas, John?... vous ne le ferez pas?...

JOHN. — Je le ferai. Et puis, laissez-moi tranquille avec cette affaire... ma décision est prise, irrévocablement prise. J'ai besoin en ce moment de toute ma liberté d'esprit; j'ai à fournir un labeur effroyable! (*Se dirigeant vers son bureau.*) Laissez-moi tranquille et travailler à ma guise; je suis seul juge de mes actes.

GERMAINE. — Non!

JOHN, s'arrêtant. — Comment, « non »?...

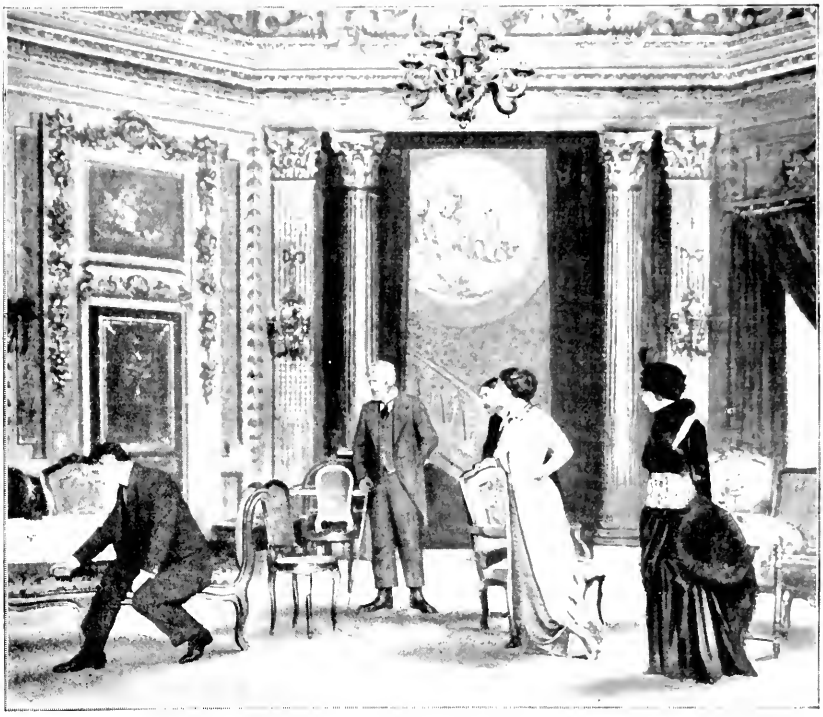
GERMAINE. — Vous oubliez que nous sommes deux et que vos actes n'engagent pas que vous. Vous êtes marié, mon ami; il est temps que vous vous en aperceviez!

JOHN. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

GERMAINE. — C'est à votre tour de ne pas comprendre. Je vous l'avais dit autrefois: nous sommes de deux races différentes, et un moment devait venir où nos races se heurteraient. Jusqu'à ce jour, je vous ai cédé et votre volonté a été ma loi; mais, aujourd'hui, il ne s'agit pas de moi; il s'agit de la santé de mon enfant qui est compromise, il s'agit de votre vie, à laquelle vous pouvez ne pas tenir, vous, mais à laquelle je tiens, moi; il s'agit de la fortune et de l'avenir de nos amis. Je ne céderai pas, et, à votre volonté, j'opposerai la mienne; car mes droits sont égaux aux vôtres!

JOHN. — Vous me menacez?... Oubliez-vous que je suis votre mari, votre maître?...

GERMAINE. — Mon mari, oui; mon maître, non!... Ne vous emportez pas. Moi aussi, je me suis emportée tout à l'heure; nous avons eu tort tous les deux. De vieux époux comme nous doivent causer sagement, tranquillement.... et c'est très tranquillement que je vous dis ceci: John, voici douze ans que nous sommes mariés; nous nous sommes beaucoup aimés, nous avons passé ensemble tous les jours, les joyeux et les tristes... nous avons un fils: ce sont là des liens que rien ne peut briser. Ma vie est liée à la vôtre et mon bonheur à votre bonheur. J'ai besoin de vous pour être heureuse et j'ai besoin que vous soyez heureux; et on n'est pas heureux quand on fait certaines choses. Oh! je me doute bien que vous avez dans votre passé des actions terribles que vous ne m'avez jamais dites et que je ne veux pas que vous me disiez; malgré ces actions, je vous aime, mon cher mari, comme au premier jour de notre union, moins vivement peut-être, plus profondément à coup sûr... et je veux continuer à vous aimer, car mon bonheur est là... Mais, comprenez-moi bien, John, car ceci est le fond de mon âme... pour vous aimer il faut que je vous estime. Et alors, il ne faut pas que vous ruiniez Sam; je ne veux pas que vous le ruiniez. Oh! rassurez-vous, je ne lui dirai pas un mot de ceci, car je vous l'ai promis... et je tiens toutes mes promesses... vous entendez... toutes!... y compris celle que je vous fais en ce moment: de vous empêcher par tous les moyens de commettre une action vilaine. J'ai quelques semaines devant moi, c'est plus qu'il n'en faut pour vous convaincre, — et si je n'y parviens pas... alors... alors... nous verrons... Et maintenant, je vous laisse, allez travailler, mon ami, allez!...



John. Timothy. Sam Germaine. Emma.

SCÈNE VIII. — Germaine *Vous savez bien pourquoi j'ai agi ainsi*

ACTE III

Même décor qu'au deuxième acte.

Scène première

GERMAINE, JOHN

GERMAINE, examinant une liste. — ...27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, cela fait 233 invités, presque tous mariés, au total 400 personnes environ.

JOHN. — Ce sera bien.

GERMAINE. — Très bien.

JOHN. — Quelle date voulez-vous fixer pour cette fête?

GERMAINE. — Celle que vous voudrez.

JOHN. — Dans quinze jours?

GERMAINE. — Dans quinze jours, le 22 décembre par conséquent.

JOHN. — Cela vous convient?

GERMAINE. — Tout à fait. Mais pourquoi me consultez-vous? Vous ne me consultiez jamais, autrefois.

JOHN. — Je sais que vous n'aimez pas beaucoup les fêtes.

GERMAINE. — Cela ne fait rien. (Elle marque.) Le 22 décembre.

UN DOMESTIQUE, entrant. — M. Halton demande s'il peut voir monsieur.

JOHN. — Mais certainement. (A Germaine.) Vous permettez?

GERMAINE. — Je vous en prie.

Pendant toute la scène suivante, elle s'occupe à reviser des listes d'invitation sans paraître entendre la conversation.

Scène II

GERMAINE, JOHN, WILLIAM HALTON

WILLIAM. — Bonjour, monsieur.

JOHN. — Eh bien?

WILLIAM. — Eh bien, cela va toujours admirablement. C'est merveilleux. Depuis deux mois que l'opération est commencée, il n'y a pas eu un accroc. Vous êtes un homme extraordinaire. Et cependant, à présent, cela devient dangereux; c'est le cours maximum qui joue; à partir de ce matin, vous payez le charbon quinze dollars la tonne, et comme vous avez voulu la revendre vingt-deux dollars, j'avais

peur, je craignais une révolte des gros acheteurs; ce matin, j'en ai vu un, je lui ai dit le prix, je m'attendais à des récriminations... rien.

JOHN. — Qui avez-vous vu?

WILLIAM. — Atkins.

JOHN. — Ah! ah! celui-là est rudement touché par la hausse avec ses cent quarante-trois navires. Je calcule qu'il a perdu déjà vingt millions de dollars et la hausse d'aujourd'hui va grossir le chiffre. C'est égal, quand vous lui avez parlé de vingt-deux dollars, il a dû faire une tête?

WILLIAM. — Non.

JOHN. — Non?

WILLIAM. — Non.

JOHN. — Mon cher Halton, vous n'êtes pas physionomiste.

WILLIAM. — Pardonnez-moi, monsieur, j'ai déjà vu bien des gens gagner ou perdre des fortunes, je connais les grimaces qu'ils font pour ne pas laisser lire sur leurs figures. Atkins n'a pas bougé... et même...

JOHN. — Et même...?

WILLIAM. — Vous allez encore sourire, mais, en me reconduisant, j'ai trouvé qu'il avait l'air... je ne peux pas mieux dire... l'air goguenard.

JOHN. — Mon pauvre Halton!

WILLIAM. — Si, monsieur, et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire que les autres aussi ont la même expression. C'est stupéfiant: ils perdent des millions, ils croient que c'est moi qui les leur fais perdre, et ils ont l'air de se moquer de moi.

JOHN. — Hallucination de la vue.

WILLIAM. — C'est possible.

JOHN. — C'est certain. Vous avez conclu avec Atkins?

WILLIAM. — Non. Il m'a dit de revenir.

JOHN. — Allez-y tout de suite. Je n'admets pas d'hésitation. C'est « oui » ou « non ». A quoi bon se débattre, puisqu'il faut qu'il y passe? Allez et concluez. Au revoir, Halton.

WILLIAM. — Monsieur?

JOHN. — Quoi?

WILLIAM. — Ne croyez pas que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais je voudrais vous dire encore un mot.

JOHN. — Dites.

WILLIAM. — Eh bien, monsieur, l'hiver est très dur, cette année; cette hausse effroyable des charbons cause beaucoup de misère; on se doute bien, naturellement, dans le public, que c'est l'effet d'un trust et on ne se gêne pas dans les quartiers pauvres pour dire que le jour où on connaîtra le nom de celui qui fait le trust, il passera un mauvais quart d'heure.

JOHN. — Oui, oui.

WILLIAM. — Tenez-vous sur vos gardes.

JOHN. — Oui, oui...

Il met le doigt sur sa bouche en lui montrant sa femme et le pousse vers la porte.

Scène III

GERMAINE, JOHN

GERMAINE. — John?

JOHN. — Quoi?

GERMAINE. — Vous n'avez pas marqué les Bradley sur la liste. Est-ce volontairement ou par oubli?

JOHN. — Les... les Bradley... Ah! oui, les Bradley... oui, on peut les inviter... sûrement... les Bradley, oui... Vous savez, il ne faut pas prendre à pied de la lettre ce que dit Halton sur la misère des pauvres... il ne fait pas si froid que cela, d'abord... Vous trouvez qu'il fait très froid?

GERMAINE. — Mais non... avec un bon manchon...

JOHN. — C'est comme pour les dangers que je courrai quand on saura que j'ai fait le trust, c'est très exagéré.

GERMAINE. — J'en suis convaincue.

JOHN. — Je saurai me garer, allez.

GERMAINE. — Ah! mais non!

JOHN. — Quoi?

GERMAINE. — Nous ne pouvons pas donner notre soirée le 22, c'est un dimanche... (*John se reprend et la regarde un moment.*) Pourquoi me regardez-vous ainsi?

JOHN. — Je voudrais deviner votre pensée. Depuis deux mois vous en avez une, secrète, que vous ne voulez pas me dire. D'ailleurs, je sens dans cette affaire une part d'inconnu que je ne peux pas percer et qui me gêne. Elle va trop bien; je m'attendais à des résistances, à des luttes, et puis rien. Je me suis moqué de Halton tout à l'heure; il a cependant dû voir juste; il a certainement vu juste: Atkins a eu l'air goguenard. Eh bien, je sais ce que c'est que de perdre des millions, cela m'est arrivé. Quelque crâne qu'on soit, cela vous fait un vilain effet, et, on a beau se raidir, on ne peut pas ne pas le montrer; on a un rictus, un tressaillement, quelque chose... Atkins a eu l'air goguenard... les autres aussi... Vous aussi. Vous avez eu l'air de ne pas entendre un mot de ce qu'a dit Halton, vous n'en avez pas perdu une syllabe. Vous affectez de ne penser qu'à cette soirée, pas un instant vous n'y pensez; je sens, je vois derrière votre front une idée qui veille; laquelle?

GERMAINE. — Vous le saurez.

JOHN. — Quand?

GERMAINE. — Quand le moment sera venu. Vous devez me rendre cette justice, John, que j'ai tout fait pour vous arrêter. Pendant quinze jours, je vous ai supplié; je vous ai dit tout ce que la raison, le bon sens, l'affection pouvaient trouver. Je me suis heurtée à votre silence. Depuis ce jour, vous vous êtes heurté au mien. C'est justice.

JOHN. — Je suis bien fou de me préoccuper de tout cela. Je me suis battu contre les plus redoutables hommes d'affaires des États-Unis et je les ai tombés; ce n'est pas une femme qui me tiendra en échec. D'ailleurs, si vous vouliez agir, il fallait le faire plus tôt, il y a deux mois; à présent, il est trop tard, l'affaire est lancée, je n'ai plus qu'à attendre.

GERMAINE. — Je fais comme vous, j'attends.

JOHN. — Un miracle?

GERMAINE. — Un résultat.

JOHN. — Qu'est-ce que vous avez fait?

GERMAINE. — Depuis quand, au moment de la bataille, un général livre-t-il ses plans à ses adversaires?

JOHN. — Je trouve cruel qu'au moment de la bataille, comme vous dites, je rencontre en ma femme une ennemie.

GERMAINE. — Oh! John, ne dites pas cela. Je

vous en prie, ne prononcez pas ce mot. Votre ennemie, moi! quand j'ai conscience d'être aujourd'hui votre amie dévouée, plus dévouée certainement que je ne l'ai jamais été.

JOHN. — Singulière amie, qui ne cherche qu'à me faire du mal!

GERMAINE. — Où est le mal, où est le bien?... Tenez, mon père m'a raconté autrefois une chose terrible qui m'a beaucoup frappée, quand j'étais enfant, et qui, depuis quelques jours, hante ma mémoire. Un jour, il avait été appelé dans une usine pour soigner un blessé. Il y avait deux hommes, deux amis, qui travaillaient près d'une machine dangereuse : l'un avait un couperet, l'autre pose sa main près de la machine, un engrenage lui prend un doigt et commence à tirer à lui l'homme hurlant de terreur; l'ami n'hésite pas, et, d'un coup de son couperet, il tranche la main. Il y a des cas où il faut trancher.

UN DOMESTIQUE, entrant. — M. et Mme Hutchinson demandent si monsieur peut les recevoir?

JOHN. — Hutchinson?... Mais... oui... certainement. (Le domestique sort.) Voici l'orage qui vient. Il a sûrement appris ou deviné que je dirigeais le trust et il vient éclater en reproches. Il y aura peut-être des violences, vous feriez mieux de ne pas rester.

GERMAINE. — Je n'ai pas peur.

Scène IV

GERMAINE, JOHN, CYNTHIA, PATRICK

CYNTHIA. — Bonjour, chère madame.

PATRICK. — Bonjour, Gibbs. Vous devinez sans doute ce qui nous amène?

JOHN. — Je m'en doute.

PATRICK. — Tout le monde en parle à New-York.

JOHN. — Oui, il y a encore une petite hausse ce matin.

PATRICK. — Une hausse? Sur quoi?

JOHN. — Sur le charbon. Vous ne le saviez pas?

PATRICK. — Si, mais quel rapport y a-t-il entre le charbon et vous? Vous n'y êtes pour rien, n'est-ce pas?

JOHN. — Pour rien... Mais, alors... votre visite...?

CYNTHIA. — Ah! que vous avez peu de mémoire! Vous m'avez invitée avant-hier à venir voir la première le tableau de Téniers que vous avez acheté.

JOHN. — Ah! oui, en effet. Je vous demande pardon.

PATRICK, bas, à Germaine. — Il faut que je vous parle.

JOHN, à Cynthia. — Asseyez-vous donc.

CYNTHIA. — Oh! non. J'ai encore tant de courses à faire!

JOHN. — Alors, venez voir mon tableau: il est dans ma galerie. Voulez-vous m'accompagner?

CYNTHIA. — Volontiers.

JOHN. — Vous venez, Hutchinson?

PATRICK. — Oh! moi... le Téniers, vous savez... je le connais... j'ai vu la photographie dans le *Herald*.

JOHN. — Et vous, Germaine?

GERMAINE. — Je tiendrai compagnie à monsieur Hutchinson.

Scène V

GERMAINE, PATRICK, puis JIM

GERMAINE. — Eh bien?

PATRICK. — C'est pour aujourd'hui.

GERMAINE. — Ah?

PATRICK. — Cela vous effraie?

GERMAINE. — Un peu. J'ai beau me préparer à ce moment depuis bien des jours... Vous permettez? (Elle sonne deux coups.) Je veux avoir des amis autour de moi pour me soutenir.

PATRICK. — Qu'est-ce que Gibbs va dire?

GERMAINE. — Je n'en sais rien, mais j'aime mieux ne pas être seule quand il apprendra la chose.

PATRICK. — Vous êtes brave, cependant?

GERMAINE. — Oui, mais... tout de même... (A Jim qui entre.) Jim, vous allez descendre immédiatement, vous prendrez une auto dans la rue, vous irez chez M. et Mme Royce et vous les ramènerez avec vous... tout de suite... vous leur direz que j'ai absolument besoin d'eux... tout de suite... je peux compter sur vous?

JIM. — Oh! madame!

GERMAINE. — Allez, mon bon Jim, allez vite.

JIM. — Oui, madame. (Il sort.)

GERMAINE. — Qu'est-ce que vous avez fait?

PATRICK. — Eh bien, quand, il y a deux mois, vous m'avez averti du coup que Gibbs préparait, j'ai prévenu quelques-uns des gros capitalistes que ce trust allait frapper

GERMAINE. — Pourquoi n'avoir pas gardé le secret pour vous tout seul?

PATRICK. — Parce que moi seul je n'avais pas une fortune suffisante pour parer le coup. Nous nous sommes réunis à cinq et nous avons acheté, sans que personne le sût, des stocks énormes de charbon partout où nous avons pu en trouver, en Europe, au Japon, en Australie. A la date fixée par nous, c'est-à-dire depuis hier, les navires charbonniers ont commencé à arriver.

GERMAINE. — Pourquoi si tard? Ils auraient pu venir un mois plus tôt.

PATRICK, embarrassé. — Parce que...

GERMAINE. — Il a été convenu que vous me diriez tout.

PATRICK. — Parce que nous voulions laisser Gibbs s'enferrer. Il y a un mois, il aurait pu se retourner, rompre ses marchés les plus onéreux; à présent il ne le peut plus. Il faut, par ses traités, qu'il paie à partir d'aujourd'hui son charbon quinze dollars; nous, nous allons le vendre huit dollars, et il ne pourra pas, lui, le vendre plus cher. Je vous avais promis de vous prévenir de la date que nous fixerions; elle est fixée depuis hier soir, je suis venu ce matin.

GERMAINE. — Bien.

PATRICK. — Vous êtes une femme étrange, madame Gibbs.

GERMAINE. — Je suis une femme qui sait où est le bonheur.

PATRICK. — Vous devriez bien me le dire.

GERMAINE. — Vous ne me croiriez pas.

PATRICK. — Quoi qu'il en soit, vous m'avez rendu un service inestimable, et, si un jour je peux vous aider en quelque chose, disposez de moi.

GERMAINE. — Merci.

PATRICK. — Je vous dois bien ça.

Scène VI

GERMAINE, PATRICK, JOHN, CYNTHIA, puis TIMOTHY

PATRICK. — Eh bien, ce Téniers?

CYNTHIA. — Extraordinaire! Prodigieux! Je regrette que vous ne l'ayez pas vu, Patrick. La photographie n'en donne aucune idée.

PATRICK. — Ah! oui, la couleur...

CYNTHIA. — La couleur? Non. Mais, les dimensions... C'est un des plus petits tableaux que j'ai vus, et, au prix que M. Gibbs l'a payé, cela le met à deux cent vingt dollars le centimètre carré... Je viens de le mesurer et de faire le calcul... deux cent vingt dollars... Oh! que c'est excitant.

PATRICK. — Oh! vous, je vous vois venir...

UN DOMESTIQUE, annonçant. — Monsieur Timothy Gibbs.

JOHN. — Comment? Vous, mon père? Je vous croyais dans le Nebraska!

TIMOTHY. — Le Nebraska! Le Nebraska! Il s'en passe de belles dans le Nebraska!

GERMAINE. — Qu'est-ce qui se passe? J'espère que ce n'est pas Donald?...

TIMOTHY. — Donald? S'il n'y avait que lui pour m'inquiéter! Ah! le petit bougre! La campagne lui profite à celui-là!... Mais, c'est le charbon!...

JOHN. — Le charbon?

TIMOTHY. — Oui, la hausse du charbon. Vous en avez entendu parler, je suppose?

JOHN. — Evidemment, mais, en quoi vous touche-t-elle?

TIMOTHY. — En quoi? Vous en avez de bonnes! Mais vous ne savez donc pas que j'ai en ce moment six mille bœufs et dix-huit mille moutons à envoyer par le chemin de fer. Eh bien, à cause de la hausse du charbon, la compagnie augmente tellement le prix du transport que je ne peux plus les expédier... et comme je n'ai pas de quoi les nourrir... concluez. Mes voisins sont comme moi, il y a plus d'un million de têtes de bétail qu'on ne peut pas envoyer à la boucherie... pauvres bêtes... tout le pays est dans la désolation. Alors, je viens à New-York pour voir ce qui se passe et savoir si la baisse va se produire.

PATRICK. — La baisse? Il y a une forte hausse ce matin: le charbon est à vingt-deux dollars.

TIMOTHY. — Mais, c'est abominable! C'est un trust, n'est-ce pas? C'est un trust?

JOHN. — Bien entendu.

TIMOTHY. — Ah! si je connaissais le bandit qui a fait cela!... (*A Patrick.*) Car, enfin, il n'y a pas à dire, c'est un bandit...

PATRICK. — Evidemment.

TIMOTHY, *à John.* — Une canaille!

JOHN. — Sûrement!

TIMOTHY. — Quel plaisir j'aurais à lui casser les reins, à celui-là!... Mais, je suis tranquille, d'autres s'en chargeront. Un jour ou l'autre, on saura son nom, et, ce jour-là, je ne lui conseillerai pas de sortir dans les rues de New-York.

JOHN. — Vous exagérez.

TIMOTHY. — J'exagère?... Si vous aviez vu les figures des groupes que j'ai traversés en venant ici.

CYNTHIA, *à Germaine.* — Il faut que nous vous quittions, chère madame.

TIMOTHY, *à Patrick.* — Enchanté d'avoir refait votre connaissance, monsieur Hutchinson. On pourrait peut-être faire des affaires ensemble?

PATRICK, *à part.* — Mon Dieu!...

TIMOTHY, *vivement.* — Pas sur des terrains, non; j'en achète, mais, je n'en vends plus. Si par exemple vous aviez besoin de légumes, de lait...

PATRICK. — Nous en recauserons.

CYNTHIA, *à John.* — Ne vous dérangez pas.

JOHN. — Je veux vous remettre en voiture.

Scène VII

GERMAINE, TIMOTHY, puis JOHN

GERMAINE. — Alors, mon père, dites vite. Donald va bien?

TIMOTHY. — Ah! le petit bougre!

GERMAINE. — Oui; ça, vous l'avez déjà dit. Mais, je voudrais des détails.

TIMOTHY. — Vous ne le reconnaîtriez plus.

GERMAINE. — Vrai?

TIMOTHY. — D'abord, ses cousins se moquaient de lui à cause de ses longs cheveux; il a voulu que sa grand'mère les lui coupe.

GERMAINE. — Oh! il doit être gentil comme ça?

TIMOTHY. — Cent fois plus gentil. Je vous réponds qu'il n'a plus l'air d'une petite fille. Et il commence à avoir de bonnes joues rouges.

GERMAINE. — Pauvre petit!

TIMOTHY. — Et il joue, faut voir! Il rosse tous ses cousins!

GERMAINE. — Pauvre petit!

TIMOTHY. — Ça fait plaisir à voir. Ça, c'est du bon élevage! Il ne faut pas me le reprendre tout de suite; il se porte trop bien là-bas. Croyez-vous que John me le laissera?

GERMAINE. — Peut-être.

TIMOTHY. — Je vais le lui demander.

GERMAINE. — Non, pas encore. Attendez une heure ou deux.

TIMOTHY. — Pourquoi?

GERMAINE. — D'ici là il peut se passer quelque chose... Attendez.

JOHN, *rentrant.* — Ah! mon père, vous avez une façon de traiter l'auteur du trust du charbon!

TIMOTHY. — Qu'est-ce que cela vous fait?

JOHN. — Je peux bien vous le dire, à présent, puisque bientôt ce ne sera un secret pour personne; l'auteur, c'est moi.

TIMOTHY. — Vous?

JOHN. — Moi.

TIMOTHY. — Ah?

JOHN. — Alors, vous comprenez que, si vous perdez sur vos bestiaux, je pourrai vous faire regagner cela sur autre chose.

TIMOTHY. — Oui. Je vous remercie... Ah! c'est vous qui?... Ah?... Dans cette affaire-là, vous devez avoir engagé des sommes énormes.

JOHN. — Presque toute ma fortune.

TIMOTHY. — Ah!

JOHN. — Mais, qu'importe si les bénéfices doivent être tellement colossaux qu'ils m'étonnent moi-même?

TIMOTHY. — Oui.

JOHN. — Vous n'avez pas l'air de m'approuver?

TIMOTHY. — Mon Dieu, mon garçon, vous allez peut-être trouver que je suis une vieille bête et que je radote; mais, puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai tout net que vous faites une stupidité...

JOHN. — Une...

TIMOTHY. — Eh! stupidité. Qu'est-ce que vous voulez? Je ne comprends pas qu'on gagne de l'argent qui ne peut nous servir à rien. Moi, quand j'en gagne, c'est pour acheter de la terre, de la belle terre bien grasse qui colle aux pieds; ça, ça existe; ou des troupeaux de race pure qu'on montre avec orgueil à ses voisins, pour les embêter; ça, ça existe. Mais, vous... vos titres, vos actions, vos papiers... vous risquez votre fortune pour ça?... Et puis, vraiment, vos trusts, ça fait trop de misère. Condamner des millions de pauvres loqueteux à crever de froid et de faim... Oui, de faim aussi, car, puisque nous n'envoyons plus nos bêtes, nous autres, il faut bien que la viande augmente... n'est-ce pas, ma bru?

GERMAINE. — Elle a presque doublé.

TIMOTHY. — Ça n'est pas bien de faire ces choses-là, non, ça n'est pas bien... Oh! je sais ce que vous avez au bout de la langue et ce que vous me diriez si le respect ne vous retenait pas: vous me diriez que moi aussi... C'est entendu, je suis un vieux pécheur, et j'aurai rudement à me repentir avant de mourir. Mais, je n'ai jamais voulu faire des coups comme celui-là. J'ai fait des plaisanteries, quelquefois, à des gens riches, qui ne s'en portaient pas plus mal après, mais des pauvres, je ne pourrais pas les faire souffrir; je sais trop bien ce que c'est; j'y ai passé.

JOHN. — Vous êtes de la vieille école.

TIMOTHY. — C'était la bonne. D'ailleurs, vous avez un bon moyen de savoir si ce que vous faites est bien ou non, c'est de demander à votre femme ce qu'elle en pense.

JOHN. — Oh! Germaine!...

TIMOTHY, à Germaine. — Vous l'approuvez?... (Elle ne répond rien. A John.) Vous avez entendu?

Scène VIII

GERMAINE, JOHN, TIMOTHY, SAM, EMMA, JIM, puis WILLIAM

JIM, annonçant. — Monsieur et madame Royce.

TIMOTHY. — Tenez, en voici deux qui vont vous dire ce qu'ils pensent.

JOHN. — Non, mon père, ne leur dites pas.

TIMOTHY. — Pourquoi donc, puisque tout le monde va le savoir. Qu'est-ce que vous pensez de celui qui fait le trust du charbon?

EMMA. — C'est un misérable.

SAM. — C'est un bandit.

TIMOTHY, à John. — Vous voyez?

SAM. — Vous le connaissez?

TIMOTHY, montrant John. — C'est lui.

EMMA. — Oh! John, c'est vous!...

SAM. — C'est vous qui nous ruinez!...

EMMA. — Nous et nos enfants!

TIMOTHY. — Comment? Il vous ruinait?

GERMAINE. — Je vous en prie, Sam, plus tard... il faut que je cause avec vous, que je vous explique...

SAM. — Il n'y a pas besoin d'explication.

EMMA. — Oh! après ce que Sam a fait pour vous!...

JOHN. — Ah! non! non! non! Qu'on me laisse! Eh bien, oui, c'est moi! C'est moi qui ai fait le trust! C'est moi qui vous ai ruinés. Et puis après? Est-ce que vous croyez que, nous autres, nous sommes astreints à la même morale que vous? Nous sommes en dehors et au-dessus de l'humanité. Napoléon a fait tuer des millions d'hommes, dont plusieurs étaient ses amis; a-t-il hésité? Jamais. Et nous l'admirons tous. Eh bien, moi non plus je n'ai pas hésité, et j'ai bien fait; et la preuve, c'est que dans cent ans, dans deux cents ans, le monde répétera encore avec admiration le nom de John Gibbs, l'homme du grand trust, l'homme le plus riche du globe!

WILLIAM, entrant brusquement. — Monsieur! Monsieur Gibbs!...

JOHN. — Eh bien, Halton? Depuis quand entre-t-on dans mon salon sans se faire annoncer?

WILLIAM. — Ah! il s'agit bien de faire des façons dans ce moment-ci!

JOHN. — Qu'est-ce que vous avez?

WILLIAM, regardant qu'ils ne sont pas seuls. — Je ne peux pas vous le dire ici.

JOHN. — Tout le monde est au courant, vous pouvez parler.

WILLIAM. — Eh bien, j'ai été chez Atkins, comme vous me l'aviez dit; je lui ai demandé si, oui ou non, il voulait traiter à vingt-deux dollars la tonne; il s'est mis à rire et il m'a répondu qu'il savait très bien que c'était vous qui faisiez le trust; qu'il n'avait pas besoin de votre charbon, qu'il en avait tant qu'il voulait et qu'il vous en offrait, lui, à vous.

JOHN. — Il n'en a pas!

WILLIAM. — Il en a. Il m'a montré les bordereaux de ses cent quarante-trois navires. Quelques-uns sont arrivés à New-York, les autres sont en route, tous chargés de charbons européens.

JOHN. — C'est impossible! Il a bluffé.

WILLIAM. — Et savez-vous à quel prix il vous offre du charbon? A huit dollars la tonne.

JOHN. — Et vous y avez cru? Il s'est moqué de vous! Il a menti. Qu'est-ce que vous lui avez répondu?

WILLIAM. — Rien; j'étais atterré.

JOHN. — Mais vous êtes un enfant! Le premier venu vous en impose... Vous allez retourner tout de suite chez Atkins avec un mot de moi. (On entend la sonnerie du téléphone dans le bureau de John.) Ah! il s'est mis à rire! Eh bien, cette fois, il ne rira pas, je vous prie de le croire; ce n'est pas vingt-deux dollars que je lui ferai payer, c'est vingt-cinq dollars... prix spécial.

Nouvelle sonnerie.

WILLIAM. — On téléphone dans votre bureau.

JOHN. — Allez-y. (William sort un instant. John écrit) *Mon cher Atkins, j'apprends que vous vous êtes moqué de mon agent; vous avez bien fait, il s'était trompé; ce n'est pas vingt-deux dollars...*

WILLIAM, à la porte. — Monsieur Gibbs?

JOHN. — Eh bien, quoi? Qu'est-ce qu'il y a encore?

WILLIAM. — C'est notre agent de San-Francisco qui téléphone; il vient d'arriver douze navires dans le port et on en signale d'autres chargés de charbons japonais.

JOHN, se précipitant et renversant presque William au passage. — Gardez la communication! Gardez la communication!

Il sort avec Halton.

GERMAINE, à Emma et à Sam. — Restez, n'est-ce pas, mes amis? Restez. Ne me quittez pas!

SAM. — Mais non.

EMMA. — Nous restons.

GERMAINE. — Et vous aussi, mon père, vous me défendrez, n'est-ce pas?

TIMOTHY. — Vous défendre? Contre qui?

GERMAINE. — C'est cette richesse, n'est-ce pas, tout cet or qui m'écrasait! Et cette vie stupide que nous menions! Je vous l'ai dit cent fois, Emma.

EMMA. — Oui.

GERMAINE. — Et vous, Sam, qu'il allait réduire à la misère...

SAM. — Oui, après?

GERMAINE. — Et Donald, ce pauvre enfant; le médecin avait dit qu'il ne pouvait pas vivre à New-York, vous savez, mon père?

TIMOTHY. — Oui, oui, alors?

GERMAINE. — Et puis, mon mari qu'on menaçait; tous les jours des insultes, des lettres anonymes... Tenez, il y en a plein ce tiroir... (Elle en prend une poignée et lit au hasard.) *Si vous osez sortir demain, on vous fera votre affaire. — Vous avez fait mourir de chagrin ma femme et mes enfants, mais j'aurai votre peau. — Nous sommes quinze qui avons juré sur la Bible de vous brûler la cervelle.* Et d'autres... d'autres... des tas d'autres, plus abominables encore... Alors, j'ai voulu en finir avec tout cela, n'importe comment, m'évader enfin, respirer... Alors... alors, je l'ai ruiné... voilà!

EMMA. — Ruiné?

SAM. — Comment cela?

TIMOTHY. — C'est impossible!

GERMAINE. — Si, si, ruiné, je vous dis... Il n'y avait pas d'autre moyen; j'ai passé des jours entiers, des nuits blanches, à chercher le moyen; il n'y en avait pas d'autre... J'ai bien fait, il fallait le faire... Seulement, à présent qu'il va rentrer ici, qu'il va falloir que je lui dise... j'ai... j'ai un peu peur, vous comprenez?... Alors, il va falloir que vous restiez là.

JOHN, rentrant, bouleversé, suivi de William. — Ah! Vous êtes encore là, Sam? Et vous aussi, Emma?... Mon père... je vous croyais dans vos fermes...

TIMOTHY. — Mais non, John, voyons, nous venons de causer ensemble.

JOHN. — Ah! oui, c'est vrai, je vous demande pardon... je suis encore un peu étourdi... je viens de recevoir un coup... Comment cela a-t-il pu arriver?... Tout était si bien prévu, calculé!... Et puis... Bah! il faut être beau joueur... J'ai joué, j'ai perdu... et puis voilà!... et puis voilà!... C'est égal, le coup est rude... Figurez-vous qu'il leur vient des bateaux de partout, d'Europe, d'Asie, d'Australie... et si le prix se confirme... huit dollars... moi, pendant deux mois encore, mes traités me forcent à payer quinze... sept dollars de différence par tonne... des centaines de millions de tonnes... Alors, c'est fini, toute ma fortune y passera... Et tous ces bateaux qui convergent le même jour, et juste le jour où je dois payer le plus cher... C'est cela qui m'étonne... car enfin cela ne peut pas être le hasard... c'est un coup monté... et monté depuis longtemps... parce que, enfin, pour passer des marchés avec tous ces pays-là, aller chercher le charbon, l'embarquer, l'amener, il faut des semaines... ils ont dû s'y prendre d'avance... Mais alors, dès le début de mon opération, il y a eu une fuite... quelqu'un a parlé... Qui a parlé?... Il n'y avait que deux personnes qui connaissaient le projet, moi et vous, Halton.

WILLIAM. — Oh! mousieur!

SAM. — Laissez cela, John, vous avez des choses plus pressées à faire.

EMMA. — Vous vous en occuperez plus tard.

JOHN. — Quelqu'un a parlé, je veux savoir qui!

GERMAINE. — Ce n'est pas monsieur Halton...

JOHN, (à Germaine.) — Mais, en effet, vous aussi... nous avons causé devant vous... Halton, voulez-vous nous laisser, je vous prie... (William va pour sortir.) Halton! Pardon! (Il lui prend la main. William s'arrête. A Germaine.) C'est vous qui avez fait cela?

SAM. — Plus tard, John.

EMMA. — Quand vous serez calmé.

JOHN. — Je suis très calme. C'est vous qui avez fait cela?

GERMAINE. — Oui, c'est moi.

JOHN. — Ce n'est pas possible. Pourquoi l'auriez-vous fait?

GERMAINE. — Il y a des cas où il faut trancher.

JOHN. — Cela ne se peut pas. Ce n'est pas vous toute seule qui avez eu cette idée... Quelqu'un vous a conseillée.

GERMAINE. — Personne.

JOHN. — C'est par votre seule volonté que vous avez agi?

GERMAINE. — Oui.

JOHN. — Je ne vous aurais jamais cru capable de cela!... Comment avez-vous fait?

GERMAINE. — J'ai prévenu Patrick Hutchinson.

JOHN. — Quand?

GERMAINE. — Il y a deux mois, quand j'ai vu que rien ne pouvait vous arrêter.

JOHN. — Oh! Germaine! Germaine!... C'est vous qui avez fait cela?...

GERMAINE. — Mon ami...

JOHN. — Non, taisez-vous, ne me parlez pas; j'aime mieux que vous ne disiez rien... Vous m'avez ruiné!... Et, encore, cela, ça n'est égal... La fortune!... pour ce que j'en faisais... Ce qui est passionnant, c'est justement de la gagner, de la perdre, de la regagner... C'est là qu'est le plaisir... J'ai déjà été ruiné deux fois et je n'en suis pas mort. Non, ce qui m'humilie, c'est d'avoir été joué par une femme. Vous avez voulu une chose que je ne voulais pas et c'est vous qui avez vaincu; cela, voyez-vous, je ne peux pas vous le pardonner; après cela, je ne peux plus vivre avec vous, il faut que nous nous séparions.

EMMA. — Oh! John! Vous ne pouvez pas parler ainsi, c'est une mauvaise action.

SAM. — Germaine a agi dans votre intérêt, pour votre bien, pour celui de votre enfant.

JOHN. — Il faut que nous nous séparions.

GERMAINE. — Non, ne dites pas cela; il est impossible que vous ayez cette idée. Est-ce que vous pouvez oublier nos douze années de bonheur? Mais, vous savez bien pourquoi j'ai agi ainsi, vous savez bien que je ne pouvais pas faire autrement. Voyez, tout le monde me donne raison, Sam, Emma, votre père.

JOHN. — Non, pas mon père.

GERMAINE. — Vous avez entendu ce qu'il a dit tout à l'heure.

JOHN. — Il est impossible que mon père vous approuve.

GERMAINE. — Demandez-le-lui. Vous l'aimez beaucoup, vous m'avez toujours dit que vous aviez une grande confiance dans ses conseils. Demandez-lui.

JOHN. — Eh bien, oui, vous, mon père, parlez. Quand nous étions enfants et que nous nous dispu-

tions, mes frères et moi, nous recourions à vous et vous décidiez toujours avec sagesse. Vous êtes le père de famille. Prononcez. Ce que vous me direz de faire, je le ferai.

TIMOTHY, à Germaine. — Ma fille, vous avez cru bien faire, mais, vous avez été tout de même un peu loin. La vie est dure chez nous, et, si nous prenons une femme, c'est pour trouver une aide et non un obstacle à nos affaires. Jamais Deborah Gibbs, mon épouse, n'aurait agi ainsi. Parfois, elle me disait car c'est une sainte et digne femme — parfois, elle me disait : « Non, Timothy, vous ne devez pas faire cela, car c'est vraiment par trop canaille. » Eh bien, quand je le faisais, parce que c'était tout de même trop tentant, elle ne m'en empêchait pas, et, quand c'était fait, elle ne m'adressait aucun reproche et elle mettait le bénéfice dans sa vieille malle en cuir, en disant : « Dieu l'a voulu. » Voilà la vraie femme devant l'Eternel.

JOHN, à Germaine. — Eh bien, vous le voyez, le père a prononcé. Je dois vous quitter.

TIMOTHY, à John. — Non, car si votre femme n'a pas eu raison, vous, vous avez eu tort. Ce que nous devons regarder, c'est l'avenir, c'est la race. Moi, j'ai donné à votre mère quatorze enfants, tous bien bâtis, que j'ai élevés, et qui ont tous, sauf vous, prospéré dans leurs petites affaires. Vous, vous n'en avez fait qu'un, et encore bien mince. Et, cet enfant, vous n'avez pas su l'élever, vous lui avez donné une éducation stupide. Vous étiez en train d'en faire une petite pourriture. Il aurait fait des choses fâcheuses s'il avait vécu ; mais, il ne pouvait pas vivre à New-York, vous étiez le seul à ne pas le voir. Votre femme vous a averti, vous n'avez pas voulu l'écouter. Alors, elle a tout fait pour sauver l'enfant. C'est une brave femme. Embrassez-la.

JOHN. — Je ne peux pas...

GERMAINE. — Oh! John, vous avez promis...

TIMOTHY. — Ne le pressez pas, ma fille. Il faut laisser au vin troublé le temps de déposer sa lie; laissez-le déposer son orgueil. Je vous le dis, moi qui le connais, il vous aimera plus qu'avant, car nous admirons la volonté chez nous, et vous avez fait un acte de volonté, un acte... américain. Et quand il sera avec vous, dans mes terres...

JOHN. — Dans vos terres? Ah! voilà où vous vouliez en venir?

TIMOTHY. — Vous ne pouvez pas rester à New-York.

SAM et EMMA. — Vous ne pouvez pas.

GERMAINE. — Si, John, partons, je vous en prie.

JOHN. — Ah çà! croyez-vous que je vais me laisser mener comme un enfant? Non, c'est ici que je resterai, c'est ici que je referai ma fortune! (Il s'arrête tout à coup, puis d'une idée subite.) Attendez!... Non!... Mais non!... Germaine!

GERMAINE. — Mon ami!

JOHN. — Vous avez rendu à Hutchinson un service énorme; il peut bien vous en rendre un, je suppose?

GERMAINE. — Il me l'a promis.

JOHN. — Quand?

GERMAINE. — Tout à l'heure.

JOHN. — Tout va bien. (Il va sonner deux coups. A Germaine.) Vous avez bien fait ce que je vous avais dit, d'avoir toujours une malle prête pour un départ?

GERMAINE. — Oui.

JOHN. — Moi aussi, j'ai une valise toujours prête. (A Jim qui entre.) Tout de suite, Jim, ma valise, la malle de madame; commandez deux autos et faites mettre les malles dessus. (Apostant par la porte restée ouverte.) Halton! Halton!

WILLIAM, paraissant. — Monsieur?

JOHN. — Nous partons; vous aussi; j'aurai besoin de vous.

WILLIAM. — Bien, monsieur; et où allons-nous?

JOHN. — Dans le Nebraska. (A Timothy.) Quand y a-t-il un train?

TIMOTHY. — Dans quarante minutes.

JOHN. — Nous le prenons.

TIMOTHY. — Pourquoi faire?

JOHN. — Vous n'avez donc pas compris qu'il y a un coup superbe à faire là-bas?

TIMOTHY. — Un coup? Sur quoi?

JOHN. — Mais, sur la baisse des charbons, parbleu! Vous, Germaine, vous allez prendre immédiatement une des autos et vous allez voir Hutchinson; vous obtenez de lui que lui et ses associés gardent secrète la baisse du charbon jusqu'à ce que je lui envoie un télégramme; vous comprenez bien?

GERMAINE. — Oui.

JOHN. — Aussitôt après vous venez nous retrouver à la gare. (Tendant les mains à sa femme qui les prend avec un cri de joie.) Nous partons tous les quatre pour le Nebraska; Halton retient dans toutes les gares tous les wagons disponibles, et il y en a des quantités, puisque les transports sont arrêtés. Pendant ce temps-là, vous, mon père et moi, nous ouvrons la vieille malle de cuir, nous prenons vos économies, et nous achetons tout le bétail disponible de la région; nous l'aurons pour rien, puisqu'on ne peut pas le nourrir. Quand c'est fait et tout cela doit être terminé en trois jours, j'envoie le télégramme à Hutchinson; la baisse éclate, les prix de transport diminuent; nous envoyons nos bestiaux à New-York, à Chicago, partout; et, comme le prix de la viande a doublé, nous réalisons un bénéfice énorme! Voilà!

JIM, de la porte. — Monsieur, les malles sont sur les autos.

JOHN. — Bien. Mon manteau d'automobile et celui de madame, tout de suite.

TIMOTHY, à John. — Et, après cela, vous vous établirez dans le Nebraska?

JOHN. — Sûrement. Il y a des choses étonnantes à faire dans l'Ouest.

Jim rentre avec les manteaux. Il aide John à mettre le sien; Sam et Emma aident Germaine.

EMMA, à Germaine. — Vous allez être heureuse, ma chérie?

GERMAINE. — Oh! oui. Nous respirerons enfin de l'air pur... Et Donald sera si heureux!

TIMOTHY. — Vous êtes sûr de réussir?

JOHN. — Mais oui, mais oui. Voilà déjà que vous avez peur?

TIMOTHY. — Non... non... seulement, mes procédés à moi...

JOHN. — Vos procédés sont vieux, mon père. Je vais vous faire voir, moi, ce que c'est que l'agriculture moderne.

TIMOTHY, part. — J'ai peut-être eu tort de le pousser à venir.

RIDEAU

d'un Américain à une Française que d'une bourgeoise réfléchie et délicate à un financier hasardeux et risque-tout emballé par la lutte, le succès et l'argent. »

Comme certains autres critiques, M. René-Marc Ferry pense que les deux derniers actes d'*Une affaire d'or* sont loin de la plénitude et de la rectitude du premier qui, à lui seul, forme une petite pièce :

« ... Mais ils ont, par endroits, de la force et de la nouveauté et les scènes où Germaine attend l'effet de sa manœuvre et la colère de son mari qu'elle n'a pas cessé d'aimer, — puisqu'elle le trahit, en quelque sorte, parce qu'elle l'aime et pour le garder de lui-même — sont d'un émouvant effet dramatique. »

M. Nozière trouve ces trois actes pleins d'intérêt mais il relève également, dans l'*Intransigeant*, la différence de ton qu'il y a entre le premier et les deux derniers actes :

« Le premier est une fantaisie à propos des Américains ; elle fait place dans les deux derniers, à une pièce sociale. »

M. Adolphe Aderer constate, dans le *Petit Parisien*, que les deux premiers actes surtout ont été écoutés avec beaucoup de plaisir ; et il juge la pièce intéressante :

« Elle abonde en détails de mœurs et de caractère d'une excellente couleur locale. »

M. Abel Hermant, qui avait, voici quelques années, campé déjà, dans les *Transatlantiques*, des types expressifs d'Américains, juge pourtant qu'il y a bien du talent, de la nouveauté, de l'intérêt sérieux, de l'amusement, dans la pièce de M. Marcel Gerbidon, une fable ingénieuse et significative, des caractères bien dessinés. Il y aurait voulu un peu plus de « grandiose » :

« L'un des maîtres de la critique dramatique, un de ceux qui ne sont plus, se plaignait naguère à tout propos et, avouons-le, souvent hors de propos, que les auteurs contemporains n'eussent point l'envergure d'Eschyle ou de Shakespeare. Je ne jurerais pas que Shakespeare ni Eschyle fussent à leur place et à leur aise dans le cadre des Variétés ou des Bouffes-Parisiens. Mais M. Gerbidon n'a pas craint d'aborder un sujet qui oblige : il traite la question d'argent ; le lieu de sa pièce est New-York, ville que la plupart de nos compatriotes ne connaissent que par ouï-dire, mais qu'ils se figurent colossale ; tous ses personnages sont milliardaires (et le disent), ou le deviennent, ou cessent de l'être entre neuf heures et minuit ; ils conçoivent des affaires qui passent notre imagination ; leurs divers types représentent plusieurs générations d'Américains du Nord, ou même symbolisent des idées générales ; bien plus, le vieux monde est confronté avec le nouveau, et le désaccord de leurs sensibilités produit les événements de la pièce. Tout cela est d'une observation appliquée, d'une psychologie fine et parfois juste ; mais, au point de l'histoire où nous sommes, un conflit franco-américain n'est pas encore un sujet psychologique, c'est un sujet épique. Les dissentiments conjugaux de M. et de Mme Rommestan pouvaient suffire à illustrer les petites différences de tempérament qui se remarquent chez nous entre les familles du Nord et celles du Midi : je ne trouve pas que John Gibbs et Mrs Gibbs, sa femme, née Germaine Lesage, soient des héros assez considérables pour personnifier le tempérament yankee et le tempérament français. Félicitons cependant M. Gerbidon d'avoir crayonné cet Américain et cette Parisienne, qui ne sont pas plus grands que nature, ni même peut-être aussi grands, mais qui vivent ; et félicitons-le surtout d'avoir inventé un autre mariage mixte que celui de l'héritière américaine et du noble Européen désargenté. »

M. Guy Launay, dans le *Matin*, juge aussi ce sujet intéressant :

« M. Gerbidon a voulu peindre — sur quelles données ? on l'ignore — la vie des milliardaires américains, le délire des grandeurs que développent en eux la lutte et la toute-puissance, leur existence artificielle et solitaire comme celle des rois. M. Gerbidon pense que, sous de telles influences, les enfants de milliardaires deviennent presque fatalement des dégénérés — ce qui est un peu téméraire — et il nous enseigne que des fortunes abusives comme celles-là se fondent nécessairement sur des ruines, des deuils, des sacrifices humains...

» Le premier acte est très amusant... »

Le second n'est-il pas hors de proportion et le troisième n'est-il pas hors de vraisemblance ? Peut-être. Mais c'est là — se hâte d'ajouter M. Guy Launay — une impression de générale, et il demeure parfaitement possible que le grand public en ait une autre :

« Le ton, le style, le développement, sont conventionnels ; mais le sujet a de l'attrait et l'inspiration est généreuse. Ces mélanges plaisent parfois beaucoup. »

M. Joseph Galtier déclare également dans *Excelsior* que les deux derniers actes n'ont pas paru avoir tout l'agrément, toute la vivacité du premier :

« C'est toujours une difficile entreprise que de faire une pièce sur l'argent. On dirait que le public n'aime guère qu'on l'entretienne de ce sujet. La comédie que voici veut nous montrer le milieu américain des grandes affaires, des trusts gigantesques. Elle jongle avec les pépites d'or, les milliardaires. Que d'or ! que d'or ! On y entend du commencement à la fin le tintement monotone des dollars. Les personnages n'ont que ces mots à la bouche : millions et dollars. Pourtant, dans ces bruits de caisse se développe un drame conjugal... »

M. Georges Boyer est d'avis que cette formule : « *L'argent ne fait pas le bonheur* », est l'une des plus sottes qu'ait inventées la Sagesse des Nations :

« Elle semble due à la collaboration de MM. de La Palice et Joseph Prudhomme, écrit-il dans le *Petit Journal*.

» Nous savons, pardieu, qu'on ne fabrique point en argent la cuirasse qui garantisse contre tous les maux ; mais je connais des gens riches et excellents qui s'offrent cette exquise joie, interdite aux pauvres, de soulager la misère d'autrui.

» La fortune, d'autre part, les préserve d'un nombre appréciable de soucis matériels et, s'ils tombent malades, leur permet les traitements coûteux et le repos salutaire.

» C'est déjà quelque chose.

» M. Gerbidon tend à une conclusion plus rigoureuse encore ; selon lui, non seulement l'argent ne fait pas le bonheur, mais encore il conduit à la douleur... »

M. Georges Boyer se demande si les preuves apportées par l'auteur d'*Une affaire d'or* sont bien convaincantes ; mais il conclut :

« La soirée a été bonne en somme pour M. Gerbidon ; il gagnera de l'expérience et conservera sa finesse d'observation, son adresse à traduire en traits plaisants le caractère de ses bonshommes, le tact avec lequel il rend comiques seulement et point révoltants les gestes les plus cyniques. »

M. Henry de Gorsse, dans la *Patrie*, loue sans réserves M. Gerbidon :

« Alors que la plupart de nos auteurs ne cherchent aujourd'hui qu'à écrire des pièces prétentieuses, M. Marcel Gerbidon a eu le rare courage de composer une pièce qui ne cherche pas à en imposer au public par sa profondeur et le vide de son action, mais qui, au contraire, n'a qu'un but : c'est de distraire par une intrigue amusante et mouvementée.

» Cette comédie, qui semble découpée dans un joli roman anglais, a le rare mérite de pouvoir être vue par tout le monde, et, comme les spectacles où on peut conduire les jeunes filles sont assez rares, cela promet à celui-ci des chambrées brillantes et nombreuses. »

Cette prédiction se fût certainement réalisée si la maladie de Mme Andrée Mégard n'avait interrompu prématurément les représentations d'*Une affaire d'or*.

***

L'interprétation était excellente, avec Mme Andrée Mégard, toute de charme et de tendresse et d'une si touchante autorité ; avec M. Gémier qui a donné un relief si vif, si pittoresque et si juste au vieux fermier by-Far-West, Timothy Gibbs ; avec M. Escoffier, remarquable d'aisance et de naturel, et MM. Crisis, Bacqué, Tarbout, Mlle Pierre Dermoz, et la petite Fromet.

G. S.

LE THÉATRE ILLUSTRÉ DU PNEU

CINQUANTE TROISIÈME TABLEAU

Cette chambre à air nous permettrait aisément d'épiloguer sur le héros de Richepin dont le cœur, trop bien attaché, ne put s'arracher sans déchirure à une indigne passion !

Mais prenons plutôt l'exemple plus tangible de ce malheureux pion que des potaches ont ***englué*** sur sa chaise, par la fesse.

La chaise suivra le pion dans toutes ses évolutions et le fond de culotte, qui est le plus raisonnable, cédera le premier.

Toute semblable est l'histoire de cette chambre à air : le chauffeur qui l'a réparée, après une crevaison, avec une pastille de notre Nécessaire, a répandu généreusement sur les bords de la pastille un excès de dissolution. Et, ayant ainsi fourré de la ***glu*** partout, il a omis de ***talquer*** la réparation, de sorte que la chambre, aussitôt remontée s'est collée à l'enveloppe.

Par la suite, ayant eu à démonter à nouveau son pneu, notre chauffeur a tiré brutalement sur la chambre qui résistait... et pour cause ! Crac ! elle est venue... mais, comme le pantalon du pion, en morceaux !

Un peu de talc l'aurait sauvée.

MORALITÉ. Du ***manque de talc*** à la ***liaison dangereuse***, il n'y a qu'un pas.

MICHELIN

MARIE-MAGDELEINE

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

MAURICE MAETERLINCK

Représentée pour la première fois le 18 mars 1913, au théâtre du Casino Municipal de Nice et reprise au théâtre du Châtelet, à Paris, le 28 mai.

Marie-Magdeleine (Mme GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK).

Phot. Gerschel.

PERSONNAGES

Lucius Vitrus tribun militaire...	MM.	ROGER KARL.	*Marie-Magdeleine*	Mmes	GEORGETTE LEBLANC.
Annæus Silanus.....		DENIS D'INÈS.	*Marthe*		G. BARBIERI.
Appius		R. MONTEAUX.	*Marie*		G. ALBERT.
Cæsius		DAUVILLIER.	*Marie-Cléophas*		L. COLLINEY.
Lazare		PILLOT.	*Marie-Salomé*		L. VANDEWEN.
Joseph d'Arimathie.....		JEAN DUVAL.			
Nicodème		MENDAILLE.	*Barnabé*	M.	HAAB.

Aveugles, Estropiés, Malades, Vagabonds, Miraculés, Autres Saintes Femmes, Mendiantes, Prostituées, etc.

Les actes I et II à Béthanie. — L'acte III à Jérusalem.

Copyright by Félix Bloch Erben, 1909. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

AVERTISSEMENT

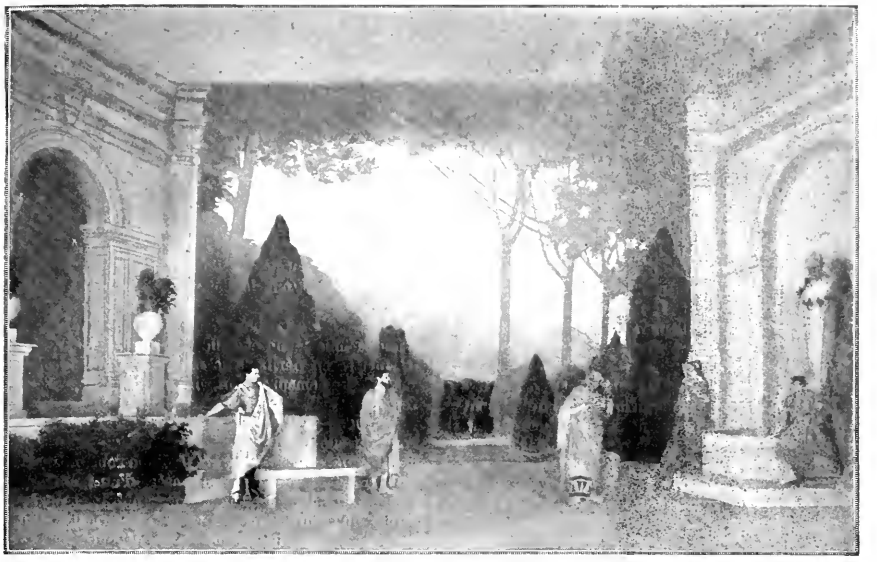
J'ai emprunté au drame de M. Paul Heyse, Maria von Magdala, *l'idée de deux situations de ma pièce ; c'est, à savoir : à la fin du premier acte, l'intervention du Christ qui arrête la foule déchaînée contre Marie-Magdeleine par ces paroles prononcées derrière le théâtre : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre », et, au troisième, l'alternative où se trouve la grande pécheresse de sauver ou perdre le Fils de Dieu, selon qu'elle consent ou refuse de se donner à un Romain.*

J'avais, avant que de me mettre au travail, demandé au vénérable poète allemand, que je tiens en très haute estime, l'autorisation de développer ces deux situations qui, chez lui, dans un drame incomparablement plus touffu que le mien, n'étaient pour ainsi dire qu'esquissées, lui offrant de reconnaître ses droits de la façon qu'il jugerait équitable. A ma respectueuse requête, il ne fut répondu que par un refus, j'ai regret de le dire, peu courtois et presque menaçant.

Dès lors, il me fallut considérer que la parole évangélique citée plus haut appartient à tout le monde et que l'alternative dont je parle est de celles qui se rencontrent plus d'une fois dans la littérature dramatique. Il me parut d'autant plus licite d'en user que je l'avais précisément imaginée, l'année même que fut publiée Maria von Magdala, *sans pouvoir connaître celle-ci, dans le quatrième acte de* Joyzelle.

J'ajouterai que, hormis le principe de ces situations, pour tout ce qui concerne le sujet de la pièce, la conduite de l'action, les personnages, les caractères, les péripéties et l'atmosphère, nos deux œuvres n'ont absolument rien de commun, que pas une réplique, pas une phrase de l'une ne se retrouve en l'autre.

Cela dit, je suis heureux de témoigner au vieux maître ma gratitude d'un don spirituel qui, pour être involontaire, n'en est pas moins considérable.



Vérus Cœlius Silanus Marie-Madeleine Appius

Scène IV. — Silanus : « *Consoler n'est pas ancantir la douleur mais apprendre à la surmonter* ! »

MARIE-MAGDELEINE

ACTE PREMIER

Les jardins d'Annæus Silanus, à Béthanie. Terrasse romaine. Bancs de marbre, portiques, statues. Au centre, bassin avec jet d'eau. Cabinets de verdure. Orangers et lauriers en des vases de pierre. Balustrade à droite et à gauche dominant la vallée. Balustrade au fond, ouverte en son milieu pour donner accès à une allée de platanes bordée de statues, qui aboutit à une épaisse haie de lauriers clôturant le jardin.

Scène première

Entrent Annæus Silanus et Lucius Vérus.

Silanus. — Voici la gloire de mon petit domaine : ma terrasse qui me rappelle celle que j'avais à Préneste et qui avait mis le comble à mes vœux. Voici mes orangers, mes cyprès et mes lauriers-roses. Voilà le vivier, le portique avec les images des dieux, parmi lesquels cette Minerve trouvée à Antioche. (Montrant, à gauche, le paysage.) Et par ici, l'incomparable vue sur la vallée où règne déjà le printemps. Nous sommes en suspens dans l'espace. Admire, le long des pentes de Béthanie, la descente des anémones. On dirait que la terre est en flamme au pied des oliviers. Ici, je goûte en paix les avantages de la vieillesse qui sait se réjouir des jours passés, car la jeunesse borne de fort près la jouissance des biens en ne considérant que ceux qui sont présents...

Vérus. — Enfin, voici des arbres, de l'eau, de la verdure !... J'en avais perdu la mémoire depuis mon arrivée dans ce désert de pierres qu'on appelle la Judée... Mais comment se fait-il, mon bon maître, que vous vous soyez fixé près de cette ville aride et morne, où la terre est affreuse, où les hommes sont laids, hargneux, sournois et malfaisants, malpropres et barbares ?...

Silanus. — J'avais, comme tu le sais, suivi à Césarée le procurateur Valérius Gratus, puis je revins à Rome où tu fus quelque temps mon élève fidèle et préféré. Mais bientôt j'eus honte d'enseigner une sagesse dont les certitudes me semblaient d'autant plus douteuses que je les affirmais avec plus d'assurance. Je fus rappelé ici, en cette Judée barbare, par la plus étrange des curiosités. Lors de mon premier séjour, j'avais commencé l'étude des livres sacrés des Juifs. Ils sont informes et sanguinaires, mais on y trouve aussi de belles fables et les précoces efforts d'une sagesse sauvage mais parfois singulière. Ils n'ont pas encore lassé mon attention.

Vérus. — En effet, notre ami Appius que j'ai revu à Antioche m'avait parlé de vos études et de votre passion soudaine et désordonnée pour les vieux livres juifs...

Silanus. — Il ne tardera pas à venir.

VÉRUS. — Qui ?... Appius ?... Il est donc à Jérusalem ?...

SILANUS. — Tu l'ignorais ?... Mais toi-même, depuis combien de jours es-tu dans le pays ?... Ta lettre d'avant-hier ne me le disait point...

VÉRUS. — Depuis près d'une semaine, et j'ai voulu vous consacrer ma première heure de loisir. J'ai quitté Antioche pour accompagner à Jérusalem le procurateur Pontius Pilatus qui redoute des troubles. Il aura probablement besoin de l'appui de mes vieux légionnaires...

SILANUS. — L'ample et vaste Appius, dont les paroles, aussi vagabondes que les habitudes, unissent les amis les plus éloignés, m'a parlé de toi, comme il t'avait parlé de moi. Il m'a appris que lorsqu'il eut, à Antioche, le bonheur de te rencontrer, tu semblais en proie à quelque grand amour malheureux...

VÉRUS. — Lequel ?...

SILANUS. — Comment le plus beau des tribuns militaires, dans son magnifique appareil, peut-il avoir plus d'un amour qui ne soit pas heureux ?... Il s'agissait d'une femme de ces régions, une Galiléenne, si je ne me trompe...

VÉRUS. — Marie de Magdala ?... Il vous a parlé d'elle ?... Où est-elle ? Je ne l'ai plus revue ; elle a brusquement quitté Antioche et j'ai perdu sa trace...

SILANUS. — Mais, pourquoi ne te fut-elle point exorable ?... Appius m'affirmait qu'elle méprise, il est vrai, les hommes de ce pays, mais ne se montre nullement rebelle aux chevaliers romains...

VÉRUS. — C'est une de ces énigmes de la femme que nos devoirs de soldat ne nous laissent guère le temps de débrouiller. Elle ne paraissait pas me haïr, du moins la haine qu'elle affectait de me témoigner n'allait pas sans une âpre douceur... Mais il s'y mêlait je ne sais quelle crainte incompréhensible, qui lui faisait farouchement éviter ma présence... D'ailleurs, elle venait, paraît-il, d'éprouver une grande douleur, dont elle s'est déjà, m'a-t-on dit, plus d'une fois consolée...

SILANUS. — Je ne sais, et tout cela ne me semble pas bien décourageant. Au demeurant, pourquoi chercher des sujets d'affliction dans ce que les dieux ont créé pour la joie ?... Appius voulait donc que j'aidasse, par mes sages conseils, à te guérir d'un mal qui t'attriste sans nécessité. Mais, d'abord, l'aimes-tu autant que l'affirme Appius, dont les propos sont souvent excessifs et inconsidérés ?...

VÉRUS. — Je l'ai désirée, je la désire encore comme jamais je n'avais désiré une femme...

SILANUS. — Tu parles sagement en ne séparant point, dès les premières heures, le désir de l'amour. Du reste, je comprends. Il est certain qu'elle est plus belle qu'un grand nombre de femmes que j'ai admirées dans ma vie.

VÉRUS. — Comment ?... Vous l'avez vue ?... Elle est donc à Jérusalem ?...

SILANUS. — Elle est même plus près de nous que Jérusalem qui se trouve à quinze stades de Béthanie... (*Il entraîne un peu vers la droite.*) Approche-toi de ce portique et regarde là-bas, au fond de la vallée... Qu'y vois-tu ?...

VÉRUS. — J'y vois des oliviers, des sentiers, des tombeaux... Puis encore des frontons de palais ou de temples, des colonnes, des cyprès... On se croirait aux environs de Rome... Mais je ne saisis pas...

SILANUS. — C'est Hérode-le-Grand, une sorte de fou furieux mais bâtisseur qui orna cette vallée de magnifiques édifices plus romains que ceux de Rome même... Mais, regarde à mi-côte, à gauche de ces trois grands cyprès, à quatre ou cinq stades d'ici... Découvres-tu l'une des plus belles villas de marbre ?...

VÉRUS. — Celle que précèdent de larges degrés blancs qui mènent à une colonnade en hémicycle où se dressent des statues ?...

SILANUS. — C'est là qu'elle s'est retirée...

VÉRUS. — Marie-Magdeleine ? Dans cette solitude, et si loin de la ville ?...

SILANUS. — Elle fuit, m'a-t-elle dit, le fanatisme juif, le tumulte et les odeurs nauséabondes qui redoublent à Jérusalem, à l'approche de la Pâque...

VÉRUS. — Vous la voyez donc ?... Vous lui avez parlé ?...

SILANUS. — Le bon Appius, sachant que la vue d'une femme jeune et belle réjouit mes regards sans les mettre en péril, ne la dissuada point de monter jusqu'à la demeure d'un vieillard désarmé et inoffensif.

VÉRUS. — Qu'a-t-elle dit ?... Quelle impression vous a-t-elle faite ?...

SILANUS. — Elle était vêtue d'une robe qui paraissait tissue de perles et de rosée, d'un manteau de pourpre tyrienne à grenades de saphirs ; et parée de bijoux qu'alourdissait un peu le faste oriental. Quant à sa chevelure, je présume que, dénouée, elle couvrirait d'un voile d'or impénétrable la surface de cette vasque de porphyre...

VÉRUS. — Je parle de son intelligence, de son caractère... Ne vous y trompez point, ce n'est pas une vulgaire courtisane... Elle a d'autres attraits qui fixent mieux l'amour.

SILANUS. — Je n'ai pris garde qu'à sa beauté qui est réelle et satisfait les yeux... Du reste, nous en jugerons mieux tout à l'heure, elle ne tardera point à venir...

VÉRUS. — Elle vient ici ?... Mais sait-elle qu'elle me trouvera chez vous ?...

SILANUS. — Assurément. Il m'a paru que cette rencontre serait plus efficace à soulager ton mal que les sages conseils que voulait Appius...

VÉRUS. — Mais elle ?... qu'a-t-elle dit en apprenant que...

SILANUS. — Elle a souri avec une grâce tressaillante et pensive... Les autres convives seront notre indispensable Appius et Cœlius, ton condisciple de Préneste... J'espère qu'ils nous amèneront notre malheureux ami Longinus qui perdit, il y a trois semaines, une petite fille âgée de deux ans... Je tenterai de le consoler, par des raisons bonnes et convaincantes, d'une douleur qui est, certes, disproportionnée à la perte qu'il a faite. Nous aurons entre autres mets, que j'espère excellents, deux poissons du Jourdain que tu ne connais point, et qui, accommodés par Davus, mon vieux cuisinier... Mais j'entends le son de la double flûte... Ce doit être la litière de la reine de Béthanie et de Jérusalem qui s'arrête au seuil de ma maison... Tes yeux vont retrouver la douce lumière qu'ils regrettent, et les miens le sourire qui leur plaît, à moins que les miroirs d'argent de l'atrium ne retiennent plus longtemps qu'il ne sied...

VÉRUS. — Elle est là...

Entre, à droite, Marie Magdeleine. Quelques esclaves la suivent, auxquels, d'un geste sec et impérieux, elle donne l'ordre de se retirer.

Scène II

LES MÊMES, MARIE-MAGDELEINE

SILANUS, allant au-devant de Marie-Magdeleine.

« Quelle est celle-ci qui monte du désert
» Comme une colonne de fumée,
» Exhalant la myrrhe et l'encens,
» Quelle est celle-ci qui apparaît semblable à l'aurore,
» Plus belle que la lune, plus pure que le soleil,
» Mais terrible comme une armée en bataille, »

Ainsi que chantent vos livres sacrés à l'approche de la Sulamite...

MARIE-MAGDELEINE. — Ne me parlez pas de mes livres sacrés, je les ai en exécration, comme tout ce qui vient de ce peuple hypocrite et sordide, avare et malfaisant...

VÉRUS, s'avançant pour la saluer à son tour. — Je dirai donc à la façon romaine: « Salut à la fille aînée d'Aglaia, la plus jeune et la plus heureuse des Charites!... »

MARIE-MAGDELEINE. — Plaignez-moi au lieu de me louer. On m'a dérobé cette nuit, outre douze de mes plus belles perles, mes rubis de Carthage, mes paons de Babylone et toutes les murènes de mon vivier... Mais on a fait bien pis. J'avais — et tu les as vus, Silanus — deux admirables vases de cristal et d'agathe, pleins d'un nard indien si précieux que je le réservais pour le jour, qui viendra lui aussi, où l'on entourera mon corps des bandelettes funéraires...

SILANUS. — Oui, je me les rappelle, et ils étaient incomparables !... C'était, à mon avis, un travail phénicien qui devait remonter au temps de Salomon. Je n'en ai jamais vu d'aussi beaux. Mais il n'est pas possible qu'ils aient poussé l'audace jusqu'à porter la main sur ce trésor devant lequel César lui-même se serait incliné!...

MARIE-MAGDELEINE. — Ils n'en ont pris qu'un seul, et je ne sais pourquoi ils ont respecté l'autre et l'ont laissé intact, sur son socle d'argent, au fond de l'atrium... On dirait qu'au dernier moment une crainte, un scrupule inconnu est venu les troubler...

VÉRUS. — Ils savaient bien qu'ils commettaient un sacrilège!... Mais n'avez-vous aucun indice, aucun soupçon?...

MARIE-MAGDELEINE. — Je ne sais... J'ai fait battre de verges et mettre à la torture les esclaves chargés du soin de la volière et du vivier ; ils n'ont rien avoué et je crois qu'ils ne savent rien...

SILANUS. — Le vol est surprenant, car le pays est sûr... Voilà près de six ans que je m'y suis fixé, et l'on n'a point tenté de me dérober une parcelle de ma sagesse qui n'est jamais sous clef et qui est la seule chose précieuse que je possède... Le juif est sournois, rusé et malveillant, il pratique la tromperie et l'usure ainsi que la plupart des vertus et des vices rampants, mais il évite presque toujours le vol franc et loyal, le vol honnête, si l'on peut dire...

MARIE-MAGDELEINE. — J'avais d'abord soupçonné les ouvriers tyriens qui ajustent, en ce moment, autour de l'une des salles de ma villa, ces lambris mobiles que l'on change à chaque service, de manière à mettre les murs en harmonie avec les mets dont la table est couverte...

VÉRUS. — J'en ai vu de pareils chez notre gouverneur Pomponius Flaccus, à Antioche, mais je ne savais pas que cette innovation, récente à Rome même, eût déjà pénétré en ce pays perdu.

MARIE-MAGDELEINE. — Aussi ne la trouverez-vous qu'en ma maison, et le dernier palais du Tétrarque Antipas en est encore dépourvu... J'avais donc tout d'abord soupçonné ces ouvriers, mais j'ai la preuve qu'ils sont innocents. Je suis sûre maintenant qu'il faut chercher les voleurs parmi cette bande de vagabonds et de rôdeurs qui depuis quelque temps infeste le pays...

SILANUS. — La bande déjà fameuse du Nazaréen...

MARIE-MAGDELEINE. — Justement. Leur chef, m'a-t-on dit, est une sorte de brigand malpropre qui séduit les foules par une magie grossière, et qui, sous prétexte de prêcher je ne sais quelle loi ou doctrine nouvelle, ne vit que de rapine et s'entoure d'individus capables de tout... J'ai du reste à m'en plaindre sous d'autres rapports... Avant-hier, comme je me promenais dans mes jardins, sous le portique qui les sépare de la route, une douzaine de misérables, détachés de cette bande, m'ont insultée d'une façon immonde et menacée de pierres... Cela devient intolérable, il est temps d'en débarrasser la contrée.

VÉRUS. — On m'a parlé de ces gens-là... Je sais que le Procurateur s'en occupe... J'y ferai veiller de plus près. Du reste, si vous le désiriez, il me serait facile d'arrêter leur chef...

MARIE-MAGDELEINE. — Je vous en prie, et le plus tôt possible... Je vous en saurais singulièrement reconnaissante...

SILANUS. — Je crois que vous faites fausse route. Les voleurs, selon moi, ne se trouvent pas de ce côté. Je suis assez bien placé pour connaître la bande, attendu que depuis cinq ou six jours elle opère à quelques pas de ma maison. J'ai même eu le plaisir — car tout se transforme en plaisir, à mon âge — j'ai même eu le plaisir d'assister à l'une de leurs réunions. C'était près de la vieille route de Jéricho. Le chef parlait au milieu d'une foule poussiéreuse et dégenillée, parmi laquelle on remarquait un grand nombre d'estropiés et de malades assez répugnants. Ils semblent extrêmement ignorants et exaltés. Ils sont pauvres et sales, mais je les crois inoffensifs et incapables de voler autre chose qu'un verre d'eau ou un épi de blé... Ils écoutaient avidement une anecdote assez naïve, l'histoire d'un fils qui revient chez son père après avoir dilapidé son patrimoine... Je n'ai pas entendu la fin, car on me regardait avec quelque méfiance... Mais le Galiléen, ou le Nazaréen, comme on l'appelle ici, est assez curieux, et sa voix est d'une douceur pénétrante et particulière... C'est, paraît-il, le fils d'un charpentier... Je vous en reparlerai, j'ai sur lui d'autres détails intéressants, mais permettez que d'abord j'aille voir, de l'autre côté de la maison, d'où l'on domine la route, si je n'aperçois pas nos convives attardés...

Il sort à droite.

Scène III

MARIE-MAGDELEINE, VÉRUS

VÉRUS. — Je ne m'attendais point à la joie de vous revoir, avec votre agrément, après les cruelles paroles qui m'avaient ôté jusqu'à l'espoir qu'on laisse parfois à ceux qu'on veut désespérer...

MARIE-MAGDELEINE. — J'étais stupide et folle, mais voici la raison revenue, et je sais à présent que le meilleur amour ne vaut pas une larme.

VÉRUS. — D'autant qu'il n'est guère le meilleur, ni même le bon amour, dès qu'il en fait verser...

MARIE-MAGDELEINE. — Il n'est plus pour moi de meilleur ou de pire amour. J'ai vécu jusqu'ici parmi des mensonges dont les autres profitèrent; depuis six mois, je vis parmi des vérités dont je tire profit...

VÉRUS. — Que voulez-vous dire?

MARIE-MAGDELEINE. — Que je me vends plus habilement et plus cher qu'autrefois.

VÉRUS. — Magdeleine!... Vous vous calomniez!...

MARIE-MAGDELEINE. — Vous verriez, si votre désir tentait l'aventure, qu'au contraire, je m'estime à très haute valeur.

VÉRUS. — Vous vous estimerez toujours moins haut que je ne fais. Vous ne parviendrez pas à vous avilir à mes yeux; et je ne vois dans ce que vous me dites que la légitime révolte d'une âme profondément blessée qui se roidit contre la douleur...

MARIE-MAGDELEINE. — Vous vous trompez, ce n'est pas une âme qui se roidit, mais qui se retrouve.

VÉRUS. — Je n'en crois rien. Du reste, j'aime mieux vous devoir à la rancœur ou à la haine que de vous perdre pour la plus noble cause, et puisqu'il ne s'agit que de vous estimer très haut, dès ce moment, sachez-le, vous m'appartenez, Magdelcine...

MARIE-MAGDELEINE. — C'est possible... Mais voici que notre hôte revient. Nous n'avons, pour l'instant, plus rien à nous dire...

Entrent, à droite, Silanus, Appius, Cœlius.

Scène IV

LES MÊMES, SILANUS, APPIUS, CŒLIUS

APPIUS, allant à Marie-Magdeleine.

« Vénus a quitté Chypre
» Et plane sur Jérusalem!... »

Ou plutôt, c'est la belle Tecmessa qu'déjà ramène le sourire sur les lèvres du fils de Télamon!... Admire donc, ô Cœlius, la magnifique image que dressent sous ce portique l'Amour et la Beauté.

CŒLIUS. — On dirait que l'azu. s'est déployé sur eux, entre ces deux colonnes...

SILANUS. — L'azur et la lumière ne paraissent heureux que lorsqu'ils enveloppent la jeunesse et l'amour... Mais pour en revenir à de moins éclatantes images qui conviennent mieux à ma tête chargée d'années, je remarque que c'est une sorte de pressentiment qui nous poussait à parler, il n'y a qu'un moment, de la bande du Nazaréen, car c'est cette même bande qui retardait nos hôtes...

APPIUS. — En effet, figurez-vous qu'en approchant, là-bas, du dernier carrefour nous avons trouvé le pays en émoi et la route encombrée d'une foule hurlante et gesticulante qui se pressait autour d'un aveugle qui voyait...

VÉRUS. — C'est en effet un de ces phénomènes qu'on ne rencontre qu'en Judée...

CŒLIUS. — C'était extraordinaire!... Le pauvre homme, écrasé contre un vieux mur, s'écriait en roulant des yeux ivres et vierges: « C'est un Prophète, c'est un Prophète! je vois des hommes qui marchent semblables à des arbres!... » Et la foule trépignait alentour. Il paraissait terrassé par la lumière...

APPIUS. — Ou plutôt par le vin, car il chancelait manifestement.

VÉRUS. — Et le Nazaréen, l'avez-vous aperçu?...

APPIUS. — Non, il venait de s'éloigner, entraînant la partie la plus turbulente de la foule, sinon nous n'aurions jamais pu passer...

MARIE-MAGDELEINE. — Il paraît en effet que lorsque ces brigands se pressent autour de leur chef, ils ne se dérangeraient pas pour livrer passage à César.

CŒLIUS. — Où est-il allé?... Je serais curieux de le voir...

SILANUS. — Il ne doit pas être bien loin... Voyez-vous là, au fond de mon jardin, cette haie de lauriers?... Elle sépare mon petit domaine du verger de mon voisin appelé Simon-le-Lépreux...

MARIE-MAGDELEINE, *sursautant.* — Comment! votre voisin le plus proche est lépreux?... Il fallait nous le dire...

SILANUS. — Rassurez-vous, madame, il n'a plus la lèpre...

APPIUS. — Je croyais qu'on était lépreux pour la vie, comme on est cul-de-jatte ou bossu... C'est encore une des surprises de cette monstrueuse Judée...

SILANUS. — Le Nazaréen l'a guéri.

CŒLIUS. — Est-il réellement guéri?... En qualité de voisin le plus proche, vous devez savoir la vérité...

SILANUS. — Je sais qu'il est aussi sain de visage que la rose de Magdala et le lys de Béthanie que voici, mais j'ignore s'il était malade, ne l'ayant jamais vu avant sa guérison...

APPIUS. — Je m'en doutais... Du reste, j'ai vu en Thrace et en Egypte des magiciens bien plus extraordinaires... Mais pour en revenir à ce lépreux sans lèpre, que se passe-t-il donc derrière cette haie et chez ce voisin mystérieux?...

SILANUS. — Le Nazaréen est son hôte depuis trois jours. Ce Simon, sa sœur, sa femme et, je crois, son beau-frère sont des petites gens qui vivent du produit de leurs oliviers. C'étaient de craintifs et paisibles voisins, mais depuis l'arrivée du Nazaréen, tout est bouleversé. C'est un va-et-vient, un tumulte perpétuels. Leur verger est sans cesse encombré d'une multitude de malades, de vagabonds, d'estropiés sortis de toutes les roches de la Judée, pour supplier celui qu'ils appellent à grands cris le Sauveur du monde, le fils de David et le roi des Juifs. Ils sont parfois si nombreux qu'ils débordent dans mon jardin. La haie, comme vous voyez, a été foulée, froissée et même crevée en certains endroits. Heureusement, les apparitions du Nazaréen sont rares et brèves. Au surplus, malgré ces inconvénients, ce spectacle très pittoresque amuse et intrigue ma curiosité...

Entrent à gauche cinq ou six pauvres.

CŒLIUS. — Qu'est-ce que ces gens-là?...

SILANUS. — Que vous disais-je?... en voici une demi-douzaine qui viennent demander du pain...

APPIUS. — Ils sont de la fameuse bande?...

MARIE-MAGDELEINE. — Ils sont odieux et répugnants!... L'un d'eux a le visage rongé par un ulcère, un autre est presque nu, un autre meurt de faim!...

APPIUS. — Il est certain qu'ils manquent de pudeur à promener ainsi la laideur et l'effroi...

SILANUS. — Ne vous tourmentez point, ceux-ci ne dépareront pas longtemps la grâce heureuse des portiques où se délassent nos regards. Mon jardinier les a découverts; il est armé d'une solide houe et les

repousse sans aménité... Vous voyez, ils n'insistent point, ils s'en vont en silence et la tête basse... Et maintenant que nous nous sommes suffisamment occupés des misérables, de leur grand chef et de leurs maladies, songeons un peu à nous-mêmes et goûtons le bonheur de l'adorable après-midi que nous verse le printemps... Ma joie à vous voir réunis n'aurait aucune ombre si notre vieil ami Longinus, cédant aux instances d'Appius, avait consenti à vous accompagner...

APPIUS. — Je n'éprouvai jamais plus vivement la vanité de la grande éloquence que lui-même m'enseigna. A toutes mes raisons les plus convaincantes et le mieux déduites, il opposait un farouche silence ou secouait la tête en répétant qu'il ne voulait pas assombrir de sa morne présence notre heureuse réunion...

CŒLIUS. — Pourtant, voilà bien trois semaines que cette enfant est morte... Je n'aurais pas cru que la douleur pût l'atteindre à ce point...

APPIUS. — D'autant plus qu'il s'agit d'un enfant en bas âge que son père connaissait moins que sa nourrice...

SILANUS. — Il y a plus étonnant encore et qui montre au vif que le grand point de la sagesse n'est pas tant de savoir que de se conformer à ce qu'on sait... Quand je perdis, voici plus de vingt ans, un petit garçon qui devait avoir à peu près le même âge que l'enfant qu'il pleure, Longinus entreprit de me consoler. Il m'écrivit une éloquente lettre, où, s'appuyant de l'autorité de Métrodore, de Panitius et d'Hermachus, il me prouvait que la douleur est non seulement inutile, mais ingrate; je sais presque par cœur, tant ils sont frappants, les principaux passages de cette lettre que j'ai retrouvée et relue ce matin... C'étaient les plus hautes paroles que la sagesse humaine puisse prononcer contre la mort et la douleur... Elles m'avaient autrefois protégé.

MARIE-MAGDELEINE. — Quelles étaient ces paroles?... Il est bon de ne point ignorer ce qui peut adoucir la douleur...

SILANUS. — « Vous attendez, me disait-il, des consolations, vous ne recevrez que des reproches. Si vous supportez la mort d'un enfant avec tant d'impatience, que feriez-vous si vous aviez perdu un ami?... Il faudrait vous mettre dans cette disposition d'être plus satisfait de l'avoir eu que fâché de ne l'avoir plus. Mais la plupart comptent pour rien les avantages et les plaisirs passés. Ils mettent l'amitié au tombeau avec leur ami... »

APPIUS. — Je reconnais et je salue la forte sagesse de notre vénérable maître.

SILANUS. — Pourquoi ne s'en souvient-il pas quand le malheur le frappe? Mais pourquoi l'oubliai-je moi-même lorsque j'en eus besoin? « Je vous assure, ajoutait-il, qu'une bonne partie de ceux que nous avons aimés demeure après que le destin les a retirés. Le temps qui est passé est à nous, et je ne vois rien dont nous soyons plus assurés que de ce qui a été. L'espérance de l'avenir nous rend ingrats des biens que nous avons reçus, comme si ce que nous attendons de favorable ne devait pas être bientôt mis au rang des choses passées. Il vous est mort un fils si jeune que vous ne pouviez encore vous en rien promettre, ce n'est qu'un petit espace de temps perdu. Il y a une infinité d'exemples de pères qui ont perdu des enfants en bas âge sans jeter une seule larme, et qui sont rentrés au sénat après les avoir mis au tombeau. Cela n'est pas sans raison, car, en premier lieu, il est superflu de s'attrister quand la tristesse ne sert de rien. Et puis, il n'est pas juste de se plaindre d'un malheur qui est tombé sur une personne et qui pend encore sur la tête de tous les autres. De plus, c'est une folie de se plaindre quand il y a si peu de distance entre celui qui est mort et celui qui le regrette. Prenez garde que le genre humain, qui tend à une même fin, n'est séparé que par de petits intervalles, lors même qu'ils paraissent bien grands. Celui que vous pensez être perdu est allé seulement devant. Puisque nous avons un même chemin à faire, n'est-il pas indigne à un sage de pleurer celui qui est parti plus tôt que nous? Se plaindre que l'ami ou l'enfant soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Nous sommes tous liés à un même sort. Qui est venu au monde ne peut se dispenser d'en sortir. L'espace peut être différent, mais la fin est toujours égale. Le temps qui court entre le premier jour et le dernier est incertain et variable. Si vous considérez la misère de la vie, il est long même pour un enfant, si vous regardez la durée, il est court même pour un vieillard. » (*)

MARIE-MAGDELEINE. — Cela ne m'eût point consolée...

SILANUS. — Consoler, madame, n'est pas anéantir la douleur, mais apprendre à la surmonter.

A ce moment, on entend s'élever des routes, des sentiers et de toute la campagne invisible que domine la terrasse, une rumeur d'abord sourde et confuse, qui peu à peu s'affirme et se précise. Bruits d'une foule qui se forme et se précipite, pierres qui roulent, cris d'enfants, abois de chiens, appels de plus en plus distincts. « Par ici, par ici, venez vite.... descendez. A droite! à droite!... Il est là!... on l'a vu!... Il sort de la maison!... Au verger de Simon!... Portez-y les paralytiques!... Conduisez les aveugles!... Vite, vite, par ici! On dit qu'il va parler!... etc. »

APPIUS. — Qu'est ceci?... qu'arrive-t-il?...

VÉRUS. — On accourt de toutes parts!...

CŒLIUS. — Toutes les routes sont couvertes de gens qui se précipitent comme des fous!...

APPIUS. — On dirait qu'ils sortent des pierres!...

CŒLIUS. — Que se passe-t-il donc?... Ils disparaissent derrière ces oliviers...

VÉRUS. — Voici deux malades qu'on porte sur leurs grabats...

CŒLIUS. — Un aveugle qui tombe!...

APPIUS. — Qu'ont-ils donc?... Ils sont fous?...

VÉRUS. — Qu'est-ce que ces êtres extraordinaires qui gambadent parmi les rochers?...

SILANUS. — Ce sont les démoniaques qui sortent des sépulcres...

APPIUS. — Mais, enfin, qu'arrive-t-il?...

SILANUS. — Ils ont vu le Nazaréen...

MARIE-MAGDELEINE. — Le Nazaréen?... Où est-il?

SILANUS. — Il vient probablement de sortir de la maison de Simon. On guette tous ses gestes. Dès qu'il est signalé, on apporte les malades et les fanatiques se précipitent... Il doit se promener dans le verger voisin... (Prêtant l'oreille.) En effet... Entendez-vous le bruissement de la foule pareille à des abeilles?... Elle s'approche de ma haie de lauriers...

APPIUS. — Allons voir....

SILANUS. — Je ne vous le conseille point. D'abord,

(*) SÉNÈQUE : *Ad Lucilium : Epist. XCIX.*

la plupart de ces gens sont très pauvres, extrêmement malpropres et d'un contact bien répugnant... Ensuite, vous connaissez le fanatisme juif... Dans ces moments d'exaltation, les plus inoffensifs deviennent dangereux, et la vue de la toge et des armes romaines les exaspère singulièrement... D'ailleurs, nous entendrons fort bien d'ici ce qui va se passer... Ecoutez!... Les cris se rapprochent encore et redoublent...

On entend, en effet, s'élever, derrière la haie qui ferme le fond du jardin, des cris de plus en plus proches : « Hosannah ! Hosannah !... Fils de l'homme... Seigneur! Seigneur! ayez pitié! Seigneur, fils de David, guérissez le malade. Maître! Maître! Seigneur! Jésus de Nazareth, ayez pitié de moi!... Ecartez-vous!... Silence!... Silence!... Il va parler. » A ces mots, subitement, le tumulte s'affaisse. Un silence incomparable, auquel participent, semble-t-il, les oiseaux, le feuillage des arbres et jusqu'à l'air que l'on respire, pèse de tout son poids surnaturel sur la campagne; et dans ce silence que subissent également les personnages de la terrasse, monte, souveraine absolue de l'espace et de l'heure, une voix inouïe, douce et toute-puissante, ivre d'ardeur, de lumière et d'amour, lointaine et cependant proche de tous les cœurs et présente dans toutes les âmes...

LA VOIX

« Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient;

» Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre;

» Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

APPIUS. — Que dit-il?...

SILANUS. — Ecoutez! C'est assez curieux...

LA VOIX

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés;

» Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde!... »

MARIE-MAGDELEINE. — Je veux voir!...

Elle se lève et, comme irrésistiblement attirée par la voix divine, va pour descendre les degrés de la terrasse et se diriger vers le fond du jardin.

SILANUS, à mi-voix, essayant de la retenir. — N'y allez pas!...

LA VOIX

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!... »

MARIE-MAGDELEINE. — J'y veux aller!...

VÉRUS. — J'y vais avec vous...

MARIE-MAGDELEINE. — Non! Personne!... Laissez-moi! (Elle descend vers la haie, comme fascinée.)

LA VOIX

« Bienheureux ceux qui sont pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu!...

» Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la Justice, car le royaume des Cieux est à eux! »

VÉRUS. — Où va-t-elle?...

APPIUS. — Que fait-elle?... Elle est folle!... Elle essaie de passer au travers de la haie!...

LA VOIX

« Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera!...

» Réjouissez-vous! soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux!... »

VÉRUS. — Elle a ouvert la porte du jardin!... Elle est dans le verger.

SILANUS. — Les femmes ont parfois des pensées que les sages ne comprennent point...

VÉRUS. — Je vais la rejoindre, et s'il faut la protéger contre ces...

SILANUS. — N'en faites rien... Ils sont attentifs à la voix et ne s'apercevront pas de sa présence, au lieu que la vue et le bruit de vos armes... Ecoutez, écoutez ce qu'il dit, c'est assez singulier...

LA VOIX

« Et je vous dis, à vous qui m'écoutez: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent!... Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent!... »

A cet instant, des cris d'abord isolés s'élèvent dans la foule invisible derrière la haie. On distingue quelques paroles. « C'est la Romaine; la Romaine!... l'adultère!... Honte! Honte! Honte! Magdeleine!... la catin!... chassez-la!... chassez-la!... » Immédiatement après, ces cris se confondent en une violente et formidable clameur de réprobation où l'on ne perçoit plus qu'avec peine quelques mots retentissants: « Honte! Honte!... Lapidez!... Lapidez!... A mort!... A mort!... Les pierres!... etc. » Tout ceci accompagné d'un bruit de fuite, de pas précipités, de bâtons et de cailloux entre-choqués, de branches cassées, etc...

SILANUS. — Ils l'ont vue!...

VÉRUS. — Qu'est-ce donc?... C'est à elle qu'ils en veulent?...

SILANUS. — C'est ce que je craignais... Prenons garde...

VÉRUS, se précipitant vers le fond du jardin. — Par ici!... Suivez-moi!... Appius! Celius! vos épées!...

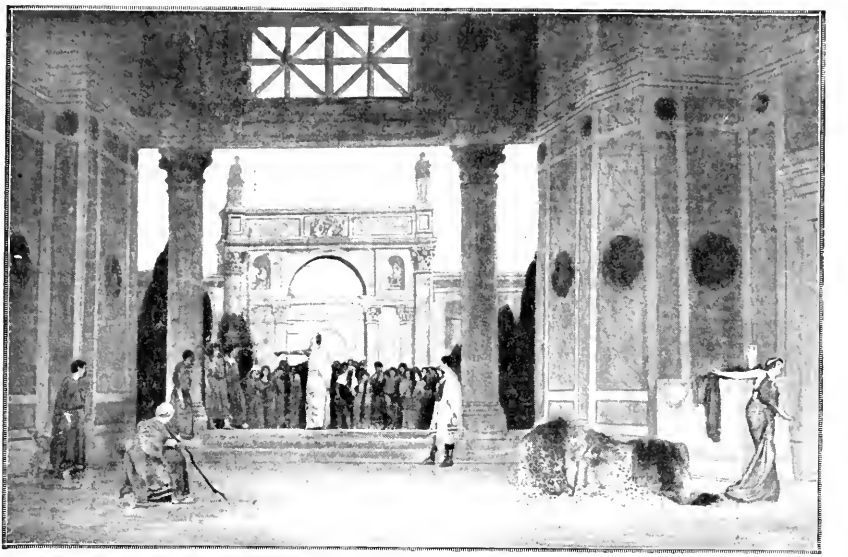
Dans l'instant même qu'il se précipite, la haie de lauriers est crevée de toutes parts par la foule hurlante et gesticulante qui pourchasse Marie-Magdeleine. Celle-ci, affolée, essaie de gagner la terrasse. Vérus et ses deux amis courent au-devant d'elle pour tenter de la protéger contre le flot envahissant. Des pierres volent, Vérus, en avant des autres, brandit son épée nue. Au moment où la lutte va s'engager, où déjà des branches sont rompues, une statue renversée, etc., etc., retentit tout à coup sous les oliviers voisins, et plus proche que précédemment, un grand cri de la voix surnaturelle. Tous s'arrêtent, frappés de stupeur. On entend circuler un mot d'ordre: « Silence... Silence... Ecoutez! écoutez!... Il parle! il va parler!... Le Maître a fait un signe!.... Ecoutez! écoutez!... » Alors, dans ce silence subitement répandu, s'élève la voix divine, calme, auguste, profonde, irrésistible.

LA VOIX

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre!... »

On entend tomber les pierres. La foule ondule, décontenancée, et disparaît peu à peu, en silence, à travers la haie. Vérus s'avance pour soutenir Marie-Magdeleine qui s'est arrêtée et demeure droite et immobile au milieu de l'allée. D'un geste sec et sauvage, elle refuse l'aide offerte, et, regardant fixement devant elle, seule, entre les autres qui la considèrent sans comprendre, elle gravit lentement les degrés de la terrasse.

RIDEAU



Appius. Silanus. Lazare. Vérus Marie-Magdeleine.

Scène III — Lazare : « *Viens, le Maître t'appelle.* »

ACTE II

Une grande salle derrière l'atrium de la villa de Marie-Magdeleine, à Béthanie. Au fond, en enfilade, l'atrium et un long vestibule à colonnes de marbre.

Scène première

MARIE-MAGDELEINE, LUCIUS VERUS

Entre Lucius Vérus. Magdeleine court au-devant de lui et se jette dans ses bras.

MARIE-MAGDELEINE. — Enfin, toi, mon Vérus!... Voilà trois jours que je t'attends, trois jours que je t'appelle et que je me demande si vraiment la beauté qu'on m'accorde, lorsque son triomphe ne m'apporte que regrets et dégoûts, est impuissante à vaincre quand il s'agit enfin du bonheur que toute femme a le droit d'espérer dans la vie...

VÉRUS. — J'ignore si je pourrai te donner le bonheur qui t'est dû, Magdeleine; mais, sache bien que jamais ta beauté ne remporta plus complète victoire...

MARIE-MAGDELEINE. — Que m'importe à présent sa victoire!... C'est moi qui suis vaincue, toute vaincue d'avance, sans oser me le dire, sans pouvoir le cacher à mon indifférence odieusement acquise et à ma vanité qui n'a jamais été que la couronne hideuse de ma honte!... Mais, pourquoi t'être tant fait attendre! J'ai cru que tout m'abandonnait, que tout était perdu à cause des paroles affreuses que j'avais dites chez le bon Silanus, et qui n'étaient pas vraies, qui n'étaient qu'un mensonge plus profond que mes autres mensonges, parce que j'étais folle, que je ne savais pas, que je ne voulais pas d'un bonheur impossible...

VÉRUS. — Tu sais bien, Magdeleine, que je n'ai jamais cru que tu fusses semblable à celle que tu peignais... Mais maintenant non plus je n'ose croire au bonheur qui s'avance... Je suis tout ébloui, je doute, je tâtonne... je ne reconnais pas la voix qui m'a si souvent et si durement repoussé.

MARIE-MAGDELEINE, dans les bras de Vérus. — Ce n'est pas la même voix, ce n'est pas la même âme...

VÉRUS. — Et pourtant c'est bien toi que je tiens dans mes bras, c'est bien toi tout entière que j'ai tant implorée!... Je me demande encore si tout est bien réel, si tout est bien possible, si tu ne te joues pas d'un bonheur trop crédule que tu vas rejeter parmi tous ceux que brise la beauté qui s'éprouve... Mais non, quand j'interroge, quand je suis tes regards qui descendent dans les miens, je vois que c'est bien vrai, que ce fut toujours vrai...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais oui, c'est vrai, c'est vrai et ce fut toujours vrai... Je ne le savais pas, je me cherchais en vain et je m'ignorais toute jusqu'à ces jours d'angoisse... Je ne voulais pas voir que tu venais vers moi et que tout t'attendait... Pourtant, j'aurais dû le savoir... Déjà, dans Antioche, te rappelles-tu, Vérus, comm je te fuyais?... J'en accueillais tant d'autres, et toi seul, le plus beau, le plus pur, je voulais t'ignorer, t'effacer, te

détruire... Dès que tu paraissais, je rentrais comme une bête outrageuse et méchante au fond de ma tanière, et l'autre jour encore, chez le bon Silanus, j'ai senti tout le mal, toute la cruauté ou tout le désespoir qui habite mon cœur, remonter à mes lèvres... Mais, maintenant, tu vois, je ne suis plus la même, je ne me connais plus parce que je me retrouve... Tout ce qui résistait s'est rompu dans mon âme. Je ne me comprends plus et je ne savais pas que le bonheur était une chose si étrange... Moi qui ne pleurais point dans mes pires détresses, je sanglote aujourd'hui que je vais être heureuse... Je suis claire et légère et pourtant plus brisée que si tous les malheurs qui planent dans les cieux devaient fondre sur moi... (S'enlaçant plus passionnément.) Aide-moi, mon Vérus, aime-moi, soutiens-moi, toi que rien ne menace, toi qui n'as rien à craindre!...

Vérus. — Mais, que s'est-il passé ? Quelqu'un aurait-il donc osé en mon absence?...

Marie-Magdeleine. — Non, non, personne, et ce n'est pas cela, et j'ignore moi-même le danger qui m'entoure... Mais je n'ai d'autre asile que tes bras, et je me sens perdue si je te perds aussi... Prends-moi, emporte-moi sur ce cœur que j'écoute, loin de moi, loin d'ici et de mon inquiétude... Toi seul peux me sauver, et je n'ai d'autre vie que celle que tu me donnes... Mais pourquoi m'as-tu délaissée si longtemps dans mes larmes, pourquoi n'es-tu venu qu'après le troisième jour, m'abandonnant ainsi, sans un mot de pitié, sans un signe d'espoir?...

Vérus. — Tu te trompes, Magdeleine, on tes esclaves ne t'ont pas dit la vérité... Dès le lendemain de notre rencontre chez Silanus, je vins à Béthanie pour t'apprendre qu'un ordre du Procurateur m'envoyait brusquement réprimer, à la tête d'une cohorte, une sédition bizarre qui venait d'éclater aux environs de Jéricho. Les esclaves qui gardent ta porte ne me permirent pas de te joindre et me répondirent de telle sorte que je n'osai guère insister... Je compris qu'ils obéissaient à des ordres si précis et si durs qu'il ne fallait pas essayer de les fléchir...

Marie-Magdeleine. — C'est vrai... Je ne sais plus... J'étais folle et brisée, incapable de voir, de vouloir et d'entendre. Je ne m'étais pas encore réveillée... Il me semblait que je me débattais toujours parmi la foule affreuse du jardin de Simon où j'appelais en vain celui qui m'avait délivrée... Il m'abandonnait, lui aussi... Je l'avais inutilement fait chercher. Nul ne pouvait me dire où il s'était caché. Ne l'as-tu pas revu ? Ne sais-tu pas où il se trouve?...

Vérus. — Qui ?

Marie-Magdeleine. — Le Nazaréen...

Vérus. — Ne parlons pas de ce malheureux : ses heures sont comptées...

Marie-Magdeleine. — Ses heures sont comptées?... Que veux-tu dire?...

Vérus. — Peu importe; cela ne nous regarde plus et nous ignorerons bientôt tout ce qui ne touche pas à notre amour, car il est merveilleux de voir comme les pensées de ceux qui s'aiment se rejoignent et s'unissent malgré la distance et les mots malveillants qui se glissent entre elles. N'est-il pas étonnant qu'après t'avoir quittée chez Silanus où j'avais entendu des paroles qui eussent dû m'enlever tout espoir, je sentis pour la première fois, dans toute sa force et toute sa certitude, grandir et s'épanouir notre jeune bonheur?... Tandis que tu m'appelais, je t'appelais aussi de toutes les voix profondes et surprenantes de mon cœur. J'étais retenu loin de toi par un devoir peu digne d'un soldat; car cette expédition de Jéricho, la dernière que je ferai sans doute, fut presque odieuse et souvent ridicule... Je comptais avec rage les minutes dérobées à notre vie nouvelle qui déjà commençait dans une âme qui ne craignait aucune de mes raisons de craindre...

Marie-Magdeleine. — Elle ne commencera vraiment que quand nous serons loin de cette terre où j'étouffe, où tout assombrit et menace le bonheur, où je ne puis plus vivre... Vérus, je t'en supplie, si tu m'aimes comme je t'aime, hâtons-nous, quittons tout, il n'y a plus de temps à perdre...

Vérus. — Tu as raison, ce n'est pas entre ces sinistres rochers où flotte une odeur de mort et de folie que doit naître une joie si longtemps attendue... Du reste, ici encore, nos pensées s'entendaient bien avant nos paroles... J'ai comme toi résolu de quitter cette ville détestée où l'on abuse vraiment de mon obéissance... Je suis aux ordres du Procurateur, mais non point au venimeux service des prêtres juifs, et du peuple criard et perfide que mes vieux légionnaires ont vaincu. J'en ai assez de cette vie équivoque. Je trouverai dès ce soir un prétexte pour me dérober à un ordre que je devrais exécuter aujourd'hui même et dont je connais trop bien l'origine... Si le prétexte paraît insuffisant, que Caïphe et Hanan l'aillent dire à César. Rien ne compte en face de notre amour, et l'opération peu glorieuse qu'on prétend m'imposer me répugne d'autant plus qu'elle devrait pour ainsi dire s'accomplir sous tes yeux...

Marie-Magdeleine. — Sous mes yeux?... De quoi s'agit-il?...

Vérus. — De rien qui t'intéresse, ne songeons plus qu'à l'évasion heureuse...

Marie-Magdeleine. — Je sais qu'un danger le menace...

Vérus. — De qui parles-tu?...

Marie-Magdeleine. — Il est impossible, après ce qu'il a fait, que tu deviennes l'instrument de ses pires ennemis... Tu lui dois ma vie et peut-être notre bonheur... Que lui veulent-ils? Quels ordres as-tu reçus?...

Vérus. — Je suis chargé de l'arrêter avant ce soir, ainsi que les principaux chefs de sa bande. C'est contre des malades et des vagabonds une opération de basse police, qu'on n'avait pas encore exigée des légionnaires... Elle n'aura pas lieu. N'en parlons plus...

Marie-Magdeleine. — Mais pourquoi l'arrêter, qu'a-t-il fait ? De quoi l'accusent-ils?... Il est innocent, je le sais; du reste, il suffit de le voir pour comprendre... Il apporte un bonheur qu'on ne connaissait pas, et tous ceux qui l'approchent sont heureux, paraît-il, comme des enfants qui se réveillent... Moi-même, qui ne l'ai vu que le temps d'un regard, entre les oliviers, j'ai senti que la joie s'élevait dans mon âme, comme une sorte de lumière qui gagnait mes pensées... Il n'a fixé ses yeux qu'un instant sur les miens, et cela suffira pour le reste de ma vie. Je savais qu'il me reconnaissait sans m'avoir jamais vue et voulait me revoir... Il semblait me choisir gravement, puissamment, pour toujours...

Vérus. — Qu'est-ce à dire? — C'est de lui que tu parles? — Que s'est-il passé?... Tu l'as revu?... On m'avait dit du reste qu'il était intrigant, prêt à

tout; mais je n'aurais pas cru qu'il aurait eu l'audace...

MARIE-MAGDELEINE. — Il n'a pas eu d'audace... Je ne l'ai pas revu, je ne le verrai plus puisque nous allons tout quitter pour n'être plus que deux.

VÉRUS, l'étreignant plus étroitement. — Pour n'être plus qu'un, Magdeleine, sur une terre plus heureuse où tout encourage le bonheur, sourit à ceux qui s'aiment et bénit la beauté...

MARIE-MAGDELEINE, éclatant en sanglots convulsifs contre la poitrine de Vérus. — Je t'aime... Je le sais... Je veux fuir, je veux fuir ce que j'ignore encore...

VÉRUS. — Viens, je connais ces larmes qui débordent en même temps de notre double cœur dans notre joie unique... Mais voici que s'avancent, entre les colonnes du vestibule, les plus beaux ornements de cette belle Rome que nous allons émerveiller de notre amour... Je ne me trompe point; c'est le bon Silanus suivi du fidèle Appius qui descendent les degrés de marbre, conduits par les dieux immortels, afin de consacrer de leur fraternelle présence les premiers sourires d'un bonheur qui naquit sous leurs yeux...

Scène II

LES MÊMES, SILANUS, APPIUS

SILANUS. — Il était dit et il était écrit qu'en ce jour très propice, je contemplerais deux merveilles, dont la moindre n'est pas de voir aussi promptement réunis des amants qui, selon l'antique coutume de l'amour, eussent dû se fuir d'autant plus obstinément qu'ils brûlaient davantage de se joindre...

APPIUS. — Par Métrodore, Hermachus et Zénon! Il s'agit bien du bonheur trop prévu de deux amants qui abrègent leurs querelles... Dis-leur donc tout de suite, crie-leur de toute ta bouche et de toute ton âme ce qui vient d'arriver: la mort n'existe plus; les tombeaux vont s'ouvrir, les mânes se répandre, les dieux sont ébranlés, toutes les lois de la vie renversées!... Nous venons d'admirer un phénomène unique, ineffaçable, qu'on n'avait jamais vu depuis que la lumière s'est levée sur la terre, qu'on ne reverra plus jusqu'à la mort des dieux!...

SILANUS. — Plus il te semble extraordinaire, Appius, moins il devrait troubler la parfaite ordonnance de ton âme, attendu qu'un phénomène qu'on ne reverra plus ne saurait ébranler les lois de l'univers, ni la stabilité des dieux!...

VÉRUS. — Que s'est-il donc passé? Appius semble en proie à une exaltation plus vive que de coutume, et vous-même, mon bon maître, malgré votre âme égale...

APPIUS. — Il s'est passé ceci, qu'il a ressuscité un mort!...

MARIE-MAGDELEINE. — Qui?...

SILANUS. — Le Nazaréen, dont je viens, comme je l'avais promis, vous annoncer le retour.

MARIE-MAGDELEINE. — Il est revenu? Depuis quand? Où est-il?... L'avez-vous revu?

SILANUS. — Pour répondre avec ordre à vos questions, madame, je vous dirai qu'il est revenu ce matin, que je l'ai vu de mes yeux et qu'il se trouve en ce moment chez mon voisin Simon-le-Lépreux. Au surplus, je m'étonne que le véritable délire qui agite le pays depuis deux ou trois heures ne se soit point propagé jusqu'ici. Il est vrai que votre demeure est séparée du lieu où se cache le sépulcre par une haute colline et des bois d'oliviers.

MARIE-MAGDELEINE. — Je n'ai rien entendu, rien appris... Malgré mes ordres, personne ne m'a prévenue... Mais enfin, qu'est-ce donc?... Appius est livide... — Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?...

APPIUS. — Il a fait une chose qu'aucun homme, aucun dieu n'avait faite jusqu'ici; une chose que je n'aurais pas crue quand dix mille témoins fussent venus l'affirmer au nom des Immortels, mais à laquelle je crois autant que je dois croire à ma propre existence, l'ayant vue de mes yeux, comme je vous vois ici; et presque touchée de mes mains comme je touche ce vase. Il a dit: « Lève-toi, sors et marche. » Et le mort s'est levé, est sorti et s'est mis à marcher parmi nous!

VÉRUS. — C'était apparemment un mort dont la santé ne laissait rien à désirer?...

SILANUS. — Non, je suis contraint que c'était bien un mort.

APPIUS. — C'était un véritable, un effroyable mort!... Sinon mes sens ne peuvent plus affirmer que le soleil resplendit dans l'azur et que la chair humaine se décompose!... Il était au tombeau depuis quatre jours!...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais qui? — Comment? — Où donc?... — Et le Nazaréen?... Je veux savoir... Parlez à sa place, Silanus, il ne retrouve pas ses sens...

SILANUS. — Voici en peu de mots ce qui s'est passé. — Il convient néanmoins de vous dire que je ne partage pas entièrement l'émerveillement d'Appius. Il ne devrait pas nous étonner davantage de voir un mort revenir à la vie que d'y voir arriver un enfant ou d'en regarder sortir un vieillard. (Mouvement d'impatience de Marie-Magdeleine.) Mais je comprends votre impatience. — Je vous ai parlé, l'autre jour, de mon voisin Simon. Il vit dans la petite maison qui touche mon domaine avec sa femme, sa sœur et son beau-frère, nommé Lazare. Ce Lazare, que je n'ai vu que deux ou trois fois, car il s'absentait fréquemment, malade depuis quelques semaines, mourait il y a quatre jours.

APPIUS. — Quatre jours, vous entendez bien?... C'est ce que personne n'oserait contester...

SILANUS. — Aussi personne ne s'en avise-t-il, Appius. — La famille était très unie, et la douleur de ces pauvres gens fut extrême. De ma terrasse, j'entendais les lamentations des femmes. Selon la coutume des juifs, on ensevelit Lazare la nuit même qui suivit son décès. On le mit en un sépulcre neuf, creusé dans les rochers qui forment l'autre flanc de cette colline, et l'on ferma la tombe d'une énorme pierre. Ce matin, tout à coup, le bruit se répandit que le Nazaréen était de retour et qu'il allait rendre la vie au mort qui était son ami. Appius, qui se trouvait chez moi, me persuada de descendre, et nous suivîmes la foule dans la vallée des tombeaux.

MARIE-MAGDELEINE. — Je savais qu'il devait revenir aujourd'hui, mais pourquoi ne m'avez-vous pas aussitôt prévenue, comme vous l'aviez promis?...

SILANUS. — Il me parut que le spectacle qui s'annonçait ne serait point de ceux sur lesquels aiment à s'appesantir les regards d'une femme à l'heure de sa beauté. Au surplus, il était à craindre que votre arrivée parmi la foule surexcitée ne renouvelât les

violences de l'autre jour. Car une foule énorme, silencieuse, mais frémissante comme un nid de guêpes, escortait le Nazaréen que précédaient les deux sœurs de Lazare. Nous nous hissames, Appius et moi, sur un quartier de roc dissimulé derrière des broussailles, d'où nous pouvions tout voir et tout entendre sans éveiller la méfiance des juifs. On montra le sépulcre au Nazaréen qui s'arrêta et baissa la tête.

APPIUS. — Il pleura. On chuchotait parmi la foule: « Voyez comme il l'aimait. » Mais personne n'osait approcher. On faisait cercle à distance, comme autour d'un être redoutable...

SILANUS. — « Otez la pierre! » dit le Nazaréen, et deux hommes s'avancèrent vers le sépulcre.

APPIUS. — Vous oubliez qu'à ce moment, une des sœurs du mort, inquiète et tout en larmes, saisit le bras du Nazaréen et dit: « Seigneur, il sent déjà, car voilà quatre jours qu'il est là! » Le Nazaréen répondit — je n'ai pas perdu une seule de ses paroles: « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Otez la pierre!...

MARIE-MAGDELEINE. — Quelle est cette sœur de Lazare? Est-ce la femme de Simon?

SILANUS. — Non, c'est l'autre, qui s'appelle Marie, et qui, lorsqu'il séjourne à Béthanie, ne quitte pas le Nazaréen.

MARIE-MAGDELEINE. — Est-elle jeune?

SILANUS. — Elle est plus jeune que la femme de Simon.

MARIE-MAGDELEINE. — L'avez-vous vue? Le connaissez-vous?...

SILANUS. — Je lui ai parlé plus d'une fois. Mais, pour en revenir à la pierre qui était énorme, plate et scellée dans la paroi, les deux hommes l'attaquèrent avec des leviers. Elle résista d'abord, puis soudain s'abattit tout d'une pièce...

APPIUS. — Nous étions tout proche, plongeant de biais dans la grotte. Par tous les dieux qui du ciel gouvernent la terre et les hommes, je jure qu'à cet instant, j'ai bien senti le souffle effrayant de la mort me frapper au visage!...

MARIE-MAGDELEINE. — Vous avez vu le mort?...

APPIUS. — Comme je vous vois, madame!...

VÉRUS. — Je ne comprends pas que vous vous intéressiez à ces choses qui se passent dans un monde incohérent et fou, où tout est sortilège, illusions grossières et mensonges barbares...

APPIUS. — Par Hadès et Perséphone! ce que perçurent nos sens n'avait rien d'illusoire, j'en réponds!... Nous faillîmes tomber à la renverse!... Le cadavre était là, sous la lumière avide qui dévorait la grotte, couché comme une statue informe, rigide, étroite, serrée de bandelettes, le visage couvert d'un suaire. La foule, tassée en demi-cercle, irrésistiblement attirée et repoussée, se penchait, tendait ses mille cous, sans oser approcher. Le Nazaréen se tenait seul en avant. Il leva la main, dit quelques mots que je ne saisis point, puis, d'une voix dont je n'oublierai jamais la puissance captive, s'adressant au cadavre, il s'écria: « Lazare, sors! »

MARIE-MAGDELEINE. — Il sortit?...

APPIUS. — On n'entendait que le bruit du vent qui agitait les vêtements de la multitude, et le bourdonnement des mouches qui envahissaient le sépulcre. Tous les regards étaient tellement tendus vers le cadavre que je voyais, pour ainsi dire, leurs rayons immobiles, comme on voit les rayons du soleil dans une chambre obscure... Tout à coup, ce fut net, terrifiant, surhumain! Le mort, obéissant, lentement se ploya, puis faisant craquer les bandelettes qui étreignaient ses jambes, se dressa tout debout, comme une pierre, blanc, les bras liés et la tête voilée. A petits pas presque impossibles, guidé par la lumière, il sortit du sépulcre. La foule épouvantée reculait à mesure, sans pouvoir détourner les regards. « Déliez-le et laissez-le aller », dit le Nazaréen. Et les deux sœurs du mort, se détachant de la haie humaine, se précipitèrent vers leur frère.

MARIE-MAGDELEINE. — Et lui?

APPIUS. — Il chancelait, il trébuchait à chaque pas...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais le Nazaréen?

APPIUS. — Il s'éloigna sans rien dire et se retira dans la maison de Simon.

VÉRUS. — Et le mort, comment allait-il?...

APPIUS. — Les deux sœurs hagardes, machinales, aveuglées, coupaient à tâtons le suaire et les bandelettes, puis, soutenant le mort et l'aidant à marcher, l'entraînèrent vers la même maison. La foule n'osait les suivre que des yeux. Personne ne disait mot, elles non plus ne parlaient pas au mort.

MARIE-MAGDELEINE. — Et le Nazaréen? L'a-t-on revu?...

SILANUS. — Il n'est pas ressorti de la maison de Simon. La foule houleuse attend dans le verger et sur les routes, car après les premières et longues minutes de stupeur, la réaction s'est faite et la détente s'est produite...

APPIUS. — Ce fut aussi extraordinaire que le miracle même! Une joie d'abord confuse et presque muette, faite de murmures qui se cherchent et se tâtent, circula dans la masse. Puis, comme si la vérité eût brusquement éclaté sous les cieux, une ivresse indicible s'empara de la multitude. Ce furent alors des cris qui n'étaient pas reconnaissables. Les femmes, les enfants et surtout les vieillards, frénétiquement, exultaient. On aurait dit qu'ils trépignaient la mort qu'un dieu venait de vaincre et de jeter par terre, pour la première fois, depuis que l'homme existe. En ce moment encore, dans toute la région qui avoisine les tombeaux, c'est une exaltation inconcevable et dangereuse; et par Hercule! si nous y avons échappé sans dommage, je ne conseillerais pas à mon pire ennemi d'y hasarder la toge et les armes romaines.

VÉRUS. — Est-ce tout?

APPIUS. — Que te faut-il davantage?

VÉRUS. — Je voudrais savoir ce que prouve tout cela.

APPIUS. — Cela prouve que cet homme qui a vaincu la mort, qui jusqu'ici avait vaincu le monde, est plus grand que nous et nos dieux. Il convient donc d'écouter ce qu'il a à nous dire et d'y conformer notre vie.

SILANUS. — J'y conformerai la mienne, Appius, si ce qu'il enseigne est meilleur que ce que j'ai appris. En réveillant un mort, au fond de son tombeau, il nous montre qu'il possède une puissance plus grande que celle de nos maîtres, mais non point une plus grande sagesse. Attendons tout d'une âme égale. Il n'est pas difficile, même à un enfant, de discerner ce qui, dans les paroles, augmente ou diminue l'amour de la vertu. S'il peut me convaincre que j'ai mal agi jusqu'à ce jour, je me corrigerai, car je ne cherche que la vérité. Mais si tous les morts qui peuplent ces vallées, se levaient de leurs tombes afin d'at-

tester, en son nom, une vérité moins haute que celle que je connais, je ne les croirais point. Que les morts s'endorment ou se réveillent, ils n'attireront ma pensée que s'ils m'apprennent à faire un meilleur usage de ma vie.

MARIE-MAGDELEINE, tressaillant. — Ecoutez!...

VÉRUS. — Qu'est-ce?...

APPIUS. — J'entends rouler des pierres...

VÉRUS. — On dirait le murmure d'une foule...

MARIE-MAGDELEINE. — Il vient!...

APPIUS, allant aux premières colonnes du vestibule. — On domine d'ici le mur d'enceinte de la première cour... Je les vois!...

MARIE-MAGDELEINE, pâle, chancelante, s'avance de quelques pas vers le fond de l'Atrium et regarde au loin. — Oui...

APPIUS. — Ils sont enveloppés d'un nuage de poussière... Ils sont deux ou trois mille qui se massent à l'entrée... Je crois que ce sont ceux qui étaient au tombeau...

VÉRUS. — Ils n'auraient pas l'audace!...

MARIE-MAGDELEINE. — Vérus!...

VÉRUS. — Ne crains rien, Magdeleine, cette fois, c'est moi seul qui te défendrai...

APPIUS. — Ils suivent à distance un homme vêtu de blanc, qui entre dans la cour...

VÉRUS. — Que fait donc le portier de la première enceinte?... Il ne l'arrête pas?...

APPIUS. — Si... Le voilà qui s'approche... Que fait-il?... On dirait qu'il a peur... Il s'arrête tout à coup et le laisse passer sans rien dire...

VÉRUS. — Et les autres le suivent... Ils entrent dans la seconde cour. L'impudence de ces juifs est vraiment incroyable... Même pendant les Saturnales, on ne permettrait pas à Rome que la foule vienne ainsi envahir... Que font donc les esclaves?...

MARIE-MAGDELEINE. — C'est lui?...

SILANUS. — Qui?

MARIE-MAGDELEINE. — Le Nazaréen?...

SILANUS. — Je ne crois pas... Ce n'est pas sa démarche. Je crois plutôt que c'est...

APPIUS. — Le voilà dans l'allée des platanes.

SILANUS. — Il vient directement à nous...

VÉRUS. — Il prend même le plus court. Il monte les degrés sous le berceau de buis. Il semble chez lui... Heureusement que les esclaves accourent de tous côtés pour lui barrer l'entrée du vestibule...

MARIE-MAGDELEINE. — Tais-toi, je t'en supplie!...

VÉRUS. — Qu'as-tu donc?...

APPIUS. — Il s'avance, il est effroyablement pâle...

SILANUS. — Je crois que c'est...

MARIE-MAGDELEINE. — Qui?...

SILANUS. — L'autre... Celui qu'il a fait sortir du...

MARIE-MAGDELEINE. — Lazare?...

SILANUS. — Oui, je le reconnais...

VÉRUS. — Que nous veut-il? On ne promène pas ainsi les spectres en plein jour... Il est épouvantable!...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais, tais-toi! tais-toi donc!...

SILANUS. — Le voici...

Scène III

LES MÊMES, LAZARE

Au fond du vestibule, les esclaves. Plus loin, plutôt devinée qu'aperçue, la foule juive. Un grand silence. On voit, du fond du vestibule, [illegible] Lazare. Il ne regarde rien de ce qui l'entoure. Les esclaves de la villa, accourus parmi les premières colonnes, se groupent un moment comme pour lui barrer le passage. Mais, à l'approche du Ressuscité qui semble ignorer leur présence, ils s'écartent silencieusement et successivement. Lazare entre par le fond de l'Atrium et s'arrête sur le seuil exhaussé de trois marches. Marie-Magdeleine recule jusqu'à l'une des colonnes du premier plan, contre laquelle elle s'écrase, immobile. Mais Vérus, rompant le silence, et la main sur la garde de son épée, se rapproche de Lazare.

VÉRUS, d'une voix brutale. — Qui êtes-vous?... (Lazare ne répond pas.) Vous ne répondez pas?... Il est en effet plus facile de couvrir de silence ce qu'on n'ose avouer. Mais si vous n'avez rien à nous dire, vous n'avez rien à faire ici! Il est heureux pour vous que ma pitié l'emporte sur mon indignation. Allez!

Nouveau et profond silence.

LAZARE, d'une voix qui ne semble pas encore redevenue humaine, s'adressant à Marie-Magdeleine. — Viens, le Maître t'appelle.

Marie-Magdeleine se détache de la colonne où elle s'appuie, et fait, pour se rapprocher de Lazare, quatre ou cinq pas somnambuliques.

VÉRUS, lui barrant le chemin. — Où vas-tu?...

MARIE-MAGDELEINE, comme reprenant difficilement conscience, d'une voix étouffée, hésitante, qu'elle s'efforce vainement de raffermir. — Où il veut...

VÉRUS. — Non, tant que je serai là!...

MARIE-MAGDELEINE, se jetant convulsivement dans les bras de Vérus. — Vérus!...

VÉRUS, l'étreignant énergiquement. — Sois sans crainte. Rien ne pourra t'atteindre dans ces bras qui se ferment sur toi. La folie de cette terre semble plus contagieuse que sa peste et plus tenace que sa lèpre; mais la raison romaine ne vacille pas comme les autres au premier souffle immonde qui s'exhale d'un tombeau. Nous allons couper court. (A Lazare.) Toi, je ne te toucherai pas de mon épée. Elle répugne aux cadavres, même quand ils se promènent et font le métier que tu fais. C'est affaire aux esclaves de t'indiquer la route qui ramène au sépulcre. Où sont-ils, les esclaves? Mais avant de partir regarde bien ceci, et va dire à ton maître que la femme qu'il convoite — il ne manque, par les dieux, ni de goût, ni d'audace! — a cherché un refuge dans ces bras qui sauront la défendre contre ses maléfices de barbare et ses prestiges puérils. Surtout, rapporte-lui ce que je vais te dire: il comprendra peut-être: sa vie, qui ne sera pas longue après ce qu'il a fait, tient tout entière dans cette main qui te chasse... J'ai dit. Va-t'en; elle ne te suivra pas.

MARIE-MAGDELEINE, essayant de s'arracher à l'étreinte de Vérus, cependant que, dans cet effort, se dénoue sa chevelure qui ruisselle sur ses épaules. — Si!...

VÉRUS, la retenant de force. — Qu'est-ce à dire?... Tu veux donc?... (Marie-Magdeleine fait un geste affirmatif.) Je ne comprends plus... Ou, plutôt, je commence à trop bien comprendre... Vous étiez d'accord: et c'est lui que tu attendais avec cette impatience qui me semblait si douce!... Car à qui ferait-on croire que la femme la plus belle, la plus riche, la plus altière de toute la Judée obéirait, ainsi, sans entente préalable, au premier mot, au premier

signe du message grotesque et répugnant que lui envoie celui qu'elle n'aurait vu qu'une seule fois dans sa vie. C'est trop... Je vois, je sais, va-t'en, suis-le, puisque tu l'aimes...

MARIE MAGDELEINE. — Non, non !... C'est toi que j'aime, mais lui...

VÉRUS. — Mais lui ?...

MARIE MAGDELEINE, s'écroulant en sanglots aux pieds de Vérus. — C'est autre chose !...

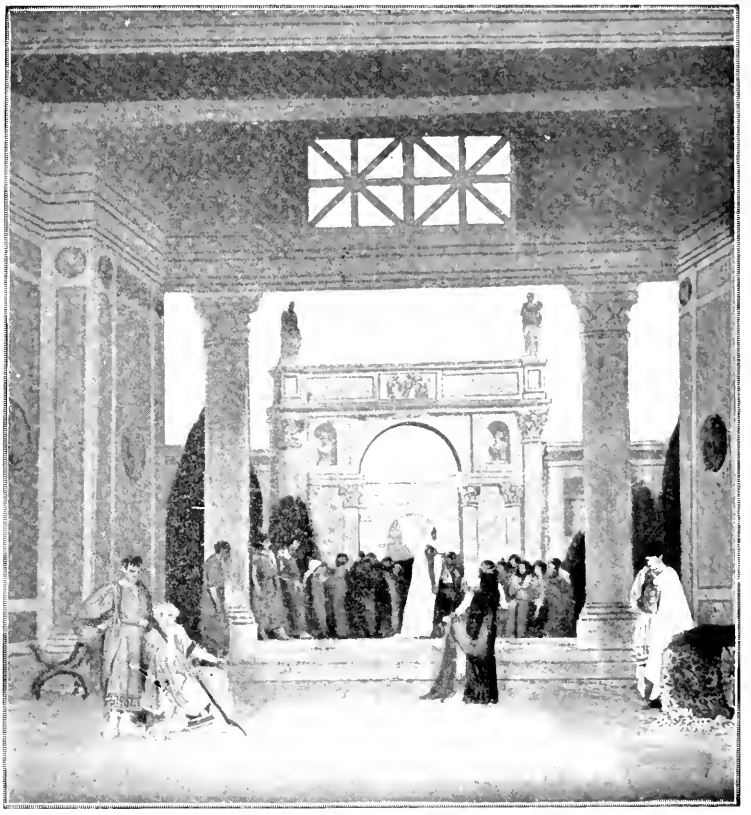
VÉRUS. — C'est bien, relève-toi !... Je ne te retiens pas de force. Mais je n'aurais pas cru que vous en fussiez là... Je suis tombé au fond d'un de vos pièges juifs. Voyez-vous la foule apostée là, sous le portique, qui guette ses otages ?... Je n'entends pas souiller la propreté romaine... Je ne t'en veux pas, Magdeleine. L'amour, chez moi, ne s'éteint pas en un moment, et j'ai plus de constance que la femme... Je veillerai sur toi. Je sais à présent que c'est en le perdant que je pourrai sauver celle qu'il voudrait perdre. Il ne se doute point qu'il me devait la vie, car j'avais jusqu'ici, par pitié ou par indifférence, contenu les menaces qui s'amoncelaient sur sa tête. Mais, puisqu'il vient lui-même attaquer mon bonheur, j'ajoute à ces menaces tout le poids de l'amour bafoué. Et maintenant, va-t'en, avec ton guide des tombeaux. Nous nous reverrons avant peu.

Lazare s'éloigne lentement dans le vestibule. Marie-Magdeleine, sans un mot, sans un geste, sans un regard, s'éloigne à sa suite, au milieu du profond silence immobile de tous les assistants.

APPIUS, après un long silence. — Nous avons vu plus d'une chose que nous n'avions pas vue jusqu'à ce jour...

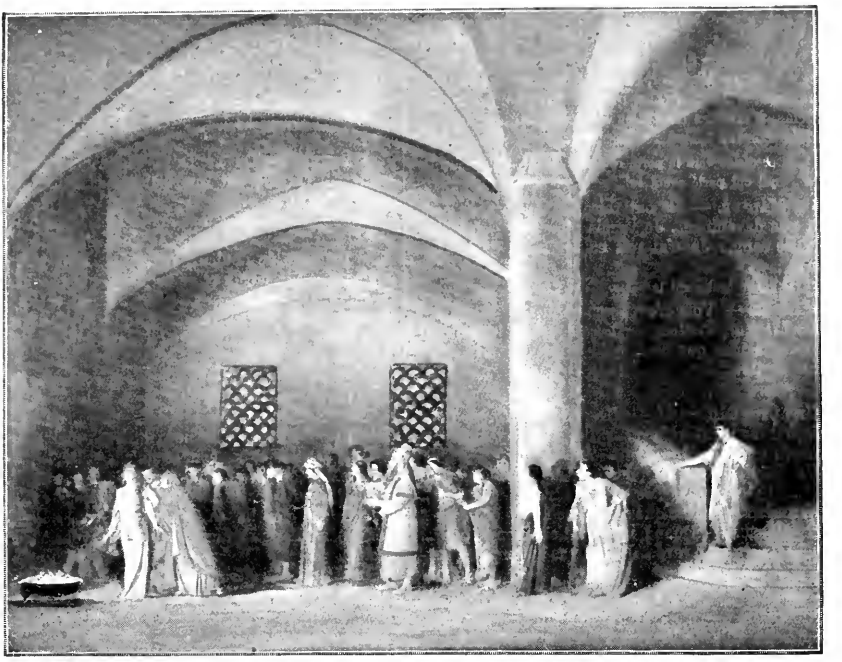
SILANUS. — Il est vrai, Appius, et ceci est aussi surprenant que la résurrection d'un mort...

RIDEAU



Appius. Silanus. Lazare. Marie-Magdeleine. Vérus.

Silanus : « *Ceci est aussi surprenant que la résurrection d'un mort...* »



Marie-Magdeleine.

Scène II. — Marie-Magdeleine : *Voilà des mois et des années que vous vivez dans sa lumière...*

ACTE III

Dans la maison de Joseph d'Arimathie. Le Cénacle où eut lieu la dernière Cène. Fenêtres au fond. Portes à droite et à gauche. Architecture judéo-romaine. Lampes allumées. C'est la fin de la nuit du 6 au 7 avril.

Scène première

NICODÈME, LE PUBLICAIN LEVI, SIMON-LE-LEPREUX, LAZARE LE RESSUSCITÉ, CLÉOPHAS, ZACHÉE, L'AVEUGLE-NÉ, BARTIMÉE, L'AVEUGLE DE JÉRICHO, LE POSSÉDÉ DE KERSA, LE PARALYTIQUE DE BETHESDA, L'HYDROPIQUE GUÉRI, L'HOMME A LA MAIN DESSÉCHÉE, LA BELLE-MÈRE DE SIMON-PIERRE, MARIE-CLÉOPHAS, MARIE-SALOMÉE, femme de Zébédée, SUZANNE, L'HÉMORRHOÏSSE. Plusieurs miraculés anonymes. Quelques bossus, boiteux, aveugles, lépreux, paralytiques qui attendent leur guérison. Des pauvres, deux ou trois prostituées, etc... Tout ce monde est consterné, épouvanté par l'arrestation de Jésus et les mauvaises nouvelles qui circulent. Or se tasse au fond de la salle, on murmure, on chuchote. Entre Marthe, sœur de Lazare.

Marthe, effarée, regardant anxieusement autour d'elle. — Je l'ai vu!

Mouvement. Tous s'empressent autour de Marthe.

Nicodème. — Où est-il?...

Marie Cléophas. — A-t-il souffert?...

Marie Salomée. — Que dit-il?

Marthe. — Où est ma sœur?...

Marie Cléophas. — Elle est avec sa mère, dans la chambre de l'hôte... Sa mère était épuisée de douleur...

Marthe, allant à l'une des fenêtres. — Personne ne m'a suivie?... Non, la rue est déserte... J'ai fait un long détour...

Nicodème. — Où l'as-tu vu?...

Marthe. — Il sortait du palais d'Hanan... Je l'ai suivi chez Caïphe... Il paraît qu'on nous cherche... On en veut surtout à Lazare, le ressuscité... Où est-il?...

Nicodème, désignant Lazare dans l'ombre. — Ici, parmi nous...

Marthe. — On veut arrêter tous ceux qui allaient avec lui... On veut nous lapider selon la loi... On poursuivra tous ceux qui viennent de Galilée...

Cléophas. — Nous sommes tous Galiléens...

Un Miraculé. — Non, pas moi...

Un Autre. — Moi non plus, je suis de Béthanie...

Bartimée. — Et moi de Jéricho.

Un Miraculé. — Il n'est pas bon qu'on nous trouve réunis...

Nicodème. — Où irez-vous?...

Le Miraculé. — N'importe où!... Nous serons plus en sûreté qu'ici...

Un Autre. — Ils ne nous connaissent point. On ne m'a jamais vu avec lui...

Un Autre. — Moi non plus, il m'a tout simplement guéri... J'étais courbé et il m'a redressé...

UN AUTRE. — Je ne l'ai vu qu'une fois, c'est lorsqu'il m'a dit : « Lève-toi, prends ton grabat et va dans ta maison. » Je suis celui qu'on fit descendre sur un matelas, à travers les tuiles du toit... Maintenant, je marche comme les autres hommes...

Il se dirige vers la porte et sort suivi de deux miraculés qui ont parlé avant lui.

UN MALADE. — Ils ont raison... On ne nous connaît pas davantage... Je venais pour être guéri d'un flux de sang... Je n'ai pas eu le temps de le toucher.

Il gagne également la porte.

MARTHE. — Vous n'avez pas honte ?...

LE MALADE, s'arrêtant sur le seuil. — De quoi ?... Il ne sert de rien que ceux qu'il a guéris périssent à cause de lui...

Il sort.

UN AUTRE MIRACULÉ. — Il ne peut rien pour nous puisqu'il ne peut rien pour lui-même, et nous ne pouvons rien pour lui...

UN BOSSU. — Oui, pourquoi ne nous défend-il pas ?... Il parle sans cesse de son père et des anges...

NICODÈME. — C'est que son heure n'est pas venue...

LE BOSSU. — Quand viendra-t-elle son heure ?... Quand il sera trop tard... Je n'ai pas le temps de l'attendre...

Il sort.

NICODÈME. — Que ceux qui ne l'aiment pas s'éloignent... Le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas...

CLÉOPHAS. — Son Royaume n'est pas de ce monde !...

UN AVEUGLE. — Son royaume est perdu !...

NICODÈME. — Il a dit : « Cinq passereaux ne valent pas deux as ; et pas un n'est en oubli devant Dieu... »

CLÉOPHAS. — Il a dit : « Ne soyez pas en suspens dans l'inquiétude !... »

NICODÈME. — Il a dit : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

L'AVEUGLE. — Mais il a dit également : « Laissez les morts ensevelir les morts !... »

Il gagne la porte à tâtons et sort.

UN BOITEUX. — Je m'éloigne, non par crainte, mais pour aller à sa recherche.

UN AUTRE INFIRME. — Moi aussi...

Ils sortent.

UN LÉPREUX. — Qui a dit qu'il fallait l'attendre ici ?...

NICODÈME. — Simon-Pierre.

LE LÉPREUX. — Où est-il, Simon-Pierre ?... Il ne se montre guère...

MARTHE. — Il était près du feu dans la cour du grand-prêtre...

NICODÈME. — Et Jean ?...

MARTHE. — On m'a dit qu'il était dans la maison d'Hanan...

NICODÈME. — Et le Maître, que faisait-il, quand tu l'as vu ?...

MARTHE. — Je n'ai pu l'apercevoir qu'un instant, tandis qu'il passait entre les colonnes du vestibule... Une grande foule l'entourait...

CLÉOPHAS. — Il t'a vue ?...

MARTHE. — Oui, il m'a regardée...

NICODÈME. — Il n'était pas lié ?...

MARTHE. — Il avait les mains enchaînées... Des soldats romains le battaient pour le faire marcher plus vite...

MARIE SALOMÉ. — Oh !...

CLÉOPHAS. — Et les autres ?... Les douze, où sont-ils ?...

MARTHE. — On ne sait... Ils sont trappés de crainte... On m'a dit que Thomas et Jude-Thaï en Galilée...

NICODÈME. — Et Marie-Magdeleine, l'as-tu vue ?...

MARTHE. — Non, mais Jacques l'a rencontrée... Elle est folle de douleur, paraît-il... Elle criait, déchirait ses vêtements et se cognait la tête contre les murs dans le palais d'Hanan... Des valets l'ont chassée, et depuis on ne sait ce qu'elle est devenue... Elle erre, m'a dit un pauvre, dans le quartier romain...

NICODÈME. — Sait-elle que nous sommes ici ?...

MARTHE. — Oui, Simon-Pierre le lui a dit...

UN MALADE. — Quand elle rentrera, qu'on ne la laisse plus sortir... Elle nous attirera malheur. Elle est dangereuse et ne sait ce qu'elle fait...

UN MIRACULÉ. — On marche dans la rue... J'entends le bruit des armes... On vient nous arrêter !... Sauve qui peut !... (A Nicodème qui s'approche d'une fenêtre.) N'allez pas aux fenêtres, on vous reconnaîtrait !...

BARTIMÉE. — J'irai, moi, on ne me connaît point, je suis de Jéricho... (Il regarde avec précautions la rue.) Ce sont douze soldats avec un centurion... Silence !... Taisez-vous !...

NICODÈME. — S'arrêtent-ils ?...

BARTIMÉE. — Non... ils passent... Il n'y a plus personne dans la rue... Si ! on vient de l'autre bout... Ne faites pas de bruit... C'est une femme et quatre hommes... Mais je les reconnais !... C'est Marie-Magdeleine, Joseph d'Arimathie, Jacques, je crois, et André et Simon-le-Zélé... Ils regardent autour d'eux... Ils frappent à la porte... Descendez leur ouvrir...

Scène II

LES MÊMES, MARIE-MAGDELEINE, JOSEPH D'ARIMATHIE, JACQUES, ANDRÉ et SIMON-LE-ZÉLÉ.

MARIE-MAGDELEINE, hors d'elle, échevelée, nu-pieds, les vêtements déchirés. — Combien êtes-vous ?... Êtes-vous prêts ?... Qu'avez-vous fait en m'attendant ?... Je viens de la tour Antonia... Le tribun militaire n'était pas dans le quartier romain... Mais j'ai vu son ami Appius... Il l'enverra vers nous, dès son retour... Vérus a dit qu'on pourrait le sauver... Je ne sais pas comment... Il nous l'expliquera... Mais, s'il ne le sauve pas, c'est à nous de le faire... Jacques et Simon ont des épées sous leur manteau. Où est Pierre ? Où est Jean ?...

MARTHE. — Je les ai vus dans la cour du grand-prêtre...

MARIE-MAGDELEINE. — Ils devraient être ici... Il faut que nous soyons en nombre... Il doit passer par cette rue et sous cette fenêtre pour aller chez Pilate...

NICODÈME. — Quand ?...

MARIE-MAGDELEINE. — Cette nuit, avant la deuxième veille... Qui de vous a des armes ? Où les a-t-on cachées ?...

NICODÈME. — Que veux-tu faire ?...

MARIE-MAGDELEINE. — Le délivrer, si Vérus ne le délivre pas... C'est facile, vous verrez... On nous laissera faire, je le sais... Les Romains ne veulent pas le juger... Appius me l'a dit, ils sont embarrassés. Quand on l'a conduit chez Caïphe, il n'y avait pour le garder que deux soldats et deux sergents du Temple, armés de bâtons... Si j'avais eu cinq ou six hommes!... on l'aurait caché, je sais où, et il était sauvé!... Mais j'étais toute seule!...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Ne crois pas que ce soit si facile, Magdeleine... Tout le peuple était là, prêt à le lapider...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais le peuple est pour lui et la foule l'adore!... Vous avez oublié son entrée triomphale!...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Ce n'est plus la même chose... Ils poussaient tous des cris de mort devant le palais de Caïphe...

MARIE-MAGDELEINE. — C'étaient quelques valets, des Pharisiens et des Sadducéens...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Quelques valets n'eussent pas suffi à couvrir jusqu'aux toits une place publique... C'était bien la même foule que le jour du triomphe... Non, crois-moi, Magdeleine. Il sait ce qu'il désire... Il a voulu se perdre... Il a tout avoué...

MARIE-MAGDELEINE. — Qu'a-t-il pu avouer, puisqu'il n'avait fait aucun mal?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Il a reconnu qu'il était fils de Dieu et roi des Juifs.

MARIE-MAGDELEINE. — N'est-ce pas la vérité?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Sans doute, mais il eût été préférable de ne la point proclamer cette nuit. Aux yeux des Prêtres et des Romains, c'est un crime puni par la loi...

UN INFIRME. — Il faut bien qu'il soit coupable puisqu'ils l'ont arrêté.

NICODÈME. — Nous ne pouvons faire plus qu'il ne veut et n'ordonne, et il renonce à se défendre...

MARIE-MAGDELEINE. — Vous ne voyez donc pas que c'est pour éprouver votre foi, votre force, votre amour!...

NICODÈME. — Il avait prédit plus d'une fois tout ceci...

MARIE-MAGDELEINE. — C'est qu'il connaissait bien la lâcheté de ceux qui prétendaient l'aimer!... Ah! les hommes sont beaux, héroïques et fiers!... Les seuls qui n'aient pas fui, ceux qui tremblent le moins, les meilleurs d'entre vous, disentent et raisonnent comme s'il s'agissait d'une mesure de froment, et les femmes se taisent et pleurent!... Eh bien, que dites-vous, mes sœurs?... N'est-ce pas le moment de montrer votre amour?... Et ceux qu'il a guéris, où sont-ils?... que font-ils?... Vous là, qui voulez fuir, l'aveugle Bartimée, l'autre de Jéricho, l'autre de Siloé, vous détournez de moi vos yeux qu'il a rouverts, parce que j'ai l'audace de vous parler de lui!... Toi, Simon-le-Lépreux, l'autre de Samarie, avez-vous oublié qu'avant lui vous étiez plus hideux que la mort?... Je ne vois tout autour de moi que des miracles qui se cachent!... L'Homme à la main séchée, l'Hydropique du Sabbat et le Possédé de Kersa, qui n'ose lever la tête!... Et parmi les paralytiques, celui de Béthesda qui se hâte vers la porte et qui ne se sert de ses jambes que pour abandonner le Dieu qui l'a guéri!... Jusqu'à ceux qu'il a fait sortir du tombeau qui ont peur!... Regardez donc Lazare, plus livide que vous tous! Vous l'avez vue, pourtant, la mort, et vous l'avez touchée pendant quatre longs jours... Elle est donc plus terrible qu'on ne l'avait dit jusqu'ici?... Vous ne répondez pas?...

Un grand silence.

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Écoute, Magdeleine... Je ne manque de courage ni de fidélité... Malgré la puissance des prêtres, j'ai ouvert ma maison à ceux qui le suivaient. Je sais ce qu'il m'en coûtera... Je suis prêt à lui sacrifier toute chose et la vie... Mais je connais sa volonté et ne puis lui désobéir... Pierre voulait le défendre et a tiré l'épée... Il l'a fait remettre au fourreau... J'étais à Gethsémani...

MARIE-MAGDELEINE. — Puisque tu étais là, pourquoi n'as-tu pas aidé Pierre?... On sauve ceux qu'on aime, on les écoute après!... Mais que ferez-vous donc quand vous l'aurez perdu?... Ah! c'est trop s'attarder avec ceux qui ont peur!... Qu'est-ce que je fais ici, parmi ceux qui ne veulent rien faire?... Je perds ses dernières chances et ses dernières minutes... Je vais au-devant de Vérus; après lui nous verrons...

Elle se dirige vers la porte. Joseph d'Arimathie et Nicodème lui barrent le passage.

NICODÈME. — Ne sors pas, Magdeleine, ce serait le perdre et nous perdre avec lui...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah! vous perdre avec lui, voilà la grande affaire!... Attendez!...

NICODÈME. — Tu ne sortiras pas.

MARIE-MAGDELEINE. — Je ne sortirai pas?... C'est juste, vous osez lutter contre une femme. Je n'avais pas prévu ce grand courage de la terreur. Vous branlez tous la tête comme des épis vides, et les femmes jubilent en découvrant enfin la lâcheté des hommes qui tout à coup se manifeste plus éclatante que la leur!

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Rentre en toi, Magdeleine, pense à lui et que s'il t'entendait...

MARIE-MAGDELEINE. — Eh bien! s'il m'entendait, ce serait comme le jour où celui d'entre vous auquel vous êtes tous semblables, me reprochait de verser sur ses pieds un parfum trop coûteux!... Avez-vous oublié ce qu'il a dit?... A qui donc donna-t-il raison? Vous n'avez rien compris!... Voilà des mois et des années que vous vivez dans sa lumière, et pas un de vous n'a la moindre idée de ce que j'ai saisi parce que je l'aimais, moi qui ne suis venue qu'après la onzième heure, moi qu'il a tirée de plus bas que le plus bas esclave du plus bas d'entre vous!...

NICODÈME, *prêtant l'oreille aux bruits du dehors.* — Tais-toi... Écoute... On marche devant la maison...

BARTIMÉE, *à la fenêtre.* — C'est un homme enveloppé d'un manteau... Un Romain... Il s'arrête... il frappe à la porte... Il entre... La porte n'était pas fermée...

MARIE-MAGDELEINE, *courant à la porte du Cénacle.* — C'est lui, c'est Lucius Vérus!... Ouvrez-lui. Ouvrez vite!... Je l'entends!...

On ouvre la porte du Cénacle. Dans l'embrasure paraît Lucius Vérus qui, à la vue de l'étrange assemblée de miraculés, perclus, mendiants, malades, s'arrête interdit, sur le seuil.

Scène III

LES MÊMES, LUCIUS VERUS

MARIE-MAGDELEINE, *courant à Vérus, les bras tendus.* — C'est bien toi, mon Vérus, c'est bien toi!... Un

œil qui me regarde en face, une épée, des épaules, une main qui ne tremble pas!... Viens, viens, que faut-il faire?... L'as-tu vu?... Où allons-nous?... Comment t'aider?... Combien d'hommes te faut-il?... Où sont les tiens? Il n'est pas seulement innocent, tu sais bien, il est tellement pur, il est tellement haut que les pensées des âmes ne peuvent pas l'atteindre... Il supporte tout, par bonté, pour les péchés du monde, mais nous ne voulons point qu'il s'immole pour nous... Un seul de ses regards, une seule de ses paroles vaut toutes les vies de tous les autres hommes...

VÉRUS, glacé. — Est-ce bien ici que je devais te rencontrer?... Qu'est-ce que ces... hommes... qui t'entourent?...

MARIE-MAGDELEINE. — Ils sont sûrs... Ils l'aiment autant qu'il les aimait, mais il leur faut un chef... C'est toi qu'ils attendaient... ils te suivront partout...

VÉRUS, ironique. — Je ne suis pas venu pour commander cette troupe... étrangère. Je ne sais ce que tu veux dire. Il y a quelque malentendu, et ce n'est point, je pense, le lieu de l'éclaircir, parmi tant de témoins...

MARIE-MAGDELEINE. — Tu as raison... (Aux autres) Laissez-nous... Je vous rappellerai quand nous devrons agir...

Ils sortent tous et Marie-Magdeleine demeure seule avec Lucius Vérus.

Scène IV

LUCIUS VERUS, MARIE-MAGDELEINE

VÉRUS, sarcastique. — Qu'est-ce que ces phénomènes?... Je n'avais jamais vu réunis tant d'éclopés, de vagabonds et de malades malodorants! Que te veulent-ils donc?... On m'avait dit que tu vivais au milieu d'êtres extraordinaires, les plus vieux, les plus laids, les plus sales, les plus pestilents de ces juifs que tu raillais si agréablement chez le sage Silanus, mais je n'aurais pas cru qu'ils fussent à ce point de ton intimité... Du reste, cela ne me regarde plus. Mais je t'avais bien dit que nous nous reverrions avant peu. Appius m'a donc appris que tu m'avais cherché dans le quartier romain. J'ai tout quitté pour accourir à ton premier appel. Je savais ce qui se passait, et j'attendais mon heure...

MARIE-MAGDELEINE. — Que tu es bon et généreux!... Que ta présence, que ton sourire rassurent et réconfortent!... Si tu savais, les autres!... Ils tremblaient tous comme les roseaux dont parle notre Maître, et je n'en pouvais plus et je mourais de honte... Mais je savais que tu nous reviendrais; et maintenant, c'est toi, tes armes, ta poitrine... Il me semble que Rome tout entière nous protège et que tes bras qui peuvent tout ne peuvent pas l'abandonner...

VÉRUS. — Ils ne t'abandonneront point, Magdeleine; le reste ne dépend que de toi... Je suis peut-être bon et généreux, mais je le suis à ma façon, et il faudra s'entendre... On a donc arrêté, comme je l'avais prédit, celui qui t'intéresse si vivement?...

MARIE-MAGDELEINE. — On ne l'a pas seulement arrêté, toute la valetaille du Temple, les palefreniers, les bouviers, les derniers esclaves des cuisines se sont rués sur lui, l'ont insulté, bafoué, maltraité. Et comme ils avaient peur, comme ils étaient trop lâches pour s'y hasarder seuls, ils se sont fait aider par des soldats romains!

VÉRUS. — Je sais... Parlons net et bref, n'est-ce pas?...

MARIE-MAGDELEINE. — Oui, nous n'avons pas de temps à perdre...

VÉRUS. — En effet, il ne s'agit plus d'arrestation ni de sévices plus ou moins justifiés, mais de mort imminente. J'ai vu le Procurateur Pontius Pilatus.

MARIE-MAGDELEINE. — Eh bien, qu'a-t-il dit?...

VÉRUS. — Je l'ai trouvé anxieux, perplexe, désemparé. C'est un homme irrésolu et débonnaire, ennemi des querelles et de la violence. Il avait à choisir la révolte inévitablement sanglante des prêtres et de leurs sectaires, ou le sacrifice d'un agitateur à coup sûr inquiétant et dangereux, mais qui, d'après les lois et la justice de Rome, n'encourt peut-être point la peine capitale. J'ai parlé selon mon devoir et ma conscience. Il n'a plus hésité. Il a pris le parti le plus humain et le plus sage. Et comme je suis le gardien armé et responsable de la paix romaine, il a remis en mes mains le sort de ton Nazaréen. D'ailleurs, je dois reconnaître qu'avant notre entrevue, j'avais à dessein soumis aux événements de prendre la route qu'ils ont prise...

MARIE-MAGDELEINE. — Il est sauvé. J'en étais sûre! Et comme j'avais raison de ne jamais craindre et de tout espérer en me tournant vers toi!...

VÉRUS. — N'allons pas plus vite qu'il ne convient. Bien des choses sont à considérer...

MARIE-MAGDELEINE. — Que dis-tu?...

VÉRUS. — Je dis que bien des choses sont à considérer... Si j'avais été complètement étranger à l'aventure, mon choix n'eût pas été douteux, j'aurais, tout en le plaignant plus ou moins, sacrifié le misérable à la tranquillité publique; c'est la loi souveraine de l'Empire, mais maintenant...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais maintenant c'est différent, tu le connais, tu sais... On ne peut hésiter un instant, ce serait monstrueux...

VÉRUS. — En effet, on ne peut hésiter; ce serait monstrueux, comme tu dis... J'irais, pour arracher un rival préféré à une mort d'ailleurs méritée, perdre la seule femme que j'aime et que je puisse aimer?... Il est certain que ce n'est pas possible.

MARIE-MAGDELEINE. — Je ne saisis pas bien ce que tu viens de dire...

VÉRUS. — Pourtant, c'est assez simple. En le sauvant, je te livre sans défense au banni qui t'entraînera avec lui, de déchéance en déchéance, au fond d'on ne sait quel abîme de folie et de misère d'où aucune force humaine et raisonnable ne pourra te faire remonter. En outre, pour ce qui me concerne, je te perds sans retour, en te donnant ainsi, de mes propres mains naïves et imbéciles, à celui qui me prend mon bonheur par des moyens contre lesquels un homme qui tient encore à son nom d'homme n'essaie pas de lutter. Au lieu qu'en l'abandonnant à son sort, il reste plus d'une chance de te voir revenir à la lumière, et pour moi quelque espoir de te retrouver sur ma route, car nos deux vies ont encore, je l'espère, un long espace à parcourir, et de nombreux chemins, tu ne l'ignores pas, aboutissent à Rome...

MARIE-MAGDELEINE. — Je comprends... Je comprends, puisqu'il faut bien comprendre, mais ne crois pas encore... Non, ce n'est pas possible, et tu n'es pas venu, tel que je te connais, pour me dire froidement que tu voulais le perdre et te venger

ainsi d'un mal qu'il n'a pas fait... Il y a, il doit y avoir autre chose...

VÉRUS. — Il y a autre chose, en effet... Il nous reste, si tu y tiens absolument, un moyen de le sauver... Mais, au point où nous sommes et où j'ai poussé l'aventure, le sauver, c'est probablement me perdre. En outre, le temps presse. La sentence est écrite, je l'ai vue. Il sera mis à mort au lever du soleil, car les heures sont comptées à cause de la Pâque.

MARIE-MAGDELEINE. — Que faut-il faire?... Vite, vite, je le ferai...

VÉRUS. — Le prisonnier est gardé par mes hommes, il n'est donc pas impossible, à la rigueur, qu'on le fasse évader...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais oui, mais oui, c'est simple et c'est bien cela qu'il faut faire!... Une fois libre, il se cache, on l'oublie... Ne perdons pas de temps... Mais je ne comprends pas pourquoi tu venais dire...

VÉRUS. — Tu comprendras bientôt. Je réponds donc du prisonnier. Sais-tu ce que je fais, sais-tu ce que je risque en lui rendant la liberté?...

MARIE-MAGDELEINE. — Tes soldats se tairont, et nul ne saura que...

VÉRUS. — Mes soldats ne pourront se taire. Ils auront à choisir le silence ou leur vie. On saura donc qu'ils n'ont agi que sur mon ordre, or, il n'est pas d'exemple que les princes des prêtres aient jamais abandonné une proie, une vengeance, une haine. Ils iront se plaindre, d'abord à Antioche, auprès du gouverneur de la Syrie, ensuite auprès de César même, dont la colère s'allume au souffle d'un soupçon. Sais-tu ce que c'est que César? Les plus grands, les plus puissants de Rome tremblent devant son ombre... Pour moi, si ce n'est point la mort, c'est l'exil loin de Rome, et la mort, à nous autres Romains, semble douce, comparée à l'exil... Voilà ce que je donne, voilà mon enjeu, j'attends le tien.

MARIE-MAGDELEINE. — Tu attends le mien?... Que veux-tu que je donne?... Je ne possède plus rien... J'ai tout distribué aux pauvres l'autre soir...

VÉRUS. — Je ne demande pas ce qu'on donne aux pauvres... Et puis j'en ai assez de ces détours qui ne mènent à rien et de ces phrases qui piétinent... Ah! je m'en soucie bien de la justice, et d'un vagabond de plus ou de moins sur la terre, et de mon propre sort et de mon propre exil!... Tu n'as donc pas compris que c'est toi que je veux, toi seule et tout entière et depuis des années et que voici mon heure!... Elle n'est pas belle, je sais, et ce n'est pas ainsi que je l'avais rêvée!... Mais je n'en ai pas d'autres et l'on prend ce qu'on peut pour assurer sa vie!... Nous voici face à face avec nos deux folies qui sont plus puissantes que nous et ne peuvent reculer; il s'agit de s'entendre!... plus tu l'aimes, plus je t'aime, plus tu veux le sauver et plus je veux le perdre! Il s'agit de s'entendre!... Tu veux sa vie, je veux la mienne, et tu l'auras sa vie, mais moi je t'aurai, toi, avant qu'il échappe à sa mort... Est-ce entendu?... sommes-nous d'accord?... Dis-moi non, si tu l'oses, et que son sang retombe sur celle qui l'a conduit où nous sommes et le perd par deux fois!...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah! c'était donc cela!... oui, oui... Je sais, je vois... Je n'avais pas conscience et je n'y pensais plus, mais c'était impossible... Ah! c'était donc cela qui faisait qu'à l'instant, pendant que tu parlais, je n'avais pas confiance malgré ma confiance!... C'est tellement étrange, tellement monstrueux, tellement loin de nous!... Il faut un peu de temps pour qu'on se rende compte... Toutes les pensées s'affolent et l'âme tombe, tombe, comme une pierre dans un trou... On ne saisit plus rien... On ne sait plus où l'on se trouve...

VÉRUS. — Nous le savons parfaitement, et tout cela n'a rien d'extraordinaire... Il y a quelques jours, tu ne te serais pas tant fait prier; et je ne comprends pas qu'aujourd'hui que le prix de l'amour est tout autre, qu'aujourd'hui qu'une vie qui t'est chère entre toutes...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah! tu ne comprends pas!... Et dire que presque tous, même ceux qui l'aimaient, ne comprendraient pas davantage!... Suis-je donc le seul être qui ait vu dans son âme?... Ce n'est pourtant pas difficile!... Il ne m'a parlé que trois fois dans sa vie, mais je sais ce qu'il pense, je sais tout ce qu'il veut, je sais tout ce qu'il est aussi profondément que si j'étais en lui, ou que s'il était là, près de moi, appuyant sur mon front son regard où descendent les anges, comme au soir où je baisais ses pieds, que j'essuyais de mes cheveux...

VÉRUS. — Je savais bien que j'arrivais trop tard, mais je n'aurais pas cru que vous fussiez si loin... S'il ne t'a parlé que trois fois, il n'a pas perdu les minutes, et t'en a dit assez pour m'enlever mes doutes... Mais soyons de sang-froid. Il s'agit d'autre chose que d'amour, et ton amant lui-même, s'il était consulté, jugerait qu'un baiser ne pèse guère en présence de la mort... Puisque tu l'aimes tant, sa vie ne vaut-elle pas un léger déplaisir qui, naguère, t'inspirait moins d'horreur?... S'il y avait un miroir dans cette salle, j'irais m'y contempler avec curiosité afin de démêler ce qui, en quelques jours, m'a rendu à tel point répugnant qu'on préfère le supplice du seul homme qu'on adore, au contact de mes lèvres. Mais qu'as-tu donc?... Il semble qu'on te parle de choses inconcevables!... Qu'ai-je dit? Qu'ai-je fait?... Ton visage se décompose... Il n'y a pas de quoi me regarder ainsi, avec des yeux épouvantés et fous, comme s'ils assistaient à la chute du soleil ou à la violation d'un tombeau...

MARIE-MAGDELEINE. — Laisse-moi!... Tu ne peux pas savoir... Je commence seulement à comprendre...

VÉRUS. — Il y a quelques jours, tu comprenais plus promptement...

MARIE-MAGDELEINE, d'une voix douce et lointaine. — Oui, oui... Car on ne voit que peu à peu... (Regardant fixement devant elle.) Cela se déroule lentement, comme une chose qui n'aurait pas de commencement, pas de fin, pas de nom... Il y a deux morts ici, j'ai deux morts dans ma main; et c'est cela qui est trop lourd pour un pauvre être né sur cette terre...

VÉRUS. — Deux morts?... Que veux-tu dire?... Tu n'as pas l'intention de le suivre?... Ta mort, puisqu'il t'aime, ne ferait qu'ajouter à la sienne une amertume bien inutile...

MARIE-MAGDELEINE, de la même voix douce et lointaine. — Non... Ce n'est pas de la mienne que je parle... Ce sont deux autres morts... J'ai encore ma raison... Je vois clair dans l'abîme... Laisse-moi regarder où tu ne peux rien voir...

VÉRUS. — Je n'aurais pas cru qu'en venant t'apporter son salut et le sacrifice assez grand que je fais à l'amour...

MARIE-MAGDELEINE, éclatant. — Le sacrifice que tu fais à l'amour!... Ah! si tu pouvais voir celui qui

s'accomplit ici et que les anges mêmes n'osent pas regarder!... Mais tu ne peux savoir ce qui s'est passé sur la terre depuis qu'il y est descendu!... Ce n'est plus la même terre et ce n'est plus possible!... Avant lui, les plus purs n'eussent pas hésité!... Avant lui! avant lui! Et puis, même aujourd'hui, moi qu'il a fait renaître, si ce n'était pas Lui, s'il s'agissait d'un autre, je n'aurais pas la force!... Je pécherais peut-être contre tout ce qu'il aime pour sauver ce que j'aime!... Mais il donne trop de force pour aimer et souffrir!... Je pourrais le sauver malgré lui, mais non plus malgré moi!... Si j'obtenais sa vie au prix que tu me dis, il ne survivrait qu'à la mort de tout ce qu'il voulait, de tout ce qu'il aimait!... Je ne peux pas plonger la flamme dans la boue pour épargner la lampe!... Je ne puis lui donner la seule mort qui soit assez haute pour l'atteindre... Mais regarde-moi donc avec des yeux plus clairs et tu verras peut-être tout ce que j'aperçois sans pouvoir te le dire!... Que je cède un moment sous le poids de l'amour, et tout ce qu'il a dit, et tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a donné retombe dans les ténèbres, la terre est plus déserte que s'il n'était pas né et le ciel se referme à jamais sur les hommes!... Je le perds tout entier, je perds plus que lui-même, pour lui gagner des jours qui auront tout perdu...

VÉRUS. — Il s'agit moins de lui gagner des jours que de lui épargner des tortures, un supplice dont l'idée seule devrait te faire réfléchir.

MARIE-MAGDELEINE. — Je sais bien! je sais bien!... Puisque je l'aime ainsi, comme on n'avait pas encore aimé sur cette terre où le ciel n'avait pas répandu son amour, n'est-il pas nécessaire que je lui sacrifie ce qu'aucune âme humaine n'avait eu avant moi!... Mais tu viens demander tout ce qu'il a donné, et ce qu'il a donné est bien plus que sa vie et vit plus en nos cœurs qu'il ne vit en lui-même!... Si je le perds en moi, je le détruis en nous!... Je ne sais plus, je n'y vois plus, je n'entends plus... Je le ferais peut-être si mon âme était seule, mais ce n'est plus possible et Dieu ne voudrait pas!...

VÉRUS. — Les dieux veulent toujours ce que veulent les hommes... Sois sûre que, si celui que tu vas livrer au supplice pouvait en ce moment faire entendre sa voix, il n'hésiterait guère...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah! je sais bien qu'il n'hésiterait pas! Et c'est pourquoi je me débats ainsi, comme une bête avengle entre deux sacrifices!... C'est ma honte d'autrefois qui m'accable et m'empêche de monter jusqu'à sa volonté!...

VÉRUS. — L'homme n'a qu'une volonté en présence de la mort...

MARIE-MAGDELEINE. — Mon Dieu! Mon Dieu!... Je ne suis rien, je suis souillée de toutes les souillures, qu'importe celle-ci qui l'apporte la vie!... Mais s'agit-il de moi?... Et n'est-ce pas toi seul, n'est-ce pas la source même d'où jailliront les sources de toutes les pureté et de tous les bonheurs et de toutes les vies que je souille aujourd'hui en souillant ton salut!... Je ne sais plus où refouler mon âme!... Il ne me reste rien si je le perds, il ne nous reste rien si je le sauve!...

VÉRUS. — Rien n'est perdu tant que la vie demeure...

MARIE-MAGDELEINE. — Tais-toi, je t'en supplie!... Laisse-moi seule dans son silence et dans sa volonté... Laisse-moi regarder, écouter autre chose... Je ne l'aime pas encore comme il veut être aimé!... J'ai beau lever les yeux vers son ciel de lumière, je ne vois que sa mort, ses douleurs, son supplice... Son visage immobile, ses yeux qui éclairaient tout ce qu'ils regardaient, sa bouche qui parlait sans cesse de bonheur... Ses pieds que j'ai baisés, inertes et glacés... Vérus! Vérus! pitié!... Je ne peux plus, je n'en peux plus! Je tombe!... Fais de moi tout ce que tu voudras!...

VÉRUS, la recevant dans ses bras. — Magdeleine, Magdeleine!... Je savais...

MARIE-MAGDELEINE, bondissant en arrière à son contact. — Non, tu ne savais pas, et ce n'est pas cela!... Il y a autre chose!... Il y a une issue!... Dire que tu tiens là, dans cette main humaine, la vie du Dieu des dieux descendu sur la terre!... Je sais, je sais, tu n'y crois pas... Mais tu dois au moins croire à l'innocence, et tu le sais aussi, il n'a fait aucun mal... Il ne sait même point ce que c'est que le mal, puisqu'il est tout le bien... Il n'a fait que guérir, consoler et prier... Il n'a fait que passer sur les âmes en les inondant de bonheur... Si tu le connaissais et s'il t'avait parlé, n'eût-ce été qu'une fois!... Puisqu'il est innocent et puisque tu es juste, puisque tu as la force et puisque tu es brave, tu ne peux le livrer sans défense aux bourreaux... Ce n'est pas d'un Romain, ce n'est même pas d'un homme... Vérus, voyons, tu n'es pas insensible et tu n'es pas un monstre, tu comprendras aussi... Cela dépend de toi... Pour moi, c'est impossible... Il y a là un mur défendu par ses anges... Je ne peux pas passer... Il n'y faut pas songer.

VÉRUS. — En voilà assez, et puisque tout est inutile, qu'il en soit fait comme tu l'as décidé... Ce n'est pas moi qui le mène au supplice.

MARIE-MAGDELEINE, s'attachant aux vêtements de Vérus, qui fait un pas vers la porte. — Vérus! Vérus!... Je t'en supplie!... Ce n'est pas tout!... Tout n'est pas dit!... Cela ne peut se décider ainsi!... Mais ne demande pas la seule chose impossible... Je serai ton esclave, je veux vivre à tes pieds, te servir à genoux, le reste de mes jours, mais donne-moi sa vie sans détruire en mon âme et par toute la terre ce qui est la vie même de notre vie nouvelle!...

VÉRUS. — Cela suffit!... Du reste, il n'est plus temps. Ma patience à sauver un rival que je hais est aussi ridicule que ton obstination à sauver ton amant en chantant ses louanges!... Quand tu le verras mort avant trois heures d'ici, ne pleure pas sur lui, de crainte que tes larmes ne te rejaillissent au visage!... (Apercevant Joseph d'Arimathie qui, discrètement, entr'ouvre, à gauche, la porte du cénacle.) Qui va là?... Entrez donc, cela tombe à merveille!... Il nous faut des témoins. Où sont les bateleurs, les monstres, les lépreux? il faut que je leur dise...

MARIE-MAGDELEINE. — Quoi?...

VÉRUS. — Ils sauront qui a livré leur dieu!... Nous verrons en même temps si tu auras le cœur de l'achever, sous leurs yeux, et comment ils accueilleront la nouvelle... Si répugnants qu'ils soient, je veux revoir leurs vilaines figures!...

Il gagne la porte qu'il ouvre toute grande.

MARIE-MAGDELEINE, se précipitant pour arrêter son geste. — Vérus!... Vérus!... Ceci n'est pas digne de toi!...

VÉRUS. — Je sais! Je sais!... Je ne suis digne de rien, paraît-il, pas même de toi, prostituée!... (Appelant d'une voix retentissante.) Holà! Holà! vous autres!... Où êtes-vous?... Accourez donc, manchots, perclus,

pieds bots, culs-de-jatte, mendiants, vagadonds, lépreux, paralytiques!... J'ai une chose importante à vous dire!...

Des visages effarés apparaissent dans l'embrasure des deux portes.

Scène V

VÉRUS, MARIE-MAGDELEINE, et presque tous les personnages de la scène III.

VÉRUS. — Entrez donc, entrez donc! Il n'y a rien à craindre.. (Ils entrent, intimidés.) Vous voilà tous?... On dirait que vous êtes moins nombreux... Où sont passés les autres?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Seigneur, il en est quelques-uns qui craignent que la nuit...

VÉRUS. — J'entends, ils avaient peur... Leur amour et leur foi ne vont pas jusqu'aux coups... Enfin, cela suffit... Voyez-vous cette femme?... Je venais lui offrir de sauver votre Maître. Elle n'avait qu'à dire « oui ». Elle a dit « non ». Elle ordonne sa mort. Il mourra donc au lever du soleil.

Mouvement.

NICODÈME. — Que dit-il, Magdeleine?...

Marie-Magdeleine ne répond pas.

VÉRUS. — Interrogez-la, vous saurez...

NICODÈME. — Magdeleine, est-ce vrai?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Mais réponds-nous, voyons!... Qu'as-tu donc?...

VÉRUS. — Elle perd et livre en même temps tous ceux qui ont suivi le Séducteur. J'ai dit. Adieu. Veillez sur vous.

Il se dirige vers la porte.

JOSEPH D'ARIMATHIE, l'arrête, suppliant. — Seigneur, je vous en prie, ne partez pas ainsi !... Elle se trompe, vous verrez... Il y a quelque erreur effrayante... Magdeleine, voyons, que dit-il ? Que dis-tu?... Mais ce n'est pas possible!... Que s'est-il donc passé?...

PLUSIEURS MALADES et MENDIANTS, entourant Magdeleine qui demeure immobile, regardant au loin, sans rien voir. — Magdeleine! Magdeleine!...

UN BOSSU. — Elle aussi l'a vendu!... Elle était avec l'Iscarioth!...

MARTHE, entourant de ses bras le cou de Marie-Magdeleine. — Magdeleine !... Ecoute-moi... Tu m'aimais bien... Où es-tu?... Ce n'est pas vrai, dis-moi?... Tu n'as pas entendu...

MARIE CLÉOPHAS, posant la main sur l'épaule de Magdeleine. — Magdeleine! Magdeleine!... Non, ce n'est pas possible... Tu n'as pas oublié...

UN PAUVRE. — Combien as-tu reçu?...

UN MIRACULÉ. — Oui, combien?... Où est l'argent?...

UN AUTRE. — Rendez l'or! Rendez l'or!... Fouillez-la!...

MARIE SALOMÉ. — Magdeleine ! Magdeleine !... Elle est folle!...

UN VAGABOND. — Prostituée!... Fille à soldats!...

UN AUTRE. — Catin! Catin! Catin!...

UN MIRACULÉ. — Les sept démons qu'il en avait chassés sont rentrés dans son corps!...

UN AUTRE. — Elle nous a vendus comme un troupeau de bœufs!...

UN MALADE. — Nous y passerons tous!...

UN AUTRE. — Oui, mais pas avant elle!...

L'HOMME A LA MAIN SÉCHÉE. — Elle ne sortira pas d'ici avant que...

UN PARALYTIQUE. — En tout cas, elle n'en sortira pas vivante, c'est moi qui vous le dis!...

Presque tous, hurlant, gesticulant, menaçant, les poings tendus, se pressent autour de Marie-Magdeleine, qui demeure immobile et muette.

JOSEPH D'ARIMATHIE, intervenant. — Voyons, n'oubliez pas qui vous êtes, où vous êtes et au nom de qui vous parlez. (A Vérus.) Seigneur, je vous en prie, un peu de patience... Je suis un homme juste et raisonnable et tout va s'expliquer... Ecoute, Magdeleine, je te parle en son nom... Il est encore temps de dire oui... Je parle comme un père...

Même silence de Marie-Magdeleine toujours immobile.

LE BOSSU. — Vous voyez bien!... Elle a reçu le prix!

Explosion de haine. Tous l'entourent de plus près. Les cris, les menaces, les imprécations, les supplications, les gémissements, redoublent. Tout à coup, de la rue, s'élève un tumulte qui domine celui du Cénacle. Ce sont les cris d'une foule furieuse qui rapidement se rapproche, des bruits d'armes et de chevaux. A l'instant, tout s'apaise dans la salle. On écoute, anxieusement.

UN MIRACULÉ. — Les Romains!... Les soldats!... On vient nous arrêter!... Elle nous a livrés!... Sauvons-nous!... Par ici, par ici!...

Affolement. Quelques-uns courent éperdument tout autour de la salle à la recherche d'une issue.

UN VAGABOND. — Non, non... Ne sortez pas!... Il n'y a qu'une porte!... On ne peut s'échapper!... Ils nous découvriraient!...

UN MIRACULÉ. — Taisez-vous!... Cachez-vous!...

UN ESTROPIÉ. — Eteignez donc les lampes!... Ils verront les lumières!... Vite! Vite! Eteignez!...

On éteint les lampes.

UN AUTRE. — N'allez pas aux fenêtres!... Ne vous montrez pas aux fenêtres. Couchez-vous le long des murs!...

VÉRUS. — C'est un noble spectacle que je tiens à voir jusqu'au bout...

JOSEPH D'ARIMATHIE, s'approchant de Vérus. — Seigneur, ne les perdez pas... Ils sont faibles et pauvres... Presque tous sont malades... Ils ne savent ce qu'ils font... Ayez pitié des hommes et ne les jugez pas...

Les cris: « A mort! à mort!... Séducteur! séducteur!... Galiléen! Nazaréen!... Il veut détruire le Temple! Il veut détruire la Loi!... Blasphémateur!... A mort! à mort! à mort!... », redoublent dans la rue et retentissent à présent dans la maison même. La clarté rouge des torches pénètre dans la salle. L'aveugle de Jéricho se glisse à l'une des fenêtres et regarde au dehors.

UNE VOIX ANGOISSÉE. — N'allez pas aux fenêtres!...

UN BOITEUX, s'approchant d'une autre fenêtre. — Qu'y a-t-il?...

L'AVEUGLE DE JÉRICHO. — C'est lui!...

Plus haut, irrésistiblement attirés, rampent jusqu'aux fenêtres et regardent dans la rue, avec d'infinies précautions. Parfois l'un d'eux se tourne vers ceux qui demeurent au fond de la salle, pour leur faire part de ce qu'il voit.

UN DE CEUX QUI SONT AUX FENÊTRES. — Il est entouré de soldats!... Il y en a une foule!...

UN AUTRE. — Il approche! Il approche!... Il a les mains liées! On le frappe!...

UN AUTRE. — Il pleure!... Ses yeux saignent!...

UN AUTRE. — On le mène chez Pilate!... Voilà Pierre et Jean qui se cachent!...

UN AUTRE. — Le sang coule sur ses pieds!...

UN AUTRE. — Il ne peut plus marcher!... Il chancelle!... il chancelle!...

VÉRUS, à Magdeleine qui n'a pas remué et demeure debout, contre une colonne, au milieu de la salle, regardant encore devant elle, sans se tourner vers les fenêtres. — Magdeleine!...

Dans la rue, subitement le tumulte tombe, comme tombe tout un objet énorme et lourd. Un prodigieux silence.

QUELQU'UN, dans la salle. — Qu'est ce?...

L'AVEUGLE DE JÉRICHO, à la fenêtre. — Il tombe!... Il est tombé!... Il regarde la maison!...

VÉRUS. — Magdeleine, je te promets encore...

MARIE-MAGDELEINE, sans bouger, sans regarder Vérus, sans colère, simplement, d'une voix d'autrefois, pleine de pays de clartés et de certitudes divines. — Va-t'en!...

L'AVEUGLE DE JÉRICHO, à la fenêtre. — Il se relève!... Ils l'entraînent!..

Le tumulte, les cris de mort reprennent et redoublent dans la rue. Vérus sort lentement en regardant Magdeleine qui est demeurée immobile, comme en extase, et tout illuminée de la clarté des torches qui s'éloignent.

RIDEAU

Marie Magdeleine devant Joseph d'Arimathie au milieu des malades et des mendiants

Marie-Magdeleine au théâtre du Châtelet

Sur la vaste scène du Châtelet, domaine ordinaire des féeries à grand spectacle, avec décors machinés et « changements à vue », une œuvre de lignes pures vient d'être représentée. Le seul nom de son auteur inspire le respect et l'admiration : Maurice Maeterlinck ! Aussitôt la mémoire évoque ces pages exquises : *le Trésor des humbles*, *la Sagesse et la Destinée*, *la Vie des abeilles*, *l'Intelligence des fleurs*, si noblement émouvantes ; elle se rappelle tant de pièces dont le charme provient autant de la simplicité précieuse de leur expression que de la profondeur de la pensée : *Aglavaine*, *Tintagiles*, *Monna Vanna*, *l'Intruse*, *la Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, *l'Oiseau bleu* — dont particulièrement, nos lecteurs se souviennent — et qui, toutes, parmi la floraison dramatique contemporaine, présentent des formes et des couleurs si nouvelles, exhalent un parfum si pénétrant.

Marie-Magdeleine, le drame que *La Petite Illustration* publie aujourd'hui (et qui fut récemment applaudi à Nice avant de recevoir la consécration de Paris), pourrait sembler tout d'abord différer, par sa conception et sa forme, des ouvrages qui viennent d'être cités. Mais cette impression ne résiste pas à l'examen. M. Adolphe Brisson ne manque pas de le faire observer et ce lui est une occasion de dégager avec bonheur la philosophie familière de M. Maurice Maeterlinck.

« *Marie-Magdeleine* — écrit-il dans son feuilleton du *Temps* — ne constitue pas un phénomène isolé dans la production de l'écrivain. Elle se rattache à l'évolution de sa pensée. C'est un des anneaux de la longue chaîne qui relie ses premiers essais à ses derniers travaux. Si nous en suivons la courbe, nous voyons que tout s'y tient. Pas de heurts. Un développement progressif, régulier, harmonieux. *Marie-Magdeleine* ne se trouve pas si loin qu'on le pourrait supposer de *la Princesse Maleine*, de *l'Intruse*, de *Pelléas*. Qu'exprimaient ces contes dialogués, encadrés dans des décors de rêve, balbutiés par des figures légendaires et familières ? L'effroi du mystérieux, le frisson de l'inconnu, le pressentiment de la douleur, du malheur, du deuil inévitables, l'indéfinissable inquiétude du « tragique quotidien », les troubles manifestations de l'inconscient. En 1896, *le Trésor des humbles* marque une étape. Maeterlinck s'intéresse à la vie spirituelle, il interroge les pères de l'Église. Dans *Sagesse et Destinée*, il verse le fruit de ses méditations, il s'est pris de passion pour Marc-Aurèle et se rend compte de l'influence qu'exerce l'éducation de la volonté sur le développement de la vie morale : il loue la beauté, l'efficacité de l'effort journalier et méthodique, vertu pratique du sage. Alors apparaît, nettement formulée, sa théorie du bonheur. Être heureux, c'est ne plus s'inquiéter de l'être ou de ne l'être pas, c'est savoir se contenter du peu que l'on atteint, en conférant à cette conquête toute sa valeur, c'est adhérer à la vie, et, comme disent les Anglais, « accepter les règles du jeu »... Enfin l'étude des insectes et des plantes ramène Maeterlinck à son point de départ, à ses opinions initiales ; il considère que l'homme ne jouit pas d'un sort exceptionnel, et que la culture acquise lui rend plus évidente encore son infirmité et plus profonde son incertitude devant l'infini. Pour tenter de dissiper ces ténèbres, l'intelligence ne suffit pas, l'intuition est nécessaire. « Nous avons, dit-il, une faculté remarquablement adaptée aux parties inconnues de l'univers, c'est l'imagination et le sommet mystique de notre raison. » Ainsi le mysticisme de Maeterlinck ne précède pas la recherche scientifique, il en découle, il la couronne ; il complète la science d'hier, prépare celle de demain. Ainsi l'auteur de *l'Oiseau bleu* apparaît bien comme le « gardien des vieux mystères du monde ».

La plupart de ces idées, le drame de *Marie-Magdeleine* les reflète.

***

Qu'est-il, ce drame ? L'analyser ici même dans ses détails serait superflu, puisqu'on le trouve ci-contre dans sa beauté intégrale. C'est pourquoi, dans cette revue de la presse, nous n'avons recueilli que les appréciations d'ensemble parmi les critiques unanimes à en constater le grand succès.

« La pièce de M. Maurice Maeterlinck, écrit dans le *Petit Parisien* M. Adolphe Aderer, nous montre la conversion de Magdeleine. Le drame s'agite dans l'âme de la courtisane qui, atteinte par la grâce, lutte et se défend quelque temps pour se rendre à la fin...

» Ainsi l'action se déroule parallèlement à l'Evangile et à la Passion. Elle met, dans une opposition intéressante et pittoresque, la ferveur naïve et la simplicité de cœur du menu peuple de Galilée avec la sérénité de la sagesse antique et la gravité, j'allais dire, la respectabilité romaine. »

Au cours de cette représentation, M. Nozière a constaté que Maeterlinck a un peuple d'ardents admirateurs :

« Comment ne pas admirer ce merveilleux esprit, ce philosophe qui est un poète ? Comment ne pas admirer le dramaturge qui nous a fait frissonner par la puissance de l'inconscient ? Comment ne pas admirer l'auteur de ces drames pour marionnettes qui ont souvent la fraîcheur des féeries qu'imagina Shakespeare ?... Comment ne pas admirer ce don prodigieux de la sérénité ? Les violences les plus tragiques aboutissent toujours, dans l'œuvre de Maeterlinck, à l'apaisement qui console. Il a, comme les grands maîtres de la peinture, la faculté de créer le calme. Rien de grimaçant ! Rien de tourmenté ! Il parvient toujours à une majestueuse tranquillité, grâce à la belle ordonnance de sa construction théâtrale, grâce à la sonorité grave de ses phrases, grâce à l'idée qui plane au-dessus du drame. Il a une inspiration religieuse. »

Dans *Excelsior*, M. Joseph Galtier se plaît à remarquer qu'un artiste de la qualité de M. Maurice Maeterlinck, dans la pleine maturité de son esprit et de son talent, donne à tous les sujets qu'il traite une valeur et une grâce particulières :

« Sa pensée, dit-il, comme d'instinct, se pose dans les endroits capables d'ouvrir des avenues splendides vers les sources pures où aiment à se désaltérer les belles imaginations et les grands sentiments humains. Elle habite dans les bois sacrés dont l'approche et le séjour nous enchantent. Nous goûtons dans ces régions élevées et presque solitaires des joies calmes et profondes. Notre esprit y est plus séduit que notre cœur, mais cette douce et luminense émotion qui nait dans la pensée finit par gagner les racines les plus mystérieuses de notre être. Cette émotion précieuse, nous l'avons éprouvée à la représentation de *Marie-Magdeleine*. Ce n'a pas été la réaction directe, immédiate, que produit une œuvre dramatique ; les effets de M. Maurice Maeterlinck, même dans ses pièces les mieux réussies, nous enveloppent plus qu'ils ne nous saisissent, mais avec quelle insinuante puissance ils finissent par nous posséder... Afin de mêler l'humain au divin, l'auteur a choisi la figure de Marie-Magdeleine. La rédemption de cette femme perdue vient compléter et bientôt dominer la rédemption du genre humain. Elle est le centre et comme le foyer de la pièce. Elle garde, au début, son caractère terrestre, et se présente avec son cortège de passions humaines. Elle traîne ses tares originelles, je veux dire que Marie-Magdeleine n'est point encore libérée des amours qu'elle inspire. Ainsi s'explique l'aventure avec le chef romain, le lieutenant du procurateur, Lucius Vérus, qui commande les aigles de César. Cette partie romanesque de l'œuvre ne peut s'égaler à la partie philosophique. C'est l'expression de cette dernière qui a permis à

M. Maeterlinck de nous donner par instants les graves plaisirs auxquels son esprit nous a habitués. »

M. Paul Souday, estime qu'en principe, il est préférable de ne pas tirer de pièces des livres saints, les spectateurs d'aujourd'hui cherchant surtout un divertissement profane dans nos théâtres où les sujets empruntés à l'Evangile ne sont point à leur place :

« Cela dit, — ajoute-t-il, dans l'*Eclair* — il faut reconnaître que M. Maurice Maeterlinck a traité le sien avec convenance et avec respect. Il a eu le tact de ne point faire paraître le Christ sur les planches, malgré les exemples de la *Marie-Madeleine* de Massenet et de la *Samaritaine* de M. Edmond Rostand. On entend seulement la voix du Sauveur à la cantonade, et les paroles ne sont pas inventées par l'auteur, mais transcrites des textes sacrés. »

Et en somme, conclut-il encore, « l'œuvre est d'un haut intérêt et d'une constante noblesse ».

M. Robert de Flers déclare avoir été profondément et noblement ému par la pureté et par le rayonnement des idées, dont la beauté, si haute soit-elle, se fait pour nous accueillante et lumineuse :

« C'est un des effets de l'art supérieur de M. Maurice Maeterlinck de ne jamais céder à la tentation si flatteuse d'être obscur, par laquelle plus d'un grand poète s'est laissé séduire. Il veut toujours que la clarté inonde le seuil de sa maison et que, parmi les noirs cyprès du jardin, la guirlande des roses nous montre le chemin...

» Il y a, dans les trois actes de *Marie-Magdeleine*, de grandes beautés littéraires. Celles-là sont partout, elles embellissent et ennoblissent la pièce tout entière. Mais il y en a d'autres d'ordre dramatique, où l'auteur de *Monna Vanna* a prouvé une fois de plus qu'il savait — quand il lui plaisait — atteindre aux effets scéniques les plus intenses. C'est une trouvaille de grand auteur dramatique que de n'avoir pas fait paraître en scène Jésus qui est cependant le personnage principal, et d'avoir animé et magnifié toute l'action, si j'ose dire, par cette présence invisible. Je connais peu de coups de théâtre aussi saisissants que l'apparition de Lazare ressuscité, venant de la part du Christ chercher Marie-Magdeleine. Seul un grand poète pouvait songer à envoyer la Mort vers la Beauté pour la ramener à Dieu.

Enfin, l'idée générale, qui a suffi à M. Maurice Maeterlinck pour construire le plan tout entier de sa tragédie, est d'une singulière grandeur. »

« Voilà une grande tragédie ! s'écrie à son tour dans l'*Opinion*, M. J. Ernest-Charles, — d'autant plus grande que les éléments en sont mieux ordonnés. Maurice Maeterlinck est constamment maître de son lyrisme ; il le discipline et lui assure ainsi plus de force et plus d'ampleur. Maurice Maeterlinck proscrit toute emphase, et je ne sache pas de tragédie qui soit d'une plus impressionnante simplicité. »

M. Guy Launay juge que c'est une belle pensée, quand Marie-Magdeleine rejoint le Christ, de lui avoir donné pour guide Lazare ressuscité :

« Il est superflu, dit-il, d'ajouter qu'on reconnaît à chaque phrase, à travers cet enchaînement de vers non rimés que M. Maeterlinck affectionne, le pur et puissant écrivain qu'il est. »

Et M. de Pawlowski déclare dans *Comœdia* :

« Ce qu'il y a de tout à fait beau dans l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck, ce qui reste dans l'esprit longtemps après que l'on a vu la pièce, c'est le mystère de la résurrection de Lazare, l'évocation prodigieuse que l'auteur a su faire des sentiments véritables que l'on peut éprouver en présence du mystère de la mort vaincu. Je sais bien que l'apparition de ce ressuscité entouré de bandelettes, surgissant dans un beau décor architectural, évoque des sensations plastiques qui se gravent facilement dans le cerveau. Mais il y a mieux. C'est littérairement, intellectuellement, que M. Maurice Maeterlinck a su nous communiquer le frisson d'épouvante qu'il a dû ressentir lui-même en matérialisant cet étonnant récit des Evangiles, en imaginant, avec une force poétique surprenante, la réalité même, en vibrant avec la foule stupéfaite qui recule d'horreur devant le tombeau entr'ouvert et puant du mort. Par les prestiges de son talent, par la vigueur de son évocation poétique, M. Maurice Maeterlinck a fait un miracle véritablement remarquable : il a ressuscité la légende de Lazare. Ce chapitre de l'Evangile n'est plus, pour nous, une lettre morte, un poncif ; c'est une réalité terrifiante, un fait auquel nous croyons avoir assisté nous-mêmes. »

M. Gérard Harry, dans la *Grande Revue*, fait remarquer que la critique quotidienne a surtout insisté sur la valeur de certains épisodes de *Marie-Magdeleine*, tels que la résurrection de Lazare, présentée avec une vigueur de réalisme extraordinaire, et la reconstitution des lâches terreurs des « miraculés » de Jésus, abandonnant leur Sauveur :

« Mais elle a négligé de mesurer la profondeur de signification qui s'attache au choix de Magdeleine entre la survie de la matière et celle de l'esprit. Et, de même, elle a omis d'indiquer la portée des fréquents dialogues philosophiques de Silanus et de ses amis. Est-il besoin de constater qu'Annœus Silanus n'est pas un personnage inventé ? Il fut un disciple et collaborateur de Sénèque et même le complice de certaines des basses ou criminelles complaisances de son maître pour les excès de son élève Néron. Et, dans *Marie-Magdeleine*, c'est, en réalité, la sagesse de Sénèque qui parle par la bouche de Silanus. Et nous voyons ainsi, se confrontant, les deux morales qui se disputèrent le royaume des imaginations et des cœurs, en la première et dramatique saison de l'ère chrétienne : la morale de Jésus, toute de renoncement et d'aspiration ultra-terrestre, celle de la haute civilisation romaine, à la fois matérialiste et panthéiste, et dont le sensualisme élégant n'allait pas, tout de même, sans une noble idéalité. »

Quant à M. Henry Bidou, c'est par ces belles lignes qu'avant d'entreprendre l'analyse du drame, il a voulu commencer son feuilleton du *Journal des Débats* :

« Trois ou quatre fois dans l'année, nous entendons une œuvre qui n'a point de commune mesure avec les autres. Elle émeut non plus par l'intérêt de l'aventure ou par la compassion tragique, mais par l'appartition de cette vie profonde qui est la beauté. Les personnages semblent plus grands. Des harmoniques s'éveillent à leurs paroles.

» Telle a été la *Marie-Magdeleine* de M. Maeterlinck. »

***

La mise à la scène de ce drame a été très heureusement réglée. Les trois décors simplifiés de M. Maxime Dethomas, suggérant davantage qu'ils ne montraient, sans vaines recherches de réalisme, laissaient aux personnages toute leur importance. Les entr'actes étaient donnés à l'audition de la musique religieuse de Bach, exécutée par l'orchestre Colonne, qui maintenait les spectateurs dans l'« atmosphère » de la pièce.

Quant à l'interprétation, elle a été excellente. Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck a créé avec un art supérieur le rôle difficile de Marie-Magdeleine. La beauté de ses attitudes a été grandement admirée aussi bien que son pathétisme et sa sincérité. A côté d'elle, M. Denis d'Inès, qui prend rang parmi les meilleurs artistes dramatiques, s'est montré tout à fait remarquable en vieux philosophe romain ; M. Roger Karl a eu toute la fougue impétueuse et brutale que voulait son personnage de tribun romain. M. Pillot a composé un Lazare impressionnant. Enfin, MM. Roger Monteaux, Pradier, Dauvillier, Mmes Gina Barbiéri et Germaine Albert ont tenu avec talent des rôles secondaires.

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THEATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUEES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by Rosemonde Gérard and Maurice Rostand, 1914.
Tous droits réservés pour tous pays.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et *La Petite Illustration* réunies*)*

France et Colonies . . 40 francs — Etranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

MAGASIN de VENTE
et
d'EXPOSITION
210 bis, boulev. Pereire

Hupmobile

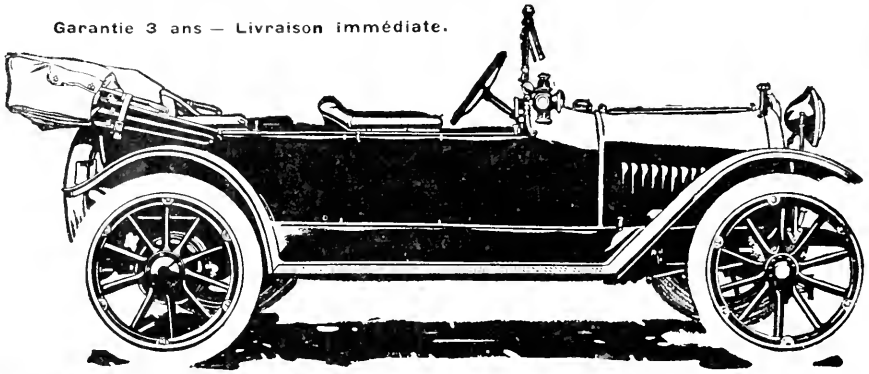
45
Rue de Villiers
Neuilly-sur-Seine

Évite tous les désagréments, même celui de mettre en marche

12-16 HP 4 places : **6.950** fr. ; 6 places : **7.950** fr.

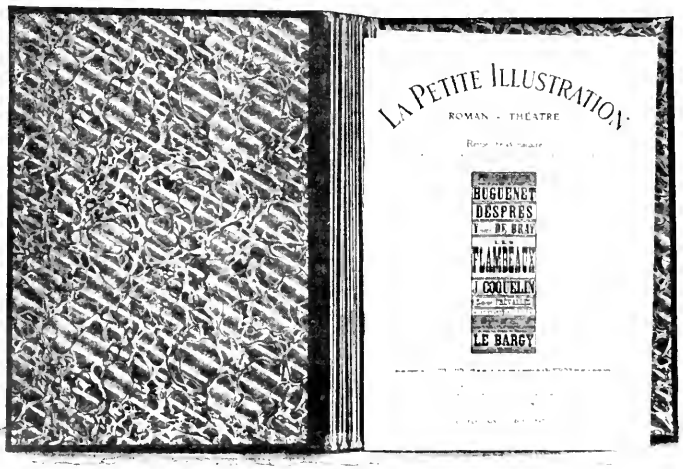
Les voitures 4 et 6 places sont munies sur demande du ***démarrage automatique et de l'éclairage électrique,*** les derniers perfectionnements de l'automobile. *(Supplément 1.100 francs.)*

Garantie 3 ans — Livraison immédiate.



CARTON TRIMESTRIEL POUR COLLECTIONNER

LA PETITE ILLUSTRATION



PRIX : **3 fr.** — (Franco de port et d'emballage, **4 fr.**)

EN VENTE AUX BUREAUX DE *L'ILLUSTRATION*, **13, rue Saint-Georges.**

Un Cours au Collège des Nations en l'an 2200

Par M. le Docteur LUCIEN NASS

... C'est alors, Mesdames et Messieurs, que se produisit ce que nous pouvons appeler le coup de théâtre historique : nulle révolution, dans aucun pays, ne fut plus féconde, et pourtant plus calme. Par la découverte d'un savant, nos aïeux du XXe siècle, qui se croyaient parvenus au suprême degré de la civilisation, ont vu s'ouvrir devant eux un horizon merveilleux qu'ils n'avaient jamais rêvé dans leurs plus utopiques illusions.

Laissez-moi reprendre l'enchaînement chronologique des faits. En 1913 — époque où finissent les temps barbares et où commence l'ère moderne — la France s'était donné pour président de la République Raymond Poincaré, l'Allemagne obéissait à l'empereur Guillaume II ; l'Angleterre se débattait, sous le règne de George V, avec les difficultés du Home-Rule ; l'Orient flambait une fois encore, immense incendie allumé par la cupidité des peuples, jamais rassasiés.

L'année 1914 s'ouvrait sous de sombres présages. Les sibylles et les devineresses — elles florissaient surtout à Paris et y faisaient fortune — prédisaient de terribles malheurs. Mais la science veillait. Elle sauva l'humanité d'un désastre épouvantable, auprès duquel le déluge n'aurait été qu'un jeu d'enfant. A cette heure, un savant communiqua, le plus simplement du monde, la découverte qu'il venait de faire, et qui, depuis, constitue la base du monde moderne.

Je ne vous apprendrai rien, Mesdames et Messieurs, en vous rappelant que le docteur Yamagato était un Japonais, descendant de ces illustres samouraï qui ont donné au Japon la fine fleur de son aristocratie.

Il voyait les choses, non point comme la plupart des bactériologistes d'alors, qui, l'œil vissé sur l'oculaire du microscope, considéraient le monde comme divisé en parcelles infinitésimales dont ils étudiaient passionnément l'une sans s'occuper de l'ensemble. Tous tombaient dans ce travers, tous marchaient dans ce sillon étroit et malaisé, sans généraliser, sans synthétiser. L'esprit d'analyse les possédait entièrement. Or, si ce dernier est indispensable comme élément essentiel de toute observation fructueuse, il est vain s'il ne s'associe pas à l'esprit de synthèse qui, seul, édifie sur les bases fournies par l'analyse.

Le bactériologiste Yamagato s'était spécialisé d'abord dans l'étude de la faune intestinale. Reprenant à pied d'œuvre les travaux, aujourd'hui perdus, d'un autre savant qui devait, croyons-nous, s'appeler Metchnikoff, il parvint à isoler les microorganismes, facteurs de certaines affections totalement disparues, telles que l'appendicite qui ravageait alors la société, et nécessitait de trop nombreuses et souvent inutiles laparotomies. Mais ces découvertes n'étaient que la préface de celle dont il allait doter l'humanité.

Yamagato eut, dans un éclair de génie, l'idée d'appliquer la méthode expérimentale et microbienne à l'étude étiologique des passions humaines. Sa conception était fort simple : il suffisait d'y songer, et pour cela, d'ouvrir les yeux et de considérer le spectacle qu'offraient alors ses contemporains tenaillés par le démon de la guerre. Il pensa que la psychologie humaine est déterminée, tout comme la physiologie corporelle, par une série de facteurs, les uns moraux, les autres morbides, facteurs ne dépendants de notre libre arbitre et vraisemblablement d'essence parasitaire, comme les microbes que nous hébergeons. Considérant les crises de violences que l'humanité, dite civilisée, a traversées si souvent, et notamment les convulsions anormales qui secouaient l'Europe à cette époque, Yamagato se dit qu'il s'agissait là d'un phénomène infectieux, de nature éminemment contagieuse, et que « l'épidémie de guerre », pour employer son expression, devait être considérée à l'égal des épidémies de peste, de choléra ou de typhus et qu'elle était justiciable de la même prophylaxie. Il se mit donc à la recherche de ce microorganisme spécifique dont l'action pathologique s'exerçait, non plus sur la muqueuse intestinale ou sur la nutrition et provoquait une infection localisée ou généralisée, mais qui retentissait si gravement sur les fonctions psychiques du sujet, en exaltant ses sentiments affectifs, en l'incitant aux pires violences, en réveillant en lui les vieux instincts ataviques, la combativité, la cruauté, le carnage. Yamagato vit bientôt ses efforts couronnés de succès : il parvint d'abord à isoler, puis à cultiver le microbe de la colère.

L'*Iratus Bacillus* habitait dans l'intestin de l'homme où il provoquait des désordres, tels que la constipation. On constata qu'il altérait rapidement le caractère des animaux auxquels on injectait ses cultures. Ils devenaient furieux, et les plus doux, comme le lapin, montraient une férocité inouïe. Yamagato inventa un procédé grâce auquel le bacille put facilement être décelé chez l'homme. Il démontra alors que tous les citoyens ardents à la guerre, tous les belliqueux, tous les violents étaient, à des degrés divers, infectés d'*Iratus Bacillus*.

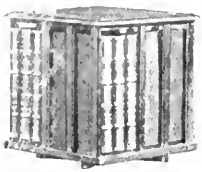
Enfin, dernière découverte, il établit que ce bacille ne résiste pas à l'action du Jubol, un spécifique de l'intestin qui avait été composé quelque temps auparavant. L'illustre savant prouva à l'aide de nombreuses expériences sur les animaux, puis sur l'homme, qu'il suffisait de juboliser le sujet pour immédiatement réfréner ses mauvais instincts, faire disparaître sa colère habituelle, et le restituer à son état naturel qui, comme vous l'apprend le vieux Jean-Jacques Rousseau, est la bonté.

Tel est, Mesdames et Messieurs, l'événement historique qui changea la face du monde, — bien plus que le sabre de Cromwell ou la mort de Louis XVI. La France, toujours à la tête du progrès, adopta d'enthousiasme la médication jubolienne. Elle en décréta l'obligation. Ses voisins y recoururent peu à peu. L'empereur Guillaume II fut un des derniers à s'y soumettre, mais il ne put résister au mouvement général. On l'imposa aux peuples balkaniques, qui connurent aussitôt les inestimables bienfaits de la paix.

L'âge d'or s'ouvrait pour l'humanité. Depuis, la paix universelle règne parmi nous. Le Jubol nous est aussi précieux que le pain quotidien.

MAISON ORLHAC

A ORLHAC-PRADIER, Sr
57-59, Rue de Châteauduc, Paris
Place de la Trinité

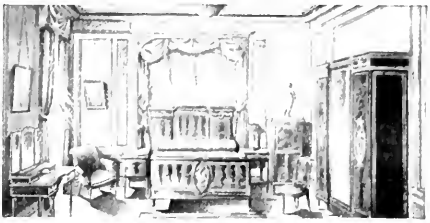


BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE
contenant 12 années de petite "Illustration"

CABINETS DE TRAVAIL de tous Styles

Noyer ciré 44 fr.

Envoi franco du Catalogue aux lecteurs de *L'Illustration*



MEUBLES DÉCORATION **EPEAUX** FABRICANT Gd Prix Turin

81, 83, Avenue Ledru-Rollin, PARIS. Tél. 928-81
GAND, 1913. Demander le Catalogue L.

SEINE-et-MARNE (50 k. de Paris) Magnifique domaine d'agrement et chasse. Château fin XVII siècle, parfait état de conservation (boiseries, trumeaux et peintures de l'époque). Très belle réception, 16 chambres de maîtres, communs. Louis XIII dans lesquels 10 ch. d'amis et nomb. ch. dom. Eau, électricité. Jardins et parc dessinés par Le Nôtre, 18 h. Bois, 70 h. Ferme 75 h. Très belle chasse sur 400 h. — Prix à débattre. (5259)

RURAL OFFICE, 95, rue Saint-Lazare

Propriétés dans tous les genres, tous les prix, toutes les régions

GRANDS VINS

1791

Veillon Frères

BORDEAUX

Prix courant et échantillons franco sur demande

CORSETS et Soutiens-Gorges

"ARIANE"

Les plus étudiés — Les plus élégants
Les plus confortables.

A L'ETOILE S A D PARIS

EXIGER LA MARQUE CI-DESSUS

En Vente en France et à l'Étranger
dans les Magasins de Nouveautés et de Spécialités

Demandez le Catalogue à votre fournisseur préféré

Vente aux États-Unis d'Amérique sous le nom THE FASSO

VENTE en GROS SAVOYE-DEGLAIRE
Rue Réaumur, 124, PARIS 2e Arr.

ORFÈVRERIE ARGENT et MÉTAL-ARGENTÉ

ALBUM ILLUSTRÉ GRATUIT sur DEMANDE

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS

20 MOIS DE CRÉDIT

SPÉCIALITÉS DE
TEINTURES
INOFFENSIVES
POUR CHEVEUX
MARQUE
HENNEXTRÉ

à base de Henné et de Bablah
HENNEXTRÉ liquide, POUDRES SPÉCIALES

PARFUMERIE FINE "ARKENDA"
H. CHABRIER, 48, Passage Jouffroy, PARIS

Quel désastre...

si ce charmant visage était terni par un

DUVET IMPORTUN.

CE N'EST PAS A CRAINDRE GRÂCE A LA
PÂTE ÉPILATOIRE DUSSER

1 RUE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, PARIS
APPLICATIONS GRATUITES POUR DÉMONSTRATIONS

ROSEMONDE GERARD

(M. Edmond Rostand)

Photo-couleurs. *Cliché Desboutin.*

LA MARCHANDE D'ALLUMETTES

CONTE LYRIQUE EN TROIS ACTES

par

ROSEMONDE GÉRARD et MAURICE ROSTAND

Musique de TIARKO RICHEPIN

Mme ROSEMONDE GÉRARD.

M. MAURICE ROSTAND.

La Marchande d'allumettes *a été représentée pour la première fois le 25 février 1914, au théâtre de l'Opéra-Comique.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT ET REUTLINGER

Copyright by Rosemonde Gérard and Maurice Rostand, 1914.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation, réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

PERSONNAGES

Greham	MM. FRANCELL.
Le Vieux Mendiant	JEAN PÉPIER
Le Suisse	VIGNEAU.
Le Pâtissier	REYMOND.
Le Libraire	DELOGER.
Le Marchand de jouets	MESMAECKER
Le Marchand de marrons	DONVAL.
Premier Apache	CAZENEUVE.
Deuxième Apache	VAURS.
Le Lieutenant	DE CREUS.
Le Médecin	PAYAN.
Le Sonneur	BELHOMME.
Un Dandy	SONELLY.
Un Amoureux	X...
Un Etudiant	THIBAULT.
Un Matelot	THIBAULT
Un Petit Garçon	ELOI.

Daisy	Mmes JULIA GUIRAUDON.
La Duchesse	BROHLY.
Jessamine	VAULTIER.
Rosalinde	CARRIÈRE.
Gwendoline	HEMMERLÉ.
Violet	CAMIA.
Marjorie	JOUTEL.
Annabella	MATON.
Jane	DESSOYER.
Florine	CALAS.
Cendrillon	ALAVOINE.
La Belle aux Cheveux d'or	TISSIER.
La Belle au Bois Dormant	BOREL.
La Fleuriste	DARVÈZE.
La Marchande des quatre saisons	BILLA-AZEMA.
La Marchande de nouveautés	MÉNARD.
Une Institutrice	JULLIOT.
Une Dame	MARINI.
Une Grisette	GALLOT.

Enfants, Passants, Passantes, Marchands, Marchandes, Matelots, Voix invisibles.

Le Suisse.

La Duchesse.

Greham

Le Suisse. Enfants, promeneurs et marchands. Daisy.

Décor et figuration du premier acte.

LA MARCHANDE D'ALLUMETTES

ACTE PREMIER

LES PETITES ALLUMETTES

La scène représente une place couronnée de maisons à plusieurs étages, ayant dans le bas des magasins. Au lever du rideau, tous ces magasins sont gaiement ouverts et montrent des étalages aussi tentants que variés : il y a le pâtissier, le marchand de jouets, le libraire, la fleuriste, la marchande de nouveautés... Il y a même, rougissant de sa braise un coin de carrefour, un petit marchand de marrons, et, arrêtée près d'un autre coin, une marchande des quatre saisons. A gauche, on voit une sorte de demeure seigneuriale moderne, dont la lourde porte surmonte des marches et dont le balcon bombe des armoiries de fer forgé. Au fond s'ouvre une large ruelle allant vers la mer, dont on aperçoit au lointain une belle bande bleue. Des passants traversent la place, le nez fouetté par les flocons d'une neige légère qui commence à recouvrir un peu le sol, les toits et les rebords. Quelques marchands cherchent encore par quelques cris à gagner quelques sous avant que la nuit tombe complètement. Et cette nuit qui tombera à la fin de l'acte sera la nuit de Noël.

LES ENFANTS, que la neige amuse beaucoup.

Oh! voyez, c'est amusant,
Il pleut tout blanc!
Oh! le toit, c'est amusant,
Il est tout blanc!
Nous avons, c'est amusant,
Le nez tout blanc!

LES HOMMES, n'appréciant pas beaucoup les flocons.

Quoi! ce matin
Il faisait doux,
Et tout à coup
Quel froid de loup,
Quel temps de chien!

LES JEUNES FILLES, trouvant tout de même cela poétique.

Oh! c'est charmant,
Le grand ciel noir
Sur nous, ce soir,
Jette en tremblant
Des petits papillons blancs.

LES FEMMES, [illegible] leurs soucoupes.

D'un geste fou,
Quelqu'un, ce soir,
Dans le ciel noir,
Semble sur nous
Déchirer des billets doux!

LES HOMMES, rarement de mauvaise humeur.

C'est assommant
D'avoir ainsi
Sur les sourcils,
Le col, les gants,
Tous ces petits machins blancs!

LE MARCHAND DE MARRONS, criant à son coin de rue.

Deux sous! deux sous! deux sous! les beaux marrons bien chauds!

LE PATISSIER, sur le seuil de son magasin.

Les gaufres, c'est trois sous! quatre sous les galettes!

UNE MARCHANDE DES QUATRE SAISONS, poussant une petite voiture.

Qui veut des ananas? Qui veut des artichauts?...

LA FLEURISTE, arrangeant son étalage.

Qui veut des belles violettes?

UNE INSTITUTRICE, qui passe rapidement avec une petite fille.

Le jour tombe. Le vent commence à nous cingler.
Rentrons.

LE MARCHAND DE JOUETS, à la petite fille qui passe.

Une poupée? Un lapin à roulettes?

LA FLEURISTE, à des dandys.

Un œillet blanc?

UN DANDY, s'arrêtant.

Combien?

LA FLEURISTE, le lui mettant à la boutonnière.

Cinq sous, tout épinglé.

UN AMOUREUX, à son amie qu'il tient sous le bras.

Il fait froid. Baisse ta voilette.

UN MARMITON, au patron qui est sur le seuil.

Les plum-puddings sont cuits.

LE PATISSIER, important.

Qu'on les sorte du feu
Et que sur des papiers de dentelle on les mette!

CRIS DIVERS

Bouquets! — Gâteaux! — Marrons! —

UN VIEUX MENDIANT, accompagné de son fidèle caniche, à une Petite Marchande d'allumettes qu'on n'a pu voir jusqu'à présent, dissimulée dans l'ombre.

Il faut crier un peu
Pour les vendre, tes allumettes!

LA PETITE MARCHANDE, qui s'appelle DAISY, tristement

Hélas! je ne sais pas parler aux acheteurs!
Sitôt qu'il faut parler, j'ai peur.
Et si je ne vends rien ce soir, on va me battre.

LE VIEUX MENDIANT

Oui, je sais...

LA FLEURISTE, à des passantes

Quatre sous, les fleurs!

LE VIEUX MENDIANT

...Toi plus petite qu'une, on te bat comme quatre!
Pourtant, si tu rentrais?

DAISY

Je n'en ai pas le droit.

LE VIEUX MENDIANT

Tes pauvres petits pieds doivent être bien froids.
La neige n'est pas de l'ouate.
Rentre, ça vaut mieux.

DAISY

Non! je ne rentrerai pas
Tant que j'aurai dans mon tablier tous ces tas,
Tous ces tas de petites boîtes.

Les cris redoublent d'autant plus fortement qu'ils savent qu'ils devront bientôt cesser, et la petite Daisy elle-même essaie timidement de crier aussi: « Achetez-moi mes allumettes! » Mais tout le monde lui tourne le dos. Sur ce moment,

LA FLEURISTE, qui a vu s'ouvrir la porte massive de l'hôtel, crie:

Attention! Voici le beau suisse doré!

Il est là, en effet, hautain, doré, splendide. Tout le monde le regarde avec respect. Il descend majestueusement l'escalier. La neige, comme impressionnée elle aussi, s'arrête de tomber.

LE SUISSE, daignant donner ses dernières recommandations.

Fleuriste! pensez-vous aux fleurs?

LA FLEURISTE

Vous les aurez
Dans une heure au plus tard: roses et chrysanthèmes.

LE SUISSE

Pâtissier! as-tu fait les trente plum-puddings?

LE PATISSIER

Dès que l'horloge aura neuf fois sonné ding-ding.
Je vous les porterai moi-même.

LA MARCHANDE DE NOUVEAUTÉS, déroulant les [illegible] de plusieurs pièces de rubans.

Faudra-t-il des rubans vieux rose ou bleu de ciel?

LE SUISSE

Les plus beaux!

Au Marchand de jouets.

Psst! marchand! ton arbre de Noël?

LE MARCHAND DE JOUETS

Il sera magnifique!

LE SUISSE

Il faudra qu'on y mette
Trois cents jouets parmi des fils d'argent tremblant...

Au Libraire.

Les menus sont gravés?

LE LIBRAIRE

En or sur vélin blanc...

LE SUISSE, satisfait

Parfait! tout est alors prêt pour la fête!

TOUS, avec enthousiasme

Cette fête sera splendide, n'est-ce pas?

LE SUISSE

Splendide! On a, pour le repas,
Tué trois sangliers et les plus belles oies!
Pour les remplir, il faut au moins mille marrons!

Se tournant vers le Marchand de marrons.

Vous les avez?

LE MARCHAND DE MARRONS

Nous les aurons!

DAISY, à part.

Pour tous, ce soir, c'est de la joie!

LE SUISSE, à tous les marchands qui font cercle autour de lui.

La Duchesse est heureuse et compte les secondes,
Car ce soir son neveu revient,
Ce neveu qui partit en juin
Dernier faire le tour du monde...
— Mais vous le connaissiez, vous tous?

LA FLEURISTE

Monsieur Greham,
C'est un Prince Charmant qui serait gentleman!

LE SUISSE

Un matin, il partit... pour on ne sait pas où...
Sur un yacht blanc garni de cuivre et d'acajou,
Il partit... Quatre mois de suite,
La Duchesse pleura l'absent.
Il revient ce soir: alors, vite,
C'est tout le pays qu'on invite,
Il faut l'accueillir en dansant!
Et comme je suis une forte tête,
J'ai deviné...

TOUS, curieux.

Quoi donc?

LE SUISSE

... Que cette fête
N'est pas pour célébrer seulement son retour,
Mais qu'on la donne aussi pour...

LES MARCHANDS, vivement intéressés.

Pour? — Pour? — Pour? — Pour?

LE SUISSE, qui détient le secret.

... Pour
Que parmi tant de jeunes filles,
L'incorrigible voyageur,
Devenu pour un soir danseur,
Perde son cœur
Dans un quadrille.

TOUS

Dans un quadrille!

DAISY, toujours à part, dans son petit coin d'ombre.

Comme il doit être beau, fendant la mer profonde
Sur son bateau si blanc qu'il semble aérien,
Ce jeune homme qui s'en revient,
Qui s'en revient du tour du monde!
C'est pour lui, ces apprêts, ce mouvement, ce bruit!
Tout cela, ces gâteaux, ces fruits,
Ces clartés sur le noir de la maison immense,
Cette musique qui commence,
C'est pour lui!

Une nouvelle petite rafale de neige refroidit encore, pendant quelques instants, l'atmosphère.

DAISY, tremblante.

Où vais-je coucher aujourd'hui?
J'ai froid! car je n'ai rien que ma robe de toile.
Pour coucher à la belle étoile dans la nuit,
Il faut qu'il y ait une étoile!

Maintenant, les promeneurs, qui s'étaient de [illegible], cessent complètement de passer, et les marchands s'apprêtent à fermer leurs magasins, dont les lumières s'éteignent peu à peu.

LES MARCHANDES, tournant la manivelle qui fait descendre leurs devantures.

Bonsoir, mon voisin!

LES MARCHANDS

Bonsoir, ma voisine!

TOUS

Fermons nos magasins.

LE LIBRAIRE, rangeant ses illustrés.

Rentrons nos magazines!

LA FLEURISTE

Je rentre dans ma serre!

LE PATISSIER

Et moi, dans ma cuisine!

LE SUISSE, à la Fleuriste.

Allez mettre aux bouquets quelques brins de glycine.

Puis, au Pâtissier.

Et vous, dans les puddings, quelques grains de raisin!

TOUS, dans une tonalité qui s'éteint progressivement.

Bonsoir, mon voisin!
Bonsoir, ma voisine!
Fermons nos magasins!
Bonsoir, ma voisine!
Bonsoir, mon voisin!

La nuit est presque entièrement venue. On entend encore quelques bruits de soir, une voix qui chante sans paroles et un carillon lointain. Daisy se trouve à présent seule sur la petite place dont les magasins, leurs volets de fer descendus, n'ouvrent plus que leur petite porte d'entrée.

DAISY, désespérément.

Je suis seule... seule sur terre...
Sans rien aimer... sans rien avoir...
Si j'avais encore ma mère,
Il ne ferait jamais si noir!

Apercevant le Suisse qui tarde à rentrer, et avec l'éclair de courage, court et violent, des gens faibles:

Ce monsieur, là, qui vient d'acheter tant de choses...
Ah! si j'osais... il faut que j'ose!

Elle essaie, en effet, d'oser:

Monsieur, dites... permettez-moi...

LE SUISSE, se retournant, dédaigneux.

Que veux-tu que je te permette?

DAISY

Eh bien, voilà... j'ai faim, j'ai froid...
Achetez-moi mes allumettes!

LE SUISSE

Et pourquoi faire, en vérité?
Nous avons l'électricité!

Il rentre pompeusement dans l'hôtel, dont il ferme implacablement la porte.

DAISY

Ainsi, nul ne m'a secourue,
Je vais mourir dans cette rue.
Pourquoi s'éloigne-t-on de moi?
L'on me repousse ou l'on m'ignore.
Mais il faut essayer encore...

Allant vers le Marchand de marrons [illegible] éteint, il va quitter son coin habituel.

Monsieur, pardon... j'ai faim... j'ai froid...
Rien qu'un de vos marrons pour réchauffer mes doigts!

LE MARCHAND DE MARRONS, *durement.*

Va-t'en au large, la gamine!

DAISY, *au Pâtissier qui apparaît au seuil de la petite porte qu'il va fermer.*

Pardon, monsieur!... j'ai froid... j'ai faim...
Rien qu'un petit morceau de pain!

LE PATISSIER, *rentrant brusquement et fermant sa porte.*

Je n'ouvre pas aux gens qui ont mauvaise mine.

DAISY, *à la Fleuriste.*

Ah! quand on vend des fleurs on doit être meilleur!
Madame, laissez-moi respirer une fleur,
Ne serait-ce qu'une seconde!
Les fleurs, ça devrait être un peu pour tout le monde!

LA FLEURISTE, *impitoyable comme les autres.*

Les fleurs, c'est pour les gens du monde!

Mais, à ce moment, le balcon du bel hôtel s'illumine de l'ouverture d'une fenêtre, et de cette fenêtre sort une magnifique dame qui s'avance sur le balcon.

DAISY, *éblouie et se rappelant les mots du Suisse.*

Oh! mais, là, dans ce manteau bleu,
C'est Elle, attendant son neveu...
La Duchesse!...

Celle-ci, en effet, interroge anxieusement l'horizon. Daisy s'approche suppliante.

Madame! oh! ce n'est pas ma faute!
J'ai faim! j'ai froid! je vais mourir!
Madame! il faut me secourir!

Mais sa pauvre petite voix ne peut monter jusqu'à [illegible] balcon.

Elle ne m'entend pas! la fenêtre est trop haute!

Elle n'en peut plus de désespoir. La Duchesse est rentrée. Le balcon est noir. Tout est noir.

Hélas! je vais mourir! ce monde est inhumain!

LE MENDIANT, *qui s'était éloigné depuis quelques instants.*

Petite! tout à l'heure, au tournant du chemin,
Une auto qui passait toute pleine de monde
M'a jeté tout ça!

Il fait sonner des pièces.

DAISY

Oh!... c'est une somme ronde!

LE MENDIANT

Tends vite ta petite main
Et partageons!

DAISY

Non!

LE MENDIANT

Si!

DAISY

Pourquoi
Êtes-vous donc si bon pour moi?
Quand personne ne veut m'entendre,
Pourquoi, vous, m'aimez-vous si bien,
Tous les deux!...

[illegible] pauvre ami.

Je voudrais comprendre.
Dites-le-moi, mon ami tendre!
Ou dis-le-moi, mon ami chien!

LE VIEUX MENDIANT

Daisy, Daisy, petite fille,
Mon vieux cœur tremble de courroux
Quand vos bras sont meurtris de coups;
Petite fille,
Comprenez-vous?

Mon vieux cœur bat sous mes guenilles
Quand vous me parlez, et surtout
Quand vous parlez à mon toutou...
Petite fille,
Comprenez-vous?

Puis, j'avais — pour moi c'était tout!
Sur terre une petite fille
Qui dort maintenant par dessous...
Petite fille,
Comprenez-vous?

Allons! prends mes gros sous dans ta petite main,
Tu vas pouvoir rentrer sans craindre qu'on t'assomme;
Dis bonsoir au vieux chien! dis bonsoir au vieil homme!
A demain!

DAISY

A demain!

Le Vieux Mendiant et le vieux chien, embrassés tous deux par Daisy, sortent, heureux de la laisser un peu moins triste et ne soupçonnant pas que depuis quelques instants deux Apaches à mines patibulaires l'observent d'un coin d'ombre où ils se dissimulent.

UN APACHE, *à l'autre.*

Regarde... un tas de sous... de gros sous...

DEUXIÈME APACHE

Ça reluit!

DAISY, *se préparant à s'en aller aussi.*

Il va neiger dur cette nuit.
Comme il fait froid! Oh! je grelotte!

PREMIER APACHE

On va les lui laisser, ses sous, à la petiote?

DEUXIÈME APACHE

Ça ne peut que l'embarrasser.
Si qu'on voyait à les lui ramasser!

PREMIER APACHE

Avec cette mine confite
Et ces grands yeux en ciel cassé,
Elle en rattrapera bien d'autres tout de suite!

DAISY, *ayant rassemblé toutes ses petites boîtes d'allumettes, se dirige vers le tournant de la rue.*

Là... j'ai toute la ville encore à traverser!

Mais, au moment où elle va disparaître, les Apaches se ruent brutalement sur elle.

PREMIER APACHE

Eh! la mioche!

DAISY, épouvantée.

Ah! mon Dieu! que me voulez-vous ?

LES DEUX APACHES

Rien que tes sous,
Ils feront mieux dans notre poche!

Ils disparaissent en courant.

DAISY, seule, sans force et sans espérance.

Les hommes sont méchants et le ciel est tout noir.
N'ai-je plus qu'à mourir ce soir?
La volonté de Dieu soit faite!

Comme sous une inspiration subite.

Mourir... oui, mais d'abord avoir un peu moins froid!

Elle prend une allumette.

Petite flamme violette,
Tu me réchaufferais les doigts
Si j'allumais une allumette!

Elle regarde l'allumette qui contient de la chaleur.

Ah! comme on est heureux sitôt qu'on n'a plus froid!
Sans ce frisson qui court des pieds jusqu'à la tête!
Sans ce grelottement qui monte, monte en moi!...
Si j'allumais une allumette?

Elle tient toujours l'allumette qu'elle n'ose pas encore allumer.

Il y a bien longtemps que je n'ai pas mangé.
Avec tous les oiseaux mon pain fut partagé.
Le rouge-gorge en eut, et la bergeronnette.
Leur en ai-je donné pour la dernière fois?
Comme j'ai faim! comme j'ai froid!...
Petite flamme violette,
Tu me réchaufferais les doigts
Si j'allumais une allumette!

Elle n'a pu résister plus longtemps, et, ayant frotté une allumette, elle se réchauffe déjà un peu rien que par cette petite flamme.

Oh! c'est comme un doux édredon
Qui me prend toute et me recouvre!

De la petite flamme qui, en répandant sa petite chaleur, a mystérieusement transformé l'atmosphère, toute une illusion peu à peu prend naissance, qui, graduellement, se précise et s'agrandit.

J'ai chaud! J'ai chaud! J'ai chaud!... Oh! mais là...qu'est-ce donc
Qui s'ouvre?
C'est le marchand de marrons!

Elle tend les mains vers le coin de rue où apparaît un peu de clarté rouge.

Monsieur! Monsieur!...

LE MARCHAND DE MARRONS, par qui commence le rêve de Daisy.

Vois donc la braise luire,
Entends le feu ronfler! crie! crac!

DAISY

Qu'allez-vous faire?

LE MARCHAND

Je vais cuire
Les plus beaux marrons de mon sac!
Les voilà tout dorés...

Il les lui présente déjà, car, dans un rêve, ce n'est pas long de cuire des marrons.

DAISY

Si vite?...
Monsieur, qu'est-ce que je vous dois?

LE MARCHAND

Rien que le plaisir, ma petite,
De t'avoir réchauffé les doigts!

Il disparaît, car l'allumette s'éteint.

Daisy Mlle Guiraudon.

DAISY, qui croyait déjà toucher les marrons.

Tout disparaît!... Mon Dieu! ce n'était donc qu'un rêve,
Un rêve qui s'en va soudain
Dès que la chère flamme brève
Entre mes pauvres doigts s'éteint!
Reviens vite, petite flamme,
Puisque c'est toi seule qui peux
D'un peu
De feu
Chauffer mon âme!

Elle allume une autre allumette.

A peine un parais, je revis aussitôt.

Le rêve, que la seconde allumette a ranimé, vient d'illuminer délicieusement la boutique du pâtissier, dont la devanture, devenue transparente, laisse voir l'intérieur.

LE PATISSIER, parlant derrière sa devanture.

Tiens! je t'apporte des gâteaux.

Et il semble s'avancer avec un immense plateau de gâteaux.

Vois! les tartes sont déjà cuites...
Prends!...

DAISY

Mais que vous dois-je, monsieur?

LE PATISSIER

Rien que le plaisir, ma petite,
De t'avoir éclairé les yeux!

Au moment où [illegible] tout s'éclaire.

Quoi! tout a disparu! tout disparaît encore
Dès que la flamme, dans ma main,
La flamme par quoi tout se dore
Pour la deuxième fois s'éteint!..

S'exaltant de plus en plus.

Eh bien! si dans la vie on ne peut rien avoir,
Si toujours tout doit être noir
Sans les lumineuses magie
De mille petites bougies,

Si le seul moyen, sur la terre,
D'avoir le bonheur que l'on croit,
C'est d'allumer autour de soi
Toujours des petites lumières,

Reviens vite, petite flamme,
Puisque c'est toi seule qui peux
D'un peu
De feu
Chauffer mon âme!

A partir de ce moment elle [illegible] d'allumer [illegible] allumette jusqu'à ce qu'elle [illegible] et le rêve qu'elle a commencé debout deviendra celui de son sommeil.

Oh! tous les magasins brillent!

Toute la place reprend, en effet, l'aspect gai et charmant qu'elle avait au commencement de l'acte, mais tout cela enveloppé cependant d'un brouillard d'irréalité.

LA FLEURISTE

Veux-tu des fleurs?

LE LIBRAIRE

Des livres?

LA MARCHANDE DE NOUVEAUTÉS

Des rubans?

LE LIBRAIRE

Des crayons de couleur?

LE MARCHAND DE JOUETS

Un guignol? Un aéroplane?

LA FLEURISTE

Un gros bouquet?

LA MARCHANDE DE NOUVEAUTÉS

Un gros manchon de petit-gris?

LA FLEURISTE

Une rose de France?

LA MARCHANDE DE NOUVEAUTÉS

Un chapeau de Paris?

LE LIBRAIRE

Cendrillon? L'Oiseau Bleu? Peau d'Ane?

DAISY, ne prenant, dans tout ce que le rêve lui offre, qu'un livre et qu'une fleur.

Merci! C'est la première fois
Que je tiens dans mes pauvres doigts
Les deux plus merveilleuses choses:
Un conte de fée! Une rose!
Merci, merci, ô mes allumettes de bois!
Car c'est à vous que je les dois,
Ce bonheur bleu, ce bonheur rose!

LES MARCHANDS, comme on n'en voit jamais dans la vie.

Ne veux-tu rien de plus?

DAISY, montrant le livre et la fleur.

J'ai tout, mes bons voisins!
Refermez vos beaux magasins,
Car de plus rien je n'ai l'envie,
Je n'ai plus froid, je n'ai plus faim,
Et c'est le premier jour, enfin,
Où je sens que c'est bon, la vie!

Mais comme à l'illusion [illegible] petite flamme voulant l'éblouir davantage en lui montrant tous les contraires [illegible] de misère réelles, les Apaches reviennent, des Apaches de rêve [illegible] Daisy, qui [illegible] d'abord [illegible] elle est vite rassurée, car

UN DES APACHES, s'approchant, lui dit doucement:

On fut méchant, tout à l'heure;
Mais on ne veut pas que tu pleures;
Pauvre gosse, pardonne-nous!

Et

L'AUTRE APACHE, ajoute encore:

Te voler, vraiment, c'était lâche!
Mais nous sommes de bons Apaches,
Et nous te rapportons tes sous!

Ils lui rendent les sous volés qui sont devenus de l'or.

DAISY

Oh! Dieu! ce soir...

UN APACHE, s'agenouillant devant elle.

Tu nous pardonnes?

Mais à peine les a-t-elle touchés d'une main miséricordieuse qu'ils s'effacent.

DAISY

Ce soir, comme la vie est bonne!
Tout est bon, même les voleurs,
Et l'on peut embrasser des fleurs!

Elle plonge sa petite figure dans la grosse rose. Daisy est à la comble de l'émerveillement et de l'extase; le rêve semble lui avoir tout apporté de ce que lui refusait la vie: la chaleur de bienfaits, les marrons brûlants, les fleurs fraîches, la bonté de tous. Mais il va se surpasser encore, car si la flamme dont il sort est petite, l'âme dans laquelle il se développe est une chère âme infinie de fillette malheureuse. C'est, maintenant, le seuil de la demeure seigneuriale qui vient de s'illuminer, et, dans une splendeur qui éteint tout le reste, c'est la Duchesse elle-même qui descend lentement les marches.

Oh! mais, là, que vois-je apparaître?
La Duchesse!... Elle va peut-être
Vers son neveu?... Non, c'est vers moi!
Elle porte une étoile à chacun de ses doigts!

LA DUCHESSE, s'approchant de Daisy.

Veux-tu venir au bal?

DAISY, prise d'un immense trouble.

Au bal, moi, dans ces loques?
Est-ce la Fée ou bien mon rêve qui se moque?

LA DUCHESSE, généreuse comme une fée.

Moi-même je t'habillerai
De mousseline blanche et de rubans dorés!
Veux-tu venir au bal?

DAISY

Mais j'ignore la danse...

LA DUCHESSE

Tu sauras vite la cadence
De la valse émouvante et des vives polka
Dès que mon beau neveu te prendra dans ses bras!
Connais-tu mon neveu?

La grisette a amené maintenant l'évocation du personnage si romanesquement signalé par le Suisse et les marchands au début de l'acte.

DAISY

C'est un ardent jeune homme
Qui revient sur la mer!...

LA DUCHESSE

Le nom dont il se nomme
Est fort comme une fleur et doux comme un soutien...
Il te dira son nom.

DAISY

Je lui dirai le mien.

LA DUCHESSE

Vous danserez tous deux ensemble..

DAISY

Oh! je crois le voir!... et je tremble
Comme s'il me prenait la main.
Nous danserons... et le matin,
Perdant un soulier de satin,
Je m'enfuirai à tire-d'aile...
Lui, trouvant le soulier perdu,
Criera de son cœur éperdu:
Non! jamais je n'aimerai qu'elle!
C'est un rêve!

LA DUCHESSE

Il t'aimera!

DAISY

C'est un reve qui finira
Dès que dans mes doigts s'eteindra
La chère flamme qui l'apporte...

LA DUCHESSE, entraînant Daisy vers la belle maison dont maintenant les fenêtres se sont doucement éclairées.

Allons, viens!

DAISY

Par la belle porte!

LA DUCHESSE

Entrons!

DAISY

Oh! je vois tout briller!

LA DUCHESSE

Entends le bal!

DAISY

Que je sois morte
Plutot que de me réveiller!

Elles sont arrivées, doucelette, jusqu'à la grande porte derrière laquelle il y a tant de lumière, de musique et de bonheur. Des voix, telles des écharpes qui seraient des souffles, l'appellent vers ce bal et vers ce jeune homme. Daisy éteint une dernière fois.

Viens avec moi, petite flamme,
Puisque c'est toi seule qui peux
D'un peu
De feu
Chauffer mon âme!

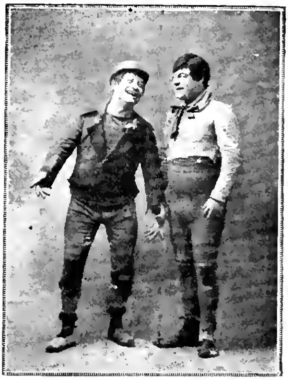
Elles entrent, et l'illusion meurt dans le palais magique où le rêve, se développant, va, d'une nuit de sommeil, faire tout le deuxième acte. La porte se referme. Il y a quelques instants d'obscurité complète. Puis un rayon de lune vient bleuir la place déserte et montre, à travers les gros flocons qui vont s'épaissir sur le sol, Daisy endormie, les cheveux épars, à l'endroit triste où elle a commencé à allumer ses allumettes. La neige commence à blanchir ses haillons, elle doit déjà avoir bien froid, mais elle sourit avec extase, car son âme est ailleurs, dans la maison et dans l'amour, et ce n'est que son misérable corps qui est resté là parmi la glaciale réalité.

LA VOIX DE DAISY, endormie, chantant encore imperceptiblement.

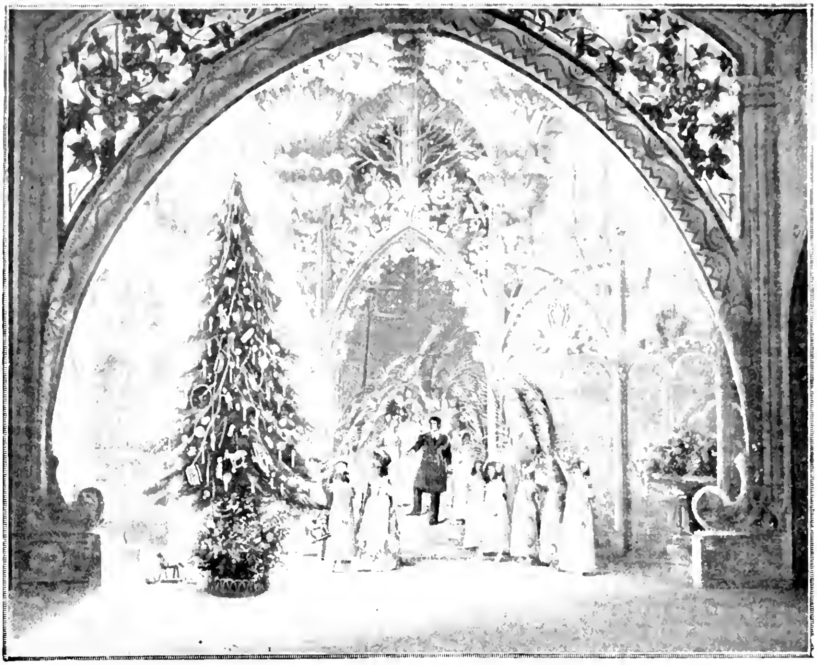
Petite flamme violette...

Le rideau [illegible] l'entrée. La neige tombe.

RIDEAU


Les Apaches.

Le M[illegible]



Le retour de Greham dans le palais en fête.

ACTE II

LES PETITES BOUGIES

La scène représente une salle dans la demeure de la Duchesse. C'est là que l'imagination endormie de la petite Daisy l'a conduite maintenant, et cette salle, étant par conséquent une salle de rêve, et du rêve d'une petite fille, peut être, en quelque sorte, féeriquement enfantine. Elle peut être encore autre chose, être tout ce qu'on veut, car rien n'est imprécis comme la réalité d'un rêve. Mais elle doit évidemment être merveilleuse, puisqu'elle est le maximum de splendeur que la dormeuse a pu imaginer. Selon toute probabilité, elle doit avoir la transparence d'une illusion, et pourrait sembler, par exemple, être toute en cristal bleu. Il n'est même pas dit que ce bleu ne devrait pas teinter légèrement tout ce qui, objets ou personnages, occupera cette atmosphère. A gauche, un arbre de Noël étend ses branches et montre, par sa grandeur presque disproportionnée, l'importance qu'il a prise dans le cerveau de Daisy. Au fond, des marches, une longue terrasse, et toute la mer. Le rêve de Daisy regarde forcément la mer, puisqu'il est par-dessus tout dirigé vers le mystérieux navire qui, tout à l'heure, ramènera le mystérieux jeune homme attendu par tous. Ce voyageur, qui a occupé, sans le savoir, pendant cette dernière soirée, les ardentes pensées de la petite marchande d'allumettes, sera, maintenant qu'elle dort et qu'elle est, par le sommeil, entrée dans la belle demeure, attendu par elle aussi, toute frissonnante, et, d'avance, tout éblouie d'amour.

Le rideau se lève aussitôt que Daisy, conduite par la Duchesse, entre dans cette salle dont le rêve lui a ouvert la porte, après l'avoir naturellement vêtue, comme il convient, d'une éblouissante toilette. L'arbre fabuleux est entouré de jeunes filles [illegible] la tête.

JESSAMINE

Dépêchons-nous!

ROSALINDE

Voyons! cet arbre de Noël,
Il faut un peu mieux qu'on l'arrange!

GWENDOLINE

Vite, le ruban bleu de ciel
Et le panier des petits anges!

VIOLET

Donnez-moi tout le fil d'argent!

MARJORIE

Donnez-moi le ruban changeant!

ANNABELLA

Passez-moi quatre girandoles!

JANE

Un roi mage!

TOUTES

On dirait Nabuchodonosor!

ROSALINDE

Une étoile!

MARJORIE

Un mouton!

JESSAMINE

Un peu de papier d'or!
Saint Joseph n'a pas d'auréole!

TOUTES

Dépêchons-nous! il faut que ce soit merveilleux!

JANE

Le Bonhomme Noël a-t-il l'air assez vieux?

TOUTES

Oui!

JANE

Sa barbe est-elle assez blanche?

TOUTES

Oui!

JANE

Tient-il bien après sa branche?

TOUTES

Oui! Travaillons de notre mieux.

LA DUCHESSE, [illegible] Daisy.

Tenez! je vous amène une amie inconnue.
La neige a la blancheur de son épaule nue;
Une clarté d'hiver brille dans ses yeux doux...
Eh bien, comment la trouvez-vous?

JESSAMINE

Qu'elle nous soit la bienvenue
Et qu'elle travaille avec nous!

DAISY

C'est l'arbre?... Qu'il est beau!

MARJORIE

Voyez les petits anges!

LA DUCHESSE

Elle va vous aider...

GWENDOLINE

Vous voyez, on arrange
L'arbre... Voudriez-vous nous aider?

DAISY

Mais je crois
Que je ne saurais pas...

TOUTES

Comment?

DAISY

Je tremble toute...
C'est ce soir, ce soir, que je vois
Un arbre de Noël pour la première fois...
Le ciel n'est pas plus beau sans doute!
Oh! la belle guirlande! Oh! tous ces beaux festons!
Cette étoile! Ces rois tout noirs! Ces blancs moutons!
Et cette petite fermière!

MARJORIE

Vous admirez beaucoup, mais vous ne faites rien.

DAISY, dont le rêve, apporté par la flamme, tournera sans cesse autour de cette flamme qui en sera comme le leitmotiv.

Tenez, ça, je saurais... oui... j'allumerais bien
Toutes les petites lumières!

ANNABELLA

Les allumettes!

TOUTES, [illegible] les allumettes.

Vite!

DAISY, [illegible] geste

Petite, Pourquoi
Irais-je me servir d'un petit bout de bois
Quand le feu de mon cœur vient au bord de mes doigts?

Rien [illegible] comme [illegible] quelques bougies [illegible] et [illegible] rouge par bougie, comme [illegible]

Petite flamme violette,
Droite comme un acte de toi,
Allume-toi sans allumettes!

LA DUCHESSE, allant vers la terrasse

Pendant que l'on s'agite en attendant le bal,
Je vais guetter là-bas le précieux signal.

Les [illegible] commencent [illegible] autour de l'arbre.

JESSAMINE

Ainsi, de blanc tout habillée,
De givre poudrant sa couleur,
Voyez, sur l'arbre chaque fleur
A l'air d'être une mariée!

VIOLET

Ah! nous parlons encor de mariage?

JANE

Mais
Aimeriez-vous donc mieux qu'on n'en parlât jamais,
Alors qu'on y pense sans cesse?

TOUTES

C'est plus doux d'en parler encor que d'y penser!

MARJORIE

Et qui voudrais-tu donc, toi, comme fiancé?

ROSALINDE

Un prince, pour être princesse!

ANNABELLA

Moi, je voudrais qu'il eût un jardin de Watteau!

GWENDOLINE

Moi, des chasses à courre!

VIOLET

Et moi, deux grands châteaux,
L'un en Tyrol, l'autre en Bohême!

JANE

Moi, je voudrais qu'il fut blond comme un fils de roi!

MARJORIE

Moi, je le voudrais brun comme un tzigane!

TOUTES, [illegible] toujours silencieuse.

Et toi?

JESSAMINE

Comment vois-tu celui qu'on aime?

ROSALINDE

Avant tout, qu'il soit beau!

GWENDOLINE

Avant tout, qu'il soit chic!
L'amour, c'est le veston!

ANNABELLA

C'est la fleur!

MARJORIE

C'est le stick!

JANE

C'est le dernier club où l'on cause!

GWENDOLINE

C'est la façon de dire au téléphone...

TOUTES

« Allô! »

MARJORIE

C'est le cheval!

ROSALINDE

C'est le tennis!

VIOLET

C'est le polo!

DAISY

Je croyais que l'amour c'était autre chose!
Je croyais, lorsqu'on voit venir
Celui qui de tous vous délivre,
Que l'on sent enfin qu'on va vivre
Et qu'on sait que l'on va mourir!

LA DUCHESSE, *éperdue de joie, apercevant un point d'or à l'horizon.*

Oh! venez voir...

TOUTES

Quoi donc?

LA DUCHESSE

Ce point d'or dans le noir!
Oui, c'est bien le signal qu'on devait percevoir.

A ce moment, on commence à distinguer très au loin, le navire. Il traversera lentement l'horizon, tous ses hublots éclairés et l'eau scintillant autour de lui, puis il disparaîtra quelques instants, à droite, pour venir tout à l'heure, devant la terrasse, accoster, dans un murmure d'eau battante, à la porte même de cette salle grande ouverte sur l'Océan. A partir du moment où le navire est en vue jusqu'à l'entrée du voyageur, les cris et la chanson des matelots viendront se mêler à l'action, plus ou moins capricieusement apportés par la brise.

CHANSON DES MATELOTS

La Terre, on nous dit,
C'est le Paradis!
On a des maisons!
On a des parents!
Des fruits différents
Aux quatre saisons!
Mais avant d'être homme
On est matelot,
Et l'on est, en somme,
Aussi bien sur l'eau!

LA DUCHESSE

Le navire s'avance!... il est près de la rive!...
Ecoutez la chanson des marins dans le soir...
Mon neveu arrive!

TOUTES

Il arrive!

LA DUCHESSE

Si vous saviez comme il est beau!
Greham, c'est ainsi qu'il se nomme.

VOIX DES MATELOTS

Et l'on est, en somme,
Aussi bien sur l'eau!

LA DUCHESSE

Il arrive, mon beau neveu!
Essayez toutes, je le veux,
De le séduire,
Et de lui dire...
Tout ce qu'on dit avec des yeux!
De tout cœur je vous le demande,
Beaux yeux de châtaigne et d'amande,
Préparez vos regards les plus magnétiques!
Le navire avance sur l'onde,
Et, pour le retenir loin des routes du monde,
Tressez-vous comme des liens,
Sombres cheveux et nattes blondes!

TOUTES LES JEUNES FILLES

Oui, nous ferons
Tout ce que nous pourrons!

Elles sont toutes sur la terrasse, [illegible] avec [illegible] palmes brillantes, des signes [illegible] bateau [illegible] Leurs cris de joie [illegible] des matelots, qui sont maintenant très [illegible]

DAISY, *restée à l'écart sous le [illegible] flammes, [illegible]*

Comme il doit être beau, fendant la mer profonde
Sur son bateau si blanc qu'il semble aérien,
Ce jeune homme qui s'en revient,
Qui s'en revient du tour du monde!
C'est pour lui, ces apprêts, ces mouvements, ces cris,
Ces princesses aux fronts fleuris,
Ces bras blancs qui font signe à l'horizon immense
Et cette fête qui commence,
C'est pour lui!

On voit le bateau blanc accoster tout doucement. Greham paraît, entouré de ses matelots, et saute joyeusement en scène.

LA DUCHESSE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! c'est toi, mon enfant!
De la mer j'étais si jalouse!
Notre maison, notre pelouse,
Tu laissas tout pour l'Océan!

GREHAM

Mais l'Océan,
C'est une pelouse éternelle,
Une grande maison toujours en mouvement!
L'Océan a des fleurs, l'Océan a des ailes!
Les ailes de la terre ont pour buts les sommets;
Celles de l'Océan ne se posent jamais!
L'Océan a des fleurs, l'Océan a des ailes!
Et les fleurs, sur la terre, on peut les cueillir, mais
Celles de l'Océan, qui sont encor plus belles,
Celles de l'Océan ne se cueillent jamais!

LA DUCHESSE

Cruel enfant qui me déchire et que j'adore!
Qui pourrait près de moi te retenir encore?

Lui présentant une [illegible] fille.

Regarde-la: ses cheveux
Sont plus dorés que des îles...

Elle lui en montre une autre.

Et ces deux beaux lacs tranquilles,
Crois-tu que ça c'est des yeux?

GREHAM

Les yeux de l'Océan sont de tous les plus bleus!

LA DUCHESSE, lui en amenant doucement une troisième.

Et ce beau front où se joue
Tout un matin souriant ?...
Quelle plage d'Orient
A la chaleur de ces joues ?

GREHAM

Je sais, près de la mer qui vient baigner Ceylan,
Une petite plage où la brise secoue
Dans le flot presque noir des fleurs de prunier blanc!

LA DUCHESSE, dans un élan d'émotion.

Ne t'en va plus jamais!

GREHAM

La mer, c'est ma folie!

LA DUCHESSE, suppliante.

Tâche ici d'en trouver une autre plus jolie!

Elle se met à appeler.

Daisy ?... où donc est-elle ?...

Mais DAISY, abritée toujours par le bel arbre, ne bouge pas, et se cache, au contraire, comme un petit oiseau.

Oh! je n'ai pas osé
Le regarder encor!

LA DUCHESSE, cherchant de tous côtés

Daisy! Daisy! Daisy!...

Et elle va, dans la maison, la chercher plus loin. La Duchesse sortie, toutes les jeunes filles se rapprochent de Greham et l'entourent coquettement de leurs charmes et de leurs questions.

Vous avez voyagé tant que ça ?

GREHAM

Tant que ça!

LES JEUNES FILLES

— Mais, de tous ces pays étranges où passa
Le rêve de votre navire, —
Qu'avez-vous rapporté de beau ? — De fabuleux ?
— Des cygnes verts ? — Des nègres blancs — Des rubis bleus ?
— Une île ? — Une étoile ? — Un empire ?

— Et sur votre bateau que faisait-on le soir ?
— Y avait-il des gens ? des personnes à voir ?
— Est-ce qu'on y donnait des fêtes ?
— Des thés ? — On dînait ? — Aviez-vous des amis ?
— Des jeunes ou des vieux ? — Gais ? — Célèbres ? — Bien mis ?
— Des sportsmen ? — Des ducs ? — Des poètes ?

GREHAM, nostalgique, à part.

Silence des flots endormis
Où la Croix du Sud se reflète!

LES JEUNES FILLES, papotant de plus en plus, et de plus en plus sûres de leurs séductions.

— Avez-vous remarqué que je suis la plus blonde ?
— Lequel des deux a la couleur la plus profonde,
Mon bleu regard ou ce saphir ?
— Ce rouge me va bien! — Ce rose mieux encore!
— C'est à moi qu'il sourit! — Je lui plais! — Il m'adore!

GREHAM, découragé.

Je crois que je vais repartir!

Deux matelots entrent, portant de grands coffres qu'ils viennent de débarquer.

UN MATELOT

Ce sont les coffres!

GREHAM

Bien. Posez-les.

LES JEUNES FILLES, curieuses, précipitant.

Qu'est-ce ?

GREHAM

Ouvrez.

TOUTES, plongées dans les coffres, s'égarpillant dans tout.

Oh! que c'est beau! — C'est vert! — C'est rouge! — C'est doré!

GREHAM

Prenez tout! C'est tout ce que j'ai!
Et moi je repars voyager!

TOUTES

Il part!

DAISY

Il part!

JESSAMINE

Quel sauvage!

DAISY

Je n'ai pas vu son visage...
Je veux le voir...

Elle se tourne légèrement

Mais je n'ose

Elle se replonge en elle-même.

Regarder que dans mon cœur.

ANNABELLA, qui a fait une nouvelle découverte dans les coffres.

Quelle est cette étrange chose ?
Un animal ?...

GREHAM

Une fleur.
Une grande fleur de Chine:
Le chrysanthème aux cent doigts.
Là-bas, dès qu'un cœur chinois
S'émeut dans une poitrine,
Il interroge ardemment
Cette immense marguerite...

TOUTES

L'interroger ?... Comment, dites ?...

GREHAM

En l'effeuillant.

TOUTES

En l'effeuillant!

Elles ont chacune pris un grand chrysanthème séché et se rapprochent dans une complicité de coquetterie.

Je crois qu'il prend, le beau jeune homme,
Tous ces grands airs
De loup de mer
Parce qu'il est amoureux comme
Un simple fou
D'une de nous;
Mais nous allons savoir, en somme,
Par cette fleur,
Qui prit son cœur.

Elles s'installent, en un charmant tableau de grâce, échelonnées sur les trois marches de la terrasse, et le jeu de l'effeuillement commence, se mêlant au conciliabule rapide qui va s'engager entre Greham et le Lieutenant qu'il appelle pour lui donner déjà les ordres du départ.

— Il m'aime. — Un peu. — Beaucoup. — Il m'aime. — Un peu. — Il m
— Un peu. — Beaucoup. — Un peu. — Réponds-moi, Chrysanthème
— Un peu. — Beaucoup. — Un peu.

GREHAM

Rien qu'un mot, lieutenant :
Nous repartons ce soir.

LE LIEUTENANT

Quoi ?...

UNE DES JEUNES FILLES

Passionnément...

GREHAM

Nous repartons en Chine.

LE LIEUTENANT

Ah ?

UNE JEUNE FILLE

Beaucoup...

GREHAM

Ce soir même.

LE LIEUTENANT

Bien.

...EFFEUILLEMENT...

... Passionnément...

GREHAM

Ou chez les Turcs !

...EFFEUILLEMENT...

... Il m'aime...

GREHAM

Va !

...EFFEUILLEMENT...

... Passionnément...

GREHAM

Ou bien chez les Hindous !

LES JEUNES FILLES, arrachant le dernier pétale.

Pas du tout ! Pas du tout ! Pas du tout ! Pas du tout !

A Greham

Avez-vous entendu ce qu'elles nous répondent ?...
Disent-elles toujours la vérité ?...

GREHAM, riant et troublé

Mais oui.

TOUTES, ironiques

Allons au bal sans plus nous occuper de lui !

En se dirigeant vers le bal, elles repassent une dernière fois, provocantes, devant le beau jeune homme qu'elles n'ont pu séduire.

GREHAM, saluant très ému devant leurs petites mines de perruches coquettes.

Non ! ce n'est rien d'avoir un petit nez joli,
Rien d'être rousse, ou brune, ou blonde,
Rien d'avoir des mineurs qui tremblent dans des plis,
Rien d'avoir un front rose ou des poignets pâles...
Le tout...

LES JEUNES FILLES, se retournant vers lui

Comme il est impoli !...

GREHAM, en les saluant

C'est d'avoir une âme profonde !

Elles sortent toutes, courant vers le bal. Il reste seul en scène avec Daisy, toujours invisible, dans l'arbre, la dissimulant bien.

Non ! rien de tout cela ne peut me retenir !
Ni ces enfants, ni cette fête...

Il regarde autour de lui

Ni vous, non plus, chers souvenirs
Que voulez attendrir ma jeunesse inquiète...

Il va vers la terrasse

Et vous n'aurez pas, doux ciel gris
Où je retrouve mon pays,
Un astre, ce soir, qui m'arrête...

Se ravisant.

Une dernière cigarette,
Et partons vite ! Je suis prêt !

Puis brusquement

Tiens ! j'ai perdu mon briquet !
Mais cet arbre, là-bas, dont les branches palpitent,
Me tend vingt fois du feu...

Au moment où, s'étant approché de l'arbre, il va allumer sa cigarette à une des petites boules du sapin de Noël, il s'arrête net en apercevant l'étrange petite créature tapie sous les branches lumineuses.

Quelle est cette petite ?

Vivement, un peu ravivement

Que faites-vous ici ? Vous n'allez pas au bal ?

DAISY

Je ne sais pas danser.

GREHAM

Mais vous êtes très mal,
Ainsi cachée ?

DAISY

Oh ! je préfère...
On est toujours bien quand on peut
Voir un peu
De lumière !...

GREHAM

Vous n'étiez pas ici tout à l'heure ?

DAISY

Mais si !
J'étais ici
Toute petite et toute blanche
Sous les branches.

GREHAM

Il fallait me parler.

DAISY

Oh ! je n'ai pas osé !

GREHAM

Comment vous nomme-t-on ?

DAISY

Daisy.

GREHAM

Daisy ?

DAISY

Daisy.

GREHAM

O petit être de mystère
Qui parles si différemment,
Toi qui, depuis un moment,
Me retiens au bord de la terre,
Avant que bientôt
Je reprenne l'eau,
Dis-moi, douce jeune fille,
Quel est ton pays, ta famille ?
Ta maison ? ta mère ? ton toit ?
Je voudrais tout savoir de toi !

DAISY

Je mourais, seule dans la rue
Où tout le monde était méchant;
Une lumière est apparue,
Qui m'a conduite avec des chants;

J'ai monté des marches de marbre;
J'ai vu des murs de cristal bleu;
Et j'ai su, à cause d'un arbre,
Que l'amour a des doigts de feu!

GREHAM

L'amour! Pourquoi dis-tu ce mot sans le connaître?

DAISY

Hélas! je le connais peut-être!...

GREHAM

Toi! tu sais ce que c'est que l'amour, pauvre enfant?

DAISY

Je croyais le savoir. Je le sais maintenant.

GREHAM

Où donc est-il, celui-là que tu aimes?
Je veux savoir son nom, il a trop de bonheur!

DAISY, évitant de répondre et ramassant une des grandes fleurs aux pétales enchevêtrés.

Quelle est cette fleur?

GREHAM

C'est un chrysanthème.

DAISY

Oh! voyez donc! voyez la pauvre fleur
Qui croise tous ses bras pour mieux cacher son cœur!

GREHAM, violemment.

Non! non! laisse le chrysanthème
Et parle! Celui que tu aimes
Tu l'aimes depuis longtemps?

DAISY

Non!
Hier soir j'entendis son nom;
Depuis hier soir je l'adore!
Et cet amour merveilleux
S'installa dans mon cœur sans passer par mes yeux!

GREHAM

Mais lorsque tu l'as vu... car tu l'as vu?...

DAISY, le regardant de côté.

Bien peu.

GREHAM

...Qu'as-tu pensé?

DAISY.

Mais que les traits de son visage
Me plaisaient encor davantage
Que les syllabes de son nom doux et vainqueur...

GREHAM

Et lorsqu'il t'a parlé qu'a-t-il dit?

DAISY

Dans ma fièvre
Je n'ai regardé que sa lèvre
Dont la forme brisait mon cœur!
Et je pensais dans mon délire:
Faut-il, faudra-t-il le lui dire,
Ce mal? ou bien le lui nier?
Faut-il l'avouer à lui-même?...

GREHAM, l'interrompant dans un cri

Ah! je vous aime! je vous aime! je vous aime!
C'est moi qui l'ai dit le premier!

Vite, [illegible]

A présent, toi
Dis-le...

DAISY, [illegible] chrysanthème

Pourquoi?
Pourquoi dire que je t'aime
Lorsque si bien tu le vois?
Ah! le moindre chrysanthème
Cache son cœur mieux que moi!

GREHAM, passionnément

Dis-le-moi! dis-le-moi!

DAISY, [illegible]

Pourquoi? pourquoi? pourquoi?
Pourquoi dire que je t'aime
Lorsque tu le vois si bien?
Ah! le cœur du chrysanthème
Est mieux caché que le mien!

GREHAM

Eh bien! puisque tu m'aimes
Jette le chrysanthème...

DAISY, laissant tomber la fleur.

Pauvre fleur au cœur d'or!...

GREHAM

Si tu m'aimes, oublie
L'instant, l'heure et la vie...

DAISY, prête à céder.

Oui...

GREHAM, la tenant dans ses bras.

...Dans un baiser...

DAISY, échappant à la griserie.

Pas encor!
Un baiser, Dieu! ce n'est pas grave
Quand celles qui le donnent savent
Garder leur jeune cœur subtil;
Mais lorsque, brûlante et farouche,
On donne l'âme avec la bouche,
Rien n'est plus effrayant!... Faut-il?

Faut-il, quand le fatal délire
Mêle au gai parfum du sourire
Le goût déchirant du sanglot,
Faut-il, quand, brisée et ravie,
Sur sa bouche on donne sa vie,
La donner tout de même?...

GREHAM, dans un amour [illegible]

Il faut.
Si tu m'aimes...

DAISY

Je t'adore.

GREHAM

Il faut...

DAISY

Quoi?

GREHAM

Me donner un baiser...

DAISY

Pas encore.

A ce moment [illegible] quelconque [illegible] à Daisy celui qu'elle aime.

TOUTES LES JEUNES FILLES, *[illegible] en même temps qu'un vol de mouettes [illegible] et du battement de leurs ailes [illegible] qu'elles [illegible] par entraîner avec elle.*

Où donc est-il le beau jeune homme
Dont le bateau
Tremble sur l'eau ?
Son bateau sur l'eau tremble comme
Au ciel, là-haut,
Un bel oiseau...
Mais il est encor, le jeune homme,
Beaucoup plus l'eau
Que son bateau !

Greham a [illegible] pouvant trouver un passage pour s'échapper [illegible] bras [illegible], et Daisy reste seule encore une fois.

DAISY

Dans la misère
De mon amour,
A qui demander du secours ?
Princesses qui m'étiez si chères
A l'étalage du libraire,
Florine, Belle aux Cheveux d'Or,
Cendrillon, Belle au Bois Dormant,
Que faire pour revoir encor
Mon Prince Charmant ?

Et voici que, brusquement, le petit livre de contes de fées que son rêve lui avait déjà tendu par les mains du Libraire réapparaît à ses yeux, mais immense, cette fois, et de ce château féerique, dont les pages s'ouvrent comme des portes, sortent quatre merveilleuses dépêches.

FLORINE, *qui ne cesse d'avoir son oiseau bleu sur l'épaule.*

Seule en prison, j'allais peut-être
Mourir sans revoir mon amant :
J'ai chanté près d'une fenêtre :
L'Oiseau Bleu revint promptement !

CENDRILLON, *qui ne quitte jamais sa pantoufle lumineuse.*

Moi, fleur de cendre et de misère,
Quand je fus au bal à minuit,
Je perdis mon soulier de verre,
Et le prince me le rendit !

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR, *qui est toujours [illegible] dans ses cheveux de lumière.*

Sur l'affreuse tour prisonnière,
Je défis mes cheveux d'or fin,
Et dans la nuit cette lumière
Guida le prince qui revint !

LA BELLE AU BOIS DORMANT, *qui s'éveille éternellement.*

Crois-moi, cher petit cœur farouche,
Ferme tes yeux, et puis attends :
Moi, j'ai bien attendu cent ans
Pour qu'il m'embrassât sur la bouche !

FLORINE

Chante un air tendre comme un souffle !

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

Défais vite tes cheveux d'or !

CENDRILLON

Dans un bal perds une pantoufle !

FLORINE

Chante !

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

Sois blonde !

CENDRILLON

Danse !

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Dors !

DAISY

Vous, vous aviez raison, vous étiez des princesses !
Mais moi qui ne suis rien qu'une enfant en détresse,
Qui ne suis qu'une pauvre et petite Daisy,
Moi, je vous dis qu'il faut...

GREHAM, *qui [illegible] lui renverse passionnément la tête.*

...une donner ce baiser !

Car le rêve est [illegible] un bon rêve [illegible] ce qu'il a pris, et les quatre fantômes [illegible] le bonheur de Daisy, s'effacent dans les murs de cristal.

DAISY

Greham !

GREHAM

Daisy !

DAISY

C'est toi ! c'est ta chaude parole !
C'est toi ! toi plus beau que le jour !
Qui t'avait séparé de moi ?

GREHAM

La farandole...

DAISY

Qui te ramène à moi ?

GREHAM

L'amour !

DAISY, *[illegible]*

L'amour !...

GREHAM

L'amour !..

DAISY

Ah ! je suis folle !
Je ne comprends plus rien.

GREHAM

Daisy !

DAISY

Je t'aime trop !... la farandole !..
L'amour !... Tiens, voici le baiser !

Ils sont dans les bras l'un de l'autre. Soudain, elle s'aperçoit que sur l'arbre toutes les petites bougies tremblent.

Petites flammes violettes,
Pourquoi tremblez-vous comme si
Vous étiez toutes inquiètes ?...

Elle [illegible] sur l'épaule de Greham. Long baiser. Puis elle se redresse brusquement.

O mon amour ! regarde ici !

LUI, qui ne voit rien.

Quoi donc ?

ELLE

Tu ne vois pas ?
Tandis que dans tes bras
J'oubliais la mort et la vie,
Ici se sont éteintes, vois,
Juste au bout des branches de bois,
Cinq ou six petites bougies !..

LUI, qui ne voit qu'elle.

Oh ! Daisy ! Daisy !
Encore un baiser !
Je t'adore !...

Il la reprend dans ses bras.

DAISY, ressuscitant du baiser et regardant les lumières de l'arbre.

Oh ! pendant l'étreinte,
Trois encore se sont éteintes !...

GREHAM

Laisse cet arbre et viens dans mon bateau ! Partons !

VOIX DU SOMMEIL DE DAISY, mais qui, au lieu d'être les tolles voix heureuses qui l'entraînaient tout à l'heure vers le rêve, sont les déchirantes voix raisonnables qui la ramènent vers la réalité

L'arbre éteint sa couleur, sa forme et ses festons !

GREHAM

Viens ! nous débarquerons dans des îles légères !

LES VOIX

L'arbre éteint peu à peu ses petites lumières !

GREHAM

Viens voir sur d'autres nuits briller d'autres matins !

LES VOIX

L'arbre, du haut en bas, tout doucement s'éteint !

GREHAM

Viens voir des oiseaux bleus sous des couchants de flamme !

LES VOIX

Car tous ces petits feux arrivaient de ton âme...

GREHAM

Viens sur des fleuves bleus voir des oiseaux rosés !

LES VOIX

Et ton âme est partie avec le grand baiser !

DAISY, reprenant fortement.

Tant mieux ! car c'est ainsi qu'il faut que l'on s'adore !

GREHAM, angoissé à son tour.

Ah ! Dieu ! ton petit front ! ton cher front qui se dore...

DAISY, dans les alluvions [illegible]

Que serait un amour où l'on garde de soi ?

GREHAM

Ton petit front doré semble devenir froid !

DAISY

Prends avec mes baisers les flammes de ma vie !

GREHAM

Ta joue ! ah, Dieu ! ta joue est brusquement pâlie !...

DAISY, épuisée et tendresse

C'est en mourant un peu qu'il faut donner son cœur !

GREHAM

Mon amour ! qu'y a-t-il ? pourquoi cette pâleur ?

DAISY, les yeux fixés sur l'arbre dont les bougies continuent à s'éteindre.

Plus que six petits feux ! plus que cinq ! plus que quatre !

GREHAM

Dieu ! ton cœur adoré semble cesser de battre !

DAISY, chancelant

Plus que trois ! plus que deux ! ...ah ! je t'ai bien aimé !

Elle tombe.

GREHAM, agenouillé près d'elle.

Tes yeux ! tes yeux chéris ! tes yeux se sont fermés !

DAISY, ne respirant presque plus.

Je t'ai donné jusqu'au dernier feu de mon âme...

GREHAM, criant de douleur

Mon amour ! mon amour !...

ELLE, dans un dernier souffle.

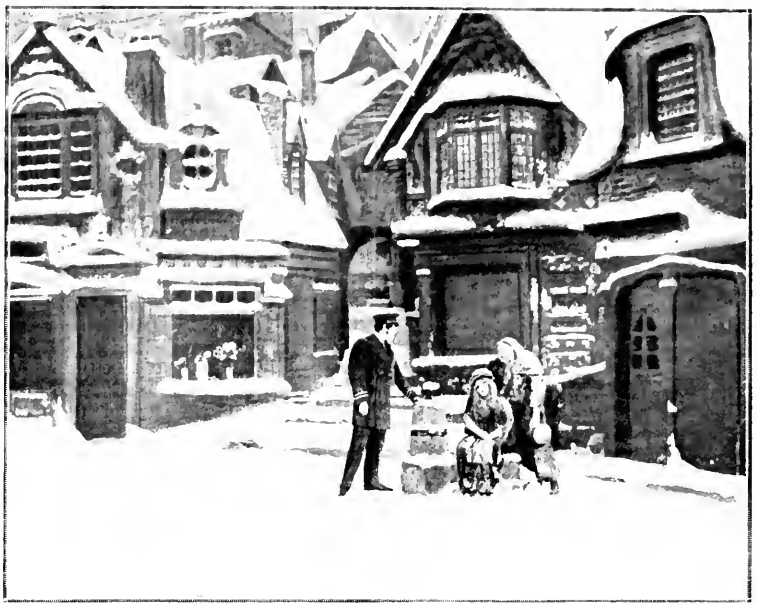
Adieu... petite flamme...

LUI, la retenant désespérément dans ses bras.

Petite flamme que j'adore,
Ne t'éteins pas ! reste avec moi !
Reste ! que je te tienne encore
Longtemps, toujours... entre mes bras !
Petite flamme que j'adore,
Ne t'éteins pas !... ne t'éteins pas !...

Il sanglote, en la couvrant de baisers. La dernière bougie s'éteint. Le rêve de Daisy est terminé. Greham et la salle elle-même commencent à s'effacer dans une obscurité augmentante et froide, qui laissera bientôt distinguer quelques ombres marchant sous des flocons de neige. Ces ombres et cette neige qui reviennent, c'est la rue, le froid, la misère... et le rideau tombe rapidement au moment où, le rêve fini, on allait revoir la réalité

RIDEAU



Gr[illegible] Daisy. Le Vieux Mendiant.

Daisy. — *C'est un peu comme [illegible] rêve [illegible]*

ACTE III

LA GRANDE LUMIÈRE

Le décor est le même qu'au premier acte. Mais c'est le matin. Une aube froide et triste d'hiver éclaire blanchement la scène. La neige est tombée toute la nuit : elle recouvre les toits, les auvents, l'escalier, et l'on voit combien elle est déjà épaisse à la disparition presque totale de la première marche de l'hôtel et des grilles des soupiraux. A droite, Daisy, sous un petit monticule blanc qui a complètement recouvert ses haillons, dort encore, son rêve fini, d'un sommeil glacé qui est presque la mort. Les magasins sont encore fermés. Quelques rares passants — qui étaient les ombres de la fin du deuxième acte — traversent la scène, et, parmi ceux-ci, deux, qui arrivent en sens inverse, se heurtent et se reconnaissent : ce sont le vieux mendiant au caniche et le sonneur de cloches, qui commencent déjà leur journée, l'un allant sonner sa première messe, l'autre venant s'installer avec son orgue de Barbarie.

LE VIEUX MENDIANT

Où courez-vous si vite ?

LE SONNEUR

N'est-ce
Pas le jour de Noël ? Je cours
Pour sonner la première messe
Au clocher de la vieille tour.
Et vous, qu'allez-vous faire ?

LE VIEUX MENDIANT

N'est-ce
Pas le chemin par où l'on revient de la messe ?

LE SONNEUR

Eh bien ?

LE VIEUX MENDIANT

Je viens
Me mettre ici avec ma musique et mon chien,
Espérant qu'en sortant de chez Dieu quelque riche
Que la prière a fait plus doux
Laissera tomber quelques sous
Sur mon orgue ou sur mon caniche.

Carillon au lointain.

LE SONNEUR

L'heure sonne, écoutez !

LE VIEUX MENDIANT

Trois fois deux petits coups.

LE SONNEUR

C'est six heures trois quarts !

LE VIEUX MENDIANT

Mais oui...

LE SONNEUR

Dépêchons-nous

Le sonneur sort en courant. Le vieux mendiant, resté seul, s'apprête à tourner la manivelle de son orgue de Barbarie. Le caniche s'assied, la sébile tendue entre ses dents. On attend les passants généreux.

LE VIEUX MENDIANT

Allons, ma pauvre valse, attendris l'atmosphère,
Réchauffe un peu le froid,
Redonne un blanc sourire aux façades de pierre,
Et va, au lieu du pain que n'a pas ma misère,
Emietter tes notes claires
Pour les petits moineaux du toit!

Il tourne mélancoliquement sa manivelle. Pendant qu'il joue, les fenêtres, à tous les étages, s'ouvrent peu à peu et tous les dormeurs viennent voir au jour la surprise que la nuit de Noël a fait descendre dans leur cheminée.

UNE PETITE FILLE, en grande robe de nuit

Qu'y a-t-il donc dans ma pantoufle?
Une poupée!... Ah! quels beaux cils!
Il ne lui manque que le souffle...
Elle va parler!...

UN PETIT GARÇON, à une autre fenêtre.

Qu'y a-t-il
Dans mes souliers?

UNE AUTRE PETITE FILLE

Dans mes bottines?

LE PETIT GARÇON

Un grand cheval!

LA FILLETTE

Un petit chien!

DEUX PETITES SŒURS, trouvant un oiseau et un livre.

Un rossignol! — Un Lamartine!

LA MÈRE, souriante, derrière elles.

Tous les deux chantent aussi bien.

CRIS, d'autres fenêtres

Oh! un éléphant! — Une bourse!
Qu'elle est lourde! — Qu'il est léger!
— Un jeu de pêche! — Un jeu de courses!
Des fleurs! — Des couleurs sans danger!

UN ÉTUDIANT, au troisième.

Qu'a donc mis ma petite amie
Au fond de mes souliers poudreux?

UNE JEUNE COQUETTE, minaudant au premier.

Quoi! des bonbons?

UNE GRISETTE, à un balcon très haut.

Quelle folie
A fait mon petit amoureux!

L'ÉTUDIANT, découvrant une grosse pipe.

Pipe en écume de la vague!

UNE VIEILLE COQUETTE, au deuxième

Oh! le beau panier de raisins!

LA GRISETTE, ayant ouvert l'écrin.

Je la reconnais, c'est la bague
Qui brillait dans le magasin!

LE VIEUX MENDIANT, tournant toujours la manivelle.

Ah! je pense à toi, pauvre fille
Que mon cœur ne peut oublier!
Daisy, Daisy! reine en guenilles,
Qu'as-tu trouvé dans tes souliers?

Quand chacun sur son âme serre
Son rêve descendu du ciel,
Daisy, étoile de misère,
Qu'as-tu reçu pour ton Noël?

Il s'arrête de jouer.

C'est l'heure où chaque jour elle vient sur la place
Il regarde son [illegible]
Est-ce donc ce retard aussi qui te tracasse,
Mon pauvre chien? Ton œil semble en courroux
Pourquoi descends-tu de ta chaise?

Le chien en effet [illegible] tabouret.

Et quel est ce vent de malaise
Qui vient souffler autour de nous?

Parlant toujours au chien [illegible] d'habitude.

Allons! écoute un peu ma valse la meilleure!
Et danse! Il faudra bien danser, oui, tout à l'heure,
Si tu veux que nous déjeunions!
Tu ne veux pas danser? Tu tires sur ta chaîne!
Et tu m'emmènes... tu m'emmènes...
Où veux-tu donc que nous allions?

Le chien l'a peu à peu tiré jusqu'à l'autre côté de la place où la douloureuse petite Daisy est endormie sous le manteau de neige, [illegible] et brusquement son pied bute contre le petit tas blanc.

Qu'est-ce?...

Il se penche.

Oh! ce front!... ces cheveux blonds!...
Et ce petit cercueil de glace,
Là, juste au coin de cette place!
Non! la mort n'aurait pas osé!..

Il la reconnaît.

Daisy!.. ma petite Daisy!..

Il s'agenouille en sanglotant

Daisy! Daisy! Petite fille,
Il fait bon vivre encor pour vous;
La vie a parfois les yeux doux..
Petite fille,
Réveillez-vous!

Il y a des fleurs, des jonquilles,
Des matins de mai, et surtout
Il y a les nuits du mois d'août...
Petite fille,
Réveillez-vous!

Quelqu'un vous trouvera gentille,
Et pâle, avec des yeux qui brillent,
Vous irez à des rendez-vous..
Petite fille,
Réveillez-vous!

DAISY, d'une voix à peine perceptible.

Non! laissez-moi!

LE VIEUX MENDIANT, la prenant dans ses bras pour la réchauffer de force

Mourir de froid,
Daisy, mais c'est de la folie!
Ouvrez les yeux!

DAISY

Non! j'aime mieux
Mon rêve que toute ma vie!

LE VIEUX MENDIANT

Pauvre Daisy aux cheveux d'or,
Quel est donc ce rêve d'ivresse?

DAISY

C'est un rêve qui ne me laisse
Que le seul désir de la mort!

Elle retombe la tête en place de nouveau.

LE VIEUX MENDIANT

Dieu! serait-elle vraiment morte?
Non, non! la jeunesse est plus forte;
Son beau petit cœur bat toujours.
Mais il faut vite du secours!
Qu'on la réchauffe! qu'on la sauve!
Déjà sa lèvre est presque mauve...
Dans un instant les soins seraient tous superflus.
Au secours! Au secours!

Au moment où, affolé, il ne sait où trouver du secours, la porte de l'hôtel s'ouvre. Dans ce moment et dans toutes ces circonstances, c'est, accompagné de son lieutenant, le véritable Greham, le maître de la chaloupe, le voyageur du beau navire pour lequel, par une inexplicable coïncidence, les choses se sont passées un peu dans le sens où Daisy les a rêvées... sauf, bien entendu, l'amour.

GREHAM

Ouf! je n'en pouvais plus!
Ce bal, ce monde, ces sottises!
A nous l'archet bleu de la brise
Et la danse sur les flots clairs!
Un vrai marin ne s'apprivoise
Pas avec des valses viennoises...

LE VIEUX MENDIANT, le contrariant.

Par pitié, messieurs...

GREHAM, qui ne l'entend pas et va passer.

Ah! mon cher,
Partons et restons sur la mer!

LE VIEUX MENDIANT, lui barrant le passage.

Par pitié, écoutez-moi vite!...

GREHAM, lui tendant une poignée de monnaie.

Tenez, mon brave...

LE VIEUX MENDIANT

Non, seigneur!
Non, pas cela! Une petite
Enfant est là qui meurt...

GREHAM

Qui meurt?
Où donc est-elle?

LE VIEUX MENDIANT, le menant vers Daisy.

Sur la neige
Qui l'avait couverte...

Greham et le Lieutenant s'approchent avec émotion.

Que n'ai-je,
Hélas! des mots moins maladroits
Pour vous dire quelle misère
Elle eut sur terre
Et quel froid!
Voyez ses pauvres doigts tremblants,
Voyez...

GREHAM, retirant sa grande pèlerine pour en envelopper Daisy.

Vite, mon manteau blanc!

LE VIEUX MENDIANT

La mort a bleui son sourire;
Ses petits pieds aussi sont morts...

GREHAM

Vite, le médecin du bord!

LE LIEUTENANT, courant vers la passerelle.

Que faisait-elle, la pauvrette?

LE VIEUX MENDIANT

Elle vendait des allumettes
L'hiver, et l'été du blas:
Elle tenait ici bas
Moins de place qu'une mésange;
Mais de vendre des fleurs ça ne fait pas qu'on mange,
Et de vendre du feu ne vous réchauffe pas!

GREHAM

Quel beau petit visage étrange...
Et qui me semble familier!
A quoi donc, dans mon cœur, peut-il se relier?...
... Comment ce froid l'a-t-il saisie?

LE VIEUX MENDIANT

Sait-on jamais avec ces frêles vies?
Ce n'est qu'un sourire rosé,
Puis, tout à coup, le cœur oublie
De battre...

GREHAM

On la nommait?

LE VIEUX MENDIANT

Daisy.

GREHAM

Daisy?...

Tous deux se penchent sur Daisy qui revient tout doucement à la vie.

Sa tempe devient rose...

LE VIEUX MENDIANT, lyrique.

Oh! Dieu, le Dieu de toutes choses,
Si vous la laissez vivre... eh bien,
Je vous donnerai tout: mon chien
Et mon orgue de Barbarie!

GREHAM

Tenez! voici
Qu'elle sourit,
Sa lèvre reprend son dessin
De petite Vierge Marie...

LE VIEUX MENDIANT

Daisy!

GREHAM, qui guette la cuelle.

Voici le médecin.

LE VIEUX MENDIANT

Elle ouvre les yeux...

DAISY, en extase.

Oh! je rêve...

LE VIEUX MENDIANT

Non! tu te réveilles... Voilà
Les maisons... tiens... le jour se lève...

DAISY, les yeux agrandis tous sur le véritable Greham.

Comment ce monsieur est-il là?

LE VIEUX MENDIANT

Il t'a vue... oh! si pâle!...

DAISY

Achève!

LE VIEUX MENDIANT

... Qu'il resta.

GREHAM

Avez-vous moins froid?

DAISY

C'est un peu comme dans le rêve,
Il se penche au-dessus de moi.

GREHAM, à part, au Docteur, qui vient de se pencher sur Daisy.

Docteur, elle vivra, n'est-ce pas?... à cet âge!

LE MÉDECIN

Elle vivra quelques instants... pas davantage.

GREHAM

Quoi! son cœur?

LE MÉDECIN

Oui, son cœur, hélas! — pauvre petite! —
S'éteint comme un feu qui s'éteindrait vite!

GREHAM, chaleureusement.

Faites l'impossible, de grâce,
Pour la sauver!

LE MÉDECIN

Quoi que je fasse,
Je ne peux pas refaire un cœur.

DAISY, qui a entendu les derniers mots et tire le Docteur par la manche.

Vous êtes un très bon docteur.
Et je voudrais vous dire, à vous seul, quelque chose..

LE MÉDECIN

Parlez!

DAISY

Oui, je veux...

LE MÉDECIN

Parlez!

DAISY

Mais je n'ose...
C'est un secret si beau, si lourd!
Tenez! je vais le dire vite:
Je ne meurs pas de froid...

LE MÉDECIN

Petite!

DAISY

Je meurs d'amour!

LE MÉDECIN

D'amour!

GREHAM, se rapprochant après avoir été chercher une belle fleur au magasin de fleurs qui s'ouvre.

Que vient-elle de dire?

DAISY, vivement, avec un sourire complice au Docteur.

Rien! C'est un secret à nous deux.

LE MÉDECIN

Elle avait un peu de délire...

GREHAM

Comment vous sentez-vous?

DAISY

Bien mieux.

GREHAM

Transportons-la dans ma demeure.

DAISY

Non, laissez-moi,
Je n'ai plus froid.
Le magasin des roses s'ouvre,
Tous les bouquets sont réveillés,
Le soleil d'hiver me recouvre
Et la neige est mon oreiller!

GREHAM, qui a pris une fleur à l'étalage qui vient de s'ouvrir

Désirez-vous pas quelque chose?

DAISY

Rien.

GREHAM, lui donnant la fleur.

Cette fleur entre vos doigts.

DAISY, qui commence à manquer de souffle.

Oh! j'ai vendu beaucoup de roses,
Mais je n'en... eus... jamais... à... moi!

GREHAM, à part, au Docteur.

Sa parole devient plus brève.
Croyez-vous déjà que le cœur?...

DAISY, d'une voix faible.

C'est encor comme dans le rêve:
Il me donne une grande fleur!

A Greham.

Elle est bien à moi?

GREHAM, souriant.

Mais sans doute!

DAISY

Je peux donc à mon tour la donner, si je veux?

GREHAM

Bien sûr!

DAISY, appelant le Vieux Mendiant.

Mon vieil ami, écoute...

GREHAM, regardant Daisy, dont la beauté, même mourante, ne peut lui échapper.

Quand elle est debout, ses cheveux
Doivent l'habiller presque toute.

DAISY, toujours au Vieux Mendiant.

Mon vieil ami, écoute bien.
Je vais mourir...

LE VIEUX MENDIANT, sanglotant.

Tais-toi, méchante!

DAISY

Ne pleure pas! il te restera ton beau chien
Et ta belle boîte qui chante!
Mais quand mes yeux seront fermés,
Tu diras à mon bien-aimé:
« Elle n'a rien, pas même une photographie,
Etant, vous le savez, plus pauvre qu'un oiseau;
Mais elle a possédé cette fleur et sa vie,
Et vous fait en mourant ces deux humbles cadeaux! »

LE LIEUTENANT, rentrant, à Greham.

Tout est prêt. Nous n'avons qu'à déployer les voiles!

GREHAM, absent et impatienté.

Pas encor...

LE LIEUTENANT

Tout est bleu. L'orage s'est calmé.

En effet, le jour est venu, plus beau qu'on ne l'attendait. Le soleil même se montre.

DAISY, [illegible] part [illegible]

Tu lui diras...

LE VIEUX MENDIANT, [illegible]

Non, non! tes yeux sont deux étoiles :
Ils ne peuvent pas se fermer!

GREHAM, qui depuis quelques instants rêvait douloureusement

Ah! que la vie est donc une bizarre chose!
Je passais, je partais, une enfant va mourir,
Je ne la connais pas, je lui donne une rose...
Et voici qu'à présent je ne peux plus partir!

LE VIEUX MENDIANT

Daisy! Daisy!

LE LIEUTENANT, à Greham.

N'est-ce pas l'heure
De donner l'ordre du départ?

DAISY, au Vieux Mendiant.

C'est à cause de moi qu'il se met en retard!

GREHAM, à part.

La pauvre enfant!

DAISY

Regarde, il pleure!

LE LIEUTENANT

Le soleil s'est levé qui semblait s'être éteint!

GREHAM

Je sens qu'en mon cœur, ce matin,
Un soleil va s'éteindre à l'instant qu'il se lève!

LE LIEUTENANT

Il faut partir. Voyez comme le temps est beau.

GREHAM

Allez m'attendre sur la grève,
Je vous y rejoindrai trop tôt.

Le Lieutenant et le Docteur sortent.

DAISY, voyant, hélas! la différence entre la vie et le songe.

Ce n'est pas comme dans le rêve,
Il s'en va seul sur son bateau!

LE VIEUX MENDIANT, regardant Daisy, dont les yeux, avant de bientôt se fermer, semblent s'ouvrir de plus en plus.

Ses yeux semblent grandis depuis quelques secondes...

DAISY, dont le cœur voit ce qui se passe sur la mer.

Le bateau, tout autour de lui,
A déjà les oiseaux gris...
C'est fini!

A Greham.

Partez, je vous en prie!

GREHAM

Non, non! je m'en irai quand vous serez guérie!
J'ai le temps de partir. La mer est infinie.
La mer est bien plus longue que la vie.

VOIX DES MATELOTS, qui s'apprêtent au voyage

Ho! ho! ho! ho!

DAISY, dans les bras du mendiant, se soulevant pour tâcher de voir ce bateau qui aura été toute sa vie.

Le bonheur le plus grand, c'est celui qu'on rêva.
Je veux voir le bateau... Comme il est blanc sur l'onde,
Et comme il a l'air gai, ce bateau qui s'en va!

LE VIEUX MENDIANT, inconsolable.

Oh! le monde est mal fait! le monde...

DAISY, essayant tout de même de le consoler.

Ne pleure pas, mon vieil ami...

LE VIEUX MENDIANT

Quel malheur, mon Dieu! que parmi,
Que parmi tant de jeunes filles,
Le Destin joueur et cruel
Ait voulu demander au ciel,
Pour son Noël,
La plus gentille!

GREHAM, avec le plus tendre sanglot.

La plus gentille!

LES VOIX DES MATELOTS, de même qu'elles s'approchaient peu à peu sur le navire qui arrivait, vont, jusqu'à la chute du rideau, s'éloigner graduellement sur le navire qui s'en va.

Ho! ho! ho! ho!

DAISY, au vieux mendiant.

Pense à moi, je vous aimais bien,
Tous les deux, toi et le chien!

GREHAM

Et moi, ne me direz-vous rien?

DAISY

Comme vous serez beau, fendant la mer profonde,
Sur ce bateau si blanc où je n'irai jamais,
Mon amour, ô vous que j'aimais,
Que j'aimais plus que tout au monde!
C'est pour vous, cette fleur...

GREHAM

Vous m'aimiez?

DAISY

C'était fou!

GREHAM, dans un attendrissement infini.

Laissez-moi me mettre à genoux...

DAISY

Pauvre petite fille à la tendre démence,
Si je meurs quand le jour commence,
C'est... pour... vous!

Et elle meurt, entre le vieux mendiant qui l'embrasse, le bon caniche qui lui lèche les mains, et le beau jeune homme qui ne l'oubliera pas de si tôt... Et le bateau blanc va s'éloigner... Et le destin de la petite Daisy est fini, presque aussi vite que son rêve... Et des magasins s'ouvrent... Et la vie va recommencer, cependant que

LES MARINS chantent encore, avant de lever l'ancre.

La Terre, on nous dit,
C'est le Paradis,
On a des douceurs,
On a des fauteuils,
On a, quand on meurt,
Un joli cercueil;
Mais avant d'être homme
On est matelot,
Et l'on est, en somme,
Aussi bien sur l'eau!...

RIDEAU

La Marchande d'allumettes, au théâtre de l'Opéra-Comique.

Si nous en exceptons *Parsifal* — dont le texte en traduction devait avoir pour nos lecteurs une valeur documentaire — il ne nous est point encore arrivé de publier la prose ou les vers d'une pièce représentée dans un théâtre de chant. Mais ce n'est point ici d'un livret qu'il s'agit, c'est d'un poème, d'un véritable poème et qui pouvait être qualifié de lyrique avant même d'être enveloppé, amplifié, magnifié par la musique.

Du reste, si nous en croyons la légende, ou plus simplement les reportages des courriéristes avant la première — mais le plus souvent ces récits ont bien le caractère de légendes et d'ailleurs quand il s'agit de poètes les légendes ont bien le caractère de la vérité — Mme Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand avaient composé leur poème quand le compositeur, M. Tiarko Richepin, en eut connaissance et proposa de lui donner un développement musical.

C'était il y a deux ou trois ans. Mme Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand étaient — auprès de M. Edmond Rostand — dans leur splendide solitude de Cambo, et M. Tiarko Richepin qui accomplissait, dans la grande ville voisine, à Bayonne, une année de service militaire, était naturellement accueilli à la villa Arnaga. On se communiquait les travaux en cours ; on échangeait des projets. L'occasion de collaborer s'offrit ainsi d'elle-même.

Dès lors à ses instants de loisir, le matin avant de partir en marche ou le soir quand les obligations du service lui laissaient quelque répit, M. Tiarko Richepin ouvrait le poème et y prolongeait le mélodique commentaire dont il rêvait... Rentré dans « le civil », M. Tiarko Richepin mit un an à orchestrer les trois actes, puis il les soumit au directeur de l'Opéra-Comique. M. Albert Carré reçut, comme on pense bien, d'emblée un ouvrage couronné de noms aussi fameux.

*
* *

Mais, entre la réception et la représentation, M. Albert Carré passa à la Comédie-Française ; ce sont donc MM. Gheusi et Isola qui ont eu mission de nous présenter la *Marchande d'allumettes*. Il est à peine besoin d'insister sur l'intérêt que ce spectacle excitait à l'avance dans tous les milieux artistiques.

Le sujet en est tiré — nous ont conté les journaux, entre autres *Comœdia* — du folklore norvégien : Mme Rosemonde Gérard et son fils se sont inspirés non seulement d'Andersen, mais des frères Grimm et de plusieurs conteurs scandinaves. Ces légendes portent en elles-mêmes leur philosophie et leur symbole que les auteurs ont pu admirablement pénétrer, en les développant, avec leur sensibilité naturelle et leur âme de poètes. Ils ont cru devoir d'abord transposer le lieu de l'action qui se passe, non plus en Norvège, mais en Angleterre. Ils ont dû, en outre, les nécessités du théâtre lyrique l'exigeant, mettre en scène non plus une petite fille, mais une jeune fille dont la vie douloureuse et pâle s'éclaire, dans un songe, de joies irréelles.

*
* *

La *Marchande d'allumettes* ayant été représentée à l'Opéra-Comique, ce sont non point les habituels critiques dramatiques qui ont été chargés de rendre compte de la représentation dans leurs journaux respectifs, mais les critiques musicaux, — sauf dans quelques cas exceptionnels où c'est la même personnalité qui est appelée à juger la littérature et la musique.

Mais dans le *Journal*, par exemple, c'est M. Reynaldo Hahn qui se substitue à M. Abel Hermant. M. Reynaldo Hahn observe que les contes d'Andersen sont moins animés que ceux de Perrault, moins brillants que ceux de Mme d'Aulnoy, mais qu'il n'en est pas de plus touchants :

« Et celui de la petite *Marchande d'allumettes* est le plus touchant de tous. C'est ce que n'ont pas manqué de ressentir Mme Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand ; et, au mérite d'avoir discerné que la douloureuse histoire de la pauvre petite fille pouvait inspirer de la jolie musique à un jeune musicien — si jeune qu'il lui est encore facile d'obéir au précepte de Schiller et de « respecter, » étant devenu un homme, les rêves » de son enfance » — ils ont joint celui d'avoir, dans leur adaptation scénique, maintenu et sauvegardé ce trait distinctif d'Andersen : l'émotion. Les développements, les épisodes qu'ils ont ajoutés à ce conte de trois ou quatre pages, les fictions dont ils l'ont orné — au risque, parfois, de le surcharger un peu — sont du même ordre et de la même qualité que le conte lui-même ; ces deux poètes français se sont assimilés intimement au poète danois et ne se sont permis que de superposer à sa manière simplette le disparate savant et d'ailleurs opportun dans une pièce fantastique) d'un ingénieux maniérisme et d'une versification raffinée. »

Enfin M. Reynaldo Hahn juge que le dénouement est ici bien plus poétique que dans Andersen, et constate qu'il a causé une vive émotion.

M. Alfred Bruneau indique, dans le *Matin*, les ingénieuses variations que les deux auteurs du poème brodèrent sur le thème initial d'Andersen. L'aventure, telle qu'elle se trouve ainsi contée, lui paraît exquise avec un mélange d'irréalité et de vérité qui eût pu être d'ailleurs à la scène un danger si le public n'avait point saisi d'abord son symbolisme clair et joli et n'avait pas été sensible à tant de vif agrément.

M. Fourcaud fait, comme M. Bruneau, remarquer, dans le *Gaulois*, que ce poème est, incontestablement, poétique, ce qui le distingue de la plupart des fables d'opéra :

« Bien que le dédoublement continuel du songe et de la vie soit, en certains endroits, fort subtil, la présentation des faits ne cesse jamais d'être claire et de combinaison essentiellement musicale. Il y a longtemps, en somme, qu'on ne nous a offert une pièce lyrique auquel l'art du musicien se lie plus naturellement. »

M. Georges Boyer est aussi d'avis, dans le *Petit Journal*, que c'est une histoire délicieuse qui nous est contée avec une délicatesse infinie et pour laquelle M. Tiarko Richepin a, à peu près complètement, composé la musique qu'il fallait.

Pour M. Aderer (de *Petit Parisien*), c'est au premier et au troisième acte surtout que les poètes et le compositeur nous charment également : « Dans le premier acte pittoresque et varié, au troisième, sobre et émouvant, ils unissent leurs dons de sensibilité et de grâce. »

Les chroniques hebdomadaires n'ont pas encore paru à l'heure où nous mettons sous presse ; on vient d'avoir cependant un aperçu général de la critique au lendemain de la répétition générale de la *Marchande d'allumettes*. L'impression du public, aux représentations suivantes, a été plus favorable encore. Et l'on applaudit de plus en plus longuement, de plus en plus chaleureusement, poètes et compositeur, avec cette gratitude allègre que l'on a volontiers pour tous les dispensateurs, en notre vie quotidienne, d'harmonie et de rêve.

*
* *

L'accord s'est fait unanime aussi, pour louer la sûre maîtrise avec laquelle MM. Gheusi et Isola ont fait leurs débuts de metteurs en scène à l'Opéra-Comique, et pour complimenter les interprètes, au premier rang desquels Mme Guiraudon qui reparaissait, après quelques années d'abstention, avec la même voix jeune, souple et d'un éclat cristallin ; M. Jean Périer en qui l'art du comédien s'égale à l'art du chanteur ; M. Francell, séduisant ; M. Vigneau, imposant ; Mlle Brohly, majestueuse.

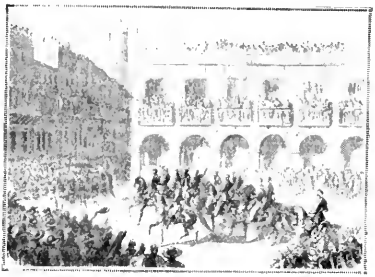
GASTON SORBETS.

IL Y A CINQUANTE ANS

LA FRANCE AU MEXIQUE

Les difficultés que nous avons rencontrées lors de notre intervention au Mexique il y a cinquante ans, les sacrifices d'hommes et d'argent que nous dûmes alors consentir, tout l'effort militaire qui fut prodigué non sans gloire, mais pour un vain résultat, sont en ce moment un souvenir singulièrement modérateur pour les gouvernements qui seraient tentés d'intervenir une seconde fois dans les affaires de ce pays où les troubles, les meurtres, les pillages, l'arrêt de toute activité économique, sont l'un des gros soucis actuels des États-Unis et de l'Europe.

Dès le début de l'année 1864, l'occupation française s'organise méthodiquement dans le pays auquel on va donner un empereur. Les grands services de l'armée sont installés à Mexico où, sous la surveillance de nos chefs militaires, fonctionne un gouvernement mexicain provisoire. Nos troupes ont fait leur entrée à Queretaro. L'armée juariste, à peu près anéantie et poursuivie par une colonne française, fuit, au Nord, vers la frontière des États-Unis. Mais il s'en faut que la sécurité règne dans les territoires parcourus par nos



Entrée des troupes françaises à Queretaro.
(*L'Illustration* du 16 janvier 1864.)

troupes. Les guérilleros continuent un peu partout à tenir la campagne, comme le prouve la capture, entre Queretaro et Mexico, dans les premiers jours de janvier, du courrier même du général en chef.

C'est vers les sept heures du soir qu'une bande composée de 450 hommes, cavaliers et fantassins, sous les ordres de Pueblita, attaqua la diligence qui apportait de l'intérieur le courrier du général Bazaine pour Mexico et pour la France. Cette diligence avait sur l'impériale une escorte de 4 hommes sous les ordres d'un sergent. Dans l'intérieur se trouvaient deux officiers suédois, MM. Bergewsthork et Ericson, qui s'en retournaient en Europe, un domestique de l'un d'eux, l'interprète du général Bazaine, chargé du courrier, et deux négociants français. A la première décharge de l'ennemi,

Attaque du courrier du général Bazaine.
(*L'Illustration* du 27 février 1864.)

caché derrière les murailles qui bordaient la route, M. Bergewsthork et un chasseur à pied de l'escorte tombèrent morts et le cocher fut blessé de quatre balles.

Les 10 hommes restant opposèrent une résistance désespérée qui dura une heure et demie au milieu d'une nuit sombre et par un temps de pluie affreux, jusqu'à ce que, accablés par le nombre, ils tombèrent tous à leur poste. Trois d'entre eux, le lieutenant Ericson, l'interprète et le sergent laissés pour morts sur le champ de bataille, ont pu être recueillis pendant la nuit même. Chacun portant de très graves blessures. Un seul soldat, resté debout, combattait encore avec trois balles dans le corps ; il fut fait prisonnier et fusillé. Un des négociants fut pris et put s'échapper cependant en donnant sa montre et son argent à ceux qui étaient chargés de le garder. C'est lui qui apporta à Mexico la nouvelle de l'attaque et donna au correspondant de *L'Illustration* les éléments du croquis qui fut publié dans notre journal. En apprenant la nouvelle de ce coup de main des guérilleros, le général Neigre envoya sur les lieux le colonel de Potier pour châtier les habitants de la Soledad et de Nopala qui avaient pris une part active dans l'attaque.

LE CARNAVAL DE 1864

En février 1864, la saison travestie bat son plein et non point seulement à l'Opéra, mais dans les salons les plus sévèrement officiels. Le choix du costume, ou plutôt des costumes, car on en fait une ruineuse consommation, préoccupe, tout le jour, la Parisienne élégante. Sera-t-elle en sultane, en biche effarouchée, ou en crépusculeuse, ou en chatte, ou en brise du soir ou en soleil levant ? On voit apparaître — déjà — Chantecler et le Dindon, et les journaux illustrés de l'époque multiplient les échos illustrés de ces fêtes de fin d'hiver.

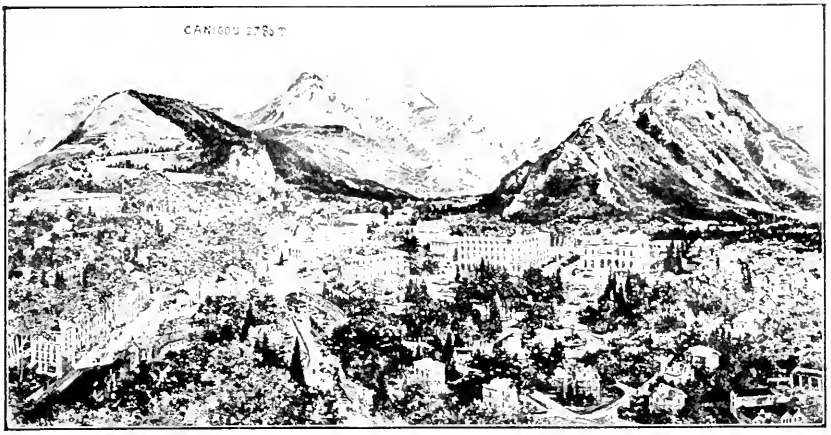
La consultation chez le costumier à la mode.

Le Dindon et Chantecler... il y a cinquante ans.
(*L'Illustration* du 27 février 1864.)

L'ÉTÉ A

VERNET-LES-BAINS

Le Paradis des Pyrénées



Station Thermale et Climatérique (650 m.)

ÉTABLISSEMENTS THERMAUX LES PLUS MODERNES

Eaux sulfureuses sodiques (28° à 66°).

TRAITEMENT

des Rhumatismes, Goutte, Névroses, Affections respiratoires (non tuberculeuses), Convalescences, etc.

CLIMAT FRAIS ET SEC, SANS VARIATIONS BRUSQUES

GRAND CASINO

Salles de jeux, Représentations théâtrales, Concerts, Bals et Soirées.

GRAND PARC ET FORÊTS

Fêtes de nuit, Concours international de Tennis, Croquets, Laiterie modèle.

CENTRE D'EXCURSIONS

(Canigou 2.785 m.)

Nouvelle ligne électrique jusqu'à la frontière espagnole (Puigcerda).

HOTELS DE PREMIER ORDRE

Grand confort moderne. Appartements privés avec salle de bains, etc. Ascenseurs.

Prix modérés. Arrangements pour familles.

GRAND HOTEL DU PORTUGAL

En communication directe avec les Bains des Commandants. Pension : 17 fr., 20 fr., 25 fr. et au-dessus. Restaurant à la carte.

HOTEL DU PARC

Avec sa dépendance l'Hotel Ibrahim Pacha.
Pension : 12 fr. 50, 15 fr., 20 fr. et au-dessus.

HOTEL DES BAINS MERCADER

Communiquant par les étages avec les Bains Mercader.
Pension : 11 fr., 13 fr., 15 fr. et au-dessus.

CHALETS ET APPARTEMENTS MEUBLÉS

VERNET-LES-BAINS EXPRESS quotidien toute l'année (Lits-Salon, Couchettes, 1re et 2e classe) de Paris-Orsay, départ 7 heures du soir.

Demandez le guide-brochure (1914), à la Direction des Bains et Hôtels VERNET-les-BAINS (Pyrénées-Orientales).

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

M. Michel Corday a repris dans [illegible] un sujet qui [illegible] tour à tour au théâtre et traité dans le roman comme au théâtre, mais auquel le talent de l'auteur de *Vains ou les Beaux Risques*, de la *Mémoire du cœur*, des *Récifs*, donne une nouvelle et originale jeunesse.

Fanny Lassan, une très séduisante et très intelligente divorcée, obligée, pour vivre, de dîner, avec d'ailleurs beaucoup d'art personnel, une maison de couture, retrouve, chez une amie de pension devenue sa cliente, un compagnon de tennis d'autrefois — le frère de l'amie — qui ne tarde point à s'éprendre de la jeune femme. Fanny, malgré les déceptions d'une première union odieuse, est encore très neuve, très illusionnée. Elle aime vite, très vite René Foucard, car elle croit à l'amant et à l'amour. Et, dans le bonheur enfin trouvé, elle puise les forces et les moyens de modifier, de transformer le jeune homme, un peu veule, et à qui elle veut donner une force, une personnalité, en lui communiquant sa foi, — sa foi atavique dans tout ce qui est bon, dans tout ce qui est vrai, dans tout ce qui est juste. Fanny réussit à recréer René. Elle le fait sien, et, parce qu'il est devenu ainsi son œuvre, elle croit qu'elle a bien le droit de le garder.

Mais non, Fanny ne gardera point René. René est le fils d'un haut personnage de l'Etat. Son père est l'un des dignitaires de la noblesse républicaine. On doit en faire un chef d'Etat. Le dauphin éventuel ne saurait s'allier à la couturière. Toutes les conventions sociales s'y opposent. Et, bien que le futur président Foucard ait au moins une fois dans sa vie commis une irréparable félonie en sacrifiant la morale aux conventions, il trouve pour plaider la cause de la façade sociale, de la discipline superficielle qui maintient l'édifice, des raisons qui triompheront de la raison même.

Le Phare Saint-Eloi, le délicieux roman de M. Roux-Servine qui nous avait d'abord été offert, en un nombre d'exemplaires limité, par le *Provençal de Paris*, vient d'être publié en sa forme définitive de volume de librairie, par l'éditeur Bernard Grasset.

***

La théorie du bonheur

Le bonheur est en nous. Il dépend de notre effort moral que le bonheur nous soit révélé et que nous en poursuivions pleinement. « La route vers le salut offre le salut lui-même. » s'exprime M. Jean Finot dans le troisième et très important ouvrage de philosophie et de morale : *Progrès et Bonheur*, [illegible] 7fr. 50), qui complète une doctrine d'énergie et d'optimisme dont la *Philosophie de la Longévité*, le *Principe des races*, la *Science du bonheur* et le *Triomphe des sens*, nous ont déjà donné les premières fortes leçons.

M. Jean Finot est un habile et sonde remueur d'idées. Il sait profondément la conscience humaine pour l'avoir étudiée à travers tous les âges, dans tous les milieux et dans toutes les conditions sociales. Et nul mieux que lui n'est en mesure de nous parler de cette inconnue que nous portons en nous, la bonne fée un peu mystérieuse, mais aisément accessible, instinctivement notre amie, et avec qui nous devons avoir l'intelligence de faire alliance car elle est la gardienne et la dispensatrice de nos durables joies.

C'est un régal pour l'esprit que de s'entendre expliquer et prouver ces vérités morales par cet évangéliste laïque dont les idées, servies par un style familier, clair et comme rythmé, qui vous berce, sont illustrées par des images, toujours précises, souvent lumineuses et quelquefois puissantes.

Ainsi, nous dira-t-il, sur l'égoïsme :

« Livré exclusivement à notre moi intérieur, le Bonheur reste incomplet. Un élément primordial lui manque : la vie. »

Et sur ce bonheur, purement personnel, sans rayonnement, confiné et anémié dans le moi, il ajoute :

« Il devient comme une plante qui, exposée à l'atmosphère fermée de la chambre, meurt vite, desséchée ou fanée. »

L'élan actuel vers l'idéalisme n'a pu surprendre ce philosophe averti. M. Jean Finot constate, pour s'en réjouir, le retour des hommes à la foi. La foi, dit-il, est humaine. Il va plus loin : la foi — qu'il ne faut pas confondre avec la religion, car elle est au-dessus de la religion comme elle lui est antérieure — est l'un des facteurs indispensables du bonheur humain. Ceux qui ont tenu à proscrire la foi comme opposée aux intérêts de la vie réelle ont commis la plus grave erreur sociale.

« Tous nous portons en nous le désir d'élargir notre existence. Une conviction, plus forte que tous les raisonnements, de l'insuffisance de la vie limitée au réel tangible remplit nos âmes. Les philosophes et les moralistes incrédules y arrivent tôt ou tard, menés par leur pensée qui, souvent, à son déclin, leur montre un paradis oublié et jamais entrevu. Les simples d'esprit en ont d'ordinaire la notion directe que rien n'absorbe.

L'insuffisance de la vie satisfaite — voilà l'article capital des religions. Les meilleurs de l'humanité avisent sous la domination de cette idée. — force qui enveloppe et anime leur existence. Peu importe la forme que prend chez eux cette idée souveraine. L'essentiel, c'est son universalité.

J'imagine que les développements de l'ouvrage de M. Jean Finot où sont traités « la religion et le bonheur », « la religiosité comme facteur du bonheur », seront très lus et très commentés car ils s'adressent aux préoccupations actuelles. M. Jean Finot est l'un des philosophes et moralistes français qui atteignent le plus aisément le grand public au-delà de nos frontières. On le goûte particulièrement en Amérique. Ses livres y sont accueillis par un public favorable qui aime les leçons de l'effort et que commencent à séduire les conceptions idéalistes de la vie. Mais surtout la morale de M. Jean Finot n'est point ascétique. Ses préceptes d'éducation de la conscience pour le bonheur sont accessibles à tous, même aux riches, à ceux que l'on tient pour les fortunés de ce monde, et auxquels le philosophe clairvoyant n'impose ni des abdications superflues, ni le cilice des pénitents.

***

Histoire

Lorsque le roi Stanislas-Auguste, qui, depuis son avènement au trône de Pologne, jouait aisément au Louis XV, eut un fils de sa liaison avec une pauvre petite favorite de dix-huit ans, Marcianne-Constance Lageny, fille d'un chirurgien français établi à Varsovie, il manda au palais son bibliothécaire, le Suisse Marc Reverdil, et l'invita à épouser la demoiselle. Reverdil accepta sans grande hésitation. « Le roi, a écrit l'archiviste en son journal, m'accorda la *Pitih* en forme, lui fit présent d'une montre, et nous vidâmes joyeusement une bouteille de Hongrie. L'union ne fut pas heureuse pour la petite, presque aussitôt délaissée et qui dut, en 1776, consentir au divorce. Deux ans après, comme Stanislas s'était lassé d'une autre favorite, Mme Dahlko, qui avait été la femme d'un officier de son armée, Reverdil ne refusa pas de se prêter à un nouvel arrangement, et, pour « améliorer sa table », il épousa la colonelle Dahlko. Cela devenait une tradition. Cette nouvelle union, d'ailleurs, ne fut pas plus heureuse que la précédente et l'on s'étonnerait du contraire, car ces deux événements de sa vie suffisent à fixer le caractère de cet employé de palais, âpre sans moyens, vaniteux sans fierté, toujours bougon, mal satisfait, mécontent de soi et des autres, de ce Marc Reverdil, l'un des trois aturiers suisses dont M. Frédéric

Barbey nous raconte [illegible] à l'aide de curieux papiers inédits (*Au service des rois et de la Révolution*, 1 vol. Perrin). Le journal de Reverdil est, d'ailleurs, au nombre de ces documents, celui qui nous a paru le plus précieux, car il reconstitue en traits inusités l'intimité de la cour de Varsovie sous le règne du dernier souverain polonais.

Il faut louer la librairie Plon de s'être décidée enfin à donner au grand public, sous un format réduit et dans une édition qui rend cet ouvrage accessible à tous, les si captivants *Souvenirs* du général du Barail (3 vol., chacun 3 fr 50). Les notes de ce soldat d'élite qui mérita d'être comparé aux grands cavaliers de la légende, les Curély, les Marbot, les Lasalle, les Richepanse, les de Brock, les Schauenbourg, ont, dès leur apparition, intéressé le public comme une chanson de geste moderne. Dans ces commentaires d'un homme de guerre, qui se flatta toute sa vie de servir le drapeau et non les partis, c'est notre épopée africaine qui s'évoque, tout le livre d'or de la conquête rappelé, avec force traits et anecdotes typiques, par un témoin qui fut vingt ans à l'avant-garde. Puis vient l'expédition du Mexique, à laquelle du Barail prit une part glorieuse et où commença de se dessiner à ses yeux l'inquiétante personnalité de Bazaine. La dernière partie de l'ouvrage a trait à la guerre de 1870, au drame de Metz, à la Commune, puis aux premières années de la République et à l'œuvre personnelle du mémorialiste, alors que, devenu ministre de la Guerre, il consacrait tous ses efforts à la réorganisation militaire.

***

Littérature militaire.

Le capitaine Bertin a suivi toute la campagne de Mandchourie comme attaché militaire à la deuxième armée japonaise (général Okou), puis il a rempli les mêmes fonctions pendant plusieurs années à Tokio. Ses impressions personnelles recueillies sur les champs de bataille se sont complétées des documents que le gouvernement japonais lui a communiqués ensuite. Son ouvrage *Liaoyang* (Chapelot, 15 fr) où il retrace les opérations des armées de Mandchourie avant et pendant cette mémorable bataille, est pour le côté japonais ce que l'ouvrage du grand état-major russe représente pour le parti adverse. Je préfère cependant, à certains points de vue, la relation de notre compatriote, qui est moins chargée de détails et plus complètement impartiale. Il faut remarquer spécialement les observations de l'auteur sur les formations de l'infanterie et l'extension des fronts. Les conclusions du capitaine Bertin, relativement indulgentes pour le haut commandement de l'armée russe sont très sévères à l'égard des exécutants : au contraire, du côté japonais, les conceptions, souvent critiquables, ont pu être menées à bien grâce aux merveilleuses qualités de la troupe et de ses cadres.

Le général Maitrot a réuni en un volume : *Les Manœuvres françaises du Sud-Ouest en 1913* (Berger-Levrault, 1 fr), les articles qu'il a publiés l'an dernier dans l'*Echo de Paris*. Il y résume d'abord les opérations, puis déduit des faits la leçon des manœuvres. Frappé de l'endurance de nos régiments d'infanterie du Sud-Ouest, l'auteur constate, en revanche, l'insuffisance de leur instruction ; il réclame la mise en service d'une pièce légère pour les batteries à cheval et l'introduction d'artillerie lourde dans nos corps d'armée. Le général Maitrot signale encore quelques autres défauts de notre organisation. — Le colonel de Thomasson a suivi les *Grandes Manœuvres anglaises en 1913* (Berger-Levrault, 0 fr 75), il nous montre les progrès accomplis par nos voisins d'outre-Manche, les lacunes que présente encore leur armée et nous donne un aperçu de la discussion qui met aux prises depuis plusieurs années les partisans et les adversaires du service obligatoire.

Je désire signaler encore une publication périodique, déjà vieille de quelques mois mais dont je n'ai pas encore parlé, les *Archives militaires* (Revue trimestrielle, abonnement 12 fr ; Berger-Levrault), qui tient le lecteur au courant des questions intéressant les armées de tous les pays, y compris le nôtre ; cette revue ne fait aucunement double emploi avec la *Revue militaire des Armées étrangères* et sera consultée avec fruit par tous ceux qui désirent suivre le développement des armées au point de vue de leur organisation, de leur outillage, de leur instruction et de leur tactique.

R. K.

***

Théâtre.

Kounala (E. Figuière), drame en quatre actes, en vers, par M. Alexandre Meunier, est la mise à la scène d'une légende populaire hindoue où l'on rencontre déjà le mythe de Phèdre. Pièce toute pénétrée de la symbolique païenne, et des doctrines bouddhiques, tout imprégnée de poésie orientale.

Le *Théâtre* (huitième série 1913), par Adolphe Brisson. Sous ce titre, l'éminent critique dramatique du *Temps* réunit (Lib. des *Annales politiques et littéraires*) ses feuilletons hebdomadaires publiés par le grand journal du soir. On a ainsi un tableau très précis et le plus éloquent et le plus judicieux commentaire de la production [illegible] au cours de l'année qui vient de finir.

M. Albert Soubies publie [illegible] dans sa charmante et si utile collection de l'*Almanach des Spectacles*, un volume nouveau de 420 pages, orné d'une très jolie eau-forte de M. Laguillermie.

Entre autres indications intéressantes, on y relèvera la liste, établie avec grand soin, de toutes les pièces représentées pour la première fois en France pendant le dernier exercice.

Sous ce titre enfin : *Figures disparues* (Plon, 3 fr 50), M. Camille Le Senne a réuni [illegible] chapitres érudits et attachants [illegible] quelques-unes de ses chroniques du Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre.

***

Musique et Musiciens.

M. J. Combarieu nous donne le second volume de son excellente *Histoire de la musique*, des origines à la mort de Beethoven. Ainsi se trouve maintenant complété (Ed. A. Colin, 2 vol., chacun 8 fr.) ce précieux volume des bibliothèques d'artistes. — Sur l'art ou la vie des grands musiciens, de récentes publications sont également à signaler. Ce sont : *Mozart* (Alcan), par M. Henri de Curzon ; *Richard Wagner et les Femmes* (Perrin), par M. Julien Kapp ; *Hector Berlioz* (Delagrave), par M. J.-G. Prod'homme. Et n'oublions pas de mentionner, au point de vue technique, la *Science et l'Art du chant, méthode complète de voix* (Delagrave), par M. Henri Frossard.

***

Divers.

En un petit livre qui sera très accueilli par les familles chrétiennes : *Avant le mariage* (Lethielleux, 1 fr.), M. l'abbé Louis Rouzic a réuni quelques causeries agréables, souvent spirituelles et toujours pleines de bon sens, sur le célibat, le mariage ; mariages d'intérêt, de raison, de passion, d'amour, et aussi sur les mésalliances. Ces pages familières que dominent la foi se lisent aisément et ceux-là mêmes qui sont le plus éloignés des idées religieuses y peuvent trouver d'excellents conseils.

D'agréables récits et d'utiles traités de chasse ont récemment paru. Nous citerons : la *Chasse en Indo-Chine* (Plon), par M. Lucien Roussel ; *Feuilles détachées de mon Journal de chasse* (Fontemoing), par le kronprinz Guillaume, traduction de Mlle Mathilde de Pfyffer ; et *Nos Chiens de rapport sur la piste du gibier blessé* (aux bureaux de l'*Eleveur*, 52, rue de la Liberté, Vincennes, 3 fr.), par Georges Benoist, avec une couverture et d'excellentes et très exactes illustrations du dessinateur Louis de La Jarrige.

Le Directeur : René Baschet. Imprimerie de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet.

Au dernier Salon de l'Auto,
les 2/3 des voitures
exposées étaient
montées sur
Michelin.

Sur les routes de France,

60.000 automobilistes ne roulent que sur Michelin.

C'est la meilleure preuve que le Michelin est le plus avantageux.

Votre vendeur seul y pourrait trouver son compte !

LA PETITE ILLUSTRATION

THÉATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by Sacha Guitry, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

***(L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)**

France et Colonies . . . 80 francs — Etranger. . . . . 100 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

LA FLEUR DE FRANCE
la dernière création
d'ORSAY,
à PARIS

Mon père avait raison...

COMEDIE EN TROIS ACTES

par

SACHA GUITRY

A Henry Hertz et à Jean Coquelin.

Mes chers amis.

Vous m'avez demandé cette pièce, je vous l'ai donnée; aujourd'hui je vous l'offre.

S. G.

M. Sacha Guitry et M. Lucien Guitry pendant une répétition.

Mon père avait raison *a été représenté pour la première fois, le 8 octobre 1919, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.*

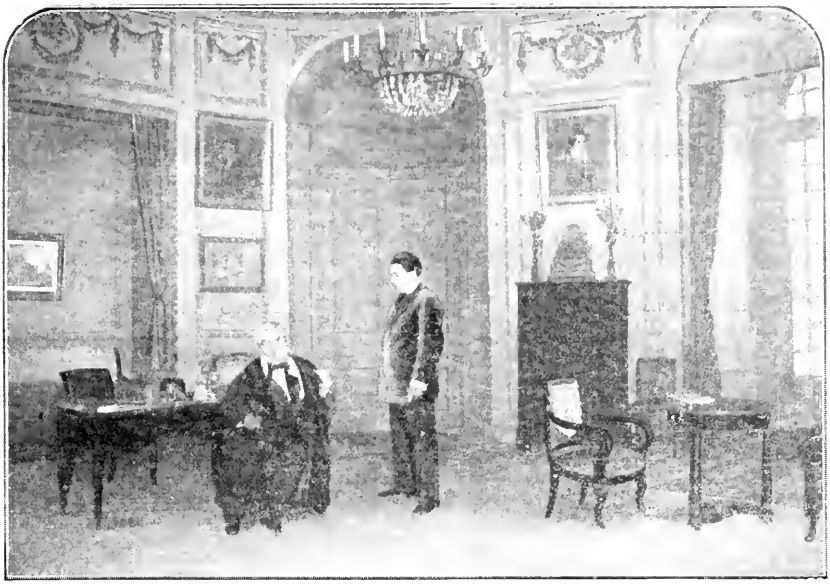
PHOTOGRAPHIES DELPHI

Copyright by Sacha Guitry, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays

PERSONNAGES

Charles Bellanger	MM.	SACHA GUITRY puis LUCIEN GUITRY.
Maurice Bellanger, son fils . . .		PAUL DUC. puis SACHA GUITRY.
Adolphe Bellanger, son père . . .		LUCIEN GUITRY.
Germaine Bellanger, sa femme	Mme	JEANNE ROLLY.
Le Docteur Mourier, son médecin	M.	JOFFRE.
Marie Ganion . . (ses domestiques)	Mme	MARIE MONTBAZON
Emile Perducay (ses domestiques)	M	FERNAL
et		
Loulou, sa maîtresse de son fils	Mlle	YVONNE PRINTEMPS

M. Sacha Guitry et Mlle Yvonne Printemps, dans une scène du 3e acte.



Adolphe (M. Lucien Guitry). Charles (M. Sacha Guitry).

Charles « *Voyons... tu avais soixante et un ans le jour de mon mariage... Il y a onze ans de cela...* » (page 5)

MON PÈRE AVAIT RAISON

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une maison particulière à Neuilly. Au premier plan, c'est le hall ; au second plan, à gauche, est la salle à manger à laquelle on accède par trois marches. Au second plan, à droite, est une grande baie qui conduit au jardin. Le jardin, au fond, est limité par une grille. L'intérieur de la maison respire l'opulence et le confort ; les boiseries sont Louis XVI et le mobilier est Louis-Philippe. Le premier acte se passe à l'automne de 1899.

Au lever du rideau, Charles Bellanger est en scène. Il porte un veston de velours gris. Il tourne le dos au public. C'est un homme de trente ans. Il travaille. Un instant plus tard, un enfant de dix ans paraît à la baie vitrée, tout au fond du décor. C'est Maurice Bellanger. Il frappe à une vitre.

CHARLES, sans se retourner. — Entrez! (L'enfant frappe de nouveau.) Entrez! (L'enfant frappe encore.) Entrez! (Il se retourne, voit l'enfant et lui fait signe qu'il peut entrer.) Eh bien... entre! (L'enfant fait répéter le geste.) Mais oui! entre... entre!... (L'enfant alors ouvre la porte, entre et la referme derrière lui.) Pourquoi n'entres-tu pas quand je te dis: « Entrez »?... Voyons, mon petit... c'est agaçant, et ce n'est pas la première fois que tu le fais... Souvent tu attends que je me sois retourné!... Pourquoi fais-tu ça?

MAURICE. — Je ne sais pas!...

CHARLES. — Comment, tu ne sais pas?...

MAURICE. — Non...

CHARLES. — Mais il faut savoir ce qu'on fait dans la vie!... Tu es un assez grand garçon maintenant pour comprendre... hein?...

MAURICE. — Bien, papa.

CHARLES. — Qu'est-ce que tu veux?

MAURICE. — Rien, papa!

CHARLES. — Comment, rien?

MAURICE. — Non!

CHARLES. — Pourquoi as-tu voulu entrer, alors?

MAURICE. — Pour te dire bonjour...

CHARLES. — Pour me dire bonjour?... Mais... nous nous sommes déjà vus aujourd'hui?...

MAURICE. — Oui...

CHARLES. — Alors, qu'est-ce que cela signifie?... Hein?... Tu dois avoir envie de quelque chose... Dis?... Parle, mon petit, je t'en prie!... Je suis en train de travailler et tu me déranges!... Hein... dis-moi ce que tu veux?... Parle!...

MAURICE. — Rien!...

CHARLES. — Ecoute, mon petit, il faut absolument que tu te corriges de cette habitude que tu as

de répondre: « Oui », « non », « rien »... il ne faut pas être comme cela, mon chéri! Il faut savoir ce qu'on veut, il faut savoir ce qu'on fait, et pourquoi on le fait... pas?...

MAURICE. — Bien, papa!...

CHARLES. — Il faut absolument que, désormais, tu te forces à réfléchir!... Ainsi, tiens, je veux que tu me dises pourquoi tu n'entres pas quand je dis: « Entrez. »

MAURICE. — Parce que tu dis : « Entrez » !

CHARLES. — Parce que je dis : « Entrez » ?

MAURICE. — Oui!...

CHARLES. — Mais qu'est-ce que tu veux que je dise?...

MAURICE. — « Entre ».

CHARLES. — « Entre »?...

MAURICE. — Oui!

CHARLES. — Mais c'est idiot, voyons, ce que tu me réponds là!... Réfléchis, mon chéri... quand je suis de dos, je ne peux pas deviner que c'est toi qui as frappé...

MAURICE. — Ah...

CHARLES. — Ben, évidemment!... Quel drôle de petit bonhomme tu fais... (Il le regarde.) Alors, tu n'as rien à me demander?...

MAURICE. — Non, papa.

Ils se regardent.

CHARLES. — Tu vas bien, oui?...

MAURICE. — Oui...

CHARLES. — Enfin, je veux dire... tu n'as mal nulle part...

MAURICE. — Non, papa!...

Ils se regardent encore.

CHARLES. — Ta maman n'est pas rentrée?...

MAURICE. — Non, pas encore.

Ils se regardent toujours.

CHARLES. — Tu étais en train de jouer au jardin?

MAURICE. — Oui, papa!

CHARLES. — Eh bien, mon chéri, continue... ne te crois pas obligé de rester là... va jouer...

MAURICE. — J'ai fini...

CHARLES. — Ah!...

MAURICE. — Oui, j'ai joué à tout ce que je savais...

CHARLES. — Alors, qu'est-ce que tu as envie de faire, maintenant?

MAURICE. — Rien!...

CHARLES. — Ah! Mais... c'est qu'il ne faut pas rester sans rien faire...

MAURICE. — Pourquoi?

CHARLES. — Parce que... euh... je ne sais pas... mais, enfin, il me semble. En tout cas... je ne peux pas te forcer à jouer, bien sûr!... Tu as envie de rester là?...

MAURICE. — Oui...

CHARLES. — Eh! Bien, reste!... Ne reste pas debout, assieds-toi...

MAURICE. — Je ne suis pas fatigué...

De nouveau ils se regardent.

CHARLES. — Tu n'es pas triste?...

MAURICE. — Non, papa!...

CHARLES. — Tant mieux!... Alors... euh... je te demande pardon, mais, moi, je vais continuer ce que je faisais...

MAURICE. — Bien, papa!...

L'enfant reste planté au milieu du hall, tandis que Charles s'est remis au travail. Quelques instants passent.

CHARLES. — Veux-tu regarder des images?...

MAURICE. — Non, merci, papa.

Charles, alors, a un petit mouvement de colère et il se retourne vers l'enfant.

CHARLES. — Écoute, mon petit, ça me gêne d'être regardé comme ça... et je ne peux pas travailler dans ces conditions-là!... Va te promener... va... fais ce que tu veux... Va voir Marie à la cuisine et dis-lui, de ma part, qu'elle te donne du chocolat... va...

MAURICE. — Bien, papa!... (L'enfant, qui ne comprend pas ce qui se passe, s'en va un peu triste... Resté seul, Charles essaie de reprendre son travail... Un instant plus tard il y renonce nerveusement. Une voiture, pendant ce peu de scène, s'est arrêtée derrière la grille. Un vieillard en est descendu. C'est Adolphe Bellanger... L'enfant ouvre la baie vitrée en annonçant:) Voilà grand-papa!...

Puis il s'efface devant Adolphe Bellanger qui entre.

ADOLPHE. — Bonjour!

CHARLES. — Bonjour, papa... comment vas-tu?

ADOLPHE. — Bien!... Je ne te dérange pas?...

CHARLES. — Jamais... voyons... tu plaisantes, papa!

ADOLPHE. — « Papa »... Est-ce que tu vas toujours m'appeler « papa »?... Tu ne trouves pas que c'est un peu ridicule, à ton âge?...

CHARLES. — Peut-être... si...

ADOLPHE. — Appelle-moi donc « père ».

CHARLES. — Si tu veux...

ADOLPHE. — Ou Adolphe!... Ta femme n'est pas là?...

CHARLES. — Non... elle n'est pas encore rentrée...

ADOLPHE. — Alors... je peux l'attendre?...

CHARLES. — Je pense bien!... Tu as à lui parler?...

ADOLPHE. — Non.

CHARLES. — Alors, pourquoi veux-tu l'attendre?

ADOLPHE. — Parce qu'elle doit avoir, elle, quelque chose à me dire...

CHARLES. — Ah?...

ADOLPHE. — Oui!... Elle est passée chez moi après le déjeuner: malheureusement, je n'étais pas là...

CHARLES. — Qu'est-ce qu'elle voulait?

ADOLPHE. — Je n'en sais rien... mais il paraît qu'elle avait absolument besoin de me voir...

CHARLES. — Tiens!

ADOLPHE. — Oui! Voilà ce que mon valet de chambre m'a dit quand je suis rentré tout à l'heure... Tu n'es pas au courant?

CHARLES. — Pas du tout...

ADOLPHE. — Il l'a trouvée nerveuse et agitée...

CHARLES. — Ah!

ADOLPHE. — Alors, je suis venu!... Ce ne doit pas être bien grave, hein?

CHARLES. — Oh! non... je l'espère, du moins!

ADOLPHE. — Toi, tu n'es pas nerveux?

CHARLES. — Pas du tout.

ADOLPHE. — Tu as bien raison! Il ne faut jamais être nerveux! Les gens nerveux ne font rien de bon...

Un temps.

CHARLES. — Tu dînes avec nous?

ADOLPHE. — Non, je ne peux pas... je dîne au cercle...

CHARLES. — Seul?

ADOLPHE. — Oui.

CHARLES. — Alors, tu peux rester...

ADOLPHE. — Non... j'aime mieux aller au cercle...

CHARLES. — Bon, bon!... Et tu te mets en smoking pour dîner tout seul?

ADOLPHE. — Je me mets tous les soirs en smoking.

CHARLES. — C'est inouï!

ADOLPHE. — Pourquoi?... C'est un très bon prétexte pour changer de linge!...

CHARLES. — Evidemment!.... Veux-tu fumer?

ADOLPHE. — Je veux bien!... (Charles offre à son père des cigarettes.) Oh! Mais c'est du tabac blond, ça, merci!... C'est trop doux pour moi! Je vais fumer une des miennes!... Le tabac blond, c'est comme l'eau dans le vin... ça m'échappe... Pour moi, le tabac est brun, le vin est pur... le gigot est à l'ail... et les femmes sont jeunes!...

CHARLES. — Quelle santé tu as... C'est superbe!... Vraiment, c'est beau à voir!...

ADOLPHE. — Je suis beau à voir... moi?

CHARLES. — Non, ta santé...

ADOLPHE. — Ah! oui...

CHARLES. — C'est un beau spectacle...

ADOLPHE. — Eh bien! paie-toi ça!...

CHARLES. — Et chaque fois que je reste quelques jours comme ça, sans te voir, c'est de nouveau pour moi une surprise très agréable. J'ai l'impression que tu vas de mieux en mieux, d'ailleurs...

ADOLPHE. — C'est la vérité... je vais de mieux en mieux...

CHARLES. — Allons donc!...

ADOLPHE. — Oui! Depuis ma dernière grippe, je me sens renouvelé!... Vois-tu, il faut être gravement malade tous les dix ans, parce que, si on en revient, on est bien mieux après...

CHARLES. — C'est possible.

ADOLPHE. — C'est certain!... On se débarrasse d'un tas de cochonneries, sûrement... Jamais, en tous cas, je ne me suis senti aussi bien... et depuis avant-hier... soixante-dix-sept!

CHARLES. — Quoi?...

ADOLPHE. — Oui!...

CHARLES. — Soixante-dix-sept? Qu'est-ce que tu racontes... voyons... tu as soixante-douze ans!

ADOLPHE. — Tu sais donc mon âge?

CHARLES. — Ben, voyons... tu avais soixante et un ans le jour de mon mariage... il y a onze ans de cela...

ADOLPHE. — Oui!...

CHARLES. — Alors, comment fais-tu pour avoir soixante-dix-sept ans aujourd'hui?...

ADOLPHE. — Je me vieillis!

CHARLES. — Tu te vieillis?

ADOLPHE. — Oui.

CHARLES. — Pourquoi?

ADOLPHE. — Ça m'amuse... et puis, ça me permet de dire que j'ai vécu sous Louis XVIII... En réalité, je suis né en 1827... or, nous sommes en 1899...

CHARLES. — Ça te fait donc soixante-douze ans...

ADOLPHE. — Oui... seulement, comme cela, je suis né sous Charles X...

CHARLES. — Ecoute, voyons... ce n'est pas mal?...

ADOLPHE. — Non, bien sûr, ce n'est pas mal... mais c'est moins bien!... Si j'avouais mon âge, je ne pourrais plus dire que j'ai vu Louis XVIII.

CHARLES. — Et tu le dis?

ADOLPHE. — Ah! Oui... souvent!... Chaque fois que je peux!... J'ai inventé une histoire magnifique à ce sujet-là! Histoire au cours de laquelle je raconte comment et pourquoi le roi Louis m'a embrassé quand j'avais deux ans...

CHARLES. — Ah!

ADOLPHE. — Oui!... Ça, c'est flatteur!... Fais-la-moi raconter un jour à quelqu'un, devant toi... tu verras les détails... ils sont émouvants!... Et puis, ils sont de plus en plus nombreux!... Dame, à force de raconter l'histoire, les détails augmentent!

CHARLES. — Mais pourquoi fais-tu ça?

ADOLPHE. — Parce qu'il n'y a rien de meilleur que de faire travailler l'imagination... Et puis, surtout, il y a le plaisir...

CHARLES. — Le plaisir?... Quel plaisir?...

ADOLPHE. — Le plaisir de mentir!

CHARLES. — C'est un plaisir?

ADOLPHE. — Ah! C'est mieux que ça... c'est une volupté!... C'est une des plus grandes voluptés de la vie!... C'est une joie qui n'est pas fatigante... et qui n'est limitée que par la crédulité des autres... tu vois jusqu'où ça peut aller!... C'est une habitude à prendre!... Moi, je l'ai prise très jeune... oui... j'ai menti à mes parents... à mes professeurs... j'ai menti à mes maîtresses, à mes amis et puis alors, je me suis marié...

CHARLES. — Et alors... là, n'en parlons pas!

ADOLPHE. — Là... alors... parlons-en! Quand ta pauvre maman est morte, j'avais cinquante ans... comme je ne pouvais plus lui mentir, je me suis mis à me rajeunir pour me distraire!... Je me suis rajeuni jusqu'à soixante-dix ans... et puis alors, tout à coup, je me suis mis à me vieillir pour avoir l'air plus jeune!... Actuellement, ça ne donne rien encore... mais, dans cinq ou six ans, quand j'aurai soixante-dix-huit ans... songe que je dirai que j'en ai quatre-vingt-cinq!... Et alors tu verras la tête des gens!... Je serai entouré de prévenances et d'admiration... d'autant plus qu'à ce moment-là, tu le penses bien, mes relations avec Louis XVIII auront pris une importance considérable... une sorte d'intimité!...

CHARLES. — Eh! Bien, moi, je n'aime pas le mensonge! Je le déteste même d'une façon un peu superstitieuse!

ADOLPHE. — Allons donc!

CHARLES. — Oui!

ADOLPHE. — Tu as peut-être peur d'être puni?

CHARLES. — Peut-être!... Pas toi?

ADOLPHE. — Ah! Non!...

CHARLES. — Cependant, ne m'as-tu pas dit un jour que tu avais fait croire à maman que tu devenais sourd?

ADOLPHE. — Si!... Dame... elle parlait tout le temps: de cette façon-là, j'ai eu un peu la paix...

CHARLES. — Oui... mais, lorsque plus tard tu es devenu réellement dur d'oreille, tu ne t'es pas dit que peut-être tu étais puni?

ADOLPHE. — Puni?... Ce n'est pas une punition!... Tu crois que c'est un inconvénient d'être dur d'oreille?

CHARLES. — Il me semble.

ADOLPHE. — Quelle erreur!... Une punition? Pour les autres, oui! C'est pour les autres que c'est fatigant... ce n'est pas pour moi!... Pour moi, c'est délicieux! On ne me dit jamais que les choses essentielles. Comme on sait qu'il faut me crier dans l'oreille tout ce qu'on a à me dire, on réfléchit avant de me parler... c'est excellent pour tout le monde... et moi ça ne m'empêche pas de parler... au contraire... et on est obligé de m'écouter... et on ne peut pas m'interrompre, moi! je n'entends pas!

CHARLES. — Et les autres sourds?

ADOLPHE. — Hein?

CHARLES. — Et les autres sourds?

ADOLPHE. — Eh! Bien?

CHARLES. — Ils ne t'agacent pas, les autres sourds?

ADOLPHE. — Pas du tout!... Ils me font répéter tout ce que je dis... je suis très bavard... j'adore ça!... (Un temps.) Bonjour, mon petit... tu vas bien?

CHARLES. — Mais oui...

ADOLPHE. — Tu es de bonne humeur?

CHARLES. — Oui...

ADOLPHE. — Tu as bien raison, il faut toujours être de bonne humeur!

CHARLES. — Tu es toujours de bonne humeur, toi?

ADOLPHE. — Ah! Oui!...

CHARLES. — Et je suis sûr que rien n'a d'influence sur toi?...

ADOLPHE. — Ah! Non!... Je suis trop vieux, maintenant...

CHARLES. — Tu estimes sans doute qu'il ne peut plus rien t'arriver?

ADOLPHE. — Si... mourir!...

CHARLES. — Oh!...

ADOLPHE. — Dame!... Et ça a une telle importance que, ma foi, je reste!...

CHARLES. — Tu y penses quelquefois?

ADOLPHE. — A la mort? Tous les jours...! Pas le soir, ce serait trop triste... mais le matin, en me réveillant, et ce n'est pas triste du tout!

CHARLES. — Alors, tu continues à trouver que la vie...

ADOLPHE. — Il n'y a rien de mieux!... La vie! Mais c'est magnifique! Seulement, il ne faut pas la compliquer: elle ne demande que ça. Tu te souviens que je te l'ai dit le jour où tu m'as annoncé que tu voulais te marier?

CHARLES. — Je me souviens... oui!...

ADOLPHE. — Es-tu toujours content de t'être marié?

CHARLES. — Mais... oui...

ADOLPHE. — Tant mieux! Si vous êtes heureux, c'est superbe! Ah! Dame, c'est une si jolie idée que celle de vouloir faire le voyage à deux! Seulement, il ne faut pas se tromper. Ceux qui se trompent, je les plains! Ah! là! là!...

CHARLES. — Tu n'as donc pas été heureux, toi?

ADOLPHE. — Ah! Non!...

CHARLES. — A cause de quoi?

ADOLPHE. — A cause de ta mère.

CHARLES. — Maman?

ADOLPHE. — Oui!

CHARLES. — Pourquoi?

ADOLPHE. — Parce qu'elle pleurait tout le temps.

CHARLES. — Et pourquoi pleurait-elle?

ADOLPHE. — Parce qu'elle n'était pas contente...

CHARLES. — Pourquoi est-ce qu'elle n'était pas contente?

ADOLPHE. — A cause de ma conduite..

CHARLES. — Ah! Bon...

ADOLPHE. — Alors... tu comprends.. sensible comme je l'étais... ça me rendait malheureux de la voir pleurer comme ça...

CHARLES. — Quelqu'un qui ne serait pas ton fils pourrait te demander pourquoi tu avais cette conduite-là?

ADOLPHE. — Je lui répondrais: Mon cher enfant, c'est parce qu'elle avait le même âge que moi.

CHARLES. — Tu le savais en l'épousant!

ADOLPHE. — Oui... seulement, à cette époque-là, nous étions jeunes!... Ah! Ta pauvre maman, c'était une brave femme, tu sais... oui, très... et puis, très honnête... mais elle était ennuyeuse!... Enfin!... C'est fini...! Oui... elle n'était pas très intelligente... mais était-elle ennuyeuse!... Ah! Si tu tiens de moi, ta femme souffrira beaucoup...

CHARLES. — Et si je tiens de maman?...

ADOLPHE. — Tu seras un brave homme...

CHARLES. — Je vois ce que tu veux dire...

ADOLPHE. — Oh! Que tu es bête!... Actuellement, qu'est-ce que ça donne?

CHARLES. — Quoi?

ADOLPHE. — Ton ménage?...

CHARLES. — Couci... couça...

ADOLPHE. — Allons donc!... Déjà!... Pourquoi?...

CHARLES. — Elle ne doit pas être de très bonne santé.

ADOLPHE. — Qu'est-ce qu'elle a?

CHARLES. — Je n'en sais rien... Tu ne t'es pas aperçu, toi, de...

ADOLPHE. — Si... un peu... La dernière fois que j'ai déjeuné ici... fichu déjeuner, d'ailleurs, pendant lequel tu n'as pas dit un mot...

CHARLES. — Oui, c'est vrai, je te demande pardon...

ADOLPHE. — Oh! Je connais ça!... Eh! Bien, ce jour-là, je l'ai trouvée, elle, triste, distraite et lointaine...

CHARLES. — N'est-ce pas?

ADOLPHE. — Oui.

CHARLES. — Elle ne t'a pas dit... une phrase... enfin... quelque chose qui...

ADOLPHE. — Pas un mot!... Mais tu as l'air inquiet, mon petit...

CHARLES. — Non... mais, enfin...

ADOLPHE. — Si, tu as l'air inquiet... As-tu été imprudent?...

CHARLES. — Moi? Oh! là! là!...

ADOLPHE. — Tu es prudent?

CHARLES. — Mais je n'ai pas à être prudent!

ADOLPHE. — Allons donc! Tu n'as pas une petite amie dans un coin...

CHARLES. — Ah! Je te jure bien que non!

ADOLPHE. — C'est superbe!... Mais, alors, je ne comprends pas... ou alors, si, je comprends bien... ton inquiétude viendrait de ta femme...?

CHARLES. — Peut-être...

ADOLPHE. — Allons!... Bon!... Encore un ménage qui ne va pas... Ah! là, là, là! là, là, là, là!... Veux-tu que je lui parle?

CHARLES. — Oh! Non.

ADOLPHE. — Tant mieux! J'ai horreur de me mêler de ces choses-là!...

CHARLES. — Je compte justement moi-même lui en dire deux mots ce soir... et je lui ai fait comprendre, ce matin, que je commençais à en avoir assez...

ADOLPHE. — Y a-t-il un fait précis?

CHARLES. — Oh! Non... seulement je suis un peu excédé de ses sorties que je trouve à la fin trop régulières... et puis, je n'aime pas qu'elle soit en retard... je l'avais priée d'être rentrée à 6 heures, il est 6 h. 1/2, et elle n'est pas là... j'ai horreur qu'on soit en retard...

ADOLPHE. — Allons... allons... du calme... du calme!... Dans ces occasions-là, il ne faut pas être nerveux... Garde ton sang-froid, et puis, hein?... attention!... Tu as deux routes devant toi, en ce moment... ne prends pas la mauvaise, surtout! Ne te

trompe pas! Fais attention... D'autant plus qu'elle ne doit pas être en bon état, cette route-là, tout le monde y passe! Et puis, tu sais, pas de concession... aucune... Les femmes... mon petit... il faut essayer de les tenir... quand on ne peut pas les tenir... il faut les lâcher!.. La lutte est mégale avec elles... fais très attention...! Je t'avais dit que tu étais trop jeune quand tu t'es marié...

CHARLES. — Nous avions le même âge!...

ADOLPHE. — Oui!... C'est toujours la même chose... et c'est magnifique quand on a vingt ans d'avoir le même âge!... Plus tard, tu verras... tu verras la différence qu'il y a entre un homme et une femme de cinquante ans !... D'abord, les femmes n'ont pas d'âge... elles sont jeunes... ou elles sont vieilles... ! Quand elles sont jeunes, elles nous trompent... quand elles sont vieilles, elles ne veulent pas être trompées...! Un homme ne se marie pas à dix-neuf ans... c'est idiot...!

CHARLES. — Tu te souviens bien que...

ADOLPHE. — Oui!... Je me souviens que vous vous étiez bêtement compromis tous les deux... quelle leçon !... Leçon dont personne, d'ailleurs, ne profitera!... Maintenant, il ne s'agit plus que de t'arranger de façon à ne pas être malheureux... parce que, tu sais, quand on est malheureux, on ne fait le bonheur de personne!... Mais sacré bon Dieu de tonnerre de fichtre... on ne peut donc entrer nulle part... on ne peut donc laisser parler personne sans découvrir un coin de chagrin, de tristesse ou d'ennui?... Sais-tu ce que la vie... sais-tu ce que soixante-douze années d'existence m'ont appris?...

CHARLES. — Non!

ADOLPHE. — Eh! Bien, elles m'ont appris que les Turcs... ah!... ils ne sont pas si bêtes!... Sais-tu ce que je crois?

CHARLES. — Non!

ADOLPHE. — Eh ! Bien, je crois que les femmes sont faites pour être mariées... et que les hommes sont faits pour être célibataires. C'est de là que vient tout le mal!

CHARLES. — Tu approuves le célibat?

ADOLPHE. — Oui!... Pour beaucoup plus d'hommes qu'on ne pense!... Tu n'as qu'à voir les veufs... ils se remarient bien moins que les veuves!...

CHARLES. — Tout ça... oui, tout ça, c'est parce que tu es très égoïste!

ADOLPHE. — ... Si tu ne fais jamais d'autre découverte!

CHARLES. — Tu l'avoues?... Tu es égoïste?

ADOLPHE. — Ben, naturellement... comme toi!

CHARLES. — Moi?... Mais je ne suis pas égoïste, moi!

ADOLPHE. — Tu n'es pas égoïste, toi?

CHARLES. — Je ne crois pas...

ADOLPHE. — Patience !... Ça viendra... heureusement!

CHARLES. — Heureusement? Tu ne te trouves pas seul dans la vie?

ADOLPHE. — Bien sûr que si, je suis seul!

CHARLES. — Ah! Tu vois!...

ADOLPHE. — Oui... je suis seul, comme toi!...

CHARLES. — Moi? Mais je ne suis pas seul!

ADOLPHE. — Allons donc! Tu n'es pas seul, peut-être, lorsque pendant un repas entier vous restez en face l'un de l'autre, ta femme et toi, sans vous dire un mot?... Lorsque tu n'es pas d'accord avec elle sur un point quel qu'il soit... est-ce que tu n'es pas terriblement seul à cette minute-là ? Crois-moi, va... tout homme est seul au monde!...

CHARLES. — Oh! Voyons!...

ADOLPHE. — Mais quoi... ce n'est pas triste !.. Ce qui est triste, c'est d'être entouré de gens qui vous embêtent!... On est très bien tout seul, je te jure!...

CHARLES. — Tu ne crains pas qu'un jour les minutes te semblent un peu longues?...

ADOLPHE. — Je ne le crains pas... je le souhaite...! Je veux que ça dure longtemps... je veux que ça n'en finisse pas...

CHARLES. — Ah ! Ça... mais tu es donc heureux ?

ADOLPHE. — Mais oui.

CHARLES. — Vraiment?

ADOLPHE. — Mais oui!

CHARLES. — Cependant, tu vis d'une façon exclusivement matérielle?

ADOLPHE. — Peut-être!

CHARLES. — Et tu ne crois à rien?

ADOLPHE. — A rien du tout.

CHARLES. — L'honnêteté... la droiture... le devoir...

ADOLPHE. — Quand les autres y croiront, je verrai ce que j'aurai à faire; je ne suis pas là pour donner l'exemple...

CHARLES. — Si tout le monde disait ça!

ADOLPHE. — Tout le monde le dit.

CHARLES. — Et tu ne crois pas au progrès?

ADOLPHE. — Ah! Non... et en rien.

CHARLES. — Tu ne crois pas à la justice?

ADOLPHE. — Non...

CHARLES. — Et l'amour, qu'est-ce que tu en penses ?

ADOLPHE. — Les femmes?

CHARLES. — Enfin, l'amour!...

ADOLPHE. — Oui... mais l'amour, malheureusement, pour nous, c'est les femmes...

CHARLES. — Eh! Bien, les femmes...

ADOLPHE. — C'est joli... c'est très joli... bien sûr...

CHARLES. — Mais...

ADOLPHE. — Quels petits chameaux!

CHARLES. — Pas toutes, voyons!

ADOLPHE. — Non ! Je parle de celles qui sont jolies.

CHARLES. — Tu es terrible...

ADOLPHE. — Pourquoi?

CHARLES. — Et tu ne crois pas à la famille, non plus?

ADOLPHE. — Non... Je crois qu'on peut s'aimer malgré qu'on soit de la même famille... mais c'est tout!... Ah! La famille... les soirées en famille... la vie de famille... oh!

CHARLES. — Et quand on est malade?

ADOLPHE. — Oui, mais il ne faut pas être malade trop longtemps... et, quand c'est la dernière maladie, il ne faut pas trop traîner... il faut y mettre une certaine discrétion...

CHARLES. — Oh! Tais-toi... voyons!... Mais, alors, à ce compte-là... qu'est-ce qui reste?

ADOLPHE. — Les amis.

CHARLES. — Ah!

ADOLPHE. — Oui, les amis... il ne faut pas en avoir besoin... mais ce n'est pas mal...

CHARLES. — Tu es désolant...

ADOLPHE. — Mais non!... Ne vis donc pas d'illusions! C'est ça qui est bête... La réalité, quelle qu'elle soit, est bien plus belle que l'illusion...

CHARLES. — Tu en es sûr ?

ADOLPHE. — Oh ! Oui !

CHARLES. — Et si on te proposait de recommencer ton existence ?

ADOLPHE. — Eh bien ?

CHARLES. — Tu accepterais ?

ADOLPHE. — Ah ! Oui !

CHARLES. — Et tu recommencerais ?

ADOLPHE. — Vingt fois !

CHARLES. — Et tu referais les mêmes choses ?

ADOLPHE. — Ah ! Non !

CHARLES. — Qu'est-ce que tu ferais ?

ADOLPHE. — Rien !... Je ne ferais rien du tout... pour être sûr de ne pas faire du mal !... Comme le

Adolphe . « *Dire que j'ai été comme toi... et que tu seras comme moi...* »

Destin n'a cru devoir me donner ni un cerveau créateur, ni une âme d'apôtre, je ne ferais rien du tout...! Je me contenterais d'admirer les actions des autres... et je vivrais pour moi, pour mon plaisir, sans m'occuper de personne...

CHARLES. — Mais c'est abominable, ce que tu dis là !

ADOLPHE. — Tu n'as qu'à faire le contraire, si tu trouves cela abominable.

CHARLES. — Et l'idée de faire du bien autour de toi ne te viendrait pas ?

ADOLPHE. — Si... peut-être... je ne sais pas...! Je ferais ce que je voudrais, ce que j'aurais envie de faire... tant mieux si c'est du bien... Je ne me forcerais pas, tu comprends !... Quand tu auras mon âge, tu t'apercevras que tu n'étais pas fait pour la plupart des choses que tu te seras cru obligé de faire pendant toute la vie. Prends donc le genre humain comme moi et adorons-le tel qu'il est, nous avons tellement besoin de son indulgence... comment aurions-nous acquis le droit d'être sévère ? Et, que tu le veuilles ou non, crois-moi... dans une vingtaine d'années, tu diras en faisant avec tes mains, comme ça : « Ne m'ennuyez pas... laissez-moi passer... fichez-moi bien la paix ! »... Tu as trente ans... et tu vas être malheureux ! Tu peux vraiment faire le malin ! Si tu savais ce que c'est que d'avoir trente ans ! Il faut sans doute les avoir au moins deux fois pour le comprendre ! Mais... tu ne... Non !...

CHARLES. — Quoi ? Dis ?

ADOLPHE. — Non... ce n'est pas la peine... l'expérience des autres ne sert à personne !... Si tu savais comme on a besoin de peu de chose pour être heureux ! Sept heures... je pars ! Tu m'excuseras auprès de ta femme. Au revoir !

CHARLES. — A bientôt...

ADOLPHE. — Dire que j'ai été comme toi... et que tu seras comme moi... Mon père avait raison !... Et comme je voudrais pouvoir te donner, comme il me l'avait donnée lui-même, la confiance sans limites que l'on doit à la vie !

Il regarde son fils, hésite un instant, puis, avant de sortir, il lui donne simultanément un baiser sur une joue et une gifle sur l'autre.

Charles a accompagné son père jusqu'à la grille du jardin. Quand il rentre, son fils est là qui termine, en l'attendant, une tablette de chocolat...

CHARLES. — Tu es là... toi ?...

MAURICE. — Oui, papa !... Je peux te demander quelque chose ?

CHARLES. — Oui... quoi ?

MAURICE. — C'est vrai que tu vas me mettre pensionnaire à la rentrée ?

CHARLES. — Comment le sais-tu ?

MAURICE. — C'est Marie qui vient de me le dire...

CHARLES. — Ah !

MAURICE. — Dis ?... C'est vrai ?...

CHARLES. — Mais oui... c'est vrai !...

MAURICE. — Oh !...

CHARLES. — Quoi ?

MAURICE. — Oh !... Pourquoi ?... Je n'ai pas été sage ?...

CHARLES. — Ça n'a aucun rapport ! Il ne faut pas que tu considères ça comme une punition... ce n'est pas une punition...

MAURICE. — Qu'est-ce que c'est, alors ?

CHARLES. — C'est une nécessité !... C'est une obligation... et puis, c'est aussi une habitude. Songe que tu vas bientôt avoir dix ans !... Quand j'ai eu dix ans, moi aussi, on m'a mis pensionnaire...

MAURICE. — Et tu as été content ?

CHARLES. — Heu... non !

MAURICE. — Alors, pourquoi me fais-tu une chose qui t'a fait de la peine ?

CHARLES. — Ben... pour...

MAURICE. — C'est pour te venger ?...

CHARLES. — Oh ! Que tu es bête !...

MAURICE. — Pense... la nuit... couché là-bas... tout seul...

CHARLES. — Tout seul ?... Vous serez au moins cinquante par dortoir...

MAURICE. — Je serai tout seul avec cinquante, voilà tout !

CHARLES. — Ça te fait donc peur d'être tout seul ?

MAURICE. — Oui !

CHARLES. — C'est peut-être une habitude à prendre très jeune !... Tu t'y feras très vite, va... et au bout d'un mois tu n'y penseras plus...

MAURICE. — Au bout d'un mois ? Tu t'en souviens pourtant encore, toi...

CHARLES. — Oui... seulement, tout de même, j'ai fini par comprendre que c'était utile...

MAURICE. — Quand est-ce que tu l'as compris ?

CHARLES. — Le jour où j'ai décidé que...

MAURICE. — Que tu me mettrais pensionnaire...

CHARLES. — Oui... et puis en voilà assez !... Je t'assure qu'un petit garçon ne doit pas grandir avec seulement des femmes autour de lui !... Avec ta maman d'un côté... qui n'est jamais là... et ta gouvernante de l'autre... tu ne deviendrais pas assez vite un petit homme... Je te jure que, actuellement, avec les cheveux que tu portes, tu as bien plus l'air d'une petite fille que d'un petit garçon... (Il regarde sa montre.) Tu es très en retard, mon chéri... très... Tu me l'as dit toi-même, et tu as remarqué que les camarades de ta classe étaient tous plus jeunes que toi !... Tu finirais par en être honteux, crois-moi !... Tu joues avec les mêmes joujoux qu'il y a cinq ans, tu ne sais pas très bien lire... tu ne sais pas du tout compter... et tu te mets à pleurer dès que je te fais la moindre observation...

MAURICE. — C'est parce que j'ai peur de toi !

CHARLES. — Peur ?... Comment peux-tu avoir peur de moi ? Est-ce que je t'ai jamais battu ?

MAURICE. — Non, jamais !... C'est peut-être pour ça...

CHARLES. — Tu réponds n'importe quoi !... Est-ce ma faute aussi si tu ne sais pas lire ?...

MAURICE. — Oui !

CHARLES. — Comment, oui ?

MAURICE. — Si tu m'apprenais, je saurais tout de suite.

CHARLES. — C'est possible, mon chéri ; mais je n'ai pas le temps de t'apprendre à lire...

MAURICE. — Pourquoi ?

CHARLES. — Parce que j'ai autre chose à faire...

MAURICE. — Ah...

CHARLES. — Oui !... Et des choses plus sérieuses que ça...

MAURICE. — Ce n'est donc pas sérieux d'apprendre à lire ?

CHARLES. — Ce n'est pas ce que je voulais dire... mais enfin, ce n'est pas mon métier...

MAURICE. — C'est donc un métier ?

CHARLES. — Mais bien sûr !...

MAURICE. — Et tu ne saurais pas le faire ?

CHARLES. — Non !

MAURICE. — Tu saurais peut-être ?...

CHARLES. — En tout cas je n'aurais pas la patience nécessaire...

MAURICE. — Ah !

CHARLES. — Non !...

MAURICE. — Et l'histoire de France, tu la sais ?

CHARLES. — Je l'ai sue...

MAURICE. — Tu l'a oubliée ?

CHARLES. — Ah ! Oui...

MAURICE. — Ça s'oublie donc ?

CHARLES. — Oui.

MAURICE. — Alors... pourquoi est-ce qu'on l'apprend ?

CHARLES. — Ben... euh... je n'en sais rien... mais enfin, c'est comme ça... il faut l'apprendre...

MAURICE. — Est-ce que les autres pays ont aussi une histoire de France ?

CHARLES, distrait. — Oui !...

MAURICE. — Elle est belle ?

CHARLES. — Non.

MAURICE. — Est-ce que tous les pays ont des rois ?

CHARLES, de plus en plus distrait. — Oui !...

MAURICE. — Comment sont-ils ?

CHARLES. — Très bien...

MAURICE. — Quel est le plus grand roi qui ait jamais existé ?

CHARLES. — Charlemagne...

MAURICE. — Je croyais qu'il était empereur...

CHARLES. — Oui... aussi... (Un temps.)

MAURICE. — Mais si je travaillais beaucoup pendant les vacances, est-ce que tu me mettrais pensionnaire tout de même ?...

CHARLES. — Oui, mon chéri... (L'enfant a des larmes aux yeux.) Oh ! Non, ne pleure pas, je t'en supplie, mon chéri... je suis assez énervé comme ça... (Il va ouvrir au fond la porte vitrée et il écoute le bruit d'une voiture qui passe et ne s'arrête pas... Un instant plus tard la sonnerie du téléphone se fait entendre... Charles rapidement va à l'appareil.) Allô ? — Oui !... — Comment... c'est toi ?... Mais quelle drôle de voix tu as ! Pourquoi n'es-tu pas rentrée, ainsi que je t'avais priée de le faire, avant six heures ? — Et pourquoi me téléphones-tu ? — Tu n'as pas eu d'accident au moins ? — Alors ? — Pourquoi me téléphones-tu ? — Tu as à me parler ? — Eh bien rentre. — Comment, non ? Qu'est-ce que ça veut dire ? — Et puis qu'est-ce que c'est que cette voix que tu prends ? — D'où me téléphones-tu d'abord ? — Comment qu'importe ? — Oui !... Oui !... Et justement moi aussi j'ai à te parler. — Seul ? Oui !... Maurice est là, près de moi. — Pourquoi ?... — Mais il ne peut pas entendre ce que tu me dis ! — Mais qu'est-ce que ça signifie tout ça ? — Bon... Bon !... (A Maurice.) Veux-tu être gentil, mon chéri, laisse-nous, ta maman et moi... (Le petit s'en va.) Parle... j'écoute. — Oui ! Très... trop nerveuse même... et je te répète que justement je comptais t'en parler ce soir... — Tu as compris quoi ?... — Et c'est pour ça que... quoi ? — Que tu n'es pas rentrée ? — Nous n'en parlerons pas. — Pourquoi ? — Parce que quoi ?... — Ça n'en vaut plus la peine ?... — Mais qu'est-ce que ça veut dire tout cela ? — Quoi ! quoi ! quoi !... quoi fini ? Qu'est-ce qui est fini ? — Tout quoi ? Je te prie de rentrer immédiatement ! — Ah çà ! mais tu es folle ! — Mais je t'écoute. — Le courage de quoi ? — De voir quoi ? — Quelle chose ? — La vie ? — Qu'est-ce que tu as à lui reprocher à la vie ? — Intolérable ? Dans quel sens ? — Mais c'est pour en arriver à quoi, tout cela ? Allons, voyons, parle ! parle... Dis ce que tu as à dire... et dis-le simplement... Dis les mots qui te viennent. De quoi es-tu victime ? — Quel sentiment ? — Plus fort que ta volonté ? Et alors ? — Partir ? Pour où ?... Quand ? — Ce soir ! Tu vas partir ce soir ? — Décidé par qui ?... par qui est-ce décidé ?... — Par toi ? Depuis quand ? — Depuis un mois !... Et depuis un mois tu vis avec ce secret en toi, avec ce poison... et tu as pu vivre... et depuis près d'un mois tu t'endors près de moi avec cette pensée !... Avec la frousse peut-être de me la murmurer à l'oreille en dormant !... Et tu as pu dormir ! Ainsi, pendant un mois tu m'as menti à chaque seconde de la vie... et tu m'as laissé te parler de l'avenir... et quand, hier matin, je t'ai demandé ce qu'on ferait pendant le mois de septembre,

tu m'as répondu : « Ce que tu voudras! » Tu disais vrai!... et tu devais rire en dedans... ce que je voudrais! Oui, désormais, me voilà obligé de faire ce que je veux!... Ah! Que c'est laid!... Et la veille te souviens-tu de la chose que tu m'as dite et que je t'ai fait répéter ?... T'en souviens tu ?... Et c'était la femme d'un autre, déjà, que je tenais dans mes bras!... Ah! Si tu savais quel dégoût me monte aux lèvres en ce moment!... Je te jure que j'ai un goût affreux dans la bouche!... Mais, comment, comment as-tu pu faire ça?... et pourquoi?... pourquoi as tu attendu la dernière minute pour m'en parler ? Pourquoi ?... — Pour!... Tu as eu peur? Lâche? Tu n'es même pas fière de ce que tu fais !... et tu as eu peur !... Ah ! Je te vois en ce moment... je te devine à travers une voilette éclaisse... Oh! et Maurice!... Oh! oui, va-t'en... va-t'en... tu as raison!... Ah! Quelle femme ignoble tu es!... D'où me téléphones-tu, je te prie? — D'où me téléphones-tu? — D'une gare!... Et dire que tu n'es pas rentrée... dire que tu me téléphones dans la crainte que tu avais sans doute d'être retenue par moi... de force!... Retenue!... Te retenir!... Moi! connaissant ton intention!... ta décision! Moi, ah! non, je suis plus fier que tu ne crois, tu sais ! Tu peux t'en aller, va, je te jure !... Ah ! et puis tu peux pleurer ! — Quoi ! M'expliquer ?... Ah ! non, c'est fini!... — De me faire comprendre quoi? Non! non! rien! Va-t'en! Va-t'en vite et dépêche-toi. Allons, va, raccroche cet appareil... — Ah! non! toi d'abord! Je ne m'en vais pas, moi... C'est toi qui t'en vas... Raccroche cet appareil, va! va! va! que j'entende le petit bruit sec que va faire ton départ!... Allez, allez! Va-t'en, va-t'en vite! Va vite dire à quelqu'un que « ça y est » et que « c'est fini »... va... va prendre ton train, va... va... Ah! oui. Adieu... Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en !... Non... va-t'en !... (Un temps.) Allô ?... Allô ?... (Puis, doucement, il raccroche son récepteur. Quelques instants après il appelle.) Maurice!... Maurice!

Puis il fait disparaître dans un tiroir la photographie de sa femme qui se trouvait sur son bureau. L'enfant paraît alors.

MAURICE. — Tu m'as appelé, papa?

CHARLES. — Oui.

MAURICE. — Pourquoi?

CHARLES. — Pour te dire bonjour... (L'enfant étonné le regarde.) Et puis aussi pour t'avouer que, tout à l'heure, je t'ai menti.

MAURICE. — Ah!

CHARLES. — Oui! Je crois que je me souviens de pas mal de choses en histoire de France...

MAURICE. — Ah...?

CHARLES. — Oui... et tu m'as donné une idée... j'ai bien envie de ne pas te mettre pensionnaire!...

MAURICE. — Ah!

CHARLES. — Oui... et je crois bien que, au lieu de te mettre pensionnaire, je vais me mettre professeur.

MAURICE. — Ah!

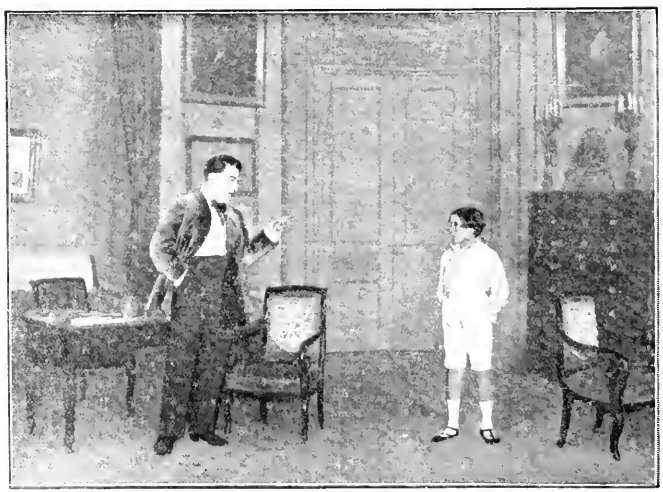
CHARLES. — Oui... seulement, pour commencer, je ne vais prendre qu'un seul élève.

MAURICE. — Moi ?...

CHARLES. — Oui, toi !... Et je vais t'apprendre tout ce que je sais... tout!... Les premiers temps ça nous amusera... et puis, un beau jour, je crois que ça nous passionnera... Ah! Si je pouvais... si je pouvais faire un homme heureux!...

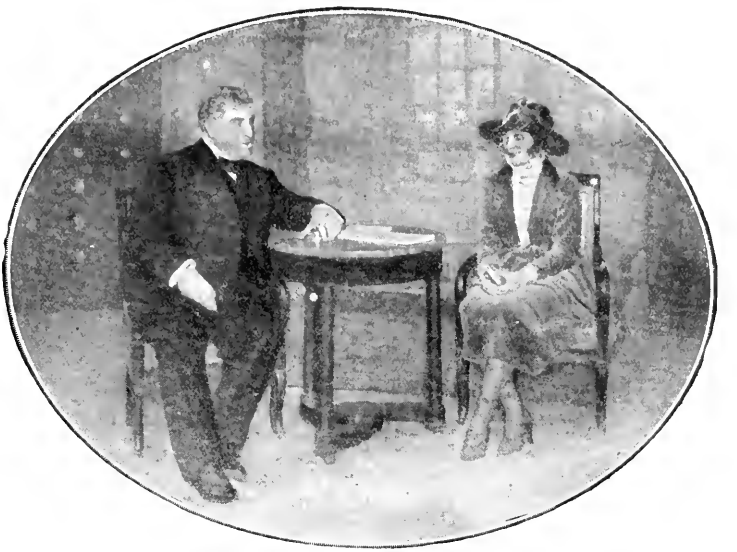
Il le prend dans ses bras, tendrement.

RIDEAU



Charles. Maurice.

Charles : « *Je vais essayer de t'apprendre tout ce que je sais...* »



Charles (M. Lucien Guitry). Loulou (Mlle Yvonne Printemps).

Loulou. — *Vous vous ressemblez assez tous les deux pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible...* » (page 15)

ACTE II

Même décor qu'à l'acte précédent, mais vingt ans plus tard, en 1919.

Au lever du rideau, Charles Bellanger, âgé de cinquante ans, se trouve, dos au public, vêtu d'un veston de chambre identique à celui qu'il portait au premier acte. Il est en train de travailler lorsque son fils Maurice, âgé de trente ans, paraît à la porte vitrée du fond. Au moment où il va frapper à l'une des vitres, il fait le geste de quelqu'un qui se souvient de quelque chose... puis il frappe.

CHARLES, sans se retourner. — Entrez... (Maurice frappe de nouveau.) Entrez... (Maurice frappe encore.) Entrez... (Puis il se retourne et voit son fils... Il lui fait signe d'entrer.) Entre donc !... (Maurice entre.) Pourquoi n'entres-tu pas? (Maurice lui sourit.) Qu'est-ce qu'il y a?

MAURICE. — Tu ne te souviens pas?

CHARLES. —Non... de quoi?

MAURICE. — Il y a vingt ans, papa... un jour, à cette porte... Je t'ai obligé à te retourner pour que tu me dises: « Entre », au lieu de: « Entrez ».

CHARLES. — Je me souviens!... Oui, oui, oui... tu étais terrible!... Tu ne voulais pas comprendre pourquoi moi, ton père...

MAURICE. — Oh! Vouloir, si... mais réellement je ne pouvais pas admettre que tu me dises « vous »... D'ailleurs, il ne faut pas que je fasse le malin... ça me fait toujours quelque chose!

CHARLES. — Que c'est loin déjà!... Ce n'était pas à ce carreau-là que tu frappais à cette époque...

MAURICE. — Ah! Non!...

CHARLES. — Oh ! Non... C'était au moins deux carreaux plus bas...

MAURICE. — Ah! Oui, c'est loin, et cependant, c'est drôle, je me revois ce jour-là avec une précision extraordinaire... je me vois assis... là... avec mon grand col bleu...

CHARLES. — Non... tu étais assis... là... et tu étais tout en blanc, ce jour-là...

MAURICE. — Tu crois?

CHARLES. — Oh! J'en suis sûr!... Et te souviens-tu aussi de ce qui s'est passé ce jour-là?

MAURICE. — Non... quoi?... Une chose importante ?

CHARLES. — Oui.

MAURICE. — Heu... non !... Les détails insignifiants, je crois m'en souvenir... et la chose importante, je l'oublie...

CHARLES. — Tu ne te souviens pas que ce soir-là nous avons dîné seuls tous les deux pour la première fois?...

MAURICE. — C'était ce jour-là?

CHARLES. — Oui.

MAURICE. — Je te demande pardon... de... de... t'avoir rappelé...

CHARLES. — Oh! Tu es fou!... Nous allons d'ailleurs être obligés de parler de... ça... et de tout le reste, dès aujourd'hui...

MAURICE. — Ah?

CHARLES. — Oui !... Tu sais que c'est ton anniversaire aujourd'hui...

MAURICE. — Ah ! Mais oui ! Tiens, c'est vrai !...

CHARLES. — Comment, tu ne le savais pas ?

MAURICE. — Je le savais, si... mais je n'y pensais pas...

CHARLES. — Et... personne... ne t'y a fait penser ?

MAURICE. — Non...

CHARLES. — Tiens... mais... sans vouloir être indiscret... je croyais que... tu avais dans ta vie... quelqu'un... qui aurait pu t'en faire souvenir ce matin...

MAURICE. — Ben... oui... seulement, la chose à laquelle tu fais allusion est finie depuis quatre mois déjà...

CHARLES. — Ah !... A mon tour, je te demande pardon...

MAURICE. — Oh ! Papa... je t'en prie... si tu savais...

CHARLES. — Mais alors, tu es...

MAURICE. — ... avec une autre !...

CHARLES. — Ah ! Bon !... Et celle-là, elle n'a pas cru devoir...

MAURICE. — Non... celle-là, c'est un peu trop récent ! Nous en sommes encore à nous occuper exclusivement de ses anniversaires, à elle...

CHARLES. — Bon... bon... bon...

MAURICE. — Tout ça, d'ailleurs, a si peu d'importance !

CHARLES. — Enfin... quand tu auras envie de m'en parler...

MAURICE. — Plus tard... peut-être... !

CHARLES. — J'attendrai !... Et veux-tu que, en attendant, et pour te donner confiance, je te parle de moi ?...

MAURICE. — Mais je t'en prie, père...

CHARLES. — Père ?... Pourquoi « père » ?...

MAURICE. — Je ne sais pas...

CHARLES. — Quelle drôle d'idée...

MAURICE. — Tout à coup je viens de penser que maintenant j'ai trente ans et que, peut-être, tu préférerais...

CHARLES. — Pourquoi ?... Oh ! Non, pas du tout !

MAURICE. — Tant mieux !... J'aime tellement mieux t'appeler « papa » !

CHARLES. — Alors, voilà... voilà ce que j'ai à te dire !... Après t'avoir enseigné l'histoire et la géographie, que j'avais oubliées, je t'ai appris mon métier et ce que je savais de la vie... Ça m'a pris vingt ans. Je m'étais confié cette mission, je l'ai remplie... Je m'étais fixé cette limite, j'ai pu l'atteindre... et tout ce que je savais, tu le sais maintenant !... Et, ma foi, puisque tu en sais autant ou aussi peu que moi, je n'ai plus de raison de continuer et je m'arrête !...

MAURICE. — Tu t'arrêtes ?

CHARLES. — Oui, j'ai fini. J'ai assez travaillé... à toi ! Tu es parfaitement au point... j'ai l'impression que notre métier te plaît...

MAURICE. — Beaucoup...

CHARLES. — Eh ! Bien, je te dis à toi : exerce-le désormais en toute liberté. Je t'ai appris à ramer, conduis ta barque maintenant. Eloigne-toi doucement de la rive pour que de loin je puisse encore un peu t'indiquer le chemin...

MAURICE. — Mais pourquoi restes-tu sur la rive ?

CHARLES. — Pour vivre... oui, pour respirer... pour le plaisir, tout simplement, de ne rien faire !...

MAURICE. — Tu te sens fatigué ?

CHARLES. — Oh ! Mais non, pas du tout, au contraire !... Je vois de l'inquiétude dans tes yeux... Il ne faut pas que tu sois inquiet, surtout, car je ne suis ni las ni écœuré... oh ! non... et quand je dis que j'ai fini, je ne dis pas exactement ce que je pense... non, je n'ai pas fini... seulement, j'ai envie de m'arrêter, pour l'instant !... Oui, j'ai envie de m'arrêter pendant dix ans. Dans dix ans, je reprendrai le collier... parce que, dans dix ans, je crois que je ne serai plus bon qu'à travailler !... Actuellement, j'ai besoin... j'ai envie surtout de... pas mal de choses !... Oui... j'ai très envie de m'intéresser à des choses qui seront nouvelles pour moi... telles que... je cite au hasard... la peinture... le théâtre... les élégances même... oui, les élégances que j'ai toujours méprisées me tentent assez... je l'avoue !... Je viens de passer vingt ans dans ce veston de chambre, il est usé... eh ! bien, adieu... ou au revoir... En tout cas, autre chose, maintenant ! Ainsi, j'aurai vécu la plus grande partie de ma vie dans les meubles de ma grand'mère ; j'en ai assez. J'ai envie de rajeunir un peu tout ça... je suis fatigué du Louis-Philippe...

MAURICE. — Comment vas-tu le rajeunir ?

CHARLES. — Avec du Louis XVI... il n'y a rien de tel !... Est-ce que tu m'approuves ?

MAURICE. — Mais je n'ai pas à...

CHARLES. — Ah ! Si, justement... et il faut que nous soyons d'accord... c'est comme ça que ça peut être charmant !... Il faut que tu comprennes bien que je viens d'atteindre ma cinquantième année... c'est-à-dire à peu près la moitié de ma vie et que, par raison, par devoir, je n'ai pas utilisé tout ce qu'il y avait en moi... de jeunesse... j'avais mis de côté bien des choses... volontairement, parce que ton éducation me semblait être d'un intérêt supérieur à tout... mais, à présent, tu n'as plus besoin de moi, et je veux savoir si la vie a pour moi des ressources encore. Voilà. C'est tout. Les questions matérielles vont se régler entre nous de la façon la plus simple...

MAURICE. — Oh ! Je te le jure.

CHARLES. — J'y travaille depuis ce matin. Tout ça est écrit... tu le liras. Et tu verras. Je crois que c'est très bien. Pour un anniversaire, en tout cas, c'est bien.

MAURICE. — J'en suis sûr et je t'en remercie.

CHARLES. — Chut !... Pour ici, nous allons voir, c'est autre chose... n'est-ce pas... vieille maison où tu est né, loin du centre, avec un beau jardin... agréable ?...

MAURICE. — Oh ! Très...

CHARLES. — Qu'est-ce que tu préfères ?

MAURICE. — Comme quoi ?

CHARLES. — Je veux dire... préfères-tu la garder pour toi... ou me laisser ?

MAURICE. — Ah !

CHARLES. — Quoi donc ?

MAURICE. — Nous n'allons plus vivre ensemble ?

CHARLES. — Ben... écoute... tu comprends... ça va peut-être devenir délicat... on ne sait jamais !... Dame ! Que va être ma vie... et que va être la tienne ?... Nous y avons mis jusqu'ici, l'un et l'autre, la plus grande discrétion... et nous avons bien fait... mais enfin... il faut envisager toutes choses... tu te marieras sans doute un jour...

MAURICE. — Ah ! Non !... Ça, non... Merci !

CHARLES. — Non ?

MAURICE. — Non ! Ça ne me tente guère...

CHARLES. — Allons donc !... Pourquoi ?

MAURICE. — Parce que... tout simplement !

CHARLES. — Ah!... Ah!... Je t'en ai peut-être un peu trop dit contre le mariage !... Tout de même, n'exagérons rien. Je t'ai gardé exprès jusqu'à trente ans auprès de moi pour t'empêcher de faire la même bêtise que moi... mais, moi, j'avais vingt ans... tu en as trente, toi! Tu es un homme... et tu peux être seul juge...

MAURICE. — Oh ! Mais... papa, c'est jugé depuis longtemps. Tu m'as très bien fait comprendre le danger d'un mauvais départ dans la vie. Tu m'as mis en garde et tu m'as bien dit ce qu'il fallait me dire. Je ne te promets pas de me souvenir de tout ce que tu m'as appris en algèbre, mais, au sujet de ces dames, c'est gravé là...

CHARLES. — Oui!... Mais, attention... tu me fais peur... et je m'aperçois que, réellement, j'ai dû aller trop loin! Il ne faudrait cependant exagérer ni leur puissance, ni notre faiblesse. Nous sommes armés, tout de même, tu sais!

MAURICE. — Ce n'est pas ça que tu m'as dit!

CHARLES. — Ah! Si!... Tu n'y as peut-être pas fait attention, mais sûrement j'ai dû te dire ça!... La femme est une ennemie, le plus souvent, bien sûr... mais... c'est une ennemie déloyale... et on peut la repincer!... Et puis, enfin... c'est très joli...

MAURICE. — Ah! Ça... évidemment!

CHARLES. — Et ça, ça compte!

MAURICE. — Oui! Oui! Bien entendu!

CHARLES. — Voilà ce qu'il faut se dire aussi...

MAURICE. — Oui, certainement... et je n'arrête pas de me le dire... Mais... une femme à soi... chez soi..., une existence organisée... pour toute la vie...

CHARLES. — Ah! Bien sûr, c'est grave! Et si on se trompe, c'est effrayant comme erreur ! Surtout quand on pense que cette erreur peut être productive!

MAURICE. — Oui, l'enfant d'une telle erreur... ah! non! Ça, jamais!...

CHARLES. — Ne dis pas : jamais! Et puis... tu sais, je suis tout de même content que tu sois là!... Mais j'avoue que c'est très grave... et si on le prend très au sérieux, c'est extrêmement grave. A chaque instant, c'est un problème nouveau qui se pose et qu'il faut résoudre. Si je te disais que j'ai lu plus de vingt volumes sur l'hérédité, à cause de toi...

MAURICE. — Non?

CHARLES. — Si!... Je m'étais dit que je lutterais contre toutes les influences mauvaises que tu pouvais avoir en toi... et j'ai fouillé dans ma famille et dans celle de ta mère impitoyablement, à tel point que j'ai été obligé de m'arrêter...

MAURICE. — Pourquoi?

CHARLES. — Parce que c'était décourageant... J'ai trouvé de tout : des alcooliques, des idiots... un prêtre... un député, un médecin et un huissier!... Alors la pensée que tu aurais pu être le résumé de tout ça! La lutte devenait inégale!...

La sonnette du téléphone se fait entendre. Maurice est près de l'appareil; il le décroche et répond.

MAURICE. — Allô ? — Oui, madame. — Non, madame, le voici !... Papa, c'est une dame qui te demande...

CHARLES. — Ah! (*Il va à l'appareil.*) Allô! — Oui! — Non. — Qui êtes-vous, madame?... — Ah!... Une seconde, voulez-vous? (*A Maurice.*) Je vais te demander...

MAURICE. — Mais voyons! je t'en prie!

CHARLES. — Deux minutes!...

MAURICE. — Mais voyons!...

Maurice s'éloigne et va dans le jardin.

CHARLES, ayant repris le récepteur. — Allô?... J'écoute! — Non. Non. Parlez.. j'écoute! — Me voir?.... Oh!... — A craindre?... Oh! rien, pardi... mais... pourquoi? — Oui.... — Croyez-vous que ce soit bien utile? — Indispensable?... Bon!... D'où me téléphonez-vous? — D'une gare!... Encore... — Ah! non! Fichtre! Je n'ai pas envie de rire! Mais vous me faites rire tout de même ! Si vous croyez que ça n'est pas drôle, ce coup de téléphone que vous me donnez d'une gare tous les vingt ans!... Qu'est-ce que vous faites dans cette gare? — Vous arrivez? — Ah! vous revenez! — Non!... — Il va bien, je vous remercie... — Moi aussi! Vous êtes bien aimable... — Alors, je vous repose la même question... Est-ce bien utile?... — Oui! vous me le dites; je sais bien... mais y avez-vous pensé? — Naturel?... Oui... bien sûr... mais enfin... et puis, cette idée de vous servir du téléphone pour ça aussi... — Ce n'est pas une raison... — Peur?... Ce n'est pas de la peur?... — Moi? Non... — Oui! Il est là. — Je ne peux pas vous répondre encore; il faut que nous en parlions d'abord... — Eh bien! soit! Venez, je vous attends... — Oui... — Oui... Oui... toujours!... — Entendu...

Il raccroche le récepteur.

CHARLES. — Mauricc?... Mauricc?...

MAURICE, *entrant un instant plus tard.* — Papa?

CHARLES. — Euh...

Il fouille dans le tiroir où il avait jeté vingt ans auparavant la photographie de sa femme. Il la retrouve et la présente à son fils.

MAURICE. — Maman?

CHARLES. — Oui!

MAURICE. — Au téléphone?

CHARLES. — Oui... Je l'attends...

MAURICE. — Ah!...

Un temps.

CHARLES. — Quelle impression as-tu?

MAURICE. — L'impression que j'ai froid et que j'étouffe en même temps... (*Il regarde le téléphone.*) C'était elle ?

CHARLES. — Oui! Nous en avons parlé longuement une fois, il y a quinze ans et, depuis, nous avons évité d'en parler. Lorsqu'un souvenir, parfois, nous obligeait à prononcer son nom, nous mettions nos phrases au passé et nous les faisions très courtes. Nous affections une sorte d'indifférence sérieuse ; et voilà que, tout à coup, la vie se présente à nous sous une forme précise. Si nous aimons à vivre, toi et moi, nous allons avoir réellement à vivre dans quelques minutes... toi surtout... parce que moi, n'est-ce pas?... Alors, réfléchis... Tu feras exactement ce que tu voudras. Penses-y et dis-moi comment tu veux que les choses se passent... Je ne veux pour rien au monde t'influencer, et si, par hasard, tu préférais ajourner cette rencontre... si même tu préférais qu'elle n'eût pas lieu... enfin... vois... et décide...

MAURICE. — Quelle est ton impression, à toi?

CHARLES. — Très différente de la tienne, bien sûr... J'ose à peine la formuler. Nous attendons une personne qui a été ma femme et qui est toujours ta mère... (*Maurice regarde la photographie.*) Oh! non!...

MAURICE. — Oui, je sais bien... mais, enfin, tout de même...

CHARLES. — Oh ! Je ne crois pas... vingt ans... pense donc!

MAURICE. — Evidemment ! Quand je regarde ce

portrait, j'ai dix ans... et quand je pense que cette porte va s'ouvrir, j'en ai trente.

CHARLES. — Et elle... en a cinquante!

MAURICE. — Elle doit être toute blanche...

CHARLES. — Je l'espère pour elle...

MAURICE. — Ah?...

CHARLES. — Dame!... Sait-on jamais!... Tu es très ému?

MAURICE. — Très... oui!... mais, malheureusement, je n'éprouve pas une sensation inconnue de moi et à laquelle je pourrais me laisser aller par le fait même qu'elle me serait inconnue. Depuis quelques instants, je me prends à m'étudier moi-même et j'ai peur, un peu, de découvrir en moi des sentiments répréhensibles peut-être... et tiens!... en te disant ces mots, je sens naître en moi une espèce de curiosité, comme si j'allais être spectateur de quelque chose... J'ai l'impression que je vais voir un fils en face de sa mère. Oui, vraiment, je te jure à cette minute... je voudrais ne plus être maître de moi-même. Or, au lieu d'être agité par un immense sentiment, je pense à des bêtises... je me demande si je vais la tutoyer... alors que je devrais être comme un fou à l'attendre, à la guetter par la fenêtre, à courir même au-devant d'elle dans une direction que j'aurais prise au hasard et qui, justement, me conduirait à elle... Et puis, enfin, au téléphone, cette voix que je n'ai pas devinée!...

CHARLES. — Ah!

Un temps.

MAURICE. — Est-ce que je peux te questionner?

CHARLES. — Oui! Tant que tu voudras.

MAURICE. — Comment était-elle?

CHARLES. — Comme quoi?

MAURICE. — Comme femme... comme caractère...

CHARLES. — Elle était... elle était comme ça...

Il désigne la photographie.

MAURICE. — Oui?...

CHARLES. — Ben... qu'est-ce que tu veux?... oui, elle était comme ça... délicieuse... et le caractère allait avec le visage... c'était charmant... ça aurait pu être merveilleux... et ça devait être merveilleux... Seulement, il y a eu le malheur... Je t'ai dit que c'était par téléphone que...

MAURICE. — Oui!... oui!...

CHARLES. — Et c'est par téléphone qu'elle m'annonce son retour... seulement, depuis vingt ans, l'appareil s'est perfectionné...

MAURICE. — Il y a vingt ans de cela... mais oui, c'est vrai!

CHARLES. — Exactement... à un mois près... Depuis cette époque-là elle a vécu en Amérique... J'ignore de quelle façon d'ailleurs... Est-ce que tu as su quelque chose, toi?...

MAURICE. — Non... jamais... je n'ai jamais osé...

CHARLES. — Évidemment!

MAURICE. — Je vais te demander aussi...

CHARLES. — Demande, je t'en prie... demande!...

MAURICE. — Est-ce que vous êtes divorcés?

CHARLES. — Non!... Je n'ai pas voulu à cause de toi. D'ailleurs c'est à ce sujet qu'on vient me voir, sans doute, aujourd'hui. On veut probablement régulariser une situation. On a peut-être eu des enfants depuis...

MAURICE. — Oh...

CHARLES. — Peut-être... je n'en sais rien... Mais enfin c'est admissible... c'est vraisemblable... D'ailleurs, je te préviens que je n'ai pas l'intention de m'opposer au divorce, maintenant, car, pour peu qu'on veuille habiter Paris désormais, il est préférable vraiment... hein?

MAURICE. — Là, papa, tu es seul juge!... Est-ce que, au moment de son départ, maman a manifesté le désir de m'emmener avec elle?

CHARLES. — Hum... non... (Un temps. Quelques secondes plus tard un coup de timbre. Entr'ouvrant la porte de gauche.) Emile! Allez ouvrir. Conduisez jusqu'ici la dame qui se présentera sans lui demander son nom... (Il referme la porte.) Et toi, file à l'atelier...

MAURICE. — Ah?...

CHARLES. — Oui. Veux-tu m'écouter?... Veux-tu faire ce que je vais te dire?

MAURICE. — Oui.

CHARLES. — Eh bien, ne descends que si je t'appelle...

MAURICE. — M'appelleras-tu?

CHARLES. — Le veux-tu de toute façon?

MAURICE. — Décide toi-même...

CHARLES. — A tout à l'heure...

Maurice disparaît par une porte... Charles par une autre. Une seconde plus tard Loulou a été introduite par le valet de chambre. Loulou, timide et gênée, vient s'asseoir à l'avant scène.

LOULOU, seule. — Il m'a dit que j'étais attendue... ça, alors!... Faut-il que j'en aie un toupet tout de même!... J'ai le cœur qui me bat... oh!... J'ai bien envie de m'en aller!... Oui, ce que j'ai fait là est fou!... Je vais m'en aller... (Une porte s'ouvre.) Trop tard... C'est lui sûrement... oh!... oui!... (Charles est entré. Il a mis un veston et des souliers de ville. Loulou se lève et les voilà face à face. Charles n'en revient pas.) Monsieur... je vous demande pardon de venir comme ça chez vous...

CHARLES. — Mais... qui êtes-vous, mademoiselle?

LOULOU. — Monsieur, je suis Loulou...

CHARLES. — Comment?

LOULOU. — Loulou!

CHARLES. — Loulou?

LOULOU. — Oui! Je pourrais vous mentir... je pourrais vous dire que je suis une amie de Loulou... mais non... et j'aime mille fois mieux vous dire la vérité... Loulou, c'est moi! Oh! Je me rends parfaitement compte de mon incorrection, mais je suis sûre que vous me pardonnerez quand vous saurez pourquoi je viens chez vous... Voulez-vous me permettre de vous le dire?

CHARLES, lui désignant un fauteuil. — Mais... je vous en supplie...

Elle s'assied.

LOULOU. — Mais je vous dérange peut-être?

CHARLES. — Non, mais il se peut que, d'une minute à l'autre, je sois obligé...

LOULOU. — J'ai compris... je vais aller très vite!... Voilà, monsieur... Il paraît que mon rêve... le rêve de toute ma vie est impossible à cause de vous...

CHARLES. — A cause de moi?

LOULOU. — Oui!... Et écoutez... je le croyais... vraiment j'en étais persuadée il y a une minute encore... mais depuis une minute, depuis que je vous vois... depuis que je vous parle... depuis que je vous regarde... je ne peux plus le croire... Non, monsieur, je ne peux pas croire qu'avec ces yeux-là vous soyez méchant! Oh! Bien sûr que vous n'avez pas l'air d'un homme qui se laisse mener par le bout du nez... et en cela vous avez rudement raison! Permettez-moi

de vous le dire : les hommes qui n'ont pas de caractère, qui n'ont pas de volonté, qui sont comme des chiffes... qui ne savent jamais ce qu'ils veulent, je les méprise... c'est bien simple!... Pour moi, un homme doit savoir ce qu'il veut, de même qu'il doit être grand.

CHARLES. — Et fort!

LOULOU. — Euh... oui! Ah! Ne me parlez pas de ces petits hommes malingres et chétifs, nerveux comme des filles, qui hésitent toujours dans la vie... Ah! Non, ne m'en parlez pas!

CHARLES. — Il n'y a pas de danger!

LOULOU. — Vous avez beau me regarder en souriant, allez, je parierais bien quelque chose que nous avons la même opinion... Seulement, malheureusement, je ne sais plus très bien où j'en suis... C'est que je suis très émue... voyez-vous, monsieur... et il y a de quoi...! D'abord, quand on parle beaucoup comme ça pour ne rien dire, à tort et à travers, c'est qu'on est très ému... et je me rends compte que je dois vous produire une drôle d'impression... n'est-ce pas? Quelle impression est-ce que je vous fais, monsieur?

CHARLES. — Ecoutez, mademoiselle... franchement, vous me faites l'impression d'une petite personne loyale, décidée... et qui s'est trompée de porte...

LOULOU. — Ah!

CHARLES. — Oui... A qui croyez-vous parler, mademoiselle?

LOULOU. — A son père...

CHARLES. — A son père?

LOULOU. — Oui... vous n'êtes pas son père?

CHARLES. — Le père de qui?

LOULOU. — De Maurice?

CHARLES. — Si! Mon fils s'appelle Maurice...

LOULOU. — Alors, je ne me suis pas trompée. Vous m'avez fait peur. D'ailleurs vous vous ressemblez assez tous les deux pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible.

CHARLES. — Et c'est au sujet de Maurice... que...

LOULOU. — Oui!... Je suis sa petite amie...

CHARLES. — Ah!

LOULOU. — Oui!... Vous ne le saviez pas?

CHARLES. — Mais non, mademoiselle.

LOULOU. — Mais alors... qu'est-ce qu'il m'a raconté?

CHARLES. — Je n'en sais rien...

LOULOU. — Voyons! voyons! voyons!... Il m'a dit que vous aviez eu une grande conversation tous les deux à propos de moi...

CHARLES. — Je ne m'en souviens pas...

LOULOU. — Oh! Ce qu'il est menteur! Eh! Bien, tant pis! Moi je vais vous dire exactement la vérité!

CHARLES. — Mais oui! Faites donc ça!

LOULOU. — D'abord parce que je ne sais pas mentir... la vérité, la voilà, toute simple! J'étais dans la couture, j'ai rencontré Maurice... et, depuis deux mois...

CHARLES. — Vous n'allez plus à l'atelier...

LOULOU. — Voilà... c'est simple?

CHARLES. — Et c'est tellement naturel!

LOULOU. — N'est-ce pas? Il m'a loué un petit appartement meublé... je ne vous dirai pas que c'est les Tuileries... mais c'est tout ce que je pouvais désirer... Il y a ascenseur... les meubles sont en laqué blanc... et la cuisine est très claire, ce qui est rare dans les appartements au-dessous de trois mille!

CHARLES. — A qui le dites-vous!

LOULOU. — Bon! Donc me voilà installée... et, vue de loin, comme ça, il faut avouer que ma petite existence fait tout à fait la blague du bonheur... Seulement, où ça se gâte, monsieur, c'est quand on pense que Maurice, qui vient déjeuner avec moi tous les matins, ne veut jamais rester ni pour dîner, ni pour coucher...

CHARLES. — Ah?...

LOULOU. — Jamais! Et chaque fois que je lui demande pourquoi il me laisse comme ça... savez-vous ce qu'il me répond?

CHARLES. — Non!

LOULOU. — Eh! Bien, il me répond : « Mon père ne veut pas rester seul le soir... »

CHARLES. — Non?...

LOULOU. — Si... D'abord je l'ai cru... et je me suis inclinée sans rien dire... Mais bientôt j'ai fini par deviner ce qui était la vraie vérité... et la vraie vérité c'est que c'est lui qui ne veut pas que vous restiez seul... ce en quoi je le comprends parfaitement. Et c'est parce que je le comprends que je suis venue... Maurice a raison. Il ne faut pas que vous soyez seul... alors... attendez... voilà l'idée qui m'est venue... Vous allez peut-être la trouver folle, mon idée... mais moi... moi qui voudrais le bonheur de tout le monde... je crois qu'elle est très bien... parce que je sais ce que je vous propose... vous comprenez?

CHARLES. — Oui!

LOULOU. — Seulement, voilà... je suis un peu gênée de vous la dire maintenant, mon idée... parce que vous n'êtes pas du tout comme je m'attendais... je vous voyais...

CHARLES. — Comment me voyiez-vous?

LOULOU. — Ben... je vous voyais tout rouge, avec une barbe en pointe.

CHARLES. — Ça ne fait rien... Dites-moi tout de même votre idée, parce que, moi, je voudrais bien savoir ce que vous me proposez...

LOULOU. — Bon!... Eh! Bien, la voilà, mon idée!...

(Elle a sorti de son sac une photographie qu'elle tend à Charles.

CHARLES, ayant mis son lorgnon. — Qu'est-ce que c'est que cette nymphe?

LOULOU. — Ce n'est pas une nymphe... c'est une petite amie à moi qui cherche quelqu'un...

CHARLES. — Ah!

LOULOU. — Oui!... Alors, écoutez, voilà... elle est dans la couture aussi... seulement, nous n'avons pas les mêmes idées... Elle, elle veut mal tourner... moi, je n'ai pas voulu... moi, j'ai voulu ce que j'ai sans savoir où ça me conduirait... Elle, elle veut quelqu'un de sérieux! Chacun son goût! Remarquez que je ne la critique pas... et puis quand même je la critiquerais, ça ne changerait rien! Vous savez comment c'est fait, une femme!

CHARLES. — Vous pensez bien que je ne suis pas arrivé à mon âge... sans...

LOULOU. — Non... je voulais dire...

CHARLES. — J'ai compris...

LOULOU. — Donc, il faut lui laisser faire ce qu'elle veut... et, puisqu'elle veut quelqu'un de sérieux, j'ai pensé qu'avec vous ce serait le rêve... A elle... ça lui donnerait la tranquillité... et à vous, ça vous donnerait une petite compagnie... pas? Alors, comment la trouvez-vous?

CHARLES. — Vous... je vous trouve charmante...

Et elle, mon Dieu! je la trouve délicieuse... C'est à elle cette petite barrière?

LOULOU. — Une barrière?... Non, c'est au photographe... mais n'est-ce pas qu'elle est gentille?

CHARLES. — Très...

LOULOU. — Et puis, elle est sage!

CHARLES. — Elle a l'air très sage, en effet!

LOULOU. — Non, je veux dire qu'elle est encore sage...

CHARLES. — Ah!

LOULOU. — Oui! Je ne savais pas si vous préféreriez ça ou non... mais en tout cas, c'est comme ça, tant pis! Dans le fond, ce n'est pas bien grave, remarquez, puis, enfin, ce n'est que momentané!

CHARLES. — C'est l'affaire d'un instant...

LOULOU. — Et puis alors... elle s'appelle Henriette...

CHARLES. — Ah!

LOULOU. — Oui! Là, évidemment, elle a tort!... Je le lui ai dit... Mais pour ça, elle est entêtée... N'est-ce pas qu'elle a tort?

CHARLES. — De quoi?

LOULOU. — De vouloir garder son nom d'Henriette! C'est un nom qui ne dit rien et qui n'est pas nouveau... Je trouve qu'on n'est pas du tout à ce nom-là en ce moment! Ce matin encore je l'ai suppliée d'en trouver vite un autre... Elle n'a pas voulu! Mais je suis bien certaine que, si vous le lui demandez, vous, elle vous écoutera. Il ne faut pas que vous y attachiez trop d'importance non plus... pas?

CHARLES. — Oh! Croyez bien que je n'y attache pas une très grosse importance...

LOULOU. — Tant mieux...

CHARLES. — Mais, entre nous... ne trouvez-vous pas qu'il y a entre cette enfant et moi une différence d'âge peut-être un peu grande?

LOULOU. — Ben... oui... seulement je pense que l'idée ne vous viendrait pas d'en prendre une qui serait du même âge que vous...

CHARLES. — Ah! Non!

LOULOU. — Alors... puisque de toutes façons vous en prendrez une qui sera moins âgée que vous... il vaut peut-être mieux en prendre carrément une qui soit jeune.

CHARLES. — C'est très juste.

LOULOU. — D'autant plus que, si c'est pour la question fidélité que vous dites ça, il me semble que vous avez bien plus d'intérêt à en prendre une toute fraîche, toute nouvelle... parce qu'elle ne saura pas la différence qu'il y a...

CHARLES. — Oui... oui... oui...

LOULOU. — Quand on a vingt ans, n'est-ce pas, on se dit qu'on a toute la vie devant soi, alors on est moins pressé de se mal conduire, tandis que, quand on en a déjà trente, on se dit : « Je n'en ai peut-être plus que pour dix ans... je vais me dépêcher. »

CHARLES. — Tout ça est puissamment raisonné! mais pour l'instant...

Il met la photo dans sa poche.

LOULOU. — L'adresse est derrière...

CHARLES. — J'avais vu, merci... Mais pour l'instant, nous allons nous occuper de vous.

LOULOU. — De moi?

CHARLES. — Oui!... Permettez-moi de vous questionner un peu au sujet de Maurice...

LOULOU. — Avec plaisir...

CHARLES. — Vous êtes, dites-vous, sa petite amie, depuis quand?

LOULOU. — Depuis deux mois...

CHARLES. — Et... vous l'aimez?

LOULOU. — Ah!

CHARLES. — Ah! mon Dieu! à ce point-là?

LOULOU. — Oui... pardon!

CHARLES. — Pardon... de quoi?

LOULOU. — D'avoir répondu comme ça... et pardon si, peut-être, je m'explique mal... pardon aussi pour Henriette si j'ai fait une bêtise... mais je vous dirai que ça m'est égal de m'exprimer n'importe comment et je me laisse aller exprès parce que je sais que mes sentiments sont propres... vous comprenez, j'en suis sûre!

CHARLES. — Moi aussi.

LOULOU. — Et c'est pour ça, voyez-vous, que je suis tourmentée comme ça.

CHARLES. — Ah?

LOULOU. — Oui! Vous allez voir, monsieur, à quel point c'est triste ce qu'il m'arrive... Maurice ne croit pas que je l'aime!

CHARLES. — Allons donc!... Est-il bête!

LOULOU. — Oui, monsieur, il est bête... Il ne croit pas que je l'aime! Et lui, monsieur, il ne me dit jamais qu'il m'aime! Et pourtant, monsieur, je vous jure sur la tête de maman qu'il m'aime! Croyez-moi!...

CHARLES. — Mais je vous crois!...

LOULOU. — Il m'aime sûrement autant que je l'aime... enfin, presque autant... seulement il ne veut pas qu'on en parle...

CHARLES. — Par pudeur, peut-être?

LOULOU. — Je ne sais pas... Il a plutôt l'air d'avoir peur de tout ça... et à l'entendre parler on dirait qu'il a eu dans sa vie une chose très grave et qu'il y pense tout le temps...

CHARLES. — Tiens! Et cependant je ne crois pas que...

LOULOU. — Oh! Non, il m'a raconté tout ce qu'il avait eu comme aventures jusqu'à présent et justement il aime à se vanter de n'avoir eu... que des histoires très courtes, très simples et sans aucune importance...

CHARLES. — Alors, qu'est-ce qui peut vous faire croire à une chose grave?

LOULOU. — Les choses qu'il dit...! Ainsi par exemple, quand je lui parle de l'avenir... de nous enfin... parce que l'avenir, pour moi, c'est nous, eh bien, il me répond des choses comme : « Oui, oui, pour que tu me téléphones un jour que tu t'en vas avec un autre... »

CHARLES. — Il vous a dit cette phrase-là?

LOULOU. — Oui, monsieur... souvent... Qu'est-ce qu'il y a...? C'est mauvais signe?...

CHARLES. — Non, non!

LOULOU. — Et je vous demande un peu, me dire ça à moi, monsieur, quand je crois bien que je cesserais de vivre si pendant un jour entier je ne le voyais pas. Et puis c'est d'autant plus méchant de me dire ça qu'il n'y a pas le téléphone chez nous. Je me demande vraiment, vous savez, monsieur, d'où peut lui venir cette méfiance qu'il a de moi...

CHARLES. — Ce n'est pas de vous qu'il se méfie, allez, mon petit enfant.

LOULOU. — C'est de quoi alors?

CHARLES. — C'est la vie qui lui fait peur sans doute.

LOULOU. — Vous avez dû pourtant lui dire, vous...

CHARLES. — Oui... mais sait-on jamais si l'on dit bien ce qu'il faut dire!...

LOULOU. — Et d'un autre côté, il peut être si doux, si tendre!...

CHARLES. — Ah! Oui?

LOULOU. — De ce côté-là alors il n'a pas son âge...! D'ailleurs avec lui c'est tout l'un ou tout l'autre. Ou bien, il est comme un homme de soixante ans, qui a tout vu, qui sait tout et qui ne croit à rien... ou bien il est comme un enfant de cinq ans...! Si je vous disais que quelquefois il reste des heures entières la tête sur mon épaule comme... comment dirais-je... pas comme un homme avec sa maîtresse, mais bien plutôt comme un enfant avec sa mère...

CHARLES. — Oui... oui... oui...

LOULOU. — Ah! S'il pouvait avoir confiance en moi!... Vous, monsieur, qui devez connaître la vie, dites-moi ce qu'il faut faire pour qu'il ait confiance...?

CHARLES. — ???

LOULOU. — Moi, je crois que le malheur c'est qu'on se sépare trop souvent...! Je suis sûre que si nous pouvions passer seulement huit jours seuls tous les deux... je suis sûre qu'il ne serait plus le même après...

CHARLES. — Eh! Bien, qu'est-ce qui vous en empêche?

LOULOU. — Vous, monsieur, toujours...

CHARLES. — Moi?

LOULOU. — Oui. Il en est question depuis la semaine dernière et à l'occasion des vacances de Pâques, il m'avait promis de me conduire à Venise... Il paraît que c'est très beau, Venise?

CHARLES. — Ce ne doit pas être laid!

LOULOU. — Eh! Bien, je sens que ça ne va pas se faire. Je le sens parce qu'il est déjà trop tard!... On devait, en principe, partir ce soir... il trouvera une raison, n'importe laquelle... demain, il en trouvera une autre... et on n'ira pas! On n'ira pas pour ne pas vous laisser seul d'abord, et parce que aussi un de ses amis a dit l'autre jour devant lui : « Quand vous aurez été à Venise, vous ne pourrez plus vous séparer une seconde. » Alors, vous pensez, il est devenu tout blême quand il a entendu ça et il a parlé d'autre chose...

CHARLES. — Vous partirez ce soir pour Venise!

LOULOU. — Oh!

CHARLES. — Voulez-vous parier mille francs?

LOULOU. — Je ne les ai pas.

CHARLES. — Les voilà. (Il a fouillé dans son portefeuille et il les lui donne.) Allez chercher vos billets vous-même. Achetez-lui quelque chose pour son anniversaire, c'est aujourd'hui. Vous direz que vous l'avez deviné. Puis, rentrez chez vous préparer votre malle... et attendez-le...

LOULOU. — Mais...

CHARLES. — Faites ce que je vous dis!

LOULOU. — Vous pensez que je ne demande pas mieux!... Mais surtout, je vous en supplie, il ne faut pas qu'il sache que je suis venue... dites, vous me promettez de ne pas le lui dire...

CHARLES. — Je vous le promets!

LOULOU. — Et vous ne m'en voulez pas d'être venue comme ça?

CHARLES. — Ai-je l'air de vous en vouloir?

LOULOU. — Mais non... pas du tout.

CHARLES. — Eh! Ben... alors...

LOULOU. — Ah! Ce que vous êtes gentil, monsieur!

CHARLES. — Gentil? C'est très gentil d'être gentil... mais ce n'est pas tout... Il va falloir que je plaise à Henriette, maintenant. C'est toute une affaire, ça!... Vous croyez que je peux plaire à Henriette?

LOULOU. — Oui! Seulement, ne lui faites pas peur!

CHARLES. — Peur!... Avec quoi voulez-vous que je lui fasse peur?

LOULOU. — Avec vos yeux...

CHARLES. — Mes yeux?... Qu'est-ce qu'ils ont, mes yeux?

LOULOU. — Je ne sais pas...

CHARLES. — C'est que... je n'en ai pas d'autres.

LOULOU. — Oh!... Ceux-là peuvent aller!... Ne prenez pas l'air moqueur... Je suis sûre qu'elle vous plaira et que vous l'aimerez...

CHARLES. — Oui... mais... si je la trompe?...

LOULOU. — Oh! Alors, c'est elle qui vous aimera...

On entend un coup de timbre

CHARLES. — Ah!... Filez...

LOULOU. — Par où?

CHARLES. — Par là... non... par là, ça vaut mieux... par où vous êtes venue...

LOULOU. — Et si je rencontre quelqu'un?

CHARLES. — Eh! Bien, vous la saluerez...!

Elle s'en va par le jardin.

CHARLES, *ayant ouvert une porte au bas de l'escalier qui conduit à l'atelier.* — Maurice! Maurice!

VOIX DE MAURICE. — Tu m'appelles?

CHARLES. — Oui... écoute!... Peux-tu quitter Paris pendant une huitaine de jours?

MAURICE. — Oui... très bien... mais pourquoi?

CHARLES. — Parce que!... Je te le conseille... fais donc ça!... D'ici huit jours les choses seront arrangées d'une façon ou d'une autre! Fais ce que je te dis... crois-moi!

MAURICE. — Mais toi... toi...?

CHARLES. — Ne t'occupe pas de moi... je vais sans doute m'absenter moi-même pendant quelques jours!... Embrasse-moi vite... et file par le jardin!...

Maurice disparaît. Un instant plus tard la porte s'ouvre et Germaine Bellanger paraît. Elle fait courageusement trois pas vers Charles. C'est une femme de cinquante ans, avec les cheveux teints.

GERMAINE. — Bonjour...

CHARLES. — Bonjour.

Mais, comme il ne lui tend pas la main, elle se trouble, et son sourire devient une grimace. Une seconde plus tard, un flot de larmes lui monte aux yeux. Alors, Charles fait quelques pas et lui présente un fauteuil de façon qu'elle puisse aisément s'y laisser tomber. Ensuite, il va fermer la porte vitrée.

GERMAINE, *après un assez long temps.* — Je suis devenue folle... vraiment... voilà ce qu'il faut que vous vous disiez!... Croyez-moi, je vous jure... il faut que vous l'admettiez!... Comprenez-moi bien... il faut que vous ayez... non pas la bonté, mais l'intelligence d'en convenir!... Vous savez, n'est-ce pas, que, réellement, une femme peut devenir folle?... Eh! Bien, du fond de mon cœur, je vous jure que c'est cela qui m'est arrivé... je suis devenue folle!

CHARLES. — Mais... je vous demande pardon... de quoi me parlez-vous?

GERMAINE. — De mon départ.

CHARLES. — Oh!... Ce n'est pas vrai?

GERMAINE. — Mais si...

CHARLES. — Après vingt années d'absence... vous comptez reprendre la conversation... où elle en était restée?

GERMAINE. — Heu... oui...

CHARLES. — Vous me parlez de votre départ?

GERMAINE. — Oui...

CHARLES. — Vous croyez donc que je suis encore... que je suis toujours l'homme que vous avez quitté?... Voyons... regardez-moi!

GERMAINE. — Je vous retrouve...

CHARLES. — Parce que vous le savez... mais m'auriez-vous reconnu si vous m'aviez rencontré par hasard?

GERMAINE. — Mais... je...

CHARLES. — Je ne crois pas!...

GERMAINE. — Vous?... Non?

CHARLES. — Si, moi, je vous aurais reconnue?... Ah! non!

GERMAINE. — Non?

CHARLES. — Vous êtes extraordinaire!

GERMAINE. — Quoi... j'ai beaucoup changé?

CHARLES. — Mais... comme moi!

GERMAINE. — Oh!...

CHARLES. — Ah!

GERMAINE. — J'imagine qu'une femme ne doit pas...

CHARLES. — Et pourquoi donc? Pourquoi? Pour quelle raison?... Parce que vous vous coiffez toujours de la même façon? Il ne faut pas en faire uniquement une question de coiffure, vous savez!... Je ne suis pas plus l'homme que vous avez quitté que vous n'êtes la femme qui est partie!... Il y a actuellement ici, en présence, deux êtres nouveaux l'un pour l'autre et qui ne se connaissent pas!... Je vous prie donc de bien vouloir abandonner l'idée de reprendre une conversation interrompue il y a vingt ans... je vous en prie de la façon la plus formelle.

GERMAINE. — Mais pourquoi?

CHARLES. — Comment, pourquoi? Voyons, voyons, voyons... Il y a vingt ans, la justification de votre conduite vous semblait impossible à tel point que vous m'avez dit adieu par téléphone... comme une folle, en effet...

GERMAINE. — Oui, parfaitement, comme une folle... car, à cette minute-là, je n'ai pas compris ce que je faisais... tandis que, maintenant, je comprends...

CHARLES. — Oui... seulement, moi, j'ai compris, à cette minute-là, ce que vous faisiez... et c'est ce que vous faites, maintenant, que je ne comprends pas!... Il vous a fallu vingt ans pour vous souvenir... Moi, il m'a fallu vingt ans pour oublier!... Et quant à me remettre dans l'état où j'étais le jour de votre départ, n'y comptez pas... Ce n'est plus de mon âge... Heureusement pour vous, d'ailleurs... Car, si une fée... vous voyez ce qu'il faudrait, m'en donnait le pouvoir, je me livrerais sans doute sur vous à des voies de fait regrettables !... Ne le souhaitez donc pas.

GERMAINE. — Non, car je ne saurais trouver les mots qui...

CHARLES. — Oui... oh! je sais bien que vous êtes toutes les mêmes... et que vous êtes capables de tout! Je sais bien que trente années d'expérience ne nous apprennent rien de vous... et que chaque femme nouvelle nous retrouve à vingt ans...! Mais comprenez-moi bien, chaque femme nouvelle... pas les anciennes!... Ah! Non... nous ne sommes pas dupes deux fois de la même... c'est notre seule force!... Quand nous disons que nous connaissons les femmes... ça veut dire que nous en connaissons une, ou deux, ou trois... et toutes les autres, nous les ignorons... mais ces deux ou trois-là... ah! non... nous sommes fixés... il ne faut pas qu'elles reviennent, celles-là... nous leur avons déjà donné!... Les autres... toutes les autres... ah! çà, jusqu'à la fin... les yeux fermés comme des enfants... mais, vous autres... non!... Donc, je vous le répète, laissons le passé à sa place... et comprenez bien que lorsque vous me parlez de la femme qui est partie de cette maison il y a vingt ans... j'ai l'impression que vous me parlez de votre fille!

GERMAINE. — Oh!...

CHARLES. — Dame, vous pourriez être sa mère... qu'est-ce que vous voulez, c'est comme ça!

GERMAINE. — Comme vous me haïssez...

CHARLES. — Oh! Non... surtout, hein... pas de méprise ! Ne faites pas dévier les choses !... De la haine... à mon âge... oh! non, c'est trop tard!... De la haine, fichtre... quelle exigence! Alors... heu... voilà, parlez... je vous écoute.

GERMAINE. — Soit... Vous savez quelle a été ma vie depuis vingt ans?

CHARLES. — Non...

GERMAINE. — Comment?

CHARLES. — Non.

GERMAINE. — Vous savez où et comment j'ai vécu depuis que...

CHARLES. — Puisque je vous dis que non!

GERMAINE. — Vous ne saviez pas que j'étais en Amérique?

CHARLES. — Si...

GERMAINE. — Ah?

CHARLES. — Oui... mais je n'ai jamais su si c'était l'Amérique du Nord ou l'Amérique du Sud!

GERMAINE. — J'ai vécu à Rio de Janeiro...

CHARLES. — Bon.

GERMAINE. — Vous ne pouvez pas ignorer que l'ami avec lequel je vivais est mort il y a trois mois.

CHARLES. — Mais si...

GERMAINE. — Oh!... Vous l'ignoriez?

CHARLES. — Mais oui!

GERMAINE. — Je croyais que vous étiez au courant... de...

CHARLES. — De rien, je vous dis, de rien du tout... Et je n'ai jamais cherché à être mis au courant, comme vous dites...

GERMAINE. — Je vais donc vous raconter, en quelques mots...

CHARLES. — Ah! Non... vous allez me dire la raison pour laquelle vous avez tellement tenu à me voir, dès aujourd'hui... et puis c'est tout!... Votre histoire, vos aventures ne m'intéressent pas!

GERMAINE. — Mes aventures! Je n'ai pas eu des aventures! et c'est justement parce que je n'ai eu qu'une seule et très belle aventure que j'ai le droit de vous parler d'une existence parfaitement noble et exemplaire!

CHARLES. — Qu'est-ce que vous dites?

GERMAINE. — Je vous dis la vérité!... J'ai commis une faute, il y a vingt ans... mais, cette faute, je l'ai rachetée!

CHARLES. — Vous l'avez rachetée... à qui?

GERMAINE. — Ne plaisantez pas... Je vous répète que je l'ai rachetée par une conduite impeccable, faite de dévouement et de bonne tenue... et ne me dites pas: « A beau mentir qui vient de loin » car, pendant vingt années, croyez-moi, j'ai donné à toute une ville le témoignage d'une fidélité absolue!

CHARLES. — Mais vous êtes complètement inconsciente...

GERMAINE. — Pas du tout!

CHARLES. — Ah! Si... Comment, vous venez me

parler, à moi, de votre fidélité?... Mais, voyons, je suis peut-être le seul être au monde devant qui vous devriez éviter de prononcer ce mot!... Certainement, vous ne devez pas vous rendre compte de ce que vous venez de me dire!

GERMAINE. — Qu'est-ce que je vous ai dit?

CHARLES. — Vous m'avez dit que, pendant vingt années, vous aviez été un modèle de vertu!...

GERMAINE. — Oui!

CHARLES. — Et vous ne demandez qu'à répéter ces mots qui flattent votre oreille!...

GERMAINE. — Parce que j'en suis très fière...

CHARLES. — C'est une chose inouïe!... Sur un ton qui ne souffre pas la contradiction vous venez vous targuer devant moi d'avoir été fidèle à un autre!... Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que vous ayez été fidèle à un autre?

GERMAINE. — Je veux que cela vous prouve que ma conduite n'était pas tellement le fait d'une insensée.

CHARLES. — Quoi... vous voulez que je vous dise que vous avez bien fait?

GERMAINE. — Non... Je veux que vous ne détourniez pas la question... exprès! et si vous pouviez ne pas en faire une question personnelle... vous me comprendriez...

CHARLES. — C'est magnifique.

GERMAINE. — Ecoutez-moi pendant quelques secondes...

CHARLES. — Mais je ne cesse de vous écouter...

GERMAINE. — Ecoutez-moi mieux. Laissez à mes paroles leur véritable sens...

CHARLES. — Commencez donc d'abord par leur donner un sens!

GERMAINE. — Admettez une chose... voulez-vous?

CHARLES. — Laquelle?

GERMAINE. — Ne vous méfiez pas...

CHARLES. — Là, vous demandez l'impossible...

GERMAINE. — Cependant... admettez que nous ne nous connaissions pas...

CHARLES. — Qu'est-ce que ça veut dire?

GERMAINE. — Admettez-le un instant?...

CHARLES. — Soit!

GERMAINE. — Vous ne me connaissez pas et je viens vous dire ceci: « J'ai commis une faute il y a vingt ans... j'ai agi exactement comme une femme qui perd la tête... et j'ai été impardonnable à cette minute-là... mais, depuis, ma conduite a été telle... que ma faute, que la continuité de ma faute... est devenue ma propre excuse!... » Je trouve mon pardon dans ma faute.

CHARLES. — J'avais compris!

GERMAINE. — Et, en somme, je n'avais pas tellement perdu la tête... puisque j'ai été fidèle à ma trahison!

CHARLES. — Oui, eh bien! écoutez... Il faut dire ça aux gens que vous ne connaissez pas!... En somme, il faut dire ça à tout le monde, excepté à moi!... C'est un raisonnement qui peut sembler curieux à des indifférents... mais qui me semble, à moi, loufoque!

GERMAINE. — Oh!...

CHARLES. — Ah! Oui, croyez-moi... il y a un peu de loufoquerie dans votre cas!... Et si je vous laissais continuer, vous finiriez par me dire que vous êtes particulièrement excusable d'être partie... parce que vous êtes partie par amour!...

GERMAINE. — Oui...

CHARLES. — Eh! Ben... non!... Je vous en prie, gardez ces choses-là pour l'étranger... et, à Paris, méfiez-vous-en!

GERMAINE. — On est donc devenu bien prude à Paris?

CHARLES. — Non, mais on y conserve le sens du ridicule!

GERMAINE. — Alors... une faute ne se pardonne jamais?

CHARLES. — Non... jamais...!

GERMAINE. — Oh!...

CHARLES. — Quoi?... Mais non.

GERMAINE. — Il y a des gens qui pardonnent!

CHARLES. — Eh! Bien, ils ont tort!... En tout cas, c'est leur affaire... et vous n'êtes pas venue, je pense, pour me demander votre pardon?

GERMAINE. — Si!

CHARLES. — Oh!... ça... alors'... Et pour quoi faire?

GERMAINE. — Pour l'obtenir!

CHARLES. — Et après?

GERMAINE. — Pour reprendre ma place

CHARLES. — Votre place?

GERMAINE. — Au foyer!

CHARLES. — Alors, là, réellement, vous êtes folle!... Vous étiez moins folle il y a vingt ans!

GERMAINE. — J'ai parfaitement le droit...

CHARLES. — Vous n'avez aucun droit!

GERMAINE. — J'ai le droit de la demander...

CHARLES. — Oui, mais vous allez au-devant d'un tel refus...

GERMAINE. — Etes-vous seul juge?

CHARLES. — Qui pourrais-je consulter?

GERMAINE. — Notre enfant!

CHARLES. — Notre enfant est un homme, ma pauvre amie!

GERMAINE. — Et vous lui avez tout dit, sans doute...

CHARLES. — Je n'ai rien eu à lui dire... Un jour, il a compris!

GERMAINE. — Quoi qu'il en soit, je ne crains pas d'affronter son regard.

CHARLES. — J'en suis bien sûr, hélas!

GERMAINE. — Un fils ne juge pas sa mère!

CHARLES. — Ce sont des mots, ça.

GERMAINE. — Ce sont des mots qui ont une signification.

CHARLES. — Bon.

GERMAINE. — Si.

CHARLES. — Je n'ai pas dit : « Non ». J'ai dit : « Bon! »

GERMAINE. — Mettez-nous en présence et vous allez voir!

CHARLES. — Oh! Attendez... nous n'en sommes pas encore là!

GERMAINE. — Attendre?... Vous demandez à une mère d'attendre!...

CHARLES. — Oh! Je vous en prie... vous avez attendu pendant vingt ans... alors... hein?... Avant toute chose, il faut que vous ayez l'obligeance de bien vouloir renoncer à toute idée de pardon... de rédemption... et de place au foyer... il vous faut éloigner de vous la pensée que votre place est ici...

GERMAINE. — Supposons que le bonheur de Maurice dépende de notre réconciliation...

CHARLES. — Eh! Bien, et mon bonheur à moi?...

GERMAINE. — Vous n'en feriez pas le sacrifice?

CHARLES. — Encore?... Toujours, alors?... Ah! Non... Tout ce qu'un père doit faire pour son fils... je l'ai fait!...

GERMAINE. — Qu'est-ce que vous avez fait?

CHARLES. — J'avais trente ans quand vous êtes partie... et je n'ai pas demandé le divorce pour n'être pas tenté de me remarier... J'ai consacré la majeure partie de mon temps à son éducation... J'en ai fait un homme que je crois très intelligent... Je lui ai donné mon métier : il peut marcher tout seul désormais... et les années qui me restent encore, je vais essayer de les vivre pour moi!... Et voyez à quel point nous sommes peu d'accord... tandis que vous me parlez de reprendre ici votre place... je vais vous demander, moi, de bien vouloir accepter le divorce.

GERMAINE. — Maintenant?

CHARLES. — Maintenant... Vous revenez trop tard... il n'a pas besoin de vous!

GERMAINE. — En êtes-vous bien sûr?

CHARLES. — Qu'il en ait besoin ou non, les choses se passeront comme je le veux.

GERMAINE. — Le roi dit : « Nous voulons! »

CHARLES. — Il ne s'agit pas de ce que dit le roi... moi, je dis : « Je veux! »

GERMAINE. — Et vous me retirez votre nom?

CHARLES. — Le portiez-vous là-bas?

GERMAINE. — Non!...

CHARLES. — Eh! Bien, alors...! Là-bas vous ne le portiez pas... et la façon dont vous le portiez ici, n'est-ce pas, n'est pas très encourageante, avouez-le...! Ce serait vraiment trop facile de pouvoir aller se balader pendant vingt ans... et puis, un beau jour... parce que quelqu'un est mort et qu'on se trouve seul... de pouvoir revenir!...

GERMAINE. — Un geste de pitié ne vous tente donc pas?

CHARLES. — J'ai de la pitié pour ceux qui en sont dignes!

GERMAINE. — Le mérite n'est pas très grand.

CHARLES. — Avez-vous eu pitié de moi, vous, quand vous êtes partie?...

GERMAINE. — Non, certainement... mais je vous croyais meilleur que moi.

CHARLES. — Tiens, pardi...

GERMAINE. — Je vous croyais capable d'un mouvement spontané... d'un de ces mouvements...

CHARLES. — Idiots!

GERMAINE. — Non, pas idiots...

CHARLES. — Si, croyez-moi... tout ce qui est irréfléchi est idiot! Ah! Evidemment, tous ceux qui ont pardonné me diraient : « C'est bien, ce que vous avez fait là! » Tiens, je te crois... la même bêtise qu'eux!... Jamais!... Ah! Oui, je les connais ces mouvements-là, et j'en aurais comme tout le monde, allez, si je ne me surveillais pas!...

GERMAINE. — Seriez-vous capable de vous surveiller si vous étiez capable d'en avoir?

CHARLES. — Quand vous êtes entrée... et que vous vous êtes mise à pleurer... j'ai failli vous tendre les bras...

GERMAINE. — Oh!...

CHARLES. — Oui!... Où en serions-nous, maintenant?

GERMAINE. — Mais nous en serions à...

CHARLES. — A rien du tout!... Quelle vie serait la nôtre... voyons, réfléchissez un peu!

GERMAINE. — Notre vie?... Mais je la vois... douce, souriante et paisible! Je vous vois entouré d'affection, de tendresse!... Je vous vois calme dans vos vieux jours...

CHARLES. — Vous avez une bonne vue!

GERMAINE. — Je vous soignerais quand vous seriez malade...

CHARLES. — Je l'attendais!... Malade?... Mais je ne suis pas malade...

GERMAINE. — Non... mais quand vous serez malade...

CHARLES. — Nous en reparlerons à ce moment-là... Pour l'instant, je me porte à merveille et je n'ai pas du tout l'intention de prendre ma retraite! J'ai tout au contraire une envie folle de vivre, je vous le répète... Je n'ai besoin de personne... et j'ai tout ce qu'il me faut!...

GERMAINE. — « Abondance de biens ne nuit pas! »

CHARLES. — Encore!...

GERMAINE. — Quoi?

CHARLES. — Encore un proverbe... Ça fait le quatrième proverbe depuis un quart d'heure... D'ailleurs, je m'en souviens, vous vivez de proverbes!... Vous croyez que : « Abondance de biens ne nuit pas... » Vous êtes persuadée que : « A quelque chose malheur est bon... » « Qu'un clou chasse l'autre » et que « Une fois n'est pas coutume... » Eh! Bien, puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vais vous répondre une chose bien simple... « L'avenir est à Dieu!... » Alors, laissons-le faire!... Et puis, d'abord, qu'est-ce que cela veut dire : « Votre place au foyer?... » Qu'est-ce que c'est, le foyer?... Où est-ce?... Où est-elle, votre place?... Où est-il, le foyer?...

GERMAINE. — Heu... là...

CHARLES. — Là... là, où vous êtes?

GERMAINE. — Oui.

CHARLES. — Il y a la salle à manger aussi... et puis, il y a les chambres!... Voyons, voyons, voyons...

GERMAINE. — Et... dans les chambres... ma place est peut-être prise?

CHARLES. — Ah! Dame... vous n'allez pas, je pense?...

GERMAINE. — Oh... je ne dis rien!

CHARLES. — C'est encore heureux!

GERMAINE. — D'ailleurs, je vous félicite... elle est charmante...

CHARLES. — Qui ça?

GERMAINE. — La demoiselle qui s'en allait en courant quand je suis arrivée... elle est délicieuse...

CHARLES. — Je ferai la commission!

GERMAINE. — Si vous voulez!... Evidemment... ce...

CHARLES. — Quoi?

GERMAINE. — Elle est peut-être un peu jeune?

CHARLES. — Pour qui... pour vous ou pour moi?

GERMAINE. — Pour vous!

CHARLES. — Je ne trouve pas... Pour ce que je veux en faire, elle a juste l'âge qu'il faut!

GERMAINE. — Méfiez-vous tout de même!...

CHARLES. — Je m'attends à tout, vous savez... depuis vingt ans... Mais, tenez, ne cherchez pas... voilà ce qu'elle serait, notre existence!... Si je vous laissais continuer, mais dans cinq minutes vous me feriez une scène... et vous venez d'arriver!... Non, croyez-moi, votre place n'est pas ici! Nous ne sommes pas un père et une mère... nous ne sommes même pas un mari et une femme... souvenez-vous de nos fiançailles... nous sommes des amants... seulement, nous sommes d'anciens amants... Vous êtes partie comme une maîtresse... et vous voulez revenir comme une mère... Il fallait au moins revenir avec des cheveux

blanes!... Nous pourrions devenir un de ces ménages baroques comme il y en a tant... s'il n'y avait pas eu d'amour entre nous... Mais souvenez-vous !... Il ne faut pas se quitter pour pouvoir vieillir ensemble!

Un temps.

GERMAINE. — Mais alors, qu'est-ce que je vais devenir?

CHARLES. — Ah... ça!...

GERMAINE. — Oui.. je sais bien... mais, tout de même, conseillez-moi... Tout à l'heure, quand vous m'avez parlé de vous, de votre désir de vivre... et de vivre pour vous... votre regard s'est adouci... pensez-y un peu... pensez-y encore... pensez que vous allez être heureux pour qu'il s'adoucisse de nouveau, ce regard... et conseillez-moi... Vous devez bien comprendre que lorsque je vous ai parlé de mon droit je n'y croyais pas beaucoup... et quand j'ai eu l'air d'exiger une place au foyer... c'était une façon comme une autre de vous la demander!... J'aurais pu aussi bien me mettre à genoux, vous savez !... N'attachez pas trop d'importance aux mots et au ton que j'ai pu employer... ne voyez que le fait, voulez-vous?... Je suis restée absente pendant vingt ans... et, tout à coup, je reviens... et je demande ma place, c'est fou... c'est insensé... c'est stupide... mais il y a un fait certain, c'est que je la demande... Conseillez-moi... (Un temps.) Faites venir Maurice et demandons-lui ce que...

CHARLES. — Ah! Non.

GERMAINE. — Pourquoi?

CHARLES. — Parce que, croyez-moi... il ne faut pas que nous donnions à notre fils le spectacle navrant d'un ménage qui cherche à se ratistoler hâtivement! Non, non, il ne faut pas que Maurice ait vu ça. Ce n'est pas beau à voir! Il ne faut pas que ce petit se croie obligé de rapprocher des mains... qui ne se reconnaîtraient pas! Non... Maurice est à un tournant de sa vie... et j'ai tout à craindre.

GERMAINE. — Je ne comprends pas?

CHARLES. — Si je vous disais que votre départ, il y a vingt ans, a eu sur son jeune cerveau une influence épouvantable... ineffaçable, peut-être... le comprendriez-vous ?... Le croiriez-vous ? Et, cependant, c'est la vérité!... Petit à petit, j'ai gagné sa confiance... je veux la garder!... Or, je risquerais de la perdre en commettant un acte de pure faiblesse... qui détruirait en une seconde le fruit de tant d'années d'efforts!... Si vous saviez comment Maurice parle de vous... sans le savoir... quand il parle des femmes!... (Un temps.) Vous voulez que je vous donne un conseil... Je vais vous en donner un... revenez dans dix ans...

GERMAINE. — Ah! Vous êtes effrayant.

CHARLES. — Pourquoi?

GERMAINE. — Quelle cruauté... « Revenez dans dix ans!... » Dire ça à une femme... à sa femme... à la mère de son fils... Quand ce que pendant dix ans cette femme va faire...

CHARLES. — Ça... ça ne me regarde pas...

GERMAINE. — Comment elle va vivre, cela vous inquiète peu... Qu'elle crève de misère et de chagrin... tant pis! Qu'elle parcoure le monde comme un pauvre chien galeux... sous la risée des uns, méprisée par les autres...

CHARLES. — Ah... mais vous commencez à m'ennuyer, vous savez, vous, j'en ai assez... et je vous défends de continuer!... Je ne vous permets pas de juger ma conduite... et je ne veux pas que vous continuiez à vous attendrir sur vous-même... de façon à augmenter, artificiellement, à mes propres yeux la cruauté de mon attitude... Vous voulez me faire répéter vingt-cinq fois la même chose pour que, à la fin, j'aie l'air d'abuser un peu trop de mon droit et de votre situation... Non, non et non!... Je ne suis pas dupe de ce que vous faites en ce moment!... Je vous ai répondu, à une question saugrenue: « Revenez dans dix ans... » Je n'ai plus rien à vous dire!... Je finirais par avoir tort si je vous laissais parler... ah! non. (Un temps.) Avez-vous de quoi vivre?

GERMAINE. — Oui.

CHARLES. — Eh! Ben alors!...

Un temps.

GERMAINE. — Laissez-moi votre nom.

CHARLES. — Heu... soit! Ça vaut peut-être mieux!

GERMAINE. — Et permettez-moi de voir Maurice... cinq minutes...

CHARLES. — Non... non, ça non... pas avec des cheveux comme ça...

GERMAINE. — Oh!

CHARLES. — Je vous jure que c'est indécent... croyez-moi... et vous en seriez honteuse devant lui...

GERMAINE. — Je suis donc bien vilaine...

CHARLES. — Mais... il ne s'agit pas de ça...

GERMAINE. — Ah?... alors... dites-le-moi.

CHARLES. — Quoi?

GERMAINE. — Que je ne suis pas trop vilaine... Enfin, dites-moi un mot gentil...

CHARLES. — Vous voulez que je vous dise un mot gentil?

GERMAINE. — Oui... dites-moi que je n'ai pas trop changé... Mon cœur me fait si mal en ce moment... Dites, pour que je ne pleure pas... dites-moi un mot gentil... Regardez-moi... et dites-moi exactement ce que vous pensez de moi...

CHARLES. — Quelle confiance!

GERMAINE. — En vous?

CHARLES. — En nous deux!

GERMAINE. — Alors... dites?

CHARLES. — Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?

GERMAINE. — Je ne sais pas... que... que... que je m'en aille au moins sur un mot gentil de... de toi... donne-moi ta confiance... davantage.

CHARLES. — Confiance?... Quoi, enfin, tu veux que je te dise que tu vas pouvoir encore facilement... me tromper?

GERMAINE. — Oh!

CHARLES. — Dans le fond, c'est ce que tu veux que je te dise... puisque c'est à ça que tu penses!

GERMAINE. — Alors?...

CHARLES. — ...Oui!

GERMAINE. — Vrai?

CHARLES. — Oui.

GERMAINE. — Oh! Merci... N'ajoute rien surtout... ta main... merci!

Elle lui a serré la main très vite et elle s'est en allée par le jardin.

CHARLES, seul. — Et dire que c'est pour ça que nous souffrons... Faut-il être bête!...

RIDEAU

Charles. Emile. Marie.

Charles *Oui ! Cet enfant de dix ans est mon arrière-grand-père...* » page 23

ACTE III

Même décor qu'aux deux actes précédents, mais de ravissants meubles Louis XVI ont remplacé le mobilier Louis-Philippe qui se trouvait là. Grâce à des tableaux, à des tapisseries et à des paravents de laque, l'aspect de la maison a tout à fait changé.

Lorsque le rideau se lève, la scène est vide. Un instant plus tard, Charles Bellanger paraît. Une transformation pareille à celle de sa demeure s'est opérée en lui. Il est très élégant et il est de très bonne humeur.

CHARLES. — Emile, je sors... Emile ?

EMILE, entrant. — Monsieur ?

CHARLES. — Je sors !... Si je ne rentrais pas pour dîner... qu'il y ait de quoi souper... et si je ne suis pas là à deux heures du matin... mangez le souper et couchez-vous !

EMILE. — Bien, monsieur.

Emile sort. Charles traverse le salon; en passant près d'un vase fleuri, il y cueille une rose qu'il met à sa boutonnière, puis il allume une cigarette. Marie entre alors.

MARIE. — Monsieur ?

CHARLES. — Quoi ?

MARIE. — Je peux dire un mot à monsieur ?

CHARLES. — Oui... oui... qu'est-ce qu'il y a ?

MARIE. — Monsieur sort ?

CHARLES. — Mais oui, je sors...

MARIE. — Et ce n'était pas pour être drôle que monsieur vient de dire à Emile que, peut-être, il ne rentrerait pas de la nuit ?

CHARLES. — Emile a été vous dire ça ?

MARIE. — Oui... C'était vrai ?

CHARLES. — Oui.

MARIE. — Oh !

CHARLES. — Quoi ?

MARIE. — Avant-hier, déjà, monsieur est rentré si tard...

CHARLES. — Ah ! Ça, vous me surveillez donc ?

MARIE. — Oh ! Non, monsieur... mais je savais que monsieur n'était pas rentré... et je ne pouvais pas dormir tellement j'étais inquiète...

CHARLES. — Inquiète ?... Mais pourquoi ?

MARIE. — Je ne sais pas !... Monsieur n'a pas peur, lui ?

CHARLES. — Peur ?... Mais de quoi ?

MARIE. — De se fatiguer, peut-être...

CHARLES. — Quoi... j'ai l'air fatigué ?

MARIE. — Non...

CHARLES. — Eh ! Bien, alors...

MARIE. — N'empêche que monsieur a rudement changé depuis quelques jours.

CHARLES. — J'ai changé ?

MARIE. — Ah !

CHARLES. — En bien ou en mal ?...

MARIE. — Ah ! Ça... je ne peux pas me permettre de juger monsieur ! Je vois seulement que monsieur n'est plus le même.

CHARLES. — Mais... qu'est-ce que j'ai de changé... surtout ?

MARIE. — Je ne sais pas... Monsieur est tout drôle...

CHARLES. — Drôle ?... Quoi, je vous fais rire ?

MARIE. — Non... mais lui, monsieur, il rit tout le temps... et puis monsieur plaisante...

CHARLES. — Et alors?... C'est donc défendu de plaisanter?

MARIE. — Oh! Non, bien sûr, et d'un autre que monsieur ça me semblerait peut-être naturel, mais de monsieur, c'est tellement extraordinaire... Monsieur qui était si sérieux... si grave... le voir tout à coup comme il est maintenant, ça fait une impression! Que monsieur se regarde...

CHARLES. — Qu'est-ce que j'ai?

MARIE. — Monsieur ne voit pas?... Monsieur ne voit pas qu'il n'est plus le même homme?... Monsieur ne voit pas qu'il n'est plus habillé comme avant...

CHARLES. — Si... mais quoi? Je suis mal habillé?

MARIE. — Oh! Je ne dis pas ça...

CHARLES. — Il n'est pas joli mon chapeau?

MARIE. — Oh! Si...

CHARLES. — Et ma cravate, elle n'est pas belle?

MARIE. — Oh! Si.

CHARLES. — Alors, tout va bien! Ne vous inquiétez pas, allez... tout va très bien, Marie, croyez-moi!

MARIE. — Tout de même... Monsieur n'a pas un peu le cœur gros?

CHARLES. — Le cœur gros? Pourquoi?

MARIE. — Pour tout ça...

CHARLES. — Tout ça, quoi?

MARIE. — Monsieur va continuer à tout changer comme ça, ici?

CHARLES. — Pourquoi pas? Ça vous fait de la peine?

MARIE. — Dame! Voir toute cette belle maison qui s'en va, ça fait quelque chose...

CHARLES. — Mais la maison ne s'en va pas... elle est toujours là, la maison... c'est le dedans qui change.

MARIE. — Justement... Tous les vieux meubles de la maman de monsieur...

CHARLES. — Eh bien?

MARIE. — Les voir remplacés par des meubles nouveaux...

CHARLES. — Nouveaux? Mais ils sont anciens, ceux-là... les autres n'étaient que vieux... (Regardant le portrait d'un enfant de dix ans posé à terre et appuyé contre les pieds d'une table.) Qu'est-ce que c'est que ça?

MARIE. — C'est encore l'antiquaire de monsieur qui a apporté ça ce matin! Tous les jours, il faut qu'il apporte quelque chose, celui-là!

CHARLES. — Et on ne me l'a pas dit?

MARIE. — Monsieur prenait sa douche quand il est venu... après, j'ai oublié.

CHARLES. — Ah! Il est charmant.

MARIE. — L'antiquaire a dit que monsieur pouvait le garder deux ou trois jours et que s'il ne lui plaisait pas il n'aurait qu'à le rendre...

CHARLES. — Le rendre! Je le trouve parfait... et je me demande même comment j'ai pu vivre sans lui jusqu'à présent. Il n'est pas bien, ce portrait, hein?

MARIE. — Qui est-ce?

CHARLES. — Ah! Je ne sais pas... je ne sais pas encore. Nous allons voir, on va lui faire son état civil... Emile!

EMILE, entrant. — Monsieur!

CHARLES. — Décrochez-moi cette gravure, mon ami, s'il vous plaît, nous allons mettre à sa place, à la place qui lui est due, le portrait... de mon arrière-grand-père.

EMILE. — Ah! C'est?

CHARLES. — Oui! Cet enfant de dix ans est mon arrière-grand-père. D'ailleurs, les yeux, hein? Il n'y a pas à s'y méprendre. Nous avons tous ces yeux-là dans la famille.

MARIE, à Emile. — Dites comme lui.

EMILE. — Oh! Sûrement... il a quelque chose avec monsieur.

CHARLES. — Qu'en dites-vous, Marie?

EMILE, à Marie. — Dites comme lui...

MARIE. — Oui, il a un peu de monsieur!

EMILE. — Alors comme ça, c'était le mari de la mère de la grand'mère de monsieur?

CHARLES. — Heu... non, en vérité, non! Mais c'est mon arrière-grand-père tout de même! Donc, vous le voyez, l'honneur d'une femme est en jeu, alors, je vous le demande, à l'un et à l'autre, pas un mot dans le quartier.

EMILE et MARIE. — Oh! Monsieur peut être tranquille.

CHARLES. — A tout à l'heure.

MARIE. — Monsieur?

CHARLES. — Quoi?

MARIE. — Que monsieur soit gentil! qu'il rentre dîner.

CHARLES. — Mais pourquoi?

MARIE. — Pour son estomac! En tout cas, que monsieur rentre s'habiller ici, qu'il ne fasse pas porter son smoking au cercle, ce n'est pas digne, ça, monsieur.

CHARLES. — Vous êtes sûre que ce n'est pas digne?

MARIE. — Oui, monsieur.

CHARLES. — Bon!... Eh! Bien, je rentrerai m'habiller à sept heures, là!

MARIE. — Merci, monsieur. Monsieur a de bonnes nouvelles de Maurice?

CHARLES. — Oui. J'ai eu une dépêche de lui il y a deux jours, il allait bien! Il doit aller très bien.

MARIE. — Tant mieux, monsieur, merci.

CHARLES. — Il y a combien de temps que vous êtes ici, Marie?

MARIE. — Il y a eu trente et un ans le mois dernier.

CHARLES. — Et vous êtes étonnée de me trouver changé...

Puis il s'éloigne en chantant...

EMILE. — Eh! Bien, madame Marie, qu'est-ce que vous en dites?

MARIE. — Ecoutez, je ne sais pas.

EMILE. — Moi, j'en mettrais ma main sur le billot...

MARIE. — Il y a peut-être quelque chose, remarquez bien, mais pas tant que vous dites.

EMILE. — Que voulez-vous, c'est mon impression! J'ai vu un frère de ma mère qui a commencé comme ça, tout doucement... comme pour rire... et puis qui a fini à l'hospice.

MARIE. — Mais, voyons, Emile, il n'a pas l'air d'un fou!

EMILE. — Non, bien sûr... mais les fous n'ont pas toujours l'air de ce qu'ils sont, vous savez. Ils peuvent très bien cacher leur jeu pendant longtemps. Seulement, un beau jour, crac, et il est trop tard pour les soigner! Vous ne me direz tout de même pas que c'est naturel de voir un homme qui rit comme ça tout le temps à son âge! Dès son réveil, voilà un homme qui se met à chanter et qui sort de chez lui en chantant! Voyons! voyons! voyons! Ecoutez, madame Marie, vous êtes ici depuis trente ans, vous avez élevé M. Maurice, eh! bien, moi, vous en ferez ce que vous voudrez, mais j'estime que votre devoir est de le prévenir tout de suite.

MARIE. — Mais je ne sais pas où il est.

EMILE. — Moi je le sais. J'ai lu son adresse sur une dépêche que monsieur lui envoyait... et je l'ai marquée sur ma manchette.

MARIE. — Quand ça?

EMILE. — Il y a six jours.

MARIE. — Vous devriez changer de linge plus souvent.

EMILE. — Je l'ai gardée exprès à cause de ça. Voici l'adresse : « Hôtel Royal, Milan. »

MARIE. — Milan?

EMILE. — Oui.

MARIE. — Dans quel département?

EMILE. — Ah! Ça, je n'en sais rien. Mais monsieur n'avait pas mis autre chose, alors ça doit arriver comme ça. Et, croyez-moi, écrivez tout de suite.

MARIE. — Lui écrire, oui, mais aura-t-il ma lettre à temps? Il devait rester huit jours en voyage, et il y a bientôt quinze jours qu'il est parti.

EMILE. — Alors, envoyez-lui une dépêche.

MARIE. — Oui, peut-être.

EMILE. — En tout cas, vous aurez fait votre devoir... Tenez, voilà du papier à dépêche.

MARIE. — Comment est-ce que je vais lui dire ça?

EMILE. — Il faut le lui apprendre doucement.

MARIE. — Bien entendu. A combien de mots est-ce qu'on a droit déjà, je ne sais plus...

EMILE. — Dix, je crois...

MARIE. — Bon... alors... (Elle écrit.) Monsieur Maurice Bellanger, hôtel Royal, Milan. Ça fait un, deux, trois, quatre, cinq, six... six mots, ça fait déjà six mots... il ne nous en reste plus que quatre.

EMILE. — Eh! Bien, il faut lui dire ça en quatre mots.

MARIE. — Oui. Seulement, ça va être juste.

EMILE. — Attendez. Voilà, j'ai trouvé, mettez : « Monsieur est devenu fou... »

MARIE. — Oh! Voyons!

EMILE. — Quoi?

MARIE. — C'est vous qui êtes fou! Pensez-vous que je vais annoncer ça à ce petit comme ça... voyons! On ne dit pas les choses aussi durement.

EMILE. — Alors, mettez: « Monsieur un peu fou. »

MARIE. — Mais non, mais non, mais non! Il ne faut pas mettre le mot fou.

EMILE. — Alors mettez: « Monsieur un peu drôle. »

MARIE. — « Monsieur un peu drôle? »...

EMILE. — Oui.

MARIE. — Il ne comprendra pas.

EMILE. — Alors, mettez ce que vous voudrez.

MARIE. — Si je mettais...

EMILE. — Ne mettez rien, ce n'est pas la peine, le voilà, monsieur Maurice.

MARIE. — Non?

EMILE. — Si!

MARIE. — Ah! Quel bonheur! Laissez-nous seuls tous les deux. (Emile sort. Maurice, accompagné de Loulou, paraît au fond.) Ah! Te voilà... quel bonheur!

MAURICE. — Pourquoi?

MARIE. — Parce que...

MAURICE. — Parce que quoi?

MARIE. — Je veux parler devant madame.

MAURICE. — Oui, oui, parle... Qu'est-ce qu'il y a?

MARIE. — Mon petit Maurice, je suis bien contente que tu sois rentré.

MAURICE. — Pourquoi, Papa est malade?

MARIE. — Malade, non, mais...

MAURICE. — Mais quoi, je t'en prie, parle!

MARIE. — Eh! Bien... il y a que, depuis ton départ, monsieur a beaucoup changé.

MAURICE. — Ah!

MARIE. — Oui.

MAURICE. — Comment ça?... De quelle façon?

MARIE. — Ben... (Elle fait le geste de la folie.) Voilà!

MAURICE. — Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

MARIE. — Ça veut dire qu'il est, comme qui dirait, un peu dérangé!

MAURICE. — Dérangé? Lui?

MARIE. — Oui.

MAURICE. — Ah! Ça, par exemple... Qu'est-ce que dit le médecin?

MARIE. — Il n'a rien pu dire...

MAURICE. — Pourquoi?

MARIE. — Parce qu'il n'est pas venu.

MAURICE. — Pourquoi n'est-il pas venu?

MARIE. — Parce qu'on ne l'a pas fait demander...

MAURICE. — Mais, voyons, tu aurais dû tout de suite le faire venir!... Oh!... Oh!... Il est couché?

MARIE. — Qui?

MAURICE. — Papa?

MARIE. — Non.

MAURICE. — Où est-il?

MARIE. — Il est sorti.

MAURICE. — Tout seul?

MARIE. — Oui.

MAURICE. — Alors, ce n'est pas grave.

MARIE. — Mais je ne dis pas que c'est grave... moi, je ne m'y connais pas... je dis seulement que je suis bien contente que tu sois revenu.

MAURICE. — Sais-tu vers quelle heure il doit rentrer?

MARIE. — Vers sept heures, pour se mettre en smoking.

MAURICE. — En smoking? Il dîne quelque part, ce soir?

MARIE. — Il dîne tous les soirs quelque part.

MAURICE. — Comment cela?

MARIE. — Dame! Puisqu'il se met en smoking tous les soirs!

MAURICE. — Lui?

MARIE. — Oui.

MAURICE. — Tiens! tiens! tiens!... Et sais-tu où il dîne d'ordinaire?

MARIE. — Au cercle.

MAURICE. — Au cercle? Papa?

MARIE. — Oui.

MAURICE. — Ah! Ça, alors... par exemple, je veux en avoir le cœur net. Et je crois qu'il est préférable de voir tout de suite le médecin!... (A Loulou.) Qu'est-ce que tu en penses?

LOULOU. — Hum...

MAURICE. — Si, si, ça vaut mieux!... Vraiment, si... car le docteur en question est un vieil ami de la famille... il connaît Papa depuis longtemps... et, s'il a la moindre des choses, il nous le dira tout de suite!... Ce n'est jamais inutile de consulter son médecin!... (A Marie.) Est-ce que Emile est là?

MARIE. — Oui, oui...

MAURICE. — Emile! Emile!

EMILE, entrant. — Bonjour, monsieur Maurice.

MAURICE. — Bonjour, mon ami. Ecoutez donc, prenez ma voiture qui est devant la porte et allez chercher le docteur Mourier tout de suite, et amenez-le. Dites-lui que c'est pour monsieur, il viendra! D'ailleurs, je vais le prévenir par téléphone! Atten-

dez une seconde. (A Marie.) Est-ce que Emile est au courant de ce que tu me disais de papa?

MARIE. — Oui, oui.

MAURICE. — Bon. Alors, Emile... Marie me dit que vous trouvez monsieur un peu changé.

EMILE. — Un peu... beaucoup... monsieur Maurice, oui.

MAURICE. — Oui, mais... y a-t-il une chose qui, partieulièrement, vous ait frappé? (Emile hésite et balbutie.) Parlez, mon ami, parlez, je vous en prie.

EMILE. — C'est-à-dire que... voilà... Monsieur Maurice va me comprendre... ce sont des riens... qui vous donnent... des espèces d'impressions et... c'est justement ce qui en fait la curiosité. Et je suis sûr que tout de suite monsieur Maurice va se rendre compte que monsieur n'est plus le même.

MAURICE. — Bon ! Eh ! Bien, allez chercher le docteur! (Emile sort et Maurice va au téléphone. Puis il se ravise et:) Loulou, veux-tu être gentille... demande-moi: « Wagram 87.73. »

LOULOU. — Oui, oui, tout de suite.

Elle va au téléphone.

MAURICE. — Attends... (A Marie.) Ecoute, voyons, tu ne peux pas me donner un détail sur papa... quelque chose enfin que je puisse répéter au docteur?

MARIE. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise?... Regarde autour de toi. Tiens, regarde! tous les meubles sont changés!

MAURICE. — Oui, oui... je vois, je vois...

MARIE. — Tout à coup, en deux jours, il a fallu tout déménager. Est-ce que ce n'est pas un signe de quelque chose, ça?... Est-ce pour rien qu'on dit d'un homme qu'il déménage?

MAURICE. — Non, ça, ça n'a aucun rapport... et puis, je savais qu'il avait l'intention de changer son mobilier!... Tout cela est d'ailleurs ravissant!

MARIE. — Si tu trouves ça naturel, à son âge... Ah! Il s'est fait plus de changement ici, en quinze jours, qu'en vingt ans.

MAURICE, à Loulou. — Demande le 87.73, à Wagram!

LOULOU. — Tout de suite... Allô... allô... Wagram 87.73?

MAURICE. — Ecoute, Marie, est-ce que tu es au courant de ce qui s'est passé entre papa et ma mère l'autre jour?

MARIE. — Non. Je sais seulement qu'elle est venue... qu'elle est restée une demi-heure... et qu'elle est repartie...

MAURICE. — Tu l'as vue s'en aller?

MARIE. — Oui, oui, je l'ai aperçue...

MAURICE. — Est-ce qu'elle pleurait?

MARIE. — Oh! Non, pas du tout... Elle riait plutôt et elle lui a crié: « Merci » en s'en allant.

MAURICE. — Ah!... Et papa, ce soir-là, comment était-il?

MARIE. — Très bien.

LOULOU. — Non, mademoiselle, pas encore... J'ai demandé le 87.73... Oui, à Wagram. (A Maurice.) Je te dirai que je ne sais pas très bien téléphoner...

MAURICE. — Tu sauras bien assez tôt, va... (A Marie.) J'aurais voulu savoir ce qui s'est passé entre eux...

MARIE. — Monsieur ne te l'a pas écrit?

MAURICE. — Il m'a envoyé le soir même une dépêche dans laquelle il me disait: « Tout s'est passé le mieux du monde. Ne m'en demande pas davantage et sois heureux. »

MARIE. — Eh! Bien! Fais donc ce qu'il te dit et ne lui en demande pas davantage... Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il n'aime pas qu'on lui en parle...

MAURICE. — Ah!

MARIE. — Non!... Et ma foi...

MAURICE. — Quoi?

MARIE. — Moi non plus.

LOULOU. — Allô... Je suis chez le docteur Mourier... On vous parle, monsieur...

Elle passe le récepteur à Maurice.

MAURICE. — Merci... Allô... allô... Docteur?... Maurice Bellanger vous parle. — Oui. Ecoutez, docteur... je voudrais vous voir tout de suite. — A cause de papa... — Oui! Je ne sais pas ce qui se passe, j'arrive de voyage; mais Marie me dit des choses qui m'ennuient. Il paraît que, depuis quelques jours, papa est un peu... comment dirai-je? exalté... enfin, d'une nervosité spéciale... dont je veux croire qu'elle exagère l'importance. Alors je voudrais que, sous un prétexte quelconque, vous passiez à la maison tout de suite, que vous le voyiez et que vous me donniez votre impression. Je vous ai envoyé ma voiture avec le valet de chambre de papa. — Merci. Je vous attends! Merci! (Il raccroche le récepteur. A Marie.) Est-ce que tu as de la glace ici?

MARIE. — Non.

MAURICE. — Va donc en chercher, veux-tu?

MARIE. — J'y vais.

Elle sort.

MAURICE. — Qu'est-ce que tu penses de ça?

LOULOU. — Je pense que tu aurais tort de t'inquiéter avant de l'avoir revu... parce que les domestiques, tu sais...

MAURICE. — Oui, tu as raison, il faut se méfier, en effet... Ils voient les choses d'une si drôle de façon. Mais enfin, tout de même, il doit y avoir un peu de vrai... Il n'est sûrement pas fou, bien entendu... mais il a peut-être fait une folie!

LOULOU. — Quelle folie?

MAURICE. — Je me le demande!... En tout cas, je n'aurais pas dû partir, comme ça, si vite.

LOULOU. — Tu m'as dit que c'était lui qui te l'avait proposé...

MAURICE. — Oui, mais je n'aurais peut-être pas dû accepter.

LOULOU. — Pourquoi?

MAURICE. — Parce que... je te dis... cet homme-là se trouvant seul, tout à coup, a pu perdre la tête... il a pu... sait-on jamais?

LOULOU. — Mais à quel genre de folie penses-tu?

MAURICE. — Je ne pense à rien, mais enfin... on peut tout supposer!

LOULOU. — Dis-moi ce que tu supposes...

MAURICE. — Que veux-tu, peut-être a-t-il rencontré quelqu'un...

LOULOU. — Ah!...

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a?

LOULOU. — Rien!... Mais alors... quoi, tu estimes que ce serait une catastrophe?

MAURICE. — Ben, écoute, il me semble!

LOULOU. — Pourquoi?... Ton père serait un petit bourgeois rachitique, ignorant tout de la vie... tu pourrais trembler pour lui, mais il me semble, à moi, que, averti comme il doit l'être et avec la force... avec la santé... qu'il a...

MAURICE. — Mais qu'est-ce que tu en sais?... Tu ne l'a jamais vu!...

LOULOU. — Non... mais enfin, d'après ce que tu m'as dit... c'est plutôt un homme graud et fort...

MAURICE. — Oui... mais... ce n'est pas une question de taille...

LOULOU. — Oh! Si, tout de même... et puis, enfin, quoi... une femme, ce n'est pas fatalement une catastrophe... dis?... Hein...?

MAURICE, *se prenant contre lui.* — Non, bien sûr, pas toutes...

LOULOU. — Tu en conviens! Oh! Quel progrès... Ah! Si tu pouvais en convenir vraiment... si tu pouvais ne plus parler des femmes comme tu en parlais avant...

MAURICE. — Avant quoi?

LOULOU. — Avant ce merveilleux voyage... Avoue que, depuis quinze jours, ton opinion s'est un peu modifiée?

MAURICE. — Non.

LOULOU. — Oh!

MAURICE. — Non. Je suis peut-être tombé sur une exception.

LOULOU. — Ah!

MAURICE. — Je dis « peut-être »!

LOULOU. — Oui... oh! je pense bien!... As-tu peur de te tromper, mon Dieu!

MAURICE. — Oui... affreusement peur!

LOULOU. — Alors... si tu apprenais brusquement que tu aimes une rien du tout...

MAURICE. — Oh! Tais-toi!

LOULOU. — Tu m'aimes donc?

MAURICE. — Je ne sais pas dans le fond si je t'aime... mais tu me plais! Mon Dieu, que tu me plais!... Et puis tu sens si bon...

LOULOU. — Tu aimes ce parfum-là?

MAURICE. — Tu crois que c'est de ton parfum que je te parle, idiot!

LOULOU. — Comme tes yeux changent quand tu me regardes de tout près.

MAURICE. — Dame, il y a de quoi.

LOULOU. — Embrasse-moi...

MAURICE. — Qu'est-ce que tu me donneras?

LOULOU. — Tu verras...

MAURICE. — Ta bouche?

LOULOU. — Oui... (*Il l'embrasse sur les lèvres, puis, la tenant par les bras, il la secoue en riant, mais avec une certaine violence.*) J'aime quand tu me tiens comme ça... j'aime quand tu me fais un peu mal.

MAURICE. — Chut...

LOULOU. — Et toi... tu aimes me faire un peu mal, n'est-ce pas?

MAURICE. — Moi?

LOULOU. — Oui!... Parfois, je sens que pour un rien tu me battrais!

MAURICE. — Oh!...

LOULOU. — Veux-tu l'avouer?... Veux-tu...

MAURICE. — C'est vrai!

LOULOU. — Dis-moi pour quelle raison?

MAURICE. — Parce que je sens que déjà j'ai besoin de toi... et que ça m'énerve!

LOULOU. — Tu n'es donc pas heureux?

MAURICE. — Oh! Ne dis pas ce mot-là!...

LOULOU. — Pourquoi? C'est un joli mot...

MAURICE. — Il est mieux que joli... c'est le plus beau du monde!... Ah! Etre heureux!... Te rendre heureuse, toi... le savoir heureux, lui... et...

LOULOU. — Et puis qui encore?...

MAURICE. — Tout le monde!...

LOULOU. — Ça, c'est beaucoup! Mais, toi... toi...! Ah! Maurice, dis-moi, je t'en supplie, quelle est la chose qui te rendrait complètement heureux?

MAURICE. — L'assurance que je fais ton bonheur...

LOULOU. — Oh! ça...

MAURICE. — Et la confiance en toi!

LOULOU. — Ah!

MAURICE. — Oui... la certitude que tu es incapable de me mentir!... Ma décision est prise... je t'ai dit là-bas que je t'aimais, que j'allais te présenter à mon père... et que nous nous marierions d'ici quelques semaines... mais je te jure que si je m'apercevais maintenant, tout à coup, que tu m'as menti un jour... pour une bêtise même, pour n'importe quoi... je te demanderais, je te conseillerais de ne pas te marier avec moi... parce que je me connais, parce que je sais que, dans ces conditions-là, ta vie serait intolérable... et la mienne, par conséquent...

LOULOU. — Ah!

MAURICE. — C'est que, vois-tu, je déteste le mensonge... d'une façon un peu superstitieuse!... Je suis un drôle d'homme, n'est-ce pas, mon amour?

LOULOU. — Oh! Ça m'est bien égal... je ne te discute pas, moi... je t'aime tel que tu es! Va, tu peux bien avoir tous les défauts du monde... je ne vois que tes qualités...!

MAURICE. — Je ne sais pas si j'en ai beaucoup... mais, en tous cas, je suis certain de n'avoir jamais menti!... C'est pourquoi je me permets d'être aussi sévère!

LOULOU. — En qui as-tu confiance?

MAURICE. — En mon père.

LOULOU. — Ah?

MAURICE. — Oui!

LOULOU. — Eh! Bien... il doit s'y connaître, en femmes, ton père?

MAURICE. — Je le crois...

LOULOU. — Alors... si tu savais... que ton père approuve le choix que tu as fait, comme on dit... ça te donnerait confiance en moi?

MAURICE. — Oui...

LOULOU. — Vrai?

MAURICE. — Oui!

LOULOU. — Ça te ferait plaisir de savoir que ton père me trouve bien... enfin... gentille?...

MAURICE. — Bien sûr...

LOULOU. — Tu aimerais le savoir tout de suite?

MAURICE. — Oui...

LOULOU. — Eh! Bien... si je te disais... que...

MAURICE. — Quoi?

LOULOU. — Que... pour le savoir tout de suite... et pour le savoir vraiment... tu devrais peut-être me présenter à lui d'une façon spéciale... comme si... par exemple, tu ne me connaissais presque pas... hein? Veux-tu?... Parce que, tu comprends, comme ça... il se laisserait aller et tu saurais la vérité... tu te rendrais compte si vraiment je lui plais!... Ça peut être très dangereux pour moi ce que je te propose là... et cependant, tu vois... je veux bien le risquer, ça m'est égal!... Ecoute... mieux encore... veux-tu me laisser seule avec lui?

MAURICE. — Pour quoi faire?... Non, ça n'est pas la peine... mais ton idée ne me déplaît pas!... Il me conviendrait assez, en effet, qu'il eût toute sa liberté pour me donner son opinion... oui... si tu consens à courir ce risque... eh bien! j'y consens moi-même! Seulement, je ne veux pas faire une chose pareille... et je ne veux même pas qu'il en soit question avant que le docteur ne m'ait dit...

LOULOU. — Bien entendu. (*Regardant par le jardin.*) Est-ce que ce n'est pas lui?

MAURICE. — Non. Mais c'est le docteur.

LOULOU. — Alors, qu'est-ce que je dois faire?

MAURICE. — Monte dans l'auto... fais-toi conduire à cent mètres d'ici...

LOULOU. — Et, dès que ton père sera rentré, je viendrai me remettre avec la voiture devant la grille.

MAURICE. — C'est ça... mais comment sauras-tu que c'est lui?

LOULOU. — Si je me trompe... je te donne cent mille francs!

MAURICE. — Tu ne les as pas...

LOULOU. — Tu me les prêteras, voilà tout!... Je t'adore.

LE DOCTEUR, qui vient d'entrer. — Moi?

MAURICE. — Non, moi!

LE DOCTEUR. — Je vous en félicite.

Loulou est partie.

LE DOCTEUR. — Vous êtes seul?

MAURICE. — Oui... Il n'est pas encore rentré!

LE DOCTEUR. — Tant mieux... Emile m'a expliqué en voiture quelles étaient vos craintes à tous... ici... et je dois vous dire que, *a priori*, je les crois exagérées!... Votre père est un homme trop âgé déjà pour que nous nous trouvions en présence d'un déséquilibre absolu et définitif.

MAURICE. — Je suis complètement de votre avis, docteur, mais, néanmoins, ces braves gens m'ont fait peur... et je veux en avoir le cœur net.

LE DOCTEUR. — Vous allez être immédiatement fixé.

MAURICE. — Mais je vous en prie, docteur, trouvez un prétexte pour justifier votre présence ici...

LE DOCTEUR. — Il est trouvé... la vieille Marie!

MAURICE. — Bon... Docteur, dites-moi... comment un dérangement mental peut-il se manifester?

LE DOCTEUR. — De plusieurs façons. Par des bizarreries... par une sorte de volubilité et par une surexcitation inaccoutumée... en dépit d'une débilité normale.

MAURICE. — Ah! Ah!

LE DOCTEUR. — Oui, Emile...

MAURICE. — Il a ça...

LE DOCTEUR. — Non, Emile m'a dit que, pendant votre absence, votre père avait modifié tout son ameublement!... C'est une bizarrerie, ça...

MAURICE. — Non... car je sais qu'il en avait l'intention depuis quelque temps déjà. C'est même inouï ce qu'il a pu acheter de choses en quinze jours!... Je ne connaissais ni un de ces meubles, ni un de ces tableaux!... Mais, docteur, dites-moi, un homme peut-il devenir fou... comme ça, tout à coup?... sans qu'il y ait dans sa famille des antécédents?

LE DOCTEUR. — Fou! Voilà! Je fais une pénible et journalière constatation, mon cher ami, au sujet des mots qui perdent sans cesse un peu de leur signification. Fou! Qu'est-ce que ça veut dire? Comment vous, un garçon intelligent, vous me posez une question pareille? Il ne faut pas employer les mots à tort et à travers, comme ça... Fou... vous me demandez si votre père... Voyons, vous êtes fou! Ce mot, d'ailleurs, pour nous médecins, n'a pas un sens précis; nous classons les déséquilibrés d'une façon particulière... et par catégories. Et ma foi, d'après ce que m'a dit son valet de chambre... et d'après ce que moi-même j'ai cru observer en étudiant votre père... je crois pouvoir me permettre de le classer, dès à présent, dans la catégorie des futiles.

MAURICE. — Des futiles?

LE DOCTEUR. — Oui.

MAURICE. — Mon père serait atteint...

LE DOCTEUR. — De futilité... oui... que je n'en serais pas autrement surpris.

MAURICE. — Est-ce que c'est grave?

LE DOCTEUR. — Pas du tout!

MAURICE. — Pas du tout?

LE DOCTEUR. — Pas du tout! C'est une pente... C'est une pente assez douce...

MAURICE. — ... et qui conduit?

LE DOCTEUR. — A une insouciance presque totale.

MAURICE. — Tiens!

LE DOCTEUR. — Oui!

MAURICE. — Avez-vous souvent constaté ce phénomène chez... d'autres personnes?

LE DOCTEUR. — Oui... je l'ai constaté chez la plupart des hommes ayant dépassé la cinquantaine et qui n'avaient aucun organe physiologiquement atteint...

MAURICE. — Alors... ce serait plutôt un signe de bonne santé?

LE DOCTEUR. — Oui.

MAURICE. — Alors, en somme... il n'y a pas à s'inquiéter?

LE DOCTEUR. — Je ne le crois pas.

MAURICE. — Le voici...

LE DOCTEUR. — Je vais faire semblant de m'en aller, au moment où il entrera.

MAURICE. — Parfaitement. En tout cas, il a très bonne mine.

LE DOCTEUR. — Alors, c'est bien ce que je pensais.

CHARLES, entrant. — Non?...

MAURICE. — Si...

CHARLES. — Voilà une bonne surprise... Bonjour, docteur... Je vous serrerai la main quand je l'aurai embrassé!... Bonjour... (Charles et Maurice s'embrassent. Au docteur.) Bonjour, mon ami. Comment allez-vous?

LE DOCTEUR. — Bien...

CHARLES. — Tant mieux!... Et toi? Bon voyage?

MAURICE. — Oui... très bon.

CHARLES. — Parfait!... Qu'est-ce que tu penses de la maison?

MAURICE. — Méconnaissable.

CHARLES. — Mais...?

MAURICE. — Magnifique.

CHARLES. — Hein?

LE DOCTEUR, à Maurice. — Très surexcité!

CHARLES. — Mais vous... qu'est-ce que vous faites là...

LE DOCTEUR. — J'étais venu pour la vieille Marie...

CHARLES. — Qu'est-ce qu'elle a?

LE DOCTEUR. — Elle a... un peu mal au bras?

CHARLES. — C'est l'anse du panier, en sautant, qui a dû lui faire ça!

LE DOCTEUR, à Maurice. — Futile!...

CHARLES, regardant ses tableaux. — Ah! Que j'ai été heureux de les revoir tous. (A Maurice.) Offrons-nous le docteur... (Au docteur.) Docteur... je vous présente des meubles et des tableaux qui viennent de mes grands-parents. Ce n'est pas sans une émotion profonde que j'ai pu enfin recouvrer tous ces souvenirs... qui moisissaient en province depuis quarante ans!... Ce jeune homme que vous regardez, docteur... (Il désigne le portrait qu'il a fait accrocher au début de l'acte par son valet de chambre.) n'est autre que mon arrière-grand-père. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Louis XVI... eh! bien, il fut son aide de camp!... Voici

ma grand'mère dont la conduite fut irréprochable et qui n'a pu survivre à son mari que pendant une vingtaine d'années !... Voici mon oncle, l'architecte de l'empereur... Et voici un cousin à nous qui fut officier de marine!

LE DOCTEUR. — Tout cela est fort intéressant...

CHARLES. — N'est-ce pas? (A Maurice.) Tu peux être fier, mon enfant, de porter un nom qui fut illustre sous la plupart des régimes... Docteur, vous regardez en ce moment la cafetière de ma tante.

LE DOCTEUR, regardant un portrait de femme. — Elle est charmante...

CHARLES. — Non, en dessous, là. Je parle de cette cafetière en argent qui fut celle de ma pauvre tante!

LE DOCTEUR. — Ah! Pardon!... Tout cela, vraiment, est du plus haut intérêt! Voulez-vous me permettre de venir un de ces prochains matins... afin de contempler, dans tous ses détails, votre belle collection?

Le docteur tient dans la sienne la main de Charles de façon de savoir s'il a ou non de la fièvre

CHARLES. — Mais... avec plaisir!

LE DOCTEUR. — Donc, à très bientôt...

CHARLES. — Quand il vous plaira...

LE DOCTEUR, à l'oreille de Maurice. — Mensonges... hypertrophie de l'orgueil... extrême futilité... et pas de fièvre... mon diagnostic était bon.

MAURICE. — Que dois-je faire?

LE DOCTEUR. — Rien... ne le contrariez pas!

MAURICE. — Et puis?

LE DOCTEUR. — C'est tout.

MAURICE. — Bon!... Merci, docteur.

Le docteur s'en va. Pendant toute la scène précédente, Charles et Maurice se sont efforcés de contenir leur envie de rire. A présent les voilà seuls.

CHARLES. — Que je suis content de te revoir!

MAURICE. — Et moi donc...

CHARLES. — Jamais nous n'étions restés aussi longtemps séparés.

MAURICE. — Mais non, jamais!

CHARLES. — Qu'est-ce que tu penses de tes ancêtres?

MAURICE. — Je les trouve inespérés.

CHARLES. — Grosse impression, je crois, sur le docteur!... Tu ne peux pas savoir l'amusement que ç'a été pour moi d'arranger tout cela...

MAURICE. — C'est extrêmement joli.

CHARLES. — Je suis content que ça te plaise!... Et moi, comment me trouves-tu?

MAURICE. — Comme la maison, méconnaissable.

CHARLES. — Mais...?

MAURICE. — Comme elle... magnifique.

CHARLES. — Vraiment?... A ce point-là?

MAURICE. — Oui... et à tel point, papa, qu'il faut que je te dise tout de suite une chose qui est vraiment bouleversante...

CHARLES. — Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu!

MAURICE. — Papa... sais-tu pourquoi le docteur était là?... Sais-tu ce que tes domestiques m'ont dit de toi quand je suis arrivé?

CHARLES. — Non!

MAURICE. — Eh! Bien, ils m'ont dit tout simplement qu'en mon absence tu étais devenu fou!

CHARLES. — Quoi?... Ce n'est pas vrai?

MAURICE. — Si!... Voilà l'impression que tu fais aux gens qui t'entourent!...

CHARLES. — Oh! Que c'est bien!

MAURICE. — Parce que tu changes ton mobilier et que tu te mets en smoking tous les soirs... parce que tu souris...

CHARLES. — Et parce que je plaisante... ils croient que je suis fou... Ah! Oui, c'est bouleversant... Un homme normal doit être malheureux... évidemment!... Oui, oui, j'ai l'air heureux... alors ils me prennent pour un fou!

MAURICE. — Et tu sais que le docteur lui-même...

CHARLES. — Ah! Lui, tiens, pardi, je te crois... il ne voit jamais que des gens qui souffrent et qui se plaignent. Les pauvres médecins, tu penses : un homme bien portant, c'est un point d'interrogation pour eux... ils ne savent pas comment c'est fait!... Qu'est-ce qu'il t'a dit de moi?

MAURICE. — Il m'a dit que tu étais futile...

CHARLES. — Naturellement... je suis de bonne humeur... il y a de quoi l'inquiéter!... Car je suis de très bonne humeur... Et toi? Tu n'es pas triste, au moins, j'espère?

MAURICE. — Ah! Non, pas du tout!

CHARLES. — Ah! Tant mieux! Il ne faut pas être triste! Je crois que, tout compte fait, vois-tu, il n'y a que des événements heureux et que rien ne vaut la peine d'être triste!... As-tu fait bon voyage?

MAURICE. — Très bon.

CHARLES. — Tu m'as télégraphié de Milan que tu étais allé pour affaire là-bas...

MAURICE. — Oui...

CHARLES. — Tu as fait des affaires?

MAURICE. — Non...

CHARLES. — Tu as bien fait... Vous avez eu beau temps?

MAURICE. — Qui, nous?

CHARLES. — Ben... les voyageurs qui allaient à Milan! Tu n'étais pas seul dans le train, je pense?

MAURICE. — Ah! Bon... je ne comprenais pas!... Oui, oui, ils ont eu... ou plutôt, nous avons eu, tous, beau temps... car tu penses bien que j'en ai profité!...

CHARLES. — Ben, voyons!... Et... c'est beau, là-bas?

MAURICE. — Très, oui... Vraiment... superbe!

CHARLES. — Le palais des Doges, pas trop surfait?

MAURICE. — C'est à Venise, ça... toujours!

CHARLES. — Ah! Oui, c'est vrai, pardon!... Il faudra que j'aille voir tout ça, moi aussi, un de ces jours!... N'est-ce pas que c'est délicieux de vivre, hein?... Je suis certain que de temps en temps nous devons satisfaire ce besoin impérieux que nous avons de vivre extérieurement!... Nous devons même nous le créer ce besoin, nous autres Français, si casaniers, si stupides économes!... Nous nous intéressons à trop peu de choses!... Nous vivons sur nous-mêmes... Nous nous occupons trop les uns des autres... et chacun de nous ne s'occupe pas assez de soi... Nous avons une tendance à croire que les plaisirs sont faits pour les étrangers!... Comme si en Italie, par exemple, nous n'étions pas des étrangers... Nous allons dîner ensemble, hein?

MAURICE. — C'est que...

CHARLES. — Quoi... Tu ne peux pas...

MAURICE. — Si... mais... avant...

CHARLES. — Mais... quoi?

MAURICE. — Avant, je voudrais te présenter quelqu'un!

CHARLES. — Je pense bien... qui tu voudras!

MAURICE. — C'est une... jeune fille... dont j'ai fait la connaissance dernièrement chez des amis... que j'ai vue une fois ou deux... qui est très gentille...

très simple... et qui voudrait te demander... heu... un mot de recommandation...

CHARLES. — Pour qui?

MAURICE. — Pour elle!

CHARLES. — Comment, pour elle?

MAURICE. — Du moins... heu... pour maître Bonnardier, ton ami le bâtonnier!

CHARLES. — Bon...

MAURICE. — Parce qu'elle a un procès, tu comprends...? Et c'est terrible, les procès...

CHARLES. — Terrible!

MAURICE. — C'est vrai... ça peut durer un temps infini... alors, j'ai pensé que tu consentirais... à rendre à cette jeune fille ce service... et, tantôt, l'ayant rencontrée par hasard... je... lui ai dit que...

CHARLES. — Et elle t'a accompagné...?

MAURICE. — Oui... elle est là...

CHARLES. — Eh! Bien, va la chercher...

MAURICE. — Ça ne te dérange pas... vraiment?

CHARLES. — Tu es fou...

MAURICE. — Tu me le dirais, n'est-ce pas?

CHARLES. — Ben, voyons!...

MAURICE. — Alors... je vais la chercher...

CHARLES. — Va vite!... (Maurice sort par le jardin.) Emile... Marie... Emile... Marie... Emile... (Entrent Marie et Emile.) Trois couverts, mes enfants... (A Marie.) Vous, faites-nous un bon petit dîner... (A Emile.) Et vous, mettez des fleurs sur la table et montez du champagne. (A Marie.) Avez-vous de la glace, au moins?

MARIE. — Oh! oui, monsieur.

CHARLES. — C'est bien, allez... (Marie et Emile sortent tandis que paraissent Loulou et Maurice.)

MAURICE. — Entrez, mademoiselle... Papa, voici mademoiselle Desmarais, dont je t'ai parlé...

CHARLES. — Parfaitement!... Entrez mademoiselle et asseyez-vous. (Loulou s'assied.) Mon fils me dit, mademoiselle, que... vous souhaitez avoir de moi une lettre de recommandation pour mon ami maître Bonnardier...?

LOULOU. — Heu... oui, monsieur...

CHARLES. — Avec le plus grand plaisir!... C'est au sujet... n'est-ce pas, de...?

MAURICE. — C'est au sujet, papa, de...

CHARLES. — Laisse parler mademoiselle, veux-tu, mon chéri, elle m'expliquera la chose mieux que toi, certainement! Donc, vous disiez, mademoiselle?

LOULOU. — Rien... ou plutôt, si... c'est au sujet de... d'un... comment appelle-t-on ça...?

CHARLES. — D'un procès?

LOULOU. — Oui, c'est ça... Voilà...

CHARLES. — Et ce procès, c'est vous qui le faites?

LOULOU. — Heu... oui...

CHARLES. — A qui?

LOULOU. — A...

CHARLES. — A des gens qui probablement n'ont pas eu vis-à-vis de vous la conduite qu'ils devaient avoir...

LOULOU. — Oui, monsieur, exactement...

CHARLES. — Et c'est toujours comme ça d'ailleurs que les procès commencent. C'est ce que me disait Henriette avant-hier encore...

MAURICE. — Henriette?

CHARLES. — C'est une vieille amie de ma mère que tu ne connais pas! Oui, c'est ce qu'elle me disait en s'appuyant sur la ravissante petite barrière qu'elle a dans son jardin! Mais... revenons à ce procès, mademoiselle... revenons à ces gens qui se sont envers vous rendus coupables de...?

LOULOU. — Eh! Bien, monsieur... voilà... ce sont des gens qui habitent au-dessus de chez nous... et qui laissent... ouvert... exprès le robinet de leur baignoire... jusqu'à ce qu'elle déborde et que l'eau traverse leur plancher; à tel point que maintenant, monsieur, tout le papier de la salle à manger de chez nous est complètement perdu!

MAURICE. — Voilà!...

CHARLES. — C'est affreux!

MAURICE. — N'est-ce pas?

CHARLES. — Et cependant, je ne sais pas s'il est nécessaire de déranger le Bâtonnier pour ça...! Je vais vous donner un conseil... vous devriez changer d'appartement et, si j'étais à votre place, j'essaierais de trouver un rez-de-chaussée avec un jardin ou alors un petit hôtel... dans Neuilly, pour ne pas être trop loin de chez moi! J'aimerais bien vous savoir près d'ici. Supposons que vous ayez besoin de quelque chose... je serais là... supposons que j'aie besoin de quelque chose... vous seriez à la même distance... Ça ne vous irait pas, un petit hôtel?

LOULOU. — Ah! Si, monsieur!

CHARLES. — Et ma combinaison ne vous plairait pas?

LOULOU. — Oh! Si, monsieur, bien sûr.

CHARLES. — Alors... il n'y a pas à hésiter... faites ça!... Je suis sûr que Maurice ne vous refusera pas le service de chercher l'hôtel avec vous... et, d'autre part, je veux croire que, pour le remercier de son obligeance, vous voudrez bien lui permettre d'habiter avec vous... discrètement, bien entendu...

MAURICE. — Mais, papa...

CHARLES. — Laisse-moi parler!... Je dis discrètement... jusqu'au jour où vous aurez décidé de régulariser une situation que, telle qu'elle est déjà, je trouve charmante!

MAURICE. — Mais...

CHARLES. — J'estime que lorsque deux êtres sont allés à Venise...

MAURICE. — Mais tu es donc au courant de...

CHARLES. — Mais, grosse bête, c'est moi... (Montrant Loulou.) c'est nous qui te l'avons organisé, ton voyage à Venise...

MAURICE. — Vous?

CHARLES. — Oui... Quand je t'ai dit à brûle-pourpoint: « Vas-t'en pendant huit jours... » Je venais de causer avec elle pendant un quart d'heure!...

MAURICE. — Oh!

CHARLES. — Quoi?

MAURICE, bouleversé, à Loulou. — Tu as fait ça...?... Tu as osé faire une chose pareille?

LOULOU. — Maurice, écoute...

CHARLES. — Mais qu'est-ce qui te prend?

MAURICE. — Tu as fait ça, toi?

LOULOU. — Maurice, laisse-moi te dire... laisse-moi t'expliquer...

MAURICE. — Tu n'as rien à m'expliquer... et je n'ai rien à entendre! Papa, je ne veux pas qu'il y ait une discussion entre nous devant toi... et je te demande la permission de...

CHARLES. — Ah! Non... pardon... je suis mêlé malgré moi à un incident que je sens regrettable... et je veux savoir exactement ce qui se passe en toi... et pourquoi, tout à coup, tu es bouleversé à ce point-là...

LOULOU. — Je vais vous le dire, monsieur, moi...

MAURICE. — Je te prie de te taire!

CHARLES. — Je te fais la même prière...

LOULOU. — Je suis venue chez vous, l'autre jour, monsieur, vous le savez, sans l'avoir dit à Maurice... Or, depuis, à Venise, là-bas, il m'a fait jurer que jamais je ne lui avais menti...

CHARLES. — Et c'est pour ça... qu'il est dans cet état-là?...

LOULOU. — Oui, monsieur, sûrement.

CHARLES, à MAURICE. — Ce n'est pas vrai?

MAURICE. — Si!...

CHARLES. — Oh! Non...?

MAURICE. — Mais si, papa!... La pensée qu'elle a pu mentir est intolérable pour moi! Tu sais, n'est-ce pas, le peu de confiance que j'ai dans la vie... et ce que je viens d'apprendre n'est pas fait certainement pour m'en donner davantage... au contraire. J'exècre le mensonge...

CHARLES. — Alors, pourquoi m'as-tu menti?

MAURICE. — Moi?

CHARLES. — Oui... toi... Pourquoi m'as-tu dit que tu ne la connaissais pas?... Pourquoi l'obliges-tu, elle, à mentir?... Pourquoi m'as-tu télégraphié que tu étais à Milan pour affaires?... Pourquoi?... Tu m'as menti sans aucune raison... Elle, au moins, elle avait une excuse... sa vie était en jeu...

MAURICE. — Elle est assez égoïste, en effet, pour...

CHARLES. — Égoïste! Eh! Bien, et toi?

MAURICE. — Moi?

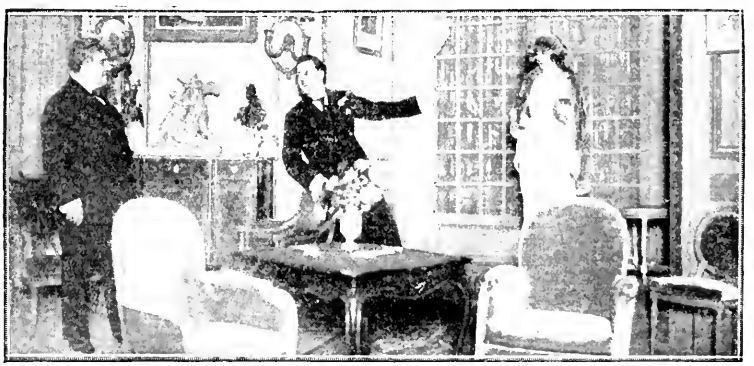
CHARLES. — Mais oui... toi... comme les autres! Quand, à cette porte, je t'ai proposé de partir pendant huit jours... as-tu hésité une seconde et, pendant ces huit jours, n'es-tu pas resté quinze jours absent... sans même t'occuper de ce qui se passait ici. Tu l'as fait parce qu'un sentiment plus fort que tous les autres venait de naître en toi... le sentiment de ton bonheur... Et pour que toi tu m'aies menti... pour que ton égoïsme, brusquement, se soit à ce point affirmé, développé... faut-il qu'il soit violent, ton amour pour elle!.. Ah! Je te le jure bien que je ne t'en veux pas... et que rien au monde ne me semble plus naturel! Mentir? Mon pauvre petit, mais nous mentons tous, par intérêt, par honté ou par plaisir! Il y a cependant, je l'avoue, un moment dans la vie où nous avons tous horreur du mensonge... c'est le moment où quelqu'un vient de nous mentir!... Et tu parles d'égoïsme! Et tu te cabres devant ce mot... Que tu es jeune encore... et comme je t'ai mal élevé dans le fond! Je t'ai fait peur... et, pour ne pas que tu sois malheureux, j'ai failli t'empêcher d'être heureux... Ton bonheur dépendait de toi seul!... Comme nous sommes prétentieux avec nos enfants... nous leur donnons la vie... et nous voulons faire mieux, comme si c'était possible! Tu verras avec ton fils!...

MAURICE. — Oh! Ça...

CHARLES, à LOULOU. — Il verra... vous verrez, d'ailleurs!... Quand on pense que j'ai fait des recherches sur l'hérédité à ton sujet... Fallait-il être bête! Ce n'est pas étonnant que les enfants ressemblent à leur père... tous les hommes sont pareils... Quand on pense que j'ai essayé de lutter contre l'influence possible de mon père sur toi... alors que, sournoisement, je la sens poindre en moi, cette influence... d'une façon irrésistible! Les choses qu'il me disait et que, soigneusement, je t'avais cachées jusqu'ici, parce qu'elles me semblaient abominables... je sens que je vais te les dire... parce qu'elles me paraissent aujourd'hui pleines de bon sens et de vérité. Car j'ai été comme toi... et tu seras comme moi... mon père avait raison. Un jour, tu me rejoindras comme depuis quelque temps je rejoins mon père! Mais rien ne presse... Pour l'instant tu aimes et tu es aimé... laisse-toi être heureux, crois-moi, laisse-toi aller! Je t'ai menti moi-même le jour où je t'ai dit que c'était très grave d'aimer... j'ai menti. Rien n'est grave en dehors de la mort des autres!... Je ne te demande pas d'avoir confiance en elle, mais je te supplie de donner largement ta confiance à la vie... parce que ses ressources sont inépuisables! Maurice... j'ai souffert... j'ai souffert bien plus qu'il ne fallait... exprès... oui, exprès, pour bien savoir, pour bien comprendre... et pour avoir aujourd'hui le droit de te dire: Maurice, regarde-moi... je te jure que je suis heureux...

Puis il les prend chacun par un bras et ils remontent tous trois vers la salle à manger, car Emile vient d'en ouvrir la porte en disant que c'était servi.

RIDEAU



Charles (*M. Lucien Guitry*). Maurice (*M. Sacha Guitry*). Loulou (*Mlle Yvonne Printemps*)

Maurice : « *Papa, voici mademoiselle Desmarais, dont je t'ai parlé...* » (page 29).

Mon père avait raison, à la Porte-Saint-Martin.

M. Sacha Guitry fit représenter ses premières pièces alors que son père, M. Lucien Guitry, régnait déjà en grande vedette dans tous les théâtres où il lui plaisait de jouer. Mais l'influence de ce nom fameux ne facilita pas, comme on pourrait croire, les débuts du jeune auteur qui, d'humeur indépendante et jaloux de ses propres forces, s'essayait aux feux de la rampe hors de l'ombre paternelle. Chacune de ses pièces nouvelles, tantôt en un acte, tantôt en deux actes, tantôt en trois actes, fut un combat nouveau livré devant — et parfois contre — la critique et le public.

Chaque fois, d'ailleurs, quelques résistances étaient vaincues, des préventions étaient dissipées. Les uns après les autres, les critiques les plus réfractaires se rendaient à merci. Et le rayonnement de ces créations s'étendait à Paris, d'une salle à l'autre.

Il était inévitable, dans ces conditions, que M. Lucien Guitry finît par jouer dans une pièce de son fils. Il eût été anormal, en effet, que celui qui est généralement considéré comme le premier acteur de ce temps, jouât toutes sortes de pièces de toutes sortes d'auteurs sauf, justement, les œuvres de celui qui s'affirmait comme le plus original en même temps que le plus fécond de nos écrivains dramatiques.

En janvier 1919, au Vaudeville, Lucien Guitry, joua donc pour la première fois dans une pièce de M. Sacha Guitry (1); mais comme d'autre part ce dernier interprète généralement lui-même ses pièces, il était normal aussi qu'ils en vinssent à jouer ensemble.

Lequel, cependant, en eut le premier l'idée, et prépara cette sensationnelle rencontre : M. Sacha Guitry, M. Lucien Guitry ou le directeur de la Porte-Saint-Martin, M. Henri Hertz ? Peu importe, ou du moins l'important est que cette conjonction d'étoiles théâtrales se soit produite à propos d'une œuvre appelée à marquer dans les annales de la comédie moderne.

L'ampleur du théâtre, le nom des interprètes faisaient présager à certains que l'œuvre en question serait de proportions et — peut-être — de prétentions inusitées. Ceux-là connaissaient mal M. Sacha Guitry qui croirait, n'en doutons pas, commettre un crime que de discipliner sa verve et d'astreindre son esprit au moindre effort. Et c'est précisément en se laissant toute liberté, et comme en se jouant — sans double sens — qu'il fit cette œuvre d'une si vibrante originalité, toute crépitante et comme douée d'une radio-activité dont les effets se répercuteront sur plus d'une œuvre à venir.

*
* *

Du coup les derniers tenants des vieilles formules dramatiques ont tous, ou presque tous, capitulé, et ceux qui depuis longtemps admiraient l'art de M. Sacha Guitry ont exprimé leurs sentiments en termes inusités.

En sortant de la Porte-Saint-Martin, M. Antoine criait sa joie et rédigeait cette brève mais éloquente note pour *l'Information* du lendemain :

« Devant une pièce de cette hardiesse et de cette qualité, tout notre bric-à-brac habituel s'effondre ; on peut aller dormir tranquille, les idoles sont ébranlées, et il y a vraiment du nouveau sur la scène française. »

Après réflexion, revenant sur cette pièce, dans sa chronique du dimanche suivant, M. Antoine déclarait :

« Elle vient à l'heure nécessaire marquer qu'à travers les caprices et les amusements faciles les destinées de notre Théâtre poursuivent leur cours. Maintes fois, dans une œuvre déjà nombreuse, l'auteur de *Mon père avait raison* nous laissa entrevoir le puissant observateur et l'écrivain de grande classe qui s'élaboraient lentement en lui ; il vient de se réaliser pleinement dans une œuvre supérieure, sans effort apparent, sans renoncer aux grâces et aux fantaisies qui nous l'ont rendu si précieux. »

M. Antoine s'en prend alors à ceux qui demandaient encore, le soir de la générale, si c'était là vraiment une « pièce bien faite » et même s'il y avait bien là une pièce :

« C'est une pièce puisqu'on l'a jouée et que nous appelons ainsi une certaine cérémonie où des acteurs récitent quelque chose sur une scène. La pièce de Sacha est donc une pièce et toutes les représentations de n'importe quoi sont des pièces. Mais est-ce que, chaque fois que quelque chose nous déconcerte au théâtre, nous allons recommencer cette vieille scie de la pièce bien faite ? Qu'est-ce que c'est que ça, une pièce bien faite ? A quoi cela se connaît-il ? Il y a des œuvres intéressantes et des pièces ennuyeuses, voilà tout ! Est-ce que le but de l'auteur n'est pas d'intéresser, d'émouvoir ou d'amuser et la pièce n'est-elle pas bien faite si l'auteur y est parvenu ?... Qui est-ce qui a dit le premier qu'une pièce devait être construite de telle ou telle façon pour être bien faite ? Qui est-ce qui avait qualité pour formuler cette loi formidable ?... La pièce de Sacha Guitry est faite comme il l'a voulu, et puisque d'un bout à l'autre, en dépit de vagabondages délicieux, elle suit une idée directrice, elle satisfait pleinement et supérieurement non point aux pseudo-règles littéraires, mais aux besoins d'ordre et de clarté de nos cervelles françaises. »

M. Abel Hermant remercie M. Sacha Guitry de nous mettre en belle humeur, de nous procurer un bien-être qui va parfois jusqu'à une sorte de béatitude, et une gaieté qui a dans les occasions quelque chose de pénible, qui n'a jamais rien de bas :

« Remercions-le, écrit-il dans *Excelsior*, de nous faire souvent penser, sans nous faire froncer le sourcil. Remercions-le, enfin, d'aimer son métier, de le savoir, de le bien faire, d'y être si honnête homme. L'Eternel ne demandait que dix justes pour sauver les villes maudites. Nous n'en demandons pas tant pour nous réconcilier avec le théâtre ; nous nous contentons en principe d'un Sacha Guitry, et, le soir de ses premières, nous pardonnons en sa faveur à beaucoup d'autres qui ne l'ont guère mérité. »

De même M. Lugné Poe, à propos de cette pièce et de la réunion des deux Guitry, déclare, dans *l'Eclair*, qu'ils sont la joie et la force du théâtre français :

« Ayant fait le tour de bien des bonshommes du théâtre chez nous et chez les autres, de très grands, je suis toujours rentré dans mon cher pays en retrouvant les Guitry comme une fortune nationale.

» Je professe du respect et de l'admiration pour eux, — et je les rencontre rarement, n'étant guère de leurs intimes ; trop de choses nous séparent qui ne diparaîtraient pas aisément — mais chaque fois que je les revois au travail mon cœur est ému et fier. Il me semble que certains maîtres anciens resplendissent en eux : ils sont *classiques*... »

Dans la *Revue hebdomadaire*, M. François Mauriac nous dit qu'à écouter ce délicieux dialogue il avait envie de crier, comme le vieillard du parterre, le jour que Molière donna *les Précieuses ridicules* : « Bravo, Sacha Guitry, voilà de la bonne comédie ! » Mais M. François Mauriac avoue qu'il est de ces malheureux qui ne se contentent pas de savoir qu'ils furent contents et prétendent ne pas ignorer pourquoi ils le furent : « Je paierais cher, ajoute-t-il, pour avoir entre les mains, le texte de *Mon père avait raison*. »

Voilà M. François Mauriac pleinement satisfait.

Plus d'une fois déjà, à propos des

(1) *Pasteur*, publié par *L'Illustration* le 1er mars 1919.

œuvres de M. Sacha Guitry, on a évoqué le grand nom de Molière. Tel n'est pas l'avis de M. Fernand Gregh, car — écrit il dans *Comœdia* — Molière « construisait », M. Sacha Guitry ne construit pas ; il donne la sensation d'improviser. M. Fernand Gregh préfère citer d'autres noms :

« Cette pièce est pleine de choses, pleine d'idées, d'incident, de mouvements », de mots, et faut penser aux contes du dix-huitième siècle, aux fables philosophiques et aux dialogues d'un Voltaire ou d'un Diderot, non pas même par la forme souvent classique, mais par la substance même : tant est forte la race, et tant l'âme de ces déjà lointains ancêtres est vivante en nous. Nos pères avaient raison. » Aussi la pièce de Sacha Guitry, dans les meilleurs moments, fait-elle également penser au théâtre de Musset ; car, en dépit de son charmant romantisme superficiel, Musset est profondément un esprit du dix-huitième siècle ; il reste un pur Français à une époque où règne dans notre littérature une forte influence étrangère.

» Oui, Voltaire ou Musset, c'est-à-dire une certaine fleur de l'esprit français, voilà ce qu'évoquent de temps en temps telle scène, telle réplique de M. Sacha Guitry. »

Dans *l'Avenir*, M. Nozière exprime le même avis ; il pense que cette comédie a de quoi satisfaire les plus délicats :

« Clairvoyant, Sacha Guitry sourit de mille préjugés ; de l'hérédité, de la fausse science, de la morale arbitraire, de l'éducation, de la rhétorique féminine, des convenances sociales. Rejetant les saines traditions du métier — mais non les hautes directions de l'art — il nous offre une pièce libre comme le théâtre de Musset. »

M. André Rivoire estime que M. Sacha Guitry est arrivé à une telle maîtrise qu'il s'assujettira de moins en moins à tout ce qui a passé si longtemps pour les règles mêmes du théâtre et il conclut, dans *l'Echo de Paris* :

« On peut compter que, dans ses prochaines pièces, bien loin de revenir en arrière, il poussera, au contraire, d'œuvre en œuvre, même si le public hésite à le suivre, vers un art plus libre, toujours plus personnel. »

M. Bernard Lecache écrit, de son côté, dans *le Petit Bleu* :

« Nous nous plaignions du théâtre moderne. Nous n'aurons plus sujet de nous plaindre. Je compte la dernière œuvre de M. Sacha Guitry comme une comédie qui frise le chef-d'œuvre.

Dans le *Journal des Débats*, M. Gustave Fréjaville observe d'autre part :

« Plusieurs, sur la foi d'un titre choisi avec quelque malice, s'attendaient à goûter le piment d'une anecdote autobiographique. M. Sacha Guitry a saisi corps les problèmes les plus pathétiques de la condition humaine et décelé, d'une main légère, quelques ressorts de cette tragédie éternelle qui peut se définir en quelques mots tout simples : la recherche du bonheur. »

Un critique qui n'avait jamais écouté M. Sacha Guitry sans de grandes préventions est M. Lucien Dubech, de *l'Action française*. Il se déclare conquis :

Sur aujourd'hui de son public et de son succès, mais aussi de son art et, je crois pouvoir le dire, de son cœur, ce qui vaut mieux encore, M. Guitry s'est allé donné franchement, et comme tout y gagne ! Le métier, l'habileté ne sont pas moins heureux, au contraire. Et quel plaisir de voir que l'humanité qui précédait, mais demeurait contrainte, l'a définitivement emporté chez cet auteur qui n'avait jamais voulu nous montrer qu'un auteur alors que chez lui il y avait un homme. »

M. Lucien Dubech étudie alors la pièce dans ses détails et conclut :

« Ce que ne saurait rendre une analyse, c'est la souplesse, le moelleux d'un dialogue exactement modelé sur les nuances les plus délicates et les plus fugaces du vrai. D'habitude, il y touchait par instant. Hier, il ne l'a point quitté. Une revue nous a posé, ces jours-ci, cette question : Quelle est la meilleure pièce jouée en 1918-1919 ? Comme on ne spécifiait point s'il s'agissait d'une nouveauté, j'aurais répondu *Phèdre*. A ne point plaisanter, je répondrais aujourd'hui, c'est *Mon père avait raison*, la meilleure œuvre de son auteur et qui pourrait bien rester comme un modèle, peut-être un chef-d'œuvre, de la comédie légère, traduit autrement avec des moyens propres à un temps, à un homme, la connaissance éternelle du cœur humain. »

A l'autre pôle du monde des journaux politiques, dans *le Journal du Peuple*, M. Georges Pioch écrit :

« Les » hommes du métier » murmurent : » Ce n'est pas une pièce ; ce » n'est pas du théâtre. » Mais le Don qui fait du théâtre comme malgré lui, le Don l'emporte sur leur expérience ou leur routine ; et le plus prévenu contre l'auteur et contre sa manière se voit réduit à dire : « Oui ; » mais c'est de la vie... et, même, sou- » vent, c'est la Vie. »

Et M. Léon Blum, que les socialistes unifiés de la 2e circonscription de la Seine viennent d'envoyer à la Chambre, mais qui était encore en octobre dernier le critique dramatique du *Matin*, a simplement résumé en trois mots l'impression produite sur le public le soir de la générale :

« Le succès ? Considérable. »

M. Adolphe Brisson se demandait à la conception qu'a M. Sacha Guitry de la vie, si sa philosophie extrêmement pratique seraient admises par le public ; pour s'en rendre compte il est allé récemment à la pièce un jeudi en matinée :

Jouée devant une salle comble, et cordialement accueillie, — écrit-il dans *le Temps*, — je n'ai point vu qu'elle effarouchât les spectateurs. Ceux-ci, en majorité des personnes d'âge qui s'intéressent les sorties nocturnes — bourgeois fortunés, circonspects, pour la plupart attachés aux principes de la morale traditionnelle — acceptaient de bonne grâce les hardiesses de *Mon père avait raison*. Ils s'en amusaient et ne semblaient pas les trouver subversives, à en juger du moins par la sérénité de leur attitude et la chaleur de leurs applaudissements. »

* * *

L'interprétation est la perfection même.

C'est une formule que l'on revoit chaque fois que joue M. Lucien Guitry, mais c'est qu'on n'en saurait trouver de plus juste. L'attrait se double, cette fois, de le voir interpréter deux personnages différents, de rendant d'une génération — rajeuni de trente ans — du premier au second acte. M. Sacha Guitry, avec son naturel, sa spontanéité toujours intelligente, vit également, à vingt ans de distance, ces deux rôles d'un père et puis de son fils qu'il se trouve avoir ainsi doublement créés.

Entre ces deux puissants artistes, Mlle Yvonne Printemps apparaît comme un lumineux sourire ; à chaque rôle nouveau, sa jeune personnalité s'affirme davantage, et, avec sa fantaisie qui n'est pas exclusive de bon sens, elle s'identifie admirablement à ce joli personnage de Loulou qui recèle tant d'émotion prête à sourdre sous tant de spirituel enjouement. Mme Jeanne Rolly tient avec beaucoup de tact le personnage difficile d'une femme à qui l'on ne peut refuser quelque pitié sans qu'on puisse lui accorder quelque sympathie. M. Joffre souligne d'un trait original la silhouette d'un médecin croquée sur nature. Et il n'est que juste de féliciter aussi le petit Paul Duc, tout jeune comédien qui se trouve là à une exceptionnelle école, et, dans un rôle accessoire de gouvernante, Mme Montbazon, en qui les vieux amateurs de théâtre ont pu reconnaître la créatrice de *la Mascotte*.

GASTON SORBETS.

LA COLLECTION THÉATRALE
de *L'ILLUSTRATION*

***L'Illustration* a, depuis 1898, c'est-à-dire en vingt et un ans, publié :**

367 PIÈCES DE THÉATRE

Dans la nouvelle série de *La Petite Illustration théâtrale*, ont paru en 1919 :

PASTEUR, pièce en 5 actes, de M. SACHA GUITRY (1er mars) ;

LA JEUNE FILLE AUX JOUES ROSES, pièce en 9 tableaux, en vers, de M. FRANÇOIS PORCHÉ (12 avril) ;

MONSIEUR CÉSARIN, ÉCRIVAIN PUBLIC, comédie en 3 actes, en vers, de M. MIGUEL ZAMACOÏS (14 juin) ;

LES SŒURS D'AMOUR, pièce en 4 actes, de M. HENRY BATAILLE (2 août) ;

LE DESTIN EST MAITRE, pièce en 2 actes, de M. PAUL HERVIEU (18 octobre) ;

LE VOILE DÉCHIRÉ, pièce en 2 actes, de M. PIERRE WOLFF (29 novembre) ;

L'HÉRODIENNE, comédie héroïque, en 3 actes, en vers, de M. ALBERT DU BOIS (27 décembre).

En 1919, *L'Illustration* a donc publié sept pièces, sans compter la deuxième partie de ***LA DAME DE CHEZ MAXIM***, parue le 17 mai (la première partie avait paru le 1er août 1914).

Dès les premières semaines de 1920, *L'Illustration* reprend activement la publication de ses suppléments de théâtre.

Dans ce numéro paraît :

MON PÈRE AVAIT RAISON, comédie en 3 actes, de M. SACHA GUITRY.

Le numéro du 24 janvier contiendra :

LA MAISON CERNÉE, pièce en 4 actes, de M. PIERRE FRONDAIE ;

Paraîtront ensuite :

L'AME EN FOLIE, pièce en 3 actes, de M. FRANÇOIS DE CUREL, de l'Académie française ;

LA CHASSE A L'HOMME, comédie en 3 actes, de M. MAURICE DONNAY, de l'Académie française ;

LES AMÉRICAINS CHEZ NOUS, comédie en 3 actes, de M. BRIEUX, de l'Académie française.

ROGER BONTEMPS, de M. ANDRÉ RIVOIRE, etc,, etc.

Le Directeur : R. BASCHET. — Imp. de L'ILLUSTRATION, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imp.-Gérant : A. CHATENET.

Compagnons de vos voyages pendant l'été,

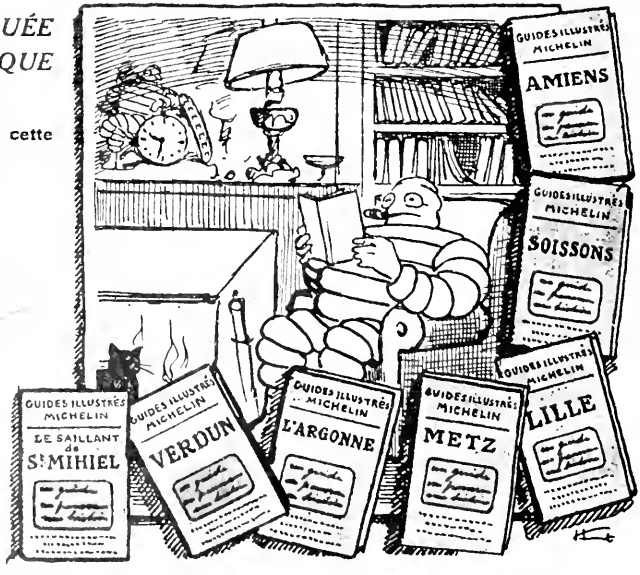
LES GUIDES ILLUSTRÉS MICHELIN

des Champs de Bataille

deviendront pendant l'hiver les amis de votre maison. Leur documentation historique et artistique, leur riche illustration que fait valoir un tirage de luxe rendent leur lecture tout à fait attachante.

LEUR PLACE EST MARQUÉE DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE

15 volumes sont en librairie ;
17 nouveaux volumes paraîtront cette année.



Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION n'est mis en vente

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)

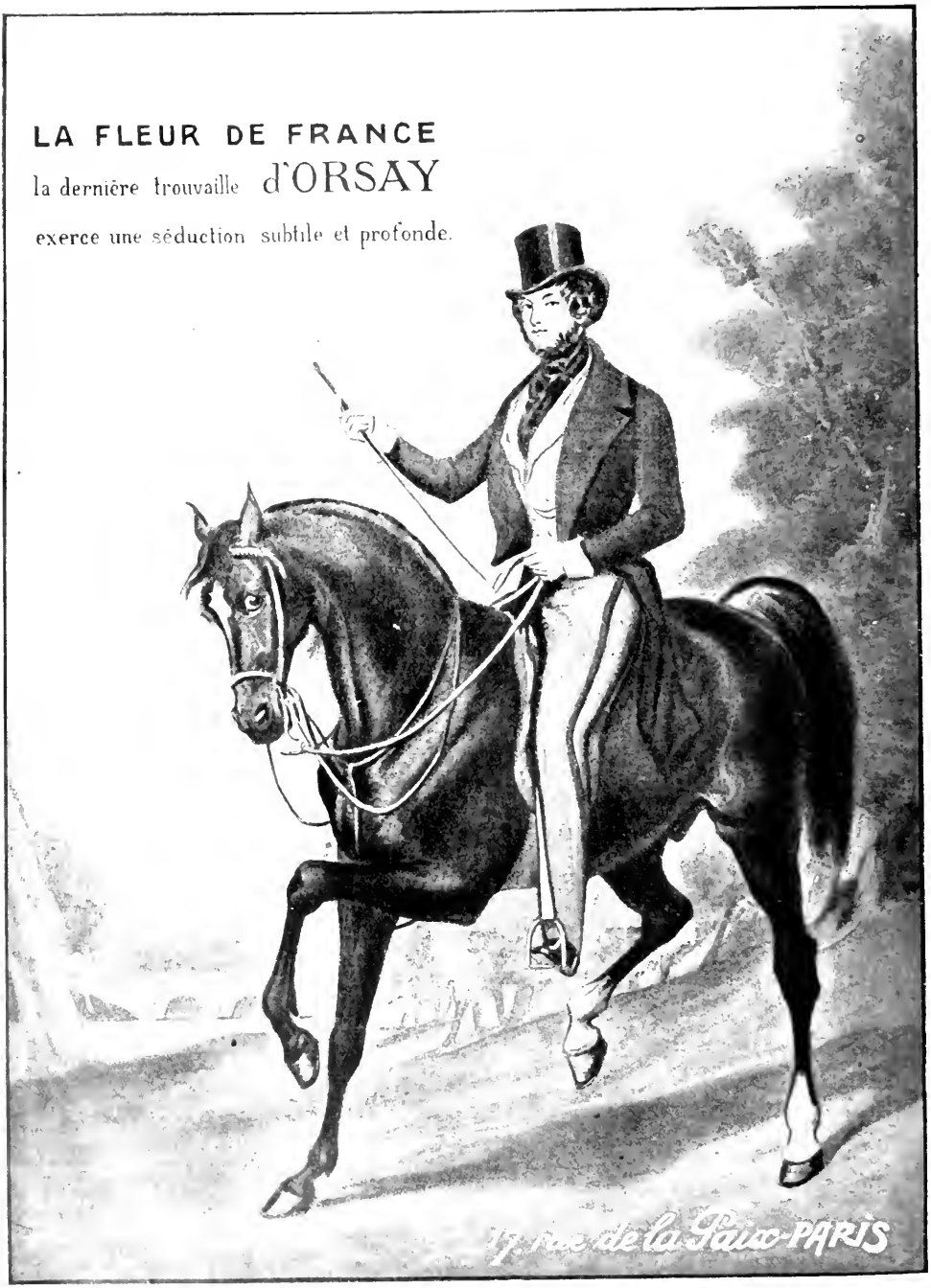
France et Colonies . . . 80 francs — Étranger . . . 120 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS

LA FLEUR DE FRANCE

la dernière trouvaille d'ORSAY

exerce une séduction subtile et profonde.



17, Rue de la Paix-PARIS

Les Petites Curieuses

PIECE EN TROIS ACTES

par

TRISTAN BERNARD

Mlle Clara Tambour et Mlle Germaine Risse dans leurs rôles des « Petites Curieuses ».
Phot. J. Clair-Guyot.

PERSONNAGES

Brégance	MM. André Calmettes.
Georges Dulaurier	Pierre de Guingand.
Lénore	Mlles Clara Tambour.
Diana	Germaine Risse.

Copyright by Tristan Bernard, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

Phot. Brod. Brégance. Lénore. Diana. Dulaurier.

Diana *Est-ce si curieux que cela ?* — page 5.

LES PETITES CURIEUSES

ACTE PREMIER

La scène représente un petit fumoir élégant. Quelques détails d'un raffinement très actuel. Brégance et Dulaurier sont en smoking, la tête nue. Ils sont assis venir de la salle à manger. Brégance fume un cigare et tient à la main un petit verre.

Brégance. — Eh bien! voilà de petites sorcières comme je les aime. Votre cousine Lénore organise un dîner chez son amie Mme Lambel. Lénore et la maîtresse de maison arrivent à neuf heures...

Dulaurier. — Si vous disiez neuf heures un quart... J'étais malade de faim!

Brégance. — Eh bien ! pour moi, ça tombait bien : je commençais seulement à me sentir en appétit. Je craignais toutefois un dîner trop cuit. Heureusement que la cuisinière de Mme Lambel est bien stylée : elle sait que, lorsque Lénore dîne ici, il n'y a plus d'heure d'été, d'heure d'hiver, ni d'aucune saison. Elle prévoit toujours le retard, même quand il n'est pas annoncé ; de sorte que le dîner est toujours à point.

Dulaurier. — Oh! ma cousine Lénore est tout de même d'un manque de ponctualité insupportable!

Brégance. — Mon ami, elle aime le fox-trot... Elle pouvait difficilement quitter son dancing... c'est bien compréhensible! Elles sont arrivées rouges et décoiffées, elle et la petite Diana, et nous les avons forcées à se mettre à table tout de suite. Alors, maintenant, elles vont employer un bon moment à se recoiffer et à se repeindre le visage. Tout est pour le mieux : moi, j'adore digérer entre hommes.

Dulaurier. — Je ne vous cache pas que, d'une façon générale, je trouve cette vie un peu scandaleuse.

Brégance. — Dites carrément votre façon de penser : vous la trouvez, non pas un peu, mais très scandaleuse... Vous avez vingt-cinq ans : ayez l'austérité de votre âge. Monsieur l'attaché d'ambassade, vous ne fumez pas, vous ne buvez pas, c'est très bien! Comment faites-vous à la guerre?

Dulaurier. — Je fumais et je buvais. Maintenant, j'ai renoncé au tabac et à l'alcool.

Brégance. — Pourquoi venez-vous chez Lénore, dont l'existence répond si peu à votre conception de la vie?

Dulaurier. — Lénore est ma cousine et une amie d'enfance ; je ne peux vraiment pas cesser toutes relations avec elle.

Brégance. — Et puis, vous aimez la petite Mme Lambel qui, pendant que son mari est absent, essaye de se consoler de son veuvage...

Dulaurier. — Je vous assure...

Brégance. — Je ne vous demande rien... Vous ne fumez pas, vous ne buvez pas, jeune homme accompli, et vous attachez de l'importance aux femmes ; vous leur faites la cour...

Dulaurier. — Je vous assure...

Brégance. — Je ne vous demande rien... Ce que je vous dirais ne vous persuaderait pas. J'attendrai quinze ou vingt ans que vous soyez de mon avis. Alors, qui sait? Je serai peut-être redevenu du vôtre! Mais retenez bien ce que je vous ai dit : dans vingt ans, jour pour jour, vous viendrez me dire qu'aujourd'hui j'avais raison. D'ici là, vous allez jouer à ce petit jeu que j'ai joué suffisamment à votre âge. Les avertissements ne m'ont pas man-

qué : j'ai fait comme vous, je n'en ai pas tenu compte. Vous irez répéter à une dame qui vous plaira que vous l'aimez... Elle vous répondra : « Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! » jusqu'au moment où ce ne sera plus vrai. Vous allez prêter à une personne toutes sortes de qualités qu'elle n'a pas et, quand vous la connaîtrez mieux et que vous vous apercevrez qu'elle ne les a pas, vous lui en voudrez de vous avoir déçu! Alors que ce sera vous-même qui vous serez exalté à faux sur son compte.... Mon cher ami, les femmes sont de petits êtres sauvages : pourquoi vous obstinez-vous à les considérer comme nos semblables? Elles ne nous comprennent jamais, vous ne les comprendrez pas davantage. Quand elles commencent à nous comprendre, elles ne nous intéressent plus. Petite anecdote symbolique : Je suis propriétaire d'un petit hôtel à Neuilly. Un individu m'a fait des propositions de location en me laissant entendre qu'il resterait de longues années... Je l'ai laissé emménager avant de signer le bail. Au bout de quinze jours, il ne se plaisait plus dans la maison ; il a affirmé qu'il n'avait entendu louer que pour trois mois... C'est ce qui se passe avec les femmes. On marche toujours au début pour un bail de longue durée. Seulement, de part et d'autre, on évite de préciser les conditions, et ça finit par une pauvre petite location verbale... Et dire que c'est ce malentendu qui fait vivre le monde! Car on médit beaucoup du malentendu. Les gens se séparent parce qu'ils ne s'entendent pas, parce qu'ils ne se comprennent pas. Mais, s'ils s'étaient compris tout de suite, ils ne se seraient jamais mis ensemble. Le malentendu fait des divorces; il fait encore plus d'unions.

DULAURIER. — C'est terrible, d'avoir ces idées-là sur les femmes! Mais qu'est-ce qui vous plaît dans la vie?

BRÉGANCE. — Les femmes... Je n'ai jamais vu aussi clairement le peu qu'elles valaient, mais je les aime plus que jamais. Seulement, c'est plus librement. Je sais que je suis presque un vieux monsieur... Je suis encore capable d'être leur amant et je ne suis pas obligé moralement de le devenir. Bien entendu, quand je leur parle, je leur fais toujours entendre que je les désire, parce qu'il faut être considéré. La vérité est que je ne les désire pas tout le temps, mais j'ai de l'expérience et je me dis qu'il arrivera un moment, dans la semaine, où je serai parfaitement capable de les désirer. Seulement, mon petit, n'ayez pas peur, je ne vais pas sur vos brisées. Ma spécialité, ce n'est pas les femmes du monde... J'aime les petites modistes, les petites employées des postes, de jeunes personnes pas trop mal élevées, soignées, souvent instruites... Une dame du monde fait toujours trop de chichi. Les délits d'usage pour succomber sont trop longs, précédés de formalités, de rencontres à des thés, à des dîners, rendez-vous au théâtre... Ça n'en finit plus. On a beau être sincère, elles épuisent votre sincérité. On est obligé de la prolonger par du chiqué. Je n'ai plus la patience de faire du chiqué pendant si longtemps.

DULAURIER. — Avec vos petites amies, vous êtes plus satisfait? Je dis : « vos » petites, car je suppose bien que vous en avez plusieurs à la fois?

BRÉGANCE. — Y pensez-vous? Je ne pratique que la polygamie occidentale : plusieurs femmes, mais successivement. La polygamie simultanée des Orientaux, c'est du gâchage et de la barbarie : on ne profite pas de ses maîtresses, on est comme un enfant dans un magasin de jouets... Et puis nos budgets occidentaux ne supporteraient pas de semblables charges...

DULAURIER. — Et quand votre amie vous trompe?

BRÉGANCE. — J'en prends une autre. De cette façon, j'ai toujours à moi une femme fidèle, puisque je me sépare d'elle aussitôt qu'elle ne l'est plus. (Silence.) L'exposé de ma vie sentimentale ne vous plaît pas?

DULAURIER. — J'aime mieux ne pas vous donner mon opinion.

BRÉGANCE. — Bien entendu! Et vous avez raison! Il faut avoir les idées de son âge...

DULAURIER. — Je dois vous paraître ridicule?

BRÉGANCE. — Non, touchant. Vous aimez la petite Diana, et vous parlez en amoureux.

DULAURIER. — Sincèrement, je ne peux pas dire que je l'aime... Si cela était, je n'aurais aucun scrupule à vous en faire la confidence, parce qu'il n'y a eu que des entretiens amicaux entre cette jeune femme et moi... La vérité est que j'ai pour Diana une grande affection, et aussi de la pitié... Vous savez qu'après un an de mariage son mari a dû partir en Australie pour une affaire de haute importance... Ma cousine Lénore a pris Diana sous sa tutelle...

BRÉGANCE. — Avec son autorité considérable de femme divorcée...

DULAURIER. — Elle n'a pas eu de peine à l'entraîner dans la vie excentrique, artificielle qu'elle mène... Je voudrais tout de même lui faire concevoir une existence — je ne dirai pas plus austère — mais simplement plus saine.

BRÉGANCE. — En en faisant votre bonne amie?

DULAURIER. — On ne peut pas parler d'une façon un peu grave avec vous...

BRÉGANCE. — Oui, j'ai un défaut : j'aime à préciser...

DULAURIER. — Vous ne croyez pas au dévouement?

BRÉGANCE. — Je vous demande pardon, je crois toujours à la sincérité des braves gens qui se dévouent pour de jolies femmes.

DULAURIER. — Evidemment, je ne peux pas me faire plus désintéressé que je le suis... Il est fort possible que, dans mon zèle amical, il entre un autre sentiment... encore inexprimé, et qui ressemble à l'amour...

BRÉGANCE. — Ce qui ressemble à l'amour est toujours de l'amour... Mais je ne dis plus rien... Vous êtes à l'âge où l'on vit dans l'imprécision, où l'on en goûte les charmes. Moi, je suis un quinquagénaire bien tassé... J'aime, au contraire, les joies précises. Je suis à l'âge où l'on goûte le mieux le plaisir d'aimer, et où l'on apprécie le plus la satisfaction de ne pas aimer. C'est pour moi un très grand agrément qu'une tendre conversation avec une jolie femme. Il n'y en a qu'un de plus grand : c'est d'être seul dans un bon lit où l'on est bien tranquille. D'ailleurs, cessons de blasphémer, car j'entends venir ces dames...

Lénore entre, suivie de Diana. Elles sont en chapeau.

BRÉGANCE. — Qu'est-ce que ça veut dire? On sort maintenant?

LÉNORE. — Mais oui! Nous l'avons pourtant dit pendant le dîner.

DULAURIER, morne. — On sort ?

DIANA, un peu agacée. — Cela vous dérange ?

LÉNORE. — J'ai pris rendez-vous dans un bar de Montmartre, un bar assez extraordinaire.

DULAURIER. — On l'on danse, naturellement ?

LÉNORE. — Pas si naturellement que cela : on n'y voit que de beaux jeunes gens au pur visage arcadien, qui dansent entre eux. Ils sont admirables d'élégance !

BRÉGANCE. — Je vois... la Grèce antique... Alcibiade... Platon...

LÉNORE. — Ça n'a pas l'air de vous emballer ! Mais je suis obligée, en tout cas, d'y aller, moi, parce que j'ai donné rendez-vous à des amis. Ils savent que je suis une femme de parole ; ils resteraient toute la nuit à m'attendre.

DULAURIER. — On pourrait téléphoner ?

LÉNORE. — Le bar n'a pas le téléphone.

BRÉGANCE. — Vous ne voulez pas que l'on puisse téléphoner à la Grèce antique ?

LÉNORE. — Il y a un moyen bien simple : je vais faire un saut jusque là ; c'est à trois minutes en auto. Je m'excuserai, je dirai, par exemple, Diana, que tu es souffrante et que nous ne pouvons passer la soirée avec eux.

DIANA. — Ce serait encore plus simple d'y aller tous, puisque c'était convenu.

LÉNORE. — Non, puisque cela contrarie Georges.

DIANA, ironique. — Ah ! c'est bien regrettable !

LÉNORE. — Reste plutôt avec lui, en m'attendant. Brégance m'accompagnera.

DIANA. — Monsieur Dulaurier, bien entendu, ne veut pas se compromettre dans des endroits pareils.

BRÉGANCE. — Ça se comprend : lui, il est trop jeune. Moi, une vieille réputation de coureur de femmes me crée tout de suite une sorte de respectabilité.

DIANA, à Lénore. — Je vais avec toi.

LÉNORE. — Je t'en prie : ne sois pas méchante. Reste avec Georges. Nous ne serons pas longtemps. Venez, Brégance. Ça ne vous ennuie pas d'aller là ?

BRÉGANCE. — Du moment que vous ne m'obligez pas à danser avec les Arcadiens... A tout à l'heure !

Ils sortent. Pendant quelques instants, Dulaurier et Diana, chacun assis de son côté, gardent le silence. A la fin, Dulaurier se lève.

DULAURIER. — Pourquoi êtes-vous si peu gentille avec moi ?

DIANA. — Parce que vous êtes insupportable.

DULAURIER. — Mais vous devriez sentir que c'est parce que je vous aime ! Tout à l'heure, quand Lénore vous a proposé de rester avec moi, vous n'avez pas vu votre air de résignation !

DIANA. — Je ne l'ai pas vu, mais je m'en suis bien rendu compte ; et, d'ailleurs, je n'ai rien fait pour le dissimuler.

DULAURIER. — Si j'avais eu la moindre dignité, je n'aurais pas accepté votre sacrifice. Mais j'avais un tel désir de rester seul avec vous que je n'ai plus songé à ma dignité...

DIANA. — Oh ! votre dignité ! votre dignité ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, votre dignité ! Et puis, soyez plus franc. Ce n'est pas simplement parce que vous vouliez rester avec moi, c'est aussi parce que ça vous gêne que j'aille là-bas ?

DULAURIER. — Eh bien, oui ! ça me gêne que vous alliez là-bas ! Ces curiosités m'écœurent, vous le savez bien !

DIANA. — Oh ! vous me l'avez assez dit ! Vous devriez bien vous rendre compte que c'est inutile de me le répéter, puisque vous voyez le peu d'effet que cela me fait. Vous prétendez m'aimer ? Aimez-moi telle que je suis, avec mes curiosités, comme vous dites, pour ne pas dire mes vices !

DULAURIER. — Oh ! je sais bien, moi, que ce ne sont pas des vices. Mais tout le monde ne le sait pas comme moi.

DIANA. — Je me fiche bien de ce que le monde peut croire et peut penser !

DULAURIER. — Eh bien ! moi, je ne m'en moque pas ! Une mauvaise opinion qu'on a de vous, c'est un peu de boue qui vous éclabousse... Et c'est comme une offense douloureuse que je ressens...

DIANA. — Eh bien ! mon cher ami, je regrette beaucoup. Mais il faudra vous faire à cela.

DULAURIER, suppliant. — Diana !

DIANA. — Non, mon ami. Je ne suis pas votre maîtresse. Je ne vous appartiens pas. Je vous trouve absurde et odieux quand vous êtes comme cela. L'affection... la sympathie que j'ai pour vous, je la perds tout à fait. Je vous déteste quand vous êtes rigoriste, quand vous voulez me modifier, me diriger. (Énervée et presque pleurant.) C'est vrai ! Est-ce que c'est moi qui suis allée vous chercher ! Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ?

DULAURIER, énervé à son tour. — Eh bien ! je vous laisserai tranquille ! Vous savez que je pars ce soir pour huit jours ?

DIANA. — C'est votre seule excuse.

DULAURIER. — Je serai cruellement malheureux de vous avoir quittée fâchée !

DIANA. — Calmez-vous ! Aussitôt que vous serez parti, je ne serai plus fâchée.

DULAURIER. — Comme vous êtes méchante avec moi... Mais j'ose me dire que, si vous pensiez vraiment ce que vous me dites, vous ne me le diriez pas aussi crûment...

DIANA. — Je vous dis exactement ce que je pense...

DULAURIER. — Méchante fille ! Je vais partir affolé ! Ah ! les Affaires étrangères ont choisi un bel envoyé ! Je ne sais pas comment je vais m'acquitter de cette mission... Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça ! Ça vous est bien égal ! Oh ! mais, vous savez, j'ai encore confiance en moi ! Je ferai tout ce que je pourrai pour me ressaisir. Je ne sais pas si j'y parviendrai, mais je vous assure, du fond du cœur, que si j'ai assez de force pour ne pas revenir, pour rester là-bas, j'y resterai !

Il tombe assis sur un fauteuil, en proie à une violente surexcitation, les yeux pleins de larmes... Long silence. Diana va pour sortir, puis s'approche de lui et lui met la main sur le front.

DIANA. — Méchant !

DULAURIER, lui prenant la main. — Diana, comprenez-moi ; je sais ce que vous êtes mieux que vous. Je sais ce que vous valez. Vous n'êtes pas faite pour être la compagne de cette folle de Lénore. Vous êtes capable, vous, de vivre en vous-même, pour vous-même... Vous n'avez pas besoin de cette existence turbulente et d'aller chercher à droite et à gauche, comme un frelon, de pauvres petites sensations, que vous appelez des sensations rares ! Les vraies sensations rares, celles que bien peu d'êtres sont capables de goûter, ce sont celles que l'on trouve en soi-même, par de la sensibilité et de la réflexion.

DIANA. — Mais est-ce que j'en suis capable, moi ?

DULAURIER, avec élan. — Vous, plus que toute autre!... Croyez-en un ami plein de dévotion qui vous connaît mieux que personne, parce qu'il vous a regardée avec toute sa ferveur.

DIANA. — Avec des yeux qui se font illusion...

DULAURIER. — Non, chérie, il n'y a que les gens amoureux qui savent voir! Il n'y a que l'amour qui fasse connaître les êtres! J'ai discerné en vous, parce que je vous aime passionnément, un être d'exception...

DIANA. — Vous êtes le seul à le croire...

DULAURIER. — Parce que je suis le seul à savoir vous aimer! Vous-même, ma petite Diana, vous ne vous aimez pas comme je vous aime ; c'est pour cela que vous ne vous connaissez pas! Je veux que vous vous regardiez en moi, comme dans un miroir clair et pur... Alors vous vous rendrez compte que vous n'avez pas le droit, ma chère idole, que vous n'avez pas le droit de vous profaner!...

DIANA, d'une voix un peu languissante. — Je vous assure que votre amour vous abuse...

DULAURIER. — Non, Diana, je vous le répète, mon amour est plus sûr et plus véridique que vous... Quel bonheur que nous ayons eu une explication avant mon départ! Je vais passer huit jours d'impatience... mais de fièvre adorable.

DIANA. — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous feriez tous vos efforts pour m'oublier...

DULAURIER. — Diana, je n'aurais pas pu... Je suis à vous pour la vie... Il n'y a pas d'autre femme au monde... Je penserai avec ivresse qu'à mon retour notre union s'accomplira, à l'insu de ce qu'on appelle le monde, de tout ce qui n'est pas nous deux, de tout ce qui n'existe plus pour moi! Le monde ne comprendrait pas tout ce qu'au-dessus des lois, au-dessus des préjugés, il y aura de pur, de nuptial dans notre rapprochement... C'est dans un chez moi nouveau, que nulle autre présence n'a jamais profané, que je veux recevoir le don de vous-même...

DIANA. — Georges, vous verrez quelle amie docile je serai pour vous... comme je me laisserai guider, diriger, comme j'aurai confiance en vous pour m'apprendre la vraie beauté de la vie... Il me semble maintenant que, si je me suis montrée rebelle, c'est par un besoin inconscient de mieux vous éprouver, pour être sûre de votre désir de devenir mon maître... Mais vous verrez, Georges, quelle heureuse esclave vous aurez... C'est vrai que vous aviez bien lu dans mon âme, plus clairement que je n'avais fait moi-même! Vous avez su discerner tout ce qu'il y avait de superficiel de ma vie frivole, et qu'avec toutes ces curiosités puériles, je ne faisais que tromper l'appétit de grand bonheur que je n'osais sentir en moi! Cher, cher Georges!...

DULAURIER. —Chère, chère Diana...

Dulaurier et Diana restent un instant à se regarder en silence. Bruit de coulisse. On entend Lénore et Brégance.

DIANA. — J'entends Lénore qui rentre. Ne restez pas si près de moi.

Il s'éloigne d'elle. Entrent l'instant d'après Lénore et Brégance.

LÉNORE. — Eh bien? Vous n'êtes plus fâchés?

DIANA. — Nous n'étions pas fâchés...

LÉNORE, à Diana. — Bien, bien...

DIANA. — Nous avons causé gentiment en vous attendant...

LÉNORE, à Diana. — Je regrette tout de même que tu ne sois pas venue... N'est-ce pas, Brégance, que ce n'était pas ordinaire?

BRÉGANCE. — Non, heureusement... heureusement que la vie ordinaire est tout autre chose...

LÉNORE. — Ne faites pas le dégoûté! Vous vous amusiez beaucoup, là-bas.

BRÉGANCE. — Je ne m'ennuyais pas. Ces jeunes gens ont de bonnes manières. Ils ont un air doux et ingénu. Et puis, ils ne font pas attention aux visiteurs, j'allais dire aux profanes. Je dois dire que ça ne me vexe pas...

LÉNORE. — Ni moi non plus...

BRÉGANCE. — En somme, comme fléau public, ils sont moins dangereux que les rats ou les sauterelles. Ils ne repeuplent pas.

LÉNORE. — Enfin, c'était bien amusant... Je sais que j'indigne mon cousin...

DULAURIER. — Non, je t'assure que ton cousin est très calme...

LÉNORE. — Mais Diana t'en voudrait peut-être de l'avoir retenue ici, si elle savait combien c'était curieux...

DIANA, d'un air de doute. — Etait-ce si curieux que cela?

LÉNORE, à Diana. — Nous y retournerons quand Georges sera parti...

DIANA, regardant Georges en souriant. — Nous verrons cela...

LÉNORE, à Brégance. — Un peu de chartreuse, Brégance? (En la lui versant, à demi-voix.) Il me semble que l'apôtre n'a pas perdu son temps...

BRÉGANCE. — J'ai toujours eu confiance dans les apôtres de vingt-cinq ans...

RIDEAU

ACTE II

Chez Diana.

Au lever du rideau, elle achève le changement de son salon. Elle retire un tableau d'une école assez avancée et le remplace par un paysage très sage. Entre Lénore.

LÉNORE. — Qu'est-ce que tu fais?

DIANA. — Tu vois. Je modifie la décoration de mon salon. Je retire, après tous les autres, ce dernier tableau. Je ne l'aimais plus, je te l'avoue.

LÉNORE. — Je t'ai souvent entendue l'admirer...

DIANA. — Je ne l'aimais pas, voilà la vérité. Et maintenant, il m'est impossible de le voir. Alors je le remplace par celui-ci...

LÉNORE. — Et celui-ci, tu l'aimes?

DIANA. — Non, je ne le supporte plus. C'était pourtant celui qui se trouvait là il y a quelques mois. Je ne suis pas arrivée à aimer l'autre. Mais, d'avoir essayé d'aimer l'autre, il arrive cette chose singulière que je ne supporte plus celui-ci...

LÉNORE. — Ma pauvre petite Diana, quelle admirable métamorphose!

DIANA. — Voilà la boîte magique à qui je la dois. (Elle ouvre un coffret plein de lettres.) Tu vois... Il est parti depuis huit jours et j'ai reçu de lui plus de vingt lettres.

LÉNORE. — Et il continue à diriger ta vie, à corriger tes goûts?

DIANA. — Non. Il ne parle de son amour. Il sent très bien qu'il n'a pas à me donner de ses conseils et qu'il suffit, pour agir sur moi, de son influence lointaine, mais toujours présente. Car il me semble qu'il est là; je sais quels sont ses vœux...

LÉNORE. — Et ils deviennent des ordres pour toi...

DIANA, simplement. — Oui. C'est comme s'il m'avait laissé sa conscience. Il est mon ange gardien invisible. Je sais maintenant comment il souhaite que je sois. Et je m'achemine vers la perfection, pour mériter son amour!... Je suis heureuse qu'il revienne, mais je suis tremblante aussi, car je ne suis pas encore assez changée.

LÉNORE. — Oh! si, je t'assure...

DIANA. — Oui, je suis assez changée pour toi, mais pas assez pour lui! Et pourtant, je vois déjà la vie d'une tout autre façon... Ainsi, tiens, j'ai reçu hier une lettre de mon mari. Les lettres de mon mari, je les lisais rapidement, distraitement, avec frivolité. Il me semblait qu'elles ne disaient rien. Et maintenant, depuis quelques jours, depuis que Georges a élargi mon âme, même pour mon mari qui m'était indifférent, je sens en moi comme une sorte de respect...

LÉNORE. — Et tu vas le tromper tout de même avec Georges?

DIANA. — Oh! comme tu as des expressions!... (Châtiement.) Je serai à Georges, bien qu'appartenant également à un autre, parce que Georges le veut!

LÉNORE. — Mais si Georges s'avisait de penser que tu ne dois pas, sans attenter à ta pureté morale, trahir ton mari?

DIANA. — Je ferai ce que Georges voudra.

LÉNORE. — D'ailleurs, je ne crois pas que son désir de t'améliorer aille jusqu'à t'empêcher de devenir sa maîtresse... D'autant que tu es jolie comme tout! Tu as un charme, peut-être un peu moins capiteux, peut-être un peu plus sérieux, qui va affoler notre jeune apôtre. Je suis contente de t'avoir coiffée ainsi. (DIANA prend une glace à main et contemple longuement son visage.) Es-tu contente de toi?

DIANA, après un temps. — Non... je crois que je vais me coiffer autrement.

LÉNORE. — Tu es folle?

DIANA. — Georges estimera que c'est trop de recherche, pas assez de simplicité...

LÉNORE. — Il te trouvera délicieuse...

DIANA. — Non, Lénore, non. Tu ne sais pas, aussi bien que moi, ce qu'il pense. Tu ne sens pas à tes côtés cette action constante de lui-même que crée auprès de moi l'amour fervent que j'ai de lui... Ma petite Lénore, ne m'en veuille pas si je ne suis pas tes conseils. C'est à ses souhaits, à lui, à ses souhaits que je crois entendre, c'est à ses vœux que je tiens à me conformer... (On sonne. Moment d'émotion.) Non, ce n'est pas encore lui. Il ne peut être ici avant une demi-heure. C'est sans doute Brégance, qui devait venir me voir aujourd'hui.

BRÉGANCE, entrant. — Bonjour!... (Poignées de main.) Dulaurier n'est pas là?

DIANA. — Non. D'après l'heure d'arrivée de son train, il ne peut être encore ici... Excusez-moi, Brégance. Je vous laisse un instant.

Elle sort.

LÉNORE. — Vous savez où elle va? Elle va se recoiffer. Elle se trouve trop excentrique!

BRÉGANCE. — Quelle métamorphose, hein!

LÉNORE. — C'est extraordinaire! Déjà, ici, tout est changé...

BRÉGANCE. — Moins changé encore que Diana.

LÉNORE. — L'amour de Georges a fait d'elle une véritable puritaine. Vous savez qu'elle aura de la peine, maintenant, à tromper son mari!

BRÉGANCE. — Georges l'y décidera. Il l'amènera à l'adultère comme il l'a amenée à la vertu. C'est la toute-puissance de l'amour!

LÉONORE, elle s'assoit. — Croyez-vous qu'il l'aime vraiment?

BRÉGANCE. — Je n'en sais rien. Mais elle l'aime, j'en suis sûr. Ce n'est pas l'amour qu'il a pour elle qui fait ces miracles. C'est l'amour qu'elle a pour lui. L'amour qu'il a pour elle, c'est la torche qui a mis le feu à la maison. La flamme de la torche allume des incendies cent fois plus amples qu'elle... (Il s'assoit. Après un temps.) C'est curieux, quand je suis arrivé, il y a six semaines, chez vous, quand, à la suite d'un petit souper que nous avons fait tous les quatre, nous avons senti croître notre amitié, je ne pensais pas que ça tournerait de cette façon-là. Je croyais bien à un rapprochement, mais ce n'était pas celui-là. Je pensais que vous aimiez Georges...

LÉNORE, très franchement. — Quelle idée! Voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons, Georges et moi, puisque nous sommes cousins. Et vraiment jamais une pensée de ce genre ne nous est venue ni à l'un ni à l'autre.

BRÉGANCE, haussant les épaules. — Qu'est-ce que ça signifie? Plusieurs fois, il m'est arrivé brusquement de désirer une personne que je connaissais depuis des années, et pour qui je n'avais jamais eu aucune pensée équivoque. Et le désir, dans ce cas, est d'autant plus violent qu'il est plus soudain. Il se déclare avec frénésie, comme une maladie qu'on a couvée longtemps sans s'en douter.

LÉNORE. — Vraiment, en ce qui me concerne, il y a des indices certains que je n'aurai jamais le moindre sentiment pour Georges.

BRÉGANCE. — Quels indices?

LÉNORE. — Mais le soin même que j'ai mis à le rapprocher de Diana...

BRÉGANCE, souriant. — Mais ça ne veut rien dire! Et ça veut plutôt dire le contraire! Oui, il y a eu de votre part un geste! proxénétisme mondain, et gratuit. Car le métier de procureuse, si mal vu quand il est rémunéré, est pratiqué à l'œil par des quantités de jeunes femmes du monde. Il arrive souvent que, chez ces aimables petites proxénètes — oh! comme c'est ennuyeux de ne pouvoir employer un mot plus expressif et plus cru! — il arrive souvent qu'elles ont une inclination, presque toujours inconsciente, pour le jeune homme à qui elles veulent du bien, le jeune homme dont elles souhaitent le bonheur physique; elles finissent par le lui procurer, en lui procurant une maîtresse. Quand certain visage vous plaît, on désire lui voir prendre une expression amoureuse. Évidemment, c'est plus agréable quand c'est à notre intention et à notre profit. Mais, faute de mieux, on se contente que ce soit à la santé d'autrui.

LÉNORE, riant. — Enfin, je vous suis reconnaissante de me révéler mes propres sentiments.

BRÉGANCE. — Riez! Riez! Vous allez peut-être penser à cela pendant quelques jours et, quand vous vous apercevrez que j'avais raison, vous ne rirez plus, et vous n'oserez plus m'en reparler.

LÉNORE. — Oh! je parie bien que non!

BRÉGANCE. — Ne pariez pas d'argent, en tout cas, ne pariez que l'honneur.

Entre Diana. Elle est coiffée très sévèrement, et regarde avec un peu d'inquiétude Lénore et Brégance, qui sourient.

DIANA. — Eh bien?

LÉNORE. — Eh bien, ça te va...

BRÉGANCE. — Ça vous va à merveille!

DIANA, prêtant l'oreille. — Attends-z! (Elle va dans la chambre à côté, suivie des yeux par Brégance et Lénore. Elle revient, l'instant d'après, très émue.) Le voici qui vient... Je l'ai vu par la fenêtre. Il est en train de payer son taxi.

LÉNORE. — Nous allons te laisser...

DIANA, vivement. — Non! De quoi ça aurait-il l'air? Si vous sortez, vous allez le rencontrer dans l'escalier.

BRÉGANCE, souriant. — Oui, nous serions alors forcés de lui parler et nous l'empêcherions d'être là tout de suite. Eh bien, soit! nous restons. Mais nous irons, Lénore et moi, dans la chambre à côté. Il faut que vous vous voyiez d'abord seule à seul... Quand vous voudrez de nous, vous nous appellerez. Venez, Lénore!... Eh bien, vous ne venez pas?

LÉONORE. — Je pense à une chose: je me demande si Georges ne va pas être un peu étonné de la transformation qui s'est opérée chez Diana...

DIANA. — Tu crois qu'il me trouvera moins bien?

LÉNORE. — Non, mais il a emporté de toi un certain souvenir... Il te voyait sous un autre aspect! Il vaudrait peut-être mieux qu'il fût préparé... (A Brégance.) Vous allez le recevoir.

BRÉGANCE. — Vous croyez?...

LÉNORE. — Mais oui, il faut le préparer...

BRÉGANCE. — Mais qu'est-ce que je vais lui dire?...

LÉNORE. — Comme si vous n'étiez pas capable de le trouver!

BRÉGANCE. — Je vous assure...

LÉNORE. — Si, si, vous trouverez!

Elles sortent, Brégance reste seul. Au bout d'un instant, entre Dulaurier.

BRÉGANCE, à Dulaurier. — Bonjour, mon cher.

DULAURIER. — Bonjour, cher ami...

BRÉGANCE. — Vous vous dites : « Quel est ce gêneur, ce fâcheux? » Vous vous attendiez à trouver ici la jeune Diana. Mais vous allez la voir, mon garçon! Elle est avec Lénore, et je suis chargé de vous faire prendre patience... Ah! on peut dire que vous êtes aimé! Vous avez opéré une métamorphose extraordinaire... Regardez d'abord cet appartement où vous étiez venu jadis... Tout ce qui attestait un certain raffinement a été déménagé... On s'est conformé à vos désirs. On a bien profité de vos leçons.

DULAURIER. — Je suis très touché de cela.

BRÉGANCE. — Mais qu'allez-vous penser quand vous allez voir votre amie? Elle est presque méconnaissable...

DULAURIER. — Je suis très ému de ce que vous me dites là... Car je l'aime, Brégance, je l'aime! Et je n'ai fait que penser à elle avec fièvre pendant ces huit jours!... Ecoutez, Brégance. Puisque je vous trouve ici et que vous paraissez au courant de tout, vous allez me rendre un service... délicat. Vous savez que je suis parti, il y a huit jours, précipitamment, et qu'avant mon départ, je n'ai pu m'occuper de rien... Or, j'habite dans ma famille. J'ai bien, ailleurs, un petit appartement-bureau, mais je n'y puis recevoir personne. Ce n'est pas commode à trouver, en ce moment.

BRÉGANCE. — Vous vous figurez que je vais pouvoir vous procurer un appartement? Mais il me faudrait un pouvoir surnaturel... Il n'y a qu'une chose à faire, c'est que je vous en donne un à moi.

DULAURIER. — Comment, un à vous?

BRÉGANCE. — Oui, j'ai bien mon chez moi où je reçois parfois des amies, mais, en dehors de cela, pour une personne intermittente et qui, pour des raisons spéciales, ne peut venir à la maison... parce qu'on la connaît un peu autour de chez moi... pour cette personne, donc, j'ai loué un pied-à-terre, où je la vois très rarement. Il est meublé à l'orientale, mais je n'en suis pas responsable... Je l'ai pris tel que je l'ai trouvé : 92, rue des Mathurins. Au rez-de-chaussée, comme il convient. (Il tire un trousseau de sa poche.) Tiens! je n'ai pas pris la clé dans mon trousseau... Mais vous en trouverez une autre chez la concierge.

DULAURIER. — Mais me la donnera-t-elle?

BRÉGANCE. — Vous direz que vous venez...

DULAURIER. — De votre part?

BRÉGANCE. — De la part du duc de Saint-Simon...

DULAURIER. — Le duc de Saint-Simon?

BRÉGANCE. — Oui, c'est moi. Pour des raisons spéciales, je ne voulais pas donner mon nom. Elle me l'a demandé, pour la quittance. Alors, j'ai pris un nom audacieux : duc de Saint-Simon!

DULAURIER. — Grande impression sur la concierge?

BRÉGANCE. — Non, elle a ri... Elle a dit : quel drôle de nom!... Vous lui donnerez votre nom, à vous, à cette concierge... car il est inutile que votre amie soit obligée de demander après le duc de Saint-Simon...

DULAURIER. — Je vous remercie. Bien entendu, jamais Diana ne saura que vous m'avez prêté votre appartement?

BRÉGANCE. — Ça m'est égal...

DULAURIER. — Je préfère qu'elle ne le sache pas.

BRÉGANCE. — Elle ne le saura pas. Seulement, si vous lui dites que c'est vous-même qui avez préparé ce petit refuge, elle s'étonnera peut-être de le voir meublé ainsi...

DULAURIER. — A l'orientale?

BRÉGANCE. — Oui, après tout...

DULAURIER. — Je ne puis vous dire toute ma gratitude...

BRÉGANCE, protestant. — Voyons! (Il va à la porte par où est sortie Diana.) Au revoir, Diana...

Il sort. Dulaurier, un peu ému, attend Diana qui entre l'instant d'après. Il va vers elle, dans un mouvement assez passionné, mais, à mesure qu'il s'approche d'elle, il se calme, la prend tendrement dans ses bras et la baise religieusement sur le front.

DULAURIER. — Diana! Chère Diana! Je ne puis vous dire à quel point je suis ému de vous trouver aussi transformée. Quand je pense à la petite rebelle que vous étiez...

DIANA, tendrement. — Et que je ne suis plus, mon cher Georges...

DULAURIER. — Et que vous n'êtes plus, chère petite Diana! Quand je pense à vos petites révoltes, gentilles, certes, gracieuses... Vous n'en aurez plus, chère Diana. Ah! je suis tout pénétré de reconnaissance.

DIANA, très émue. — Oui, oui, Georges. (Le regardant

dans les yeux). Vous aussi, vous êtes tout à fait changé...

DULAURIER. — Comment ne le serais-je pas!

DIANA. — Vous étiez dur, presque méchant. Certes, je ne détestais pas cette dureté et cette méchanceté, car, au fond, je vous aimais déjà et c'était encore quelque chose de vous... Mais comme je suis émue et attendrie de vous voir ainsi changé...

DULAURIER. — Ma chère petite Diana!...

Diana : « *Mon cher Georges!* »
Phot. J. Clair-Guyot.

DIANA. — Mon cher Georges!

Ils restent un instant embrassés. Au bout d'un instant.

DULAURIER. — Il s'est opéré en chacun de nous une modification profonde; nous en sommes encore tout étonnés.

DIANA. — C'est vrai, Georges.

DULAURIER. — Il faut le temps de nous réhabituer l'un à l'autre. Nous nous sommes dépouillés de tout ce que nous avions d'artificiel, et nous voici aussi purs l'un que l'autre... Vous savez que je vous attends demain?

DIANA, pudique. — Oh! demain!

DULAURIER. — Ce soir, hélas! je suis obligé de rendre compte de ma mission à mon chef, au ministère des Affaires étrangères. J'ai encore un rapport à faire mettre au net, et puis... demain, je serais tout à vous...

DIANA, émue. — Mon cher Georges...

DULAURIER, bas. — Il faut vous dire où est mon chez moi, votre chez vous, notre chez nous, qui nous attend... C'est 92, rue des Mathurins, au rez-de-chaussée. A trois heures, voulez-vous? Je serai dévoré d'impatience... Ma chère petite Diana!... Nous sommes heureux, Diana?

DIANA. — Oui, nous sommes heureux!

DULAURIER. — Et ce n'est pas du bonheur ordinaire! C'est du bonheur profond!

DIANA. — Avec une sorte de gravité...

DULAURIER. — Nous sommes gravement heureux... (Silence.) Ma chère Diana!

DIANA. — Mon cher Georges!

DULAURIER. — Nous nous suffisons l'un à l'autre! Le monde n'existe plus en dehors de nous deux.

Ils restent un instant embrassés.

DIANA. — Voulez-vous dire bonjour à Lénore?

DULAURIER, avec empressement. — Avec un grand plaisir... (Se ravisant.) Mais j'ai peur d'être en retard. Embrassez-la pour moi... Maintenant, je cours au ministère. Il faut absolument que je rencontre mon chef ce soir pour n'avoir plus rien à faire avec lui... Si j'arrive tard, il ne sera plus au bureau et je serais convoqué pour demain. Embrassez bien Lénore. Excusez-moi auprès d'elle.

DIANA. — Mon cher Georges!

DULAURIER. — Ma chère Diana!

Il sort; Diana va à la porte de la chambre où est Lénore, et l'appelle.

DIANA. — Lénore! Viens! Il est parti, en me priant de l'excuser auprès de toi... Il voulait absolument voir son chef aujourd'hui, pour ne pas être retenu demain. (Elle embrasse Lénore en se blottissant la tête contre son épaule.) Demain, je dois le voir, demain...

LÉNORE. — Eh bien, tu es heureuse?

DIANA. — Oui... (Levant la tête.) Oui, oui!

LÉNORE. — Mais pourquoi dis-tu: « Oui! Oui! », comme ça?

DIANA. — Parce que... c'est parce que je ne suis pas heureuse... (Pleurant.) Ma petite Lénore, j'aurais voulu que ça ne soit pas tout de suite, demain... Pourquoi a-t-il demandé que ce soit demain?

LÉNORE. — Eh bien, je le comprends, ce garçon! Il te quitte il y a huit jours! Il vit, pendant ce temps, dans cette espérance... Bien des gens n'auraient même pas attendu jusqu'à demain!

DIANA. — Léonore! Léonore! Oh! il me semble que ce n'est pas du tout ce que j'avais pensé...

LÉNORE. — Mais tu l'aimes?

DIANA. — Bien sûr, je l'aime! Si je ne l'aimais pas, ce serait trop horrible! Je me suis trouvée devant lui toute désorientée. Tu te souviens de ce que je te disais... Je me disais: ma transformation n'est pas achevée... Quand il reviendra, il ne sera pas content encore! Je vais le retrouver avec des yeux sévères qui me diront: ce n'est pas suffisant... Ah! Il ne m'a rien dit de tout cela! Il y a en lui un être bon, un être plein d'indulgence que je ne connaissais pas. Il faut que je m'habitue à lui.

LÉNORE. — Oui, tu aimais sa méchanceté et tu n'es pas encore arrivée à aimer sa bonté.

DIANA. — Suis-je déjà digne de la comprendre?... Lénore, Lénore, ce n'est pas du tout ce que j'avais pensé... J'aurais voulu lui parler des lettres que j'avais reçues de mon mari... Puis je n'ai pas osé... j'ai eu peur de le fâcher... Puis, tout de même, ces lettres, je les ai dans la tête... J'oublierais tout cela si je me sentais poussée par quelque chose d'irrésistible... Mais ça n'est pas ça... ça n'est pas ça...

LÉNORE. — Je te comprends! C'est cet étonnement de ne pas sentir plus de bonheur. Mais ça viendra, va, ça viendra. Tu ne seras pas la première qui sera allée à un rendez-vous sans entrain. Une fois qu'on y est... Quand il te serrera tendrement dans ses bras, tu ne tarderas pas à te sentir heureuse.

DIANA, triste. — Je n'en sais rien...

LÉNORE. — Tu ne peux pas te l'imaginer maintenant.

DIANA. — Justement, je ne peux pas me l'imaginer maintenant! Mais maintenant, c'est maintenant! Et,

maintenant, je suis malheureuse! (Pleurant.) Lénore!

LÉNORE. — Qu'est-ce qu'il y a?

DIANA. — Je suis malheureuse que ce soit demain! Il m'a dit qu'il allait passer une nuit d'impatience... Moi, je vais passer une nuit affreuse...

LÉNORE. — Eh bien, mon petit, si tu es si ennuyée que cela, n'y va pas!

DIANA. — Mais si, je suis obligée d'y aller!

LÉNORE. — Pourquoi?

DIANA, en plein désespoir. — Il m'aime, comprends-tu, il m'aime!

LÉNORE. — Mais tu l'aimes aussi?

DIANA, pleurant. — Oh! oui... je crois... je crois... je crois... Ah! si demain ne pouvait arriver jamais...

RIDEAU

ACTE III

La scène représente le pied-à-terre dont il est parlé au deuxième acte: une sorte de boudoir meublé à l'orientale.

Au lever du rideau, Brégance a son chapeau sur la tête.

BRÉGANCE. — Je vous demande pardon, j'étais un peu inquiet... L'appartement n'a pas été habité pendant de longues semaines et je me demandais si la concierge, mal surveillée, avait fait régulièrement son ménage. Je craignais que ce ne fût un nid de poussière.

DULAURIER. — Mais non, c'est très propre, je vous assure... Vous avez décidément impressionné cette femme avec votre titre de duc et elle vous a servi comme on servait sous l'ancien régime.

BRÉGANCE. — Eh bien! cher ami, c'est tout ce que j'avais à vous dire! Je vous laisse, je me dépêche de vous laisser...

DULAURIER. — Vous n'avez pas à vous presser. Il est deux heures. Je n'attends personne encore...

BRÉGANCE, après un silence. — Ah! mon vieux, ce sont ces moments-là que j'envie! Le premier rendez-vous n'est pas toujours le plus beau ni le plus charmant, mais il est précédé d'une impatience délicieuse... Je ne m'en suis jamais blasé. C'est pour ça que je suis toujours en quête de nouvelles aventures...

DULAURIER. — Ecoutez, Brégance... Au point où nous en sommes, ce serait ridicule de jouer à la discrétion, et je ne suis pas fâché d'avoir un ami à qui dire mes impressions. Quand on se parle à soi-même, on se parle confusément, et avec un peu d'incohérence. Les paroles sont plus fermes et plus justes quand on les profère... Un raisonnement intérieur est paresseux et ne va jamais droit... Depuis hier, ma tête est un chaos d'idées... Il faut que je vous dise d'abord qu'hier, en revoyant Diana transformée, je n'ai pas eu la joie que j'espérais de cette transformation qui, pourtant, était mon œuvre. Il me semble que j'aurais dû m'en réjouir comme d'une victoire...

BRÉGANCE. — Ah! c'est que la victoire, mon cher ami, c'est moins émouvant que la conquête: la conquête, c'est de l'activité, c'est de la passion; la victoire, c'est du bonheur immobile... La conquête, c'est de la variété... L'apôtre est une manière de conquérant. Quand la conversion est accomplie, l'apostolat perd beaucoup de son intérêt. Vous dominiez peu à peu Diana, vous aviez raison de ses résistances...

DULAURIER. — J'aimais son individualité. Sans doute, il y a huit jours, quand je l'ai quittée, je l'avais déjà vaincue. Mais, tout de même, il me semblait que mon œuvre n'était pas terminée... Elle était bien terminée, cependant!... Je me suis trouvé en présence d'un petit être soumis...

BRÉGANCE. — Maté...

DULAURIER. — Anéantie, Brégance, anéantie!... Que l'âme humaine est bizarre! La curiosité de Diana, ses petites perversités que je blâmais tant, je me demande maintenant si ce n'est pas ce que j'aimais en elle! Evidemment, j'exagérais tout cela! Elle n'était pas si perverse que je le croyais, cette pauvre petite: elle n'aurait pas été si vite convertie.

BRÉGANCE. — Voilà maintenant qu'il l'appelle « pauvre petite »! Quel ingrat!

DULAURIER. — C'est vrai, je suis un ingrat! (S'animant.) Et, vraiment, c'est infâme de ma part!

BRÉGANCE. — Elle vous aime!

DULAURIER, s'animant de plus en plus. — Elle m'aime! Vous avez raison. Et j'ai le devoir de l'aimer.

BRÉGANCE. — Oh! bien, si c'est un devoir maintenant! Voilà qui me fait peur! L'amour ne peut pas être accompagné d'un devoir... C'est un libre cheminean qui va où il veut et non un touriste de l'agence Cook à qui le devoir, employé rigoureux, trace son itinéraire...

DULAURIER. — Ah! mon ami, mon cher ami, comme c'est désespérant! Evidemment, je dois désormais ma vie à Diana! Même si je l'aimais moins, je devrais lui faire croire que je l'aime. Mais apporterai-je à cette petite assez de passion? Brégance, je suis très malheureux, très malheureux!... Dites-moi, cher ami, elle et moi, qu'allons-nous devenir?

BRÉGANCE, avec force. — Mais, mon vieux, envoyez donc promener tous ces raisonnements et dites-vous simplement que vous allez recevoir la visite d'une jolie fille, bien faite, que vous aurez un grand plaisir à serrer dans vos bras! Quand le proverbe nous dit de ne pas chercher midi à quatorze heures, il nous enseigne par là à bien profiter du présent, de ce qui arrive et à ne pas nous demander ce qui arrivera ou ce qui aurait pu arriver. Vous êtes jeune! Vous avez été chaste pendant quelques jours... Au revoir, Georges! Bon appétit! A propos, il y a ce qu'il faut comme porto blanc dans la petite armoire...

Il sort. Après le départ de Brégance, Dulaurier marche avec agitation. Il va machinalement vers la petite armoire et en retire une bouteille de porto blanc. Au bout d'un instant, on sonne.

DULAURIER, ému. — La voilà!... (Entre Lénore.) Comment, c'est toi?

LÉNORE. — C'est moi. Je viens excuser Diana.

DULAURIER. — Ah!

LÉNORE. — Oui, écoute, elle était énervée, presque malade. Elle s'est dit que cette entrevue allait être gâtée par sa nervosité... Il n'y avait aucun moyen de le prévenir... Alors, que veux-tu? Elle a eu recours à sa fidèle amie... Eh bien! mon pauvre vieux, qu'est-ce que tu dis de ça!... C'est une fâcheuse nouvelle que je t'apporte! Je suis une mauvaise messagère...

DULAURIER, un peu déconfit. — Que veux-tu? Ce n'est pas de ta faute...

LÉNORE. — Je vois que tu avais déjà sorti le porto blanc! Eh bien, offre-m'en un verre, comme à un commissionnaire... (Souriant.) Oh! comme tu fais une figure!

DULAURIER. — Tu comprends, ça n'est pas drôle... Ne te fiche pas de moi, au moins!...

LÉNORE. — Mon vieux, je ne pense pas du tout à me moquer de toi, je t'assure!

DULAURIER. — Oh! tu peux te moquer de moi, tu sais! Entre nous, il n'y a pas besoin de se gêner!... Nous sommes de vieux camarades. Ecoute, Lénore, je veux te faire une confidence au sujet de Diana. Tu es aussi bien mon amie que la sienne. Mais j'ai peur que, si je te dis quelque chose, tu le lui rapportes...

LÉNORE. — Est-ce que je n'ai pas la réputation d'une personne discrète?

DULAURIER. — Oui, oui. Tu n'es pas particulièrement indiscrète. Mais c'est tellement tentant de révéler un secret!

LÉNORE. — Je crois que je résisterai à la tentation.

DULAURIER. — Ah! tu désires trop que je le dise... Une confidente ne doit pas être aussi avide de confidences. Je sens que tu attaches trop d'importance à ce que je vais te révéler et que tu seras d'autant plus tentée de le rapporter à Diana. Plus un secret est important, plus il est difficile à porter.

LÉNORE. — Alors, ne me dis rien.

DULAURIER. — Si! Je veux te parler, Lénore. Tiens, assieds-toi là. (Ils s'assoient sur deux chaises assez près l'une de l'autre.) Tout à l'heure, encore, j'ai été très tourmenté au sujet de Diana. Je me demandais, à l'approche du moment décisif, si j'étais sûr de mes sentiments. Est-ce que j'ai suffisamment réfléchi avant de lui dire : je vous aime?

LÉNORE. — Si on réfléchissait, on le dirait bien rarement.

DULAURIER. — Je n'ai pas eu tort de le dire sans réfléchir. C'est de réfléchir que j'ai eu tort!

LÉNORE. — Alors, tu ne sais plus si tu aimes Diana?

DULAURIER. — Je ne sais plus...

LÉNORE. — C'est terrible... Alors, quand je suis venue pour te dire que tu ne la verrais pas aujourd'hui, tu n'as pas été aussi déçu que je le pensais?

DULAURIER. — Si, j'ai été déçu tout de même...

LÉNORE. — Je comprends. Tu n'étais pas sûr de tes sentiments, mais tu n'étais pas fâché de passer un moment avec elle.

DULAURIER. — Eh bien, oui! Qu'est-ce que tu veux!

LÉNORE. — Ah! les hommes!

DULAURIER. — Lénore, si je t'ai parlé ainsi avec abandon, c'est que je te considère comme un autre moi-même. Je ne te parle pas comme à une femme! Tu es ma camarade. Nous sommes des camarades de toujours. C'est tout de même curieux, hein? de nous trouver tous les deux dans une garçonnière!

LÉNORE. — Oui, le hasard a des idées bien étranges! (Un grand temps.)

DULAURIER. — Et, après tout, pourquoi est-ce curieux? Je suis un homme et tu es une femme...

LÉNORE, souriant. — Nous n'y avons jamais songé! On a été élevés ensemble, comme deux garçons.

DULAURIER, songeant. — Quand j'avais dix ans, et toi onze, je me souviens que j'avais un certain plaisir à te prendre sur mes genoux. On disait : « On va jouer, je suis ton père, tu es ma fille... » Je ne savais pas que ce me faisait plaisir : je ne te l'avouais pas, ni à moi non plus... Quand nous avons été un peu plus grands, j'avais douze ans et toi treize, nous nous raconions toutes les choses pas convenables que nous pouvions dénicher.

LÉNORE. — Je me souviens...

DULAURIER. — Nous disions des choses indécentes sans penser à en faire, de la façon la plus innocente, comme deux petits chercheurs de vérités qui découvrent la vie ensemble... (Silence.) Puis on a été séparés pendant deux ou trois ans.

LÉNORE. — Quand tes parents sont allés en Angleterre...

DULAURIER. — A mon retour, tu étais une grande fille de dix-sept ans, et tu te faisais courtiser par les jeunes gens... Tu me regardais comme un gosse... (Songeur.) En somme, il m'est arrivé bien rarement de penser que tu étais une femme... (Silence.) Mais, maintenant, je me demande si cela m'est arrivé aussi rarement que cela... Dis donc, Lénore, on s'est peut-être aimés, sans s'en douter?

LÉNORE. — On ne s'aimait pas... Pour s'aimer, il faut se le dire...

DULAURIER. — C'est vrai. (Un silence. Il la regarde.) Qui est-ce qui m'empêcherait de te le dire un jour?

LÉNORE. — Tu es bête!

DULAURIER, s'approchant d'elle. — Si je te le disais...

LÉNORE. — Ne me le dis pas...

DULAURIER. — Pourquoi ça?

LÉNORE. — Tu m'ennuies, Georges... Je n'ai jamais eu peur de toi... C'est tellement gentil d'être camarades...

DULAURIER. — Mais s'en aperçoit-on jamais que c'est gentil?... On n'en profite pas... Lénore, donne-moi ta main...

LÉNORE. — Non, non!

DULAURIER. — Tu ne veux pas donner la main à ton vieux camarade?

LÉNORE. — Ce n'est pas mon vieux camarade qui me la demande...

DULAURIER. — Ah! Lénore, prends garde! Si tu me refuses la main, je vais maintenant te regarder comme une femme... Lénore, donne-moi la main!

LÉNORE, lui tendant la main. — Je veux te prouver que je n'ai pas peur de toi.

DULAURIER, lui prenant la main. — Tu veux essayer de te le prouver à toi... (Silence. Il lui caresse la main.) Je ne connais pas de camarade qui ait une main aussi douce... (Lui baisant la paume de la main.) C'est exquis de découvrir chez une femme que l'on connaît depuis toujours une femme que l'on ne connaissait pas... Lénore, je t'en prie!

LÉNORE. — Georges, tu vas te taire!... Georges, tais-toi!

DULAURIER. — Je t'en prie, Lénore! Je me demande quel mal il y a à te dire tout cela? Ne sommes-nous pas libres l'un et l'autre?

LÉNORE. — Non. Il y a les deux camarades que nous étions : il me semble qu'ils nous regardent...

DULAURIER. — Non, Lénore, ils s'effacent peu à peu... Tu dis toi-même : les deux camarades que *nous étions*...

LÉNORE. — Et puis, je sais bien à quoi m'en tenir : tu attendais Diana, elle n'est pas venue... Alors, tu étais disposé à adopter la première qui viendrait...

DULAURIER. — Oh! te voilà coquette, maintenant! Bravo! la camarade a tout à fait disparu... Non, Lénore, je n'attendais pas Diana... J'attendais quelqu'un qui s'appelait Diana, mais qui, dans mon esprit, était autre chose que Diana... J'espérais que Diana arriverait à être celle que j'attendais... Je ne te dirai pas que c'était toi que j'attendais... Je crois pourtant que je te le dirai tout à l'heure... bientôt... et ce sera vrai quand je te le dirai... Car celle qu'on

aime dans le présent, on n'est pas seulement sûr de l'aimer dans l'avenir, on est certain qu'on l'a aimée dans le passé, même ne l'aurait-on jamais vue...

Il s'est approché d'elle davantage, mais elle se lève.

LÉNORE. — Tais-toi, je ne veux pas me fâcher. Tais-toi... (Elle va s'asseoir assez loin de lui, songeuse.) C'est curieux... Je pense à une conversation que j'ai eue hier avec Brégance. Il prétendait...

DULAURIER. — Il prétendait ?

LÉNORE. — Je ne veux pas te le dire !

DULAURIER, pressant. — Si, dis-le moi !

Il vient s'asseoir à côté d'elle.

LÉNORE. — Il prétendait que je t'aimais.

DULAURIER. — Tu vois !

LÉNORE. — Et, comme je lui disais qu'au contraire je faisais tout mon possible pour te rapprocher de Diana, il répondait que cela n'était pas une raison... Georges, crois-tu ? Pourquoi disait-il cela ?

DULAURIER. — Parce que cela était, ma chère Lénore...

LÉNORE, incrédule encore. — Tais-toi... Quand tu faisais de la morale à Diana, quand tu paraissais exaspéré de l'existence qu'elle menait, j'aurais dû être jalouse que tu ne t'occupes pas de mon existence à moi. Il t'était indifférent de me voir faire des bêtises... Depuis quelques instants, je t'en veux de cela... Tu prétends que tu tiens à moi et tu ne t'es jamais occupé de ma vie...

DULAURIER. — C'est cette espèce d'aveuglement mutuel qui nous séparait l'un de l'autre. Mais tout a changé, Lénore. Aujourd'hui change la face d'hier...

LÉNORE. — Georges, si tu avais essayé d'avoir de l'influence sur moi, peut-être t'aurais-je écouté ? N'étais-je pas capable, comme Diana, de profiter de tes leçons ?

DULAURIER, vivement. — Non, non, ne fais pas comme Diana ! Reste ce que tu es, chère, chère Lénore, reste ce que tu es ! Je ne veux pas risquer de te perdre en te modifiant. (Avec ardeur.) Ce que j'aime en toi, c'est toi, et je ne fais pas attention à tes manières d'être ! J'ai découvert, Lénore, une autre femme en toi... mais les autres sont restées ! Je veux serrer dans mes bras toutes les Lénore : ma compagne d'enfance, celle que j'asseyais innocemment et sournoisement sur mes genoux, la petite fille curieuse qui bavardait dans les coins avec moi, la dédaigneuse jeune fille qui m'abandonnait pour des grands garçons de vingt ans et aussi la Lénore d'hier, avec ses perversités et ses curiosités qui me plaisent en elle... Car tout me plaît en toi : je ne veux rien modifier, rien retrancher de toi, et je suis bien guéri de ma vocation d'apôtre...

Il la serre dans ses bras longuement.

LÉNORE. — J'ai eu tort de venir...

DULAURIER. — Puisque tu es venue, maintenant...

LÉNORE. — Tu penses que je ne me doutais pas de ça !

DULAURIER. — Je pense bien !

LÉNORE. — Tu penses bien, mais... Je ne veux pas te mentir. J'avais la vague idée qu'il allait se passer quelque chose. Et puis, en te voyant, je me suis dit : il ne va rien se passer. Et j'en ai été bien soulagée d'abord. Puis, peu à peu, tu m'as parlé... Oh ! Georges ! (Long baiser.)

DULAURIER, hypocrite. — J'ai peur que Brégance ne vienne ici et ne nous surprenne. (Montrant la porte de gauche.) Il faudrait aller par là.

LÉNORE. — Non, mon petit, non !

DULAURIER. — Si, ma petite, si ! (Il l'entraîne lentement vers la porte de gauche.) Viens, Lénore, viens !

Elle se défend. A ce moment, on entend du bruit. Il la fait entrer à gauche, et reste en scène.

BRÉGANCE, entrant. Il voit Dulaurier gêné. D'un ton confus. — Je vous demande pardon, je vous croyais seul... Figurez-vous qu'il y a cinq minutes j'étais chez moi et Diana m'a téléphoné qu'elle ne sortait pas de chez elle... Alors, je vous croyais seul...

DULAURIER. — Non, non, ça ne fait rien. Vous êtes très bien arrivé, au contraire... Cher ami, puisque vous êtes là, voulez-vous me rendre le service de téléphoner chez moi... J'avais fait venir, pour copier un rapport, quelqu'un du ministère qui devait m'attendre pour me montrer son travail. Voulez-vous lui dire que je ne rentrerai qu'assez tard et qu'on revienne demain matin ?... Excusez-moi...

BRÉGANCE. — C'est moi qui m'excuse... (Sort Dulaurier. Brégance décroche le récepteur.) Hé ! hé ! il y a quelqu'un là ! Ce n'est pas Diana. Qui ça peut-il être ?... Allô ! Wagram 02-11 ?... Est-ce que j'aurais gagné mon pari ? Je crois que j'ai gagné mon pari... Allô !... C'est chez M. Dulaurier ? Qui est à l'appareil ?... Ah ! une sténographe du ministère. (A lui-même.) Jolie voix ! (Dans l'appareil.) Vous avez une jolie voix, mademoiselle ! Êtes-vous jolie ?... On le dit ?... On doit avoir raison !... C'est une commission que j'ai à vous faire de la part de M. Dulaurier... Au fait, je vais passer chez lui et je vous ferai cette commission de vive voix... A tout à l'heure, mademoiselle. (Il raccroche l'appareil.) Mon innocence enfin commence à me peser... Je me sens en humeur d'apostolat...

Il va pour sortir.

RIDEAU

Dulaurier : « *J'ai découvert, Lénore, une autre femme en toi... mais les autres sont restées...* — *Phot. Brod.*

Les Petites Curieuses, au Théâtre des Boulevards.

Le nom de M. Tristan Bernard, à peine prononcé, évoque les titres de pièces qui comptent parmi les succès les plus retentissants de scènes consacrées par des soirées légendaires, le Palais-Royal, l'Athénée, où furent applaudis si longtemps *le Petit Café*, *Triplepatte*, *le Danseur inconnu*...

Mais cette petite comédie, *les Petites Curieuses*, jouée sur une petite scène et dont le texte tient en ce petit nombre de pages, pourrait bien être lue encore, et rejouée, alors que telle de ses fameuses devancières, comme épuisée de son propre succès, s'assoupira dans un glorieux repos.

Sans doute, en commençant d'en tracer les premières répliques, M. Tristan Bernard ne s'est qu'à peine inquiété de nouer une intrigue et de « faire une pièce ». Marivaux, Musset, dont les critiques ont cité les noms à propos de ces trois actes, Musset, Marivaux se préoccupaient-ils de « faire une pièce » lorsqu'ils composaient leurs comédies ? Ils laissaient jouer leur cœur avec leur esprit, ils laissaient dialoguer leur sensibilité avec leur raison et ils créaient ces œuvres qui nous restent comme les expressions les plus raffinées de l'art français, fleurs merveilleuses de l'intelligence qui s'épanouissent et ne se lancent pas.

C'est, en quelque sorte, un agrément de cette qualité, si rare, que nous retrouvons dans ces pages. Nous y goûtons, par surcroît, le cynisme attendri d'un sage qui, sans en avoir l'âge, a déjà, et depuis longtemps, toute l'expérience d'un vieux sage.

***

Dans *le Matin*, Colette, qui donne souvent plus de juste crit que en ses quelques lignes essentielles que certains autres en de longues colonnes, recommande de ne pas se fier à ce titre, *les Petites Curieuses*, qui fleure la Bibliothèque Rose :

« Songez plutôt à une Psyché qui dit à un Amour qu'elle a façonné de ses mains : « Te voilà tel que je t'ai voulu ; tu ne m'intéresses plus. »

» Comme ces petites femmes frêles qui, soutenues par des nerfs d'acier, résistent à tout, les trois actes de Tristan Bernard s'appuient solidement sur l'armature solide, de proportion classiques. »

M. Adolphe Brisson constate, dans *le Temps*, que ces trois actes sont appropriés aux dimensions de cette scène élégamment minuscule :

« Sur une trame légère, renouvelée des contes galants du dix-huitième siècle, l'auteur a piqué d'ironiques réflexions. Ses remarques font sourire et laissent après elles un goût amer. A l'exemple de la plupart des observateurs, Tristan Bernard a perdu ses illusions, à supposer qu'il en ait eu... Il nous livre, toute nue, sa vision de la vie. Il n'a rien écrit de plus fin et de moins gai... »

Vrai : c'est le mot dont M. Fernand Gregh, dans *Comœdia*, qualifie le dialogue de M. Tristan Bernard dans cette nouvelle pièce : « Il est impossible, dit-il, de serrer de plus près la vie. »

M. G. de Pawlowski observe, dans *le Journal*, que, sur cette toute petite scène, Tristan Bernard vient enfin de nous donner trois actes dont les idées ont peine à tenir, tant elles sont nombreuses, dans un cadre si étroit :

« C'est une délicieuse conférence dialoguée plutôt qu'une comédie, mais si la personnalité du conférencier prend la première place, personne, cette fois, ne s'en plaindra. »

M. Adolphe Aderer remarque aussi, dans *le Petit Parisien*, que sur cette scène minuscule M. Tristan Bernard a eu assez de place pour faire mouvoir, en trois actes remplis d'observations, quatre personnages qui nous ont intéressés.

Et M. Edmond Sée fait valoir, dans *l'Œuvre*, combien la matière de ces trois actes est fine et précieuse.

M. Abel Hermant est surpris de voir M. Tristan Bernard, qui devrait accaparer les plus grands théâtres, se faire jouer sur le plus petit :

« Mais il ne faut pas se plaindre, dit-il dans *Excelsior*, pensez que la salle Novelty aurait pu être transformée en dancing ! Elle est transformée en cabinet particulier de comédie, nous n'y perdrons rien. »

Ces trois tout petits actes semblent avoir été faits exprès pour leur tout petit cadre, écrit M. André Rivoire dans *l'Echo de Paris* :

« Le joli mot de marivaudage convient exactement à cette œuvrette, à la condition de ne pas oublier que dans « marivaudage » il y a « Marivaux » et que « Marivaux » est l'un de nos écrivains de théâtre les plus délicats et les plus pénétrants. »

M. Robert de Flers qualifie *les Petites Curieuses* de petite histoire... à laquelle il suffit d'être contée par M. Tristan Bernard pour être pleine de finesse et de sens caché :

« L'intrigue de cette comédie, de cette « comédinette », eût dit Catulle Mendès, est peu de chose. Mais il n'y est question que d'amour, — et voilà de quoi donner de la résistance au sujet le plus mince. On en parle en fumant, en causant, en se taisant, en téléphonant. Pour que ses personnages aient toute liberté dans leurs propos, M. Tristan Bernard n'a mis auprès d'eux aucun gêneur : point de maris incommodes, point de parents indiscrets, point d'enfants dont la présence serait venue donner de la gravité à des actes qui, sans eux, en ont beaucoup moins ; point de morale, car si la morale venait à se mêler à cette aventure, elle se trouverait si déplacée qu'elle se sauverait aussitôt. Non, de l'amour, de l'amour seulement, de l'amour tout nu. N'est-ce point son costume ?

» Par la qualité du style et par le ton de certaines scènes, *les Petites Curieuses* ont je ne sais quoi de classique. On a prononcé à leur sujet le mot de « marivaudage ». Rien ne me semble plus éloigné du théâtre de Marivaux que le dernier ouvrage de M. Tristan Bernard. Les personnages de Marivaux sont des « âmes », des « cœurs ». Ceux de M. Tristan Bernard sont des « instincts » qui ordonnent et des « esprits » qui obéissent. Les personnages de Marivaux ne se soucient point de la vie courante ; ils sont étrangers aux mœurs de leur époque, ils contiennent beaucoup de vérité, mais aucune réalité. Ceux de M. Tristan Bernard valent avant tout parce qu'ils sont réels. »

« M. Tristan Bernard est le plus aimable des philosophes, — écrit M. Georges Boyer dans *le Petit Journal* — quand il ironise c'est avec une bienveillance extrême, et quand il dit quelques vérités un peu dures, c'est comme s'il vous offrait une boîte de dragées. »

***

Sur cette petite scène du Théâtre des Boulevards, les interprètes semblent presque jouer dans la coquille d'un paravent, et se trouver de plain-pied avec les spectateurs sans se mêler à eux ; il n'en faut pas moins de talent, au contraire, pour soutenir un personnage dans ces conditions.

M. André Calmettes, dont la réputation a été solidement établie par tant de rôles importants dans le grand répertoire moderne, mais dont le jeu, néanmoins, a pu quelquefois paraître apprêté, conventionnel, n'eut qu'à être lui-même pour paraître absolument délicieux dans le rôle, en apparence accessoire, en réalité principal, de Brégance. Impossible d'exprimer avec plus de naturel et d'aimable laisser-aller, de souriante bonhomie la philosophie désabusée et toujours indulgente de l'auteur. Les deux amies, les petites curieuses, ont une tâche plus aisée ; elles n'ont qu'à être charmantes, avec des nuances ; et c'est ainsi que Mlle Germaine Risse oppose à l'amour un étonnement ingénu et grave et qui ne sait point se résigner, tandis que Mlle Clara Tambour ne sait opposer au désir qu'une surprise émerveillée et qui se résigne presque tout de suite, du meilleur gré.

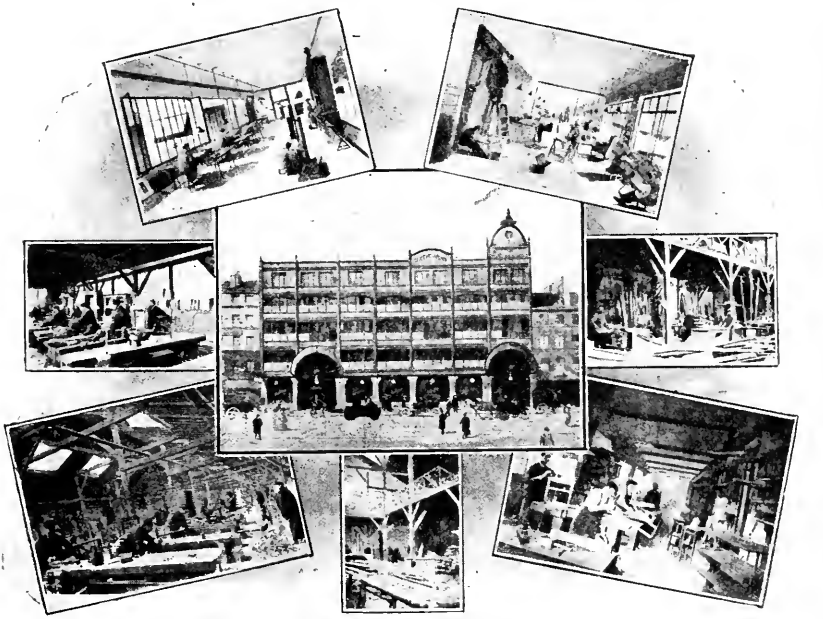
Gaston Sorbets.

GOUFFÉ-JEUNE

46 à 50 Faubourg St Antoine

TÉLÉPHONE : ROQUETTE 83-10 • 0682

PARIS



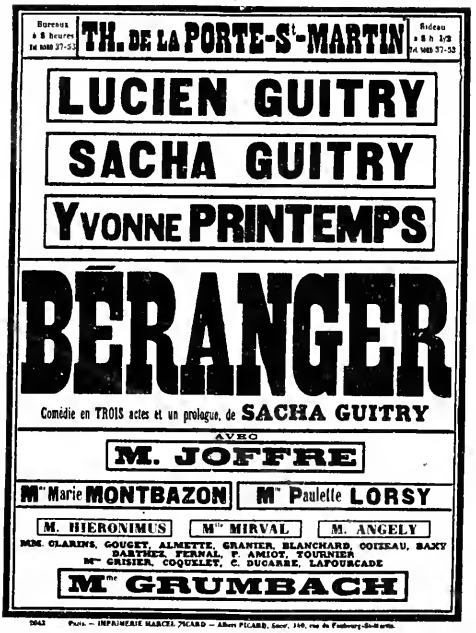
Ses Meubles de Goût
dans tous les Styles
en Vogue

NOUVELLE SÉRIE N° 17. 8 MAI 1920

LA PETITE ILLUSTRATION

THEATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIECES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



Copyright by Sacha Guitry, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

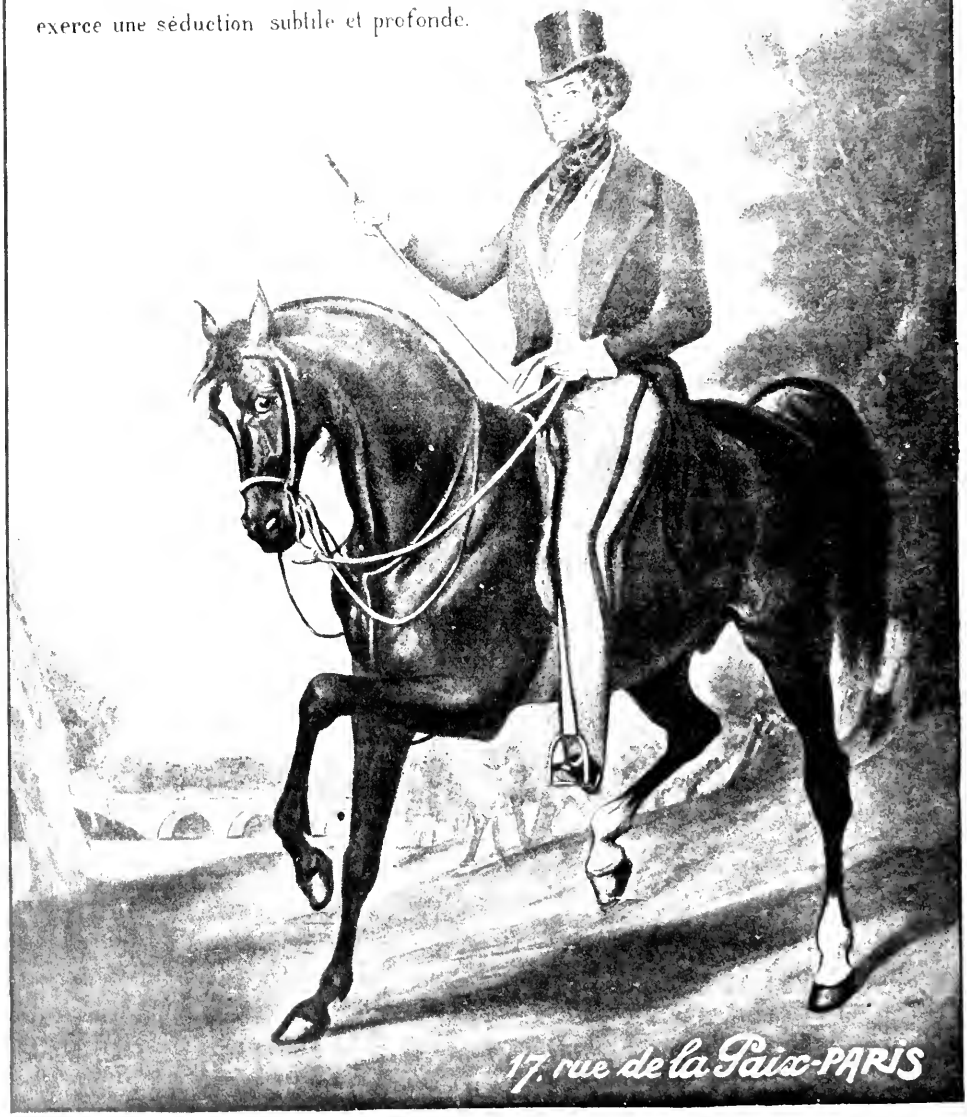
La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)
France et Colonies . . . 80 francs Etranger. . . . . 100 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

LA FLEUR DE FRANCE
la dernière trouvaille d'ORSAY
exerce une séduction subtile et profonde.



17, rue de la Paix-PARIS

BÉRANGER

COMEDIE EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE

par

SACHA GUITRY

A ANTOINE.

M. Sacha Guitry dans le rôle de Béranger
Phot. Gerschel.

Béranger *a été représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 21 janvier 1920.*

PORTRAITS PAR GERSCHEL ET WYNDHAM — PHOTOGRAPHIES DES SCÈNES PAR DELPHI

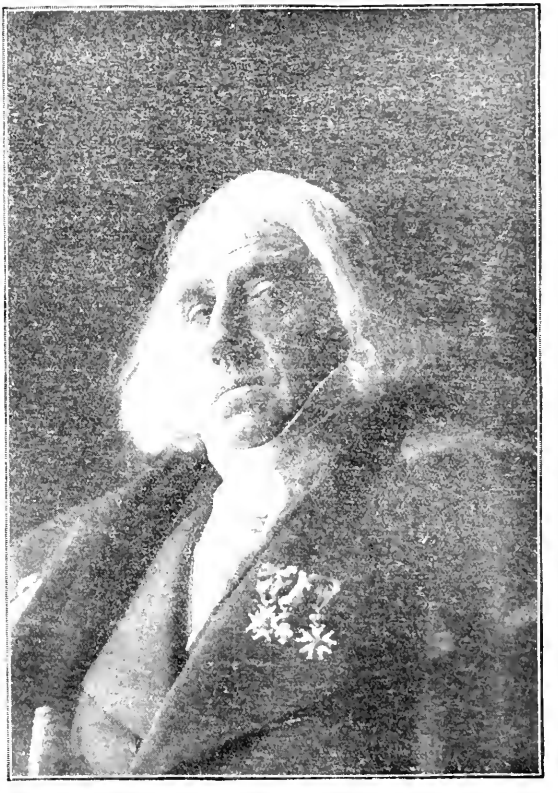
Tous droits réservés. — Copyright by E. Fasquelle, 1920.

PERSONNAGES DU PROLOGUE

Michaline de Saint-Geni	Mlle YVONNE PRINTEMPS	*Une Paysanne*	Mlle M...
Un Paysan	M. F. FERNAL.	*Le Père Chaumy*	M. ANGÉLY
		et Pierre-Jean, le Berger	

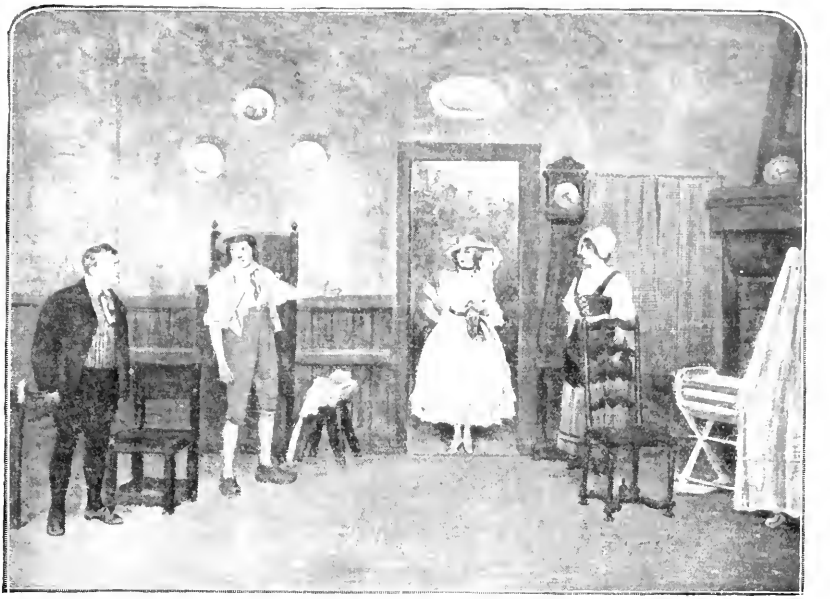
PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

Le prince de Talleyrand	M. LUCIEN GUITRY.	*Un Jeune Homme*	M. HERMONIEL.
Béranger	M. SACHA GUITRY.	*Une Grisette*	Mlle PAULETTE L...
		Un Homme jeune	M. COIZEAU.
Marie		*Deux Jeunes Femmes*	Mlles GRIGIER et COQUELET.
Madeleine, *Lisette*	Mlle YVONNE PRINTEMPS.	*Une Servante*	Mlle CÉCILE DUCARRE.
Marguerite		*Le Patron de l'auberge en 181...*	M. BLANCHARD.
Désaugiers	M. JUFFRE.	*La Mère Jary*	Mlle GRUMBACH.
Convives, membres du Caveau en 1813	MM. GOUGET. PRAXY. ALMETTE. GARNIER. T. BOUZOUT.	*Paul*, membre...	M. CLARINS.
		La Patronne de l'auberge en 1848	Mme MONTBAZON.
		Trois Jeunes Gens, membres du Caveau en 1848	MM. AMYOT. DARTHÉZ. TOURNIER.



M. Lucien Guitry dans le rôle du prince de Talleyrand.
Phot. Gerschel.

NOTE DE L'AUTEUR. — Les phrases qui sont en italiques dans le texte ne sont pas de moi. Elles sont reellement des personnages qui les prononcent. — S. G.



Le père Chaumy. Le Paysan. Micheline. La Paysanne.
Entrée de Micheline de Saint-Genest Mlle Yvonne Printemps Page 5.

BÉRANGER

PROLOGUE

Le décor représente l'intérieur d'une maison de paysans, dans un village, aux environs d'Auxerre, en 1780.
Une femme assise auprès d'un berceau raccommode un vêtement.
Un instant après le lever du rideau, la porte s'ouvre et un homme paraît.

La Paysanne. — Te voilà, toi?

Le Paysan. — Oui...

La Paysanne. — Eh! bien?

Le Paysan. — Eh! bien... il ne faut plus y penser... elle est morte!

La Paysanne. — Elle est morte...?

Le Paysan. — Oui!

La Paysanne. — Tu lui as tâté le cœur?

Le Paysan. — Je lui ai tâté le cœur... et je lui ai retourné les yeux... c'est fini, va... il ne faut plus y penser!...

La Paysanne. — Elle est déjà froide?

Le Paysan. — Oh... et puis elle est dure comme un caillou!

La Paysanne. — Pauvre vieille!

Le Paysan. — Ah! C'était une bonne mère!

La Paysanne. — Qu'est-ce que tu en as fait?

Le Paysan. — Je l'ai laissée dans le poulailler...

La Paysanne. — Tu aurais dû l'enterrer...

Le Paysan. — Mais non... je la donnerai ce soir au père Chaumy!... Comment va le petiot?

La Paysanne. — Oh! Il va bien...

Le Paysan. — A-t-il encore pleuré?

La Paysanne. — Oui, ça, toujours!

Le Paysan. — On se demande pourquoi ça pleure déjà... Quel beau petit gas!

La Paysanne. — Oui, mais il pleure trop.

Le Paysan. — Qu'est-ce que tu veux... on ne peut pourtant pas le battre!

La Paysanne. — Oh! Pauvre petit bonhomme... non, bien sûr!... Seulement, tout de même, il faudrait voir s'il n'y aurait pas moyen de l'empêcher de pleurer...

Le Paysan. — Ce qu'il faudrait peut-être trouver d'abord... c'est la raison pourquoi il pleure...

La Paysanne. — La raison, ça...

Le Paysan. — Je t'en parle, parce que je crois bien que je l'ai trouvée, moi, la raison...

La Paysanne. — Toi?...

Le Paysan. — Oui!... C'est peut-être bien la faute de ton lait!

La Paysanne. — Ah! ça... qu'est-ce que tu veux que j'y fasse! Ce n'est pas de ma faute, si je n'en ai plus!

Le Paysan. — Ben, oui... seulement, ce n'est pas de sa faute à lui non plus!

LA PAYSANNE. — Et puis après?

LE PAYSAN. — Ben, après... après... il faudrait voir....

LA PAYSANNE. — Il faudrait voir quoi?

LE PAYSAN. — Il faudrait voir à le nourrir d'une autre manière, pardi!... Ce n'est pas comme une volaille!

LA PAYSANNE. — Pourquoi que tu me dis ça, comme ça... Tu ne penses pas que je vais le laisser crever de faim...

LE PAYSAN. — Alors, qu'est-ce que tu vas faire?

LA PAYSANNE. — Je vais lui faire des bouillies, voilà tout...

LE PAYSAN. — Fais ce que tu veux... mais fais quelque chose... et fais-le tout de suite!

LA PAYSANNE. — Attends une minute... et puis je le fais!

LE PÈRE CHAUMY, paraissant sur le seuil de la porte. — Eh! là! Eh! là! les enfants, il ne faut pas se chamailler!

LE PAYSAN. — Oh! Il n'y a pas de chamaille là-dedans, père Chaumy... Bonjour!

LE PÈRE CHAUMY. — Bonjour, mes enfants...

LA PAYSANNE. — Bonjour...

LE PAYSAN. — Nous avons une poule pour vous qui est morte il y a une heure.

LE PÈRE CHAUMY. — Elle a bien fait... je la mangerai demain!... Et le petit, comment qu'il va?

LA PAYSANNE. — Oh! Il va bien...

LE PAYSAN. — Tiens, je vais vous demander un conseil, à vous...

LE PÈRE CHAUMY. — Demandez, demandez!

LE PAYSAN. — Voilà que ma femme n'a déjà plus de lait... figurez-vous!

LE PÈRE CHAUMY. — Allons donc!

LE PAYSAN. — Oui... et depuis hier c'est quasiment de l'eau...

LE PÈRE CHAUMY. — Et alors?...

LE PAYSAN. — Donnez-moi donc un conseil...

LA PAYSANNE. — Pourquoi que tu demandes ça au père Chaumy?

LE PÈRE CHAUMY. — Parce qu'il sait, ma belle enfant, que les vieux sont un peu des médecins!... A force de vivre, c'est-à-dire à force de voir mourir, on finit par en savoir, allez...

LA PAYSANNE. — C'est possible... mais moi je n'ai pas tant besoin de conseil à propos du petit....

LE PÈRE CHAUMY. — Ah!...

LA PAYSANNE. — Non!

LE PÈRE CHAUMY. — Et qu'est-ce que vous allez lui donner à ce petiot, à la place de votre lait?

LA PAYSANNE. — Eh! bien, je vais lui faire des bouillies!

LE PÈRE CHAUMY. — Eh! bien, vous allez lui faire plus de mal que de bien!

LA PAYSANNE. — Parce que...

LE PÈRE CHAUMY. — Parce que je vous le dis!... Dans des bouillies, il n'y a pas ce qu'il faut pour donner de la force, du courage et de l'intelligence!

LA PAYSANNE. — Et qu'est-ce qu'il faut que je lui donne pour qu'il ait de tout ça?

LE PÈRE CHAUMY. — Il faut que vous lui donniez ce qu'on m'a donné à moi...

LA PAYSANNE. — Et qu'est-ce que c'est?

LE PÈRE CHAUMY. — C'est tout bonnement du pain trempé dans du vin!

LE PAYSAN et LA PAYSANNE. — Oh!...

LE PÈRE CHAUMY. — A la mode de Bourgogne, oui, mes enfants...

LE PAYSAN. — Et il n'y a pas de danger?

LE PÈRE CHAUMY. — Du danger?... Mais regardez-moi! J'ai soixante-sept ans... et si d'ici jusqu'à l'église tu peux me rattraper à la course, mon garçon, je te donne la permission d'embrasser le curé!... Il n'y a rien qui soit meilleur, croyez-moi! D'abord, ça lui apprendra à chanter... c'est-y pas ça qu'on donne aux oiseaux pour les faire piailler...

LE PAYSAN. — Je sais bien que ça peut se faire... mais ça me fait un peu peur!

LE PÈRE CHAUMY. — Mais pourquoi peur!... Vous pouvez toujours essayer!... Si ça lui fait du mal... vous ne recommencerez plus, voilà tout... Donnez-moi du vin... laissez-moi faire...

LA PAYSANNE. — Je veux bien essayer... mais si on a des ennuis... je dirai que c'est vous qui lui avez donné...

LE PÈRE CHAUMY. — Et comme ça, pour une fois, vous aurez dit la vérité...

LE PAYSAN. — Voilà le vin... tenez!

LA PAYSANNE. — Et voilà du pain frais..

LE PÈRE CHAUMY. — On va lui en donner à peine... pour goûter...

LA PAYSANNE. — Le voilà justement qui crie...

LE PÈRE CHAUMY. — Ça va le calmer...

LE PAYSAN. — Ça, je ne crois pas... rien n'y fait !...

LE PÈRE CHAUMY, penché sur le berceau. — Attendez voir!... Tiens, mon bonhomme... ouvre ta petite bouche... voilà de quoi te régaler... tenez-lui les bras... attention... mais veux-tu ne pas remuer comme ça, petite grenouille... là... tenez... là... voilà !... Eh ! ben... crie-t-il encore?... Pas que c'est bon... hein?... Vous voyez que j'avais raison!... Faites ce que je vous dis, allez, croyez-moi... et ce sera un beau gars solide comme moi... et plus tard, il sera intelligent... comme moi! (Il boit d'un trait le verre de vin qu'il tient à la main.) A propos, je vous annonce une visite...

LE PAYSAN. — Une visite?... Qui ça?

LE PÈRE CHAUMY. — Mlle Micheline de Saint-Genest...

LA PAYSANNE. — La fille du marquis?...

LE PÈRE CHAUMY. — Oui!

LE PAYSAN. — Pourquoi ça?

LE PÈRE CHAUMY. — Elle veut voir le petiot...

LE PAYSAN. — Pourquoi?

LE PÈRE CHAUMY. — Pour le voir!... Je l'ai entendue sur la place qui parlait de ça ce matin!... C'est qu'on en parle, du petiot...

LA PAYSANNE. — On en parle?... Qu'est-ce qu'on en dit?

LE PÈRE CHAUMY. — On en dit des tas de choses! Il y en a qui disent que c'est un orphelin... que vous avez recueilli pour remplacer le petit vôtre qui n'a pas voulu vivre... certains prétendent que vous l'avez volé... et d'autres affirment qu'il a été abandonné par ses parents...

LE PAYSAN. — C'est ceux-là qui se rapprochent le plus de la vérité!... Cependant ils ne l'ont pas abandonné... ils l'ont mis en nourrice chez nous et voilà tout!

LE PÈRE CHAUMY. — Pourquoi qu'ils ne l'ont pas gardé, ses parents?

LA PAYSANNE. — Parce que le père et la mère se sont fâchés.

LE PÈRE CHAUMY. — C'est vrai qu'ils sont nobles?

LE PAYSAN. — C'est la vérité!... Tenez, en voilà la preuve... j'ai reçu cette lettre du père avant-hier...

Il a cherché dans un tiroir et il lui tend une lettre.

LE PÈRE CHAUMY. — Il écrit bien!... Comment... il dit qu'il ne peut pas payer la pension...

LA PAYSANNE. — Oui... il nous prie d'attendre jusqu'à la fin du mois... Ça fait déjà deux fois qu'il nous le demande...

LE PÈRE CHAUMY. — Ça peut vous mener loin, ça!... Enfin, c'est votre affaire... Mais ils en prennent vraiment à leur aise, les nobles... et tout ça pourrait bien finir par leur coûter plus cher qu'ils ne le croient!... Il y a un mot nouveau qui, de bouche en bouche, va son petit bonhomme de chemin...

LE PAYSAN. — Quel mot nouveau?

LE PÈRE CHAUMY. — C'est le mot « liberté »!

LE PAYSAN. — Ah! C'est une farce!...

LE PÈRE CHAUMY. — Non, ce n'est pas une farce...

LE PAYSAN, à sa femme. — Tu as vu comme il prend l'air futé!

LE PÈRE CHAUMY. — Ah! Je voudrais être sûr de vivre encore seulement quatre ou cinq ans...

LE PAYSAN. — Pourquoi?

LE PÈRE CHAUMY. — Pour voir ce qui se passera!

LE PAYSAN. — Qu'est-ce qu'il y a donc qui ne va pas?

LE PÈRE CHAUMY. — Il y a que le peuple commence à voir clair... Sais-tu ce que c'est que... (Il fouille dans sa poche et en sort un bout de papier sur lequel il lit le mot suivant:) ... le despotisme?

LE PAYSAN. — Non...

LE PÈRE CHAUMY. — Eh! bien, il paraît que le Roi et l'Autrichienne... ils en ont!

LE PAYSAN. — Ah!...

LE PÈRE CHAUMY. — Oui!... Il paraît même qu'ils en ont un peu trop!

LE PAYSAN. — Comment le sait-on?

LE PÈRE CHAUMY. — Sans doute que certains l'auront vu!...

LE PAYSAN. — Et c'est comme ça qu'on l'a su, alors?

LE PÈRE CHAUMY. — Oui!

LE PAYSAN. — Il vaut peut-être mieux ne pas en parler...

LE PÈRE CHAUMY. — Si... seulement il faut en parler à tout le monde comme d'un secret!

LA PAYSANNE, à la fenêtre. — Voilà mademoiselle qui vient...

LE PÈRE CHAUMY. — Pas un mot devant les nobles...

Micheline paraît à la fenêtre.

MICHELINE. — Bonjour, bonnes gens... c'est ici qu'il y a un petit enfant abandonné?...

LE PAYSAN. — C'est ici, mademoiselle... mais il n'est pas abandonné...

LA PAYSANNE. — Il est en nourrice chez nous...

MICHELINE. — Est-ce que je peux le voir?

LA PAYSANNE. — Mais, je pense bien, mademoiselle...

LE PAYSAN. — Si mademoiselle veut bien nous faire l'honneur d'entrer!... (Au père Chaumy.) Elle a l'air bien gentil...

LE PÈRE CHAUMY. — La jeunesse... c'est toujours gentil!

LE PAYSAN. — Entrez, mademoiselle...

Micheline entre alors.

LA PAYSANNE. — Le voilà, tenez...

MICHELINE, se penchant sur le berceau. — Oh! Qu'il est beau...

LE PAYSAN. — C'est un beau petit gars...

LA PAYSANNE. — Oui... mais, juste... le revoilà qui pleure!...

LE PAYSAN. — C'est son seul défaut, ça... il a la larme trop près de l'œil...

MICHELINE. — On dirait qu'il demande quelque chose...

LA PAYSANNE. — Oh! non... il ne demande rien...

LE PAYSAN. — Il pleure... comme ça... pour le plaisir!

LA PAYSANNE. — Pleure pas, petit, petit...

LE PAYSAN. — Et il n'y a rien qui puisse l'arrêter!

MICHELINE. — Vous avez essayé de le bercer?...

LA PAYSANNE. — Je pense bien, mademoiselle... j'ai essayé de tout...

MICHELINE. — C'est ça que tu veux?... (Elle lui tend le sac qu'elle porte à la main.) Non?... On dirait qu'il veut mon chapeau... Tu veux mon chapeau?... Tiens. (Elle le retire et le lui donne.) Non!...

LE PAYSAN. — Ne vous fatiguez pas, allez, mademoiselle... Quand il commence à pleurer comme ça, il en a pour une heure!...

LA PAYSANNE. — C'est malheureusement vrai!...

MICHELINE. — J'aurais voulu le voir sourire...

LE PAYSAN. — Il faudra que vous reveniez, mademoiselle...

MICHELINE. — Tu ne veux pas me sourire?... Dis?... Qu'est-ce qu'on pourrait faire?... Tiens... écoute... écoute-moi...

Elle se met à chanter.

A l'ombre d'un ormeau, Lisette
Filait du lin tranquillement.
Son berger la voyant seulette
S'en vint lui dire tendrement :
Brunette, mes amours
Durent toujours !

Parlé.

Il ne pleure plus!... Quel est son nom?

LE PAYSAN. — Jean-Pierre...

MICHELINE. — Et son nom de famille?

LE PAYSAN. — De Béranger!

MICHELINE, chantant.

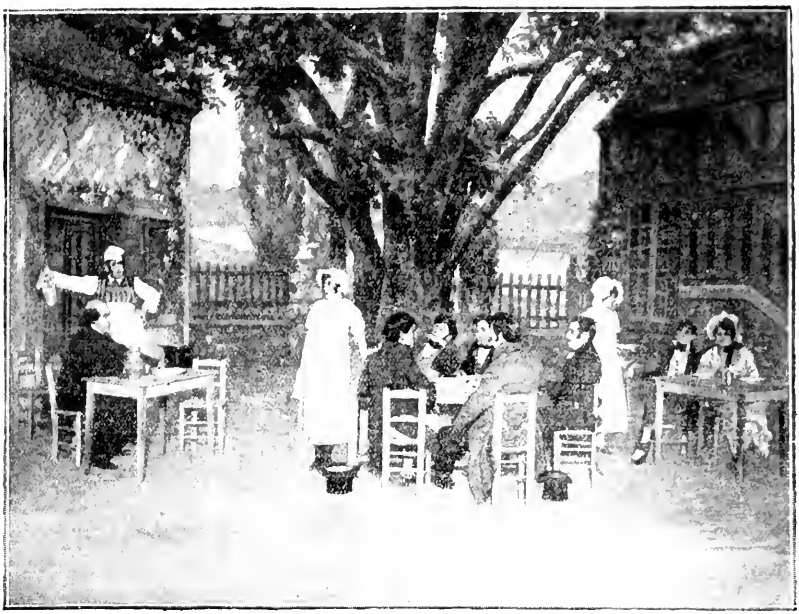
Si quelquefois sur ma musette
Je me plains de ta cruauté...

Le voilà qui sourit...

Si quelquefois sur ma musette
Je me plains de ta cruauté...

Elle continue de chanter pendant que...

LE RIDEAU TOMBE



Béranger. Marie. Les membres du Caveau.

Un des membres du Caveau désignant Béranger : « *Quel est ce chanteur ?* » (page 10).

ACTE PREMIER

Une guinguette au bord de la Seine, à trois lieues de Paris, au mois de mai, un dimanche, en 1813.

Au lever du rideau, Marie, fille d'auberge, met les couverts et, ce faisant, elle chante.

MARIE

Il était un Roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire
Se levant tard, se couchant tôt
Dormant fort bien sans gloire
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton
Dit-on
Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit Roi c'était là!
Là! là!

Entrent du fond un jeune homme et une grisette. La grisette va directement à l'une des tables.

LE JEUNE HOMME. — Oh ! non, pas là... je t'en supplie... ne t'assieds pas là... allons dans un bosquet !

LA GRISETTE, assise déjà. — Non... nous allons déjeuner ici !...

LE JEUNE HOMME. — Ici, on ne pourra rien faire.

LA GRISETTE. — Justement... je ne veux rien faire !

LE JEUNE HOMME. — Pourquoi ne veux-tu rien faire aujourd'hui ?

LA GRISETTE. — Parce que !... Ce sera ta punition.

LE JEUNE HOMME. — Oh ! Perdre un dimanche... et un si beau dimanche !

LA GRISETTE. — Tu n'avais qu'à tenir ta promesse !... Tu m'avais dit, dimanche dernier, que tu me donnerais aujourd'hui un bracelet d'or... tu ne l'as pas fait... tant pis pour toi !

LE JEUNE HOMME. — Je me suis acheté des bottines avec ma semaine... les miennes étaient trouées...

LA GRISETTE. — Tu as fait ce que tu as voulu...

LE JEUNE HOMME. — Et il me reste juste de quoi payer le déjeuner !

LA GRISETTE. — Tant pis, nous ne ferons rien aujourd'hui !

LE JEUNE HOMME. — Ça ne te privera donc pas, toi ?

LA GRISETTE. — Si, ça me privera... mais comme je sais que ça te privera plus que moi... nous n'irons pas dans un bosquet !

LE JEUNE HOMME. — Oh ! Ce que tu es méchante !... Moi qui, pendant toute la semaine, n'ai pensé qu'à ça !

LA GRISETTE. — Il fallait penser aussi au bracelet !

LE JEUNE HOMME. — Mais j'y ai pensé...

LA GRISETTE. — Pas comme il fallait !

MARIE, allant à eux. — Deux déjeuners ?

LE JEUNE HOMME. — Oui !

MARIE. — Vous prenez le menu ?

LE JEUNE HOMME. — Oui !

MARIE, le lui présentant. — Le voilà...

LE JEUNE HOMME, le parcourant. — Ça va...

MARIE. — Comme vin ?

LE JEUNE HOMME. — Du rouge.

MARIE. — Ici ou dans un bosquet ?

LE JEUNE HOMME. — Ici, hein ?... Je crois qu'on sera mieux ici...

MARIE. — Comme vous voudrez ! (Elle remonte et entre à l'intérieur du restaurant en annonçant.) Deux déjeuners et du rouge !

LE JEUNE HOMME. — Veux-tu tout de même qu'on se promène un peu au bord de l'eau en attendant le déjeuner ?

LA GRISETTE. — Je n'y tiens pas.

LE JEUNE HOMME. — Mon Dieu, mais qu'est-ce que je pourrais faire pour...

LA GRISETTE. — Donne-moi mon bracelet !

LE JEUNE HOMME. — Oh !...

Un homme vient d'entrer, c'est Désaugiers.

DÉSAUGIERS. — Holà... quelqu'un ! ! !

MARIE, du seuil de la porte. — Bonjour, monsieur !

DÉSAUGIERS. — Bonjour, mon enfant !... As-tu une table ?

MARIE. — Mais oui, monsieur... Toutes celles-là sont libres, tenez... mais vous seriez peut-être mieux dans un bosquet ?

DÉSAUGIERS. — Non, laissons les bosquets aux amoureux !

LE JEUNE HOMME. — Tu entends !... Prenons un bosquet ?...

LA GRISETTE. — Non.

DÉSAUGIERS. — Et puis, je préfère que nous soyons auprès de la cuisine... les aliments seront plus chauds !

MARIE. — Combien de couverts, monsieur ?

DÉSAUGIERS. — Six couverts, mon enfant !... Montre-moi le menu... (Il le consulte.) Ajoute un entremets... et double pour chacun la portion de friture !... Et que le repas soit bon... nous sommes très gourmands !... Tu n'as qu'à dire à ton patron que la table a été retenue par Monsieur Désaugiers...

LE JEUNE HOMME. — C'est le fameux chansonnier... tu as entendu ?

LA GRISETTE. — Ça m'est égal.

DÉSAUGIERS. — Et tu ajouteras que tous mes invités sont membres du Caveau !... Mais sais-tu seulement ce que c'est que le Caveau ?

MARIE. — Ma foi, non... je l'ignore !

DÉSAUGIERS. — Eh ! bien, sache donc, mon enfant, que le Caveau est une société illustre, composée des chansonniers les plus fameux de France !... C'est une société ouverte à toutes les idées... fermée à tous les idiots !... Pour éviter les querelles, nous n'y admettons pas les femmes... et pour éviter l'ennui, nous en avons exclu les buveurs d'eau, les journalistes et les gens amers !... Nous serons là dans dix minutes... (Il remonte et, avant de sortir, il lui crie :) Tu as de très jolis yeux, mon enfant !

MARIE. — Merci, monsieur... à tout à l'heure !

LE JEUNE HOMME. — Viens te promener pendant cinq minutes... ?

LA GRISETTE. — Non !...

Marie met les six couverts que Désaugiers vient de commander. Et tout en les mettant, elle chante.

MARIE.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume
Et sur un âne pas à pas
Parcourait son royaume !
Joyeux, simple et croquant le bien,
Pour toute garde, il n'avait rien
Qu'un chien !
Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit Roi c'était là !...

On entend une voix qui appelle : « Quelqu'un, s'il vous plaît. » Et le patron presque furieux paraît alors.

LE PATRON. — Eh ! bien, Marie... tu n'entends pas qu'on appelle là-haut ?

MARIE. — Je chantais... je n'entendais pas.

LE PATRON. — Veux-tu bien te dépêcher !... Et tâche d'être polie, surtout... tu sais qui est là-haut, n'est-ce pas ?

MARIE. — Oui, oui, je sais !... C'est donc une chose extraordinaire ?...

LE PATRON. — De voir cet homme-là dans une guinguette ?... Ah ! Oui !... S'il venait seulement trois fois ici, tout le monde le saurait... et je pourrais doubler les prix.

MARIE, à part. — De toutes façons, il les doublera !

LE PATRON. — Et tâche donc de savoir pourquoi il est venu déjeuner ici ce matin...

MARIE. — Bon !

LE PATRON. — Sois adroite !

MARIE. — Oui...

Marie s'éloigne. Une seconde plus tard une autre servante traverse, un plat fumant entre les mains.

LE PATRON. — Allez, vite... mon enfant, servez ! servez !...

LE JEUNE HOMME. — Qu'est-ce que ça peut te faire de te promener pendant cinq minutes ?

LA GRISETTE. — Oh ! Quelle patience il faut avoir !...

Elle se décide enfin et tous deux remontent et disparaissent. Le patron resté seul, place quelques assiettes en fredonnant *le Roi d'Yvetot*. Quelques instants après, Marie rentre en scène.

LE PATRON. — Que voulait-il ?

MARIE. — Du café très fort...

LE PATRON. — As-tu pu savoir ?

MARIE. — Oui !... L'Empereur l'avait fait demander ce matin au château... et il pensait que sans doute on le garderait là-bas à déjeuner... mais l'Empereur l'a laissé repartir... alors je lui ai demandé s'il s'était arrêté ici pour faire croire à ses domestiques qu'il avait déjeuné là-bas !

LE PATRON. — Tu n'as pas fait ça ?

MARIE. — Si...

LE PATRON. — Et il ne s'est pas fâché ?

MARIE. — Mais non, ça l'a fait rire !

LE PATRON. — C'est de la chance !

MARIE, criant par la fenêtre de la cuisine. — Du café très fort !

LE PATRON. — Il est vrai que devant ces yeux-là il n'est pas facile de se fâcher !... Marie, écoute donc... les affaires marchent bien... le temps est beau... veux-tu venir dîner avec moi à Paris, ce soir ?

MARIE. — Non, merci, je suis prise.

LE PATRON. — Tu me fais la même réponse tous les dimanches.

MARIE. — C'est sans doute parce que je suis prise tous les dimanches...

LE PATRON. — Et tu n'es guère plus aimable aujourd'hui que les autres jours!... Pourquoi n'es-tu pas plus gentille?

Il veut lui prendre la taille.

MARIE. — Je ne veux pas que vous touchiez!

LE PATRON. — Mais, petite bête que tu es... tu ne comprends donc pas...

MARIE. — Si, si, je comprends très bien...

LE PATRON. — Mais non, tu ne comprends pas que je suis veuf... et que tu peux très bien devenir la patronne de la maison?

MARIE. — Vous dites ça à toutes les servantes!

LE PATRON. — Ce n'est pas vrai!... Je te dis que tu me plais et que c'est sérieux!

MARIE. — Laissez-moi donc tranquille...

LE PATRON. — Tu n'aimes donc pas les bijoux?

MARIE. — Je préfère l'amour.

LE PATRON. — Et si je t'offrais les deux?

MARIE. — Vous me laisseriez prendre un amant?

LE PATRON. — Petite coquine, va!... Tu sens bon la jeunesse!...

MARIE. — Laissez-moi travailler.

LE PATRON. — Et si un soir je te prenais de force?

MARIE. — Ne laissez pas traîner de couteau ce soir-là!

LE PATRON. — Eh! Eh!

L'autre servante passe alors.

LE PATRON. — Les bosquets se remplissent?

LA SERVANTE. — Un seul est libre encore!

Et elle disparaît.

LE PATRON. — Tu as tort de te moquer de moi, tu sais, toi!

MARIE. — Vous croyez me faire peur... avec votre doigt en l'air? Voyons, je n'ai pas encore vingt ans... de quoi puis-je avoir peur?

LE PATRON. — Tu ne les auras pas toujours tes vingt ans.

MARIE. — Vous ne les aurez plus jamais, les vôtres... et vous n'aurez pas les miens!

LE PATRON. — Fais la maligne, va!... Tu souffriras d'amour, tu es trop sûre de toi!

MARIE. — J'aime mieux souffrir d'amour que de ne pas aimer!

LE PATRON. — Nous en reparlerons dans quinze ans!

MARIE. — Dans quinze ans! Tous les deux?

LE PATRON. — Pourquoi pas?

MARIE. — Je serai donc morte aussi?

LE PATRON. — Gredine!

Un homme ayant une femme sous chaque bras entre en chantant.

L'HOMME

Il n'agrandit point ses Etats,
Fut un voisin commode
Et modèle des potentats
Prit le plaisir pour code...
Reste-t-il encore un bosquet
Afin qu'on y déjeune?...
Qu'il soit joli, qu'il soit coquet
Mes maîtresses sont jeunes!

Marie lui montre du doigt le chemin des bosquets.

Merci, mademoiselle.

Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura
Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là
Là! là!

[illegible] sont allés [illegible] Béranger [illegible] quelques secondes [illegible]. Il semble surpris. Marie s'est remise [illegible] Béranger [illegible]. Une musique assez lointaine, une sorte de vielle, [illegible] alors *le Roi d'Yvetot*. Béranger écoute et sa surprise augmente. La musique l'y ayant invitée, Marie continue la chanson.

MARIE

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive!
Mais en rendant son peuple heureux
Il faut bien qu'un roi vive...

Elle voit Béranger qui est venu près d'elle et la regarde de telle façon qu'elle s'interrompt de chanter... Ils sont seuls en scène.

BÉRANGER. — Ah! ça, mais... qu'est-ce que tu chantes là?

MARIE. — Je ne sais pas...

BÉRANGER. — Comment connais-tu cette chanson?

MARIE. — Je ne sais pas.

BÉRANGER. — Comment l'as-tu apprise?

MARIE. — Je ne sais pas.

BÉRANGER. — De qui est-elle?

MARIE. — Je ne sais pas.

BÉRANGER. — Tu te moques de moi...?

MARIE. — Pourquoi voulez-vous que je me moque de vous?

BÉRANGER. — Tu ne l'as pas devinée, cependant, il a bien fallu que quelqu'un te l'apprenne!

MARIE. — Mais puisque je vous dis que non.

BÉRANGER. — C'est inouï...

MARIE. — Je l'ai entendue chanter... et je l'ai retenue, voilà tout.

BÉRANGER. — Qui l'a chantée devant toi?

MARIE. — Bien des gens!... C'est vrai, depuis ce matin tout le monde la chante, personne n'en connaît l'auteur... et ceux qui l'ont chantée devant moi... l'avaient sûrement apprise comme ça... sans le vouloir... Voulez-vous l'apprendre?

BÉRANGER. — Non, je te remercie.

MARIE. — Vous l'apprendrez tout de même, malgré vous... Pour moi, c'est une chanson que les gens ont dû apprendre, en la fredonnant comme ça, machinalement, pendant leur travail... cette semaine... et puis, alors, aujourd'hui, comme c'est dimanche, ils la chantent tout haut!

BÉRANGER. — Peut-être.

MARIE. — Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

BÉRANGER. — As-tu du vin nouveau?

MARIE. — Oui, j'ai du beaujolais!

BÉRANGER. — Donne-m'en un pichet... bien frais!...

MARIE. — Est-ce que vous venez aussi pour déjeuner?

BÉRANGER. — Je ferai ce qui te fera plaisir.

MARIE. — Pourquoi?

BÉRANGER. — Parce que tu m'as fait plaisir en chantant...

MARIE. — Alors... asseyez-vous... voilà une table qui est libre.

BÉRANGER. — Merci.

MARIE. — Vous n'attendez personne?

BÉRANGER. — Non, personne.

MARIE. — Un homme qui vient déjeuner seul au bord de l'eau, un dimanche... c'est drôle...!

BÉRANGER. — Tu as raison... déjeune avec moi!
MARIE. — Ah! Je ne peux pas.
BÉRANGER. — Tu es donc la fille du patron?
MARIE. — Non...
BÉRANGER. — Alors tu es sa maîtresse?
MARIE. — Pas encore!
BÉRANGER. — Qu'est-ce que tu attends?
MARIE. — Qu'il ait trente ans de moins.
BÉRANGER. — Tu n'aimes donc pas les vieux?
MARIE. — Non... et je parie que nous avons les mêmes goûts!
BÉRANGER. — Quel âge as-tu?
MARIE. — Je ne suis pas vieille.
BÉRANGER. — Ça se voit... Et tu es bien jolie avec tes grands yeux, toi, tu sais!
MARIE. — Il paraît.
BÉRANGER. — Tu aimes qu'on te fasse des compliments?
MARIE. — Ben, tiens, je vous crois.
BÉRANGER. — Viens là que je t'en fasse...
MARIE. — Il faut que j'aille chercher votre vin.
BÉRANGER. — Grise-moi un peu d'abord!... Bonjour...
MARIE. — Bonjour.
BÉRANGER. — Pourquoi es-tu fille d'auberge avec des yeux pareils?
MARIE. — Pour faire quelque chose.
BÉRANGER. — Fais donc plutôt l'amour.
MARIE. — On ne peut pas faire les deux!
BÉRANGER. — Tu as déjà essayé?... Dis... tu as déjà essayé?
MARIE. — Vous le verrez bien.
BÉRANGER. — Veux-tu venir ici!... Viens là... et réponds-moi... tu es encore pucelle?
MARIE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire?
BÉRANGER. — J'aime bien savoir où je vais.
MARIE. — Allez tout droit devant vous, sans vous occuper de rien.
BÉRANGER. — Les yeux fermés?
MARIE. — Pourquoi pas?
BÉRANGER. — Et si je me casse le nez?
MARIE. — Avec un nez comme ça?...
BÉRANGER. — Eh! bien, dis donc, toi...
MARIE. — Vous me questionnez, je vous réponds!
BÉRANGER. — Si je t'embrasse, tu me répondras?
MARIE. — Peut-être, si la question est bien posée.
BÉRANGER. — Montre-moi le bout de ton oreille...
Elle soulève ses cheveux, il l'embrasse derrière l'oreille.
BÉRANGER. — Qu'est-ce que tu as à répondre à cela?
MARIE. — Je n'ai pas très bien compris...
Elle lui tend son autre oreille.
BÉRANGER. — Tu as réponse à tout!
Il lui donne un nouveau baiser.
BÉRANGER. — Puisque tu ne peux pas déjeuner avec moi... veux-tu que nous allions dîner tous les deux, ce soir, à Ville-d'Avray?
MARIE. — Je vous préviens que je n'ai que cette robe-là.
BÉRANGER. — Je te la retirerai.
MARIE. — Les agrafes sont dans le dos.
BÉRANGER. — J'ai vu!... Oui, mais dis donc... vois-tu que je me mette à t'aimer?
MARIE. — Ah! ça...
BÉRANGER. — Ce serait du joli...
MARIE. — Vous êtes donc marié?
BÉRANGER. — Mais non, justement!... C'est ça qui est terrible!.. Est-ce que tu me feras souffrir si je t'aime?
MARIE. — Je ne peux rien promettre.
BÉRANGER. — Pendant combien de temps me seras-tu fidèle?
MARIE. — Je vous serai fidèle... tant que vous n'aurez pas la preuve du contraire!
BÉRANGER. — Dis-moi si tu es pucelle?
MARIE. — Non!
BÉRANGER. — Oh! Que tu es agaçante!
MARIE. — Dites-moi ce que vous préférez... que je le sois encore ou que je ne le sois plus?
BÉRANGER. — Je ne te répondrai pas!
MARIE. — Pourquoi?
BÉRANGER. — Parce que je suis sûr que tu me mentiras quelle que soit ma réponse!
MARIE. — Je ne pourrai pas vous mentir pendant bien longtemps.
BÉRANGER. — Toute une journée à attendre... c'est long!
MARIE. — A qui le dites-vous!
BÉRANGER. — Quel est ton nom?
MARIE. — Marie.
BÉRANGER. — Ah...
MARIE. — Quoi?... Vous ne l'aimez pas?
BÉRANGER. — Si...
MARIE. — Mais...?
BÉRANGER. — Veux-tu me permettre de t'appeler Lisette?
MARIE. — Lisette?
BÉRANGER. — Oui.
MARIE. — Pourquoi?
BÉRANGER. — Ça me ferait plaisir.
MARIE. — C'est un souvenir?
BÉRANGER. — Oui!
MARIE. — Est-ce qu'elle était jolie au moins?
BÉRANGER. — C'est parce que tu lui ressembles que tu me plais.
MARIE. — Elle vous a donc trompé pour que vous l'aimiez encore?
BÉRANGER. — Elle n'a pas été ma maîtresse...
MARIE. — Alors?
BÉRANGER. — C'est toute une histoire.
MARIE. — Racontez-la moi...
BÉRANGER. — Ah! non.
MARIE. — Oh! si...
BÉRANGER. — Plus tard... peut-être!
MARIE. — Comme vos yeux sont devenus tristes en parlant d'elle!
BÉRANGER. — Chut... du monde!...
Le jeune homme et la grisette viennent de rentrer.
MARIE. — Vous voulez que je vous laisse un peu?
BÉRANGER. — Oui...
MARIE. — Dites-le-moi...
BÉRANGER. — Laisse-moi un peu...
MARIE. — Je ne sais pas à qui vous parlez!... Voulez-vous me renvoyer par mon nom.
BÉRANGER. — Lisette, laisse-moi un peu!
MARIE. — A tout de suite!
Le jeune homme et la grisette se sont assis à leur table. Marie est entrée à l'intérieur et la musique au loin reprend le Roi d'Yvetot.
BÉRANGER, au jeune couple silencieux et boudeur. — Eh! bien, les amoureux... on ne se parle pas!
LE JEUNE HOMME. — C'est à nous que vous vous adressez, monsieur?
BÉRANGER. — Oui, monsieur... excusez-moi... mais depuis un instant je vous observe... et je m'aperçois

que vous ne vous parlez pas... et ça ne fait de la peine!... Si vous vous battiez, je ne m'en mêlerais pas... mais vous êtes silencieux, vous avez l'air de vous bouder... vous avez l'air d'être mariés depuis vingt ans... or, je suis sûr qu'à vous deux vous n'avez pas quarante ans!... Est-ce que vous n'êtes pas fous de bouder à votre âge... D'abord, vous devriez être dans un bosquet tous les deux.

LE JEUNE HOMME. — Ah! Tu vois... Merci, monsieur.

LA GRISETTE. — Il n'avait qu'à tenir sa promesse!

LE JEUNE HOMME. — Elle ne sait plus dire que ça...

BÉRANGER. — Quelle est donc cette promesse, mon Dieu, qui n'a pas été tenue?

LA GRISETTE. — Dimanche dernier, il m'avait promis un bracelet pour aujourd'hui.

BÉRANGER. — Oh! Petite coquette... et vous allez gâcher tout votre beau dimanche pour une bêtise pareille!... Perdre un dimanche à votre âge... mais c'est un crime! Voulez-vous embrasser votre amant tout de suite...

LE JEUNE HOMME. — Viens... fais ce que monsieur te demande... embrasse-moi... fais plaisir au monsieur...

BÉRANGER. — Voulez-vous l'embrasser...

Elle l'embrasse.

LE JEUNE HOMME. — Oh! monsieur... elle m'a embrassé sur la joue!

BÉRANGER. — Voulez-vous l'embrasser comme il faut...

Elle se laisse embrasser sur la bouche.

LE JEUNE HOMME. — Merci, monsieur.

BÉRANGER. — Ce n'est pas bon, ça, voyons?

LA GRISETTE. — Mais si, pardi... c'est bon!

LE JEUNE HOMME. — Tu auras ton bracelet dimanche prochain! (Il la cajole un peu.) Ce n'est pas de ma faute si je suis pauvre!...

BÉRANGER. — Ah! Que c'est beau, l'amour!

LE JEUNE HOMME. — Elle ne veut pas venir chez moi... parce que j'habite dans un grenier!

BÉRANGER. — Ah! Qu'elle est bête!... Un grenier... vous habitez un grenier... et elle se plaint!...

Il sort un crayon de sa poche et sur la table de marbre à laquelle il est accoudé, il écrit quatre vers en les récitant.

BÉRANGER

Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile à fustigés le temps!
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage...
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Marie rentre alors avec le verre de vin qu'elle dépose auprès de Béranger après avoir eu soin d'essuyer la table et d'effacer les vers.

MARIE. — Oh! Pardon... j'ai effacé ce que vous veniez d'écrire.

BÉRANGER. — Je m'en souviendrai, va, ça ne fait rien...!

LE JEUNE HOMME, à la servante qui passe. — Mademoiselle, il vous reste un bosquet?

LA SERVANTE. — Non, monsieur... il n'en reste plus!

LE JEUNE HOMME. — Oh!...

LA GRISETTE. — Pardon!

MARIE. — Racontez-moi maintenant l'histoire de Lisette?...

BÉRANGER. — Non!

MARIE. — Mais pourquoi?

BÉRANGER. — Parce que c'est une très jolie histoire.

MARIE. — Justement.

BÉRANGER. — Eh! bien, non, justement... il y a les histoires qui sont trop jolies pour être racontées... celle-là est du nombre... Mais je t'en raconterai d'autres ce soir... et qui t'enchanteront!

Le jeune homme, toujours à la grisette, chante machinalement.

LE JEUNE HOMME

Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là
Là! là!

MARIE. — Ecoutez... et ils ne le savaient pas quand ils sont arrivés!...

Désaugiers paraît au fond avec les membres du Caveau. L'entrée est bruyante et gaie.

DÉSAUGIERS. — Servez les six repas qui vous sont commandés!

UN CHANSONNIER. — C'est un alexandrin!

DÉSAUGIERS. — Je l'ai fait malgré moi!...

UN AUTRE CHANSONNIER. — Et le vers est joli...

UN TROISIÈME. — Ce serait fou d'en rester là.

DÉSAUGIERS. — Que chacun de nous en fasse un! Je recommence le mien... attention!

« Servez les six repas qui vous sont commandés! »

UN CHANSONNIER. — Je n'ai pas fait le vers que vous me demandez.

UN AUTRE CHANSONNIER. — Il s'en tire, messieurs, d'une façon comparable!

UN TROISIÈME. — Occupons-nous plutôt des choses de la table!

DÉSAUGIERS. — Nous avons des goujons et des côtes de veau!

UN CHANSONNIER. — Merci pour les goujons... et pour le veau... bravo!

UN AUTRE CHANSONNIER. — Je n'entends point parler de ce que l'on va boire!

UN TROISIÈME. — Oh! Ce n'est qu'un oubli, messieurs, je veux le croire!

DÉSAUGIERS. — Le vin n'est pas choisi! Pour flatter le palais...

UN AUTRE CHANSONNIER. — Je vous propose, ami, du petit beaujolais!

UN TROISIÈME. — Mon plaisir serait grand et mon bonheur extrême...

UN CHANSONNIER. — Si nous avions aussi des tartes à la crème.

DÉSAUGIERS. — Nous en aurons, messieurs... D'un geste large et franc...

UN AUTRE CHANSONNIER. — Il vient d'en commander pour quatre-vingt-trois francs!

DÉSAUGIERS. — Et nous mangerons tout!... Car nous sommes... des fauves!

Les chansonniers cherchent en vain la rime à « fauves ».

TOUS. — Auve!... Auve!...

BÉRANGER, les saluant. — S'il en restait un peu, n'oubliez pas les chauves!

DÉSAUGIERS. — Merci, monsieur.

BÉRANGER. — A votre service!

UN CHANSONNIER. — Quel est ce chauve?

DÉSAUGIERS. — Je ne le connais pas.

UN AUTRE CHANSONNIER. — Il est charmant.

DÉSAUGIERS. — Nous aurions eu plaisir, monsieur, à vous inviter à notre table, mais nous sommes le Caveau!

BÉRANGER. — Je le sais, monsieur Désaugiers.

DÉSAUGIERS. — Vous me connaissez donc?

BÉRANGER. — Qui ne vous connaît pas!

DÉSAUGIERS. — Merci, monsieur... Et vous savez, monsieur, qu'un vers ne suffit pas pour être du Caveau.

BÉRANGER. — J'en ferai d'autres, monsieur!

DÉSAUGIERS. — Il faut une chanson pour être présenté.

BÉRANGER. — Je ne l'oublierai pas!

DÉSAUGIERS. — Monsieur...

BÉRANGER. — Monsieur!...

UN CHANSONNIER. — A table!

Pendant ce temps, Marie et la servante ont servi les chansonniers du Caveau. Tous parlent à la fois et la gaieté règne parmi eux. Un instant plus tard, la servante vient à la table du jeune homme et de la grisette.

LA SERVANTE. — Monsieur... il y a un bosquet de libre!

LA GRISETTE. — Ah!... Viens vite!... Viens...

LE JEUNE HOMME. — Servez-nous là-bas!

Et ils s'éloignent en courant, presque. Un chœur lointain s'élève qui chante *le Roi d'Yvetot*.

DÉSAUGIERS. — Encore!... Ecoutez... cette même chanson que l'on entend partout.

UN CHANSONNIER. — Cela devient énervant.

DÉSAUGIERS. — Personne n'en connaît l'auteur... elle n'est pas imprimée et tous la chantent!... (Il se lève et va au fond.) Holà... les chanteurs... connaissez-vous l'auteur de la chanson que vous chantez?

UNE VOIX. — Non!

DÉSAUGIERS. — C'est une chanson politique... méfiez-vous!

LA VOIX. — A la grâce de Dieu!

Depuis un instant la fenêtre d'un salon particulier qui se trouve au premier étage s'est ouverte et sur le balcon M. de Talleyrand s'est avancé, appuyé sur sa canne.

DÉSAUGIERS — Si le gouvernement vous entendait!

M. DE TALLEYRAND. — Il vous dirait que les chansons ne font de mal à personne.

DÉSAUGIERS. — Talleyrand!

TOUS. — Talleyrand!

M. DE TALLEYRAND. — Oui, messieurs, Talleyrand... qui vous dit le bonjour... et vous souhaite bon appétit.

DÉSAUGIERS. — Merci, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Ah! ça, que se passe-t-il donc avec cette chanson ?... Je n'entends chanter qu'elle depuis ce matin?

DÉSAUGIERS. — Nous n'y comprenons rien, monseigneur!...

M. DE TALLEYRAND. — Il faut en découvrir l'auteur, messieurs du Caveau!

DÉSAUGIERS. — Vous nous avez reconnus, monseigneur?

M. DE TALLEYRAND. — La fenêtre entr'ouverte, je vous écoute depuis cinq minutes.

DÉSAUGIERS. — Nous vous avons dérangé, monseigneur?

M. DE TALLEYRAND. — Les jeux d'esprit ne me dérangent jamais.

DÉSAUGIERS. — Vous êtes leur maître!

M. DE TALLEYRAND. — Si vous voulez me faire plaisir, vous me trouverez l'auteur de la chanson que tout le monde chante...

DÉSAUGIERS. — La commission n'est pas facile... je suppose qu'il se cache... et cette popularité soudaine... doit lui faire extrêmement peur!... De plus, notre conversation peut être colportée... et si le bruit lui revient aux oreilles, que vous, monseigneur, vous tenez à connaître son nom... je doute bien alors qu'il sorte de son ombre!

BÉRANGER. — Je suis l'auteur de la chanson.

DÉSAUGIERS. — Vous, monsieur?

BÉRANGER. — Moi, monsieur !... Je vous salue, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Je suis ravi de vous connaître, monsieur.

DÉSAUGIERS. — Comment vous nommez-vous, monsieur?

BÉRANGER. — Pierre-Jean de Béranger.

DÉSAUGIERS. — Voulez-vous permettre à un homme du métier de vous dire, monsieur de Béranger, que votre chanson est remarquable et que les rimes en sont d'une qualité extrêmement savoureuse?

BÉRANGER. — Je suis sensible à vos éloges, profondément, car vous êtes le maître de la chanson.

DÉSAUGIERS. — Je n'en suis plus très sûr. (A Marie.) Avez-vous, mon enfant, une salle fermée où nous puissions, mes amis et moi, nous retirer un instant... afin de nous livrer à une délibération du plus vif intérêt ?

MARIE. — Mais certainement, monsieur... entrez là... la grande salle est à votre gauche!

DÉSAUGIERS. — Venez, messieurs du Caveau! Vous voulez bien nous pardonner, monseigneur, de vous fausser compagnie... l'Art poétique est en jeu!

M. DE TALLEYRAND. — Je vous comprends, monsieur... et je vous félicite déjà de ce que vous allez faire!

DÉSAUGIERS. — A tout à l'heure, monsieur de Béranger!

BÉRANGER. — A tout à l'heure, monsieur!

M. de Talleyrand a fait un signe à Marie qui s'en va et le voilà maintenant seul avec Béranger.

M. DE TALLEYRAND. — Monsieur de Béranger, votre chanson me plaît.

BÉRANGER. — Vous m'en voyez ravi, monseigneur.

M. DE TALLEYRAND. — Elle possède une qualité précieuse entre toutes... elle frappe l'oreille et tout le monde la retient.

BÉRANGER. — J'en suis le premier surpris, monseigneur!... J'ai fait cette chanson... je l'ai lue à quelques amis... je n'en ai donné de copie à personne, et la voilà dans toutes les bouches! Comment la chose a-t-elle pu se faire... je l'ignore... je la constate... et je m'aperçois qu'on peut devenir populaire avant d'être connu.

M. DE TALLEYRAND. — Vous serez célèbre demain, monsieur de Béranger.

BÉRANGER. — Oh! je ne demande pas tant, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Que demandez-vous donc?

BÉRANGER. — Mais je ne demande rien. Je suis enchanté de ce qui m'arrive... et franchement je n'en reviens pas!

M. DE TALLEYRAND. — Allons donc!... « Franchement » vous êtes étonné?

BÉRANGER. — Ah! je vous le jure bien, monseigneur.

M. DE TALLEYRAND. — Le succès d'une telle chanson... vous étonne?

BÉRANGER. — Cette chanson, mon Dieu, n'a rien qui soit particulier.

M. DE TALLEYRAND. — Ah ! Ah ! Monsieur de Béranger veut jouer au plus fin avec moi!

BÉRANGER. — Quelle folie ce serait de ma part, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Et vous ne tremblez pas en l'écrivant, cette chanson?

BÉRANGER. — Je ne vous comprends pas.

M. DE TALLEYRAND. — Et si, pour avoir écrit : « Quel bon petit roi c'était là »... je vous faisais arrêter tout de suite au nom de l'empereur... le comprendriez-vous?

BÉRANGER. — Ah!...

M. DE TALLEYRAND. — Mais... je ne commettrai pas cette imprudence, rassurez-vous... Ne fût-ce que dans l'intérêt de Sa Majesté, je m'en garderai bien!... Hein ? Qu'en dites-vous ?... Quelle maladresse ce serait !... Il ne faut jamais avouer que le danger existe.

BÉRANGER. — Mais vous m'effrayez, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Vous m'effrayez bien davantage... vous qui pouvez passer entre les pattes de la censure avec autant d'aisance!... Quelle force!... Comment, on retient vos paroles... sans que vous ayez besoin de les faire imprimer... mais vous possédez une arme terrible, monsieur de Béranger!

BÉRANGER. — Vous savez l'employer mieux que moi, cette arme, monseigneur... et il faut avouer que si l'on pouvait censurer les mots... vous ne pourriez plus ouvrir la bouche!

M. DE TALLYRAND. — Mes mots ne riment pas... et on les déforme souvent, hélas! en les citant!... Vous ne semblez pas avoir à redouter la chose... Comment vos chansons vous reviennent-elles?

BÉRANGER. — Le peuple en les chantant ne les modifie pas... puisque c'est lui qui les inspire!

M. DE TALLEYRAND. — Si ce que vous dites est vrai, monsieur de Béranger, votre puissance peut être illimitée... Mais faites bien attention... l'arme est à deux tranchants... et n'oubliez pas que la popularité est exigeante.

BÉRANGER. — Que peut-elle exiger de moi?

M. DE TALLEYRAND. — D'autres chansons!

BÉRANGER. — Si ce n'est que cela, monseigneur... j'en ai cent qui sont prêtes!

M. DE TALLEYRAND. — Oh! Oh! Quelle aubaine!

BÉRANGER. — Pour qui donc, monseigneur?

M. DE TALLEYRAND. — Pour la France, monsieur.

BÉRANGER. — Oh! La France n'a pas besoin de moi.

M. DE TALLEYRAND. — Qu'est-ce que vous en savez ? Je la connais bien mieux que vous! C'est une vieille amie à moi... et je sais qu'elle aime les chansons!...

BÉRANGER. — Eh! bien, monseigneur, dites-lui que je suis à ses ordres!... J'adore mon pays et si je puis le servir...

M. DE TALLEYRAND. — Vous le pouvez, monsieur!... Venez demain chez moi me lire vos chansons.

BÉRANGER. — Oh! ça... monseigneur, non, je ne le pourrais pas... Je n'ai jamais pu lire mes chansons qu'à mes amis.

M. DE TALLEYRAND. — Prenez-moi pour ami!

BÉRANGER. — Vous me parlez d'en haut... je vous réponds d'en bas... voyez donc, monseigneur, la distance qui nous sépare!... Vous ne pouvez pas descendre jusqu'à moi... et je ne peux pas monter jusqu'à vous!... En vérité, vous n'avez pas besoin de moi... et je ne dois pas avoir besoin de vous.

M. DE TALLEYRAND. — Je vous trouve bien fier, monsieur de Béranger, tout à coup.

BÉRANGER. — Ou le serait à moins, monseigneur... Vous venez de me dire que mon pays, un jour, pouvait avoir besoin de moi... plus que jamais, maintenant, je tiens à mon indépendance...

M. DE TALLEYRAND. — Vous ne la perdrez pas en m'approchant!... Croyez-moi bien, monsieur, entre la France et vous un trait d'union ne vous serait pas inutile.

BÉRANGER. — Je ne vois pas la nécessité d'un tiers entre elle et moi.

M. DE TALLEYRAND. — Un tiers?... Très bien!... Quelle est votre opinion sur moi, monsieur de Béranger ?

BÉRANGER. — Oh! monseigneur...

M. DE TALLEYRAND. — Je voudrais la connaître...

BÉRANGER. — Ne me questionnez pas...

M. DE TALLEYRAND. — Pourquoi donc?

BÉRANGER. — Ayez pitié de moi... si j'allais vous répondre!

M. DE TALLEYRAND. — Ah! ça, mais... décidément, vous ne manquez pas d'un certain courage!... Vous me parlez d'en bas, mais vous le prenez de très haut!... Ah! Vous ne voulez pas que je vous questionne à mon sujet ?... Vous me tentez!... Votre opinion sur moi est-elle donc si mauvaise ?...

BÉRANGER. — Elle est sincère...

M. DE TALLEYRAND. — Dites-la, je vous prie...

BÉRANGER. — Vous me mettez au supplice, monseigneur.

M. DE TALLEYRAND. — Vous aussi!... Parlez, je vous en prie... vous devez avoir certainement quelque reproche à me faire... je le vois dans vos yeux qui sont pleins de franchise !... Parlez... qu'une fois au moins quelqu'un me parle en face... je vous en prie...

BÉRANGER. — Je ne peux pas me faire prier davantage!... Je vous reproche, monseigneur, d'être au pouvoir encore!

M. DE TALLEYRAND. — Que signifie « encore »?

BÉRANGER. — Il veut dire « toujours »!... Oui, je vous reproche d'être toujours au pouvoir!... Vous y étiez en 92... vous y étiez l'année suivante... et vous y êtes encore en 1813!... Et ce n'est pas fini!

M. DE TALLEYRAND. — Ah! Ce n'est pas fini?... Vous prévoyez donc la fin de l'Empire?

BÉRANGER. — Je prévois la fin de tous les régimes qui ne respectent pas la vie des citoyens!... Trop de morts, monseigneur, depuis dix ans déjà.

M. DE TALLEYRAND. — Mais nous sommes complètement d'accord, monsieur de Béranger... je ne me trompais pas!... Votre haine pour l'empereur...

BÉRANGER. — Ma haine pour l'empereur?... Ah! non, surtout, ne vous méprenez pas!... Le haïr, lui, mon Dieu, lui, mon frère de lait!... Nous avons eu tous deux la Révolution pour mère nourricière!... Sa seule faute est de l'avoir oublié!... Et si vous pensez qu'il est possible de l'en faire souvenir... s'il est temps encore de lui rappeler ses promesses... il faut que toutes les voix s'en mêlent... et si ma faible voix peut vous sembler utile... faites-moi chanter, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Eh! bien, pour commencer, faites rimer les mots que vous venez de prononcer!... Constatez le chagrin que nous éprouvons tous à voir notre pays ravagé par la guerre... appauvri,

indolent, paresseux... déconsidéré aux yeux de l'étranger...

BÉRANGER. — Cela, ce n'est pas vrai...

M. DE TALLEYRAND. — Votre exclamation me fait penser à un peintre qui fermerait les yeux pour travailler!... C'est dommage... cela aurait fait une belle chanson ! Vous ne voulez pas la faire... pour moi?

BÉRANGER. — Non, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Vous me la refusez?

BÉRANGER. — Oui, monseigneur... l'empereur est sacré pour moi!...

M. DE TALLEYRAND. — Vous êtes un poète, monsieur de Béranger!

BÉRANGER. — Merci, monseigneur, de m'avoir remis à ma place!... Je vais chanter le vin, la jeunesse et l'amour.

M. DE TALLEYRAND. — Vous pouvez faire mieux.

BÉRANGER. — Mais non, vous voyez bien...

M. DE TALLEYRAND. — Et vous n'avez pas le droit de ne pas faire mieux... Si, comme vous le dites, vous adorez réellement votre pays, vous avez le devoir de mettre à son service les dons que la nature vous a donnés!... Ils ne vous appartiennent pas à vous seul... un poète fait partie du patrimoine de son pays.

BÉRANGER. — Oui, mais la politique...

M. DE TALLEYRAND. — N'en parlez pas! N'en faites pas!... Chantez!

BÉRANGER. — Je chantais presque en vous parlant de l'empereur.

M. DE TALLEYRAND. — Vous n'étiez pas dans le ton, vous faisiez fausse route.

BÉRANGER. — Quelle est la bonne route?

M. DE TALLEYRAND. — Si je... (Un orchestre champêtre et lointain attaque à ce moment *le Roi d'Yvetot*.) Ecoutez!... Une chanson, monsieur, ne devient pas si rapidement populaire si elle ne répond pas à un besoin!... Ecoutez !... Déjà *le Roi d'Yvetot* n'est plus une chanson... c'est un événement!... (Des voix suivent l'orchestre.) Ecoutez!... Le Passé, monsieur, se chante à une voix... l'Avenir seul se chante en chœur!... Vous adorez votre pays... eh! bien, monsieur, écoutez-le... ce n'est pas un souvenir qu'il évoque, c'est un vœu qu'il exprime! Vous avez éveillé le sentiment profond qui sommeillait en lui...

BÉRANGER. — Et cependant, je n'ai voulu, je vous le jure...

M. DE TALLEYRAND. — Ce que vous avez voulu importe peu... et votre volonté n'est rien en l'occurrence!... La volonté du peuple est formelle... écoutez!... Ne vous effrayez pas de ce qui vous arrive... réjouissez-vous plutôt d'avoir été choisi par le Destin... Grâce à vous, monsieur, la France est en train de chanter!... Vous me demandiez quelle était la bonne route... c'est votre pays tout entier qui vous répond... n'en doutez plus, monsieur le Chansonnier... la bonne route, c'est la route de Calais qui mène à l'Angleterre!

BÉRANGER. — Louis XVIII !

M. DE TALLEYRAND. — Oui, monsieur de Béranger, *la Maison de Bourbon peut seule rendre à la France la place qu'elle doit occuper dans le monde!... On ne peut gouverner efficacement qu'au nom d'un principe... or Louis XVIII est un principe... c'est le roi légitime de la France!*

BÉRANGER. — Louis XVIII?

M. DE TALLEYRAND. — Oui, monsieur l'auteur du *Roi d'Yvetot*.

BÉRANGER. — Oh! Pardon, monseigneur, c'est un roi de légende.

M. DE TALLEYRAND. — Soit!... Mais de ce roi de légende, que dites-vous?

BÉRANGER. — Je dis qu'il est charmant.

M. DE TALLEYRAND. — Son peuple est-il heureux ?

BÉRANGER. — Je le crois...

M. DE TALLEYRAND. — Vous le dites... Et vous le dites très bien...

Il fredonne.

Il n'agrandit point ses Etats
Fut un voisin commode
Et modèle des potentats
Prit le plaisir pour code...
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
Voilà!

Et c'est parce que vous le dites très bien, et c'est parce que chacun le pense que tout le monde aujourd'hui le répète!

BÉRANGER. — Vous me flattez, monseigneur... mais à votre tour vous faites fausse route! Je suis républicain dans l'âme.

M. DE TALLEYRAND. — Déjà ?... Mettez votre montre à l'heure, monsieur de Béranger!... La République n'est pas mûre... On en a goûté une fois... le fruit était amer!... Elle n'est pas mûre encore.

BÉRANGER. — Vos espoirs légitimes le sont un peu trop! La France a besoin de chanter, de danser et de rire après tant de malheurs et tant d'années de guerre... et vous offrez au peuple un monarque impotent!

M. DE TALLEYRAND. — Il viendra en carrosse!

BÉRANGER. — Il s'en retournera en charrette! Ne nous offrez donc rien! Laissez-nous donc choisir.

M. DE TALLEYRAND. — Vous parlez de choisir?... Vous êtes des enfants!

BÉRANGER. — Laissez-nous grandir au soleil de la Liberté!

M. DE TALLEYRAND. — Et si le roi vous l'apportait, la Liberté?

BÉRANGER. — Comment pourrait-il nous l'apporter... il en est privé depuis quinze ans! C'est nous qui la lui donnerions.

M. DE TALLEYRAND. — Je vais vous surprendre, monsieur de Béranger...

BÉRANGER. — Je n'en serai pas surpris.

M. DE TALLEYRAND. — Nous sommes presque d'accord.

BÉRANGER. — Les apparences, cependant...

M. DE TALLEYRAND. — Ne vous y fiez pas trop! Une question de temps seule nous divise encore... je vous donne rendez-vous dans un an!

BÉRANGER. — Sur la route de Calais?

M. DE TALLEYRAND. — Juste!

BÉRANGER. — Le jour de votre départ?

M. DE TALLEYRAND. — Le jour de mon retour! Vous serez sur la route?

BÉRANGER. — Avec le peuple, oui!

M. DE TALLEYRAND. — Le peuple ! Mon Dieu ! Vous y revenez sans cesse!

BÉRANGER. — Je n'y reviens pas... j'en viens!

M. DE TALLEYRAND. — Allons donc! Vous êtes noble, monsieur de Béranger!

BÉRANGER. — Oh!... *A notre généalogie dressée... par mon père, il n'a manqué en somme que les pièces justificatives, la vérité historique et la vraisemblance morale!* (Désaugiers rentre en scène avec [illegible])

DÉSAUGIERS. — Monsieur de Béranger, je vous ai dit tout à l'heure qu'une chanson suffisait pour être du Caveau... vous êtes désormais membre du Caveau! (Tout le monde applaudit.)

BÉRANGER. — L'honneur que vous me faites est bien grand... mais puisque vous m'en jugez digne, j'accepte de grand cœur!

DÉSAUGIERS. — Un couvert de plus!

M. DE TALLEYRAND. — Et du champagne... à ces messieurs.

DÉSAUGIERS. — Merci, monseigneur...

M. DE TALLEYRAND. — Que vous boirez à la santé de ce bon petit roi d'Yvetot!... Chantez votre chanson, monsieur de Béranger...

BÉRANGER. — Je ne sais pas chanter, monseigneur!

DÉSAUGIERS. — Cette enfant la connaît! (Il désigne Marie et la fait monter sur une table.) Et que tous, au refrain, la reprennent en chœur.

BÉRANGER, à l'oreille de Marie. — Ne chante pas trop fort.

DÉSAUGIERS. — Ho hé! Les musiciens!... *Le Roi d'Yvetot...* (Les musiciens jouent.) Sont-ils en mesure?

BÉRANGER. — Elle doit se chanter vite et presque à mi-voix!

De son bras, Désaugiers leur indique le mouvement et Marie se met à chanter.

MARIE

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire!
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire!
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton
Dit-on!
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là.
Là! là!

[illegible] refrain, hormis M. de Talleyrand et Béranger, qui [illegible] gardent.

MARIE

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume
Et sur un âne pas à pas
Parcourait son royaume!
Joyeux, simple et croyant le bien
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien!
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là.

La scène s'est remplie de grisettes et de jeunes gens qui reprennent en chœur le refrain.

MARIE

Aux filles de bonne maison,
Comme il avait sa plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père!
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc!
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là.
Là! là!

Désaugiers incite M. de Talleyrand à reprendre en chœur le refrain. Celui-ci s'y refuse.

MARIE

On conserve encore le portrait
De ce digne et bon prince,
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans sa province.
Les jours de fête bien souvent
La foule s'écrie en buvant
Devant

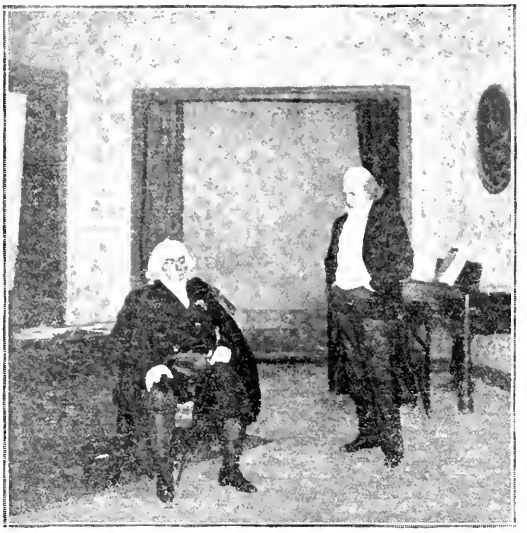
M. DE TALLEYRAND

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là.
Là! là!

ET LE RIDEAU TOMBE

Désaugiers. Béranger. Marie. Talleyrand.

« *Quel bon petit roi c'était là!* »



Talleyrand. Béranger.

Talleyrand : « *Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes vus, monsieur de Béranger...* » (page 17).

ACTE II

L'acte se passe en 1829 chez Béranger. C'est une espèce de salon-cabinet de travail et le lit est au fond dans une alcôve. Le mobilier est modeste.

Au lever du rideau Béranger seul en scène prépare sa valise, tandis que de la rue monte un bruit confus de voix qui parlent, chantent et crient. On frappe.

BÉRANGER. — Entrez! (Une vieille femme paraît alors. C'est la mère Jary.) Madame?

LA MÈRE JARY. — Vous ne me reconnaissez pas?

BÉRANGER. — Je...

LA MÈRE JARY. — La mère Jary!...

BÉRANGER. — La mère Jary?... Mon Dieu!... Venez!... Ah! Venez vite que je vous embrasse!

LA MÈRE JARY. — Mon cher enfant!... (Ils s'embrassent.) Vous me permettez, n'est-ce pas, de vous appeler encore « mon enfant ? »

BÉRANGER. — Mais je pense bien!... Vous pouvez même me tutoyer si cela vous est plus facile.

LA MÈRE JARY. — Vous tutoyer? Ah! Non... ça, je ne pourrais pas, je n'oserais pas... vous êtes trop grand maintenant... vous êtes trop célèbre!... Célèbre, vous... vous que j'ai tenu dans mes bras... car je vous ai tenu dans mes bras quand vous aviez un an... vous en souvenez-vous?

BÉRANGER. — Je me souviens de vous... plutôt un peu plus tard... quand vous me faisiez sauter sur vos genoux...

LA MÈRE JARY. — J'ai été presque votre nourrice!

BÉRANGER. — Vous auriez pu la remplacer... pour ce qu'elle avait de lait!

LA MÈRE JARY. — La misérable qui vous nourrissait avec du pain qu'elle trempait dans du chablis.

BÉRANGER. — J'y ai pris goût, ma foi, et je l'aime toujours!

LA MÈRE JARY. — Mais, dites-moi vite... est-ce vrai ce qu'ont dit les journaux?

BÉRANGER. — Hélas! Pour une fois, ce qu'ils ont dit est vrai!

LA MÈRE JARY. — Mais quelle horreur!

BÉRANGER. — Pourquoi?... Ce n'est pas grave!

LA MÈRE JARY. — Allons donc?

BÉRANGER. — Je vous le jure... ce n'est ni grave, ni infamant!... Et puis, comme c'est la seconde fois que ça m'arrive... je commence à en prendre l'habitude.

LA MÈRE JARY. — Et c'est ce soir que vous y allez?

BÉRANGER. — Oui... je dois y être avant sept heures!

LA MÈRE JARY. — Et tout ce monde que j'ai vu en bas... qu'est-ce que c'est?... Ils ne parlent que de ça...

BÉRANGER. — Ce sont des inconnus qui m'aiment et qui m'attendent pour me conduire là-bas... et me donner du courage... comme si j'en manquais!... Car je suis très aimé... c'est ma plus grande joie.

LA MÈRE JARY. — Ah! ça, vous pouvez le dire que vous êtes aimé!... Et comme vous êtes célèbre, mon Dieu... c'est effrayant!... On n'entend parler que de vous... on voit votre portrait dans toutes les boutiques... et on chante vos chansons dans toute la France!... Mon enfant, que tout cela est émouvant

pour moi... et quelle surprise de vous voir arrivé si haut!...

BÉRANGER. — Eh bien! Et pour moi donc!

LA MÈRE JARY. — Vous... vous qui étiez si paresseux quand vous étiez petit!

BÉRANGER. — J'étais très paresseux?

LA MÈRE JARY. — Oh!... D'ailleurs c'est bien simple, dans toute votre enfance, si j'ai bonne mémoire... vous n'avez jamais eu qu'un prix... un seul... le prix de sagesse!

BÉRANGER. — *La récompense des ânes!*

LA MÈRE JARY. — Et ce jour-là... quand vous avez eu votre croix... la croix de sagesse, vous souvenez-vous?

BÉRANGER. — De quoi?

LA MÈRE JARY. — De ce méchant camarade...

BÉRANGER. — Ah! Oui...

LA MÈRE JARY. — Qui vous a forcé à voler une pomme à travers les barreaux de la grille du collège...

BÉRANGER. — Oui, oui, je me souviens! Il m'avait menacé... il m'avait dit qu'il me battrait si je ne la volais pas, cette pomme...

LA MÈRE JARY. — Et vous l'avez volée!

BÉRANGER. — Et tout de suite il a été me dénoncer!

LA MÈRE JARY. — Quel vilain enfant!

BÉRANGER. — C'était le fils d'un comédien du Théâtre-Français...

LA MÈRE JARY. — Ça ne m'étonne plus!..

BÉRANGER. — Il se nommait Grammont... et il usait à la ville les vêtements de théâtre de son père!... Savez-vous ce qu'il est devenu?

LA MÈRE JARY. — Ma foi, non!

BÉRANGER. — Eh! bien, il est mort sur l'échafaud en 89!

LA MÈRE JARY. — C'est bien fait!

BÉRANGER. — Pour d'autres raisons, d'ailleurs!... J'ai conservé de cette aventure une aversion que je n'ai jamais pu vaincre... ni pour les pommes, ni pour les croix!... On a voulu me faire décorer il y a quatre ans... j'ai refusé, car je ne savais pas où, cette fois, cela m'aurait mené!

LA MÈRE JARY. — Mais je ne suis pas venue pour vous parler de vous seulement... et il faut maintenant que je vous parle de moi...

BÉRANGER. — Parlez, parlez!

LA MÈRE JARY — Vous pouvez me donner un peu de votre temps?

BÉRANGER. — Mais je pense bien!

LA MÈRE JARY. — Mon enfant, voilà... vous pouvez me rendre un immense service!

BÉRANGER. — Tant mieux!...

LA MÈRE JARY. — Vous êtes gentil de m'encourager!... Aussi vite que je vais pouvoir, je vais vous raconter toute ma vie... Seulement, je suis vieille et elle est longue, ma vie...

BÉRANGER. — Je vous écoute et vous n'avez pas besoin d'aller vite!

LA MÈRE JARY. — J'avais dix-sept ans quand j'ai connu Jary et qu'il a demandé ma main. Il était beau et je l'aimais. Je l'ai épousé... pour mon malheur!... Il avait une petite situation... il l'a perdue! Il est devenu méchant, ivrogne et brutal. Un jour, il m'a abandonnée et je ne l'ai jamais revu. Je suis venue à Paris, j'ai travaillé courageusement et j'ai fait la connaissance d'un brave garçon, Paul Gaucher, qui est devenu amoureux de moi — j'étais jolie alors! — et dont je suis devenue la maîtresse. Quelques mois plus tard, il est tombé malade. J'étais enceinte. Je ne pouvais plus travailler, ni lui non plus. C'était la misère chez nous. Il avait les poumons pris et je comprenais bien qu'il était perdu. Les semaines ont passé. Il ne pouvait plus sortir. Il se traînait péniblement dans notre mansarde et c'est dans ces conditions-là que j'ai mis au monde un petit garçon... très beau tout de même... Une voisine compatissante m'avait aidée à accoucher. Le lendemain matin, quand je me suis éveillée, j'étais seule dans ma chambre!!! Quand j'ai vu que mon petit n'était plus près de moi... et que Paul était sorti... j'ai eu un pressentiment épouvantable! Hélas! Je ne m'étais pas trompée. Après deux longues heures d'attente... et de quelle attente... Paul est rentré... il avait les mains vides... il s'est effondré au pied de notre lit en sanglotant... et il m'a avoué qu'il venait de porter notre petit aux Enfants-Trouvés!... Il m'a expliqué qu'il se sentait perdu et qu'il ne voulait pas me laisser seule avec un enfant à élever!... Il avait fait ça, le malheureux, sans comprendre ce qu'il y avait de monstrueusement cruel dans son action. Moi, je voulais me lever, courir là-bas... pour qu'on me rendît mon enfant... mais il m'a dit qu'il n'y avait rien à faire et qu'on ne me le rendrait pas! Le seul renseignement que j'ai pu obtenir de lui, c'est qu'il avait donné son prénom de Paul à son petit, en le déposant. Pour me consoler, il m'a juré que les enfants que l'on... donnait ainsi étaient bien soignés, bien élevés... et qu'ils n'étaient pas malheureux!... Dix jours après Paul était mort...

BÉRANGER. — Ma pauvre femme... quelle tristesse!...

LA MÈRE JARY. — Je vous raconte tout cela, mon enfant, sans pleurer... parce que je vous dirai que je n'ai plus de larmes... c'est fini! Et maintenant, allez-vous me croire, si je vous dis que depuis quarante ans... comme une vraie folle que je suis... je cherche mon enfant!... Je le cherche partout avec l'idée — qu'on ne m'arrachera pas de la tête! — avec l'idée qu'un jour je le retrouverai!... Je n'ai travaillé que pour avoir de quoi manger... et je n'ai mangé que pour avoir la force de le chercher encore... On peut se moquer de moi... on peut me dire tout ce qu'on veut, ça m'est égal! J'ai quelque chose là, qui me dit : « Cherche encore... cherche bien! »

BÉRANGER. — Ma bonne vieille nounou... il faut devenir raisonnable...

LA MÈRE JARY. — Non... non... je sais... je sais qu'il est vivant!... Voyons, une mère, là-dessus, ne peut pas se tromper!... S'il était mort, je l'aurais senti... ça m'aurait déchiré là-dedans... ça m'aurait fait autant de mal, voyons, que pour le mettre au monde!

BÉRANGER. — Soit, je veux bien... oui, là... je veux bien admettre qu'il soit vivant... mais, pourquoi voulez-vous...

LA MÈRE JARY. — Pourquoi ne voulez-vous pas!... Pourquoi essayez-vous de me décourager?... Vous ne comprenez donc pas que mon espoir est ma seule raison d'être!... Ecoutez-moi bien... Un jour... j'ai cru devenir folle ce jour-là... un jour, au coin d'une rue... il y a de cela vingt ans déjà... un jeune homme était là... devant moi... c'était Paul... je vous jure... c'était lui... la même taille... le même regard très doux... les mêmes petites moustaches blondes... Alors, je me suis approchée et malgré mon émotion... je lui ai demandé ce qu'il attendait là... et il m'a répondu : « J'attends

mon père. » Je me suis mise à pleurer et il s'est mis à rire...

BÉRANGER. — Ma bonne mère Jary... vous allez vous tuer avec cette idée-là...

LA MÈRE JARY — Me tuer, cette idée-là?... Mais je vous dis qu'elle me fait vivre depuis quarante ans!... Car il a quarante ans!... Il les a depuis un mois!... Je l'ai vu grandir... je l'ai vu devenir plus fort d'année en année... il est très beau...

BÉRANGER. — Allons! Allons!...

LA MÈRE JARY. — Et voilà que vous souriez comme les autres!... Souriez, mon enfant, mais en souvenir de votre petite enfance passée sur mes genoux, ne me refusez pas le service que je vais vous demander....

BÉRANGER. — Je vous l'ai promis...

LA MÈRE JARY. — A deux pas de chez vous... il y a...

BÉRANGER. — Quoi?

LA MÈRE JARY. — Il y a...

BÉRANGER. — ...un homme qui ressemble au portrait...

LA MÈRE JARY. — ...que je me suis fait de mon petit!...

BÉRANGER. — Bon!...

LA MÈRE JARY. — Je sais qu'il s'appelle Paul... Je l'ai rencontré ce matin... il sortait d'une boutique... et quelqu'un lui a crié : « Au revoir, Paul... » Je l'ai suivi... et c'est comme ça que j'ai su qu'il habitait dans votre rue...

BÉRANGER. — Qu'est-ce que c'est que ce garçon?

LA MÈRE JARY. — C'est un menuisier.

BÉRANGER. — Ah! oui...

LA MÈRE JARY. — Vous le connaissez?

BÉRANGER. — Non... mais je sais que...

LA MÈRE JARY. — Et c'est comme ça aussi que j'ai su que vous habitiez ici... c'est par tout ce monde, en bas, que j'ai appris!... Et je n'ai pas pu m'empêcher de me dire que le Bon Dieu vous avait mis sur mon chemin... et que c'était aujourd'hui la fin de mon malheur!

BÉRANGER. — Alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

LA MÈRE JARY. — Il faut, mon enfant, que vous ayez la bonté de faire... ce que je n'ose pas faire, moi... il faut que vous lui demandiez...

BÉRANGER. — Qu'est-ce que vous voulez que je lui demande?

LA MÈRE JARY. — Il faut que vous lui demandiez s'il a connu ses parents... il faut que vous sachiez enfin... si mon cœur cette fois ne s'est pas trompé... ne me le refusez pas, dites... je vous en supplie!

BÉRANGER. — Attendez... voyons... comment faire... (Il regarde sa montre.) Le plus simple c'est que... tenez, écrivez-moi votre adresse sur cette enveloppe...

Elle fait ce que lui demande Béranger.

LA MÈRE JARY. — Et puis?...

BÉRANGER — Et puis, ne vous occupez plus de rien.

LA MÈRE JARY — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

BÉRANGER. — En descendant, vous direz à ma concierge, de ma part, qu'elle aille dire à ce garçon que j'ai à lui parler et que je l'attends...

LA MÈRE JARY. — Bien...

BÉRANGER. — Mais qu'il veuille bien venir avant six heures et demie...

LA MÈRE JARY. — Oui, oui... c'est ça!... Et moi?

BÉRANGER. — Vous, vous allez rentrer chez vous!...

LA MÈRE JARY. — Ah!

BÉRANGER. — Oui... et demain... ce soir, peut-être, vous aurez une lettre de moi...

LA MÈRE JARY. — Je peux attendre... la réponse que...

BÉRANGER. — Non... je vais faire ce que vous voulez... il faut faire ce que je veux!

LA MÈRE JARY — Bon!... Est-ce que je pourrai aller vous voir là-bas?

BÉRANGER. — Mais je pense bien... on autorise les visites...

LA MÈRE JARY. — J'irai!... Nous irons peut-être tous les deux...

BÉRANGER. — Chut!... Allez... et ne tombez pas en descendant...

LA MÈRE JARY. — Une maman de trop, hein? quand tant de gens n'en ont pas!...

Et elle s'en va. Il retourne alors à sa valise dont il boucle les courroies. Quelques secondes plus tard, on entend au dehors des voix qui l'appellent. Il va à la fenêtre et il l'ouvre...

BÉRANGER. — Bonjour!... Bonjour!... Bonjour!... Comment?... Comment dites-vous? Me méfier?... Il faut que je me méfie?... De quoi?... Je ne comprends pas... vous parlez tous à la fois... De quoi dois-je me méfier? Du diable?... Où est-il le diable?... Il monte chez moi?... Eh! bien, je l'attends... qu'il vienne!... Qu'est-ce que cela veut dire?...

La porte s'ouvre alors et M. de Talleyrand paraît. A cette époque il a soixante-quatorze ans. Béranger se retourne et le voit.

BÉRANGER. — Ah!...

Il referme la fenêtre.

M. DE TALLEYRAND. — Bonjour, monsieur de Béranger!...

BÉRANGER. — Vous, monseigneur?

M. DE TALLEYRAND. — Eh! oui, j'ai deux mots à vous dire.

BÉRANGER. — Et vous venez chez moi?

M. DE TALLEYRAND. — Le contraire, en effet, m'eût semblé plus logique... mais je suis trop grand seigneur pour me faire refuser quelque chose... et je veux croire que vous ne me refuserez pas un siège... (Béranger, de la main, lui désigne un fauteuil. M. de Talleyrand s'y installe.) Merci!... Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes vus, monsieur de Béranger.

BÉRANGER. — Eh! cela fait quinze ans, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Que de rides à mon front depuis ces quinze années.... que de lauriers au vôtre... Je ne m'étais point trompé au sujet de votre gloire... elle a été rapide...

BÉRANGER. — Comme le reste, hélas!...

M. DE TALLEYRAND. — Oui, que d'événements depuis notre première, notre unique entrevue... là-bas, dans cette guinguette... La chute de l'Empire... l'avènement de Louis XVIII...

BÉRANGER. — Sa fuite un an plus tard...

M. DE TALLEYRAND. — Puis le désastre des Cent Jours...

BÉRANGER. — Le retour piteux du roi...

M. DE TALLEYRAND. — Sa mort... et l'avènement de Charles X...

BÉRANGER. — Et qu'est-ce que vous réservez à l'avenir?

M. DE TALLEYRAND. — L'avenir?... Parlons-en!...

BÉRANGER. — Je vous écoute!

M. DE TALLEYRAND. — Mais... je vois des paquets...

une valise... Je vous ai dérangé... et vous sortiez peut-être?

BÉRANGER. — J'allais partir pour la prison, monseigneur, quand vous êtes entré.

M. DE TALLEYRAND. — Ah... c'est donc bien pour aujourd'hui?

BÉRANGER. — Vous vous en souviendriez?

M. DE TALLEYRAND. — Vaguement...

BÉRANGER. — Je dois être à la Force avant sept heures du soir...

M. DE TALLEYRAND. — Eh! bien, j'arrive à temps!

BÉRANGER. — Je puis vous accorder vingt minutes.

M. DE TALLEYRAND. — Le temps de faire une chanson.

BÉRANGER. — Le temps de faire un mot!

M. DE TALLEYRAND. — Et vous êtes condamné à...?

BÉRANGER. — A neuf mois de prison, monseigneur... et à dix mille francs d'amende!

M. DE TALLEYRAND. — Dix mille francs!

BÉRANGER. — Quel loyer... pour neuf mois de prison!... D'ailleurs, je ne puis m'empêcher de me demander ce qu'on va bien pouvoir faire avec ces dix mille francs!... Si l'on me laissait le soin d'en faire le partage... je donnerais deux mille francs aux mouchards... deux mille francs aux courtisans... trois mille aux laquais... et le reste au clergé!... (1) Et j'admire la maladresse de ceux qui m'ont fait condamner!... Car le jour même de mon jugement, les chansons de moi incriminées par la censure étaient reproduites dans tous les journaux du soir!... La police avait prudemment saisi les dix mille cinq cents malheureuses brochures que j'avais fait imprimer... et quatre jours plus tard, mes couplets, par les soins de la presse elle-même, étaient répandus à plusieurs millions d'exemplaires! On a voulu me diminuer dans l'esprit du public... et depuis ce matin, plus de quinze cents personnes attendent mon départ pour me conduire à la Force... Quelle aventure stupide, monseigneur, et quelle triste époque que celle où l'on bâillonne les poètes!

M. DE TALLEYRAND. — Voulez-vous ne pas aller en prison, monsieur de Béranger?

BÉRANGER. — Ah! Ah!... Combien?

M. DE TALLEYRAND. — Une chanson!

BÉRANGER. — Oh... c'est trop cher!...

M. DE TALLEYRAND. — Et neuf mois de prison?

BÉRANGER. — Oh! c'est beaucoup moins cher!

M. DE TALLEYRAND. — L'hiver est rigoureux...

BÉRANGER. — Je n'ai pas de quoi me chauffer chez moi, monseigneur... Et puis les trois mois que j'ai passés jadis à Sainte-Pélagie m'avaient donné des habitudes de luxe... que, ma foi, je ne suis pas fâché de reprendre!

M. DE TALLEYRAND. — Et la liberté!... Je croyais que vous aimiez votre liberté!

BÉRANGER. — J'aime la liberté... au point de lui sacrifier la mienne.

M. DE TALLEYRAND. — Je vous avait fait dire qu'un jour je viendrais vous demander une chanson... j'ai tenu ma promesse.

BÉRANGER. — Je vous avais fait répondre que je ne vous la donnerais pas... je tiens ma parole!

M. DE TALLEYRAND. — Allons! Vous n'avez pas changé depuis quinze ans!

BÉRANGER. — Moi, non...

(1) Béranger a fait une chanson sur ce sujet.

M. DE TALLEYRAND. — Moi, oui?

BÉRANGER. — Oui!

M. DE TALLEYRAND. — J'ai changé... de figure?

BÉRANGER. — Non, de roi!... Je me permettrai même de vous faire remarquer que vous n'arrêtez pas d'en changer.

M. DE TALLEYRAND. — Je les essaie tous!

BÉRANGER. — A quand le prochain?

M. DE TALLEYRAND. — Bientôt, peut-être!... Comme Diogène, je cherche un homme!

BÉRANGER. — Vous ne le trouverez pas dans ces familles-là... Sur quelle route irez-vous le chercher, le prochain?

M. DE TALLEYRAND. — Hum!

BÉRANGER. — Quelle route prenez-vous?

M. DE TALLEYRAND. — La route d'Orléans.

BÉRANGER. — Et vous avez de l'espoir de ce côté-là?

M. DE TALLEYRAND. — Peut-être!... *Certes le duc d'Orléans... n'est pas quelqu'un... mais c'est quelque chose!*...

BÉRANGER. — Et après celui-là?

M. DE TALLEYRAND. — Oh! moi... après...

BÉRANGER. — Après... vous... le déluge...

M. DE TALLEYRAND. — Qu'est-ce que vous pensez du Roi?

BÉRANGER. — Lequel? On s'y perd avec vous, monseigneur!...

M. DE TALLEYRAND. — Je parle de Charles X...

BÉRANGER. — Vous parlez de Charles X?... C'est bien la première fois, monseigneur, que vous manquez de conversation!

M. DE TALLEYRAND. — Cependant...

BÉRANGER. — C'est un homme entêté... très faible et sans valeur!

M. DE TALLEYRAND. — Et vous ne croyez pas davantage au duc d'Orléans?

BÉRANGER. — Je ne sais rien de lui...

M. DE TALLEYRAND. — Ses promesses sont belles!

BÉRANGER. — Pourrez-vous les tenir?

M. DE TALLEYRAND. — Il est très bon, très pacifique... il dit aimer le peuple...

BÉRANGER. — Qu'il le prouve...

M. DE TALLEYRAND. — Aidez-le!... Une petite chanson, monsieur, s'il vous plaît...? Je ne vous demande pas grand'chose!

BÉRANGER. — Non... mais... vous me demandez ce que j'ai de mieux!

M. DE TALLEYRAND. — C'est la seconde fois que vous me refusez, monsieur de Béranger!

BÉRANGER. — C'est la seconde fois que vous m'outragez, monseigneur! Quoi! vous n'avez donc pas de respect pour l'homme que je suis!... Il y a quinze ans, j'étais presque un jeune homme... et vous me parliez d'en haut... aujourd'hui, nous voici face à face! Vingt années de travail, de misère et de peine ne suffisent donc pas pour obtenir l'estime... au moins de ceux... qui savent à quel point, pourtant, les gens faits comme moi ne sont pas très nombreux!...

M. DE TALLEYRAND. — Ne me mettez pas en colère!...

BÉRANGER. — Vous demandez l'impossible!...

M. DE TALLEYRAND. — Je pensais que neuf mois de prison en perspective vous auraient donné à réfléchir.

BÉRANGER. — J'ai beaucoup réfléchi, mais pas dans le sens que vous croyez!

M. DE TALLEYRAND. — On peut mal réfléchir, en

effet... Oui, vous préférez vivre d'illusions... Décidément, il n'y a pas grand'chose à faire avec les poètes!... Les yeux fixés sur le passé, vous tournez le dos à l'avenir... Vous parlez de liberté... et vous êtes l'esclave d'une rime... Vous ne voyez jamais que ce que vous voulez voir... Dans votre chanson sur le 14 Juillet, vous dites : « Un beau soleil a fêté ce grand jour... » Or, il pleuvait à torrent ce jour-là!...

BÉRANGER. — Il m'a semblé pourtant que tous les visages étaient ensoleillés...

M. DE TALLEYRAND. — Oui, poète... Vous chantez le *Roi d'Yvetot* pendant l'Empire... et vous chantez l'Empereur pendant la Restauration!...

BÉRANGER. — J'ai pris l'habitude, en effet, de soutenir ceux qui tombent!... Chaque fois que dans votre intérêt, vous vous êtes momentanément éloigné du pouvoir, vos plus zélés flatteurs sont venus me demander de faire des chansons contre vous...

M. DE TALLEYRAND. — Et je connais votre réponse: « Quand il sera ministre ! »... Eh! bien, mais, je suis ministre en ce moment!... Et cette chanson-là... me la refuserez-vous aussi?

BÉRANGER. — Oui, même celle-là, je vous la refuse!

M. DE TALLEYRAND. — Et pourquoi donc?

BÉRANGER. — Parce que, en vérité, je ne peux pas la faire!... Je sais chanter l'Amour et les Vertus de mon pays... je sais tourner en dérision les rois, les sots et les curés... mais un homme tel que vous ne saurait m'inspirer de ces refrains légers que l'on trouve ironiques!... Ah! je vous jure bien, monsieur de Talleyrand, qu'on n'a pas envie de plaisanter avec vous!

M. DE TALLEYRAND. — Hé!... Hé!... Vous ne m'aimiez déjà pas beaucoup, il y a quinze ans... mais je vois que le temps n'a pas adouci vos sentiments pour moi!... Je me demandais depuis quelques semaines d'où me venait ce désir que j'avais de vous revoir! A la satisfaction que j'éprouve à vous entendre... je comprends mon envie!... J'avais gardé un si bon souvenir de notre première rencontre! Votre naïveté m'avait tellement plu!... Vous avez su la conserver... c'est très bien!... D'ailleurs, vous êtes un homme très bien!... Vous êtes plein de charme et de séduction. Et j'admire votre adresse! Comme vous savez bien soigner votre légende!... Vous voulez rester pauvre... et vous refusez avec éclat l'argent que vous propose le banquier Laffitte! Vous faites à chacun de vos gestes une publicité verveuse et rythmée... et vous n'avez pas commis l'imprudence d'accepter l'hospitalité que la bourgeoisie de Genève vous offrait pour vous soustraire à la prison!... Vous ferez vos neuf mois jusqu'au bout... il ne sera pas possible de vous tirer de votre cachot avant le dernier jour... vous aimeriez mieux y rester vingt-quatre heures de plus que d'en sortir vingt-quatre heures trop tôt... et ce sont les grisettes de Paris qui se cotiseront pour payer votre amende!

BÉRANGER. — A moi de jouer, monseigneur?

M. DE TALLEYRAND. — A vous de jouer, monsieur!... Vous allez sans doute abattre le Roi...?

BÉRANGER. — Non... je vais jouer cœur... tout simplement... Talleyrand, vous êtes un être hideux... et vous me faites horreur! Si vous m'aviez tendu la main quand vous êtes entré, je ne sais pas si j'aurais pu la prendre!... Vous avez soixante-quatorze ans... vous êtes un vieillard... et je n'ai pas... ça... de respect pour vous!... Depuis cinquante années, vous ne faites que trahir!... Vous avez trahi l'Eglise, l'Empereur, votre femme et vos rois... Vous avez prêté serment quatorze fois dans votre vie!... Et pendant tant d'années de pouvoir... pas une action de vous qui soit bienfaisante... des mots... des mots... uniquement des mots! Votre merveilleuse intelligence... ne vous aura servi qu'à faire quelques mots!... Lorsque des gens, plus tard, se pencheront sur vous... lorsqu'ils chercheront à découvrir les raisons de votre puissance... ils ne les trouveront pas!... Vous aurez été le plus grand homme politique de la France... et vous ne laisserez de vous qu'une cinquantaine de mots éclatants et cruels!...

M. DE TALLEYRAND. — Béranger, vous êtes un brave homme!... Conservez votre enthousiasme, il est joli!... Vous êtes très français... vous êtes pur de race... très!... Oui, vous avez des convictions... vous aimez votre pays... et vous croyez que c'est une opinion politique!... Ce n'est pas une opinion... c'est de l'amour... l'amour, ce n'est pas une opinion... c'est un sentiment!... Vous avez pour la France un sentiment profond... inaltérable... aveugle!... Dans ces conditions-là ne faites jamais de politique, Béranger... ce n'est pas votre affaire. Chantez la liberté des autres... et préservez jalousement votre liberté individuelle!... Je suis trompé à votre sujet... vous êtes un homme de lettres, tout simplement!... Fuyez la politique et ne recherchez pas les honneurs!... Si vous parveniez au pouvoir, vous seriez obligé de renier la moitié de vos chansons... et si vous vous présentiez à l'Académie, vous auriez à en détruire l'autre moitié... Ne vous mêlez jamais de politique et n'en parlez pas trop!... Et ne me jugez donc pas avec cette violence et cette naïveté... Le cardinal de Retz a dit que pour demeurer fidèle à son parti, il fallait souvent changer d'opinion!... Je pense le contraire... et je n'ai jamais changé d'opinion.

BÉRANGER. — Allons donc!

M. DE TALLEYRAND. — Jamais, monsieur!... Je n'ai qu'une seule opinion... c'est que la guerre est une infamie... Et depuis quarante ans, j'ai tout sacrifié à cette opinion-là... *Si je n'avais pas trahi Napoléon, j'aurais trahi la France... Que de gens l'ont trahie parce qu'ils n'avaient pas le courage d'avouer les erreurs de leurs maîtres!... Je n'ai jamais conspiré que lorsque j'avais la moitié de la France pour complice!*

BÉRANGER. — Vous parlez de la France et vous ne l'aimez pas.

M. DE TALLEYRAND. — Je l'aime autant que vous.

BÉRANGER. — Non, Talleyrand, car vous n'aimez pas le peuple!... C'est lui qu'il faut aimer... c'est lui qu'il faut comprendre...

M. DE TALLEYRAND. — C'est lui qu'il faut flatter... n'est-ce pas, courtisan?

BÉRANGER. — Courtisan?

M. DE TALLEYRAND. — Vous n'êtes pas autre chose... Vous courtisez le peuple... et vous vous imaginez que vous servez ses intérêts!... Vous croyez donc que le peuple a des opinions politiques... vous croyez donc qu'il a une préférence pour un régime plutôt que pour un autre?... Non... le peuple veut manger à sa faim... voilà le régime qu'il préfère... il veut être heureux dans sa maison...

BÉRANGER. — Le peuple veut pouvoir travailler...

M. DE TALLEYRAND. — Pas encore!... Hélas!... Non, pas encore!... Le jour où il comprendra que sa déli-

vrance est dans le travail... ce jour-là, nous pourrons parler de la république.

BÉRANGER. — Vous en parlez déjà... vous sentez le danger!

M. DE TALLEYRAND. — Pour qui?

BÉRANGER. — Pour vous.

M. DE TALLEYRAND. — Pour moi?... Je la connais, monsieur... je saurai la servir... je l'ai déjà servie.

BÉRANGER. — Saurez-vous la trahir?

M. DE TALLEYRAND. — Je l'ai déjà trahie.

BÉRANGER. — Vous vous en vantez!

M. DE TALLEYRAND. — Regrettez-vous l'Empire?

BÉRANGER. — J'en regrette la fin...

M. DE TALLEYRAND. — Nous sommes bien d'accord!... Napoléon était un cataclysme que nous ne pouvions pas éviter!... Le malheur est passé... du calme maintenant!... Plus de guerre, monsieur, croyez-moi. Que l'alliance se tasse entre la France et l'Angleterre... et la paix du monde est assurée!... *L'Angleterre est la seule puissance qui, comme nous, veuille franchement la paix.* Il s'agit d'épargner à l'Europe de nouvelles guerres et de nouvelles révolutions!... *Certains gouvernements marchent encore sous la bannière du droit divin. Ils le soutiendront avec du canon. L'Angleterre et nous, nous soutiendrons l'opinion publique avec des principes. Les principes se propagent partout et le canon n'a qu'une portée dont la mesure est connue!...* L'heure de la république sonnera un jour... mais je vous demande encore un peu de patience!... Adieu, monsieur de Béranger!...

BÉRANGER. — Adieu, monseigneur.

M. DE TALLEYRAND. — N'allez donc pas en prison.

BÉRANGER. — Irez-vous à ma place?

M. DE TALLEYRAND. — J'irais bien volontiers... Oui, neuf mois de repos... ce serait bien pour moi....

BÉRANGER. — Pourquoi vous privez-vous?

M. DE TALLEYRAND. — Parce que je connais les hommes... je sais que l'on s'attache à moi très aisément... et je ne suis pas sûr qu'au bout de neuf mois on me laisserait partir.

BÉRANGER. — Quel cynisme est le vôtre!

M. DE TALLEYRAND. — Quatre petits couplets... que le peuple demain chanterait dans la rue...

BÉRANGER. — Non.

M. DE TALLEYRAND. — Pas de prison à faire... les dix mille francs payés, une situation pour vous dans six mois...

BÉRANGER. — Non... non... non...

M. DE TALLEYRAND. — Rien, enfin?...

BÉRANGER. — Non... rien...

M. DE TALLEYRAND. — Ah! C'est très beau!

BÉRANGER. — Mais non!

M. DE TALLEYRAND. — Mais si... je m'y connais!... C'est très beau!... Comme vous devez être heureux...

BÉRANGER. — Très heureux!

M. DE TALLEYRAND. — Être indépendant à ce point... hé... c'est très beau! Depuis cinquante années que je fouille partout... je n'en ai pas vu beaucoup comme vous, vous savez... Même parmi les poètes... vous faites très bonne figure... et vous avez parfaitement le droit d'être fier!... Je suis heureux de vous avoir revu... cela m'a fait du bien... c'est vrai... vous me réconciliez avec le genre humain!... Et cela m'ennuie de m'en aller!... C'est très gentil chez vous... je ne plaisante pas... très... c'est très émouvant!... Allons... serrez-moi la main, Béranger, vous me ferez plaisir... (Béranger fait ce que lui demande M. de Talleyrand.) Merci!... Je vous [illegible] Neuf mois, n'est-ce pas?

BÉRANGER. — Oui, monseigneur!

M. DE TALLEYRAND. — Alors, nous ne nous reverrons plus!... J'arrive au terme du voyage...

BÉRANGER. — Sans regrets...?

M. DE TALLEYRAND. — Oui...

BÉRANGER. — Sans appréhension?...

M. DE TALLEYRAND. — Oui...

BÉRANGER. — Et s'il y avait un Dieu?

M. DE TALLEYRAND. — Hum...

BÉRANGER. — Craindriez-vous de paraître devant lui?

M. DE TALLEYRAND. — Hum...

BÉRANGER. — Non... vous n'auriez pas peur?

M. DE TALLEYRAND. — Si... j'aurais peur de rire!

M. de Talleyrand sort. Béranger, qui l'a accompagné jusqu'à la porte d'entrée, rentre et voit Madeleine qui a soulevé les rideaux de l'alcôve.

MADELEINE. — Bonjour.

BÉRANGER. — Ah! vous voilà, vous?

MADELEINE. — Oui, monsieur, me voilà.

BÉRANGER. — D'où viens-tu?... Je vous défends de m'embrasser avant de m'avoir répondu... D'où viens-tu?... Et à quoi penses-tu depuis trois jours que tu n'es pas venue me voir?

MADELEINE. — Ah! voilà...

BÉRANGER. — Veux-tu me répondre... Qu'est-ce que tu as fait depuis mardi?

MADELEINE. — J'ai fait fortune.

BÉRANGER. — Allons donc?

MADELEINE. — Ça ne se voit donc pas?

BÉRANGER. — Mais... qu'est-ce que c'est que ce manteau?

MADELEINE. — C'est un manteau à moi.

BÉRANGER. — D'où vient-il?

MADELEINE. — De chez le marchand de manteaux. C'est du castor...

BÉRANGER. — C'est du joli...

MADELEINE. — Mais oui... du très joli castor! Il a coûté les yeux de la tête...

BÉRANGER. — S'il ne t'avait coûté que ça!

MADELEINE. — Il n'est pas beau?

BÉRANGER. — C'est une merveille!... Et c'est pour me le montrer que tu viens?

MADELEINE. — Non... c'est pour l'étrenner ce soir, avec mon Poète chéri... qui va se laisser offrir à dîner... pas?

BÉRANGER. — Ce soir?

MADELEINE. — Mais oui.

BÉRANGER. — Petite cervelle d'oiseau... tu ne te souviens donc pas de ce que j'ai à faire aujourd'hui?

MADELEINE. — Quel jour sommes-nous?

BÉRANGER. — Toi, je ne sais pas... moi, je suis vendredi.

MADELEINE. — Et alors?

BÉRANGER. — Tu m'invites à dîner le jour où j'entre en prison.

MADELEINE. — C'est pour ce soir?

BÉRANGER. — Mais oui.

MADELEINE. — Mon Poète chéri entre en prison ce soir!... Oh! que c'est bête! Mon Poète chéri va se séparer de sa petite Lisette...

BÉRANGER. — Hélas!

MADELEINE. — Moi qui me faisais une telle joie d'étrenner mon beau manteau ce soir avec notre chansonnier national... Oh!... Mais je croyais que ça ne se faisait pas, moi, cette prison-là!... Pour des

LISETTE
(Mlle Yvonne Printemps dans le rôle de Madeleine.)
Phot. A. Wyndham.

chansons, de la prison... je vous demande un peu... faut-il qu'ils soient méchants!... Me priver de mon Poète... Pendant combien de temps vont-ils m'en priver?

BÉRANGER. Le temps de me cacher que tu as eu un enfant.

MADELEINE. Neuf mois?

BÉRANGER. — Tu commences à très bien compter!

MADELEINE. Oh... mais voyons... en payant...

BÉRANGER. Ils demandent trop cher!

MADELEINE. Mais je pourrais très bien...

BÉRANGER. Non, ne t'en mêle pas!

MADELEINE. Le savoir malheureux, lui... quand moi je suis si heureuse...

BÉRANGER. — Mais d'abord, je ne suis pas malheureux.

MADELEINE. — C'est vrai qu'il a son bon sourire tout de même... Pas, qu'il est beau mon manteau?

BÉRANGER. Ça dépend!... Qui te l'a donné?

MADELEINE. Heu...

BÉRANGER. Oh...

MADELEINE. — C'est qu'il a un drôle de nom... d'ailleurs, il m'a donné sa carte... la voilà...

D'un petit sac qu'elle tient à la main, elle a sorti une carte de visite qu'elle passe à Béranger.

BÉRANGER. — Lequel est-ce, Gustave?... Est-ce le père ou le fils?

MADELEINE. Oh... ce doit être le père...

BÉRANGER. — Oh! Pourquoi?... Pas les vieux, ma Lisette!

MADELEINE. — Je sais bien... seulement, les fils, ça donne des manchons...

BÉRANGER. — Oui... mais les vieux...

MADELEINE. — Il ne faut pas y penser.

BÉRANGER. — Tu ne parlais pas ainsi, il y a six mois quand je t'ai connue... Tu disais que tu n'aimais pas les vieux... et que tu ne pensais qu'à l'amour à cette époque-là.

MADELEINE. — Mais j'y pense toujours!... Il ne faut pas me faire de la peine... il faut me laisser être heureuse.

BÉRANGER. — Es-tu vraiment heureuse?

MADELEINE. — Oh! oui... je serais la reine d'Angleterre que je ne serais pas plus heureuse.

BÉRANGER. — Ça, je le crois volontiers!... Pourquoi as-tu choisi la reine d'Angleterre?

MADELEINE. — J'ai dit ce qui m'est venu...

BÉRANGER. — Ce qui est évidemment un signe d'allégresse!...

MADELEINE. — Et puis... c'est que, pardon... je peux le porter le front haut, mon manteau!

BÉRANGER. — Comment ça?...

MADELEINE. — Il n'y a rien eu entre nous...

BÉRANGER. Ah! Non?

MADELEINE. — Oh! mais non...

BÉRANGER. Et il n'a été question de rien?

MADELEINE. — Ah! Si... seulement je n'ai pas voulu avoir l'air d'une rien du tout... et quand je l'ai connu, avant-hier, je lui ai tout de suite fait comprendre que moi, je n'étais pas une femme à faire ça... comme ça... je lui ai dit que quand on se connaîtrait bien, on verrait...

BÉRANGER. — Et tu penses que ça pourra durer ainsi...?

MADELEINE. — Jusqu'à demain! C'est convenu pour demain...

BÉRANGER. Ah...

MADELEINE. Oui...

BÉRANGER. Est-ce que ce n'est pas un homme petit?...

MADELEINE. Assez.

BÉRANGER. Avec des moustaches?

MADELEINE. Non... si... parfaitement!... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi nous disons qu'il est vieux... il n'est pas vieux...

BÉRANGER. Est-il plus vieux que moi?

MADELEINE. Heu... il m'a dit son âge... heu... oui, plus vieux d'un an... il a cinquante ans!...

BÉRANGER. — Il faut avouer que ce n'est pas très vieux.

MADELEINE. Non! Ce n'est pas très jeune...

BÉRANGER. Non... mais ce n'est pas très vieux!

MADELEINE. — Ah! ben, à propos de lui... il sait... que nous deux...

BÉRANGER. — Comment l'a-t-il su?

MADELEINE. — Par moi.

BÉRANGER. — Pourquoi?

MADELEINE. Parce que ça fait bien, pardi!...

BÉRANGER. — Et qu'est-ce qu'il a dit de ça, lui?

MADELEINE. — Il a dit simplement : « Puisque c'est votre vieil ami... et puisque c'est lui, je m'incline!... » Et maintenant, c'est admis entre nous!... Je crois qu'il faut toujours faire admettre quelque chose... comme ça... dès le premier jour... on a l'air plus sérieux... et ça vous donne de la liberté!... C'est que j'ai tout de suite compris pas mal de choses, moi...

BÉRANGER. — J'en suis bien sûr!

MADELEINE. — Entre nous, les hommes ne sont pas très malins...

BÉRANGER. — Non, vraiment?...

MADELEINE. — Pas très!... En dehors de nous, oui, ils peuvent être malins... mais avec nous... non... Ce n'est pas leur faute... nous les voyons à un moment où ils ne sont plus comme ils sont d'ordinaire...

BÉRANGER. — Evidemment...

MADELEINE. — Mon Poète, lui... c'est autre chose! Il n'est pas comme les autres, mon Poète! Il pense à des tas de choses, lui...

BÉRANGER. — A quoi pense-t-il, mon Dieu?

MADELEINE. — On ne sait pas au juste!... Je crois qu'il doit penser à ses petites chansons!... Il pense à ce qu'il veut, en tout cas, et il a bien raison!... Lui, en somme, il n'est ni jeune ni vieux... Quand il fait l'amour, il est jeune... quand il en parle, il est vieux... parce que ça l'amuse... pas, que ça l'amuse de faire le vieux?

BÉRANGER. — Peut-être!

MADELEINE. — Et il m'enveloppe bien, pas?

BÉRANGER. — Qui ça?

MADELEINE. — Mon manteau?

BÉRANGER. — Ah! oui... oui, oui!

MADELEINE. — C'est énorme un manteau dans la vie d'une femme... on ne se rend pas assez compte de ça!... Je l'ai depuis ce matin... eh! bien, depuis ce matin, je suis une autre femme!

BÉRANGER. — C'est vrai!

MADELEINE. — Ce n'est pas vrai?

BÉRANGER. — Si, si, c'est très vrai.

MADELEINE. — Je ne me reconnais plus...

BÉRANGER. Moi non plus.

MADELEINE. — N'est-ce pas que ça me change?

BÉRANGER. — Ah! oui...

MADELEINE. — Il ne faut pas le dire tristement...

BÉRANGER. — Alors, il vaut mieux ne pas en parler!

MADELEINE. Pourquoi?

BÉRANGER. Parce que... suppose que j'aie une préférence pour celle... que tu étais... avant le manteau?...

MADELEINE. — Oh!...

BÉRANGER. Tu peux bien le supposer?

MADELEINE. — Oh! non... j'avais l'air d'une de ces malheureuses petites qui...

BÉRANGER. — Ah! non... ça, je ne veux pas... non, je ne veux pas que tu dises du mal de celle-là...

MADELEINE. De laquelle?

BÉRANGER. De celle que tu étais...

MADELEINE. — J'étais gentille... j'étais une gentille petite Lisette...

BÉRANGER. — Mais non, mais non... tu étais Lisette!... Tu étais très bien... et j'ai des remords... je ne t'ai peut-être pas assez dit à quel point tu étais bien!... Madeleine, vous étiez une Lisette délicieuse... vous aviez de grands yeux qui regardaient les manteaux des autres... vous avez l'air de regarder, maintenant, si on regarde le vôtre.

MADELEINE. — Mais pas du tout... je suis heureuse, quoi... ce n'est pas méchant... Je suis devenue une belle Lisette...

BÉRANGER. — Ah! mais non...

MADELEINE. — Quoi, non?

BÉRANGER. Il n'y a pas de belle Lisette!... Non, non, Lisette n'est pas habillée comme ça... non, tu n'es plus Lisette!

MADELEINE. — Oh!

BÉRANGER. — Non, c'est fini!

MADELEINE. — Oh! non... (Elle sort du manteau qu'elle jette dans un coin.) Et comme ça?

BÉRANGER. — Ah! oui, comme ça, tu es Lisette!... Comme ça tu me plais!... Et quand tu es comme ça... je n'ai pas très envie d'aller en prison...

MADELEINE. — Alors, il faut payer ce qu'on demande...

BÉRANGER. — Oh! mais... je n'ai pas dit que je n'irais pas... j'ai dit que je n'avais pas envie d'y aller.

MADELEINE. — Alors, il ne faut pas y aller... et puisqu'on peut payer à la place...

BÉRANGER. Mais non... c'est en riant que je te disais cela... on ne peut pas payer...

MADELEINE. — Et il n'y a rien à faire?

BÉRANGER. Si...

MADELEINE. — Ah...?

BÉRANGER. — Oui... on peut toujours partir...

MADELEINE. — Ah... on peut partir?

BÉRANGER. — Oui, on peut quitter son pays... mais alors, c'est pour toujours...

MADELEINE. — Eh! bien?

BÉRANGER. Quand on est Français... ce n'est pas très facile...

MADELEINE. — On est plus difficile pour les Français?

BÉRANGER. — Non... ce sont eux qui sont très difficiles pour eux-mêmes! Et cependant... je m'aperçois que l'on peut y penser... lorsque l'on imagine... un voyage... à deux... Seul, on aurait l'air de se cacher... à deux, on a l'air de cacher quelqu'un... c'est autre chose... Quand l'amour s'en mêle, n'est-ce pas, c'est autre chose... c'est toujours autre chose... pas?... Hein?... Dis?...

MADELEINE. — Oui... bien sûr... Mais il faudrait pouvoir trouver quelqu'un... qui puisse quitter Paris...

BÉRANGER. — Oui, mais... on ne trouve pas, tu comprends... et, heureusement d'ailleurs... car si on trouvait... on ferait une chose qu'on ne doit pas faire...

MADELEINE. — Evidemment...

Pendant quelques instants, ils restent sans parler.

BÉRANGER. — Adieu, Lisette...

MADELEINE. — Pourquoi « Adieu »... En voilà des mots!... Il ne faut jamais dire adieu!... Dire adieu à Lisette... oh!

BÉRANGER. — Oh! mais ce n'est pas à Lisette que je dis adieu... c'est à toi!

MADELEINE. — Qu'est-ce que ça veut dire, ça? Pourquoi me dire ça... ce n'est pas gentil...

BÉRANGER. — Quel âge as-tu?

MADELEINE. — Je vais avoir vingt ans...

BÉRANGER. — Eh! bien, tu vois...

MADELEINE. — Je vois quoi?

BÉRANGER. Lisette ne doit pas avoir plus de vingt ans!...

MADELEINE. — Pourquoi?

BÉRANGER. — Parce que... c'est comme ça!

MADELEINE. — Je ne les ai pas encore.

BÉRANGER. — Non, mais comme tu les auras pendant que je serai en prison... je suis bien obligé de te dire adieu aujourd'hui...

MADELEINE. — Pourquoi... puisque j'irai là-bas...

BÉRANGER. — En prison... pour me voir?

MADELEINE. Bien sûr...

BÉRANGER. — Mais non... c'est impossible!

MADELEINE. — Pourquoi?

BÉRANGER. — Parce que les visites sont défendues...

MADELEINE. — Oh!...

BÉRANGER. — Eh! oui.

MADELEINE. — Mais tout de même je peux ne pas vouloir que mon Poète aille tout seul là-bas... je peux bien l'accompagner...

BÉRANGER. — Heu... oui!..

MADELEINE. — Merci!... Est-ce que maintenant mon Poète va bien vouloir me dire pourquoi il a voulu m'appeler Lisette?

BÉRANGER. — Non!

MADELEINE. — Oh!... Il m'avait pourtant promis...

BÉRANGER. — Oui, mais cette promesse-là... il ne la tient jamais!

MADELEINE. — Pourquoi?

BÉRANGER. — Parce que ça l'amuse!

MADELEINE. — Oh! Je sens bien qu'il y a eu une Lisette avant moi...

BÉRANGER. — Il y en a eu plusieurs...

MADELEINE. — Ah! Oui...? Combien?

BÉRANGER. — Quelques-unes!... La seconde était une petite servante d'auberge...

MADELEINE. — Et la première?...

BÉRANGER. — C'était autre chose!

MADELEINE. — Elle me ressemblait?

BÉRANGER. — Vous vous ressemblez toutes!... Et c'est parce que tu ressembles aux autres que tu as été Lisette!

MADELEINE. — J'avais son caractère aussi?

BÉRANGER. — Oui... tu étais Lisette!

MADELEINE. Et comme caractère, Lisette... elle est quoi?

BÉRANGER. — Frivole!

MADELEINE. — Qu'est-ce que ça veut dire exactement?

BÉRANGER. — Léger... agréable... très gai... pas très sérieux... pas très fidèle...

MADELEINE. — Oh!...

BÉRANGER. — Quoi?... Lisette doit aimer les

rugir)... Ces petits chapeaux comme ceux-là... mais, les manteaux de fourrure... elle sait que c'est pour les autres!... Lisette doit me tromper avec un jeune homme!...

Ils restent de nouveau muets pendant quelques secondes.

MADELEINE. Mon Poète ne veut pas que j'aille lui chercher des fleurs?...

BÉRANGER. Heu... si...

MADELEINE. Pour mettre dans sa petite chambre, là-bas?...

BÉRANGER. Je veux bien... Mais je te préviens qu'à la demie exactement je partirai d'ici...

MADELEINE. Je vais me dépêcher... (Elle remet son manteau.) Alors, je vais et je reviens... très vite... A tout de suite.

BÉRANGER. Je t'attends!

MADELEINE, de la porte et sans être entendue par Béranger. — Je ne sais pas dire à lui... (Elle lui envoie un baiser.) Adieu!...

Et, elle refermera la porte, Béranger reste seul, tient un paquet de quelques livres. Puis, on frappe...

BÉRANGER. Entrez. (Un homme en habit de menuisier paraît alors. C'est Paul.) Ah! C'est vous, mon ami, qui... parfaitement... entrez!... Je vous ai dérangé... pardonnez-moi.

PAUL. — Mais pas du tout...

BÉRANGER. Savez-vous qui je suis?

PAUL. — Oh! monsieur Béranger...

BÉRANGER. Bon! Asseyez-vous.

PAUL. — Mais... je...

BÉRANGER. Asseyez-vous, je vous en prie... et écoutez-moi... Je vais vous poser une étrange question!... Avez-vous encore vos parents?

PAUL. Non...

BÉRANGER. Ah!... Mais... les avez-vous connus?

PAUL. Je pense bien!... J'avais vingt ans quand mon père est mort... et ma mère est morte il y a deux ans...

BÉRANGER. Eh! bien, voilà, c'est tout ce que je voulais vous demander...

PAUL. — Mais pourquoi me demandez-vous cela, monsieur Béranger?

BÉRANGER. Oh! C'est... ce serait trop long... c'est toute une histoire... Vous ne m'en voulez pas?

PAUL. Mais aucunement...

BÉRANGER. Merci... et pardon!... (Il lui serre la main.) Quel âge avez-vous?

PAUL. — Je vais avoir quarante et un ans...

BÉRANGER. — Écoutez... est-ce que cela vous ennuierait de faire une très bonne action?

PAUL. Mais... non, au contraire!

BÉRANGER. Il s'agit d'une très, très bonne action... seulement l'heure passe... et je voudrais partir avant la demie... (Puis, il ajoute, tout bas en allant prendre sa valise.) Oui, j'ai trop peur qu'elle ne revienne pas! (A Paul.) Pouvez-vous m'accompagner jusqu'à la Force?

PAUL. — Ce sera un honneur pour moi, monsieur Béranger...

BÉRANGER. — Eh! bien, venez... je vais vous raconter tout cela en chemin... (Il met son manteau.) Elle ne vous manque pas, votre maman, de temps en temps?

PAUL. — Ah! si...

BÉRANGER. — Bon!... Mettez cette adresse dans votre poche... (Il lui passe l'adresse de la mère Jary.) Est-ce que ce n'est pas bon, dans la vie, d'être aimé... follement?

PAUL. — Ah! si...

BÉRANGER. — Venez alors... (Il met son chapeau.) Êtes-vous capable de faire un beau mensonge?

PAUL. — Pour sauver quelqu'un, dame... oui!

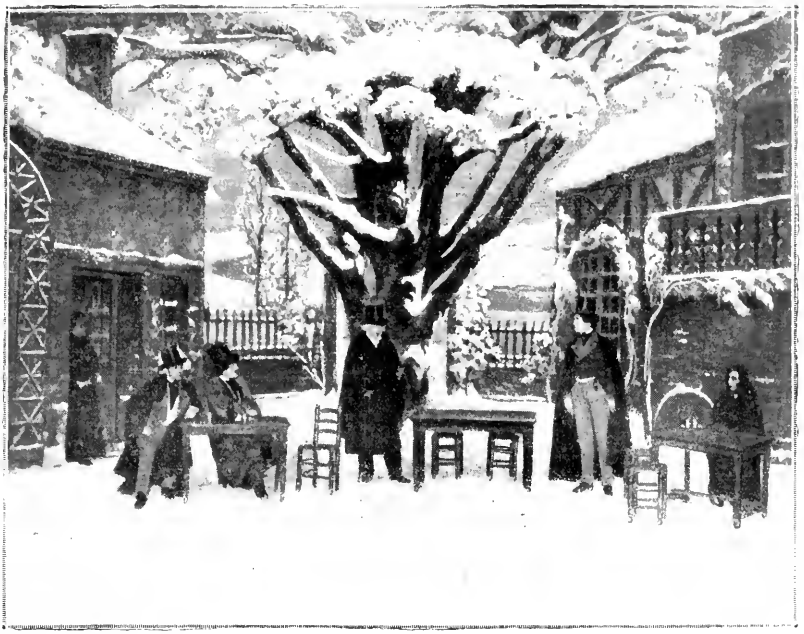
BÉRANGER. — Juste!... C'est pour sauver quelqu'un... venez!...

Ils s'en vont.

ET LE RIDEAU TOMBE

Fig. Béranger

Béranger — Êtes-vous capable de faire un beau mensonge? »



Beranger.

Béranger *Vous devez chanter ce qui est beau, sourire de ce qui est médiocre et vous moquer de ce qui est laid!* page 29.

ACTE III

Cet acte se passe dans le même décor que le premier acte, mais trente-cinq ans plus tard. C'est-à-dire en 1848. Béranger, à cette époque, a soixante-huit ans. L'acte se passe au mois de janvier. Les arbres et les toits sont couverts de neige.

Personne n'est en scène au lever du rideau. Quelques instants plus tard Béranger paraît au fond...

BÉRANGER. — Oh ! quelle impression !... Quel charme et quelle mélancolie!... Je me vois jeune et gai assis à cette place... Je revois le Caveau... le monstre à ce balcon... et la petite qui chantait debout sur cette table... Une musique au loin jouait le « Roi d'Yvetot »... et là, des amoureux... que je réconciliais !... C'est d'ici réellement que je suis parti... de cette guinguette... Je voulais la revoir une dernière fois!... J'étais parti le verre en main... et tenant sous mon bras un bras très jeune et rose!... Les arbres du chemin n'ont pas dû me reconnaître!

La patronne du restaurant paraît sur le seuil de la porte.

LA PATRONNE. — Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

BÉRANGER. — Non... je cherche à me souvenir!... Vous êtes la patronne du restaurant, madame?

LA PATRONNE. — Oui, monsieur...

BÉRANGER. — Car je vois que la guinguette est devenue un restaurant... Depuis quand êtes-vous ici, madame?

LA PATRONNE. — Oh! monsieur... depuis vingt ans !

BÉRANGER. — Ce n'est pas encore assez.

LA PATRONNE. — Pour ?...

BÉRANGER. — Pour que nous puissions nous souvenir ensemble!

LA PATRONNE. — Vous connaissiez donc la maison bien avant ?

BÉRANGER. — Oh! oui... Il y a trente-cinq ans que je la connais!... Et je n'y suis pas venu depuis!... Avez-vous connu le patron qui était ici jadis... un gros bonhomme... assez vilain ?

LA PATRONNE. — Mais oui, c'est à lui que j'ai acheté la maison... à lui, ou plutôt à sa dame... car il s'était marié... à soixante-dix ans... et il avait épousé une jeunesse qui avait cinquante ans de moins que lui!

BÉRANGER. — C'est trop!... Et avez-vous connu une petite servante qui était ici en 1813?

LA PATRONNE. — Ah! ma foi, non... ou plutôt... mais si!... Comment s'appelait-elle ?

BÉRANGER. — Marie!

LA PATRONNE. — Eh! bien, c'est elle...

BÉRANGER. — Comment, c'est elle?

LA PATRONNE. — C'est elle que le patron avait épousée!

BÉRANGER. — Oh!...

LA PATRONNE. — Mais oui!... Eh bien, tenez... vous auriez dû venir il y a eu hier huit jours...

BÉRANGER. — Pourquoi?

LA PATRONNE. — Parce que vous l'auriez vue...

BÉRANGER. — Elle est venue ici?...

LA PATRONNE. — Mais oui... elle est venue comme vous... comme ça... pour « se souvenir » qu'elle m'a dit!

BÉRANGER. — Elle est venue... ici!...

LA PATRONNE. — Oui... oui... et elle m'a parlé... d'un tas de choses... Je ne l'avais pas revue depuis l'époque de la vente. Elle m'a raconté qu'elle avait été veuve très vite... et puis qu'elle s'était remariée!... Elle m'a raconté aussi qu'elle avait été servante ici... ce qu'elle ne m'avait pas dit la première fois que je l'avais vue, bien sûr... et elle m'a raconté que pendant qu'elle était servante... elle avait été la bonne amie de Béranger, le chansonnier...

BÉRANGER. — Ah!... Elle se souvient de lui?...

LA PATRONNE. — Je pense bien!

BÉRANGER. — Et... comment est-elle?

LA PATRONNE. — Elle?

BÉRANGER. — Oui... On m'a dit qu'elle avait de très beaux yeux...

LA PATRONNE. — Oh! Ses yeux, vous savez, maintenant, à travers ses lunettes... on les voit mal.

BÉRANGER. — Ah... c'est vrai!

LA PATRONNE. — Dame! Elle n'a pas loin de soixante ans...

BÉRANGER. — C'est vrai... c'est vrai!... Mais, enfin, tout de même, elle se souvient de Béranger...

LA PATRONNE. — Oh! oui!... Elle m'a même dit qu'elle aurait été heureuse de le revoir avant sa mort...

BÉRANGER. — Avant sa...

LA PATRONNE. — Oui...

BÉRANGER. — Avant sa mort à elle... ou avant sa mort à lui?

LA PATRONNE. — Avant sa mort à lui, pardi!... Seulement... dame, il est un peu tard...

BÉRANGER. — Bien sûr!... Car je vois que vous pensez aussi qu'il est mort?

LA PATRONNE. — Là, il n'y a pas à se tromper, vous savez... voilà trois ou quatre ans qu'on n'a pas entendu parler de lui... et du moment qu'on ne parle plus de lui, c'est qu'il est mort.

BÉRANGER. — Évidemment... Est-ce que vous l'avez connu?

LA PATRONNE. — Béranger?... Non!... Je l'ai vu, bien sûr, comme tout le monde... un jour même je l'ai rencontré à Fontenay-sous-Bois, dans la rue... et je l'ai vu comme je vous vois... Eh! Tiens, c'est drôle que vous me parliez de Béranger, car vous avez quelque chose de lui, vous, monsieur!

BÉRANGER. — Ah... vous trouvez?

LA PATRONNE. — Vous lui ressemblez sûrement un peu... On ne vous l'a jamais dit?

BÉRANGER. — Si... et justement je vous ai laissé parler, parce qu'on me l'a dit souvent.

LA PATRONNE. — Oui, mais... à la réflexion... ce n'est plus ça... Vous êtes plus petit que lui...

BÉRANGER. — Ah?

LA PATRONNE. — Oh! oui...

BÉRANGER. — C'est peut-être parce que je me tiens mal...

LA PATRONNE. — Oh! non... il était plus grand que vous... et puis, sauf votre respect... il avait l'air plus... gai que vous!

BÉRANGER. — Oui... mais... remarquez que j'ai l'air triste en ce moment parce que je pense à lui...

LA PATRONNE. — Vous l'avez donc connu, vous, monsieur?

BÉRANGER. — Non... mais enfin, j'en ai tellement entendu parler... Il paraît que c'était un brave homme... alors ça me fait quelque chose... je me mets à sa place, vous comprenez?

LA PATRONNE. — Comment ça?

BÉRANGER. — Oui... n'est-ce pas, je m'imagine que je suis mort... alors ça me fait quelque chose!

LA PATRONNE. — Bien sûr, mais il ne faut pas avoir ces idées-là!...

BÉRANGER. — Est-ce que vous pensez que c'est une grande perte?

LA PATRONNE. — Béranger?... Oh! Mon Dieu, non, franchement!... C'est un homme qui a eu son heure... son heure est passée... il a bien fait de s'en aller!... Je me trompe peut-être, remarquez... je ne suis qu'une femme du peuple, moi... et je dis ça...

BÉRANGER. — Parlez! Parlez! C'est parce que vous êtes une femme du peuple que je vous questionne! Vous estimez donc qu'il a bien fait de disparaître... de partir, enfin?

LA PATRONNE. — Oui!... On entend toujours dire : « Un tel est parti trop tôt... il aurait pu vivre encore dix ans...! » Eh! bien, moi, je pense le contraire! J'ai déjà vu partir bien des gens... et je me suis toujours fait cette remarque qu'ils partaient... plutôt un peu trop tard!... Ceux dont je parle n'étaient pas des gens célèbres, bien sûr... c'étaient des personnes que je connaissais, des amis ou des parents à moi... et je trouvais toujours, oui... que vers la fin, comme ça... ils n'étaient plus eux, quoi! Ils devenaient bêtes... ou alors ils devenaient méchants... Je ne sais pas si c'est comme ça chez les gens célèbres?

BÉRANGER. — Oui... oh! il n'y a pas beaucoup de différence... Cependant, lui... Béranger... il n'est pas devenu bête...

LA PATRONNE. — Ah! non?

BÉRANGER. — Oh! non... pas du tout... d'après ce qu'on m'a dit, pas du tout!... Je n'ose pas dire « au contraire », mais il n'est pas devenu bête, ni méchant d'ailleurs...

LA PATRONNE. — Eh! bien, écoutez... tant mieux

BÉRANGER. — Mais oui!

On entend une voix fraîche qui chante.

Il est un petit homme
Tout habillé de gris
Dans Paris
Joufflu comme une pomme
Qui sans un sou comptant
Vit content
Et dit : Moi je m'en...
Et dit : Moi je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Ah! qu'il est gai! Ah! qu'il est gai
Le petit homme gris.

BÉRANGER. — Quelle est cette voix?

LA PATRONNE. — C'est la voix d'une enfant... d'une petite malheureuse qui fait mes commissions et qui vient quelquefois me demander à manger...

BÉRANGER. — Qu'est-ce qu'elle chante là?

LA PATRONNE. — C'est une vieille chanson !... C'est peut-être de Béranger, tenez !...

BÉRANGER. Peut-être, oui... Elle a une voix charmante !...

L'enfant paraît alors, c'est Marguerite. Elle tressaille et va remettre à la patronne le petit qu'elle apportait. Puis elle reprend sa chanson et va pour sortir. Béranger l'arrête...

BÉRANGER. — Petite ?... Qu'est-ce que c'est que cette chanson que tu chantes ?

MARGUERITE. — Je ne sais pas...

BÉRANGER. — Tu ne sais pas ?... Mais où l'as-tu apprise ?

MARGUERITE. — Je ne sais pas...

BÉRANGER. — Tu ne sais pas ?... De qui est-elle ?

MARGUERITE. — Je ne sais pas !

BÉRANGER. — Tu ne sais pas !... Quel âge as-tu ?

MARGUERITE. — Dix-neuf ans !

Trois jeunes gens entrent par le fond. La patronne les accueille.

PREMIER JEUNE HOMME. — Vous pouvez nous servir quelque chose, madame ?

LA PATRONNE. — Oui, monsieur... à l'intérieur ?

PREMIER JEUNE HOMME. — Non... ici !

LA PATRONNE. — Vous aurez peut-être froid ?

PREMIER JEUNE HOMME. — Non, non !... Si on a froid, on rentrera ! Hein ?

LES AUTRES. — Oui, oui...

PREMIER JEUNE HOMME. — De l'eau-de-vie ?

LES AUTRES. — Oui...

PREMIER JEUNE HOMME. — Trois verres et de l'eau-de-vie !

LA PATRONNE. — Bien, messieurs...

Elle rentre dans l'auberge. Pendant ce temps, Béranger a fait asseoir Marguerite à une table et il s'assied auprès d'elle. Béranger est à plusieurs mètres de ces jeunes gens.

PREMIER JEUNE HOMME. — Nous serons très bien, ici...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Oui, très bien...

PREMIER JEUNE HOMME. — Asseyons-nous !

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Je ne connaissais pas cette auberge...

PREMIER JEUNE HOMME. — C'est une auberge qui a été célèbre !

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Ah ! oui ?

PREMIER JEUNE HOMME. — La fameuse rencontre de Béranger et de Désaugiers...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Eh ! bien ?

PREMIER JEUNE HOMME. — C'est ici qu'elle a eu lieu.

LES AUTRES. — Ah !

PREMIER JEUNE HOMME. — Et on y a souvent parlé politique, je vous le jure... C'est un peu pour ça que j'ai choisi l'endroit... puisqu'il a déjà porté bonheur au Caveau !... Et maintenant, je vais vous mettre au courant du projet que j'ai conçu ! Je pense que nous ne devons pas rester... étrangers... au grand mouvement qui se prépare... Je vous ai prié de venir tous les deux parce que vous êtes jeunes comme moi... Il ne faut jamais consulter les vieux quand on veut agir !... Or, j'estime qu'il faut agir !... Nous n'avons rien fait pendant les journées de juin, nous avons eu tort... et je viens vous demander si vous n'êtes pas disposés aujourd'hui à faire... votre devoir... loyalement... car la révolution va être efficace, cette fois, j'en suis convaincu...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Je te prie de compter sur moi...

PREMIER JEUNE HOMME. — Et toi ?

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Je voudrais savoir exactement ce que vous voulez faire.

PREMIER JEUNE HOMME. — Nous ne voulons plus rester neutres ! Nous ne voulons plus nous retrancher derrière une étiquette... Nous voulons prendre part au mouvement populaire... et y jouer un rôle au besoin... Nous n'avons pour cela qu'à aller nous mettre à la disposition des chefs du parti révolutionnaire, dès demain !... Croyez-moi, le temps presse !... Si nous ne nous opposons pas tous, et d'une façon formelle, à la dissolution des ateliers nationaux... c'est l'Empire avant un an ! Et, trois mois plus tard, c'est de nouveau la guerre !... Est-ce cela que vous voulez ?

LES AUTRES. — Ah ! non...

PREMIER JEUNE HOMME. — Nous sommes donc d'accord... Voici quel est mon plan... chut !

La patronne paraît et leur apporte de l'eau-de-vie et des verres.

LA PATRONNE. — Vous choisissez un drôle de temps pour venir à la campagne.

PREMIER JEUNE HOMME. — Nous ne l'avons pas choisi... nous l'avons pris comme il est venu.

LA PATRONNE. — Et vous avez eu raison !... C'est toujours comme ça qu'il faut le prendre, le temps...

PREMIER JEUNE HOMME. — Oh ! non, pas toujours...

LA PATRONNE. — Ah ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Oh ! mais non !...

PREMIER JEUNE HOMME. — Il ne faut tout de même pas trop se laisser faire, voyez-vous, ma bonne dame.

LA PATRONNE. — Il y a donc quelque chose qui vous ennuie ?

PREMIER JEUNE HOMME. — Oui, madame, beaucoup de choses... trop de choses... Il y a des choses que nous voulons... et il y a des choses dont nous ne voulons plus... Si cela vous amuse, vous, de vous laisser berner par le gouvernement... C'est votre affaire !

BÉRANGER. — Tu n'as pas froid ?

MARGUERITE. — Oh ! non ; j'ai l'habitude d'être dehors...

BÉRANGER, à la patronne qui s'est approchée. — Donnez-nous du punch bien chaud, madame, s'il vous plaît...

LA PATRONNE. — Bien, monsieur... tout de suite !

BÉRANGER. — Qu'est-ce que c'est que ces jeunes gens qui sont là ?

LA PATRONNE. — Ce sont des enfants qui se montent la tête !... Ils jouent aux conspirateurs...

BÉRANGER. — Quel dommage !

LA PATRONNE. — Et il y en a comme ça, en ce moment...

BÉRANGER. — Hélas !

LA PATRONNE. — Vous y croyez à l'Empire, vous, monsieur ?

BÉRANGER. — Moi ? Oh ! moi, madame, je ne m'occupe jamais de politique !... Donnez-nous à boire...

LA PATRONNE. — Oui, oui, tout de suite...

Elle passe et rentre dans l'auberge.

BÉRANGER. — Ça ne t'ennuie pas d'être assise là, un peu avec moi ?

MARGUERITE. — Non...

BÉRANGER. Tu n'as pas peur de moi?

MARGUERITE. Oh! pas du tout...

BÉRANGER. Je n'ai pas l'air méchant, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Oh! non...

BÉRANGER. Je n'ai pas l'air bête, non plus?

MARGUERITE. — Oh! non, pas du tout! Mais, dites-moi pourquoi vous m'avez demandé ce que c'était que la chanson que je chantais?

BÉRANGER. Dis-moi d'abord pourquoi tu n'as pas voulu me répondre.

MARGUERITE. Mais je vous ai répondu la vérité... je ne sais pas...

BÉRANGER. Comment l'as-tu apprise?

MARGUERITE. Mais je vous dis que je ne sais pas!... Je me souviens que quand j'étais petite grand-maman la chantait!... Elle chantait tout le temps au tas de vieilles chansons... et je les retenais... comme ça...

BÉRANGER. Chantait-elle...

Allons, Babet, un peu de complaisance...

MARGUERITE, continuant.

J'ai fait de poule et mon bonnet de nuit...

BÉRANGER. Chantait-elle aussi...

Combien je regrette...

MARGUERITE, continuant.

Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu!

Oh! oui, souvent!

BÉRANGER. Et... est-ce que tu connais le nom de Béranger?

MARGUERITE. Heu... non!

BÉRANGER. — Ah!... (A lui-même.) Mes chansons ont été connues avant moi, et me voilà oublié avant elles... (A Marguerite.) Tu as de bien beaux yeux, toi aussi, tu sais?

MARGUERITE. — Il paraît.

PREMIER JEUNE HOMME. Il n'y a pas moyen de parler comme ça... Je vais demander s'il n'y a pas une salle où nous puissions nous mettre à l'abri des indiscrets...

BÉRANGER, qui a entendu. Je vous gêne, hein, messieurs?

PREMIER JEUNE HOMME. — Mais non, du tout, monsieur...

BÉRANGER. Mais si, je vois bien que ma présence vous empêche de parler...

PREMIER JEUNE HOMME. — Mais... qui êtes-vous, monsieur? Vous lui ressemblez tellement que... Est-ce que vous ne seriez pas...?

BÉRANGER. — Si!

PREMIER JEUNE HOMME. Oh!... (Aux autres.) C'est Béranger!

LES AUTRES. — Oh!...

Tous trois se lèvent et vont à Béranger.

PREMIER JEUNE HOMME. — Oh! maître, vous permettez?...

Ils lui serrent la main.

BÉRANGER. Je vous en prie... Bonjour, mes enfants... Ainsi, vous m'avez reconnu?

PREMIER JEUNE HOMME. — Oh! maître... nous sommes du Caveau!

BÉRANGER. Vous êtes du Caveau?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Mais oui, tous les trois...

PREMIER JEUNE HOMME. Et c'est en votre honneur, justement, et en souvenir de votre rencontre avec Désaugiers ici... que j'ai choisi l'endroit pour...

BÉRANGER. — Pour?

PREMIER JEUNE HOMME. Pour y parler... de quelque chose!

BÉRANGER. Quelque chose d'intéressant?

PREMIER JEUNE HOMME. — Très, maître, oui!... Il s'agit d'une très grande chose!

BÉRANGER. — Ah?

TOUS. Oui.

BÉRANGER. — Vous allez collaborer tous les trois?

PREMIER JEUNE HOMME. Collaborer?

BÉRANGER. — Oui... à une pièce, sans doute?

PREMIER JEUNE HOMME. — Oh! non, pas du tout!

BÉRANGER. — Vous êtes des poètes, n'est-ce pas?

TOUS. — Oui.

BÉRANGER. — Donc... vous parliez de poésie?

PREMIER JEUNE HOMME. Heu...

BÉRANGER. Non?... Vous parliez donc d'amour?

PREMIER JEUNE HOMME. Heu...

BÉRANGER. — Ah! ça, mais... de quoi des poètes peuvent-ils bien parler en dehors de l'amour et de la poésie?

PREMIER JEUNE HOMME. Maître, nous parlions d'une chose bien plus grave... bien plus importante.

BÉRANGER. — Fichtre!... En tout cas, cela ne vous donnait pas l'air bien gai!

PREMIER JEUNE HOMME. — Cela nous passionnait quand même.

BÉRANGER. Tant mieux, mes enfants... amusez-vous!... Retournez à votre table... et bonne chance!...

TOUS TROIS. — Maître!

Ils le saluent et s'éloignent.

BÉRANGER. — Pauvres petits!

PREMIER JEUNE HOMME. — Entrons à l'intérieur.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Oh! non... restons là, plutôt... je voudrais le regarder un peu...

PREMIER JEUNE HOMME. — Soit.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Et pourquoi ne lui en parlerions-nous pas?

PREMIER JEUNE HOMME. — Du grand projet?... Ah! non... croyez-moi, il ne faut jamais consulter les vieux.

QUATRIÈME JEUNE HOMME. — Oui, mais... lui!

PREMIER JEUNE HOMME. — Pas plus lui que les autres!

BÉRANGER, à Marguerite. — Eh! bien, vois-tu... ces trois jeunes gens sont encore plus jeunes que toi... et ce n'est pas peu dire!...

MARGUERITE. — Qu'est-ce qu'ils font?

BÉRANGER. Ils conspirent!

MARGUERITE. — Ah!

BÉRANGER. — C'est qu'ils n'ont rien de mieux à faire, sans doute.

La patronne apporte et dépose à la table de Béranger les deux punchs.

LA PATRONNE. — Les voilà... et bien chauds!

BÉRANGER. — Merci...

La patronne s'en retourne.

BÉRANGER. — Bois!... Je bois à ta santé!

MARGUERITE. — Moi, je bois à la vôtre.

BÉRANGER. — Merci!... Oui, tu as de très beaux yeux! Et tu es charmante!... Tu as une grâce si peu fabriquée... si fraîche... et tu es tellement... comment dirais-je... tellement délicieuse... (Aux trois jeunes gens.) A vos âges, vous ne devriez parler que d'amour, croyez-moi!... (A lui-même.) Faut-il qu'ils soient fous!... (A Marguerite.) Laisse-moi te regarder, tu veux bien?

MARGUERITE. — Mais oui!...

BÉRANGER. Parle-moi un peu.

MARGUERITE. Je n'ai rien à dire...

BÉRANGER. A quoi penses-tu?

MARGUERITE. A n'importe quoi!

BÉRANGER. Aimerais-tu dîner ce soir avec moi... dans Paris?...

MARGUERITE. Je ne peux pas m'en aller d'ici.

BÉRANGER. — Ah!... Tu... ne peux pas...! Tu as de bien beaux yeux tout de même, tu sais... et tu es bien charmante... tu es si... fraîche... (A lui-même en regardant les trois jeunes gens.) Oh! Les idiots! (A Marguerite.) Regarde-les tous les trois... hein?... Faut-il qu'ils soient bêtes... Est-ce que tu entends ce qu'ils disent?

MARGUERITE. Je n'écoute pas!

BÉRANGER. — Ecoute pour moi, veux-tu... je suis un peu dur d'oreille... tu me répéteras ce qu'ils disent...

Elle écoute.

PREMIER JEUNE HOMME. La révolution... doit nous apporter l'égalité... absolue... comprenez-vous?

BÉRANGER. — Qu'est-ce qu'il dit?

MARGUERITE. Il dit que la révolution doit leur apporter l'égalité absolue...

BÉRANGER. — Quel imbécile!... Ils sont à trois mètres de nous... et ils ne parlent pas de toi!...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — La véritable République... doit être... le partage égalitaire... des... de tous les machins... enfin de toutes les ressources du pays.

BÉRANGER. Qu'est-ce qu'il a dit?

MARGUERITE. — Il dit que la véritable République doit être le partage... je ne sais quoi... des ressources du pays...

BÉRANGER. — Ah! oui... je connais la phrase!

MARGUERITE. — Je n'ai pas bien compris... parce qu'il ne parle pas très facilement...

BÉRANGER. — Lui non plus...

MARGUERITE. — Il cherche ses mots...

BÉRANGER. — Lui aussi!... Et ils continuent... ils continuent à parler politique... au lieu d'écouter... ce que nous pourrions dire!... (Aux jeunes gens.) D'abord, c'est faux... c'est complètement faux!... Tout ce qu'il est en train de vous dire est complètement faux!... (A celui qui parlait.) Vous, allez-vous-en de là... je suis votre président d'honneur et je vous retire la parole, c'est bien simple... allez-vous-en... donnez-moi votre place... (Il se lève.) et prenez la mienne... allez-vous-en là-bas... (Le jeune homme, surpris, fait ce que lui dit Béranger.) D'abord, quand on a une opinion, on ne la chuchote pas... on la chante... ou on la crie! Qu'est-ce que c'est que ces conspirateurs qui n'ont seulement pas mon âge à eux trois réunis!

PREMIER JEUNE HOMME. — L'âge ne fait rien aux choses.

BÉRANGER. — Tu verras ça quand tu auras le mien.

PREMIER JEUNE HOMME. — Nos opinions...

BÉRANGER. — Vos opinions! Qu'est-ce que c'est que ce pluriel! Aimez donc votre pays tout simplement!

PREMIER JEUNE HOMME. — J'adore mon pays!

BÉRANGER. — Voilà comment on parle... Tu vois que tu as crié pour le dire... Jamais tu n'aurais dit tout bas: « J'adore mon pays! » parce que tu aurais l'air de le trahir!... Ceux qui parlent bas trahissent... Eh! bien, vous ne devez pas avoir d'autre opinion que celle-là: j'adore mon pays!... Cette opinion a l'avantage énorme de pouvoir être criée sur tous les toits et sous tous les régimes... En dehors de cela, vous devez chanter ce qui est beau... sourire de ce qui est médiocre... et vous moquer de ce qui est laid!... Et rien qu'en se moquant de ce qui n'est pas beau, il y a de quoi remplir une existence... Vous êtes des poètes, faites des vers... et tâchez qu'ils soient bons!

PREMIER JEUNE HOMME. Nous sommes aussi des hommes!

BÉRANGER. Eh! bien, faites aussi l'amour!... Si vous faites bien les deux, vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer! Monsieur vous parlait de révolution... écrivez bien le français... et vous verrez ce que c'est qu'une révolution! Et quant à la politique, méfiez-vous-en comme de la peste! J'en viens, mes enfants... et je n'y retournerai pas!... Ce n'est pas beau à voir de près, croyez-moi!... Il ne faut pas trop s'approcher du pouvoir si l'on tient à conserver quelques illusions démocratiques!... D'ailleurs, vous vous en apercevrez très vite... sitôt qu'un démocrate commence à se démener et qu'il se lève de son banc, on lui offre un fauteuil pour qu'il reste un peu tranquille, — et il le prend!... Et si vous tenez absolument à remplir une mission sur cette terre et je ne saurais trop vous y engager! eh! bien, amusez-vous donc à répandre le bruit que l'humanité n'est pas tellement vilaine... et que la vie en somme est parfaitement vivable!... Adorez vos amis et ne détestez personne... croyez-moi, c'est la clef du bonheur!... Est-ce que je parle aussi bien que lui?

LES DEUX JEUNES GENS, qui sont attablés avec lui. — Oh! oui...

BÉRANGER, désignant le premier jeune homme qui parle bas à Marguerite. — Il doit tellement mieux parler que moi, là-bas... Après cinquante années de réflexion, je me suis aperçu tout à coup que si j'étais devenu quelque chose... quelque chose de pas très extraordinaire, mais tout de même, enfin, quelque chose... je le devais en grande partie à l'amour que j'ai pour mes semblables! J'ai pensé longtemps que l'amour de mon pays était ma seule croyance... je sais aujourd'hui que ce n'est pas exact... et, du fond du cœur, je crois à l'humanité! Et si, depuis quelques années déjà, je m'éloigne progressivement du monde... c'est afin de pouvoir fortifier ma croyance! Faites comme moi... feignez de croire à la bonté des autres... et ils finiront peut-être par s'amender!... Et puis, si c'est dans votre nature... et si vous le pouvez... faites donc du bien autour de vous... ça, c'est délicieux!... Eh! bien, mes enfants, je vous ai débarrassés de votre politicien... voyez où il en est maintenant...

Il montre le jeune homme qui serre de près Marguerite à présent.

PREMIER JEUNE HOMME. — Laissez-moi les réchauffer, vos petites mains, dans les miennes...

BÉRANGER. — Qu'est-ce qu'ils disent?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Je n'ai pas entendu...

BÉRANGER. — Ecoutez!... Moi, je suis un peu dur d'oreille... écoutez pour moi...

PREMIER JEUNE HOMME. — Voilà ce qu'on va faire... est-ce que vous pouvez venir dîner avec moi, ce soir, dans Paris?

MARGUERITE. — Oui, très bien...

PREMIER JEUNE HOMME. — Rien ne vous retient ici?

MARGUERITE. — Rien du tout... au contraire!...

BÉRANGER. — Qu'est-ce qu'il dit?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Il l'a invitée à dîner...

BÉRANGER. — Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Elle a dit : « Oui, avec plaisir. »

BÉRANGER. — Elle n'a pas dit qu'elle était obligée de rester ici ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Non...

BÉRANGER. — C'est charmant. Elle n'aime pas les vieux... c'est charmant !...

MARGUERITE. — Seulement, je n'ai pas d'autre robe que celle-là...

PREMIER JEUNE HOMME. — Qu'est-ce que ça peut me faire, ta robe... On ira dans un petit restaurant à Montmartre...

MARGUERITE. — Non... je vais vous dire... savez-vous ce que je voudrais...

PREMIER JEUNE HOMME. — Non, quoi ?

MARGUERITE. — Je voudrais... je crois, enfin, que j'aimerais mieux...

PREMIER JEUNE HOMME. — Dîner chez moi ?

MARGUERITE. — Oh ! oui... on achèterait de quoi dîner et puis on rentrerait tous les deux chez vous... Mon rêve, depuis déjà un an, c'est de manger dans la même assiette que quelqu'un...

PREMIER JEUNE HOMME. — Voilà une bonne idée !

BÉRANGER. — Et tout à l'heure elle m'a dit qu'elle n'avait rien à dire !

PREMIER JEUNE HOMME. — Et puis, après le dîner, veux-tu, on ira au café-concert...

MARGUERITE. — Oh ! oui, je n'y suis jamais allée !... On ira aux petites places, pas, là-haut ?

PREMIER JEUNE HOMME. — Bien sûr...

MARGUERITE. — Il paraît que ce sont les meilleures, parce qu'on voit la salle aussi...

PREMIER JEUNE HOMME. — Et après le café-concert...?

MARGUERITE. — On rentrera bras-dessus, bras-dessous, serrés l'un contre l'autre...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Je crois qu'ils sont complètement d'accord.

BÉRANGER. — Est-ce que c'est un garçon convenable... gentil ?...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Très gentil...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Il se monte un peu la tête depuis quelque temps...

BÉRANGER. — Ça va le calmer !

MARGUERITE. — Non, ne me demandez pas de vous tutoyer déjà... pas aujourd'hui...

PREMIER JEUNE HOMME. — Demain ?...

MARGUERITE. — Oui.

PREMIER JEUNE HOMME. — Je voudrais être à minuit !

BÉRANGER. — « La véritable république doit être le partage égalitaire de toutes les ressources du pays... »

Marguerite fait signe à son amoureux que Béranger lui parle.

PREMIER JEUNE HOMME. — Pardon, maître !...

BÉRANGER. — Non, non, rien... je disais que... « La véritable république doit être le partage équitable de toutes les ressources du pays... » Si c'est comme ça que vous entendez le partage de toutes les ressources du pays... il ne restera pas grand'chose pour les autres...

PREMIER JEUNE HOMME. — Je vous demande bien pardon, maître...

BÉRANGER. — Et je vous pardonne bien volontiers, mon enfant ! De mon côté, j'ai essayé de vous remplacer aussi bien que j'ai pu... et je suis assez content... D'ailleurs ma journée n'a pas été mauvaise... Je me suis rendu compte que Lisette n'est plus pour moi et que celles de mes chansons dont on se souvient encore ne sont pas celles qui m'ont fait condamner jadis...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Ce sont pourtant les plus belles...

BÉRANGER. — Je l'ai cru très longtemps... mais j'étais dans l'erreur !... La Gloire, voyez-vous...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Qu'est-ce que c'est, maître, que la Gloire ?

BÉRANGER. — Heu... c'est une femme !...

Pendant ces dernières répliques, le premier jeune homme, le deuxième jeune homme et Marguerite se sont concertés afin de faire à Béranger une douce surprise et la voilà qui s'approche de Béranger en chantant :

MARGUERITE

Enfants, c'est moi qui suis Lisette
La Lisette du chansonnier
Dont vous chantez plus d'une chansonnette
Mutin et sur sous le vieux marronnier !
Ce chansonnier, dont le pays s'honore
Oui, mes enfants, m'aima d'un tendre amour.
Son souvenir m'encourageillit encore,
Et charmera jusqu'à mon dernier jour !

BÉRANGER. — Vous me demandez, mon enfant, ce que c'était que la Gloire ?... Eh ! bien, tenez, c'est cela... voyez-vous... cette chanson n'est pas de moi...

TOUS. — Oh !...

BÉRANGER. — Non... mais cela ne fait rien, elle est charmante tout de même !... Termine, mon enfant, la chanson de Bérat...

MARGUERITE

Si vous saviez, enfants,
Quand j'étais jeune fille,
Comme j'étais gentille !...
Je parle de longtemps !
Teint frais, regard qui brille,
Sourire aux blanches dents...
Alors, ô mes enfants,
Grisette de quinze ans,
Ah ! que j'étais gentille !

Béranger lui ouvre ses bras.

ET LE RIDEAU TOMBE

Béranger, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Les quatre dernières pièces que nous ayons publiées de M. Sacha Guitry : *la Prise de Berg-op-Zoom* (en 1913), *Pasteur*, *Mon père avait raison*, aujourd'hui *Béranger*, montrent d'étonnante façon la fertilité et la diversité de cet esprit. Au cours d'une conversation avec un collaborateur de *Comœdia*, M. A. d'Esparbès, il nous a d'ailleurs livré le secret du bonheur avec lequel il réussit tout ce qu'il entreprend au théâtre. C'est qu'*il aime le théâtre*, qu'il l'adore, et qu'écrire des pièces puis les jouer constituent pour lui les deux plus magnifiques occupations qui soient, alors que le théâtre fourmille de professionnels, auteurs, comédiens, directeurs, critiques, qui en vivent sans l'aimer.

Sans doute, n'est-ce pas encore assez de dire que M. Sacha Guitry aime le théâtre et qu'il l'adore. Il est le Théâtre même. Et nous pouvons imaginer que, lorsqu'il prend pour sujet d'un de ses ouvrages un personnage célèbre, prince de la science, ou de la fable, ou de la mimique ou de la chanson, ce n'est point avec l'idée simpliste de faire mieux connaître du public son sujet, d'en mettre en pleine lumière la particularité essentielle ou d'en révéler quelque particularité inédite, — cela se produit sans doute, mais par surcroît. Non, M. Sacha Guitry n'obéit alors qu'à l'impérieux besoin de réaliser scéniquement un personnage qui se dégage pour lui des limbes du passé et qu'il voit se camper très vivant aux feux de la rampe.

Pour Béranger, tout : amour, politique, affaires, tout se traduisait par des chansons ; pour M. Sacha Guitry tout se transmue en matière de théâtre.

***

Béranger dut à sa prodigieuse popularité d'être un des hommes de France qui furent les plus chansonnés, les plus mis à la scène, si nous nous en rapportons au répertoire de l'incomparable bibliothèque théâtrale constituée par les soins du collectionneur érudit qu'est M. Auguste Rondel. De son vivant, notre chansonnier national ou telle de ses œuvres avaient déjà fait le sujet d'une dizaine d'à-propos, de comédies ou d'opéras-comiques ; cela ne fit que continuer après sa mort, jusqu'en 1908 encore où le Théâtre des Célestins, à Lyon, représentait un acte en vers de Xavier Privas et Francine Lorée, *A la gloire de Béranger*.

De son côté, il avait, au début de sa carrière, écrit seul ou en collaboration quelques petites piécettes auxquelles, sans y attacher grande importance, il fait allusion dans cette partie de ses mémoires où il évoque les réunions amicales de sa jeunesse :

« ...Jouer la comédie fut un de nos grands divertissements, et je composais de petits vaudevilles pour nos fêtes particulières, ce qui rend plus extraordinaire le peu de plaisir que j'ai trouvé par la suite à aller au spectacle. »

Cependant certaines de ces pièces furent jouées un peu plus tard, au Vaudeville, et l'une, même, un vaudeville en un acte, *l'Habit de cour*, en collaboration avec Antier et Bilderbeck, fut représenté, il y a maintenant plus d'un siècle (en 1818) précisément sur cette même scène de la Porte-Saint-Martin.

***

La presse a, dans son ensemble, fait de vifs éloges de ces trois actes et de leur prologue ; mais ces éloges ne sont pas tous de la même qualité.

Ceux d'entre nos critiques qui sont vraiment des gens de théâtre, c'est-à-dire « aimant vraiment le théâtre » — et, par un phénomène assez curieux, maintes fois éprouvé, ce sont en même temps ceux-là qui ont, mieux que d'autres, le sens du vrai public — ont applaudi sans réserves *Béranger* et Sacha Guitry.

Ainsi M. Robert de Flers, dans *le Figaro*, juge ce *Béranger* charmant :

« L'art de M. Sacha Guitry, qui est incomparable, s'y joue avec une grâce et une adresse merveilleuses ; il sait évoquer, presque sans avoir l'air d'y prendre garde, un grand homme, une époque, des façons de penser et de sentir d'une aimable désuétude, le vin, le plaisir, la bonté, l'amour et toutes les prescriptions les plus obligeantes de « la bonne loi naturelle ».

Puis M. Robert de Flers fait un rapide exposé du prologue et des trois actes, et poursuit :

« Je voudrais vous avoir fait sentir la grâce de ces quatre tableaux où la Fantaisie et l'Histoire échangent leurs interprétations et leurs vérités. Il y règne une atmosphère de poésie, de bonne humeur et de jeunesse. M. Sacha Guitry a le sentiment merveilleux et profond de la jeunesse, de son ardeur, de sa richesse et de sa beauté. Et ce sentiment il l'a, étant lui-même très jeune, et tel qu'on ne l'éprouve à l'ordinaire que lorsqu'on ne l'est plus. On dirait que la ferveur de l'espoir vient s'y mêler à l'émotion du regret. C'est « une ivresse continuelle ; » c'est la fièvre de la raison » ; c'est la confiance dans la vie, c'est la certitude non pas que tout vous est dû, mais que tout vous est offert, c'est l'allégresse d'avoir en soi quelque chose de sacré et envers quoi, quelque usage que l'on en fasse, on ne peut être sacrilège. Etre jeune, cela s'apprend petit à petit et le plus souvent on ne le sait qu'au seuil de la maturité. M. Sacha Guitry l'a su tout de suite par la grâce de son génie. Il nous l'avait déjà prouvé dans *le Veilleur de Nuit*. Nous avons admiré de nouveau, chez l'auteur de *Béranger*, l'adorable privilège d'être jeune avant quarante ans. »

M. Antoine, à qui M. Sacha Guitry a dédié sa pièce, est d'avis qu'il ne faut pas chercher dans cette nouvelle comédie des valeurs de l'ordre de celles qui l'enthousiasmèrent pour *Mon Père avait raison*, ouvrage décisif — maintient le critique de *l'Information* — autant pour la carrière de l'auteur que pour le mouvement dramatique actuel :

« Il semble que l'écrivain ait eu la coquetterie, après une large démonstration de ce dont il est capable, dans une œuvre d'observation, de ne pas nous laisser oublier les premières grâces qui firent sa jeune réputation ; on croit sentir dans *Béranger* que Sacha a voulu se délasser par un retour vers sa délicieuse et jeune fantaisie, et qu'il s'y soit, une fois de plus, abandonné en toute liberté. Aucun point de contact entre les deux ouvrages, si rapprochés cependant, et voici un nouveau témoignage de la richesse et de l'ingéniosité inépuisable de l'écrivain.

» Bien que le triomphal *Pasteur* paraisse construit sur cette même formule de découpage d'épisodes choisis dans la carrière d'un grand homme, en réalité rien de plus différent que *Béranger*. Au Vaudeville, le spectacle s'ennoblissait de l'austère grandeur du modèle, notre émotion était profonde devant cette évocation de l'une des plus hautes figures de notre temps. Ici, tout est grâce, finesse et bonhomie souriante dans cette reconstitution du milieu du chansonnier et les allures si curieusement bohèmes et bourgeoises de toutes ces charmantes figures. Cependant, parmi les plus légères fantaisies, un puissant portrait semble descendre du cadre d'une peinture historique. Le désir qu'éprouvait sans doute Sacha de ménager un rôle digne de lui à un grand comédien l'a porté à introduire une figure traitée plus largement que les silhouettes chantonnantes de l'entourage du poète, et, ainsi, sa souriante et sentimentale comédie se relie aux meilleures de ses œuvres précédentes. J'entendis, autour de moi, et peut-être avec quelques superficielles raisons, évoquer Sardou à propos d'un printanier et alerte premier acte et de cette magistrale évocation de Talleyrand ; sans doute, *les Près Saint-Gervais* et certaines silhouettes de *Madame Sans-Gêne* pourraient servir de prétextes à un ingénieux rapproche-

ment qui, dans l'esprit de quelques-uns, n'était peut-être pas le témoignage d'une sympathie bien ardente ; cependant, même en l'accueillant, il faudrait encore reconnaître ainsi que le talent d'un auteur dramatique dont la pièce précédente fit songer à Becque, est vraiment exceptionnel, puisque à son sujet on peut rappeler deux maîtres du théâtre contemporain. »

M. Antoine résume alors le sujet de la pièce et fait remarquer avec quelle ingéniosité l'auteur, en nous montrant des femmes différentes et pourtant semblables, parvient à matérialiser la Lisette idéale des immortelles chansons :

» Mais, tout en s'abandonnant aux délices d'un sentimentalisme délicat et familier, ce qui, déjà, eût largement suffi à assurer le succès, l'auteur n'a point négligé de nous montrer le Béranger politique et le prodigieux retentissement de ses chansons sur les événements de l'époque. Le poète frondeur et révolutionnaire se dresse en face du Pouvoir et, en deux scènes de très grande allure, orchestrées des rumeurs populaires, des galops de l'escorte impériale, des roulements de voitures des Bourbons partant ou revenant de l'exil, Sacha oppose de main de maître au Talleyrand profond et cynique, la France libérale et les espoirs du jeune siècle. »

M. Adolphe Brisson écrit dans *le Temps* :

« Cela n'est pas de la comédie, ni du drame, ni proprement du théâtre. Et c'est de la poésie, c'est de la grâce. Un charme indéfinissable court à travers ces scènes éparses que relie un fil ténu. »

M. Lugné-Poe explique dans *l'Echair* :

« Sacha est un maître ; avec un petit morceau de vérité, il construit une pièce parfaitement agréable à ceux qui viendront l'entendre. Présentant Béranger, au biberon, ne vous déplaise, il se soucie de la vérité ou du théâtre comme un poisson d'une pomme. De quoi s'agissait-il, cette fois, sinon d'illustrer les chansons les plus jolies ? La guinguette du deuxième acte, où se déroule la scène de Talleyrand et Béranger, est-elle vraisemblable ? Cent fois non. Mais qu'est-ce que ça pouvait faire à Sacha Guitry qui a écrit sa comédie pour la Lisette, pour toutes les Lisettes et pour Talleyrand ? La figure casanière de Béranger lui permettait de broder, sans s'inquiéter beaucoup de la vraisemblance. Sacha Guitry a, selon son habitude, pris toutes les libertés et le public lui donnera certainement raison. »

M. A. Hermant écrit dans *Excelsior* :

« Dira-t-on que ces tableaux juxtaposés ressemblent un peu aux images d'Epinal ? M. Lucien Dubech a vu ces remises à la mode. M. Paul Souday n'en aime point les gros traits et les couleurs heurtées. La pièce de M. Sacha Guitry n'est pas image d'Epinal en effet. Rien n'est si délicat que son dessin, ni mieux fondu que ses couleurs. Le procédé seul de la composition est délibérément naïf, l'exécution est du dernier raffinement. »

Une particularité à noter : les journaux d'opinion, et des opinions les plus opposées, ont manifesté, par la plume de leurs critiques des appréciations toutes semblables et semblablement élogieuses.

Dans *l'Action française*, par exemple, M. Lucien Dubech estime que cette pièce, dans la série des œuvres de M. Sacha Guitry, sur plus d'un point marque un progrès :

« Son art, de plus en plus, s'humanise. Dans *Béranger*, il n'y a presque plus de ces mots d'auteur qui contribuèrent à fonder sa réputation et qui, pourtant, composaient un élément fragile. J'ai longtemps adressé à M. Guitry ce reproche que chez lui le cœur était la dupe de l'esprit ; il avait toujours peur de paraître ému : Dieu merci, maintenant il n'en a plus peur. Il me semble certain que pour tout ce qui relève de la mise en œuvre de ses rares moyens à l'intérieur d'une action, M. Guitry, mûri par la vie, atteint à la sûreté et la simplicité de la maîtrise. »

A l'autre pôle de la presse politique, dans *le Populaire*, M. Georges Pioch écrit :

« Cette œuvre est allègre, charmante, émue, non d'une véritable philosophie, mais d'une cordialité naturelle qui donne beaucoup et reprend peu. Deux vertus s'y opposent et s'y complètent, lesquelles sont présentes, d'ailleurs, dans presque toutes les comédies de cet auteur en qui s'épanouit nonchalamment le Don : une jeunesse d'accent qui semble devoir ne s'assoupir jamais, et une pensée précise, mélancolique, dolente, et vieille autant que la vie. »

Dans *la Victoire*, M. Benjamin Hue estime que M. Sacha Guitry a écrit là une attachante page d'histoire :

« Son *Béranger* mérite d'être placé dans cette galerie des gloires artistiques et littéraires qu'il s'est mis en tête de composer à notre intention. Il manquait à celui qu'on a appelé le « Chansonnier national » d'avoir été glorifié par le plus fantaisiste des dramaturges d'aujourd'hui. L'oubli est réparé. Et de quelle magistrale façon ! »

M. Roland Dorgelès qui se plaît, dans *la Lanterne*, à exprimer son opinion avec une franchise parfois brutale, ne trouve ici qu'à admirer, et il veut crier très haut son admiration :

« Quel talent prodigieux ne faut-il pas pour intéresser ainsi le public à une existence d'homme qu'on nous présente dépouillée, schématique, résumée en traits essentiels et presque sans intrigue, sans sujet. Rien ne se passe que la vie... Et c'est cependant profondément émouvant. »

***

Après l'heureuse idée d'avoir penché sur le berceau de Béranger une gracieuse muse inspiratrice et de nous faire apparaître, aux trois âges du poète qui correspondent aux trois actes suivants, trois incarnations successives de la Lisette du chansonnier, M. Sacha Guitry eut l'idée non moins heureuse de confier les quatre rôles à la même artiste, ce qui nous rend sensible et comme tangible l'idéal toujours pareil qu'à travers des matérialisations différentes le Poète suivit et poursuivit et chanta inlassablement au long de sa carrière. Et cette artiste, Mlle Yvonne Printemps, étant douée d'une voix exquise et chantant mieux qu'aucune Lisette ne chanta, ce fut un régal d'entendre, d'abord la pastorale du prologue, et puis *le Roi d'Yvetot*, détaillé avec la plus malicieuse finesse et repris avec un entrain endiablé.

M. Lucien Guitry, voulant remercier son fils de lui avoir donné coup sur coup les deux beaux rôles de *Pasteur* et de *Mon Père avait raison*, avait tenu à interpréter dans cette pièce un rôle, qui pouvait paraître épisodique, auquel il sut donner une couleur et un relief impressionnants. Impossible pour ceux qui l'ont vu de songer maintenant à Talleyrand sans revoir ce masque aux yeux d'abord aigus puis éteints sous les lortes arcades sourcilières et qui semble avoir été longuement modelé et patiné dans une atmosphère de luttes politiques et de diplomatie.

M. Sacha Guitry s'était réservé le personnage principal, Béranger, qu'il a ressuscité tel, exactement, que nous le montrent les estampes et les lithographies, et les mémoires des contemporains.

Et, pour terminer par un trait de petite documentation théâtrale, observons que les représentations de *Béranger* ont été arrêtées, cette année, à la Porte-Saint-Martin, le 11 avril, exactement à la date où avaient été arrêtées, l'an dernier, au Vaudeville, les représentations de *Pasteur*, qui avaient alors commencé, trois mois auparavant, à la même date que, cette année, *Béranger* : le 21 janvier ; de sorte que l'une et l'autre de ces pièces ont eu exactement le même nombre de représentations : 108. Ce sont de ces coïncidences chronologiques dont peu d'auteurs peuvent se passer la fantaisie.

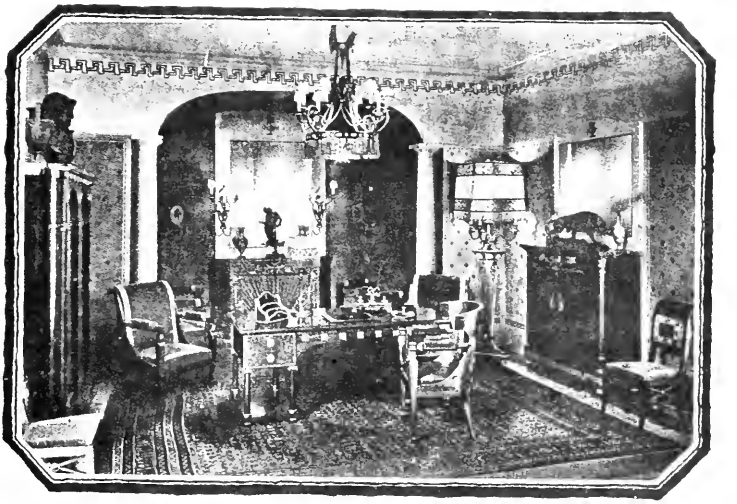
Mais les courriers de théâtre ne nous ont-ils pas révélé que M. Sacha Guitry célébrait, avec *l'étranger*, la seizième 100e de ses pièces ?

GASTON SORBETS.

GOUFFÉ-JEUNE

46 à 50 FAUBOURG SAINT-ANTOINE - PARIS

TÉLÉPHONE
ROQUETTE 06-82 - 83-70



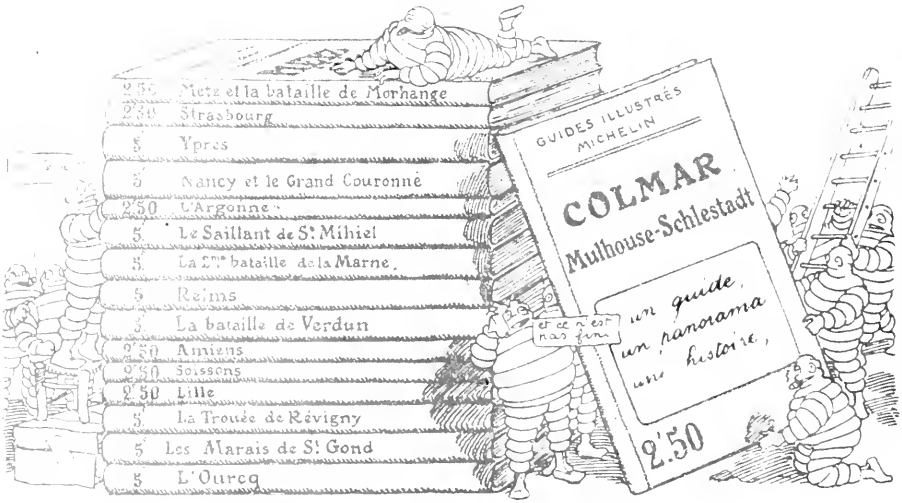
SES
AMEUBLEMENTS DE GOÛT
DANS TOUS LES STYLES
EN VOGUE.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE DU CATALOGUE "L"

Les Halles d'Ypres et la Cathédrale Saint-Martin avant et après la guerre.
D'après deux photos du Guide illustré Michelin : Ypres et les batailles d'Ypres.

Les 16 Guides illustrés Michelin des Champs de Bataille

actuellement parus contiennent :



LA PETITE ILLUSTRATION

THEATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIECES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

TOUS LES SOIRS A 8 H. 30
FALCONETTI
André LUGUET

Comédie en 3 Actes, de M. Jacques DEVAL
Lillian GREUZE
Lucien BAROUX
Renee CORCIADE
et Jeanne LOURY
et Pierre de GUINGAND

Copyright by Jacques Deval, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de representation reservés pour tous pays

La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

***(L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)**

France et Colonies . . . 80 francs — Etranger. . . . . 100 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

LA FLEUR DE FRANCE
la dernière trouvaille d'ORSAY
exerce une séduction subtile et profonde.

17, rue de la Paix-PARIS

UNE FAIBLE FEMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

JACQUES DEVAL

A MON CHER PÈRE, [illegible]

J. D.

M. JACQUES DEVAL.

Une faible femme *a été représentée pour la première fois, le 12 mai 1920, au Théâtre Femina*

PHOTOGRAPHIES H. MANUEL ET STUDIO-FEMINA

Copyright Jacques Deval, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

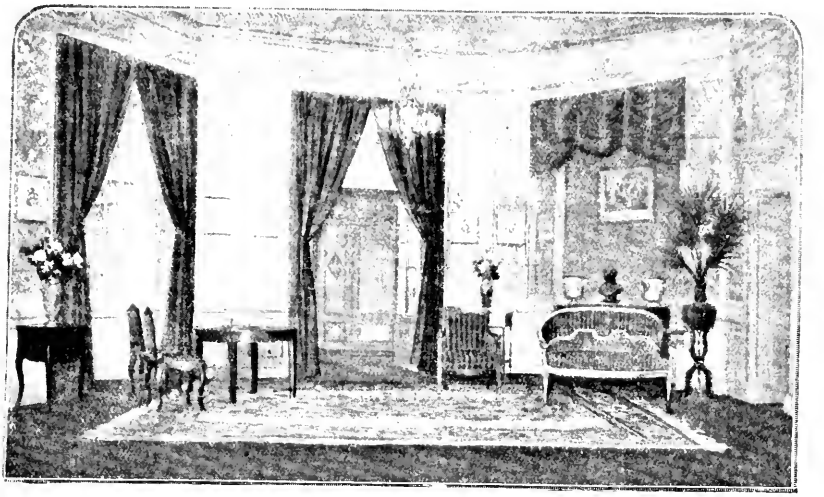
PERSONNAGES

Serge Paveneyge, 28 ans.	MM. Pierre de Guinguand.
Henri Fournier, 30 ans.	André Luguet.
Le baron de Claches, 60 ans.	Lucien Baroux.
Jean, valet de chambre d'Henri.	Grange.
Spadelli	Lucien Dubosc.
Le Journaliste	Castin.
L'Invité	Jean Ravennes.
Pacôme, valet de chambre de Serge	Vallée.

Arlette Leterne, 23 ans	Mmes Falconetti.
Mme Sézères, 50 ans	Jeanne Loury.
Jacqueline Sézères, 18 ans	Lillian Greuze.
La baronne de Claches	Renée Corciade
Mme Neyres	Arlo.
Une Invitée	Robbe.

Un Extra, un Maître d'hôtel.

Mlle Falconetti (Arlette Leterne).



Un boudoir fumoir chez Mme Sézères.

UNE FAIBLE FEMME

ACTE PREMIER

Un boudoir-fumoir attenant aux salons de Mme Sézères, qui donne une soirée dansante. Il est dix heures. Musique et jazz-band dans les salons. Le boudoir est doucement éclairé et tout exubérant de fleurs. Porte à gauche donnant sur l'antichambre. Porte au fond, donnant sur les salons. Fenêtre-baie, grande ouverte, à droite. Les meubles d'un boudoir qui se respecte et où l'on se respecte. Un fauteuil double, vulgo une conversation, à droite. A gauche, un grand canapé rond comme dans les musées, coiffé en son milieu d'une corbeille d'azalées. Table et chaises à droite, près de la fenêtre.

Scène première

L'EXTRA, LOUIS, (Le maître d'hôtel.)

L'EXTRA, (seul, à la porte du salon.) Je m'appuierais bien un tango avec la blonde noir et or.

LOUIS. — Peuh! Bien maigre...

L'EXTRA. — Affaire de goût. J'aime mieux sentir les genoux que les nichons.

LOUIS. — Vous dansez?

L'EXTRA. — Comme tout le monde. Quelques leçons chez Baradue. C'est indispensable...

LOUIS. — Ah?

L'EXTRA. — Il y a des salons si petits, vous savez. Et plus ils sont petits, plus il y a d'invités. Alors, allez donc circuler là dedans avec un plateau, si vous ne suivez pas le mouvement... (Un temps.) Qui c'est, le gros qui bascule la poule au diadème?

LOUIS. — Le singe.

L'EXTRA. — Je m'en voudrais de danser comme lui. Il rate tous les cercles. (Attentif.) Il doit se croire sur une pelouse pour sauter comme ça... Là... là... vous verrez qu'il ne changera pas de pied.

LOUIS. — A sa place, je préférerais changer de tête.

L'EXTRA. — Le fait est... Il est cocu?

LOUIS. — C'est probable, il n'y aurait pas de bon Dieu. (Prenant une boîte sur un guéridon.) Cigarette?

L'EXTRA. — Quelques-unes, je veux bien... Ça y est, encore un de raté. C'est pourtant simple...

Il esquisse le conte du tango. Entre Mme Sézères, qui regarde l'extra de dos.

Scène II

L'EXTRA, LOUIS, Mme SEZERES, ARLETTE, JACQUELINE SEZERES

Mme SÉZÈRES, se précipitant. — Oh! par exemple, cher monsieur, vous êtes un affreux égoïste!

L'EXTRA, se retournant. — Moi? Pas du tout, madame.

Mme SÉZÈRES. — Comment, vous dansez seul, et vous n'êtes pas un affreux égoïste!

L'EXTRA. — Si madame veut. Mais je suis aussi l'extra. (Amer.) Il y a des extras qui dansent.

Mme SÉZÈRES. — Je préfère ceux qui circulent.

L'EXTRA, s'inclinant. — Oh! madame est libre. (A Louis.) Cela vous déplairait-il de m'indiquer l'office?

Ils sortent.

Mme SÉZÈRES. — C'est inouï... Il n'y a plus de domestiques.

Elle va mettre un peu d'ordre dans les coussins du canapé.

ARLETTE, à Jacqueline. — Oh! ma petite Jacqueline. Vous avez une bien jolie robe. Elle est signée qui ?

Mme SÉZÈRES. — Demandez-lui.

JACQUELINE, contrariée. — Maman, je t'en prie... (A Arlette, froidement.) Je l'ai faite moi-même.

ARLETTE. — Mes compliments. Ce doit être affreusement difficile de faire une robe.

JACQUELINE, dévisageant les épaules nues d'Arlette. — Oh! vous savez... quand on a pris son parti de la faire tenir par les épaules...

Un petit froid.

ARLETTE. — Oui... vous avez réussi quelque chose de délicieusement jeune fille.

JACQUELINE. — Dame.

ARLETTE. — Et vos chapeaux? Je suis sûre que vous faites vos chapeaux?

JACQUELINE. — Oui.

ARLETTE. — Et ceux de votre mère?

JACQUELINE. — Non; ceux de mon père non plus. (A Mme Sézères.) Maman, tu permets que j'aille danser?

Mme SÉZÈRES. — Va, mon enfant... Et tiens-toi plus droite...

JACQUELINE. — Oui, maman, mais pour l'amour de Dieu perds l'habitude de me faire tes observations devant des étrangers. (A Arlette.) Chère madame.

Elle sort.

Scène III

ARLETTE, Mme SEZERES

ARLETTE. — Les étrangers... C'est moi qu'elle appelle les étrangers.

Mme SÉZÈRES. — Il ne faut pas faire attention, elle est folle.

ARLETTE. — Et son « Chère madame », vous avez entendu, son « Chère madame »!

Mme SÉZÈRES. — Une toquade.

ARLETTE. — Je ne sais pas pourquoi, mais elle me fait la tête.

Mme SÉZÈRES. — En attendant qu'elle vous saute au cou.

ARLETTE. — Elle est peut-être choquée que je sois venue à peine mon deuil terminé.

Mme SÉZÈRES. — Peuh!

ARLETTE. — Si, je suis sûre que c'est ça. Je n'aurais pas dû venir. C'est une folie que vous m'avez fait faire.

Mme SÉZÈRES. — Bah! à mon âge, je n'en fais plus faire de bien dangereuses.

ARLETTE. — Au mien, elles le sont toutes. En tout cas, je ne danserai pas. Je n'ose même plus me montrer!

Mme SÉZÈRES. — Ma chère petite, croyez-en une vieille amie de votre pauvre maman, vous êtes tout à fait ridicule. Il n'y a pas trois personnes ici qui sachent que vous avez été mariée. Vous n'avez pas l'air d'une veuve, vous avez l'air d'une jeune fille.

ARLETTE. — Ça ne fait rien, il n'y a tout de même que dix mois que ce pauvre oncle...

Mme SÉZÈRES. — Quel oncle?

ARLETTE. — Mon mari. J'étais vaguement sa nièce.

Mme SÉZÈRES. — J'ignorais. Mais c'était de l'inceste!

ARLETTE. — Oh! si peu! J'ai été si vaguement sa femme.

Mme SÉZÈRES. — Le fait est qu'à votre mariage il avait l'air d'un papa qui accompagne sa fille à sa première communion... Alors, il n'a pas été jusqu'à la confirmation?

ARLETTE. — Tout de même, si. Vous savez, la confirmation, c'est un sacrement qui ne se donne qu'une fois. Il aurait peut-être fait mieux, mais il est mort six mois après.

Mme SÉZÈRES. — Paix à ses cendres. Vous voilà libre, maintenant.

ARLETTE. — Si vous croyez que c'est gai. Robinson Crusoé aussi était libre!

Mme SÉZÈRES. — Ce ne sont pas les Vendredi qui vous manqueront. D'ailleurs...

ARLETTE. — Quoi, d'ailleurs?...

Mme SÉZÈRES. — Oh! si c'est un secret, je n'en parle plus.

ARLETTE. — Je n'en ai pas pour vous, vous le savez.

Mme SÉZÈRES. — Eh bien, ne connaissez-vous pas déjà deux gentils garçons qui ne souhaitent que l'esclavage?

ARLETTE. — Mon Dieu! Ça se sait déjà!

Mme SÉZÈRES. — Ecoutez, ma petite Arlette; il serait difficile de ne pas le savoir. Quand on ne vous voit pas avec l'un, c'est avec l'autre qu'on vous rencontre.

ARLETTE. — Pas toujours. Quelquefois je les emmène ensemble.

Mme SÉZÈRES. — Comme au Ritz, avant-hier.

ARLETTE. — Eh bien, quel mal y a-t-il?

Mme SÉZÈRES. — Que du bien, certainement. Vous faites le bien avec ostentation, voilà tout.

ARLETTE. — Tout de même, je ne m'affiche pas!

Mme SÉZÈRES. — Vous vous en fichez. Ça revient au même. C'est bien simple, je n'ai pas osé ne pas les inviter, ce soir.

ARLETTE. — Oh! vous êtes gentille!

Mme SÉZÈRES. — Du tout, mais savez-vous que vous devez être un cauchemar pour les maîtresses de maison?

ARLETTE. — Moi?

Mme SÉZÈRES. — Evidemment. Pour les dîners. Qu'une dame ait un mari et un amant, ça va, il y a un protocole. On met l'un à gauche... l'amant, et le mari au diable. Tout le monde est content. Mais, avec vous, on ne sait plus. Quel est le vrai, quel est le faux? On vous rencontre le mercredi avec Serge. Parfait, on fait sa table. Le jeudi on vous rencontre aux Français avec les deux, mais c'est Henri qui vous raccompagne. On grogne. On défait sa table et, crac, le samedi, c'est à l'Opéra qu'on vous retrouve, toujours entre les deux, — seulement c'est dans la voiture de Serge que vous rentrez chez vous.

ARLETTE. — Oui! ils me raccompagnent chacun leur tour.

Mme SÉZÈRES. — Chacun leur tour! Quand on a une table à faire. Je ne voudrais pas avoir sur la conscience les migraines que vous avez données.

ARLETTE. — Je ne peux pourtant pas envoyer de l'aspirine en réponse aux invitations!

Mme SÉZÈRES. — Non, mais, puisque nous en parlons, vous pourriez peut-être... Je ne sais pas, moi...

ARLETTE. — Lancer une proclamation?

Mme SÉZÈRES. — Sans aller jusque-là, par un signe discret, un je ne sais quoi, vous pourriez indiquer, suggérer votre prédilection. C'est très gentil d'être une devinette. Mon premier est Serge, mon second est Henri. Cherchez qui est mon tout. Mais comme le monde est bête, il ne trouve pas. Et comme

il est méchant, il se contente du pire. On croit encore que vous respectez les convenances, on croira bientôt que vous aimez la symétrie.

ARLETTE. — Pourquoi pas que je commence une collection!

Mme SÉZÈRES. — Et d'autant plus vite que Serge et Henri sont tous les deux très jolis garçons, très sympathiques, et dignes du meilleur choix.

ARLETTE, soupirant. — Hélas! A qui le dites-vous! Je veux vous poser une question. Vous avez remarqué que Serge Payeneyge et Henri Fournier me serrent de près. Est-ce depuis longtemps?

Mme SÉZÈRES. — Oui. Deux mois.

ARLETTE. — Vous avez remarqué que cela ne m'était pas insensible?

Mme SÉZÈRES. — Oui.

ARLETTE. — Bien. Vous êtes mon amie, et je vous crois plus fine que les autres. Je vous supplie de me répondre sincèrement. Avez-vous remarqué que Serge et Henri paraissaient faire vers moi de sérieux progrès?

Mme SÉZÈRES. — Mon Dieu, à leur place, je ne serais pas mécontente.

ARLETTE. — Et, à l'heure actuelle, croyez-vous que l'un d'eux, Henri ou Serge, Serge ou Henri ait le droit... enfin, m'ait fait toucher les épaules...

Mme SÉZÈRES. — Ma petite Arlette, ni Henri ni Serge ne sont des mufles ni des imbéciles. Si l'un d'eux a... comme vous dites, il doit être le dernier à le savoir. Vous pouvez avoir couronné sa flamme; il ne porte pas la couronne sur sa tête.

ARLETTE. — Sans doute, mais moi je n'ai rien trahi, rien livré?

Mme SÉZÈRES. — Petite malheureuse, puisque c'est ce que je vous reproche!

ARLETTE. — Enfin, s'il vous fallait jouer votre fortune?

Mme SÉZÈRES. — Je jouerais les deux. Pas gagnants, placés. C'est bien simple. Quand l'un vous porte votre tasse, l'autre y verse le sucre. Vous ne demanderiez jamais à l'un si votre robe lui plaît sans exiger de l'autre une opinion sur votre chapeau. Quand l'un vous embrasse les doigts vous ne vivez plus tant que vous n'avez pas trouvé une raison pour que l'autre vous baise la main. J'aurais des jumeaux que je vous les confierais.

ARLETTE, avec un grand soupir. — C'est effrayant. J'espérais encore que vous alliez m'éclairer. Mais c'est effrayant.

Mme SÉZÈRES. — Qu'est-ce qui est effrayant?

ARLETTE. — Vous me jurez le secret?

Mme SÉZÈRES. — Je vous le jure.

ARLETTE. — Plus que le secret, le silence?

Mme SÉZÈRES. — Tout ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous! Je pantèle, moi!

ARLETTE. — Eh bien, je m'en doutais déjà, mais maintenant j'en suis sûre, je les aime tous les deux.

Mme SÉZÈRES. — Pas d'amour!

ARLETTE. — Si, d'amour.

Mme SÉZÈRES. — Ma pauvre enfant, vous êtes folle!

ARLETTE. — Que voulez-vous que je vous dise!

Mme SÉZÈRES. — Mais c'est du vice!

ARLETTE. — Je ne sais pas si c'est du vice ou de la vertu, mais je les aime.

Mme SÉZÈRES. — Enfin, il y en a bien un, en cherchant, que vous préférez?

ARLETTE. — Oui. Celui avec lequel je suis. Et encore, j'ai tout de suite envie que l'autre arrive.

Mme SÉZÈRES. — Et ils ne se sont pas encore égorgés?...

ARLETTE. — Ils n'y pensent même pas. Chacun sent trop bien que je l'aime; il croit que c'est l'autre que j'amuse.

Mme SÉZÈRES. — Mais, sapristi! Je vous comprendrais encore si Serge et Henri se ressemblaient. Je me dirais : c'est le type d'homme qui lui plaît. Mais il est impossible d'être plus le contraire de Serge qu'Henry. C'est le jour et la nuit.

ARLETTE. — Je le sais bien. Ce n'est pas leur type que j'aime, c'est eux-mêmes. Je vous jure que ce n'est pas du désir ni de la coquetterie; je les aime, avec mon cœur. Comme vous dites, c'est le jour et la nuit, eh bien, j'aime le jour parce qu'il est gai, et la nuit parce qu'elle est douce. J'aime Henri parce que je le sens fort, clair, attentif, orgueilleux, parce qu'il sait ce qu'il veut, parce qu'il sent le grand air, le soleil, les sports; parce qu'il me parle un peu comme à une petite fille; c'est toujours lui qui décide, qui organise...

Mme SÉZÈRES. — Eh bien, à la bonne heure!

ARLETTE. — Oui, mais Serge, vous ne savez pas comme il est tendre, sensitif, exquis! Il devine ce que je pense avant que je l'aie pensé. Il a une âme adorable, des timidités émouvantes. On dirait que je suffis à le faire vivre. Et une douceur, un goût du silence, un sens de la tendresse! Quand Henri me regarde, c'est à lui que j'appartiens : quand Serge me parle, je suis toute à lui. L'un me convainc, l'autre me persuade. Avec Henri, j'ai peur de lui, avec Serge j'ai peur de moi. Henri obtient de moi tout ce qu'il demande...

Mme SÉZÈRES. — Et Serge tout ce qu'il ne demande pas. C'est peut-être pire.

ARLETTE. — Non, ce n'est pas pire, parce que j'aime Henri autant que j'aime Serge.

Mme SÉZÈRES. — Et eux? Il y en a bien tout de même un qui vous aime moins que l'autre?

ARLETTE. — Non. Je suis sûre que non. Je suis sûre qu'ils m'aiment tous les deux de toutes leurs forces. Je leur ai fait des chagrins, exprès. Henri a crié, Serge s'est tu, tous les deux ils ont souffert. Je me suis arrêtée, parce que les consolations reviennent cher.

Mme SÉZÈRES. — Tout cela est très gentil, ma petite Arlette. L'un soupire, l'autre aspire. Mais vous devez bien comprendre que cela ne pourra pas toujours durer. Vous donnez l'ongle à l'un, le doigt à l'autre pour compenser, puis la main au premier en consolation, puis le bras au second par équité...

ARLETTE. — Vous me trouvez stupide?

Mme SÉZÈRES. — Et cruelle. Je sais bien que les petits cadeaux n'entretiennent pas que l'amitié, mais tout a une fin.

ARLETTE, souperant. — Surtout eux. Ils commencent à avoir une faim du diable.

Mme SÉZÈRES. — Parbleu! c'est la folle enchère que vous courez! Les mains, les yeux, les lèvres, ça va. Vous en avez deux. Mais le cœur, mon petit! de petits cadeaux en petits cadeaux, vous sentez bien qu'il faudra en arriver là, et que, fatalement, un beau jour... ou une belle nuit, il y en aura un qui marquera le pas pendant que l'autre marquera le point. Et le chagrin de l'un vous gâchera le bonheur de l'autre.

ARLETTE, résolue. — Ah! vous avez raison. Il faut que je me décide.

Mme Sézères. — Il est grand temps.

Arlette. — Mais, comment faire, mon Dieu!

Mme Sézères. — Je ne sais pas, moi! Pile ou face, la courte paille!

Arlette. — Je tricherais.

Mme Sézères, inspirée. — Et si je vous donne un conseil, le suivrez-vous?

Arlette. — Oui.

Mme Sézères. — Jurez-le-moi.

Arlette. — Quand je saurai.

Mme Sézères. — Jurez toujours, ça n'engage à rien.

Arlette. — Et puis oui, je vous jure! Et sérieusement. Je suis trop malheureuse, après tout.

Mme Sézères. — Eh bien, voilà. Vous savez qu'ils vont venir ce soir...

Arlette, tout heureuse. — Ils me l'ont promis.

Mme Sézères. — Et vous, vous allez me promettre, et vous promettre, que le premier des deux qui entrera dans le salon...

Arlette. — Fermera la porte derrière lui?

Mme Sézères. — A double tour, oui.

Arlette. — Et l'autre?

Mme Sézères. — Ah! l'autre! l'autre! Je ne sais pas, moi. Il prendra le deuil. Il entrera au couvent. Il déchirera vos photographies.

Arlette. — Oh!

Mme Sézères. — Soyez tranquille. Il les recollera. D'ailleurs, dites-vous que, s'il doit souffrir, il n'a pas de temps à perdre pour commencer. Le printemps arrive, c'est excellent pour sécher les mouchoirs, le printemps. Il faut qu'il nous revienne dans un état possible, la saison prochaine. Le danseur est rare, vous ne pensez pas à ça, vous!

Arlette, timide. — Si je partais avant qu'ils arrivent?

Mme Sézères, avec force. — Non. Vous avez fait une promesse.

Arlette. — Parbleu! ce n'est pas vous qui la tiendrez... Ah! et puis tant pis! Plus j'irai et moins je pourrai. Autant ce soir. Dire que mon sort dépend peut-être d'un chauffeur de taxi!

Mme Sézères. — Ma pauvre enfant, si vous saviez le nombre de choses, à Paris, qui dépendent d'un chauffeur de taxi! (Arlette et Mme Sézères se dirigent vers la porte du salon. Sur le seuil, Mme Sézères s'arrête.) Et maintenant, Arlette, cherchez bien. Auquel souhaitez-vous le bon chauffeur?

Arlette, réfléchit. — Oh! je ne sais pas... j'ai de la peine...

Scène IV

UN INVITÉ, Mme DE CLACHES, ARLETTE, Mme SÉZÈRES

Mme Sézères. — Baronne, vous connaissez Mme Leterne, n'est-ce pas? (La baronne incline la tête, à Arlette.) Vous connaissez la baronne de Claches, Arlette?

Arlette. — Mais certainement! (Elle avance vers Mme de Claches en souriant.) Comment allez-vous, chère madame?

Mme de Claches, très franchement. — Je vais, chère madame.

L'Invité. — Ah! chère amie!... Quelle délicieuse soirée! Comme on est loin de tout! Et avec cette musique, ces corbeilles, comme on se sent meilleur, plus bienveillant. Je ne sais si vous êtes comme moi, le tango me rend à l'innocence.

Mme Sézères. — Il ne me le faut pas perdre, c'est déjà quelque chose.

Mme de Claches. — C'est vrai que par des nuits pareilles on oublie tout ce qui n'est pas elles. On voudrait finir avec les fleurs...

L'Invité. — Aux dernières étoiles...

Mme Sézères. — Vous avez encore quelques heures devant vous, je vous les laisse. (A Arlette.) Venez-vous?

Elles sortent.

Scène V

PREMIER INVITÉ, Mme DE CLACHES

Mme de Claches. — Mutile! Mutile!... Sale mutile!

L'Invité. — J'ai entendu.

Mme de Claches. — Mes lettres.

L'Invité. — Vous les avez.

Mme de Claches. — Non. C'elles du pyjama.

L'Invité. — Je les ai brûlées.

Mme de Claches. — Menteur, goujat!

L'Invité. — Prenez garde. Vous allez m'insulter.

Mme de Claches. — Savez-vous qui l'a, cette lettre?

L'Invité. — Puisqu'elle est brûlée... (Autre ton, très embêté.) Dites qui?

Mme de Claches. — Mme Vadiche. Ça vous étonne? Si elle ne s'était pas vautrée dans mon pyjama...

L'Invité. — Pas du tout. Mme Vadiche est venue prendre le thé, au passage...

Mme de Claches. — Ça la connaît, les passages.

L'Invité, enchaînant. — Sa tasse est tombée...

Mme de Claches. — Et elle l'a suivie. En tout cas, mon cher, quand vous changez de livre, vous pourriez changer de reliure.

L'Invité. — J'ai eu tort, c'est entendu. Mais passons marché : ne me parlez plus de Mme Vadiche et je ne vous parlerai pas de Serge Paveneyge. Ça va?

Mme de Claches. — Serge Paveneyge? Vous êtes fou? Il pense bien à moi!

L'Invité. — Non. Mais vous pensez à lui. C'est tout un.

Mme de Claches. — Je ne trouve pas. Mais, puisque vous voulez le savoir, je le trouve tout à fait charmant, et, quand ça me dira, je ne viendrai pas vous demander la permission.

L'Invité. — C'est celle de Mme Leterne qu'il faudrait.

Mme de Claches. — En tout cas, mon cher, vous voilà fixé : quand il voudra.

L'Invité. — Quand il voudra, alors je respire!

Mme de Claches. — Ah? C'est un défi? Eh bien, je vous apprendrai à douter de moi. Et puis, ça me changera d'un mutle, du voyou et du goujat que vous êtes.

Scène VI

L'INVITÉ, LA BARONNE, LE BARON DE CLACHES, ARLETTE

Arlette et le baron entrent sur cette fin de dit.

De Claches, navré. — Oh! pardon!

L'Invité. — Du tout, mon cher de Claches! Vous ne nous dérangez pas. Mme de Claches me racontait une dispute de cochers de fiacre.

De Claches. — Ah! ah! Eh bien, moi, monsieur, j'ai rencontré, en 1880, un cocher d'Urbaine qui s'appelait Firmin. Ce garçon-là, qui était plutôt jeune, figurez-vous...

Mme DE CLACHES, au [illegible] — Vous m'excuserez, mon ami, j'ai promis ce two-step. [illegible] Votre bras.

Ils sortent.

Scène VII

ARLETTE, LE BARON DE CLACHES

ARLETTE, [illegible] — Alors, ce garçon-là !...

DE CLACHES, tapotant les mains d'Arlette. — C'est fini, il est mort. C'était pour leur faire peur. D'ailleurs, j'étais tranquille, quand j'arrive, ma femme file, c'est un réflexe, chez elle. (Il s'assied à la table de bridge.) Alors, je vous tais celle de la Pompadour ?

Ce disant, il bat un jeu de cartes.

ARLETTE. — Elle est bonne ?

cœur est votre ceci, et le valet de trèfle votre [illegible] Compris ?

ARLETTE. — Oui...

[illegible]

Scène VIII

Mme SEZERES, LE BARON DE CLACHES, ARLETTE

Mme SÉZÈRES, [illegible] — Tiens ! vous interrogez notre Cagliostro ?

DE CLACHES. — Cagliostro était plus heureux. Il n'avait pas d'âge.

Mme SÉZÈRES. — Bas ! Vous savez le dicton. On a l'âge que l'on paraît.

Serge Henri Mme Sezeres Arlette

L'arrivée de Serge Payenevge et d'Henri Fournier chez Mme Sezères.

DE CLACHES. — Pour les peines de cœur, excellente : on lui fait dire ce qu'on veut.

ARLETTE. — Alors, non, c'est inutile.

DE CLACHES. — Vous ne direz pas toujours ça. Si c'est la voix du Destin toute pure que vous voulez entendre, il y a la traversière de Diogène !

ARLETTE. — Va pour la traversière.

DE CLACHES. — D'abord, quelle est la question que vous posez ?

ARLETTE. — Vous êtes bien curieux.

DE CLACHES. — Ce sont mes petits bénéfices.

ARLETTE. — Eh bien, voilà... Il doit arriver quelqu'un... je veux dire quelque chose... ou autre chose. Alors, je voudrais savoir si c'est ceci qui arrivera, ou si c'est cela. C'est tout.

DE CLACHES. — Votre confiance m'honore. Enfin !... Une question. Ce quelqu'un, ce quelque chose ou cette autre chose cela dépend-il de votre volonté ?

ARLETTE. — J'ai peur que non.

DE CLACHES. — Bon ! Alors, la traversière ira. (Il bat les cartes.) Coupez... Merci... Tirez une carte... une autre... Regardez-les.

ARLETTE. — Valet de cœur et valet de trèfle.

DE CLACHES. — Bien. Retenez-les. Le valet de

DE CLACHES. — Jusqu'à celui où l'on disparaît.

Mme SÉZÈRES, à Arlette. — Eh bien ? toujours décidée ?

ARLETTE. — Puisqu'il le faut.

Mme SÉZÈRES. — Absolument. Tant pis pour le second. Et puis, dites-vous qu'il vaut toujours mieux appartenir à un homme qui a la chance pour soi. (Au baron qui étale ses cartes de plus en plus.) Mais ce n'est pas une table qu'il vous faut, baron, c'est un champ de manœuvres !

DE CLACHES. — Attendez... attendez... C'est très, très curieux... je crois que j'ai bafouillé...

ARLETTE, pousse un grand cri. — Oh !...

Scène IX

SERGE, HENRI, Mme SEZERES, ARLETTE, LE BARON DE CLACHS

Entrent par la porte des salons Henri et Serge, côte à côte ; tout souriants, ils se dirigent vers Mme Sézères. Arlette est rayonnante.

HENRI. — Chère madame, mes hommages...

Poignées de main.

SERGE. — Chère madame...

Il baise la main de Mme Sézères.

HENRI, *à Arlette.* — Déjà là, madame!

ARLETTE. — Comment, déjà? Il est très tard.

SERGE. — C'est moi qu'il faut pardonner. Henri est passé me prendre, mais j'avais quelques épreuves à corriger. Il a voulu m'attendre à toutes forces. Il croit même qu'il m'a aidé.

HENRI. — Où reconnaîtrait-on ses amis, si ce n'est dans les épreuves! (*A Arlette.*) N'est-ce pas que c'est gentil, ce que j'ai fait là?

ARLETTE, *un peu troublée.* — Oui, oui, très...

HENRI. — Je suis comme ça, moi. Ça ne me coûte pas.

Mme SÉZÈRES, *troublée.* — Oh! ça ne vous coûte pas? Qu'est-ce que vous en savez?

HENRI. — Dame, puisque je le fais.

DE CLACHES, *se levant et va à Arlette.* — Charmant! Je me suis trompé. Tout est à refaire...

ARLETTE. — Oui, oui, je sais...

DE CLACHES. — Comment, vous savez!...

ARLETTE. — Intuition... D'ailleurs, les consultations gratuites ne valent jamais rien.

DE CLACHES. — Oh! mais, je vais recommencer... Et je demanderai le prix fort.

ARLETTE. — Non, non... Merci. Je ne suis pas en fonds. Et je ne crois plus aux cartes.

DE CLACHES. — Le bon Dieu vous punira. (*A Mme Sézères.*) Chère amie?

Mme SÉZÈRES. — Cher ami?

DE CLACHES. — Présentez-moi donc ces messieurs. Je les rencontre très souvent, je serais heureux...

Mme SÉZÈRES, *appelle Henri.* — Monsieur Fournier. Ecoutez donc... (*Présentant.*) Monsieur Henri Fournier, champion mondain, le Le Lubez de la raquette, le de Fouquières du polo, monte comme un jockey, chasse avec les rajahs, a le bouton des équipages Meunier et d'Uzès; le parfait gentilhomme de sports...

DE CLACHES. — Monsieur...

Mme SÉZÈRES. — Le baron de Claches, notre éminent sociologue, de l'Académie des sciences morales.

HENRI. — Monsieur, très honoré. J'ai beaucoup entendu parler de la baronne de Claches...

Mme SÉZÈRES. — Arlette! Voulez-vous me prêter M. Paveneyge un moment...

ARLETTE. — Je vous le donne.

Mme SÉZÈRES, *présentant.* — Monsieur Serge Paveneyge, le compositeur distingué que vous savez. Se donne pour passer inapereu autant de mal que pour atteindre la gloire s'il la voulait.

DE CLACHES. — Monsieur...

Mme SÉZÈRES. — Le baron de Claches, notre éminent sociologue...

SERGE. — Très flatté, monsieur. J'ai beaucoup entendu parler de la baronne de Claches.

DE CLACHES. — Lui aussi?

Mme SÉZÈRES, *rompant les chiens.* — Oh! Arlette, voulez-vous être un ange?

ARLETTE. — Je ne demande que ça.

Mme SÉZÈRES. — Allez me chercher mon mari! Je voudrais lui parler pour le souper. Si j'y vais moi-même, je le connais, il filera.

ARLETTE. — Mais je ne sais pas où il est!

HENRI. — Je l'ai vu tourner autour de la négresse du jazz-band.

SERGE. — C'est une fausse négresse.

Mme SÉZÈRES. — Raison de plus. Dépêchez-vous!

DE CLACHES. — Il va se fourrer du noir partout.

Arlette part vers les coulisses.

HENRI, *chantant.* — Un ange déployant ses ailes...

Scène X

DE CLACHES, Mme SÉZÈRES, SERGE, HENRI

DE CLACHES. — Cette jeune dame est délicieuse.

Mme SÉZÈRES. — Arlette? Je ne connais pas plus exquis.

DE CLACHES. — Et très intelligente, je crois.

HENRI. — Très intelligente: elle adore les sports.

DE CLACHES. — Elle est mariée?

Mme SÉZÈRES. — Veuve.

DE CLACHES. — A son âge, ce n'est pas un état, c'est une transition. On doit lui prêter des tas d'amants.

SERGE, *très sec.* — Pas que je sache.

HENRI, *de même.* — Ni moi.

Mme SÉZÈRES. — Elle se tient très bien. (*Regardant Serge et Henri.*) Un peu imprudente quelquefois. Mais je l'aime beaucoup, et je ne la laisserai pas faire une bêtise.

DE CLACHES. — Soyez tranquille. C'est probablement quelqu'un qui l'aimera encore plus qui la lui fera faire. D'abord, elle n'a aucune volonté.

Mme SÉZÈRES. — Qu'est-ce que vous en savez!

DE CLACHES. — Dame! Une femme à qui il doit arriver quelque chose, ou autre chose, et qui...

Mme SÉZÈRES. — Qu'est-ce que vous racontez là?

SERGE. — Et qui...?

DE CLACHES. — Je ne raconte rien. Je cite. Pas plus tard que tout à l'heure, savez-vous pourquoi je lui tirais les cartes?

Mme SÉZÈRES. — Le secret professionnel, baron!

DE CLACHES. — Pardon. Je n'ai rien promis.

SERGE. — Le baron est juge.

HENRI, *fredonnant.* — Racontez-nous ça, grand-père, racontez-nous ça!

DE CLACHES. — Eh bien, je rencontre Mme Leterne au moment où je venais me faire une petite réussite... c'est une vieille manie, j'adore ça...

Mme SÉZÈRES. — Où mènent les mauvaises fréquentations!

DE CLACHES. — Bref, Mme Leterne me dit: « Ce n'est pas pour vous, c'est pour moi que vous allez la faire, votre réussite. Il doit m'arriver quelque chose... ou autre chose... je voudrais savoir laquelle. »

SERGE. — Et de quoi s'agissait-il?

DE CLACHES. — J'ignore. Mais je lui ai demandé si cela dépendait de sa volonté, elle ne le savait même pas!... Eh bien, vous n'avouerez qu'une jeune femme qui...

Mme SÉZÈRES. — Baron, vous avez une âme de concierge. Vous devez boire du café au lait toute la journée et lire les feuilletons du *Petit Journal*, les pieds sur une chaufferette (*Entre eux et chair*) ou dans le plat, mon ami.

HENRI. — Cette petite histoire ne prouve rien. Mme Leterne s'amusait, voilà tout. Pour autant que je la connais, la volonté ne lui manque pas.

Mme SÉZÈRES. — Et, en tout cas, je ne sais pas si elle est capable de vouloir fermement quelque chose, mais je sais qu'il y a des choses qu'elle est capable de ne pas vouloir avec la dernière énergie.

SERGE. — Je crois que vous avez raison, madame.

HENRI, Serge... Et en énergie, tu t'y connais un peu.

SERGE. — La patience la remplace si bien!

Entre Jacqueline Sézères.

Scène XI

JACQUELINE, Mme SÉZÈRES, LE BARON DE CLACHES, HENRI, SERGE

Mme SÉZÈRES. — Qu'est-ce qu'il y a, tu ne danses plus?

JACQUELINE. — Si. Ma barrette s'est tordue, je viens la redresser. Oh! monsieur Fournier, vous qui avez les doigts solides, vous devriez essayer. (Elle lui donne longuement la barrette.)

Mme SÉZÈRES. — Tu n'as pas vu Mme Leterne?

JACQUELINE. — Non... si... je ne sais pas.

Mme SÉZÈRES. — Elle cherche ton père; mais je commence à croire qu'il faut que j'y aille moi-même. Accompagnez-moi, baron. Nous ferons un tour dans les salons et je vous déposerai à la négresse.

DE CLACHES. — Comme vous me connaissez!

Ils sortent.

Scène XII

JACQUELINE, HENRI, SERGE

JACQUELINE. — Il y a longtemps que vous êtes là?

HENRI. — Non. Nous arrivons.

JACQUELINE. — Et vous ne dansez pas?

SERGE. — Pas moi. J'ai assez travaillé.

JACQUELINE. — Et vous, monsieur Fournier?

HENRI. — Tout à l'heure, peut-être. Je veux faire un tour d'abord.

JACQUELINE. — Invitez-moi. Tous les danseurs sont assommants, ce soir.

HENRI. — Mais moi aussi je suis assommant quand je danse! Ce n'est pas de notre faute, c'est celle des danses d'aujourd'hui. Avant, quand on avait trop dansé, on avait des courbatures, maintenant on a la migraine. Je vous demande les prochains lanciers... Voilà votre barrette.

JACQUELINE. — Merci... Alors, vous ne m'invitez pas?

HENRI, contraint. — Avec joie! Avec reconnaissance!... Je vais revenir vous chercher. Mais je crois avoir vu un vieil ami... (A Serge). Tu sais Rainvil?... Je reviens... (Il sort.)

Scène XIII

JACQUELINE, SERGE

JACQUELINE, qui a regardé Henri sortir. — Vous croyez ça, vous?

SERGE. — Quoi?

JACQUELINE. — Rainvil?

SERGE. — Oui. Evidemment.

JACQUELINE. — Enfin!... (Silence.) Je voudrais vous parler.

SERGE. — C'est facile.

JACQUELINE. — Pas du tout. C'est très difficile. Mais je voudrais quand même.

SERGE. — Une confidence.

JACQUELINE. — Oui, d'abord.

SERGE. — Ah!... Et ensuite?

JACQUELINE. — Je ne sais pas.

SERGE. — Ah!

JACQUELINE. — Que je vous tiendrai...

SERGE. — Ah!

JACQUELINE. — Et que vous me rendre.... Enfin, que nous nous rendrons.

SERGE. — Hum. Voyons toujours la confidence. Malheureusement, nous allons être dérangés tout de temps.

JACQUELINE. — Non. Ce n'est pas long.

SERGE, va à la porte du fond. — Eh bien, venez vous asseoir ici...

Jacqueline s'installe. Silence.

JACQUELINE. — C'est le commencement qui est difficile.

SERGE, d'une voix encourageante. — Appelez-moi : Mon père et récitez le *Confiteor*... Et, si je vous gêne, parlez au canapé, j'entendrai très bien.

JACQUELINE, résolue. — Eh bien... C'est votre ami, M. Fournier!

SERGE. — C'est mon ami.

JACQUELINE. — Il a beaucoup de confiance en vous?

SERGE. — Je crois, oui.

JACQUELINE. — Il est bon, n'est-ce pas?

SERGE. — Une brioche.

JACQUELINE. — Et quel bel homme!

SERGE. — Magnifique.

JACQUELINE. — Et intelligent!

SERGE. — A en mourir.

JACQUELINE. — Eh bien, puisqu'il est si intelligent que cela, pourquoi n'a-t-il pas encore vu que je l'aimais?

SERGE. — Vous aimez Henri?

JACQUELINE. — Oui. C'est ça la confidence.

SERGE. — Et... c'est sérieux? (Jacqueline fait un signe de tête.) Très sérieux? (Même signe.) A quoi le voyez vous?

JACQUELINE. — Ça, si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien.

SERGE. — Mais vous en savez quelque chose. Enfin, vous êtes sûre?

JACQUELINE. — J'en mettrais ma main au feu, jusqu'au coude.

SERGE. — Eh bien, alors ?... Hyménée! Hyménée!

JACQUELINE. — Il faut être deux. Je vous dis qu'il n'a rien vu, rien entendu! Je ne peux tout de même pas l'épouser sans qu'il le sache?

SERGE. — Faites ce qu'il faut.

JACQUELINE. — J'ai fait tout ce qu'une jeune fille d'aujourd'hui peut se permettre...

SERGE. — Et Dieu sait!...

JACQUELINE. — Il ne me reste à faire que ce qu'il ne faut pas! Je lui parle comme à un petit bébé, je presse ses mains comme des citrons, je passe mon temps à lui répéter que j'adore la musique... Il aurait dû comprendre...

SERGE. — Vous ne pouvez pourtant pas lui faire une déclaration.

JACQUELINE. — Non... Pas moi. Il faudrait que je trouve quelqu'un... un ami commun...

SERGE, taquin. — Qui diable pourrions-nous trouver! Voyez-vous qui? Le baron de Claches.

JACQUELINE. — Il est idiot. Non, j'avais pensé à quelqu'un de très intelligent, qui ait beaucoup de tact, de persuasion...

SERGE. — Attendez... Attendez un peu. Beaucoup

de tact, de persuasion, très intelligent... mais c'est tout moi, ça!

JACQUELINE. — Vous voulez bien! C'est vrai!

SERGE. — Pourquoi pas? Je vous trouve très gentille, très, très gentille!

JACQUELINE. — Mais, sérieusement, comment allez-vous lui dire ça?

SERGE. — Ah! je ne sais pas... Sournoisement, sans aucun doute. Surtout s'il ne s'y attend pas. Fournier est très gentil, mais, comme caractère, c'est du fer. Même pour le conduire, il faut le laisser passer devant. Je vais lui parler de vous, avec enthousiasme, lui en dire tout le bien que nous en pensons... J'aurai les menottes toutes prêtes dans la poche et, au premier abandon, au premier faiblissement, crac!... aux violons, aux violons de la noce.

JACQUELINE. — Si vous faites ça, vous serez mon meilleur ami!... Eh bien, et vous, vous ne me remercierez pas?

SERGE. — Moi?

JACQUELINE. — Dame!

SERGE. — Pauvre enfant. La passion l'égare.

JACQUELINE. — Elle ne m'aveugle pas. Tout de même, c'est une jolie épine que je vous retire du cœur.

SERGE. — Une épine! Quelle épine? Qu'est-ce que vous voulez dire?

JACQUELINE. — Vous ne comprenez pas?

SERGE. — Mon Dieu, non!

JACQUELINE. — Oh! Vous allez me dire que vous n'aimez pas Mme Leterne.

SERGE. — Je ne vais rien vous dire du tout, d'abord ; ensuite, je ne vois pas qu'il y ait un rapport quelconque... Expliquez-vous.

JACQUELINE. — Aimez-vous Mme Leterne, oui ou non?

SERGE. — Je vous assure, mademoiselle, que vous êtes très indiscrète et que vous me gênez.

JACQUELINE. — Soit! Je n'ai rien dit. Excusez-moi.

Elle se lève.

SERGE, la faisant rasseoir. — Attendez. Comme on dit en géométrie, supposons le théorème démontré. De quelle épine s'agit-il?

JACQUELINE. — Eh! de M. Fournier, parbleu!

SERGE. — M. Fournier n'aime pas Mme Leterne!

JACQUELINE. — Allons donc! Il l'aime autant que vous. Et vous le savez bien.

SERGE. — Vous n'êtes qu'une petite fille. Parce que vous avez vu M. Fournier très aimable avec Mme Leterne, très empressé, très camarade, vous vous êtes fabriqué un petit roman où il n'y a rien de vrai. C'est la jalousie qui vous fait parler.

JACQUELINE. — Pas vous! C'est une justice à vous rendre.

SERGE. — D'abord, il n'y a qu'à les voir. Deux garçons. Ils ne pensent qu'à jouer, à se taquiner; c'est tout juste s'il est poli avec elle. Dès qu'ils sont ensemble, ils ne songent qu'à se précipiter sur un tennis, à monter à cheval ou en périssoire. Ah! on ne peut pas dire qu'ils se contemplent! Quand ils partent, ils ne font toujours penser à deux gamins qui vont chercher des nids.

JACQUELINE. — On en construire un. Ah! vous êtes bien vous-même! Parce que, pour vous, l'amour c'est un bavardage tendre avec les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, vous ne croyez, vous n'espérez et vous ne craignez que cela! Comprenez donc que ça peut être autre chose, l'amour! Ça peut être la fièvre de la course, le défi des forces. On peut se griser ensemble d'un single de tennis comme d'un nocturne de Chopin, du grand soleil comme des étoiles; et quand une femme et un homme se trouvent en face tout émus de leur force, le cœur battant, le sang fouetté, quand ils sont jeunes et qu'ils sont beaux, si vous croyez qu'ils ne pensent pas à l'amour, eh bien, mon pauvre ami...

SERGE, ironique. — Peut-être...

JACQUELINE. — Les sports! Mais c'est plus dangereux que la musique! Le cheval, c'est un peu l'enlèvement! La périssoire, c'est déjà la gondole! Et la nage! Est-ce qu'ils ont nagé ensemble?

SERGE. — Quelquefois, je crois.

JACQUELINE. — Il l'aime, je vous dis. A sa façon, mais il l'aime, et rien ne dit que sa façon n'est pas meilleure que la vôtre. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus! Est-ce qu'il ne la recherche pas tout le temps? Et sa voix! Vous n'avez donc pas entendu sa voix, quand il lui parle?

SERGE. — Ah! je ne sais pas...

JACQUELINE. — Et elle! Etes-vous donc si sûr qu'elle ne l'aime pas?

SERGE. — Non. Pas cela. Cela, je ne le crois pas.

JACQUELINE. — Vous n'en savez rien. Croyez-moi, nous faisons bien de nous défendre. Parlez de moi à M. Fournier le plus tôt possible. Oh! je n'y mets pas d'amour-propre! Je suis une jeune fille, c'est entendu, mais il ne m'est pas défendu de préparer son bonheur à la femme que je serai.

SERGE. — Je ne vous blâme pas...

JACQUELINE. — Et vous m'aiderez? Nous allons nous aider, n'est-ce pas?

SERGE, tranquillement et tristement. — Non. Ce n'est plus possible. Vous venez de me faire entrevoir des choses auxquelles je n'avais pas songé. Je veux réfléchir.

JACQUELINE. — Prenez garde au temps perdu.

SERGE. — Aucun bonheur ne se fait rapidement... Pardonnez-moi de vous laisser... Nous n'avons plus rien à nous dire, d'ailleurs, que : Bonne chance... Et je vous le dis de tout mon cœur.

JACQUELINE. — C'est tout?

SERGE. — Oui.

JACQUELINE. — Ah! tenez! Vous n'êtes qu'un amoureux. Si M. Fournier est un amant, vous êtes perdu.

SERGE. — Peut-être...

Il sort vers la salle de bal. Entre Arlette.

ARLETTE, entrant. — C'est moi qui vous chasse, monsieur Paveneyge?

SERGE, s'arrêtant. — Du tout... Je reste.

ARLETTE. — Non, non, allez... (Hésitation de Serge.) Allez, je vous dis.

Serge sort et, comme Jacqueline va sortir aussi, Arlette l'arrête.

Scène XIV

ARLETTE, JACQUELINE, puis LA BARONNE DE CLACHES

ARLETTE. — Pourquoi vous en allez-vous, Jacqueline?

JACQUELINE. — Mais... Je vais danser.

ARLETTE. — Écoutez-moi un moment. (Jacqueline s'arrête.) Pourquoi me faites-vous la tête?

JACQUELINE. — Je ne vous fais pas la tête.

ARLETTE. — Si. Je vous ai fâchée? (Jacqueline secoue la tête négativement.) En quoi faisant?

JACQUELINE. — Vous ne m'avez rien fait.

ARLETTE. — Alors, si vous ne voulez plus être mon amie, je vous défends d'être désagréable avec moi.

JACQUELINE. — Je me surveillerai.

ARLETTE, résigné. — Bien... Ce serait si simple de m'expliquer.

JACQUELINE. — Vous ne comprendriez pas. Nous n'avons pas le même caractère.

ARLETTE. — Ce n'est pas une raison, je vous aime bien quand même.

JACQUELINE, éclatant. — C'est-à-dire que je ne demande qui vous n'aimez pas!

ARLETTE. — Hein!

JACQUELINE. — Vous aimez tout le monde, mais quant à voir le chagrin que vous pouvez faire...!

ARLETTE. — Moi, je fais du chagrin? A qui? A vous?

JACQUELINE. — Certainement non, pas à moi! Rien ne me fait de chagrin, à moi, vous entendez. Mais quand je vois un malheureux garçon, un gentil garçon, un bon garçon, qui a du talent, du cœur, de l'intelligence, une réputation, qui dépense tout ça à vous aimer, lui, quand je vois la peine que vous lui faites en l'aimant bien, comme vous dites, eh bien, je vous assure que ça ne me donne pas du tout envie d'être de vos amies, pas du tout.

ARLETTE. — Pardon, ma petite Jacqueline, de qui s'agit-il?

JACQUELINE. — Elle le demande! Enfin, qu'est-ce que vous lui reprochez, à M. Paveneyge?

ARLETTE. — Mais rien du tout!

JACQUELINE. — Qu'est-ce qui lui manque, à M. Paveneyge?

ARLETTE. — Mais rien du tout.

JACQUELINE. — De quel droit le rendez-vous malheureux, alors? Pourquoi lui faites-vous croire que vous l'aimez?

ARLETTE. — Je ne le lui fais pas croire.

JACQUELINE, avec autorité. — Si! Alors, pourquoi êtes-vous coquette avec d'autres, pourquoi hésitez-vous? Pourquoi ne l'épousez-vous pas? Quand on aime les gens on les épouse.

ARLETTE. — Mais je ne suis pas assez sûre, je veux réfléchir...

JACQUELINE. — De long en large, ça peut durer cent ans! Et puis, mazette, vous êtes difficile! Des dons superbes...

ARLETTE. — C'est vrai.

JACQUELINE. — Du cœur...

ARLETTE. — Beaucoup.

JACQUELINE. — Un avenir...

ARLETTE. — Merveilleux.

JACQUELINE. — Un joli garçon, très joli garçon...

ARLETTE. — Ça, oui.

JACQUELINE. — Eh bien? Au lieu de vous compromettre, de vous amuser, de flaner, si vous ne voyez pas ce qui vous reste à faire, ce n'est pas moi qui vous le dirai.

ARLETTE. — Vous avez peut-être raison, Jacqueline. Je vais voir.

JACQUELINE. — Encore voir

ARLETTE, presque suppliante. — Eh bien, non, je vous l'avoue, je suis presque décidée.

JACQUELINE. — Il faut l'être tout à fait. Quand vous aimerez mieux, je vous aimerai davantage.

Entre Mme de Claches.

Scène XV

LES MÊMES, Mme DE CLACHES

Mme DE CLACHES, passant la tête sans entrer. — On potine?

JACQUELINE. — Du tout. Nous parlions de M. Paveneyge.

Mme DE CLACHES, intéressée, entre. — Ah?

JACQUELINE. — N'est-ce pas que c'est un homme charmant... madame de Claches?

Mme DE CLACHES. — Oh! tout à fait.

ARLETTE. — Mais je n'ai jamais dit le contraire...

Mme DE CLACHES. — Et une nature très fine...

JACQUELINE, à Arlette. — Et une nature très fine, ah!... Et qui rendra sa femme très heureuse.

Mme DE CLACHES, machinalement. — Certainement. (Sursautant.) Il se marie?

ARLETTE. — Pas que je sache.

JACQUELINE, les yeux sur Arlette. — Mais il se mariera... Il se mariera... Il se mariera...

Elle sort

Scène XVI

ARLETTE, Mme DE CLACHES

Mme DE CLACHES. — Certainement qu'il est bien gentil, ce Paveneyge. Et on lui rendrait beaucoup plus justice, s'il n'était pas toujours avec M. Fournier.

ARLETTE. — Comment cela?

Mme DE CLACHES. — Eh! M. Fournier l'éteint un peu, n'est-ce pas... Il est difficile de briller à côté de M. Fournier.

ARLETTE, protestant. — Oh!...

Mme DE CLACHES. — Et puis, enfin, M. Fournier a une autorité dans le regard, une allure, un air insolent avec les hommes. Ah! quel protecteur il doit être pour une femme, celui-là.

ARLETTE. — Il y a des femmes qui aiment mieux protéger.

Mme DE CLACHES. — Celles qui vieillissent. Mais pour une femme toute jeune, un peu faible de caractère, comme il y en a tant, chère amie, quel appui, quel maître qu'un tel homme. Il n'a peut-être pas un cerveau supérieur, mais dans la vie de tous les jours, en palier, il doit faire encore sa bonne petite moyenne. Et puis, quels muscles, quel torse, quelle allure!...

ARLETTE. — Oh ça, c'est un athlète.

Mme DE CLACHES. — En voilà un qui doit guérir le vague à l'âme, tenez.

ARLETTE. — Vous croyez?

Mme DE CLACHES. — J'en ai l'idée. Allons, venez danser.

ARLETTE. — Je ne peux pas. Je quitte à peine le deuil. Mais surtout ne vous gênez pas pour moi. Je suis très bien ici. Je réfléchis... J'ai des visites... J'entends la musique... je vous en prie... allez...

Mme DE CLACHES. — J'ai promis une danse... je reviendrai... Ne pensez pas trop à M. Fournier.

Elle sort.

Scène XVII

ARLETTE, p., SERGE

Arlette, toute à ses songeries, ne s'aperçoit pas d'abord de l'hésitation de Serge.

SERGE. Mme Sézères m'a dit que vous êtes toute seule, ici... Je ne vous ennuie pas?

ARLETTE. Jamais. Asseyez-vous à côté de moi, là, et parlez-moi.

SERGE. De quoi? Oh! de qui?

ARLETTE. De ce que vous voudrez... De vous... De moi... De nous... Et M. Fournier qu'est-ce qu'il fait?

SERGE, joyeux. Je ne sais pas... Je crois qu'il danse avec la petite Sézères.

Pour elle.

ARLETTE. Regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez, Serge?

SERGE. Rien.

ARLETTE. Alors, dites-moi tout.

SERGE. Je suis triste.

ARLETTE. Vous ne voulez pas que je vous console?

SERGE. Essayez.

ARLETTE. — Comme c'est malin! Vous avez mal aux dents? Vous venez d'apprendre que vous êtes poitrinaire?

SERGE. Non. Cardiaque.

ARLETTE. Vous ne vous en doutiez pas?

SERGE. Si. C'est une sale maladie.

ARLETTE, calme. Pas quand elle est contagieuse!

SERGE. Oh! Arlette, je vous en supplie. Ne plaisantez pas, je vous assure qu'en ce moment je suis très malheureux. Je ne peux pas vous dire pourquoi, mais je suis très malheureux... Je vous aime, Arlette.

ARLETTE. Eh bien, ce n'est pas une catastrophe, ça?

SERGE. — Si, Arlette. Je vous aime trop, et je ne vous ai pas assez. J'ai placé tout mon bonheur entre vos mains, et quand je vous vois courir ailleurs, vous amuser, j'ai toujours peur qu'il tombe et qu'il se casse. Il faudrait que vous soyez toujours là et je n'aurais jamais peur.

ARLETTE. Vous êtes jaloux?

SERGE. Je ne veux pas l'être. Je n'en ai pas le droit. Mais quelquefois l'angoisse me prend que vous ne soyez pas honnête...

ARLETTE. — Pas honnête!

SERGE. — Oh! comprenez-moi. Mais nous jouons un jeu terrible. Pour gagner j'apporte tout, mon âme, mes forces, ma pensée, j'apporterais ma vie. Et j'ai si peur qu'au moment de gagner vous vous leviez en disant que c'était pour rire, comme les enfants qui crient « Ponce! » quand on va les attraper.

ARLETTE. Pourquoi dites-vous cela? Vous savez bien que je méprise le flirt.

SERGE. — Oui, mais je vous sens parfois si lointaine, si inattentive. Vous m'échappez si facilement. Pour une partie de tennis, pour une course à cheval vous quittez tout...

ARLETTE. — Puisque je reviens...

SERGE. — C'est si grave, un grand amour, Arlette! J'ai tant rêvé de posséder le vôtre, de traverser la vie avec lui, comme on marche dans la nuit avec une lumière tremblante qui vous éclaire et qu'on protège. Parfois, en pensant au bonheur que vous êtes je suis épouvanté de mon Destin.

ARLETTE. Il ne faut pas, Serge... J'ai pour vous une profonde, une absolue tendresse, et, quand vous parlez ainsi, il y a toujours quelque chose de moi qui vient se blottir entre vos bras...

SERGE. Peut être, mais vous ne m'aimez pas!

ARLETTE. Je n'aime personne davantage.

SERGE. Les jours d'été sont les plus longs et les plus beaux, et ce sont eux qui se lèvent le plus vite.

ARLETTE. Et qui vous dit que la nuit sera encore si longue? Comprenez-moi, Serge! En ce moment, ce n'est pas vous que je cherche, c'est moi-même.

SERGE. Cherchez-vous de mon côté...! Je vous ai dit tout mon amour. Je vous ai ouvert mon âme tout entière. C'est à vous de comprendre et de venir maintenant; je ne veux ni vous conquérir ni vous surprendre, parce que vous verriez qu'il y a plus de joie à vouloir son bonheur qu'à le subir. Je ne veux pas vous avoir prise, mais vous avoir reçue; mais ayez pitié, Arlette. Vous me coûtez plus de courage et de souffrance à vous attendre qu'à vous gagner. Qu'est-ce qui vous retient encore? Quand vous êtes près de moi, Arlette, tout ne vous semble-t-il pas miraculeusement simple. Ne sentez-vous pas que nous vivrions dans l'amitié merveilleuse de tous les artistes, de tous les musiciens, de tous les poètes, et que je vous aimerais avec une âme insatiable.

ARLETTE, ému. — Parlez encore, Serge!

SERGE. Je serais à vos pieds comme un enfant timide et caressant, et toujours étonné. Nous nous servirions des mots comme tout le monde, mais nous en ferions des choses merveilleuses. Et le silence serait plus beau encore... Arlette! je vous aime!

ARLETTE, abandonnée. Mon Serge!... (Elle se laisse glisser dans ses bras et Serge lui donne un long baiser.) C'est fou, ce que nous faisons là.

SERGE. Vous le regrettez déjà!

ARLETTE. Non, Serge. Ce n'est pas vous qui avez pris mes lèvres, c'est moi qui vous les ai données. Il y a des heures où je suis à vous autant que vous pouvez le rêver, des heures où vous pourriez tout me demander...

SERGE. Je ne pense qu'à tout vous donner, à ces heures-là!... Vous me permettez de vous raccompagner ce soir?

ARLETTE, très tendre. — Oui.

SERGE. Et vous me jouerez la sérénade de Tchaïkowski, vous savez, celle dont vous disiez qu'il ne faudrait la jouer que dans la nuit... et à peine...

ARLETTE. — Oui.

SERGE, exubérant de joie. — Oh! Arlette!... Arlette!... Merci! Merci!

Et, comme Serge veut l'embrasser encore, elle arrête le baiser sur les lèvres de Serge avec sa main qu'elle porte ensuite à ses propres lèvres.

Scène XVIII

LES MÊMES, Mme SEZERES

Mme SÉZÈRES, entrant. — Ne vous dérangez pas, ce n'est que moi.

SERGE. — Nous n'en demandions pas davantage.

Mme SÉZÈRES. Insolent? Je m'en vais tout de suite, soyez tranquille.

SERGE. Faites ça et je me tue.

Mme SÉZÈRES. — Si j'en étais sûre!

ARLETTE. — Ayez au moins un beau geste avant de mourir: allez me chercher une orangeade.

SERGE. — Je refuse. Ce n'est pas assez difficile! Voulez-vous que je vous apporte le lustre? les cheveux de Mme de Claches? la tête de M. Sézères? Sur un plateau et je danserai pour vous.

ARLETTE. — Pas tout à la fois; l'orangeade d'abord, très sucrée.

SERGE. — Soit. J'y vais, et, avec l'aide de Dieu, je la ramènerai vivante.

Il sort.

Scène XIX

Mme SEZERES, ARLETTE

Mme SÉZÈRES. — Mes compliments. Vous l'avez mis dans un joli état.

ARLETTE, prenant les mains de Mme Sézères. — O mon amie, mon amie... laissez-moi vous embrasser!

Mme SÉZÈRES. — Mais oui, mais oui, et appelez-moi Serge, si ça vous fait plaisir... (Arlette l'embrasse.) Alors... l'élu, le vainqueur, c'est lui?

ARLETTE. — Oui... c'est lui!... Si vous saviez, nous étions assis, là, et il m'a dit des choses...

Mme SÉZÈRES. — Grisantes?

ARLETTE. — Non. Pas grisantes. Graves, émouvantes. Maintenant, il est gai, mais si vous l'aviez entendu tout à l'heure... Il a eu des paroles qui appelaient mon âme sur mes lèvres. Je ne savais plus où j'avais la tête.

Mme SÉZÈRES. — Sur son épaule, probablement.

ARLETTE. — Et même, maintenant, je ne sais plus où j'en suis. C'est lui qui me raccompagne tout à l'heure... Vous allez me trouver folle... Je lui ai promis de le garder un peu. Je veux qu'il me parle encore.

Mme SÉZÈRES. — Soyez tranquille, il n'a pas tout dit. Buvez votre orangeade, et vous filerez tous les deux à l'anglaise, je vous le permets.

ARLETTE. — Merci.

Mme SÉZÈRES. — Et je suis bien contente, ma chérie, bien contente... Allons, vous n'avez pas besoin de moi, je continue ma ronde. Partez quand vous voudrez... Et téléphonez-moi, un de ces matins.

Elle sort.

Scène XX

ARLETTE, puis SERGE, puis HENRI

SERGE, entre presque en chassé-croisé avec Mme Sézères. — Et une orangeade, une!

ARLETTE. — Est-elle assez sucrée?

SERGE. — Je crois.

ARLETTE. — Il ne faut pas croire. Goûtez...

SERGE, trempant ses lèvres. — Parfaite, pouah!

HENRI, entrant par la porte des salons. — Tiens, tu es ici, toi (A Arlette.) Mme de Claches m'a dit que vous étiez seule. Je venais vous consoler.

SERGE, son ton, depuis cette rentrée d'Henri jusqu'à la fin de l'acte, redevient posé, et même frais vis-à-vis d'Henri sans ostentation compromettante pour Arlette, toutefois. — On est mieux ici qu'avec tous ces gens qui dansent sans savoir pourquoi.

Il remonte vers la baie-fenêtre ouverte.

HENRI. — Si au moins ils savaient comment. Je viens de danser un fox-trott avec la grosse Mme Servaques. C'est effrayant! Ses pieds ne touchaient pas terre.

ARLETTE. — Eh bien?

HENRI. — Elle a passé son fox-trott à chat perché sur mes escarpins!... La petite Sézères danse mieux. Elle danse même très bien, cette petite. C'est effrayant comme elle danse bien.

ARLETTE. — Pourquoi effrayant!

HENRI. — Elle danse comme si c'était arrivé.

ARLETTE, piquée. — C'est une jeune fille mal élevée, voilà tout ce que ça prouve.

HENRI. — Pauvre petite! Ça ne prouve que son innocence... sa redoutable innocence...

ARLETTE. — Oui, oui, je sais. La neige aussi donne des brûlures. Il paraît qu'elles sont très dangereuses... Eh bien, où est M. Paveneyge?

SERGE, de la baie. — Ici. Il fait une brise délicieuse. Venez.

HENRI, à Arlette. — Je vous défends bien d'y aller.

SERGE. — C'est l'heure exquise!

HENRI. — L'heure exquise des fluxions de poitrine.

ARLETTE. — Vous entendez? Mon manager me le défend. Vous n'avez plus qu'à revenir.

SERGE. — Une minute. Je cherche la Grande Ourse.

HENRI. — Tu vas te faire mordre. (A Arlette.) Qu'est-ce que vous avez comme manteau, ce soir?

ARLETTE. — A peu près rien. Ma cape. Pourquoi?

HENRI. — J'ai une idée épatante.

ARLETTE. — Vous ne vous refusez rien.

HENRI. — Asseyez-vous là, je vais vous l'expliquer. Je suis venu avec la Fiat. J'ai le plein d'essence, nos phares sont chargés. Vous embrassez Mme Sézères. Comme je sais me contenter de peu, je lui serre la main. Nous filons sur la pointe des pieds. Je vous enroule dans les couvertures de l'auto. Je mets en marche. Et droit sur Fontainebleau voir si nous y sommes! En pleine nuit. Vous verrez cette chasse, avec les phares, dans la forêt. Sans compter que je connais, près de Fontainebleau, une petite vache qui travaille très bien et qui fabrique un lait excellent.

ARLETTE. — Pas ce soir.

HENRI. — Oh! Pourquoi?

ARLETTE. — Parce que...

HENRI. — J'irai doucement...

ARLETTE. — Non.

HENRI. — Je vous laisserai conduire...

Serge a quitté la baie. Il vient d'abord vers Arlette et Henri, puis il a un mouvement d'arrêt et dirige ses pas vers les salons avec un haussement d'épaules résigné.

ARLETTE, le voyant. — Où allez-vous?

SERGE. — Je vais me montrer un peu.

HENRI. — Comme tu es bon.

ARLETTE. — Ne manquez pas Mlle Sézères pour le prochain tango. Il paraît que c'est sensationnel.

SERGE. — Je n'aime pas la danse.

ARLETTE. — Ce n'est pas de la danse, c'est de la pantomime. Voulez-vous que je demande la permission pour vous à M. Fournier? Mais méfiez-vous, c'est grisant, à juger aux propos qu'il me tient.

SERGE. — Ah?

ARLETTE. — Il veut m'emmener à Fontainebleau, boire du lait, en robe de bal! Qu'est-ce que vous en pensez?

SERGE, mélancoliquement. — Mais... que ça vous amuserait peut-être...

Il sort.

Scène XXI

ARLETTE, HENRI

HENRI. — Alors, vous ne voulez pas?

ARLETTE. — Non. Je n'aime pas la chasse. Je n'aime pas le lait et je n'aime pas Fontainebleau.

HENRI. — Et vous ne m'aimez pas.

ARLETTE. — Il n'en est pas question.

HENRI. — Je sais, je sais, ce n'est pas mon heure.

ARLETTE. — Quoi?

HENRI. — Ce n'est pas mon heure. Si vous m'aimiez en ce moment, vous ne m'aimeriez pas ailleurs. Et je préfère que vous m'aimiez ailleurs.

ARLETTE. — Écoutez, Henri...

HENRI. — D'abord, ne m'appelez pas Henri. Je ne suis pas Henri, ici.

ARLETTE. — Ni ici, ni ailleurs, désormais. Par exemple! Vous avez été insupportable six semaines pour me forcer à vous appeler Henri au lieu de « Monsieur »...

HENRI. — Vous trouvez ça joli, comme prénom, « Monsieur »?

ARLETTE. — Non. Mais Henri est parfaitement incorrect.

HENRI. — Incorrect! Ma sœur ne m'appelle que comme ça.

ARLETTE. — Je ne suis pas votre sœur... Et maintenant que je me suis résignée...

HENRI. — Oh! résignée!

ARLETTE. — Oui, résignée, à vous donner votre nom de baptême, vous me faites l'affront de... oh!

HENRI. — Vous ne me comprenez pas.

ARLETTE. — Comprenez-moi, ça reviendra au même. Nous sommes devenus beaucoup trop intimes, monsieur Fournier, depuis quelque temps...

HENRI, tranquillement. — Et ça ne fait que commencer.

ARLETTE. — Oh! vous avez juré d'être odieux, ce soir!

HENRI. — Non, mais je suis prêt à le jurer.

ARLETTE. — Qu'est-ce que je vous ai fait?

HENRI. — A moi, rien du tout. C'est Arlette que je défends.

ARLETTE. — Contre qui?

HENRI. — Contre madame Leterne.

ARLETTE. — Ça ne fait qu'un.

HENRI. — Jamais de la vie! Quand j'ai offert de filer à Fontainebleau, tout à l'heure, c'est madame Leterne et sa robe de bal qui ont répondu non à monsieur Fournier et à sa cravate blanche. Arlette, avec son petit tailleur et ses bottes montantes aurait sauté de joie et répondu oui. Honte à madame Leterne!

ARLETTE. — Je vous défends de m'en dire du mal.

HENRI. — Ni du mal ni du bien. Je la connais à peine. Celle que je connais, et que j'aime de toutes mes forces, c'est Arlette, une jeune femme qui n'a pas froid aux yeux, qui a des bras pour serrer et des jambes pour courir ; qui a son sang aux lèvres, et pas du rouge, qui a les oreilles et les joues roses d'avoir respiré, dont les cils brûlent au soleil et dont la gorge bat à grands coups sous le corsage...

ARLETTE. — Voulez-vous vous taire!

HENRI. — Et celle-là, Arlette, je n'ai pas besoin de poésie ni de musique pour l'aimer, moi! Elle m'a pris tout entier parce que je la connais tout entière, depuis ses pieds que j'ai rechaussés, jusqu'à ses cheveux que j'ai renoués.

ARLETTE. — Henri, Henri, tairez-vous!

HENRI. — Vous rappelez-vous le jour où nous avons poursuivi un lièvre dans la forêt de Sénart? Comme nous avons couru, la main dans la main?...

ARLETTE. — Oui...

HENRI. — Et le grand rocher, quand je vous ai prise, pour vous porter... J'avais la bouche dans vos cheveux... vos cheveux qui sentent l'églantine...

ARLETTE. — Et ceux de Jacqueline, qu'est-ce qu'ils sentent?

HENRI. — Au diable les cheveux de Jacqueline! C'est une petite fille, et vous êtes une femme, toute une femme... Arlette!... Arlette!...

ARLETTE. — Henri, Henri! il ne faut pas...

HENRI. — Vous êtes à moi, Arlette! Tu es à moi parce que nos chairs se sont déjà si souvent rencontrées qu'elles se sont reconnues, qu'elles se veulent...

ARLETTE. — Ayez pitié, Henri... Je ne suis pas une défendre...

HENRI. — Pourquoi te défendre? Te défendais-tu, le jour où je t'ai **portée** entre mes bras à Montlhéry, pour descendre de la vieille tour...?

ARLETTE. — J'avais le vertige.

HENRI. — Moi aussi, le vertige de tes yeux... Souviens-toi, mon amour, j'avais passé un bras sous tes genoux, et l'autre à tes épaules, pour que ton visage soit plus près du mien... Et ta gorge palpitant contre moi, comme si ton cœur battait dans ma poitrine. C'était mieux qu'un baiser...

ARLETTE. — Henri...

HENRI. — Et à un moment, tes bras, tes beaux bras m'ont enlacé plus fort, ta tête s'est renversée, et j'ai dû, moi, m'appuyer à la muraille pour ne pas tomber... Te souviens-tu, Arlette?

ARLETTE. — Je ne veux pas me souvenir...

HENRI. — Arlette...! Arlette!... M'aimes-tu?

ARLETTE. — Je ne veux pas t'aimer... Je ne veux pas t'aimer... (Elle tombe dans ses bras, vaincue et désolée.)

HENRI. — Mon Arlette, écoute, ne dis rien, même pas oui. Jeudi, jeudi soir, à quatre heures... je t'attendrai... chez moi... (Arlette a une faible révolte, à peine un geste des épaules.) Ne me dis pas que tu viendras... tu ne le sais pas toi-même...

ARLETTE, lamentablement obéissante, au fond. — Je ne viendrai pas...

HENRI. — Et ce soir, ce soir, à Fontainebleau, il faut, je veux que tu m'accompagnes...

ARLETTE. — Puisque je ne peux pas!...

HENRI. — Il faut venir... je le veux. Et nous allons partir... tout de suite... Ah! mais! (Il va au bouton et sonne.)

ARLETTE. — Qu'est-ce que tu... qu'est-ce que vous faites.

HENRI. — Je sonne pour notre vestiaire.

ARLETTE. — Oh!... Mais j'ai promis à S.... à M. Paveneyge...

HENRI. — Ça ne fait rien. Il comprendra, je lui expliquerai.

ARLETTE. — Est-ce que vous devenez fou? (Entre un valet de pied.)

Scène XXII

ARLETTE, HENRI, LE VALET DE PIED, puis SERGE

HENRI. — Mon vestiaire, le 41. Et celui de madame, le...?

ARLETTE. — Le... le 25 (Entre Serge venant des salons. Arlette se précipite vers lui.) Ah!... Monsieur Paveneyge!... Votre numéro de vestiaire, vite.

SERGE. — Je n'en sais rien. (Il fouille dans ses gousets.) Nous partons?

ARLETTE. — Oui. (Elle prend des mains le numéro que Serge vient de retrouver. Au valet de pied.) Le 42. Le 41, le 42 et le 25. (Sort le valet de pied.) Nous accompagnons monsieur Fournier, il nous emmène tous les deux en auto, boire du lait à Fontainebleau, et chasser dans la forêt.

SERGE, à Arlette. — Oui, oui, j'ai compris... C'est lui qui va à la chasse, et c'est moi qui perds ma place.

HENRI, s'approchant. — Mais tu sais, mon vieux, si tu as toujours la migraine...?

ARLETTE. — J'ai des cachets.

SERGE. — Non, non. Tu as raison. Allez tous les deux, j'aime mieux rester. (A Henri.) Je te ferais rater le gibier.

HENRI, mollement. — Mais non, mais non...

ARLETTE. — Et je veux qu'il vienne, moi! (A Serge dans les yeux.) Je veux que vous veniez.

Serge fait un signe d'acceptation fataliste et résigné.

HENRI. — Mais oui, mais oui... Seulement, la Fiat n'a que deux places? Je ne vois pas comment il va s'asseoir.

ARLETTE. — En lapin.

SERGE, bas à Arlette. — Vous pouvez le dire...

HENRI. — En lapin, à la chasse, tu as du courage. Enfin...

SERGE, amer. — Et puis, si je vous gêne, je courrai derrière la voiture.

Revient le valet de pied avec les trois vestons. Arlette, Henri, Serge s'emmitouflent.

HENRI. — J'aurais tout de même bien voulu saluer Mme Sézères.

ARLETTE, riant. — Ah! non!... Je voudrais déjà être partie.

HENRI. — Vous voyez que ça vous amuse, maintenant.

Revient le valet de pied avec les trois vestons. Arlette, au milieu d'eux, comme entre les gardes.

Scène XXIII

LES MÊMES, Mme SÉZÈRES, Mme DE CLACHES, JACQUELINE, entrant ensemble.

Mme SÉZÈRES, suffoquée. — Eh?...

JACQUELINE et Mme DE CLACHES, indignées. — Oh!

HENRI, se précipitant. — Ah! madame Sézères! J'étais navré de partir sans vous serrer les mains.

Mme SÉZÈRES. — Serrez, mon ami, serrez.

HENRI. — Je les emmène à Fontainebleau, danser la séguedille et boire du manzanilla.

Mme SÉZÈRES, regardant Arlette. — C'est une plaisanterie?

HENRI. — Du tout. J'enlève Mme Leterne, qui enlève Serge. Nous nous enlevons comme des petits pâtés. Regardez Mme Leterne, a-t-elle l'air heureux! Et Serge, il sue la joie!

Mme SÉZÈRES. — Je vois...

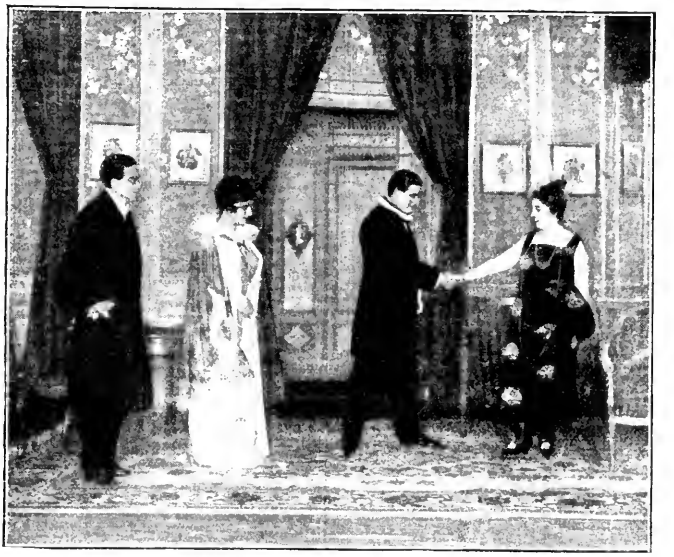
HENRI. — Allez, ouste!

Poignées de main rapides, Henri d'abord, Serge ensuite, Arlette enfin.

ARLETTE, confuse, à Mme Sézères. — Vous savez, je vous le jure, ce n'est pas moi qui ai voulu...

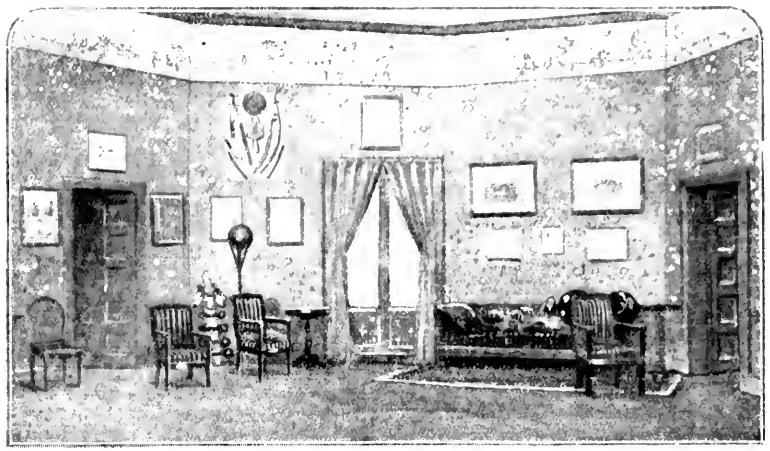
Mme SÉZÈRES, haussant les épaules et sourit. — Mais non, mais non... c'est le chat.

RIDEAU



Serge. Arlette. Mme Sézères.

Henri. *Je t'ai mené de partir sans vous serrer les mains.*



Le bureau d'Henri Fournier.

ACTE II

Le bureau d'Henri Fournier, si l'on peut appeler bureau une pièce où une selle arabe sur chevalet fait au mur le centre d'une panoplie où tous les sports sont représentés. Sur le tapis, devant la rampe, une natte étroite et longue pour assauts d'épée ou de fleuret. Des lambris au plafond, photos de chasse, photos de vedettes du sport avec autographes. Malgré tout, dans un coin, un vrai bureau, avec du vrai papier, de vraies plumes et peut-être de l'encre dans l'encrier. Sur le guéridon, porto, siphon, whisky, beaucoup de verres. A droite, un grand, large et bas divan demi-circulaire, installé comme la couche d'un chef mongol, avec des faisceaux de lances et de boucliers soutenant une toiture de soieries et de fourrures. Tous les meubles ont été rangés le long des murs et des quantités de chaises disposées pour une assistance.

Scène première

SERGE, Mme SEZERES, JACQUELINE SEZERES, M. et Mme DE CLACHES, Mme NEYRES, UN JOURNALISTE, INVITES, et SPADELLI.

Tout ce monde forme un groupe animé autour de Spadelli, tout en blanc, en tenue d'assaut, le masque sous le bras et l'épée en main.

SPADELLI, achevant un récit avec un fort accent sicilien. — ... Et tout ça sans lé quitter des yeux... Zé né régardais pas la lame, zé lé régardais, loui, au fond des yeux, touzours, comme oune serpent. Et z'ai rompou, doucettement, oune pas, deux pas, quattro pas... loui, il me souivait, en toute obédienza, sans même cligner les paupières. Et zé n'ai ou qu'à loui montrer la pointa... Il est vénou, comme ouu pouletto, ouu piccolo pouletto...

JACQUELINE, au baron. — Mais c'est de l'assassinat!

DE CLACHES. — Non, non, c'est de l'hypnotisme.

SPADELLI. — Z'ai tendou la pointa... et tout le temps zé pensais : « Zé veux que tou viennes, zé veux que tou viennes... » Et il est vénou. (Spadelli attend les compliments, tout [illegible] sans partager le moins du monde [illegible] générale.)

LE JOURNALISTE, froidement. — Très curieux...

DE CLACHES. — Quelle belle histoire à raconter à vos enfants, Spadelli!

SPADELLI. — N'est-cé pas?

LE JOURNALISTE. — Et puis, s'il avait fermé les yeux...

SPADELLI. — Ze né lé manquais pas non plous.

UN INVITÉ. — Très Renaissance.

SPADELLI. — Ma, ou né m'a pas compris dou tout. Alors, zé souis vénou dans vostra Francia, la bella Francia, pour enseigner...

DE CLACHES. — Votre feinte magnétique : « Mourez, je le veux! »

SPADELLI. — Cé qué z'enseigne, c'est la rouze, l'inattendou.

SERGE. — Le mystère des tierces et le dessous des quartes?

SPADELLI. — Zé comprend l'escrimé comm' lé poker!

SERGE. — Et Dieu sait comment il doit comprendre le poker!

DE CLACHES. — Eh bien! monsieur Spadelli, je veux vous enseigner une botte que vous ne connaissez pas.

SPADELLI. — Zé vous en prie!

DE CLACHES. — Elle s'appelle la botte du gendarme.

SPADELLI. — Dou zendarmé?

DE CLACHES, goguenard. — Vous pourrez l'apprendre à vos élèves, elle est très simple... Une fois sur le terrain, si, au bout de quelques reprises, votre client se sent faiblir, il n'a qu'à crier tout à coup : « Zut! voilà les gendarmes! » Son adversaire se retourne... et v'lan! dans le dos! Ça, c'est du poker! (Et de Claches tourne les épaules.)

SPADELLI, sentant qu'on se paie sa tête, très froid. — Dans lé dos? Dans lé dos? C'est ouna beffa, zé pense?

Mme DE CLACHES, à son mari. — Vous êtes stupide, il est furieux.

DE CLACHES. — Je l'attends au sabre, quand il voudra.

Mme DE CLACHES. — Je vais arranger ça. Vous êtes insociable, mon cher!

DE CLACHES. — Et vous, insatiable, est-ce que je vous le reproche?

Mme DE CLACHES va à Spadelli. — Alors, cher monsieur, le charme de vos yeux est tellement irrésistible que... (De Claches regarde sa femme, hausse doucement les épaules et revient résigné au groupe général.)

Mme NEYRES. — Je me demande ce que M. Fournier espérait apprendre d'un pareil individu.

LE JOURNALISTE. — Comment? Ce n'est pas ce soir la coupe du Fencing?

DE CLACHES. — Si, si, toujours ce soir, à dix heures.

LE JOURNALISTE. — Eh bien! tout s'explique, et le Spadelli, et notre présence! M. Fournier tire contre le marquis d'Archelles.

UN INVITÉ. — Il est très fort, d'Archelles.

JACQUELINE, véhémente. — Oh! Et vous croyez que M. Fournier pense à... spadelliser M. d'Archelles!

LE JOURNALISTE. — Je ne pense pas, mademoiselle, qu'il eût invité autant de monde à cette petite générale si c'eût été son intention. Mais il paraît que d'Archelles a un peu, et même pas mal travaillé avec Spadelli. Il est naturel que M. Fournier ait désiré s'assurer par lui-même des obstacles... spéciaux qu'il pourrait rencontrer.

DE CLACHES. — Pur enfantillage, d'ailleurs. Vous voyez ce qu'il a fait du Spadelli. Il est dans une forme admirable, tandis que d'Archelles... heu... d'Archelles, pas très sérieux... a pas mal nocé ces temps derniers...

UN INVITÉ. — Fournier ne le boutonnera que mieux... à moins que ce qu'on raconte soit vrai...

UNE INVITÉE. — En principe, ce qu'on raconte est toujours vrai.

LE JOURNALISTE. — Et qu'est-ce qu'on raconte?

L'INVITÉ. — Eh bien... la petite Mme Leterne...

LE JOURNALISTE, tirant un carnet. — Ah! ah!... Est-ce qu'on peut?... C'est officiel?

Mme NEYRES. — Jamais de la vie! Fournier la chauffe, mais il ne s'y chauffe pas.

UNE INVITÉE. — Pourtant, samedi dernier, au bal des Sézères...

LE JOURNALISTE. — Eh bien?

L'INVITÉE. — Ils ont passé la soirée dans le boudoir...

L'INVITÉ. — On n'osait plus y mettre les pieds.

DE CLACHES. — Pardon, je les y ai mis.

Mme NEYRES. — Oh! vous, c'est autre chose: vous cherchez la congestion. Chaque âge a ses plaisirs.

DE CLACHES. — En tout cas, je peux vous assurer qu'ils étaient très convenables.

Mme NEYRES. — Et puis, Mme Leterne ne voudrait pas faire ce chagrin à M. Paveneyge.

LE JOURNALISTE. — Paveneyge le compositeur?

Mme NEYRES. — Mais oui. L'ami intime de Fournier, l'*alter ego*.

L'INVITÉ. — Egaux devant Mme Leterne, sans doute?

DE CLACHES. — Oh! vous allez loin.

L'INVITÉ. — Bah! elle est libre, ça la regarde. Ils sont très bien, ces garçons-là.

Mme NEYRES. — Et puis, au fond, jusqu'ici, ce n'est que du flirt. Elle se montre trop. Tant qu'elle ne se cache pas... il n'y a rien de fait.

LE JOURNALISTE. — Mais, comme dit le poète: « Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain. »

Mme NEYRES. — Et nous pouvons être tranquilles, ça ne passera pas inaperçu.

L'INVITÉ. — Vous croyez qu'il y aura une note dans le *Figaro*?

Mme NEYRES. — Non, mais ce sera un véritable mouvement, comme on dit dans la Carrière.

TOUS. — Ah?

Mme NEYRES. — Parbleu! Supposez que Mme Leterne, pour en finir, se décerne à M. Paveneyge, la petite Sézères n'en a pas pour trois mois à devenir Mme Fournier.

UNE INVITÉE. — La petite Jacqueline?

Mme NEYRES. — Elle dévore Fournier des yeux. Il n'y a que lui qui ne le voit pas. Et, Jacqueline mariée, il y a de par les salons une dizaine de charmants garçons qui n'ont jamais pensé à en faire leur femme et qui lâcheront tout pour en être l'amant. Vous voyez comme c'est compliqué.

Henri. De Claches. Spadelli.

De Claches *Monsieur Spadelli, je veux vous enseigner une botte que vous ne connaissez pas..*

LE JOURNALISTE. — Un vrai remue-ménages!

Le bavardage continuait dans le groupe. Serge et Mme de Claches, qui paraissaient dans une grande intimité, se tenaient un peu à l'écart.

SERGE, tout bas, changeant un mot. — Je ne peux plus attendre. Je dois rentrer chez moi. Alors, c'est vrai qu'il faut vous souhaiter bon voyage?

Mme DE CLACHES. — Prompt retour serait plus aimable.

SERGE, très distinctement. — Eh bien! prompt retour... C'est dans le Midi que vous partez, je crois?

Mme DE CLACHES. — Non, à Dieppe. Une vieille maison à moi que je fais arranger pour l'été prochain. Vous y viendrez? C'est un endroit rêvé pour une convalescence.

SERGE. — Mais... je ne suis pas malade...

Mme DE CLACHES. — Vous n'avez pas une affection qui vous fait souffrir?

SERGE. — Ce n'est pas là qu'elle guérirait.

Mme DE CLACHES. — Vous êtes méchant, mais ce n'est pas votre faute : les hommes préfèrent toujours les femmes qui les font souffrir à celles qui les rendent heureux.

SERGE. — Parce que celles qui les font souffrir peuvent encore les rendre heureux; tandis que celles qui les ont rendus heureux ne peuvent plus que les faire souffrir.

Mme DE CLACHES. — Vous savez que si jamais je vous vois trop de peine, je viendrai vous consoler.

SERGE, souriant. — D'autorité?

Mme DE CLACHES. — D'autorité. Je vous apporterai l'oubli.

SERGE. — Qu'est-ce qui me restera? Et puis, pourquoi compliquer votre vie? Vous avez un mari charmant, un amant délicieux...

Mme DE CLACHES. — Je veux votre bonheur.

SERGE. — Vous ne m'épargneriez aucun chagrin pour me rendre heureux?

Mme DE CLACHES. — Oh!

SERGE. — Avouez que vous seriez enchantée que mes affaires fassent faillite.

Mme DE CLACHES. — Eh! eh!

SERGE. — De là à y pousser, il n'y a qu'un pas. C'est ce qu'il y a de terrible dans les gens qui ont la bosse de la consolation! Ils vous jetteraient à l'eau pour vous sauver la vie. D'ailleurs, faites-vous une raison, ma pauvre amie : je serais inconsolable.

Mme DE CLACHES. — Il ne faut pas dire : « Fontaine,... » Si on vous fait trop de chagrin, je viendrai vous voir...

SERGE. — Vous êtes trop bonne : vous m'effrayez! Quand partez-vous?

Mme DE CLACHES. — Demain, midi seize. Rassurez-vous, je ne serai plus dangereuse longtemps.

Serge lui serre la main et sort.

UNE INVITÉE. — M. Pavenceyge part déjà?

Mme DE CLACHES. — Oui. Je crois qu'il rentre chez lui.

LE JOURNALISTE. — C'est peut être son jour. Distique :

Chez ces deux bons amis, point carré bon le compte,
Comme dans la chanson, madame à son tour monte.

On rit.

DE CLACHES, tapant sur l'épaule du journaliste. — Les murs ont des oreilles, vous savez?

LE JOURNALISTE. — Et alors?

DE CLACHES. — Alors? Prenez garde aux vôtres.

Il s'éloigne.

LE JOURNALISTE, regardant Serge. — Hein? Vous avez vu? Qu'est-ce qu'il lui prend? Et ce coup d'un sale caractère! Ah bien!...

Mme DE CLACHES, s'approchant. — Déjà parlez-vous?

LE JOURNALISTE, montrant de Claches. — De ce monsieur : il a l'air d'un bien mauvais couleur.

Mme DE CLACHES, soupirant. — Mon mari! Vous pouvez le dire!

Scène II

LES MÊMES, HENRI

HENRI entre par le fond, drapé dans une somptueuse robe de chambre à ramages précieux, trop riches pour exagérer la moindre idée de lassitude ou de négligence.

Vous m'excuser z. Je n'ai pas voulu vous faire attendre.

Rumeur admirative. On se tend la main :

Mais pas du tout... Superbe... Vous êtes très bien...

UN INVITÉ. — Et vous savez... compliments!

UNE INVITÉE. — Vous avez ramassé Spadelli!

Mme NEYRES. — Il n'existait pas!

LE JOURNALISTE. — Quel bon signe pour ce soir! D'Archelles dans les choux...

HENRI, serrant des mains. — Merci... merci... vous êtes gentils... Et si vous voulez passer à côté, le porto s'impatiente...

Sort le groupe dans la pièce contiguë. Jacqueline reste la dernière. Sa mère est sur le pas de la porte et la retient. Henri.

Scène III

HENRI, JACQUELINE

JACQUELINE. — Monsieur Fournier,... ce soir, vous ne voudriez pas porter ça dans votre poche?

HENRI. — Qu'est-ce que c'est?

JACQUELINE. — Un trèfle à quatre feuilles... trempé dans l'eau bénite.

HENRI. — Fichtre!... C'est promis.

JACQUELINE. — Oh! que je suis contente... J'avais peur que vous trouviez ça... démodé.

HENRI. — C'est une véritable forfaiture, nous n'en dirons rien. Autre chose : quel âge avez-vous, mademoiselle Jacqueline?

JACQUELINE. — Hein! Vingt ans et sept mois. Dans cinq, je suis majeure.

HENRI. — Et vous n'avez pas pensé que vous pourriez vous marier un jour?

JACQUELINE, embarrassée, regardant dans la pièce. — Si.

HENRI. — Et avec un garçon que vous aimeriez?

JACQUELINE. — Oh que j'aime.

HENRI. — Non. Vous ne l'aimez pas encore.

JACQUELINE. — Moi! Je ne fais que ça!

HENRI. — Non. Pour le moment, c'est moi que vous aimez.

JACQUELINE. — Pas possible! Vous avez compris? Sans reproche, vous y avez mis le temps!

HENRI. — Je n'ai rien compris du tout. J'ai entendu. On entend tout d'à côté. Et il y a quelques imbéciles qui ont tenu sur vous les propos les plus stupides.

JACQUELINE. — Lesquels?

HENRI. — Je ne sais pas, moi. Que vous me buvez des yeux.

JACQUELINE. — C'est vrai.

HENRI. — Que vous attendez que je vous épouse.

JACQUELINE. — C'est vrai.

HENRI. — Eh bien, c'est très gentil, mais vous vous compromettez affreusement et vous gâchez le bonheur du garçon qui sera votre mari. Un jour on lui racontera ça, et c'est un monsieur qui ne pourra plus me voir. Comme c'est agréable! Et d'abord, si je ne veux pas me marier, moi!

JACQUELINE. — C'est pourtant comme ça que ça finira.

HENRI. — Hein?

JACQUELINE. — Vous n'aviez qu'à ne pas provoquer mes aveux.

HENRI. — Moi! J'ai provoqué...

JACQUELINE. — Et puis, vous êtes mon premier amour.

HENRI, ragaillardi. — Justement. Le premier amour d'une jeune fille, c'est une chose sacrée, angélique, adorable; et celui qui l'inspire doit en éprouver la plus grande émotion... je l'éprouve... et la plus grande gratitude... je l'éprouve... Mais il ne doit pas en abuser... (Catégorique.) Et je n'en abuserai pas..

JACQUELINE. — Tout ça pour me dire que vous ne m'aimez pas.

HENRI. — Non, mais j'y arrivais.

JACQUELINE. — Vous aimez Mme Leterne, mais ça, je le savais.

HENRI. — Et puis ça ne regarde que les grandes personnes... et encore!

JACQUELINE. — Aussi je n'y tais même pas attention. Je ne veux vous demander qu'une chose : vous pensez à moi sans répugnance?

HENRI. — Oh! mademoiselle.

JACQUELINE. — Vous ne me trouvez pas impossible à regarder?

HENRI. — Mademoiselle...

JACQUELINE. — Ma conversation n'est pas intolérable?

HENRI. — Mon Dieu, quand on aime l'imprévu...

JACQUELINE. — Eh bien! alors, j'attendrai...

HENRI. — Quoi?

JACQUELINE. — Les événements!

HENRI, inquiet. — Vous allez vous tenir tranquille, j'espère? (Jacqueline secoue négativement la tête.) Comment?

JACQUELINE. — Je n'ai rien dit. Mais vous pensez bien que, si je pouvais empêcher quoi que ce soit... hein? Mettez-vous à ma place.

HENRI, excédé. — Et vous me menacez, maintenant! Mazette, pour une jeune fille...

JACQUELINE. — Je ne suis pas une jeune fille, je suis votre femme. Vous ne pouvez pas me comprendre, j'ai un pressentiment. Il y a une voix qui me dit : Henri Fournier sera ton mari.

HENRI. — Et vous croyez aux voix?

JACQUELINE. — Bien sûr!

HENRI. — Vous y croyez?

JACQUELINE. — Oui.

HENRI. — Eh bien, alors, écoutez la mienne : la première fois que je reverrai Mme Leterne, j'aurai l'honneur de lui demander sa main. Là!

JACQUELINE, suffoquée. — Oh! (Avec une voix d'où toute câlinerie a disparu.) Méchant!

HENRI. — Vous n'allez pas pleurer, maintenant! (Affolé.) Tout le monde nous regarde, Jacqueline, ma petite Jacqueline! je ne demanderai rien!... Quel scandale, mon Dieu! (Jacqueline sort son mouchoir.) Voulez-vous rentrer ce mouchoir! Je n'ai rien dit, là! Je rétracherai...

JACQUELINE, se [illegible] [illegible] C'est vrai!

HENRI. — Oui... mais ne pleurez pas

JACQUELINE. — Et puis, si vous épousiez Mme Leterne... peut-être, malgré tout, qu'un jour...

HENRI, ahuri. — Quoi?

JACQUELINE. — ...Vous deviendriez veuf.

HENRI. — Evidemment, ce serait le rêve.

Scène IV

LES MÊMES, puis le GROUPE DES INVITÉS

Sonnerie du téléphone.

HENRI. — Vous permettez? (A l'appareil.) Allo... Allô... C'est ici... oui... Ah!... Oh!... Je ne reconnaissais pas votre voix... Impardonnable... Oui... oui... oui... Non... Non... Non... Et puis, vous me l'avez promis... Dans une heure... ici... oui...

Discrètement, les invités, qui rentraient, se retirent dans le fond. Jacqueline s'attarde pour entendre. Mais Mme de Claches lui prend le bras en souriant et l'emmène dans le fond.

JACQUELINE, furieuse. — Oh! vous!

HENRI, au téléphone, mezza voce. — Tout seul... oui... Peur de quoi?... Oh!... Non, non, venez... tout honneur, oui... non, non, dans mon bureau... rien que... oui... Comment je suis... Eh! du tout!... A cette heure-ci, vous plaisantez?... En jaquette, parbleu!... Un verre d'eau dans chaque main... c'est ça... Vous partirez quand vous voudrez... Pas une épingle de votre tête... Vous d'abord, j'ai horreur de raccrocher le premier... c'est ça... c'est ça... (Il raccroche et remonte vers les invités.) Vous m'excusez... un fournisseur... (A Spadelli.) Mon cher Spadelli, si vous voulez vous changer, Jean est à vos ordres... par ici...

SPADELLI. — Gratias!... Et sans rancune. (Il sort.)

Mme DE CLACHES. — Allons, Jacqueline, nous partons?

JACQUELINE, regardant les paroissiens. — Oui, madame, tout de suite... Je regarde...

Elle s'éloigne vers la droite, une paroissienne d'armes et d'hymnes.

Mme DE CLACHES. — Vous savez que nous sommes pressées... Et nous emmenons monsieur Fournier.

HENRI, piaffant, mais poli. — Mais non, madame, mais non...

JACQUELINE, allant à Henri, entre ses dents. — Dites que ce n'est pas elle... C'est elle, hein?

HENRI. — Oh!... (Brouhaha de départ.)

LE JOURNALISTE, à Henri. — Il faut que je passe à mon journal. Au revoir, cher monsieur... Et vous lirez mon article... vous lirez ça.

HENRI, froid. — Quelque chose de très court, je vous en prie... Un distique, par exemple.

LE JOURNALISTE. — Ah! Vous!... Je... Oh!... (Il sort.)

L'INVITÉ. — A ce soir, ami.

HENRI. — A ce soir, merci encore.

Mme NEYRES. — Et à vous la coupe, vous savez.

HENRI. — Merci. Nous la viderons ensemble.

Mme DE CLACHES. — Excusez-moi. Je suis navrée, j'ai un rendez-vous.

HENRI. — Allez vous rendre, chère amie, allez vous rendre.

Mme DE CLACHES. — Jeanne Jacqueline. J'ai ma voiture. Vous venez, Jacqueline? Passez devant, mon bijou. (Elle sort, poussant Jacqueline devant elle.)

Scène V

DE CLACHES, HENRI

DE CLACHES. — Vous l'avez mouché, le journaliste.

HENRI. — Et le prochain, je le moucherai du pied.

DE CLACHES. — Ah!... Vous entendiez?

HENRI. — Des bribes. La cloison n'est pas plus épaisse qu'un paravent. Et, à ce propos, merci, vous avez été très gentil pour Mme Leterne.

DE CLACHES. — Vous plaisantez! Je ne peux plus m'attaquer aux femmes, alors, je les défends.

HENRI. — Et puis, vous savez, il n'y a pas un mot de vrai. Pas un! J'ai pour Mme Leterne les sentiments...

DE CLACHES, souriant. — De la plus respectueuse considération, j'en suis persuadé. Ça ne fait rien, à sa place, avec un gaillard comme vous, je me méfierais.

HENRI. — Oh!

DE CLACHES. — Un bonheur est si vite arrivé! Vous devez être l'homme des réalisations.

HENRI. — Tout de même! Je ne prends que ce que l'on m'accorde! Dans la vie, je me défends, mais, en amour, je ne suis qu'un mendiant, comme les autres...

DE CLACHES. — Je vois ça. En Calabre, sur les chemins trop écartés, il y a des mendiants comme vous. Ils ont dans les yeux un certain je ne sais quoi qui retourne les poches toutes seules.

HENRI. — Vous me flattez!

DE CLACHES. — Du tout, je vous compare. Tenez, votre ami, Paveneyge, lui, est un sentimental honteux; vous, vous êtes un sensuel militant. Il a le tête-à-tête pour idéal. Vous seriez plutôt pour le corps-à-corps.

HENRI. — Voulez-vous vous taire!

DE CLACHES. — Au revoir, mon cher... Ah! j'ai vu le préfet ce matin pour votre contravention de l'autre nuit. Un monument, cette contravention : excès de vitesse, outrage aux agents.

HENRI. — Oui, j'étais un peu nerveux.

DE CLACHES. — Bien entendu, ça n'aura pas de suite.

HENRI. — Merci, et à ce soir.

Scène VI

HENRI, SPADELLI

SPADELLI, veston court, chapeau melon, tenue qui participe du maquignon et de l'officier en retraite. — Qué! Touté ces dames sont parties?

HENRI. — Oui... Il me reste, mon cher Spadelli, à vous remercier infiniment de vous être dérangé... (Henri sort de sa manche une enveloppe.) et à vous prier de bien vouloir accepter...

SPADELLI, glissant l'enveloppe dans son chapeau. — Oh! Zé vous zoure qué cé n'était pas la peine... Vraiment zé souis touché... touché... Et zé pouis vous lé dire, zé vous promets pour cé soir oun souccès grandissimo... zé vous lé promets... Mais zé voudrais vous dire encore uné pétité soze... entré quatre yeux... très importante la pétité soze...

HENRI. — Ah? je vous écoute.

SPADELLI. — Eh bien, zé voulais vous dire... N'oubliez pas qué vous tirez cé soir.

HENRI. — Oublier que?... Rassurez-vous, il n'y a pas de danger!

SPADELLI. — Si, zoustement, il y a danzer... oun gros danzer... oun joli mais oun grand danzer... (Spadelli indique le téléphone du doigt.) Si z'étais seulement votre père...

HENRI. — Vous n'avez plus aucune chance.

SPADELLI. — Zé vous enfermerais jousqu'à cé soir... La donna, c'est la mort des zambes, commé dé l'œil... Zé vous en soupplie, prénez garde à la donna.

HENRI. — Mais oui, mon bon Spadelli, je sais. N'ayez pas peur, je vous promets.

SPADELLI. — Né la récévez pas!

HENRI. — Vous aussi! Tout le monde alors!

SPADELLI. — Laissez-moi la récévoir à votre place!

HENRI. — Vous en demandez trop!

SPADELLI, suppliant. — Sour oune saize alors, sour oune saize... pas davantaze!... Souvenez-vous dé Dalila!

HENRI. — Entendu, je cacherai les ciseaux.

SPADELLI. — Et prénez garde! Pas de cocktail, pas de porto. Zé vous en soupplie, pensez à la zambe! De la limonade! Pensez à...

HENRI, le poussant vers la porte. — La jambe, oui! A la jambe et à l'œil... Je ne penserai qu'à ça : la jambe, l'œil, l'œil, la jambe.

SPADELLI. — Et zé veux dire à votre zambe à vous! Ténez! voulez-vous qué zé reste?

HENRI. — Non, non... S'il le faut, je vous enverrai chercher...

Sort Spadelli.

Scène VII

HENRI, puis JEAN, le valet de chambre.

Henri seul sort du tiroir de son bureau une grande photographie d'Arlette, la contemple, l'embrasse et la pose sur un chevalet en évidence. Il envoie un baiser au téléphone et sonne.

JEAN, entre, gilet rayé, tablier blanc. — Monsieur m'a sonné?

HENRI. — Oui. D'abord je n'y suis pour personne, absolument personne, vous entendez?

JEAN. — Bien, monsieur. (En homme sûr de soi.) A quelle heure la dame arrivera-t-elle?

HENRI. — Hein? Ah oui! Je ne sais pas. Cinq heures... cinq heures et quart. En attendant, remettez-moi un peu d'ordre ici.

JEAN, refaisant une toilette au bureau. — Monsieur conserve son vêtement d'intérieur?

HENRI. — Il le conserve.

JEAN, arrangeant le bureau, dans une note discrètement tendre, un demi-jour sobre mais câlin, rien qui dénonce le guet-apens, mais tout qui le favorise. — Monsieur est très bien aujourd'hui... Monsieur produit la plus heureuse impression.

HENRI. — Vous êtes trop bon, mon ami...

JEAN. — Du tout, monsieur... Monsieur remarquera que j'ai placé le gros coussin contre le fauteuil... au cas où monsieur tiendrait à s'asseoir aux pieds de cette dame, comme au moyen âge. C'est très respectueux... et très commode... (Il fait jouer soigneusement à plusieurs reprises la petite veilleuse électrique du divan, cherche un livre dans la bibliothèque.) Je pose le Verlaine de monsieur sur le divan... Si monsieur pouvait amener la conversation... page 34, il y a une petite poésie très... Monsieur se rappellera, page 34?

HENRI. — Fichez donc la paix à Verlaine! Il ne

venant pas me chercher, lui? Alors! Et puis ça va très bien comme ça... Mes intentions sont pures.

JEAN, coup d'œil rapide à la pendule. Monsieur ne peut pas savoir ce que deviendront les intentions de monsieur.

HENRI. C'est bon, laissez tout ça tranquille : maintenant, autre chose : cette dame aura peut-être faim.

JEAN. Il ne tiendra qu'à monsieur...

HENRI. Vous préparerez le thé, du thé et des gâteaux. Beaucoup de gâteaux... Des choux à la crème. Tout un carré de choux à la crème.

JEAN. — Monsieur voudra-t-il téléphoner pour les gâteaux ou aurai-je le temps de descendre?

HENRI, regardant sa montre. Vous avez le temps. (Jean sort. Henri donne à la voix quelques coups de poing au punching-ball en comptant à chaque coup.) De l'amie... (Coup de poing.) Un peu! (Coup de poing.) Beaucoup. (Coup de poing.) Passionnément! (Troisième coup de poing.)

La sonnette de l'entrée résonne. Henri arrête le ballon, tend l'oreille à un bruit de voix connus. Rentre Jean.

JEAN. C'est M. Paveneyge.

HENRI. Autre chose! Et vous n'avez pas dit que je n'y étais pas?

JEAN. — Si, monsieur. Il m'a répondu : « Raison de plus pour que je le voie tout de suite... » Je dois dire à monsieur que M. Paveneyge m'a paru un peu surexcité.

HENRI. — Alors?

JEAN. — Il a dit qu'en tout cas il attendrait monsieur...

HENRI, pensif. — Eh bien... (Sa recherche est interrompue par l'entrée silencieuse de Serge. Henri à Jean.) C'est bien. Allez faire vos commissions.

Sort Jean.

Scène VIII

HENRI, SERGE.

HENRI, allant à Serge. — Je n'y étais pour personne, vieux, mais tu penses, comme ça te concerne! J'engueulerai Jean et je l'avertirai pour une autre fois... Alors, qu'est-ce qu'il y a, vieux? D'abord, pourquoi es-tu parti si vite tout à l'heure?

SERGE, évasif. — J'avais à faire.

HENRI. — C'est différent. Et maintenant, qu'est ce qu'il y a? Tu tenais absolument à me voir?

SERGE. — Absolument.

HENRI. — Quelque chose de grave?

SERGE. — Oui.

HENRI. — En effet, tu as une tête... Et tout d'un coup, depuis trois heures?

SERGE. — Oui.

HENRI. — Bigre, bigre!... Quoi? Tu sais que je suis ton ami, vieux. Vas-y. Un embêtement?

SERGE. — Plus.

HENRI. — Argent? Santé? Femme?

SERGE, évasif. — Il faut que tu me rendes un service.

HENRI. — Cela va de soi. Combien?

SERGE. — Il n'est pas question d'argent... Habille-toi et viens.

HENRI. — Comment? M'habiller? Tout de suite?

SERGE. — Oui. Tout de suite.

HENRI. — Ah! c'est que ça, mon vieux... je ne peux pas...

SERGE, impérieux. — Je te demande de venir.

HENRI. — Je t'assure... Vraiment, tu tombes sur la seule chose que je ne puisse pas... C'est si urgent?

SERGE. — Très urgent, je t'assure...

HENRI. — Mais enfin... Dis-moi au moins pourquoi?

SERGE. — Si tu viens, je te le dirai.

HENRI, regardant sa montre. — C'est loin?

SERGE. — Assez... Tu seras rentré pour dîner.

HENRI. — Alors, non... c'est trop tard. Vraiment, je ne peux pas... je ne peux pas, mon vieux. Je suis désolé... Et puis, enfin, ce mystère... Tu ne me laisses même pas juge du service que tu me demandes?

SERGE. — Ça ne fait rien. Je savais que tu ne le refuserais.

HENRI. — Je n'ai pas à te donner mes raisons, puisque tu ne me donnes pas les tiennes, mais je t'assure encore une fois que j'ai les motifs les plus impérieux de ne pas bouger d'ici... et même que je te fournis une grande preuve d'amitié en n'abrégeant pas...

SERGE. — Je sais, je sais...

HENRI. — Tu ne sais rien du tout.

SERGE. — Bref, c'est bien non?... Tu as réfléchi? Je te répète qu'il s'agit d'un service immense : c'est notre amitié qui est en jeu, Henri.

HENRI. — Est-ce de ma faute s'il te plaît de la mettre en jeu si facilement... si bizarrement?

SERGE. — Dis-moi simplement que tu refuses.

HENRI. — Puisque tu l'exiges, je refuse.

SERGE. — Bien. Maintenant, je vais t'expliquer. (Henri regarde sa montre.) Ce ne sera pas très long. Tu attends Mme Leterne.

HENRI. — Comment le sais-tu?

SERGE. — Un coup de téléphone charitable. Et d'ailleurs, qu'importe!

HENRI. — Soit. Alors?

SERGE. — Henri, j'aime Mme Leterne.

HENRI. — Moi aussi.

SERGE. — Et quoi que tu puisses penser, ou espérer, elle m'aime.

HENRI. — Je pourrais dire la même chose, et, puisque jusqu'ici nous avions su éviter ce sujet, je ne suis pas sûr que tu aies bien choisi ton moment pour l'aborder.

SERGE. — Je m'attendais aussi à ton ironie. Mais écoute-moi et souviens-toi quelques minutes encore que nous avons été très bons amis.

HENRI. — Tu es... (Et sur l'indicatif, presque à mi-voix.) mon meilleur ami, autant dire le seul.

SERGE. — Il y a très peu de temps que je sais que tu aimes Mme Leterne. C'est encore un hasard qui m'a ouvert les yeux. Simon, l'idée d'être jaloux de toi ne me serait pas venue. Je croyais que tu t'étais aperçu de mon amour et que, malgré des façons libres et camarades, tu le respectais.

HENRI. — En effet, j'avais cru m'apercevoir... mais j'avais pris cela pour une vague rêverie de ta part, une inclination toute platonique qui ne gênait nullement ni ma conscience vis-à-vis de toi, ni mon cœur quant à Mme Leterne. Jamais je n'aurais pensé...

SERGE. — Tu te trompais, voilà tout. J'aime Mme Leterne passionnément; j'ai horreur des mots excessifs, mais je puis t'affirmer que je débats en ce moment une question de vie ou de mort.

HENRI. — Allons, allons...

SERGE. — Je te l'affirme. Mais, si douloureuses que soient les circonstances, je n'eusse pas franchi cette porte ni accompli la démarche que j'accomplis

sans la certitude, tu m'entends, la certitude que mon amour a éveillé dans l'âme de Mme Leterne le même sentiment.

HENRI. — Quelle certitude peux-tu avoir? Elle n'est pas ta maîtresse?

SERGE, indigné. — Ni la tienne!

HENRI. — Non. Mais nous parlons entre hommes, n'est-ce pas? Si elle n'est pas ma maîtresse, c'est que j'ai été mon maître... une fois au moins. Tu vois que mes certitudes valent les tiennes.

SERGE. — Ce que tu dis là serait trop ignoble si ce n'était pas vrai. Je rends à notre pauvre amitié l'hommage de te croire. Tu es beau garçon. Il se peut que, dans l'exaltation commune de je ne sais quelle émulation physique, elle ait éprouvé un désarroi momentané, un fléchissement sensuel dont tu aurais pu profiter; mais tu viens de convenir toi-même du peu de valeur sentimentale de telles dispositions, puisque tu as eu scrupule de les exploiter.

HENRI. — Il n'est pas question de scrupules. Je n'avais aucune raison de précipiter un bonheur certain, ni de le gâcher en écoutant les joies intermédiaires.

SERGE. — Tu ne parles que de ton bonheur et de ta joie! Ce que tu vois en Mme Leterne, c'est une partie de plaisir exceptionnelle.

HENRI. — La partie peut être longue. Sans doute n'ai-je pas sondé autant que toi l'âme de Mme Leterne, comme tu dis, mais, si partie de plaisir il y a, je n'ai aucune inquiétude, ce sera un pique-nique.

SERGE. — Et si Mme Leterne, malgré tout, t'échappait, que ferais-tu?

HENRI. — Je n'ai pas à te le dire, pas plus que je ne tiens à savoir ce que tu feras, ou ce que tu feras toi-même.

SERGE. — Moi! Ah! je...

HENRI, le coupant. — Je t'en prie! Épargne-moi le chantage d'un drame éventuel. Tu cherches à me persuader que le but de mon amour est une paillardise sans conséquence, alors que le tien est une face du sublime et que la chair méprisable doit se résigner aux droits imprescriptibles de l'âme. C'est de bonne guerre, mais je te prie de croire que je n'ai pas l'intention d'être dupe le moins du monde. Au fond, ce que nous attendons de Mme Leterne, toi et moi, ne diffère pas autant que tu veux bien le dire, avouons-le donc!

SERGE. — J'aime Mme Leterne comme je peux, et je ne suis pas sûr, en effet, qu'il y ait tant de vertu dans ma passion. Ce n'est pas une hiérarchie que je cherche à établir, mais il y a néanmoins une chose aveuglante pour moi, c'est que je l'aime à cause d'elle et que tu l'aimes à cause de toi.

HENRI. — L'amour est un égoïsme à deux.

SERGE. — Sans doute, mais moins l'on s'aime soi et plus on aime l'autre. Tu as le sentiment trop fort de ton existence absolue pour avoir à l'extrême le goût du sacrifice. Je suis persuadé que tu chercheras passionnément le bonheur de Mme Leterne, mais c'est parce qu'il s'additionnera au tien. Tandis que si mon amour se présentait à moi sous le visage d'une douleur éternelle, j'irais encore à lui.

HENRI. — De quoi te plains-tu? Tu as la vocation de la douleur, toi!

SERGE. — Ne l'a pas qui veut.

HENRI. — Écoute, mon vieux, nous pourrions parler cent ans que nous ne changerions rien aux choses ni à nos intentions. Et je n'ai pas cent ans à t'offrir. Tu n'espères cependant pas que je vais te donner la satisfaction de m'effacer?

SERGE. — Non. Dans ces conditions, j'espère que tu vas me donner satisfaction, tout court.

HENRI. — Hein?

SERGE. — Il me semble que c'est clair.

HENRI. — Un duel? Nous deux?

SERGE. — Que veux-tu? Le sort décidera.

HENRI. — Jamais de la vie, par exemple!

SERGE. — Tu refuses de te battre?

HENRI. — Énergiquement! Un duel, nous deux? Ce ne serait pas fou, ce serait idiot!

SERGE. — Tu vois bien que je l'aime plus que toi, puisque, de nous deux, c'est moi qui accepte le risque de mourir pour elle!

HENRI. — Pardon, mon vieux. Ce n'est pas pour elle que je mourrais, c'est pour toi. Il y a une nuance.

SERGE. — C'est bien... Tu es un lâche!

HENRI. — Et voilà! Tu es content? Tu as dit le mot. Maintenant, selon les règles du jeu, je vais venir à toi, caresser ta joue d'une petite calotte ridicule et te promettre la visite de ceux messieurs très bien, c'est inévitable. Oui? Eh bien, il n'y a rien à faire. Et, d'ailleurs, je ne sais pas quel est le lâche, celui qui maintient la bataille sur son terrain au risque de souffrir plus longtemps, ou celui qui veut en finir brusquement par un corps-à-corps rapide.

SERGE. — Un duel n'est pas un corps-à-corps!

HENRI. — Si tu veux. Mais c'est ridicule quand même. Tu ne t'imagines pas escaladant, à dix heures du soir, le troisième étage du 27, avenue Kléber, sur une échelle de soie pour pincer de la guitare sur le balcon de Mme Leterne? C'est toi qui te ferais pincer et tu finirais ta nuit au poste, n'est-ce pas? Eh bien, je t'assure, la rapière est aussi risible que la guitare ou l'échelle de soie. C'est fini, tout ça. Et la meilleure raison pour laquelle nous ne pouvons pas nous battre, mon vieux, c'est qu'à peine en face de toi sur le terrain, en voyant ta bonne vieille tête d'ami toute renfrognée, j'éclaterais de rire et je viendrais te serrer la main mon pistolet sous le bras. J'aime Mme Leterne, je l'adore, j'en suis fou, mais je ne te déteste pas le moins du monde! Tu dis qu'elle t'aime. Je crois qu'elle m'aime. Eh bien, c'est tout simple. Pousse tes pions et moi les miens, le meilleur jeu gagnera. Un duel, ce serait de la triche... Nous croyons être aimés tous les deux, mais, dans le fond, nous n'en savons rien, jusqu'à nouvel ordre, ni l'un ni l'autre; parce que, si tu étais sûr d'être aimé, tu te ficherais totalement de moi, et réciproquement. Il ne faut pas que celui qu'elle n'aime pas lui fasse la rosserie de tuer celui qu'elle aime. Laissons tout ça, va, et marchons comme au collège: faisons chacun le meilleur devoir et attendons la distribution des prix... Maintenant, si tu n'es pas convaincu, je ne te défends pas de m'assassiner...

SERGE. — Ah! Tout ce que tu peux dire de sage et de raisonnable n'empêche pas qu'elle va venir ici... chez toi... et que vous serez seuls...

HENRI. — Oui, c'est ça qui te taquine?... Eh bien, nous avons beau nous être dit des choses très désagréables...

SERGE. — Pénibles...

HENRI. — Tu as raison, pénibles... Eh bien, je veux finir notre conversation en beauté. Je te promets qu'il ne se passera rien aujourd'hui entre Mme Leterne et moi.

SERGE. — Le bon billet!

HENRI. — Rien du tout. A moins qu'elle ne prenne de force.

SERGE, frissonnant. — Je t'en prie!

HENRI. — Sérieusement : j'ai mon assaut avec d'Archelles ce soir; il y a des paris engagés sur moi, de gros paris ; la plus élémentaire probité m'oblige à me maintenir dans une forme impeccable. Ce n'est même pas une concession que je te fais.

SERGE. — Tu ne l'aurais pas faite.

HENRI. — Je ne crois pas. Prenons la loi de la jungle: garde-toi, je me garde. Et, maintenant, tu vas être bien gentil... et filer... (Il lui tend son chapeau et on le lui tendant.) Il est très bien ce mou, mais tu devrais y ajouter une jolie plume d'autruche, toute blanche... tu sais... en panache. Ça t'irait très bien... à la mousquetaire.

SERGE, avec un pâle sourire. — Ne sois pas trop... à la hussarde, toi...

HENRI. — Puisque c'est promis... (Serge, en gagnant la porte, accroche son regard à la photo d'Arlette. Henri, sans pitié.) Elle est bien, cette photo, hein?

SERGE. — Très bien... J'ai la même.

HENRI. — A moi, touché! (Ils sont tous les deux sur le pas de la porte.) Ta main?

Serge hésite un moment, regarde Henri dans les yeux et lui serre la main. Serge sort.

Scène IX

HENRI, puis JEAN

Henri, seul, allume une cigarette, se promène de long en large en proie à diverses réflexions qui se traduisent par des mouvements d'épaules, des pichenettes brusques sur la cendre de sa cigarette et des volées de fumée longues et lentes comme des hésitations ou des jets brefs et droits comme des décisions. Il butte dans le coussin « à la moyen âge » de Jean et le remet à sa place, non au pied du tantcuil, mais sur le divan. Puis il sort un moment et rentre avec deux chaises qu'il place savamment aux distances de règle pour conversation avec douairières. Satisfait, il sonne Jean.

JEAN, entrant avec un plateau de thé. — Le plateau est tout prêt, monsieur... les choux... les babas... le porto... Je n'ai pas trouvé de Darling, alors j'ai pris des Cléopâtre... Monsieur sait-il comment cette dame prend son thé?

HENRI. — A la russe, sans sucre et avec une tranche de citron... Vous sortirez le thé vert du coffret siamois.

JEAN. — Bien, monsieur. Je vais préparer tout cela de façon à ce que monsieur n'ait qu'à jeter lui-même les feuilles dans l'eau bouillante... Sans doute monsieur a-t-il l'intention de me donner une course à faire?

HENRI. — Du tout. Vous ne bougerez pas de la cuisine, s'il vous plaît.

JEAN. — Bien, monsieur.

HENRI. — Et, si je vous sonne, vous me ferez le plaisir de venir tout de suite.

JEAN. — Bien, monsieur.

HENRI. — Vous entendez, tout de suite... Vous frapperez quand même!

JEAN. — Oui, monsieur. (Silence de la réflexion.) Monsieur reçoit tout de même cette dame dans son salon. Il vaudrait peut-être mieux que je tousse simplement... Ce serait plus délicat.

HENRI. — C'est ça. Mais que je vous entende : ne mettez pas la main devant la bouche.

JEAN. — Non, monsieur, la porte suffira... Monsieur n'a plus d'instructions à me donner?

HENRI. — Non, je ne vois pas...

JEAN. — Puis-je me permettre de demander à monsieur si monsieur est satisfait de son assaut avec l'escrimeur?

HENRI. — Très...

JEAN. — Alors, monsieur est tranquille pour ce soir?

HENRI. — En principe, oui. Mais... (Regard inquiet et furtif à la photo d'Arlette, à sa montre, puis rapide dégrafage de la robe de chambre.) Mon pantalon et ma jaquette, allez... vite!

JEAN. — Monsieur veut sortir, maintenant?

HENRI. — Non. Faites donc ce que je vous dis! (Au moment où Jean va entrer dans la chambre d'Henri, sonnerie de la porte d'entrée.) Oui, eh bien... c'est trop tard... Si Dieu est juste, il me tiendra compte de l'intention. Allez ouvrir. (Jean sort. Henri se retire et bâte une attitude et une beauté.)

JEAN, rentrant avec un calepin crasseux. — Ce sont les petites Sœurs des Pauvres.

HENRI. — Je n'ai besoin de rien! C'est un plaisir, avec vous, de n'y être pour personne!

JEAN. — Je ne connaissais pas assez les sentiments de monsieur au sujet du ciel... Je n'ai pas osé les renvoyer... Elles m'ont prié de dire à monsieur qu'à chaque aumône il y avait trente jours d'indulgence.

HENRI. — Collez-leur dix francs et faites-les descendre par l'escalier de service, elles auront plus de chance de rencontrer des pauvres... (A Jean, sur le seuil.) Et rapportez ma jaquette. (Jean sort. A peine Henri a-t-il commencé à redénouer sa robe de chambre, nouveau coup de sonnette.) Cette fois...

JEAN, rentrant. — Monsieur, c'est cette dame...

HENRI, renouant sa robe de chambre. — Faites entrer.

Scène X

ARLETTE, HENRI

HENRI, avec effusion. — Bonjour!

Arlette entre. Jean ferme la porte derrière elle. Elle est très chic, bien entendu. Robe d'après-midi comme elles se portent maintenant, c'est-à-dire un peu plus habillées que pour un dîner de gala.

ARLETTE. — Bonjour. J'ai bien failli ne pas venir, vous savez!

HENRI. — Oh! pourquoi? Une visite?

ARLETTE. — Non. Sans raison. Je ne pouvais pas me décider... C'est même ce qui fait que je suis ici. Chez moi, je me suis dit : « Je peux toujours sortir. » Dans la rue, je me suis dit : « Je peux toujours aller de ce côté. » Sous votre porte cochère, je me suis dit : « Je peux toujours monter, je n'aurais jamais le courage de sonner. » Mais il y a une vieille dame qui est descendue, j'ai bien été forcée.

HENRI. — Gloire à la vieille dame! Et vous voilà ici!... Vous... Ici!... Mon Dieu!

ARLETTE, s'asseyant. — Oh! mais, vous savez, je ne m'assieds pas! Et je repars de suite.

HENRI. — Vous allez prendre le thé, c'est vous qui me l'avez promis.

ARLETTE. — Au téléphone! Les promesses au téléphone, ça ne tient qu'à un fil.

HENRI. — Je ne tiendrais qu'à une corde si vous partiez sans l'avoir lu.

ARLETTE, montrant la robe de chambre d'Henri du bout de son ombrelle. — Qu'est-ce que c'est que ce costume que vous avez mis?

HENRI. — Ce n'est pas un costume, c'est mon vêtement d'intérieur!

ARLETTE. — Il fallait me recevoir en caleçon pendant que vous y étiez! C'est indécent.

HENRI. — Je peux l'enlever.

ARLETTE. — Voulez-vous vous taire!

HENRI. — Et vous, vous n'allez pas rester comme ça? Enlevez votre chapeau.

ARLETTE. — Non.

HENRI. — Votre voilette, au moins... pour le thé!

ARLETTE. — Inutile. Je boirai avec une paille.

HENRI. — Vous avez l'air de la maman d'un élève chez le proviseur! Vous avez peur?

ARLETTE. — Non, mais si quelqu'un venait!

HENRI. — Personne. J'ai donné des ordres. Donnez-moi votre vestiaire. Le chapeau surtout. Il m'empêche de voir.

ARLETTE. — Quoi?

HENRI. — Vos cheveux.

ARLETTE. — Vous êtes insupportable. (Enlèvement du chapeau, voilette, gants, fourrures, ombrelle et remise du tout à Henri.) C'est gentil, ici.

HENRI. — N'est-ce pas? C'est ici que je m'entraîne.

ARLETTE. — A quoi?

HENRI. — A tout. Boxe. Escrime. Saut à la corde. Beaucoup de suédoise.

ARLETTE, montrant le divan. — Et là-dessus? quelques Françaises?

HENRI. — Pas une femme n'y a mis le pied.

ARLETTE. — Qu'est-ce qu'elles y ont mis? Les pouces? Si ces coussins pouvaient parler!

HENRI. — Ça ne vous avancerait pas, ils parleraient d'autre chose. Ma parole! si vous connaissiez l'austérité de l'existence que je mène depuis trois mois! Une vie de chartreux!

ARLETTE. — Jésuite!

HENRI. — Je vous supplie de me croire. Depuis que je vous aime, Arlette...

ARLETTE. — Ça y est! Pan!

HENRI. — Quoi, pan!

ARLETTE. — Le coup de pistolet.

HENRI. — Je ne comprends pas.

ARLETTE. — Eh bien, le coup de pistolet qui annonce les ouvertures de fêtes, les départs des régates, les lâchers de pigeons. Ce que vous venez de dire là: « Depuis que je vous aime... », ça veut dire que la petite fête est commencée, que le programme va suivre son cours avec toutes les réjouissances d'usage...

HENRI. — C'est très méchant ce que vous dites là. Comme si je ne vous l'avais déjà pas dit vingt fois que je vous aime!

ARLETTE. — Vous me l'avez dit vingt fois, mais nous n'étions pas chez vous nez à nez avec un valet de chambre qui doit s'être mis la tête dans son seau à charbon pour ne rien entendre; avec un mobilier sournoisement complice et sans une voile à l'horizon... En tout cas, dites-moi que vous m'aimez, mais n'essayez pas de me le faire comprendre, parce que je vous avertis qu'au premier geste je m'en vais. Promettez-moi que vous serez sage.

HENRI. — Comme votre image. Et tenez, je vais vous mettre à l'aise tout de suite. Quand bien même, petite Arlette chérie, vous pousseriez aujourd'hui de vos doigts adorés l'aiguille de la pendule sur l'heure du berger, je la ramènerais à moins cinq de ma propre main. Vous entendez, Arlette, quand bien même je lirais dans vos yeux bien-aimés le consentement suprême, je fermerais les yeux pour ne plus le voir. Et c'est moi qui vous dirais: « Attendons... plus tard... »

ARLETTE. — Même si plus tard était jamais?

HENRI. — Ne me posez pas la question. Aujourd'hui, plutôt que de céder à la tentation, voyez-vous, je ne sais pas, moi, je me cramponnerais aux rideaux, je m'attacherais à l'espagnolette, j'appellerais au secours...

ARLETTE. — Oh! n'ayez pas peur! C'est un vœu que vous avez fait?

HENRI. — Non, c'est un engagement moral. Vous savez bien que je tire contre d'Archelles ce soir.

ARLETTE. — Ah! c'est ce soir?

HENRI. — Et j'ai des tas d'amis qui ont parié sur moi. J'ai beau ne pas être habillé, vous n'imaginez pas le nombre de culottes que je peux représenter. Ce ne serait pas chic de ne pas faire de mon mieux.

ARLETTE. — Je comprends. Ce qui fait que ce n'est ni sur le respect, ni sur les convenances, ni même sur l'amour que vous avez fait, c'est sur le plastron de ce monsieur.

HENRI. — Evidemment, ce n'est pas très malin de vous avoir avoué ça, mais, avec d'autres raisons, vous seriez restée sur le qui-vive, au cran de sûreté. Tandis que, maintenant, regardez donc comme ça va être gentil! Vous êtes trop sport pour ne pas comprendre.

ARLETTE. — Oh! c'est certain que vous m'enlevez un poids, mais, ça ne fait rien, je vous admire. Vous avez de l'empire sur vous-même.

HENRI, pueilement. — Ne soyons que deux gosses... voulez-vous?

ARLETTE. — C'est ça. Imaginez que je suis une jeune fille.

HENRI. — Ah! non... Les jeunes filles, merci, non... deux gosses: frère et sœur. Topez là.

ARLETTE. — Topé. Que c'est gentil de se sentir en confiance! C'est que j'avais peur, vous savez.

HENRI. — Oui? Eh bien, n'en parlons plus, je vous en prie.

ARLETTE. — Puisque vous êtes impassible.

HENRI. — Le mot impassible n'est pas français. Facilitez-moi la vertu au moins! Et d'abord ayons une conversation sainc.

ARLETTE. — Je veux bien. (Ils s'asseyent chacun sur une chaise. Arlette, avec le ton des enfants qui jouent au monsieur et à la madame.) Est-ce que vous avez lu le *Général Dourakine?*

HENRI, même ton. — Il y a quelque temps. Quelle chose charmante! C'est si drôle quand le général se met en colère!...

ARLETTE. — Un beau caractère, cet homme. Et l'histoire du petit Georges avec le garde champêtre?

HENRI. — Impayable! Impayable! (Ton naturel.) Nous sommes idiots!

ARLETTE. — Nous sommes sains.

HENRI. — Comme le cresson.

ARLETTE. — Et ce fameux thé, où est-il?

HENRI. — Je vais sonner pour qu'on l'apporte.

Henri va sonner et, en revenant, rapproche fortement sa chaise de celle d'Arlette.

ARLETTE. — Eh... la chaise?

HENRI. — Pardon, c'est machinal. D'ailleurs, on va entrer. (Derrière la porte résonne une toux creuse retenue. Puis entre Jean.) Le thé, Jean. (Jean sort.)

ARLETTE. — Il est malade, ce garçon-là?

HENRI. — Oui... j'en suis très content. (Il rapproche encore sa chaise.) Oh! Arlette, ma petite Arlette, si vous saviez comme je suis heureux! Comme c'est bon de vous savoir ici, de vous regarder... (Il prend ses mains.) de tenir vos mains... bien sagement... sans vilaines pensées...

ARLETTE. — Oui, c'est bon... Et vous savez, je vous croyais si peu capable... C'est très bon, Henri... (Elle prend ses mains.) Moi aussi je suis heureuse... (Leurs chaises se touchent presque.) Je vous aime aujourd'hui... Faites attention, votre chaise est sur ma robe...

HENRI. — Oh! pardon! (Il se lève et éloigne la robe, colle complètement sa chaise à celle d'Arlette.) Si vous saviez, je me sens un autre homme...

ARLETTE. — Il ne faut pas vous sentir un homme, même un autre. (Toux creuse et profonde derrière la porte.) Pauvre garçon! (Entre Jean avec la théière. Il la pose sur le plateau et sort, tout cela avec un regard prodigieusement absent et voilé.) Il ne passera pas l'été.

HENRI, apportant le guéridon au milieu de la salle. — C'est vous qui allez le servir.

ARLETTE. — Oh! mais c'est plus qu'un thé! C'est une dînette!

HENRI. — Une vraie dînette pour petits enfants, pour bons petits enfants! Là... (Avec une sérieuse bonne foi.) Moi, j'approche les fauteuils.

ARLETTE. — Les chaises?

HENRI. — Non, les fauteuils. Ce n'est pas parce qu'on est sérieux qu'il faut être mal assis. (Henri installe deux fauteuils touche-touche pendant qu'Arlette se livre à la petite cuisine des tasses et des soucoupes.) C'est le thé siamois, dont je vous ai parlé.

ARLETTE. — C'eût qui a un goût de piment?

HENRI. — Oui. Il faut le boire sans lait.

ARLETTE. — Toujours, moi. Citron seulement. (Elle trempe ses lèvres.) Fameux!

HENRI. — Oui. Vous savez qu'ils ont des crus pour le thé, comme nous pour le vin. Celui-là, c'est le thé qu'on fait boire aux nouveaux mariés. Le soir de leur noce, ils en boivent chacun une gorgée dans le même petit gobelet de jade... J'ai aussi le petit gobelet. Voulez-vous le voir?

ARLETTE. — Pas la peine. Nous ne sommes pas dans les conditions requises.

HENRI. — Bah! rien que le voir?

ARLETTE. — Non, non, je me méfie : qui a vu boira.

HENRI. — Je n'insiste pas. Gâteaux?

ARLETTE. — Gâteaux.

HENRI. — Chou?

ARLETTE. — Chou. (Ils mangent.) Vous avez faim!

HENRI. — Très. Ça ne serait pas la peine d'avoir la conscience tranquille.

ARLETTE, caressant les cheveux d'Henri. — Vous êtes un good boy.

HENRI. — Et vous une bonne petite fille. Encore un chou?

ARLETTE. — Fini. Plus de place.

HENRI. — Encore un, à nous deux. (Il lui tend un gâteau.) Mordez la première.

ARLETTE. — Oh! Henri.

HENRI. — Qu'est-ce que ça fait, puisqu'on est sage. Vous voyez que c'est vous qui avez de mauvaises pensées! (Arlette mord dans le gâteau. Henri mange le reste.) Mmm! C'est bon!... Bougez pas... (Il pousse du petit doigt, à gauche au coin de la lèvre d'Arlette, un atome de crème et suce ce doigt.) C'est encore à moi, ça.

ARLETTE. — Je vais vous gronder.

HENRI. — Pure gourmandise... Cigarette?

ARLETTE. — Oui.

HENRI. — Vous permettez que je l'allume?

ARLETTE. — Est-ce bien convenable?

HENRI. — Le feu purifie tout. (Il allume la cigarette et en tire une ou deux bouffées.) Le bec. (Arlette avance les lèvres. Henri s'avance comme pour les embrasser, mais il réagit.) Silence là dedans!

Et glisse la cigarette aux lèvres d'Arlette.

ARLETTE, un peu troublée. — Merci.

HENRI. — Ah! Il n'y a pas à dire, c'est rudement bien ce que je viens de faire là!

ARLETTE. — Très bien.

HENRI. — Alors... récompensez-moi par où je n'ai pas péché?

ARLETTE. — Sur la joue. (Petit baiser bruyant.

HENRI. — Et je n'ai pas glissé! Vous voyez bien que vous n'avez rien à craindre! Je vous en supplie, détendez-vous encore... (Il rapproche son fauteuil.) Donnez-moi vos mains... (Arlette donne ses mains, mais le rapprochement est difficile avec ces grands fauteuils.) Dieu, que ces fauteuils m'énervent!

ARLETTE. — C'est ça, reprenons les chaises.

HENRI, se levant. — Même pas! (Il recule dans un coin son fauteuil et saisissant sur le divan le gros coussin que Jean avait placé, il le pose contre le fauteuil d'Arlette et s'assied à ses pieds.) Là! Par terre... A vos pieds!... Est-ce assez respectueux? assez troubadour?

ARLETTE, un peu effrayée. — Je veux bien, mais tenez-vous tranquille.

HENRI, d'un ton de reproche. — Oh! encore! (Il la regarde.) Taisez-vous. Laissez-moi regarder le paysage. C'est très bien ce qu'on voit d'ici. Dire que, depuis que je vous connais, je n'avais pas encore pensé à vous regarder de bas en haut! On a de ces absences!... Comme vous êtes jolie... et comme je vous aime!... Vous êtes sûre que je suis à vous, n'est-ce pas? Mettez votre main sur ma tête en signe de possession...

Arlette obéit. Un trouble et peu à peu, silencieusement, elle se laisse aller à caresser cette tête et ce front offerts.

ARLETTE. — Comme vos cheveux sont fins... Vous avez des cheveux de femme.

HENRI. — Sur un cœur d'homme. (Il pose sa tête sur les genoux d'Arlette.) Que c'est bon, mon Dieu, que c'est bon! Rendez-moi votre main! (Et comme Arlette lui tend la main qui le caressait, il proteste.) Ah! non, l'autre! (Et cette main, il la caresse avec douceur, avec subtilité. Examinant le bracelet.) Qu'est-ce que c'est que tous ces petits machins que vous avez à votre bracelet?

ARLETTE. — Des amulettes.

HENRI, baisant ce poignet abandonné, et la voix grave. — Des amulettes...

ARLETTE. — Henri... Il ne faut pas jouer avec les amulettes.

HENRI, baissant les yeux. — Tiens! Et eux! Je ne les avais pas vus! Comme ils sont sages en visite, ces petits pieds! Bonjour, les amours de petits pieds! (Caresse sur les chevilles d'Arlette.) Bonjour, bonjour! Ils ne répondent pas, ils sont trop petits...

Il embrasse les chevilles d'Arlette.

ARLETTE. — Henri... Henri... remettez-vous sur le fauteuil...

HENRI, [illegible] — Et ces petits genoux!... Ce sont ces genoux d'Arlette, ces petits genoux!

ARLETTE, suppliante. — Henri, vous jouez avec le feu! Levez-vous! Vous me chatouillez!

HENRI. — Qui aime bien, chatouille bien! (Impatienté.) Puisque nous sommes sages! Songez donc, petite Arlette chérie, que plus jamais peut-être nous n'aurons le courage de prendre une pareille résolution! C'est le seul jour de notre vie où il n'y a pas de danger entre nous... Tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, ça ne compte pas, ça ne mène à rien...

ARLETTE, inquiète. — Est-ce bien sûr?

HENRI, exubérant. — Mais voyons!... Pourquoi vous méfiez-vous? Est-ce que je me méfie, moi? Tenez, je veux vous étonner! Et vous rassurer définitivement. Eh!

Il se met à genoux et la prend dans ses bras.

ARLETTE. — Oh!

HENRI. — Laissez, c'est une expérience. (Presque chantant.) Tiens, regarde! (Et il lui plante sur les lèvres un baiser magistral. A Arlette qui n'en revient pas.) Eh bien? Et après? Si c'était dangereux, si je n'avais pas promis, je devrais me déchaîner, m'affoler... Est-ce que je m'affole? (Nouveau baiser en progrès sur le premier.) Est-ce que je m'affole, sapristi? Du tout! c'est même curieux. Je n'ai même pas à lutter. Je me dis: « Ça ne compte pas... », et ça ne compte pas. Comprends-tu?

ARLETTE. — Oui... mais moi...

HENRI, avec autorité. — La même chose... Essayez, tenez... embrassez-moi!

ARLETTE. — Ah! non!

HENRI. — Si, si, je veux... Vous serez plus tranquille après... Il faut éprouver ses forces... Allez! allez! (Arlette se penche. Long baiser. Henri, la voix pâle.) Tu vois...

ARLETTE, dans un souffle. — ... Oui...

HENRI. — Encore! (Baiser.) Eh bien... troublée?

ARLETTE. — ... Non!...

HENRI. — Pour voir. (Il moule sa paume à la joue d'Arlette.) Pas brouché! C'est bien ça! Bon petit cœur! Sage petit cœur!

ARLETTE, hâtivement. — Ça ne fait rien, Henri, asseyez-vous...

HENRI, se levant. — C'est ça. Asseyons-nous... Venez... (Il lui prend la main, l'entraîne et l'assied près de lui sur le divan.)

ARLETTE, bondissant. — Non! Pas là!... Pas là!...

HENRI. — Puisque ça nous est égal! Ah! là, là! qu'est-ce que ça peut nous fiche d'être sur un divan! (Il la rassied et passant son bras autour de sa taille.) Dites, expliquez-moi ce que ça peut nous faire?

ARLETTE, implorante. — Henri... nous courons à une catastrophe... je le sens... nous y courons...

HENRI. — Assis comme ça? C'est impossible!

Il la câline dans ses bras.

ARLETTE, d'une voix enfantine. — Souvenez-vous... comme un petit garçon et une petite fille.

HENRI. — Bien sûr, une petite fille... Tenez... Elle va tout à fait avoir l'air d'une petite fille, mon Arlette... (Il dénoue et répand les cheveux d'Arlette.) Là! c'est Arlette à huit ans... mon Arlette adorée... ma bien-aimée, tu vois comme c'est simple. (Il la berce.) Et comme nous sommes sages... (Chantonnant.) Là, là, là, là, là... Je n'ai jamais été aussi calme... J'ai un peu chaud.

ARLETTE, tressaillant. — Je veux partir.

HENRI, très doucement. — Où?

ARLETTE. — Je ne sais pas.

HENRI, entr'ouvrant ses bras. — Va!...

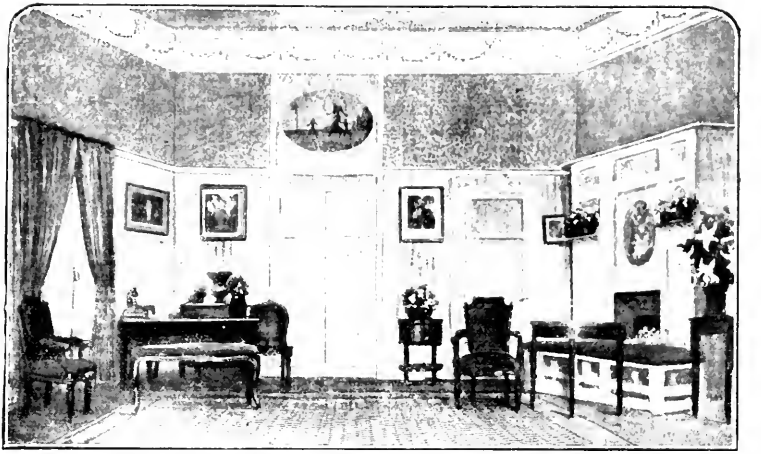
Arlette se lève à moitié, tout égarée, elle veut faire un pas, fléchit, et retombe sans force sur l'épaule d'Henri.

Mon petit est...

RIDEAU

Henri Arlette.

La dînette chez Henri Tournier.



Le bureau de Serge Paveneyge

ACTE III

Le bureau-salon de Serge Paveneyge. Petite pièce intime et silencieuse, meublée avec un art sobre. Table-bureau, très large. Au premier plan, une bergère, près d'un guéridon où est servi un petit déjeuner. A terre, cinq ou six journaux déplus et froissés. A gauche, porte de la chambre de Serge. A droite, porte sur atelier. Au fond, porte du vestibule. Dans la pièce, une malle dont les casiers sont épars sur chaise et tapis.

Scène première

SERGE seul, puis PACOME

La scène est vide. Puis Serge, en veston d'appartement, sort de sa chambre avec des mouchoirs et des cravates qu'il jette dans un casier de la malle ; après, quoi il remonte au téléphone, cherche un numéro dans l'annuaire et décroche l'appareil.

SERGE. — Allô! mademoiselle... Voulez-vous me donner le 6-15 Gutenberg? Le 6-15, huit et sept... (Silence.) Pas libre?... Non, merci... Je rappellerai moi-même. (Entre Pacôme, le valet de chambre.) Eh bien, tu les as? (Il s'assied devant son petit déjeuner.)

PACÔME, tirant quatre ou cinq journaux de son tablier. — Sauf *l'Echo des Sports*, oui, monsieur...

SERGE. — Tu as *le Journal* ?

PACÔME. — Oui, monsieur.

SERGE. — Qu'est-ce qu'il dit, *le Journal* ?

PACÔME. — Toujours sur...

SERGE. — Evidemment. En troisième page, sans doute.

PACÔME, dépliant *le Journal*. — Euh... Dernière heure... Théâtres... Sports... Sports... Voilà. Il n'y en a que deux lignes.

SERGE. — Lesquelles?

PACÔME. — Euh... « La Poule du Fencing pour 1920 a été débattue hier soir et gagnée par le vicomte d'Archelles. »

SERGE. — C'est tout?

PACÔME. — Oui, monsieur.

SERGE. — Et *le Figaro*? Va.

PACÔME, lisant. — « La Poule du Fencing. L'épreuve annuelle du Fencing-Club a été disputée hier soir. Après quelques assauts, le marquis d'Archelles n'a plus trouvé en face de lui que M. Henri Fournier, dont l'échec par 0 touche contre 5 a été une surprise générale que peut seul expliquer un entraînement excessif de dernière heure. Reconnu parmi l'assistance... »

SERGE. — Pas la peine.

PACÔME. — Il y a *Excelsior*, aussi.

SERGE. — Il doit en parler. *Excelsior*?

PACÔME, feuilletant. — Euh... voilà...

SERGE, nerveux. — J'écoute.

PACÔME, lisant. — « Grande solennité hier soir au Fencing-Club. M. Henri Fournier ne conservera pas en 1920 la coupe du Fencing. Bien que plus jeune que le marquis d'Archelles et possesseur d'un beau passé sportif, M. Fournier n'a trouvé hier soir pour le servir qu'un jeu mou et peu sûr. Deux fois désarmé, touché cinq fois contre aucune, visiblement dominé et fatigué, il n'a fait aucun effort sérieux pour ressaisir sa chance. Ses nombreux amis expliquent sa défaite par un surmenage *in extremis*. » Il y a une photo, si monsieur veut voir.

SERGE. — Pas la peine.

PACÔME. — Le fait est que M. Fournier n'a pas une mine, là-dessus.

SERGE. — C'est le magnésium.

PACÔME. — Et puis, M. Fournier n'aura pas été sérieux...

SERGE. — De quoi te mêles-tu! Demande-moi Gutenberg 6-15.

PACÔME, à l'appareil. — Allô... Gutenberg 6-15... Allô... ne quittez pas... (Il passe l'appareil à Serge.)

SERGE. — Allô... l'agence Duchemin?... Ah!... Je voudrais prendre le train de midi quinze pour Car-

dit)... Non, Cordill en Angleterre... par où vous voudriez... Par Dieppe, m'est égal... Oui, première... une malle... Faites retenir ma place... M. Paveneyge, 105, rue de la Pompe... Vous pouvez envoyer jusqu'à onze heures... Parfait... Merci, monsieur. (Il raccroche.)

PACÔME. — Monsieur n'emporte pas son smoking... ou son habit?

SERGE. — Ni l'un ni l'autre.

PACÔME. — En Angleterre, pourtant, monsieur... enfin... Monsieur ne m'ennuie pas?

SERGE. — Non, Pacôme. Tu resteras ici. Quelques jours. Le temps de fermer l'appartement, de régler les fournisseurs. Et puis tu pourras aller dans ta famille...

PACÔME. — Monsieur ne me garde pas?

SERGE. — Non... tu prépareras tes comptes... Je te laisserai une provision.

PACÔME. — Je ne sais pas ce qu'a monsieur... (Inquiet.) Monsieur ne va pas faire un malheur, au moins?

SERGE. — Non, mon vieux, sois tranquille... Il est tard, le malheur... Je ne ferais pas mieux en m'appliquant.

PACÔME. — Je peux emporter les journaux?

SERGE. — Oui. (Sonnerie à la porte.) Va voir. (Sort Pacôme.)

Scène II

SERGE, PACÔME

PACÔME, revenant. — C'est une dame... la baronne de Claches...

SERGE. — La baronne de Claches? Fais-la entrer.

PACÔME, hésitant. — Ah!... Alors, monsieur ne part plus?

SERGE. — Ça n'a aucun rapport...

Sort Pacôme, qui fait entrer la baronne de Claches et referme la porte sur elle.

Scène III

Mme DE CLACHES, SERGE

Mme DE CLACHES, tailleur très simple, gants beiges, petit voile au chapeau, bref, tenue de voyage. — Eh! oui, c'est moi. Vous m'espériez bien un peu?

SERGE. — Mon Dieu, non... j'avoue que...

Mme DE CLACHES. — Mettons que vous m'attendiez, tout simplement.

SERGE. — Non plus, non...

Mme DE CLACHES. — Ingrat! Et hier, que vous ai-je dit?

SERGE. — Hier? Excusez-moi, je n'y suis plus du tout.

Mme DE CLACHES, s'asseyant. — Que je ne vous laisserais pas souffrir tout seul.

SERGE. — C'est vrai. J'avais pris ça pour une menace sans conséquence.

Mme DE CLACHES. — Il fallait le prendre comme une promesse.

SERGE. — Mais... je n'ai pas besoin d'être consolé... Où avez-vous vu que j'avais besoin d'être consolé?

Mme DE CLACHES. — Au Fencing, hier soir... Vous n'y étiez pas?

SERGE. — Non.

Mme DE CLACHES. — Eh bien, mon cher!... Ce malheureux Fournier...

SERGE, vivement. — Le pauvre homme!

Mme DE CLACHES. — Vous avez lu les journaux? Eh bien, ils sont indulgents. On avait envie de lui passer une claise. Mon pauvre Serge, j'ai pensé à vous tout le temps.

SERGE. — A moi?

Mme DE CLACHES. — Oui, à vous qui êtes parti si tôt hier après-midi. Je crois qu'avec un peu de patience vous auriez eu la joie de rencontrer Mme Leterne...

SERGE, ahuri. — Ensuite?

Mme DE CLACHES. — Ensuite, rien. (Tournant les yeux.) Qu'est-ce que c'est que cette valise? C'est à vous? Vous partez?

SERGE. — Oui... je pars... J'ai reçu une dépêche... ce matin... Un vieil oncle... artério-sclérose... les artères comme des tuyaux de pipe... et qui va la casser...

Mme DE CLACHES. — Et où vit-il, cet oncle?

SERGE. — En Normandie, à Dieppe... Pauvre bonhomme!

Mme DE CLACHES, se levant et jetant un regard sur la malle. — C'est vous qui êtes un pauvre bonhomme... (Elle va à lui.) Pourquoi vous enfuir? On lui a pris sa belle poupée, et il a un gros chagrin... Faut pas avoir honte. Allez, ce n'est pas souvent le meilleur que nous choisissons. Ce n'est pas une femme que vous aimiez, c'est une grande petite fille, comme toutes celles qui n'ont jamais souffert. Elle a confondu son bonheur et son plaisir. Plus tard elle comprendra...

SERGE. — Dieu l'en préserve, maintenant!

Mme DE CLACHES. — Et vous avez raison de partir : l'absence est le dernier prestige. (Serge hausse les épaules.) Je suis sûre que vous avez eu l'idée de vous tuer?

SERGE. — Bah!

Mme DE CLACHES. — Mais au fait! C'est midi quinze que vous prenez?

SERGE. — Oui.

Mme DE CLACHES. — Moi aussi.

SERGE. — Hein?

Mme DE CLACHES. — Jusqu'à Dieppe. Ça aussi, je vous l'avais dit hier. Vous l'avez oublié. Voulez-vous que nous partions ensemble?

SERGE. — Croyez-vous que ce soit bien utile?

Mme DE CLACHES. — Qui sait? Nous n'avons jamais été tous les deux seuls.

SERGE. — C'est un bien mauvais jour pour commencer. Je ne déserterai pas les deux. Et si vous saviez quel besoin j'ai de solitude.

Mme DE CLACHES. — Je ne vous parlerai pas.

SERGE. — Ça ne fait rien. Je vous aurai en face de moi. Je saurai à quoi vous pensez.

Mme DE CLACHES. — Je ne penserai à rien. C'est si facile en voyage. Nous devions monter dans le même train. Nous monterons dans le même compartiment, voilà tout. J'ai un coupé réservé. Comme ça vous n'aurez pas en face de vous le vieux monsieur qui dort la bouche ouverte ou la grosse dame qui s'épluche le nez sur *Fantasio*.

SERGE. — Et vous serez sage?

Mme DE CLACHES. — De Paris à Dieppe, il n'y a pas de tunnels.

SERGE. — Je pourrai fumer?

Mme DE CLACHES. — Bien sûr.

SERGE. — Beaucoup?

Mme DE CLACHES. — Tout le temps.

SERGE, avec un geste. — Parce que ça, fumer... Et ne pas parler?

Mme DE CLACHES. — Et ne pas parler.

SERGE. — Et fermer les yeux?

Mme DE CLACHES. — Et fermer les yeux. Je m'assiérai en face de vous et je lirai du Paul Bourget, les pieds sous la banquette.

SERGE. — Alors... Je ne vois pas trop ce que vous espérez, mais, comme vous voudrez.

Mme DE CLACHES. — Je vous ai dit que j'avais de l'imagination... Et puis, ça arrive si souvent qu'on quitte Paris sous l'averse et qu'il fait soleil en arrivant à Dieppe... (Elle est contre lui et pose ses mains sur ses épaules.) Après la pluie...

SERGE, triste. — Pleut pas, il neige.

Mme DE CLACHES. — Eh bien, après la neige, le dégel... Je ne vous demande pas de m'aimer, moi... mais vous serez bien forcé de me regarder un peu tout de même... Alors, pour moi, ça va être un voyage émouvant, délicieux... parce que, moi, je ne sais pas si je vous aime, mais... vous voyez ce que j'en arrive à dire... eh bien, je vais passer quatre ou cinq heures à guetter dans vos yeux, là, en face de vous, la minute de rage, de détresse où vous vous jetterez sur moi sans savoir pourquoi, comme un enfant qui bat un meuble... Alors, je me ferai toute petite, je ne dirai pas un mot, je fermerai les yeux... j'obéirai... Et, ensuite, vous pourrez bien penser ce que vous voudrez, ça me sera bien égal. En amour...

SERGE, l'interrompant. — Ah! non, non, non... pas ce mot-là... Pour moi, il n'y en a qu'un qui compte, c'est partir... Vous entendez: Partir! Partir! Je ne refuse pas votre compagnie uniquement parce que j'ai trop de peine pour en faire moi-même, si peu que ce soit. Ne m'en demandez pas plus... et surtout ne m'en offrez pas davantage.

On sonne à la porte d'entrée.

Mme DE CLACHES. — Vous attendez quelqu'un?

SERGE. — Non.

PACÔME, entrant et annonçant. — Monsieur de Claches.

SERGE. — C'est bon. Quand je sonnerai. (Sort Pacôme.) Vous voulez le voir?

Mme DE CLACHES. — Jamais de la vie!

SERGE, la conduisant à droite. — Alors, par ici. L'autre porte donne sur l'antichambre. Vous sortirez quand il sera entré.

Mme DE CLACHES. — A tout à l'heure... Le premier arrivé attendra l'autre.

SERGE. — Ça lui apprendra.

Sort Mme de Claches. Serge sonne.

Scène IV

SERGE, DE CLACHES, entrant.

SERGE, allant à lui. — Bonjour, cher ami.

DE CLACHES, bougon. — Bonjour...

SERGE. — Et quel bon vent?

DE CLACHES. — D'Espagne, sans doute! Mon cher, je joue les duègnes! Ollé!

SERGE. — Il n'y a pas de sot métier... Et c'est à ce titre?

DE CLACHES, amenant Serge à sa fenêtre. — Venez...

SERGE, se précipitant. — Non, non, ne levez pas le rideau... Qu'est-ce qu'il y a?

DE CLACHES. — Ce qu'il y a? D'abord une pâtisserie en face de votre porte.

SERGE. — Oui.

DE CLACHES. — Et dans cette pâtisserie... l'infante dont je suis la duègne. Contrairement aux traditions, c'est l'infante qui mange, en attendant que, m'étant assuré de votre solitude je soulève ce...

SERGE, se précipitant. — Mais laissez donc ce rideau tranquille! et venez au fait. J'aimerais bien savoir tout de même...

DE CLACHES. — Qui est l'infante? Mlle Sézères.

SERGE. — Jacqueline!

DE CLACHES. — Oui. Je devais la mener ce matin au Salon des Indépendants. Mais à peine dans la rue elle m'a menacé d'un scandale abominable si je ne la conduisais pas immédiatement chez vous.

SERGE. — Et vous vous êtes empressé...

DE CLACHES. — Je n'avais pas le choix. Elle parlait de s'asseoir sur le trottoir.

SERGE. — Délicieuse jeune fille! Je ne la recevrai pas.

DE CLACHES. — Paveneyge! Vous ne ferez pas ça! Elle m'a menacé de choses monstrueuses... Paveneige, il faut la recevoir... Je vous le demande au nom de l'Académie des Sciences morales... Le prestige des Sciences morales est en péril. (Apercevant la valise; avec un sourire.) Vous partez?

SERGE. — Oui... Un vieil oncle très malade...

DE CLACHES. — Depuis hier soir?

SERGE. — Silence, duègne! Et faites signe à l'infante!

DE CLACHES. — Elle mange toujours!... Un baba!... A dix heures du matin... Ah! jeunesse!... Elle ne regarde même pas... Vous avez raison de partir... Quand la bataille est perdue...

SERGE. — Vous ne connaîtriez pas un autre sujet de conversation?

DE CLACHES. — Pourquoi pas celui-là? Je vais vous faire une confidence: votre histoire, c'est la mienne.

SERGE. — Ah!

DE CLACHES. — Oui! (A la fenêtre.) Elle ne regarde toujours pas! Il y a quelques mois tout de même, c'était sous le règne de Fallières, je n'avais pas encore épousé Mme de Claches. Et j'aimais follement, oh! mais, vous savez, follement, comme vous, une petite femme adorable, un petit être exquis. Malheureusement, je n'étais pas seul à l'aimer. Et, un beau soir, elle est tombée entre les bras d'un colonel de chasseurs, comme ça, sans dire ouf!... sans avertir... Vous voyez.

SERGE. — C'est frappant!

DE CLACHES. — Ah! mon cher, vous dire quelle nuit j'ai passée! Je voulais tuer le colonel, je voulais tuer le petit être exquis... je voulais me tuer... Ça faisait trop, alors je n'ai rien tué du tout, mais, au petit jour, j'ai fait comme vous. J'ai jeté toutes mes affaires dans une petite valise, j'ai écrit à tous mes amis...

SERGE. — Admirable sang-froid!

DE CLACHES. — Et je suis parti d'un trait, à Meudon.

SERGE. — Tout seul?

DE CLACHES. — Absolument tout seul... avec une petite bonne, un autre petit être exquis... timide... réservé... En ce temps-là, on mettait deux heures pour aller à Meudon.

SERGE. — Ah! ça allait mieux que maintenant.

DE CLACHES. — Eh bien, mon cher, j'étais assis dans mon compartiment, tout seul...

[illegible] Avec la petite bonne.

DE CLACHES. — Je ne l'avais jamais regardée. Et je ne la regardais même pas. Je pensais à l'autre, à la cruelle, à la mauvaise... Mon sang bouillait, bouillait... et tout d'un coup, mon cher, sans savoir pourquoi, je me suis jeté sur cette petite, qui était ravissante, d'ailleurs; ça a été terrible... impétueux et terrible...

SERGE. — Elle a appelé!

DE CLACHES. — Sa mère, pas plus. Enfin, je suis revenu à moi.... Et figurez-vous, mon cher, ce petit être exquis... je ne peux pas vous dire son nom... a trouvé en descendant une phrase délicieuse, tenez : « Monsieur voit bien, on quitte Paris sous l'averse... SERGE, continuant machinalement [illegible] ...et il fait soleil en arrivant à Menton. »

DE CLACHES, [illegible] Hein?

Bonjour, monsieur ! Vous n'auriez pas un fauteuil pour M. de Claches, un fauteuil dans une autre pièce... [illegible] Voilà l'affaire, monsieur de Claches! Écoutez!

DE CLACHES, résigné, [illegible] Cette enfant est une force de la nature! Bon courage!...

[illegible] Elle [illegible]

Scène VI

JACQUELINE, SERGE

JACQUELINE. — Enfin, je vous tiens! Où étiez-vous hier soir?

SERGE. — Ici!

Serge De Claches Jacqueline

DE CLACHES. — *« Cette enfant est une force de la nature! »*

SERGE. — Ce n'est pas ça?

DE CLACHES. — Si... mais...

SERGE. — J'ai achevé l'antithèse, c'est tout simple.

DE CLACHES. — Vous voyez, mon ami, que mon histoire est sœur de la vôtre : amour, dédain, valise... Ah! il ne faudrait pas tout de même laisser aller l'infante jusqu'à l'indigestion... Ça y est... cette fois-ci elle a vu. La voilà qui traverse la rue en courant. Au fait, mon cher, où partez-vous?

SERGE. — A Biarritz... A Biarritz...

Entre Jacqueline, Paconie sur ses talons.

Scène V

LES MÊMES, JACQUELINE, PACOME

JACQUELINE. — Pacôme [illegible] Ça va... Je vous dis que monsieur m'attend. (Sans même regarder Serge, elle marche [illegible] de Claches.) Quatre éclairs, trois babas et deux portos. Que je sois malade, et c'est couru, vous entendrez maman, vous l'entendrez... [illegible]

JACQUELINE, haussant les épaules. — Ici! Et le Fencing? Vous ne m'aviez pas promis d'y venir? Non!

SERGE. — Je n'avais rien à vous dire.

JACQUELINE. — Comment! après mon coup de téléphone, vous n'êtes pas allé chez Henri?

SERGE. — Si.

JACQUELINE. — Ah! Eh bien, je m'étais trompée! Il ne l'attendait pas?

SERGE. — Il l'attendait.

JACQUELINE. — Alors? Partez donc, nom d'un chien! Comment vous a-t-il reçu?

SERGE. — Très bien.

JACQUELINE. — Et puis?

SERGE. — Nous avons parlé.

JACQUELINE. — Et puis?

SERGE. — Je suis parti.

JACQUELINE. — Vous êtes parti! Vous êtes parti! Ça, c'est trop! Vous ne lui avez pas souhaité bonne chance en partant... Mais alors! Elle est venue!... Il l'a reçue!

SERGE. — C'est probable.

JACQUELINE. — Et puis?

SERGE. — Quoi, et puis?

JACQUELINE. — Oui, et puis! Qu'est-ce qui s'est passé?

SERGE. — Mais je n'en sais rien! Qu'est-ce que vous voulez qu'il se soit passé? Ils ont pris le thé...

JACQUELINE. — Ils ont pris le thé!

SERGE. — Ou du porto, je ne sais pas.

JACQUELINE. — Est-ce que vous allez vous décider à comprendre qu'il y a des questions que je ne peux pas vous poser! Et que c'est justement à celles-là qu'il faut répondre! Il s'est fait fiche une pile de première hier soir, Henri. Alors? Son état, son triste état, qu'est-ce que c'était? De l'amour? ou de la rage?

SERGE, évasif. — Voilà...

JACQUELINE. — Monsieur Payeneyge! Je serais si malheureuse! Dites... vous ne croyez pas... Il a peut-être voulu... mais elle a résisté...

SERGE. — De toutes ses forces.

JACQUELINE. — Parce que si elle n'avait pas résisté... quelle femme serait-elle?

SERGE. — Oui, quelle femme?

JACQUELINE. — Ce serait à ne plus la voir.

SERGE. — Jamais.

JACQUELINE. — N'est-ce pas? Se donner comme ça... au coin d'une tasse de thé comme une... Il n'y aurait pas de mots.

SERGE. — N'en cherchez pas.

JACQUELINE. — C'aurait été si vilain que vous-même vous ne pourriez pas me cacher votre mépris!... Vous ne garderiez pas ce calme... cette sérénité...

SERGE. — N'est-ce pas?

JACQUELINE. — Vous avez une conviction.

SERGE. — Une certitude.

JACQUELINE. — A la b... (Ses yeux tombent sur la valise ouverte, elle la regarde, puis à Serge.) Cette valise... qu'est-ce que c'est que cette valise?

SERGE. — Ah! oui... c'est une valise... pour le voyage.

JACQUELINE. — Pour quel voyage?

SERGE. — Pour tous les voyages... comme toutes les valises.

JACQUELINE. — Mais elle est pleine! Mais vous partez?

SERGE. — Oui... pour quelques jours.

JACQUELINE. — Mais alors!... La voilà, la vérité... Dans la valise!

SERGE. — Ma petite Jacqueline, je pars...

JACQUELINE. — Vous ne partez pas, vous filez. Ne vous fatiguez pas, j'ai compris. La catastrophe, ça y est bien. Vous aviez un bonheur à défendre, un danger à vaincre. Et au lieu de combattre, comme je vous l'avais offert, vous avez déserté devant l'ennemi.

SERGE. — Quel ennemi?

JACQUELINE. — Votre ami. Vous vous êtes sauvé, vous avez été lâche.

SERGE. — Il ne s'agissait pas de moi. En face d'un être qui cherchait le chemin de son bonheur, je n'avais pas à le pousser par force ou par ruse vers le mien. J'aimais une femme: elle est heureuse... Que sa volonté soit faite et non la mienne.

JACQUELINE. — Mais ils ne peuvent pas s'aimer déjà!

SERGE. — Ils croient qu'ils s'aiment, c'est suffisant. Croyez-moi, ma petite Jacqueline, vous avez donné votre âme précieuse à un monsieur qui n'en veut pas et qui n'en voudra peut-être jamais; eh bien! consolez-vous comme vous pourrez, torturez vos amis, désolez votre famille, battez votre chien; mais bornez votre rancune à ceux qui vous aiment: il n'y a jamais que ceux-là que nous pouvons faire souffrir. Ceux qui ne nous aiment pas nous sont inaltérables.

JACQUELINE. — Vous ne savez même pas vous venger; vous n'êtes bon à rien. Mais, après tout... vous prétendez savoir ce qui est arrivé hier. Qui vous l'a dit?

SERGE. — Personne... mais tout.

JACQUELINE. — Et si ce n'était pas? (Serge hausse les épaules.) Oui, je sais... Mais si ce n'était pas? Il faut que vous revoyiez Mme Leterne.

SERGE. — Jamais! Pour elle comme pour moi ce serait un supplice abominable.

JACQUELINE. — Alors, moi... je reste en plan?

SERGE. — Il faut espérer, espérer toujours: c'est le meilleur moyen d'oublier tranquillement... Sur ce...

JACQUELINE. — Vous me lâchez à la porte?

SERGE. — Excusez-moi, il est dix heures vingt, et... Au revoir, mademoiselle.

JACQUELINE, allant à la porte du fond. — Au revoir... et beau voyage... Ah! mon Dieu! (Remontant vers la bibliothèque.) J'allais oublier M. de Claches... (Elle ouvre et crie à la cantonade.) Monsieur de Claches! Il dort! Monsieur de Claches!...

Scène VII

SERGE, JACQUELINE, M. DE CLACHES, puis PACOME

DE CLACHES, entrant et bâillant, à Serge. — Ne vous excusez pas... Je vous dois la plus belle heure de ma vie!... Je viens de faire un de ces sommes... Aaaaah!...

JACQUELINE, au fond. — Quand vous voudrez!...

DE CLACHES. — Oui, infante... (Serrant la main de Serge.) Allons, cher ami, au revoir... et bon voyage... (Le prenant à part.) Soyez beau joueur... tirez le rideau... Cette petite Mme Leterne a été de très bonne foi; il ne faut pas lui en vouloir...

SERGE, le poussant vers le fond. — Oui... oui... je sais... je sais... (Coup de sonnette.) Encore!

Jacqueline redescend vers le premier plan.

JACQUELINE. — Ça y est! On est coincés!

SERGE. — Non, je renvoie de suite... (Entre Pacôme qui vient parler à l'oreille de Serge.) Fais attendre... Dans l'antichambre... De Claches! Jacqueline, je suis désolé... Il faut que je reçoive...

DE CLACHES. — Souvenez-vous... Et il fait soleil en arrivant à Meudon!

Sortent Jacqueline et le baron de Claches.

Scène VIII

Serge, demeuré seul, prend une cigarette, va pour l'allumer, puis la jette, et sonne. La porte de l'antichambre s'ouvre. Entre Arlette, petit costume tailleur: tissu écossais clair, chapeau toque. La porte se referme sur elle, qui demeure sans avancer; mais sans laisser de silence, avec l'accueil le plus simple, le plus naturel possible, Serge va vers elle, main tendue.

SERGE. — Bonjour, chère amie! Quelle gentille surprise!

ARLETTE. Bonjour, Serge !

SERGE. Et quelle jolie robe! Je ne la connaissais pas.

ARLETTE. — Oui, elle est nouvelle. On me l'a livrée ce matin.

SERGE. Ce matin, voyez-vous ça! D'ailleurs, si on ne vous l'avait pas livrée, je suis sûr qu'elle serait venue d'elle-même: elle ne pouvait aller qu'à vous! (Il la prend par la main.) Vous n'allez pas rester contre la porte... Asseyez-vous un peu, que nous bavardions...

ARLETTE. Pourquoi m'asseoir ?

SERGE. Mais pour que je puisse m'asseoir aussi, parbleu! Vous ne voulez pas que je m'asseye?

(Tous les deux s'asseyent. Serge tient ses jambes croisées, Arlette plus correctement, un genou sur une chaise.)

ARLETTE. Ma présence ici doit vous étonner, Serge !

SERGE. M'étonner! Avec ce beau temps ! Quelle drôle d'idée ! Vous alliez au Bois... Vous passiez devant ma porte... Alors, vous vous êtes dit : « Je vais commencer ma journée en faisant plaisir à quelqu'un... Je n'ai pas grand'chose à lui dire, mais il est si bavard qu'il ne s'en apercevra même pas... et puis, comme ça, je saurai si ma robe me va bien! » A moins que vous n'ayez rien pensé du tout.

ARLETTE. Si...

SERGE. C'est plus grave... Vous voulez m'emmener au Bois?

ARLETTE. — Non.

SERGE. Et puis, je ne veux pas chercher... Je ne veux pas savoir... Vous me permettez une cigarette ?

ARLETTE. Oui.

SERGE. — Qu'est-ce que vous faites d'amusant aujourd'hui? A quoi jouez-vous ?

ARLETTE. A rien...

SERGE. Pas la plus petite dînette? Une petite exposition de rien du tout? Pas de conférence? Pas d'essayage! (Se reprenant.) J'y pense! Allez voir les Domergue, c'est le Vernissage.

ARLETTE. — Vous irez ?

SERGE. Non... Moi, je... je ne crois pas pouvoir. Une vieille visite que je remettais depuis longtemps... de l'autre côté de l'eau.

ARLETTE. — Sur la rive gauche!

SERGE. Oui et non... En Angleterre.

ARLETTE, dressée. — En Angleterre!

SERGE. Vous dites ça comme si c'était au bout du monde!

ARLETTE. Vous partez?

SERGE. Les grands mots, tout de suite!... On part pour la Chine, on part pour la Syrie... On ne part pas pour l'Angleterre, ce serait ridicule, on y va tout simplement. Charing Cross est à trois heures de la place Vendôme...

ARLETTE. Pourquoi partez-vous?

SERGE. Ah! voilà... Je pourrais vous raconter des blagues, vous parler d'affaires ou de cravates... Mais j'aime mieux vous dire la vérité.

ARLETTE, émue. Serge!...

SERGE. Je vous avertis que c'est toute une histoire...

ARLETTE, dans un sourire. Dites-la.

SERGE. Eh bien, vous le savez, Arlette... Mes parents m'ont envoyé tout jeune en Angleterre... dans une famille, à Cardiff... De dix ans à seize ans j'ai vécu là tout seul... je n'avais pas d'amis, pas même de camarades... Et un soir, peu de mois avant de revenir en France, il m'arriva un de ces premiers chagrins d'homme qui sont encore des chagrins d'enfant... C'est un peu coco, ce que je vous raconte là...

ARLETTE. Non... allez...

SERGE. — En Angleterre, on apprend à parler, mais surtout à ne pas parler... Alors, faute de mieux, ce soir-là, je me levai en sortant de table... Il faisait un clair de lune éclatant... Je marchai jusqu'au bout de mes forces... et j'arrivai sur la falaise... dans les ruines d'un vieux château de Cardiff... De très vieilles pierres énormes, et au bord des remparts, au-dessus de la mer, une pelouse cinq à six fois centenaire... Il n'y avait pas de vent, pas de nuages, rien que le bruit des vagues, en bas, qui agrandissait le silence... Et je m'étais assis, la tête dans mes mains, et peu à peu... tout doucement, je sentis que tout ce qu'il y avait de rancune, de méchanceté, de petit dans mon gros chagrin se perdait dans la nuit, dans l'herbe, dans la mer... et qu'il ne restait en moi qu'une mélancolie tranquille et sans limite, aussi douce que le paysage qui m'entourait. C'est pourquoi en la quittant, cette belle pelouse de Cardiff, je lui ai promis formellement de revenir la voir, quand j'aurai vieilli un peu... pour mieux comprendre encore ce qu'elle venait de m'expliquer.

ARLETTE. Mais pourquoi maintenant, pourquoi aujourd'hui ?

SERGE. — Vous allez vous moquer de moi ?

ARLETTE. Oh! non.

SERGE. — Eh bien, tout simplement parce que, hier soir, j'étais assis par terre, là, devant mes bouquins... J'en ai tiré un, au hasard. (Prenant un livre entre ses mains.) C'était-ce... Je l'ai ouvert au hasard... comme ça... et je suis tombé sur cette image... Tenez...

(Il montre le livre à Arlette.)

ARLETTE. — Cardiff Castle... The greens...

SERGE, traduisant. Oui... Château de Cardiff... Les pelouses... La gravure est ratée, mais ça ne fait rien... Je me suis brusquement senti comme appelé, comme halluciné par l'ancien charme... J'ai laissé le livre par terre et j'ai commencé à faire mes malles absolument comme un somnambule...

ARLETTE. — Ce n'est pas vrai !

SERGE, montrant le bouquin. — La preuve...

ARLETTE. — Jurez-moi que si, avant-hier ou la semaine dernière ou il y a un mois, vous aviez ouvert ce livre, vous seriez parti le lendemain, comme aujourd'hui ?

SERGE. — Je vous jure que les mêmes circonstances auraient produit le même effet.

ARLETTE. Quand reviendrez-vous ?

SERGE. Je ne sais pas.

ARLETTE. Dans longtemps ? (Serge hausse les épaules pour exprimer son ignorance.) Mais, enfin, il n'y a eu personne pour vous dire que c'était fou de partir comme ça ?

SERGE. Personne.

ARLETTE. — Eh bien, je vous le dis, moi! Je vous défends de partir, moi! (Plus humble.) Je vous demande de ne pas partir...

SERGE. — Il ne faut pas me demander ça !... Ce serait la première fois que vous me feriez de la peine.

ARLETTE. Je vous le demande, Serge! Je vous en supplie! Parce que je sais pourquoi vous partez, vous entendez? Vous partez parce qu'une personne vous a fait un gros chagrin, parce qu'elle vous a fait mal, parce que vous la détestez.

SERGE, léger. — Je vous jure que je ne déteste personne ! Qui voulez-vous qui m'ait fait du chagrin ?

ARLETTE. — Moi, Serge.

SERGE. — Mon petit ami ? Mon petit camarade m'a fait du chagrin ! Et je ne le savais pas ?

ARLETTE. — Vous mentez ! Vous le savez ! Vous le savez !

Un temps.

SERGE, tranquille. — Et si je ne veux pas le savoir, moi ! Vous entendez ? Ce que j'emporte de plus précieux, c'est votre souvenir... Et ce souvenir serait à la merci des apparences, des bavardages ? Soyez bien tranquille, tout ce qu'on a pu venir me dire de vous...

ARLETTE, s'écroulant dans la bergère, toute petite et fondant en larmes. — Oh ! Serge ! Serge !... Je vous demande pardon !

SERGE. — Arlette ! Oh !...

ARLETTE, en sanglots. — Qu'est-ce que j'ai fait ?... Qu'est-ce que j'ai fait ?... Oh ! Oh ! Oh !...

SERGE. — Mais rien, Arlette, rien de mal. Nous étions deux qui vous aimions. Vous avez choisi celui qui vous semblait le plus digne, le plus proche, le meilleur... et vous êtes allée à lui. Et vous serez très heureuse... lui aussi. Deux heureux sur trois, c'est encore une belle moyenne, vous savez !

ARLETTE, sanglotant de plus belle. — Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

SERGE. — Et puis, ce qui me fait plaisir, c'est que vous m'avez un peu aimé aussi... Alors je peux me dire que si j'avais été seul, c'est moi que vous auriez préféré...

ARLETTE. — Je... je...

SERGE. — Alors, il ne faut pas pleurer, et surtout il ne faut pas me demander pardon, parce que c'est un vilain mot. Et puis il ne faut pas rester ici... parce que, depuis ce matin, c'est un peu le pont d'Avignon... Il ne faut pas qu'on vous rencontre.

ARLETTE. — Eh bien... je vais partir...

Elle renifle ses larmes comme un enfant et se lève.

SERGE, lui tamponnant les yeux. — Là !... (La conduisant lentement vers la porte.) et on ne va pas se dire adieu non plus, parce que c'est aussi un vilain mot... Il n'y en a qu'un à dire : « Mektoub ! » Mektoub... C'était écrit... Et les musulmans très pieux ajoutent : « Béni soit Allah... Bismaïlah... »

Serge se retourne pour ne pas voir Arlette partir. Elle remonte vers la porte, l'ouvre, va pour sortir, mais s'arrête et redescend d'un élan.

ARLETTE. — Serge...

SERGE, très doucement. — Oui ?

ARLETTE, s'appuyant à la porte. — Je vous aime !

SERGE, la contemplant avec une infinie mansuétude. — Et dire que c'est vrai !

ARLETTE. — J'étais venue vous demander pardon. Et je n'aurais pas dit autre chose. Je ne mérite plus que vous m'aimiez, mais, puisque vous partez, je dois vous le dire. C'est vous que j'aime, Serge ! et de toute mon âme...

SERGE. — Je vous crois, Arlette.

ARLETTE. — J'ai gâché ma vie, mais hier encore, je ne le savais pas... Je vous jure qu'entre vous et... j'étais perdue, aveuglée. L'un comme l'autre vous m'aviez amenée à bout de forces, à bout de sagesse aussi. Mais depuis si longtemps je m'étais dit : « Ce sera celui que je voudrai », que j'étais tranquille. Je ne croyais plus au danger. Et puis hier... bêtement, stupidement, pour me prouver que je n'avais pas peur... que j'étais toujours libre... je suis allée le voir. Je vous aurais rencontré en y allant...

SERGE. — La face du monde eût été changée...

ARLETTE. — Mais quand j'ai été chez lui... je ne sais pas... peu à peu...

SERGE. — Taisez-vous, Arlette...

ARLETTE. — Il faut que vous sachiez, Serge. Croyez-vous que je ne suis pas malade de honte en vous disant ces choses ! Quand j'ai été chez lui, peu à peu il est devenu plus fort que vous, plus fort que moi...

SERGE. — Plus fort que tout.

ARLETTE. — Oui. Plus fort que tout. Et alors...

SERGE. — Je comprends.

ARLETTE. — Non, Serge, vous ne comprenez pas. Il n'y a que les femmes qui peuvent comprendre cela, tout à fait. L'homme qui nous prend accomplit toujours plus ou moins sa volonté. Il ne perd jamais tout à fait la tête. Il suit une idée, il réalise un acte. Tandis que nous, Serge, je vous le jure, il y a des moments d'abolition totale, d'obscurité absolue où l'on pourrait aussi bien nous tuer que nous prendre, moi comme bien d'autres...

SERGE. — Je vous crois, Arlette.

ARLETTE. — Eh bien ! Serge, après ma défaite, je me suis crue heureuse, délivrée. La lutte était finie. J'avais brisé cet équilibre en jetant d'un côté ce que j'avais à donner de plus précieux. Je suis rentrée chez moi en me répétant que j'étais heureuse... et déjà je commençais à comprendre que ce n'était pas vrai !... J'aurais voulu ne plus penser à vous, mais votre souvenir me terrassait... Votre visage silencieux me regardait... Il y avait sur mon piano cette sérénade de Tchaïkowski que je devais vous jouer un soir. J'ai voulu en jouer les premières mesures... Et plus je jouais, plus je sentais monter mes larmes... J'éprouvais une affreuse absence... Et l'absent, Serge... c'était vous.

SERGE. — Oh ! Arlette !

ARLETTE. — J'ai senti tout à coup que, malgré ce qui était arrivé, l'autre pouvait partir... pouvait mourir... que son rôle dans ma vie était fini, qu'il avait reçu de moi tout ce qu'il demandait, et que jamais il ne demanderait davantage...

SERGE. — Non. Davantage, c'était ma part...

ARLETTE. — Et alors, Serge, j'ai compris que j'avais trahi tout ce qu'il y a en moi de tendre, de profond... et que tout cela restait seul, sans maître, sans ami. J'ai senti que l'on n'avait eu de moi qu'un évanouissement de mes pauvres forces et que le seul vainqueur, Serge, c'était vous...

SERGE. — Un triste vainqueur !

ARLETTE. — Serge, je suis une petite malheureuse ! Il faut me pardonner.

SERGE. — Il faut toujours pardonner.

ARLETTE. — Et même, si vous ne m'aimez plus, il ne faut pas tout à fait m'abandonner, Serge. Il faut m'aider à conduire ma vie, Serge, puisque je n'en ai pas été capable. Il faut me dire ce que je dois faire maintenant...

SERGE. — Est-ce que je le sais ?

ARLETTE. — Oui.

SERGE, après un grand silence. — Arlette ?

ARLETTE. — Serge ?

SERGE. — Hier, quelles phrases quels serments avez-vous échangés ?

ARLETTE. — Oh ! pas de phrases, pas de serments. Des plaisanteries.

SERGE. — Quelles promesses ?

ARLETTE. — Aucune... Il était trop gai. Nous n'avons fait que rire.

SERGE. — Il ne vous a rien demandé! Il ne vous a pas supplicé?

ARLETTE. — Non... C'est peut-être ce qui m'a perdue... Il m'a traitée...

SERGE. — En conquérant! Le conquérant à force de prestige et d'audace brûle les étapes et atteint son but! Mais si celle qu'il a vaincue n'a pas une âme de prisonnière, il a laissé derrière lui trop de sentiments révoltés pour garder sa conquête. Les obstacles qu'il a vaincus, les sentiments qu'il a foulés se soulèvent derrière lui...

ARLETTE. — Ah! Serge, maintenant vous comprenez!...

SERGE. — Je comprends que le plus beau, le plus riche de vous-même m'appelle à son secours...

ARLETTE. — Trop tard...

SERGE. — Non, pas trop tard! Prendre n'est pas tout, il n'y a que garder qui compte! La part la plus précieuse de vous-même n'est encore à personne.

ARLETTE. — Elle est à vous...

SERGE. — Tout mon amour se révolte contre vous, Arlette, mais ma pauvre tendresse a moins de courage... et elle vous garde.

ARLETTE. — Merci, Serge.

SERGE. — Mais vous devinez ce que l'on va dire?

ARLETTE. — Oui. Ça m'est égal.

SERGE. — On va dire que je suis un lâche. Et vous la première, vous le pensez peut-être.

ARLETTE. — Non, Serge.

SERGE. — Voyez-vous, tout ce qu'on va dire, tous les potins, tous les ricanements, il faut que ça nous soit égal. Ce n'est pas notre amour qu'on nous reprochera, c'est notre bonheur. Et ça, notre bonheur, il n'y a plus que nous deux que ça regarde.

ARLETTE. — Oui, Serge.

SERGE. — La seule chose qui importe, ce ne sont pas les mots, c'est de vivre, vivre à tout prix, vivre de tout son cœur et dépenser toute son âme... Dites-moi que j'ai raison...

ARLETTE. — Vous avez raison... mais qu'allons-nous faire?

SERGE. — Ce que nous allons...! (On [illegible] porte.) Entrez! (Entre Pacôme.) Qu'est-ce que tu veux?

PACÔME. — Monsieur! c'est un homme de l'agence qui vient chercher la malle.

SERGE. — En effet! Eh bien! aide-le à la descendre. Je te retrouverai à la gare. (Pacôme sort.)

SERGE, un coup d'œil à sa montre. — Ce que nous allons faire? Voulez-vous m'accompagner?

ARLETTE. — Oui... Jusqu'à...

SERGE. — Taisez-vous... Ne dites pas jusqu'où.

ARLETTE. — Nous sommes fous!

SERGE. — Parbleu, c'est ce qui nous sauve!

ARLETTE. — Mais tout à l'heure... si la sagesse vous revient.

SERGE. — Sois tranquille. On a vu des sages devenir fous... mais des fous devenir sages... jamais! (Ils remontent vers la porte. Et, en passant, Serge ôte d'un vase une grosse touffe de violettes de Parme.) Tes bagages, mon petit...

FIN DU [illegible]

Serge : « Notre bonheur, il n'y a plus que nous deux que ça regarde. »

Une faible femme, au Théâtre Femina.

La collection des auteurs de *L'Illustration* s'enrichit d'un nom nouveau, mais non pas inconnu, car M. Abel Deval, à qui l'auteur d'*Une faible femme* a filialement dédié sa pièce, s'est fait dans le monde dramatique une réputation considérable et que justifie un ensemble de qualités ou de dons rarement réunis.

M. Abel Deval poursuivait en province, il y a quelque trente ans, ses études de médecine quand, venu les achever à Paris, il sentit se développer en lui la passion du théâtre. Il se présenta au Conservatoire, y fut admis, — dans les premiers, — en sortit avec un prix et commença de jouer sur quelques scènes où la netteté, la distinction et la force de son jeu ne pouvaient le laisser inaperçu. Il passa à la Renaissance, dont Mme Sarah Bernhardt venait de prendre la direction. Période d'heureux labeur où la fortune lui sourit — plus même qu'il ne l'imaginait. Un fils lui était né : Jacques. Abel Deval reprit, ou créa, près de l'illustre Sarah, en soutenant ce redoutable voisinage, des rôles importants dans *Amphytrion*, *Magda*, *Gismonda*, *la Ville morte*. Ses études de médecine, ralenties, n'avaient pas été abandonnées : quelques jours après *Les mauvais Bergers*, il passait sa thèse de doctorat. Il triomphait, c'est le mot, dans le rôle du baron Scarpia, de *la Tosca*... Et tout cela le poussait, le déterminait à affirmer plus encore sa personnalité en dirigeant à son tour un théâtre. Il prit donc, en 1900, la direction de l'Athénée. Il y interpréta pendant quelques années les rôles principaux des comédies qu'il y représenta ; puis, renonçant à paraître en scène, il se consacra plus exclusivement à la direction administrative de cet établissement et aussi des Folies-Dramatiques, en association avec M. Richemond — ce qui les fit soupçonner un moment, l'un et l'autre, de tenter un trust de théâtres.

La guerre survint. M. Abel Deval, qui ne s'était jamais désintéressé du mouvement médical, revêtit son uniforme de médecin-major ; en même temps qu'il recevait un quatrième galon, il était nommé médecin-chef de l'hôpital temporaire Chaptal où il se trouvait avoir, comme gestionnaire, un de nos distingués confrères de la critique, M. Emile Maulde. Et son ruban de la Légion d'honneur se transformait vite en rosette.

Cependant son fils, Jacques Deval, d'abord cycliste dans une formation d'infanterie, puis interprète, courait les hasards de sa destinée. On suit la répercussion des formidables événements sur sa sensibilité juvénile — il avait vingt-deux ans au début de la guerre — dans les pages du volume de vers qu'il a publié en 1919 : *le Livre sans amour*, suite de poèmes égrenés de 1914 à 1918 et dans lesquels le pauvre amour humain, en effet, n'est point nommé, dans lesquels on le sent espéré pourtant et, même, sans cesse secrètement supplié comme dans l'invocation finale :

A quoi servira-t-il que la paix soit venue
si, les combats finis, la Haine court nue ?

et où l'auteur prévoit que ce sont les mains des femmes — les mains des femmes, des sœurs, des mères, des filles — qui fermeront la bouche des canons et feront périr la Haine... mais quand ?

... Plus tard... Il ne faut pas que ce soit tout de suite,
car c'est trop oublier que pardonner trop vite.
Ce que nous pouvons faire et ce que nous ferons,
ce sera de permettre à ceux qui nous suivront
d'élever leur chemin vers cette Paix promise.
Mais nous, que cependant y conduisaient nos pas,
trop âgés maintenant, comme autrefois Moïse,
nous l'aurons entrevue et ne l'atteindrons pas.

***

Le poète philosophe qui écrivit page à page ce *Livre sans amour* devait à peine, ou même pas encore, rendu à la vie civile, composer avec une rare souplesse d'esprit et de talent, la pièce que nous publions aujourd'hui, et dont l'amour — le plus jeune, le plus vif, le plus irrésistible — est tout le sujet ; et, du premier coup, il devait atteindre à une virtuosité dans le dialogue, à une maîtrise, a-t-on dit, tout à fait exceptionnelle.

C'est à l'instigation même du directeur du Théâtre Fémina, M. Richemond, ami de son père et son ami, que M. Jacques Deval s'engagea dans cette entreprise et qu'ayant croqué, pour ainsi dire sur le vif, son joli sujet, il écrivit cette comédie : le premier acte en 1918 encore sur le front, le second un peu plus tard à Chaumont, le troisième plus récemment à Biarritz.

Et voilà, penseront nombre d'auteurs en quête de scène où se faire jouer, des conditions bien extraordinairement favorables pour un débutant : sa pièce, comme celle d'un maître ayant fait ses preuves, reçue d'avance ; approuvée acte par acte, presque scène par scène.

Sans doute. Encore tous ces avantages ne garantissaient point le succès devant le public de la générale, et si l'œuvre avait été sans valeur ou seulement sans éclat, l'insuccès, la chute même en eussent été plus cruels et plus irrémédiables.

C'est ce qu'ont indiqué certains critiques, tous manifestant d'ailleurs une joie, un enthousiasme tels que leurs articles nous permettent une « revue de la presse » comme on en a rarement lu.

***

M. Adolphe Brisson insiste précisément, dans *le Temps*, sur cette joie pure qu'on éprouve à la révélation d'un talent :

« Elle s'avive d'une impression de surprise. On ne s'attendait à rien. Et tout à coup... on est heureux, un peu ému. On sourit aux inexprimables grâces de la jeunesse. On salue le grand homme de demain. On s'empresse de le louer et on le loue sans réserves, car on veut que son triomphe soit complet. C'est si délicieux, d'admirer ! Coppée connut cette apothéose, le soir du *Passant*. Plus près de nous, Maurice Donnay, quand il fit jouer *Amants*, M. Bourdet, l'auteur du *Rubicon*, M. Sacha Guitry, l'auteur du *Veilleur de nuit*, reçurent du public le même accueil enthousiaste qui vient d'être fait à M. Jacques Deval... Parfois ces incendies sont des feux de paille. Il arrive que le débutant acclamé ne retrouve pas son inspiration première et se laisse oublier. L'écrivain qui a signé *Une faible femme* possède de si rares qualités et déjà une si exceptionnelle maîtrise, qu'un magnifique avenir semble lui être assuré.

»... Dès que les personnages parurent, et après cinq minutes de dialogue, l'atmosphère de succès était créée, les spectateurs conquis. Immédiatement ils s'intéressèrent au cas d'Arlette... La « jeune veuve » est une des figures dont le théâtre a le plus souvent usé. Corneille, Marivaux, la plupart des faiseurs de comédies et de proverbes du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, Le Sage, Florian, Carmontelle, Scribe, Musset, Pailleron l'ont mise à la scène et parée de traits séduisants. M. Deval a su la renouveler, et c'est un de ses mérites. »

Ces trois actes, constate M. Adolphe Brisson, furent salués d'applaudissements frénétiques :

« Depuis Crébillon et Fragonard, les Français n'ont pas changé ; ils raffolent de l'art léger, sensuel, élégamment libertin. Cela ne les empêche pas d'honorer la tragédie... Ce qui

les a charmés, par surcroît, dans le galant tableautin de M. Jacques Deval, c'est une sorte d'allégresse juvénile... Ces enfants s'amusent. Ils ne sont point vicieux. Cette très libre peinture éveille, on ne sait trop comment, une impression de fraîcheur... »

M. Antoine déclare dans *l'Information* :

« D'un bout à l'autre des trois actes d'*Une faible femme*, nous avons subi l'emprise d'une œuvre pleine, solide, d'une telle qualité que l'enchantement de la soirée fameuse d'*Amants*, à la Renaissance, remonta dans notre souvenir : d'autres parlèrent de Porto-Riche, de Marivaux, de Musset, de l'*Indiscret*, et rien de cet enthousiasme ne me paraît excessif dans l'allégresse unanime. Ce pauvre public des générales a, certes, bien des défauts, mais il reste unique de spontanéité ; il n'y a que lui pour consacrer une jeune gloire dans les trois heures d'une représentation ; inconnu vers neuf heures du soir, M. Jacques Deval était classé à minuit comme l'un des plus sûrs espoirs du théâtre de demain.

Pour concevoir la valeur de cette révélation, il faut considérer que le sujet d'*Une faible femme* est le plus simple, le moins neuf du monde ; ce thème a déjà fourni une innombrable série d'ouvrages de tous genres, vaudevilles ou comédies, et l'auteur, en le traitant dans la note élégante d'une scène parisienne, semble avoir dédaigné de le renouveler autrement que par l'exécution. Ainsi, en triomphant avec la plus banale des histoires, M. Jacques Deval affirme encore davantage sa jeune et rare maîtrise... Ce qu'il faudrait rendre, c'est la spirituelle audace, la profondeur et la mélancolie d'un dialogue incomparable, qui renouvelle une situation et des personnages tant de fois mis à la scène. Par là, nous tenons la certitude que cet admirable début n'est point un feu de paille. »

C'est joli l'aurore d'une renommée ! s'écrie M. Fernand Gregh dans *Comœdia* :

« Nous en avons vu naître une. Il y avait dans l'applaudissement de la salle mieux que de l'enthousiasme : une sorte d'attendrissement devant le talent jeune, vraiment jeune...

» M. Jacques Deval vient de nous donner une pièce adorable, d'une qualité tout à fait rare : fraîche, sincère, aiguë parfois, spirituelle toujours (parfois un peu trop, c'est le seul reproche que je ferai à l'auteur : il s'enivre de *mots*) ; mais d'une véritable distinction, celle de l'âme, d'une émotion authentique devant la vie et l'amour, et qui parfois touche à la poésie sans même y penser.

On peut attendre de M. Jacques Deval les comédies les plus exquises ; et sa première l'est déjà tout à fait. »

M. Nozière, dans *l'Homme*, dit également :

« C'est un début éclatant ! M. Jacques Deval est un psychologue lucide et qui ne garde aucune amertume. Sa clairvoyance ne l'empêche pas d'avoir confiance dans le bonheur. C'est fin, c'est généreux, c'est libre ! En possession d'un métier surprenant, ce jeune auteur ne se croit pas obligé de tenir en dédain le beau langage. Il soigne sa phrase — parfois même jusqu'à la préciosité. Le dialogue est élégant, riche en mots d'esprit — presque trop riche. Félicitons M. Richemond, qui a monté cette pièce avec une sollicitude affectueuse. »

Comédie légère, à fleur d'âme et à fleur de peau, écrit M. André Rivoire dans *l'Echo de Paris* :

« Elle vaut surtout par l'adresse de la composition, la grâce du détail et la jeune maîtrise de l'auteur. Il y a là des scènes qui sont filées avec une sûreté extraordinaire. La moindre faute de tact gâterait tout. Mais M. Jacques Deval sait ne pas appuyer, et il fait passer, comme en se jouant, les plus délicates situations.

» C'est qu'il a pour lui le double avantage d'être cultivé et d'être jeune. Sa jeunesse le fait croire à ce qu'il écrit ; sa culture le fait se garder des mots, qui, au théâtre, sont si souvent plus dangereux que ce qu'ils expriment. »

M. Edmond Sée, dans *l'Œuvre*, juge que c'est là une comédie *véritable*, spirituelle, tendre, finement nuancée et cadencée, élégamment écrite :

« Une œuvre où la grâce naturelle, spontanée, juvénile, s'allie avec des dons charmants de constructeur et qui ne manque point d'audace psychologique.

» Cette comédie a été acclamée et méritait de l'être. D'un sujet mince et qui pouvait aisément devenir équivoque ou libertin, M. Jacques Deval a extrait cinq ou six scènes d'un accent, d'une finesse analytique, d'une humanité, d'une « classe », en un mot, remarquable. »

M. Pierre Wolff écrit dans *le Gaulois* :

« C'est une suite de dialogues précis et rapides, semés d'esprit — du meilleur ; c'est une comédie remarquablement construite, dont les scènes s'enchaînent dans un ordre logique ; c'est une œuvre légère d'apparence et pleine d'observation, vibrante de poésie, adorable de spontanéité, de charme, de jeunesse. C'est une révélation. »

M. Henry Bidou, dans le *Journal des Débats*, se demande ce qu'il y a, au total, dans cette pièce :

« Un art délicat de mener les scènes, mille inventions ingénieuses et plaisantes et là-dessus un dialogue ébloui ssant où les mots, les maximes, les répliques ont toutes les qualités du théâtre : finesse, profondeur, netteté et raccourci. C'est un enchantement. »

M. Jean de Pierrefeu n'avait pu assister à la générale. Il n'alla au Théâtre Femina que quelques jours plus tard et il nous conte, dans *l'Opinion*, qu'il y alla avec des idées de critique inflexible, décidé à juger en son âme et conscience cette *Faible femme* pour laquelle ses confrères avaient fait preuve d'une bienveillance qu'il estimait inévitable :

« M. Jacques Deval n'est-il pas, en effet, le fils d'un puissant directeur de théâtre, un de ceux de qui dépend la carrière de nombreux artistes et auteurs dramatiques ? Comme il était tentant en pareille circonstance de se montrer d'une indépendance absolue, d'appeler un chat un chat et de dire à M. Jacques Deval, si acclamé, si fêté par tous les courriéristes et les critiques : « Jeune » homme, ce n'est pas mal, mais c'est » beaucoup moins bien qu'on ne vous » l'a dit ! Prenez garde, n'écoutez » pas les flatteurs, travaillez, vous » avez encore beaucoup à faire. » D'avance, je me frottais les mains.

» Eh bien, il faut que je l'avoue, j'ai été conquis, séduit, emballé par cette œuvre exquise et fine, si vigoureuse dans sa grâce prime-sautière. Moi aussi je prédis à M. Jacques Deval un avenir de succès, et, s'il progresse, comme tout homme de son âge peut espérer le faire, il sera l'honneur du théâtre français. Car elle est française, cette pièce, jusqu'au bout des ongles, dans son esprit et dans son mouvement, elle est de la meilleure veine traditionnelle et cependant nettement de notre époque. C'est un jeune rameau verdoyant poussé sur le vieil arbre de la comédie de Regnard et de Marivaux. »

***

Une comédie si brillamment réussie, animée d'un tel souffle de jeunesse et confiée à des interprètes ayant à peine l'âge de leurs rôles, devait être naturellement bien jouée.

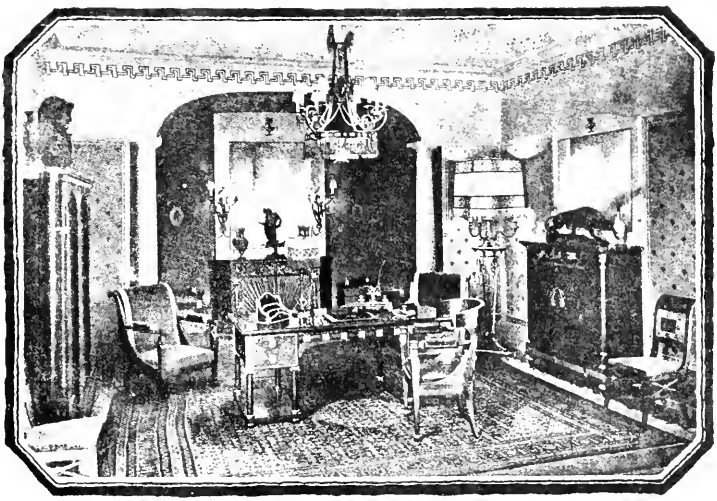
Mlle Falconetti est une ravissante Arlette, si faible d'être si tendre. M. André Luguet porte, lui, sans faiblir, le nom maintenant deux fois célèbre d'Henri Fournier, gentilhomme et champion. M. Pierre de Guinguand a toute la fine subtilité de l'artiste qu'est Serge Paveneyge. Mme Jeanne Loury a le robuste bon sens comique qui est celui même de Mme Sézères, et l'on peut féliciter aussi Mlles Greuze et Corciade, MM. Baroux, Lucien Dubosc et Grange.

GASTON SORBETS.

GOUFFÉ-JEUNE

46 à 50, FAUBOURG SAINT-ANTOINE - PARIS

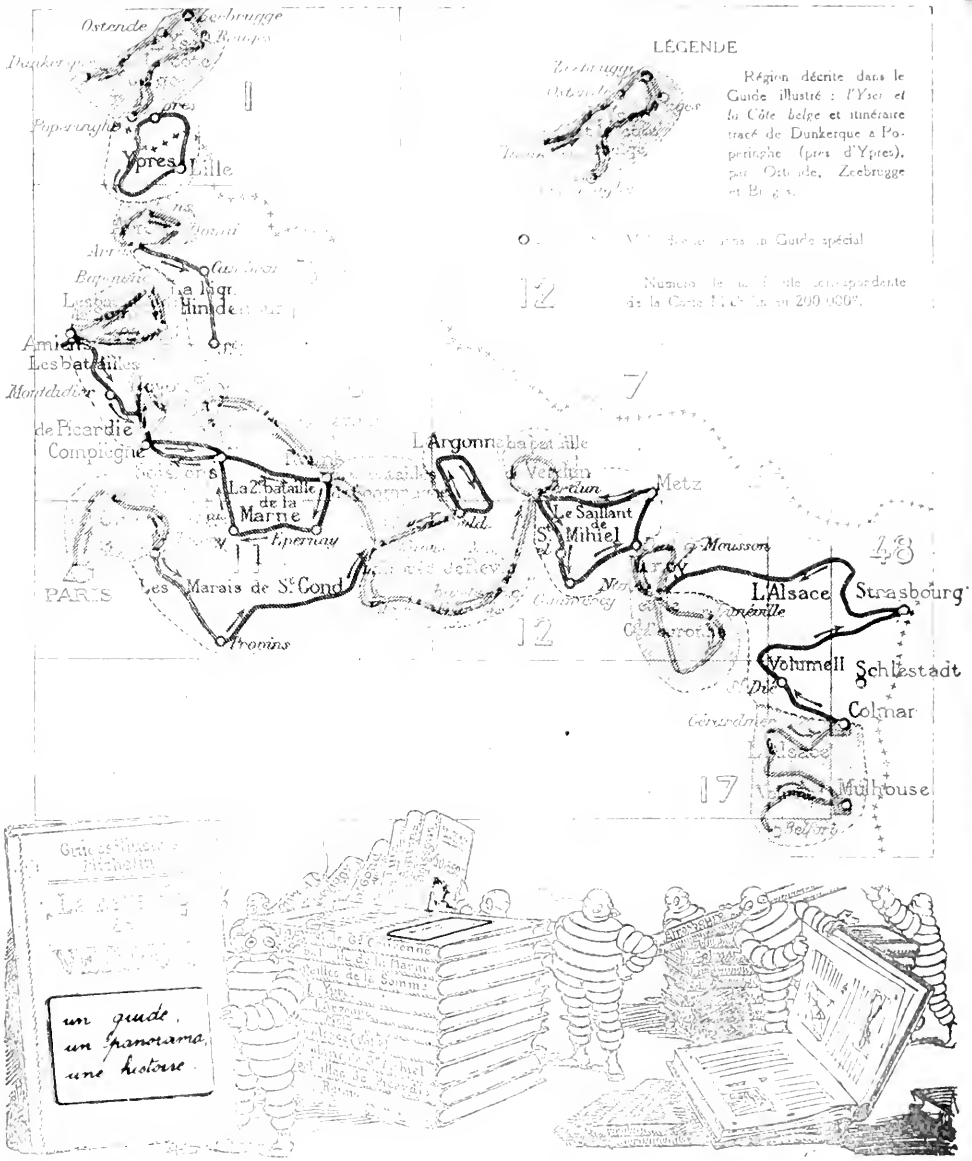
TÉLÉPHONE
ROQUETTE 06-82 - 83-10



SES
AMEUBLEMENTS DE GOÛT
DANS TOUS LES STYLES
EN VOGUE.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE DU CATALOGUE "L"

Le Directeur : RENÉ BASCHET. Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET.



YPRES
LILLE
AMIENS
LES BATAILLES DE LA MARNE
L'OURCQ
LES MARAIS DE SAINT-GOND
LA TROUÉE DE REMONT

SOISSONS *
LA DEUXIÈME BATAILLE DE LA MARNE
REIMS
L'ARGONNE *
LA BATAILLE DE VERDUN
LE SAILLANT DE SAINT-MIHIEL

METZ et la bataille de MORHANGE *
NANCY ET LE GRAND COURONNÉ
L'ALSACE ET LES COMBATS DES VOSGES en 2 volumes.
STRASBOURG *
COLMAR — MULHOUSE — SCHLESTADT *

NOUVELLE SÉRIE — N° 22. 24 JUILLET 1920

LA PETITE ILLUSTRATION

THEATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIECES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by J.-M. Barrie and Alfred Athis, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)
France et Colonies . . . 80 francs — Etranger. . . . . 100 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

LA FLEUR DE FRANCE
la dernière trouvaille d'ORSAY
exerce une séduction subtile et profonde.

17, rue de la Paix-PARIS

L'Admirable Crichton

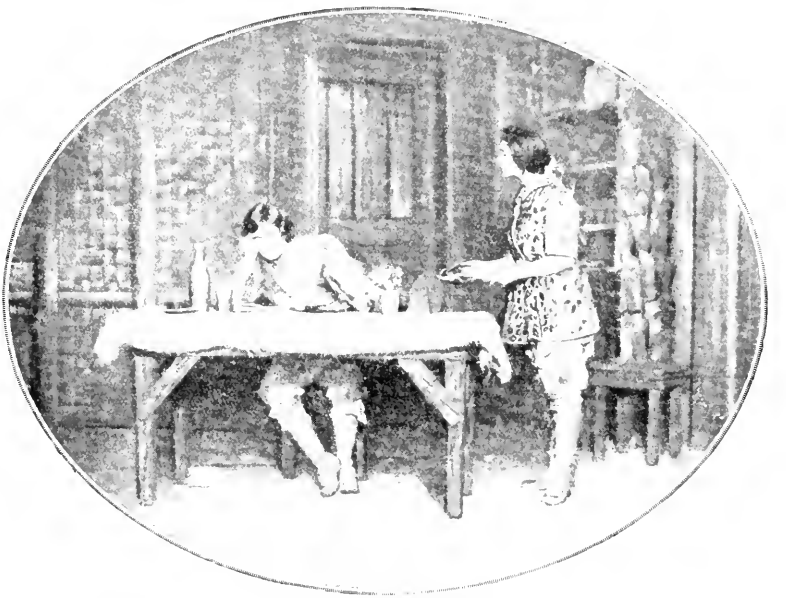
FANTAISIE EN QUATRE ACTES

par

J.-M. BARRIE

Adaptation française de Alfred ATHIS

Représentée pour la première fois, le 1er juin 1920, au Théâtre Antoine (direction Gémier).



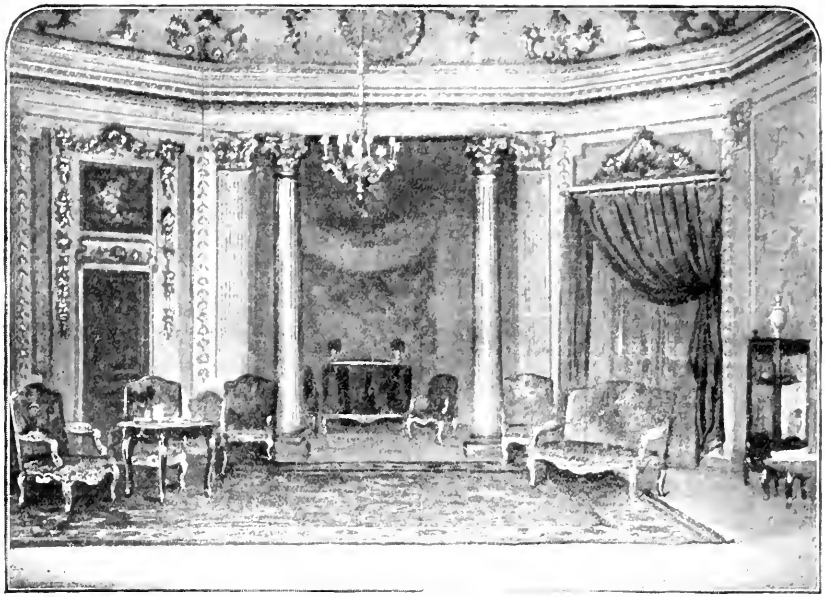
Le repas de Crichton servi par Marie Lasenby dans la case des naufragés. Scène de l'acte III, page 22.

DÉCORS DE M. ÉMILE BERTIN. — COSTUMES DE FANTAISIE DE M. ANDRÉ HELLÉ.
PHOTOGRAPHIES H. MANUEL

PERSONNAGES

Crichton	MM. GÉMIER.	*Marie Lasenby*	Mmes GÉNIAT.
Le Comte de Loam	VALLÉE.	*La Comtesse de Brocklehurst*	MARIE SAMARY.
Ernest Woolley	PUYLAGARDE.	*Tweeny*	GERMAINE RISSE.
Lord Brocklehurst	BLANCARD.	*Catherine Lasenby*	MÉRANE.
Le Révérend Jean Treherne	GASTHONS.	*Agathe Lasenby*	ROSE GRIGNY.
Tompsett	LARIVE.	*Fisher*, femme de chambre de Marie	VERMELL.
Un Officier de marine	BALPÉTRÉ.	*Divers Domestiques.*	

Copyright by J. M. Barrie and Alfred Athis, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.



Un salon chez le comte de Loam, à Londres.

L'ADMIRABLE CRICHTON

ACTE PREMIER

Un salon élégant chez le comte de Loam, à Londres. C'est l'après-midi. Le thé est préparé pour une société nombreuse.

Au lever du rideau, Crichton, le maître d'hôtel, introduit Ernest Woolley. Crichton est le modèle accompli d'un maître d'hôtel de bonne maison. Il remplit ses fonctions avec une majesté parfaite, car il les juge vraiment nobles. Quand il est troublé il se frotte les mains d'un air obséquieux, mais à d'autres moments c'est la dignité personnifiée. Il a environ trente-cinq ans. Ernest est frais émoulu de l'Université d'Oxford. Il y a dans ses manières cet air avantageux qu'ont les gens possédant un léger vernis de toutes choses. Il se croit doué pour l'ironie et il s'y complaît. Crichton entre par la porte de droite, et se tient au fond. Ernest traverse nonchalamment le salon, en considérant les apprêts du goûter.

ERNEST. — Ah! ah! Crichton, je vois d'après ces préparatifs que c'est le grand jour. Vous allez tous nous faire l'honneur d'être des nôtres.

CRICHTON, que ce sujet paraît chagriner. — Oui, monsieur.

ERNEST. — La cuisine et l'office viennent prendre le thé au salon : c'est parfait. Je comprends que vous soyez heureux, Crichton... Je trouve même que, avec un petit effort, vous pourriez avoir l'air encore plus heureux que ça. (Crichton se frotte les mains l'une contre l'autre en essayant de sourire.) Alors vous n'approuvez pas cette douce manie qu'a mon oncle d'obliger ses domestiques à être ses égaux... une fois par mois?

CRICHTON. — Il ne m'appartient pas, monsieur, de désapprouver les opinions radicales de M. le comte.

ERNEST. — Evidemment. (S'asseyant dans un fauteuil.) Car, enfin, ce n'est qu'une fois par mois qu'il se montre aussi prévenant envers vous.

CRICHTON. — Les autres jours, M. le comte nous traite de la façon la plus satisfaisante.

ERNEST. — Si vous êtes satisfait, c'est l'essentiel. Il faut accepter son sort et ne pas trop exiger de la vie. (Prenant une tasse.) Voyez-vous, Crichton, la vie est comme une tasse de thé. Plus notre soif est impatiente, plus tôt la tasse est vide. Ha! ha!

Il sourit complaisamment en considérant Crichton.

CRICHTON, recommençant à se frotter les mains, avec un sourire déférent. — Oui, monsieur.

ERNEST, d'un ton un peu confidentiel. — Dites donc, Crichton, pour le cas où on me demanderait de dire quelques mots aux domestiques, j'ai bâclé un petit discours, oui... (Il sourit avec assurance.) Et je me demandais où je pourrais bien me placer. (Il va s'adosser à la cheminée.) Ici, n'est-ce pas?... Non. (Il va s'appuyer au dossier d'un fauteuil.) Plutôt là, hein? (Crichton jette les yeux tour à tour sur Ernest et sur le fauteuil. Il trouve évidemment que le dossier est trop haut. Il va chercher un tabouret et le pose derrière le fauteuil, pour qu'Ernest puisse monter dessus; après quoi il sort majestueusement par la porte de gauche. Ernest, vexé.) Quel serin! (Il renverse

le tabouret d'un coup de pied, puis recommence à chercher une attitude. S'adressant à un public imaginaire.) « Mes amis!... » Non... « Mes braves!... » Non... « Mes chers égaux!... Partisan depuis ma jeunesse, depuis mon enfance, depuis mon bas âge, de l'émancipation des gens de maison, je me trouve aujourd'hui bien à l'aise pour vous dire... » Non, je ne me trouve pas à l'aise du tout... (Il cherche des yeux le tabouret, s'en approche et le saisit. A ce moment entrent, par la porte de gauche, Agathe et Catherine, deux élégantes jeunes filles aux manières indolentes.) Ah! voilà mes petites cousines chéries! Comment va leur chère petite santé, aujourd'hui?

AGATHE. — Oh! je t'en prie, Ernest, pas d'ironie. Ce n'est pas le jour. (Se laissant tomber sur le canapé de gauche.) Nous n'en pouvons plus, nous sommes mortes! Rien que de penser à cette réception des domestiques, c'est épuisant!

CATHERINE. — Et il a encore fallu choisir les robes que nous emporterions sur le yacht! Cela exige une tension d'esprit!...

Elle se laisse tomber dans un fauteuil.

ERNEST, les considérant l'une après l'autre et d'un air pénétré. — Pauvres, pauvres enfants!... (Il pose les pieds d'Agathe sur le canapé.) Reposez vos membres exténués!

CATHERINE. — Mais pourquoi diable gardes-tu ce tabouret dans les mains?

AGATHE. — Oui?

ERNEST. — Pourquoi?... Mais pour m'habituer à servir... Du moment que les domestiques deviennent les invités, il faut bien que je m'improvise larbin. J'étais en train de m'exercer. Voyez, ceci est un plateau. Je passe le plateau. Du thé, mademoiselle? (Il traverse la scène en tenant le tabouret comme un plateau. La porte de gauche s'ouvre. Entre Marie. C'est l'aînée des jeunes filles et la plus indolente des trois. Elle a des manières hautaines et une impertinence tout aristocratique. Ernest, l'apercevant.) Ah! Une tasse de thé, mademoiselle!

MARIE, avec un rire insolent. — Ah! ce n'est que toi, Ernest! (S'asseyant sur le canapé de droite.) Je croyais qu'il y avait quelqu'un.

ERNEST. — Charmant! (Il laisse tomber le tabouret. Changeant de ton.) Journée éreintante, hein, Marie?

MARIE. — Terriblement! J'ai passé toute la matinée à essayer des bagues de fiançailles!

ERNEST. — Hein? quoi? Fiancée? Non!... Et quel est l'heureux gaillard? (A Agathe.) C'est Brocklehurst? (Agathe fait signe que oui. Se retournant vers Marie.) On a fait don à Brocky de son petit cœur? Hein, son cher petit cœur... on en a donc fait don? (Comme elle ne daigne pas répondre, il s'approche du canapé et s'y appuie. Elle détourne la tête.) Tu sais, si ça te fatigue de parler, je me contenterai d'un petit signe de tête. Je ne demande pas l'impossible... Un tout petit mouvement, comme ça, sans effort. Surtout, pas d'effort!... (Elle lève paresseusement la main gauche. Il aperçoit la bague et lui saisit la main.) L'anneau! (Il met tragiquement la main sur son cœur.) Ainsi, je suis venu trop tard! (Il va à la cheminée et répète, comme une basse d'opéra.) Je suis venu trop tard! (Il fait des grands pas en tenant les pans de sa jaquette et en chantant.) « Je suis venu trop tard!... Je suis venu trop tard!... » (Il s'arrête brusquement et, se tournant vers Marie.) Il a une veine, ce Brocky, tout de même!... A propos, est-ce qu'il est prévenu?... (Catherine et Agathe ferment les yeux; Marie le regarde d'un air furibond.) Car, bien entendu, c'est sa mère, sa redoutable mère qui a manigancé ce mariage. Mais lui, est-ce qu'il sait qu'il t'épouse? Parce que, n'est-ce pas? j'attire ton attention là-dessus, Marie : aux yeux de la loi, tu ne seras pas sa femme à elle, mais à lui; par conséquent, s'il n'est pas prévenu, il vaudrait peut-être mieux le lui dire, à ce garçon. Un jeune homme qui se marie a des préparatifs à faire : commandes de vêtements, recherche d'appartements, changement de divertissements... (Il s'aperçoit que les jeunes filles ne l'écoutent plus et qu'elles ont les yeux fermés.) Si ces demoiselles font semblant de dormir dans l'espoir que je les réveillerai... de la façon préférée des dames, qu'elles abandonnent toute illusion de ce genre.

MARIE. — Imbécile!

ERNEST. — A la bonne heure! Je savais bien que c'était cela, quoique je ne sache pas tout, ma petite Agathe... Je ne suis pas assez jeune pour tout savoir... Hm...

Il les considère tour à tour pour juger de l'effet de son mot.

AGATHE. — Assez jeune?... Assez vieux...

ERNEST. — Non. Assez vieux, ça ne serait pas drôle. Assez jeune...

CATHERINE. — Mais en quoi est-ce drôle?

ERNEST. — Tu ne vois pas? (Il hausse les épaules, à part.) Moi, je suis sûr que c'est drôle!

Crichton introduit Treherne, un jeune ecclésiastique, aux allures de sportsman.

CRICHTON. — Monsieur Treherne!

Treherne serre la main des jeunes filles.

ERNEST. — Ecoute un peu, Treherne...

TREHERNE. — Oui, vieux.

ERNEST. — Vous allez voir! Ecoute bien : je ne suis pas assez jeune pour tout savoir...

Il rit.

TREHERNE, aux jeunes filles. — Il est idiot...

ERNEST. — Tu ne ris pas? (A part.) Ce n'est peut-être pas drôle! (Il regarde autour de lui et aperçoit Crichton.) Crichton! Je ne suis pas assez jeune pour tout savoir. Ha! ha! Amusant, hein?

CRICHTON, respectueusement. — Oui, monsieur!

Il sort à droite.

ERNEST, triomphalement. — Allons donc! Je savais bien que c'était drôle! Lui, il a compris tout de suite. Ah! Treherne, si tu avais autant de tête que ce garçon-là, tu pourrais en faire un meilleur usage que de jouer au foot-ball, car c'est bien le seul travail de tête dont tu sois capable, hein?

TREHERNE, bon enfant. — Ma foi, j'ai bien peur de n'être bon qu'à cela!

CATHERINE, vivement. — Allons donc! Vous êtes plein d'avenir, monsieur Treherne!

TREHERNE. — Merci, mademoiselle Catherine.

CATHERINE. — C'est l'évêque qui me l'a dit. Il prétend qu'un pasteur qui est de première force au foot-ball est sûr de réussir en Angleterre.

TREHERNE. — Il a dit cela? Oh! alors, je vais soigner mon entraînement!

Entre lord Loam avec lord Brocklehurst. Lord Loam est emphatique et bruyant. Lord Brocklehurst est un jeune homme correct et guindé. Il s'approche du canapé de gauche et serre la main de Marie.

LORD LOAM. — Ah! Tu es là, Ernest?

ERNEST. — Oui, mon oncle, il me semble...

LORD LOAM. — Bonjour, Treherne. Eh bien? c'est décidé? Vous êtes du voyage?

TREHERNE. — Je m'en voudrais de manquer une occasion pareille!

LORD LOAM. — A la bonne heure! Et maintenant, Marie, debout et à l'œuvre! Il est temps de faire entrer nos amis.

ERNEST. — Quels amis?

LORD LOAM. — Les domestiques! (Il sonne.) C'est une telle joie pour eux!

MARIE, se levant. — Ils ont horreur de cela!

LORD LOAM. — Pas d'observations, Marie, fais ton devoir.

Marie se dirige vers la table où est préparé le goûter.

ERNEST, s'approchant de Brocklehurst. — Compliments, Brocky.

LORD BROCKLEHURST. — A cause?

ERNEST. — Je viens d'voir ta bague et ta fiancée. Elles sont charmantes toutes les deux.

LORD BROCKLEHURST, sèchement. — Merci!

ERNEST. — Maman est contente?

LORD BROCKLEHURST. — Très contente.

ERNEST. — Qu'est-ce que nous demandons de plus? Alors, tu viens sur le yacht avec nous, Brocky?

LORD BROCKLEHURST. — Non, impossible. Mais je t'ai déjà prié de ne pas m'appeler Brocky.

ERNEST. — Maman n'aime pas ça?

LORD BROCKLEHURST. — Non.

ERNEST. — Ah? C'est gentil, pourtant.

Entre Crichton avec la théière sur un plateau, qu'il pose sur la table.

LORD LOAM, joyeux. — Nous sommes prêts, Crichton.

Crichton paraît désolé.

MARIE. — Ah! il a l'air enchanté!

LORD LOAM, furieux. — Il n'y a que lui qui ne le soit pas! Pauvre être!

CRICHTON. — Monsieur le comte, j'ai trop le respect des traditions pour ne pas être conservateur.

LORD LOAM. — Eh! soyez un homme! Que diable! vous êtes fait de la même chair et du même sang que moi.

CRICHTON. — Oh! monsieur le comte!

LORD LOAM, sèchement. — Faites-les entrer. (L'arrêtant.) A propos, ils n'étaient pas tous là la dernière fois.

CRICHTON. — Tous, monsieur le comte, excepté les bas emplois.

LORD LOAM. — Il me les faut tous, sans exception. (Menaçant.) Et rappelez-vous ceci, Crichton : en ce moment vous êtes mon égal. Je vous apprendrai, moi!... Faites ce qu'on vous dit. (Crichton sort respectueusement par le fond.) Et vous, mesdemoiselles, faites bien attention : du naturel, de la bonne grâce, du laisser-aller. Surtout, pas de têtes! Si l'une de vous s'avise de faire la tête...

ERNEST. — Elle aura un gage.

LORD LOAM. — Parfaitement. Elle sera obligée de... de chanter quelque chose.

AGATHE. — Oh! ça, alors!

LORD LOAM. — Vous êtes prévenues! A la première incartade, une chansonnette!

ERNEST. — Mais oui, ça mettra tout de suite un peu de gaieté.

LORD LOAM. — A propos, Brocklehurst, est-ce que vous ne savez rien faire?

LORD BROCKLEHURST. — Comment l'entendez-vous?

LORD LOAM. — N'importe quoi. Un petit tour de cartes, par exemple, ou une omelette dans un chapeau? Ça les amuserait, ça...

LORD BROCKLEHURST, froid. — Je regrette, mais ce n'est pas ma spécialité.

Il se rapproche de Marie et lui parle à voix basse.

LORD LOAM. — C'est dommage! Un homme du monde devrait savoir faire ces choses-là. Toi, Ernest, je te demanderai sans doute de prononcer quelques mots... quelque chose de brillant, de pétillant.

ERNEST. — Mais, mon cher oncle, je n'ai rien préparé!

LORD LOAM. — Tu improviseras. Il n'y a pas besoin d'être un aigle...

ERNEST. — Merci... Eh bien, s'il me vient quelque chose, si je me sens inspiré...

D'un coup de pied furtif, il envoie le tabouret derrière le fauteuil du fond et monte dessus. Crichton introduit la femme de charge, Mme Perkins.

CRICHTON, d'un air désolé mais respectueux. — Madame Perkins!

LORD LOAM. — Enchanté, madame Perkins. (Il lui serre la main et jette un regard sévère à Marie.) Marie! (Elle se lève en sursaut.) Notre amie, madame Perkins.

MARIE. — Voulez-vous vous asseoir ici?

Elle lui serre la main et lui indique le canapé de droite.

LORD LOAM. — Agathe! (Agathe s'avance et serre la main de la femme de charge. Ernest s'empresse d'en faire autant. Lord Loam, présentant.) Lord Brocklehurst, mon estimable amie, madame Perkins.

Lord Brocklehurst incline la tête, Mme Perkins se lève, salue et se rassied tout au bout du canapé. Catherine et Agathe lui apportent du thé et des gâteaux.

LORD BROCKLEHURST, allant à Ernest. — Pour l'amour de Dieu, Ernest, ne me quitte pas d'une semelle! Ces histoires-là sont contraires à tous mes principes.

ERNEST. — Colle-toi à moi, Brocky, et n'aie pas peur, mon petit.

CRICHTON, introduisant le cuisinier français. — Monsieur Fleury.

ERNEST, à Lord Brocklehurst. — Le chef!

Lord Brocklehurst lève les bras au ciel et remonte.

LORD LOAM, serrant la main du chef. — Charmé de vous voir, monsieur Fleury.

FLEURY. — Moi de même, monsieur le comte.

Il salue les dames.

ERNEST. — Très bien!

LORD LOAM. — Agathe! (Elle hoche la tête avec impatience.) Chansonnette!

Agathe va prendre une tasse de thé et l'apporte au cuisinier. Trehorne lui apporte du gâteau.

CRICHTON, introduisant un valet de chambre. — M. Rolleston.

LORD LOAM. — Comment allez-vous, Rolleston?

Il lui serre la main. Rolleston sourit d'un air gauche et salue les jeunes filles.

LORD LOAM, appelant Ernest, qui apporte une tasse de thé au valet de chambre. — Ernest! Je me demande comment ce garçon-là s'arrange pour porter mes habits.

ERNEST. — Il dégotte là-dedans. (S'approchant de Rolleston.) Beaucoup de chic, ce petit complet.

CRICHTON, annonçant. — M. Tompsett.

Entre Tompsett, le cocher, tenant son chapeau à la main.

LORD LOAM. — Comment va, Tompsett?

Il lui tend la main et, devant l'embarras du vieux cocher, qui ne sait que faire de son chapeau, il le lui prend et lui serre vigoureusement la main.

CRICHTON, annonçant. — Mademoiselle Fisher...

La première femme de chambre entre fièrement, en jetant à peine un regard aux jeunes filles, qui toutes remarquent la façon dont elle est coiffée.

LORD LOAM. — C'est un plaisir pour moi, mademoiselle Fisher...

ERNEST, s'avançant. — Un immense plaisir...

Il lui offre le bras et la conduit à gauche.

CRICHTON, introduisant deux autres femmes de chambre. — Mademoiselle Simmons... Mademoiselle Jeanne...

La conversation est devenue générale.

MARIE. — Monsieur Treherne, c'est Fisher, ma femme de chambre...

LORD LOAM, sévèrement. — Ta quoi, Marie?

MARIE, avec un effort. — Mon amie...

CRICHTON, annonçant. — Thomas... Jean...

Entrent deux laquais en grande livrée. Lord Loam et Ernest leur serrent la main.

ERNEST, à Brocklehurst, en lui désignant un des laquais. — Georges, Monsieur Jean. Vous avez déjà eu, je crois, l'occasion de vous rencontrer... dans l'antichambre... (Il le pousse vers Jean. Brocklehurst serre la main de Jean avec répugnance, puis le quitte brusquement. Ernest, désignant Jean et Thomas.) Oh! mais ces messieurs ne sont pas servis. Mon oncle, du thé! Oh!

LORD LOAM. — Agathe! Catherine!

Elles s'empressent de les servir, puis retournent à leur place.

CRICHTON. — Tweeny...

Tweeny s'avance très effrayée, les yeux fixés sur Crichton, puis recule, fait un faux pas, prend un mouchoir et se met à le mordre.

LORD LOAM. — Bien heureux de vous voir, Tweeny. Votre main? (Tweeny examine sa main avec terreur et la cache derrière son dos.) Non, je vous demande de me tendre la main... (Elle la lui tend et fait pour saluer une sorte de plongeon, puis jette à la ronde des regards apeurés.) N'ayez pas peur, Tweeny. C'est la première fois, si je ne me trompe, que vous m'honorez de votre visite?

TWEENY. — De quoi?

LORD LOAM. — Je veux dire que vous n'étiez pas là le mois dernier?

TWEENY, d'une voix imperceptible. — Non, m'sieu. Ça fait que quinze jours que je travaille à la cuisine.

LORD LOAM, qui n'a pas entendu. — Comment?

Tweeny répète sa phrase plus haut. On rit. Lord Loam tousse. Les rires s'arrêtent net.

TWEENY. — Est-ce que je peux m'en aller?

LORD LOAM. — Mais non, mais non! Vous êtes ici chez vous...

TWEENY. — Ah?... Où c'est-il qu'il faut que je me mette?

LORD LOAM, répétant machinalement. — Où c'est-il qu'il faut que... Tenez...

Il lui désigne une chaise libre au milieu du salon.

Mlle FISHER, à un des laquais. — Jean! je viens de vous voir causer avec lord Brocklehurst. Présentez-moi donc!

Jean lui offre le bras.

LORD BROCKLEHURST, à Ernest, en lui désignant Fisher. — Rudement bien, cette fille, Ernest. S'il faut absolument que j'en fasse manger une, je choisis celle-là!

JEAN, s'avançant pour présenter Fisher. — Monsieur veut-il me permettre?...

Lord Brocklehurst va pour saluer. Ernest l'attrape par le bras et arrête la présentation.

ERNEST. — Eh là! Eh là! Ah! mais non! (A Fisher.) Pas vous. Vous êtes trop jolie, ma petite amie... (Fisher, d'abord offensée, se met à sourire avec affectation. A Brocklehurst.) Maman n'aimerait pas ça... (Apercevant Tweeny qui les considère bouche bée.) Voici qui est moins dangereux... (Désignant Tweeny.) Une charmante jeune fille, qui meurt d'envie de te connaître...

TWEENY, secouant la tête, et à voix basse. — C'est pas vrai!

ERNEST, présentant. — Tweeny, lord Brocklehurst... Lord Brocklehurst, Tweeny...

Lord Brocklehurst, qui s'tirant du gâteau à Fisher, se retourne, aperçoit Tweeny et, après un coup d'œil horrifié, salue et lui indique un siège. Elle refait un petit plongeon et s'assied.

LORD BROCKLEHURST, d'un air résigné. — Gâteau?

Tweeny prend un très gros morceau, tend sa tasse au jeune lord et se met à manger en silence.

LORD LOAM, jetant les yeux autour de lui. — Ils sont tous là à présent, Crichton?

CRICHTON va à la porte et appelle, puis il annonce. — Les bas emplois!

Entrent à la file et l'air penaud un valet d'écurie, une fille de cuisine et un groom.

LORD LOAM, au groom. — Eh! mais, vous voilà devenu un gros garçon! (Le groom serre les deux mains du comte, avec un rire épanoui. Tweeny lui fait signe de venir s'asseoir près d'elle. Lord Loam, se frottant les mains.) Ça va, ça va... Soyons gais... (A Catherine.) Pour qui, ce gâteau?

CATHERINE. — Pour le cocher.

LORD LOAM. — Je vais lui donner. (S'approchant de Tompsett.) Un morceau de gâteau, Tompsett?

TOMPSETT, prenant le gâteau. — Merci, monsieur le comte.

LORD LOAM. — Et comment va-t-on chez vous?

TOMPSETT. — Oh! pour ça, les chevaux sont tous en bon état.

LORD LOAM. — Non... Je parle de votre petite famille... Le bébé?

TOMPSETT. — Ah! une sacrée santé, monsieur le comte!

LORD LOAM. — Ça ne m'étonne pas. Je me rappelle avoir dit en le voyant : Quel beau petit gars!

TOMPSETT. — Sauf votre respect, monsieur le comte, c'est une fille.

LORD LOAM. — Une fille? Ah! Je croyais pourtant bien... (Avec indulgence.) Ça ne fait rien, mon ami, ça ne fait rien... (A Crichton, qui s'avance à son tour, comme un invité.) Ah! très heureux de vous recevoir, Crichton... (Il lui tend la main. Crichton hésite à la prendre.) Si, si... je vous en prie... Marie, tu connais M. Crichton?

CRICHTON, prenant la tasse de thé que Marie lui tend. — Je suis confus...

MARIE. — Combien de morceaux?

CRICHTON. — Un seul... Je suis confus, mademoiselle, qu'on puisse me voir causer avec vous.

MARIE. — Pour un aussi parfait serviteur que vous, Crichton, tout ceci doit être bien odieux, en effet. (Surprenant un regard de son père.) Oh! parlez-moi, je vous en prie, ou je vais être forcée de chanter quelque chose... Vous avez horreur de ces petites fêtes, n'est-ce pas?

CRICHTON. — Cela me fait de la peine. Cela bouleverse l'étiquette de l'office. Après la réunion du mois dernier, le groom, pris subitement d'une espèce de vertige égalitaire, m'a appelé Crichton tout court. On l'a renvoyé.

MARIE. — Je m'étonne — non, positivement — que vous puissiez rester chez nous.

CRICHTON. — Je me serais vu dans la nécessité de demander mon congé si monsieur le comte n'occupait pas un siège à la Chambre Haute. C'est cette considération, je l'avoue, qui m'a retenu.

Un temps.

MARIE. — Continuez à parler. Mon père me regarde. (Elle lui verse du lait.) Ah! que voulait donc

dire M. Ernest avec son « Je ne suis pas assez jeune » !

CRICHTON. — Je n'en ai pas la moindre idée.

MARIE. — Vous avez ri.

CRICHTON. — M. Ernest n'est-il pas le cadet d'un lord ?

MARIE. — Excellents sentiments ! Vous êtes un brave garçon, Crichton.

ERNEST, bas à Lord Brocklehurst, en désignant Tweeny. — Eh bien, c'est tout ce que tu lui raconteras ? Tu ne sais donc pas parler aux femmes ?

LORD BROCKLEHURST, bas. — Si tu crois que c'est commode !

ERNEST. — C'est bien la peine de te faire faire des relations.

LORD BROCKLEHURST, d'un ton désespéré, à Tweeny. — Et, dites-moi... quoi de neuf à la cuisine ? (Le groom se tord.) Et... heu... Etes-vous allée à l'Opéra ? (Tweeny pouffe.) Mais, bon Dieu, ma fille, lites donc quelque chose...

TWEENY, au groom. — Il est bête, ce grand garçon-là !

CRICHTON, continuant à parler à Marie. — Non, mademoiselle, M. le comte peut nous obliger à être égaux ici, mais il n'y aura jamais d'égalité à l'office.

LORD LOAM, qui a entendu. — Comment ? Comment ?... pas d'égalité ? Vous ne voyez donc pas, Crichton, que nos distinctions de classes sont tout à fait artificielles ; que si nous revenions à la Nature, ce qui est la grande aspiration de ma vie, tous les hommes seraient égaux ?

CRICHTON. — Si je pouvais me permettre de vous contredire...

LORD LOAM, avec un effort. — Allez...

CRICHTON. — Eh bien ! non, monsieur le comte, les distinctions de classes ne sont pas artificielles. Dans toutes les sociétés civilisées il y aura toujours un maître et des serviteurs, parce que cela est naturel et que tout ce qui est naturel est juste.

LORD LOAM, sévèrement. — Il y a quelque chose qui n'est pas naturel, c'est que je vous laisse en ma présence débiter de telles sottises.

CRICHTON, vivement. — En effet, et c'est bien ce que je m'efforçais de faire remarquer à monsieur le comte.

Lord Loam réfléchit et, ne trouvant rien à répliquer, il remonte au fond, tire son discours de sa poche et l'examine. Ernest tourne autour de lui et paraît très contrarié de voir sa place prise.

AGATHE, à Catherine. — Qu'est-ce qui arrive à Fisher ? Elle a l'air mortifié.

CATHERINE. — Sans doute une question de préséance. Oh ! l'insupportable créature. (S'approchant de Fisher.) Eh bien, Fisher, avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

FISHER. — Oh ! je n'ai besoin de rien, mademoiselle, je ne suis rien, moi, je ne compte pas.

AGATHE. — Oh ! pourquoi dites-vous cela ?

FISHER. — M. le comte a demandé à cette fille de cuisine si elle voulait encore une tasse de thé.

CATHERINE. — Eh bien ?

FISHER. — S'il plaît à M. le comte de lui en offrir à elle, avant de m'en offrir à moi...

AGATHE. — Ah ! C'est donc cela ! Voulez-vous encore une tasse de thé, Fisher ?

FISHER. — Non, mademoiselle.

AGATHE. — Oh ! Voyons !

Lord Loam tousse pour avertir qu'il va parler. Tous les autres prennent un air résigné.

LORD LOAM. — Mes amis...

TWEENY. — Chut ! Chut ! (Elle met la main sur la bouche du petit groom.) Ferme, le gosse !

LORD LOAM. — Je me réjouis de vous voir à tous l'air si heureux. Les railleurs avaient toujours prédit que ces réunions vous seraient désagréables. Le sont-elles ? Je vous entends rire à cette question. (Tous gardent le silence, il regarde à la ronde avec surprise. Crichton fait entendre un petit rire forcé, les autres l'imitent, puis s'arrêtent brusquement sur un signe de Crichton.) Pour le moment, les barrières artificielles et antinaturelles — je dis antinaturelles (Il regarde Crichton, qui s'incline légèrement.) — qui divisent la société sont abattues. Puissent-elles l'être pour toujours !

LE GROOM, applaudissant. — Bravo ! Bravo !

LORD LOAM, s'inclinc, puis, avec emphase. — Mais tout cela est complètement, absolument en dehors de la question. Voici de quoi il s'agit. Nous allons être séparés pour quelques mois. (Le groom se tourne vers Tweeny en se frottant les mains. Les autres ne paraissent pas moins ravis.) Comme vous le savez, mes filles et moi allons entreprendre sur mon yacht un voyage aux pays lointains. M. Ernest et M. Treherne nous accompagnent. Dans quarante-huit heures, nous aurons levé l'ancre. (Tweeny, le groom et la fille de cuisine applaudissent bruyamment.) Or ! ne croyez pas que notre vie sur le yacht ne doive être qu'une longue partie de plaisir. Mes opinions sur le luxe exagéré de l'époque sont bien connues et je suis prêt à le mettre en pratique. Aussi n'ai-je pas hésité à prendre une grave résolution : j'ai décidé que mes filles, au lieu d'avoir chacune leur femme de chambre, comme à présent, n'en auraient, pendant le voyage, qu'une seule pour elles trois.

Les femmes de chambre échangent des regards stupéfaits.

MARIE, se levant. — Père !

AGATHE et CATHERINE, ensemble. — Père !

CRICHTON. — Monsieur le comte !

LORD LOAM. — Ma décision est irrévocable.

ERNEST. — Je vous approuve pleinement.

Les jeunes filles lui lancent des regards féroces.

LORD LOAM. — Et maintenant, mes amis, je voudrais que chacun de vous emportât d'ici quelque chose. (Le groom saisit un gros morceau de gâteau.) Non, pas du gâteau, mais une pensée, quelque noble parole que vous pourrez méditer en mon absence. Ecoutez : je me rappelle un proverbe qui a eu une grande influence sur ma propre vie. Je l'ai entendu pour la première fois il y a bien des années, mais je ne l'ai jamais oublié et il n'a jamais cessé d'être mon guide et mon réconfort. Ce proverbe, c'est... c'était... euh...

Il se frappe le front. Tous paraissent mal à l'aise.

MARIE, à ses sœurs. — Ah ! mon Dieu ! il ne s'en souvient plus !

LORD LOAM. — Ce proverbe... voyons... Comment donc déjà...? (Détresse générale. Crichton se décide à donner le signal des applaudissements. Lord Loam semble de plus en plus désemparé. Lord Loam, brusquement.) Je le tiens !... (Tous poussent un soupir et tendent le cou.) Je ne le tiens pas...

MARIE. — Crichton !...

Elle lui fait signe de renvoyer les domestiques. Crichton s'empresse d'obéir. Tous les domestiques se lèvent sans bruit. En passant devant lord Loam, le groom s'arrête et le dévisage. Crichton le pousse dehors. La sortie s'effectue en silence, tandis que lord Loam continue à faire de vains efforts pour se rappeler son proverbe.

LORD LOAM. — Voilà qui est curieux, par exemple ! Je le tenais ! Oh ! c'est particulier !

CRICHTON, redescendant. — Monsieur le comte devrait se reposer un peu.

LORD LOAM. — Oui, vous avez raison, je vais m'étendre un petit moment et je le retrouverai. (Crichton passe un bras sous celui de son maître, et tous deux se dirigent vers le fond. Treherne prend congé des jeunes filles et sort. Lord Loam, en s'en allant.) Oh! je le retrouverai, pour sûr! Voyons, c'était... attendez donc...

Ils sortent. En passant devant lord Brocklehurst, Tweeny fait un petit plongeon et lui tend la main.

LORD BROCKLEHURST, sèchement. — Bonsoir, bonsoir!

Elle sort en courant. Lord Brocklehurst paraît de très mauvaise humeur. Ernest est revenu à la place qu'il avait choisie pour prononcer son discours et fait la tête. Les jeunes filles ont l'air consterné.

LORD BROCKLEHURST. — Marie, je crois que je ferais mieux de m'en aller. C'est une fille de cuisine...

MARIE. — Oh! je ne peux pas vous blâmer, Georges!

LORD BROCKLEHURST. — Que voulez-vous, votre père a des opinions qui me choquent profondément et je suis bien aise, je l'avoue, de ne pas être du voyage... Le respect que j'ai de moi-même et... l'impatience bien naturelle de savoir ce que va dire ma mère... Je vous verrai, chère amie, avant votre départ.

Il sort.

ERNEST, le regardant sortir. — Quelle brute! Il ne pense jamais qu'à lui, cet oiseau-là! Et mon discours? Qu'est-ce qu'il devient dans tout ça?

MARIE. — Une seule femme de chambre pour nous trois! Qu'est-ce que nous allons devenir?

ERNEST. — Bah! Vous en serez quittes pour vous débrouiller toutes seules.

MARIE. — Nous débrouiller! Comment veux-tu que nous sachions où sont fourrées nos affaires?

AGATHE. — Tu n'as pas l'air de te douter que les robes s'attachent par derrière?

CATHERINE. — Et nos bottines! Comment faire pour mettre nos bottines?

ERNEST. — Vous n'en mettrez pas. Je ne vois pour ma part aucun inconvénient à ce que vous vous promeniez sur le pont en pantoufles. Ça se fait beaucoup.

MARIE. — Qui est-ce qui nous couchera?

ERNEST. — Mais je suis tout disposé!

MARIE. — Idiot! Et le matin, comment saurons-nous seulement qu'il fait jour, s'il n'y a personne pour nous ouvrir les persiennes?

Rentre Crichton.

MARIE. — Crichton, envoyez-moi Fisher.

CRICHTON. — Bien, mademoiselle.

ERNEST. — Attendez! Mais oui, au fait. Dites-leur donc à tous de revenir...

MARIE, vivement. — Ah! non!

AGATHE. — Pour quoi faire?

CATHERINE. — Quelle idée!

ERNEST. — C'est que votre père m'avait demandé de leur dire quelques mots et je...

AGATHE. — Oh! tu nous rases avec ton discours!

CATHERINE. — Nous avons bien la tête à ça!

ERNEST. — Oh! je tiens absolument à le prononcer. Je ne suis venu que pour ça. (A Crichton.) Appelez-les!

CRICHTON. — Mais, monsieur, ils sont tous retournés à leur service...

ERNEST. — Eh bien, il faut les réunir...

CRICHTON. — C'est... assez... difficile...

ERNEST. — Je vais les réunir. Ah! bien, par exemple! Priver ces pauvres gens de... Je les prendrais plutôt un par un! (Il sort.)

CRICHTON. — Je vais appeler Fisher. (Il sort.)

MARIE, s'approchant de ses sœurs. — Mes pauvres chéries! Ne vous désolez pas. Je ferai de mon mieux, allez, je ferai tout mon possible pour vous tirer d'embarras.

AGATHE, bas à Catherine. — Oh! qu'est-ce qui lui prend?

CATHERINE, bas. — Je ne l'ai jamais vue si tendre!

MARIE. — D'abord je m'engage, quand nous serons sur le yacht, à vous prêter Fisher toutes les fois que je n'aurai pas besoin d'elle.

AGATHE. — A nous prêter!

MARIE. — Evidemment! Je suis l'aînée : il est donc bien entendu que c'est ma femme de chambre que nous emmenons.

CATHERINE. — Ah! je comprends! Voilà où tu voulais en venir! Ça ne prend pas, tu sais...

AGATHE, parlant en même temps que Catherine. — Je me disais aussi!... Oh! mais attends, si tu crois que ça va se passer comme ça!

Elles s'arrêtent en voyant entrer Fisher. Marie va prendre un livre et un coupe-papier et s'assied à droite.

MARIE. — Fisher, vous avez entendu ce qu'a dit M. le comte?

FISHER. — Oui, mademoiselle.

MARIE, languissamment. — J'ai été contente de vous ces temps derniers, Fisher, et, pour vous témoigner ma satisfaction, j'ai décidé que c'est vous qui nous accompagneriez.

FISHER. — Je remercie mademoiselle.

MARIE, voyant qu'elle reste là. — C'est tout... Allez.

FISHER. — Si mademoiselle le permet, je lui demanderai mon congé.

MARIE, elle tressaille, puis avec froideur. — Votre...? Oh! mais certainement... Vous pouvez sortir.

Elle reprend son livre et se met à lire.

CATHERINE. — Mais pourquoi, Fisher?

FISHER. — Je ne pourrais supporter de servir trois personnes. Nous ne faisons pas cela. (A Marie.) Oh! mademoiselle, un tel affront!

MARIE. — Je croyais vous avoir dit de sortir, Fisher.

Fisher hésite un moment, puis elle sort. Marie paraît consternée.

AGATHE, à Marie, d'un air apitoyé. — Ma pauvre chérie, ne te désole pas, va.

Entre Crichton.

CATHERINE. — Nous emmènerons la mienne, voilà tout. (A Crichton.) Envoyez-moi Simmons.

CRICHTON, après une hésitation. — Oserai-je, mademoiselle, me permettre de dire un mot?

CATHERINE. — Qu'est-ce qu'il y a?

CRICHTON. — Je viens d'apprendre que Simmons voudrait recevoir son congé, pour la même raison que Fisher.

CATHERINE. — Oh!

AGATHE. — Eh bien! Catherine, nous prendrons Jeanne.

CRICHTON. — Jeanne également.

AGATHE. — Oh! Oh! Oh! (Tandis que Catherine et Agathe laissent éclater leur dépit devant Crichton, Marie garde son air froid et hautain.) Après tout, comment les blâmer? Jamais une femme de chambre qui se respecte ne consentira à servir trois maîtresses.

MARIE. — Il me semble pourtant, Crichton, que cela doit se trouver.

CRICHTON. — Je crois, mademoiselle, que ce n'est pas impossible.

MARIE, un peu désemparée. — Crichton, qu'est-ce qu'il faut faire? Nous partons dans deux jours. Pourrait-on en trouver une d'ici là?

Crichton réfléchit.

AGATHE. — Vous devez certainement en connaître.

CRICHTON, frottant ses mains avec embarras. — Il y a dans la maison une jeune personne...

MARIE. — Oui?

CRICHTON. — Une jeune personne que j'ai remarquée depuis quelque temps.

CATHERINE, vivement. — Comme pouvant faire une femme de chambre?

CRICHTON. — J'ai pensé à elle... à un autre point de vue...

MARIE. — Ah!

CRICHTON. — Mais je crois qu'elle fera très bien l'affaire. Si mademoiselle consentait à la voir...

MARIE. — Certainement. Amenez-la-moi. (Crichton sort. A ses sœurs.) Vous n'avez pas besoin de rester là.

CATHERINE. — Ah! vraiment! Et pourquoi, je te prie?

AGATHE. — Tu ne nous empêcheras pas de la voir, cette fille, ni d'en prendre chacune un tiers... (Bas à Catherine.) Ce qu'elle rage!

Marie se lève, tape du pied et se rassied en voyant entrer Crichton et Tweeny. Tweeny est toute tremblante. Elle ne quitte pas Crichton du regard.

CRICHTON. — Voici la jeune personne.

CATHERINE. — Oh!

AGATHE, bas. — Oh! non!

MARIE, bas. — Elle est impossible! (Haut.) Approchez, ma fille. (Tweeny ne bouge pas.) N'ayez pas peur.

Crichton la fait avancer, — elle salue gauchement.

CRICHTON. — Son extérieur est assez commun et ses manières, comme vous avez pu le remarquer, sont déplorables, mais elle a un cœur d'or.

Tweeny paraît ravie.

MARIE. — Quel est votre emploi, ici?

Tweeny murmure quelques mots, puis elle tourne vers Crichton un visage suppliant.

CRICHTON, doucement. — Parlez!

TWEENY, refaisant son petit plongeon. — Oui, monsieur... (A Marie, d'une voix étranglée.) Je suis bouche-trou.

CATHERINE. — Quoi?

TWEENY. — Heu... heu... (Elle jette encore un regard désespéré à Crichton et chiffonne nerveusement sa robe.) Bouche-trou.

CRICHTON. — C'est-à-dire, mademoiselle, que, jusqu'à présent, elle n'a pas, à proprement parler, d'emploi bien défini. Elle aide la fille de cuisine. C'est elle qui porte les plats d'un bout de la table, où les a mis le cuisinier, à l'autre bout, où ils passent dans le service de Thomas et de Jean.

MARIE, faisant signe à Tweeny d'approcher. — Je comprends. Et, dites-moi, vous et Crichton... Enfin... c'est une liaison?

TWEENY, scandalisée. — Oh! mademoiselle! Un maître d'hôtel, ça n'a pas de liaisons!

MARIE, riant. — Vraiment?

CRICHTON. — Non, mademoiselle, ce n'est pas l'usage. Tout ce que je puis dire pour le moment, c'est que je l'ai remarquée.

Tweeny jette à Crichton un regard passionné.

MARIE. — Enfin, ça vous regarde. Mais j'ai bien peur, Crichton, qu'elle ne fasse pas l'affaire.

CRICHTON. — Mademoiselle, sous ses dehors un peu vulgaires, elle cache une excellente nature et des dons véritables.

AGATHE, riant. — Mais ce n'est pas ça qu'on lui demande!

CRICHTON. — J'ajoute que c'est elle qui coiffe les femmes de chambre pour le dîner...

Les jeunes filles paraissent intéressées.

MARIE, vivement. — C'est elle qui coiffe Fisher?

TWEENY. — Oui, mademoiselle, et c'est moi que je les habille quand elles vont en soirée.

CRICHTON, la reprenant. — « Que je les habille! »

TWEENY. — Que j'les fringue, quoi! et c'est moi que je rajuste leurs robes pour qu'a collent bien.

CRICHTON, même jeu. — « Pour qu'a collent bien! »

TWEENY. — Pour qu'a z'aillent.

AGATHE. — Marie!

MARIE. — Je la prends!

CATHERINE. — Nous la prenons! Tweeny, c'est entendu, vous passez femme de chambre.

TWEENY. — Oh! M...ince!

AGATHE. — Voilà qui rapprochera les distances entre vous et Crichton.

CRICHTON, gravement. — Il est évident que cela augmentera ses chances.

MARIE. — Eh bien! si Mme Perkins me donne de bons renseignements sur vous, je lui dirai de prendre les dispositions nécessaires. (Elle se remet à lire.)

TWEENY, transportée. — Oh! mademoiselle!

MARIE. — C'est bien, allez. (L'arrêtant.) A propos, j'espère que vous avez le pied marin?

TWEENY, redescendant. — Le pied...?

MARIE. — Enfin, un grand voyage en mer ne vous fait pas peur?

TWEENY. — Vous voulez pas dire que je vas aller sur le bateau?...

MARIE. — Mais si.

TWEENY. — Mais... (A Crichton.) Vous, m'sieu, vous n'y venez point?

CRICHTON. — Non.

TWEENY. — Alors, j'marche pas.

AGATHE. — Il le faut!

TWEENY. — Quitter M. Crichton? Ah! pour ça, non! Ça n'a rien à faire!

MARIE. — Voyons, ma fille, assez de bêtises! M. Crichton! M. Crichton!... On vous en tiendra compte dans vos gages.

TWEENY. — Je ne veux rien savoir.

CRICHTON. — Voilà ce que je craignais.

TWEENY. — J'en démordrai pas. (Elle s'assied dans le fauteuil d'un air décidé.)

MARIE. — Oh! Sortez! Mettez-la dehors!... Quelle horreur!

La rigueur de cet ordre paraît déplaire à Crichton, qui reconduit Tweeny avec une urbanité manifeste. Tweeny sort, parlant à Crichton avec une grande animation. Les jeunes filles ont l'air indigné.

AGATHE. — Vraiment, Crichton, la grossièreté de cette fille vous laisse bien froid.

CRICHTON. — Elle m'a ému, mademoiselle, et je sens que j'aurais eu, moi aussi, du regret de m'en séparer. Je ne l'ai pas dit en sa présence, ne sachant pas encore jusqu'où je pousserai les choses avec cette personne.

Il va pour sortir. Entre lord Loam, très en colère.

LORD LOAM. — L'ingrat! Le coquin! Le polisson!

CATHERINE. — Qu'y a-t-il donc, père?

LORD LOAM. — Mon valet, cette canaille de Rolleston, refuse de nous accompagner, sous prétexte que nous n'aurons qu'une femme de chambre!

AGATHE. — Bravo!

Lord Loam lui lance un regard terrible. Les jeunes filles paraissent ravies.

MARIE, prenant son père par le bras. — Père, plutôt que de vous priver de Rolleston, nous consentirions à les emmener toutes les trois.

LORD LOAM, la repoussant. — Sottises!... Crichton... vous allez me trouver un garçon qui n'ait pas besoin de trois femmes.

CRICHTON. — Oui, monsieur le comte... Seulement... quelqu'un d'un peu convenable ne consentira pas aisément...

LORD LOAM. — N'importe qui fera l'affaire!

CRICHTON, choqué. — Oh!

LORD LOAM. — La canaille! Le drôle!

Il va à la fenêtre et regarde avec colère au dehors.

AGATHE. — Marie! (Elle lui parle bas en désignant Crichton.)

MARIE, bas. — Oh ! demander une faveur à un domestique... jamais!

AGATHE. — Crichton, est-ce que cela ne vous ferait pas beaucoup de peine de laisser M. le comte partir ainsi, de le savoir réduit à se faire servir, Dieu sait comment! par le premier venu? Ne croyez-vous pas... — Ce n'est que pour trois mois, après tout... — Ne croyez-vous pas que... vous-même... vous pourriez peut-être... (Saisie par l'expression de dignité offensée qui se peint sur le visage de Crichton, elle s'arrête, interloquée.) Oh! je vous demande pardon...

Crichton s'incline avec raideur.

CATHERINE. — Mais pensez à la joie de Tweeny... (Crichton semble ému, mais il hoche la tête.) Est-ce que vous trouvez très prudent de laisser votre maître s'en aller si loin sans vous...?

AGATHE. — Et avec de telles idées sur l'égalité des classes! (Avec effort.) Crichton, je vous en prie...

CATHERINE, même jeu. — Je vous en prie...

Crichton regarde Marie qui ouvre froidement son livre et se remet à lire.

CRICHTON. — Eh bien, puisque cette solution paraît convenir à tout le monde... (Nouveau coup d'œil à Marie, qui reste impassible.) à tout le monde...

AGATHE, résolument. — A tout le monde!

Après une lutte intérieure, Crichton s'approche de lord Loam qui paraît toujours aussi furieux.

CRICHTON. — Milord... j'ai trouvé quelqu'un...

LORD LOAM. — Déjà! Qui donc? (Sur un geste de Crichton.) Vous?

CATHERINE. — Père, comme c'est bien de sa part!

LORD LOAM. — Tout à fait bien. Merci, Crichton, voilà qui m'arrange parfaitement, et Rolleston va faire une tête! Venez avec moi, nous allons lui dire... Et vous savez, cela ne vous diminue en rien. Venez...

Il sort. Crichton va pour le suivre.

AGATHE. — Crichton! (Il se retourne. Elle lui tend la main.) Merci.

CRICHTON. — Oh! Mademoiselle!...

Il ne veut pas lui serrer la main. Il est profondément remué. Agathe et Catherine elles-mêmes sont un peu émues. Marie tourne la tête et paraît assez intriguée.

AGATHE. — Je vous demandais de me tendre la main et... je ne croyais pas que cela vous toucherait à ce point. D'où vient cela?

Crichton se tait respectueusement.

MARIE. — Crichton, je suis curieuse de le savoir. Répondez, j'y tiens.

CRICHTON. — Mademoiselle, je suis le fils d'un maître d'hôtel et d'une première femme de chambre, ce qui est peut-être, chez nous autres, la plus heureuse de toutes les combinaisons. (Les jeunes filles se regardent en souriant.) Et pour moi il n'y a rien au monde de plus beau qu'une fière et noble maison anglaise où chacun garde bien son rang. Si j'étais votre égal, mademoiselle, où serait pour moi l'avantage? Est-ce que Thomas et Jean ne deviendraient pas alors mes égaux à moi?

CATHERINE. — Pourtant, mon père dit que si nous revenions à la Nature...

CRICHTON. — Dans ce cas-là, mademoiselle, la première chose que nous ferions ne serait-elle pas d'élire un chef? Il en faut toujours un. Certes, les conditions pourraient se trouver changées, il y aurait peut-être d'autres maîtres, d'autres valets. Je n'en sais rien, et ce ne serait sans doute pas à nous d'en décider. La Nature déciderait pour nous.

MARIE. — On dirait, Crichton, que vous avez beaucoup réfléchi à tout cela?

CRICHTON. — Oui, mademoiselle.

CATHERINE. — Ainsi, c'est pour nous que vous avez accepté, pour veiller à ce que votre maître conserve son rang?

CRICHTON. — Dites plutôt, mademoiselle, que je l'ai fait... pour la maison.

AGATHE. — Merci, Crichton! (Bas, à Marie.) Marie, dis-lui quelque chose d'aimable... (Marie s'est remise à lire.) Si je savais comment vous témoigner notre reconnaissance...

CRICHTON. — La meilleure façon, si vous le permettez, serait de me traiter plutôt comme le fait Mlle Marie. (La regardant.) Nous préférons que les maîtres nous tiennent à distance. Nous aussi, les premiers domestiques, nous dédaignons les valets inférieurs qui, eux, méprisent la racaille.

Il sort.

AGATHE, allant s'étendre sur le canapé de gauche. — Il m'amuse!

CATHERINE, se laissant tomber dans un fauteuil. — Moi, il m'impressionne. Il dit tout cela d'un air si pénétré! Hein, Marie?

MARIE, songeuse. — Oui, oui...

AGATHE. — Il a des principes.

CATHERINE. — Excellents. C'est un parfait domestique et qui raisonne plus sagement que bien des maîtres.

MARIE. — Oui, mais je me demande...

CATHERINE. — Quoi donc?

MARIE, fermant son livre. — Ce qu'il pouvait bien vouloir dire avec ses « conditions changées »...

CATHERINE, bâillant. — Qu'est-ce que ça peut te faire?

MARIE. — Je serais curieuse de savoir ce qu'il entendait par « d'autres maîtres, d'autres valets ».

AGATHE. — Laisse donc! Ah! mes enfants, quelle journée éreintante!

CATHERINE. — Cette réception des domestiques, il était temps que cela finisse! J'étais à bout!

VOIX D'ERNEST, au dehors. — Venez, venez tous !

AGATHE. — Quoi! Qu'est-ce qu'il y a encore?

La porte s'ouvre. Ernest fait entrer les domestiques qui ont tous repris leur tenue de travail. Les uns sont en bras de chemise, d'autres en tablier, tenant, qui un balai, qui un plumeau, qui une serviette, etc. Les jeunes filles se lèvent et s'enfuient.

ERNEST. — Mes amis! Partisan depuis ma jeunesse, depuis mon enfance, depuis mon bas-âge, de l'émancipation des gens de maison...

RIDEAU

Le campement des naufragés du yacht *la Jacinthe*, dans une île déserte des Tropiques.

Dessin de E. Clair-Guyot, d'après le décor de M. E. Bertin.

ACTE II

Deux mois après. — L'action se passe dans une île des Tropiques, sur laquelle les voyageurs ont échoué après un naufrage. Le théâtre représente une forêt vierge, qui s'étend des deux côtés de la scène et dont les arbres, bananiers, cocotiers, jaquiers, etc., grimpent à gauche sur un éboulis de rochers. Sur le sol, un enchevêtrement de hautes herbes, bambous et végétations épineuses qui, au lever du rideau, semblent couvrir la scène et cachent la vue de la mer, que l'on n'aperçevra, au fond, que dans le courant de l'acte. Le silence n'est troublé que par le bruit des vagues qui se brisent au loin. La forêt alentour est sombre, mystérieuse et redoutable. L'ensemble dégage une impression de solitude et d'effroi. A l'arrière-plan à droite, une hutte grossière est en voie de construction, mais son faîte seul est visible, le reste étant masqué par l'épaisseur de la végétation. Crichton et Treherne travaillent avec ardeur à la construction de la hutte, faite de terre, de troncs d'arbres, etc. On ne les aperçoit que par intervalles, quand ils sont sur le faîte. Au premier plan, non loin d'un trépied de branches, auquel est suspendue une marmite, Marie, Catherine, Agathe et Ernest sont assis, les jeunes filles dans une sorte de nid qu'elles ont fait dans l'herbe en s'y couchant, Ernest sur un morceau de bois posé sur un seau portant l'inscription du yacht la Jacinthe. *Tous sont habillés de la façon la plus hétéroclite, avec les vêtements confondus et disparates dont ils ont pu s'affubler tant bien que mal au moment où le naufrage les a arrachés au sommeil. Agathe porte un jersey de matelot, Catherine un kimono et un bonnet de marin. Marie est coiffée d'un suroît et n'a qu'un long ulster par-dessus son jupon. Elles ont les pieds chaussés de pantoufles de bain ou autres, toutes d'un usage aussi médiocrement confortable sur le sol épineux de la jungle. Les hommes sont vêtus à l'avenant et pas rasés. Aucun n'a de chaussures, excepté Crichton, qui a des bottes.*

Au lever du rideau, Treherne est couché à plat ventre sur le faîte de la hutte et maintient un poteau que Crichton enfonce en terre avec une saucisse, à coups retentissants. Le soleil est ardent et ils paraissent être en nage, tandis qu'Ernest et les jeunes filles, qui ne travaillent pas, semblent avoir assez frais. Ernest écrit sur un morceau de papier. Bientôt les coups cessent et, durant la scène qui suit, on aperçoit de temps à autre sur le faîte de la hutte Crichton et Treherne qui se tendent l'un à l'autre des morceaux de bois et des branches et les attachent avec des cordes.

ERNEST, aux jeunes filles. — Tenez, voici l'annonce que je viens de rédiger. Je crois qu'elle est assez bien. D'abord, en gros caractères : « Naufragés! Naufragés! Naufragés! »

CATHERINE. — Trois fois?

ERNEST. — Oui, pour que ça tire l'œil. « Naufragés sur une île des tropiques, les personnes dont les noms suivent : l'honorable Ernest Woolley... »

MARIE. — Ah! tu te nommes le premier?

ERNEST. — Dame, en qualité de chef de famille... (Continuant à lire.) « ...le révérend Jean Treherne, mesdemoiselles Marie, Catherine et Agathe Lasenby, avec deux de leurs domestiques. Nous sommes les seuls survivants de *la Jacinthe*, le yacht de lord Loam (Catherine et Agathe éclatent en sanglots. Marie s'efforce de les réconforter.) qui, surpris dans ces parages par une épouvantable tempête, n'a pu lutter contre la fureur des éléments déchaînés et a sombré, corps et biens... » Pas mal, hein? Je suis assez content de cette phrase-là. (Elles ne répondent pas. Il continue :) « ...Les marins, avec un louable courage, nous ont mis dans le premier canot. Que sont-ils devenus? Je l'ignore ; quant à nous, après d'abominables souf-

frances et n'ayant sur le dos que les quelques vêtements que nous avions pu saisir à tâtons dans les ténèbres... »

MARIE. — Ah! non, je t'en prie, ne décris pas nos toilettes!

ERNEST. — « ... Nous réussîmes à gagner cette île, en n'ayant eu à déplorer que la perte d'un seul d'entre nous, lord Loam... »

MARIE. — Pauvre père!

Les jeunes filles fondent en larmes.

ERNEST. — Chut donc! Vous pleurerez tout à l'heure, quand j'aurai fini. (Reprenant d'un ton indifférent.) « ...la perte d'un seul d'entre nous, lord Loam, qui fit bravement le sacrifice de sa vie pour sauver un de ses serviteurs... »

Les trois jeunes filles s'essuient les yeux et le regardent.

AGATHE. — Mais non, Ernest, c'est le contraire : c'est Crichton qui s'est jeté à l'eau pour essayer de sauver papa.

ERNEST. — Oui, c'est entendu; mais, entre nous, ce n'était pas bien malin de la part de mon oncle de vouloir à toute force entrer le premier dans le canot. Et comme ce document doit paraître dans les journaux anglais, j'ai trouvé plus convenable, pour un lord, de lui donner le beau rôle.

MARIE. — Oui, Ernest, tu as bien fait.

ERNEST. — « La nuit, les hurlements des chats sauvages, le sifflement des serpents (Les jeunes filles regardent autour d'elles en frissonnant.) nous remplissent d'effroi... (Corrigeant.) remplissent d'effroi les jeunes filles. Pour nous défendre, nous n'avons pas d'armes, sauf un coutelas et une hachette. Un seau, que la marée a jeté sur le rivage, est pour le moment notre seul siège un peu confortable... »

MARIE. — Et M. Ernest est assis dessus.

ERNEST. — Chut! voyons! « Pourtant, nous ne perdons pas courage et nous nous efforçons de protéger notre vie et d'assurer notre subsistance. Les hommes se sont mis énergiquement à la besogne... »

CATHERINE. — Excepté le signataire de ces lignes.

ERNEST. — Oh! il m'est absolument impossible de continuer avec ces interruptions ridicules! C'est écœurant, écœurant, il n'y a pas d'autre mot... « énergiquement à la besogne et travaillent tout le jour sous un soleil de plomb. Pour ajouter à l'horreur de notre situation, la nuit tombe brusquement dans ces contrées, et aussitôt les animaux sauvages commencent à rôder et à rugir... »

MARIE. — Tu ne dis pas que les vampires viennent sucer le sang de nos orteils pendant que nous dormons?

ERNEST. — Chut! c'est tout. Je termine par : « Venez à notre secours ou nous allons périr. Il y aura une bonne récompense. » Signé : « Ernest Woolley, chef de la nouvelle colonie anglaise. » Savez-vous sur quoi j'ai écrit cela? Sur une page déchirée d'un livre de poésies que Crichton avait dans sa poche... Parole! Voyez-vous Crichton en train de lire des vers? C'est à mourir de rire!... Ah! maintenant, je vais mettre cela dans une bouteille et la jeter à la mer. (Appelant.) Crichton! (Il introduit le papier dans un flacon de soda et tape sur le bouchon.) La marée est basse. Il ne faut pas manquer la poste.

Crichton accourt à travers les herbes.

CRICHTON, regardant les jeunes filles, avec inquiétude. — Il est arrivé quelque chose, monsieur?

ERNEST. — Crichton, je vais au-devant du facteur. Eh! oui, mon garçon, la marée est un facteur qui passe ici deux fois par jour pour prendre notre courrier. Ha! Ha!

CRICHTON, après un temps. — Oui, monsieur.

Il s'éloigne à gauche à travers les herbes.

ERNEST, allant vers les rochers de droite. — Pauvre Crichton! Avez-vous remarqué? On dirait qu'il ne comprend plus la plaisanterie. Allons, viens, Agathe.

Il l'aide à monter sur les rochers. Ils disparaissent à droite. Un temps. On entend au loin le bruit des vagues.

CATHERINE. — Quel horrible silence!

MARIE. — Oh! s'il n'y avait que ça!

CATHERINE, d'une voix tremblante. — Marie, j'ai entendu dire que c'est toujours en plein silence que tout à coup ces horribles bêtes vous sautent dessus!

MARIE. — Veux-tu te taire! (On entend frapper des coups au fond.. Marie et Catherine se lèvent en sursaut.) Non, rien. C'est Crichton qui abat des arbres.

CATHERINE, lui prenant la main et l'attirant à gauche. — Marie, si nous restions là-bas près de lui!

MARIE. — Laisser voir à un domestique que j'ai peur!

CATHERINE. — A ton aise, mais tu sais, mon chéri, souvent elles vous sautent dessus sans qu'on s'y attende.

Catherine s'éloigne à gauche dans la direction d'où venaient les coups. Marie regarde autour d'elle et fait quelques pas vers la droite. Un cri la fait tressaillir. Elle se sauve de l'autre côté.

MARIE, appelant. — Crichton! Crichton!

Crichton se fraye un passage à travers les broussailles et apparaît, un coutelas à la main.

CRICHTON. — Mademoiselle a appelé?

MARIE, cachant son trouble. — Moi? Et pourquoi donc?

CRICHTON. — Je me serai trompé. Si mademoiselle a peur de rester seule...

MARIE. — Peur? En voilà une idée!... Allez, allez.

CRICHTON. — Il faut absolument que j'arrache ces herbes.

Il remonte à droite et commence à couper les herbes par poignées en s'arrêtant de temps à autre pour s'essuyer la figure. Marie le regarde travailler en s'éventant.

MARIE. — Crichton, est-ce que vous ne pourriez pas travailler sans vous échauffer ainsi?

CRICHTON. — Je ne demanderais pas mieux.

MARIE. — Ça me donne chaud de vous regarder.

Elle enlève son manteau et son surtout.

CRICHTON. — C'est curieux, parce que moi, rien que de voir mademoiselle, ça me donne presque frais.

MARIE. — S'il n'en faut pas plus, je vais rester là.

Crichton continue à couper les herbes, qu'il lance au loin par brassées. Le bruit des vagues a cessé. Marie regarde autour d'elle, comme pénétrée par cette solitude, et se met à sangloter. Crichton s'arrête et s'approche d'elle.

CRICHTON. — Ne vous laissez pas abattre, mademoiselle, les choses auraient pu tourner plus mal.

MARIE. — Pauvre père!

CRICHTON. — Si j'avais pu donner ma vie pour lui... .

MARIE. — Vous avez fait tout ce qui était humainement possible. Je vous en suis bien reconnaissante, Crichton. Vous êtes un homme!

CRICHTON. — Merci, mademoiselle.

Il se remet à travailler.

MARIE, avec angoisse. — Mais tout cela est si affreux!

Y a-t-il quelque espoir, dites, qu'on vienne à notre secours?

CRICHTON, il hésite, puis, d'un ton dégagé. — Mais je crois bien!

MARIE, se levant. — Ne me traitez pas comme une enfant. Je veux connaître tout le danger et lui faire face, Crichton, la vérité!

CRICHTON. — Eh bien, mademoiselle, je crains que nous n'ayons été entraînés assez loin. Les navires ne doivent guère s'aventurer dans ces parages.

MARIE, elle se détourne, s'appuie sur le rocher et pleure, la tête dans ses mains. — Merci, je comprends.

Elle parvient enfin à se dominer.

CRICHTON, qui ne l'a pas quittée des yeux. — Mademoiselle est une gaillarde!

MARIE. — Je tâche... Mais dites donc, Crichton...

CRICHTON. — Je vous demande pardon de l'expression, mais c'est la vérité. (Marie se redresse, mais elle ne peut s'empêcher de sourire et va s'asseoir sur les rochers.) Et, en attendant qu'il arrive un navire, nous sommes ici trois hommes entièrement dévoués à ces demoiselles.

MARIE. — Trois hommes! M. Ernest ne travaille pas.

CRICHTON, gaiement. — Ça viendra.

Il se remet à la besogne.

MARIE. — J'en doute.

CRICHTON. — Pas d'ouvrage, pas de souper! Voilà qui fera réfléchir M. Ernest.

MARIE. — Pas d'ouvrage, pas de souper? Où donc avez-vous lu ce beau précepte?

CRICHTON, du même ton. — Ici, mademoiselle. Je n'ai eu qu'à jeter les yeux autour de moi. Il m'a semblé le voir gravé sur tous les arbres de cette île.

MARIE, se levant. — Crichton, il y a dans votre attitude quelque chose de bizarre.

CRICHTON. — Oh! n'allez pas vous figurer...

MARIE. — Vous ne voulez pas dire, j'aime à croire, — oh! ce serait inouï, ce serait contre nature — que si mes sœurs et moi ne travaillons pas, nous n'aurons rien à manger?

CRICHTON. — Si c'est contre nature, n'en parlons plus.

MARIE. — Ah! je comprends! Ici, le parfait serviteur que vous étiez s'émancipe. Il déclare que maintenant nous sommes tous égaux.

CRICHTON, la regardant en face. — Oh! mademoiselle peut-elle me croire si inconséquent?

MARIE. — Oui, oui, voilà!

CRICHTON, continuant à couper les herbes. — Mais c'est justement parce que l'égalité est contraire à la nature que là-bas je refusais d'y croire, et c'est pour la même raison que je la juge impossible ici.

MARIE. — Ah! j'avais cru... Pardon! (Elle ramasse son manteau et son surtout.)

CRICHTON. — Il faut toujours qu'il y ait quelqu'un pour commander et d'autres pour obéir. (Il se remet à l'ouvrage.)

MARIE, songeuse. — Quelqu'un pour commander... d'autres pour obéir... Oui. (Allant vivement à lui et le regardant bien en face.) Crichton!

CRICHTON. — Mademoiselle?

MARIE. — Rien.

Marie s'éloigne en continuant à l'observer, puis disparaît derrière les rochers. Crichton la regarde partir, puis va chercher des branches qu'il dispose sous le trépied. On entend Tweeny chanter en coulisse.

TWEENY, chantant, au loin.

L'autre soir, après la fête,
Jean m'entraîna sur l'herbette,
Doucement,
Et, me prenant par la bouche,
Dit : « Donne-moi ta main blanche
Gentiment. »
Ma main? Ça m'a paru louche,
Je lui ai donné ma bouche
Seulement,
Pour obtenir davantage,
Il a dû rester bien sage
Un bon moment.

Tweeny paraît au faîte des rochers et descend en scène en continuant à chanter.

Mes sœurs, fuyez les garçons
Qui vous abordent sans façons.
Laissez-les vous embrasser,
Vous presser, vous caresser.
Si ça peut faire leur bonheur,
Donnez-leur votre petit cœur.
Sauf ça, vous m'entendez bien,
Ne leur donnez rien de rien.

Apercevant Crichton et lui montrant les noix de coco qu'elle apporte dans sa jupe.

Regardez ce que j'ai trouvé.

CRICHTON. — Des noix de coco! Bravo!

TWEENY. — Vous ne savez pas? Ces affaires-là, ça pend après les arbres!

CRICHTON. — Comment pensiez-vous donc?...

TWEENY. — Dame! je croyais, moi, que ça poussait ensemble par terre, comme des melons.

CRICHTON, riant. — Oh! Tweeny!

TWEENY. — Vous me trouvez un peu gourde, hein?... Vous pouvez le dire.

CRICHTON. — Je n'emploie pas ce genre d'expressions.

Il va chercher d'autres branches.

TWEENY, avec admiration. — Oh! vous, parbleu!... Eh bien, monsieur Crichton, je vais peut-être vous épater. Vous allez voir que je ne suis tout de même pas si bête que j'en ai l'air. L'autre nuit, pas? quand le bateau est allé se flanquer sur ce sacré grand diable de chameau de rocher...

CRICHTON. — Pendant le naufrage?

TWEENY. — Oui, enfin, quand on a été réveillés en sursaut par cette saloperie de secousse et par tout ce boucan du tonnerre de Dieu...

CRICHTON. — Eh bien?

TWEENY. — Eh bien, moi, j'ai pas perdu la boule, non, et pendant que les autres chalaient et s'arrachaient les cheveux, savez-vous ce que j'ai fait?... J'ai couru chercher mon porte-monnaie. Je l'avais laissé dans la cabine. Parce que je me suis dit comme ça : Tweeny, il te profitera, cet argent-là, si on en réchappe; et, si on boit la tasse, c'est toujours pas ça qui te fera couler plus profond.

CRICHTON. — Très juste.

TWEENY. — Tenez, le voilà, mon porte-monnaie, monsieur Crichton. Je vous le confie. Oh! il y a pas gras, mais ça pourra toujours servir.

CRICHTON, ouvrant le porte-monnaie. — Certainement. Ces petites rondelles de métal peuvent trouver leur usage.

TWEENY. — Il y a même un billet de banque.

CRICHTON. — Oh! je crains bien qu'il n'ait pas cours dans le pays.

TWEENY. — Comment?

CRICHTON. — Regardez autour de vous, ma pauvre Tweeny.

TWEENY. — Ah! sûr et certain que ça manque de boutiques.

CRICHTON. — Vous n'aurez pas l'occasion de gaspiller vos petites économies. Ici la vie a au moins un avantage : elle ne coûte rien.

TWEENY. — C'est que c'est vrai tout de même!... J'y avais seulement pas pensé. Vous pensez à tout, vous, monsieur Crichton. Jusqu'à c'te marmite que vous êtes retourné chercher!... Mais alors, dites, dans un patelin comme voilà ici, où tout est, comme qui dirait, en pagaie, qu'il n'y a pas moyen de s'y reconnaître, où il n'y a ni maisons, ni service, ni rien de rien, peut-être bien qu'on va devenir ni plus ni moins comme des bêtes?

CRICHTON. — Soyez tranquille, Tweeny, tout rentrera dans l'ordre.

Il jette des brindilles sous la marmite.

TWEENY. — Oh! je ne suis pas pressée. Ecoutez donc, ce sera la bonne vie! On s'en fera pas, on tirera sa flemme du matin au soir... On grimpera aux arbres... On s'habillera avec des feuilles de vigne... ou même, avec des feuilles de rien du tout, et, si les patrons veulent nous commander, ça sera macache, on les enverra au bain!

CRICHTON. — Tweeny! Tweeny!

TWEENY. — C'est-il que je vous aurais encore choqué dans vos sentiments?

CRICHTON. — Non, mais...

TWEENY. — Oh! si! J'en étais sûre. J'ai vraiment pas de chance. Je vous rebute tout le temps. Oh! je le sens bien, allez; mais, voyez-vous, c'est plus fort que moi : je suis toute pleine de vilains mots et de vilaines manières. Tout ça grouille là-dedans il faut voir! Quand vous êtes là, j'arrive encore à les faire rester tranquilles, mais quand vous n'y êtes plus, les voilà tous qui rappliquent, comme qui dirait des cafards quand le gaz est éteint. Et j'en dis! Et j'en dis! Il m'en sort de toutes les couleurs! Et des « sacré ci! », et des « sacré ça! », et des « cré nom de bon sang! », et des « bon sang de bon Dieu! », et des... « j'te... »

CRICHTON. — Là! Là! Ça suffit!

TWEENY. — Et tout le temps qu'a duré la chose... le machin, le naufrage, je me disais en moi-même : « Fasse le Seigneur qu'on tombe dans un patelin où que ça soye naturel d'être mal embouché! »

CRICHTON. — Oh!

TWEENY. — V'là comme je suis, tout de même! Y a pas de remède. Vous feriez mieux de me planter là! (Elle pleure.)

CRICHTON. — Mais je ne veux pas! C'est bizarre, nous avons l'air bien peu faits l'un pour l'autre... et pourtant je me sens comme attiré vers vous. Il y a quelque chose en vous, Tweeny, un je ne sais quoi...

TWEENY, battant des mains. — Oui, oui, c'est ça. J'ai quelque chose, pour sûr. J'ai un je ne sais pas quoi! Quelle veine! Oh! il y a pas, faut que je devienne comme il faut, nom de nom!

CRICHTON. — Ça viendra peut-être. Apportez-moi donc une poignée d'herbes.

Elle s'empresse d'obéir. Il s'agenouille devant la marmite.

TWEENY, revenant avec une poignée d'herbes. — Oh! qu'est-ce que c'est que cette affaire-là?

CRICHTON. — C'est mon verre de montre et celui de M. Treherne, avec un peu d'eau entre les deux.

TWEENY. — Pourquoi donc faire?

CRICHTON. — Vous allez voir.

Il lève la tête du côté du soleil et dirige les rayons sur les herbes sèches au moyen de sa lentille improvisée. Quand le feu prend, tous deux soufflent dessus pour l'activer.

TWEENY. — Ah! vous en savez des trucs, vous, tout de même! Voilà que ça prend! (Ils continuent à souffler.)

VOIX D'ERNEST, en coulisse. — Par ici, Agathe, par ici!

Tweeny se lève et regarde à droite. Ernest accourt, suivi d'Agathe, tous deux dans la plus grande agitation.

ERNEST. — Gare! Gare! Crichton! Un chat-tigre!

TWEENY. — Ha!

Elle s'enfuit vers la droite avec Ernest et Agathe.

CRICHTON. — Où ça? (Tirant son couteau.) Mon Dieu! Et ces demoiselles!

AGATHE. — Il est sur nos talons!

ERNEST. — Cherchez, Crichton, cherchez!

CRICHTON. — Du calme! (Marie et Catherine, puis Treherne apparaissent sur les rochers.) M. Ernest dit qu'il a été poursuivi par un chat-tigre!

Marie et Catherine se précipitent dans la hutte. Ernest reste à la porte avec un gros bâton. Treherne tire sa hachette et regarde au loin.

ERNEST. — Il sera sur nous dans un moment!

Il pousse un grand cri. Tous regardent à gauche. On entend comme un halètement.

TREHERNE, désignant les hautes herbes au second plan, à gauche. — Ça remue là-dessous!... Tenez!

ERNEST. — Là! Là! Voyez donc!

Les jeunes filles poussent des cris. Toutes les têtes se tournent vers l'endroit indiqué par Treherne. Crichton s'en approche, le couteau levé. Soudain les herbes s'écartent et l'on aperçoit lord Loam, qui s'avance en rampant. Il heurte le seau et s'assied dessus, épuisé.

MARIE. — Père!

Tous l'entourent avec des cris de joie. Les jeunes filles pleurent nerveusement.

LORD LOAM. — Marie! Agathe! Mes chéries! Kitty, ma chérie! Oh! mes chéries!

Elles s'agenouillent autour de leur père et l'étouffent de baisers.

MARIE, CATHERINE, AGATHE, ensemble. — Père! petit père! papa chéri! mon petit papa!

TREHERNE. — Quelle joie de vous revoir!

ERNEST. — Mon oncle! Mon oncle! Mon pauvre gros cher vieil oncle!

Il lui serre longuement les mains.

TREHERNE. — Ernest vous avait pris pour un chat-tigre.

LORD LOAM retire vivement sa main. — Hein? Oh! bien, toi, je t'ai reconnu tout de suite, Ernest, rien qu'à la façon dont tu détalais.

CRICHTON, retirant sa casquette. — Monsieur le comte, je suis bien, bien heureux.

ERNEST. — Oui, Crichton, mais vous êtes bien, bien paresseux. (S'asseyant par terre.) Nous n'avons pas de temps à perdre. A l'ouvrage! A l'ouvrage!

CRICHTON, après l'avoir regardé. — Oui, monsieur.

TREHERNE. — Ernest, tâche donc d'être un peu poli. Je vais vous aider, Crichton.

Tous deux regagnent la hutte et se remettent au travail.

TWEENY, s'approchant. — Oh! monsieur! Oh! monsieur! (Elle fait un petit plongeon.)

LORD LOAM, apercevant la marmite. — Mais... on dirait... Non, ce n'est pas possible! je rêve encore... (Timidement.) Est-ce que, par hasard, ce ne serait pas... un pot-au-feu?

MARIE. — Mais oui, petit père, c'est notre dîner.

LORD LOAM. — Voilà deux jours que je rêve d'un pot-au-feu! (Il s'approche de la marmite, la touche et se brûle le doigt.) Aïe! Non, je ne rêve pas... Et... il y a quelque chose dedans?

CATHERINE. — Un gros oiseau que M. Crichton a tué ce matin.

AGATHE. — Il a dit que c'était une poule de mer.

ERNEST. — Reniflez-moi ça, mon oncle.

LORD LOAM, attendri. — Hm! Ça embaume l'oignon.

TWEENY. — Probable aussi que c'est de l'oignon de mer : c'est tout ce que j'ai trouvé dans le pays. Je ne vous garantis pas la recette. Je vais tâcher de vous dénicher des pommes de terre et des carottes. (Elle s'éloigne.)

CATHERINE. — Oh! père!... vous avez des chaussures!

MARIE. — Tiens, oui!

LORD LOAM. — Evidemment.

Il s'assied sur le sol. Ses filles s'asseyent autour de lui en considérant ses bottines avec admiration.

ERNEST, faisant un signe d'intelligence à Marie. — Comment, mon oncle, vous portez des chaussures! Vous savez que c'est très dangereux, dans ces climats.

LORD LOAM. — Pas possible!

ERNEST. — Nous y avons tous renoncé, comme vous pouvez voir. Ça congestionne, vous comprenez? Ça prédispose à l'insolation... Je vous trouve bien rouge.

LORD LOAM, impressionné. — Je ne me serais jamais douté de ça!

ERNEST, qui s'est agenouillé et s'apprête à le déchausser. — Oh! il faut faire très attention!

MARIE. — Père, vous ne voyez donc pas qu'il veut vous les enlever?

LORD LOAM. — Hein?

Il ramène brusquement ses pieds en arrière. Ernest tombe à la renverse.

MARIE. — Nous donnerions tout au monde pour en avoir!

ERNEST, se relevant. — Je voulais seulement les essayer.

Agathe et Catherine se blottissent contre leur père.

AGATHE. — Père, n'est-ce pas que, si vous les prêtez, ce ne sera qu'à nous?

LORD LOAM, les entourant de ses bras, et tendrement. — Certainement, mon enfant.

ERNEST. — Oh! très bien. (S'en allant.) Je n'en veux pas de vos eroquenots. N'en parlons plus. (Revenant.) Vous ne croyez pas que... Vous pourriez peut-être m'en céder un?

LORD LOAM. — Non, je ne crois pas ça du tout.

ERNEST. — Bon, bon. A votre aise. Mais c'est petit, ce que vous faites là... Oh! c'est tout petit.

Il remonte et va se coucher sous le bateau.

MARIE. — Père! Nous désespérions de jamais vous revoir.

LORD LOAM. — Ah! mes pauvres chéries! Quel plongeon! Par bonheur, je m'étais cramponné à une cage à poules et j'ai pu gagner la côte. Oh! cette première nuit!

MARIE. — Pauvre père! Et le lendemain, qu'avez-vous fait?

LORD LOAM. — Hier matin? Voyons... En me réveillant... Ah! oui, je me suis mis à pleurer. Ça m'a pris une bonne demi-heure. Après quoi j'ai senti que j'avais faim. Oh! mais une faim! Et justement j'aperçois sur le rivage une énorme tortue. Je me dis : « Voilà mon affaire. » Je me rappelais avoir lu dans le *Robinson Suisse* que, si l'on arrive à retourner une tortue sur le dos, elle est à votre merci. Alors, moi, n'est-ce pas? je m'approche en rampant, je saute dessus... Ah!... la sale bête! (Il se frotte la jambe.)

MARIE. — Vous ne l'avez pas retournée?

LORD LOAM. — Eh! cette imbécile n'a pas attendu! (Vexé.) Elles n'attendent pas!

CATHERINE. — Eh bien, nous, sans Crichton, je ne sais pas ce que nous serions devenues!

MARIE, vivement. — Oh! Crichton! Crichton!... Nous en reparlerons.

LORD LOAM. — Et les singes, donc! ces chameaux de singes! J'avais toujours entendu dire que, si on leur jetait des pierres, là-haut, dans les arbres, ils vous renvoyaient des noix de coco. Eh bien! vous pouvez me croire, je leur en ai jeté, des pierres, je leur en ai jeté plus de cent, et pas un seul de ces animaux stupides n'a seulement eu l'air de comprendre... Ah! quel cauchemar que ces deux jours!... Et si vous saviez comme Crichton me manquait!

MARIE. — Oh! père! Et nous?

LORD LOAM. — Vous aussi, vous aussi, bien sûr. Ainsi, tenez, je suis resté des heures à essayer de faire du feu. Les romanciers vous racontent que, quand on se trouve perdu dans une île déserte et qu'on veut se procurer du feu, il suffit de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre!.... Les menteurs!

MARIE. — Et, naturellement, pendant tout ce temps, vous croyiez être tout seul dans l'île?

LORD LOAM. — Je l'ai cru jusqu'à ce matin. J'étais en train de pêcher des petits poissons dans les mares, avec mon chapeau, quand soudain j'aperçus à mes pieds, sur le sable...

CATHERINE. — Quoi donc?

LORD LOAM. — Une épingle à cheveux.

Les jeunes filles portent machinalement les mains à leurs cheveux.

MARIE. — Une épingle à cheveux! C'est sûrement à l'une de nous. Donnez, père.

AGATHE. — Non, c'est à moi.

LORD LOAM. — Oh! je ne l'ai pas ramassée.

Les jeunes filles paraissent désappointées.

MARIE. — Pas ramassée!... Oh!... Il trouve une épingle à cheveux dans une île déserte et il ne la ramasse pas!

LORD LOAM. — Mes chéries!

Crichton, qui était venu chercher des branches, s'en retourne après avoir entendu ces quelques mots.

AGATHE. — Ah! père, nous y voilà revenus à la Nature, et plus complètement que vous ne le souhaitiez!

MARIE, se levant. — Veux-tu bien te taire, Agathe! (A son père, en lui passant les bras autour du cou.) Ne croyez pas cela, père. (En jetant un regard inquiet du côté de la hutte.) Seulement, il y a une chose que vous devez faire, et le plus tôt possible, c'est de revendiquer votre autorité, de prouver que vous êtes le maître.

LORD LOAM. — Et qui donc se permettrait d'en douter?

CATHERINE. — Elle pense à Ernest.

MARIE, embarrassée. — Peut-être. (Elle regarde la hutte.)

AGATHE. — C'est mal d'accuser ce pauvre Ernest!

LORD LOAM. — Soyez tranquilles. Si quelqu'un avait le front de me disputer mon rang, gare à lui!

AGATHE, se levant. — Voilà Ernest qui vient. (A

Marie.) Nous allons voir si tu as le courage de lui dire cela dans les yeux. (Marie hausse les épaules.)

Lord Loam. — Je vais tout de suite le remettre à sa place.

Marie. — Comment cela?

Lord Loam. — J'ai une idée, une idée très drôle. Tu vas voir. (Appelant.) Ernest!

Ernest. — Un moment, mon oncle, je réfléchis... j'examine les ordres à donner pour la construction de la hutte.

Lord Loam. — Moi aussi, Ernest, j'ai réfléchi.

Ernest. — Vous?... Pas possible!

Lord Loam. — Oui, je me suis dit qu'en somme je ferais mieux de te les donner.

Ernest. — Quoi?

Lord Loam. — Mes chaussures.

Marie. — Père!

Lord Loam, gaiement. — Prends-les, mon garçon. (Il lui tend ses pieds, en faisant des signes d'intelligence aux jeunes filles. Ernest s'empresse de lui retirer ses chaussures et de les mettre.) Je parie que tu voudrais bien savoir pourquoi je te les donne.

Ernest. — Pas le moins du monde. Ça m'est tout à fait égal. Du moment que je les ai! (Faisant de grands pas.) Je les ai! Je les ai!

Lord Loam, se levant. — La raison est bien simple: puisque tu es le chef de notre petite colonie, c'est toi, Ernest, qui seras notre chasseur, c'est toi qui nous fourniras notre gibier, c'est toi qui purgeras les bois de ces bêtes féroces qui les rendent si dangereux. Bref, tu seras chargé de nous nourrir et de nous défendre. Voilà, mon cher enfant, pourquoi je t'ai donné mes chaussures.

Il fait quelques pas assez péniblement et pousse un petit cri en marchant sur une épine.

Ernest. — Oui? Eh bien! Voici ma réponse.

Il enlève les chaussures et les lance à lord Loam, puis, va remettre ses escarpins. Agathe s'approche en rampant, s'empare des chaussures et se sauve avec, derrière la hutte.

Marie. — Père, vous n'allez pas vous laisser traiter ainsi! C'est le moment de faire voir que vous êtes le maître.

Lord Loam. — Hein?... Oui. Je... Je vais faire voir que je suis le maître. (Il heurte le seau et pousse un petit cri.) Appelez Crichton.

Catherine, appelant. — Crichton!

Marie. — Mais non! Pourquoi?

Crichton paraît au fond.

Ernest. — Crichton, écoutez un peu.

Lord Loam. — Silence! Crichton, je désire avoir votre avis. M. Ernest vient de me braver.

Ernest, riant. — Hein? Comment dites-vous ça? « Vient de me braver. » Je l'ai bravé!

Lord Loam. — Que dois-je faire?

Crichton. — Puis-je parler ouvertement?

Marie, énergiquement. — C'est ce qu'on vous demande. (Treherne s'approche.)

Crichton. — En ce cas, monsieur le comte, je puis vous dire que, pendant ces deux jours, j'ai examiné à mes moments perdus le cas de M. Ernest.

Ernest. — Mon cas!... Qu'est-ce que...

Lord Loam. — Chut! Chut!

Crichton. — Depuis que nous avons débarqué dans cette île, les plaisanteries, les railleries de M. Ernest ont été, à ce qu'il m'a semblé, particulièrement piquantes.

Ernest, flatté. — Merci, mon garçon.

Crichton. — Mais je trouve, ou plutôt c'est le sentiment qui me paraît se dégager de tout ce qui nous entoure, que les mots d'esprit, qui seraient parfaitement appréciés en Angleterre, ne sont guère à leur place dans une île déserte. C'est pourquoi je proposerai très respectueusement que désormais, chaque fois que M. Ernest nous gratifiera d'une de ces railleries où il excelle, on l'en punisse aussitôt.

Ernest. — Hein?

Lord Loam. — Chut! Mais comment?

Crichton. — En lui plongeant la tête dans un seau d'eau froide.

Lord Loam. — Il ne l'aura pas volé.

Ernest, allant à lui. — Eh bien! mon oncle, essayez donc, je serais curieux de voir ça.

Crichton, calmement, mais avec fermeté. — Si vous le permettez, monsieur le comte, à la prochaine offense, je conduirai M. Ernest dans un endroit écarté, où je procéderai, avec tout le respect désirable, à cette petite opération. (Il remonte.)

Marie. — Père, vous ne pouvez pas permettre cela! Ernest est votre neveu!

Lord Loam. — Hein?... Oui... Après tout, c'est mon neveu, Crichton, et je suis sûr qu'il lui aura suffi de voir que je suis un homme ferme...

Ernest. — Ferme? Vous? Ah! parlons-en! Mais vous ne tenez pas sur vos jambes! Ferme! Ah! non. Tenez, laissez-moi rire! Ha ha!... (Il tressaille en voyant que Crichton a relevé ses manches. Effrayé.) Mon oncle! (Il recule vers lord Loam, qui ne bouge pas. A Crichton qui s'avance vers lui, et d'une voix mal assurée.) Allez... allez vous asseoir, monsieur.

Crichton. — Veuillez me suivre, monsieur Ernest.

Ernest. — Oh! ça va bien, quoi!

Crichton. — Préférez-vous que cela ait lieu devant ces dames? (Ernest est interloqué.) Allons, venez... (Il prend le seau et se dirige vers le fond. Se retournant.) Suivez-moi.

Ernest le suit sans dire un mot, complètement médusé. Ils disparaissent à gauche. La nuit commence à tomber.

Lord Loam. — J'en suis bien fâché pour lui, mais il fallait que je sois énergique.

Marie. — Oh! père! Ce n'est pas vous qui l'avez été. Crichton n'a pas attendu votre permission.

Lord Loam. — C'est vrai, au fait. Il est peut-être allé un peu vite...

Marie. — Oh! prenez garde!

Lord Loam. — Vous ne supposez pas que mon fidèle Crichton songerait...

Marie. — Mais si!

Treherne. — Mademoiselle, je vous donne ma parole que Crichton est incapable d'une vilaine action.

Marie. — Je le sais... je le sais aussi bien que vous. Vous ne voyez donc pas que c'est justement pour ça qu'il est si dangereux?

Treherne. — Dieu me pardonne! je... j'ai peur de vous comprendre.

Catherine. — Le voilà qui revient.

Lord Loam, vivement. — Entrons tous dans la hutte, pour bien lui montrer qu'elle est à nous.

Ils remontent au fond. Catherine entre dans la hutte. Lord Loam et Marie restent à la porte. Treherne grimpe sur le toit.

Marie. — Père, je vous supplie d'agir en maître une fois pour toutes.

Lord Loam. — Tu vas voir.

Marie. — Et, n'est-ce pas? sans le secours de Crichton?

LORD LOAM. — Marie!

Crichton revient et se met à genoux devant le feu. Voyant que son père ne dit mot, Marie lui touche l'épaule.

LORD LOAM. — Crichton... euh... avez-vous... exécuté mes ordres?

CRICHTON, mettant des branches sur le feu. — Oui, monsieur le comte.

Ernest revient, le sourire à la bouche. Il va s'asseoir sur les rochers. Agathe s'assied à côté de lui et l'aide à sécher la tête avec des feuilles.

AGATHE. — Mon pauvre Ernest!

ERNEST, bas à Agathe. — Passe pour cette fois, je n'ai pas voulu faire d'histoires; mais je trouve cette plaisanterie stupide.

AGATHE. — C'est indigne, indigne!

LORD LOAM. — J'ai dit : mes ordres, Agathe.

MARIE, bas. — Allons, père!

LORD LOAM, à Crichton. — Bon. A l'avenir, avant que je vous donne de nouvelles instructions... (Rencontrant le regard de Crichton.) euh!... n'est-ce pas?

CRICHTON. — Monsieur le comte?

LORD LOAM. — Eh bien! voilà, ça va bien.

MARIE. — Mais non!

LORD LOAM. — Ah! oui. Il y a encore cette question de... de... comment dire?... de l'autorité, enfin du commandement... Qu'est-ce que vous en pensez, bein?

CRICHTON. — Je pense, monsieur le comte, que je n'ai pas à m'en occuper. (Il retourne chercher du bois.)

LORD LOAM. — Parfait. Hein, Marie? Voilà qui est net, j'imagine.

MARIE. — Oui, mais...

CRICHTON. — Cela se réglera de soi-même, tout naturellement, sans aucune intervention de notre part. (Malaise général.)

MARIE. — Père!

LORD LOAM. — Mais... ça m'a l'air tout réglé, et depuis longtemps, puisque, moi, j'ai toujours été un lord et... vous, par exemple, toujours un domestique.

CRICHTON. — Evidemment. (Continuant à casser des branches sur le feu.) C'est bien ainsi que les choses se passaient tout naturellement en Angleterre. Nous n'avions rien à y voir. Et nous n'aurons pas plus à y voir ici.

TREHERNE, soulagé. — A la bonne heure!

CRICHTON. — La nature décidera pour nous.

MARIE. — Un instant. (Allant à Crichton.) En un mot, Crichton, monsieur le comte continuera à être notre chef naturel.

CRICHTON. — Je le crois.

MARIE. — Mais il faut que vous en soyez sûr!

CRICHTON. — Pardonnez-moi, mademoiselle; on ne peut être sûr de rien dans une île déserte.

MARIE. — Père!

Elle l'encourage du geste et du regard.

LORD LOAM, s'avançant. — Crichton, voilà qui ne me plaît guère... Enfin... hum... suis-je le maître, oui... ou non?

CRICHTON, se levant. — Plus j'y pense, plus cette question me trouble, m'inquiète... Tenez, monsieur le comte, quand je vous ai entendu dire que vous aviez laissé par terre cette épingle à cheveux... (Il secoue la tête.)

LORD LOAM. — Le beau malheur! Une méchante épingle à cheveux pour trois femmes! Cela n'aurait amené que des querelles...

CRICHTON. — Mais non! Nous aurions pu en faire une aiguille. Avec cette aiguille, nous aurions pu coudre des peaux et nous faire des vêtements, à commencer par des culottes, dont vous avez assez besoin (Se reprenant.) pour nous tous. Dont nous avons tous besoin. Regardez ces demoiselles.

MARIE, CATHERINE et AGATHE. — Nous? Oh! Des culottes, à nous!

Lord Loam essaye de dissimuler ce besoin. Agathe et Catherine se réfugient auprès de Marie qui semble les prendre sous sa protection.

MARIE. — Décidément, vous êtes devenu fou!

CRICHTON. — Si la nature ne trouve pas que ce soit nécessaire, soyez sûre qu'elle ne vous obligera pas à en porter. Mais, dans ces broussailles!

MARIE. — La nature! Maintenant, vous voyez cet homme sous son vrai jour! La nature! Toujours la nature!

LORD LOAM. — Crichton, si vous ne criez pas immédiatement : « A bas la nature! »

CRICHTON, scandalisé. — Monsieur le comte!

LORD LOAM. — En ce cas, je n'ai plus qu'un seul mot à vous dire : Je vous donne vos huit jours....

Sur un signe de leur père, les jeunes filles entrent l'une après l'autre dans la hutte.

CRICHTON. — Je ne croyais pas avoir mérité...

LORD LOAM. — Plus un mot! Vous pouvez sortir.

MARIE. — Adieu, Crichton.

LORD LOAM. — Et, vous savez, inutile de venir me demander un certificat.

ERNEST. — Ah çà! Vous avez tous l'air d'oublier où nous sommes, hein?

LORD LOAM. — Ernest a raison. Il n'a pas besoin de ses huit jours. Crichton, je vous permets de partir tout de suite... à l'autre bout de l'île.

CRICHTON. — Mademoiselle, laissez-moi travailler pour vous.

LORD LOAM. — Sortez!

CRICHTON. — Réfléchissez. Vous avez tant besoin de moi... Je ne peux pas vous abandonner... Je ne veux pas.

MARIE. — Alors, père, il n'y a qu'un parti à prendre. C'est nous qui allons nous en aller.

TREHERNE, à part. — Ah! Quel dommage!

Tous se dirigent vers les rochers.

CATHERINE, à Treherne. — Vous, est-ce que vous travailleriez pour nous, monsieur Treherne?

TREHERNE. — Pouvez-vous en douter? Mais dites-vous bien que tout ce que vous voyez là c'est son ouvrage; il en a fait plus des trois quarts.

LORD LOAM. — Venez, mes chéries.

Il monte sur les rochers, suivi de Catherine et d'Agathe, qui tient les souliers sous son bras.

CRICHTON. — Monsieur le comte!

LORD LOAM. — Treherne, Ernest, prenez vos affaires.

ERNEST. — Mais... nous n'en avons pas, mon oncle. Tout ça lui appartient.

TREHERNE. — Tout ce que nous avons, c'est lui qui l'a sauvé du naufrage... C'est lui qui est retourné le prendre sur le yacht prêt à couler, au péril de sa vie...

CRICHTON. — Tout ce qu'il vous plaira d'emporter est à vous.

LORD LOAM. — Ah?

MARIE. — Nous ne voulons rien!

ERNEST, entre ses dents. — C'est idiot! (A Crichton.) Moi, Crichton, je vous demanderais bien... vos bottes

MARIE. — Rien! Rien du tout! Père, nous sommes prêtes. (Elle ramasse son manteau et son suroit.)

ERNEST. — C'est malheureux tout de même!

CRICHTON. — Monsieur le comte, je vous en supplie!... Moi, je ne désire pas être le maître. Pourquoi ne voulez-vous pas essayer?

LORD LOAM. — Essayer!

CRICHTON. — Il peut se faire que ce soit vous.

LORD LOAM. — Il peut se faire! Venez, mes enfants. (Ils disparaissent à gauche.)

TREHERNE, qui les a suivis, se retournant. — Crichton, je suis désolé, mais, n'est-ce pas, il faut bien que j'aille avec eux.

CRICHTON. — Certainement, monsieur. Et je vous en prie.

TWEENY, sortant de la hutte. — Quoi? Qu'est-ce qui arrive?

CRICHTON. — Tweeny! (Elle s'avance vers lui. Il lui prend la main. A Treherne.) Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour l'emmener avec les autres?

TREHERNE. — Assurément.

TWEENY, reculant. — Avec les autres? M'emmener? Mais où c'est-il qu'on va d'abord?

CRICHTON, la reprenant en souriant. — « Où est-ce? » Tweeny, « où est-ce? »... (Il la pousse doucement vers Treherne.) Ces demoiselles ne pourraient se passer de vous, ne les quittez pas.

TWEENY. — Mais vous?...

CRICHTON. — Ne vous inquiétez pas de moi. Restez avec elles.

TWEENY, pleurant. — Oh! Monsieur...

CRICHTON. — Bah! nous nous reverrons bientôt, allez. Bonne nuit!

Treherne aide Tweeny à grimper sur les rochers. Elle disparaît.

TREHERNE. — Bonne nuit! Ils ne doivent pas encore être loin.

CRICHTON. — Non. Et ils ne s'éloigneront guère.

TREHERNE. — Pourquoi donc?

CRICHTON. — Pourquoi?... Ils sont allés vers l'Ouest, et, justement, le vent souffle dans cette direction...

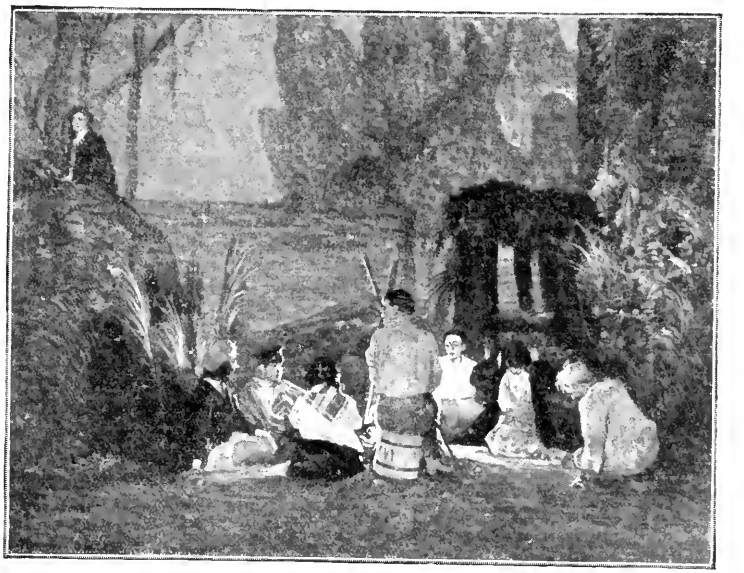
TREHERNE. — Eh! bien? Qu'est-ce que cela fait?

CRICHTON. — Cela fait, monsieur Treherne, que déjà la nature est en train de parler. Ils ont tous faim, monsieur, et la marmite (Il soulève le couvercle) commence à bouillir. L'odeur, elle aussi, s'en va vers l'Ouest. Et cette odeur-là, voyez-vous, c'est la voix de la nature. Bonne nuit, monsieur.

TREHERNE. — Bonne nuit.

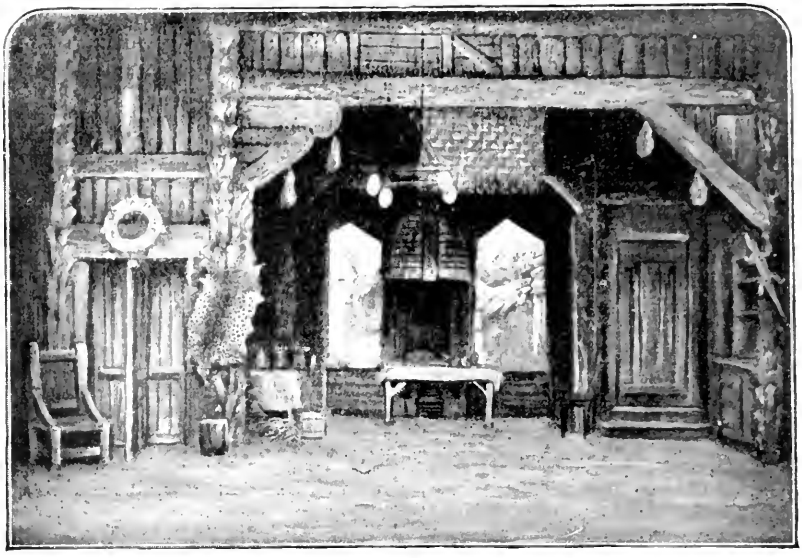
Il sort. La nuit est tout à fait tombée. Le bruit des vagues, qui a recommencé depuis un instant, est devenu plus fort. Crichton tire sa pipe et la bourre du peu de tabac qu'il arrive à extraire du fond de ses poches. Il remue la soupe, prend une brindille et allume la lanterne. Puis il allume sa pipe. On entend à droite un craquement de branches. Crichton prend sa lanterne et son couteau, et remonte vers le fond en regardant au loin, à droite et à gauche. Un bruit sourd, comme celui d'un animal sautant à l'eau, se fait entendre au loin. Puis des cris d'oiseaux de nuit. Crichton entre dans la hutte, puis redescend, s'assied devant le feu, le dos tourné au public. Au bout d'un instant, on aperçoit Agathe et Ernest qui descendent des rochers. Ils s'approchent du feu et s'asseyent en silence. Ils sont bientôt suivis de Catherine et Treherne qui vont s'asseoir de l'autre côté du foyer. Lord Loam arrive à son tour et, d'un air maussade, prend également place autour du feu. Puis Tweeny vient joyeusement se mettre entre Crichton et Agathe. Marie apparaît la dernière. Elle s'avance sans dire un mot. A mi-chemin, elle s'assied par terre et se cache le visage dans ses mains. Crichton lève les yeux et la regarde.

LE RIDEAU TOMBE LENTEMENT



Marie. Crichton.

Les naufragés groupés autour du foyer sur lequel veille Crichton.



Le grand hall de la case construite par Crichton, dans l'île déserte.

ACTE III

L'île trois ans plus tard.

Un grand hall, dont le mur et le plafond sont faits de grosses poutres juxtaposées, formant la pièce principale de la case que se sont construite les habitants de l'île. Aux madriers supportant la toiture, sont accrochés des bêches, des pioches et autres outils de leur fabrication, ainsi que des jambons salés et différentes victuailles. Des têtes d'animaux sauvages ornent les murs et de nombreuses peaux de bêtes recouvrent le plancher.

A gauche, au premier plan, une porte tournante, faite de quatre planches, conduit au dehors. Au second plan une grande baie, sans vitrage, à travers laquelle on aperçoit d'autres constructions, des hangars, l'étable, le poulailler, des cultures et, au loin, la mer.

Au fond de la pièce, en retrait, une large embrasure, percée de deux fenêtres. Entre ces deux fenêtres, un tourneau surmonté d'une vieille coque de bateau, en guise de cheminée. Au mur, toutes sortes d'ustensiles culinaires, ainsi que des râteliers remplis de grandes coquilles, qui tiennent lieu d'assiettes, le tout admirablement rangé, comme dans une cuisine bien tenue. Cette partie du décor peut être fermée par une porte à coulisse, mais elle est ouverte au commencement de l'acte.

Au fond, à droite, on accède par trois marches à un corridor conduisant aux autres chambres.

Au second plan, à droite, un dressoir garni de coquilles, de pots, etc. Autre porte au premier plan.

Des sièges divers, des tables, dont l'une à gauche supporte une grossière machine électrique, des lampes à incandescence, faites de grosses ampoules de verre opaque, un punkah, fixé au plafond, complètent cet ameublement pittoresque d'un aspect à la fois moderne et barbare.

Au lever du rideau, Tweeny est assise et chante en plumant un oiseau sauvage. Elle porte sa jupe du second acte, soigneusement raccommodée.

TWEENY, chantant.

Tu m'avais dit : « On s'aimera
Tant que le printemps sourira. »
Et moi je pensais, le cœur plein d'espérance :
« Ce printemps durera toujours! »
Hélas! Il a duré trois jours!
Et tout autour de moi, tout languit de ton absence.
Ah! reviens, déjà s'exile l'hirondelle,
Et les fleurs
Ont perdu leurs fraîches couleurs.
Si l'hiver peut seul ramener l'infidèle,
Je l'attends :
Pour moi ce sera le printemps.

On siffle au dehors, Tweeny tourne la tête. Le siffleur apparaît à la fenêtre du fond à droite. C'est lord Loam. Il porte un habit de cuir. Tweeny lui fait signe d'entrer. Il passe ensuite à la fenêtre du fond à gauche, siffle de nouveau. Tweeny recommence son geste, en riant. Il entre, tenant dans ses mains un accordéon qu'il s'est fabriqué lui-même. C'est maintenant un manœuvre, mais il a l'air joyeux et satisfait de sa nouvelle existence. Il s'avance en dansant.

LORD LOAM, s'accompagnant de son accordéon.

Je suis un petit, petit
Je suis un petit pouss pouss,
Je suis un petit, un tout petit poussin.

Il continue à chanter et à danser, mais soudain s'arrête net en entendant un petit grésillement qui lui fait tourner la tête. Dans un cadre pratiqué au-dessus de la porte du fond à droite, vient d'apparaître une pancarte portant le mot : *Silence.*

LORD LOAM, à Tweeny, timidement. — Je croyais que le patron était sorti.

Il s'empresse d'aller déposer son accordéon dans un coin, prend un tablier, le met et jette son chapeau sous l'échelle.

TWEENY. — Tu vois bien que non, petit père. (Elle va au buffet de droite et prend une nappe en rafia qu'elle met sur la table.) Et s'il te surprenait ici à flâner!...

LORD LOAM, continuant à plumer l'oiseau que Tweeny a laissé sur une chaise. — Qu'est-ce qu'il fait en ce moment ?

TWEENY. — Je crois qu'il travaille encore à son système, tu sais bien, son appareil à faire le chaud et le froid.

LORD LOAM, avec enthousiasme. — Oh! il y arrivera! Il réussira ça comme le reste. L'homme qui a pu construire une forge sans un seul outil...

TWEENY, continuant à mettre le couvert. — Il s'en est fait lui-même des outils.

LORD LOAM. — Avec une demi-douzaine de clous rouillés! Hein! Tweeny, le moulin, la scierie, le portevoix, l'électricité! hein! tout de même! et ce qu'il a su faire avec les épaves du yacht! Et tout ça en trois ans! Ah! c'est un maître pour lequel je suis fier de... de plumer la volaille.

Il fredonne gaiement.

Je suis un petit petit
Je suis un petit pouss pouss...

TWEENY, s'asseyant près de lui et le considérant avec sympathie. — Petit père!... je t'aime bien... Tu n'es pas bon à grand'chose, non, mais tu fais bien, tu fais gai dans la maison... Dis, est-ce qu'il ne t'arrive jamais de penser... à l'ancien temps?... Ça n'était pas tout à fait pareil.

LORD LOAM, insouciant. — Les conditions changent.

Il se remet à plumer l'oiseau d'un air satisfait.

TWEENY. — Mais, dis, une supposition qu'il se présenterait... une chance de s'en retourner...

LORD LOAM. — Ah! Il y a beau temps que je ne me tracasse plus avec ces idées-là!

TWEENY. — Tu t'es bien tracassé le jour — oh! c'est loin ce jour-là — où qu'on a aperçu un navire qui passait tout là-bas. Crois-tu qu'on a tous couru, hein? et qu'on en ponssait des cris, et qu'on entrait dans l'eau jusqu'au ventre et qu'on tendait les bras! (Tous deux, assez troublés, tendent les bras vers un navire imaginaire.) Mais il a passé, et plus jamais on n'en a vu d'autre!

LORD LOAM. — Si on avait eu ce système électrique que nous avons aujourd'hui, on aurait pu lui faire des signaux. (Il lui montre la machine électrique qu'elle examine d'un air émerveillé.) Un petit coup sur ce levier, Tweeny, et les feux auraient flamboyé sur toute la côte.

TWEENY. — C'est encore ce qu'il a fait de plus beau!

LORD LOAM. — Et alors... c'était l'Angleterre... la maison...

Il paraît absorbé dans sa vision.

TWEENY, rêvant aussi. — Londres!... Londres!... un samedi soir!

LORD LOAM, laissant tomber l'oiseau. — La Chambre Haute!... Tous les lords à leur place!

TWEENY. — Il y avait dans Edgward Road un petit caboulot!...

LORD LOAM, se levant. — « Messieurs, en me levant une fois de plus pour m'adresser à cette illustre assemblée... »

Ernest apparaît à une fenêtre du fond. Il est également vêtu de noir et porte sur l'épaule deux seaux suspendus à une perche. L'un est le seau du yacht, l'autre un énorme coquillage.

ERNEST, à une fenêtre du fond. — Salut, là-dedans!

Il entre et dépose ses seaux.

LORD LOAM, chassant ses visions et d'un ton câlin. — Dis donc, ma petite Tweeny, ma chère petite Tweeny, est-ce que je ne pourrais pas avoir un œuf, un joli petit œuf, à mon premier déjeuner?

ERNEST. — Hein? Quoi? Un œuf? Et pourquoi donc aurais-tu un œuf?

LORD LOAM, avec hauteur. — Ça, c'est mon affaire, monsieur. Moi... Moi... Le patron ne m'a jamais plongé la tête dans un seau d'eau, à moi!...

Il sort fièrement à droite.

ERNEST. — La tête dans un seau d'eau! Vieux daim! D'abord, voilà au moins trois mois que ça m'est arrivé. Et même, pas plus tard que la semaine dernière, le patron m'a dit : « Ernest, la cure d'eau vous a merveilleusement réussi et je crois qu'à l'avenir je vous en tiendrai quitte : vous aviez trop d'esprit, vous n'en avez presque plus. A la bonne heure! » Eh bien, des mots comme ça il n'y a pas, ça vous encourage!

TWEENY. — Ah! j'avoue, Ernest, que sous ce rapport-là, je suis contente de toi. Tu es plus convenable. Tu sais te tenir à ta place...

ERNEST. — Merci, Tweeny, merci... Tu me fais beaucoup de bien...

TWEENY. — Allons, c'est pas tout ça...

Elle remonte à la cuisine, manœuvre les soufflets, attise le feu et, durant la scène suivante, continue à apprêter le dîner. Treherne entre à droite, tenant une petite boîte qu'il essaye de dissimuler en apercevant Ernest.

ERNEST. — Qu'est-ce que tu tiens là, Jean?

TREHERNE. — Chut! Pas un mot à personne. C'est un petit cadeau pour le maître... (Il ouvre la boîte.)

ERNEST. — Des écailles!

TREHERNE. — Oui. Tout un jeu de rasoirs. Il y en a un pour chaque jour de la semaine...

ERNEST. — Mazette! Ça fait riche. Oh! bien, voilà son affaire. Il adore tout ce qui fait de l'effet...

TREHERNE. — Tu as remarqué ça?

ERNEST. — Parbleu!

TREHERNE. — Tu ne trouves pas qu'il devient un peu orgueilleux depuis quelque temps?

ERNEST. — Ne m'en parle pas!

TREHERNE. — Qu'est-ce que tu penses de ce manteau éblouissant qu'il s'est fait faire par les femmes?

ERNEST, confidentiellement. — Magnifique. Trop magnifique... Je trouve qu'il a l'air... Entre nous, hein?... Qu'il a l'air d'un roi avec ça sur le dos.

TREHERNE. — C'est sans doute pour ça qu'il aime tant le porter... Allons, je vais les mettre sous la meule.

ERNEST. — Dis donc, vieux, je voudrais te dire un mot.

TREHERNE. — Voyons!

ERNEST. — Ce n'est pas à l'ami que je m'adresse, c'est au pasteur. Au fait, est-ce que tu te rappelles que tu es pasteur?

TREHERNE. — Certainement, et le maître tient beaucoup à ce que nul de vous ne l'oublie.

ERNEST. — Oui, eh bien... est-ce que tu consentirais, Jean?...

TREHERNE. — A quoi?

ERNEST. — A célébrer un mariage...?

TREHERNE. — Ah! ça, c'est vraiment bizarre...

ERNEST. — Bizarre? Ça me paraît tout naturel, au contraire. Et tout ce qui est naturel est bien.

TREHERNE. — Tu ne me comprends pas. Je veux dire que la même question m'a déjà été posée aujourd'hui même.

ERNEST, vivement. — Par une des femmes?

TREHERNE. — Oh! non... Elles, il y a longtemps qu'elles m'ont toutes demandé ça. C'était par le maître lui-même.

ERNEST. — Non! Il s'est aperçu?... Hein! Quel sacré observateur tout de même!

TREHERNE. — Je me demande si c'est bien à toi qu'il a pensé.

ERNEST. — Oh! Tu peux en être certain.

TREHERNE. — Bon, bon. Mes compliments. Agathe est une très jolie fille.

ERNEST. — Agathe? Qui est-ce qui t'a parlé d'Agathe?

TREHERNE. — Finaud! Tu ne te rappelles pas qu'après le naufrage tu m'as tout raconté?

ERNEST. — Ah! oui, mais il y a beau temps de ça! Agathe! Agathe! Elle est très bien dans son genre, je ne dis pas non, mais, entre nous, je vise un peu plus haut...

TREHERNE. — Ah! Et peut-on savoir...?

Ernest lui fait signe de se taire et lui désigne Tweeny.

TREHERNE. — Tweeny?

ERNEST. — N'est-ce pas qu'elle est charmante?

TREHERNE. — Sans doute.

ERNEST. — Mon cher, j'en suis fou!

TREHERNE. — A ce point-là? Tu es bien sûr que sa cuisine n'y est pour rien?

ERNEST. — Pour très peu de chose, bien qu'il y ait certains petits gâteaux, certaines tartelettes, hein?

TREHERNE. — Evidemment... mais elle, est-ce qu'elle t'aime aussi?

ERNEST. — Je crois pouvoir l'espérer. Je ne doute de rien, n'est-ce pas?

TREHERNE. — Il y a des gens à qui tout réussit!

ERNEST. — Comme tu dis ça! Est-ce que Catherine?...

TREHERNE. — Oh! c'est à peine si elle me regarde!

ERNEST. — Mon pauvre vieux!

TREHERNE. — Que veux-tu! Je n'ai jamais eu que des demi-succès, moi. Dans la vie comme au football, j'ai toujours fait partie de l'équipe seconde. Enfin! Je te souhaite tout le bonheur possible.

Il lui serre la main.

ERNEST. — Merci. (Le suivant.) A propos, comment va ton malade aujourd'hui?

TREHERNE. — Quel malade?

ERNEST. — Le petit cochon noir?

TREHERNE. — Il recommence à manger.

Il sort à gauche. Ernest remonte.

ERNEST. — Tweeny! (Elle se retourne. Il s'approche d'elle.) Est-ce que tu as un moment?

TWEENY. — C'est selon... Pourquoi faire?

ERNEST. — Pour... Tu es très occupée?

TWEENY. — J'ai toujours de l'ouvrage, mais si tu as besoin de moi, Ernest...

ERNEST. — Oh! oui, j'en ai besoin!... Je.. Ecoute, il y a quelque chose que je voudrais te demander... Seulement, voilà...

TWEENY. — Va, va donc! Je me doute de ce que c'est...

ERNEST. — Ah! Vraiment!

TWEENY. — Tu vas me dire : « Ma chère Tweeny... »

ERNEST. — Oui...

TWEENY. — « Ma bonne, ma gentille petite Tweeny... »

ERNEST. — Oui, oui...

TWEENY. — « Est-ce que je pourrais avoir un œuf à mon petit déjeuner? »

ERNEST. — Oh! non, tu n'y es pas!

TWEENY. — Ce doit être quelque chose dans ce goût-là!

ERNEST. — Tu n'y es pas du tout.

TWEENY. — Ah!

ERNEST, vivement. — Je ne refuse pas l'œuf... Mais il s'agit d'une chose beaucoup plus grave...

TWEENY. — Voyons...

Elle s'assied sur l'escabeau et se met à nettoyer les coquilles.

ERNEST. — Qu'est-ce que tu penses de moi, Tweeny?

TWEENY. — De toi? Ça dépend des jours...

ERNEST. — Réponds franchement. N'aie pas peur.

TWEENY. — Eh! bien, voilà. Je te trouve surtout flemmard. Oh! ça!... entêté, égoïste...

ERNEST. — Va, va...

TWEENY. — Très capon... assez menteur... un peu serin... Mais, à part ça, je ne vois pas ce qu'on pourrait te reprocher...

ERNEST. — Moi non plus...

TWEENY. — Au fond, tu n'es pas un mauvais bougre, et tu abats de l'ouvrage, quand tu veux...

ERNEST. — Parbleu!... Et... au physique?

TWEENY. — Oh! sous ce rapport-là, il n'y a rien à dire : tu n'as pas de prétentions...

ERNEST. — Oui... évidemment... Moi, mon opinion sur toi tient en deux mots : j'ai connu beaucoup de femmes, Tweeny, mais avant de te connaître... eh bien, je n'en connaissais pas...

TWEENY. — Hein? Quoi? Oh! voilà que tu fais encore de l'esprit! Gare!

ERNEST. — Mais non, pas du tout! C'est curieux, quand je dis la chose la plus simple, on s'imagine toujours que c'est de l'esprit. Il faut croire que j'en fais sans m'en douter. C'est un don naturel...

TWEENY. — Eh bien, méfie-toi de ce don-là, Ernest. Le seau d'eau n'est pas loin.

ERNEST. — Je n'en ai pas peur. D'ailleurs je n'en dis pas de mal, il m'a bien profité. Mais, vois-tu, Tweeny... (Il se met à genoux.) la grâce, la distinction d'une petite personne de ma connaissance ont fait plus pour moi que tous les seaux d'eau du monde.

TWEENY. — Eh bien! Eh bien! tu t'oublies, mon petit Ernest!

ERNEST. — Oui! oui! Je m'oublie... je m'oublie tout à fait, je ne pense plus qu'à toi! Ecoute : Qu'est-ce que tu dirais si je te construisais une jolie petite maison, là-bas, tu sais, dans la clairière, au fond de la baie des pingouins? si je te faisais des tables, des chaises, des couteaux, des fourchettes, et un buffet... et un grand dodo?

TWEENY. — Toi, Ernest?

ERNEST. — Moi-même. Ecoute, je n'ai rien fait de propre pendant toute ma jeunesse; j'ai gaspillé mon temps à lire et à raisonner. Mais aujourd'hui je suis devenu un homme, je sais me servir de mes deux bras et de mes deux mains... (Il cherche à l'enlacer.)

TWEENY, se dégageant. — Alors aide-moi donc à nettoyer ma vaisselle. Veux-tu?

ERNEST. — Si je veux? Avec joie, avec ivresse!

Il prend une coquille et la frotte vigoureusement.

TWEENY. — Dis voir... La maison, les tables, les chaises, tout ça, serait... rien que pour moi?

ERNEST. — Pour toi toute seule.

TWEENY. — Même... le dodo?

ERNEST. — Ah! non!... Oh... évidemment, je ne suis pas ce qu'on peut appeler un beau parti. Ma situation ici est bien modeste...

TWEENY. — Oh! ce n'est pas ça!... Tu sais, moi, je ne suis pas fière...

ERNEST. — Je ne serais presque jamais là. J'ai mon ouvrage. Deux fois par semaine je m'en irais tout à fait, je resterais travailler là-bas, à la digue, tu ne me verrais pas de la journée...

TWEENY. — De la journée, oui...

ERNEST. — Si tu y tiens, je pourrais aller à la pêche le dimanche.

TWEENY, sans conviction. — Voyons, que je te regarde... Non, mon petit Ernest, non, décidément, ça ne colle pas.

ERNEST. — Ah?... Oui, en somme, je ne te plais pas tout à fait autant que je me le figurais... C'est bon, je n'insiste plus. Mais, par exemple, ça me fait quelque chose. Oh! c'est épatant l'effet que ça me fait!

TWEENY. — Mon pauvre Ernest! Tu m'en voudras pas, au moins?

ERNEST. — Je ne sais pas. Je ne peux pas te dire. J'ai un si drôle de caractère! Je vais tâcher de t'oublier. Seulement, voilà, ce n'est pas commode : ici on est tout le temps les uns sur les autres. Enfin!

TWEENY. — Tu as du chagrin?

ERNEST. — Je ne sais pas. Je n'en ai jamais eu. C'en est peut-être... Tout ce que je peux te dire, c'est que je ne suis pas content...

Il sort à gauche par la porte tournante.

TWEENY. — Oh! ça passera!

ERNEST, rentrant. — Et tu sais, Tweeny, il y a encore quelqu'un d'autre ici qui ne sera pas content...

TWEENY. — Qui donc?

ERNEST. — Le patron.

TWEENY. — Pourquoi ça?

ERNEST. — C'était son idée qu'on se marie.

TWEENY. — Nous deux?

ERNEST. — Oui. Il l'a dit à Jean. Il trouve qu'on ferait un joli couple. Et, tu sais, il s'y connaît!

TWEENY. — Oh! (Elle se cache le visage dans ses mains.)

On entend au dehors un sifflement et un cri joyeux. Tweeny se lève précipitamment.

ERNEST. — Chut! Voilà Marie qui revient de la chasse.

TWEENY, furieuse. — C'est elle, c'est cette créature qui me l'a pris!

Elle se remet à pleurer. Marie paraît à la baie de gauche. Elle est vêtue d'un habit de garçon en cuir, orné de feuilles, de plumes, etc. Elle porte un arc en bandoulière, un carquois à la ceinture et, sur les épaules, un daim et une couple de canards sauvages.

MARIE. — Regardez! Regardez!

Elle jette le daim à terre, saute dans la chambre et lance les canards sur un fauteuil, ainsi que son chapeau.

TWEENY. — Le diable t'emporte, Polly! Tu ne pourrais donc pas essuyer tes pattes?

MARIE, gentiment et la prenant dans ses bras. — Allons, Tweeny, ne fais pas la méchante. Vois plutôt ce que je rapporte. Quelle magnifique bête! hein?

Tweeny la repousse violemment et retourne à sa cuisine. Marie se débarrasse de l'arc et du carquois.

ERNEST. — Où as-tu pris ça?

MARIE. — Du côté de la Gorge Noire. Ils étaient toute une bande. J'ai choisi le plus gros et j'ai rampé tout autour du lac pour me mettre dans le vent. Mais il m'a vue, il a détalé... (Elle grimpe à l'échelle en courant et accroche son arc et son carquois.) Ah! l'animal, il m'a menée d'un train! Mais je ne l'ai pas lâché. Dans la vallée, sur la colline, à travers les roches, je l'ai suivi partout! Il a même fallu que je traverse la rivière, j'en avais jusque-là! Ah! quelle galopade! Un moment, dans les marais, je l'avais perdu de vue, mais arrivée près du bois des cocotiers, j'ai retrouvé sa trace et je l'ai abattu d'une seule flèche, dans le bocage aux Vers Luisants.

TWEENY. — Et tu n'es pas fourbue?

MARIE. — Moi? Ah! c'était merveilleux!

Elle se met à siffler.

TWEENY. — Dis donc, quand tu auras fini!... Où te crois-tu donc ici?

MARIE. — Fini de quoi?

TWEENY. — De siffler. Tu sais bien que j'ai horreur de ça.

MARIE. — Moi, pas. (Elle continue.)

TWEENY. — Assez, Polly, assez, que je te dis...

MARIE, allant à elle. — Si ça me plaît! Je suis autant que toi, ici!

Elles se défient.

ERNEST. — Là! Là! Vous trouvez ça très malin? S'il vous entendait!

MARIE, regardant la porte du fond à droite et d'un air contrit. — Tweeny, je te demande pardon! Puisque ça te déplaît que je siffle, je tâcherai de ne plus recommencer. (Tweeny éclate en sanglots.) Oh! mais, qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi pleures-tu?

TWEENY. — C'est malheureux! Il n'y a pas moyen de te faire mettre en colère.

MARIE. — Oh! si, ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour! Ah! si je pouvais donc devenir un peu plus gentille!

TWEENY. — Voilà, ça y est! Pourquoi donc que tu tiens tant que ça à être gentille, Polly?

MARIE, ardemment. — Parce que je suis heureuse! (Se laissant tomber dans un fauteuil.) Ah! c'est si bon de vivre!

On entend au dehors un cri sauvage. Puis Catherine apparaît à la baie de gauche, habillée en garçon, tenant d'une main une canne à pêche et de l'autre un filet rempli de poissons.

CATHERINE, mettant un pied sur le rebord de la fenêtre. — Voilà du beau poisson pour son dîner! Il n'est pas trop tard? Ah! Nous avons couru!

TWEENY. — Tu me feras le plaisir de le faire cuire toi-même, Kitty, et vivement.

Elle fait manœuvrer les soufflets.

CATHERINE. — On y va! on y va!

Elle saute dans la chambre. On entend un autre cri strident et Agathe entre en courant par la porte de gauche. Elle va montrer sa pêche à Marie. Catherine prend sa ligne et va la porter avec la sienne au fond.

AGATHE. — Qui est-ce qui sert le maître, aujourd'hui?

CATHERINE, allant à l'évier et commençant à nettoyer son poisson. — C'est mon tour!

AGATHE. — Pas du tout!

TWEENY, amère. — Ce ne sera ni l'une ni l'autre, Aggy. (Désignant Marie.) C'est encore elle qu'il a désignée.

Marie se lève avec un rire joyeux.

AGATHE, allant à elle. — Intrigante!

Marie rit de plus en plus fort.

TWEENY. — Tu n'as pas honte d'avoir l'air aussi heureux que ça?

MARIE. — Tweeny, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour te rendre heureuse, toi aussi? (Elle cherche à l'embrasser.)

TWEENY, la repoussant. — Non! (D'un air dégagé.) Je suis très heureuse... On vient de me faire une déclaration.

AGATHE, se levant en sursaut. — Une déclaration!

Marie s'approche d'un air inquiet.

CATHERINE, s'avançant et désignant la porte du fond à droite. — Mais... ce n'est pas...?

ERNEST. — Oh! rassurez-vous... ce n'est que moi!

MARIE. — Ah! bon!

Elle remonte.

ERNEST, à Agathe. — Oh! tu sais, une déclaration... elle exagère. Quelques petites agaceries, rien de plus. Ne te frappe pas pour ça.

AGATHE, riant. — Me frapper, moi! Est-ce que j'en ai l'air? (Lui tapant sur la joue.) Du moment que ce n'était que toi! Ah! elle m'avait fait une peur!

ERNEST. — C'est tout l'effet que ça te produit? Quand je pense que nous étions presque fiancés! Tu pourrais vraiment avoir un peu de chagrin!

AGATHE. — Je n'ai pas le temps!

ERNEST, la retenant. — Agathe, tu me fais beaucoup de peine. Je crois que je vais souffrir!

AGATHE. — Retourne donc à ton ouvrage. Ça te changera les idées.

ERNEST. — Oui, tu as raison, je... je vais aller m'étendre un petit moment... (A part.) Ah! ce n'est pas mon jour...

Il sort à droite. Agathe saute sur la fenêtre et cueille des fleurs pour la table.

MARIE. — Tweeny, puisque c'est moi que le maître a désignée pour le servir, est-ce que tu ne pourrais pas encore me la prêter?

TWEENY. — Quoi donc?

MARIE. — Ta jupe?

TWEENY. — Ah! non!

Elle lui fait lâcher prise.

AGATHE, bas à Tweeny. — Ne lui donne pas!

TWEENY. — C'est à moi, cette jupe-là!

Elle remonte.

MARIE, la suivant. — Tu sais pourtant bien qu'il aime mieux ça.

TWEENY. — Je m'en fiche! Trouves-en une.

MARIE, lui mettant la main sur l'épaule. — C'est la seule que nous ayons.

TWEENY, se dégageant. — Elle est à moi, là! Elle est à moi!

MARIE, d'un ton menaçant. — Tweeny, tu vas me la donner immédiatement.

TWEENY. — Non, je ne te la donnerai pas!

MARIE. — Nous allons bien voir!

TWEENY. — Viens-y donc!

Elles s'avancent l'une vers l'autre, les dents serrées. Catherine et Agathe entourent Tweeny et l'excitent. Toutes parlent et crient en même temps. Soudain, on entend un petit grésillement, et une pancarte apparaît au-dessus de la porte du fond avec le mot : « Assez! » Elles s'arrêtent, toutes tremblantes. Puis elles achèvent en silence de mettre le couvert. Marie va chercher un verre. Catherine apporte des rôties. Agathe pose le menu sur la table. Après quoi, Tweeny interroge du regard Catherine et Agathe qui lui font signe qu'elles sont prêtes; puis elles remontent au fond avec Tweeny et ferment sur elles la porte à coulisse. Restée seule en scène, Marie s'approche de la table, jette le bouquet apporté par Agathe et met à la place les fleurs qu'elle portait à la ceinture. Elle fait résonner le gong, détache le cordon du punkah et va se placer comme un domestique devant la porte du fond à droite. Crichton entre du côté opposé, un livre à la main. Il descend au milieu de la scène, jette un coup d'œil à la table, s'assied sur la chaise que lui avance Marie, et prend le menu qu'elle lui tend.

CRICHTON, après avoir consulté le menu. — Consommé.

MARIE. — Bien, maître.

Marie remonte au fond et va frapper à un guichet pratiqué dans la porte de la cuisine pour passer les plats. Le guichet s'ouvre. Marie dit un mot à Tweeny qui lui passe une assiette de soupe. Crichton met les fleurs à sa boutonnière. Marie lui sert la soupe, puis remonte et fait manœuvrer le punkah.

CRICHTON. — Excellent, le potage, Polly, mais encore une idée trop épicé.

MARIE. — Bien, maître. (Elle apporte l'assiette à la cuisine, par le guichet.) Trop épicé, on vous le dit toujours!

Elle rapporte le poisson et, après avoir servi Crichton, retourne manœuvrer le punkah.

CRICHTON, continuant à manger. — Approchez un peu, Polly. Là! levez les yeux... Savez-vous bien que vous êtes une fort jolie fille?

MARIE, gênée. — Voyez-vous...!

CRICHTON. — Et je parierais bien que je ne suis pas le premier à vous le dire.

MARIE. — Oh! maître!...

CRICHTON, l'imitant. — Oh! maître!... Vous avez bien un amoureux, ici?

MARIE. — Oh! certes non!

CRICHTON. — Ah!... j'aurais cru que... Jean... ou Ernest... Non? Bien sûr?

MARIE. — Je ne dis pas que ce soit faute d'avoir été recherchée.

CRICHTON. — Oh! J'en suis bien persuadé! (Il se remet à manger. Un temps.) Vous pouvez enlever.

MARIE. — Bien.

Elle emporte le poisson, apporte la viande et les légumes.

CRICHTON. — Avez-vous tiré quelques flèches, aujourd'hui?

MARIE. — Une seule, dans le bocage aux Vers Luisants.

CRICHTON. — Vous avez été aussi loin que cela! Comment donc avez-vous traversé la Gorge Noire?

MARIE. — Avec la corde.

CRICHTON. — Suspendue par les mains?

MARIE. — Et je n'ai pas eu le moindre vertige.

CRICHTON. — C'est bien, ça!... Mais ne recommencez pas!

MARIE. — Oh! c'est si amusant!

CRICHTON. — Je vous le défends.

MARIE. — J'irai tout de même!

CRICHTON. — Qu'est-ce que c'est?... Polly! (Il lui fait signe de s'avancer. Elle ne bouge pas. Il répète son geste, plus énergiquement. Elle s'approche comme un enfant qui boude.) Vous devez faire ce que je vous dis, vous savez.

MARIE, les sourcils froncés. — Non, je ne veux pas.

CRICHTON, souriant. — Nous allons bien voir. Fronce les sourcils. Là. A la bonne heure. (Elle serre les poings.) Serrez les poings, très bien. (Elle tape du pied.) Tapez des pieds, mordez vos rubans. (Elle se met à pleurer.) Petite sauvage! Je suis cruel, n'est-ce pas, parce que je veux vous préserver du danger?

MARIE, s'essuyant les yeux. — Je suis une vilaine créature, maître! Je... je ne fais rien de ce qu'il

faudrait faire pour vous plaire... Et, tenez, je porte même des... des culottes, quand je sais bien que vous préférez... *ça*. (Elle tend le doigt vers la cuisine.)

CRICHTON. — Oui, c'est vrai, je préfère *ça*, comme vous dites. Je suis peut-être un peu vieux jeu sous ce rapport-là. Oh! Voyons, il n'y a pas de quoi pleurer.

MARIE. — Si seulement je pouvais vous plaire!

CRICHTON. — Mais vous me plaisez beaucoup, mon petit, beaucoup, je vous assure... J'ai fini, merci. (Elle enlève le plat et le passe à Tweeny. Puis elle commence à desservir. Elle prend un plateau et une grande cuiller et enlève les miettes. Crichton semble réfléchir. Comme il a son bras sur la table, elle s'arrête et attend docilement qu'il le retire. Quand elle a fini, elle apporte les fruits, verse à boire, et reste là, en se frottant les mains.) Polly, il n'y a qu'une chose en vous que je n'aime guère. (Elle le regarde.) C'est ce geste, vous savez?

MARIE. — Quel geste?

CRICHTON. — Celui-ci. (Il fait le geste.) Vous avez l'air de vous laver les mains. J'ai remarqué que les autres aussi ont une tendance à le faire. C'est bizarre.

Elle et les autres ont déjà fait ce geste à plusieurs reprises dans le courant de l'acte.

MARIE, avec malice. — Oh! maître... vous avez donc oublié?

CRICHTON. — Quoi?

MARIE. — Qu'il y avait autrefois quelqu'un qui le faisait, ce geste-là.

CRICHTON, étonné. — Moi? (Elle dit oui de la tête.) Horrible!

MARIE. — Oh! Il y a bien longtemps que ça ne vous est arrivé. Peut-être est-ce un geste naturel aux...

CRICHTON. — Aux domestiques? (Se levant.) Sans doute. (Il va au fauteuil de gauche.)

MARIE. — Je vous demande pardon... Est-ce que je dois me retirer?

CRICHTON. — Oui... (L'arrêtant.) Attendez... Je voudrais vous dire... Mais ne restez pas à distance, approchez, et ne prenez donc pas cet air effrayé, cette attitude si humble. Je vous en ai déjà fait la remarque. (Plus doucement.) Je suis un peu nerveux ce soir, ne faites pas attention. (Elle s'approche.) Cela tient sans doute à ce que je ne suis pas très content de moi, pas très sûr de ce que je dois faire. Et pourtant!... Vous souriez? Cela vous étonne de m'entendre vous parler ainsi?... Ecoutez. (Il la fait asseoir.) Je me suis toujours efforcé de bien agir ici, de faire ce qui me semblait juste et bon. Mais c'est surtout envers vous, Polly, que je voudrais agir comme il faut.

MARIE. — Aussi, vous en êtes bien récompensé, maître. Nous avons tous une telle confiance en vous!

CRICHTON. — Oui, mais, maintenant, je désirerais davantage. Voyons, est-ce que c'est bien mon devoir? Est-ce que je joue franc jeu? Bill Crichton voudrait toujours jouer franc jeu. Si nous étions en Angleterre...

MARIE. — L'Angleterre! Nous savons bien à présent que nous ne la reverrons jamais. A quoi pensez-vous?

CRICHTON. — A deux êtres que ni l'un ni l'autre nous n'avons vus depuis bien longtemps : Mlle Marie Lasenby et un certain Crichton, un maître d'hôtel...

MARIE. — Une fille altière, hautaine, insolente!... Regardez autour de vous, maître, et oubliez-les tous les deux.

CRICHTON. — Je les avais presque oubliés. Que voulez-vous, une chance s'était offerte à ce malheureux de devenir un homme en ces trois années : alors, il a tâché de la saisir. Et, après avoir beaucoup lutté, échoué souvent, réussi quelquefois, il a laissé le passé mourir en lui et il lui a tourné le dos. Oh! Il y a quelque chose de si enivrant pour moi à me sentir un homme! Si je vous disais que l'autre, celui que j'ai été, me semble à présent une figure très lointaine, presque effacée... Il s'éloigne de plus en plus, il va disparaître. Ah! Pour que je le rappelle, il faudrait vraiment que j'y sois contraint, car il me fait horreur! Et pourtant, s'il le fallait, si je pouvais penser que, pour vous, Polly, je dois m'y résoudre, eh bien! je le rappellerais, je vous le jure, je le ressusciterais avec ses manières soumises et ses gestes déférents, et celui que vous appelez votre maître, vous le verriez redevenir pour toujours... votre...

MARIE, se détournant. — Assez!... Vous me faites mal... Pourquoi dites-vous ces choses? Pourquoi remuez-vous cet affreux passé? Moi, je n'y pense plus jamais!

CRICHTON. — Vous avez raison, le passé est bien mort. Je suis le maître ici, le seul maître, et ils ne sont tous que mes serviteurs. Tout m'appartient... Pourquoi hésiterais-je? Je n'ai plus le moindre doute. Je sens bien que c'est cela qu'il faut faire... Polly, je vous aime. Voulez-vous être ma femme?... (Elle ne répond pas.) On dirait que vous avez peur!

MARIE. — Vous êtes l'homme le plus prodigieux que j'aie jamais connu! (Lui tendant la main.) Je n'ai pas peur! (Il lui baise la main avec émotion et respect. Un temps. Il va s'asseoir à la table et lui fait signe d'approcher. Elle s'agenouille à ses pieds.) Je voudrais que vous me disiez...

CRICHTON. — Quoi donc, ma chérie?

MARIE. — Une femme aime toujours savoir ces choses-là... Dites, quand m'avez-vous, pour la première fois, trouvée plus jolie que les autres?

CRICHTON. — La première fois que je vous ai vue. C'était encore... là-bas, vous savez...

MARIE, lui fermant la bouche. — Non, non, pas ça! N'en parlons plus. Je veux dire ici... Le reste ne compte pas. Ici, quand m'avez-vous... distinguée?

CRICHTON. — Il y a un an, je crois... Nous chassions le bouquetin sur les Grands Talus. Vous nous avez tous distancés et vous avez forcé la bête à la course. Nous n'existions pas. Ce jour-là, j'ai été fier de vous!

MARIE. — Mais je n'ai fait cela que pour vous plaire!... comme toujours... Oh! ce qu'elles vont être jalouses! Pourvu que cela ne compromette pas votre dignité de prendre une femme parmi nous autres!

CRICHTON. — Ne craignez rien, ma chérie, tout cela, j'y ai pensé. Auprès de son mari, une femme est toujours à sa place.

MARIE, battant des mains. — Oh! (Brusquement.) Mais je ne suis pas digne... C'était bien assez pour moi de pouvoir vous servir à table.

CRICHTON. — Vous ne me servirez plus. Vous serez auprès de moi. Tenez. Nous allons essayer.

MARIE. — Laissez-moi me mettre à vos pieds, comme votre servante...

CRICHTON. — Non, à mon côté, comme ma femme.

Il la fait asseoir. Ils se regardent avec ravissement. Agathe, qui a ouvert le guichet pour passer le café, les aperçoit et paraît furieuse. Elle frappe pour avertir Marie et, comme celle-ci n'a pas entendu, elle frappe de nouveau, puis appelle les autres. Les têtes de Tweeny et de Catherine apparaissent également au guichet. Elles sont

indignées. Ensuite, elles ouvrent la porte à coulisse. Catherine va tourner un commutateur. La suspension s'allume. Eux ne s'en aperçoivent pas. Tweeny passe alors le plateau à Agathe, qui vient le présenter à Crichton.

CRICHTON. — Servez d'abord votre maîtresse, ma fille.

Agathe hésite, mais, sur un regard de Crichton, elle obéit, va chercher une autre tasse et l'apporte à Marie, puis elle rejoint les autres au fond. Crichton jette les yeux autour de lui, les aperçoit et leur fait signe d'approcher. Elles s'avancent en ligne, comme des domestiques.

CRICHTON, avec une bienveillance insouciante. — Est-on de bonne humeur, hein, Kitty?

CATHERINE. — On fait son possible, maître.

CRICHTON. — Voilà qui est bien. (Gracieusement.) Asseyez-vous... (Toutes les trois s'asseyent. Ernest entre précipitamment, mais, en apercevant Crichton, il s'arrête net. Puis, voyant que tout le monde est assis, il tire à lui l'escabeau et s'assied dessus.) Ernest! (Ernest se lève.) Depuis quelque temps, vous vous négligez un peu. Je n'aime pas cela.

ERNEST, respectueusement. — Bien, monsieur.

Il se rassied. Crichton remonte. Treherne entre par la gauche, et, par la droite, lord Loam.

LORD LOAM, s'avance en chantant. — *Je suis un petit, petit, petit pouss-pouss...*

ERNEST. — Chut donc, vieux fourneau!

LORD LOAM. — Hein? Quoi?

Ernest lui désigne Crichton. Lord Loam reste saisi.

CRICHTON, redescendant. — Ah! Petit père! J'ai quelque chose à vous dire.

LORD LOAM, effrayé, bas à Ernest. — Je parie que c'est parce que j'ai oublié de nettoyer la digue.

CRICHTON, remplissant un gobelet. — Un verre, petit père?

Lord Loam s'avance avec stupéfaction et prend le gobelet.

LORD LOAM. — A votre santé, patron!

CRICHTON, levant son verre. — Et à la sienne. (Il désigne Marie.) Petit père, cette demoiselle m'a fait l'honneur de m'accorder sa main.

LORD LOAM, abasourdi. — Polly?

CRICHTON. — Je sais bien que j'aurais dû d'abord vous demander votre consentement... Je regrette sincèrement de ne l'avoir pas fait, mais la nature est si forte... Puis-je espérer que vous ne refuserez pas?

LORD LOAM, ravi. — Si vous pouvez?... Je crois bien! Polly...

Il s'approche d'elle et l'embrasse. Tweeny cache son visage dans ses mains et pleure en silence.

TREHERNE. — Je suis bien heureux pour vous deux.

Il serre la main de Marie.

ERNEST, allant serrer la main de Crichton. — Ernest Woolley, avec ses compliments et ses meilleurs vœux de bonheur.

AGATHE. — Ma chère Polly!

Elle lui tend la joue, ainsi que Catherine. Toutes deux affectent une grande joie.

TREHERNE. — A quand le mariage, maître?

CRICHTON, à Marie. — Polly? (Elle lui parle bas.) Ah! oui. Aussitôt que la jupe de noce sera prête. (Aux autres.) Mes amis, je vous remercie de vos bons souhaits, je vous remercie tous... Et maintenant, vous aimeriez peut-être bien que je vous laisse seuls, n'est-ce pas? Amusez-vous. Ce soir, je veux qu'on chante et qu'on danse. Polly, je prendrai mon café dans le petit salon... Compris? (Il se dirige vers le fond. Agathe et Catherine vont pour se jeter sur Marie, lorsque Crichton se retourne.) Et rappelez-vous que mademoiselle doit être traitée avec autant de déférence que si elle était déjà ma femme.

Il sort. Aussitôt, les deux jeunes filles se précipitent sur Marie qui recule.

MARIE. — Oh! Oh! petit père, elles me pincent!

LORD LOAM, entourant Marie de ses bras. — Agathe! Catherine! A bas les pattes! C'est elle désormais qui peut vous pincer autant qu'il lui plaira.

ERNEST, s'approchant de Marie. — Dis donc, Polly, à présent que te voilà dans les honneurs, j'espère que tu n'oublieras pas ta famille...

MARIE. — Sois tranquille, mon petit Ernest... (Regardant ses sœurs.) Je n'oublierai rien!

Elle sort fièrement au fond, à droite.

ERNEST, à Treherne. — C'est égal, si j'avais été le patron, ce n'est pas celle-là que je me serais offerte.

TREHERNE, regardant Catherine, tristement. — Moi non plus...

ERNEST. — Les maîtres ont parfois de drôles de goûts! (A Tweeny.) Tu sais, Tweeny, ça tient toujours, ma proposition, ça tient plus que jamais...

TWEENY. — Je t'assure, Ernest, que je n'ai pas le cœur à plaisanter...

ERNEST. — Mais...

CATHERINE, s'approchant de Tweeny. — Ma pauvre Tweeny! C'est une honte!

AGATHE. — Dire qu'il te l'avait presque promis, à toi!

TWEENY, furieuse. — Non, il ne m'avait rien promis du tout! Il s'est toujours parfaitement bien conduit. C'est moi qu'étais trop vulgaire! Vous entendez? Et si vous avez le malheur de dire un mot contre cet homme-là, je vous démolis toutes les deux! (Elles veulent l'embrasser.) Allez, fichez-moi le camp!

Elle remonte à la cuisine. Treherne s'efforce de la consoler. Lord Loam s'est remis à boire.

ERNEST, s'approchant de lui et vidant le gobelet de Crichton. — Dis donc, petit père, à présent tu vas te la couler douce?

LORD LOAM. — Oui, je me disais justement...

ERNEST. — Et moi, je n'y coupe pas pour nettoyer la digue à ta place!

LORD LOAM. — Probable! (Il court prendre son accordéon et se met à chanter. — *Je suis un petit, petit, petit pouss-pouss...*

Il traverse la scène en sautillant.

TREHERNE. — A la bonne heure, petit père. (Aux autres.) Vous avez entendu ce qu'a dit le maître : il veut qu'on danse, qu'on soit joyeux. Allons, Kitty!

Il lui prend la main.

CATHERINE, tristement. — Dansons!

Ils se mettent à danser sans entrain. Lord Loam les accompagne sur son accordéon.

ERNEST, à Tweeny. — Ça ne te dit rien?

TWEENY. — Ah! non, pour sûr!

ERNEST, à Agathe. — Aggy!

AGATHE, avec des larmes dans la voix. — Dansons!

Ils se mettent à danser. Crichton et Marie paraissent à la porte du fond. Crichton est couvert d'un long manteau garni de plumes. Les deux couples s'arrêtent net de danser.

CRICHTON. — Mais non, continuez. Je suis ravi de vous voir tous si heureux.

TREHERNE. — Devant vous, maître, on n'ose pas.

CRICHTON. — Je le veux.

Ernest et Treherne prennent la table et vont la porter au fond.

MARIE, à Tweeny. — Allons, Tweeny, je t'en prie, pour lui faire plaisir.

Tweeny se laisse faire. Lord Loam recommence à jouer de l'accordéon. Tous se mettent à danser. Soudain, on entend au lointain un coup de canon. Tous s'arrêtent comme pétrifiés.

TREHERNE. — C'est un coup de canon!

Nouveau coup de canon.

ERNEST. — C'est le canon d'un navire!

Tous se tournent vers Crichton.

CRICHTON. — Oui.

Ernest saute par la fenêtre, suivi de Treherne et de Tweeny. Agathe saisit la main de Catherine et l'entraîne par la porte de gauche. Crichton regarde Marie et Lord Loam, puis va à la fenêtre et saute dehors.

MARIE. — Père, vous avez entendu?

LORD LOAM, tranquillement. — Oui, mon enfant.

MARIE, effrayée de son calme. — Mais, père, c'était le canon!... Père!

LORD LOAM. — Oui, le canon... Je l'ai entendu bien souvent... Ce n'est qu'un rêve, vois-tu... Pourquoi ne danse-t-on plus?

MARIE, lui prenant l'accordéon et le regardant bien en face. — Vous ne voyez donc pas qu'ils ont tous couru au rivage? Venez!

LORD LOAM. — Au rivage... Oui, c'est bien ça, toujours. Je fais souvent ce rêve-là.

MARIE. — Venez, père, venez!

LORD LOAM. — Un rêve, ma pauvre enfant, ce n'est qu'un rêve.

Crichton reparaît. Il est pâle, mais très maître de lui.

CRICHTON. — On aperçoit la lumière à un mille du rivage. C'est un grand navire.

LORD LOAM. — Un navire! Toujours un navire!

MARIE, elle met ses mains sur les épaules de son père, et, le regardant bien en face. — Père, ce n'est pas un rêve!

LORD LOAM, à Marie. — Hein?... Mais si... n'est-ce pas? (Se tournant vers Crichton.) Il n'y a pas de navire? Ce n'est pas vrai?

CRICHTON, avec bienveillance, et lui tapant sur l'épaule. — C'est vrai, petit père, vous êtes bien éveillé.

LORD LOAM, l'empoignant par le bras. — Vous ne vous moquez pas de moi?

CRICHTON. — Je vous dis la vérité.

LORD LOAM. — La vérité!... Un navire!... Enfin!...

Il chancelle, puis s'élance au dehors. Marie va à la fenêtre du fond.

MARIE. — Un navire!

CRICHTON. — Oui, il a même mis un canot à la mer, sans doute pour chercher de l'eau à la côte.

MARIE, la voix étranglée. — Il arrive?

CRICHTON. — Non... Le canon devait être un signal pour le rappeler. Il s'en retourne.

MARIE. — Ah!

CRICHTON. — Ils sont trop loin pour entendre nos cris.

MARIE. — Il s'en va... (Elle redescend.) Si près... si près!

Elle se laisse tomber sur l'escabeau.

CRICHTON, s'approchant d'elle, et avec une joie affectée. — N'ayez pas peur, je vais les rappeler.

Il s'approche de la machine électrique.

MARIE, se levant. — Qu'est-ce que vous allez faire?

CRICHTON. — Allumer les phares.

MARIE, vivement. — Arrêtez! (Courant à lui.) Vous n'y pensez pas! Les rappeler? Mais vous ne voyez donc pas ce que cela veut dire?

CRICHTON, calmement. — Cela veut dire que notre vie dans cette île est arrivée à sa fin.

MARIE. — Oh!

CRICHTON. — A sa fin naturelle.

MARIE, l'arrêtant et, d'une voix suppliante. — Maître!... Laissez-les partir!

CRICHTON, il la regarde un moment, puis. — Et ce pauvre vieux, pour lui, avez-vous vu ce que cela veut dire?

MARIE. — Mais j'ai peur!

Elle se met à genoux.

CRICHTON, tendrement. — Ma chère Polly!

Il fait un mouvement vers la machine.

MARIE, lui saisissant la main. — Non!

CRICHTON, se dégageant, et d'un ton très doux, mais très ferme. — Le sort en est jeté. Bill Crichton doit jouer franc jeu.

Il appuie sur un levier. Un temps. Il paraît anéanti. Marie se laisse tomber sur une chaise. On commence à apercevoir la lumière des phares. Bientôt un nouveau coup de canon retentit et l'on entend faiblement au loin des hurrahs et des cris de joie. Ernest accourt, en proie à la plus vive agitation. Il enjambe la fenêtre.

ERNEST. — Polly! Patron! le canot! il revient! il revient! Nous sommes sauvés! Sauvés! Tu entends!

MARIE. — J'entends!

Crichton va s'accouder à la fenêtre du fond et regarde au dehors.

ERNEST. — Mais tu n'as pas l'air de comprendre! Je te dis qu'ils reviennent. Les voilà! Tu ne sautes pas de joie!...

MARIE. — Je ne sais pas s'il y a de quoi!

ERNEST. — Hein?

MARIE. — Est-ce que nous n'avons pas été heureux ici?

ERNEST, détachant des armes du mur. — Heureux! Lui, oui.

MARIE. — Ernest, serais-tu capable d'oublier jamais tout ce que le maître a fait pour nous?

ERNEST, énergiquement. — L'oublier! Pour qui me prends-tu?... (Comme frappé d'une idée soudaine.) Mais, dis donc... au fait... mais oui...

MARIE. — Quoi?

ERNEST. — Le maître! le maître! Oh! mais, à présent, ça n'est plus la même chose.

MARIE, vivement. — Comment? Mais si!

ERNEST. — Plus la même chose du tout!

MARIE. — Oh! Tiens, laisse-moi, je ne veux pas t'écouter, je ne veux pas te voir!

Cependant, les lumières sont redevenues plus brillantes, les hurrahs se sont rapprochés. Tweeny accourt, très animée.

TWEENY. — Ernest! Les v'là!... les v'là!... C'est des marins anglais! On est sauvés!

ERNEST. — Sauvés! Sauvés!

Ils se mettent à gambader. Agathe arrive en courant, s'élance à la porte de droite, appelle Marie, revient à la porte, appelle de nouveau; puis elle s'appuie au montant de la porte et pleure de joie. Treherne, qui vient d'entrer, la réconforte. Entre Lord Loam, suivi d'un officier de marine. Les matelots restent au dehors, avec une lanterne, et jettent des regards curieux dans la chambre.

LORD LOAM, à l'officier. — Voici, monsieur, notre petite maison. Et ici laissez-moi vous remercier au nom de tous, vous remercier encore, et vous dire... euh... euh....

Il lui serre la main. Crichton remonte au fond.

L'OFFICIER. — Monsieur le comte, c'est vraiment un grand honneur pour moi d'avoir pu secourir un personnage aussi éminent que Lord Loam.

LORD LOAM. — C'est un beau jour! Un bien beau jour! Je vais vous montrer nos autres chambres. Venez, mes chéries!

Tous, sauf Crichton et Marie, sortent au fond à droite.

LORD LOAM, se retournant. — Venez, Crichton.

Il sort. Les matelots s'éloignent. Crichton reste les yeux fixés devant lui. Marie s'avance vers lui, les mains tendues.

MARIE, tendrement. — Jamais je ne vous abandonnerai!

Sans répondre, il laisse tomber à terre son manteau.

MARIE, reculant avec effroi, et d'un air suppliant. — Maître!

CRICHTON, s'inclinant humblement et les mains jointes. — Mademoiselle!

RIDEAU

ACTE IV

A Londres. Même décor qu'au premier acte. C'est le soir. Deux mois ont passé depuis l'acte précédent. A droite, une grande vitrine, contenant diverses curiosités de l'île, lampes, coquillages, pots et autres objets. Une étiquette porte : « Souvenirs de notre île.» Sur les murs, des oiseaux empaillés, des peaux de bêtes, des chalumeaux, etc., étiquetés : « Tué par Lord Loam ». « Abattu par l'Hon. Ernest Woolley »,« Chalumeau de l'Hon. Ernest Woolley », etc.

Au lever du rideau, Lord Loam est assis sur le canapé de droite, Ernest, Catherine et Agathe autour de la table; tous en costumes de ville. Ernest a l'air très satisfait. Les jeunes filles lisent avec ardeur divers journaux. Lord Loam feuillette attentivement un livre. Ils ont l'air d'avoir peur de voir la porte s'ouvrir et Crichton entrer dans le salon.

ERNEST. — Très bien, cet article. (Il le passe à Agathe.)

AGATHE, lisant à haute voix. — « Bref, nous félicitons bien sincèrement l'honorable M. Ernest Woolley. Ce livre, où il relate ses aventures dans une île sauvage, vous remue le cœur comme un coup de trompette. »

Elle pose le journal et regarde les autres pour juger de l'effet produit.

ERNEST, après un coup d'œil à la porte de droite, tirant un journal de dessous son gilet. — En voici un autre. (Il le tend à Catherine.)

CATHERINE, lisant. — « De la première à la dernière de ces pages émouvantes, il est évident que M. Woolley fut un naufragé modèle et un véritable héros. » Oh! Ernest!

ERNEST. — Dame, si c'est leur impression, que voulez-vous? (Regardant autour de lui comme précédemment.) En voilà un autre.

Il tend à Agathe un autre journal qu'il a tiré de dessous son gilet.

AGATHE, lisant. — « Il est fait mention d'une façon très bienveillante des deux domestiques, qui firent naufrage avec la famille et M. Woolley, dans une petite note, a tenu à rendre hommage au maître d'hôtel. »

Agathe regarde Ernest, puis la porte de droite.

LORD LOAM. — Excellent, excellent. Mais, dis donc, Ernest, dans tout le livre, il n'est question que de toi.

ERNEST, ingénument. — Est-ce que je ne suis pas l'auteur?

LORD LOAM. — Evidemment, évidemment. Tout de même, (Avec dignité.) étant donné ma situation, je trouve que tu aurais bien pu m'attribuer, à moi, une de tes aventures.

ERNEST. — J'ai dit que c'était toi qui... (Se reprenant, sur un geste des jeunes filles.) que c'était vous qui nous aviez appris à faire du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

LORD LOAM. — Vraiment? Ah! ça, c'est gentil. Quelle page?

Il cherche. Crichton entre tranquillement par le fond. Agathe et Catherine jettent leurs journaux sous la table et se lèvent. Lord Loam cache le livre. Ernest dissimule le journal qu'il tirait de dessous son gilet. Crichton pose trois journaux sur la table. Silence.

LORD LOAM, se décidant à parler. — Parfaitement, parfaitement.

CATHERINE. — Père, les journaux du soir.

Tous affectent de lire avec empressement. Crichton sort. Soupir de soulagement. Catherine, Agathe et Ernest prennent chacun un journal.

AGATHE. — Père, regardez, page 81. (Lord Loam cherche la page. Agathe, lisant.) « C'était, dit M. Woolley, un chat-tigre de la plus grande espèce. La mort regarda Lord Loam en face; mais il ne recula pas d'un pas... »

LORD LOAM, cherchant. — Page 81...

AGATHE. — « Avec une présence d'esprit qui n'avait d'égale que son courage, il fixa une flèche à son arc... »

LORD LOAM. — Merci, Ernest, merci, mon garçon.

AGATHE. — « Malheureusement, il manqua son coup. »

LORD LOAM. — Hein?

AGATHE. — « Mais par bonheur j'avais entendu ses cris. »

LORD LOAM. — Mes cris?

AGATHE. — « Je me précipitai, la lame en avant, et je frappai le monstre en plein cœur. »

Un temps. Ernest se croise les bras. Lord Loam jette le livre à terre. Rentre Crichton. Il va à la vitrine et l'ouvre. Tous cachent leurs journaux.

LORD LOAM. — Quoi de neuf dans les journaux, Catherine?

CATHERINE. — Rien, père, rien du tout.

ERNEST. — Ah! les journaux! Les journaux sont des guides très précieux. Ils nous disent ce que l'on devrait faire et alors, c'est bien simple, on ne le fait pas.

Crichton a ouvert la vitrine. Il en sort le seau du yacht et le pose à terre. Ernest, qui regarde autour de lui

pour voir l'effet produit par son mot, aperçoit le seau et recule avec effroi. Crichton prend le seau et sort tranquillement par la porte de droite sans lever les yeux. Ernest est remonté au fond en suivant Crichton, machinalement. La porte se ferme à son nez.

LORD LOAM. — C'est moi qui lui avais dit de l'enlever.

ERNEST. — Ah ! bon, j'avais cru... (S'essuyant le front avec son mouchoir.) Je... je vais aller m'habiller. (A la porte.) Ah! l'animal!

Il sort.

CATHERINE, nerveusement. — Père, c'est odieux d'avoir Crichton ici! On ne vit pas!

LORD LOAM. — Le fait est que, quand il est là, on a l'impression d'être assis sur un volcan. C'est une impression désagréable.

AGATHE. — Oh ! il est bien trop fier pour aller raconter quoi que ce soit... A moins...

CATHERINE. — A moins qu'on n'ait des soupçons et qu'on ne l'interroge.

AGATHE. — Le seul défaut de Crichton est qu'il ne sait pas mentir.

CATHERINE. — Supposons que la comtesse de Brocklehurst s'avise de lui tirer les vers du nez ! Il n'y a pas plus soupçonneuse que cette vieille-là.

AGATHE. — Oh! non! pas ça! ce serait épouvantable!

LORD LOAM. — Ce serait l'éruption du volcan ! (Ils paraissent consternés.) Tout ça, c'est la faute de Marie. Savez-vous ce qu'elle m'a dit hier? Qu'elle rendrait sa parole à Brocklehurst si je ne parlais pas à ce garçon de... de ce qui s'est passé là-bas.

AGATHE. — Ah! çà! elle n'est pas folle?

LORD LOAM. — Elle appelle cela de la stricte loyauté. J'ai été forcé de lui promettre...

CATHERINE. — Père! Et vous avez parlé à Georges?

LORD LOAM. — Ah! non!... Elle le croit, mais je n'ai pas pu.

CATHERINE. — Ah! bon!

LORD LOAM. — Oui, mais, ce soir, puisque les Brocklehurst viennent dîner, elle s'en apercevra bien.

Il pose involontairement la main sur l'accordéon, qui rend un son criard. Ils tressaillent.

CATHERINE. — On dirait un oiseau de mauvais augure.

LORD LOAM. — J'aurais dû l'enlever. C'est la seconde fois que ça lui arrive.

Il pose l'accordéon sur la table. Nouveau son plaintif. Marie paraît en toilette de soirée. Elle entre crânement, avec une allure virile, mais, se rendant compte de ce qu'elle vient de faire, elle sort puis rentre avec un air réservé.

MARIE. — Catherine, Agathe! Je voudrais...

Elle leur fait signe qu'elle désire rester seule avec son père.

AGATHE. — Très bien, mais, tu sais, nous sommes au courant.

CATHERINE. — Père nous a tout raconté. Viens, Agathe.

Elles sortent. Marie s'assied et croise les jambes comme un garçon, mais elle remarque aussitôt son geste et s'empresse de prendre une attitude plus réservée avant que son père ait eu le temps de s'en apercevoir.

MARIE. — Père ! (Il ne l'entend pas.) Père !... (Elle siffle vigoureusement pour attirer son attention. Lord Loam tressaille. Elle aussi. D'un air désespéré:) Oh ! c'est abominable !

LORD LOAM, s'asseyant à la table. — Tâche donc de te surveiller un peu.

MARIE, s'asseyant à droite. — Mais je tâche!... Seulement, il faut une présence d'esprit...

LORD LOAM. — Ah! tu peux le dire! Figure-toi que je ne peux pas m'empêcher de ramasser les épingles à cheveux.

MARIE. — Moi, dans l'escalier, je n'arrive pas à monter les marches une par une.

LORD LOAM. — Jeudi dernier, je dînais avec une demi-douzaine d'hommes d'Etat. Marie, ils étaient si éloquents que, malgré moi, je me disais tout le temps: « Gare! il va entrer et leur fourrer la tête dans le seau d'eau. »

MARIE. — Et toutes ses phrases à lui, ses expressions familières que je ne peux pas m'empêcher d'employer!

LORD LOAM. — Oui, j'ai déjà remarqué.

MARIE. — Et j'ai un appétit! Scandaleux! Père, si je vous disais que je ne peux pas attendre l'heure des repas! Je suis obligée de... casser la croûte.

LORD LOAM. — Moi aussi... Et les habits!

MARIE. — Oh! là! là!

Elle lève les bras au ciel.

LORD LOAM, se tortillant dans son faux-col. — Ma chère, tu ne te fais pas idée du supplice que me font endurer ces saletés contre nature!

MARIE. — Eh bien, qu'est-ce que je dirai, moi, avec tout ça?

Elle relève sa jupe.

LORD LOAM. — C'est bon, c'est bon... Hum... Tu t'es habillée de bonne heure, ce soir, Marie.

MARIE. — Ah! au fait... j'ai reçu un petit mot de Brocklehurst, m'annonçant qu'il viendra quelques minutes avant sa mère, pour avoir avec moi un entretien. (Elle s'est assise à califourchon sur une chaise. Lord Loam fait un geste scandalisé. Elle se rassied convenablement.) Il ne me dit pas à quel propos, mais vous vous en doutez.

LORD LOAM. — Je... euh!...

MARIE, lui prenant le bras. — Père, c'est très bien de lui avoir parlé. (Se cachant le visage dans ses mains.) Oh! l'affreuse chose!... Et, là-bas, cela semblait si naturel!

LORD LOAM, frappant violemment sur la table. — Marie!... n'emploie plus jamais ce mot-là ici.

MARIE. — Quel mot?

LORD LOAM, avec une grimace. — Naturel! Pouah! Ainsi, tu es bien décidée à tout lui dire, à ton fiancé?

MARIE. — Mais oui... Et vous-même, n'avez-vous pas déjà?...

LORD LOAM. — Bien sûr, bien sûr, mais....

MARIE. — Père, Georges m'est resté si fidèle pendant ces deux ans que je me mépriserais moi-même si je lui cachais mes... mes erreurs. Ah! s'il ne s'était pas aussi bien conduit!...

LORD LOAM. — Polly... Je veux dire Marie, tout cela c'est la faute de Crichton.

MARIE. — Non, père, non... Pas un mot contre lui. Je n'ai pas le courage de... d'aller plus loin. Je ne peux même pas comprendre comment cela a jamais pu être... Mais c'est un souvenir que je ne veux pas souiller. Père, est-ce que, maintenant encore, vous n'entendez pas parfois le bruit des vagues? Est-ce que vous ne voyez pas la courbe du rivage?

LORD LOAM. — Je commence à oublier. Mais ce furent des jours heureux... Il y avait là quelque chose de féerique.

MARIE. — Quelque chose de prestigieux. Père, j'ai vécu un rêve des Mille et une Nuits... Ah! tout cela c'est du passé; maintenant, je suis redevenue moi-même; mais jamais je n'oublierai ce qu'il a été pour moi. Si la créature indolente et frivole que j'étais s'est quelque peu élevée, c'est uniquement à lui que je le dois. A présent, je retombe petit à petit dans ma médiocrité, mais je suis décidée à ne pas y retomber tout à fait, en souvenir de lui et de notre île. Voilà pourquoi j'ai tenu à ce que vous parliez à Georges. Qu'il reprenne sa parole si cela lui plaît! (Se levant.) Marie Lasenby veut jouer franc jeu.

LORD LOAM. — Mais, ma chérie...

CRICHTON, entrant. — Lord Brocklehurst.

Lord Brocklehurst s'avance et vient serrer la main de Lord Loam et celle de Marie. Crichton sort.

MARIE. — Petit père... (Se reprenant.) Mon père, est-ce que vous n'allez pas vous habiller?

LORD LOAM. — Si, si; mais j'aurais voulu...

LORD BROCKLEHURST. — Comte, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je serais très désireux d'avoir un entretien avec Marie avant le dîner.

LORD LOAM. — Mais...

MARIE. — Oui, père.

Lord Loam se décide à sortir. Il s'approche de la porte et la pousse d'un coup de pied. Puis, effrayé de son geste, il se retourne, sourit à Lord Brocklehurst et sort majestueusement.

MARIE. — Je suis prête, Georges.

LORD BROCKLEHURST, troublé. — Marie, c'est un sujet pénible... J'espérais pouvoir vous l'épargner...

MARIE. — Parlez, je vous en prie.

LORD BROCKLEHURST. — D'abord, n'oublions pas que votre absence a duré plus de trois ans. Vous et moi n'avions aucune raison de croire que nous nous reverrions jamais...

MARIE. — Oui, Georges, j'étais bien perdue, hors du monde.

LORD BROCKLEHURST. — Et moi, j'étais bien seul! Et puis, elle était si jolie, la mâtine! (Elle le regarde avec surprise.) Oh! pas aussi jolie que vous... Je vous assure que ce n'était qu'un flirt...

MARIE, à part. — Qu'est-ce qu'il dit?

LORD BROCKLEHURST. — Il y a bien eu quelques lettres... mais nous nous les sommes renvoyées...

MARIE, se contenant. — Georges, quand vous avez déjeuné au Club, ce matin, avec mon père...

LORD BROCKLEHURST. — Nous n'avons pas déjeuné ensemble : il m'a prévenu qu'il ne pouvait pas venir.

MARIE. — Mais il vous a écrit?

LORD BROCKLEHURST. — Non.

MARIE. — Et depuis, vous ne l'avez pas vu?

LORD BROCKLEHURST. — Non.

MARIE, à part, enchantée. — Oh! Mais alors!... (Sou dain terrible.) Georges, qu'est-ce que c'était que cette femme?

LORD BROCKLEHURST, baissant les yeux. — C'était... c'est... oh!... rien... une... une servante.

MARIE. — Une...? (Elle s'efforce de cacher sa joie.)

LORD BROCKLEHURST. — C'est ici que je l'ai rencontrée, vous savez, à cette maudite réception des domestiques... Ainsi, vous voyez, c'est la faute de votre père.

MARIE. — Une servante!

LORD BROCKLEHURST. — Une nommée Fisher.

MARIE. — Ma femme de chambre!

LORD BROCKLEHURST. — Maman m'avait pourtant bien recommandé de ne pas vous le dire!

MARIE. — Je suis contente que vous me l'ayez dit...

LORD BROCKLEHURST. — Du reste, elle s'est très bien conduite, cette fille. Et puis, enfin... mettez-vous à sa place...

MARIE. — Oui... oui... je m'y mets.

LORD BROCKLEHURST. — N'est-ce pas? Le prestige du rang, de la situation... .

MARIE, soyeuse. — Oui, le prestige, c'est bien cela...

LORD BROCKLEHURST. — Alors, vous me pardonnez, Marie?

MARIE. — Mais oui, mais oui. (Elle lui tape sur la joue.) Et même cela me fait plaisir, mon ami, de savoir que vous n'êtes pas parfait. Georges, je suis bien heureuse de savoir que ce n'était qu'une femme de chambre, oh! bien heureuse, si vous saviez, Georges! Tenez! (Elle l'embrasse brusquement.)

LORD BROCKLEHURST, interloqué. — Marie! (Entre Crichton, Marie se dégage vivement.) Mais qu'avez-vous?

MARIE, agacée. — Je reviens, je reviens.

Elle sort.

CRICHTON, annonçant. — La comtesse de Brocklehurst.

Il la fait entrer, puis se retire.

LA COMTESSE, regardant autour d'elle. — Tu es seul, Georges?

LORD BROCKLEHURST. — Maman, je lui ai tout dit. Elle a été très chic.

LA COMTESSE. — Nigaud! (S'approchant de la vitrine.) Ah! Ah! voilà leur petit musée! (Elle prend un objet dans la vitrine et sourit avec pitié.) Très curieux, vraiment. Elle est allée s'essuyer les yeux, n'est-ce pas?

LORD BROCKLEHURST, nerveux. — Elle n'a pas pleuré.

LA COMTESSE. — Non? (Elle réfléchit.) Au fait, tu as raison, moi, je n'aurais pas pleuré. De la froideur, de la glace, je vois cela d'ici.

LORD BROCKLEHURST. — Je vous assure, maman, que vous n'y êtes pas du tout. Elle m'a pardonné tout de suite.

LA COMTESSE. — Oh! Oh!

LORD BROCKLEHURST. — Je suis sûr que cela lui a fait beaucoup de peine, mais elle s'est dominée admirablement. Elle m'a même dit qu'elle était très contente.

LA COMTESSE. — Contente?

LORD BROCKLEHURST. — De voir que je n'étais pas parfait.

LA COMTESSE. — Elle a dit cela?

LORD BROCKLEHURST. — Mot pour mot.

LA COMTESSE, après avoir réfléchi. — Moi je ne l'aurais pas dit... Ou bien alors, si je l'avais dit, c'est que... Georges, il y a quelque chose là-dessous.

LORD BROCKLEHURST. — S'il y avait quelque chose, maman, vous le sauriez.

LA COMTESSE. — Tais-toi donc! Est-ce que nous savons au juste ce qui a pu se passer dans cette île?

LORD BROCKLEHURST. — Enfin, vous êtes restée toute la matinée à lire le livre d'Ernest.

LA COMTESSE. — Oh! un livre est un livre et Ernest... est Ernest.

LORD BROCKLEHURST. — Ils disent tous que c'est la pure vérité.

LA COMTESSE. — Et s'ils mentent?

LORD BROCKLEHURST. — Pourquoi mentiraient-ils?

LA COMTESSE. — Pourquoi ne mentiraient-ils pas?...

Voyons, si j'avais fait naufrage... et si j'avais passé trois ans dans une île déserte... Je suis presque sûre que j'aurais menti en revenant. Mais au fait, ils avaient des domestiques avec eux?

LORD BROCKLEHURST. — Crichton, le maître d'hôtel. (La comtesse s'approche de la cheminée et sonne.) Maman, vous n'allez pourtant pas...

LA COMTESSE. — Eh bien! tu vas voir! Toi, ouvre les oreilles et tâche donc de remarquer si, à mes questions, Crichton ne commence pas certaines de ses réponses par : « A vrai dire. »

LORD BLOCKLEHURST. — « A vrai dire » ?

LA COMTESSE. — Oui, « A vrai dire » ou « En vérité ». J'ai remarqué que cela annonce toujours un mensonge.

Elle s'assied à gauche. Entre Crichton.

LORD BROCKLEHURST, bas à sa mère. — Maman, nous ne sommes pas chez nous!

LA COMTESSE, à Crichton. — C'est moi qui ai sonné. Dites-moi donc, Crichton, vous étiez du naufrage?

CRICHTON. — Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE. — Charmant le livre que M. Woolley a consacré à vos aventures. (Crichton s'incline.) Vous ne trouvez pas?

CRICHTON. — Je ne l'ai pas lu.

LA COMTESSE. — Quoi! On ne vous en a pas offert un exemplaire?

LORD BROCKLEHURST, s'approchant de sa mère. — Il faut croire que Crichton n'est pas grand liseur.

LA COMTESSE. — A propos, Crichton, est-ce que vous aviez des livres là-bas?

CRICHTON. — J'en avais un, les poèmes de Henley. Henley est mon poète favori.

LORD BROCKLEHURST. — Henley? Connais pas

CRICHTON. — Non, monsieur ne doit pas connaître...

LA COMTESSE. — Dites-moi, vous n'étiez pas seul comme domestique?

CRICHTON. — Il y avait encore une jeune personne.

LA COMTESSE. — Je voudrais bien la voir. (Crichton s'incline, mais il reste là.) Allez donc la chercher.

Crichton sort au fond.

LORD BROCKLEHURST. — Maman, cet interrogatoire, c'est scandaleux!

LA COMTESSE. — C'est maternel. (Entrent Catherine et Agathe, en toilettes de soirée. En apercevant la comtesse elles paraissent terrifiées.) Comment allez-vous, Agathe?

CATHERINE. — Bonsoir, madame.

LA COMTESSE. — Quelles ravissantes toilettes! Vous ne deviez pas en avoir de pareilles, dans votre île? A propos, comment étiez-vous habillées?

AGATHE. — Oh!... pas si bien, naturellement, mais à peu près dans le même genre.

Rentre Crichton.

CRICHTON. — Monsieur Treherne.

Entre Treherne en costume de pasteur. Il va serrer la main de la comtesse.

LA COMTESSE. — Comment allez-vous, monsieur Treherne? Dites donc, il n'est guère question de vous dans le livre d'Ernest. C'est dommage.

TREHERNE. — Oh! vous savez, madame, là-bas je ne tenais pas beaucoup de place.

Les autres lui font des signes.

LA COMTESSE. — Qu'entendez-vous par là?

TREHERNE. — Simplement que je faisais de mon mieux, mais ce mieux était bien modeste.

LA COMTESSE. — Ah! pourtant, vous sortez de cet admirable collège d'Eton. J'ai toujours entendu dire que c'est à Eton que nous devions Waterloo.

TREHERNE. — Moi aussi, je l'ai cru... A quelle école étiez-vous, Crichton?

CRICHTON. — A l'école communale, monsieur.

Il sort.

LA COMTESSE. — Quel rapport cela a-t-il?

TREHERNE. — Aucun, aucun...

LORD BROCKLEHURST, à Treherne. — A propos, il paraît que vous êtes nommé. Mes félicitations.

TREHERNE. — Oui, on vient de me donner une cure.

LORD BROCKLEHURST. — Une bonne?

TREHERNE. — Mon Dieu... Mes paroissiens n'ont pas l'air très forts.

LORD BROCKLEHURST. — A quoi?

TREHERNE. — Au foot-ball, mais il y a un bon terrain.

Entre Ernest.

LA COMTESSE. — Ah! voilà notre brillant auteur.

ERNEST, lui serrant la main. — Oh! comtesse, je vous en prie...

LA COMTESSE. — Votre livre, monsieur Woolley, est aussi attachant que si c'était... une œuvre d'imagination.

ERNEST, qui ne sait comment l'entendre. — Je... je vous remercie infiniment. A vrai dire...

Il s'arrête en voyant la comtesse et son fils échanger un coup d'œil significatif.

CATHERINE, prenant Treherne par le bras. — Madame, je vous présente mon fiancé.

AGATHE, prenant le bras d'Ernest. — Et moi, le mien.

LA COMTESSE. — Ah! mes enfants, voilà qui est très bien! Et très prudent... Oui, car, de cette façon, l'île ne sortira pas de la famille.

Tous paraissent troublés. Entrent Lord Loam et Marie.

LORD LOAM, gaiement. — Ah! ah! toujours la plus jeune de nous tous, Emilie.

LA COMTESSE. — Voulez-vous vous taire! (A Marie, qui est accourue s'asseoir auprès d'elle.) Eh! vous avez l'air de bien bonne humeur, Marie?

MARIE. — Mais oui... madame, je l'avoue.

LA COMTESSE. — Et peut-on savoir?

LORD LOAM. — C'est qu'elle entend tinter le carillon des noces, Emilie!

LA COMTESSE. — Vraiment, Marie? Moi, je ne peux pas en dire autant : j'ai l'oreille dure.

MARIE, se levant. — Alors, madame, je n'entends rien non plus. (Elle passe à gauche, près de ses sœurs. Bas.) Quelle rosse!

LORD LOAM, vivement. — Euh!... Vous avez vu les curiosités de notre île, Emilie? Je voudrais que vous les examiniez.

LA COMTESSE. — Ma foi, Henry, voilà qui tombe bien. Justement, il y en a deux qui m'intéressent tout particulièrement, et je me suis permis de leur dire de monter.

Tous paraissent consternés en voyant entrer Crichton et Tweeny. Elle est en femme de chambre, très soignée, et semble mal à l'aise.

LORD BROCKLEHURST, à Lord Loam. — Vous savez, moi, je n'y suis pour rien.

LA COMTESSE. — Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire? Vous m'avez assez souvent répété, Henry, qu'il fallait causer avec les domestiques. Je voudrais simplement savoir si vos fameuses théories sur l'égalité avaient été mises en pratique. L'occasion était merveilleuse, mais, dans son livre, M. Woolley n'en dis pas un mot.

ERNEST. — A vrai dire... (Il surprend le regard de la comtesse à son fils.) Qu'est-ce qu'il y a? J'ai dit une bêtise?

LORD LOAM. — Je vous assure, Emilie...

MARIE. — Père, il ne s'est rien passé là-bas dont nous puissions avoir à rougir, et j'espère que vous autoriserez Crichton à répondre aux question de la comtesse.

LA COMTESSE. — Assurément. Il n'y a pas de quoi faire tant d'histoires, et nous sommes en famille. (Faisant signe à Crichton d'avancer.) Voyons! Parlez franchement, mon garçon.

CRICHTON. — Je vous le promets, madame la comtesse.

LA COMTESSE. — A la bonne heure! Eh bien, étiez-vous tous égaux dans votre île?

CRICHTON. — Non, madame la comtesse. Je crois pouvoir dire que là, pas plus qu'ailleurs, il n'y avait d'égalité.

LA COMTESSE. — Ah! Toutes les différences sociales étaient conservées?

CRICHTON. — Comme elles le sont ici.

LA COMTESSE. — Les domestiques?

CRICHTON. — Ils étaient à leur place.

LA COMTESSE. — Etonnant! Et comment cela était-il organisé? (A Tweeny.) Vous, ma fille, approchez... et dites-moi donc ça. (Tweeny hésite. Anxiété générale. Seul, Crichton demeure impassible.) Eh bien?

LORD BROCKLEHURST. — Elle ne comprend pas ce que vous lui demandez.

LES AUTRES. — Non, elle ne comprend pas.

TWEENY, répétant. — Elle ne comprend pas.

LA COMTESSE. — Je vous demande comment votre existence était réglée, dirigée.

TWEENY. — Sauf votre respect, c'était pas notre affaire, c'était l'affaire du patron.

LA COMTESSE, intriguée. — Du patron?

CRICHTON. — C'est ainsi que l'on désignait le maître, selon une habitude trop familière de l'office.

LA COMTESSE. — Ah! oui... (A Lord Loam.) Vous, n'est-ce pas?

LORD LOAM, vivement. — Oui, oui, j'avais ordonné qu'on m'appelât comme ça!

LA COMTESSE, à Crichton. — Alors, vous ne preniez même pas vos repas avec la famille?

CRICHTON. — Non, madame la comtesse, je mangeais à part.

LA COMTESSE, à Tweeny. — Vous aussi, je présume? Hein? Vous mangiez avec Crichton?

TWEENY, interloquée. — Oh! ben non!

LA COMTESSE. — Ah! Et avec qui?

TWEENY. — Avec Petit père et Polly.

Affreux malaise.

ERNEST. — Ce cher Petit père!... c'était le singe...

LORD LOAM. — Hein?

ERNEST. — Nous avions un singe. Tu te rappelles notre singe, Agathe?

AGATHE. — Je crois bien! Qu'il était drôle!

CATHERINE. — Et Polly! L'insupportable petite perruche! n'est-ce pas, Marie?

LA COMTESSE. — Ah! Je comprends, des animaux que vous aviez apprivoisés?

LORD LOAM. — Voilà, voilà! Ah! les sales bêtes!

LA COMTESSE. — A propos, est-ce qu'on recevait les domestiques une fois par mois, comme ici?

CRICHTON. — Non, madame la comtesse. Ces réceptions parurent peu convenables et furent supprimées sur l'ordre ...du patron.

LA COMTESSE, à Lord Loam. — Ce qui prouve bien, mon cher Henry, qu'elles étaient une erreur ici.

LORD LOAM. — Je le reconnais franchement... et j'y renonce. Ah! Emilie, le résultat le plus clair de notre voyage, c'est que je vais aller siéger à droite.

LA COMTESSE. — A la bonne heure!

LORD LOAM. — Merci, Crichton... merci... ça va bien...

Crichton et Tweeny remontent au fond. Tous paraissent soulagés.

LA COMTESSE. — Un moment... La jeunesse, Crichton, sera toujours la jeunesse, même dans une île... surtout dans une île... Aussi, je suppose qu'il y a bien dû y avoir... comment dirai-je?... quelque petite intrigue...

CRICHTON. — Oui, madame, il y en a eu.

LORD BLOCKLEHURST. — Maman!

LA COMTESSE. — Ah! Et lequel de ces messieurs... (A Tweeny.) Vous, ma fille, racontez-nous cela...

TWEENY. — C'était Ernest... (Se reprenant.) Monsieur Ernest, sauf votre respect.

LA COMTESSE. — Et la jeune personne?

AGATHE. — Je vous ai déjà dit, madame, que nous étions fiancés.

LA COMTESSE. — Oui, maintenant. Mais vous y avez passé deux ans, dans cette île... (A Tweeny.) Etait-ce Mlle Marie?

TWEENY. — Mademoiselle?... Avec?... (Elle se met à rire, puis s'arrête brusquement, très confuse.) Non.

LA COMTESSE. — En ce cas, peu m'importe. Je ne suis pas curieuse....

LORD BROCKLEHURST. — Allons, ça suffit! (A Crichton.) Vous êtes un brave garçon, Crichton, et si, quand nous serons mariés, vous cherchez un jour une autre place, je vous prends à mon service.

MARIE, se levant. — Oh! non! Impossible!

LA COMTESSE. — Et pourquoi donc? (Marie ne répond pas.) Vous trouvez, mon garçon, que ce serait impossible?

CRICHTON. — Oui, madame. (Tous se demandent ce qu'il va dire. Se tournant vers Lord Loam.) Je ne l'avais pas encore dit à monsieur le comte, mais dès qu'il lui plaira de me l'accorder, je lui demanderai mon congé. Je désire quitter le service. J'ai l'intention d'acheter un petit restaurant dans Harrow Road.

MARIE, à part, songeuse. — Un restaurant!

CRICHTON. — Très bien situé, et qui porte pour enseigne « Au changement de fortune ».

LORD LOAM. — Allons, tant mieux, tant mieux!

CRICHTON, désignant Tweeny. — Je me permets d'ajouter que cette jeune personne veut bien me faire l'honneur de m'y accompagner, dès qu'elle sera ma femme.

LORD LOAM. — Ça va bien, ça va bien... Nous verrons cela un autre jour.

Il se frotte les mains.

CRICHTON. — Dois-je me retirer?

LORD LOAM, très troublé. — Oui, patr... (Se ressaisissant.) Oui, oui, Crichton, allez!

Crichton et Tweeny sortent au fond.

LA COMTESSE, se levant. — C'est affreux, hein? ce que je viens de faire? A vrai dire... (Elle regarde son fils et ne peut s'empêcher de rire.) Que voulez-vous? Si on ne pouvait pas être désagréable de temps en temps, ce serait mortellement ennuyeux d'être une

vieille femme. Et puis, Marie, vous serez bientôt ma bru, et, alors, songez aux occasions que vous aurez d'être désagréable avec moi! Et, là-dessus, ma chérie, si on s'embrassait?

Elles s'embrassent froidement. Lord Loam, enchanté, se met à jour de l'accordéon avec un journal qu'il tient dans les mains en chantant.

LORD LOAM. — *Je suis un petit, petit, petit pouss-pouss...* (En apercevant tous les yeux fixés sur lui, il s'arrête, épouvanté.) Ça va bien, ça va bien!...

Entre Crichton, suivi de deux valets de pied qui restent de chaque côté de la porte.

CRICHTON. — Monsieur le comte est servi!

Lord Loam offre son bras à la comtesse et ils sortent à gauche, suivis par Treherne et Catherine, Ernest et Agathe, Lord Brocklehurst et Marie. Au bout d'un instant, Marie rentre vivement, fait signe aux deux valets de pied de sortir, puis va à Crichton, qui est en train de plier un journal.

MARIE. — Je vous souhaite tout le bonheur possible.

CRICHTON. — Moi de même, mademoiselle.

Elle le regarde et sourit. Crichton reste imperturbable.

MARIE. — Je vous admire, Crichton, vous êtes fort. Vous avez du courage, vous!

CRICHTON. — Il le faut bien.

MARIE. — Tenez, vous valez mieux que nous.

CRICHTON. — Dans une île déserte, peut-être, mademoiselle, mais pas en Angleterre.

MARIE, avec véhémence. — Alors, c'est qu'il y a quelque chose de pourri en Angleterre!

CRICHTON. — Mademoiselle!... Votre potage va refroidir.

MARIE. — Vous me rappelez à la réalité... Vous avez raison... comme toujours.

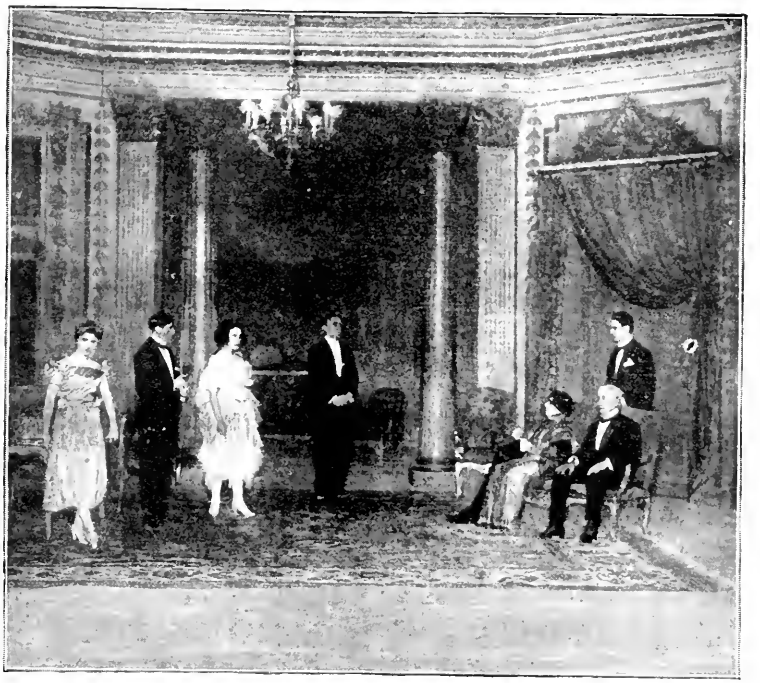
CRICHTON. — Mais oui, car tout cela n'a été... qu'un rêve.

MARIE. — Je crois bien, Crichton, que je le regretterai souvent, ce rêve-là.

CRICHTON. — N'en dites pas davantage, mademoiselle. C'est tout ce que je pouvais espérer.

Marie lui tend la main. Il dit non de la tête, en souriant, et va lui ouvrir la porte de la salle à manger. Marie le regarde et sort. Crichton redescend vers la table. Un sourire désabusé se dessine sur son visage. Il lève les bras avec résignation et sort pendant que le rideau tombe.

FIN



Marie. Ernest. Agathe. Crichton. La comtesse, Lord Loam et Lord Brocklehurst.

La Comtesse : « *Eh bien! étiez-vous tous égaux dans votre île ?* »

L'Admirable Crichton, au Théâtre Antoine.

Ayant, en janvier 1908, fait représenter à l'Athénée son hilarante comédie vaudeville, *le Boute-en-train*, dont la traduction fut aussitôt réclamée pour l'Angleterre, M. Alfred Athis se rendit, dans le courant de cette même année, à Londres où l'on jouait depuis quelques années, avec de rares interruptions, *l'Admirable Crichton*.

M. Alfred Athis fut séduit par la savoureuse originalité de cette œuvre et s'en fit confier l'adaptation en français. De retour à Paris, et sa tâche terminée, il parla de son sujet à quelques directeurs de ses amis. L'un d'eux, M. Gémier, s'en éprit et se le fit réserver pour son théâtre.

Gémier se souvenait-il qu'il avait déjà failli monter, en 1906, dans des circonstances particulières, une pièce analogue de M. Lucien Gleize, intitulée *l'Etrange Aventure*, dont M. Paul Ginisty venait de donner la première représentation à l'Odéon vers la fin du mois de mai, trois jours avant que M. Antoine prît la direction de ce théâtre — en le fermant, pour exécuter d'indispensables travaux de réfection ? Il en était résulté une grande irritation de M. Lucien Gleize qui était allé, sur-le-champ, protester à la Direction des Beaux-Arts. M. Gémier s'y trouvait par hasard ; il offrit généreusement à M. Gleize de reprendre *l'Etrange Aventure* sur son propre théâtre : en l'espèce le Théâtre Antoine, dont il venait d'assumer la direction puisque M. Antoine s'en allait à l'Odéon... Il ne fut pas donné suite à cette proposition. *L'Etrange Aventure*, qui nous montrait aussi les passagers d'un yacht naufragé se réadaptant à la nature sur une île déserte, était d'ailleurs postérieure, au moins par sa représentation, à *l'Admirable Crichton* et, quoique amusante parfois, et parfois touchante, n'en avait ni le relief ni la couleur.

On a cité çà et là dans la presse, au moment de la première représentation de *l'Admirable Crichton* à Paris, les pièces de nos auteurs qui traitèrent un sujet à peu près semblable ; on a rappelé *les Masques* de M. Edmond Cottinet, *Hors les lois* de MM. Arthur Byl et Louis Marsolleau, *l'Etrange Aventure* de M. Gleize, *Une femme, six hommes et un singe*, fantaisie récente de MM. Yves Mirande et Pierre Veber. Mais, de toutes, celle qui offre par certains détails le plus d'analogie avec la pièce de l'auteur anglais, tout en ayant moins d'unité dans la tenue de son sujet, mais plus d'ampleur et de verve dans ses développements — et en lui étant incontestablement très antérieure, — c'est *le Crocodile*, de Victorien Sardou, que la Porte-Saint Martin représenta en décembre 1886.

Dans les cinq actes et les neuf tableaux de cette comédie dramatique, l'imagination féconde et la verve prestigieuse du maître dramatiste ont multiplié les effets de scène et les coups de théâtre. A bord de son paquebot *Crocodile*, toute une population est représentée dans ses éléments les plus divers et, sur l'île déserte où le naufrage a jeté ses passagers, une société s'organise sur des bases nouvelles : des intrigues se nouent, on élit un chef, on le jalouse, on complote, on se révolte, des pirates surviennent... Tout un microcosme de l'humanité... Et — comme, depuis, dans *l'Admirable Crichton* — une lueur révélatrice sur l'île, un coup de canon annonciateur du navire qui vient délivrer ces prisonniers du plein air... Mais, très apparemment, Sardou avait développé son vaste sujet en envisageant surtout le côté politique du problème. J.-M. Barrie, de façon plus simple et même sans doute un peu simpliste, en tout cas avec le naïf humour britannique, a plutôt traité dans sa comédie le problème social.

***

Une curieuse figure d'Ecossais que celle de ce James-Matthew Barrie, né, il y a soixante ans, dans une petite ville du comté de Forfar. D'humble origine il fit de modestes débuts dans la presse londonienne avec des études de mœurs de son pays natal ; sa réputation s'étendit avec ses romans ; il réussit avec éclat dès qu'il aborda le théâtre. Deux retentissants succès presque simultanés le rendirent célèbre, en Angleterre et en Amérique, vers 1902 : *l'Admirable Crichton* et *Peter Pan*. « histoire d'un petit garçon qui ne voulait pas grandir ». Ce *Peter Pan*, féerie de la plus franche et de la plus hardie originalité, fut, à deux reprises, en 1908 et en 1909, joué dans le texte anglais sur une scène parisienne. Remercions M. Alfred Athis d'avoir enrichi notre collection de *l'Admirable Crichton*.

***

M. Adolphe Brisson, faisant de son côté allusion aux pièces écrites sur des sujets analogues et qui ont précédé, ou suivi, la version originale de *l'Admirable Crichton*, écrit dans *le Temps* :

« Les vieilles histoires sont celles parfois qui plaisent le mieux, et celle-ci est contée sur un ton de bonhomie et d'ironie souriante qui ne manque pas de charme.

« Nous discernons clairement ce qui, dans cette œuvre, égaye nos voisins : la solennité caricaturale du grand seigneur un peu braque, un peu gâteux, séduit par d'illusoires doctrines, puis revenu de son erreur ; le châtiment du « fils à papa » inutile, vain et poltron, à qui une douche salutaire est infligée ; le contraste entre l'héréditaire opulence du lord et de ses filles et leur dénuement, et leur gaucherie, et leur incapacité, lorsqu'un accident les contraint de se suffire à soi-même, les prive des avantages de la naissance et de la fortune ; l'ironique spectacle du triomphe de la supériorité factice sur la supériorité réelle, grâce à la durée des institutions et des mœurs qui font, malgré tout, la force d'Old England... »

M. G. de Pawlowski, dans *le Journal*, trouve que cette fantaisie philosophique est présentée d'une façon naïve et gaie, un peu comme un roman d'aventures pour les enfants :

« L'ouvrage est sain, amusant, rempli de trouvailles qui font rire et mis en scène d'une façon pittoresque ; il donne l'illusion d'un enseignement moral, il séduira les enfants de tous les âges à l'approche des vacances. »

M. Edmond Sée, dans *l'Œuvre*, est aussi d'avis que cette pièce habile, variée et moins fantaisiste qu'elle n'en a l'air, contient maints épisodes destinés à égayer les enfants et même à faire réfléchir les grandes personnes.

M. Pierre Mille estime que si *l'Admirable Crichton* n'avait pas en France le même succès qu'en Angleterre, ce ne serait la faute ni de M. Athis ni de M. Barrie. C'est prouvé qu'nous ne comprenons pas les Anglais : Car — n'hésite pas à déclarer M. Pierre Mille dans *la Renaissance* : « ... cette histoire-là, vous savez, cette histoire, en soi invraisemblable, c'est beaucoup plus vrai que *Ruy Blas*, et singulièrement plus profond ! »

M. Jean de Pierrefeu tire de ces quatre actes une leçon philosophique, dans *l'Opinion*. Il observe justement que le sens des réalités ne fait jamais défaut aux Anglais ; aussi sont-ce leurs écrivains qui ont dit les choses les plus émouvantes sur la condition humaine :

« L'homme est si vieux qu'il ne songe même plus, la plupart du temps, à méditer l'aventure singulière qui l'a fait naître et vivre sur cette boule ronde. Les mystères de notre existence ne le frappent plus

Mais il n'est pas un Anglais qui, lisant sa Bible, ne s'arrête au moins une fois dans sa vie, frappé de stupeur, pour se demander : « Qui suis-je ? »

A la faveur de ce vertige métaphysique, l'homme dépouille l'automate et retrouve l'animal humain dans sa spontanéité première. Ce don de recréer le monde, de ressusciter l'être primitif, les écrivains anglais l'ont plus que quiconque.

Un Anglais est assez candide pour écrire, par exemple, le poème de l'homme seul, *Robinson Crusoé* ; ou pour s'étonner de sa petitesse, *les Voyages de Gulliver* ; ou pour retrouver chez les animaux les lois de la société : *le Livre de la Jungle*. C'est la qualité du génie de briser le moule des idées toutes faites et des habitudes acquises pour nous remettre en face des conditions premières de la vie, comme si nous venions à peine de naître. Tout Shakespeare participe de ce don d'étonnement.

» La littérature anglaise de nos jours semble bien marcher dans cette voie traditionnelle. Chesterton, Wells, Bernard Shaw, que font-ils, sinon de nous placer en état de surprise en face de certaines notions sociales tellement vieilles que nous avons perdu leur signification et leur contrôle.

» S'inspirant de cette veine, M. Barrie s'est penché sur le problème des inégalités sociales. Dans *l'Admirable Crichton*, il a voulu nous montrer par suite de quelles nécessités ce principe est entré en application dans le monde. C'est une idée simple et qui ne devrait pas même être expliquée, mais justement il se trouve que c'est une de celles qui ont été le plus faussées. Le dogme de l'égalité règne dans les sociétés modernes qui semblent bâties sur des chimères. M. Barrie a résolu de dissiper ce mirage. Il l'a fait naïvement, non pas en opposant une théorie à une autre, mais par une leçon de choses.

» Le succès de la tentative a été complet. Pour ma part, en écoutant cette œuvre, j'ai éprouvé des sensations d'une nouveauté agréable. Vraiment notre théâtre français contemporain a épuisé ses formules...

» En attendant que vienne le novateur, avouons que c'est un véritable repos de se retremper dans une sensibilité étrangère, de suivre un auteur qui vous entraîne par des chemins non battus et dont les réactions ne sont pas celles d'un dramaturge du boulevard. Son inexpérience même, sa gaucherie, son dédain des habiletés scéniques auxquelles nous sommes peut-être trop sensibles, excitent davantage notre intérêt. »

M. André Antoine consacre dans *l'Information* quelques lignes seulement de sa chronique de la semaine à *l'Admirable Crichton*, mais pour reconnaître que la mise en scène en était colorée et que ce spectacle était, somme toute, fort agréable.

M. Régis Gignoux se demande, dans *le Figaro*, à quoi tient le succès persistant de *l'Admirable Crichton* sur les théâtres de langue anglaise :

« A son observation multipliée de la société britannique, aux innombrables traits de mœurs et de caractères qui ornent l'intrigue et la font vivre. Son Crichton est le maître d'hôtel solennel, pénétré de son importance, gardant sa place dans la noble famille — et toujours préoccupé, devant un problème, d'adopter la solution que choisirait un gentleman. Dans l'adaptation française, l'opposition est plus brutale ; elle devient plus amère et partant moins comique. M. Alfred Athis, cependant, y a dépensé sa clarté, son tact et sa sensibilité. »

Et M. Alfred Savoir, dans *Bonsoir*, félicite particulièrement M. Alfred Athis d'avoir adapté avec une intelligence remarquable, cette pièce essentiellement anglaise.

M. Benjamin Hue s'explique le vif succès que remporta toujours cette comédie par la nature fantaisiste, parfois fantasque, toujours curieuse du sujet. Aussi, dit-il dans *la Victoire*, doit-on se réjouir de ce que M. Alfred Athis ait respecté dans son adaptation et l'esprit et la forme du thème primitif en les mettant, néanmoins, l'un et l'autre, mieux en harmonie avec le tempérament français.

M Nozière constate également, dans *l'Avenir*, que M. Alfred Athis sut réussir un travail délicat en rendant ces quatre actes accessibles au public français, tout en leur conservant la saveur britannique.

Analysant ensuite ce qui marque la personnalité et le talent de J.-M. Barrie, il écrit :

« Il se plaît dans le domaine de l'irréel et il y trouve des sujets d'enseignement. Il ne moralise pas, il ne prêche pas. La conclusion se dégage d'elle-même, et l'auteur, au sourire narquois, n'a pas la prétention de nous l'imposer. Il se propose de nous amuser et se félicite, au surplus, de nous inciter pendant quelques instants à réfléchir. »

M. Paul Souday, dans *Paris-Midi*, constate que cette pièce a trouvé le meilleur accueil ; il en discute cependant la donnée, avec des arguments bien personnels :

« Il n'est pas si scandaleux, ni si étonnant que, dans une île déserte, un maître d'hôtel industrieux se tire mieux d'affaire que ses patrons. La civilisation a précisément ce bon effet de nous affranchir de certains travaux auxquels vaquent pour nous des auxiliaires que nous payons pour cela. Fût-il Shakespeare ou Newton, le maître de Crichton aurait pu, dans les mêmes conditions, se trouver également à sa merci, et ce subalterne en abuse lâchement. Nous sommes bien aises que l'arrivée d'un croiseur et le retour en Europe remettent les gens à leur place et les choses au point. L'état de nature, c'est la barbarie, contrairement à ce que paraît croire M. Barrie, disciple d'ailleurs inédit de Jean-Jacques, qui ne l'entendait pas dans ce sens grossièrement littéral.

M. Fernand Gregh (*Comœdia*) croit qu'on pourrait épiloguer pendant six mois sur tous les problèmes que soulève cette pièce :

« La position de la question y est bien anglo-saxonne : c'est le point de vue même de Robinson — Robinson, ce héros national, qu'on pourrait dire jailli, tout armé de sa carabine et de son parasol, du cerveau d'Albion.

» Mais les questions sont universelles. M. Barrie traite ici des origines de la société, du fondement de l'autorité, de la psychologie du chef, des rapports du manuel, de l'intellectuel, que sais-je ? C'est une pièce sur laquelle un Durkheim aurait pu écrire un volume. On l'entendra avec un vif plaisir, et on en discutera à perte d'haleine. »

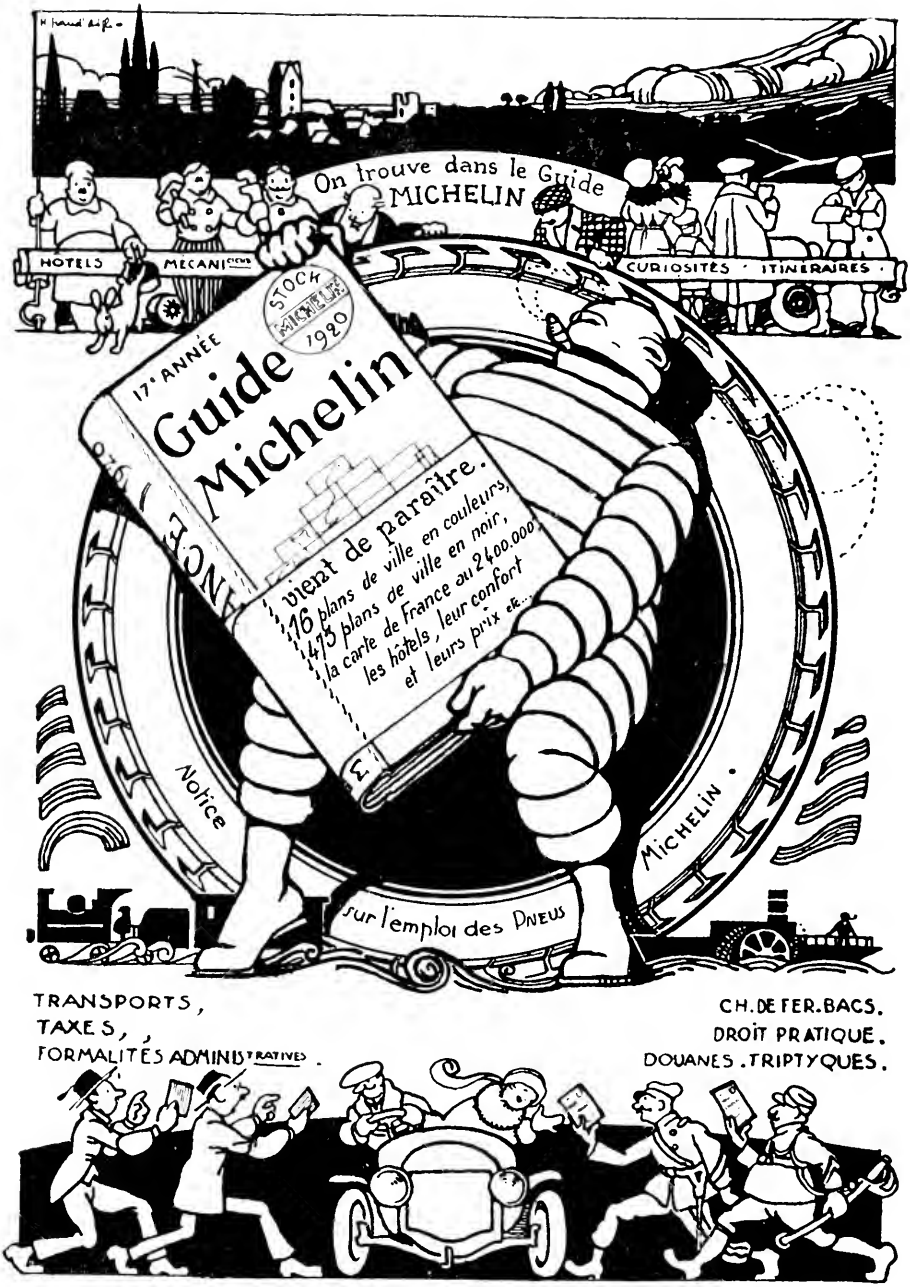
***

La mise en scène de *l'Admirable Crichton* fut d'un mouvement et d'une couleur extraordinaires. Il n'y a pas grand'chose à dire du premier et du quatrième acte, qui se passent dans un salon, à Londres. Mais le deuxième et le troisième, dans deux décors de M. Emile Bertin, ont fait la joie et l'amusement des yeux ; et M. Gémier, tout en surveillant le jeu de sa troupe, avait dû prendre plaisir à régler les effets de lumière et les bruits de coulisse de ces deux actes ; il y eut notamment, au deux, un coucher de soleil et un lever de lune qui donnèrent l'illusion de la nature, sur la plage où les vagues meurent et renaissent avec un bruit de soie.

A chaque rôle nouveau que joue M. Gémier, on a l'impression que ses qualités physiques le désignaient pour ce rôle plus que pour un autre, et cette impression se renouvelle chaque fois. Il a interprété Crichton avec une froideur digne, une correction impassible, une autorité, puis une mélancolie résignée qui ont donné à ce personnage une symbolique grandeur. Mlle Géniat, qu'on n'avait pas vue depuis quelque temps à la scène, a prêté à la fille de lord Loam sa distinction, son énergie et sa souplesse. Mmes Marie Samary, Germaine Risse, Mérane, MM. Vallée et Puylagarde formaient avec eux la tête d'une troupe dont l'ensemble était excellent.

GASTON SORBETS.

Le Directeur : RENÉ BASCHET. Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET.



En vente chez les Stockistes Michelin et chez les Libraires.

Prix : 7 francs.

LA PETITE ILLUSTRATION

THEATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by Pierre Chaine, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

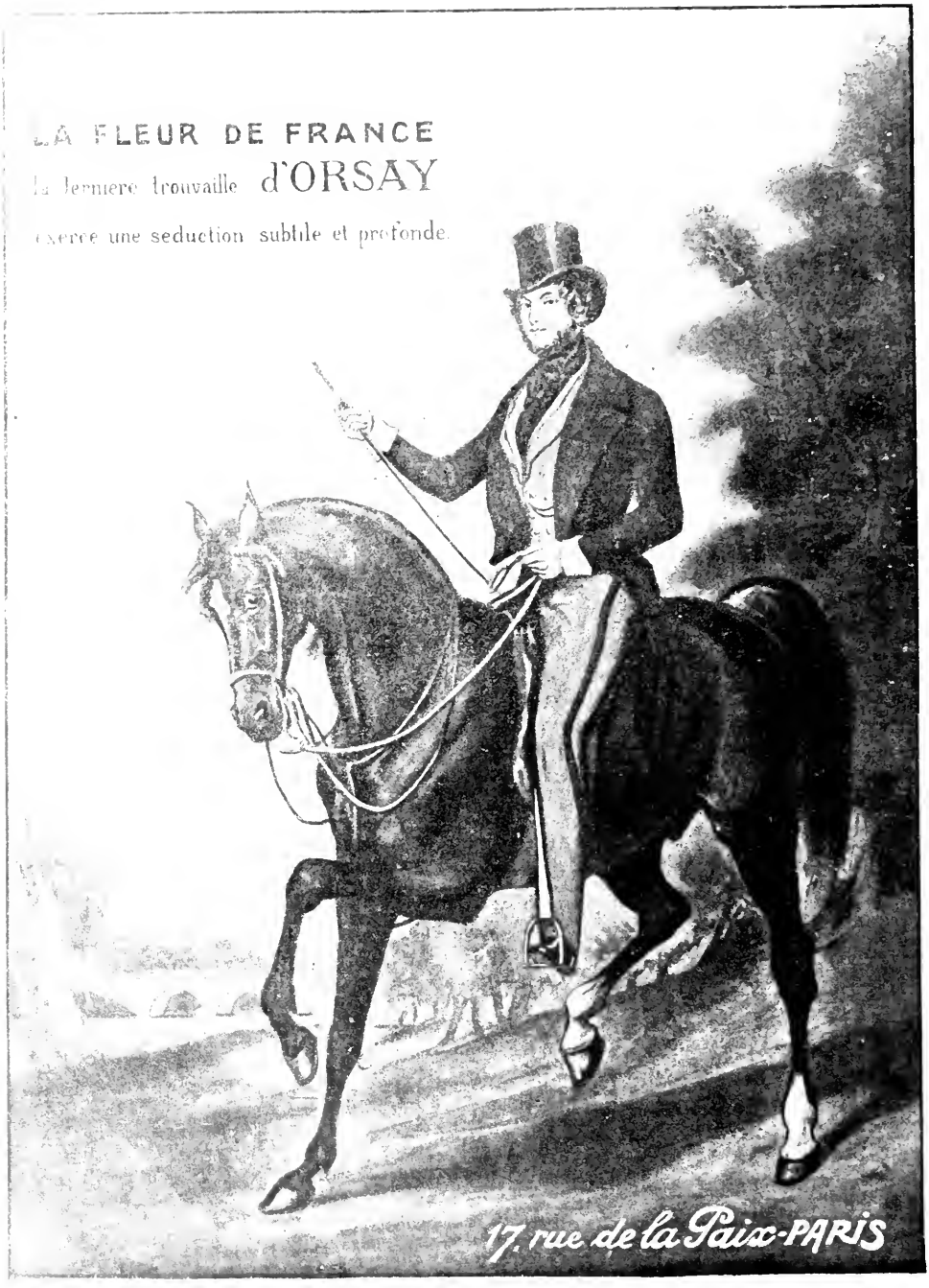
France et Colonies . . . 80 francs — Etranger. . . . . 100 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

LA FLEUR DE FRANCE

La derniere trouvaille d'ORSAY

exerce une seduction subtile et profonde.



17, rue de la Paix-PARIS

L'Étrange Aventure de M. Martin-Péquet

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par

PIERRE CHAINE

A MM. MAURICE BERNHARDT
ET VICTOR ULLMANN,

en témoignage de gratitude et de respectueuse sympathie,
je dédie cette pièce qui leur doit le jour.

PIERRE CHAINE,
15 juillet 1920.

M. PIERRE CHAINE

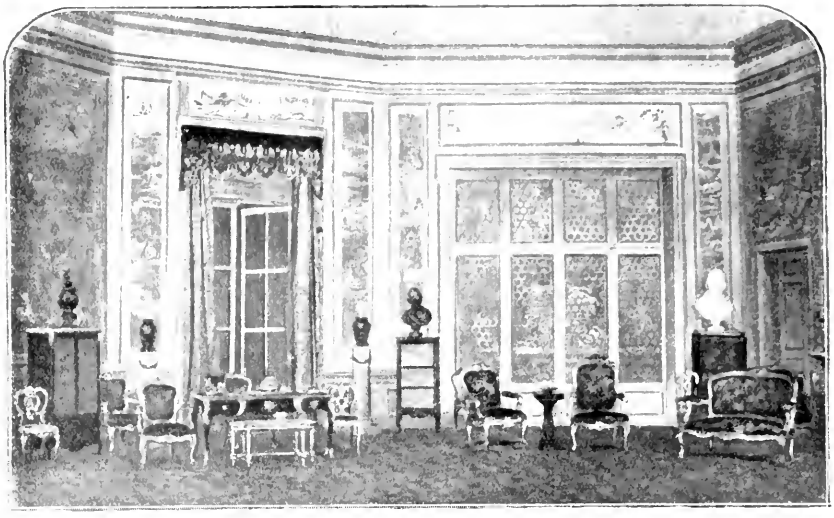
PHOT. SABOURIN (ANCIENNEMENT BERT)

PERSONNAGES

Martin-Péquet	MM. TARRIDE.	*Mme Martin Péquet*.....	Mmes MARGUERITE MORENO.
Cathabard	DECŒUR.	*Henriette*	VALMONT.
Bouvier	CHAMEROY.	*Rose*	BERTHE FUSIER.
Paul Rivet.....	R. WORMS.	*Madeleine*	THOMAS.
Ernest Thurbert.....	L. RICHARD.	*Mme Bouvier*.....	ARNOUX.
Léon	BELCOURT.	*Alice*.....	PAYEN.
Jules	GRÉGOIRE		
Un Consommateur.....	LANSON.	*Germain*	M. LAGARDE.

L'Étrange Aventure de M. Martin-Péquet *a été représentée pour la première fois le 27 mai 1920, au Théâtre Sarah-Bernhardt.*

Copyright by Pierre Chaine, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.



Le salon des Martin-Péquet, dans leur villa de Vaucresson.

L'ÉTRANGE AVENTURE DE M. MARTIN-PÉQUET

ACTE PREMIER

Le salon des Martin-Péquet dans leur villa de Vaucresson. Une grande baie au fond s'ouvre sur le parc. Une porte à gauche et une autre à droite. Ameublement ancien. Bibelots. Tapisseries. A droite un canapé; au milieu, une table à ouvrage encadrée de deux fauteuils, à gauche, une grande table-bureau.

Scène première

Mme BOUVIER, BOUVIER, GERMAIN

Au lever du rideau, Germain introduit M. et Mme Bouvier par la baie du fond.

GERMAIN. — Je vais prévenir madame. (Il sort.)

Mme BOUVIER, à mi-voix. — Tu me laisseras parler...

BOUVIER. — Pourquoi? Tu as peur que je gaffe?

Mme BOUVIER. — Non, mais il est bien naturel que je prenne la parole quand il s'agit de ma fille.

BOUVIER. — C'est ma fille aussi!

Mme BOUVIER. — Oui, mais tu n'es pas sa mère... Tu n'es que son père.

BOUVIER. — Ah! ça... c'est une raison.

Mme BOUVIER. — Si c'était un garçon, je m'inclinerais... je te laisserais le soin de son établissement.

BOUVIER. — C'est bon, parle... mais ne parle pas la première. Ce sont les Martin-Péquet qui ont eu l'idée de ce mariage... Laisse-leur faire les avances, et surtout n'ayons pas l'air d'y tenir.

Mme BOUVIER. — Je ne suis pas une enfant, je saurai défendre ma fille... J'ai failli la marier déjà trois fois...

BOUVIER. — Eh bien! tâche que cette fois-ci soit la bonne.

Mme BOUVIER. — Et, pour la dot, nous donnons dix-sept? combien? trois cent mille?

BOUVIER. — Tu es folle!... Il faut essayer de ne donner que deux cent mille... Madeleine est assez jolie pour nous économiser cent mille francs.

GERMAIN, rentrant. — Monsieur n'est pas là... Mais madame va descendre; elle prie monsieur et madame de l'excuser un moment.

BOUVIER. — Dites-lui de ne pas se presser... Et puis, vous seriez bien aimable, mon garçon, de vérifier de temps en temps si mon poney ne se détache pas.

GERMAIN. — Je vais le faire dételer et rentrer à l'écurie.

BOUVIER. — Non, ce n'est pas la peine, nous ne restons qu'un moment... Laissez-le attaché où il est, mais surveillez-le...

GERMAIN. — Bien, monsieur. Je vais prévenir le cocher.

Germain sort.

BOUVIER. — Nous avons peut-être eu tort de venir le matin.

Mme BOUVIER. — Pourquoi? C'est très normal à la campagne... Nous faisons une promenade en voiture dans la forêt de Marly; en passant à Vaucresson, nous nous arrêtons pour dire bonjour à des amis... ça n'a rien d'officiel et c'est très correct.

BOUVIER. — Bon, dans ce cas, je vais quitter un gant.

Mme BOUVIER. — Pourquoi?

BOUVIER. — Pour bien indiquer que ce n'est pas une visite, mais une simple causerie entre voisins.

Mme BOUVIER. — Tu crois qu'elle comprendra ?

BOUVIER. — Tant pis pour elle si cette nuance lui échappe. (Il marche de long en large.)

Mme BOUVIER. — Assieds-toi donc, tu ne tiens pas en place. Mets-toi là dans ce magnifique fauteuil Empire.

BOUVIER. — Non, tu exagères. C'est du Louis XIV.

Mme BOUVIER. — Est-ce que les meubles sont authentiques ?

BOUVIER. — Ma foi, ils en ont bien l'air!

Mme BOUVIER. — Et la tapisserie aussi ?

BOUVIER. — Pourquoi pas ? Il a les moyens de se payer du vrai... avec trois cent mille francs de rente au moins !

Mme BOUVIER. — Ça lui a rapporté d'être éditeur...

BOUVIER. — Et encore on prétend qu'il a été honnête.

Un temps.

Mme BOUVIER. — Alors, tout ça reviendra à son neveu ?

BOUVIER. — Evidemment, puisqu'il n'a pas d'enfant.

Mme BOUVIER. — Oui, mais, savoir si M. Rivet père consentira au mariage ?

BOUVIER. — Sois tranquille, c'est l'oncle qui décidera. Le père Rivet souscrira d'avance au choix des Martin-Péquet. C'est eux qui ont l'argent.

Mme BOUVIER. — Décidément, c'est un beau parti pour Madeleine.

BOUVIER. — Je pense bien... Le jeune Paul a toutes les qualités : fils unique et des espérances !

Mme BOUVIER. — Une seule chose m'inquiète : c'est son goût du plaisir, sa légèreté, son imprévoyance... Au lieu de perdre son temps à Paris, son intérêt serait d'être plus souvent ici auprès de sa tante. L'héritage est très important.

BOUVIER. — Ne crains rien. Si Madeleine devient sa femme, elle saura bien le diriger, le gouverner. Heum! attention...

Scène II

Mme BOUVIER, BOUVIER, Mme MARTIN-PEQUET

Mme MARTIN-PÉQUET, entrant. — Bonjour, monsieur Bouvier, bonjour, madame... Mon mari sera désolé d'avoir manqué votre visite... Il est sorti ce matin de très bonne heure.

BOUVIER. — Il a été tenté, comme nous, par cette belle matinée...

Mme BOUVIER. — Nous venons de Marly et nous n'avons pas voulu passer si près de chez vous sans vous dire bonjour.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Quel dommage que mon neveu ne soit pas là! Il aurait été si heureux...

Mme BOUVIER. — M. Rivet est encore à Paris?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Non, Paul est enfin arrivé hier soir, mais il est sorti à cheval. Ah ! il n'est pas souvent près de nous! Il va rentrer bientôt, j'espère... Je vous en prie, asseyez-vous et excusez-moi de vous avoir fait attendre.

BOUVIER. — Mais le temps ne nous a pas duré, nous avons admiré vos nouvelles acquisitions.

Mme BOUVIER. — M. Martin-Péquet a un goût si éclairé!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oui, il ne veut admettre dans le salon que des meubles de style. Quand il dirigeait sa maison d'édition, il ne s'occupait pas tant du style. Mais, depuis qu'il est retiré, il est devenu collectionneur par ennui, par désœuvrement... Il achète... il achète...

Mme BOUVIER. — Mon Dieu, quand on n'a pas d'enfants, on peut se permettre...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Voilà bien ce qu'il lui manque! des enfants! Ce sont les vrais bibelots pour meubler une maison! Malheureusement, ceux-là, on ne peut pas les acheter.

Mme BOUVIER. — N'ayez pas trop de regrets ; je n'ai qu'une fille et ce n'est pas agréable tous les jours !

BOUVIER. — Surtout les jours de piano!

Mme BOUVIER, foudroyant du regard son mari. — Mais pourquoi? Madeleine est une excellente pianiste.

BOUVIER, essayant de réparer. — Oui, mais quand elle travaille ses gammes...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Allons... Allons... vous êtes trop heureux de l'avoir!

BOUVIER. — Bien sûr: elle nous fait honneur... Elle est entourée, adulée... Des invitations continuelles...

Mme BOUVIER. — Elle est surmenée: aujourd'hui une garden-party, demain un bal... tout le monde l'invite... tout le monde se l'arrache.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Ça ne m'étonne pas... Elle est si gaie, si pleine d'entrain... A propos, madame Morton ne vous a parlé de rien?

Mme BOUVIER. — Au sujet de Madeleine?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oui, elle s'était chargée de vous pressentir...

Mme BOUVIER. — En effet, elle nous a parlé de M. Rivet... (A son mari.) Tu sais, l'autre jour, aux courses?

BOUVIER. — En effet... en effet.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Alors, qu'est-ce que vous en pensez?

Mme BOUVIER. — Vous savez, nous ne voulons faire aucune pression sur Madeleine.

BOUVIER. — Oui, nous voulons la laisser absolument libre.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Lui avez-vous demandé son avis?

Mme BOUVIER. — Je lui ai déjà parlé incidemment de M. Paul, avec toute la réserve qui s'imposait... Elle ne s'est pas montrée hostile... Non... mais vous comprenez... elle demandera à réfléchir... « à mieux connaître son prétendant »... Nous pouvons déjà l'appeler ainsi, n'est-ce pas?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mais ils se connaissent, ils ont joué ensemble autrefois.

BOUVIER. — Depuis, ils se sont perdus de vue... Il faudrait renouer connaissance.

Mme BOUVIER. — Si vous voulez, nous organiserons une première rencontre au Palais de Glace et, en patinant...

BOUVIER. — Ils rompront la glace...

M. et Mme Bouvier rient.

Mme MARTIN-PÉQUET. — C'est entendu, j'en parlerai à M. Martin-Péquet... Dites-moi, puisque nous sommes sur ce sujet, quelle dot pensez-vous lui donner ?

BOUVIER. — Heu... Cent cinquante mille francs.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Le père de Paul espérait davantage.

Mme BOUVIER. — Mais il y a de très belles espérances... Sa tante de Nice est très malade et c'est Madeleine qui héritera... Elle a aussi un oncle célibataire dont la santé est fragile...

Germain se présente sur le seuil de la baie.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce que c'est, Germain?

GERMAIN. — C'est le poney qui ne tient plus en place, il tire au renard, j'ai peur qu'il casse sa longe.

BOUVIER. — Détachez-le et faites avancer la voiture. Nous allons partir, ça le calmera.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Vous partez déjà?

Mme BOUVIER. — Nous reparlerons de tout cela plus à loisir.

BOUVIER. — Aujourd'hui, nous sommes venus en passant...

Mme BOUVIER. — Nous ne pensions pas aborder des sujets aussi graves.

GERMAIN, paraissant au fond. — La voiture est avancée.

BOUVIER. — Madame, mes hommages.

Mme BOUVIER. — Vous exprimerez bien nos regrets à M. Martin-Péquet.

Mme MARTIN-PÉQUET, sur le seuil de la baie. — C'est lui qui sera désolé.

BOUVIER. — Ne venez pas au soleil... Au revoir.

Mme MARTIN-PÉQUET, faisant des signes de main sur le perron. — Au revoir! à bientôt! bonne promenade... Merci!...

Elle rentre, traverse la scène et vient ouvrir la porte de gauche.

Scène III

Mme MARTIN-PEQUET, MARTIN-PEQUET

Mme MARTIN-PÉQUET, ouvrant la porte de gauche. — Ils sont partis; tu peux venir.

MARTIN-PÉQUET, entrant. — Ce n'est pas trop tôt. Alors, quoi de nouveau?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mais les Bouvier paraissent désireux de voir ce mariage aboutir. Seulement, ils ne donnent que cent cinquante mille francs de dot, tu sais.

MARTIN-PÉQUET. — L'essentiel, c'est que les jeunes gens se plaisent...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Nous avons combiné des rencontres en terrain neutre.

MARTIN-PÉQUET. — Tu ne trouves pas Paul encore bien jeune pour se marier?

Mme MARTIN-PÉQUET, regardant son mari d'un air de dédain. — Ce sont les maris jeunes qui font de beaux enfants. Ils n'ont pas eu le temps de se fatiguer.

MARTIN-PÉQUET. — C'est pour moi que tu dis ça? A t'entendre, on croirait que tu as épousé une loque, un débris. (Plaisantant.) J'avais trente ans, j'étais beau, j'avais à peine servi...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu ne vas pas me faire croire qu'avant ton mariage tu n'avais pas eu de liaison.

MARTIN-PÉQUET. — Des liaisons très honorables, je t'assure... très sages.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oh! assez, je t'en prie! pas de détails... Il me suffit de voir les résultats: un foyer sans enfants... Je le disais tout à l'heure à Mme Bouvier...

MARTIN-PÉQUET. — Alors, tu parles de ça à tout le monde?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Les Bouvier ne sont pas tout le monde.

MARTIN-PÉQUET. — Ça n'intéresse personne!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Quand on me demande si j'ai des enfants, j'ai bien le droit de répondre que nous n'en avons pas!

MARTIN-PÉQUET. — Oui, mais il y a la manière. Je ne veux pas qu'on croie que c'est de ma faute.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Et moi, je ne veux pas qu'on croie que c'est de la mienne.

MARTIN-PÉQUET. — Ma chère, les hommes ne sont pas stériles, ce sont les femmes. Si on t'entendait, tu ferais supposer des choses!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce que tu veux, c'est plus fort que moi, je ne peux pas me résigner à notre solitude. Il faut que je m'en prenne à quelqu'un: ça me soulage!

MARTIN-PÉQUET, venant s'asseoir près d'elle. — Tu sais bien que j'en souffre autant que toi.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Dire qu'en nous mariant, nous avions pris un grand appartement avec trois chambres de trop pour ne pas avoir à déménager tout de suite!

MARTIN-PÉQUET. — C'est sûrement ça qui nous a porté malheur!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Si seulement nous avions eu un petit garçon!

MARTIN-PÉQUET. — Ou une petite fille!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Ou les deux!

MARTIN-PÉQUET. — Songe que nous avons Paul. Un neveu, c'est presque un fils.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oui, pour un homme, ça peut suffire, mais, vois-tu, pour une femme, la maternité... c'est autre chose. On ne peut pas nous donner le change...

MARTIN-PÉQUET. — C'est vrai, c'est très vrai... mais qu'y faire?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Et puis, mon neveu, il n'est jamais là, on ne le voit jamais.

MARTIN-PÉQUET. — Je comprends qu'il préfère aller à Paris s'amuser avec ses amis.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Il pourrait tout de même penser un peu plus souvent à nous.

MARTIN-PÉQUET. — Que veux-tu? il est jeune. Allons, chasse le cafard... Voilà Paul.

Scène IV

LES MÊMES, PAUL

PAUL, venant du jardin. — Bonjour, ma tante, bonjour, parrain!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Viens m'embrasser, mon petit! Alors, cette fois, nous te gardons, tu restes avec nous toute la semaine?

PAUL, après avoir embrassé sa tante. — Ah! non, c'est impossible, il faut que je reparte demain.

MARTIN-PÉQUET. — Tu ne peux pas t'arranger pour rester un peu plus?... Tu nous laisses toujours seuls.

PAUL. — J'ai un rendez-vous.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Si tu as un rendez-vous, fais venir cette personne.

PAUL, riant. — Oh! non, ma tante, ce ne serait pas convenable; mais, tiens, la semaine prochaine, je viendrais, je te le promets.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu dis toujours la semaine prochaine.

MARTIN-PÉQUET, maintenant. — Laisse-le donc, il viendra quand il voudra. (A Paul.) Tu as fait une bonne promenade?

PAUL. — Délicieuse! Devinez qui j'ai rencontré dans les bois de Versailles?

MARTIN-PÉQUET. — Louis XIV?

PAUL. — Non, les Bouvier qui sortaient d'ici. C'est M. Bouvier qui conduisait, le poney tilait comme un zèbre.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Ils se sont arrêtés? Vous avez causé?

PAUL. — Oui, nous avons fait route un moment ensemble. Je ne sais pas ce qu'avait Mme Bouvier, jamais elle n'a été si aimable. « Monsieur Rivet, comme vous êtes galant! Quel beau cavalier vous faites, monsieur Rivet! Je voudrais bien avoir un fils comme vous, monsieur Rivet! » J'en étais gêné.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Eh bien! ça te fera une bonne belle-mère.

MARTIN-PÉQUET. — Ah! oui, comme belle-mère... je crois qu'elle sera un peu là.

PAUL. — C'est sérieux, alors, ça tient toujours, ce projet de mariage?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Plus que jamais! Est-ce que Madeleine te fait peur?

PAUL. — Madeleine, non, mais c'est le mariage.

MARTIN-PÉQUET. — Il faudra bien y arriver un jour ou l'autre.

PAUL. — Le plus tard possible!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mais c'est que ton père n'est pas de cet avis... J'ai encore reçu une lettre de lui hier... Nous ne voulons t'imposer personne... choisis qui tu voudras, mais choisis.

PAUL. — Alors, il faut absolument que je sois mangé? On me laisse juste le choix de la sauce?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Plains-toi! Madeleine est une jolie fille, extrêmement distinguée, cultivée, intelligente...

PAUL. — Je ne dis pas non, mais je ne veux pas me marier. On ne peut pas marier les gens malgré eux? C'est défendu par la loi.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oui, mais quand ils sont raisonnables, les jeunes gens comprennent qu'on les aime et qu'on veut leur bien. Pour ta santé, pour ta situation, pour ton bonheur à venir...

PAUL. — Ma tante, chaque fois que je viens ici, on me parle mariage. Ce n'est pas le moyen de m'attirer ni de me retenir.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Paul, tu me fais de la peine.

PAUL. — Ma tante!

MARTIN-PÉQUET, à sa femme. — Tu permets? J'ai un mot à lui dire. (A Paul.) Viens par ici, toi. (Il entraine dans un coin.) Tu ne veux pas te marier, c'est que tu as une liaison, un attachement particulier. Il vaut mieux me dire la vérité.

PAUL. — Non, parrain, pas d'attachement particulier... Je vais de l'une à l'autre, mais c'est très attachant tout de même.

MARTIN-PÉQUET. — Oui, je te comprends... Cependant, en principe, tu as bien l'intention de te marier un jour?

PAUL. — Oh! ça, oui, c'est bien mon intention... J'y pense souvent. Je me dis tous les jours: « Profites-en tant que tu n'es pas marié! »

MARTIN-PÉQUET. — Alors, pourquoi n'acceptes-tu pas de te marier « en principe ». Ça n'engage à rien et ça ferait plaisir à tout le monde.

PAUL. — Oh! en principe, je veux bien!

MARTIN-PÉQUET, à sa femme. — Ça y est! Il s'est laissé convaincre, il veut bien essayer... à condition qu'il puisse se retirer librement si Madeleine ne lui convient pas.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mais bien entendu... Ça n'engagera personne.

MARTIN-PÉQUET. — Là, tu vois!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Il est question de vous faire rencontrer au Palais de Glace.

PAUL. — Je ne demande pas mieux. Nous avons besoin de refaire connaissance. La Madeleine que j'ai connue était une gosse avec des jupes courtes.

MARTIN-PÉQUET. — La gosse a grandi, mais pas les jupes...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Surtout ne fais pas comme nous... Ne t'installe pas dans un grand appartement... Les chambres restent vides... Les enfants ne viennent pas...

Germain est entré.

MARTIN-PÉQUET, l'interrompant. — Hortense! Je t'en prie! (A Germain.) Qu'est-ce que c'est?

GERMAIN. — C'est un monsieur qui veut voir monsieur. Je l'ai fait entrer à côté dans le fumoir.

MARTIN-PÉQUET, prenant la carte qu'on lui tend. — Ah! oui, c'est le monsieur qui m'a téléphoné tout à l'heure... Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Nous allons te laisser la place. (Elle sort derrière Germain.) Ne sois pas trop long. Nous avons aujourd'hui un soufflé. C'est un plat qui n'attend pas.

PAUL. — Oh! oui. C'est très mauvais quand c'est dégonflé!

MARTIN-PÉQUET. — Sois tranquille. Je vais expédier cet individu en cinq sec et je vous rejoins.

Une fois seul, il va encore jeter un coup d'œil à la carte, puis se dirige vers la porte du fumoir.

Scène V

MARTIN-PEQUET, CATHABARD

MARTIN-PÉQUET, ouvrant la porte. — Voulez-vous entrer, monsieur? (Cathabard entre silencieusement. Il est proprement mis, mais ses habits sont rapés.) Donnez-vous la peine de vous asseoir.

CATHABARD. — Merci.

MARTIN-PÉQUET. — Je vous écoute.

CATHABARD. — Monsieur Martin-Péquet?

MARTIN-PÉQUET. — C'est moi, oui, monsieur; de quoi s'agit-il?

CATHABARD, mystérieusement. — Sommes-nous suffisamment isolés dans ce salon?

MARTIN-PÉQUET. — Comment?

CATHABARD. — Personne ne peut nous entendre?

MARTIN-PÉQUET. — Mais non, monsieur, vous pouvez parler. Personne que moi ne peut vous entendre.

CATHABARD. — Alors il n'y a personne à côté dans le fumoir?... Parce que je vous préviens, on y entend tout ce qui se dit... Ainsi quand vous avez dit: « Je vais expédier cet individu... »

MARTIN-PÉQUET. — Mais... vous avez mal compris. En tout cas, ce n'est pas de vous que je parlais. Pour plus de sécurité, je vais tirer la portière. Là, maintenant, vous pouvez être rassuré. Rien ne transpirera de notre entretien... De quoi s'agit-il?

CATHABARD, s'asseyant. — C'est une affaire qui vous concerne... une fâcheuse affaire.

MARTIN-PÉQUET. — Vous m'étonnez... je ne vois pas...

CATHABARD. — Cherchez dans votre passé...

MARTIN-PÉQUET. — Écoutez, monsieur, si vous avez quelque chose, même de désagréable, à me dire, dites-le tout de suite, je préfère cela...

CATHABARD. — Soit, voulez-vous prendre connaissance de ceci?

Il lui tend un papier bleu.

MARTIN-PÉQUET. — C'est une assignation! Vous êtes huissier?

Martin-Pequet. Cathabard.

Cathabard. — *Voulez-vous prendre connaissance de ceci?*

CATHABARD. — Non pas... non pas : c'est un simple projet que je vous communique officieusement avant de le confier à Me Plumet. Lisez, je vous prie.

MARTIN-PÉQUET, cherchant vainement son lorgnon. — Voulez-vous lire vous-même, je n'ai pas mon lorgnon.

CATHABARD, lisant. — « L'an mil neuf cent vingt et le... A la requête de Mademoiselle Marie Rocher... »

MARTIN-PÉQUET, retrouvant son binocle. — Ah! voilà! (Il lit.) « Laquelle fait élection de domicile et constitution d'avoué en l'étude et la personne de Me Plumet, avoué près le tribunal civil de la Seine, Je, Célestin-Apollinaire-Hilarion Bonamy, huissier soussigné, ai donné assignation à M. Placide-Henri Martin-Péquet, demeurant à Vaucresson, où étant et parlant à une personne à son service... etc., etc... (très net) Aux fins : Par les motifs qui vont être déduits et par application de l'article 340 du Code civil d'ouïr dire le susnommé (De plus en plus net.) qu'il sera déclaré être le père de la requérante et ce, avec toutes ses conséquences juridiques. S'ouïr le susnommé condamner en tous dépens. Sous toutes réserves utiles... » Alors, en français, cela veut dire que cette demoiselle prétend que je suis son père.

CATHABARD. — Oui, monsieur Martin-Péquet, et elle offre de le prouver.

MARTIN-PÉQUET, riant. — Mais, mon pauvre monsieur, je n'ai jamais eu d'enfant! ni bâtard, ni légitime!

CATHABARD. — En êtes-vous bien sûr?

MARTIN-PÉQUET. — Oh! On me l'aurait dit... Non, croyez-moi, vous avez été victime d'un fumiste.

CATHABARD. — C'est impossible, monsieur, j'ai les preuves...

MARTIN-PÉQUET. — Prouvez mieux vos informations, et vous reconnaîtrez que votre déplacement était inutile... (Il se lève.) Je regrette de n'avoir pas plus de temps à vous accorder...

CATHABARD, toujours assis. — Vous préférez peut-être que je revienne demain?

MARTIN-PÉQUET. — Demain? Pour quoi faire?

CATHABARD. — Demain ou un autre jour, quand vous aurez le temps d'examiner mon dossier et d'écouter mes explications.

MARTIN-PÉQUET. — Alors vous persistez?

CATHABARD. — Mon Dieu, monsieur, ce n'est pas la première affaire de ce genre que je traite, et vous pensez bien que je n'ai pas risqué une pareille démarche sans posséder une certitude.

MARTIN-PÉQUET. — D'abord, qui êtes-vous? D'où venez-vous?

CATHABARD. — Je vous ai fait passer ma carte : Antoine Cathabard, docteur en droit, agent d'affaires. — Recherche d'héritage et de paternité... 3, impasse Molley.

MARTIN-PÉQUET. — Eh bien! monsieur Antoine Cathabard, si vous arrivez à me prouver que je suis le père de...

CATHABARD. — Il me sera facile de prouver, par de justes témoignages et d'authentiques documents, qu'à l'époque de la conception vous viviez avec la mère de cette jeune fille.

MARTIN-PÉQUET. — Et ces témoignages, ces documents?

CATHABARD. — Par un concours heureux de circonstances, ils sont en notre possession.

MARTIN-PÉQUET, s'asseyant. — Ça, par exemple!

CATHABARD. — Si vous le désirez, je peux, dès à présent, vous donner connaissance de quelques-uns. (Il fouille dans ses dossiers.) Bien entendu, tout cela remonte avant votre mariage.

MARTIN-PÉQUET, baissant la voix. — Avant mon mariage, je n'ai jamais eu qu'une liaison un peu suivie.

CATHABARD. — Avec une fleuriste?

MARTIN-PÉQUET, étonné. — En fleurs artificielles, oui.

CATHABARD. — Mlle Marthe Rocher?

MARTIN-PÉQUET. — Marthe... oui... J'avais oublié son nom de famille... (Cherchant.) Rocher? Rocher, oui, en effet.

CATHABARD. — Vous vous êtes séparés à l'amiable quelques mois avant votre mariage et vous l'avez complètement perdue de vue?

MARTIN-PÉQUET. — Oui, il était convenu que nous cesserions d'exister l'un pour l'autre. Elle a tenu parole, jamais je n'ai eu de ses nouvelles.

CATHABARD. — Par pure délicatesse... car, huit mois à peine après vos adieux, elle était mère d'une petite fille.

MARTIN-PÉQUET. — Allons donc! Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas averti?

CATHABARD. — Elle avait donné sa parole, vous l'avez dit vous-même. C'était une âme délicate et résignée. Vous étiez fiancé. Un bel avenir vous était promis. Elle n'a pas voulu briser votre vie. Avec l'argent dont vous l'aviez généreusement dotée lors de la rupture, elle a ouvert, à New-Castle, un petit magasin de fleurs...

MARTIN-PÉQUET. — Ah! oui, je me souviens... C'était son rêve d'être établie... Et aujourd'hui, qu'est-elle devenue?

CATHABARD. — Elle est morte... elle est morte quand l'enfant avait deux ans. Voici l'acte de décès de la mère. Voici l'acte de naissance de la fille établi à la paroisse Saint-Paul de New-Castle.

MARTIN-PÉQUET. — Voyons. (Il lit.) C'est de l'anglais.

CATHABARD, cherchant dans sa serviette. — Voici la traduction.

MARTIN-PÉQUET. — Inutile... Oui... A cette date-là j'étais en Italie, huit mois après notre séparation...

CATHABARD. — Voici encore des lettres... documents irréfutables...

MARTIN-PÉQUET. — Oui, des lettres de moi... des lettres d'elle... Pauvre petite... Je vous demande pardon, mais tout ce passé, ce qui pour vous n'est qu'un document devient pour moi une relique... une relique de ma jeunesse...

CATHABARD. — Voici une photographie où vous êtes tous les deux avec la date derrière et une dédicace. (En lui en présentant une.) « A mon petit Toto adoré. »

MARTIN-PÉQUET. — Oui, Toto, c'était moi... Comme c'est loin... comme la mode a changé... Et moi donc!... J'ai peine à me reconnaître...

CATHABARD. — Voulez-vous garder cette photographie?

MARTIN-PÉQUET. — Non, je l'oublierais dans une poche... je risquerais de bouleverser mon ménage...

CATHABARD. — Oui, oui, je comprends parfaitement la situation. C'est même ce qui m'a décidé à faire cette démarche. La révélation de cette paternité serait inopportune. Il ne faut pas que Mme Martin-Péquet soupçonne l'existence de votre enfant.

MARTIN-PÉQUET. — Mon enfant!... Non, c'est impossible! Je ne peux pas me faire à cette idée, c'est plus fort que tous les raisonnements. Je ne peux pas admettre cette paternité qui ne se démontre qu'à coups de documents!

CATHABARD. — Votre état d'esprit ne me surprend pas : être informé qu'on a eu un enfant il y a vingt ans, c'est à peine être père. Mais les preuves sont là et, de toutes manières, l'affaire est plaidable. Notez que je ne demande qu'à vous éviter un scandale, et si...

MARTIN-PÉQUET. — Enfin, monsieur, voyons, que me proposez-vous?

CATHABARD. — Monsieur Martin-Péquet, je viens en médiateur. Ma fonction à moi, c'est d'accommoder la loi avec les mœurs, de concilier les intérêts, de faciliter les accords. Certains clients s'en sont tirés avec une petite somme, 10, 15, 20,000 francs, contre la restitution de tous les documents compromettants. C'est ce que je vous propose. (Un temps.) A moins que vous préfériez courir les risques d'un procès...

MARTIN-PÉQUET, après un temps. — Vous êtes d'accord avec votre cliente?

CATHABARD. — Mon Dieu... La jeune fille ignore encore qu'elle a un père. J'ai voulu vous voir d'abord pour éviter les indiscrétions... D'ailleurs, je me charge de faire accepter par votre enfant les conditions que nous aurons arrêtées ensemble...

MARTIN-PÉQUET, pesant ses mots. — Si je comprends bien, monsieur, vous avez trouvé là une occasion d'exploiter... à votre profit...

CATHABARD. — Oh! monsieur, vous me froissez... Je n'ai pas pensé à faire une affaire : j'ai simplement trouvé injuste que cette jeune fille restât pauvre, alors qu'il vous est facile à vous, son père, de lui porter secours sans que d'ailleurs votre fortune soit compromise. Pour une vingtaine de mille francs...

MARTIN-PÉQUET. — 20,000 francs? C'est le chiffre auquel vous m'avez taxé?

CATHABARD. — Pas plus... Seulement il faut le dire vite, afin de ne pas laisser à cette jeune fille le temps de réfléchir, ni de consulter ailleurs. (Il ferme sa serviette.) Si vous le permettez je lui ferai part aujourd'hui de nos propositions et je vous apporterai demain sa réponse. (Il se dispose à prendre congé.)

MARTIN-PÉQUET. — Attendez, attendez! Vous allez un peu vite. J'ai besoin de reprendre mon sang-froid, vous me prenez là à l'improviste, je suis encore sous le coup de la surprise.

CATHABARD. — Réfléchissez, prenez votre temps...

MARTIN-PÉQUET. — Alors vous croyez... Enfin... Il serait possible que j'aie un enfant? Une fille de vingt ans! Quelle est sa situation actuelle?

CATHABARD. — Mademoiselle votre fille est, je crois, ouvrière dans un atelier parisien.

MARTIN-PÉQUET. — Sa conduite? Elle est sage... honnête?

CATHABARD. — J'avoue ne m'être pas préoccupé de la question. En quoi cela peut-il vous intéresser?

MARTIN-PÉQUET, après un temps et très grave, consultant la carte de visite. — Monsieur... Cathabard, si j'ai une fille dont je puisse ne pas rougir, je ne la renierai pas. Et si malheureusement il est déjà trop tard pour la protéger contre les tentations, j'assurerai au moins son avenir.

CATHABARD, très ennuyé. — Très bien monsieur! Bravo! J'avoue que je ne m'attendais pas à cette explosion de paternité. Mes clients d'habitude étaient surtout pressés de prévenir le scandale. J'avais jugé que vous-même...

MARTIN-PÉQUET. — Vous m'aviez mal jugé, monsieur Cathabard, voilà tout.

CATHABARD. — Pourtant, réfléchissez, ne cédez pas inconsidérément à un mouvement généreux... Envisagez l'avenir, les complications possibles... J'estime qu'avec un secours en argent vous remplissez tout votre devoir. C'est la suite de votre liaison que vous liquidez. Un point, c'est tout.

MARTIN-PÉQUET. — Non, monsieur Cathabard. Les hasards de la vie ont amené cette rencontre. Si cette enfant est vraiment ma fille, je ne passerai pas mon chemin en détournant la tête. Je ne me croirai pas quitte en lui jetant une aumône anonyme. Vous allez nous ménager une entrevue. Je veux la connaître... Je la jugerai moi-même.

CATHABARD, très vivement. — Pardon... c'est que... je n'avais pas prévu... Il faut que je la consulte à ce sujet.

MARTIN PÉQUET. — Non! Il ne faut pas qu'elle soit prévenue. Je ne veux pas qu'elle sache qui je suis.

CATHABARD. — C'est très délicat pour moi ce que vous demandez là. Si je vous mets en rapports...

MARTIN-PÉQUET. — Ne craignez rien pour vos honoraires. Vous n'y perdrez pas. Dites-moi seulement où je puis la voir...

CATHABARD. — Avant de vous répondre, j'aurais besoin d'un renseignement. Si vous permettez, j'irai téléphoner...

Il se lève comme pour sortir.

MARTIN-PÉQUET. — Mais vous pouvez téléphoner d'ici : l'appareil est à votre disposition.

CATHABARD. — Je ne sais si je puis... le secret professionnel...

MARTIN-PÉQUET. — Qu'à cela ne tienne, je vais vous laisser seul un moment. Vous me rappellerez quand vous aurez fini...

CATHABARD. — Ce ne sera pas long... dans une minute nous serons fixés. Je vous remercie.

Cathabard prend l'appareil. Martin-Pequet sort dans le jardin.

Scène VI

CATHABARD, seul.

CATHABARD. — ... Allô ... Trudaine 4-42 ... Oui, mademoiselle. (Il jette un regard circonspect autour de lui.) C'est toi, Ernest? Oui, c'est moi... (Bas.) Ça marche, ça marche trop bien... Il veut voir sa fille... Qu'est-ce qu'il faut faire? Lui trouver une fille? Vrai, tu pourrais lui trouver ça, toi, une fille? D'ici à demain? une gosse à qui on ferait la leçon... Oui, on en tirera toujours quelques billets... Non, c'est le même risque... Ça va, à tout à l'heure! (Il raccroche. Appelant.) Monsieur Martin-Péquet, je suis à votre disposition.

Martin-Péquet reparaît aussitôt.

Scène VII

CATHABARD, MARTIN-PEQUET

MARTIN-PÉQUET. — Voulez-vous me permettre une seconde? (Entr'ouvrant la porte de droite.) Mettez-vous à table, vous pouvez commencer, je reviens de suite. (A Cathabard.) Eh bien, qu'avez-vous décidé?

CATHABARD. — Voilà ce que je vous propose. Je sais où elle prend ses repas, un petit mastroquet de la rue Tholozé. Une maison rouge... Ernest Thurbert.

MARTIN-PÉQUET. — Je trouverai.

CATHABARD. — Vous pourriez venir à l'heure du déjeuner, je vous la montrerais. Nous nous installerons à une table voisine, vous pourrez l'observer tout à votre aise.

MARTIN-PÉQUET. — Quand? demain?

CATHABARD. — Si vous voulez.

MARTIN-PÉQUET. — Entendu pour demain. Où vous trouverai-je?

CATHABARD. — Au restaurant, vers onze heures et demie.

MARTIN-PÉQUET. — Soit. Vous dites rue Tholozé, une maison rouge?

CATHABARD. — A gauche en montant.

MARTIN-PÉQUET. — Eh bien! à demain! Onze heures et demie.

CATHABARD. — Avant de prendre congé, permettez-moi de vous dire combien je me félicite d'avoir rencontré un homme de cœur aussi droit, d'un esprit aussi large, d'une intelligence aussi loyale...

MARTIN-PÉQUET, l'interrompant. — Assez, assez, monsieur Cathabard. Je fais mon devoir, voilà tout. Et même un devoir qui, s'il me bouleverse un peu, ne me paraît pas du moins désagréable. Je n'ai jamais eu d'enfant. C'était pour moi un très grand regret. Toute mon affection s'était reportée sur mon neveu. A cinquante-deux ans, un enfant me vient, pas tout à fait dans les conditions que j'aurais désirées, mais enfin, n'est-ce pas, c'est mon enfant tout de même. Est-elle jolie?

CATHABARD. — Vous verrez, je crois que vous en serez fier.

MARTIN-PÉQUET. — Est-ce qu'elle me ressemble un peu?

CATHABARD. — Elle tient des deux, du père et de la mère.

MARTIN-PÉQUET. — On dit que les filles tiennent du père.

CATHABARD. — Les yeux et le bas de la figure, c'est tout à fait vous.

MARTIN-PÉQUET, tout en marchant vers la porte. — Vraiment? Nous verrons ça demain. Comment s'appelle-t-elle déjà? Son petit nom?

CATHABARD. — Heu... Marie...

Sur la porte.

MARTIN-PÉQUET. — Ah!

CATHABARD. — Au revoir, monsieur.

MARTIN-PÉQUET. — A demain. Par ici, monsieur. Germain, reconduisez. (Seul.) Quelle aventure!

Scène VIII

Mme MARTIN-PEQUET, MARTIN-PEQUET

Mme MARTIN-PÉQUET, entrant par la porte de droite. — Le soufflé sera complètement brûlé. (A son mari.) Eh bien! il est parti, ce monsieur? Ce n'est pas trop tôt. Qu'est-ce qu'il te voulait?

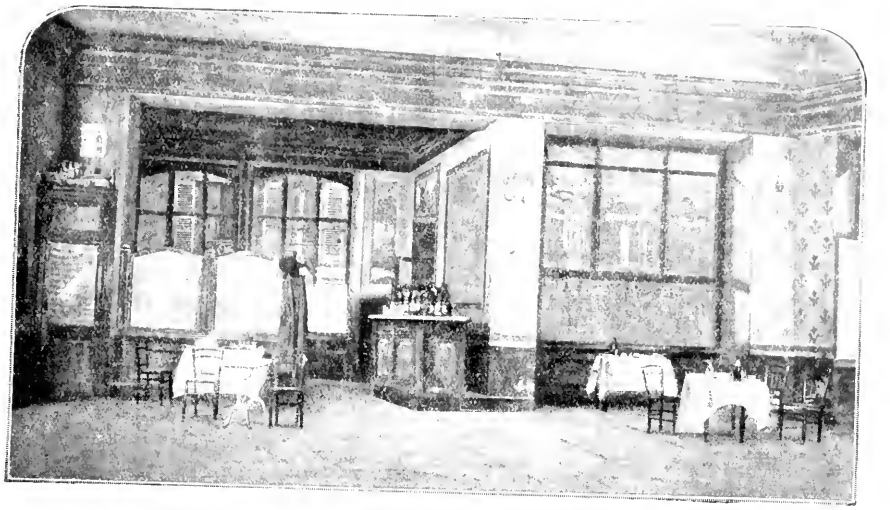
MARTIN-PÉQUET. — Un raseur! Il demandait mon concours pour l'Œuvre des Enfants assistés. Je m'en suis tiré avec un louis.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu ne t'es pas fendu. Toi qui n'as justement pas d'enfant!

MARTIN-PÉQUET, éclatant. — Pas d'enfant! Ah! non, c'est fini cette plaisanterie! A partir d'aujourd'hui, je ne la tolérerai plus. J'en ai assez, entends-tu?

Mme MARTIN-PÉQUET, levant les bras au ciel. — Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a! Il devient fou!

MARTIN-PÉQUET, la suivant en gesticulant. — Pas d'enfant! Ah! la la!... C'est trop fort!... Je savais bien, moi, que ce n'était pas de ma faute!



Une arrière-salle de restaurant, rue Tholozé, à Montmartre.

ACTE II

Une arrière-salle de restaurant chez un bistrot, séparée de la salle du restaurant par une cloison à mi-hauteur. Cette cloison est interrompue pour laisser un passage entre elle et la caisse-comptoir, d'où la caissière peut surveiller les deux salles. Porte à droite qui ouvre sur la rue. Porte à gauche qui communique avec l'office. A gauche, second plan, cabine téléphonique. Entre les deux, un guichet de service pour faire passer les plats. Tables encombrées de vaisselle, de raviers, de piles de serviettes, etc. A travers les vitres, on aperçoit la terrasse du café et la rue Tholozé.

Scène première

Au lever du rideau, JULES, dans le costume traditionnel du garçon de café, ROSE.

ROSE chante, dans l'office.

Il est parti sans un sanglot,
Il est parti sans une larme!...

JULES. — Rose! (Un temps.) Hé, Rose!

ROSE, passant sa tête au guichet. — Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Jules? Vous ne pouvez donc pas vous passer de moi?

JULES. — Et les serviettes?

ROSE. — Les v'là. (Elle entre, portant une pile de serviettes.) C'est les mêmes qu'hier, avec un peu d'amidon pour cacher les taches. La blanchisseuse a pas voulu livrer sans argent...

JULES. — Quelle purée!... Et Léon qui ne revient pas! J'en ai assez de faire le turbin à moi tout seul!

ROSE, riant stupidement. — M. Léon est sorti prendre un verre avec un de ses amis... il n'aime pas le vin d'ici..

JULES. — Heureusement pour le patron!

ROSE. — Ça c'est vrai qu'il boit bien... Mais que voulez-vous? quand on a des chagrins d'amour!

JULES. — Il est amoureux?

ROSE. — Vous ne le saviez pas?

JULES. — Non... De qui?

ROSE. — Mais qu'est-ce que vous avez donc dans les yeux? Vous n'avez pas vu qu'il est amoureux de moi?

JULES. — Eh bien! on dirait pas. Il vous engueule tout le temps!

ROSE. — Justement, c'est pour me plaire... Il me charrie, il me bouscule... il sait que j'aime ça... Et puis ça prouve qu'il est jaloux.

JULES. — Jaloux de qui?

ROSE. — Du patron. Le patron aussi a un béguin pour moi.

JULES. — Le patron aussi!

ROSE. — Mais oui! Seulement il est timide... il n'ose pas me le dire...

JULES. — Alors... il n'y a plus que moi ici?...

ROSE. — Oh! vous! si je voulais... (Apercevant Léon à travers les vitres.) V'là Léon! faut pas qu'il nous trouve ensemble... Je vais lui chercher ses pots de crème à c't' amour... (Elle se sauve à l'office.)

JULES. — Ben vrai! faut croire qu'on se connaît pas soi-même!

Scène II

JULES, LEON

LÉON, entrant. — Le patron est pas rentré du marché?

JULES. — Non, pas encore!

LÉON, prenant un tablier. — Je me demande un peu ce qu'il va faire au marché, pour les clients qui viennent!

JULES. — Il y en a pas bésef, ni des pourboires non plus.

LÉON. — Si c'était pas que j'aime ma tranquillité, j'y resterais pas longtemps chez le Thurbert. (Il se verse un verre de vin.) Il sait même pas choisir ses vins... Son Graves n'est pas buvable!

Il boit.

ROSE, arrivant avec les plats de crème sur un plateau. — A votre santé, monsieur Léon.

LÉON, furieux. — Vous savez bien, espèce de vieille taupe, que je vous ai défendu une fois pour toutes de souiller mes yeux de votre présence!

ROSE. — Ne faites pas le méchant. Je vous apporte vos petits desserts...

LÉON, lui prenant le plateau des mains. — Donnez-moi ça, vous allez faire tourner la crème!

ROSE, tendrement. — Et vous, vous me ferez tourner en bourrique, si vous continuez, petit coquin!

Elle retourne à l'office.

LÉON. — C'est plus fort que moi, rien que de la voir ça me fait mal au cœur... Ça y est, je ne pourrai pas déjeuner ce matin.

JULES, blaguant. — C'est bon! C'est bon, vous cachez votre jeu... elle ne vous déplait pas tant que ça, cette brave Rose!

Rose reparaît avec des assiettes.

LÉON. — Rose! c'est sale! c'est répugnant! Et ça porte un nom de fleur! Allez récurer vos chaudrons, vieille toupie!

Il lui prend des mains sa pile d'assiettes.

ROSE. — Vous me dites toujours vieux chameau, vieille toupie... Je suis pourtant pas vieille, monsieur Léon. A vingt et un ans on est encore jeunesse.

LÉON. — Taisez-vous! Ne profanez pas la jeunesse!

JULES. — Non, mais ça se croit encore appétissante!

ROSE. — Pour sûr! Vous voudriez bien vous l'offrir, ce petit chameau-là! Mais je suis une honnête fille. Sans ça il y a longtemps que j'aurais des bas de soie, moi aussi!

Elle s'assied.

LÉON, la faisant lever. — Ah! non! vous n'allez pas vous installer ici? Ouste! Allez torcher votre vaisselle.

ROSE. — Oh! le brutal! le vilain méchant! Je sais bien ce que vous cherchez, grand polisson! On verra! On verra plus tard, grand dévergondé!

Elle sort.

LÉON. — Je ne comprends pas comment le patron garde une pareille ordure! Ça ne devrait pas être permis d'imposer aux garçons limonadiers de telles promiscuités. Chaque fois que je la rencontre il me faut un demi-setier pour me remettre le cœur en place. A la tienne!

Il boit.

JULES. — Attention! Vingt-deux!...

LÉON, s'étranglant et faisant disparaître la bouteille. — Zut! le patron!

Scène III

LES MÊMES, ERNEST

ERNEST, entrant en coup de vent par la rue. — Eh bien! Léon, c'est prêt?

LÉON. — Pas tout à fait, patron, encore deux tables.

ERNEST. — Dépêchons, dépêchons! vous êtes un retard.

LÉON. — Il a fallu mettre la bière sous pression.

ERNEST. — C'est bon, faut pas une heure! (Il se met à échafauder des fruits qu'il a rapportés.) Quand je ne suis pas là, on n'en fiche pas un coup! Rien de nouveau pendant mon absence?

JULES. — Si. Bertrand a passé pour demander un acompte, autrement il ne veut pas livrer.

ERNEST. — C'est toujours la même chose avec eux, je finirai par me tâcher. M. Cathabard n'est pas venu?

LÉON. — Pas encore, patron!

ERNEST. — Les menus sont faits?

LÉON. — Les voilà, c'est Jules qui les a écrits.

ERNEST, regardant. — Pommes, ça prend deux *m* et frittes deux *t* (Il corrige) et beefsteack, non, regardez-moi comment il a écrit beefsteack!

LÉON. — Il faut un *k*.

ERNEST. — Il faut deux *f* surtout. (On frappe à la terrasse.) Jules! voyez terrasse!

Scène IV

ROSE, ERNEST, puis LEON

ERNEST, à Rose. — Ah! Rose! Venez ici... enlevez ce tablier!

ROSE. — Que je vous rende mon tablier? Pourquoi que vous me mettez à la porte?

ERNEST. — Mais non, espèce de tourte, au contraire, je vais vous faire gagner de l'argent.

ROSE, reconnaissante. — Je veux pas de votre argent, monsieur Ernest.

ERNEST. — Vous ne savez pas encore de quoi il retourne.

ROSE. — Ah! que si! Je m'en doute bien! Vous pouvez y aller, monsieur Ernest. J'ai toujours eu le béguin pour vous... Venez, que je vous fasse une grosse bise.

Elle veut l'embrasser.

ERNEST, se défendant. — Ah! mais non! C'est pas ça, pas ça du tout!

ROSE. — Alors quoi?

ERNEST. — Voilà, c'est une farce, une bonne blague qu'on veut faire à un type, vous comprenez?

ROSE. — Ah! ah! ah!

Elle rit.

ERNEST. — Vous êtes intelligente, vous allez saisir tout de suite. On veut faire croire à un monsieur qu'il a un gosse.

ROSE, riant. — C'est moi qui serai la mère?

ERNEST. — Non, espèce de tourte! Laissez-moi parler!

ROSE. — Je comprends, c'est encore plus farce... c'est moi qui sera l'enfant.

ERNEST. — Vous y êtes. Vous vous appellerez Marie Rocher... Marie, le prénom; Rocher, le nom de famille. Voyons si vous avez compris. Comment s'appelait votre mère?

ROSE. — Françoise Bourru.

ERNEST. — Mais non, idiote, elle s'appelait Rocher comme vous.

ROSE. — Ah! je croyais que vous me demandiez ma mère à moi.

ERNEST. — Vous vous en souviendrez, maintenant?

ROSE. — N'ayez pas peur... Quand il s'agit de faire une farce... je suis là.

ERNEST. — Si nous sommes contents de vous... on vous fera un joli cadeau. En attendant, asseyez-vous... Qu'est-ce que vous désirez? Un byrrh-citron?

ROSE. — Si vous voulez, monsieur Thurbert.

ERNEST. — Léon! un byrrh pour Rose.

LÉON. — Pour ce chameau-là?

ERNEST. — Oui, Léon. Et je vous prie maintenant de le respecter, ce chameau-là.

ROSE, minaudant. — Vous avez compris, n'est-ce pas, mon petit? Un byrrh-citron!

LÉON, grommelant. — Il en a du vice, le patron!

ERNEST, à Rose. — Ne faites pas attention... je le dresserai... Et puis, pour déjeuner, vous vous servirez vous-même, vous prendrez ce qui vous fera plaisir. (Il s'éloigne et se dirige vers Cathabard qui vient d'entrer.)

LÉON, revenant avec le byrrh, annonçant. — Et un byrrh (Entre ses dents.) pour le chameau.

Scène V

ROSE, ERNEST, CATHABARD

ERNEST. — Bonjour, vieux!

CATHABARD. — Tu as trouvé quelqu'un?

ERNEST. — Oui.

CATHABARD. — Elle est là?

ERNEST, lui montrant Rose à table. — Tiens, regarde.

CATHABARD. — Celle-là?

ERNEST. — Oui.

CATHABARD. — Oh! la la! quelle gueule!

ERNEST. — Pour ce qu'on veut en faire!

CATHABARD. — C'est pas possible! j'ai dit qu'elle était jolie.

ERNEST. — Et l'aveuglement paternel! qu'est-ce que tu en fais?

CATHABARD. — Vois-tu, Ernest, nous n'avons pas les mêmes idées là-dessus. Une gentille frimousse, ça le flatterait, ça l'intéresserait, on le ferait marcher comme on voudrait.

ERNEST. — Justement, il vaut mieux qu'il ne s'y intéresse pas trop. Plus y sera dégoûté, moins y sera collant.

CATHABARD. — Laisse-moi voir encore une fois.

Il regarde de nouveau Rose.

ERNEST. — Regarde-la bien...

Elle lèche son assiette.

CATHABARD. — Oh! la la la la! C'est encore pire que tout à l'heure.

ROSE. — Vous voulez me parler, monsieur?

CATHABARD. — Non... non...

ROSE. — J'avais cru... je voyais que vous me regardiez.

ERNEST. — Ça va, retournez à l'office.

Il la reconduit jusqu'à la porte de gauche.

ROSE. — Oui, monsieur Thurbert. Oui, monsieur Thurbert. Il est jaloux... Tout de même, ce que c'est jaloux, les hommes!

ERNEST, revenant vers Cathabard. — C'est dommage que son physique te répugne, parce qu'au point de vue de l'esprit...

CATHABARD. — Elle est intelligente?

ERNEST. — Complètement idiote, bête à manger du foin.

CATHABARD. — Alors?

ERNEST. — Alors, c'est l'instrument rêvé, pas curieuse, pas canaille pour un sou.

CATHABARD. — Mais, mon vieux, c'est un rôle écrasant qu'on lui demande de jouer, c'est très calé.

ERNEST. — Possible, mais elle ne s'en s'apercevra pas.

CATHABARD. — Nous serons à la merci d'... gaffe...

ERNEST, perdant patience. — As-tu quelqu'un à me proposer?

CATHABARD. — Non... je cherche depuis hier... je n'ai rien trouvé...

ERNEST. — Alors? Il est dix heures et demie; à midi tu as rendez-vous ici avec Martin Péquet...

CATHABARD. — Je vais le renvoyer à demain... d'ici là nous trouverons...

ERNEST. — Non, mon petit... je suis pressé... j'ai besoin d'argent... Laisse-moi faire à ma tête... je n'ai plus confiance... Tu t'es laissé rouler une fois par Martin-Péquet...

CATHABARD. — J'aurais bien voulu t'y voir...

ERNEST. — Comment! Je te fournis des lettres premier choix, des documents épatants, un extrait de naissance authentique, sauf la date, bien entendu.

CATHABARD, sarcastique. — Oui, article 445 du Code pénal.

ERNEST. — Et puis après? Qui viendra réclamer! Puisque la mère, l'enfant, tout le monde est mort... On ne fait de tort à personne. Une affaire de tout repos, je te dis. Fallait lui parler sur ce ton: « Voilà les lettres... c'est dix mille balles... ou sans ça tant pis pour vous... » Il aurait casqué. Au lieu de ça, tu as fait des phrases!

CATHABARD. — Pour qui me prends-tu? Je connais mon métier. Je t'en ai déjà vendu, des documents! Ce n'est pas la première fois. Je sais comment on s'y prend pour intimider un bourgeois, mais ce client-là n'est pas bâti comme les autres. Au lieu de s'affoler, il s'est attendri... J'ai cru qu'il allait me sauter au cou. Vois-tu, nous avions tout prévu, sauf le cas où ça serait un brave homme.

ERNEST, s'échauffant. — Ce qui est fait est fait. Il s'agit maintenant de retomber sur ses pattes. Ah! il a voulu voir sa fille, eh bien! je vais la lui montrer, et je te parie qu'il paie dix mille francs pour ne plus la voir.

CATHABARD. — Oui, à moins qu'il se sauve sans rien payer... Tiens, sers-moi un picon, ça me donnera peut-être une idée.

ERNEST. — Si tu avais autant d'idées que tu as bu de picon!... Jules, un picon pour monsieur!

Cathabard s'installe à une table. Jules le servira. Henriette entre par la porte de la rue, accompagnée d'Alice.

Scène VI

ERNEST, CATHABARD, HENRIETTE, ALICE

HENRIETTE, entrant. — Bonjour, monsieur Thurbert. (Elle retire son chapeau et sa jaquette, qu'elle met un des porte-manteaux.)

ERNEST, se retournant. — Bonjour, ma petite... Vous êtes en retard.

ALICE. — C'est ma faute, monsieur Thurbert. Je suis encore à la recherche de papa.

CATHABARD, bondissant vers elle. — Vous cherchez votre père?

ALICE. — Oui, monsieur... Vous le connaissez?

CATHABARD. — Peut-être...

ERNEST, à Cathabard. — Non, non, t'emballe pas. Je sais où il est, son père. (A Alice.) Je l'ai vu tout à l'heure chez le bistro du coin de la rue Lepic.

ALICE, à Henriette. — Tu vois... je voulais y entrer.

HENRIETTE, à Alice. — Il doit y être encore.

ERNEST. — Sûrement.

HENRIETTE, à Alice. — Ta mère qui est si inquiète... Il faut le ramener chez vous...

ALICE. — Ça va pas être facile. Ah ! la la !... C'est pas rigolo tous les jours, les parents.

HENRIETTE. — Te plains donc pas... Je voudrais bien être à ta place et avoir comme père...

ALICE. — Un pochard !

HENRIETTE. — J'aimerais encore mieux ça que de ne pas en avoir du tout. (Elle va s'installer à la caisse.)

CATHABARD, à Thurbert. — T'as entendu ?

ALICE, à Henriette près de la caisse. — Je repasserai te chercher à une heure et demie.

CATHABARD, à Thurbert. — Alors, quoi, ta caissière, elle n'a pas de père ?

ERNEST. — Ni père, ni mère.

CATHABARD. — Tu pouvais pas le dire ?

ALICE. — Ah ! oui... si vous pouviez lui rendre service.

CATHABARD. — Elle habite dans le quartier ?

ALICE. — Nous habitons à côté, 12, rue Girardon... Vous pouvez demander des renseignements.

CATHABARD. — Je vous remercie... Ne vous mettez pas en retard.... Au revoir, mademoiselle.

ALICE. — Au revoir, monsieur; à bientôt, monsieur Thurbert... Je ne vous embrasse pas, mais le cœur y est.

Elle sort.

Scène VII

LES MÊMES, moins ALICE

LÉON. — Deux déjeuners, deux suppléments à soixante.

JULES. — Un carafon de blanc. Verseuse, trois.

Il donne des jetons.

Henriette. Alice. Ernest. Cathabard.

Henriette : « *Je voudrais bien être à la place et avoir comme père...* »

ERNEST. — Mais y a rien à faire... c'est pourri d'honnêteté et de scrupules... Jamais elle ne voudra marcher dans la combine.

CATHABARD. — Pas besoin de la mettre dans la combine. Vaut mieux qu'elle soit sincère... Je m'en charge.

ALICE, se dirigeant vers la porte de la rue. — Adieu, monsieur Thurbert.

CATHABARD, l'arrêtant au passage. — Pardon, mademoiselle, il y a longtemps que vous la connaissez, votre amie ?

ALICE. — Henriette ? Je vous crois. Nous avons été élevées ensemble à Nangis, en Normandie. C'est une gentille fille, vous savez. Elle a du mérite... Elle s'est faite toute seule.

ERNEST, avec un gros rire. — Ça, c'est vrai... C'est une enfant trouvée.

ALICE. — Oh ! monsieur Thurbert, fallait pas le dire...

CATHABARD. — Y a pas de mal, elle m'intéresse, au contraire... Je pourrai lui être utile, à votre amie... Je vais m'occuper d'elle.

CATHABARD. — Quand je pense que, depuis un mois, tu avais là sous la main ce qu'il nous fallait et que tu ne le disais pas !

ERNEST. — Je croyais que tu voulais quelqu'un qui serait de mèche avec nous.

CATHABARD. — Ne perdons pas de temps, tu sais où elle demeure, tu vas aller aux renseignements.

ERNEST. — Mais il y a encore un cheveu. Elle s'appelle Henriette.

CATHABARD. — Et puis ?

ERNEST. — On a inscrit Marie sur l'acte de naissance.

CATHABARD. — Eh bien ! on mettra Marie-Henriette. Allez, file.

JULES. — L'addition du 2 à la carte, un plat, deux légumes.

HENRIETTE. — Un plat de légumes ou un plat et deux légumes ?

JULES. — Non, un plat et deux légumes.

HENRIETTE. — Alors, dites deux légumes, un plat ; comme ça il n'y aura pas d'erreur.

Jules s'éloigne et Cathabard s'approche de la caisse.

CATHABARD, à Henriette. — Eh bien, mademoiselle, ça va les affaires?

HENRIETTE. — Pas fort. Ce n'est pas encore aujourd'hui que M. Thurbert fera fortune. Vous voyez, je lisais.

CATHABARD. — Quoi donc?

HENRIETTE. — Mon feuilleton : *Le Comte de Kergalé* ou *l'Enfant de la Bohémienne*.

CATHABARD. — Intéressant?

HENRIETTE. — Je crois bien! Le comte apprend que sa fille a été volée par des brigands!... Il y a tout de même des gens qui n'ont pas de chance!

CATHABARD. — Je suis sûr que vous devez en avoir, vous, de la chance.

HENRIETTE. — Pas beaucoup, jusqu'à présent.

CATHABARD. — Faites voir votre main...

HENRIETTE. — Vous savez lire dans la main?

CATHABARD. — Mieux que dans un livre.

HENRIETTE. — Eh bien! un de ces jours, vous me direz la bonne aventure.

CATHABARD. — Tout de suite si vous voulez...

HENRIETTE. — Et si j'ai besoin d'écrire?

CATHABARD. — Vous êtes gauchère?

HENRIETTE. — Non, mais...

CATHABARD. — Donnez-moi votre main gauche alors.

HENRIETTE, lui tendant la main. — Ne m'annoncez pas de malheur, au moins!

CATHABARD. — Je vous dirai la vérité.

HENRIETTE. — Vous me faites peur...

UN CONSOMMATEUR, arrivant avec sa serviette au cou. — Eh bien! garçon, et mon omelette?

LÉON. — Elle marche, monsieur, elle marche.

LE CONSOMMATEUR. — Depuis le temps qu'elle marche, elle devrait être arrivée. (Il retourne à sa table.)

HENRIETTE. — Qu'est-ce que vous voyez?

CATHABARD. — Vous êtes une petite personne très travailleuse, très ordonnée.

HENRIETTE. — C'est vrai.

CATHABARD. — Vous avez la tête près du bonnet. Vous êtes un peu méfiante.

HENRIETTE. — Moi, pas du tout...

CATHABARD. — Mais le cœur domine sur la raison.

HENRIETTE. — Oui, je suis un peu sentimentale.

CATHABARD. — Ah! ah! Un mystère entoure votre naissance.

HENRIETTE. — Vous voyez ça dans ma main?

CATHABARD. — C'est écrit là. Ah! vous allez apprendre une grande nouvelle... une bonne nouvelle qui bouleversera votre vie...

HENRIETTE. — Vous voyez ça aussi?

CATHABARD. — Oui, je vois vers la vingtième année un événement sensationnel. Regardez cette petite ligne...

HENRIETTE. — Eh bien?

CATHABARD, se décidant et abandonnant la main d'Henriette. — Mademoiselle Henriette, j'ai quelque chose de très important à vous apprendre...

HENRIETTE. — Vous savez, franchement, je ne crois pas beaucoup aux lignes de la main.

CATHABARD. — Moi non plus... je plaisantais... c'était une simple entrée en matière pour vous préparer à entendre de graves révélations sur votre naissance, votre famille.

HENRIETTE. — Vous connaissez ma famille?... (Se moquant.) Ça, par exemple!

CATHABARD. — Ne riez pas... Vous comprendrez mieux quand vous saurez qu'il y a deux mois que je m'occupe de vous... Et je vous assure que j'ai eu bien du mal...

HENRIETTE. — Non, mais c'est sérieux! (Elle quitte la caisse et descend, un peu effrayée, à Cathabard.)

CATHABARD. — Oui, mademoiselle, oui... j'ai retrouvé votre père!

HENRIETTE. — Mon père?... Il existe?... Je veux dire... il est vivant?

CATHABARD. — Très bien portant...

HENRIETTE. — Ce n'est pas vous?...

CATHABARD. — Non, n'ayez pas peur.

HENRIETTE. — Je voulais dire... ne me faites pas attendre... puisque vous connaissez mon père, mettez-moi au courant... dites-moi... comment s'appelle-t-il?

CATHABARD. — Martin-Péquet.

HENRIETTE. — En deux mots?

CATHABARD. — Oui, avec un trait d'union.

HENRIETTE. — Martin-Péquet! Clermont-Tonnerre! C'est de la noblesse.

CATHABARD. — Pas précisément... mais...

HENRIETTE. — Ça ne fait rien, allez! Je ne tiens pas aux titres!

CATHABARD. — Mais il est très riche... En manœuvrant adroitement, sous ma direction, vous pourrez en tirer beaucoup d'argent...

HENRIETTE. — Est-ce que vous croyez que je pense à cela? Ne gâtez pas mon émotion par vos calculs intéressés! Laissez-moi savourer cette minute que j'attendais toujours, sans vouloir me l'avouer à moi-même. Combien de fois, dans ma solitude, ai-je rêvé qu'un jour, un inconnu viendrait me dire... ce que vous m'avez dit... Mais, c'était un rêve si lointain, si fou... Ça arrive donc aussi dans la vie, ces choses-là?

LÉON. — L'addition du 5...

HENRIETTE. — Voilà... (A Cathabard.) Excusez-moi...

Elle reprend sa place à la caisse.

CATHABARD. — D'autant plus que j'aperçois quelqu'un qui me cherche.

Il va vers le restaurant à la rencontre de M. Martin-Péquet.

Scène VIII

HENRIETTE, CATHABARD, MARTIN-PEQUET

CATHABARD, revenant avec Martin-Péquet. — Par ici, nous serons plus tranquilles.

MARTIN-PÉQUET. — Je suis très ému, monsieur Cathabard, très ému à la pensée que je vais me trouver en face de cette jeune fille.

CATHABARD. — De votre fille...

MARTIN-PÉQUET. — Oui... c'est possible... J'ai beaucoup réfléchi sur tout cela depuis que je vous ai vu, et je me suis rappelé que sa mère avait, en effet, des parents en Angleterre... Et puis, souvent, elle me disait qu'elle regretterait moins mon départ si elle avait eu un enfant. C'était une nature très délicate, très loyale.

CATHABARD. — Sa fille est comme elle... Son patron me le disait tout à l'heure : elle est pou... (Se reprenant.) Elle est pétrie d'honnêteté et de scrupule.

MARTIN-PÉQUET. — Dites-moi, monsieur Cathabard, est-ce qu'elle est là?

CATHABARD. — Regardez discrètement, c'est la caissière.

MARTIN-PÉQUET, se retournant. — Ah!

CATHABARD. — Comment la trouvez-vous?

MARTIN PÉQUET. — Très bien, mais très différente de sa mère.

CATHABARD. — Le nez, pourtant.

MARTIN-PÉQUET. — Non, la bouche, plutôt, oui, et puis la physionomie, autant que je me rappelle. Un petit air crâne et décidé... Mais vous m'aviez dit qu'elle travaillait dans un atelier?

CATHABARD. — Mlle Henriette tient la caisse ici aux heures des repas.

MARTIN-PÉQUET. — Henriette? Vous m'aviez dit qu'elle s'appelait Marie?

CATHABARD. — Oui... Marie-Henriette.

MARTIN-PÉQUET. — Tant mieux, je préfère Henriette, c'est gentil. Est-ce que vous lui avez annoncé ma visite?

CATHABARD. — Pas encore... J'ai trouvé préférable d'attendre votre arrivée pour être bien certain que vous n'avez pas changé d'idée. Si vous voulez remettre...

M. MARTIN-PÉQUET. — Au contraire, je veux faire tout de suite la connaissance de... de cette jeune fille. Vous me présenterez comme un homme d'affaires, chargé par son père de le représenter.

CATHABARD. — Soit, asseyez-vous là, voulez-vous, pendant que j'irai la prévenir!

LÉON. — Qu'est-ce que ce sera, messieurs?

MARTIN-PÉQUET, s'asseyant. — Que puis-je vous offrir?

CATHABARD. — Pour moi, ce sera un picon.

MARTIN-PÉQUET, à Léon. — Alors, ce sera un picon et un quinquina.

Martin-Péquet enlève son pardessus, son chapeau, va les suspendre au porte-manteau, puis revient à la table de gauche, où Léon le sert en lui masquant le reste de la scène.

CATHABARD, à Thurbert, qu'il a rejoint. — Tu as des renseignements?

ERNEST. — Tout est là-dessus.

CATHABARD. — Donne.

ERNEST, à la caisse. — Mademoiselle Henriette, il y a là quelqu'un qui désire vous voir.

HENRIETTE, très émue, descendant vers Cathabard qui s'approche. — Mon père?

Ernest prend place à la caisse.

CATHABARD. — Non, quelqu'un qui vient de sa part.

HENRIETTE, désappointée. — Ah! Mais, vous êtes bien certain? Il ne peut pas s'y avoir d'erreur?

CATHABARD. — Aucune erreur. (*Il lit son papier.*) C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez été élevée à Nangis, chez une nommée Marnette Finet, qui est morte l'année dernière?

HENRIETTE. — Oui.

CATHABARD. — Vous avez été placée dans un ouvroir, à Clignancourt, puis chez une modiste, boulevard Haussmann?

HENRIETTE. — C'est vrai!

CATHABARD. — Et vous avez une tache au bras droit?

HENRIETTE. — Une envie... Oui.

CATHABARD. — Vous avez été confiée à l'Assistance publique, après la mort de votre mère, mais vous êtes née en Angleterre, à Newcastle?

HENRIETTE. — Je ne savais pas...

CATHABARD. — Bien entendu... Mais moi, j'ai vos papiers... Je sais beaucoup de choses que vous ignorez... Allons, venez, je vais vous présenter.

Cathabard et Henriette vont retrouver M. Martin-Péquet

Scène IX

CATHABARD, HENRIETTE, MARTIN-PEQUET

Ernest est à la caisse.

CATHABARD, présentant Henriette à Martin-Péquet. — Monsieur, voici la jeune personne en question.

MARTIN-PÉQUET, se levant et s'inclinant. — Bonjour, mademoiselle... (*Il tempête*) Mademoiselle, je viens de la part de M. Martin-Péquet... Je suis chargé...

HENRIETTE. — Une question avant tout : est-ce mon père qui m'a fait rechercher?

CATHABARD. — Non, puisque, hier encore, il ignorait votre existence.

HENRIETTE. — Ah!...

MARTIN-PÉQUET, essayant de se reprendre. — Voilà... c'est très simple... D'ailleurs, M. Cathabard va vous dire... (*A Cathabard.*) Dites-lui...

Il se met à tousser et à se moucher pour contenance.

CATHABARD. — Voilà. Comme vous le savez, c'est moi qui ai eu la chance de retrouver votre père. J'ai été le voir hier et nous avons tout arrangé. M. Martin-Péquet va examiner vos revendications. Dans le cas où elles seraient fondées — et elles le sont — il est tout prêt à conclure avec vous un accord équitable.

MARTIN-PÉQUET. — Je ne peux pas encore préciser ce que fera votre père, mademoiselle, tout dépendra des circonstances, des dispositions dans lesquelles il vous trouvera. Mais, si tout ce qu'on dit de vous est exact, je ne doute pas qu'il ne vous reconnaisse pour sa fille.

HENRIETTE. — Vraiment?... Et si je ne veux pas, moi, le reconnaître pour mon père?

MARTIN-PÉQUET, ahuri. — Vous refuseriez?

CATHABAR, indigné. — Allons, allons! C'e serait de la folie!

HENRIETTE, à Cathabard. — Non, mais vous avez l'air de vous imaginer que je dois m'estimer trop heureuse de trouver un père quel qu'il soit et à n'importe quel prix. Eh bien! moi, je vous garantis que si M. Martin-Péquet n'est pas mon type de père, je le renierai!

CATHABARD. — Mademoiselle, ménagez vos paroles!

MARTIN-PÉQUET. — Laissez-la s'expliquer.

HENRIETTE, continuant. — Voilà vingt ans que je me passe de lui, je me suis fait ma situation moi-même, je peux bien continuer... Et puis, je trouverai peut-être un brave garçon pour m'épouser. Quand on est honnête et sage, on finit toujours par trouver. Si je bouleverse ma vie, il faut au moins que ça en vaille la peine.

MARTIN-PÉQUET. — Je vous assure, mademoiselle, que votre défiance est injustifiée.

HENRIETTE. — Vous avez beau dire! Je dois être un enfant terriblement gênant pour qu'on m'ait abandonnée si longtemps! Mais que M. Martin-Péquet se rassure; si c'est par peur qu'il vous envoie négocier avec moi, c'était bien inutile. Vous pouvez lui dire de ma part qu'il n'a à redouter ni esclandre ni procès.

CATHABARD. — Pardon, pardon, la loi est formelle.

HENRIETTE. — La loi ne l'oblige pas à m'aimer.

CATHABARD. — Vous en demandez trop!

HENRIETTE. — Je ne demande rien. Je ne veux pas être une intruse, ni une mendiante!

CATHABARD. — Voilà bien de la fierté!

HENRIETTE, riant. — C'est peut-être le sang des Martin-Péquet.

MARTIN-PÉQUET. — Bravo! mademoiselle. Cette révolte vous honore. Mais, croyez-moi, M. Martin-Péquet vient à vous avec des sentiments véritablement paternels. Quand vous le connaîtrez, je crois que vous trouverez en lui, comme vous dites, votre type de père.

HENRIETTE. — Je ne crois pas, moi. Non, M. Martin-Péquet n'est pas du tout le bon papa que j'avais rêvé.

MARTIN-PÉQUET. — Croyez-vous?

HENRIETTE. — S'il avait eu réellement du cœur, il aurait été plus pressé de me connaître, il serait venu lui-même au lieu d'envoyer un parlementaire comme vous pour traiter avec l'ennemi.

MARTIN-PÉQUET. — Peut-être s'est-il défié de lui-même?

HENRIETTE. — Non, non, je devine... Il craignait de se trouver devant moi. Mon père a quitté ma mère avant ma naissance... Il l'a abandonnée... Elle est morte de chagrin, peut-être.

MARTIN-PÉQUET. — Je vous en prie, ne parlez pas ainsi. Il y a de la rancune dans votre voix. Ma pauvre petite, je sais combien vous avez dû souffrir de l'abandon et de l'isolement... Mais n'accusez pas votre père. Ne le jugez pas sans être bien sûre qu'il est coupable. Et surtout, surtout, croyez-moi, ne dressez pas contre lui le souvenir de votre maman... Je suis sûr que, si elle était là pour vous conseiller, elle vous dirait : « S'il a été malheureux, il faut le consoler, et, s'il a été coupable, il faut lui pardonner. » Ne vous montrez pas plus rigoureuse qu'elle...

HENRIETTE. — Monsieur... c'est fini... Voyez, je ne récrimine plus... Vous devez avoir raison... Jamais on ne m'avait parlé de maman. Vous êtes le premier qui m'ayez dit ces choses si simples, si vraies et que personne n'avait pensé à me dire. Qu'avez-vous à me communiquer? J'écouterai sans rancœur et sans amertume.

CATHABARD. — A la bonne heure... Vous devenez raisonnable... Réfléchissez. Il est très naturel que les premières démarches soient conduites par un intermédiaire...

HENRIETTE. — Comme pour un mariage de convenance?

MARTIN-PÉQUET. — Dame, c'est un peu ça!

HENRIETTE. — Mais, moi, je veux un mariage d'amour... (A Cathabard.) Est-ce que vous auriez honte d'être mon père, vous?

CATHABARD. — Moi? Mais j'en serais très fier!

HENRIETTE. — Vous dites ça par politesse. Mais je devine bien qu'on a honte de moi, là-bas.

MARTIN-PÉQUET. — Honte? Pourquoi? On ne vous connaissait pas. Il fallait bien savoir à qui l'on avait affaire?

HENRIETTE. — N'importe, un vrai père serait venu quand même... au risque d'une désillusion... Tenez, écoutez ça...

Elle va prendre un livre sur la caisse.

MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce que c'est?

HENRIETTE. — *Le comte de Kergalé ou l'Enfant de la Bohémienne.* (Elle feuillette.) Ah! voilà! (Elle lit.) « Eh bien? interrogea le comte, toujours rien? — » Hélas! répondit l'autre en détournant la tête. — » Tu mens, tu sais quelque chose, hurla de Kergalé » en broyant la main du vieux serviteur. (Elle empoigne » Cathabard et le secoue.) Parle, parle, ordonna-t-il. — » Eh bien, monsieur le comte, il y a une jeune fille » qui porte les traces d'une morsure à l'oreille... — » C'est elle, c'est ma fille! A cheval! A cheval! rugit » le comte en enfonçant la porte. » (Elle referme le livre.) Voilà un véritable père!

MARTIN-PÉQUET, riant. — Comme vous êtes romanesque!

LÉON, s'approchant. — Mademoiselle Henriette? Vous êtes servie!

HENRIETTE, à Martin-Péquet. — Une heure déjà! Il faut que vous m'excusiez, messieurs, je n'ai que le temps de manger avant de repartir.

MARTIN-PÉQUET. — Vous n'avez pas encore déjeuné?

HENRIETTE. — Non, je déjeune après le coup de feu, ici.

Elle désigne la table de droite.

MARTIN-PÉQUET. — Nous non plus, nous n'avons pas déjeuné. Nous pourrions peut-être déjeuner ensemble ici à cette table?

HENRIETTE. — C'est une bonne idée. Nous continuerons à bavarder. Vous en êtes, monsieur Cathabard?

CATHABARD. — Mais certainement.

HENRIETTE. — Alors, Léon, deux couverts. (A Martin-Péquet.) Vous allez vous mettre à ma droite. (A Cathabard.) Et vous à ma gauche.

MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce que nous allons manger?

HENRIETTE. — Prenons le repas à prix fixe, c'est la même cuisine qu'à la carte... Pour 4 fr. 50, vous avez droit à des hors-d'œuvre, deux plats, un fromage, un dessert. Vous pouvez remplacer le fromage et le dessert par un entremets.

LÉON. — Voici la carte.

MARTIN-PÉQUET. — Nous allons commencer par un homard mayonnaise avec 0 fr. 60 de supplément... tant pis...

LÉON. — Homard mayonnaise... Il n'y en a plus.

MARTIN-PÉQUET. — Alors, des pieds de mouton poulette.

LÉON. — Des pieds de mouton poulette, il n'y en a plus. J'ai oublié de barrer.

Il reprend le menu pour barrer.

MARTIN-PÉQUET. — Alors, il serait peut-être préférable de nous dire ce qu'il y a encore?

LÉON. — Vous avez du haricot de mouton.

HENRIETTE, à l'oreille de Martin-Péquet. — Des restes de bœuf en ragoût...

LÉON. — De la jardinière.

HENRIETTE, même jeu. — Tous les restes de légume de la semaine.

LÉON. — Des hors-d'œuvre...

HENRIETTE, même jeu. — Différents restes en salade.

MARTIN-PÉQUET. — Mais il n'y a que des restes?

HENRIETTE, riant. — Vous tombez mal, c'est samedi Grande liquidation culinaire.

MARTIN-PÉQUET. — Eh bien, pour moi ce sera du jambon. (A Henriette.) Et vous?

HENRIETTE. — Moi aussi.

MARTIN-PÉQUET, à Cathabard. — Et vous?

CATHABARD. — Moi aussi.

MARTIN-PÉQUET, à Léon. — Alors, du jambon, hors-d'œuvre, du fromage, des fruits.

LÉON. — Vin blanc, vin rouge, vin rosé?

MARTIN-PÉQUET. — Vous allez me permettre de vous offrir une bonne bouteille?

HENRIETTE. — Pas pour moi, je vous prie. (A Léon.) De la bière.

MARTIN-PÉQUET. — Si! si! (A Léon.) Donnez la carte des vins.

LÉON. — Il n'y a pas de carte, mais nous avons du Vouvray mousseux, une spécialité de la maison.

MARTIN-PÉQUET, à Henriette. — Vous aimez ça?

HENRIETTE. — Du champagne? Je ne sais pas...

MARTIN-PÉQUET, à Léon. — Alors, du Vouvray! (A Henriette.) Il y a longtemps que vous mangez ici?

HENRIETTE. — Un an bientôt.

MARTIN-PÉQUET. — Vous devez souffrir horriblement de l'estomac?

HENRIETTE, riant. — Seulement quand j'ai faim!

MARTIN-PÉQUET. — C'est bien, la jeunesse!

HENRIETTE, à Cathabard. — Autrefois, la cuisine était plus soignée, mais depuis que M. Thurbert a perdu tant d'argent aux courses... Vous qui êtes son ami... (Léon arrive avec la bouteille de Vouvray.)

CATHABARD, détournant la conversation. — Oh! son ami... Nous allons boire à la santé de M. Martin-Péquet et à sa gracieuse fille.

HENRIETTE. — Merci... Vous allez me griser.

MARTIN-PÉQUET, trinquant. — Je bois à votre bonheur.

HENRIETTE. — Dire que je l'ai rencontré peut-être dix fois dans la rue!

MARTIN-PÉQUET. — Le bonheur?

HENRIETTE. — Non, M. Martin-Péquet... Dame, un père, c'est tout dans l'idée qu'on s'en fait... Quand on ne sait pas que c'est son père... c'est un vieux monsieur... (Elle s'arrête.) comme les autres.

MARTIN-PÉQUET. — Comme moi, vous pouviez dire comme moi.

HENRIETTE. — Excusez-moi... Eh bien! oui, comme vous... Vous n'auriez pas une photo de lui?

MARTIN-PÉQUET. — Non, pourquoi?

HENRIETTE. — Pour voir s'il a une tête sympathique.

CATHABARD. — Très sympathique, vous verrez...

HENRIETTE. — Il est marié?

CATHABARD. — Mme Martin-Péquet n'est encore au courant de rien. On se demande même comment elle prendra la chose.

HENRIETTE. — Elle est autoritaire?

MARTIN-PÉQUET. — Très autoritaire, mais pas terrible au fond.

HENRIETTE. — Il y a d'autres enfants?

MARTIN-PÉQUET. — Non, un neveu seulement.

CATHABARD. — Vous comprenez mieux maintenant la situation de votre père: il a des ménagements à garder, des intérêts à concilier... Vous êtes tombée comme une bombe dans son existence...

HENRIETTE. — Soyez tranquille... je n'éclaterai pas... Je comprends la vie, allez. On ne fait pas toujours ce qu'on veut, même quand on est riche... Mais j'avais déjà tout arrangé dans mes rêves...

MARTIN-PÉQUET. — Je serais curieux de savoir comment?

HENRIETTE. — Je pensais que, même si je retrouvais mon père, ma naissance devrait demeurer secrète... pendant longtemps encore peut-être. Mais ça ne nous aurait pas empêchés de nous voir en cachette. Mon père serait venu en visite chez moi. Quelquefois, nous aurions passé la journée ensemble. On serait allé dîner dans de petits restaurants de banlieue et, le soir, il m'aurait menée au théâtre dans une loge grillée.

CATHABARD. — Quels enfantillages!

MARTIN-PÉQUET. — Laissez-la parler.

HENRIETTE. — Personne n'aurait connu notre secret et, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, je serais devenue « première » dans une grande maison. Ça ferait une fin de roman épatante.

CATHABARD. — Malheureusement, la vie est plus compliquée.

HENRIETTE. — On la simplifie quand on veut. (A Martin-Péquet.) Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

CATHABARD. — Il fait une chaleur!

Il se lève et va vers la caisse.

Scène X

HENRIETTE, MARTIN-PÉQUET

HENRIETTE. — Je crois que j'ai ennuyé M. Cathabard avec mes petites histoires...

MARTIN-PÉQUET. — Eh bien! moi, vous m'intéressez beaucoup.

HENRIETTE. — Ça, c'est gentil... Je crois que nous nous entendrions bien tous les deux. Tenez, je vais vous dire une bêtise. Mais je la pense sincèrement: Quel dommage que ça ne soit pas vous mon père!

MARTIN-PÉQUET, très ému. — C'est vrai ce que vous dites là?... Vous vous verriez bien de moi pour papa?

HENRIETTE, devinant au trouble de Martin-Péquet qu'elle se trouve en face de son père. — Ah! c'est vous! je devine que c'est vous! N'est-ce pas que c'est vous?

MARTIN-PÉQUET. — Oui, c'est moi! Vous voyez, je suis venu moi-même! (Il attire Henriette contre lui.)

HENRIETTE. — Et moi qui vous ai fait des reproches!

MARTIN-PÉQUET, lui embrassant le front. — Ça ne fait rien, allez! Tout ce que vous m'avez dit m'a fait tant de plaisir! C'était si bon de vous entendre! Je me disais: « C'est elle, elle est là. Je la retrouve telle que je l'avais désirée, je peux être fier de ma fille... » Et je me retenais pour ne pas t'embrasser.

Il l'embrasse.

HENRIETTE. — Mon pauvre papa, comme je vous ai mal jugé! Vous m'avez laissé dire des folies. Je suis honteuse...

MARTIN-PÉQUET. — Si j'avais seulement pu vous en entendre dire ainsi depuis vingt ans!

HENRIETTE. — Il y a vingt ans, je ne parlais pas...

MARTIN-PÉQUET. — C'est vrai! Vingt ans! Que de temps perdu pour nous deux!

HENRIETTE. — Mon papa! Dire que c'est la première fois que je puis me servir de ce mot! Ça me trouble... ça m'intimide... je n'ai pas l'habitude...

MARTIN-PÉQUET. — Mais je suis un débutant moi aussi! Jamais on ne m'a donné ce nom.

Il la presse contre lui.

HENRIETTE. — Papa!

Alice est entrée. Henriette se lève en l'apercevant.

Scène XI

LES MÊMES, ALICE

CATHABARD. — Voilà... Oh! pardon... voilà votre amie, Mlle Alice, qui vous cherche...

ALICE. — Eh bien, tu es prête?

HENRIETTE. — Comment, toi? Déjà? Quelle heure est-il?

ALICE. — La demie passée.

MARTIN-PÉQUET, regardant sa montre. — Deux heures moins dix exactement, mademoiselle.

ALICE, comprenant qu'Henriette est avec « ce monsieur ». — Ah! je vous demande pardon.

HENRIETTE, à Martin-Péquet. — Je vous présente ma petite camarade Alice.

MARTIN-PÉQUET. — Mademoiselle, voulez-vous nous faire le plaisir de prendre le café avec nous?

ALICE. — C'est que nous n'avons pas beaucoup de temps.

HENRIETTE. — Vite, trois cafés, Léon!

CATHABARD. — Un vieux marc!

ALICE. — J'ai rentré Alfred, tu sais; il dort.

MARTIN-PÉQUET. — Alfred?

HENRIETTE. — C'est son beau-père! (A Alice.) Je vais arrêter ma caisse.

Henriette reprend sa place à la caisse.

MARTIN-PÉQUET. — Asseyez-vous, mademoiselle.

Alice s'assied. Un temps. Léon arrive avec les trois tasses.

CATHABARD. — Sucrez-vous.

ALICE, à Cathabard. — Vous avez déjeuné avec Henriette?

CATHABARD. — Oui, oui. Je lui ai présenté monsieur...

MARTIN-PÉQUET. — Et nous sommes déjà de très bons amis.

ALICE. — Ne vous emballez pas, ça n'ira pas plus loin...

MARTIN-PÉQUET, riant. — Mais je ne cherche pas...

ALICE. — Je la connais, elle plaisante comme ça, mais elle est très sérieuse.

MARTIN-PÉQUET. — Tant mieux!

CATHABARD, à Martin-Péquet. — Vous voyez!

HENRIETTE, arrivant prête à partir le chapeau à la main. — Qu'est-ce qu'elle raconte?

MARTIN-PÉQUET. — Elle croit que je vous fais la cour!

HENRIETTE. — Mais je ne veux pas... Il faut lui dire la vérité... Je peux?

MARTIN-PÉQUET. — Bien sûr.

HENRIETTE. — Je te présente mon père.

ALICE. — Sans blague? (A Martin-Péquet.) Je vous demande pardon.

MARTIN-PÉQUET. — Vous m'avez beaucoup amusé.

HENRIETTE, à Alice. — Tu lui as dit du mal de moi, je parie?

MARTIN-PÉQUET. — Non, non, au contraire.

ALICE, à Martin-Péquet. — Vous permettez que je l'embrasse? (Embrassant Henriette.) Je suis bien contente, ma chérie. Tu vois qu'il ne fallait pas désespérer! Alors, qu'est-ce que tu fais, tu viens?

MARTIN-PÉQUET. — Non, non, je l'ai retrouvée, je la garde. Nous passerons la journée ensemble.

ALICE. — Allez au cinéma. Profitez-en. Tu verras *le Triangle vert*.

MARTIN-PÉQUET. — Ça vous ferait plaisir de venir avec nous?

ALICE. — Et mon atelier...

HENRIETTE. — Pour une fois, tu n'as qu'à prévenir.

MARTIN-PÉQUET. — Mais oui... donnez un coup de téléphone... Je vous offre *le Triangle vert*.

ALICE, suivant Henriette et se retournant. — Je vais dire que j'ai une crampe dans la main!

Elles courent en riant [illegible] au téléphone. M. Martin-Péquet les regarde sourire et sourire, puis s'approche de Cathabard.

MARTIN-PÉQUET. — Monsieur Cathabard!

CATHABARD. — Eh bien? comment la trouvez-vous?

MARTIN-PÉQUET. — Je suis dans le ravissement! Mon opinion est faite et je ne veux plus m'en séparer jamais.

CATHABARD, à part. — Allons, bon!

MARTIN-PÉQUET. — Vous allez venir passer quelques jours chez moi avec elle.

CATHABARD, scandalisé. — Chez vous?

MARTIN-PÉQUET. — Je vous en prie... Je la présenterai comme votre nièce.

CATHABARD. — Mais c'est que...

MARTIN-PÉQUET. — Nous inventerons une histoire.

CATHABARD. — Ne comptez pas sur moi pour mentir, je ne sais pas.

MARTIN-PÉQUET. — Je me charge de tout.

HENRIETTE, revenant du téléphone. — Ça y est! Elle a sa communication.

MARTIN-PÉQUET. — Ah! mon petit, que je te prévienne: jusqu'à nouvel ordre, voilà ton oncle! (Il montre Cathabard.) Je t'expliquerai...

HENRIETTE. — Mais je ne cherche pas à comprendre... Je suis si heureuse! (Elle appelle.) Alice!

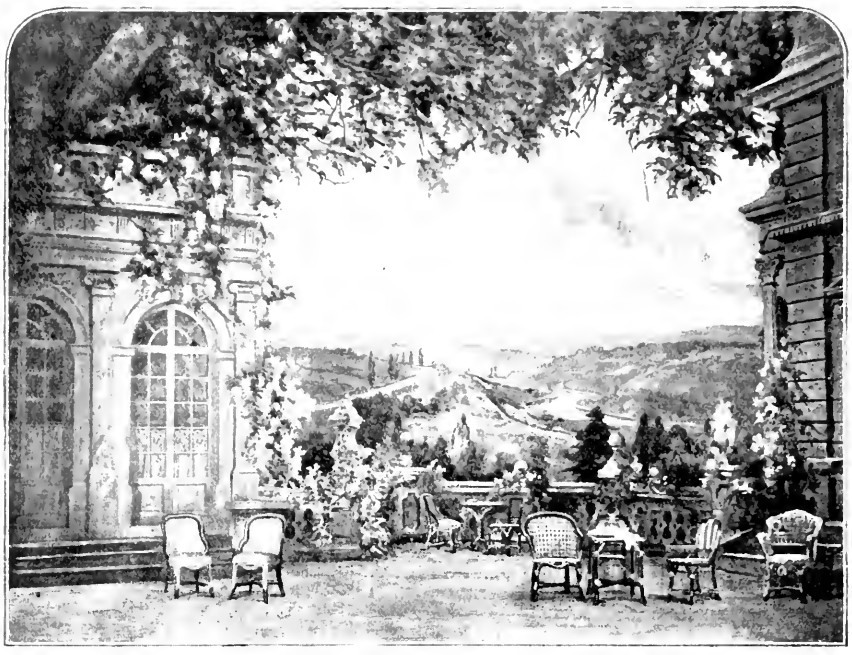
ALICE arrive en courant. — Voilà, je suis prête.

HENRIETTE, la prenant par la main. — Viens ici. Je te présente « mon oncle ».

ALICE. — Encore! Quelle famille! Ça pousse comme des champignons!

RIDEAU

Alice. Henriette. Martin-Péquet.
Martin-Péquet ... *Je l'ai retrouvée, je la garde.*



La terrasse devant la villa des Martin-Péquet, à Vaucresson.

ACTE III

La terrasse du jardin de M. Martin-Péquet, devant le perron de la villa. Tables et sièges rustiques. Paul, muni d'un appareil, braque l'objectif sur un groupe formé par M. et Mme Martin-Péquet, M. et Mlle Bouvier, Cathabard, Henriette et Madeleine. Le café et les liqueurs sont servis sur une table à droite.

Scène première.

PAUL, CATHABARD, Mme BOUVIER, MADELEINE, HENRIETTE, GERMAIN, Mme MARTIN-PEQUET, MARTIN-PEQUET

PAUL, sortant de dessous son voile. — Serrez-vous davantage sur le centre. (Il reprend la mise au point.) Monsieur Cathabard, appuyez un peu à gauche... Mais non, je vous dis à gauche.

Il fait signe de la main.

CATHABARD. — Vous voulez dire à droite ?

PAUL. — Oui, à droite... Je vous demande pardon... Là-dedans... (Il indique l'appareil.) c'est le monde renversé. Madame Bouvier, voulez-vous vous mettre à côté de ma tante ?

Mme BOUVIER. — Volontiers. (Elle change de place.)

PAUL. — Madeleine, ça ne vous ferait rien d'enlever votre chapeau ?

MADELEINE. — Pourquoi ? Il vous gêne ?

PAUL. — Je ne vois pas Mlle Rocher.

MADELEINE. — Mlle Rocher n'a qu'à se pousser un peu sur la droite.

PAUL. — Non, elle sortirait du champ de l'objectif.

Mme BOUVIER. — Madeleine, enlève ton chapeau.

MADELEINE. — Je regrette, mais je suis trop mal coiffée... J'aime mieux vous céder ma place, mademoiselle.

HENRIETTE. — Mais ne vous dérangez pas, mademoiselle, je me hausserai sur la pointe des pieds...

MADELEINE. — Non, non... passez devant, puisque Paul le demande... Vous avez une tête si photogénique !

HENRIETTE. — Une tête quoi ?

CATHABARD, la bouche pâteuse. — Photogénique... c'est difficile à dire après déjeuner.

PAUL. — Ne bougeons plus.

CATHABARD. — Attendez... j'ai le nez qui me chatouille.

HENRIETTE. — Oh ! voyons, mon oncle, ne remuez plus...

Mme BOUVIER. — C'est dommage que M. Rivet ne soit pas dans le groupe.

Mme MARTIN-PÉQUET. — N'importe qui pourrait presser le déclic.

CATHABARD. — Le premier imbécile venu...(Avisant Germain qui, du fond, contemple la scène.) Germain, par exemple.

GERMAIN. — Moi?

PAUL, à Germain. — Vous n'aurez qu'à appuyer sur la poire. Où vais-je me mettre?

MADELEINE. — Ici, près de moi.

PAUL. — Non, j'ai peur du chapeau... Je préfère...

Il se dirige vers Henriette.

HENRIETTE. — C'est ça, ici, vous serez plus photogénique.

BOUVIER. — Où dois-je regarder?

GERMAIN, dans la pose classique du photographe. — Si monsieur veut regarder mon œil à peu près... Un, deux, trois, ne bougeons plus! Ça y est.

CATHABARD. — Bravo, Germain!

GERMAIN. — Il n'y a que Mlle Bouvier qui a bougé.

BOUVIER. — Je vais développer tout de suite, si vous voulez.

HENRIETTE. — Oh! oui. Comme ça nous saurons immédiatement...

MARTIN-PÉQUET. — Venez, je vais vous installer dans la chambre noire.

Mme MARTIN-PÉQUET, à Paul qui s'apprêtait à suivre. — Paul, reste avec nous!

Martin-Péquet, Henriette, Bouvier sortent à gauche. Germain emporte l'appareil et sort à droite.

Scène II

Mme BOUVIER, Mme MARTIN-PEQUET, CATHABARD, MADELEINE, PAUL

MADELEINE. — Mlle Rocher s'intéresse beaucoup à la photographie?

CATHABARD. — Oh! vous savez... ma nièce, tout l'intéresse.

PAUL. — Elle n'est pas blasée, au moins!

MADELEINE, à sa mère. — C'est vrai... on dirait qu'elle n'a jamais rien vu.

CATHABARD. — Elle est restée en pension très tard... Jusqu'à ces derniers temps...

MADELEINE. — Dans quelle pension? Aux Oiseaux?

CATHABARD. — Non, une toute petite pension dans le 18e... une pension de famille.

Mme BOUVIER, à Mme Martin-Péquet. — Mlle Rocher doit être pour vous d'une compagnie très agréable?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mais certainement... certainement...

PAUL. — Une cigarette, Madeleine?

Il va s'asseoir près d'elle, un peu à l'écart, tandis que Mme Bouvier, Mme Martin-Péquet et Cathabard forment un autre groupe à droite autour de la table où sont les liqueurs.

MADELEINE. — Tu permets, maman?

Mme BOUVIER. — Tu vas scandaliser M. Rivet.

PAUL. — Pas du tout, presque toutes les jeunes filles fument aujourd'hui.

MADELEINE, prenant du feu. — Excepté Mlle Rocher... Elle a si peu de défauts...

Mme BOUVIER. — Est-ce que les jeunes filles fument aussi au Canada, monsieur Cathabard?

CATHABARD. — Mon Dieu, sur le bateau, j'ai remarqué que toutes les dames fumaient.

Mme BOUVIER. — Sur quel bateau êtes-vous venu?

CATHABARD, pris au dépourvu. — Sur... sur un très beau bateau, madame, un des derniers construits... très confortable. Il avait six cheminées, un pont de cent cinquante mètres... Quel bateau!... Un capitaine charmant... une cuisine détestable...

Mme MARTIN-PÉQUET, l'interrompant. — Et sur quel bateau pensez-vous repartir, monsieur Cathabard?

CATHABARD. — Je ne sais pas encore... Ça ne dépend pas de moi... Vous permettez que je fasse le service? (Il se verse un verre de liqueur.) Un peu de cognac, monsieur Rivet?

PAUL. — Merci! j'en ai déjà pris.

CATHABARD. — Moi aussi.

MADELEINE, à Paul. — C'est son troisième verre. Où est-ce que vous l'avez déniché, ce M. Cathabard?

PAUL. — C'est mon parrain qui l'a invité... Il a eu autrefois avec lui des relations d'affaires.

MADELEINE. — Il doit être dans les spiritueux!

PAUL. — Vous êtes rosse!

MADELEINE. — Vous ne le trouvez pas un peu rasta?

PAUL. — Un peu original... mais il est très cultivé... Il parle sur n'importe quoi...

MADELEINE. — Oui, il a du bagout... C'est le contraire de sa nièce qui n'ouvre pas la bouche.

PAUL. — Elle est timide, mais c'est loin d'être une sotte.

MADELEINE. — La nièce fait passer l'oncle, n'est-ce pas? Vous la connaissez depuis longtemps?

PAUL. — Depuis quinze jours environ.

MADELEINE. — Pas plus? j'aurais cru davantage... Je vous voyais si camarades...

PAUL. — Il n'est pas nécessaire de se connaître depuis longtemps pour...

MADELEINE. — Oui, c'est une question de sympathie : on se plaît dès le premier jour ou jamais.

PAUL. — Elle ne vous plaît pas?

MADELEINE. — Moi, je n'aime pas le genre popote... mais c'est une bonne petite fille.

PAUL. — Une bonne petite fille... voilà votre grande injure. Evidemment, elle ne sait pas l'anglais, ni le piano, ni le fox-trott...

MADELEINE, l'arrêtant. — Il me semble que nous parlons beaucoup d'elle. Vous n'auriez pas un autre sujet de conversation?

PAUL. — Attendez, je vais chercher...

Mme BOUVIER, à Mme Martin-Péquet. — Je crois que nos jeunes gens s'entendront bien...

Elle se lève comme pour laisser les jeunes gens causer plus à l'aise.

Mme MARTIN-PÉQUET, suivant le mouvement. — N'est-ce pas? On dirait déjà deux amoureux!

PAUL, qui a trouvé. — Ah! voilà! Que pensez-vous de l'impôt sur les célibataires?

MADELEINE. — Mon Dieu, que les jeunes gens sont donc bêtes!

Scène III

LES MÊMES, HENRIETTE

HENRIETTE, arrivant. — Vous savez, ça vient très bien...

CATHABARD. — Tout le monde est réussi?

HENRIETTE. — Tout le monde, sauf Mlle Bouvier qui est un peu floue.

MADELEINE, à Paul. — Parce que vous m'aviez mal placée. Oh! je vais avoir l'air d'une négresse.

Elle se précipite du côté de la chambre noire.

Mme BOUVIER. — Allons voir ça.

Tout le monde sort, excepté Cathabard et Henriette. Germain est venu ramasser les tasses.

Scène IV

HENRIETTE, CATHABARD.
puis MARTIN-PÉQUET

CATHABARD. — Allons voir ça...

HENRIETTE, arrêtant Cathabard au passage. — Monsieur Cathabard?

CATHABARD. — Ma nièce...

HENRIETTE. — Vous n'éprouvez pas le besoin d'aller faire la sieste?

CATHABARD. — Ma foi non...

HENRIETTE, riant. — Ça m'étonne... après un si bon déjeuner.

CATHABARD. — Ah! ça, oui, j'ai bien mangé!

HENRIETTE. — Et bien bu.

CATHABARD. — M. Martin-Péquet a un coquin de pommard...

HENRIETTE. — Ce n'est pas une raison pour en abuser... Mon oncle, vous déshonorez votre nièce. Croyez-vous que c'est agréable d'entendre Mlle Bouvier se moquer de vous devant moi? Vous devriez vous surveiller.

CATHABARD. — Que voulez-vous? J'ai besoin de m'étourdir pour oublier... Je bois, mais je bois sur un volcan. J'ai de graves soucis! de grosses responsabilités.

HENRIETTE. — Je comprends... Vous faites allusion à notre fausse situation dans cette maison...

CATHABARD. — C'est une bonne maison... On y est bien... L'important pour vous est d'y rester...

HENRIETTE. — Non, je ne suis pas de votre avis. Toutes ces histoires inventées pour justifier ma présence ici m'ont gâté ma joie... J'ai accepté un peu à la légère cet arrangement qui me permettait de vivre près de mon père... Maintenant, je ne peux plus continuer...

CATHABARD. — Et moi, croyez-vous que je ne me fasse pas violence pour jouer un rôle si contraire à ma dignité, à mon caractère, à mes principes ?... J'essaie bien d'éluder les questions gênantes, mais les gens sont d'une indiscrétion! Tout à l'heure encore, Mme Bouvier me demandait sur quel bateau j'étais venu d'Amérique! J'avais envie de lui répondre : sur un bateau que j'ai monté moi-même! (Il rit.) La vérité. Voyez-vous, il n'y a rien de tel pour vivre tranquille... Ah! si on pouvait toujours dire la vérité!... Mais voilà...

HENRIETTE. — Monsieur Cathabard, je vais demander à mon père de brusquer les choses et de dire franchement à Mme Martin-Péquet...

CATHABARD. — Hé là! doucement ! Pas d'impatience...

HENRIETTE. — Si, si, il le faut... Je ne peux plus continuer à dissimuler, à ruser... Mon père comprendra mes scrupules, j'en suis sûre...

CATHABARD. — Mais, vous risquez...

HENRIETTE. — Rassurez-vous, monsieur Cathabard, je ne ferai rien sans consulter mon père, c'est lui qui décidera... Mais, s'il est de mon avis...

CATHABARD. — Il est plus prudent de...

HENRIETTE. — Ne vous occupez plus de cela, monsieur Cathabard... C'est une chose à régler entre mon père et moi.

CATHABARD. — Votre père ! Votre père ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche : mon père! Vous seriez moins fière si je vous avais trouvé un père dans une usine ou sur un chantier!

HENRIETTE. — Et pourquoi donc? Est-ce que, dans les usines et sur les chantiers, il n'y a pas de pères qu'on puisse aimer? Est-ce qu'il y a des classes dans l'amour paternel?

CATHABARD. — Tout de même...

HENRIETTE. — Tenez, je me demande parfois si ça n'aurait pas mieux valu pour moi d'être la fille d'un ouvrier... Mais oui, je ne serais pas sortie de mon milieu, au moins... (M. Martin Péquet est entré par le fond et s'arrête pour écouter Henriette.) Je n'aurais pas eu besoin de ruser, de feindre, de garder l'incognito! Et puis, si mon père avait été pauvre, je l'aurais aidé de mon travail, je l'aurais consolé, je n'aurais pas craint de rebuter son affection par mon ignorance ou par ma gaucherie... Il me semble que j'aurais été encore plus près de lui si mon père avait été pauvre.

MARTIN-PÉQUET, intervenant. — Malheureusement, je suis riche! Il faut en prendre son parti.

HENRIETTE, surprise. — Tu étais là?

MARTIN-PÉQUET. — Oui, on te réclamait pour le tennis : je me suis sauvé sous prétexte de venir te chercher. Alors, tu regrettes que je ne sois pas pauvre?

HENRIETTE. — Je disais que je t'aurais aimé autant si tu avais été un ouvrier... Ça ne te froisse pas?

MARTIN-PÉQUET. — Au contraire, ça me fait plaisir... Maintenant, je n'aurai plus peur de la ruine, puisque je sais que j'aurais une grande fille pour me consoler, pour me protéger et, au besoin, pour m'aider de son travail. (A Cathabard.) Je serai un type dans le genre d'Œdipe, qui n'était pas tant à plaindre, puisqu'il lui restait Antigone! (A Henriette.) Allons, embrasse-moi comme si j'étais ruiné.

CATHABARD, regardant autour de lui avec inquiétude. — C'est très imprudent, ces épanchements de famille !

HENRIETTE, riant. — On a failli déjà se faire chiper hier dans le parc.

MARTIN-PÉQUET. — Tu as raison, ici, ça manque de sécurité... Mais tu viendras ce soir dans mon bureau, quand tout le monde sera couché... Je mettrai la lampe sur le guéridon, contre la croisée. Ça voudra dire : Viens!

HENRIETTE. — On dirait un signal de conspirateur! A minuit! A la fenêtre du château!

MARTIN-PÉQUET. — Prudence et mystère!

HENRIETTE. — Tu n'en as pas assez, toi, de la prudence et du mystère! Nous avons toujours l'air d'être en faute... C'est humiliant...

MARTIN-PÉQUET. — Moi aussi je voudrais une situation nette le plus tôt possible. (A Cathabard qui s'est rapproché.) Mais je ne crois pas qu'en ce moment...

CATHABARD. — Vous voyez, mademoiselle, monsieur votre père est de mon avis. (A Martin-Péquet.) Elle voulait brusquer les choses... tout avouer à Mme Martin-Péquet... Je vous en prie, faites-lui comprendre... raisonnez-la...

HENRIETTE. — Monsieur Cathabard, je vous ai déjà dit...

CATHABARD. — Oui, je sais. Je vous laisse avec votre père. (A Martin-Pequet.) Je vais surveiller par là... vous serez plus tranquilles...

MARTIN-PÉQUET. — Oui, vous serez bien aimable de nous prévenir.

CATHABARD. — Si quelqu'un vient, j'éternuerai.

MARTIN-PÉQUET. — Entendu. (A Henriette.) Alors ma femme... (Cathabard éternue.) Qu'est-ce que c'est ? On vient ?

CATHABARD. — Non, ne faites pas attention... C'est un essai... un exercice sternutatoire.

Il sort en éternuant.

MARTIN-PÉQUET. — A vos souhaits!

Scène V

MARTIN-PEQUET, HENRIETTE

HENRIETTE. — M. Cathabard est un peu gai...

MARTIN-PÉQUET. — Ne parlons pas de lui. Notre temps est précieux. Voyons, où en es-tu avec ma femme ?

HENRIETTE. — Je ne sais pas ce qu'elle a contre moi, elle me parle à peine, et ça me décourage.

MARTIN-PÉQUET. — Encore un peu de patience, crois-moi... Un aveu pourrait tout compromettre. Le moment serait peut-être mal choisi. Suppose qu'elle te repousse ?

HENRIETTE. — Je partirais, que veux-tu, nous nous verrions ailleurs.

MARTIN-PÉQUET. — Tu pourrais me quitter ?... Vivre loin de moi ?

HENRIETTE. — Ça me ferait beaucoup de peine, mais...

MARTIN-PÉQUET. — Moi, je ne peux pas supporter la pensée d'une séparation, je ne veux pas perdre un seul instant de toi. Si j'avais fait au jour le jour l'apprentissage de l'amour paternel, je serais peut-être moins avare, plus raisonnable... mais je t'aime avec vingt ans d'arriéré... j'ai fait l'épargne de vingt ans d'affection, il faut bien que j'en bénéficie avec les intérêts...

HENRIETTE. — Quel usurier tu fais!

MARTIN-PÉQUET. — Mais oui, c'est toi le trésor, je veux te garder. Est-ce que je pourrais renoncer à nos promenades du matin, à nos causeries du soir ? Il faut bien que je me dédommage de ton enfance perdue. Songe que je ne t'ai pas vue grandir. Quand je t'ai connue, quand j'ai connu ma fille, j'étais déjà un vieux bonhomme, un vieux bonhomme un peu ramolli.

HENRIETTE. — Oh! papa!

MARTIN-PÉQUET. — J'aurais voulu que tu me connusses jeune, vigoureux, il y a dix ans. Tu m'aurais vu vieillir chaque jour sans t'en apercevoir... C'est un peu désolant de penser que je n'ai pas un petit coin, là, dans ta mémoire.

Il désigne le front d'Henriette.

HENRIETTE, plaçant la main sur son cœur. — Qu'est-ce que ça fait, puisque là tu tiens toute la place ?

MARTIN-PÉQUET. — Chère petite!

HENRIETTE. — Et puis, songe que tu ne m'as jamais grondée, jamais punie, je n'ai connu qu'un bon papa qui m'a gâtée. De père à enfant il se produit quelquefois des froissements que nous avons évités. Il n'y a entre nous ni le respect ni la contrainte. Je t'aime plus librement et comme un papa que je ne serais choisi.

MARTIN-PÉQUET. — En voilà des théories subversives! Mais je réclame du respect!

HENRIETTE. — Tu n'aimes pas mieux de la tendresse ?

MARTIN-PÉQUET. — Si, si, le respect viendra plus tard... beaucoup plus tard... quand je serai vieux...

HENRIETTE. — Nous avons le temps...

Madame Martin-Pequet entre.

Scène VI

LES MÊMES, Mme MARTIN-PEQUET

Mme MARTIN-PÉQUET, pincée. — Ah! vous étiez là, mademoiselle! On vous cherche partout.

MARTIN-PÉQUET. — C'est ma faute... je l'ai retenue par mon bavardage.

Mme MARTIN-PÉQUET, à Henriette. — On vous attend pour commencer la partie. Les joueurs s'impatientent.

HENRIETTE. — Je me sauve! (Elle sort en courant.) Ah! mon oncle qui s'est endormi sur un banc!

Elle disparaît.

Scène VII

Mme MARTIN-PEQUET, MARTIN-PEQUET

MARTIN-PÉQUET.— Tu viens ?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Alors, tu ne peux pas la quitter un instant ?

MARTIN-PÉQUET. — Comment ?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu ne peux plus te passer d'elle une minute!

MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce qui te prend? Tu vas me faire des reproches parce que tu m'as trouvé en train de bavarder gentiment avec Mlle Rocher ?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Et de quoi parliez-vous, sans indiscrétion ?

MARTIN-PÉQUET. — D'un tas de choses, de ses goûts, de son passé... de son avenir...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu crois qu'elle n'aime pas mieux jouer au tennis avec des jeunes gens que de tenir compagnie à un vieux monsieur ?

MARTIN-PÉQUET. — Je t'assure qu'elle ne me trouve pas trop désagréable, pas trop ennuyeux...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Allons donc! tu l'embêtes, tu te ridiculises et tu la compromets...

MARTIN-PÉQUET. — Moi, la compromettre? Tu oublies que je pourrais être... (Il se reprend.) Enfin! j'ai trente ans de plus qu'elle!

Mme MARTIN-PÉQUET. — C'est toi qui l'oublies un peu trop!

MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce que tu me reproches ? Mlle Rocher met de la gaîté, de la jeunesse, du mouvement dans notre maison qui en avait bien besoin, et j'en suis heureux, voilà tout.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Il y a autre chose, mais oui, mais oui... depuis qu'elle est là tu ne penses qu'à elle, tu ne vis plus que pour elle. Tu m'abandonnes, vous me laissez seule des journées entières. D'abord j'ai patienté... j'ai cru qu'elle repartirait... qu'ils repartiraient tous les deux... mais son oncle s'incruste... et elle...

MARTIN-PÉQUET. — Ah ça! est-ce que tu serais jalouse de cette enfant ?

Mme Martin-Péquet. — Jalouse ? Oh ! non, la pauvre petite, je n'ai eu qu'à la regarder pour être rassurée... elle est incapable...

Martin-Péquet. — Alors, qu'est-ce qui t'inquiète ?

Mme Martin-Péquet. — Mais tout m'inquiète! tout ce que je ne m'explique pas : l'assemblage disparate de l'oncle et de la nièce... leur arrivée soudaine, mystérieuse...

Martin-Péquet. — Ça n'a rien de mystérieux.

Mme Martin-Péquet. — Enfin, tu ne m'avais jamais parlé ni de l'un ni de l'autre.

Martin-Péquet. — M. Cathabard est un ami...

Mme Martin-Péquet. — Non, ce n'est pas vrai, je te connais bien... tu n'as aucune sympathie pour lui, il te déplaît, tu évites même de lui serrer la main.

Martin-Péquet. — En tout cas, sa nièce est une jeune fille irréprochable.

Mme Martin-Péquet. — Voilà justement ce que je ne comprends pas. Je la crois honnête, franche, loyale, et pourtant vous avez l'air de deux complices.

Martin-Péquet. — J'ai plaisir à causer avec elle, je ne m'en cache pas...

Mme Martin-Péquet. — Oui, mais quand j'arrive, vous vous taisez... Je sens que je vous gêne...

Martin-Péquet. — Par exemple...

Mme Martin-Péquet. — Vous n'êtes heureux que seuls tous les deux, vous me fuyez, vous vous éloignez de moi. On dirait...

Martin-Péquet. — Je t'assure que tu te trompes...

Mme Martin-Péquet. — Oserais-tu me dire en face qu'il n'y a pas un secret entre elle et toi? Oserais-tu me l'affirmer?

Un temps. M. Martin-Péquet soutient un moment le regard de sa femme, puis détourne la tête.

Martin-Péquet. — C'est vrai, tu as raison, il y a un secret que je te dirai plus tard, quand les Bouvier seront partis...

Mme Martin-Péquet. — Non, tout de suite... Ils sont au tennis, nous avons le temps... J'exige une explication tout de suite. J'ai le droit de savoir, tu as trop parlé pour reculer...

Martin-Péquet. — Alors, assieds-toi là, près de moi, et écoute ma confession. J'ai hésité jusqu'à maintenant parce que c'était très embarrassant, très difficile à dire, mais il vaut mieux, en effet... Eh bien! oui, j'ai pour Henriette une grande affection, mais une affection très avouable, très légitime.

Mme Martin-Péquet. — J'ai peur de comprendre.

Martin-Péquet, après un silence. — C'est ma fille.

Mme Martin-Péquet. — Tu as une fille! une fille de vingt ans! Et c'est aujourd'hui seulement...

Martin-Péquet. — Il y a un mois, je ne savais rien d'elle...

Mme Martin-Péquet. — Et tu l'as amenée ici, chez moi... tu m'as caché...

Martin-Péquet. — Écoute-moi, je vais t'expliquer...

Mme Martin-Péquet. — Mais quelles explications peux-tu me donner?... Je n'ai pas besoin d'explications pour savoir que tu m'as menti, tu m'as menti par tes paroles, par ton silence, par tes regards... tu m'as joué une comédie indigne de toi, de nous. Tu as introduit ta fille en fraude à mon foyer, tu as abusé de ma confiance pour essayer de me l'imposer par surprise, pour l'installer malgré moi dans notre maison, elle, la preuve vivante d'un autre amour !

Martin-Péquet. — Je voulais te préparer... j'ai cru préférable...

Mme Martin-Péquet. — Ah! tu devais bien rire de nous voir ensemble, moi, ta femme, et elle, la fille de l'autre!

Martin-Péquet. — Sa mère est morte, il y a vingt ans...

Mme Martin-Péquet, à elle-même. — Sa fille, sa fille... (A lui.) Elle a beau être ta fille, pour moi c'est une étrangère, tu entends... Je ne peux accepter, je n'accepterai jamais que tu la gardes près de toi... Jamais... Je ne tolérerai pas sa présence, car je sens bien qu'elle est mon adversaire, oui, mon adversaire! Elle est ton alliée contre moi!

Martin-Péquet. — Je t'en prie, ne parle pas dans la colère, ne prononce pas des mots que tu regretteras... Je comprends que tu sois peinée, révoltée même... La révélation que je viens de te faire est très grave, elle peut bouleverser notre vie ! Mais, qu'est-ce que tu veux? Il faut accepter les faits : puisque j'ai retrouvé ma fille, puisqu'elle mérite mon affection, il est bien compréhensible que je veuille la garder près de moi.

Mme Martin-Péquet. — Elle partira... Je ne la connais pas, moi... Qu'est-ce qu'elle ferait ici entre nous deux... avec tout ce passé qu'elle n'emporterait pas sa présence?... .

Martin-Péquet. — Si tu savais comme c'est oublié... comme c'est mort, tout cela...

Mme Martin-Péquet. — Non, non, je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais.

Martin-Péquet. — Je ne te demande pas de l'aimer tout de suite. Je te demande seulement de ne pas la renvoyer. Garde-la, je t'en prie, garde-la... maintenant, je ne pourrais plus me passer d'elle!

Mme Martin-Péquet. — Tu ne pourrais plus te passer d'elle? C'est à ce point! Veux-tu dire que tu te passerais plus facilement de moi?

Martin-Péquet. — Mon Dieu ! Que vas-tu penser ? Si j'ai parlé d'elle avec trop de chaleur, excuse-moi, je ne voulais pas t'offenser... Je vois bien que je lui ai fait du tort involontairement... Tu ne lui pardonnes pas l'attachement que je lui témoigne. C'est de ta part un sentiment instinctif, irréfléchi, mais il n'en est pas meilleur pour cela! Je t'en prie, fais un effort sur toi-même, par tendresse pour moi...C'est un sacrifice que je te demande pour son bonheur... pour notre bonheur à tous...

Mme Martin-Péquet. — Un sacrifice!... tu veux me sacrifier à ta fille! m'écarter de toi pour lui faire une place entre nous deux, car tu as déjà choisi et c'est elle que tu préfères, elle que tu ignorais il y a un mois... Ah! elle m'a vite remplacée dans ton cœur. C'est bon, laisse-moi, abandonne-moi, je ne suis pour toi qu'une vieille femme inutile puisque je n'ai pas été mère !

Martin-Péquet. — Est-ce possible, ma pauvre vieille amie? En sommes-nous là? Après avoir vécu vingt ans côte à côte, sans désaccord sérieux, sans un froissement, sans une mauvaise parole...

Mme Martin-Péquet. — Comment veux-tu que je ne sois pas effrayée? Comment veux-tu que je ne souffre pas quand je t'entends parler d'elle avec cette affection qui me blesse... qui m'exaspère, je le sens bien... Maintenant, elle est tout pour toi.

Martin-Péquet. — Mais non, mais non, elle n'est

pas tout; tu es toujours ma femme, ma brave femme que je respecte et que j'aime; je ne déciderai rien sans toi; tu seras juge en dernier ressort: c'est toi qui me dicteras mon devoir.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Pourquoi ne m'as-tu pas parlé ainsi plus tôt?

MARTIN-PÉQUET. — Je ne pouvais pas, mais maintenant, j'ai confiance. Quand tu sauras l'histoire d'Henriette, tu comprendras mon désarroi, mes hésitations, mon silence provisoire... Je te raconterai... Elle a été abandonnée toute seule dans la vie... C'est un malheur, ce n'est pas une faute... Il ne faut pas lui en vouloir d'être ma fille; elle ne t'en veut pas, elle, d'être ma femme, d'avoir pris la place de sa maman... Elle ne te rend pas responsable d'une situation dont elle a été la victime... Au contraire, elle voudrait te plaire, faire ta conquête. Elle voudrait que tu remplaces cette maman qu'elle n'a jamais connue. Je lui ai dit que c'était facile, parce que tu étais très bonne, très indulgente, très généreuse.

Mme MARTIN-PÉQUET, gagnée par l'émotion. — Si tu me prends par des flatteries...

MARTIN-PÉQUE. — Mais non, c'est la vérité. Tu es très bonne, tu auras pitié... Je suis sûr que tu ne me feras pas mentir... Ne la chasse pas, dis, garde-la, garde-la... et nous t'aimerons bien tous les deux.

Mme MARTIN-PÉQUET, après un moment d'hésitation. — Embrasse-moi...

Scène VIII

LES MÊMES, PAUL, HENRIETTE, puis MADELEINE arrivant du tennis, Mme BOUVIER

PAUL, essoufflé, la raquette à la main. — Ma tante! Ma tante! Tu as des pansements?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Pour quoi faire? Un accident?

Mme BOUVIER, entrant avec Henriette. — Un léger accident.

MADELEINE, entrant. — Un incident, tout au plus.

MARTIN-PÉQUET. — Mais quoi?

Mme BOUVIER. — Mlle Rocher a reçu une petite balle de tennis dans l'œil.

MARTIN-PÉQUET. — Dans l'œil, mais c'est très dangereux!

Mme MARTIN-PÉQUET, à Henriette. — Voyons...

PAUL. — Elle était au filet... Elle venait de relever une balle... et Madeleine...

MADELEINE. — Oui, c'est moi, c'est moi qui suis une maladroite; je suis désolée...

HENRIETTE, à Mme Martin-Péquet qui l'examine. — Ce n'est pas grave.

Mme Martin-Péquet fait asseoir Henriette près de la table, à droite.

MARTIN-PÉQUET. — Si je téléphonais au docteur?

MADELEINE, à Martin-Péquet. — Nous allons y passer en nous en allant, mais rassurez-vous...

MARTIN-PÉQUET. — Je vais à la pharmacie.

Martin-Péquet sort précipitamment.

Mme BOUVIER. — Il ne faut pas s'inquiéter à ce point... Ce n'est qu'un bobo. N'est-ce pas, mademoiselle?

HENRIETTE. — Je souffre très peu...

MADELEINE. — Nous allons vous envoyer le docteur et demain il n'y paraîtra plus... Tu viens, maman... Au revoir, madame... Adieu, Paul...

Elle sort.

Mme BOUVIER, à Mme Martin-Péquet. — Je regrette vraiment, chère amie.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Ce ne sera rien, j'espère... Paul, accompagne donc...

Mme Bouvier sort.

PAUL. — Oui, ma tante.

Il accompagne de mauvaise grâce.

Scène IX

Mme MARTIN-PÉQUET, HENRIETTE, GERMAIN, puis PAUL

Mme MARTIN-PÉQUET. — Ça vous fait mal?

HENRIETTE. — Un peu... Est-ce que ça se voit?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Vous avez l'œil légèrement rouge.

Germain entre avec un plateau.

HENRIETTE. — Il me semble que ça enfle.

GERMAIN. — Mademoiselle devrait mettre dessus un crapaud écrasé dans de la confiture?

HENRIETTE. — Quelle horreur!

GERMAIN. — Ça pomperait l'enflure.

Mme MARTIN-PÉQUET, à Germain. — Au lieu de dire des bêtises, allez donc me chercher de l'eau blanche, un grand mouchoir et du coton.

Germain sort.

HENRIETTE. — Je suis désolée, madame, de vous occasionner tout ce dérangement.

Mme MARTIN-PÉQUET. — C'est bien le moins...

HENRIETTE. — Demain, ça sera tout noir... Je serai jolie!

Mme MARTIN-PÉQUET, arrêtant le mouvement d'Henriette. — N'y touchez pas, au moins!

PAUL, revenant. — Ouf! les Bouvier sont partis! Ma pauvre tante, voilà encore un mariage manqué...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Madeleine ne te plaît pas?

PAUL. — Oh! non. Ce n'est pas à moi qu'elle a tapé dans l'œil.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Alors, tu ne te marieras jamais; j'y renonce.

PAUL. — Pas moi.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu chercheras ta femme tout seul.

PAUL, regardant Henriette. — Mais oui, mais oui...

GERMAIN, entrant avec plusieurs flacons sur un plateau. — Voilà tout ce que j'ai trouvé, madame.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Faites voir...

Mme Martin-Péquet va à Germain; elle prend les flacons des mains de Germain et lit les étiquettes.

PAUL, à Henriette. — Vous savez, je suis sûr que Madeleine l'a fait exprès...

HENRIETTE. — Je ne veux pas le croire.

PAUL. — Elle est jalouse de vous.

HENRIETTE. — De moi?

PAUL. — Et elle a raison, vous êtes tellement mieux qu'elle!

Mme MARTIN-PÉQUET, à Germain, après avoir regardé les étiquettes. — De la teinture d'iode, vous êtes fou; eau oxygénée, eau de roses. Eh bien! et l'eau blanche?

GERMAIN. — Il n'y en a pas, madame

Mme MARTIN-PÉQUET. — Dans le placard de ma chambre!

PAUL. — J'y vais, ma tante.

Il sort.

GERMAIN, penaud. — J'ai pourtant bien cherché...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mais je ne vous reproche rien, mon brave Germain... Au contraire, il faut que je vous fasse des compliments. Vous avez enfin garni les vases de ma chambre. Comment avez-vous fait pour y penser?

GERMAIN. — Je ne sais pas pourquoi madame me dit ça, ce n'est pas moi.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Alors, c'est Louise?

GERMAIN, désignant Henriette. — Mademoiselle n'a pas dit à madame?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Comment, c'est vous?

HENRIETTE, se levant, très embarrassée. — Oui, j'ai pris la liberté... Je sais que vous aimez les fleurs... J'en avais justement cueilli une gerbe ce matin... Vous allez me trouver bien indiscrète?

Germain sort.

Mme MARTIN-PÉQUET, allant à Henriette. — Par exemple... Je suis très touchée de cette aimable attention... Je suis navrée d'avoir paru indifférente.

HENRIETTE. — C'est vraiment peu de chose, madame!

Mme MARTIN-PÉQUET, prenant une décision. — Ma chère petite, vous avez dû me trouver jusqu'à présent bien froide, bien peu cordiale à votre égard...

HENRIETTE. — Mais, madame, c'est très naturel, vous me connaissez si peu!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Non, j'ai eu des torts envers vous... J'ai été injuste... Je ne vous ai pas mise à votre aise. Il y avait comme un malentendu entre nous... C'est fini; je tiens à vous dire que je vous considère comme faisant partie de la famille. Vous n'aurez plus peur de moi, maintenant, n'est-ce pas?

Elle la fait asseoir près d'elle.

HENRIETTE. — Oh! madame...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Je veux que nous soyons amies... de grandes amies... Vous permettrez que je vous appelle Henriette, n'est-ce pas?

HENRIETTE, l'arrêtant du geste. — Madame, je ne peux pas vous laisser me parler avec cette confiance, cette affection. Ce ne serait pas honnête... Ce serait coupable.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Comment, ma chère petite? Pourquoi?

HENRIETTE. — Ne m'interrogez pas... Je ne veux pas vous mentir et je ne peux pas vous dire encore la vérité. Faites-moi crédit quelques jours... quelques heures seulement...

Mme MARTIN-PÉQUET, souriant avec bonté. — Ma chère enfant, n'ayez plus aucune crainte... Je sais... je suis au courant...

HENRIETTE, tremblante d'émotion. — M. Martin-Péquet vous a dit?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oui, mon enfant... Embrassez-moi...

HENRIETTE. — Oh! Madame!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Essayez de m'appeler maman.

Elle l'embrasse.

HENRIETTE. — Comme vous êtes bonne, madame, et comme je vais vous aimer... Je suis si heureuse... Tout me vient à la fois... Ça m'étouffe, là... Je voudrais ne pas pleurer... C'est bête, mais c'est malgré moi... Il y a si longtemps, pardonnez-moi, maman, je suis si contente...

Elle éclate en sanglots et tombe à genoux.

Mme MARTIN-PÉQUET, la prenant dans ses bras et la relevant. — Mais oui, mais oui, pleurez, mon enfant, ne retenez pas vos larmes... Il y a longtemps qu'elles étaient en vous... Il ne fallait qu'un peu de joie pour les faire jaillir...

Martin-Péquet entre à gauche et Paul à droite.

Scène X

LES MÊMES, MARTIN-PEQUET, PAUL

MARTIN-PÉQUET, brandissant une fiole et une casserole. — Voilà de l'arnica!

PAUL, une bouteille à la main. — Et de l'eau blanche!

MARTIN-PÉQUET. — Et de la camomille. C'est tout ce que j'ai trouvé à la pharmacie.

Mme MARTIN-PÉQUET. — De la teinture d'arnica? Tu veux la rendre aveugle!

MARTIN-PÉQUET. — C'est le pharmacien qui m'a dit...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Le pharmacien n'en sait pas plus que toi... Je vais lui faire une compresse d'eau blanche...

MARTIN-PÉQUET, à Henriette. — Pardon, pardon. Préférez-vous l'eau blanche ou l'arnica?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu ne vas pas abuser de sa timidité pour lui imposer l'arnica!

MARTIN-PÉQUET. — C'est toi qui abuses de sa complaisance pour la tyranniser.

PAUL. — Deux médecins, vous êtes perdue!

HENRIETTE. — Madame, il me semble qu'un peu d'eau blanche!

Mme MARTIN-PÉQUET. — Ah! tu vois, elle en veut!

HENRIETTE. — Avec quelques gouttes de teinture d'arnica.

MARTIN-PÉQUET. — Là! Tu vois, elle en demande.

Mme MARTIN-PÉQUET, arrosant une compresse. — Tenez, de l'eau blanche, ça vous calmera...

MARTIN-PÉQUET, vidant son flacon sur la compresse. — Et de l'arnica, ça vous décongestionnera les muqueuses.

Mme MARTIN-PÉQUET, appliquant la compresse. — Laisse-moi faire, tu es trop maladroit.

Henriette étouffe un cri.

MARTIN-PÉQUET. —Ne serre donc pas si fort, tu la fais crier.

Mme MARTIN-PÉQUET, se penchant sur elle. — Là... Ça va mieux, n'est-ce pas, mon enfant?

MARTIN-PÉQUET. — Vous sentez-vous soulagée?

HENRIETTE. — Merci... Ça me cuit un peu... mais je suis bien contente d'être soignée à la fois par l'eau blanche (Elle donne sa main à Mme Martin-Péquet.) et par l'arnica. (Elle prend la main de Martin-Péquet.) C'est un mélange bien sympathique... (Elle réunit leurs deux mains.) Bien sympathique...

RIDEAU

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte, mais le salon est transformé. Le mobilier est le même, mais disposé d'une façon différente. Il y a des fleurs dans les vases, et la lumière entre plus facilement dans la pièce.

Au lever du rideau, Germain achève de ranger les meubles ; il a, à côté de lui, un balai et un plumeau.

Scène première

PAUL, GERMAIN, puis HENRIETTE

PAUL, qui vient d'entrer. — Bonjour, Germain.

GERMAIN, se retournant. — Oh ! par exemple ! Monsieur Paul, à cette heure-ci ?

PAUL. — Il est 8 h. 1/2, mon bon Germain... J'ai pris le premier train et j'arrive à pied de la gare... Personne n'est encore descendu ?

GERMAIN. — Je n'ai vu que Mlle Henriette, qui doit être dans le jardin...

PAUL. — Mon oncle et ma tante ne pourront plus me reprocher de les abandonner...

GERMAIN. — En effet, monsieur Paul vient maintenant tous les jours.

PAUL, qui est remonté vers la baie du fond. — La campagne est si jolie, en ce moment... Ah ! j'aperçois Henriette. (A Henriette, qu'on ne voit pas encore.) Bonjour.

HENRIETTE, du dehors. — Comment, Paul... déjà !

PAUL. — Déjà... C'est un reproche ?

HENRIETTE. — Non... mais je suis surprise... (Elle entre portant des fruits.) Bonjour... Vous ne deviez venir que demain.

PAUL. — Je m'ennuyais à Paris.

HENRIETTE, à Germain, en lui remettant les fruits. — Tenez, Germain, vous mettrez ces fruits dans la salle à manger.

GERMAIN. — Bien, mademoiselle.

Il sort. Henriette dispose son chapeau sur la table-bureau.

HENRIETTE, à Paul. — Vous apportez les journaux ?

PAUL. — J'apporte les journaux et une grande nouvelle.

HENRIETTE. — Quelle nouvelle ?

PAUL, joyeusement. — Mlle Bouvier se marie.

HENRIETTE. — Avec vous ?

PAUL, montrant un journal. — Ne soyez pas méchante... Elle épouse le mari d'une de ses amies.

HENRIETTE. — Quoi ?

PAUL. — L'ex-mari... M. Parmain, qui a divorcé il y a un an... Je suis libre, libre, ma chère Henriette, et vous n'avez plus aucune raison de refuser de m'entendre. J'ai le droit de vous dire que je vous aime et que je désire que vous soyez ma femme... Vous ne pouvez plus me répondre que vous avez des scrupules... (Lui montrant un article du journal.) Lisez : « Hier, M. et Mme Bouvier ont donné un grand bal en l'honneur des fiançailles de leur fille Madeleine Bouvier avec M. Parmain, le grand industriel, décoré de la Croix de guerre, etc. Reconnu dans l'assistance... », etc. Libre, je suis libre et il va falloir me dire oui ou non. Si vous me répondez oui, je serai le plus heureux des hommes, et si vous me répondez non... Mais vous ne me répondrez pas non... n'est-ce pas, Henriette ?... Vous vous taisez ?

HENRIETTE. — Paul... je suis très embarrassée... Je ne peux pas vous répondre si vite... Je ne peux pas disposer de moi. Je ne dis pas non, mais...

PAUL. — Vous ne dites pas oui. Je sais ce qui vous inquiète encore... Ma tante m'a fait une réputation exagérée de noctambule, de mauvais sujet, et je la méritais un peu, jusqu'à présent. Mais j'ai beaucoup changé... j'ai complètement changé depuis que je vous connais...

HENRIETTE. — Rassurez-vous... Je ne m'inquiète pas du tout de votre réputation... ni de votre emploi du temps.

PAUL. — Ça vous serait égal que je sois un dévergondé ? Ça vous serait égal que je fréquente les tripots et les bars ?

HENRIETTE. — Je n'ai pas le droit de contrôler...

PAUL. — Oh ! si ça vous est égal, c'est que je vous suis absolument indifférent... La moindre amitié pour moi vous rendrait plus indiserète... plus exigeante... Pourtant, j'avais cru lire, dans vos yeux, des encouragements... Me suis-je trompé ?

HENRIETTE. — Non, vous avez très bien lu...

PAUL. — Alors, pourquoi chercher toujours à gagner du temps ? C'est toujours demain, comme l'enseigne du barbier... Repassez demain... on vous répondra, brave homme... Je vais croire que vous êtes coquette.

HENRIETTE, gravement. — Non, Paul, non, il n'y a pas de coquetterie entre nous. Je vous ai laissé voir assez mes vrais sentiments pour que vous puissiez me croire sur parole quand je vous dis... ce que je viens de vous dire... Seulement, je ne peux prendre aucun engagement avant que ma situation soit bien nette... Vous ne voudriez pas d'une jeune fille qui ne pourrait pas vous apporter un acte de naissance régulier. Je veux que vous connaissiez ma famille.

PAUL. — Ce n'est pas votre famille que je désire épouser, c'est vous. Je vous prends sans dot et sans famille...

HENRIETTE. — Mais vous êtes un anarchiste ! Vous bouleversez toutes les traditions ! Votre père, d'ailleurs, ne vous permettrait pas...

PAUL. — Mon père fera ce que je voudrai.

HENRIETTE. — N'importe... Il est nécessaire de patienter... Quand je pourrai parler... je serai très heureuse de vous répondre... et je vous promets une surprise...

PAUL. — Quelle surprise ?

HENRIETTE. — Paul, encore une fois, je vais être obligée de me dérober... Vous êtes très indiscret aujourd'hui. Vous me posez des questions auxquelles je ne peux pas répondre... Je vous le répète : un peu de patience.

PAUL. — De la patience! De la patience! Vous en parlez à votre aise!... J'ai besoin d'encouragement, alors, pour attendre.

HENRIETTE. — Mais quel encouragement?

PAUL. — Laissez-moi vous embrasser là...

Il montre le cou d'Henriette.

HENRIETTE. — Mais... non... là, si vous voulez, en camarade. (Elle tend sa joue. Germain entre. Elle se recule.) Est-ce que mon œil est encore rouge?

PAUL. — Qu'est-ce qui vous prend?

HENRIETTE, à Germain. — Qu'est-ce que vous voulez?

PAUL, comprenant enfin la situation. — Ah! bon.

GERMAIN. — C'est une jeune fille qui voudrait voir mademoiselle. Elle m'a dit d'annoncer Alice...

HENRIETTE. — Où est-elle? Faites-la entrer tout de suite. (Sortie de Germain. A Paul.) C'est une amie à moi.

PAUL. — Elle ne restera pas trop longtemps, n'est-ce pas?

Scène II

HENRIETTE, PAUL, GERMAIN, ALICE

GERMAIN, revenant avec Alice. — Par ici, mademoiselle.

HENRIETTE, à Alice qui est entrée. — Oh! quelle bonne idée! Je te présente M. Paul Rivet, le neveu de M. Martin-Péquet... Ma bonne amie Alice.

PAUL. — Mademoiselle...

Il s'incline.

HENRIETTE, à Alice. — Nous allons monter dans ma chambre.

PAUL. — Mais non, restez au salon. Je vous laisse bavarder ensemble. Au revoir, mademoiselle.

Paul sort.

Scène III

ALICE, HENRIETTE

HENRIETTE. — Comme c'est gentil d'être venue!

ALICE, mystérieusement. — Chut! Nous sommes seules?

HENRIETTE. — Tu vois bien que oui!

ALICE. — Il est parti pour de bon?

Elle va sur la pointe des pieds écouter derrière la porte par où Paul est sorti.

HENRIETTE. — Bien sûr. Qu'est-ce qui se passe?

ALICE. — Chut! Alors, on peut parler?

HENRIETTE. — Qu'est-ce que tu as?

ALICE. — Chut! (Revenant vers Henriette.) Voyons... Tu es contente, ici? Tu restes de ton plein gré?

HENRIETTE. — Tu n'as donc pas reçu mes lettres?

ALICE. — Tes lettres! Ça ne prouve rien!... On fait écrire ce qu'on veut avec des menaces...

HENRIETTE. — Mais je n'ai pas besoin de menaces pour t'écrire que je suis heureuse, que tout le monde est très bon pour moi, très affectueux.

ALICE. — Ma petite, méfie-toi... Je suis sûre qu'on manigance quelque chose contre toi.

HENRIETTE. — Qui ça, où?

ALICE. — Qui sait? Ce domestique vénérable...

HENRIETTE. — Germain?

ALICE. — C'est peut-être un bandit dangereux.

HENRIETTE. — Lui? Un vieux serviteur dévoué!

ALICE. — Tu juges les gens sur la mine; tu te crois en sécurité, ma petite, et tu es tombée dans un guet-apens. Ce château est un repaire et Martin-Péquet un chef de bande.

HENRIETTE. — Veux-tu te taire! Si on t'entendait!

ALICE. — Suffit... J'ai compris. (Bas.) Or, écoute aux portes.

HENRIETTE. — Non... mais...

ALICE. — Oui, tu es surveillée, tu ne peux pas me répondre librement. (S'éloignant d'Henriette et lui parlant sans la regarder.) Écoute... Si tu es épiée, tu n'as qu'à faire un signe pour m'en avertir... Cueille une fleur dans un vase tout en parlant, je saurai ce que ça veut dire.

HENRIETTE. — Mais tu es folle, complètement folle!

ALICE, revenant près d'Henriette. — Pas le moins du monde! Ah! si tu avais vu comme moi ce qui est arrivé à Miss Muray.

HENRIETTE. — Miss Muray? Qui est-ce? Une nouvelle de ton atelier?

ALICE. — Mais non! Voyons, Miss Muray, tu ne connais que ça! L'héroïne du *Triangle rouge*! Tu te rappelles bien?

HENRIETTE. — Ah! oui, au cinéma!

ALICE. — J'ai vu le huitième épisode: c'est épouvantable! Elle a été attirée dans un piège... Les bandits lui ont fait croire qu'ils avaient retrouvé son fiancé. Elle est montée en auto avec eux, sans défiance, et elle est maintenant prisonnière dans un château avec son chien... Les bandits l'obligent à écrire des lettres qu'on lui dicte: elle est devenue leur complice malgré elle. Ah! c'est épouvantable.

HENRIETTE. — Ah! je comprends... C'est ça qui t'a...

ALICE. — Oui, ça m'a bouleversée et ça m'a ouvert les yeux. Je n'ai pas pu dormir de la nuit... Je me suis rappelé les circonstances de ton enlèvement... ton départ précipité avec ce vieux monsieur qui se faisait passer pour ton père...

HENRIETTE, entraînant Alice et la faisant asseoir près d'elle. — Mais tu vis dans un film, ma petite Alice. Tu vois partout des pièges, des embûches, des trahisons... Tu vas trop au cinéma, crois-moi...

ALICE. — Ne plaisante pas... Ce film a été pour moi une révélation... Justement l'un des bandits ressemblait à M. Cathabard.

HENRIETTE. — Mais non, c'est M. Cathabard qui ressemble à un bandit.

ALICE. — Tu as beau dire, tout ça n'est pas naturel.

HENRIETTE. — Ce que tu es gourde! Enfin, ça m'a valu le plaisir de te voir.

ALICE. — Alors, quoi! Tu es bien certaine de ne courir aucun danger? Je me suis effrayée à tort? Tu n'as rien remarqué d'anormal dans cette villa?

HENRIETTE. — La villa n'a rien de mystérieux, je t'assure... On y mène une bonne vie de famille et, depuis que Mme Martin-Péquet a été mise au courant...

ALICE. — Ah! elle sait maintenant? C'est officiel?

HENRIETTE. — Pas encore tout à fait. Pour les domestiques et pour les... visiteurs, je suis encore la

nièce de M. Cathabard... On attend des papiers d'Angleterre... Mais, dans deux ou trois jours... je serai officiellement Mme Martin-Péquet.

ALICE. — Dans ce cas, c'est autre chose... Tant mieux si je me suis trompée. Tu comprends, je t'aime trop... Je m'en serais voulu de ne pas venir me rendre compte. Excuse-moi.

HENRIETTE. — Pas du tout! Ta démarche prouve que tu es une bonne amie... (Elle embrasse Alice.) J'en suis aussi touchée que si tu m'avais sauvé la vie. Seulement, tu as trop d'imagination.

ALICE. — Que veux-tu? Après ton départ, tout le quartier était en révolution. Il y a eu des cancans, des commérages, chacun disait son mot: j'ai subi la contagion.

HENRIETTE. — Qu'est-ce qu'on disait? Je suis curieuse de savoir.

ALICE. — On disait qu'il y avait du louche dans cette affaire, que M. Martin-Péquet ne devait pas valoir mieux que M. Cathabard, qu'à eux deux ils étaient bien capables de préparer un mauvais coup, que la police devrait mettre son nez là-dedans... Des bobards, quoi...

HENRIETTE. — Que les gens sont bêtes! Et tu as cru tout ça!

ALICE. — Non, mais, tout de même, j'étais pas tranquille! Je me disais: « Ma petite, tu as eu la langue trop longue! C'est de ta faute tout ce qui est arrivé. »

HENRIETTE. — Comment, de ta faute?

ALICE. — Dame, c'est à moi que M. Cathabard s'était adressé d'abord. Il essayait de me tirer les vers du nez... Et puis, quand il a su que tu ne connaissais pas ta famille, ça l'a beaucoup intéressé.

HENRIETTE. — Tu ne m'avais jamais dit ça!

ALICE. — Sur le moment, j'ai pas fait attention... Ce n'est qu'après... quand j'ai vu le huitième épisode.

HENRIETTE. — Mais ce n'est pas toi, au moins, qui lui as dit que j'avais une tache au bras?

ALICE. — Non, c'est la concierge.

HENRIETTE. — Quelle concierge?

ALICE. — La nôtre. Le jour même où tu as retrouvé ton père... on est venu demander des renseignements sur toi chez la concierge.

HENRIETTE. — Qui?

ALICE. — D'après le signalement, je crois que c'est M. Thurbert.

HENRIETTE, se levant, très agitée. — Tu es sûre? C'est tellement grave! A quelle heure est-il venu?

ALICE. — Un peu avant midi. Mais pourquoi toutes ces questions?

HENRIETTE. — Parce que ton récit ne concorde pas du tout avec celui de M. Cathabard... parce que je te crois de préférence à lui... parce qu'il faut que je sache à quoi m'en tenir à tout prix.

Elle prend son chapeau sur la table comme pour sortir.

ALICE. — Je t'en supplie! Calme-toi!... Voilà que c'est toi maintenant... explique-moi...

HENRIETTE. — Je ne peux pas t'expliquer... c'est un pressentiment, une crainte que j'éprouve... je me rappelle des intonations, des paroles de cet individu! Ce Cathabard... avec quelle ironie il disait : votre père!... Il se vantait de me l'avoir choisi riche... Ah! j'ai peur de comprendre... j'ai peur... Ecoute, ma chérie, il faut que tu te rappelles bien tes souvenirs... que tu me répètes mot pour mot... ne crains pas de me faire de la peine... Ne me cache rien et si...

ALICE. — Attention... On sonne...

Scène IV

CATHABARD et Mme MARTIN-PEQUET, venant ensemble du jardin, HENRIETTE, ALICE

Mme MARTIN-PÉQUET. — Entrez, monsieur Cathabard. Nous serons mieux ici pour causer. Elle fait passer Cathabard devant elle et aperçoit Alice et Henriette.) Oh! pardon, Henriette, vous receviez une visite?

HENRIETTE. — Mon amie Alice, dont je vous ai parlé, madame. (A Alice.) Madame Martin-Péquet.

ALICE. — Madame, je suis très honorée.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Je sais qu'Henriette vous aime beaucoup, mademoiselle. Elle nous a souvent parlé de vous...

CATHABARD. — Oh! mais je ne vous reconnaissais pas, mademoiselle Alice.

ALICE. — Moi non plus... Vous avez engraissé.

CATHABARD. — Il sera toujours temps de maigrir, allez!

Mme MARTIN-PÉQUET, à Henriette. — Henriette, il faut inviter votre amie à déjeuner.

ALICE. — J'allais partir, madame. Je suis obligée.

Mme MARTIN-PÉQUET. — C'est dommage...

HENRIETTE. — Je vais t'accompagner jusqu'à la gare. J'ai encore des choses à te dire... (A Mme Martin-Péquet.) Je reviens tout de suite.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Prenez l'auto.

HENRIETTE. — Oh! non, nous avons le temps. Ça nous amusera de faire la route à pied.

ALICE. — Au revoir, madame... monsieur Cathabard. (Elle lui fait un geste de la main. A Henriette.) Dis donc?

HENRIETTE. — Quoi?

ALICE. — Cathabard... il a tout de Barrabas.

Scène V

Mme MARTIN-PEQUET, CATHABARD

Mme MARTIN-PÉQUET. — Monsieur Cathabard... il faut que nous ayons ensemble une explication sérieuse.

CATHABARD. — Je suis de votre avis, madame, c'est nécessaire... Je souhaitais moi-même cette conversation... je suis très surpris du changement d'attitude de M. Martin-Péquet.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Vous vous êtes aperçu?

CATHABARD. — Je ne suis pas aveugle... je m'aperçois très bien qu'on me traite avec moins d'égards... depuis hier surtout, on ne me parle plus, on me répond à peine, on m'évite, on m'a supprimé les liqueurs et les cigares... Je ne demande qu'à partir si ma présence est une gêne, mais j'aurais voulu, avant, que M. Martin-Péquet...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Soyez tranquille. Vous aurez tout à l'heure l'occasion de vous expliquer avec mon mari ; j'ai tenu à vous voir la première, dans votre intérêt, monsieur Cathabard.

CATHABARD. — Je ne comprends pas.

Mme MARTIN-PÉQUET, s'asseyant. — Monsieur Cathabard, depuis trois jours, j'ai eu le temps de réfléchir.

de discuter avec mon mari. Je lui ai communiqué mes remarques, mes observations... et je lui ai fait part de mes doutes.

CATHABARD. — Vos doutes ? Voilà donc l'explication de cette froideur... On se défie de moi... Mais vous auriez dû me les soumettre tout de suite vos doutes... je les aurai dissipés, éclaircis... Dites-moi ce qui vous inquiète, madame, je vous prie... ça ne doit pas être bien grave.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Je sais que vous avez réponse à tout.

CATHABARD. — J'ai réponse à tout parce que je dis la vérité... La vérité, voyez-vous, madame...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Permettez-moi seulement de vous poser une question. (Elle indique un siège à Cathabard qui s'assied.) Quelle est la provenance des documents que vous nous avez montrés et quelles preuves avez-vous qu'ils appartiennent bien à Henriette ?

CATHABARD. — Ah ! madame, si vous suspectez ma bonne foi !

Mme MARTIN-PÉQUET. — Votre bonne foi, monsieur Cathabard, a pu être surprise. Quand il s'agit d'introduire un enfant dans une famille, il faut s'entourer de toutes les garanties, prendre toutes les précautions. Je trouve que cette affaire a été conduite avec un peu de... précipitation, un peu de... légèreté... Voyons, entre nous, vous n'êtes pas de mon avis ?

CATHABARD. — Mon Dieu, madame, entre honnêtes gens, la confiance est de règle. (Se levant.) Pourtant, en effet, dans le cas actuel, M. Martin-Péquet a peut-être été un peu vite, un peu trop vite. Il aurait dû suivre mon conseil : me remettre une certaine somme pour cette jeune fille et ne plus s'en occuper...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Et peut-être, vous-même, n'avez-vous pas été suffisamment circonspect ?

CATHABARD. — C'est ma nature : je suis confiant, crédule... je ne me défie pas assez... Il y a tant de fripons, tant d'escrocs.

Mme MARTIN-PÉQUET, se levant à son tour. — Oui, monsieur Cathabard, il y a tant de fripons et tant d'escrocs que c'est précisément ce qui nous effraye, mon mari et moi.. Vous aimez la vérité, dites-vous ? Eh bien, il faut que vous nous aidiez à la découvrir, il ne faut pas qu'un doute subsiste sur la naissance d'Henriette, ni qu'on puisse croire que vous avez été complice d'une mauvaise action.

CATHABARD. — Prenez garde, madame, vos insinuations sont outrageantes... je ne permettrai pas... je ne permettrai à personne...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Je vous en prie, monsieur Cathabard, un peu de calme ! Reconnaissez mieux les efforts que je fais... pour ne pas appeler les choses par leur nom. Si j'avais laissé faire mon mari, il n'aurait pas gardé tant de ménagements. Je n'ai pas voulu qu'il vous rencontrât : j'ai pensé qu'il nous serait plus facile à tous deux de conserver notre sang-froid. J'avais espéré que vous comprendriez à demi-mot... mais je vois qu'il faut vous parler nettement.

CATHABARD. — Parfaitement, c'est ce que je demande.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mon mari est très monté contre vous, monsieur Cathabard. Il a écrit une lettre en Angleterre.

CATHABARD. — Je sais.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Non ! Il a chargé un solliciteur de prendre certains renseignements.

CATHABARD. — C'est moi qui lui ai conseillé d'écrire à Newcastle.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Très bien, monsieur Cathabard, mais la réponse tardant un peu à arriver, mon mari a écrit de nouveau... Aucun résultat. Les lettres s'égarent si facilement...

CATHABARD. — J'espère qu'on ne s'imagine pas...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oh ! monsieur Cathabard, vous ne pouvez pas reprocher à mon mari d'avoir manqué de confiance... Seulement, ne recevant pas de réponse à ses lettres, il a d'abord été surpris... puis il est devenu nerveux... Il voulait partir à Newcastle, faire une enquête, déposer une plainte au besoin. (Mouvement de recul de Cathabard.) J'ai préféré obtenir de vous sans éclat, sans scandale, que vous me disiez la vérité... cette vérité dont vous nous parlez si souvent... monsieur Cathabard, et qu'il faut me dire à moi... tout de suite...

CATHABARD. — Je vois, madame, qu'on vous a chargée de me faire parler. On voudrait me prendre en défaut.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Non, monsieur Cathabard, je ne vous tends pas d'embûche. Je vous ai garanti, au contraire, contre les premiers mouvements de mon mari... Ne voyez en moi qu'une femme, une femme qui veut dissiper une équivoque et rétablir l'ordre dans sa maison après avoir fait place nette. Vous allez me trouver bien naïve, mais j'ai pensé que vous n'oseriez pas me mentir à moi. Oui, j'ai remarqué chez vous, à plusieurs reprises, une gêne, des hésitations qui dénotent un cœur mal endurci... Je ne crois pas que vous soyez un si méchant homme... Vous avez pu céder à des tentations successives... vous avez pu être entraîné par votre entourage... mais vous n'êtes pas encore entièrement corrompu... Je ne le crois pas... Seulement, vous êtes un faible...

CATHABARD, se laissant tomber sur un canapé. — Oui, voilà, je suis un faible.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Je ne peux pas croire qu'en vous parlant comme je le fais, je ne réveillerai pas en vous un écho de votre conscience... je suis sûre que vous avez déjà eu des remords et que seule la peur des conséquences vous a empêché de parler... Eh bien, libérez-vous en toute sûreté, monsieur Cathabard... répondez-moi d'un mot... répondez-moi seulement d'un signe de tête et tout sera oublié. Est-elle vraiment sa fille ? (Cathabard garde le silence et baisse la tête.) Non, n'est-ce pas ? Non ? Je m'en doutais, allez... je n'avais pas besoin de votre aveu. Il y a des intuitions qui ne trompent pas ! Ainsi, vous avez osé faire croire à cette petite qu'elle avait retrouvé sa famille ? Car elle était sincère, vous lui avez menti, n'est-ce pas ?

CATHABARD. — Il fallait bien...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Comment avez-vous pu faire une chose pareille, monsieur Cathabard ?

CATHABARD. — Ah ! si vous croyez que j'ai réfléchi... Quand on a besoin d'argent...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Ne cherchez pas d'excuse : c'est un crime abominable que vous avez commis contre cette enfant, pire qu'un crime : c'est une infamie. Vous avez exploité, bafoué ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur humain : le sentiment paternel et la piété filiale... Qu'est-ce qu'elle vous

avait fait, cette petite ? Qu'est-ce que nous vous avions fait, nous aussi ?

CATHABARD. — Madame, je pourrais vous dire qu'on n'a pas les mêmes idées sur la morale dans un château ou dans un taudis... Mais à quoi bon ? Vous ne m'excuseriez pas. Pour que vous puissiez m'excuser, il vous faudrait avoir connu la faim, la misère. Voyez-vous, il y a des moments où rien ne compte plus, où on est prêt à tout. Les scrupules, la peur du châtiment, la douleur des autres, ça ne pèse pas beaucoup devant une crampe d'estomac. Il ne faut pas me juger trop sévèrement, madame.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Je ne vous juge pas... monsieur Cathabard... Je vous plains.

Martin-Péquet entre.

Scène VI

LES MÊMES, MARTIN-PEQUET

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu m'avais promis...

MARTIN-PÉQUET. — Sois tranquille... Je suis calme. Je peux interroger moi-même M. Cathabard.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Inutile, il vient d'avouer...

MARTIN-PÉQUET, entre ses dents, comme à lui-même. — Le misérable !

Mme MARTIN-PÉQUET. — Je t'en prie...

MARTIN-PÉQUET, s'appuyant aux meubles pour ne pas chanceler. — Rassure-toi. Il n'y aura aucun éclat, aucun scandale... Je ne lui adresserai même pas de reproches : il ne comprendrait pas. (Se ressaisissant, à Cathabard.) Le mal que vous m'avez fait, monsieur Cathabard, il n'y a pas de réparation, pas d'indemnité qui puisse l'effacer... Mais le faux, l'usage de faux, c'est autre chose. Ce sont des crimes punis par la loi... heureusement !

CATHABARD, à Mme Martin-Péquet. — J'avais votre parole, madame.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oui, j'avais compté sur ta bonté.

MARTIN-PÉQUET. — Ma bonté, tu sais bien que les gens de son espèce appellent ça de la bêtise ! Non, je ne serai pas assez bête !... je ne serai pas assez bon pour vous permettre de recommencer avec un autre... Vous payerez !

Mme MARTIN-PÉQUET. — Henri !

MARTIN-PÉQUET. — Tu trouveras juste qu'il s'en aille tranquillement, tandis qu'Henriette, sa victime...

CATHABARD, bon enfant. — Ma victime ! Vous exagérez... Elle n'est pas tant à plaindre... Vous êtes riche... Tout peut s'arranger facilement... C'est une question d'indemnité : avec quelques billets de mille...

MARTIN-PÉQUET. — C'est cela : pour vous, tout s'arrange avec de l'argent ! Vous jugez les autres d'après vous-même. Mais Henriette n'est pas de votre race... .

CATHABARD. — Allons donc, elle est comme les autres... Elle sera trop heureuse !

MARTIN-PÉQUET. — Taisez-vous ! Je vous défends de parler d'elle. Vous ne réussirez pas à la salir... J'ai pu apprécier sa délicatesse, sa droiture... son honnêteté.

CATHABARD. — C'est facile, quand on ne manque de rien. Moi aussi, si j'étais riche, je pourrais m'offrir le luxe des beaux sentiments.

MARTIN-PÉQUET. — Non, monsieur Cathabard, la richesse ne rend pas meilleur. Si vous étiez riche, vous seriez un mauvais riche et, malgré vos millions, il y a un luxe que vous ne pourriez jamais vous offrir : celui d'un sentiment noble et désintéressé... Tandis qu'Henriette...

CATHABARD. — Allons donc... Si vous n'avez que cela à lui proposer...

MARTIN-PÉQUET. — Vous n'avez rien à proposer... rien à dire... Vous n'avez plus qu'à vous taire et à attendre mes décisions.

CATHABARD. — Pourtant...

MARTIN-PÉQUET. — Je ne vous demande pas votre avis... C'est à moi, maintenant, de vous dicter votre conduite... Vous êtes à ma disposition, monsieur Cathabard, et vous ne pouvez rien me refuser tant que j'aurai en ma possession certain papier que vous m'avez remis... Je n'ai pas autre chose à vous dire pour le moment... Allez attendre dans le fumoir, je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous. Allez... pas un mot !

CATHABARD, se dirigeant vers le fumoir. — C'est bien... c'est bien... Puisqu'il est impossible de placer un mot, j'attendrai dans le fumoir : (Se retournant.) je pourrais me justifier facilement, monsieur Martin-Péquet ; tout le monde peut se tromper... Mais non, vous n'êtes pas en état de m'écouter... Je préfère me retirer... vous laisser le temps de réfléchir.

MARTIN-PÉQUET. — C'est tout réfléchi, allez, allez...

CATHABARD. — Ça m'apprendra à vouloir rendre service.

Il sort.

Scène VII

MARTIN-PEQUET, Mme MARTIN-PEQUET

MARTIN-PÉQUET. — Quel hypocrite ! quelle canaille !

Mme MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

MARTIN-PÉQUET. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Il n'y a plus rien à faire... c'est irréparable... Evidemment, j'ai manqué de prudence... Je me suis laissé convaincre avec une candeur !... J'étais si heureux de croire... quand je l'ai connue, elle, si loyale, si franche... Elle était si émue... si joyeusement émue de trouver chez nous une famille... sa famille...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Oh ! je t'excuse : il était bien difficile de résister à son charme... Elle est si affectueuse, si spontanée, si attachante... Moi-même, j'ai été gagnée tout de suite... je m'étais habituée très vite à l'avoir près de moi.

MARTIN-PÉQUET. — Oui... moi aussi... et maintenant, si elle s'en va... si elle nous quitte...

Mme MARTIN-PÉQUET. — Pauvre enfant !

MARTIN-PÉQUET. — C'est nous les plus à plaindre ! Elle emportera avec elle la gaieté de la maison, la joie de nos yeux. Et puis, je serai malheureux de la savoir loin de nous... privée de notre secours, de notre protection... Je ne peux pas me faire à cette idée...

Il reste absorbé dans ses pensées.

Mme MARTIN-PÉQUET, s'approchant de lui. — Henri, si nous la gardions ?

MARTIN-PÉQUET. — Tu voudrais... tu permettrais ?

Mme Martin-Péquet. — Mais oui... Elle n'a pas changé, n'est-ce pas ? Elle est toujours digne de notre affection! Pourquoi partirait-elle?

Martin-Péquet. — Ma brave femme! Moi qui ai douté de ton cœur, de ta générosité!

Mme Martin-Péquet. — Ce n'est pas de la générosité, c'est de l'égoïsme... Et puis nous n'avons pas le droit de laisser retourner cette enfant dans le milieu d'où tu l'as sortie : ce serait injuste de lui faire payer notre erreur.

Martin-Péquet. — Tu as raison... Mais quand elle saura la vérité...

Mme Martin-Péquet. — Peut-être voudra-t-il mieux...

Henriette entre [illegible] de droite.

Scène VIII

Les mêmes, Henriette

Henriette, entrant par la droite. — Je ne vous dérange pas?

Martin-Péquet, affectant la gaîté. — Tu ne nous déranges jamais.

Henriette. — Je croyais que vous étiez avec M. Cathabard.

Mme Martin-Péquet. — Comme vous êtes émue! Qu'avez-vous, mon enfant?

Henriette. — J'aurais voulu parler devant M. Cathabard... Je venais vous mettre en garde contre lui... J'ai des raisons de penser qu'il m'a menti... qu'il nous a menti... Je ne voudrais pas qu'on puisse croire qu'il y a entre nous un accord, une entente... (Se précipitant vers Marie-Péquet.) Jamais je ne lui avais parlé... pas une seule fois avant le jour...

Martin-Péquet. — Mais, mon petit, que veux-tu dire?... Tu ferais mieux de nous parler sans détour ni réticences... Si tu as un chagrin, une inquiétude...

Mme Martin-Péquet. — Mais oui, Henriette, il faut nous dire...

Henriette. — Madame...

Mme Martin-Péquet. — Madame ?... Pourquoi m'appelez-vous madame?

Henriette. — J'étais venue avec tout mon courage, toute ma résignation, maintenant, je n'ose plus... C'est trop dur... trop difficile. Vous m'avez accueillie, adoptée, choyée comme une véritable fille... Jamais je ne l'oublierai... J'étais heureuse près de vous, si heureuse...

Martin-Péquet. — Comment, j'étais ? Pourquoi dis-tu j'étais? Qu'est-ce qu'il y a de changé?

Henriette. — Je sais que je vais vous faire beaucoup de peine... mais ce serait lâche et déloyal de me taire... J'ai peur que mon bonheur ne soit qu'un mensonge...

Martin-Péquet. — Un mensonge?... Alors, si je te comprends bien, tu as des doutes? Tu ne crois plus que tu es ici chez toi?

Henriette. — Je ne peux plus rester ici dans cette maison... Je n'en ai pas le droit...

Martin-Péquet. — Tu veux nous quitter?

Mme Martin-Péquet. — Mais nous ne voulons pas... nous ne vous laisserons pas partir.

Henriette. — Si, il le faut, je ne pourrais plus vivre ici... maintenant que je sais. Vous m'estimeriez moins si je restais...

[illegible] Mme M[illegible]

Mme Marie-Péquet, [illegible] C'est votre amie qui vous a raconté de méchantes histoires, n'est-ce pas ? C'est cela !... Il ne faut pas la croire... Voyons... Mais parle-lui, toi, dis-lui, toi, dis-lui ce que tu sais...

Il change [illegible] rien...

Martin-Péquet. — Oui, je vois bien qu'il est nécessaire... Henriette, écoute-moi...

Mme Martin-Péquet. — Oui, il faut dissiper ses doutes... la convaincre...

Martin-Péquet, faisant asseoir Henriette et s'asseyant [illegible] deux. — Henriette, ma chérie... je ne sais pas ce qu'on t'a dit... Mais, moi, j'ai reçu des nouvelles de Newcastle...

Henriette. — C'est vrai, tu avais écrit là-bas.

Martin-Péquet. — Oui, j'ai fait consulter les actes originaux... les registres de la paroisse... Et je t'avoue que j'ai plus de confiance dans ces preuves écrites, dans ces documents officiels que dans les bavardages de ton amie.

Mme Martin-Péquet. — Bien sûr... Elle est très gentille, mais elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir... Je suis sûre qu'elle vous a raconté des histoires à dormir debout! N'est-ce pas?

Martin-Péquet. — Qu'a-t-elle dit?

Henriette. — M. Cathabard ignorait encore qui j'étais une heure avant de me présenter... C'est Alice qui l'a renseigné.

Martin-Péquet, décidé [illegible] — Mais pas du tout... Ton amie fait erreur, puisqu'il m'avait donné rendez-vous la veille pour que je te rencontre au restaurant.

Henriette. — C'est vrai... Mais, alors, pourquoi a-t-on pris des renseignements chez ma concierge le même jour un peu avant midi?

Martin-Péquet. — C'est moi qui les ai fait prendre, ces renseignements. Comprends donc, M. Cathabard est, avant tout, un homme d'affaires. Ce n'est pas toi qui l'intéressais, mais tes papiers. Son plan, c'était de me les vendre sans même te prévenir. C'est au dernier moment qu'il a pris les renseignements nécessaires. Je le sais bien, parbleu, puisque c'est par mon ordre!...

Mme Martin-Péquet. — Si vous n'avez pas d'autres sujets d'inquiétude?

Henriette, déjà rassurée. — J'ignorais que M. Cathabard avait agi par ton ordre.

Martin-Péquet, il se lève et va fouiller dans un tiroir du bureau. — Je n'avais pas assez confiance en lui pour le croire sur parole. Je me suis renseigné.

Mme Martin-Péquet, se levant aussi. — Nous avions besoin de certitudes. Soyez tranquille... il n'y a aucune erreur.

Martin-Péquet. — J'ai tes papiers... Tout est en règle... Tiens, les voilà.

Henriette, s'approchant pour lire. — C'est que je ne sais pas l'anglais...

Martin-Péquet. — Ça ne fait rien... je vais traduire. « *This day*... Ce jour a été déclaré un enfant du sexe féminin... lequel a reçu les prénoms de Marie-Henriette, etc... » Tu vois, c'est daté, timbré, signé et paraphé...

Henriette. — C'est vrai, Henriette, ça, je peux lire... Quelle sotte je fais... Pardonnez-moi, j'ai eu

peur, j'ai perdu la tête... Ah! j'ai bien cru que tout était fini! Qu'est-ce que je serais devenue! C'était trop affreux! trop injuste! Je n'aurais pas pu me résigner... Maintenant... il me semble que je vous retrouve une seconde fois... il me semble que je vous aime davantage tous les deux et que j'apprécie mieux mon bonheur depuis que j'ai été si malheureuse...

Scène IX

LES MÊMES, PAUL, CATHABARD

PAUL, faisant irruption par la porte du fumoir. — Henriette! M. Cathabard devient fou! Il dit que vous n'êtes pas sa nièce.

CATHABARD, entrant derrière lui. — Vous voyez, on ne me croit pas quand je dis la vérité. Que dois-je répondre, monsieur Martin-Péquet, à ce jeune homme qui me demande la main de mademoiselle ?

MARTIN-PÉQUET. — Comment ! C'est vrai ?

Mme MARTIN-PÉQUET. — Tu veux te marier maintenant ?

PAUL. — Oui, ma tante, j'ai trouvé la jeune fille que j'aime... (Il prend la main d'Henriette.) Seulement, je ne sais plus à qui la demander...

MARTIN-PÉQUET. — C'est à moi qu'il faut t'adresser, mon garçon, si tu veux épouser *ta cousine*.

PAUL. — Ma cousine ! C'est [illegible] la surprise!

HENRIETTE. — Oui, Paul, et je n'ai plus besoin de vous présenter ma famille... vous la connaissez.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Mes chers petits...

CATHABARD, à Mme Martin-Péquet. — Vous lui laissez croire ?

MARTIN-PÉQUET. — Oui, monsieur Cathabard... Demain, je la reconnaîtrai légalement... Je ne veux pas que vous passiez pour un menteur.

CATHABARD. — Alors, vous ne m'en voulez plus ?

MARTIN-PÉQUET. — Au contraire. Je vous considère comme notre bienfaiteur. (A Paul et à Henriette.) Mes chers enfants, en venant ici, M. Cathabard n'avait peut-être pas de très bonnes intentions à mon égard... et pourtant je lui dois une étonnante et délicieuse aventure... (A Cathabard.) Je ne serai pas un ingrat, monsieur Cathabard... Vous avez tant parlé du Canada, que vous devez désirer le connaître... Je vous y aiderai... j'ai des intérêts là-bas...

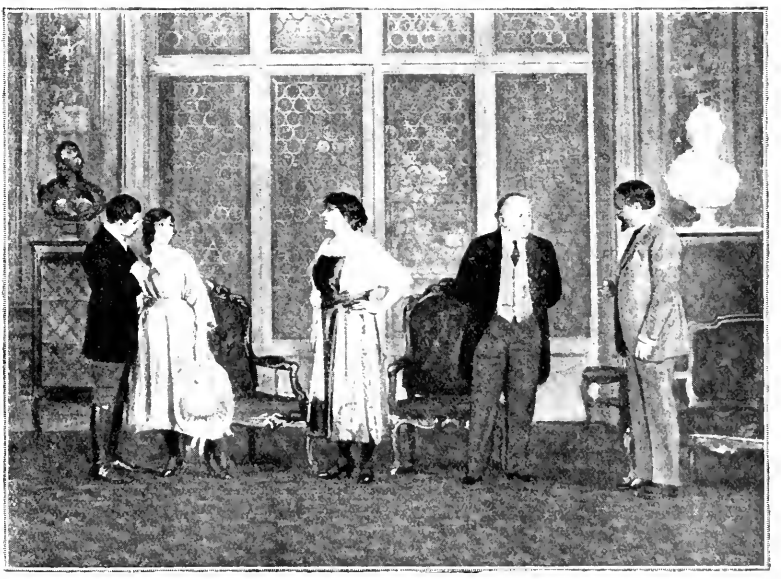
CATHABARD. — C'est trop! Je ne sais si je dois accepter cette offre...

MARTIN-PÉQUET. — Ce n'est pas une offre, monsieur Cathabard... c'est une condition.

Mme MARTIN-PÉQUET. — Vous voyez, la vertu est toujours récompensée.

MARTIN-PÉQUET. — Mais le crime n'est pas toujours puni.

RIDEAU



Paul et Henriette. Mme Martin-Péquet. Martin-Péquet. Cathabard.

Mme Martin-Péquet. — *Vous voyez, la vertu est toujours récompensée*

L'Étrange Aventure de M. Martin-Péquet,
au Théâtre Sarah-Bernhardt.

C'EST une bien amusante aventure que celle du succès de M. Pierre Chaine au Théâtre Sarah-Bernhardt. Sur la foi du nom de l'auteur, toute la critique assemblée attendait... elle ne savait trop quoi, mais assurément quelque chose d'inattendu et qui pouvait être assez étonnant ; son espérance fut comblée, car M. Pierre Chaine lui offrit ce qu'elle attendait encore le moins et qui pouvait indiscutablement l'étonner le plus : une comédie attendrissante, ingénieusement divertissante dans son sujet, honnête et reposante par ses sentiments, bref, respectueuse de toutes les règles du jeu à un point qui, s'il fut rarement atteint, ne fut sans doute jamais dépassé.

Ce n'était pas là, d'ailleurs, une partie gagnée d'avance. Il n'y en avait peut-être pas de plus dangereuse à tenter. Il fallait, pour emporter la victoire sur ce terrain, qu'aucune faute ne fût commise et que le public fût tenu en respect par la constante sensation que l'auteur restait supérieur à son sujet. C'est bien ce que l'on a éprouvé. Au long de ces quatre actes, d'une apparente simplicité, mais qui, sous leur science cachée et leur superficiel agrément, recèlent tant de bon sens, d'émotion et d'esprit, on a pu admirer l'expérience, la virtuosité littéraire, scénique aussi, de Pierre Chaine.

***

En publiant *Bagnes d'enfants* (1) le 2 juillet 1910, nous rappelions qu'il avait débuté par un volume de *Poèmes* — où l'on peut retrouver, aujourd'hui encore, des strophes qui ont, quinze ans après leur publication, une résonance impressionnante :

Vers quel temple invisible ou vers quel ostensoir,
Fumée, emportes-tu dans tes sombres spirales,
Nos prières, nos pleurs, nos élans et nos râles ?
Jaillis-tu vers le ciel en colonne d'espoir ?
Et quand, droite, au-dessus des forges allumées,
Comme un obscur jet d'eau tu te dresses, fumée,
Es-tu un encens votif qui, monte dans le soir ?

Bien des bûchers déjà ont fumé vers les astres
Qu'allumaient les pasteurs pour flechir Jehovah ;
Bien d'autres ont brûlé dans les soirs de désastre,
Dont les tourbillons lourds sont allés où tu vas.
Et la fumée aussi qui monta de Sodome,
Quand brûlèrent ses dieux, ses palais et ses dômes,
Au-dessus de la terre a pesé s'élevant !

Les parfums réfractés des vieilles hécatombes
N'ont-ils que la rumeur emportée par le vent
Les peuples, peu à peu s'ensevelissent dans les tombes,
Mais les œuvres des morts pèsent sur les vivants.

(1) En collaboration avec André de Lorde.

Une collaboration assidue à certains périodiques tels que la *Revue du temps présent*, le *Censeur*, l'*Opinion*, à des quotidiens comme l'*Œuvre*, une collaboration de plus en plus fréquente avec des hommes de théâtre tels qu'André de Lorde, le contraignirent à discipliner son imagination, à serrer de plus près l'expression de sa pensée. Car, si la poésie, surtout la poésie lyrique, accoutume l'esprit aux musiques du verbe, le travail du dialogue scénique l'habitue à la précision des termes, à la concision, et les lui rend aisées, bientôt indispensables.

M. Pierre Chaine, après avoir écrit un volume de vers, fit donc de la critique et du théâtre. Il y réussit. Puis, la guerre éclatant, il alla, déjà chevronné des lettres, gagner à l'armée ses brisques militaires et de magnifiques citations à l'ordre du jour. Le nom de M. Pierre Chaine figure au titre de chevalier dans la dernière promotion de la Légion d'honneur.

***

Du front il rapporta, pour l'enrichissement de notre littérature de guerre, des récits, des impressions qui, publiés en 1916 et en 1918 par l'*Œuvre* sous le titre *Les Mémoires d'un rat* et *Les Commentaires de Ferdinand*, eurent un succès considérable. C'était une idée bien ingénieuse que de charger un rat — un de ces innombrables rats de tranchée qui, de la mer aux Vosges, tinrent eux aussi jusqu'au bout — de nous raconter ses mémoires. Quel être vivant fut mieux à même de voir la guerre, qu'un de ces rongeurs, et d'en voir non seulement ce qu'on en montrait aux correspondants de guerre et même ce qu'en voyaient les combattants dans leur champ de vision limité, mais d'en connaître le dessous et l'envers ? Et comme, par chance, le petit quadrupède de M. Pierre Chaine était un animal plein d'esprit et de sagesse, un rat philosophe — et lettré puisqu'il débuta la première partie de son œuvre à Tristan Bernard et la seconde partie à Anatole France — ces mémoires, rédigés dans le plus clair et le plus pur français, restent de l'intérêt le plus vif, d'un intérêt qui ne faiblira pas avec le temps. Ils sont riches en observations, en anecdotes, en description brèves et vivantes et ne sont pas dépourvus de considérations générales qui ne doivent peut-être qu'à leur élémentaire bon sens de paraître, à certains, légèrement subversives :

« ... La grande différence entre les hommes et les rats, c'est que ces derniers ne se battent jamais que volontairement et par goût, tandis que je n'ai rencontré aucun homme qui fît la guerre pour son plaisir. Chacun d'eux paraissait céder à la nécessité, aussi bien parmi les agresseurs que chez les autres. Il faut donc supposer que ceux qui veulent la guerre ne sont pas ceux qui la font. Le chef-d'œuvre de l'organisation consiste alors à faire accomplir par la collectivité ce à quoi chacun de ses membres en particulier répugne le plus... »

Et l'on n'oserait affirmer que ce n'est pas en consultant les mémoires de ce rat que les hommes se feront plus tard l'idée le plus précise, au moins pour maints détails, de la guerre que nous venons de traverser et de beaucoup de ceux qui y participèrent, en héros ou en spectateurs.

***

M. Pierre Chaine, démobilisé, s'est remis au travail et voici donc, aujourd'hui, l'un de ses plus récents ouvrages.

Il a été, comme nous l'avons indiqué, accueilli avec sympathie par la critique.

A son sujet M. Régis Gignoux, dans le *Figaro*, rappelle qu'à l'occasion d'un drame audacieux donné récemment au Grand-Guignol, de bons confrères firent des réserves sur l'avenir dramatique de M. Pierre Chaine et le renvoyèrent à ses *Mémoires d'un rat* :

« Ces bons confrères avaient oublié, ou ignoraient les succès que l'auteur de *Bagnes d'enfants* et de *la Petite Roque* connut au théâtre. Voilà l'avantage d'être jeune et d'avoir été combattant. Nous aurions excusé une manifestation d'amertume. Mais M. Pierre Chaine est un humoriste : en manière de réponse, il s'est amusé à sortir une comédie de ses tiroirs. Depuis, le secret de Polichinelle est officiel : M. Pierre Chaine est un auteur dramatique de grand talent.

» Mais n'oubliez pas qu'il est également un humoriste, et un humoriste à ce point redoutable que vous pouvez tourner et retourner *l'Etrange Aventure de M. Martin-Péquet* sans savoir au juste si cette comédie est une parodie ironique du mélodrame ou une comédie sentimentale. Le public a opté pour la comédie sentimentale, et il a fait un succès considérable à l'auteur qui avait su l'émouvoir... »

M. Régis Gignoux, après avoir raconté la pièce, ajoute :

« On juge, à ce récit sommaire, des complications d'une pareille intrigue.

M. Pierre Chaine l'humoriste s'est diverti à les accumuler et à les débrouiller. Il doit goûter un plaisir méphistophélique à voir le bon public donner tête baissée, mouchoirs sortis, dans ses aimables panneaux. »

M. Robert de Beauplan dit également dans *la Liberté* :

« Il y a quelques jours, M. Pierre Chaine nous donnait, au Grand-Guignol, en collaboration avec M. André de Lorde, le drame le plus audacieux, qui reculait les limites de l'horreur. Au théâtre Sarah-Bernardt — seul cette fois — il nous a offert la comédie la plus joliment sentimentale, la plus spirituellement romanesque qu'on puisse imaginer. Les personnages y rivalisent de générosité et de délicatesse. La vertu y est récompensée et le vice s'y trouve non point puni mais pardonné, parce que tous les gens vertueux y sont aussi de braves gens et que le vicieux lui-même, gagné par cette contagion édifiante, se repent. »

Le critique de *la Liberté* examine alors cette pièce en détail et conclut :

« Ce que cette analyse ne rend pas, c'est l'habileté avec laquelle M. Pierre Chaine a construit ces quatre actes, ni l'aisance et la vie de son dialogue. »

M. Lugné-Poe observe de même, dans *l'Eclair*, que la diversité du talent de Pierre Chaine est curieuse, et sa facilité à changer de genre exceptionnelle :

« Il a abordé les sujets les plus macabres et les plus gais, et voici qu'il découvre des qualités précieuses de sensibilité et de tendresse. Sa nouvelle pièce, non par le sujet, mais par la douceur et l'émotion qui s'en dégagent, a fait songer à *Notre Jeunesse*, cette jolie œuvre de Capus.

» Cette comédie sentimentale aurait pu devenir un drame sombre. Mais l'auteur a su jusqu'au bout garder une rare légèreté de touche et une délicatesse très prenante. »

M. André Rivoire est d'avis que cette pièce dramatique et sentimentale aurait pu paraître un peu menue sur la grande scène du théâtre Sarah-Bernhardt :

« Mais — constate-t-il dans *l'Echo de Paris* — l'auteur a su fort adroitement doser l'intérêt de ces trois actes, et les spectateurs habituels du théâtre Sarah-Bernhardt se sont laissé émouvoir par cette romanesque aventure.

» L'intrigue est bien menée ; les scènes sont vraiment de théâtre, tour à tour amusantes et mélancoliques... »

M. Paul Souday juge, dans *Paris-Midi*, qu'il y a là une comédie romanesque et sentimentale relevée d'un soupçon d'ironie :

« La bonté des honnêtes gens y fait tourner au mieux les entreprises des pervers. Ne vous fiez pas à cet optimisme ! Mais la pièce est agréable. »

L'Aventure de M. Martin-Péquet, déclare M. Adolphe Brisson dans *le Temps*, commence en mélodrame et s'achève en comédie :

« Les spectateurs, épris de romanesque, ont applaudi ce conte ingénu, pareil aux fictions dont se régale la clientèle des feuilles à gros tirage. Il faut du feuilleton pour le peuple. »

M. Lucien Descaves voit également là un roman populaire, un roman populaire gai, avec le grain de sentiment qui convient :

« Enfin — écrit-il dans *l'Intransigeant* — du Richebourg mis à la scène :

» ... J'allais écrire que les galeries supérieures aimeront cette pièce d'autrefois. Mais, depuis la guerre et ses profits, le public des galeries supérieures est descendu à l'orchestre et dans les premières loges, si bien que *L'Etrange Aventure* aura l'agrément général. »

M. Abel Hermant estime de même qu'il y a au fond de cette pièce un vieux sujet de mélodrame :

« ... Mais, dit-il dans *Excelsior*, M. Pierre Chaine, qui a beaucoup d'esprit, de bonne humeur et de sensibilité, l'a traité d'une façon neuve et sans heurter la vraisemblance. »

« Si l'auteur avait vécu du temps de d'Ennery ou d'Octave Feuillet, déclare M. Paul Granet dans le journal féminin *Ève*, nul doute qu'il eût appelé sa pièce *le Roman d'une jeune fille pauvre*, ou *l'Orpheline de la rue Tholozé*. Mais il est d'une époque où le couvre-feu sonne à 23 heures dans les théâtres. La durée des spectacles s'en trouve notablement raccourcie. Il faut aller vite et retracer en cent cinquante minutes, entr'actes compris, l'histoire de la jeune fille séduite, de la pauvre orpheline retrouvant ses parents, du jeune homme qui lui sacrifie une héritière et du traître.

» Le mélo est un genre bien français et M. Pierre Chaine, lettré délicat, auteur dramatique adroit, fut heureusement inspiré en le faisant revivre.

» Son étrange aventure est racontée d'aimable façon et avec un art qui en masque certaines invraisemblances. »

M. Benjamin Hué écrit dans *la Victoire* :

« Encore une pièce gentiment bâtie et écrite, et qui, sans que le thème développé soit bien nouveau, pourra, cet été, mettre en joie les familles, car l'émotion et l'esprit s'y trouvent mêlés en une sage mesure. »

M. Fernand Gregh écrit simplement dans *Comœdia* :

« Il faut accepter les auteurs tels qu'ils s'offrent. Celui-ci n'a visé, pour cette fois-ci au moins, qu'à nous divertir et à nous attendrir successivement, de façon à nous renvoyer satisfaits de notre soirée, contents de l'humanité et de nous-mêmes. Il y est entièrement parvenu. »

M. Alfred Savoir résume sa critique en six lignes d'appréciation du personnage principal et en quatre lignes de pronostics sur la pièce. La jeune héroïne de cette aventure, écrit-il dans *Bonsoir*, réunit les qualités et les vertus de *Mademoiselle Josette ma femme*, de *Primerose*, de *Petite Peste*, de *la Petite Chocolatière*, de *Mignette*, de *Chiquette*, de *Miche*...

« C'est une perle, c'est un trésor !

» Quatre actes, vingt rappels, deux cents représentations, tournées, traductions, adaptations, films, et peut-être opérette. Pourquoi pas ?

* * *

Les deux cents représentations que prévoyait M. Alfred Savoir, et tous ses confrères de la critique avec lui, n'ont pas été atteintes, du moins au cours de cette première série, car il n'est pas douteux que cette pièce sera reprise. Il faut souhaiter qu'elle retrouve alors l'interprétation de ses débuts :

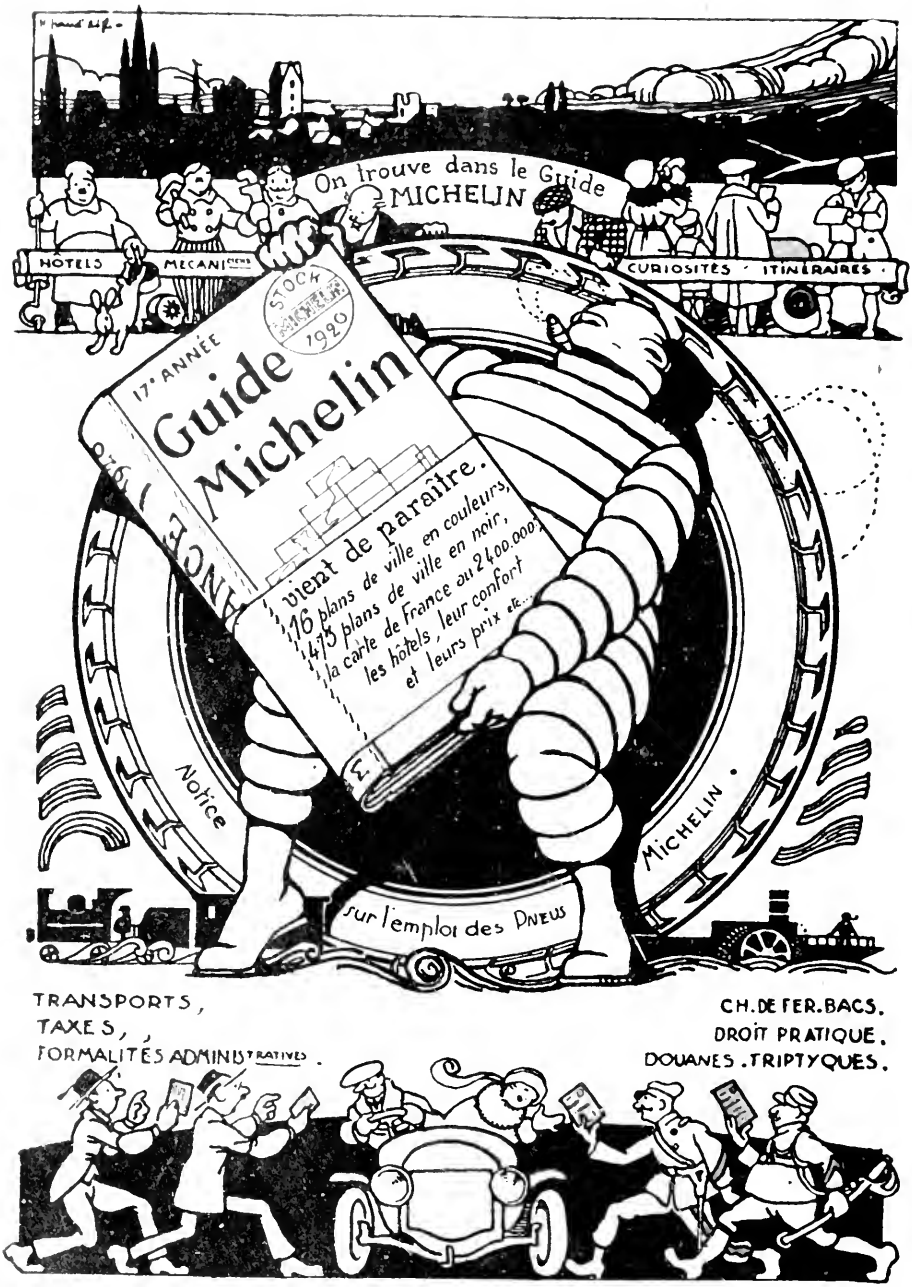
M. Abel Tarride, avec les moyens les plus simples, exerce une action irrésistible sur le public. Il n'a qu'à paraître en scène et les autres interprètes semblent aussitôt reprendre plus de naturel et de vie, tant il est, pendant qu'il joue, non pas un comédien qui récite, mais, vivant et naturel, le personnage même qu'il est chargé d'incarner. On ne saurait, par exemple, imaginer qu'il ait « appris le rôle » de Martin-Péquet, et l'on a du reste l'impression qu'« apprendre un rôle » doit être toujours pour lui une assez fastidieuse besogne. Mais il doit longuement vivre avec l'être imaginaire qu'il a projeté de camper un soir sur la scène, et l'être imaginaire peu à peu s'incorpore à lui et l'un et l'autre, un beau soir, ne font plus qu'un. Quoi qu'il en soit, on ne saurait être plus Martin Péquet, bonhomme crédule et fin, que ne le fut M. Abel Tarride.

La défiante mais serviable et tendre et bienfaisante Mme Martin-Péquet est apparue sous les traits de Mme Moreno, rare et grande et très intelligente artiste, qui fut longtemps la servante inspirée des poètes, mais dont le style s'humanise, au besoin, et sait s'adapter au plus exact réalisme.

M. Decœur, vigoureux, puissant comédien, a fait, avec ses cheveux plaqués, ses regards embusqués derrière le lorgnon, son boue roussâtre, une composition d'homme d'affaires véreux qui est saisissante sans être outrée ; et c'est par un joli contraste qu'on voyait auprès de lui, la fraîche et comme limpide silhouette de Mlle Marguerite Valmond. Signalons enfin, parmi tant d'autres interprètes qui mériteraient d'être félicités, Mlle Berthe Fusier qui a souligné un type d'incandescent petit souillon d'un trait caricatural et juste.

GASTON SORBETS.

Le Directeur : RENÉ BASCHET. Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET.



En vente chez les Stockistes Michelin et chez les Libraires.

Prix : 7 francs.

Nouvelle Série — N° 29

27 Novembre 1920

La Petite Illustration

THÉATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

Copyright by Edmond Fleg, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date

ABONNEMENT ANNUEL

***(L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)**

France et Colonies . . . 120 francs — Etranger. . . . 160 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Maison du Bon Dieu, au Théâtre des Arts.

Voici une œuvre d'une qualité tout à fait rare. Son auteur semble, en la composant, avoir accumulé les difficultés, pour se donner le plaisir de les surmonter et s'offrir la joie de réussir avec plus d'éclat.

Parler de la guerre sans complaisance, nous faire même entendre la canonnade, au lointain, nous donner une idée exacte de la vie dans un village à proximité du front pendant les périodes de bombardements et de combats, et en dégager cette impression de gravité, mais aussi de bonne humeur jusque dans la résignation, et de gaieté dans le courage qui caractérisait nos populations de la frontière aux heures de risque, était déjà un assez joli tour de force.

Mettre en présence trois représentants de religions différentes, les ministres de trois cultes, les faire vivre en commun, en se gardant de laisser apparaître quelque prédilection naturelle pour l'un ou l'autre d'entre eux, en tirer, avec une impartialité assez large pour qu'aucun spectateur, aucun lecteur n'en éprouve de gêne dans ses convictions, une leçon de souriante philosophie, était un autre tour de force.

Ils ont été réussis l'un et l'autre avec une aisance et un tact parfaits.

***

L'Illustration avait déjà publié de M. Edmond Fleg, il y a sept ans, une comédie d'un genre bien différent, mais qui était également de fine qualité : *le Trouble-Fête*, et nous donnions à ce propos quelques détails biographiques sur son auteur. Depuis, M. Edmond Fleg n'a point cessé de travailler. Un de ses confrères, qui est en même temps un de ses amis et dont, précisément, une comédie succédera, sur la scène des Arts, à *la Maison du bon Dieu*, quand le succès en sera épuisé, M. Charles Oulmont, passe en revue, dans *le Gaulois*, tout l'œuvre d'Edmond Fleg, de la façon la plus judicieuse et la plus juste :

« Fleg débute au théâtre, après de fortes études à l'École normale, par trois actes, *le Message*, inspirés par la terrible question de la survie et de notre faculté de converser avec nos morts bien-aimés. Il imagine une intrigue et plaide avec une forte énergie la cause spiritualiste. L'œuvre est âpre, pénible, oui, pénible, et cependant elle porte en soi comme un baume bienfaisant, une apaisante promesse. Dans ces trois actes, dont le principal personnage est la Mort, on sent passer sans cesse un frisson d'espoir, on perçoit les battements de la vie.

» Puis Fleg veut, en quelques pages d'un dialogue à deux personnages, faire apparaître un autre visage aussi terrible et inquiétant que la Mort, l'Amour, qu'il appelle le Démon. Dans *le Démon*, l'auteur dramatique appelle à l'aide le poète, et, de leur collaboration, naît une ardente symphonie.

» Musicien, l'auteur l'est, au point d'avoir toujours été attiré par le drame lyrique. En ce moment même, il achève un livret digne de son adaptation de *Macbeth*, applaudi avant la guerre à l'Opéra-Comique, et qu'Ernest Bloch avait illustré d'une orchestration shakespearienne. Fleg se sent plus à l'aise, semble-t-il, parmi les liens des vers et des strophes que parmi la libre construction d'une page de prose.

» Mais voici, jouée la même année que *Macbeth*, l'œuvre capitale d'Edmond Fleg, *la Bête*, si peu comprise par les critiques, au moment qu'elle leur fut « livrée ». Dans ce drame, nous assistons peu à peu à la victoire de la femme sur la « Bête » qui sommeillait en elle et s'éveille et la torture: l'on a parlé, à propos du sujet, d'immoralité ou d'amoralité, on a prononcé, comme naguère pour *l'Ame en folie*, les mots d'indécence ou d'impudeur dangereuse : on n'a pas entendu le sens de cette œuvre d'une candide beauté. Elle réside tout entière dans cet affranchissement de l'être humain opprimé par les sens et vengé par l'amour total...

» Et, plus tard, voici la comédie des Champs-Élysées, *le Trouble-Fête*, cet adorable et espiègle trouble-fête qu'est le bambin dans un ménage.

Le chœur des enfants devant la maison d'Alsace, où sont logés les trois aumôniers, catholique, protestant, israélite, qui apparaissent aux fenêtres de droite, de gauche et d'en haut. — *Scène finale de l'acte premier.* — *Page 9.*

Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.

EDMOND FLEG

La Maison du Bon Dieu

COMEDIE EN TROIS ACTES

POUR MADELEINE.
EN SOUVENIR D'UN SOIR A FISMES.
SON MARI.
E. F.

Et in terra pax hominibus bonae voluntatis.

La Maison du Bon Dieu *a été représentée pour la première fois, le 8 octobre 1920, au Théâtre des Arts (Société coopérative des Auteurs dramatiques français).*

PERSONNAGES

Goëllo	MM. HENRY BURGUET.	*Françoise Brion*, 18 ans...	Mmes NINON GILLES.
Martigue	ARVEL.	*Madame Brion*, 45 ans....	MAYLIANES.
Segal	JEAN D'YD.	*Gredel*, 60 ans.....	ARLETTE.
Jean Cles, 20 ans.....	LE VIGAN.	*Fabienne*, 21 ans.....	PÉREZ.
Ben-Omar, 25 ans.....	HENRI ROGER.		
Kasperl, 60 ans.....	FICHEL.	*Riboulin* ..:.....	MM. DECOMBE.
Le Major, 40 ans.....	BILLARD.	*Jonas*.....	DOLONNE.
Crussol.....	HARDY.	*Enfants.*	

Les décors et costumes seront naïvement stylisés, à la façon des images d'Epinal, dans le goût de Hansi ou de Guy Arnoux.

Copyright by Edmond Fleg, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays

JEAN. — Oui, la foi, c'est une force... C'est aussi une faiblesse.

FRANÇOISE, pensive. — Jean !

JEAN. — Tenez, ne parlons pas de ça. Je vous ferais de la peine et je dirais des choses banales.

FRANÇOISE. — Alors, vous ne voulez pas croire en Dieu, pour me faire plaisir ?

JEAN. — Tout ce que je peux faire, c'est de croire en vous... et encore !

FRANÇOISE, gaie. — Vous n'êtes pas raisonnable ! Je vous déteste !...

JEAN, voyant arriver le major. — Zut !... le toubib !

Il veut partir.

FRANÇOISE. — Non... restez !

Scène VI

FRANÇOISE, JEAN, LE MAJOR

LE MAJOR, entrant. — Eh bien, la Mésange, cette santé ? Le patron m'envoie prendre de vos nouvelles.

FRANÇOISE, montrant Jean. — Vous connaissez M. Clès ?

LE MAJOR. — Un peu ! C'est moi qui l'empêche de retourner aux tranchées. (Serrant la main de Jean.) Vous m'en voulez encore ?

JEAN. — Je suis trop bien ici !

LE MAJOR. — Mais j'y pense, Clès... Mon frère était en relations avec un grand industriel portant ce nom, un Lillois, je crois...

JEAN. — C'est mon père.

LE MAJOR. — Il est resté dans les provinces envahies ?

FRANÇOISE. — La famille de M. Clès a pu rejoindre Paris.

LE MAJOR. — Et la pauvre filature, naturellement...

JEAN, vivement. — Non, elle a été épargnée !

LE MAJOR. — Tant mieux,!... Voyons notre malade.

FRANÇOISE. — Dites-moi donc, monsieur le major, où en est mon Auvergnat, l'épaule cassée, vous savez ?

LE MAJOR. — Évacué.

FRANÇOISE. — Et le cas de gangrène, qui riait toujours ?

LE MAJOR. — Évacué.

FRANÇOISE. — Je ne retrouverai plus aucun de mes flirts. Et l'aveugle du numéro 3, lui a-t-on annoncé ?

LE MAJOR. — On vous attend.

FRANÇOISE. — Pauvre petit ! (A Jean.) Il ne sait pas encore qu'il a perdu les yeux. Et il répète sans cesse : « Vous pouvez m'ôter mon bandeau. Je ne souffre plus. » (Au major.) Et la balle dans le poumon ?

LE MAJOR. — Mais, vertu-bœuf de bois, est-ce de cœur sauté ou de la vôtre qu'il s'agit ?

FRANÇOISE. — Je suis rétablie.

LE MAJOR. — Tirez la langue.

FRANÇOISE. — Je veux reprendre mon service (Elle tire la langue) cet après-midi.

LE MAJOR. — Tirez la langue.

FRANÇOISE. — Je ne vous consulte pas, d'ailleurs, j'ai à...

LE MAJOR. — Par les ambles de mon mulet ! (Elle [illegible] gaie, [illegible] Savez-vous [illegible] Avez-vous l'image nouvelle ?

FRANÇOISE. — Quelle image ?

LE MAJOR, prenant son sac. — La preuve d'une santé équilibrée. Une découverte à moi. Je ferme les yeux et je me dis par exemple : « Pense à ton enfance. » (Il ferme les yeux.) Alors, je vois immédiatement ma bonne vieille cité de Chinon, l'Ile Verte dans la Vienne, la statue de Rabelais. Je grimpe sur le piédestal et je me flanque par terre.

Il rouvre les yeux.

FRANÇOISE, riant. — Vous ne vous êtes pas fait mal ?

LE MAJOR. — M. Clès, qui est encore un peu assotti par les gaz, verrait, j'en suis sûr, dans un brouillard, toutes les fumées d'usine de sa ville natale, et il entendrait battre, dans un bourdonnement, tous les métiers des tissages paternels. Essayez. Fermez les yeux. Pensez à votre enfance.

JEAN, les yeux fermés. — Je vois une plaine nue. Une route droite. Des peupliers. Il fait très clair. Un grand silence.

LE MAJOR. — Je vous connais, mon loupiot ! Vous voulez retourner aux tranchées. Mais moi, je suis de l'active, on ne me bourre pas le crâne. (A Françoise.) Et vous ? Fermez les yeux.

FRANÇOISE, les yeux fermés. — Des montagnes bleues. Un sol rougeâtre. Un mur immense, tout écroulé. Une chapelle au bord de l'abîme. Sous la vitre d'un sarcophage, une sainte, toute pâle dans le velours de sa robe violette.

LE MAJOR, lui tâtant le pouls. — Sainte Odile, la Chapelle des Larmes ! Ta ! ta ! ta ! ta ! Vous vous embrelucoquez l'esprit de pensées bien chagrines pour votre âge ! Normalement, une petite Alsacienne de dix-huit ans devrait voir un arbre de Noël chargé de bonbons, ou bien le grand Klaus avec ses sourcils en broussailles, dans son froc couvert de neige, et brandissant de ses doigts crochus sa branche de genêt... Mais comme ce pouls n'est pas trop capricieux, comme blessés et médecins réclament à grands hurlements la Mésange et son ramage...

FRANÇOISE, joyeuse. — Je reprends mon service ?

LE MAJOR. — Oui.

FRANÇOISE. — Cet après-midi ?

LE MAJOR. — Oui.

FRANÇOISE. — Monsieur le major, il faut que je vous embrasse.

Elle lui saute au cou.

LE MAJOR. — Vert et bleu ! Comme vous embrassez, la Mésange ! Nous allons fêter votre retour à grands sons de flacons. (Serrant la main de Jean.) Quant à vous, jeune normalien, ayez bon lit, bon vin, le dos au feu, le ventre à table et l'écuelle bien profonde. C'est la recette de Panurge.

Il sort.

FRANÇOISE. — Merci. A tantôt, monsieur le major !

Scène VII

JEAN, FRANÇOISE, puis Mme BRION et GOELLO

Jean pose brusquement les ciseaux sur la table.

FRANÇOISE. — Qu'avez-vous ?

JEAN. — Rien !

FRANÇOISE. — Vous partez ?

JEAN. — J'ai fini.

FRANÇOISE, regardant une guirlande qu'il a mal collée. — Le beau travail!

JEAN, sec. — Alors, on ne vous voit pas cet après-midi?

FRANÇOISE. — Mettez-vous à ma place, Jean... Mon service...

JEAN. — Ça n'a aucune importance...

Entrent par le jardin Mme Brion et Goëllo. Goëllo, quarante-cinq ans, porte un calot à trois galons, une soutane relevée et des bottes.

Mme BRION, à Goëllo, en entrant. — Par ici, monsieur l'aumônier! (Présentant Françoise.) Ma fille. (A Françoise.) Monsieur l'aumônier du nouvel état-major, qui va être un de nos hôtes. (Présentant Jean, à l'aumônier.) Notre jeune soldat instituteur. A peine reçu à l'Ecole normale supérieure, quand la guerre éclata, M. Clès s'est engagé. Il avait dix-huit ans.

GOËLLO, très naïf, à Jean. — Oh! c'est ravissant!

Mme BRION. — Il est un peu mécréant, monsieur l'aumônier, mais son cas n'est pas désespéré.

GOËLLO. — Ayons toujours confiance au bon Dieu!

Mme BRION. — Vous partez, monsieur Clès?

JEAN, montrant les guirlandes. — On m'attend.

GOËLLO. — Quelle est donc cette jolie fête qui se prépare?

Mme BRION. — La distribution des prix de France aux petits Alsaciens.

GOËLLO. — Quelle idée délicieuse!

FRANÇOISE. — M. Clès serait très heureux de votre présence, monsieur l'aumônier.

GOËLLO, à Jean. — J'irai de grand cœur, mon enfant.

Jean salue et va pour sortir.

FRANÇOISE, l'appelant. — Jean!

Il sort sans se retourner. Elle revient tristement.

Scène VIII

FRANÇOISE, Mme BRION, GOELLO, puis GREDEL, puis FABIENNE

Mme BRION. — Nous attendons encore deux officiers. Vous les connaissez probablement, monsieur l'aumônier?

GOËLLO. — Ces bons messieurs! Vous verrez. Nous avons décidé de faire popote ensemble à partir d'aujourd'hui. Il faut vous dire que, jusqu'ici, je n'ai été qu'un tout petit personnage. Je marchais de conserve avec mon cher régiment.

Mme BRION. — Vous avez dû mener parfois une existence bien dure.

GOËLLO. — Certes, une escale chez vous promet plus de repos qu'aux tranchées. (Il regarde la maison.) Quel bâtiment gracieux! Si les cabines ressemblent à la coque et aux agrès, je ne regretterai point trop les cagnas, ni les barbelés. Mais je vais devenir un peu bien douillet.

Mme BRION. — Il faudra vous faire une raison, monsieur l'aumônier.

GOËLLO. — C'est que votre village est un vrai village du bon Dieu!

FRANÇOISE. — Malheureusement, vous ne pourrez pas dire la messe dans l'église.

GOËLLO. — Hélas! J'ai vu en passant la pauvre nef; quelle épave à la dérive, avec son clocher qui s'incline comme un mât fracassé! Dire qu'au jour trois fois béni du retour, dans ma chapelle verte de lichen et battue des vents, je retrouverai intact jusqu'au plus humble ex-voto de mes marins bretons! Et qu'ici... Votre recteur a dû bien souffrir?

FRANÇOISE. — Il est de ceux qui ne souffrent plus.

GOËLLO. — Une des victimes saintes?

Mme BRION. — Il a aidé mon fils, quand il a passé la frontière.

GOËLLO. — Ah! Monsieur votre fils?

FRANÇOISE. — Mon frère avait fait son volontariat un an avant la guerre.

Mme BRION. — Sous l'uniforme de nos ennemis.

FRANÇOISE. — A Saverne.

Mme BRION. — Il acceptait bravement cette épreuve: nous l'avions élevé dans l'idée qu'un Alsacien pouvait, sans émigrer, demeurer fidèle à la France.

GOËLLO. — Ah! comme c'est juste!... Et ce cher enfant... a passé chez nous?

Mme BRION. — Oui. Maintenant, il se bat.

FRANÇOISE. — En Artois.

GOËLLO. — Le brave cœur! Mais en quoi votre pauvre curé...

Mme BRION. — Il avait caché mon fils dans son presbytère...

FRANÇOISE. — Il lui a prêté une soutane et il l'a mené, la nuit, par les bois...

Mme BRION. — Le procès n'a pas été long. Ils ont arraché de l'autel ce vieillard. Ils l'ont traîné au cimetière...

FRANÇOISE. — Ils l'ont forcé à creuser un trou...

Mme BRION. — Et au bord de cette tombe ouverte...

GOËLLO. — Que les anges aient son âme!

Mme BRION. — Le cher saint homme!... La veille encore, il me disait son désir d'accompagner, comme vous, nos armées... Aucune mission ne lui semblait plus belle.

GOËLLO. — Certes, on a de bien grandes consolations. Mes braves petits gas! Si vous les entendiez! Leurs âmes chantent toutes seules. Ils sont nichés en Dieu. Et plus le moindre respect humain. Ils portent, sans se cacher, leurs médailles de la Vierge, leurs croix de Saint-André! Ils récitent à voix haute leur *Ave* et leur *Souvenez-vous*. Il y en a, dans les postes de secours, qui crient leur confession! Et leurs chapelets qu'ils égrènent en marchant au canon!... Et combien de malheureux qui n'avaient pas connu Notre Seigneur, combien de cœurs en perdition qui font retour au port! Il m'est arrivé de baptiser un mitrailleur dans son abri. Les Allemands fournissaient les dragées... Et la Noël dans une étable, sans chasuble et sans surplis, je vous prie de le croire, mais avec, tout à côté, les animaux de Bethléem! Et la Pâque aux tranchées, dans le brouillard du matin! « Nous vous apportons le bon Dieu, mes amis, qu'en dites-vous? » — « Mais nous avons mangé. » — « Cela ne fait rien. » Et je les absous, et, agenouillés dans la boue, ils reçoivent Notre Seigneur! Que Dieu est bon et qu'avais-je fait pour mériter si beau salaire (*)!

Entre Gredel portant sur un plateau des verres et une cruche de bière.

(*) On trouvera dans les admirables *Lettres d'aumôniers*, publiées par M. de Grandmaison, les textes qui ont servi à la rédaction de ce passage. — *Note de l'auteur.*

Mme Brion. — Mais, monsieur l'aumônier, n'avez-vous pas rencontré aussi des cœurs que la guerre ait troublés? Tenez, notre bonne Gredel. Elle était plus pieuse que nous tous: à la messe dès l'aube, tous les mois à confesse. Et maintenant, elle doute, elle se révolte, elle a perdu la foi.

Goëllo, à Gredel. — Eh! quoi, vous ne sentez pas que l'expiation était nécessaire? Il y avait, de par le monde, tant de péchés, tant de souillures!

Gredel, en sortant, de son côté, accent d'Alsace. — C'est pas la peine de me parler, m'sieu le curé. L'bon Dieu! je le comprends plus!

Goëllo. — Innocente brebis, nous la ramènerons au bercail.

Françoise. — Un peu de bière, monsieur l'aumônier?

Goëllo. — Grand merci, chère demoiselle. Jamais entre les repas. Si vous le permettez, j'irai dans ma chambre, faire un brin de toilette.

Fabienne, entrant par le jardin. — Vous avez des lettres?

Elle embrasse Françoise, puis Mme Brion.

Françoise. — Kasperl n'est pas encore passé.

Mme Brion, présentant Fabienne. — La fiancée de mon fils.

Goëllo. — Que je vous félicite de votre choix, chère demoiselle. (A Mme Brion.) Par où irai-je?

Mme Brion. — Je vous montre le chemin, monsieur l'aumônier.

Elle entre avec lui dans la maison.

Goëllo, entrant dans la maison, derrière elle. — Jésus ma Doué! le bel abri!

Scène IX

FRANÇOISE, FABIENNE

Fabienne. — Ce courrier qui ne vient pas!

Françoise. — Que tu es nerveuse, ma petite sœur!

Fabienne. — Et toi, que tu es calme!

Françoise. — Puisque Jacques est au repos.

Fabienne. — Oui, dans la Somme!

Françoise. — Mais sa lettre d'hier...

Fabienne. — Elle datait d'une semaine. Où est-il maintenant?

Françoise. — Où qu'il soit, sa gaieté le protège.

Fabienne. — Il voit tout en beau.

Françoise. — Regarde par ses yeux.

Fabienne. — J'ai la vue trop courte.

Françoise. — Sais-tu que tu es très coupable, Fabienne! Douter, c'est trahir.

Fabienne. — Je ne doute pas, j'aime.

Françoise. — Crois-tu qu'aimer suffise? Nos pensées s'en vont peut-être jusqu'à ceux qui combattent. J'imagine qu'ils les sentent voler autour d'eux et qu'ils faibliraient, là-bas, si nous manquions de courage.

Fabienne. — J'ai peur.

Françoise. — Ingrate! S'il t'entendait!

Fabienne. — Tu as raison. Je ne suis pas digne de lui.

Françoise. — Voilà maintenant que tu te calomnies. Heureusement, je t'ai vue à l'œuvre.

Fabienne. — Ma charité! quelle misère!

Françoise. — Tu es plus ingénieuse que nous crois.

Fabienne. — Je cherche à m'oublier.

Françoise. — Alors, tu veux me faire croire que toutes ces souffrances...

Fabienne. — Je ne sens que la mienne.

Françoise. — Parce que tu as des soucis! Parce que tu attends! Pense aux malheureux qui n'attendent plus rien.

Fabienne. — Que Jacques revienne! C'est toute ma pensée!

Françoise. — Il n'est pas seul là-bas. N'y songes-tu jamais? Une balle, en l'effleurant, peut en frapper un autre...

Fabienne. — Ma chérie, tu ne peux pas comprendre. Tu es une sainte... C'est de ton âge!

Scène X

Les mêmes, plus MARTIGUE

Martigue, uniforme de capitaine, en toile, sans insigne, une bicyclette à la main, entrant par le jardin. Il a l'accent provençal. — Mme Brion?... c'est bien ici, jeunes filles? J'ai un billet de logement.

Françoise. — Nous vous attendions, monsieur.

Martigue. — Vites-vous mon ordonnance?

Françoise. — Il n'est pas arrivé.

Martigue. — Coquin de Crussol! Toujours la même aubade. Il faut à chaque fois que je croque le mouset.

Françoise, montrant les verres. — Puis-je vous offrir?

Martigue. — Tout de même! Ce n'est pas de refus! (Elle lui verse de la bière. S'épongeant et montrant sa bicyclette.) Je viens de faire vingt kilomètres, ventre à terre, sur cette mécanique.... Ce n'est pas pour me vanter, mais vous avez, dans votre Alsace, des montagnes russes pires que les Alpes Maritimes! Pécaïré! ça ne vaut pas le secteur que je quitte!

Fabienne. — Vous étiez?

Martigue. — Dans la Somme.

Fabienne. — On dit que c'est un enfer!

Françoise fait à Martigue le geste du silence.

Martigue. — Evidemment, il ferait meilleur lire du Virgile sous les eucalyptus.

Fabienne. — Et vous estimez aussi que, dans la Somme, la lutte est plus terrible que partout ailleurs?

Martigue. — Question de préférence. Je fus à Charleroi, je fus en Champagne, à Verdun. Chaque site a ses avantages et ses petits inconvénients.

Fabienne. — Oh! cette guerre! quelle honte pour les hommes!

Martigue. — Pauvres de nous! Nous n'avons pas lieu d'être fiers!... Cela me rappelle la première fois que je vins en Afrique, chez les Barsontos. Sous prétexte que j'avais la peau à peu près blanche, ces braves nègres me prirent pour leur bon Dieu. Ils croyaient, dur comme corne de buffle, que je faisais à ma guise lever le mistral ou souffler la tramontane. Ils me brûlaient sous la narine de la graisse de péritoine en façon de sacrifice, et, par manière d'adoration, ils menaient autour de ma personne des farandoles à grands sons de fifres et de tambours à grelots, qu'on se serait dit sur le pont d'Avignon. Vous me croirez si vous voulez, j'eus toutes les peines du monde à leur expliquer que mon teint n'était pour rien dans les variations atmosphériques. Eh! bien, je puis me tromper, mais j'ima-

gine que si ces sauvages venaient faire chez nous une villégiature de seulement dix minutes, ils ne seraient plus tentés de prendre l'homme blanc pour un diminutif de l'Eternel!...

FABIENNE. — Et toutes ces horreurs... pourquoi?

MARTIGUE. — Là... je vous arrête, jeune fille !... « Pourquoi »? Sont-ce discours à tenir sur ce sol reconquis? Et quand bien même nous serions ailleurs, à Varsovie ou à Belgrade, à Bruxelles ou à Lille... Pourquoi nous acceptons l'épreuve? Pourquoi les hommes s'acharnent? Pourquoi les femmes pleurent et les fiancées pâlissent! C'est parce qu'une grande chose se fait avec nos douleurs. C'est parce que, sur nos ruines, se lève un monde nouveau.

FABIENNE. — Si l'on pouvait vous croire!

MARTIGUE. — N'avez-vous de regards qu'aux choses visibles? N'entendez-vous pas la voix de l'espérance?

FABIENNE. — Je vois des femmes en deuil. J'entends des mères qui pleurent.

MARTIGUE. — Mais le désordre a un sens, le carnage a un but. Le ver qui s'endort fait la soie du cocon. Le soleil qui dévore fait le chant des cigales. Et le sang qui coule répand l'horreur du sang. En vérité, je vous le dis, la guerre tuera la guerre, les temps sont annoncés. Mais je cause, je cause. Vous allez dire : ce sont les tonneaux vides qui chantent le mieux! Puis-je vous demander le chemin de mes appartements?

Il se lève. Françoise se dispose à l'accompagner.

Scène XI

LES MÊMES, plus GREDEL, puis KASPERL

GREDEL, *venant de la maison en coup de vent.* — Voilà Kasperl!

FABIENNE. — Enfin!

Elle s'élance à la rencontre de Kasperl

GREDEL. — Je l'ai vu sur la rue, depuis la cuisine. Sûr, il apporte du nouveau.

Kasperl entre par le jardin, 60 ans, très petit, très laid, en facteur. Accent alsacien.

KASPERL, *à Françoise* — Salut, mam'zelle Fraenzélé! Vous attendiez sur moi?... Monsieur l'officier... Pourquoi que vous me regardez comme ça, mam'zelle Gredel? Je vous ai rien fait!

GREDEL. — Moi, j'attends pas qu'on me fait quelque chose... Je me venge d'abord.

FABIENNE. — Voyons, Kasperl, dépêchez-vous!

KASPERL, *fouillant dans sa boîte.* — Voilà ce que c'est d'être le beau Kasperl. Tout le monde a le temps long après lui.

FRANÇOISE. — Je vais me fâcher!

KASPERL, *tirant une carte de sa boîte.* — Pour madame et mademoiselle Brion. (*Il la remet à Françoise qui veut la lire.*) Attendez seulement. Vous donnez pas la peine. Je la sais par cœur : « Situation inchangée, bonne humeur inchangeable. Votre Jacques. »

GREDEL. — Vous en avez, du front!

KASPERL. — Qu'est-ce que voulez-vous? C'est plus fort que moi. Je l'aime tant, le garçon! Il est si solide!

FABIENNE. — Et pour moi, voyons!

KASPERL, *cherchant dans sa boîte.* — Pour vous, une lettre, lourde, lourde! J'ai ma foi eu de la peine à la porter! Sûr, il y en a, de l'amour, là-dedans!

FABIENNE. — Donne!

KASPERL. — Je la trouve plus.

FABIENNE. — C'est insupportable!

KASPERL. — Je suis bête! Je l'ai posée chez vous!

FABIENNE. — Imbécile!

Elle sort en courant.

KASPERL, *riant.* — Non! mais, regardez! Regardez seulement! Comme elle prend ses jambes dans sa main!

GREDEL. — Quel wakes, ce Kasperl! avec son képi sur l'oreille.

KASPERL. — Qu'est-ce que voulez-vous? C'est la seule chose que j'aie pu mettre de côté!

FRANÇOISE. — Vous boirez quand même un verre, monsieur Kasperl?

KASPERL. — Naturellement, si mam'zelle Gredel me le corde! Courir sur les routes, par cette chaleur, à mon âge, je vous demande un peu si c'est un métier pour un homme! Quand je pense que, dans les temps, j'aurais pu marier la plus jolie fille de Dermenach, avec cinq cent mille livres de dot!

MARTIGUE. — Eh! donc! Pourquoi le faites-vous point?

KASPERL. — Elle a pas voulu!

FRANÇOISE, *riant, à Martigue.* — Vous vous y êtes laissé prendre!

MARTIGUE. — Je n'ai plus qu'à me cacher! (*A Gredel.*) Quand mon ordonnance viendra, envoyez-le-moi, s'il vous plaît! Il demandera monsieur Martigue, aumônier protestant.

GREDEL, *stupéfaite.* — Protest...

FRANÇOISE. — Par ici, monsieur le pasteur...

MARTIGUE, *regardant la maison.* — Toque-bœuf! La belle bastide! (*Il sort par la maison, derrière Françoise.*)

Scène XII

GREDEL, KASPERL, puis SEGAL, puis CRUSSOL et RIBOULIN

GREDEL, *abasourdie.* — Pasteur!... Vous avez entendu, monsieur Kasperl! Un pasteur! Nous avons déjà un curé! Et maintenant, un pasteur! Et madame qui voulait les faire manger ensemble! Qu'est-ce que vous dites de ça, monsieur Kasperl?

KASPERL. — Ce que je dis de ça, mam'zelle Gredel! Je dis que si le pasteur mange du curé, la cuisine sera, ma foi, pas chère!

Entre Ségal. Redingote noire, cravate blanche, ruban de la Légion d'honneur, chapeau de feutre, orné d'une croix rouge.

SÉGAL. — Dites-moi, mes amis... la place du Marché, n'y a-t-on rien changé depuis la guerre?

GREDEL, *bourrue.* — Quelle guerre?

SÉGAL. — La guerre de 70.

KASPERL. — Non.

SÉGAL. — C'est bizarre! Elle m'a semblé toute petite.

KASPERL, *à Gredel, méprisant.* — Qu'est-ce que c'est que ce civil?

SÉGAL, *regardant autour de lui.* — Le puits... oui!

GREDEL, *à Kasperl.* — Moi, les civils, je les aime pas! je les crache!

SÉGAL, *regardant le pressoir effondré.* — Oh! le pressoir!... Quel dommage! (*Ségal ôte son lorgnon et examine les sculptures de la porte.*) C'est bien cela... des tournesols, des tiges de houblon...

KASPERL. — Où c'est qu'il va encore?

GREDEL, *à Kasperl.* — Si ce serait un espion boche?

SÉGAL, redescendant, à KASPERL. — Et l'Arbre de la Liberté, au coin de la mairie?

KASPERL, incisif. — Les Boches l'ont abattu; ça donnait des idées.

GREDEL. — Attrape!

SÉGAL. — Et ces grands tuyaux noirs, par-dessus la rivière?

GREDEL. — Les Boches ont arraché le moulin pour faire une usine... Ils trouvaient ça plus joli, avec leur esthétique...

KASPERL. — Attrape!

SÉGAL, presque à lui-même. — Mais on joue encore aux boules, à l'auberge du Cheval Blanc. La forge est toujours là, en face de la fontaine...

KASPERL, à Gredel. — Il parle pas mal français!

GREDEL. — C'est pas naturel.

SÉGAL. — La scierie mêle ses bruits aux tintements de l'enclume... Et comme si rien ne s'était passé, les oies se pavanent, en allongeant le cou.

GREDEL, à Kasperl. — Comme ils sont renseignés, quand même!

SÉGAL. — Et les cigognes, sur leur roue, au pignon de l'école!

GREDEL, agressif. — Vous savez, quand elles reviennent, on chante de nouveau :

Cigogne, cigogne, t'as de la chance,
Tous les ans tu pass' en France!

KASPERL et GREDEL, ensemble. — Attrape!

SÉGAL. — Qu'ont-elles vu, cette année, les pauvres cigognes, en fendant l'air de leurs ailes noires, dans les fumées d'obus, sur le monde ravagé!

GREDEL, à Kasperl. — Si j'irais chercher le gendarme?

SÉGAL. — Et le vieux docteur Brion qui avait toujours du sucre d'orge plein ses poches, où est-il maintenant! Et Burkardt, le veilleur de nuit, si fier de ses médailles! Et Sprüngli, le porteur d'eau, si porté sur le vin.

KASPERL. — C'étaient des braves gens.

GREDEL, agressive. — Tous les vrais Alsaciens sont des braves gens.

KASPERL, à Gredel. — Et le père Ségal, le marchand de bestiaux?

GREDEL, à Ségal. — Ça, c'était un brave homme! Avec ses cinq fils, ses cinq bras et les vingt-trois petits Ségal.

KASPERL. — Ça, c'étaient des braves gens.

GREDEL. — On n'en trouve pas beaucoup comme ça, chez les Boches. Tous les vendredis soir, vous vous rappelez, monsieur Kasperl, comme ils partageaient leurs bénéfices, le père et les cinq fils? Et dix sur cent qu'ils laissaient pour les pauvres!

KASPERL, à Ségal. — Mais ils sont pas restés, vous savez, après 70!

GREDEL. — Ils n'ont, ma foi, pas voulu devenir Boches.

KASPERL. — Ils ont vendu leurs bœufs, leurs vaches, leurs meubles, leurs terrains. Ils sont montés sur trois chars-à-bancs, toute la famille!

GREDEL. — Je les ai, ma foi, encore devant les yeux : le père Ségal et les fils Ségal, avec leurs gilets rouges, et les femmes Ségal avec leurs beaux châles de Nancy, tout ça sur les chars! Et tout le monde était sur les portes, quand ils sont partis! Et les vingt-trois petits Ségal faisaient : « Adieu, adieu! » avec leurs grands mouchoirs.

KASPERL. — Et Yankel, le cadet au troisième fils Ségal!

GREDEL. — Ça, c'était un wakes! Pas une fois qu'il passait devant moi sans me tirer les cheveux.

KASPERL. — Un jour, vous pouvez vous figurer... Il était venu chez nous avec un cabri. Et en place de conduire le cabri, il le portait sur ses épaules, derrière son cou. Et quand il a mis le cabri par terre, le cabri avait, vous pouvez vous figurer... enfin le petit Yankel était tout mouillé dans le cou. Et il en tirait une grimace, le petit Yankel! Et il pleurait, le petit Yankel! Je le vois, ma foi, encore, avec son cabri! Il pleurait comme un veau!

SÉGAL. — Eh! bien, devinez ce qu'il est devenu, le petit Yankel. Il n'est pas loin d'ici, le petit Yankel : c'est moi!

KASPERL. — Toi!...

GREDEL. — Jesses-Maria!

KASPERL. — Vous! (Se ravisant.) Je le savais. Je voulais voir une fois si vous me reconnaissez. Comme que comme, je n'ai pas beaucoup grandi, n'est-ce pas? Mais on dit que j'ai embelli. Et si c'est pas indiscret, monsieur Ségal, est-ce que vous faites toujours dans les bestiaux?

SÉGAL. — Non, je suis professeur à l'École des Hautes-Études, aumônier israélite et rabbin de Paris.

GREDEL, criant en sortant. — Un rabbin! Un rabbin! Madame, un rabbin!

Elle sort par la maison.

SÉGAL, sortant derrière elle. — Je crois avoir produit une certaine impression.

KASPERL, seul. — Enfin, voilà une fois quelque chose de neuf pour le communiqué. (Apercevant Crussol et Riboulin qui entrent, portant chacun une cantine.) Bon, les ordonnances, maintenant! Est-ce que c'est lourd, ce que vous portez là?

CRUSSOL. — T'en fais pas!

KASPERL, sortant. — C'est, sûr, l'Ancien et le Nouveau Testaments.

Ils déposent leurs cantines.

Scène XIII

CRUSSOL, RIBOULIN, puis JONAS

RIBOULIN, s'épongeant. — Qué misère! Vivement qu'ça finisse!

CRUSSOL. — A c'qui paraît, y a qu'les cinq premières années qui seront dures!...

RIBOULIN, apercevant la carafe de bière. — Piste un peu!...

CRUSSOL, s'approchant de la table. — Passe ton quart.

RIBOULIN. — Mais si qu'on serait repéré?

CRUSSOL. — Y nous l'offriraient, s'pas? Alors, pourquoi qu'on attendrait?

Ils boivent.

RIBOULIN. — Ben, tu l'connais toi, le système D!

CRUSSOL. — Tu verras, on est tous comme ça dans les états-majors.

RIBOULIN. — Et comment c'est qu't'es pas mort?

CRUSSOL. — J'voulais pas faire de peine à ma mère.

RIBOULIN. — Pourtant t'en menais pas large, quand je t'ai ramassé, devant Donaumont. Tu peux l'dire qu't'es verni!... Et alors, à c't'heure?

CRUSSOL. — J'fais l'true à Martigue.

RIBOULIN. — Un type qu'a pas les foies. J'l'ai vu un jour qui s'balladait dans les barbelés comme un canard dans la flotte.

CRUSSOL. — Et pis, c'qu'il a d'rare pour un aumône, c'est qu'il est pas curé!

RIBOULIN. — Quoi? de quoi?

CRUSSOL. — Puisque c'est l'pasteur protestant!

RIBOULIN. — Non, mais sans blague! Tu t'figures que j'vas laisser insulter les curés à c't'heure, bougre d'embusqué!

CRUSSOL. — Allons, fais pas tes magnes, tu tomberais sur un manche.

RIBOULIN. — Espèce de genoux creux, sais-tu seulement ce qu'il a fait, not' curé?

CRUSSOL. — A la gare!

RIBOULIN. — L'commandant, il était attigé, l'capiston itou...

CRUSSOL. — Au bout du quai!

RIBOULIN. — Alors, en douce, il a sorti son crucifix de sa musette, not' curé, et il a crié : « En avant, les gas! En avant, les gas! » qu'il a crié, not' curé!

CRUSSOL. — Pis après, j'te dis pas l'contraire!

RIBOULIN. — Et t'as l'culot, toi, un fatigué, un traîne-la-patte!...

CRUSSOL. — J'en ai marre à la fin! Vas-tu la boucler ou j't'entre dans l'chou!

RIBOULIN. — Non, mais des fois! (A Jonas qui entre, uniforme de la Légion, une cantine sur l'épaule.) Tiens, légionnaire, avance au ralliement. Tu vas dire c'que t'en penses! V'là un Parisien, un mal poli...

JONAS, accent juif de Salonique. — Mes enfants, ié m'appelle Ionas. Ié souis né à Soloniki l'an 5632 de la créatione dé lé monde. I'ai oune femme et cinq infants. Ié me souis engaié rapport à la France et à la civilisatione. Mais ié souis vénou per mé battre, pas per m'engouler.

RIBOULIN. — Qu'est-ce que c'est que c't'andouille?

CRUSSOL. — L'tampon au rabbin!

RIBOULIN. — C'est vrai, j'oubliais, on est l'union sacrée!

JONAS. — Y a des chances.

RIBOULIN. — Ben, nom de Dieu!

Scène XIV

LES MÊMES, plus FRANÇOISE et GREDEL

FRANÇOISE, apparaissant en costume alsacien et apercevant les ordonnances. Aux ordonnances. — Vous avez bu, messieurs? (Elle appelle vers la maison.) Gredel!

CRUSSOL, montrant les carafons vides. — On a fait c'qu'on pouvait.

FRANÇOISE, à Gredel qui paraît. — Je vais jusqu'à l'école. Tu installeras ces messieurs.

JONAS. — On d'mande pas grand'chose!

CRUSSOL. — Ascenseur, électricité...

RIBOULIN. — Eau et gaz à tous les étages.

GREDEL, montrant le pressoir démoli. — Vous coucherez là.

CRUSSOL, regardant à l'intérieur avec admiration. — Bath! on tient le filon!

GREDEL. — Mais vous planterez pas des clous, ça abîme les murs!

RIBOULIN. — V's en faites pas.

GREDEL. — Maintenant, pour les cantines...

RIBOULIN. — Ah! c'est nous qu'on les porte?

GREDEL. — Naturellement. (Ils chargent les cantines sur leurs épaules. Gredel leur montrant la maison et les faisant passer devant elle.) Par ici!

JONAS, dans la maison. — Y a du boyau!

RIBOULIN, de même. — Attention au fil.

Crussol disparaît derrière lui.

GREDEL. — Le curé sur la droite, le pasteur sur la gauche et le rabbin en haut de l'escalier.

VOIX DE CRUSSOL. — Pourquoi pas au Paradis?

Scène XV

FRANÇOISE, JEAN, puis BEN-OMAR et LES ENFANTS de l'école

Françoise a assisté à la scène précédente en souriant ; au moment où elle se dispose à sortir, Jean paraît.

FRANÇOISE. — J'allais vous trouver.

JEAN. — Et moi, je venais vous demander pardon.

FRANÇOISE. — Pardon? De quoi?

JEAN. — De ma brusquerie, tout à l'heure, devant le major. J'étais peiné. J'ai été injuste.

FRANÇOISE. — Et mon costume, vous n'en dites rien? Vous savez, c'est pour vous.

JEAN. — Si j'osais vous croire...

FRANÇOISE. — Ne vous gênez pas.

JEAN, tristement. — Seriez-vous coquette?

FRANÇOISE. — Comme vous voilà mélancolique!

JEAN. — C'est l'approche des vacances. On me reprend tous mes gosses.

FRANÇOISE. — Vous les retrouverez.

JEAN. — Mais d'ici là!... Ils m'amusaient tant! Former leurs petites âmes, c'était encore combattre. Il me semblait, chaque jour, reconquérir, à moi tout seul, un peu de territoire!... Mais, maintenant, on me fera plaider de temps en temps au conseil de guerre... L'inaction... La solitude...

FRANÇOISE. — Venez voir les amis.

JEAN. — Vous permettrez?

FRANÇOISE. — Suis-je donc si terrible?

JEAN. — Nou... mais... je ne sais pas si je peux vous dire... Près de vous, aussi, je me sens parfois... si seul...

FRANÇOISE. — Comme c'est aimable!

JEAN. — Ne riez pas!... Comment vous expliquer?... Depuis le commencement de la guerre... il me semblait... ma vie s'était comme arrêtée... On était entré, tout d'un coup, dans un monde si nouveau... Les camarades... la fatigue... le grand effort de tous... On oubliait qu'on avait une âme pour soi tout seul... C'était comme si, brusquement, une parenthèse s'était ouverte. Depuis que je vous ai connue, la parenthèse s'est refermée : je me souviens que j'ai un cœur. Je vous regarde... Je cherche à vous comprendre. Je me demande ce qui se cache sous cette gaieté...

FRANÇOISE. — Rien, peut-être...

JEAN. — Sous cette amitié!... Parfois je me sens tout timide et glacé... Parfois, j'ai des audaces, des projets... Mais je vous connais, vous n'aimerez jamais un mécréant.

FRANÇOISE, émue. — Je ne suis pas une fanatique, Jean. Mais pour moi, voyez-vous, Dieu existe... S'il m'arrivait d'aimer un mécréant, comme vous dites, je tâcherais de le changer. Et si je n'y parvenais pas, eh! bien, je renoncerais au bonheur, voilà tout. Ça ne doit pas être si difficile, par le temps qui court, n'est-ce pas? Il y a tant de souffrances dans le monde! Je ne sais pas comment les autres sont faites. Elles se penchent sur ces douleurs, et, en même temps, elles les oublient. Moi, même quand je ris,

j'en conserve l'image... La nuit, je me réveille... et je me demande comment c'est chose possible, que tant d'êtres s'acharnent à tuer... Et j'ai mal!... comme si tout ce mal... était sur moi. J'ai vu, un jour... On croyait que les Allemands allaient reprendre notre village... Alors, pour ne pas devenir prisonniers, tous les blessés de l'ambulance ont voulu partir... Ils sortaient de leurs lits, comme ils seraient sortis de leurs tombes... Les uns, pour marcher, s'appuyaient sur des chaises... Les autres se traînaient sur les genoux... Et sans plaintes, mais si lamentables, ils s'en allaient sur la route, au-devant de la mort... Sainte-Odile, vous savez... La Chapelle des Larmes.. Le monde entier bientôt, sera une Chapelle des Larmes... Nous ne serons jamais trop devant tant de souffrances... Quand on a compris ça, on peut, s'il faut, renoncer au bonheur... Vous ne trouvez pas?

JEAN, atterré. — Alors... vous... pourriez...

Cependant Ben-Omar entre sur la pointe des pieds, menant derrière lui quelques petits Alsaciens et quelques petites Alsaciennes en costume du pays.

BEN-OMAR, le doigt sur la bouche à Jean et à Françoise. — Chut! Pour officiers!... Ben-Omar faire surprise!

Il fait ranger les enfants en silence, se met à battre la mesure et les enfants entonnent, de leurs petites voix grêles avec un très fort accent d'Alsace.

LES ENFANTS

J'ai descendu dans mon jardin,
J'ai descendu dans mon jardin,
Pour y cueillir du romarin,
Gentil coqu'licot, mesdames,
Gentil coqu'licot nouveau.

Pendant le chant, les trois visages du curé, du pasteur et du rabbin se montrent successivement à trois fenêtres. Puis Gredel et Mme Brion paraissent à la porte de la maison, tandis que les petites voix alsaciennes continuent.

Pour y cueillir du romarin,
Pour y cueillir du romarin...
J'n'en avais pas cueilli trois brins,
Gentil coqu'licot, mesdames,
Gentil coqu'licot nouveau.

J'n'en avais pas cueilli trois brins,
J'n'en avais pas cueilli trois brins...

RIDEAU

ACTE II

Chez Mme Brion.

La « salle » de la maison alsacienne, avec poêle, etc. Piano. Retrait avec lit de repos. Portes ; au premier plan à gauche conduisant à la chambre de Goëllo ; au deuxième plan à gauche, conduisant aux appartements intérieurs, et à droite, conduisant au vestibule. Par la baie vitrée du fond, on aperçoit le village, soleil couchant.

Scène première

GOELLO, MARTIGUE, SEGAL, JONAS

Les trois aumôniers sont en train de dîner, servis par Jonas.

GOËLLO. — Cette langue fumée, quelle poésie !

MARTIGUE. — Encore un présent de Mme Ségal? Où trouve-t-elle ces délices?

SÉGAL. — Rue d'Hauteville, chez Mme Lévy.

GOËLLO. — Je connais ce nom-là!

MARTIGUE. — Je mange du velours.

SÉGAL. — Nous possédons, pour la langue fumée, une tradition particulière qui remonte, selon toute probabilité, à l'époque du second Temple.

GOËLLO. — Et dire qu'avec des traditions pareilles, vous avez des juifs qui se font chrétiens!

SÉGAL. — Il faut de tout pour faire un monde, mon cher curé. A ce propos, que je vous conte une histoire.

GOËLLO. — Le régal sera complet.

Jonas entre avec un saladier.

SÉGAL. — Il y avait une fois...

MARTIGUE, à Jonas. — Mlle Françoise n'est pas rentrée ?

JONAS. — Pas encore.

SÉGAL, riant. — Elle aura dîné avec les majors.

MARTIGUE. — Ils nous la gardent tout le temps!

GOËLLO, naïvement. — C'est agaçant, à la fin !

MARTIGUE, à Ségal. — Et donc, il y avait une fois...

SÉGAL. — Il y avait une fois une brave Alsacienne, nommé Sara, ou plutôt Sorlé. Elle était un peu schlemihl.

GOËLLO. — Schlemihl?

MARTIGUE, à Goëllo. — Vous ne savez pas ce que c'est qu'un schlemihl, en jargon d'Israël?

GOËLLO. — L'expression ne se trouvant pas dans les Saintes Ecritures...

Jonas présente le saladier à Goëllo qui se sert.

MARTIGUE. — Un schlemihl, c'est un imbécile.

SÉGAL. — Pas tout à fait. Il y a une nuance. Imbécile n'est pas hébreu. Comment aurions-nous le mot, n'ayant pas la chose? Un schlemihl, c'est plutôt... Jonas va nous le dire.

JONAS. — Oun schlemihl, c'est oun andouille.

SÉGAL. — Voilà !

Jonas, pendant ce qui suit, présente le saladier à Ségal, qui, tout en causant, ne s'en aperçoit pas.

SÉGAL. — Donc, Sorlé était un peu schlemihl. Mais, comme elle avait toutes les vertus, elle fut, après sa mort, admise au paradis. Dès son entrée, les séraphins lui jouèrent leurs plus beaux morceaux. Mais Sorlé pleurait. On la mena sur la prairie tout

émaillée d'étoiles, où les bienheureux dansaient de célestes tangos. Sorlé pleurait toujours.

MARTIGUE, qui guette le saladier. — Vous ne prenez pas de salade ?

SÉGAL. — Pardon. (Il se sert.) A la fin, on se mit à jaser: « Le paradis serait-il surfait ? » Et, comme il y a partout des langues moins bonnes que celles de chez Mme Lévy, ce qui devait arriver arriva : le Seigneur lui-même eut vent de la chose.

MARTIGUE. — Aïe! bonne femme! Voilà ce que je craignais.

Jonas lui présente le saladier.

SÉGAL. — Il manda Sorlé et lui dit: « Qu'as-tu donc à pleurer dans le séjour de ma splendeur ? Mets-toi à ma place, Sorlé. C'est vexant! » Et Sorlé répondit... (A Goëllo.) Un peu d'eau, s'il vous plaît.

GOËLLO, lui versant de l'eau. — Sorlé répondit ?

SÉGAL. — Sorlé répondit, non sans verser des larmes... (A Goëllo.) Merci... « Je sais bien, roi du monde, je manque aux usages; mais c'est plus fort que moi... J'ai eu, de mon vivant, un trop grand chagrin. » — « Lequel? » — « J'avais un seul garçon, et il s'est fait chrétien. » — « Le mien aussi, schlemibl, répondit Dieu, et je ne pleure pas! »

MARTIGUE, riant. — Il en a de prodigieuses!

GOËLLO, à Ségal. — Savez-vous ce que je me dis, depuis que je vous connais ?

SÉGAL. — Je vais le savoir.

GOËLLO. — Je me dis : « Comme il doit être intéressant d'être israélite ! »

SÉGAL. — Evidemment, c'est un plaisir, mais il faut savoir le goûter.

Jonas présente à Martigue le plat de langue.

MARTIGUE, se servant, à Ségal. — Vous avez donné au monde tant de choses !

SÉGAL. — On nous accuse de lui en avoir pris davantage!

GOËLLO. — Le sens du péché et de la miséricorde...

MARTIGUE. — Le sens de la douleur et de la justice finale...

GOËLLO. — De qui les tenons-nous, si ce n'est de vous ? .

Pendant ce qui suit, Jonas présente le plat à Ségal qui ne s'en aperçoit pas.

SÉGAL. — Je suis trop modeste pour y contredire... Mais que de beautés chez vous que nous ne possédons point! Cette foi sans dogme, sans rite et sans limite, cette religion du pur esprit qui est la vôtre, mon cher pasteur...

GOËLLO, qui guette le plat. — Vous ne reprenez pas de langue ?

SÉGAL. — Merci. Cette pratique si humaine de la confession, cette doctrine si profonde de la grâce et du salut, et tout ce mystère de votre communion, mon cher curé, croyez-vous que nous ne l'admirions point ?

MARTIGUE. — Ah ! ce rabbin ! Quel jésuite !

GOËLLO, à qui Jonas présente la langue. — Par exemple, une chose me choque...

SÉGAL. — Laquelle ?

GOËLLO. — Je ne sais si je puis...

SÉGAL. — Dites.

GOËLLO. — Cette façon de vous couvrir pour prier...

MARTIGUE. — Le fait est que tous ces chapeaux hauts de forme, dans vos synagogues !...

GOËLLO. — Il y a là... vous ne m'en voudrez pas... comme.. comme un manque de respect.

SÉGAL. — Quand *le grand-père* nous a passés en revue, est-ce que les poilus ont retiré leurs casques ?

MARTIGUE, riant. — Il a répondu... tout !

GOËLLO. — Seulement, je le dis avec un tant soit peu sceptique.

SÉGAL. — Sceptique? Le ciel m'en préserve! Mais, dans notre petite communauté, si votre religion (Jonas) représente surtout la foi, mon cher Goëllo, et la vôtre, mon cher Martigue, surtout l'espérance, je voudrais être surtout la charité.

MARTIGUE. — Té, mon bon! Vous ne vous gênez pas!

Jonas change les couverts.

SÉGAL, à Goëllo. — Cette guerre vous semble une expiation. (A Martigue.) Pour vous, elle annonce le règne tout proche de la justice. Je ne prétends pas que vous soyez dans l'erreur. Mais je dis avec Job : « Ne cherchons pas à comprendre », et j'ajoute, avec tous nos prophètes : « Aimons-nous les uns les autres. »

MARTIGUE, riant. — Et, de la sorte, il nous rafle tout : la charité...

GOËLLO. — La foi...

SÉGAL, riant. — Et l'espérance!

Jonas, qui a posé sur la table une bouteille de vin bouchée, présente au pasteur une galette.

GOËLLO. — Ah! voici la galette de Bretagne préparée par ma fidèle Annie.

MARTIGUE. — Et le muscat doré au vieux soleil du Rhône.

SÉGAL. — Nous allons mener le diable à trois.

GOËLLO, à Ségal, qui a refusé de la galette. — Vous n'y goûtez pas?

SÉGAL. — A vrai dire, je crains qu'elle ne contienne du beurre.

MARTIGUE. — Et qu'importe?

SÉGAL. — Le maigre, après le gras, nous est interdit.

GOËLLO. — Je vous donne l'absolution.

SÉGAL. — Je l'accepte, mais soutfrez que je la garde pour un plus gros péché.

MARTIGUE, mangeant. — Vous avez tort. C'est encore plus savoureux que la pogne de chez nous.

SÉGAL, tenté. — Vraiment? (Goëllo lui avance malicieusement le plat.) Non... je ne peux pas!

MARTIGUE. — Mon cher, vous me mettez en souvenance le roi nègre Tamatapa, qui fut mon ami au pays des Barsoutos... Sa religion lui défendait de manger du rognon de chacal. Il eût croqué tout crus trois missionnaires, mais il fût mort plutôt que de toucher à du rognon de chacal. Et pourtant il en mourait d'envie... Dieu aidant, je le convertis... J'étais là pour ça. (A Jonas qui prend la bouteille pour la déboucher.) Ne le bousculez pas, au moins!... (Reprenant.) J'ignore s'il comprit bien l'Evangile, mais une chose lui parut claire, c'est qu'une fois chrétien, il pourrait manger du rognon de chacal... (A Jonas.) Prends donc garde, fenat! Tu vas me mélanger mon pinard !... (Reprenant.) A peine baptisé, il s'en fit servir un plat énorme. Mais, au moment de consommer, il fut pris de scrupule. (Jonas verse le vin.) Et, devant cette sympathique galette de Bretagne, mon cher Ségal, vous faisiez tout à l'heure exactement la même grimace que le roi Tamatapa à la vue de son plat de rognon de chacal, partagé entre la curiosité naturelle de sa gourmandise et le vieux dieu de ses ancêtres.

GOËLLO. — Et le roi... consomma?

MARTIGUE. — Fé, pardi! Seulement, il eut ensuite une formidable éruption d'estomac.

SÉGAL. — Voyez comme c'est dangereux!

MARTIGUE. — Je l'avais mal converti.

GOËLLO. — Dans ce cas, toi vous êtes un vio... Mlle Françoise n'est pas rentrée?

JONAS. — Mais non, mon cumonier, l'ai déjà dit...

MARTIGUE, à Goëllo. — Vous êtes donc amoureux d'elle? Voilà trois fois de suite que vous demandez...

GOËLLO. — Comment, trois fois? (A Martigue.) Et vous..., tout à l'heure. (A Ségal.) Et vous...

SÉGAL. — Seriez-vous amoureux tous les trois?

MARTIGUE. — Coquin de sort! Il y aurait de quoi! Cette Mésange, c'est une rouge! Mais elle n'a guère l'amour en tête.

GOËLLO, rouge. — Qui sait!

MARTIGUE. — C'est une petite mystique.

GOËLLO. — Ça n'empêche pas.

SÉGAL. — Au contraire!

MARTIGUE. — Si vous faites de la littérature!... Et, autrement, qu'allez-vous dire de ce joli vin? Vous savez, c'est du cru de mon Paradou. (A Ségal.) Vous le boirez sans crainte, il n'est pas baptisé.

SÉGAL. — J'estime qu'en son honneur, Goëllo devrait nous faire entendre quelques paroles bien senties.

GOËLLO. — Je ne suis pas orateur.

MARTIGUE. — Je partage l'avis du collègue. Portez-nous un bonde, Goëllo.

GOËLLO. — Vous connaissez ma timidité.

MARTIGUE. — Allons, ne faites pas votre jeune fille.

GOËLLO. — Improviser... sans préparation... (Ségal et devant vous!

SÉGAL. — Je ne suis pas le pape!

GOËLLO. — Eh bien... — Enfin... s'il le faut.

MARTIGUE. — Bravo!

GOËLLO. — Mes amis... quand je vous regarde... et quand je me regarde... et quand je me souviens... C'est extraordinaire!

SÉGAL. — Très bien!

GOËLLO. — Au temps des croisades, nos chevaliers, partant pour la Terre Sainte, ne manquaient pas de rôtir quelques juifs.

MARTIGUE. — Hélas!

GOËLLO. — A la Saint-Barthélemy, vos huguenots de Provence burent, si j'ai bonne mémoire, plus d'eau du Rhône que de vin de Muscat.

SÉGAL. — Hélas!

GOËLLO. — Sous la Terreur, la guillotine coupait la parole aux pauvres curés qui voulaient dire la messe.

MARTIGUE et SÉGAL. — Parfaitement!

GOËLLO. — Est-il besoin de remonter si haut? N'est-ce pas hier, mes frères, que nous nous entre-déchirions?

SÉGAL. — Et avec quelle férocité!

GOËLLO. — Et nous voici réunis autour de cette table. Et l'on a vu un curé bénir des protestants qui marchaient au canon, un pasteur réciter les prières hébraïques auprès d'un juif mourant, — et, sur les lèvres d'un catholique à l'agonie, un rabbin poser le crucifix.

MARTIGUE. — Braves personnes!

GOËLLO. — La guerre maudite a fait cela. Eh bien! connaissez-vous notre vieux dicton de Bretagne? — Ce qui vient du flot s'en retourne de marée... — ? Il faut que, pour une fois, le proverbe ait menti. Ce que la guerre a fait, la paix ne doit point le défaire.

SÉGAL, se levant aussi. — Ainsi soit il!

GOËLLO. — Quand nous voguerons de conserve sur l'océan de l'avenir, jurons-nous de veiller ensemble au banc de quart, et d'ouvrir l'œil et le bon, pour parer aux dangers des bancs renaissantes. Dieu veuille que la guerre passe et que notre union demeure. C'est dans cette pensée que je lève mon verre!

Ils trinquent.

MARTIGUE, très ému, serrant la main de Goëllo. — Merci!

SÉGAL, de même à Goëllo. — Merci.

Ils s'embrassent. Ils se rassoient tous trois.

MARTIGUE. — Et maintenant, si nous réglions nos comptes?

SÉGAL. — Après un tel sermon? Quel sectaire vous faites!

MARTIGUE. — Je veux parler de la popote. (A Ségal.) Puisque vous en êtes chargé, combien vous devons-nous?

SÉGAL. — Laissez cela, de grâce! L'argent me dégoûte.

GOËLLO. — Comment? Vous ne prenez le plus souvent que des œufs et du lait...

MARTIGUE. — Pendant ce temps-là, vous nous faites faire gogaille, qu'on se croirait au pays de Périgouste...

GOËLLO. — Et vous prétendez nous donner la pâture pour... pour...

SÉGAL. — Pour l'amour de Dieu!

MARTIGUE. — Monstre de sort! C'est inadmissible!

SÉGAL. — Soit. Vous me devez chacun trente-neuf francs quarante-cinq.

GOËLLO. — Pour quatre semaines?

MARTIGUE. — Au prix où est la margarine!

SÉGAL. — Oh! tout a beaucoup baissé. Puis, je dois vous confesser un défaut: je n'inscris jamais mes dépenses.

GOËLLO. — Mon cher rabbin, vous êtes un schlemihl!

Ils rient, puis, tout à coup, un silence. Le rabbin met sa calotte de velours et tous prient à voix basse. Au loin, le bruit de la canonnade. La prière finie, ils se lèvent de table.

MARTIGUE, regardant par la baie, au fond. — Quel arrosage, de nouveau, sur la droite!

SÉGAL. — Oui, il y aura du mauvais, cette nuit.

JONAS, rentrant et desservant. — Cette fois, elle est là.

GOËLLO. — Qui?

JONAS. — Mlle Françoise.

MARTIGUE. — Enfin!

GOËLLO. — Observez-la. Vous verrez. Elle est triste, ces derniers temps. Elle le cache, il est vrai. Mais cela aussi peut cacher bien des choses.

MARTIGUE. — Diable de curé! Il voit l'amour partout!

Scène II

LES MÊMES, plus FRANÇOISE, en costume de la Croix-Rouge.

FRANÇOISE. — Bonsoir, messieurs.

GOËLLO. — Bonsoir, chère demoiselle.

FRANÇOISE. — Ma mère est chez Fabienne?

SÉGAL. — Oui, mon enfant.

FRANÇOISE. — Je vais la retrouver.

MARTIGUE. — Ne vous envolez pas!

GOËLLO. — On ne vous voit jamais!

MARTIGUE. — Vous êtes la mésange sur la branche!

GOËLLO. — Restez en place !

Jonas sort.

SÉGAL. — Asseyez-vous !

FRANÇOISE. — Je ne demande pas mieux!

GOËLLO. — Elle n'en a que pour ses blessés !

MARTIGUE. — Il faut qu'on soit démoli aux trois quarts pour qu'elle vous regarde !

SÉGAL. — Et encore ! Moi qui suis une ruine, elle me regarde à peine.

FRANÇOISE. — Je préfère parler à Dieu qu'à ses saints.

GOËLLO. — Vous oubliez que, pour être saint, on n'en est pas moins homme.

FRANÇOISE. — Au contraire, je ne l'oublie pas, puisque je me méfie.

MARTIGUE. — Ah! Mésange! Mésange! Que vous êtes cruelle !

GOËLLO. — Combien de cœurs ont dû souffrir par vous!

SÉGAL. — Prenez garde! Le Destin se vengera quelque jour !

FRANÇOISE, émue tout à coup. — Le Destin!... Il est occupé à de plus tristes besognes...

GOËLLO. — Hélas! comme vous dites vrai! Quoi de neuf à l'ambulance? (Françoise a un geste de tristesse.) Le petit que j'ai confessé ce matin?

Echange de regards.

FRANÇOISE. — Oui... il y a une heure... Il a demandé sa musette. Il en a tiré une à une toutes ses pauvres choses. On a fait la distribution. Vous auriez dû entendre sa voix si lointaine... « Ma bouffarde est pour Bertin... donnez-la-lui... Mon couteau pour Galinard, le troisième lit à gauche, au fond de la salle... Roussel, t'auras mon briquet ; m'oublie pas dans tes prières... La lampe de poche à Chartier, le stylo à Dubousquet. Il écrira à maman... » Puis il n'a plus rien dit... (Un temps.)

SÉGAL. — Et le grand blessé qui doit passer au conseil de guerre ?

FRANÇOISE. — Celui-là, je crois qu'il enviait l'autre. Il est bien coupable, mais il souffre tant!

MARTIGUE. — Il faudra lui trouver un bon défenseur.

GOËLLO. — J'en parlerai à ce joli Jean Clès.

Françoise fait un mouvement imperceptible de la tête pour cacher sa rougeur.

SÉGAL. — Qu'avez-vous ?

FRANÇOISE. — Ma coiffe s'est détachée.

SÉGAL. — Mais non!

FRANÇOISE. — Il me semblait.

GOËLLO. — On ne trouvera pas avocat plus sensible. (A Françoise.) Vous le connaissez ?

FRANÇOISE. — Qui donc?

GOËLLO. — Jean Clès.

MARTIGUE. — Sans doute. Il était ici le jour de notre arrivée, souvenez-vous donc, avec les gosses de l'école...

FRANÇOISE. — Il venait en voisin, autrefois. Mais il a un caractère si sauvage! Je ne l'ai pas revu.

MARTIGUE. — Ce sera une occasion.

FRANÇOISE. — Je ne la recherche pas.

GOËLLO. — Au reste, je ne sais trop si le cher enfant plaiderait cette affaire.

MARTIGUE. — Et pourquoi non ?

GOËLLO. — Il doit partir.

FRANÇOISE. — Ah!...

GOËLLO. — Bientôt.

FRANÇOISE. — Il doit...

GOËLLO. — Du moins, on me l'a dit...

FRANÇOISE. — Il faut que j'aille chez Fabienne, messieurs. Vous m'excusez ?

MARTIGUE. — Venez prendre une tasse de thé, en rentrant?

GOËLLO. — Nous reparlerons de votre protégé...

FRANÇOISE, sortant. — Je ne sais... Il sera si tard...

Scène III

LES MÊMES, moins FRANÇOISE

GOËLLO. — Eh bien? Que vous avais-je dit ?

MARTIGUE. — Ah ! ces curés, quels psychologues !

GOËLLO. — Et vous, Ségal, qu'en pensez-vous ?

SÉGAL. — Je vous répondrai comme un de nos rabbis d'autrefois. En combien de jours Dieu créa-t-il le monde ?

GOËLLO, étonné. — En six jours.

SÉGAL. — Et que fait-il depuis?... Il fait des mariages. Mais oui, mes amis. Un ménage assorti est un plus grand miracle que celui de la mer Rouge. Croyez-moi, laissons à Dieu le soin de l'accomplir.

MARTIGUE. — Mais qui vous dit qu'en ceci nous ne soyons pas les instruments de Dieu ? Où finit sa volonté? Où commence la nôtre?

GOËLLO, à Ségal. — Et en quoi ces chers jeunes gens seraient-ils mal assortis? Ce petit Clès... Vous savez ce qu'il a fait pour son colonel? Quel héroïsme touchant !

MARTIGUE, à Ségal. — Et comme maître d'école! Interrogez les gamins du village. Ils ont le cœur plein de lui.

GOËLLO, à Ségal. — Et comme avocat! Ses causes sont bien ingrates parfois. Et pourtant, quel courage dans ses plaidoyers, et quelle pitié aussi !

SÉGAL. — Mais il a un défaut.

MARTIGUE et GOËLLO, ensemble. — Lequel ?

SÉGAL. — Il ressemble au muscat. Il n'est pas baptisé.

MARTIGUE. — Ventre Saint-Cucuphin! que nous dites-vous là ?

GOËLLO. — Mais alors... la pieuse enfant!... Ils se fuient... tout s'explique... (Consterné.) Pas baptisé!

Un temps.

MARTIGUE. — Il est si jeune! C'est l'œuf de la poule blanche. Tenez, avec ses études et avec cette guerre, je parie qu'il est encore aussi jeune fille que la petite Brion, aussi jeune fille que vous, mon doux curé !

SÉGAL, finement. — Oui, mais il n'est pas baptisé!

GOËLLO, avec compassion. — Pas baptisé! Pauvre petit mousse! Il est tendre comme la rosée. Le mal n'a point touché son âme. Quand je le regarde, si fin, si gracieux, et en même temps si rude et si faraud, je crois voir notre bon saint Yves de Bretagne, Yves le Cloarec, notre béni saint Yves.

SÉGAL. — Oui, oui, oui, mais il n'est pas baptisé!

GOËLLO, tristement. — N'y pensons plus.

MARTIGUE, à Goëllo. — Et autrement, vous avez bu de l'eau à la fontaine de Tourne?

GOËLLO. — Je ne comprends pas.

MARTIGUE. — Tantôt vous étiez pour, — maintenant, vous êtes contre. Si vous vous découragez tout de suite!

GOËLLO. — Je ne suis ni pour, ni contre...

MARTIGUE. — Alors, autant acheter un pot et y faire bouillir des aiguilles!

GOËLLO. — Le bon Dieu me préserve de me mêler de ce qui ne me regarde point!

MARTIGUE. — Et la Belgique, est-ce qu'elle me regarde? Et l'empereur des Boches, est-ce qu'il me regarde? Et le cri d'angoisse de l'univers entier, est-ce qu'il me regarde? Pourtant, je m'en occupe, et je fais mon devoir. Le devoir, pécaïré, mais c'est précisément ce qui ne me regarde pas.

GOËLLO. — Grande sainte Anne d'Auray! Comment, vous prétendez!...

Scène IV

LES MÊMES, plus BEN-OMAR

Jonas rentre, portant sur un plateau tasses, cafetière, cigarettes et cigares, qu'il pose sur un guéridon à droite.

JONAS. — Y a Ben-Omar qu'est là.

SÉGAL. — Que nous veut-il?

JONAS. — Avecqué son accent dé Bachibouzouk, ié né lé comprends pas!

MARTIGUE. — Qu'il entre.

JONAS, allant vers la porte et appelant. — S'lt! L'Arbi, rappliqué!

Goëllo prend une cigarette et en offre une à Ségal.

SÉGAL, refusant. — Pas le vendredi soir.

GOËLLO, confus. — Oh! pardon!

Pendant ce qui suit, Jonas lève le couvert, ferme les rideaux, allume les lampes, puis sort. Entre Ben-Omar, salut militaire.

GOËLLO. — Qu'y a-t-il pour votre service, mon ami?

BEN-OMAR. — Déffécile! Beaucoup déffécile!

MARTIGUE, lui montrant le café. — Veux-tu du cahoua? (A Jonas.) Encore une tasse,

BEN-OMAR. — Pas bisoin.

Il tire de sa poche divers objets et enfin son quart, qu'il pose sur le plateau, remplit de café et vide aussitôt.

SÉGAL. — Que dis-tu de notre jus?

BEN-OMAR. — Pas bon, li jous, pas bon.

Il se sert une deuxième fois.

GOËLLO. — Vraiment?

BEN-OMAR. — Ici, li jous silement boire, dans ma pays, boire et mangé. (Il vide le deuxième quart.) Pas bon.

Il se sert une troisième fois.

GOËLLO, avec admiration. — Que ces Orientaux sont délicats!

BEN-OMAR, furieux. — Moi, pas Orientaux! moi, barbier!

GOËLLO, navré. — Je crois que je lui ai fait de la peine.

Ben-Omar vide son troisième quart.

SÉGAL. — Et que viens-tu nous demander?

BEN-OMAR. — Déffécile! Beaucoup déffécile!

MARTIGUE. — Voyons, à qui de nous veux-tu te confier? Au rabbin, au curé ou au pasteur?

BEN-OMAR. — Pastour, couré, rabbi, pour Ben-Omar kif-kif.

GOËLLO, admirant. — Comme ces Or... comme ces hommes simples ont l'esprit large! Alors pour vous, mon ami, un juif, un protestant, un catholique...

BEN-OMAR. — Pourquoi pas kif-kif! Tous Roumis! Tous keib! Tous mieriants!

SÉGAL, riant et lui indiquant un paquet de cigarettes. — Cette leçon vaut bien une cigarette, sans doute...

Ben-Omar prend une cigarette et met le paquet dans sa poche.

MARTIGUE, qui a donné du feu à Ben-Omar. — Est-elle bonne, au moins?

BEN-OMAR, fumant. — Pas bon, cibiche.

SÉGAL. — Elles ne sont pas chères non plus.

BEN-OMAR. — Dans ta pays, cibiche, silement foumer. Dans ma pays, foumer et rêver!

GOËLLO. — Quels artistes que ces Orientaux! (Regard furieux de Ben-Omar.) Et tu voulais nous dire?...

BEN-OMAR. — Déffécile! Beaucoup déffécile!

SÉGAL. — Il abuse!

GOËLLO. — Allons, mon ami, n'aie pas peur. Assieds-toi. De quoi s'agit-il? Vas-y tout franc, sans louvoyer. As-tu commis quelque péché, sauté le mur, tiré une bordée?

Ben-Omar reste impassible.

MARTIGUE. — Tu cherches le filon pour avoir une perm?

Ben-Omar, même jeu.

SÉGAL. — Tu veux des fafiots, pour t'acheter du pinard?

BEN-OMAR. — Moi, pas pinard! Allah difend!

GOËLLO. — Alors, quoi?

BEN-OMAR. — Ben-Omar ici, parce qué Ben-Omar barbier.

MARTIGUE. — Tu viens nous faire la barbe!

SÉGAL. — Ça m'en a l'air.

BEN-OMAR. — Dans ta pays, barbier faire silement barbe. Dans ma pays, faire barbe et faire aussi mariazes!

MARTIGUE. — Drôle de guerre!

BEN-OMAR, à chacun successivement. — Toi, marabout, toi, marabout, et toi, marabout, pas faire mariazes, comme barbier?

GOËLLO. — Quelquefois!

BEN-OMAR. — Zoune homme, zouli, zouli, diable blou, beaucoup croix di guerre. Jean Clès... toi connaître... Aimé dimoiselle Brion. Pas osé dire. Ben-Omar diviné. Li cafard, beaucoup cafard. Ose pas vinir ici. Ose pas parli dimoiselle Brion. Alors Ben-Omar dire loui vinir, dire vous invite loui.

GOËLLO. — Tu lances des invitations?

BEN-OMAR, satisfait. — Oui. Pour ci soir. Et loui, croire Ben-Omar. Et loui, vinir ci soir!

GOËLLO. — Il prend le carré des aumôniers pour son quartier général!...

BEN-OMAR, à Martigue. — Et toi faire parlé loui dimoiselle Brion. Ça bon! ça bon!

MARTIGUE. — Ma parole, il se croit au bazar de Mahkarech!

BEN-OMAR, à Goëllo. — Et toi... (Mais Goëllo se dérobe. (A Ségal.) Et toi aussi faire parlé loui dimoiselle Brion.

SÉGAL. — Nous n'avons pas gardé les chameaux ensemble, mon ami!

BEN-OMAR. — Ça bon! ça bon!... Ben-Omar dire loui vinir, et loui vinir! Et Ben-Omar faire mariaze, et toi aussi faire mariaze, comme barbier!... Et toi aussi... Et toi...

MARTIGUE. — Silence dans les rangs!

BEN-OMAR. — Quoi ça?

MARTIGUE. — Comment s'appelle ton capitaine? Je vais te faire coller quinze dont huit, pour t'apprendre l'usage du monde.

BEN-OMAR, stupéfait. — Ma...

MARTIGUE. — Fixe!...

BEN-OMAR. — Ma Ben-Omar...

MARTIGUE. — La poitrine en dedans! Le ventre en dehors! Les talons joints! Les mains à la couture de la culotte!

BEN-OMAR. — Ma pisque Ben-Omar...

MARTIGUE. — Tu vas aller trouver Clès immédiatement, compris?

SÉGAL. — Tu lui diras que tu lui as bourré le crâne, compris?

GOËLLO, très doucement. — Qu'il veuille bien rester à son bord!... Que nous n'aurons pas le plaisir de l'attendre. Tu comprends bien, n'est-ce pas?

BEN-OMAR. — Ma...

SÉGAL. — Suffit...

BEN-OMAR. — Si...

MARTIGUE. — Macache!

BEN-OMAR. — Ji...

GOËLLO, doucement. — Passe au large, mon ami.

BEN-OMAR. — L...

MARTIGUE. — Rompez!

BEN-OMAR, sortant. — Pas bons, ici, li marabouts! pas bons!

Il sort.

Scène V

LES MÊMES, moins BEN-OMAR

MARTIGUE. — Croyez-vous, ce marchand de pastèques, avec sa face de citrouille!...

GOËLLO. — A vous d'en boire, Martigue!

MARTIGUE. — De quoi?

GOËLLO. — De l'eau de Tourne : tantôt vous étiez pour, maintenant vous êtes contre.

MARTIGUE. — C'est vous qui me brouillez! Vous avez été si coupant, avec ce barbier!

GOËLLO, stupéfait. — Moi?

SÉGAL. — Le fait est que vous avez eu un : « Passe au large! » à donner le frisson.

MARTIGUE. — Puis, faire mettre ce pauvre au garde-à-vous!...

GOËLLO. — Comment!

SÉGAL. — Nous sommes à la guerre, c'est entendu...

MARTIGUE. — Nous avons rang d'officiers, c'est entendu. Mais, bon sang, ne confondons pas autorité avec abus de pouvoir!

GOËLLO. — Oh!

MARTIGUE. — Et savez-vous si ce n'est pas la Providence qui nous envoyait ce barbier? Mais oui, Ben-Omar est peut-être en quelque sorte un ange...

SÉGAL. — Un ange déchu...

MARTIGUE. — Un ange qui vient vous dire, à vous, Goëllo : « Ces enfants s'adorent... Un *Credo* les sépare... Eh! bien... »

SÉGAL. — En effet, voilà une occasion, mon cher curé. Un homme converti en vaut deux.

GOËLLO. — Oh! je ne fais pas de prosélytisme. (A Martigue.) Mais vous, mon cher pasteur, qui évangélisiez le roi Tamatapa?

MARTIGUE. — Je n'opère que sur les nègres.

GOËLLO, désignant Ségal. — Ou alors.

SÉGAL. — Vous n'attendrez pas de moi, j'imagine!...

GOËLLO. — Et pourquoi pas?

MARTIGUE. — Vous êtes tout indiqué. Vous aurez le mérite du désintéressement. Je vais donner pleins pouvoirs.

GOËLLO. — Moi aussi.

SÉGAL. — Que voulez-vous que j'en fasse?

JONAS, entrant. — Y a Clès qui est là...

MARTIGUE, SÉGAL, GOËLLO. — Clès?

GOËLLO, avec empressement. — Nous n'y sommes pour rien!

MARTIGUE. — Ce coquin de Ben-Omar ne lui aura pas dit...

SÉGAL. — Encore la Providence!

JONAS. — Il voulait entrer. Et puis il voulait pas entrer. Il a demandé : « Ils sont sous tous les trois? Y a personne otre? » Té crois qu'il a pour des dames... (A Ségal.) Encore oun schlemihl!

SÉGAL. — Il faut le recevoir.

GOËLLO. — Naturellement.

Goëllo fait un signe à Jonas. Jonas sort.

SÉGAL, à Martigue. — Je vous laisse, mon cher.

GOËLLO. — Moi aussi.

SÉGAL. — Je vais faire un tour aux tranchées.

MARTIGUE. — Mais...

GOËLLO. — L'officier de liaison nous prend dans sa voiture automobile.

MARTIGUE. — Mais, moi aussi, j'y vais, pécaïré! Nous avons le temps!

SÉGAL. — Il faut...

MARTIGUE. — Voyons. L'auto part à vingt-deux heures.

GOËLLO. — Il faut auparavant...

MARTIGUE, les retenant tous deux par la main. — Mes amis! Mes amis! Ne m'abandonnez pas!

Scène VI

LES MÊMES, plus JEAN

Jean entre, fort embarrassé, et regardant autour de lui avec une sorte de méfiance.

GOËLLO. — Nous parlions de vous, mon cher enfant.

JEAN. — J'ai été très sensible à votre invitation, messieurs, mais...

MARTIGUE. — Nous vous attendions avec impatience. (A Ségal.) N'est-ce pas, rabbin?

GOËLLO, malicieusement. — Oui, monsieur le rabbin surtout. Il a des choses importantes à vous dire.

SÉGAL, gêné. — Importantes!... vous exagérez.

JEAN. — J'hésitais à venir, je l'avoue.

MARTIGUE. — Pourquoi donc?

JEAN. — Je craignais d'être indiscret. (Geste de surprise des trois prêtres.) Je ne suis pas très sympathique à... à Mme Brion.

GOËLLO. — Quelle idée!

JEAN. — J'en suis sûr... Et... plutôt que... de lui... imposer ma présence...

MARTIGUE. — Justement, Mme et Mlle Brion sont absentes ce soir.

JEAN. — Ah!

GOËLLO. — Oui.

JEAN, content et déçu. — Mademoiselle aussi?

MARTIGUE. — Vous ne ferez aucune mauvaise rencontre.

GOËLLO, [illegible] à Martigue. — Si nous reprenions notre leçon d'échecs, Martigue? Voulez-vous?

MARTIGUE. — Oui; de la sorte, ces messieurs causeront plus tranquillement.

SÉGAL, [illegible]. — Vous n'étiez pas de trop.

Goëllo prend l'échiquier sur le piano.

MARTIGUE. — Vous n'ignorez point que le jeu des échecs fut inventé pour un roi de Babylone que l'on voulait distraire de sa trop grande férocité. Il est très urgent que le curé l'apprenne. *([illegible] l'échiquier, sur lequel [illegible] les pièces d'une partie [illegible].)* Ne [illegible] faites pas danser les olivettes, au moins! *([illegible] l'échiquier sur un guéridon.)* Là!...

Ils s'installent [illegible].

JEAN, *regardant de tous côtés.* — Je voudrais bien m'en aller.

GOËLLO, *à Martigue.* — Vous aviez le trait, je crois...

MARTIGUE, *à Goëllo.* — Savez-vous que votre partie est excellente?

GOËLLO. — Pourquoi?

MARTIGUE. — Regardez. Ces trois pions-là, du côté de la dame. Ils vous assurent la victoire.

GOËLLO. — Vraiment?

MARTIGUE. — Si vous jouez bien!

Ségal [illegible] de l'autre côté de la scène, avec Jean, de telle sorte que Jean tourne le dos aux joueurs, et que Ségal peut échanger avec eux des regards.

SÉGAL, *très embarrassé, cherchant un sujet de conversation.* — Vous avez retrouvé vos petits élèves?

JEAN. — La classe est rouverte, monsieur le rabbin, mais je suis remplacé.

SÉGAL. — Ah?

JEAN. — J'ai demandé un autre emploi.

SÉGAL. — Je le regrette... C'était une belle mission, et vous en étiez digne... « Le monde repose sur la respiration des enfants à l'école », comme disaient nos Talmudistes.

MARTIGUE, *à Goëllo, qui vient de jouer.* — Vous n'attaquez pas tout de suite, c'est très habile.

SÉGAL, *après avoir toussé.* — Vous êtes normalien, je crois?

JEAN. — Je venais d'être admis, quand la guerre a éclaté. Et même, je me proposais de suivre vos cours à l'Ecole des Hautes-Etudes.

Il regarde la porte premier plan, à gauche.

SÉGAL. — J'en eusse été ravi. « On apprend beaucoup de ses maîtres, davantage de ses confrères, mais ce sont nos disciples qui nous instruisent le plus », comme disaient nos Talmudistes.

MARTIGUE, *à Goëllo.* — Eh! bien, jouez-vous!

SÉGAL, *trouvant tout à coup une idée.* — Et précisément, je voudrais, ce soir, vous demander de m'instruire.

JEAN. — Oh! monsieur l'aumônier...

MARTIGUE, *à Goëllo.* — Vous avancez votre cavalier?

GOËLLO. — Prenez garde! C'est une feinte.

MARTIGUE. — Je m'en doutais.

SÉGAL, [illegible]. — Je prépare un petit travail sur la psychologie religieuse du soldat en campagne. « En toute chose, il faut chercher Dieu. »

MARTIGUE. — « Comme disaient nos Talmudistes! »

SÉGAL. — Non; ça, c'est de Bossuet... ou de moi, je ne sais plus... *(A Jean.)* Naturellement, vous êtes positiviste, matérialiste, athée et anticlérical?...

JEAN, [illegible]. — Oh! monsieur l'aumônier...

GOËLLO. — Il trouve ça naturel..

SÉGAL. — Vous pourrez me renseigner... J'en suis précisément au poilu sans religion.

MARTIGUE, *Goëllo [illegible].* — Tiens! tiens! tiens!

SÉGAL, [illegible]. — Par exemple, vous est-il arrivé d'être enfoncé dans la boue jusqu'aux yeux?

JEAN. — Comme à tout le monde.

SÉGAL. — Que vous disiez-vous?

JEAN. — Je me disais : « T'en fais pas. »

SÉGAL. — Qu'est-ce que cela signifie?

JEAN. — « T'en fais pas.. Les choses s'arrangeront. »

SÉGAL. — Il y a donc quelqu'un qui les arrange?

MARTIGUE, *regardant le jeu de Goëllo qui vient de jouer.* — Ah! vieux roublard!

JEAN, *à Ségal.* — Obscurément, on l'imagine.

SÉGAL. — S'il les arrange, il veille sur nous?

JEAN. — Mais je...

SÉGAL. — S'il veille sur nous, il est...

MARTIGUE, *de loin, lançant le mot.* — La Providence!

Jean se retourne et le regarde interloqué.

SÉGAL. — Donc, quand vous dites : « T'en fais pas », vous dites...

MARTIGUE. — « Je crois en Dieu. »

GOËLLO, *ravi.* — Je prends la tour!

JEAN, *regardant à gauche.* — Vous êtes sûr qu'on ne va pas venir?

GOËLLO. — Qu'a-t-il à regarder toujours la porte de ma chambre?

SÉGAL. — Et vous est-il arrivé de voir des camarades tomber autour de vous?...

JEAN, *très modestement.* — Oui...

SÉGAL. — Pensiez-vous qu'un obus pût vous toucher?

JEAN, *de même.* — Tout au fond de moi-même, non.

SÉGAL. — Pourquoi?

JEAN. — A ces moments, c'est bizarre, on voit la mort et on ne croit pas à la mort...

MARTIGUE, *lançant la phrase.* — C'est peut-être que l'âme est immortelle?

GOËLLO, *triomphant.* — Je prends le fou!

JEAN, *se levant.* — Cette fois, j'entends des pas...

SÉGAL. — Qu'avez-vous donc?

JEAN. — J'ai peur.

SÉGAL. — De quoi?

JEAN. — De... de Mme Brion.

MARTIGUE. — Et il ne craint pas les bombes!

SÉGAL, *avisant une médaille que Jean porte en bracelet.* — Vous portez une médaille?

JEAN. — Oh! elle n'a rien de mystique.

Ségal ôte son lorgnon et examine la médaille.

MARTIGUE, *à Goëllo.* — Regardez l'échiquier, pécaïré! Prétendez-vous jouer sans voir, comme le grand Philidor?

SÉGAL, *examinant la médaille.* — Une monnaie de Syracuse... Les chevaux sont admirables...

JEAN. — Ma mère y tient beaucoup. Elle m'a fait jurer de la porter.

SÉGAL, *malicieusement.* — Et elle ne vous quitte jamais?...

JEAN. — J'ai promis... n'est-ce pas?

SÉGAL, *remettant son lorgnon.* — Vous avez fait un vœu!

GOËLLO, *jouant, ravi.* — Mes affaires ne vont pas trop mal!

SÉGAL, *à Jean.* — Eh! bien, je vous remercie, mon

jeune ami. Voilà des données qui me seront très utiles. Je note chez vous des survivances, des espérances de foi tout à fait caractéristiques...

GOËLLO, jouant. — Ah! le beau jeu! le noble jeu!

JEAN, à Ségal, très modestement, cherchant ses mots. — Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, monsieur l'aumônier? La religion, n'est-ce pas le... le métier sur lequel les siècles ont... tissé l'histoire humaine?...

MARTIGUE, au jeu, à Goëllo. — Attention! Je roque!

JEAN. — Depuis si longtemps, la navette éternelle y entremêle les fils de la science... de l'art... de la justice... de l'amour...

SÉGAL. — Mais alors, mon jeune ami, pourquoi couper la trame? Il serait si simple de renouer avec les traditions de votre race...

GOËLLO, joyeux. — Echec au roi!

MARTIGUE. — Ça, fiston, c'est la gaffe!

JEAN. — Certes, monsieur le rabbin, le métier d'autrefois n'est pas hors d'usage. Mais lorsqu'on le remplace par la machine moderne... il ne s'en tisse pas moins de toiles.

GOËLLO, au jeu. — Aïe! Aïe! Aïe!

Les visages des trois aumôniers s'assombrissent.

SÉGAL. — Sont-elles toujours aussi fines?

JEAN. — Trouvez-vous que nos libres-penseurs, qui n'attendaient rien d'une autre vie, soient morts pour la patrie avec moins de grâce que vos croyants, monsieur l'aumônier? J'admire infiniment ceux qui pratiquent leurs cultes, mais pourquoi les imiterais-je? Je tisse ailleurs ma toile.

MARTIGUE, furieux. — Echec et mat! Je vous l'avais bien dit!

GOËLLO, effaré. — Mais qu'est-ce qu'il fallait jouer?

MARTIGUE. — Il fallait sortir votre dame. Cela crevait les yeux!

GOËLLO. — Et je gagnais?

MARTIGUE. — En tout cas, c'était partie remise!... Bon sang!

Scène VII

LES MÊMES, plus JONAS

JONAS, entrant. — Y a Mme Brion et sa demoiselle qui rappliquent.

Stupéfaction générale. Un temps.

TOUS. — Mme Brion!

Un temps. Jonas sort.

JEAN, au comble de l'émotion. — Excusez-moi... Il faut que... messieurs, je...

La porte se rouvre, Jean qui voulait sortir n'a que le temps de se cacher dans la chambre de Goëllo dont la porte reste ouverte.

Scène VIII

LES MÊMES (Jean caché), plus FRANÇOISE et Mme BRION

FRANÇOISE. — C'est tout à fait gentil, messieurs, d'avoir insisté de la sorte. Mais quelle étrange idée de nous envoyer Ben-Omar chez Fabienne!

MARTIGUE. — Ben-Omar?

SÉGAL. — L'ange Ben-Omar!

Jonas est rentré, apportant un plateau: thé, gâteaux, etc. qu'il pose sur la table.

Mme BRION. — Qu'avez-vous de si urgent à nous dire?

GOËLLO. — Mais... rien, chère dame!

MARTIGUE. — Rien, le plaisir de vous voir! (Jonas sort, après avoir regardé de tous côtés à la recherche de Jean. Un temps. A Goëllo:) Faites le service! Faites quelque chose!

GOËLLO, offrant une tasse de thé à Mme Brion. — Mlle Fabienne va mieux?

Mme BRION, prenant la tasse. — La pauvre petite, elle est d'une nervosité incroyable! Nous avons dû la laisser. Notre présence, au lieu de la calmer, l'exaspérait encore.

Ségal lui a présenté le sucrier, puis Martigue le plat de gâteaux.

GOËLLO, présentant à Françoise une tasse de thé. — Pourtant, vous avez d'excellentes nouvelles!

FRANÇOISE. — Oui, mon frère est très bien.

SÉGAL. — Alors, on ne conçoit pas...

Mme BRION, tandis que Ségal et Martigue offrent à Françoise sucre et gâteaux. — La guerre n'était point faite pour les fiançailles.

MARTIGUE. — Certes, il y a beaucoup de personnes qui n'approuvent point ce genre de promesses dans les circonstances actuelles.

Goëllo a pris une tasse et va la porter, à la dérobée, à Jean, par la porte entre-bâillée.

Mme BRION. — Moi, je n'ai pas eu l'occasion d'approuver ni de désapprouver: Fabienne et Jacques étaient déjà fiancés avant la guerre; il y a beau temps qu'ils avaient « bu le café ensemble », comme on dit chez nous. Elle avait huit ans et lui douze quand ils m'ont annoncé ce pacte. (Tristement.) J'ai beaucoup ri...

Goëllo est redescendu. Pendant les répliques suivantes, Ségal, puis Martigue, vont subrepticement porter à Jean le sucre et les gâteaux.

GOËLLO. — S'il s'agissait de fiançailles aujourd'hui, en septembre 1916 (Se tournant vers Françoise.) madame votre mère rirait peut-être moins?

Il se retourne vers Mme Brion et la regarde.

Mme BRION, qui pense à autre chose, avec indifférence. — Peut-être.

SÉGAL. — Il est assez naturel qu'en pareil cas une mère hésite.

Il regarde Françoise, puis Mme Brion.

Mme BRION, avec indifférence. — Oui.

Un temps. Martigue redescend, offre des gâteaux à Goëllo et à Ségal, puis se sert lui-même de thé, etc.

MARTIGUE. — Pourtant, les exemples ne manquent pas, de ces promesses audacieuses. Et j'avoue, quant à moi, qu'elles me sont sympathiques.

Même jeu.

Mme BRION, indifférente. — Oui.

Ils dégustent maintenant tous les cinq leur thé.

GOËLLO. — Elles me font songer à mes marins de Bretagne, qui vont avec leurs douces au Pardon de Saint-Mériadek. Une grande meule, le tandad, est dressée en haut de la colline. Tous les pronis des alentours y mènent croix et bannières. Lorsque le soir descend, la meule immense s'allume; alors, les fiancés passent l'herbe d'amour, purifiée par le feu.

Puis les amis embrassent leurs amies et s'embarquent sans peur... pour le voyage au long cours.

Un temps assez long. Les trois aumôniers se lèvent et se rapprochent.

MARTIGUE. — Si nous faisions un peu de musique?

GOËLLO. — C'est une idée.

SÉGAL. — Justement, j'ai découvert, dans la bibliothèque, le menuet de Boccherini.

GOËLLO, offrant le bras à Françoise et se dirigeant vers le piano. — Si vous voulez bien, chère demoiselle. (Ségal et Martigue sont allés chercher, pendant ce temps, l'un un violon, l'autre un violoncelle, et s'installent. Goëllo, prenant sa flûte sur le piano, joue quelques notes.) Ah! si j'avais mon biniou!

MARTIGUE. — Et moi, mon tambourin!

SÉGAL. — Vous nous donnez le ton, monsieur le curé?

GOËLLO, s'asseyant et jouant. — Je ne me permettrais pas! (Ils sont tous trois à gauche. Françoise, au piano, donne le la. Goëllo, dans la cacophonie.) Ça ne va pas tout seul!

SÉGAL. — Le chanteur détonne!

MARTIGUE. — Le rabbin grince un peu!

FRANÇOISE, après un temps. — Vous êtes d'accord, messieurs.

SÉGAL. — Pourvu que ça dure!

Ils jouent le menuet de Boccherini.

SÉGAL, après la première partie. — Nous reprenons!

MARTIGUE, après la seconde partie. — On repique?

Pendant la musique, Mme Brion est assise au premier plan. Elle sourit d'abord aimablement, puis, peu à peu, sa pensée s'assombrit, une grande tristesse l'envahit, des larmes coulent de ses yeux. Quand la musique s'arrête, on entend la canonnade lointaine, qui ne cesse plus que par intermittences jusqu'à la fin de l'acte.

Mme BRION, à la fin du morceau, s'arrachant tout à coup à sa rêverie douloureuse, et souriant. — Bravo, messieurs! Décidément, vous étiez faits pour vous entendre.

MARTIGUE. — Jouons-nous autre chose?

Mme BRION, se levant. — J'adore la musique, mais veuillez m'excuser, messieurs. Je me sens un peu lasse.

GOËLLO. — Oh! chère dame, nous vous avons fatiguée!

Mme BRION. — Au contraire, j'ai été ravie. Bonsoir, messieurs. (Très gaiement, à Françoise, qui a quitté le piano.) Bonsoir, mésange!

FRANÇOISE, l'embrassant. — Bonsoir, cigogne!

Mme BRION, sortant. — Vous ne m'en voulez pas, messieurs? Les cigognes se couchent tôt!

Les trois aumôniers se tournent vers la porte de gauche et se regardent avec embarras.

FRANÇOISE, cherchant dans la musique. — Voyons... La gavotte de Rameau... voulez-vous?

Martigue aperçoit tout à coup le béret de Jean sur une chaise. Il le prend vivement, le cache derrière son dos, le passe à Ségal, qui le passe à Goëllo; celui-ci le passe à Jean dans la chambre voisine. Au moment où ils vont s'installer pour jouer, Jonas paraît.

JONAS. — Y a l'auto qui est là pour les tranchées. Il sort.

GOËLLO, ému. — L'automobile!

SÉGAL, se levant. — Alors, impossible...

MARTIGUE. — Nous regrettons vivement...

GOËLLO, gaiement. — Vous ne pouvez pas laisser cette chère demoiselle...

FRANÇOISE. — Ne vous souciez pas de moi, monsieur l'aumônier, j'ai à écrire.

SÉGAL, malicieusement. — Vous venez, Goëllo?

GOËLLO. — Mais... je...

MARTIGUE, de même. — Venez donc! Le devoir avant tout, mille bombes!

GOËLLO. — C'est que...

Martigue et Ségal sortent.

Scène IX

GOËLLO, FRANÇOISE, JEAN, dans la chambre voisine.

FRANÇOISE, s'installant pour écrire. — Vous ne les suivez pas, monsieur Goëllo?

GOËLLO, très ému. — Ma chère enfant... Ma chère enfant... (Tout à coup.) Connaissez-vous la légende de la ville d'Ys?

FRANÇOISE, stupéfaite. — Pourquoi?

GOËLLO. — La ville d'Ys, engloutie au fond des flots, avec ses jardins, ses palais, et sa cathédrale aux vitraux clairs. (On entend à la cantonade une corne d'auto.) On dit que si un plongeur audacieux allait au fond des mers, sonner le gros bourdon, toute la ville surgirait d'elle-même, ressuscitée, au-dessus des flots. (Corne d'auto.) Mon enfant... ma chère... chère enfant... Il y a des âmes au fond desquelles des cathédrales sont englouties, semblables à celle de la ville d'Ys. Il suffirait qu'une main pieuse y fît tinter la cloche, pour que la foi et la prière y retrouvent le ciel!

FRANÇOISE. — Oui... Eh! bien?

Corne d'auto.

GOËLLO. — Eh! bien!... c'est tout... L'automobile... les tranchées... Que la bonne Vierge vous soit en aide...

Il sort.

Scène X

FRANÇOISE, JEAN, caché.

Françoise regarde Goëllo sortir avec un sourire d'étonnement. Puis elle s'installe pour écrire. Canonnade toujours assourdie, mais plus rapide. Elle écoute. Son visage devient douloureux. Elle veut écrire, mais écoute encore. Elle se lève, éteint la lampe, va au fond, ouvre les rideaux et la fenêtre. On aperçoit au loin, les courts éclairs des canons. Les étoiles des fusées éclairantes montent lentement au ciel, planent et retombent. Elles illuminent la scène d'une clarté bleue.

FRANÇOISE, murmurant. — Les malheureux! (Jean sort de sa cachette et s'approche. Françoise, avec une immense joie.) Jean!

Un temps de grande émotion.

JEAN. — Je pars demain. (Françoise change de visage. Elle s'appuie à un fauteuil.) Depuis longtemps, il me fallait retourner là-bas...

Un temps.

FRANÇOISE. — Oh! Jean... Pourquoi n'êtes-vous pas revenu!

JEAN. — Après ce que vous m'aviez dit?

FRANÇOISE. — Vous avais-je dit de ne pas revenir?

JEAN. — J'ai réfléchi... Votre religion, voyez-vous... Je ne peux pas changer mon cerveau... Je déteste le passé, la résignation... Vos promesses d'immortalité, je n'y crois pas... Votre Dieu qui permet la guerre, il me révolte jusqu'au fond de l'âme... Alors à quoi bon?... Même ce soir, je ne voulais pas vous rencontrer... Quand vous êtes entrée, je me suis caché, pour m'esquiver... Du moins, je le croyais... Maintenant je sais... Je ne suis venu que pour vous... Il fallait que je vous dise adieu.

FRANÇOISE, atterrée. — Vous partez!... et nous avons perdu tout un mois!... J'aurais eu tant de choses à vous confier...

JEAN, avec une amertume douloureuse. — Oui, les souffrances de l'univers!

FRANÇOISE. — Mes chagrins aussi.

JEAN. — Vos chagrins? Quels chagrins, Françoise? Dites...

FRANÇOISE. — Cela n'est rien... Vous verrez vos parents, avant d'aller là-bas?

JEAN. — Où les verrais-je?

FRANÇOISE. — A Paris. Si vous demandez une permission...

JEAN. — Ils n'ont jamais quitté Lille.

FRANÇOISE. — Comment?... Et ces nouvelles que vous receviez?

JEAN. — Je n'en recevais pas...

FRANÇOISE. — Vous parliez d'eux si gaiement!

JEAN. — Je ne voulais pas qu'on me plaigne. Je ne voulais pas penser... L'âme aussi creuse des tranchées... pour s'abriter du souvenir.

FRANÇOISE. — Alors depuis deux ans?...

JEAN. — Je n'attends rien. Pour moi, l'heure du vaguemestre est une heure comme les autres.

FRANÇOISE. — Votre maison...

JEAN. — *Ils* mangent à notre table! *Ils* couchent dans nos lits!

FRANÇOISE. — Votre père... Vos sœurs...

JEAN, les poings crispés. — Ne parlons pas de cela.

FRANÇOISE. — Avec quelle angoisse ils doivent penser à vous!

JEAN. — Si j'avais pu être aviateur!... La voir au moins du haut des airs, ma pauvre ville! Survoler la plaine... chercher des yeux la ligne du canal, les remparts, les cheminées d'usine qui ne veulent plus fumer... Toucher du regard le toit de ceux que j'aime et leur crier du ciel: « Votre fils n'est pas mort! » (Françoise a des larmes aux yeux.) Vous pleurez?

FRANÇOISE. — Je pense à vous... à mon frère...

JEAN. — Votre frère... Vous n'êtes pas inquiète, Françoise?...

FRANÇOISE. — Il est disparu.

JEAN. — Quand? Où?... Et vous aviez le courage de plaisanter, tout à l'heure... Vous faisiez de la musique...

FRANÇOISE. — Il faut bien! Ma mère ne sait pas.

JEAN. — Comment faites-vous, pour lui cacher?

FRANÇOISE. — Chaque jour, une lettre arrive. Le courrier avait été interrompu. Une lettre d'avant qu'il soit tombé, vous comprenez... Et il faut lire cela!...

JEAN. — Mais ce qui s'est passé, d'où le savez-vous? C'est une erreur, peut-être!

FRANÇOISE. — On l'a vu tomber.

JEAN. — *Qui* l'a vu?

FRANÇOISE. — Un de ses camarades, venu en permission. Le lendemain, on a repris le terrain... Il n'y était plus...

JEAN. — Ils l'ont emmené! Il est sauvé!

FRANÇOISE. — Comme Alsacien, que feront-ils de lui?

JEAN. — Il aura jeté son livret. Il cachera son nom...

La canonnade redouble.

FRANÇOISE, au comble de l'angoisse. — Et les autres qui tombent là-bas! Tous les autres qui tombent, dans le monde entier! Et demain...

Les fusées se sont éteintes, la scène est presque obscure.

JEAN. — Mourir n'est rien, quand on sait pourquoi on meurt. Et nous le savons. Mais n'avoir pas vécu... Votre frère... Il est aimé. Il supportera tout. Et il reviendra... Mais moi, qu'ai-je connu de la vie? Mes livres et puis la guerre... Quand aurai-je ma jeunesse? Tant d'autres s'en vont pleins de projets. Ils sentent un espoir qui les suit. Même s'ils disparaissent, le meilleur d'eux survit. Moi, rien ne m'accompagne. Je pars seul. Et quand on part si seul... à quoi bon revenir?

Détonations plus fortes. Françoise, frissonnante, s'approche de Jean.

FRANÇOISE. — Jean!

Il l'enlace. Elle tremble... Une fusée monte lentement au ciel, puis s'éteint. Leurs lèvres se rencontrent.

RIDEAU

ACTE III

Même décor.

Scène première

GOELLO, GREDEL, JONAS, VOIX D'ENFANTS, puis FRANÇOISE

Au lever du rideau, Goello, la tête bandée, est en train de lire, assis dans un fauteuil. Jonas essuie les bibelots sur les tables, astique les chaises, etc. Gredel, en maugréant, le suit, remettant en ordre tout ce qui a été déplacé. Cependant, on entend les enfants qui jouent dans la cour voisine, et, parmi les cris et les rires, on perçoit confusément les petites voix alsaciennes chantant des rondes entremêlées : *Nous n'irons plus au bois... Il était une bergère*, etc. En faisant le ménage, Jonas s'est rapproché de Goëllo dont il veut astiquer le fauteuil. Machinalement, sans quitter sa lecture, Goëllo se lève et va s'asseoir sur une chaise. Jonas et Gredel continuent leur mimique. Goëllo est de nouveau chassé machinalement de sa chaise et, tout en lisant, va se rasseoir dans le fauteuil. Le nettoyage continue, et, toujours maugréant, Gredel remet en place chaque objet dérangé par Jonas. Entre Françoise. Elle porte divers objets de pansement qu'elle dépose sur une table, puis elle regarde devant elle, songeuse et grave. Appels, rires. Les voix se taisent. Les enfants sont rentrés en classe.

GREDEL, qui, en se retournant, aperçoit Françoise. — Qu'est-ce que ça veut dire? Tu reviens de l'ambulance, à neuf heures du matin?

FRANÇOISE. — J'ai demandé une permission.

GREDEL, stupéfaite. — Toi, Fraenzélé?

FRANÇOISE. — Mais oui...

Elle retombe dans sa rêverie.

GREDEL. — Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui? Tu as l'air toute gringe!

FRANÇOISE. — Je n'ai rien... (A Goëllo, qui lit.) Monsieur l'aumônier...

Il n'entend pas. Jonas sort.

GREDEL, rangeant les objets. — Eh bien, c'est du joli!

FRANÇOISE. — Quoi? Qu'est-ce qui est du joli?

GREDEL. — Je dis ce que je dis.

FRANÇOISE. — Explique-toi.

GREDEL, frottant un meuble. — Si c'est la peine qu'il y a trois religions dans une maison, pour qu'il s'y fabrique des choses comme ça!

FRANÇOISE. — Quelles choses?

GREDEL, vers la porte. — Des choses, ma foi, des choses... Enfin... des choses!

Elle sort.

Scène II

GOELLO, FRANÇOISE

FRANÇOISE. — Monsieur l'aumônier... (Il n'entend pas. Elle s'approche de lui.) Monsieur l'aumônier, je viens vous soigner.

GOËLLO, s'arrachant à sa lecture. — Vous étiez là, mon enfant? Excusez-moi... (Posant la brochure.) C'est si beau!

FRANÇOISE. — Quoi donc?...

GOËLLO. — *L'Univers israélite*...

FRANÇOISE sourit malgré elle, puis. Voyons cette blessure.

GOËLLO. — A quoi bon? On m'a pansé si gentiment, cette nuit, à la brigade!

FRANÇOISE, commençant à défaire le pansement et s'efforçant d'être gaie. — Voulez-vous bien obéir!

GOËLLO. — Ce n'est qu'une poussière.

FRANÇOISE. — D'obus!

GOËLLO. — Si on peut dire! A plus de huit cents mètres, un tout petit pétard du bon Dieu!

FRANÇOISE. — Si je fais mon métier d'infirmière, ferez-vous votre métier de confesseur?

GOËLLO. — Vous cherchez un confesseur?

FRANÇOISE. — Ou plutôt un confident... et pour un secret... qui ne sera pas longtemps gardé.

GOËLLO. — Tiens, tiens! Sainte Mésange ne serait plus une sainte!

FRANÇOISE. — Hélas!

Elle a défait le pansement et regarde la blessure au front.

GOËLLO. — Vous voyez! Ça n'est pas trop vilain.

FRANÇOISE. — C'est plus vilain que vous ne pensez.

GOËLLO, finement. — Quoi? La confidence ou la blessure?

FRANÇOISE. — L'une et l'autre.

GOËLLO. — Je crois qu'elles ne me feront guère souffrir.

FRANÇOISE, avec intention. — Attendez!

GOËLLO. — J'écoute.

FRANÇOISE, lui donnant une bande à tenir. — Aidez-moi...

GOËLLO, toujours très gai. — D'abord, l'heure et le lieu du crime.

FRANÇOISE. — Hier, ici, après votre départ... (Elle regarde le front de Goëllo.) Froncez les sourcils... encore une fois... Sentez-vous une douleur?

GOËLLO. — A peine.

FRANÇOISE, reprenant son récit, en débouchant un flacon. — J'avais éteint la lampe...

GOËLLO, stupéfait. — Pourquoi? (A lui-même.) Je n'avais pas dit d'éteindre la lampe!

FRANÇOISE. — Tout à coup, je vois à côté de moi, dans l'ombre, M. Jean Clès, (Lui badigeonnant le front d'iode.) votre ami.

GOËLLO. — Mon ami?

FRANÇOISE. — Ça pique?

GOËLLO. — Légèrement.

FRANÇOISE. — Vous saviez qu'il était là, monsieur l'aumônier?

GOËLLO. — Dame!

FRANÇOISE. — Vous l'aviez fait venir?...

GOËLLO. — Ah! non, pas moi... C'est l'ange!... Je vous expliquerai... Et vous vous êtes souvenue de la ville d'Ys?

FRANÇOISE. — La ville d'Ys?

GOËLLO. — Au fond des flots... avec le plongeur... et la cloche...

FRANÇOISE. — Hélas!

Debout derrière Goëllo, elle commence à lui bander la tête.

GOËLLO. — Enfin, vous savez que ce jeune homme est sans religion?

FRANÇOISE. — Oui.

GOËLLO. — Que mille faits édifiants attestent son brave cœur?

FRANÇOISE. — Oui.

GOËLLO. — Qu'un instant peut racheter tout son passé de négligence?

FRANÇOISE. — Oui.

GOËLLO. — Qu'il vous aime... et que vous l'aimez... n'est-ce pas?

FRANÇOISE. — Oui. (Repliant la bande.) Attention... je vais faire un renversé...

GOËLLO. — Et vous ne l'avez pas converti?

FRANÇOISE. — Non. Et vous?

GOËLLO. — Moi, ce n'est pas la même chose. J'attends que le Seigneur appelle à lui les âmes. Je ne fais pas de prosélytisme.

FRANÇOISE. — Et vous voulez que j'en fasse?

GOËLLO. — Pardon...

FRANÇOISE, redevenant grave. — Autrefois, oui, quand je ne savais pas que je l'aimais, j'essayais de le changer. Mais maintenant, je ne pourrais pas.

GOËLLO. — Pourquoi?

FRANÇOISE. — Aimer sous conditions?...

GOËLLO. — Le bonheur vaut bien une messe!

FRANÇOISE. — Arracher une conversion qui ne serait pas sincère?... Cela nous porterait malheur... Non, je prierai. J'attendrai qu'il vienne tout seul à Dieu.

GOËLLO. — Mais c'est d'une conversion sincère que je parle, ma chère enfant. Dans votre gazouillis de mésange, la vérité est tellement plus jolie que dans la bouche d'un vieux requin comme moi! Et je me disais : « Puisqu'il y a de l'amour sous roche, le Seigneur aussi fera bonne pêche. »

FRANÇOISE, songeuse. — Les choses se sont passées bien autrement... Attention. Deuxième renversé...

GOËLLO. — Comment se sont-elles passées?

FRANÇOISE, avec émotion. — Je n'étais plus maîtresse de ma volonté, je vous assure... Le canon tonnait... Des millions d'êtres soutfraient dans le monde. En une minute, j'ai tout oublié. Je n'ai plus pensé qu'à son bonheur... à mon bonheur... (Serrant de nouveau la bande.) Je vous serre?

GOËLLO, qui commence à être inquiet. — Un peu!...

FRANÇOISE. — J'ai été très coupable, monsieur l'aumônier.

GOËLLO. — On n'est pas coupable pour avoir écouté une parole d'amitié.

FRANÇOISE. — Ce n'étaient pas que des paroles, monsieur l'aumônier.

GOËLLO. — Je ne comprends pas, ma chère enfant. Expliquez-vous.

FRANÇOISE. — Je vous serre?

GOËLLO. — Beaucoup...

FRANÇOISE. — J'ai commis une grande faute, monsieur l'aumônier.

GOËLLO. — Une faute... morale?

FRANÇOISE. — Ne m'en demandez pas davantage, monsieur l'aumônier. Vous voyez ma confusion... Je vous serre?

GOËLLO. — Passio... (Se reprenant.) Enormément!

FRANÇOISE. — Votre tête vous fait mal?

GOËLLO. — Oh! oui.

FRANÇOISE, touchant le pansement. — Voulez-vous que je recommence?

GOËLLO. — Ah! non. Merci.

FRANÇOISE. — C'est que je n'ai pas encore dit le plus terrible.

GOËLLO. — Il y a encore quelque chose?

FRANÇOISE. — Oui, monsieur... impudique.

GOËLLO. — Quoi?

FRANÇOISE. — C'est que j'ai eu beau chercher, je n'éprouve aucun remords!

GOËLLO. — Voulez-vous bien vous cacher, petite misérable! Pensez-vous que l'impudeur soit une excuse à la faute... que l'on transgresse en vain le plus sacré des commandements... et que si vous m'aviez dit au confessionnal ce que je viens d'entendre, je ne vous aurais pas infligé toutes les pénitences... toutes les mortifications!

FRANÇOISE, sortant à gauche, avec une profonde expression étonnée. — J'ai beau chercher... Aucun remords!

Elle sort.

Scène III

GOELLO, SEGAL, MARTIGUE

MARTIGUE, entrant avec Ségal, à Goëllo. — Eh! bien, Goëllo, ça va?

GOËLLO, désemparé. — Ça va, ça va!

SÉGAL. — Et cette blessure?

GOËLLO. — Oh!

MARTIGUE. — Vous êtes tout blanquet.

SÉGAL. — C'est vrai, il n'a pas l'air très catholique.

MARTIGUE. — Ah! mes amis, il nous arrive un gros malheur.

SÉGAL. — Quoi? Ils ont « bu le café ensemble »?

GOËLLO. — Si ce n'était que cela!

MARTIGUE. — Enfin, l'ont-ils bu, mille bombes, ou ne l'ont-ils pas bu?

GOËLLO. — Ils l'ont bu, hélas!... Et ils l'ont bu très fort.

MARTIGUE. — Aïe, de ma tête!

SÉGAL. — Je ne comprends pas.

GOËLLO, désespéré. — Et moi, alors, comment voulez-vous que je comprenne?

SÉGAL. — Décidément, même à nous trois, nous ne valons pas la Providence.

MARTIGUE, à Goëllo. — Mais enfin, expliquez-moi...

GOËLLO. — Si vous voulez tout savoir : ils ont éteint la lampe...

MARTIGUE. — Vous entendez, Ségal : ils ont éteint la lampe.

SÉGAL. — Ah! ils ont éteint la lampe?

GOËLLO. — Oui, ils ont éteint la lampe... Et alors...

MARTIGUE. — Vous avez assumé là une bien grande responsabilité, Goëllo!

GOËLLO. — Moi? C'est vous qui m'avez dit d'avancer ma dame.

MARTIGUE. — Vous ai-je dit de l'avancer dans les ténèbres?

GOËLLO. — Distinguons!...

MARTIGUE. — Distinguons! Distinguons!... Nous la connaissons, votre casuistique!

GOËLLO. — Mais, par tous les saints de Romengol!...

MARTIGUE. — La réserve mentale, n'est-ce pas? Pourvu que l'intention soit bonne, tout est permis, n'est-ce pas?

GOËLLO. — Vous perdez la rose des vents, mon cher!

MARTIGUE. — Vous endormez les âmes dans les

parfums et la musique, vous les éblouissez par le geste de vos vêtements sacerdotaux. ([illegible]) Vous les épouvantez par une éternité de flammes et de coups de fourche. Et ensuite conversion alimentaire, direction de conscience, abaissement de la personnalité, effondrement du sens moral!..

GOËLLO. — Ah! mais non! Ah! mais non! Je ne permettrai pas qu'on blasphème devant moi! Je suis doux comme l'agneau, mais ne vous y fiez pas! Je sais, quand il faut, hurler comme le loup de saint Ronan!

MARTIGUE. — Et quand bien même ce serait comme la Roumèque et la Tarasque!

GOËLLO. — Est-ce notre faute, à nous, si vous bourlinguez les pauvres âmes sur des océans de froideur et d'austérité?

MARTIGUE. — Ce n'est toujours pas vous qui m'apprendriez la farandole!

GOËLLO. — Si vous sabordez les hiérarchies, si vous coulez les principes, et si vous sombrez dans l'individualisme et la révolution?

MARTIGUE. — Je proteste!

GOËLLO. — Vous protestez, vous protestez! Voilà tout ce que vous savez faire : vous protestez. Eh bien, moi, je vous le dis : si vous voulez que votre religion prétendue réformée tienne la mer, elle a besoin d'un sérieux nettoyage en cale sèche!

MARTIGUE. — Oui, dans les bouilloires de Satan!

GOËLLO. — Voltaire!

MARTIGUE. — Torquemada!

SÉGAL. — De grâce, messieurs! Si nous rejouions le menuet de Boccherini?

MARTIGUE. — Oh! je vous en prie, Ségal, il n'est point l'heure de faire le plaisantin!

SÉGAL. — Je vais vous raconter une histoire.

GOËLLO. — On en a marre, de vos histoires!

SÉGAL. — Quand la reine de Saba...

GOËLLO. — Ce n'est pas parce que vous êtes un vieux croiseur déclassé, qui vogue obstinément...

MARTIGUE. — Aveuglément...

GOËLLO. — ...vers le passé...

MARTIGUE. — Qu'il vous faut prendre avec nous ces airs de chasseur de sangsues!

GOËLLO. — On sait fort bien que vous cherchez à jeter vos filets sur le pauvre univers...

MARTIGUE. — Par l'intrigue...

GOËLLO. — Par l'astuce...

MARTIGUE. — Et par la force infernale de la matière...

GOËLLO. — Mais tant qu'il y aura un dolmen en Bretagne...

MARTIGUE. — Tant qu'il y aura un taureau en Camargue...

GOËLLO. — Nous serons là pour parer au grain...

MARTIGUE. — Et pour veiller sur nos pastèques!

SÉGAL. — Allez-y, mes bons amis! Arrosez-moi : je suis blindé. Voilà quarante siècles que cela dure!

Pendant ces dernières répliques, on a frappé plusieurs fois à la porte de droite.

Scène IV

LES MÊMES, plus BEN-OMAR

[illegible]

BEN-OMAR. — Pardoun!... Excouse!...

SÉGAL. — [illegible]!.. l'archange!...

BEN-OMAR. — Ben-Omar apporte barda pour Jean Clés. ([illegible]) Voilà seringue pour Jean Clés. ([illegible]) Voilà cure-dents pour Jean Clés. ([illegible]) Pot di fleurs pour Jean Clés. ([illegible]) Et voilà armoire à glace pour Jean Clés.

Il arrange le tout dans un coin.

SÉGAL. — Il installe son client!

BEN-OMAR. — Loui pas installi... loui partir.

Un temps.

GOËLLO. — Ah!

SÉGAL, à Ben-Omar. — Et quand part-il, ce jeune homme?

BEN-OMAR. — Dans oune houre.

SÉGAL. — Dans oune houre. Bien.

Un temps.

MARTIGUE, à Ben-Omar. — Et où s'en va-t-il, ce chérubin?

BEN-OMAR. — Joindre sa régiment, aux tranchées... dans li Nord.

MARTIGUE. — Très bien...

Un temps. Ben-Omar tire de sa musette une grande feuille de papier et l'étale sur une table.

SÉGAL. — Il lance des prospectus!

Un temps.

BEN-OMAR, s'approchant de Goëllo, triomphant. — Hein! moi, bien dit, toi faire mariaze, pastour!

GOËLLO. — Je ne suis pas pasteur, mon ami.

BEN-OMAR. — Ça bon! ça bon! (A Ségal.) Et toi aussi faire mariaze, couré!

SÉGAL, sec. — Je ne suis pas curé, mon cher.

BEN-OMAR. — Ça bon! ça bon! (A Martigue.) Et toi aussi, rabbi!

MARTIGUE, furieux. — Je ne suis pas rabbin, fenat!

BEN-OMAR, sortant. — Tons, faire mariaze, comme Ben-Omar! Ça bon! ça bon!

Il sort. On entend la classe enfantine qui épèle : « B, A, Ba, B, E, Be », etc. Martigue regarde le papier laissé par Ben-Omar, hausse les épaules et va jouer avec les pièces de l'échiquier. Goëllo a le même jeu de scène, puis reprend *l'Univers israélite*, qu'il lit à l'envers. Ségal, après avoir lu également le papier et haussé les épaules, va pincer une corde de son violon. Temps très long. Entre Mme Brion.

Scène V

LES MÊMES, plus Mme BRION

Mme BRION, entrant. — Bonjour, messieurs.

GOËLLO. — Bonjour, chère dame.

Les trois aumôniers s'inclinent, très embarrassés.

Mme BRION. — Eh bien, monsieur Goëllo, cette blessure?

GOËLLO, complètement effaré. — Merci, et vous?

Martigue a pris la feuille de papier de Ben-Omar et l'a placée devant Ségal.

Mme BRION, à Goëllo. — Vous semblez souffrant?

GOËLLO. — Oui, je, je... Non, je... je... (Ségal prend la feuille et la place devant Goëllo. Celui-ci la prend à son tour, hésite, puis, avec une résolution subite et désespérée, la remet à Mme Brion.) Vous avez lu, chère dame?

Les voix des enfants qui épelaient se sont tues.

Mme BRION. — Qu'est-ce?

GOËLLO. — Je ne sais pas... Un papier, apporté...

MARTIGUE. — Par le hasard...

SÉGAL. — Ou par la Providence...

Mme BRION, lisant. — « Demande de mariage par procuration... » (Tristement, comme à soi-même.) Oui, ils

s'aiment... Depuis longtemps, je le craignais. Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre et j'étais un peu rassurée... Et, maintenant, les pauvres petits...

GOËLLO. — Mais, chère dame, pourquoi...

Mme BRION. — D'abord, monsieur l'aumônier, ce jeune homme n'est pas chrétien.

GOËLLO. — Donc, il peut le devenir.

MARTIGUE. — Pour ça, Goëllo, n'y comptez plus. Vous entendîtes, hier, comme il roula le rabbin!... Ah! s'il s'agissait d'un de ces mangeurs d'hommes, comme mes braves sauvages noirs...

SÉGAL. — Ou simplement d'un de ces mangeurs de curés, comme nos braves sauvages blancs...

MARTIGUE. — Il y aurait encore de quoi faire... Mais ces gens tolérants, ne m'en parlez pas!

SÉGAL, à Mme Brion. — Ils sont encore plus fanatiques que vous et moi.

Mme BRION. — Est-ce à dire, monsieur le rabbin, que vous béniriez le mariage de ce petit mécréant avec une jeune israélite?

SÉGAL. — Y pensez-vous, madame? Je ne suis pas un amateur.

Mme BRION. — Et vous, monsieur le pasteur?

MARTIGUE. — Avec une protestante! Caspi! Plutôt marier le Grand Muphti avec la Vénus d'Arles!

Mme BRION. — Alors, monsieur le curé...

GOËLLO. — Mais, chère dame, le bon Dieu n'interdit jamais l'espérance. Et, en attendant une conversion nécessaire, indispensable, certaine... Je ne suis pas un grand théologien... Mais il y a tant de chemins qui mènent au paradis; et, dans cette époque de tristesses, le Seigneur lui-même ferme les yeux sur tant de choses.. Voyons... Provisoirement... Provisoirement!... Le Code, s'inspirant en somme de notre sainte mère l'Eglise, n'a-t-il pas imaginé une sorte de lien, une imitation, un succédané... oh! bien imparfait, bien impur... du Sacrement qui nous occupe?...

Mme BRION. — Le mariage civil! Pourquoi pas l'union libre?

MARTIGUE. — A la guerre comme à la guerre!

Mme BRION. — Oh! monsieur le pasteur!

SÉGAL. — « Croissez et multipliez », c'est le premier commandement.

Mme BRION. — Oh! monsieur le rabbin!

MARTIGUE. — Au mariage du roi Tamatapa...

Mme BRION. — Nous ne sommes pas chez les nègres!

MARTIGUE. — Les nègres! les nègres! Té! ne les faites pas plus noirs qu'ils ne sont!

Mme BRION. — Mais ma fille vivrait en état de péché!

GOËLLO. — S'il n'y avait pas le péché, à quoi servirait l'absolution?

Mme BRION. — Oh! monsieur le curé!

MARTIGUE. — Puisque nous en prenons la responsabilité!

Mme BRION, très grave tout à coup. — N'insistez pas, messieurs... Je ne serais pas plus exigeante que vous... Mais ma vraie objection, je désirais la cacher... Pas de promesses... Pas de mariages... L'avenir est trop court... J'en ai trop connu de ces petites veuves, qui ne seront jamais des femmes... Et puis, il faut que vous sachiez... (Avec une émotion croissante.) Fabienne... Mon pauvre fils... Je voulais me taire, tant qu'un espoir me reste... Mais j'ai appris, par un officier... Les lettres qui nous arrivent encore de mon fils sont écrites d'avant le jour où il est tombé. Blessé... plus ou moins blessé, peut-être... Vous comprenez... Fabienne l'attend toujours, et déjà... Eh bien! pour ma fille, oui, pas cela, pas cela!... (En larmes.) Excusez-moi... je ne puis plus...

Elle sort à gauche. Un temps

Scène VI

LES MÊMES, moins Mme BRION

GOËLLO, très ému. — On ne peut pas lui dire, pourtant...

Un temps très long. Les trois aumôniers se promènent de long en large, plongés dans leurs pensées, puis monologuant chacun de son côté.

SÉGAL, éclatant. — Ce petit Jean Clès, quel wakes!

MARTIGUE. — Ah! oui, celui-là! Sous prétexte qu'il enseigne le b, a, ba...

GOËLLO. — Et qu'il plaide les refus d'obéissance...

MARTIGUE. — La voilà bien, la libre pensée!

SÉGAL. — Et cette Fraenzélé!

GOËLLO. — Avec ses airs d'offrir l'eau bénite...

MARTIGUE. — Et de piétiner la pimprenelle...

GOËLLO. — Elle parle comme sainte Odile...

MARTIGUE. — Elle se comporte comme Thaïs!

GOËLLO. — La voilà bien, l'union sacrée!

SÉGAL. — Si jamais je les rattrape, ces deux paroissiens!...

GOËLLO. — Je leur servirai la soupe aux crêpes!

MARTIGUE. — Miséricorde! C'est à regretter l'Inquisition!

GOËLLO. — Oui, un de ces bons petits bûchers...

SÉGAL. — Avec du bois bien sec...

MARTIGUE. — Et un rien de mistral par là-dessus...

Scène VII

LES MÊMES, plus FRANÇOISE, puis JEAN

FRANÇOISE, entrant tout à coup, en courant, de gauche. — C'est lui! Je l'ai vu de la fenêtre!

Voix d'enfants : *Qu'est-ce qui passe ici si tard, compagnons de la Marjolaine...* etc. Jean entre par la droite et s'avance vers elle. Sans se soucier nullement de la présence des aumôniers, qu'ils ne semblent pas même voir, ils s'enlacent et s'embrassent longuement Les trois aumôniers se détournent d'abord choqués, puis, durant la scène qui suit, se laissent peu à peu gagner par l'attendrissement.

JEAN. — Il y a des nouvelles de votre frère?

FRANÇOISE. — Pas encore aujourd'hui.

JEAN, regardant son bracelet-montre. — Plus que dix minutes! (Jean s'équipe, aidé par Françoise. Il aperçoit sur un guéridon une photographie.) Votre photo! (Voix d'enfants *Il court, il court le furet*, etc. Il la prend, la compare longuement à l'original, puis, la mettant dans une de ses poches.) Je n'aurai pas besoin de la regarder, pour voir votre image.

Serrement de mains. Il continue à s'équiper.

FRANÇOISE. — Vous allez à pied?

JEAN. — Jusqu'à Massweiler...

FRANÇOISE. — Et ensuite, le train?

JEAN. — Oui, par le Bourget... Et puis Amiens... Et puis... (Geste vague. Souriant pour se donner du courage.)

Vous m'enverrez des paquets?... Je n'ai jamais eu de marraine.

Nouveau baiser très long. Les trois aumôniers sont gagnés par l'émotion. Les voix d'enfants se taisent.

MARTIGUE. — Dites donc, Goëllo, j'ai été un peu sec, tout à l'heure.

Goëllo, très ému, fait signe qu'il a [illegible]. Scène muette des trois aumôniers, qui [illegible] la main, se réconcilient, pendant que les deux amoureux s'enlacent.

JEAN. — Il y a un papier à signer, paraît-il, une idée de Ben-Omar...

Ils se penchent tous [illegible].

FRANÇOISE, lisant. — « Demande de mariage par procuration. »

JEAN, à Françoise. — Signez là. (Après avoir signé à son tour.) Comme ça, la prochaine fois, quand je viendrai en permission...

FRANÇOISE. — On sera mariés!

JEAN. — Mais oui!

SÉGAL. — C'est très gentil, leur petit mariage!

MARTIGUE. — Ça manque un peu de musique!

SÉGAL. — Ils ont eu le canon!

GOËLLO. — Si on pouvait le sermonner tout doucement... obtenir quand même...

FRANÇOISE. — Et maman!

JEAN. — Elle signera ici.

FRANÇOISE. — Voudra-t-elle?

GOËLLO. — Et si vous restiez pour la décider, mon petit Jean?

MARTIGUE. — Mais oui, toquebeuf! Un mot de nous au major...

SÉGAL. — Et il prolonge votre convalescence!

JEAN, hésitant. — C'est une idée. Qu'en dites-vous, Françoise?

FRANÇOISE, hésitant aussi. — Je serais si heureuse!

Scène VIII

LES MÊMES, plus Mme BRION, puis BEN-OMAR

Mme BRION, entrant par la gauche, une lettre à la main. — Françoise...

FRANÇOISE, tressaillant. — De mon frère?

Françoise prend la lettre, l'ouvre avec une émotion qu'elle cherche à cacher à sa mère. Tous la regardent, très émus. Elle parcourt la lettre, puis la donne à Goëllo.

FRANÇOISE. — Lisez, monsieur l'aumônier... Voulez-vous?

GOËLLO, lisant. — « Ma petite Françoise. Nous remontons demain aux tranchées de première ligne... Je te dis cela à toi, parce que tu as du courage. Veille bien sur maman, sur Fabienne... A propos, je voulais te demander un conseil... Trouves-tu que nous ayons si raison, Fabienne et moi, d'attendre encore? Quand le grand danger sera passé, nos pauvres projets humains seront-ils moins fragiles? Même si la chance devait mal tourner, n'est-ce pas un devoir aussi de goûter au bonheur, de transmettre la vie, avant de la quitter?... Qu'on soit en guerre, qu'on soit en paix, il n'y aura jamais que deux choses: la vie et la mort, — et, entre elles deux, l'amour... »

Les visages de Françoise et de Jean s'éclairent d'espoir. Mme Brion s'approche de la table, prend la plume.

FRANÇOISE, poursuivant. — « On dit que demain il y aura de nouveau un rude coup à donner. Malgré tout, c'est ici d'abord qu'il faut être. Mais quand j'irai en permission, la prochaine fois, je demanderai à maman... » (Mme Brion signe, puis éclate en sanglots. Françoise court à elle.) Maman, tu savais!...

Ben-Omar, qui est entré, présente le sac à Jean.

JEAN. — C'est l'heure.

FRANÇOISE, douloureusement, mais l'approuvant. — Vous partez, Jean?

JEAN. — Mais oui, Françoise.

GOËLLO. — Mes enfants, mes enfants, que le Seigneur vous protège!

MARTIGUE. — Qu'il répande sur vous ses bénédictions!

BEN-OMAR. — Ça bon, ça bon.

SÉGAL, à Jean. — Il vous connaît, mon fils, il exaucera nos prières.

MARTIGUE. — Qui risque tout pour autrui, celui-là n'est pas loin du royaume céleste.

SÉGAL. — La maison du bon Dieu, c'est la maison de tout le monde...

GOËLLO. — Vous y viendrez, mon petit gas!

MARTIGUE. — Vous y êtes déjà!

Et tandis que Jean embrasse, serre des mains et sort lentement, on entend au dehors parmi les cris et les rires, les petites voix alsaciennes qui chantent:

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, ton, ton, mirontaine;
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sais quand reviendra.
Ne sais quand reviendra!

Il reviendra-s-à Pâques,
Mironton, ton, ton, mirontaine;
Il reviendra-s-à Pâques,
Ou à la Trinité.
Ou à la Trinité!

La Trinité se passe,
Mironton, ton, ton, mirontaine;
La Trinité se passe,
Malbrough ne...

RIDEAU

L'abbé Goello *(M. Henry Burguet.)*

Le pasteur Martigue *(M. Arvel.)*

Le rabbin Segal *(M. Jean d'Yd.)*

ce tiers qui s'insinue dans le duo des amants d'abord et, enfin, les rajeunit et vivifie encore leur amour. Sans doute, l'homme a craint d'être négligé par l'épouse au profit de son fils, il a flairé un « rival », un terrible rival... Mais voyez-le, dans l'épilogue, plus maternel encore que la mère et plus fou de son petit, plus ravi de son charme. C'est, avec *la Maison du Bon Dieu*, la partie souriante du théâtre de Fleg, écrite sur le mode majeur, comme *le Mur des Pleurs* est un poème sur le mode mineur.

» Oui, un poème représentatif de notre époque troublée par la guerre et inspiré par elle. *Le Mur des Pleurs* nous repose des perpétuelles mélopées amoureuses. Il élargit le champ de la vision poétique. Et la langue de l'écrivain est digne de cet hymne de pitié et de tendresse humaines. »

***

Tous les critiques reconnaissent que le succès de *la Maison du Bon Dieu* au Théâtre des Arts a été fort vif.

M. Lucien Descaves le proclame, dans *l'Intransigeant*.

M. Antoine écrit, dans *l'Information* :

« Véritablement, cette pièce est l'une des plus intéressantes et des plus originales que nous ayons vues depuis longtemps... »

M. Charles Méré fait remarquer, dans *Excelsior*, que M. Edmond Fleg appartient à cette classe d'écrivains qui ont la modestie — ou l'ambition — d'établir leur réputation non sur des promesses de chefs-d'œuvre, ou par des affirmatives anticipées de génie, mais sur des œuvres :

« Le silence a aussi son éloquence... Après des années de recueillement, M. Edmond Fleg donne à la Coopérative d'auteurs une comédie qui, sur un ton volontairement familier, pose les plus hauts problèmes, provoque la plus noble émotion. »

M. Robert de Flers commence ainsi sa chronique du lundi, dans *le Gaulois* :

« Que voilà donc une jolie pièce simple et pure, toute en émotion et en sourire, et qui unit à la grâce d'une histoire d'amour la saveur d'un conte philosophique ! »

Et l'éminent président de la Société des Auteurs fait remarquer que cette pièce est dédiée à la plus charmante mais aussi à la plus rare des vertus, la tolérance :

« A la vérité, tout le monde croit pratiquer la tolérance alors que fort peu de gens y réussissent. Combien s'imaginent être tolérants parce qu'ils sont indifférents ! La tolérance n'a aucun rapport ni avec la neutralité — qui comporte à l'ordinaire quelque lâcheté — ni avec le scepticisme — qui incline à la passivité souriante. Elle doit être active, elle a ses apôtres et ses saints, elle est au service d'une foi dont la grâce est de n'en proscrire aucune. On a dit d'elle — et elle mérite cette définition — qu'elle est la charité de l'intelligence. Oui, c'est une bien agréable vertu, mais ce n'est pas du tout une vertu de théâtre.

» Le théâtre vit, en effet, de sentiments qui se contrarient, d'idées qui se heurtent ; pour tout dire d'un mot, il vit de conflits. Voilà pourquoi, sans doute, les auteurs dramatiques n'ont jamais songé à faire de la tolérance le ressort de leurs ouvrages et ne l'admettent qu'à titre épisodique et vers le dénouement. M. Edmond Fleg, néanmoins, s'est avisé qu'elle pouvait fournir maints effets d'émotion et de gaieté et il nous a prouvé avec éclat que son initiative était heureuse. »

M. Georges Bourdon indique aussi, dans *Comœdia*, que cette pièce est toute en délicatesse, et conduite avec un tact extrême :

« On y sent l'effort heureux d'un esprit réfléchi, qui s'est fait une philosophie et ne l'embrouille pas de considérations absconses. Il en jaillit des pensées généreuses et fortes, et d'autant plus saisissantes qu'elles ne s'annoncent pas avec superbe. L'auteur n'entend rien démontrer, mais seulement montrer de la vie et nous émouvoir à son contact. Son œuvre enfin n'est jamais ni banale, ni choquante, ni excessive; elle affecte, au contraire, toute la simplicité d'une vie quotidienne qui serait vécue par des âmes très fines, et je voudrais pouvoir en dire qu'elle est infiniment distinguée, si l'on n'avait étrangement galvaudé l'un des mots les plus jolis et les plus significatifs de notre langue. »

M. Régis Gignoux est également d'avis, dans *le Figaro*, que voilà une jolie comédie :

« Elle est d'une conception originale, hardie, de l'exécution la plus délicate, tour à tour plaisante ou émouvante, toujours vraie et ouvrant, sans casser des vitres, des horizons que nous ne savons plus voir... Une telle comédie, faite de tant d'intelligence et de tant de sensibilité, sur une belle ligne de franchise, est l'œuvre d'un honnête homme et d'un artiste, telle que nous pouvions l'attendre de M. Edmond Fleg. »

M. Alfred Savoir aime cette pièce pour la façon dont elle recrée l'atmosphère d'un coin du front :

« C'est une image et non une fresque. Mais cette image est synthétique, exacte et — ô miracle ! — agréable, parce que cette pièce de guerre est aussi une pièce de paix, d'apaisement. »

Il la loue, dans *Bonsoir*, d'être à la fois émouvante et très gaie :

« Elle est d'une observation heu-

reuse et spirituelle. On y respire une atmosphère que nous avons connue. C'est la première fois qu'on parle de la guerre sur un théâtre comme on en parlait dans les villages du front. Naturellement, sans phrases, avec résignation. Cette pièce a la valeur d'un document et l'agrément d'un conte. »

M. Robert de Beauplan observe, dans *la Liberté*, que *la Maison du Bon Dieu* n'est pas une pièce sur la guerre ; c'est une pièce qui se passe au temps de la guerre :

« Il y a une nuance. Elle pourrait s'appeler *l'Union sacrée*. Elle a obtenu un vif succès, qui a consacré le talent dramatique de M. Edmond Fleg. »

M. Nozière, dans *l'Avenir*, raconte ces trois actes et conclut :

« Cette analyse ne peut donner une idée de l'agrément dont M. Edmond Fleg s'est montré prodigue. Le repas des trois aumôniers, la partie d'échecs qui met aux prises le curé et le pasteur et qui souligne les propos du rabbin et de Jean, le concert improvisé qui nous montre Françoise au piano, le rabbin jouant du violon, le pasteur tenant le violoncelle, le curé soufflant en sa flûte sont des tableaux délicieux. M. Edmond Fleg — sensible, généreux, optimiste — a prêté à ces trois hommes le plus agréable des langages. Il s'est appliqué à donner à chacun d'eux des idées, un style caractéristiques. »

M. Edmond Sée, dans *l'Œuvre*, estime que cette aimable comédie s'attaque, sans avoir l'air d'y toucher, au grave problème de la religion et nous enseigne une morale supérieure à tous les dogmes, la morale du cœur :

« L'auteur de *la Maison du Bon Dieu* connaît l'art de dialoguer avec finesse, avec une malice sournoise, avec une discrète élégance, de faire vivre des personnages à l'aide de petites touches fines et nuancées, de mener habilement une scène. Certes, M. Fleg est un écrivain de théâtre sur lequel les directeurs peuvent faire fond. »

M. Adolphe Brisson constate, dans *le Temps*, que cette pièce est d'une qualité différente, qu'elle sort d'une autre veine que les œuvres précédentes du même auteur :

Elles témoignaient chez le dramaturge d'une vigueur, d'une audace un peu brutales. Celle-ci n'est que souplesse, habileté, finesse aimable. Elle rappelle à plus d'un moment le frais optimisme, assombri toutefois par l'atmosphère des années terribles, de *l'Ami Fritz*, de *l'Abbé Constantin*, de *Primerose*. Le tempérament agressif de l'auteur de *la Bête* semble s'être apaisé. Sa comédie a cependant une signification générale. M. Fleg y prêche l'union sacrée. Un même idéal, pense-t-il, un danger commun ont, durant la guerre, rapproché les âmes et créé une solidarité fraternelle entre les hommes hier divisés. Cet accord devrait subsister après la rude épreuve. C'est là un très généreux désir, exprimé bien souvent, assez difficilement réalisable. Effectivement, les conditions ne sont plus les mêmes. La famille militaire dissoute, l'obligation d'opposer au péril un faisceau serré étant abolie, chacun a recouvré son individualité, repris son rang social et retrouvé avec lui une partie de ses préjugés, de ses habitudes, de ses préventions. La divergence des intérêts rétablit quelques-unes des barrières que la mitraille, affrontée côte à côte, avait faulchées. Mais, chimérique ou non, cet espoir s'impose à la raison humaine... La cause est noble, séduisante, attachante, et il faut féliciter M. Fleg de l'avoir éloquemment plaidée. »

***

L'action de ces trois actes se passant dans cette partie de l'Alsace reconquise dès les premiers mois des hostilités et qui est restée française durant toute la guerre, on peut supposer que le « village du bon Dieu », où viennent se grouper, dans la même maison, les trois aumôniers, est situé dans la région de Thann. Pour nous présenter, avec une exactitude synthétique, une maison de cette partie de l'Alsace, M. Rodolphe Darzens avait confié l'exécution des décors à M. René Collin, qui les a brossés d'après des dessins de Hansi.

M. Henry Burguet avait été chargé de la mise en scène. Il se chargeait en outre d'un des rôles principaux, celui du bon aumônier breton, Goëllo. M. Henry Burguet est un artiste que les auteurs aiment voir collaborer à la présentation et à l'interprétation de leurs œuvres, car ils savent que les spectateurs sont séduits par son jeu si naturel, caractérisé par une bonhomie et une distinction qui sont rarement alliées et fondues de si heureuse façon. La rondeur puissante et l'autorité grandissante de M. Arvel s'épanouissent à l'aise dans le personnage du Provençal Martigue. Et l'originalité native de M. Jean d'Yd s'est appliquée à dresser du rabbin alsacien Ségal une silhouette sans banalité, pourtant des plus véridiques.

De plus en plus, M. Rodolphe Darzens semble d'ailleurs veiller à ce que les rôles même de second plan soient tenus sur son théâtre avec le même soin et le même souci d'art que les rôles plus importants. C'est ainsi que l'exotique Ben-Omar fut présenté de la plus pittoresque façon par M. Henri Roger, de même que le facteur alsacien Kasperl par M. Fichel et la bourrue gouvernante Gredel par Mlle Arlette. Cela dit, il ne nous reste qu'à signaler le jeu sobre et ardent de M. Le Vigan, sous l'uniforme bleu du jeune chasseur Jean Clès, et la grâce juvénile de Mme Ninon Gilles prêtant ses traits et la sincérité de son émotion à la touchante Françoise.

GASTON SORBETS.

ACTE II, *page* 19. — Jean Clès (*M. Le Vigan*) et Françoise Brion (*Mme Ninon Gilles*). — *Phot. Henri Manuel.*

LE DIRECTEUR : RENÉ BASCHET. — Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET.

JOURN

Nouvelle Série — N° 30 11 Décembre 1920

La Petite Illustration

THÉATRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

THEATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE LYRIQUE EN 4 ACTES ET 5 TABLEAUX

par

MAURICE DONNAY

DE L'ACADÈMIE FRANÇAISE

MUSIQUE DE

ALFRED BRUNEAU

Copyright by Maurice Donnay, 1920. — Copyright by Choudens, 1920
Tous droits d'exécution publique, de reproduction et d'arrangements reserves pour tous pays, y compris la Suede, la Norvege et la Russie.

La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

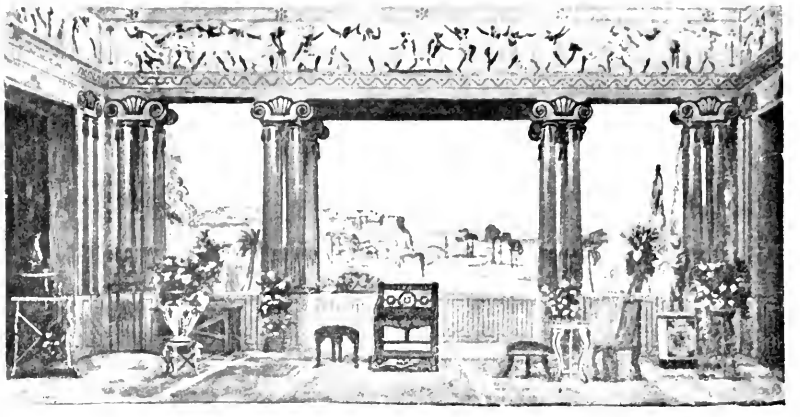
Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies . . . 120 francs — Étranger . . . . . 160 francs

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).



Une grande salle dans le palais du roi Candaule, à Sardes. (*Décor de l'acte premier.*)

Le Roi Candaule, à l'Opéra-Comique.

C'est en compulsant des chiffres, en vérifiant des relevés de comptes, en défendant les intérêts de leurs émules et de leurs confrères que, l'un, président, et l'autre, membre du Comité de la Société des Auteurs et Compositeurs, M. Maurice Donnay et M. Alfred Bruneau apprirent à se connaître. Et, de là, naquit entre eux la plus solide amitié. Des affinités de caractère et même, dans une certaine mesure, de talent devaient les associer plus étroitement encore. En effet, le compositeur du *Rêve*, de *l'Attaque du Moulin*, de *Messidor*, proposa un jour au poète de *Lysistrata*, à l'auteur d'*Amants*, de *la Chasse à l'homme*, de collaborer à une comédie ou à un drame lyrique. Proposition séduisante. Encore fallait-il un sujet ? M. Maurice Donnay ne manquait point de sujets en réserve, mais de sujets de comédie, non point d'ouvrages lyriques. Et M. Alfred Bruneau, alors, de lui suggérer *le Roi Candaule*.

Sujet et titre qui prêtent aisément au sourire: mais jusqu'à quel point l'étrange et quelque peu scandaleuse aventure du fameux roi de Lydie fournirait-elle la matière de trois ou quatre actes ? Elle a fait, depuis Hérodote, le sujet d'innombrables contes, de chansons, de complaintes, de nouvelles et même d'un drame, et même d'un opéra, sans compter les estampes, les tableaux, les statues. Écartant toutes les affabulations connues, il s'agissait d'abord de remonter à la source, au récit du grand historien grec. Le voici, dans toute sa bonhomie savoureuse, d'après la traduction de Buchon.

Hérodote ayant rappelé comment Candaule descendait d'Hercule par Agron, premier des Héraclides, explique comment ce bon tyran fut, après quinze générations qui se succédèrent durant cinq cent cinq ans sur le trône de Sardes, le dernier de sa dynastie :

« Candaule aimait éperdument sa femme et la regardait comme la plus belle des femmes. Obsédé par sa passion, il ne cessait d'en exagérer la beauté à Gygès, fils de Dascylus, un de ses gardes, qu'il aimait beaucoup et à qui il communiquait ses affaires les plus importantes. Peu de temps après, Candaule (il ne pouvait éviter son malheur) tint à Gygès ce discours : « Il me semble que tu ne m'en crois « pas sur la beauté de ma femme. « Les discours font moins d'impression que la vue des objets ; fais « donc ton possible pour la voir nue. » — Que dites-vous, seigneur ? s'écria Gygès, y avez-vous réfléchi ? Ordonner à un esclave de voir nue « sa souveraine ? Oubliez-vous qu'une « femme dépose sa pudeur avec ses « vêtements ? Les maximes de l'honnêteté sont connues depuis longtemps ; elles doivent nous servir « de règle : or, une des plus importantes est que chacun ne doit « regarder que ce qui lui appartient. « Je suis persuadé que vous avez la « plus belle de toutes les femmes, « mais n'exigez pas de moi, je vous « en conjure, une chose malhonnête... » Ainsi Gygès se refusait à la proposition du roi, en craignant les suites pour lui-même : « Rassure-toi, Gygès, « lui dit Candaule ; ne crains ni ton « roi (ce discours n'est point un « piège pour t'éprouver), ni la reine, « elle ne te fera aucun mal. Je m'y « prendrai de manière qu'elle ne « saura pas même que tu l'aies vue. « Je te placerai dans la chambre où « nous couchons, derrière la porte « qui restera ouverte ; la reine ne « tardera pas à me suivre. A l'entrée « est un siège où elle pose ses vêtements à mesure qu'elle s'en dépouille. Ainsi tu auras tout le « loisir de la considérer. Lorsque « de ce siège elle s'avancera vers le « lit, comme elle te tournera le dos, « saisis le moment pour t'esquiver « sans qu'elle te voie. » Gygès ne pouvait plus se refuser aux instances du roi, il se tint prêt à obéir. Candaule, à l'heure du coucher, le mena dans sa chambre où la reine ne tarda pas à se rendre. Gygès la regarda se déshabiller ; et tandis qu'elle tournait le dos pour gagner le lit, il se glissa hors de l'appartement ; mais la reine l'aperçut en sortant. Elle ne douta point que son mari ne fût l'auteur de cet outrage ; la pudeur l'empêcha de crier, et même elle fit semblant de ne pas l'avoir remarqué, ayant déjà conçu dans le fond du cœur le désir de se venger de Candaule, car, chez les Lydiens, comme chez presque tout le reste des nations barbares, c'est un opprobre, même à un homme, de se montrer nu. La reine demeura donc tranquille et sans rien découvrir de ce qui se passait dans son âme. Mais, dès que le jour parut, elle s'assure des dispositions de ses plus fidèles officiers et mande Gygès. Bien éloigné de la croire instruite, il se rend à son ordre, comme il était dans l'habitude de le faire toutes les fois qu'elle le mandait. Lorsqu'il fut arrivé, cette princesse lui dit : « Gygès, voici deux « routes dont je te laisse le choix ; « décide-toi sur-le-champ. Obtiens, « par le meurtre de Candaule, ma « main et le trône de Lydie, ou une « prompte mort t'empêchera désormais de voir, par une déférence « irréfléchie pour Candaule, ce qui

Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.

MAURICE DONNAY

de l'Académie française.

LE ROI CANDAULE

COMÉDIE LYRIQUE EN 4 ACTES ET 5 TABLEAUX

Musique d'ALFRED BRUNEAU

Le Roi Candaule *a été représenté pour la première fois, le 1er décembre 1920, au Théâtre de l'Opéra-Comique.*

Copyright by Maurice Donnay, 1920.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

Candaule	MM.	Jean Périer.
Gygès		Charles Friant.
Harmamax		Azema.
Lixos		De Creus
Pittacos		Panzéra.
Tudo	Mmes	Marthe Chenal.
Bagis		Andrée Famin.
Naé		Germaine Baye.
Coloé		Germaine Delamare.
Satala		Marthe Ferrari.
Meonia		Antoinette Reville.

LE ROI CANDAULE

ACTE PREMIER

A Sardes, vers l'an 687 avant Jésus-Christ. Une grande salle dans le palais du roi Candaule.

Scène première

CANDAULE, TUDO, PITTACOS

Au lever du rideau, la reine Tudo est assise et fait de la tapisserie; le roi Candaule est couché sur un lit de repos; Pittacos, Grec voyageur, raconte ses voyages.

PITTACOS

. . . . . .
Mais je parle, je parle et je ne prends pas garde
Qu'on pourrait se lasser de mon humeur bavarde.

CANDAULE

Tes récits sont charmants : continue, étranger,
Car tu nous intéresses.
On doit connaître à voyager
D'ineroyables ivresses.
Cher Pittacos, tu vas étudiant
En tous lieux les arts, les mœurs, les usages,
Et je ne sais rien de plus attrayant
Que voir du pays et des paysages.
Heureux celui dont l'horizon n'est pas borné
Et qui parcourut les régions lointaines.
Parle-nous encor d'Athènes,
C'ette ville où tu es né,
Sur la terre aux longs rivages.
On dit que c'est une belle cité.

PITTACOS

Oui, mais ses habitants te paraîtraient sauvages,
O roi Candaule, au prix de ta civilité.

CANDAULE

Flatteur!

PITTACOS

Mais non, je dis la vérité.
Vous nous laissez bien loin pour l'art et le commerce.

CANDAULE

C'est que, par sa position
Entre les Iles et la Perse,
Sarde est le nœud de deux civilisations,
Pour ainsi dire.

PITTACOS

Evidemment.

CANDAULE

Et nous possédons toute la lyre.

PITTACOS

Absolument.
Nous autres n'avons pas cette grâce infinie
D'Ionie;
Nous ne connaissons pas la molle poésie
De l'Asie,
Ni les mœurs de Samos, Lesbos, vos mœurs faciles,
Belles Iles,
Ni ces doux chants qui sont comme ta douce haleine,
Mytilène.
Les femmes chez nous, en toute saison,
Restent au logis à filer la laine.

TUDO

Les femmes chez vous ont de la raison,
Et leur seule place est à la maison.

PITTACOS

Et, pour gagner le prix dans les jeux olympiques,
On voit nos jeunes gens s'exercer à courir,
A sauter, à lutter. Pour savoir bien mourir.
Nous récitons dans nos fêtes des vers épiques.
Et nous aimons par-dessus tout la liberté!

CANDAULE

Oui, vous êtes un peuple encore en puberté :
Vous respectez les mœurs antiques
Et vous avez, grâce à vos gymnastiques,
Dans des corps vigoureux des esprits ingénus.
Cela doit être beau de voir tous ces athlètes,
Pendant les olympiques fêtes,
Lancer le javelot et combattre tout nus!

TUDO

Vous aimez à parler de ces choses, Candaule.

CANDAULE, riant

Allez-vous pour si peu vous enfuir vers les saules!

TUDO

Quoi! des hommes tout nus! Sans aucun vêtement!

PITTACOS

Sans doute, et peut-on combattre autrement?

CANDAULE

Auprès d'un étranger, cherchons à nous instruire.
Cher Pittacos, il faut te dire
Que chez nous il est criminel
De se montrer au naturel.
Sans ornement et sans costume.
C'est une stupide coutume,
Mais elle remonte très loin!
Pourtant notre corps a besoin
Du grand air et de la lumière;
Et dites-moi, Tudo, ma chère,
Lorsque, chaque soir, vous prenez un bain
Dans la source bleue, au fond du jardin,
Nulle étoffe, même légère,
Ne revêt votre corps charmant.
Vous êtes nue assurément
Et, sans obstacle, l'eau caresse
Vos bras, vos seins purs, vos jambes de chasseresse,
Ainsi que ferait un amant.

TUDO

Seigneur, de ces propos a la fin je suis lasse
Ah! quittez ce sujet ou je quitte la place.

CANDAULE

Pardonnez, si je vous déplus.
C'est bien, c'est bien, n'en parlons plus.
Mais un beau corps d'homme ou de femme
A mon avis n'a rien d'infâme
Et je trouve cela très beau.

Il se lève.

Viens, Pittacos, je veux te montrer un tableau
De Bularchos.

Il l'emmène devant un chevalet.

C'est la prise de Magnésie.
Je l'ai payé le poids de l'or.

PITTACOS

Il mérite qu'on s'extasie.

CANDAULE

A lui seul, il vaut un trésor.

PITTACOS, regardant autour de lui.

Ce palais est tout plein de choses magnifiques,
Et de pièces uniques.
C'est arrangé avec un goût!
Et des roses, des roses, que de roses!

CANDAULE

On en a mis partout.
J'aime les roses.

Il se promène, montrant à Pittacos diverses statues, objets d'art, vases, etc.

J'aime les belles choses,
J'aime ceux qui les font,
Ayant le sens profond
Des effets et des causes.

Tiens, vois cet Apollon :
Quel port! quelle noblesse!
Chef-d'œuvre sans faiblesse!
Le buste est un peu long.
J'aime tous les artistes,
Les peintres, les sculpteurs.
Ah! sans ces enchanteurs,
Que nos jours seraient tristes!

Ce beau Sphinx vient de Paramos ;
Je te donne cette petite
Aphrodite : c'est terre cuite,
Et cela se fait à Samos.

A caresser les flancs d'un vase,
J'éprouve une sorte d'extase,
Et mieux que d'être roi, j'eusse aimé le métier
De potier, mais oui, de potier.
Je te le dis sans paraphrase.
Les formes, les couleurs,
Les vers et la musique
Consolent nos douleurs.
Ah! surtout la musique!
C'est quelque chose de physique,
Mais aussi de métaphysique.
Aimes-tu la musique?
J'adore la musique.
Et nous avons de bons musiciens,
Entre autres Brunos, un maître;
Je te le ferai connaître ;
Il a recueilli les airs anciens.

Et je roi tombe dans une sorte d'extase en écoutant des mélodies... peut-être les mêmes qui ont bercé son enfance.

PITTACOS

Le beau palais! la belle ville!
Et comme ici tout est tranquille!

A ce moment on entend un murmure lointain qui grossit rapidement.

CANDAULE

Au moment où tu dis cela,
On te répond avec éclat.

Bientôt une foule de gens envahit la place devant le palais, entourant un homme qui gesticule : c'est Lixos, le Tylonide.

LA FOULE

Ah! ah! ah! Hou! hou! hou!
Il est fou... il est fou.

LIXOS, contrefaisant le fou.

Aimons les belles choses,
Les femmes et les roses,
La molle volupté.
Vivons dans l'opulence
Et dans l'oisiveté.
Mais silence! Silence!
Vérité, vérité!

Candaule est imbécile :
En un jour plein d'effroi,
Gygès, fils de Dascyle,
Gygès tuera le Roi.

Ah! ah! ah! ah!
Aimons les belles choses,
Les femmes et les roses.

Cependant les soldats sont sortis du palais et dispersent la foule qui ne cesse de crier :

Hou! hou! hou! hou!
Il est fou! il est fou!

Le bruit s'éloigne. Le chef des gardes Harmamax vient faire son rapport.

CANDAULE, à Pittacos.

Tu vois que la police est très bien faite à Sardes
Et mon capitaine des gardes
Est passé maître dans l'art
D'arriver toujours un peu tard.

HARMAMAX

Tout est rentré dans l'ordre, ô Sandonide,
Et les braillards sont dispersés.
C'était Lixos, le Tylonide,
Tenant des discours insensés.
Devant nous il a pris la fuite.

CANDAULE

Mais que disait-il donc?

HARMAMAX

Des paroles sans suite.

CANDAULE

Ne peux-tu me les répéter.
Allons! pourquoi tant hésiter?

HARMAMAX

Il disait... il disait : « Candaule est imbécile.
En un jour plein d'effroi,
Gygès, fils de Daseyle,
Gygès tuera le Roi. »

CANDAULE, riant

Tu prétends que ce sont des paroles sans suite?
Moi j'estime vraiment que ça se suit très bien.
Va!

D'un geste, il congédie le chœur des gardes.

TUDO

Cher Seigneur, envers Lixos quelle conduite
Allez-vous tenir?

CANDAULE

Moi? mais je ne ferai rien.

TUDO

Toujours rien faire et laisser dire!
Songez donc quel outrage à votre majesté!

CANDAULE

Il faut en rire,
Nous savons que Lixos est sujet au délire.

TUDO

Les paroles d'un fou sont parfois vérité.

CANDAULE, gaiement.

Et toi, qu'en penses-tu, Pittacos, ô mon hôte?
Ce petit incident a jeté un froid.
Mais excuse-moi : ce n'est pas ma faute.

PITTACOS

Je pense que Candaule est un excellent roi.

CANDAULE

Ne dois-tu pas visiter Sarde?

PITTACOS

Oui, maître.

CANDAULE

Eh bien! parcours notre ville en tous lieux.
Etudie, observe, regarde
Dans tous les coins, de tous tes yeux.
Et surtout, va voir mon tombeau... c'est merveilleux!
Puis reviens pour souper dans nos riches demeures.

TUDO

Nous soupons à six heures.

Pittacos met les deux mains sur sa poitrine, s'incline devant le roi et la reine et sort.

Scène II

TUDO, CANDAULE

Tudo est occupée à sa tapisserie. Candaule vient auprès d'elle.

CANDAULE

Clytia! je vous trouve un air tout soucieux.

TUDO

Je travaille.

CANDAULE

Vous vous abîmerez les yeux.
Pittacos est vraiment un causeur agréable ;
Ce n'est pas le premier venu.
Il a je ne sais quoi et de rude et d'aimable.
Il doit être très bien tout nu.

TUDO

Pourquoi tant vous complaire aux images vilaines?
Cher Seigneur, vous filez une mauvaise laine.
Vous aimez les parfums, les formes, les couleurs
Et le chant des cithares.
Il vous faut à tout prix des sensations rares
Et peut-être qu'un jour vous aimerez mes pleurs.
Vous n'êtes pas méchant ; mais vous êtes artiste!
Déjà de mes pudeurs vous n'avez nul souci.
Vous me trouvez sans doute une épouse bien triste.

CANDAULE

Mais non, mais non.

TUDO

Mais si, mais si.
Et vous êtes artiste en politique aussi.
D'un esprit moderne et libéral même.
Chacun ici vous parle en vérité
Avec une familiarité
Extrême.

CANDAULE

J'aime qu'on m'aime
Et je veux que, sans crainte, on me puisse approcher.

TUDO

On peut rire et chanter devant vous.

CANDAULE

Je l'espère
Bien.

TUDO

Devant Arnossos, mon redoutable père,
On ne pouvait ni rire, ni cracher.
Autrement le roi vous faisait trancher
La tête.

CANDAULE

Seulement ! L'idée est saugrenue.
Eh! bien, moi, qu'on crache ou qu'on éternue,
Je n'imiterai pas le divin Arnossos.
Mais je vois ce que c'est : les discours de Lixos
Ont troublé votre âme ingénue.

TUDO

Ah! Seigneur, laissez-moi vous parler franchement :
J'ai depuis quelque temps un noir pressentiment.
Lixos n'est pas si fou qu'il le voudrait paraître :
Gygès ici veut devenir le maître.
Croyez-moi. Gygès n'est pas un rêveur :
Il a capté votre faveur.
Vous en avez fait votre hétaire.

CANDAULE

C'est un excellent militaire.
Et pendant que je ne fais rien,
Volant de victoire en victoire,
Il combat le Cimmérien ;
Il se couvre, il me couvre, il nous couvre de gloire!
Cela vaut bien quelques remerciements.

TUDO

Seigneur! Seigneur! j'ai des pressentiments.

CANDAULE

Mais quels pressentiments, ma chère?

TUDO

Tandis que Gygès fait la guerre,
Hélas ! vous ne gouvernez guère ;
Mais tout devoir vous est égal,
Même le devoir conjugal !
Les œuvres d'art sont vos maîtresses;
Elles vous donnent des ivresses;
Vous leur réservez vos caresses.
Tout cela finira très mal.
Je ne comprends pas votre extase
A caresser les flancs d'un vase,
Car vous n'avez pas son consentement.
Et de l'objet aimé certain contentement
Double le plaisir de l'amant.
Je vous le dis sans paraphrase.
Bref, Candaule, vous m'aimez moins.

CANDAULE

Je vous aime, Tudo, les Dieux m'en sont témoins!
Comme au premier jour, je vous aime.
Chassez, chassez vos noirs pressentiments
Et je veux être, ce soir même,
Le plus attentif des amants.
Je vous le dis sans stratagème.

TUDO

Quoi, ce soir?

CANDAULE

Oui, ce soir.

TUDO

C'est ce soir?

CANDAULE

C'est ce soir.

TUDO, joyeuse comme une enfant.

Beau rêve, fol espoir!
C'e soir! ce soir!! ce soir!!!

CANDAULE

Mais envers Gygès soyez moins sévère :
Contre lui n'ayez pas un esprit prévenu.
C'est un excellent militaire ;
Il est beau, brave à la guerre,
Il doit être très bien tout nu!

TUDO

Encore! c'en est trop! Exécrable manie!
Elle s'enfuit exaspérée.

CANDAULE, seul.

Elle n'a jamais compris l'ironie.

Scène III

CANDAULE, puis GYGES

CANDAULE

Oui, je sens un frisson inconnu
Pour le nu. Rien n'est beau que le nu!
A toutes les choses convenues
Je préfère les vérités nues.
La Beauté n'est-elle pas venue
Au monde, de tout temps, toute nue?
Et j'aime que rien ne l'atténue.
Courtisanes, vierges ingénues,
Femmes opulentes ou menues,
Je vous imagine toujours nues ;

Et dans les aspects changeants des nues,
Je vois, je vois des déesses nues!
Oui, j'éprouve un frisson inconnu
Pour le nu! Rien n'est beau que le nu!

Mais, depuis quelque temps, d'une idée
Etrange mon âme est obsédée :
C'était l'autre soir, dans notre chambre,
La reine dormait; le clair de lune
Baignait son corps de roses et d'ambre ;
Dans sa longue chevelure brune,
Elle reposait, chaste et sans voiles.
Pour contempler son corps radieux,
Le ciel avait des milliers d'étoiles
Etincelantes, comme autant d'yeux!

Alors cette pensée, ô blasphème!
Je n'ose l'avouer à moi-même,
Est née en mon esprit éperdu.....

A ce moment, Candaule aperçoit Gygès, qui est entré depuis deux vers.

Mais j'aperçois Gygès ! Ami, comment vas-tu ?
Salut, fidèle des fidèles,
Mon compagnon et mon bras droit.

GYGÈS

Salut, modèle des modèles,
Salut, Candaule, puissant roi!
Je viens te dire adieu, car demain, dès l'aurore,
Pour Tyra je me mets en chemin.

CANDAULE

Oui, j'avais oublié que tu partais demain.
Ainsi tu nous quittes encore!
Je sais qui t'attire à Tyra :

Bouffonnant.

C'est la jeune Porphyra
Qui t'attire à, qui t'attire à Tyra.
Et mon cher Gygès partira
Retrouver celle qu'il adore.
On dit que sa beauté te fait honneur.
Comment est-elle?

GYGÈS

Elle est très belle.

CANDAULE

Comme description, c'est sommaire.

GYGÈS

Seigneur,
Je ne suis qu'un soldat aux longs discours rebelle.
Et, pour dépeindre ses appas,
Si je cherche les mots, je ne les trouve pas.

CANDAULE

Je vais t'aider : il est d'usage
De commencer par le visage.
Parle-moi d'abord de ses yeux.

GYGÈS

Ses yeux sont comme deux agates.

CANDAULE

J'attendais étoiles; mais c'est mieux

GYGÈS, s'animant.

Sa lèvre est comme un fil de pourpre,
Ses dents sont comme de petites amandes,
Ses narines comme des pétales de roses,
Ses oreilles comme deux coquillages,
Sa joue est comme une moitié de grenade,
Son col est comme une tour d'ivoire
Et sa taille comme un jeune cèdre,
Ses hanches sont comme une amphore,
Ses seins comme deux blanches colombes,
Ses pieds comme deux agneaux bondissants.

CANDAULE

Bref, tu crois posséder la maîtresse parfaite
(Coquillage, grenade, ivoire, cèdre, pourpre),
Tes vers ne riment pas ; mais cela ne fait rien.
Tu n'es pas un poète,
Et Porphyra doit être très bien.
Mais si belle, entends-tu, que soit cette maîtresse,
Si douce que soit sa caresse,
Et si purs que soient ses appas,
Auprès de notre épouse elle n'existe pas !
Quoi?

GYGÈS

Mais je ne dis rien.

CANDAULE

Ecoute!
La reine est plus belle cent fois
Et je défends que l'on en doute.
Tu ne me crois pas?

GYGÈS

Je te crois.

CANDAULE

Non; tant qu'on ne l'a pas vue entièrement nue,
Une femme toujours nous demeure inconnue.
Si tu veux voir un beau corps sans défaut,
Fais ton possible afin de voir la reine.
J'ai dit : tu peux me prendre au mot.

GYGÈS

Quoi! voir ainsi ma souveraine!
Maître, comment peux-tu me donner ce conseil?
Ta proposition n'est pas raisonnable.

CANDAULE

Elle paraît même abominable
Et l'histoire jamais n'a rien vu de pareil !

GYGÈS

J'en ai jambes et bras coupés.

CANDAULE

Prends donc un siège!
Mes paroles, Gygès, ne cachent aucun piège.
Mais ma femme croit que je l'aime moins.
Est-ce déjà l'effet de l'âge?
Je l'entoure de moins de soins.
Alors, pour l'aimer davantage,
Il me faudrait l'aiguillon du partage ;
Et si tant de beauté trouvait quelque témoin,
Elle me deviendrait plus chère.
Tu comprends?

GYGÈS

Je comprends. La chose est assez claire.
Mais pourquoi m'avoir choisi parmi
Tant d'autres!

CANDAULE

Je n'ai que toi d'ami.

GYGÈS

Pourquoi me conseiller une chose illicite?

CANDAULE

Illicite !
Ne t'est-il jamais arrivé
De contempler, seul, un beau site?
Alors n'as-tu pas éprouvé
Le besoin d'un cœur sympathique,
Le désir d'une âme esthétique,
Pour partager ton admiration?
C'est un sentiment altruiste
Et que comprendra tout artiste.
Et, dans l'excès de ton émotion,
Le cœur tout fondu de tendresse,
N'as-tu pas désiré près de toi ta maîtresse,
Ou bien un véritable ami,
Ou bien même... n'importe qui!

GYGÈS

Maître, ton conseil n'est pas sage :
Tudo n'est pas un paysage.

CANDAULE

Elle est un paysage, elle est un bois sacré,
Elle est la mer, le ciel et toute la nature,
C'est la vague au reflet nacré,
C'est la douce colline à la ligne si pure.
C'est la femme, c'est la beauté,
C'est l'éternelle volupté,
C'est l'idéale créature :
C'est une divine œuvre d'art.
Elle est la statue et le temple,
Et je veux qu'avant son départ
Mon unique ami la contemple.
Oui, Gygès, il est vrai que l'esprit de ton roi
Est depuis quelque temps dans un grand désarroi.
Je pourrais ordonner, eh bien! je te supplie.

GYGÈS

S'il n'y a que cela pour te faire plaisir,
Soit! je remplirai ton désir.
A part.
C'est une sorte de folie.

CANDAULE

Alors, tu pars toujours demain?
Mais voici l'heure où Tudo prend son bain.
Ton âme est-elle décidée?

GYGÈS

Oui.

CANDAULE

Suis-moi donc... j'ai mon idée!

RIDEAU

ACTE II

Les jardins du palais royal. — Des orangers, des citronniers, des palmiers, des lauriers-roses, etc. Au premier plan, à droite, un grand pin parasol; au second plan, un bassin dont une partie à gauche est cachée par des massifs d'arbustes. C'est la fin de la journée ; le jardin est baigné dans une lumière tiède et dorée.

Scène première

LES FILLES D'HONNEUR, TUDO

Au lever du rideau, la reine Tudo arrive, suivie de ses filles d'honneur, toutes très jolies et très jeunes. La reine, sans s'occuper de ses suivantes, absorbée, mélancolique, va s'asseoir sur un banc de pierre.

LES FILLES D'HONNEUR

Le soleil commence à descendre;
C'est l'heure harmonieuse et tendre,
L'heure émouvante où nous aimons
A nous ébattre dans la source,
Avant qu'il termine sa course
Et tombe derrière les monts.

TUDO, toujours à l'écart.

Mon cœur est tout rempli d'un trouble inexprimable,
Il est tout agité d'étranges mouvements;
Rien ne me sourit plus, rien ne me semble aimable,
Et j'ai de noirs pressentiments.

LES FILLES D'HONNEUR

Nous avons apporté des balles,
Une pectis et des cymbales,
Ainsi nous pourrons de l'Hermos
Faire retentir les campagnes,
Ou jouer comme les compagnes
De la fille d'Alkinoos.

TUDO, toujours isolée.

Candaule est bien léger : le conseil le plus sage,
Il l'écoute toujours avec un air d'ennui.
Il m'adore, dit-il. Pourtant je ne présage
Rien de très bon pour cette nuit.

LES FILLES D'HONNEUR

Notre Reine, ce soir, préfère
Etre seule; son front sévère
Ressemble au Tmole nuageux.
Et, devant la grande tristesse
De notre divine maîtresse,
Nous n'osons commencer nos jeux.

TUDO, toujours sur son banc de pierre.

Candaule a pour Gygès une sorte de culte,
Tandis que son aspect seul me glace d'effroi.
La chanson de Lixos a jeté le tumulte
Dans mon âme... Gygès!... Le Roi!

LES FILLES D'HONNEUR

On dit que si la Reine est triste,
C'est que Candaule est trop artiste,
Trop artiste et, surtout, trop vieux!
Ah! comment peut-on, par Cybèle!
Quand on est reine, et jeune et belle,
Avoir un air si soucieux?

TUDO

Mais je dois revenir vers la troupe légère
De mes filles d'honneur : elles ont dix-huit ans!
La désillusion leur demeure étrangère
Ainsi que la neige au printemps.

Elle se lève et revient vers les jeunes filles.

Pourquoi ne jouez-vous pas, mes filles chéries?

SATALA

Pour ne pas troubler votre rêverie.

TUDO

Chantez et dansez, je vous le permets.
Ne partagez pas ma tristesse.
Si vous n'êtes pas jeunes dans votre jeunesse,
Vous ne le serez jamais!

NAÉ

Reine, dites-nous une belle histoire.

TUDO

Mais quelle?

MÉONIA

Ah! vous contez si bien.

TUDO

Mais quelle?

COLOÉ

Et vous avez tant de mémoire.

NAÉ

Dites-nous Actéon dévoré par ses chiens.

SATALA

Ou bien l'horrible mort du berger phrygien.

TUDO

Oui, ce soir, ce soir, les femmes de Sardes,
Aux sons du tambour et de la pectis,
Dans de saints transports, hurlantes, hagardes,
Pleureront la mort du brillant Atys.

Ce n'était qu'un berger, mais d'une beauté telle,
De corps si bien formé,
Que rien qu'en le voyant, la puissante Cybèle
Un jour l'avait aimé!
Ses grands yeux noirs brillaient comme des escarboucles,
Sous l'arc pur du sourcil,
Et ses cheveux dorés frisaient en mille boucles,
Pareils à du persil!

MÉONIA

Ah! qu'il devait être gentil!

TUDO

Hélas! un dieu cruel, jaloux du savoir-plaire
De ce berger charmant,
Décida dans son cœur tout gonflé de colère
La mort du jeune amant.

Un soir qu'Atys menait son troupeau dans la plaine,
Vers cet objet si cher
Un sanglier accourt et, d'un grand coup dans l'aine,
Lui déchire la chair.

SATALA, MÉONIA, COLOÉ

Ah! ma chère!

NAÏ

Ce sanglier! Il exagère!

LE CHŒUR

Pleurons Atys! Il est mort, le bel Atys.
Les Eros sont partis!
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

BAGIS

Imitons, imitons les mystères,
Lorsqu'au fond des vallons solitaires
Ou sur les âpres sommets des monts,
Le front ceint de funèbres couronnes,
Vierges, courtisanes et matrones
Errent en hurlant à pleins poumons,
Semblables aux sauvages panthères.
Imitons, imitons les mystères.

LE CHŒUR

Pleurons Atys! Il est mort, le bel Atys.
Les Eros sont partis!
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

BAGIS

Hélas! une dent blanche
Frappa ta cuisse blanche.

LE CHŒUR

Hélas! Hélas! Atys!

BAGIS

Etendu dans la plaine,
Tu respires à peine.

LE CHŒUR

Hélas! Hélas! Atys!

BAGIS

Tes grands yeux noirs s'éteignent,
Les flots de ton sang teignent
D'un rouge vif les lys.

LE CHŒUR

Hélas! Hélas! Atys!

Des danses et des pantomimes accompagnent ces lamentations.

TUDO

Atys a dans la cuisse une amère morsure;
Autour de lui, ses chiens amis viennent hurler.
Cybèle a dans le cœur une large blessure;
Elle voit tout à coup son bonheur s'écrouler.
Elle s'enfuit par les longues vallées.
Hurlant avec les chiens,
Et redemande aux sources désolées
L'aimable Phrygien.
Le dur rocher et le grand chêne
Pleurent dans la forêt prochaine.
Cybèle, déplorable et se tordant les bras,
S'écrie : ô mon époux, se peut-il que tu meures ?
Reste! ne descends pas dans les tristes demeures.
Mais un dieu l'a voulu, mon amour, tu mourras.
Tandis que ton baiser a de la vie encore,
Ah! donne-moi ta lèvre une dernière fois,
Et ce dernier baiser de celui que j'adore,
Je le conserverai dans mon cœur. Ah! je bois
Ton souffle... il coule avec ton âme dans ma bouche.
Ainsi parle Cybèle, éplorée et farouche.

LE CHŒUR

Hélas! Hélas! Atys!
Pleure, grande Déesse,
Pleure sur sa jeunesse.
Hélas! Hélas! Atys!
Tu subis les épreuves
Des amoureuses veuves.
Hélas! Hélas! Atys!
Adieu, désirs, caresses,
Baisers, longues ivresses.
Les Eros sont partis.
Hélas! Hélas! Atys!
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

Danses et pantomimes.

TUDO

L'âme de ton amant a coulé dans ton âme,
Cybèle, et c'est pourquoi
Celui pour qui ton cœur entretient cette flamme
Revit toujours en toi.
Non, Atys n'est pas mort : le pin est son emblème
Qui, pendant les hivers,
Garde sous le ciel noir et la lumière blême
Ses rameaux toujours verts.
Non, Atys n'est pas mort : il renaît dans la sève
Qui remonte au printemps.
Il renaît dans le germe, il renaît dans le rêve
De vos heureux vingt ans.
Vous avez célébré par vos cris et vos larmes
Sa triste passion;
Célébrez maintenant de l'Epoux plein de charmes
La résurrection!

LE CHŒUR

Couronnons-nous de lierre.
Il est ressuscité.
O divine lumière!
Pure félicité!
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Nos pieds légers bondissent;
Dansons, formons nos chœurs;
Nos tambours retentissent.
Les Eros sont vainqueurs.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Tournons, tournons sans trêve,
O rythmes excitants!
Il renaît dans la sève
De nos cheveux flottants.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Il renaît dans le rêve
De nos seins palpitants.
Tournons, tournons sans trêve.

Nos cœurs sont haletants.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

D'Atys, de sa maîtresse,
Mêlons, mêlons les noms.
Tournons jusqu'à l'ivresse.
Tournons, tournons, tournons.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Oui, c'est au son des flûtes
Et des sourds tympanons,
Qu'un beau soir vous vous plûtes,
Tournons, tournons, tournons.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Et comme si elles ne savaient plus ce qu'elles disent.

Nos beaux pieds blancs bondissent.
Il est ressuscité.
D'Atys et de Cybèle,
Mêlons, mêlons les noms.
Couronnons-nous de lierre.
Les Eros sont vainqueurs.
Il renaît dans la sève,
O rythmes excitants.
Tournons jusqu'à l'ivresse,
Tournons, tournons, tournons.
Iod! Hé! vau! Hé!

Sur ce dernier « Hé! vau! Hé! » quelques danseuses tombent épuisées. La reine fait cesser les danses.

Scène II

TUDO, LES FILLES D'HONNEUR, puis CANDAULE et GYGES

MÉONIA, se relevant

Nous sommes épuisées.

NAÉ

J'ai les jambes brisées.

TUDO

Il faut vous reposer.

COLOÉ

On s'est bien amusé!

TUDO

Dirigeons-nous vers la fontaine.

BAGIS

Allons tout préparer pour le bain de la reine :
Elle va se plonger dans le flot irisé.
Déjà la royale baigneuse,
Sous sa résille, soigneuse,
A renfermé ses cheveux longs;
Que chacune, étendant sa robe,
Fasse un rempart qui la dérobe
Aux regards des oiseaux, des fleurs, des papillons
Et autres monstres... allons!

Les filles d'honneur se sont dirigées vers la fontaine. Les unes, se disposant en un premier cercle autour du bassin, se jettent, d'un bord à l'autre, des écharpes qu'elles tiennent au-dessus de leur tête, les bras levés, de façon à former une sorte de dais. Les autres, formant un cercle plus grand, se tiennent par la main en étendant leurs robes qui cachent la reine aux spectateurs. Cependant, par la droite, Candaule et Gyges sont entrés et engagent la conversation suivante, autour d'un grand pin parasol dont le tronc épais les dissimule aux regards des filles d'honneur.

CANDAULE

Nous arrivons au moment favorable,
Et tu vas voir une chose admirable!
Mais ton cœur est-il résolu?

GYGÈS

A dire vrai, j'ai des scrupules.

CANDAULE

Tes scrupules sont ridicules.

GYGÈS

C'est donc toi qui l'auras voulu!

CANDAULE

Oui, c'est Candaule, va! C'est ton roi qui t'en prie!
Ah! ne fais pas le rechéri,
Et, pour mieux contempler une épouse chérie,
Oublie un seul instant que je suis son mari.

LE CHŒUR, autour de la fontaine.

La Très Belle se déshabille:
Telle Vénus sur sa coquille,
Elle montre son corps si beau!
Et, dans une lumière blonde,
Aux caresses du zéphyr, l'onde
A des frissons, comme une peau!
Accompagnons le doux murmure
Des eaux.
Votre plainte suave et pure,
Roseaux,
Et vos chansons dans la ramure,
Oiseaux!

Et elles chantent, bouche fermée, en tournant très lentement autour du bassin, dans un sens et puis dans l'autre, dans une sorte de balancement.

CANDAULE, derrière l'arbre.

Cher Gygès, regarde ma femme.

GYGÈS

Je t'assure que c'est infâme!

CANDAULE

Mais non, mais non. La vois-tu bien?

GYGÈS

Roi Candaule, je ne vois rien.
Ces filles avec leurs voiles cachent la Reine.

CANDAULE

Ah! que tu montres de vertu!
Et tu me donnes la migraine.
Eh bien! pour grimper dans cet arbre, qu'attends-tu?

GYGÈS

Dans cet arbre?

CANDAULE

Mais oui, dans cet arbre.

GYGÈS, superstitieux.

C'est un pin! l'arbre d'Atys!

CANDAULE, trépignant et se frappant la poitrine avec une fureur comique.

Hélas! Hélas! Atys!

A Gygès, qui a grimpé le long de l'arbre.

Que vois-tu maintenant?

GYGÈS

De la neige et du marbre!
Je vois des roses et des lys!

CANDAULE

Monte plus haut, sur cette branche...

Gygès s'installe sur une branche plus haute.

Dis, si de Porphyra la poitrine est plus blanche.

Mais, à ce moment, on entend un grand craquement; la branche a cassé. Gygès disparaît. Les filles d'honneur qui, pendant toute cette scène, n'ont cessé de chanter, dans un lent balancement, tournent la tête en entendant ce craquement et poussent un grand cri. Tout leur groupe est en rumeur.

GYGÈS, au pied de l'arbre.

Dieux! la branche a cassé : nous sommes découverts.
O juste châtiment de nos projets pervers!

CANDAULE

Fuyons!

Tous deux disparaissent par la droite.

Scène III

TUDO

Un homme... là... je l'ai vu qui m'a vue!

LE CHŒUR, dans un grand mouvement.

O frayeur!
Un voyeur!
Quelle fin imprévue
Du plus innocent bain!
Un homme était là, dans le pin.
Courez à travers le jardin.
Courez, bondissez, montrez comme
Vous chassez l'homme. Chasse à l'homme!
Crevez, crevez ses yeux impudents!
Avec vos ongles, avec vos dents,
Déchirez, déchirez le profane.
Ainsi, jadis, le beau chasseur
Qui surprit la chaste Diane
Fut déchiré par ses chiens en fureur!
Courez, bondissez, montrez comme
Vous chassez l'homme. Chasse à l'homme!
Jeunes filles, que votre chœur
Soit une meute vengeresse
Et, pour venger notre maîtresse,
Tout pantelant, apportez-lui son cœur.
Courez, bondissez, montrez comme
Vous chassez l'homme! Chasse à l'homme!

Pendant que le chœur chante ainsi, la reine, toujours derrière le massif d'arbustes, se rhabille en hâte, aidée de quelques filles d'honneur, tandis que les autres, agiles, furieuses, parcourent le jardin en tous sens. Puis la reine et les jeunes filles descendent au premier plan de la scène.

NAÉ

Nous avons parcouru
Le jardin en tous sens : l'homme avait disparu.
Il aura gagné la campagne.

LE CHŒUR

Que notre haine l'accompagne!

TUDO

Lorsqu'il était là, tout auprès,
Avez-vous distingué ses traits?

COLOÉ

Je ne saurais dire quelle figure
Il avait.

TUDO

C'est bien. Sur cette aventure
Je veux que vous soyez muettes.

LE CHŒUR, levant la main.

Je le jure!

TUDO

Le soir vient; vous devez retourner au palais.
Moi, je demeure ici.

SATALA, lui tendant une écharpe.

Maîtresse, l'air est frais.
Mettez ceci sur votre épaule.

TUDO

Merci.

D'un geste, elle congédie ses filles d'honneur. Les jeunes filles s'en vont discrètement, en commentant à quart de voix cette histoire extraordinaire. Elles disent des choses comme celles-ci : « Quelle histoire! — Incroyable! — Moi, je l'ai très bien reconnu. — C'était Gygès. — Et l'autre, en bas? — Le Roi », etc. C'est un chuchotement, un murmure confus que l'orchestre enveloppe dans son chuchotement et dans son murmure.

TUDO, seule dans le crépuscule.

Je les ai reconnus :
Tous les deux, ils étaient venus.
O honte! Gygès et Candaule!

Gygès, sur l'arbre me guettait :
L'autre, au pied de l'arbre, c'était...
C'était mon triste époux, Candaule!

Maintenant, il me faut choisir
Lequel je dois le plus haïr
De Gygès ou bien de Candaule!

Certes, je les hais tous les deux :
Mais Gygès paraît moins hideux
En cette affaire que Candaule!

L'orchestre rappelle la prédiction de Lixos : « Candaule est imbécile », etc., et la reine sort, rêveuse, pendant que le rideau tombe lentement.

RIDEAU

ACTE III

La chambre de la reine Tudo, dans le palais royal, a Sardes. Par une grande baie, on voit la campagne et, au fond, la montagne du Tmole. Le premier croissant de la lune brille dans le ciel plein d'étoiles. On entend au loin les lamentations des femmes dans la montagne.

Scène première

LE CHŒUR, TUDO

LE CHŒUR, lointain

Pleurons Atys! Il est mort le bel Atys.
Les Éros sont partis.
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

TUDO

Les femmes, dans la nuit, agitent leurs flambeaux.
En poussant de grands cris; et leur troupe démente
Sur la mort du Berger phrygien se lamente.
Pareille au vent du Nord hurlant sur les tombeaux!
Un doux rossignol chante et module ses trilles;
Une grenouille lui répond en coassant.
Et tous ces bruits mêlés montent vers le croissant,
Le beau croissant d'argent qui d'un pur éclat brille.

O nuit, étrange nuit de douleur et d'amour,
Verse dans mon esprit ta sagesse étoilée ;
Qu'elle m'inspire, avant que paraisse le jour,
Un moyen de venger ma pudeur violée.

LE CHŒUR, toujours très lointain, un murmure à peine... on ne peut distinguer les paroles.

Hélas ! Atys. Il est mort le bel Atys.
Les Éros sont partis
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours !

TUDO

Tout à l'heure, à souper, ah ! ceci me tourmente,
Cet infâme Candaule était d'humeur charmante,
Et de mille façons il me faisait la cour :
Il fut spirituel et tendre tour à tour,
Et d'inviter Gygès, il avait eu l'audace!
Mais j'ai su conserver un visage de glace.
Il a bu... il a bu beaucoup,
Vidant coupe sur coupe, coup sur coup.
Puis il m'a dit bas à l'oreille,
Fixant sur moi des yeux tout ronds :
« Montez dans votre chambre, ô beauté sans pareille!
Je vous rejoins. » Eh! bien, qu'il vienne, nous verrons.

Une phrase du chœur arrive, comme une bouffée de vent.

Tes grands yeux noirs s'éteignent ;
Les flots de ton sang teignent
D'un rouge vif les lys.
Hélas ! Hélas ! Atys !

Le roi ouvre la porte et entre dans la chambre.

Scène II

CANDAULE, TUDO

CANDAULE

Ce Pittacos, quel causeur redoutable !
Ma foi, je l'ai laissé
Avec Gygès, ils sont encore à table!
Pour moi, j'étais pressé
De vous rejoindre. Et vous? L'attente
Ne vous a point semblé trop longue?

TUDO

Non.

CANDAULE

Tant mieux!

Il s'approche de la baie et contemple la campagne.

La belle nuit, par les Dieux !
Et quelle lumière chantante !
Oui, tout chante ce soir. Comme j'aime ces voix
Dans le lointain. Je me rappelle,
Quand je te possédai pour la première fois,
Ce ne fut pas par une nuit plus belle.
Un tendre rossignol chantait au fond des bois
Et, comme ce soir, la lune nouvelle,
Courbant l'arc argenté de son premier croissant,
Répandait sa clarté sur ton front rougissant.
Tu t'en souviens?

TUDO

C'est possible.

CANDAULE

Et, comme autrefois, je sens dans mon cœur
Ce soir un trouble indicible.
O Clytia!

Il veut la prendre dans ses bras.

TUDO, se dégageant.

Laissez-moi... vous me faites peur.

CANDAULE

Eh! quoi, mon épouse m'évite!
Et quand je viens près d'elle, auguste et nuptial,
Pourquoi cet accueil glacial
Quand je réponds à son invite?

TUDO

Comment?

CANDAULE

Mais oui, tantôt tu raillais ma froideur.
Tu me faisais d'amers reproches:
Et ne t'ai-je pas dit que les temps étaient proches
Où je me montrerais près de toi plein d'ardeur?
Les temps sont venus, ma chère âme,
Et me voici tout feu, tout flamme!
Prêt à tenir tout ce que j'ai promis.
Retarder ton bonheur ne peut m'être permis.
Jamais Tudo ne m'a paru plus belle!
Et de tes pieds jusques à tes cheveux,
En toi j'admire une femme nouvelle.
O ma maîtresse, je te veux.
Et tu vas me voir dans un nouveau rôle.

Il va à la baie et, d'un grand geste, tire le rideau.

TUDO

Mais que faites-vous là, Candaule?

CANDAULE

Je tire le rideau, Tudo.
Tu le vois bien, Tudo, je tire le rideau.
Et les regards bleus des étoiles
Ne verront pas tomber tes voiles.

TUDO

Vous craignez donc pour mes appas
Les regards des chastes étoiles
Plus que ceux de Gygès!

CANDAULE

Je ne te comprends pas :
Dis-moi ce que vient faire
Ce bon Gygès dans cette affaire?

TUDO

Quoi! nieras-tu qu'afin de me surprendre au bain
Tu vins avec Gygès, tantôt, dans le jardin?

CANDAULE

Avec Gygès? moi? tu es folle!

TUDO

Il était grimpé dans le pin,
Toi en bas.

CANDAULE

Je te donne ma parole...

TUDO

Allons, ne mens donc pas : je vous ai vus tous deux;
Je vous ai vus, vus de mes yeux.
Va, n'ajoute pas le parjure
A ce guet-apens odieux,
A cette abominable injure.
Avoue et, si tu le peux, défends-toi!

CANDAULE

Eh bien! oui, c'était Gygès et moi.

TUDO

Misérable! pourquoi fis-tu cela?... Pourquoi?

CANDAULE

Ce que tu crois être un dommage,
O Clytia, c'est un hommage
Suprême que je t'ai rendu.

TUDO

Dis, comment cette idée impudique et traîtresse
A-t-elle pu naître en ton esprit éperdu?

CANDAULE

Gygès croyait avoir la plus belle maîtresse.
Ah! si tu l'avais entendu!
Contrefaisant Gygès.
Ses yeux sont comme deux agates :
Sa lèvre est comme un fil de pourpre;
Son col est comme une tour d'ivoire
Et sa taille comme un jeune cèdre;
Ses hanches sont comme une amphore,
Ses seins sont comme deux blanches colombes.
Il allait, il allait, fertile à se vanter.
Je ne pouvais plus l'arrêter.
C'était la beauté sans seconde
Et la femme accomplie au monde.
A ses discours tout pleins de feu,
Je ne savais comment répondre.
Mon amour-propre était en jeu :
Alors, par ta beauté j'ai voulu le confondre
Et le rendre témoin de tes charmes flagrants.
Tu comprends?

TUDO

Ah! oui, je comprends.
Et, maintenant, je te semble plus belle;
Parce que ses regards ont souillé ma beauté,
Je t'apparais une femme nouvelle.
Grand merci de la nouveauté.
Ah! le délicat stratagème!
Et, s'il te faut toujours quelque témoin,
Mon ami, tu peux aller loin
Avec un semblable système.
Et tu prétends m'aimer?

CANDAULE

Oui, Clytia, je t'aime.

TUDO

Ne profane pas ce mot sacré.

CANDAULE

Je t'adore, entends-tu, je t'adore;
Et je t'aurai bon gré mal gré.

TUDO

Jamais je ne t'appartiendrai.

CANDAULE

Tu me sembles plus belle encore,
Tudo, dans ta juste fureur.
Il se jette sur elle.

TUDO

Lâche, tu me fais horreur!
Il l'embrasse de force sur la bouche. Elle parvient à se dégager.
Tiens! je crache tes baisers infâmes.
Misérable! Au secours! A moi, mes femmes!
Elle court à la baie et tire brusquement le rideau. Dans la campagne, toujours baignée de clair de lune, les pleureuses d'Atys se sont rapprochées. On voit distinctement les lueurs rouges de leurs flambeaux et on entend distinctement leurs chants.

LE CHŒUR

Hélas! Hélas! Atys.
Pleure, grande déesse.
Pleure sur sa jeunesse.
Hélas! Hélas! Atys.
Adieu, désirs, caresses,
Baisers, longues ivresses,
Les Eros sont partis.
Hélas! Hélas! Atys.
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

TUDO, au roi, que ces chants paraissent avoir calmé.

Sur une épouse, est-ce ainsi qu'on s'élance?

CANDAULE, assez piteux.

Tous les hommes me comprendront.

TUDO

Vouloir user de violence!
Ah! vous pouvez baisser le front :
Le geste n'est pas beau vraiment pour un artiste!
Vous n'êtes pas heureux?

CANDAULE

Je suis surtout très triste.
Me pardonneras-tu jamais?
Oublie un instant de délire.
Et, d'avance, je me soumets
Au châtiment que tu voudras prescrire.
Oh! Tudo, donne-moi ta main.
Si je fus pire, sois meilleure...
Mais parle, au moins

TUDO

Je parlerai demain :
Demain matin, à la dixième heure,
Seul, allez m'attendre à votre tombeau.

CANDAULE, timidement.

Tu ne crains pas que ce soit un peu triste?

TUDO, ironique.

Oui, mais c'est tellement artiste!

CANDAULE, résumant.

Tu as raison, ça peut être très beau!
Je t'attendrai demain, à mon tombeau.

TUDO

Laissez moi maintenant à mes tristes pensées.
[illegible] allé. La reine contemple le ciel étoilé.
Cybèle, montre-moi mon devoir;
Je sens naître en mon cœur un implacable espoir.
Aux tables du Destin nos heures sont tracées :
Je me souviens toujours de quels événements
Fut marqué mon départ, quand je quittai mon père
Pour venir échanger à Sardes mes serments
Avec Candaule. On vit, chose singulière,
Deux aigles, d'une envergure extraordinaire,
Se poser sur le toit de mes appartements.
Et les devins en ont conclu, dans leur science,
Que je serais la femme de deux rois.
O Candaule, Candaule, époux sans clairvoyance,
Je te hais plus que tu ne le crois!
Tandis que pour Gygès mon âme est toute pleine
D'un sentiment nouveau qui n'est pas de la haine

RIDEAU

ACTE IV

(PREMIER TABLEAU)

Devant le tombeau du roi Candaule, par une belle matinée du printemps lydien. Des cactus, des agaves, des aloès, des lauriers-roses. Au fond de la scène, la porte du tombeau que semblent garder debout, affrontés, deux lions sculptés dans la pierre. Au premier plan, à gauche, un grand pin parasol. Toute la scène est inondée d'une lumière chaude et dorée avec des ombres bleues très nettes.

Scène première

Au lever du rideau, la scène est vide; quelques secondes, puis on voit le roi Candaule qui sort par la porte de son tombeau.

CANDAULE

Ah! que l'on est heureux de revoir la lumière,
Quand on a visité le séjour de la mort!
J'en ai fait recouvrir les murs d'ivoire et d'or;
Mais quand l'heure viendra, ces grands lions de pierre
Ne garderont, hélas! qu'un bien pauvre trésor.
Oui, quelque jour, par cette porte
D'où je sors aujourd'hui vertical et vivant,
J'entrerai, triste chose morte,
Horizontal, les pieds devant...
Et ce sera la fin de l'aventure,
Le roi Candaule sera feu.
Azur profond, soleil de feu,
Arbres en fleurs, éternelle nature,
Il faudra donc vous dire un éternel adieu!
Car dans ce monument, je reviendrai peut-être
Par un beau matin de printemps,
Semblable à ce matin où je sens tout mon être
Frémir, vibrer, chanter, où mon cœur a vingt ans!
J'ai pour aimer la vie une raison nouvelle :
Est-ce l'effet du renouveau?
Est-ce d'avoir senti le froid noir du caveau?
Non, mais une autre idée échauffe mon cerveau :
Je possède en Tudo la femme la plus belle.
Du moins depuis hier elle m'apparaît telle.
Et j'éprouve pour elle un désir tout nouveau.
Mais elle vient... enfin!... c'est elle!

Scène II

CANDAULE, TUDO

TUDO

Etes-vous là, Seigneur, depuis longtemps?

CANDAULE

Oui, je suis arrivé depuis quelques instants;
Alors, pour tromper mon impatience,
Je suis entré là-dedans.

TUDO

Eh bien?

CANDAULE

Eh bien! ça avance.
Mais c'est plein d'ouvriers, et puis il fait très frais,
Vous pourriez attraper du mal... restons auprès;
Personne n'a le droit d'user de cette porte.
Nul passant ne passe en ce lieu;
Nous pourrons aussi bien causer sous le ciel bleu.
A quelques pas d'ici j'ai laissé mon escorte.

TUDO

J'ai laissé mon escorte à quelques pas d'ici.

CANDAULE, avec élan.

Ah! Tudo, vous voici, vous voici!
Merci, merci, pour être venue.

TUDO

Eh bien! oui, me voilà, me voilà.
Mais quoi de surprenant à cela
Puisque la chose était convenue.

CANDAULE

Tudo, depuis hier au soir,
J'avais hâte de vous revoir.
Oui, merci pour être venue.
Ah! c'est que j'ai passé dans les plus noirs ennuis,
Sans dormir, une de ces nuits
Que l'on appelle à tort, selon moi, des nuits blanches.
Nuit de désir et de remords,
Certes, je déplorais mes torts,
Et je me soumettais à tes justes revanches.
Mais, surtout, je songeais aux splendeurs de ton corps,
O tes jambes, tes bras! ô ta gorge, ô tes hanches!
Je te revoyais toute en la renouveauté
De ton éclatante beauté.
Et dans une grande étreinte inlassée,
Mon rêve tenait l'épouse enlacée.
T'appelant des noms les plus doux,
Je te suppliais à genoux,
Et de Gygès, j'étais jaloux!

TUDO

C'est très drôle!

CANDAULE

Oui, c'est assez drôle.
Et, maintenant, le roi Candaule,
Amoureux et confus, ardent et repentant,
Voudrait savoir si Tudo l'aime.

TUDO

Vous le saurez dans un instant;
J'ai donné rendez-vous à Gygès ici même.

CANDAULE

Pourquoi Gygès?

TUDO

Je ne peux plus vous séparer :
Vous avez convié Gygès à m'admirer
Dans le simple appareil d'une femme du monde
Qui va se plonger dans l'onde...
Je ne peux plus vous séparer.
Mais voyez à quel point j'abonde
Dans votre fantaisie, et pour combler vos vœux,
Pour être de Gygès encore mieux connue,
Tout à l'heure je veux
Lui montrer...

CANDAULE, inquiet.

Quoi donc?

TUDO

Mon âme toute nue.

CANDAULE

Ah! Tudo, vous m'avez fait peur!
Si ce n'est que votre âme...

TUDO

Oui, ce n'est que mon âme.
Mais voir toute nue une âme de femme,
Et dans le tréfonds convaincu son cœur,
Pour l'artiste et pour l'amateur
C'est une chose rare et qui en vaut la peine;
Et puisque vous aimez ce qui n'est pas banal,
Je vous ferai profiter de l'aubaine.
Je veux vous offrir le régal
De ce spectacle sans égal :
Une femme, une femme, une femme
Qui dévoile toute son âme.

CANDAULE et TUDO, ensemble.

Une femme, une femme, une femme
Qui dévoile toute son âme.

CANDAULE

Ensemble. C'est un spectacle sans égal
Et vous m'en offrez le régal.

TUDO

Je veux vous offrir le régal
De ce spectacle sans égal.

TUDO

Y trouvez-vous du mal?

CANDAULE

Je n'y trouve aucun mal;
Faites donc ce que bon vous semble.

TUDO

Eh! bien, pendant que nous serons ensemble,
Gygès et moi, pour entendre notre entretien,
Vous vous cacherez là, derrière
Ce pin.

CANDAULE

Encor! Mais dites-moi, ma chère,
C'est le pin quotidien.
Je reconnais là votre esprit de symétrie,
Car justement hier dans le jardin,
La chose est drôle et veut qu'on en rie,
Pour la petite plaisanterie
Gygès était grimpé sur la branche d'un pin,
Sur la branche d'un pin!
Il rit de tout son cœur.

TUDO

Mais, surtout, quoique je die,
Gardez-vous bien de vous montrer.

CANDAULE

Je suis tout prêt à le jurer.
Ah! l'idée est neuve et hardie,
Bien qu'elle ne soit pas de moi.
Je vais être à la comédie,
Je vais m'amuser comme un roi.

TUDO

Mais j'aperçois Gygès

CANDAULE

Cachons-nous vite.
Il faut que son regard m'évite.
Il court se cacher derrière le pin.

Scène III

TUDO, GYGÈS

GYGÈS

Vous m'avez fait mander de vous rejoindre ici,
Madame, je suis tout à vos ordres.

TUDO

Merci.
Prince, je connais votre crime :
Candaule m'a tout avoué.
Ah! de moi l'on s'est bien joué!
Mais je veux être magnanime.
Et, malgré l'ire qui m'anime,
Et, bien que je sois la victime
Du plus impudent des forfaits,
Si vous pouvez vous en défendre,
Me voici prête à vous entendre.

GYGÈS

Madame, je le reconnais,
Oui, c'est un crime abominable :
Mais je ne suis pas si coupable :
Dans tout cela je n'ai fait qu'obéir.
Le roi commande : il est le maître.

TUDO

Vous n'étiez pas fâché, peut-être,
En telle occasion de le si bien servir?

GYGÈS

Hélas! vous connaissez Candaule :
Il est bizarre, original;
Il parle bien, il vous enjôle,
Il confond le bien et le mal.
Il m'a demandé la chose comme un service
Et c'est ainsi que je fus son complice.

TUDO

Ah! j'aurais désiré ne vous revoir jamais.
Car ma honte est extrême!
Mais je voulais savoir de votre bouche même,
La vérité qu'hélas! je présumais.

GYGÈS

Et moi, devant vos yeux, ne voulant plus paraître,
Ce matin de Tyra je prenais le chemin,
Lorsqu'on m'a remis votre lettre;
Mais je partirai dès demain,
Et, dans un exil volontaire,
Je vivrai désormais pensif et solitaire.

TUDO, malignement.

Solitaire... avec Porphyra.
N'allez-vous pas la rejoindre à Tyra?
On dit qu'elle est aussi belle que sage.

GYGÈS

Qu'importe Porphyra! Sa beauté pâlira,
Madame, devant votre image.
Je pars pour ne plus revenir
Et, troublant châtiment d'une action infâme,
J'emporte le souvenir
Du plus divin corps de femme
Que la terre ait jamais porté.
Chef-d'œuvre de beauté, de grâce et de clarté,
Et tel qu'en le voyant j'ai cru voir Astarté
Sortant des flots amers par un matin d'été!

GYGÈS

Oui, dans un exil volontaire,
Je pars pour ne plus revenir.
Je vivrai triste et solitaire
Avec ce troublant souvenir.

Elle semble hésiter.

TUDO

Quoi, dans un exil volontaire,
Il part pour ne plus revenir!
Cela ne fait pas mon affaire :
Il faut ici le retenir.

GYGÈS

Madame, il n'est pas nécessaire
De me frapper d'un autre châtiment :
J'ai passé cette nuit dans un affreux tourment;
Je mettais à vos pieds un repentir sincère,
Je vous suppliais à genoux,
Je vous appelais des noms les plus doux,
Et de Candaule j'étais jaloux!
Enfin, dût cet aveu vous paraître un blasphème,
Je vous aime, ô reine, je vous aime!

TUDO

Non, nous ne devons pas, Gygès, nous séparer.
Et la faute commise il la faut réparer.
Comment serais-je encor la femme de Candaule!
J'ai rempli par ses soins un humiliant rôle,
Et l'affront doit être vengé!
Votre aveu n'est pas un blasphème.
Car votre amour est partagé.
Je vous aime, Gygès, je vous aime!

GYGÈS

Grands Dieux! la reine m'aime
Et son cœur répond à mon cœur;
Un même sentiment l'anime,
Et devant moi s'ouvre l'abîme
Du bonheur!

TUDO chante avec Gygès.

Oui, Gygès, je vous aime.
Mon cœur répond à votre cœur;
Un même sentiment m'anime,
Et devant nous s'ouvre l'abîme
Du bonheur!

GYGÈS

Mais je crains de devoir votre amour à mon crime.

TUDO

Comment?

GYGÈS

Rappelez-vous... rappelez-vous!
Vous fûtes devant moi toujours fière et farouche,
Et les mots qui tombaient parfois de votre bouche
Témoignaient contre moi votre secret courroux.

TUDO

Vous montrez là, Gygès, un souci que j'estime;
Vous ne devez pas mon amour à votre crime.
Je comprends aujourd'hui que ce courroux secret
C'était l'amour qui s'ignorait.
Vers vous, depuis hier, vont toutes mes pensées.
Aux tables du destin, nos heures sont tracées.
Et ne savez-vous pas de quels événements
Fut marqué mon départ, quand je quittai mon père
Pour venir échanger à Sardes mes serments

Avec Candaule? On vit, chose singulière,
Deux aigles d'une envergure extraordinaire
Se poser sur le toit de mes appartements.
Et les devins en ont conclu, dans leur science,
Que je serais la femme de deux Rois.
Croyons-en leur expérience.

GYGÈS

J'entends bien : mais nous sommes trois :
Candaule est bien vivant, votre époux et mon maître.

TUDO, simplement.

J'entends bien : c'est donc à Candaule à disparaître.

Puis soudain farouche :

Tu dois tuer le Roi!

A ce moment, Candaule, sortant enfin de sa cachette, apparaît.

Scène IV

LES MÊMES, CANDAULE, puis LES SOLDATS, LES FILLES DE LA REINE, LES OUVRIERS

CANDAULE

Holà! Je ne puis plus longtemps me tenir coi!
Perfide! Perfide! et toi, traître, traître!
Ah! dieux! qu'ai-je entendu?
Il me semble que j'ai perdu
La raison: et je crois faire un affreux rêve.
Vous deux! vous deux! Ma femme, mon ami!
Et, dans mon cœur, c'est comme un orage qui crève
Sur un paysage endormi.
C'ar j'étais plein de confiance
Dans votre vertu, Madame, et voilà
Que sous mes yeux, on se fiance
Comme si, déjà, je n'étais plus là!
Ah! Tudo, pouvez-vous à ce point être infâme?

TUDO

Seigneur, n'était-il pas entre nous convenu
Que je vous montrerais à nu
L'âme de votre femme?

CANDAULE

Oui, je la connais maintenant, votre âme,
Et je frémis d'horreur!
Et toi, Gygès, vil suborneur
Que je chérissais comme un frère,
Et qui me veux ravir l'honneur,
Tu sentiras le poids de ma colère.

HARMAMAX, survenant avec des soldats.

Doux maître, qu'y a-t-il? En t'entendant crier
Nous sommes accourus.

CANDAULE

J'allais vous en prier.
O mes soldats fidèles,
Saisissez-vous de ces rebelles
Qui voulaient tuer votre roi!

Cependant, au bruit de la dispute, les filles de la reine, les ouvriers travaillant dans le tombeau, sont venus en scène.

GYGÈS, aux soldats.

Amis, oserez-vous porter la main sur moi?
Je vous ai conduits à la guerre;
J'ai partagé votre misère
Et, quand vous chassiez le Cimmérien
Quand vous vous couvriez de gloire,
Volant de victoire en victoire,
Ce roi fainéant, que faisait-il? Rien!

LES SOLDATS, riant lourdement.

Ah! ah! ah! ah! c'est vrai. Rien de rien, rien, rien, rien!

GYGÈS

Mais, pour se reposer de vos fatigues,
Quand vous alliez par les déserts brûlants.
Candaule, lui, mangeait des figues,
Avec des gestes nonchalants.
Quand vous enfonciez dans la vase
Des marais, lui, de ses doigts blancs,
Aimait à caresser les flancs
D'un vase!

LES SOLDATS

Ah! ah! ah! ah!
Quand nous livrions des combats sanglants.
Il dégustait la figue et caressait le vase.

GYGÈS, aux ouvriers.

Et vous, noirs ouvriers, artisans de la pierre,
Sous le soleil ardent aveuglant la paupière,
Ou bien sous l'eau du ciel qui transperce la peau,
L'hiver comme l'été, portant votre fardeau,
Sans vous laisser reprendre haleine,
Il vous fait mourir à la peine,
Pour que s'élève dans la plaine
Son tombeau!
Un tombeau qui soit le plus beau!

LES OUVRIERS

C'est vrai! nous mourons à la peine
Et nos sueurs arrosent son tombeau.

TUDO

Mais tu ne dis pas tout : cet homme plein de vices,
Hier, quand je prenais mon bain,
Dans la source au fond du jardin,
N'avait-il pas voulu, Gygès, que tu me visses,
Malgré ta protestation?

LES FILLES D'HONNEUR

C'est vrai! nous y étions! cet époux misérable,
De la Reine a montré le corps incomparable.

SOLDATS, OUVRIERS, FILLES D'HONNEUR

O profanation!
Abomination!

CANDAULE, au capitaine des gardes.

Harmamax! fais taire la meute.
Harmamax! tiens tête à l'émeute!

HARMAMAX, déjà!

Maître, ce n'est pas une émeute,
C'est une révolution!

La foule commence à crier : Hou! Hou! Hou!

TUDO, GYGÈS

Candaule, ce n'est pas l'émeute,
Mais bien la révolution.
Entends-tu la foule qui gronde
Et vois tous ces poings qui se tendent à la ronde.

HARMAMAX

Maître, ce n'est pas une émeute.
C'est une révolution.
Entends-tu la foule qui gronde
Et vois tous ces poings qui se tendent à la ronde.

CANDAULE

Contre moi, voilà que s'ameute
La foule en ébullition.
Le peuple gronde, gronde, gronde,
Et des poings menaçants se tendent à la ronde.

LES SOLDATS

Il n'a jamais pris part à nos combats.
A bas Candaule! à bas! à bas!

LES OUVRIERS

Comme des mulets nous portons le bât.
A bas Candaule! à bas! à bas!

LES FILLES D'HONNEUR

De notre reine, il montra les appas.
A bas Candaule! à bas! à bas!

GYGÈS

Il n'a jamais pris part à vos combats.
A bas Candaule! à bas! à bas!

TUDO

De votre reine, il fit voir les appas,
A bas Candaule! à bas! à bas!

SOLDATS, OUVRIERS, HARMAMAX

Précipitons ce roi coupable
Dans les cachots de son palais.
La mort, la mort seule est capable
D'expier d'aussi noirs forfaits.

TUDO, GYGÈS, FILLES D'HONNEUR

Allez, jetez ce roi coupable
Dans les cachots de son palais.
La mort, la mort seule est capable
D'expier d'aussi noirs forfaits.

CANDAULE

Hélas! suis-je donc si coupable?
J'aimais les Arts, j'aimais la Paix;
Et je croyais, c'est admirable!
Etre adoré de mes sujets.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU DE L'ACTE IV

Même décor qu'au troisième acte, c'est-à-dire la chambre de la reine Tudo.

Scène première

SATALA, NAE, MEONIA, BAGIS, COLOE, LE CHŒUR

Au lever du rideau, les filles d'honneur chantent ce qu'elles font et font ce qu'elles chantent.

LE CHŒUR

O mes sœurs, pour la nuit d'hyménée,
Préparons la chambre des époux.
Heure charmante! Heure fortunée!
Hyménée! Ah! que ce mot est doux.
Heureuse l'épouse! Heureux l'époux!
Hymen! Hyménée!
Préparons tout pour une nuit d'amour.
En attendant que ce soit notre tour.
Hymen! Hyménée!

SATALA

Dans les coupes de bronze et d'or,
Faisons brûler des parfums de Syrie.

NAÉ

Pour qu'elle glisse sans effort,
Disposons cette draperie.

MÉONIA

Sur le lit répandons des fleurs,
Et que leur couche soit fleurie
Comme au printemps une prairie
De cent fleurs aux vives couleurs.

LE CHŒUR

O mes sœurs, pour la nuit d'hyménée,
Préparons la chambre des époux.
Heure charmante! Heure fortunée!
Hyménée! Ah! que ce mot est doux.
Hymen! Hyménée!

BAGIS

Qu'en peu de temps changent les choses!
Rappelez-vous : il n'y a pas un mois,
Candaule entrait ici pour la dernière fois,
Doucement ivre et couronné de roses.
C'était alors le plus heureux des rois;
Il fut aussi le moins heureux des trois.
Malgré son sens profond des effets et des causes,
Ceeis par le peuple irrité,
Il s'en est allé vers quelles métempsycoses?

MÉONIA

Son trépas fut bien mérité.
Et ce qu'on sème, on le récolte.

COLOÉ

Par sa douceur et sa bonté
Il avait semé la révolte.

BAGIS

Hélas! son corps mis en lambeaux
Par ses soldats en proie au plus juste délire
Ne repose pas même au tombeau

Qu'à si grands frais il s'était fait construire.
Et maintenant, Gygès ayant su la séduire,
La reine l'aime : il est jeune, il est beau!
Et déjà les Aèdes chantent sur leur lyre
Cette étonnante course du flambeau.

NAÏ

O mes sœurs, faites silence!
Le couple royal s'avance.

SATALA

Devons-nous leur souhaiter bonne nuit?

MÉONIA

Gardons-nous-en bien! Un tel souhait nuit.
Et peut faire tourner la chance.

BAGIS

Elle a raison, disparaissez sans bruit.
Quand un chasseur part pour la chasse,
Il ne faut rien lui souhaiter.
Mais bon chien chasse de race;
Partons sans nous inquiéter
Du reste,
Et, d'ailleurs, dès qu'elle entrera,
La reine nous congédiera
D'un geste.

Et, en effet, dès qu'elle est entrée, la reine congédie ses filles d'honneur d'un geste.

Scène II

TUDO, GYGES
et, invisible pour eux, L'OMBRE DE CANDAULE

Gygès va pour tirer le rideau.

TUDO

Que faites-vous, Gygès?

GYGÈS

Vous le voyez, Tudo :
Pour plus d'intimité, je tire le rideau.

TUDO

Ah! ne le tirez pas encore...
Je ressens un étrange émoi.

GYGÈS

Chère Tudo, je vous adore.
Et pourquoi cet émoi, pourquoi?
Sommes-nous pas seuls, vous et moi?

TUDO

Justement, cher Gygès, mon époux et mon maître,
Nous sommes seuls tous deux pour la première fois;
De ce trouble soudain laissez-moi me remettre.
Comme le cœur d'une biche aux abois
Mon cœur bat... Ayez quelque patience.
Admirons cette nuit, respirons le silence
Qui monte, parfumé, de la terre et des bois
Vers la voûte étoilée et profonde.
Nous sommes seuls, tous deux, pour la première fois!

GYGÈS

Il n'est pour moi qu'un seul parfum au monde,
C'est celui de ta chair, O Tudo, donne-moi!

TUDO

Regardons les claires étoiles.

GYGÈS

Laisse tomber tes derniers voiles.

TUDO

Cher Gygès, mon amant et mon roi,
Votre impatience est extrême.

Malicieusement

Comment me dévêtir, Seigneur?
J'ai congédié mes filles d'honneur.

GYGÈS

Je te dévêtirai moi-même.
O ma reine et, d'abord, je veux
Enlever de tes noirs cheveux
Ce trop imposant diadème.

Il lui enlève son diadème.

Tu dois te sentir beaucoup mieux.
Maintenant de ta robe aux plis harmonieux,
Je veux dénouer la ceinture.
Ah! la merveilleuse aventure!
Mes mains tremblent! je vais revoir,
O désir fol, ô fol espoir!
Ce corps si pur, si plein de charmes,
Auquel Cypris rendrait les armes,
Dont la beauté, depuis le soir
Où j'en eus la vision brève,
Eclaire et trouble tous mes rêves.

TUDO

Ne parle pas toujours de ma beauté :
Ce que je t'offre en vérité,
Le cœur que je t'apporte est bien plus rare encore :
C'est une fleur qui n'a pas éclaté,
C'est un oiseau qui n'a jamais chanté
Et qui s'envole dans l'aurore,
Ebloui, joyeux, éperdu!
C'est une source fraîche et pure,
Où nul mortel n'a jamais bu.
Ah! la merveilleuse aventure!
Un cœur jaloux qui se gardait,
Un cœur vierge et qui t'attendait!

GYGÈS

Tudo, tout mon désir vers ta beauté s'élance.

TUDO, tâchant à le calmer.

Cher Seigneur, ayez quelque patience.
Admirons cette nuit, respirons le silence
Qui monte, parfumé, de la terre et des bois,
Nous sommes seuls, tous deux, pour la première fois.

Ils contemplent la nuit.

L'OMBRE DE CANDAULE

Ils se croient seuls tous deux; mais on est toujours trois!
Car ils ont compté sans mon ombre.
Mon ombre sombre qui, dans l'ombre,
A l'heure où toute pudeur sombre,
Sera témoin de leurs amours.
Oui, poursuivant ma destinée,
Dur châtiment, cruel retour,
Mon ombre errante est condamnée
A venir ici, chaque jour,

Pour voir mon épouse enchaînée
Dans les bras de mon successeur,
Gygès, l'infâme ravisseur!
Ils se croient seuls; mais ils ont compté sans mon ombre.

Trois! c'est l'inéluctable nombre
Qui dans leur séjour radieux
Et dans leur cœur insidieux
Plaît aux Dieux!

Gygès et Tudo contemplent toujours la nuit, enlacés. Chants dans le lointain.

TUDO

Mais écoute ces chants : Cybèle nous protège;
Atys renaît ce soir.

L'OMBRE DE CANDAULE

Charmante attention!

TUDO

Et les femmes de Sarde en un bruyant cortège
Célèbrent de l'Amant la résurrection.

LE CHŒUR, visible ou invisible, mais tout près.

Couronnons-nous de lierre
Il est ressuscité!
O divine lumière,
Pure félicité!
Iod! Hé! Vau! Hé!
Iod! Hé! Vau! Hé!

Nos pieds légers bondissent
Dansons, formons nos chœurs.
Nos tambours retentissent,
Les Eros sont vainqueurs.
Iod! Hé! Vau Hé!
Iod! Hé! Vau Hé!

Tournons, tournons sans trêve
O rythmes excitants.
Il renaît dans la sève
De nos cheveux flottants.
Iod! Hé! Vau! Hé!
Iod! Hé! Vau! Hé!

Il renaît dans le rêve
De nos seins palpitants.
Tournons, tournons sans trêve,
Nos cœurs sont haletants.
Iod! Hé! Vau! Hé!
Iod! Hé! Vau! Hé!

Il renaît dans la sève
O rythmes excitants.
Tournons jusqu'à l'ivresse.
Tournons, tournons, tournons.
Iod! Hé! Vau! Hé!

TUDO

Non, Atys n'est pas mort, il renaît dans la sève
Qui remonte au printemps;
Il renaît dans le germe, il renaît dans le rêve
Des filles de vingt ans.

GYGÈS

Il renaît dans tes yeux, il renaît dans la sève
De tes cheveux flottants.
Il renaît sur ta lèvre, il renaît dans le rêve
De tes seins palpitants.

GYGÈS

Ensemble.

Il renaîtra bientôt dans nos longues caresses
Aimons-nous jusqu'au jour :
Il renaîtra bientôt dans nos folles ivresses,
Atys, c'est notre amour!

TUDO

Ensemble.

Ah! viens, je veux te faire oublier tes maîtresses,
Aimons-nous jusqu'au jour :
Ah! viens, je veux t'ouvrir l'écluse des ivresses,
Atys, c'est notre amour!

GYGÈS

Ah! la merveilleuse aventure!
Je vais dénouer ta ceinture.

L'OMBRE DE CANDAULE

Ah! la merveilleuse aventure!
Il va dénouer sa ceinture,
Et je verrai, dans cette conjoncture,
Sur le corps de Tudo tout son désir penché.
On est toujours puni par où l'on a péché.

TOUS LES TROIS

Ah! la merveilleuse aventure!

TUDO

Je t'adore, Gygès.

GYGÈS

Je t'adore, Tudo.

L'OMBRE DE CANDAULE

Trois, c'est l'inéluctable nombre!

TUDO

Mais il ne fait pas assez sombre.

GYGÈS

Pour que nous nous aimions dans l'ombre,
Une invisible main a tiré le rideau.

En effet, l'Ombre de Candaule a tiré le rideau sur la grande baie, dans le fond de la chambre, tandis qu'à l'avant-scène, le rideau du théâtre tombe lentement, et que des voix lointaines chantent : Iod! Hé! Vau! Hé!

RIDEAU

DEUX FRAGMENTS

du

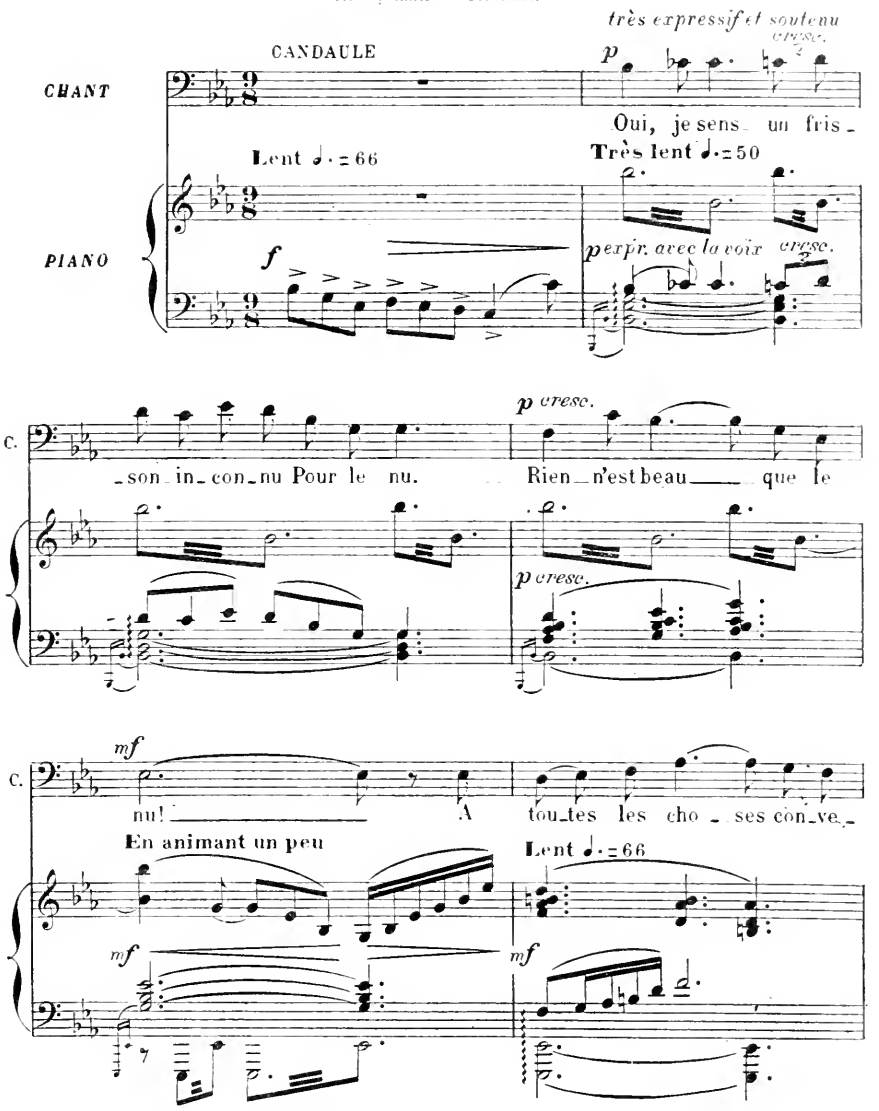
ROI CANDAULE

Paroles de MAURICE DONNAY — Musique d'ALFRED BRUNEAU.

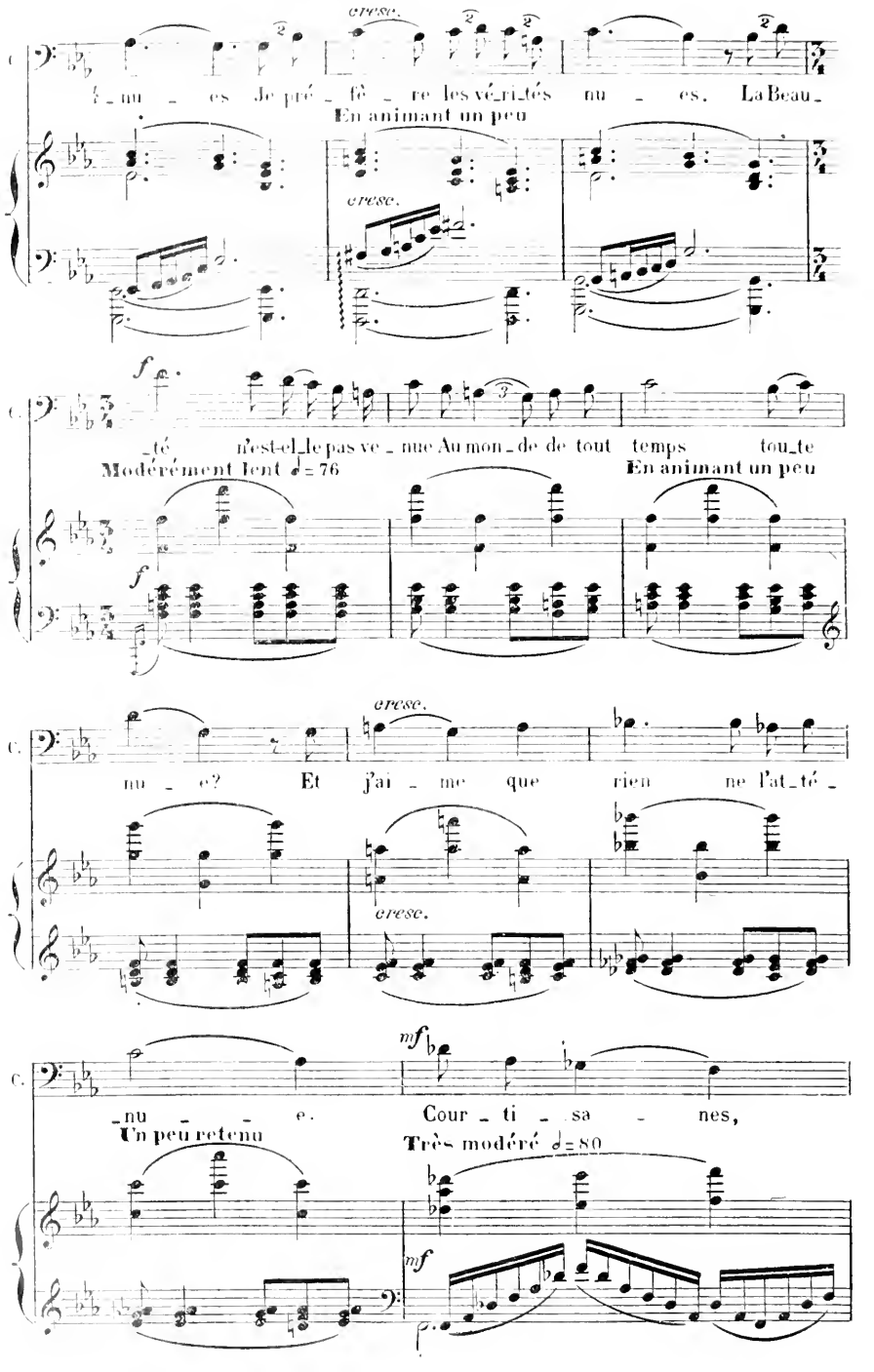
I

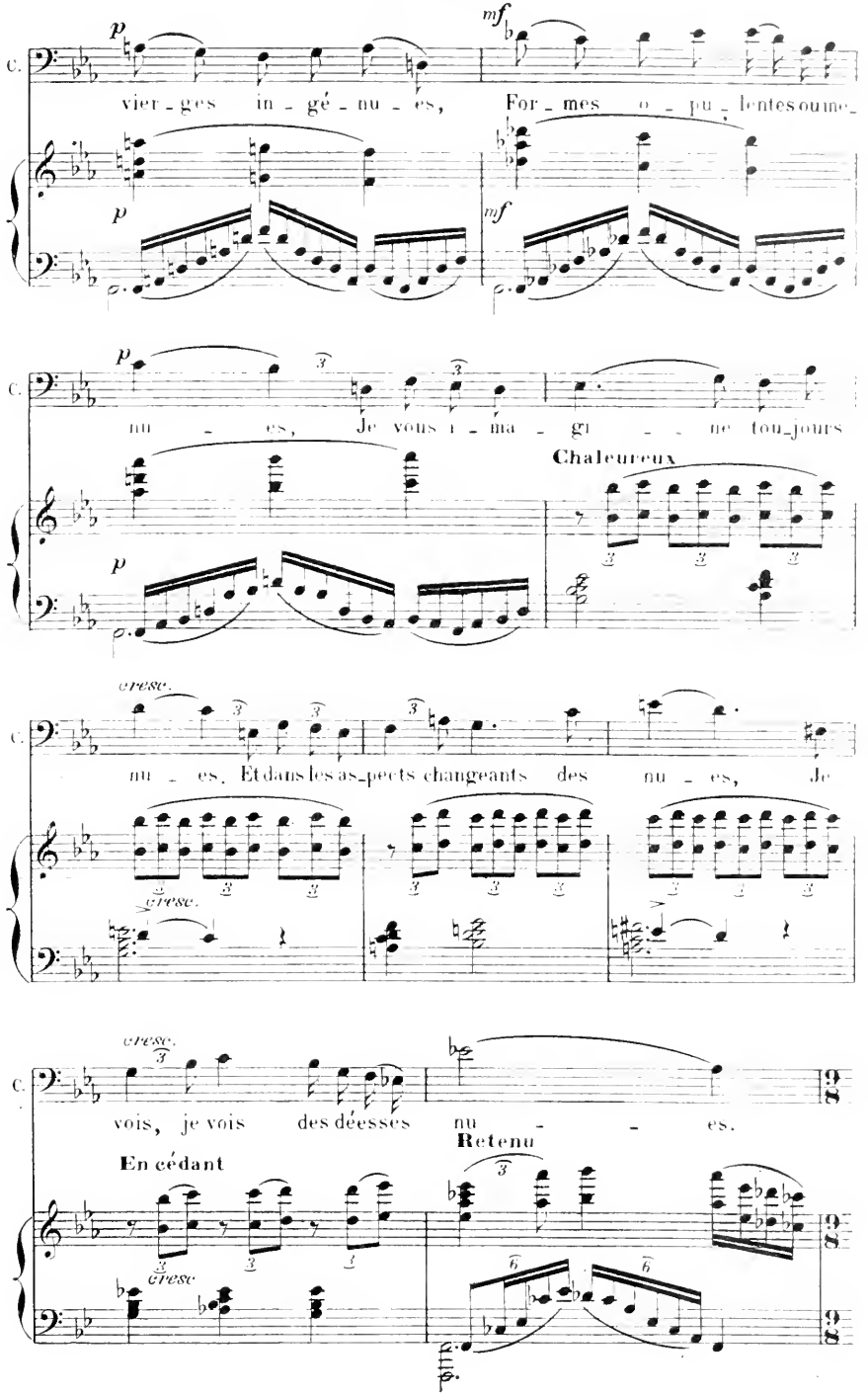
Chanté par M. JEAN PÉRIER

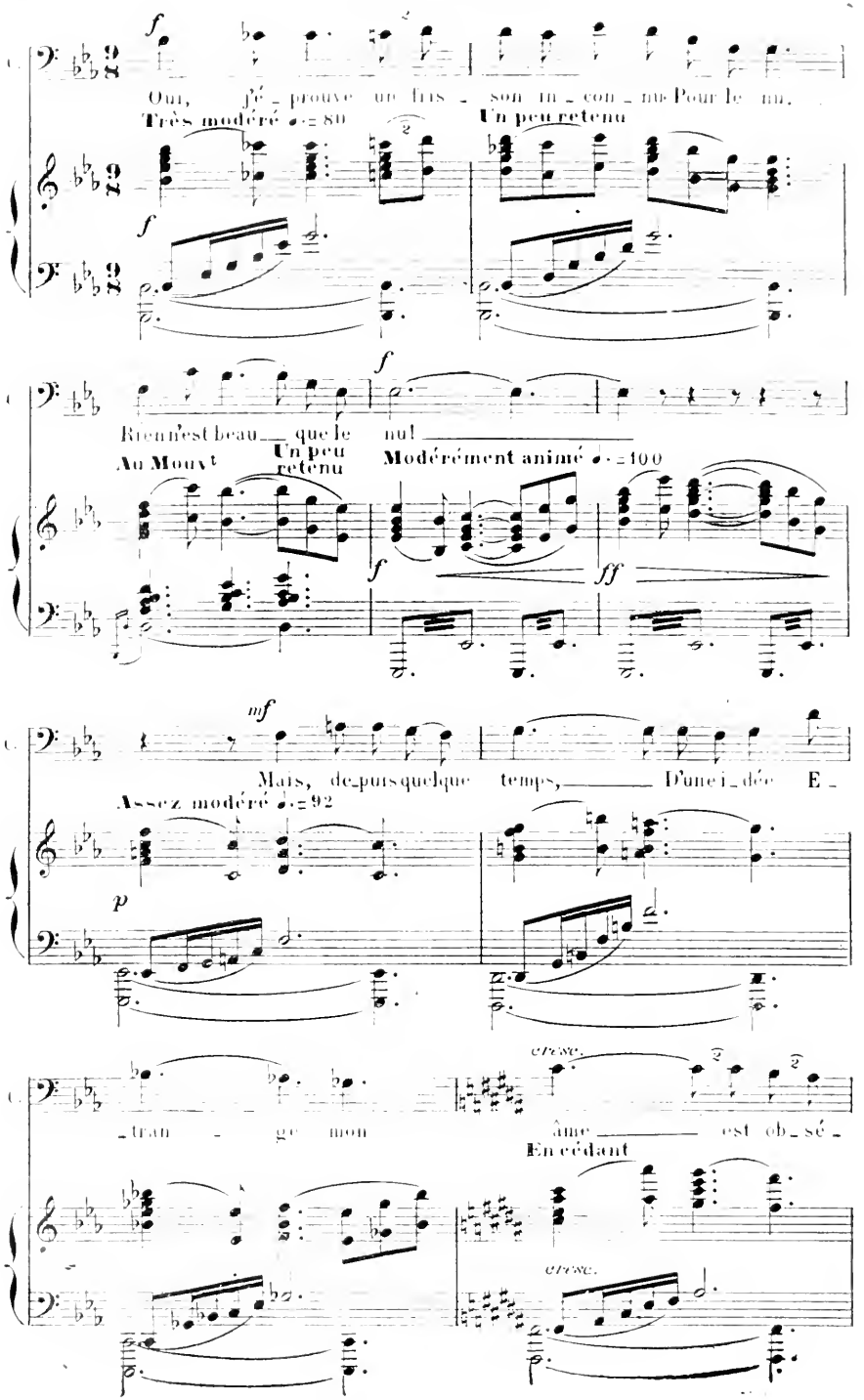
Acte premier. — Scène III.

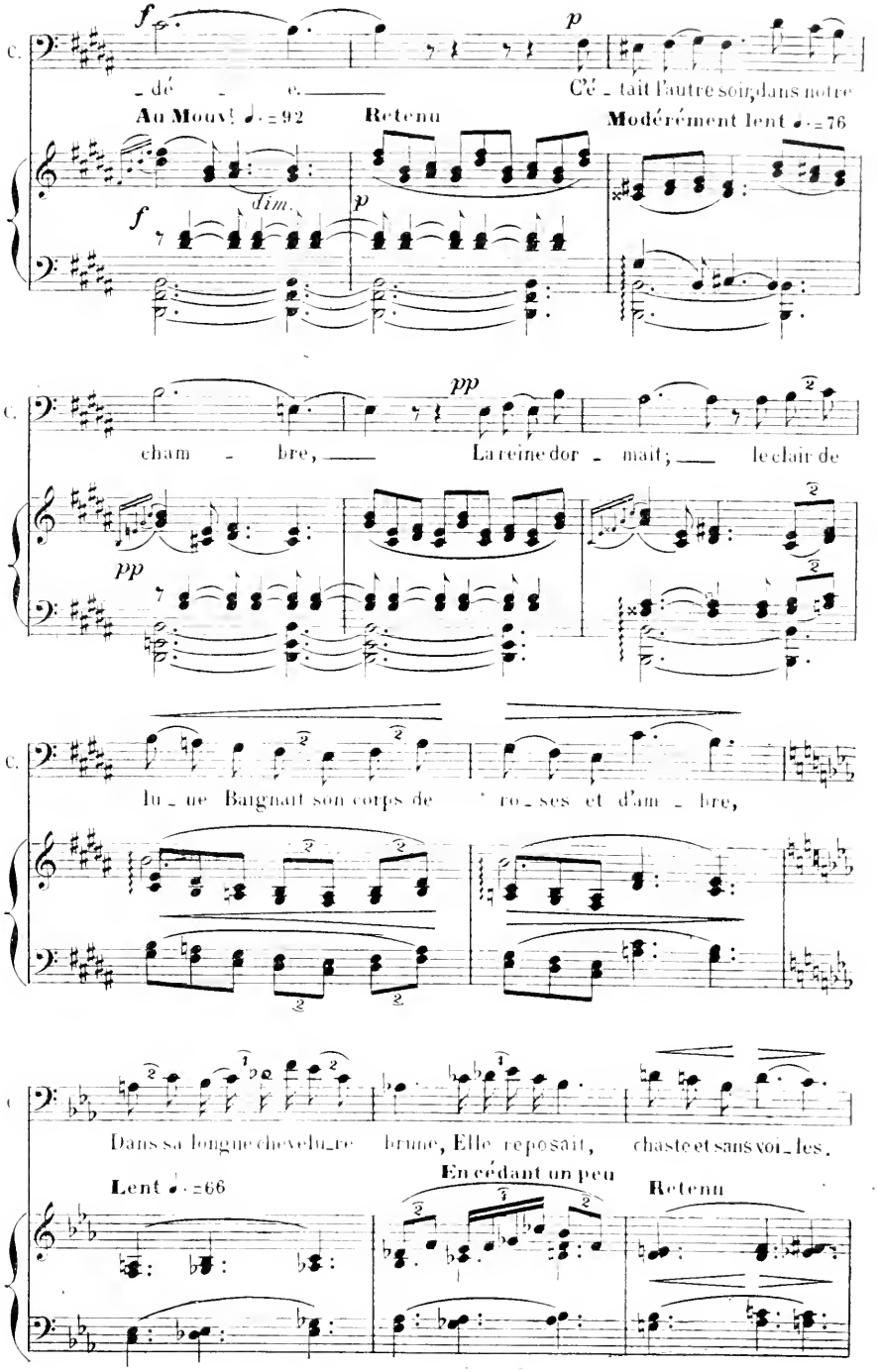


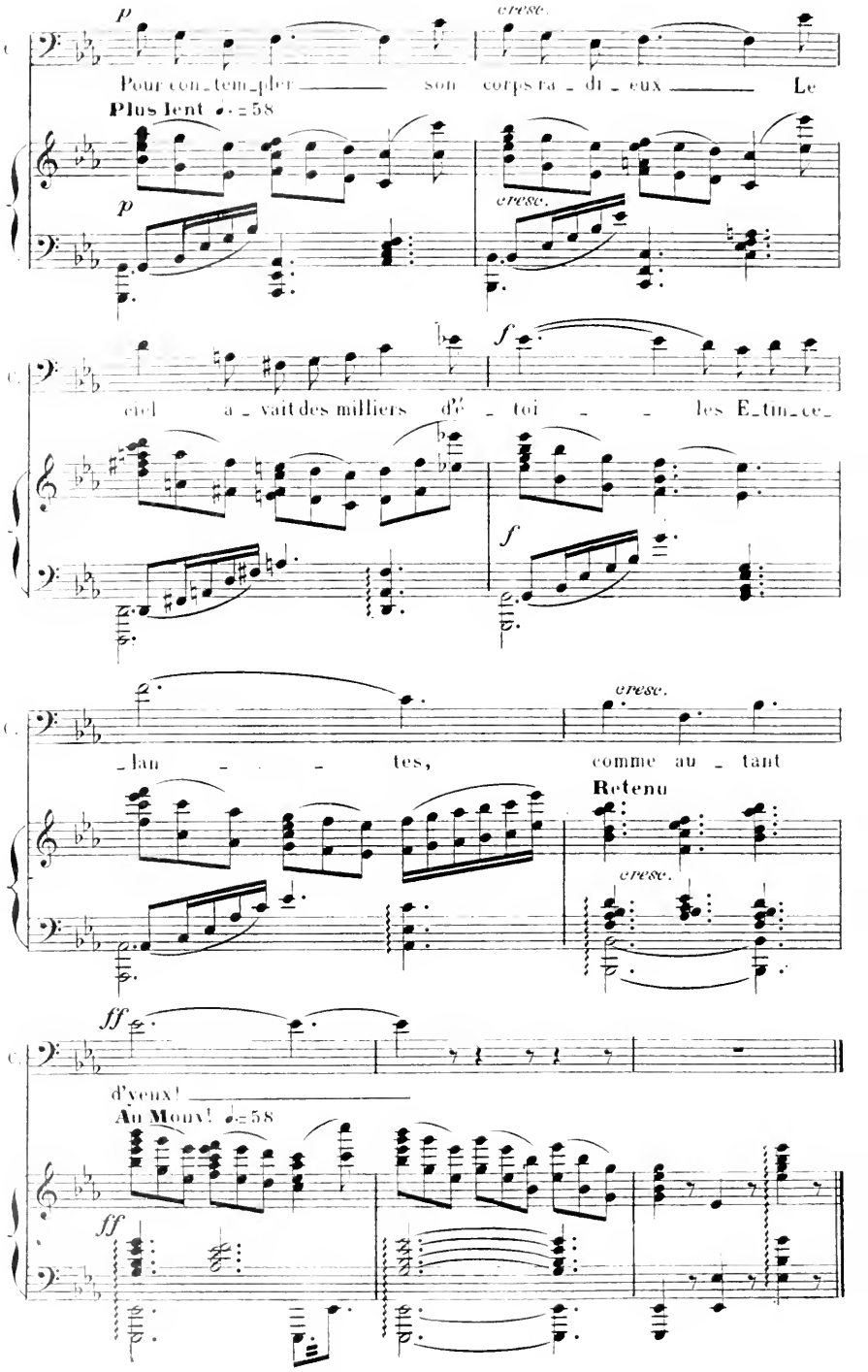
Publié avec l'autorisation de M. Choudens, éditeur-propriétaire pour tous pays.
U. S. A. Copyright by Choudens 1920.


cresc.
-nu - es Je pré - fè - re les vé-ri-tés nu - es. La Beau-
En animant un peu
cresc.
f
-té n'est-el-le pas ve - nue Au mon - de de tout temps tou-te
Modérément lent ♩= 76
En animant un peu
f
cresc.
nu - e? Et j'ai - me que rien ne l'at-té -
cresc.
mf
-nu - - e. Cour - ti - sa - nes,
Un peu retenu
Très modéré ♩= 80
mf


C.
p
mf
vier - ges in - gé - nu - es, For - mes o - pu - lentes ou me -
nu - es, Je vous i - ma - gi - ne tou - jours
Chaleureux
cresc.
nu - es. Et dans les as - pects changeants des nu - es, Je
vois, je vois des déesses nu - es.
Retenu
En cédant


f
Oui, j'é - prouve un fris - son in - con - nu Pour le nu.
Très modéré ♩.= 80
Un peu retenu
f
Rien n'est beau que le nu!
Au Mouvt
Un peu retenu
Modérément animé ♩.= 100
f
ff
mf
Mais, de - puis quelque temps, D'une i - dée E -
Assez modéré ♩.= 92
p
cresc.
- tran - ge mon âme est ob - sé -
En cédant
cresc.

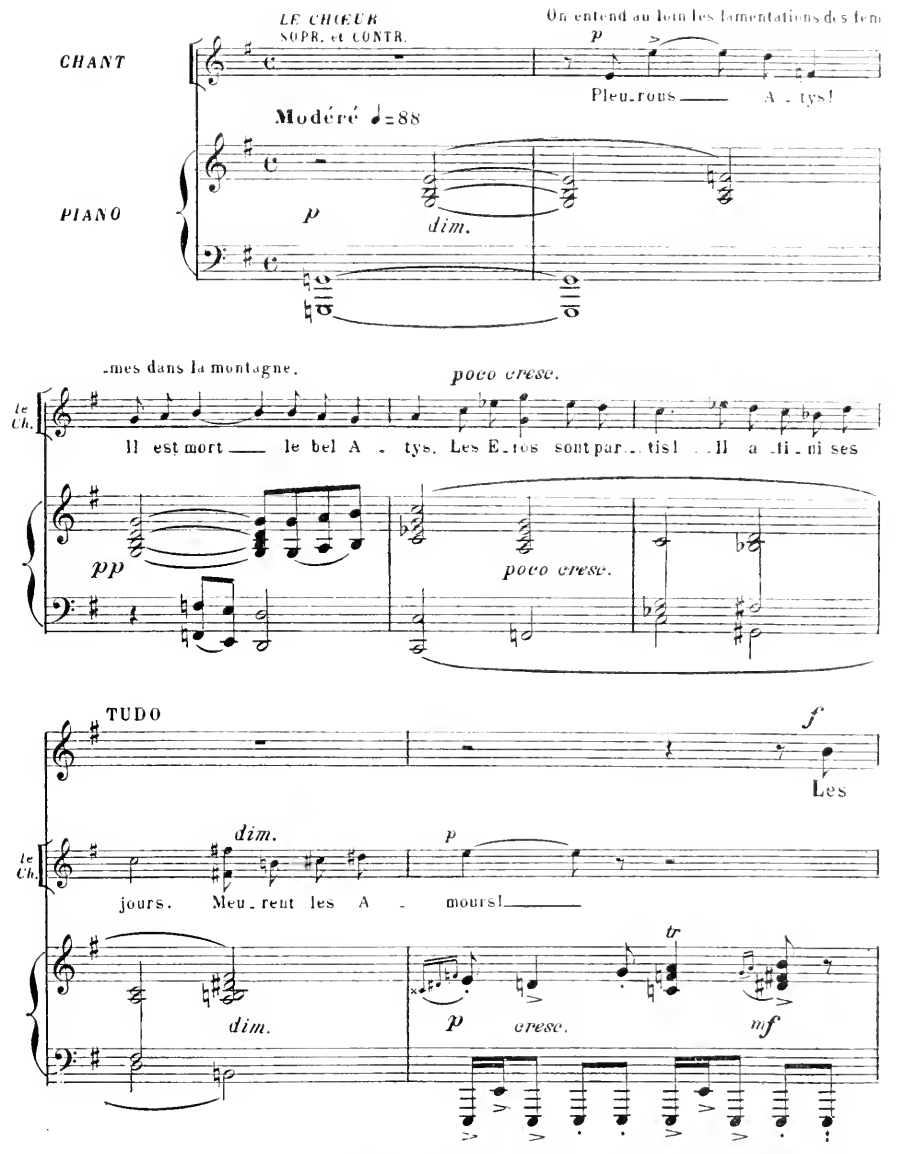

C.
f
p
dé - e.
C'é - tait l'autre soir, dans notre
Au Mouvt ♩.=92
Retenu
Modérément lent ♩.=76
dim.
f
p
pp
cham - bre,
La reine dor - mait;
le clair de
pp
lu - ne Baignait son corps de ro - ses et d'am - bre,
Dans sa longue chevelu - re brune, Elle reposait, chaste et sans voi - les.
Lent ♩.=66
En cédant un peu
Retenu


p
cresc.
Pour con_tem_pler son corps ra_di_eux Le
Plus lent ♩.=58
p
cresc.
f
ciel a_vait des milliers d'é_toi_les E_tin_ce_
f
cresc.
_lan_tes, comme au_tant
Retenu
cresc.
ff
d'yeux!
Au Mouv! ♩.=58
ff

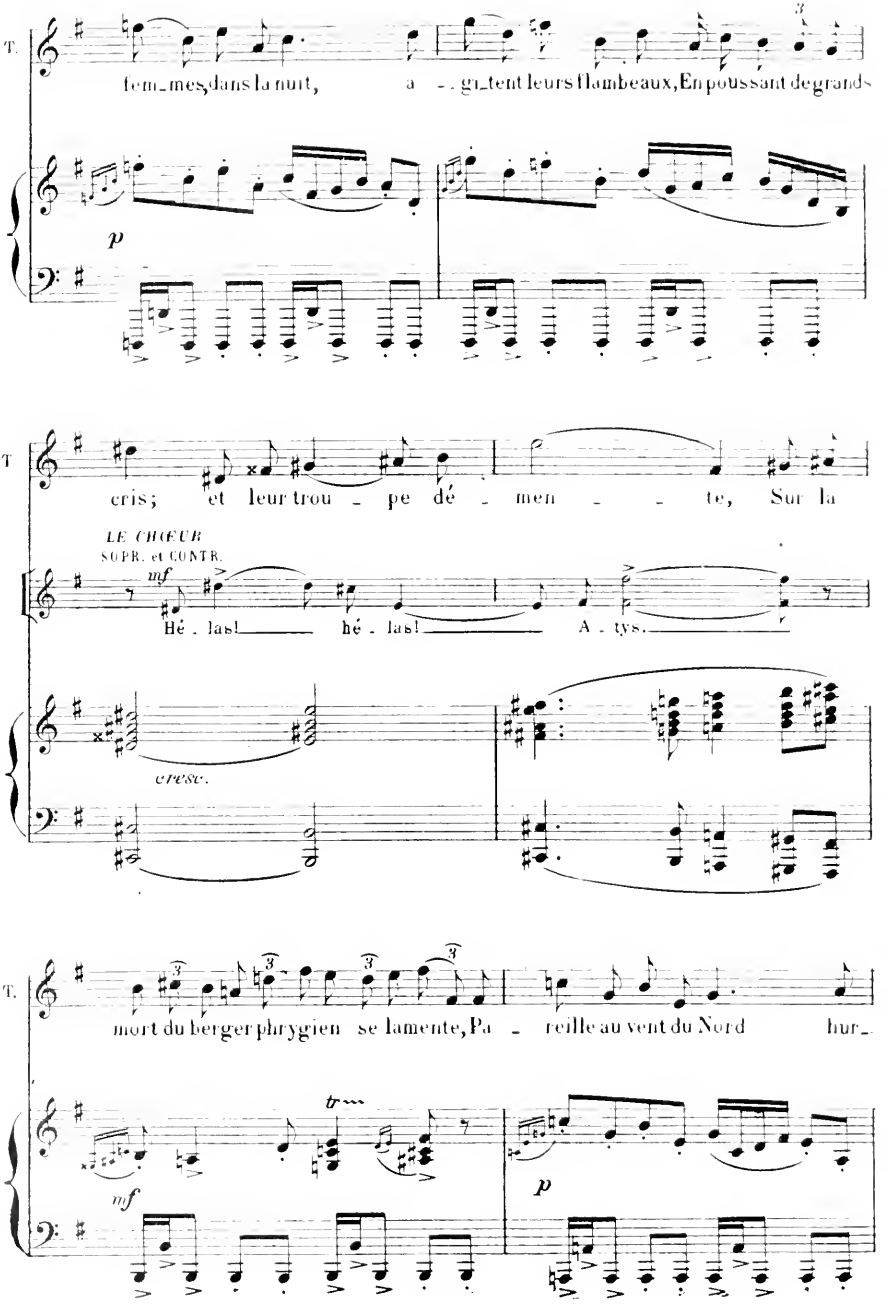
II

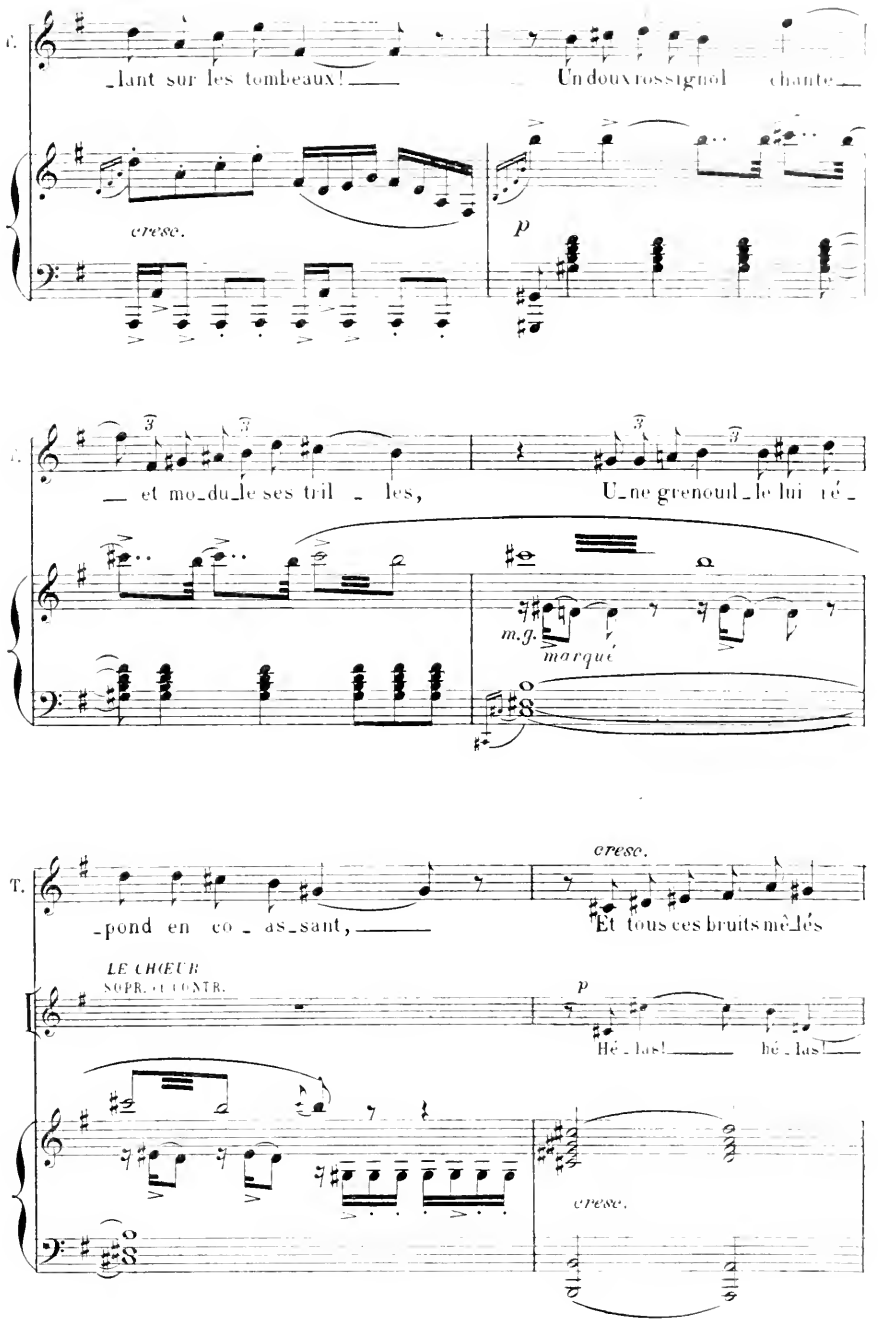
Chanté par Mlle MARTHE CHENAL

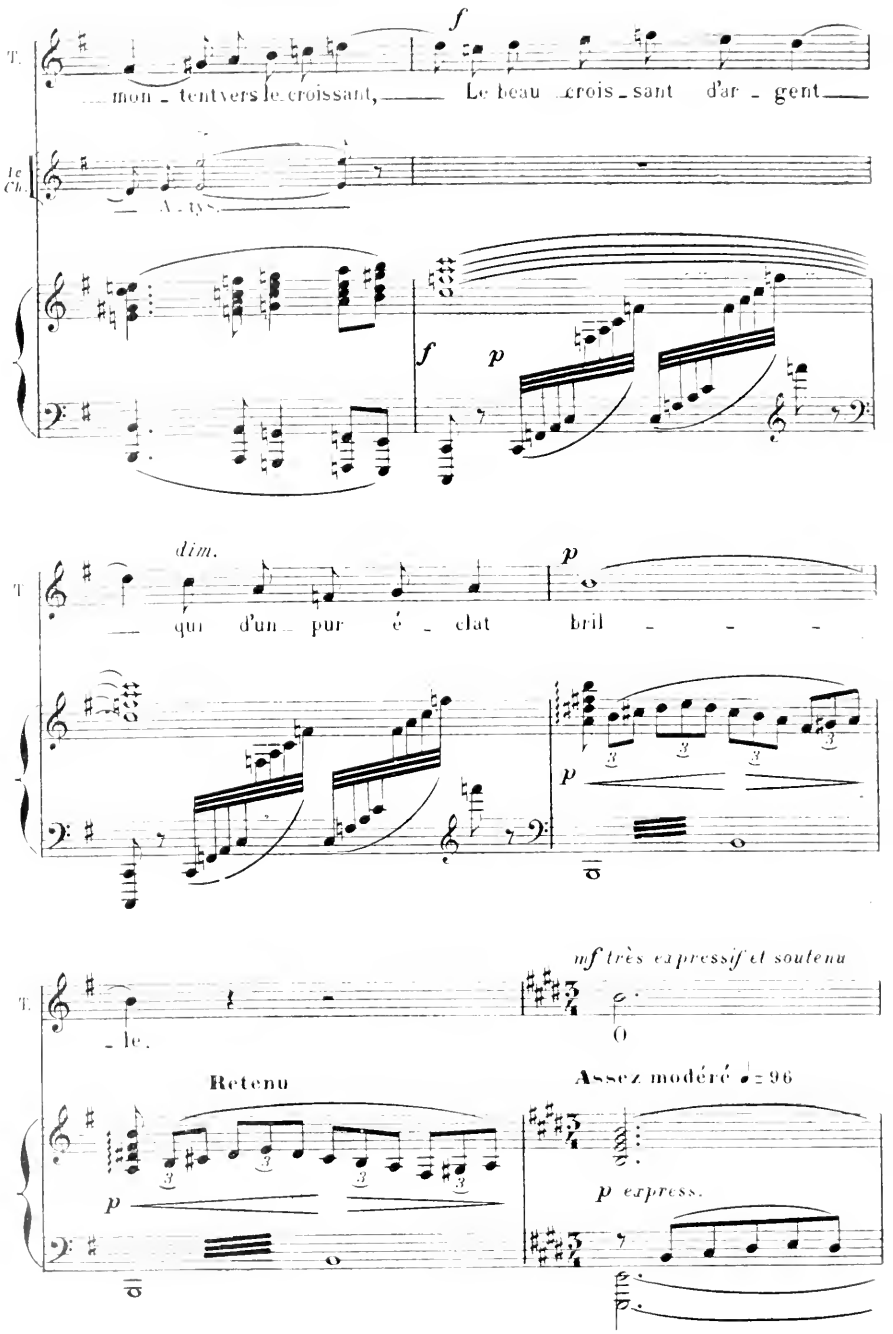
Acte III. — Scène première.

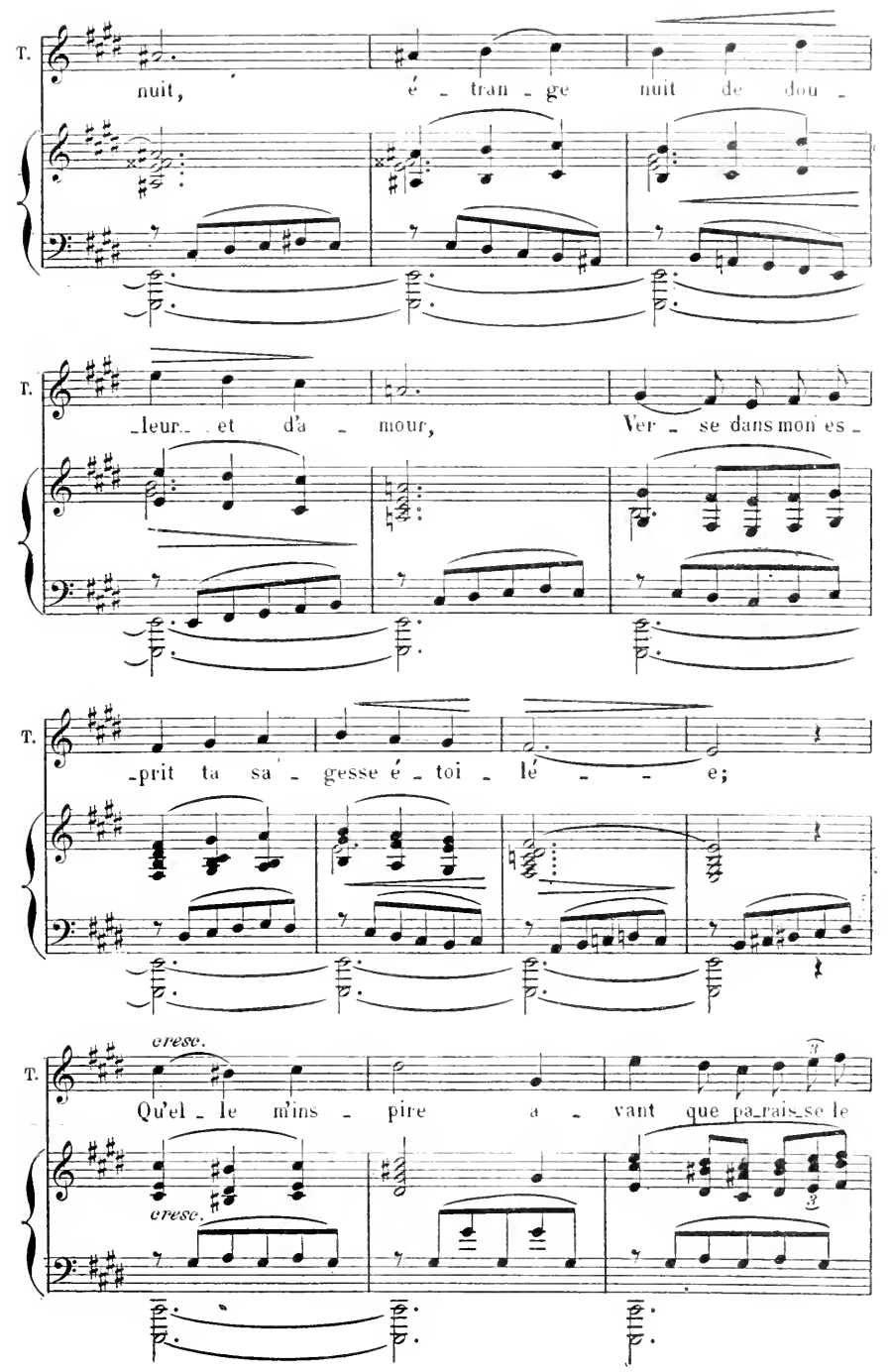


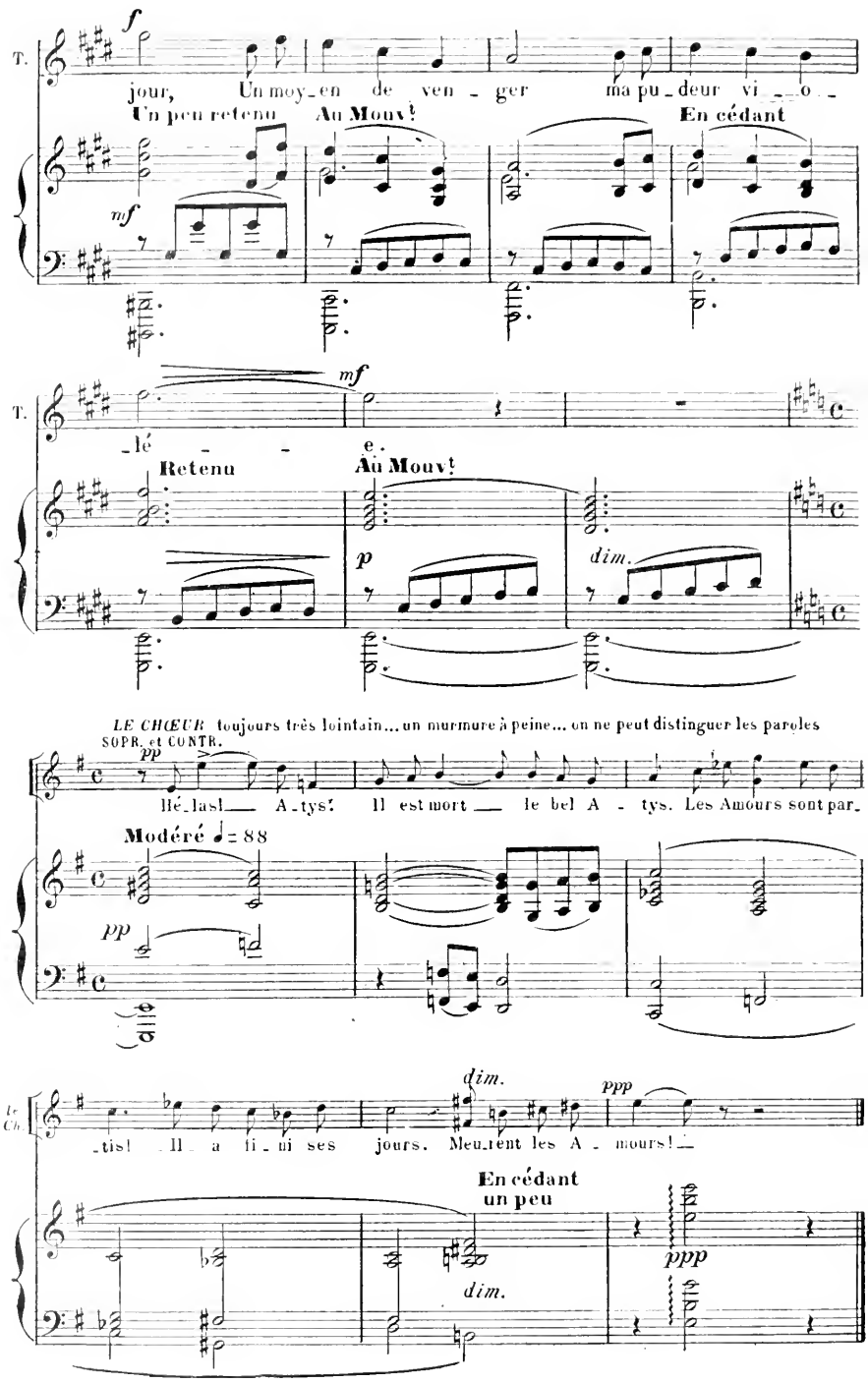
Publié avec l'autorisation de M. Choudens, éditeur-propriétaire pour tous pays.
U. S. A. Copyright by Choudens 1920.


T.
femmes, dans la nuit, a - gi_tent leurs flambeaux, En poussant de grands
p
T
cris; et leur trou - pe dé - men - - te, Sur la
LE CHŒUR
SOPR. et CONTR.
mf
Hé - las! hé - las! A - tys.
cresc.
T.
mort du berger phrygien se lamente, Pa - reille au vent du Nord hur_
tr
mf
p


T.
_lant sur les tombeaux! Un doux rossignol chante
cresc.
p
T.
et mo_du_le ses tril _ les, U_ne grenouil_le lui ré_
m.g.
marqué
T.
cresc.
_pond en co _ as_sant, Et tous ces bruits mê_lés
LE CHŒUR
SOPR. ET CONTR.
p
Hé _ las! hé _ las!
cresc.


T.
mon - tent vers le croissant, Le beau crois - sant d'ar - gent
Le Ch.
A - tys.
f
f
p
dim.
T.
qui d'un pur é - clat bril - - -
p
p
mf très expressif et soutenu
T.
- le.
Retenu
Assez modéré ♩= 96
p
p express.


T.
nuit, é - tran - ge nuit de dou -
T.
-leur et d'a - mour, Ver - se dans mon es -
T.
-prit ta sa - gesse é - toi - lé - e;
T.
cresc.
Qu'el - le m'ins - pire a - vant que pa-rais-se le
cresc.


T.
f
jour, Un moy_en de ven_ger ma pu_deur vi_o_
Un peu retenu
Au Mouvt
En cédant
mf
T.
mf
_lé_ e.
Retenu
Au Mouvt
p
dim.
LE CHŒUR toujours très lointain... un murmure à peine... on ne peut distinguer les paroles
SOPR. et CONTR.
pp
Hé_las!_ A_tys! Il est mort _ le bel A_tys. Les Amours sont par_
Modéré ♩= 88
pp
Le Ch.
dim.
ppp
_tis! Il a fi_ni ses jours. Meurent les A_mours!_
En cédant un peu
dim.
ppp

« t'est interdit. Il faut que l'un des « deux périsse, ou toi qui, bravant « l'honnêteté, m'as vue sans vête- « ments, ou du moins celui qui t'a « donné ce conseil. » A ce discours, Gygès demeura quelque temps interdit, puis il conjura la reine de ne le point réduire à la nécessité d'un tel choix. Voyant qu'il ne pouvait la persuader et qu'il fallait absolument ou tuer son maître ou se résoudre lui-même à périr, il préféra sa propre conservation. — « Puisque, malgré « mes réclamations, dit-il à la reine, « vous me forcez à tuer mon maître, « je suis prêt à prendre les moyens « d'y réussir. — Le lieu de l'embus- « cade, répondit-elle, sera celui-là « même d'où il m'a exposée nue à tes regards, et le temps de l'attaque « celui de son sommeil. » Ces mesures prises, elle retint Gygès ; nul moyen pour lui de s'échapper. Il fallait qu'il périt, lui ou Candaule. A l'entrée de la nuit, elle l'introduit dans la chambre, l'arme d'un poignard et le couche derrière la porte. A peine Candaule était-il endormi, Gygès avance sans bruit, le poignarde, s'empare de son épouse et de son trône. Et Gygès, étant monté de la sorte sur le trône, y fut affermi par l'oracle de Delphes. »

Et la dynastie des Mermnades succédait à celle des Héraclides.

C'est de ce récit que s'inspira La Fontaine pour un de ses contes, qui n'est point du reste un des plus brillants de l'incomparable fabuliste.

Plus près de nous, en 1844, Théophile Gautier écrivit une longue nouvelle, presque un petit roman qui porte le même titre, et qui parut en feuilleton dans *la Presse*, puis fut incorporé dans un de ses volumes de nouvelles. Gautier se vantait d'avoir consulté, pour sa nouvelle, non seulement Hérodote, mais encore Ephestion, Platon, Dosithée, Archiloque de Paros, Hesychius de Milet, Ptolémée, Euphorion et tous ceux qui ont parlé de Candaule, de Gygès et de Nyssia, prénommée aussi Tudo. C'est en tout cas l'ouvrage le plus fin, le plus fouillé, le plus artiste de tous ceux qui avaient été, jusqu'à présent, composés sur ce sujet bizarre et délicat.

Plus près de nous encore, Michel Carré fit, sur ce même sujet et sous ce même titre, un livret d'opéra que le compositeur Eugène Diaz, fils du peintre aux toiles ensoleillées, mit en musique et que le Théâtre-Lyrique représenta le 6 juin 1865. On retrouve les traces de l'impression des contemporains dans les journaux de l'époque. Cette impression n'est pas bonne. Voici, par exemple, ce qu'écrivit sur cet ouvrage notre prédécesseur à *L'Illustration*, le critique G. Héquet :

« *Le Roi Candaule* est le début dramatique d'un jeune compositeur qui porte un nom depuis longtemps illustre... M. Diaz a eu le malheur d'appliquer ses mélodies à un assez triste livret... Mais, pour débuter, on prend ce qu'on trouve. M. Diaz n'a pas fait le difficile, et il a eu raison. Les sottises de son libretto ne l'ont pas empêché de faire, en somme, un début heureux, plein de promesses, et dont le succès aurait été sans doute plus décidé, s'il eût eu de plus habiles interprètes. Mais Mlle Daram (la reine de Lydie) a peu de grâce, point de style et n'est pas toujours parfaitement d'accord avec l'orchestre. M. Puget n'est plus qu'un débris. Il lutte contre sa voix rebelle avec des efforts désespérés et ne trouve plus dans son gosier que des hurlements pour exprimer la tendresse. Cela manque de charme, et la musique de M. Diaz en a certainement souffert. Mais par quelle bizarre fantaisie l'administration du Théâtre-Lyrique a-t-elle fait descendre encore une fois dans la lice ce vieil athlète qui n'en peut plus ? »

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que ces lignes ont été écrites ; elles nous prouvent qu'artistes et directeurs de théâtre ont, de nos jours, tort de se plaindre de la critique tellement plus amène, voire même lorsqu'elle mêle à ses louanges les réserves qui s'imposent trop souvent et qui pourraient, la plupart du temps, être moins discrètes.

Candaule (M. Jean Périer).

Tudo (Mme Chenal).

Gygès (M. Charles Friant).

Costumes exécutés par Mme Soligès et M. Mathieu, d'après les dessins de M. Marcel Müllser.

En 1873, le Palais-Royal joua une comédie en un acte de Meilhac et Halévy, intitulée aussi *le Roi Candaule*, bien que le débonnaire tyran de Lydie n'en fût pas, en réalité, le sujet. Meilhac et Halévy, dans cette pièce qui, sans être une de leurs productions les plus spirituelles, eut quelque succès, nous mènent dans les couloirs d'un théâtre où l'on donne les représentations d'un opéra-bouffe, « le Roi Candaule ». Un honnête père de famille occupe une des baignoires, de laquelle il fait sortir ses deux filles à tous les passages risqués ; dans ce couloir, les deux jeunes filles y sont naturellement remarquées par deux godelureaux qui se chargent de les distraire, tandis qu'une baignoire voisine est revendiquée par deux couples en chassé-croisé clandestin. Au total, un petit acte qui n'est cité ici qu'à titre anecdotique.

Un ouvrage d'un autre style et directement inspiré, celui-là, par l'énigmatique figure du roi de Sardes, est le drame en trois actes de M. An-

du Gide, encore intitulé *le Roi Candaule* et qui fut représenté, le 9 mai 1901, par le « Théâtre de l'Œuvre » que l'on retrouve, depuis vingt cinq ans, à l'origine de la plupart des tentatives — comiques originales et hardies. M. Lugné Poe, M. de Max, Mme Henriette Roggers étaient les principaux interprètes de ces trois actes, dont les tendances ou les prétentions philosophiques, comme on voudra, ne furent pas comprises de la plupart des spectateurs. M. André Gide avait adopté, en la modifiant, la version de Platon, et son Gygès possédant le fameux anneau qui rendait invisible.

Nous arrivons enfin à la comédie lyrique de MM. Maurice Donnay et Alfred Bruneau. Ce sujet, dont l'anecdote originelle était déjà si connue, mais de façon succincte, est maintenant traité de la façon la plus complète et la plus originale : tels de ses fragments malicieux et spirituels en seront, n'en doutons pas, popularisés par le chant et par l'image.

M. Maurice Donnay a tenu, en effet, à ce que les personnages de la légende fussent « humanisés » avant de paraître en scène et plus particulièrement le principal et le plus étonnant d'entre eux, Candaule. On a vu ce qu'Hérodote en dit. Un historien de nos jours, M. Georges Radet, qui a consacré de longues études à la Grèce asiatique, et tout un sérieux ouvrage sur « la Lydie et le monde grec au temps des Mermnades », nous apprend ce qu'il pense de ce souverain, victime de sa légèreté et de son imprudence :

« A notre avis, on a eu tort de qualifier sommairement de fable le passage où Hérodote nous le dépeint si fier et si enthousiaste du corps de sa femme qu'il la fait voir nue à Gygès. D'abord il n'y a rien d'anormal à ce qu'un souverain d'Orient se soit enorgueilli de son harem. Tout au contraire. Ensuite, dans cette frénésie d'enchantement qu'inspire à Candaule une forme admirable, il se pourrait qu'à la vanité amoureuse se mêlât quelque sentiment esthétique. Hérodote n'est pas seul à présenter le Sandonide comme un amateur du beau passionnément épris du charme des lignes et des contours. C'est bien une physionomie d'artiste que Pline lui attribue quand il nous le montre achetant au poids de l'or un tableau où le peintre Bularque a figuré la prise de Magnésie. Semblable à Nabounahid, le dernier roi de Chaldée, qui fut un véritable archéologue, Candaule eut, à n'en pas douter, le goût des arts et ce fut très probablement ce dilettantisme qui donna lieu à la tradition populaire dont Hérodote s'est fait l'écho. »

M. Maurice Donnay nous présente un Candaule en tous points conforme à celui qu'imaginait, il y a trente ans, M. Georges Radet, mais il nous le montre, en dépit de la forme fantaisiste qu'il a adoptée, plus profondément, plus complètement humain. Sous les arabesques du texte, comme une momie qu'on dégagerait de ses bandelettes déroulées et qui reprendrait vie, ce roi s'anime, et son caractère, à l'âge critique où nous le surprenons, se développe, avec ses générosités et ses erreurs.

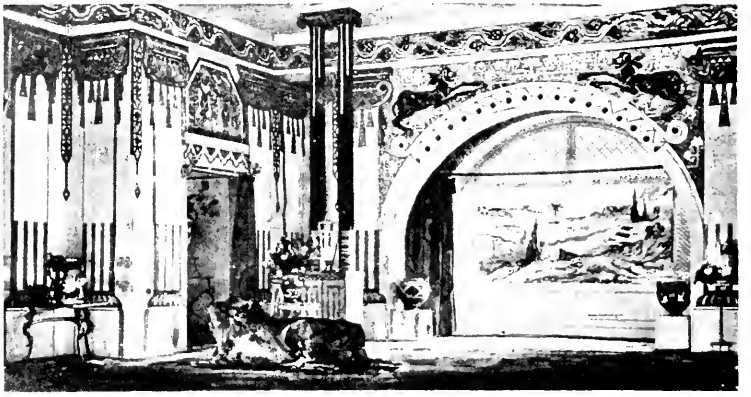
Et la musique, ailée et comme lumineuse, crée autour du poème une atmosphère vibrante.

Nos pages ayant été préparées en même temps que la pièce était montée à l'Opéra-Comique, nous ne pouvons donner, cette fois, l'habituelle « revue de la presse » : l'écho des applaudissements de la répétition générale nous parvient au moment où s'achèvent ces lignes. Mais déjà, aux répétitions précédentes, on pouvait prévoir l'accueil qui serait fait à cette œuvre légère et charmante, — en donnant à ce dernier mot son sens le plus fort.

On connaissait, de M. Alfred Bruneau, la technique savante et l'inspiration vigoureuse ; on va découvrir que sa maîtrise est plus complète qu'on n'imaginait. Il y a, dans les cinq parties du *Roi Candaule*, certains finales qui témoignent de sa puissance aisée et de son ampleur, mais, tout au long de la partition, que de grâce et de subtilité, que de gaieté piquante, d'allégresse rayonnante ! Quelle clarté ! Les répétitions d'orchestre, si souvent pénibles ou fastidieuses, ont eu lieu, cette fois, dans la joie. Et les artistes, Mme Marthe Chenal et M. Jean Périer, se sont aisément surpassés.

Les costumes, dessinés par M. Mülzer d'après les documents qui nous restent, après plus de vingt siècles, de la Lydie, de la Phrygie et des provinces avoisinantes, sont d'une variété et d'un éclat qui s'harmonisent à merveille sur les quatre beaux décors de M. Jusseaume. Et rien de plus frais, de plus gracieusement bondissant, de plus harmonieux que le divertissement dansé, tourné en ronde et chanté, au second acte, par les filles d'honneur de la reine dans le jardin bleu aux eaux limpides.

GASTON SORBETS.

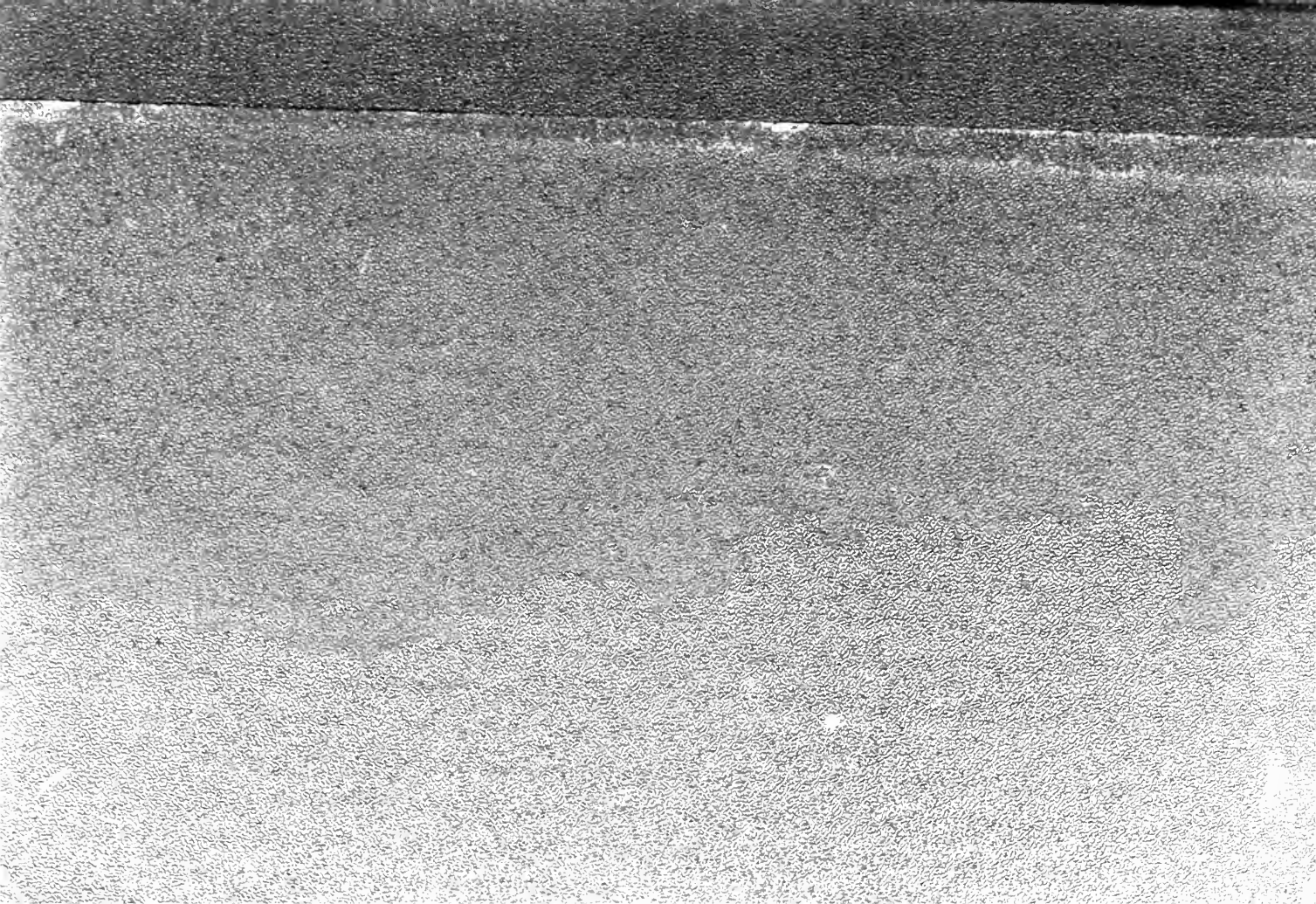


« LE ROI CANDAULE » A L'OPÉRA-COMIQUE. — La chambre de la reine Tudo, dans le palais royal, à Sardes (3e et 5e tableaux).
Phot. J. Clan-Guyot, d'après les décors de M. Lucien Jusseaume.

Le Directeur : RENÉ BASCHET. — Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : V. CHATENET.

P4
1223
T43
v.3

Teatro francés

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY